This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

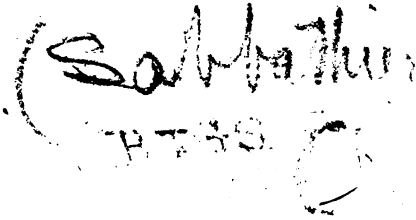
Digitized by Google

Sabbath
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME HUITIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE, ET LES ANTIQUITÉS.

DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, Professeur au College de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de la même Ville.

TOME HUITIÉME.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

A CHÂLONS-SUR-MARNE,

Chez { SENEUZE, Imprimeur du Roi, dans la Grande Rue;
Et se trouve à PARIS,
DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françoise.
BARBOU, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.
HÉRISSANT, Fils, Libraire, rue Saint Jacques.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR,

Qui se trouvent chez les mêmes Libraires.

1.° Essai Historique-Critique sur l'Origine de la Puissance temporelle des Papes ; Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Prusse. Nouvelle édition. *Broché* 1.liv. 10.s.

2.° Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illustres de Plutarque ; Ouvrage dédié à Monseigneur le Dauphin. 1. *Vol. in*-12. *Relié* 2.liv. 10.s.

3.° Recueil de Dissertations sur divers sujets de l'Histoire de France. 1. *Vol. in*-12.

4.° Les Mœurs, Coûtumes & Usages des anciens Peuples, pour servir à l'Éducation de la Jeunesse. 3. *Vol. in*-12. & 1. *Vol. in*-4.°

5.° Sous presse, les Exercices du Corps chez les Anciens, aussi pour servir à l'Éducation de la Jeunesse. 2. *Vol. in*-12.

Digitized by Google

DICTIONNAIRE
POUR L'INTELLIGENCE
DES AUTEURS CLASSIQUES,
GRECS ET LATINS,
TANT SACRÉS QUE PROFANES,
CONTENANT
LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE
ET LES ANTIQUITÉS.

C C

CETTE LETTRE eſt la troiſième de l'alphabet des Latins & des Langues vivantes. (*a*)

I. Quelques Auteurs ont cru que le C venoit du *caph* des Hébreux, parce que la figure de cette lettre eſt une eſpèce de quarré ouvert par un côté ; ce qui fait une ſorte de C, tourné à gauche à la manière des Hébreux. Mais, le *caph* eſt une lettre aſpirée, qui a plus de rapport au χ, *chi*, des Grecs, qu'à notre C. D'ailleurs, les Latins n'ont point imité les caractères des Hébreux. La lettre des Hébreux, dont la prononciation répond d'avantage au κάππα & à notre C, c'eſt le *κουph*, dont la figure n'a aucun rapport au C.

Selon le ſentiment de Scaliger, le C eſt la moitié du K des Grecs ; car, ſi l'on retranche la colonne de cette lettre, les deux pointes qui reſtent, forment le C, en les arrondiſſant pour en rendre la figure plus aiſée. Quoi

(*a*) Juven. Satyr. 7. v. 192. Méthôd. Latin. de Port Royal. pag. 735, 736. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 45. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 262. Tom. XIX. p. 15.

Digitized by Google

qu'il en soit, la figure du C par rapport à nous, paroît venir des Latins.

II. Cette lettre a aujourd'hui un son doux avant l'*e* & avant l'*i*. On prononce alors le C comme un *ſ*, *ce*, *ci*, comme *ſe*, *ſi*; ensorte qu'alors on pourroit regarder le C comme le *ſigma* des Grecs, tel qu'il se voit souvent, sur tout dans les Inscriptions, avec la figure de notre C capital, ΤΑΙC ΗΜΕΡΑΙC; c'est-à-dire, *taïs êmeraïs*. On pourroit citer une multitude d'exemples du *ſigma* ainsi écrit, principalement en lettres majeures ou capitales; car, en lettres communes, le *ſigma* s'écrit ainsi *σ*, au commencement & au milieu des mots, & ainsi *ς* à la fin des mots. Quant à la troisième figure du *ſigma*, elle est précisément comme notre C dans les lettres capitales; & elle est en usage au commencement, au milieu & à la fin des mots; mais, dans l'écriture commune, on recourbe la pointe inférieure du C, comme si on ajoûtoit une virgule au C. En voici la figure *C*.

Il paroît donc que le C doux n'est que le *ſigma* des Grecs; & il seroit à souhaiter que le C eût alors un caractère particulier, qui le distinguât du C dur. Car, lorsque le C est suivi d'un *a*, d'un *o*, ou d'un *u*, il a un son dur ou sec; comme dans *canon*, *cabinet*, *cadenat*, *coffre*, *Cologne*, *colombe*, *curioſité*, *cuvette*, *culte*, &c. Alors, le C n'est plus la même lettre que le C doux, quoiqu'il paroisse sous la même figure. C'est le *κάππα* des Grecs *K*, *κ*, dont on a retranché la première partie. C'est le *q* des Latins, écrit sans *u*, comme on le trouve dans quelques Anciens. En bas-Breton, on écrit aussi le *q* sans *u*.

S'il arrive que, par la raison de l'étymologie, on conserve le C dans l'écriture avant *a*, *o*, *u*; que dans la prononciation, on donne le son doux au C, comme quand on écrit, *il prononça*, *françois*, *conçu*, *reçu*, &c., à cause de *prononcer*, *France*, *concevoir*, *recevoir*, on met alors sous le C une petite marque, qu'on appelle cédille; ce qui pourroit bien être le *ſigma*, dont nous avons déjà parlé, & qui, en lettres communes, s'écrit ainsi *ç*, *ςω*, *ſõ*. La petite queue de ce *ſigma* a beaucoup de rapport avec notre cédille.

Le C se prononce fortement à la fin de presque tous les monosyllabes, comme dans *bec*, *choc*, *croc*, *froc*, *pic*, *roc*, *ſec*, *ſoc*, &c. Il y a aussi quelques mots de plusieurs syllabes, à la fin desquels le C se prononce fortement, comme dans *Briſſac*, *Énoc*, *Lamec*, &c. Il faut en excepter *Almanac*, *Tabac*, &c. Dans *reſpect* & *ſuſpect*, le C se prononce sans le *t*, *reſpec*, *ſuſpec*, selon le P. Buffier. Malgré cette regle, on peut, suivant d'autres, prononcer le *t* dans *ſuſpect*. En *pact*, *exact*, *correct*, *direct*, le C & le *t* se prononcent. Dans ces mots, *almanac*, *arſenac*, *arſenic*, *cotignac*, *cherc*, *marc*, *porc*, *épic*; & dans ceux où le C est précédé d'une voyelle nazale, comme *banc*,

Digitized by Google

jonc, *donc*, le C final ne ſe prononce point, s'il n'eſt avant une voyelle en récitant des vers, & dans une prononciation ſoûtenue & énergique. Quand *porc-épic* ſont joints enſemble, il faut prononcer le C de *porc*. Il ne ſe prononce point dans *eſtomac*, *broc*.

III. Depuis que l'Auteur du Bureau typographique a mis en uſage la méthode, dont il eſt parlé dans la Grammaire générale de Port-Royal, les maîtres, qui montrent préſentement à lire à Paris, donnent une double dénomination au C. Ils l'appellent Ce avant *e* & avant *i*. Ainſi, en faiſant épeller, ils font dire *ce*, *e*, *ce*; *ce*, *i*, *ci*. Quant au C dur ou ſec, ils l'appellent *ke*, *a*, *ca*; *be*, *a*, *ba*, *caba*; *ne*, *e*, *ne*, *cabane*. Car, aujourd'hui, on ne fait que joindre un *e* muet à toutes les conſonnes. Ainſi, on dit *be*, *ce*, *de*, *fe*, *me*, *re*, *te*, *ſe*, *ve*; & jamais *effe*, *emme*, *enne*, *erre*, *eſſe*.

Cette nouvelle dénomination des lettres facilite extrêmement la lecture, parce qu'elle fait aſſembler les lettres avec bien plus d'aiſance. On lit en vertu de la dénomination qu'on donne d'abord à la lettre.

Il n'y a donc proprement que le C dur, qui ſoit le *cappa* des Grecs, κ, dont on a retranché la première partie. Le C garde ce ſon dur après une voyelle & avant une conſonne, *dicter*, *effectif*.

Le C dur & le *q* ſans *u* ne ſont preſque qu'une même lettre. Il y a cependant une différence remarquable dans l'uſage, que les Latins ont fait de l'une & de l'autre de ces lettres. Lorſqu'ils ont voulu que la voyelle, qui ſuit le *q* accompagné de l'*u*, ne fît qu'une même ſyllabe, ils ſe ſont ſervis de *qu*; ainſi, ils ont écrit, *aqua*, *qui*, *quiret*, *reliquum*, &c. Mais, lorſqu'ils ont eu beſoin de diviſer cette ſyllabe, ils ont employé le C. C'eſt pourquoi, on trouve dans Lucrece *a-cu-a* en trois ſyllabes, au lieu de *aqua* en deux ſyllabes. De même, ils ont écrit *qui* monoſyllabe au nominatif, au lieu qu'ils écrivoient *cu-i* diſſyllabe au datif. On trouve auſſi dans Lucrece *cui-ret* pour *quiret*, *relicu-um* pour *reliquum*.

IV. Il faut encore obſerver le rapport du C au *g*. Avant que le caractère *g* eût été inventé chez les Latins, le C avoit en pluſieurs mots la prononciation du *g*. Ce fut ce qui donna lieu à Sp. Carvilius, au rapport de Térentius Scaurus, d'inventer le *g* pour diſtinguer ces deux prononciations. C'eſt pourquoi, un Auteur appelle le *g*, lettre nouvelle.

Quoique nous ayons un caractère pour le C, & un autre pour le *g*; cependant, lorſque la prononciation du C a été changée en celle du *g*, nous avons conſervé le C dans notre orthographe, parce que les yeux s'étoient accoûtumés à voir le C en ces mots là. Ainſi, nous écrivons toujours *Claude*, *cicogne*, *ſecond*, *ſecondement*, *ſeconder*, quoique nous prononcions *Glaude*, *cigogne*, *ſegond*, *ſegondement*, *ſegonder*; mais, on prononce, *ſecret*, *ſecrétement*, *ſecrétaire*.

Digitized by Google

Les Latins écrivoient indifféremment *viceſimus* ou *vigeſimus ; Gaius* ou *Caius ; Gneius* ou *Cneius.*

Pour achever ce qu'il y a à dire ſur ce rapport du C au *g*, on ne peut mieux faire que de tranſcrire ici ce que l'auteur de la Méthode Latine de Port-Royal a recueilli à ce ſujet.

» Le *g* n'eſt qu'une diminution » du C, au rapport de Quintilien. » Auſſi ont-ils grande affinité enſemble, puiſque de κυβερνήτης » nous faiſons *gubernator*, de » κλέος, *gloria ;* de *egi* nous faiſons *actum*, de *nec-otium*, *negotium*, &c. Et Quintilien témoigne que dans *Gaius*, *Gneius*, l'on ne diſtinguoit pas » ſi c'étoit un C ou un *g*. C'eſt de-là qu'eſt venu que de *centum* l'on a formé *quadringenta*, *quingenta*, *ſeptingenta*, &c. De *porricere*, qui eſt demeuré en uſage dans les ſacrifices, l'on a fait *porrigere*, & ſemblables.

» L'on croit que le *g* n'a été » inventé qu'après la première » guerre de Carthage, parce que » dans la colonne, que Duille fit » élever alors, on trouve toujours le C pour le *g ; MACESTRATOS*, *LECIONES CARTHACINENSES*, *PUCNANDO.* ; ce que l'on » ne peut bien entendre, ſi l'on » ne prend C dans la prononciation du k. Auſſi eſt-il à remarquer que Victorin ne reconnoît point d'autre C dans » ſon alphabet que le k même, » marquant le *g* le troiſième comme les Grecs, A, B, G, &c.

» Et Suidas, parlant du croiſſant » que les Sénateurs portoient ſur » leurs ſouliers, l'appelle τὸ Ῥ'ωμαϊκὸν κάππα, faiſant aſſez voir » par-là que le C & le k paſſoient » pour une même choſe, comme » en effet, ils n'étoient point différens dans la prononciation. » Car, au lieu qu'aujourd'hui » nous adouciſſons beaucoup le » C avant l'*e* & avant l'*i*, prononçant *Cicero* preſque comme » s'il y avoit *ſiſero ;* eux au contraire le prononçoient dans ce » mot & dans tous les autres, de » même que dans *caput* & dans » *corpus.* «

Cette remarque eſt confirmée par la manière dont on voit que les Grecs écrivoient les mots Latins, où il y avoit un C, ſur tout les noms propres, Καῖσαρ, *Cæſar ;* Κικέρων, *Cicero.* Ils auroient écrit Σαῖσαρ, Σισέρων, s'ils avoient prononcé ces mots, comme nous les prononçons aujourd'hui.

Pluſieurs Grammairiens ont trouvé un ſi grand rapport entre le C & le *q*, qu'ils ont voulu rejetter le *q* comme une lettre ſuperflue, prétendant que le C & l'*u* peuvent ſuffire. La différence de ces lettres eſt pourtant ſi néceſſaire, que nous voyons que les anciens Poëtes employent le C, où nous mettons un *q*, lorſqu'ils veulent diviſer le mot, comme nous l'avons déjà remarqué. Auſone parle ainſi de ces deux lettres :

Prævaluit poſtquam gammæ vice
functa priùs C

Digitized by Google

Atque aliam pro se titulo replicata dedit Q.....

V. Le C est quelquefois une lettre euphonique, c'est-à-dire, mise entre deux voyelles pour empêcher le bâillement ou *hiatus ; si-c-ubi*, au lieu de *si-ubi*, si en quelque part, si en quelque endroit ; *nun-c-ubi*, pour *num-ubi ?* Est-ce que jamais ? Est-ce qu'en quelque endroit ?

Le P. Mabillon a observé que Charlemagne a toujours écrit son nom avec la lettre C ; au lieu que les autres Rois de la seconde race, qui portoient le nom de Charles, l'écrivoient avec un k ; ce qui se voit encore sur les monnoies de ce tems-là.

Comme le C est la première lettre de *condemno*, on l'appelloit lettre funeste ou triste, parce que quand les Juges condamnoient un criminel, ils jettoient dans l'urne une tablette sur laquelle la lettre C étoit écrite ; au lieu qu'ils y écrivoient un *a*, quand ils vouloient absoudre. *Omnes judices in cistam tabulas simul conjiciebant suas, easque insculptas litteras habebant, A, absolutionis, C, condemnationis.* Ascon. Pedian. in divinat. Cicer.

VI. Le C seul, après un nom propre d'homme, ou doublé après deux noms propres, marquoit la dignité de Consul. Ainsi, ces mots Q. Fabio & T. Quintio CC, signifient, *sous le consulat de Q. Fabius & de T. Quintius.*

Dans les Inscriptions le C, renversé en cette manière ↄ, veut dire *Caiæ ;* mais, le C dans sa situation ordinaire indique le masculin *Caii.* Tel est le sentiment de D. Bernard de Montfaucon, à l'occasion de quelques Inscriptions, qu'il rapporte dans son Antiquité. M. Fabretti prétend que le ↄ renversé dans ces Inscriptions, n'est pas le nom propre de la femme, mais un nom appellatif, qui veut dire la mere de famille, la maîtresse. On dit en effet, que quand la nouvelle mariée entroit dans la maison de son époux, elle prenoit le nom de *Caia*, comme maîtresse de la maison, & qu'elle disoit à son mari : *Si vous êtes Caius, je suis Caia.* Ce qui porte M. Fabretti à le croire, c'est que comme les Affranchis prenoient le prénom & le nom de leurs maîtres & de leurs maîtresses, il faudroit que ces Affranchis portassent le nom de Caius, si le ↄ renversé marquoit le prénom de la maîtresse ; au lieu qu'ils sont appellés dans ces mêmes Inscriptions Publius & Lucius.

Le C sur les monumens a encore d'autres significations. Seul, il veut dire *censor*, censeur ; *centuria*, centurie ; *civis*, citoyen ; *civitas*, cité ; *collegium*, college ; *colonia*, colonie ; *cohors*, cohorte ; *comitia*, comices ; *consul*, consul ; *conscriptus*, conscrit ; *condemno*, je condamne ; *conjux*, époux ou épouse ; *curavit*, il a eu soin ; *clarissimus*, très-illustre. Deux C à côté l'un de l'autre, quand ils ne forment pas un nombre, de cette manière C. C., signifient ou aux deux Caius ; ou *carissimæ conjugi*, à sa chere épouse ; ou *calumniæ causa*, cau-

Digitized by Google

se de calomnie ; ou *concilium cepit*, il a pris conseil, &c. ; C. B. *commune bonum*, bien commun ; C R. *contrarius*, contraire ; C. C. F. *Caius Caii filius*, Caius, fils de Caius ; C. H. *custos hortorum*, gardien des jardins, ou *custos hæredum*, protecteur des héritiers ; C. I. C. *Caius Julius Cæsar*, Caius Jule César ; CAL. *calendæ*, calendes ; CC. VV. *clarissimi viri*, hommes très-illustres ; C. D. *comitialibus diebus*, jours des comices ; C. M. ou CA. M. *causa mortis*, cause de la mort ; CEN. *censor*, ou *centuria*, ou *centurio*, censeur, ou centurie, ou centurion. Ce dernier mot se désignoit aussi par deux figures, dont l'une ressembloit à un 3 renversé en cette manière ⅁, & l'autre à un 7. Ainsi, ⅁ COH. ou bien 7 COH. signifioit *centurio cohortis*, centurion de la cohorte.

Voici encore quelques-unes des abréviations les plus communes. CL. *Claudius*, Claudius ; CN. *Cneus*, Cnéus ; CL. V. *clarissimus vir*, homme très-illustre ; C. O. *civitas omnis*, toute la cité, ou toute la république ; CH. *cohors*, cohorte ; COR. *Cornelius*, Cornelius ; COS. *consul*, consul ; COSS. *consules*, les consuls ; C. R. *civis Romanus*, citoyen Romain ; CS. IP. *Cæsar Imperator*, César Empereur ; C. V. *centumviri*, les centumvirs. CUR. *curator*, curateur ; COI. K. *conjugi carissimæ*, à sa chere épouse.

VII. Le C, chez les Romains, étoit une lettre numérale, qui signifioit cent, suivant ce vers :

Non plus quàm centum C littera fertur habere.

Deux CC marquoient deux cens ; trois CCC, trois cens ; quatre CCCC, quatre cens ; IↃ, cinq cens ; CIↃ, mille ; IↃↃ, cinq mille ; CCIↃↃ, dix mille ; IↃↃↃ, cinquante mille ; CCCIↃↃↃ, cent mille.

Quelques-uns assurent que si l'on mettoit une barre au-dessus du C, cela signifieroit cent mille ; mais, on auroit de la peine à en trouver des exemples chez les Anciens.

Cette lettre est le caractère distinctif d'une des monnoies de France, qui étoit à Saint Lo, & qu'on a transférée à Caen. Lorsque le C est double, c'est la marque de la monnoie de Besançon.

C A

CAANTHUS, *Caanthus*, (*a*) Κάανθος, fils de l'Océan, & frere de Mélie. Son pere l'envoya chercher Mélie, qui avoit été enlevée. Caanthus, ayant sçu qu'elle étoit en la puissance d'Apollon, & ne l'en pouvant tirer, de dépit, mit le feu au bois Isménien. Mais, Apollon lui décocha une fleche, dont il le tua ; & sa sépulture étoit au-dessus du temple d'Apollon Isménien. On dit qu'Apollon eut deux enfans de Mélie, Tencrus & Isménus. Il donna au premier l'art de prédire l'avenir ; & pour faire honneur à l'autre, il voulut

(*a*) Paus. pag. 557.

Digitized by Google

qu'un fleuve portât ſon nom. Ce n'eſt pas que ce fleuve n'en eût un auparavant ; car, on le nommoit le Ladon.

CAATH, *Caath*, Καὰθ, (*a*) fils de Lévi, & frere de Gerſon & de Mérari, naquit, ſelon S. Épiphane, & la plûpart des Chronologiſtes, la trente-quatrième année de ſon pere Lévi, c'eſt-à-dire, l'an du monde 2312. Il mourut à l'âge de 133. Il fut pere d'Amram, d'Iſaar, d'Hébron ou d'Oziel. Durant les marches du déſert, les enfans de la famille de Caath, depuis l'âge de trente ans, juſqu'à celui de cinquante, furent chargés de porter l'arche & les vaſes ſacrés du Tabernacle.

CAB, *Cabus*, (*b*) nom d'une meſure de blé, ſelon Pollux & Héſychius. Tirin, dans ſon traité des meſures & des vaſes, dit que le Cab étoit la même choſe que le chœnix des Grecs ; que c'étoit la meſure de ce qu'un ouvrier mange par jour, telle que Caton la marque aux païſans, dans ſon traité, *De re ruſtica* ; qu'on l'appelloit autrement palme cubique ; que c'étoit la ſixième partie du Satum ou du boiſſeau ; qu'il contenoit quatre loges ou ſeptiers Hébreux, & qu'il revenoit à peu-près à ce que les Italiens appellent boccale, ou les Eſpagnols açumbre.

Selon R. Alphès, cité par Buxtorf, le Cab contenoit autant que vingt-quatre œufs. Un Auteur Anglois, qui a écrit ſur ces matières, lui donne un peu plus de quatre-vingt-dix pouces cubiques de capacité.

Tout cela revient à peu-près au même ; & il s'enſuit que le Cab étoit la dixième, ou, comme diſent d'autres, la dix-huitième partie de l'éphi & le tiers du hin ; que le quart du Cab étoit un ſeptier Hébreu, qui étoit égal au ſeptier Attique. Ainſi, durant cette grande famine de Samarie, dont il eſt parlé au quatrième livre des Rois, un quart de Cab, ou un ſeptier de fiente de pigeon, valoit cinq pièces d'argent, c'eſt-à-dire, cinq ſicles, qui ſont de notre monnoie ſept livres quelques ſols. Ceux, qui penſent que le Cab n'étoit que la dix-huitième partie de l'éphi, diſent que le quart du Cab ne contenoit qu'un demi ſeptier Hébreu, un poiſſon, un pouce cube & un peu plus.

Il faut remarquer que le Cab étoit fort différent du cad ou cadus.

CABADÉS, *Cabades*, (*c*) roi de Perſe, fils de Péroſes. Il ſuccéda, l'an de J. C. 486, à Obalas, ſon oncle. Onze ans après, il fut chaſſé du trône, parce qu'il vouloit que les femmes fuſſent communes, pour autoriſer le penchant qu'il avoit à la débauche. Blaſe, ſon frere, fut élu en ſa place. Mais, quatre ans après, Cabadès s'étant ſauvé de priſon ſous les habits de ſa femme, fit crever les yeux à ſon frere, & re-

(*a*) Geneſ. c. 46. v. 11. Exod. c. 6. v. 16, 18. Numer. c. 4. v. 2. *& ſeq.*

(*b*) Reg. L. IV. c. 6. v. 25.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 81, 82.

Digitized by Google

monta sur le trône. Il persécuta long-tems les Chrétiens, jusqu'à ce qu'un Évêque eut chassé les démons d'un château, où ce Prince trouva de grands trésors. En reconnoissance de ce service, il laissa vivre les Fideles en paix.

Les Manichéens conspirerent contre lui, & entreprirent de lui ôter la couronne pour la donner à son fils, qui leur promettoit de les favoriser. Ce projet l'irrita si fort, qu'il en fit punir un grand nombre, en chassa plusieurs hors du Royaume, & déclara ceux, qui y restoient, incapables d'exercer aucune charge.

Cabadès fit la guerre à l'empereur Anastase; & en 502, il commença le siege d'Amida, ville de Mésopotamie, qui dura cinq mois. Il la prit par la trahison des Moines, auxquels il fit couper la tête pour les payer de leur perfidie. La Ville fut reprise l'année suivante. Cabadès fit avec Anastase une paix, qu'il renouvella avec Justin son successeur. Elle dura quelque tems; & depuis, Justinien remporta de grands avantages sur Cabadès, par la conduite de Bélisaire. Cabadès mourut l'an de J. C. 531, après un regne de 41 ans, en deux fois. Ceux, qui ne lui donnent que 35 ans de regne, se trompent. Il eut pour successeur son fils Chosroës.

CABALE, *Coïtio*, *Factio*, *Conjuratio*, Concert ou Conspiration de plusieurs personnes, qui, par des menées secretes, & illicites, travaillent sourdement à quelque chose d'injuste, comme à perdre un innocent, à sauver un coupable, à décréditer une bonne marchandise, un bon ouvrage, à ruiner quelque établissement utile, ou à faire éclorre quelque projet préjudiciable à l'État ou à la société.

Il se dit aussi du projet même des personnes qui cabalent. Ainsi, l'on dit, si les manœuvres des personnes mal-intentionnées ont réussi, ou ont manqué, *la Cabale l'a emporté cette fois; la Cabale a échoué.*

CABALE, *Cabala*, (*a*) sorte de Secte parmi les Juifs.

I. La Cabale des Juifs étoit une doctrine merveilleuse, qui dévoiloit, à ce qu'on disoit, les secrets de la Religion, & même ceux de la nature. Jamais science ne fit espérer à ses partisans de plus grands avantages. Elle promettoit de les affranchir de l'erreur & des foiblesses de l'humanité, de les conduire dans des routes pleines de lumière, de leur procurer les biens surnaturels & les commodités de la vie, de leur rendre familier le commerce des intelligences spirituelles, de les unir étroitement avec Dieu, de leur communiquer le don des langues, l'esprit de prophétie, & le pouvoir de faire des prodiges. Telles étoient les prétentions de ceux, qui suivoient l'étude de la Cabale, dans toute son étendue. Plusieurs n'en embrassoient qu'une partie, négligeant ou même condamnant quelquefois le reste. L'un

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 37, 38. *& suiv.*

Digitized by Google

ſe livroit à des idées abſtraites, & ne cherchoit que des connoiſſances purement ſpéculatives ; l'autre s'attachoit, dans ſes opérations, à produire des effets ſenſibles. L'un ſe flattoit de trouver dans les Livres ſaints tous les ſecrets, qu'il vouloit ſçavoir ; l'autre liſoit l'hiſtoire de l'univers dans les aſtres, chacun, ſelon ſon goût, ou ſuivant le dégré d'intelligence qu'il pouvoit avoir. Les moyens, dont on ſe ſervoit pour acquérir tant de ſublimes connoiſſances, n'étoient pas des moyens ordinaires. Les ſciences humaines roulent toutes ſur l'expérience, ou ſur le raiſonnement ; celle-ci n'employoit qu'une combinaiſon de lettres, de nombres, ou de quelques autres ſymboles.

Il ſemble d'abord qu'une telle méthode eſt arbitraire, & qu'elle n'a point de liaiſon avec la fin, que ſe propoſoient les Cabaliſtes ; mais, ils en jugeoient autrement. Ils ſoûtenoient qu'elle eſt fondée, & ſur la nature des choſes, & ſur la révélation divine ; parce que Dieu, diſoient-ils, a établi différens dégrés d'analogie & de ſubordination entre lui & les Anges, entre les Anges & les aſtres, & entre les aſtres & les corps ſublunaires ; qu'il a imprimé les caracteres de ce rapport ſur les lettres, ſur les nombres & ſur les ſymboles ; & qu'il a révélé la maniére de conſulter ces ſymboles, pour y trouver le rapport de tous les êtres réels. De ce principe naiſſent les opinions des Cabaliſtes ſur les mots, ſur les lettres, ſur les nombres, ſur la diverſité des ſens des Livres ſacrés, ſur l'influence des aſtres, ſur le commerce des eſprits, & généralement ſur toutes les vertus ſecretes des êtres réels & ſymboliques.

Quelques-uns de ceux, qui ſe ſont le plus déclarés en faveur de la Cabale, font cette ſcience auſſi ancienne que le monde. A les entendre, Dieu lui-même la découvrit aux Anges ; les Anges en inſtruiſirent le premier homme & les Patriarches ; ceux-ci la communiquerent à leur nation, dans des écoles deſtinées à cet uſage, & une tradition fidelle fit paſſer à la poſtérité ce précieux dépôt. Quelques autres veulent qu'en même tems que Dieu donna la Loi à Moïſe, ſur le mont Sinaï, il lui en ait auſſi révélé la véritable explication, & qu'il lui ait fait part d'une foule de ſecrets & de myſteres cachés ſous l'écorce des paroles dont il ſe ſervoit. De-là une double loi, l'une ſelon la lettre, & c'eſt celle, que Moïſe écrivit en faveur du peuple ; & l'autre ſelon l'eſprit, & c'eſt la Cabale, qui ne fut communiquée qu'aux ſoixante-dix Sages d'Iſraël, avec ordre de la tranſmettre de vive voix à leurs ſucceſſeurs.

Ces deux opinions différentes s'accordent à donner une origine céleſte à la Cabale ; mais, il eſt évident que la Cabale ne porte point avec ſoi le caractère de la Sageſſe divine. On ne ſent que trop qu'elle eſt l'ouvrage des hommes. Principes faux ou incertains, maximes ſuperſtitieuſes, interprétations arbitraires, allégories forcées, abus manifeſte des Livres

Digitized by Google

ſaints, myſteres recherchés dans les événemens, dans les objets réels & dans les ſymboles, vertus attribuées à des jeux d'imagination ſur les mots, ſur les lettres & ſur les nombres, attention à conſulter les aſtres, commerce prétendu avec les eſprits, récits fabuleux, hiſtoires ridicules; tout y reſpire l'impoſture & la ſéduction, tout nous avertit que cette doctrine ne vient pas du ciel.

Il ne faut pas même s'imaginer que ſon antiquité puiſſe la rapprocher des tems des Patriarches ou des Prophetes. Quoi qu'on en diſe, Abraham, Moïſe, Salomon, Élie & Daniel ne l'ont point connue. Abraham l'auroit-il apportée en Égypte avec les autres ſciences des Chaldéens? Pluſieurs ſcavans l'ont cru. Kircher, en particulier, condamnant les excès de la Cabale, ſemble en adopter les principes; & il penſe que les Égyptiens les ont reçus de la propre bouche des Patriarches. On n'en donne cependant aucune preuve, ou du moins on ne cite que le livre *Jetzira*, ou *De la formation*, attribué à Abraham par des Cabaliſtes, qui prétendent y trouver toute leur doctrine; mais, on verra bientôt que c'eſt un livre moderne, & qu'il n'eſt pas certain que ce ſoit un livre de Cabale.

Parce que Moïſe étoit verſé dans les ſciences des Égyptiens, & que les miracles qu'il fit, l'emportoient ſur les preſtiges des magiciens d'Égypte, on veut qu'il ait été Cabaliſte. Mais, on n'a pas plus de raiſon d'en tirer cette conſéquence, que Reyher en a eu d'en conclure que ce Légiſlateur étoit Mathématicien; Dickinſon, qu'il étoit Phyſicien; Robert Flud, qu'il étoit Philoſophe. Quel fond peut-on faire ſur des hypotheſes, où, faute de monumens qui puiſſent garantir la vérité d'un fait, on ne laiſſe pas de l'établir ſuivant ſon goût pour le genre d'étude que l'on cultive? C'eſt par la Cabale, ajoûte-t-on, que Salomon devint le plus ſage de tous les hommes. C'eſt par elle qu'Élie fit tomber le feu du ciel, & que Daniel échappa à la fureur des lions. Ainſi parlent des Écrivains aſſez modernes, tandis que les Auteurs anciens, qui ont fait le premier récit de ces événemens, les ont regardés & les ont repréſentés comme les effets miraculeux d'une providence particulière. On ne voit donc aucun veſtige de la Cabale dans les écrits des Patriarches & des Prophetes.

Les Juifs alleguent en vain leur tradition prétendue. Une tradition, qu'on fait remonter à pluſieurs milliers d'années, eſt ſuſpecte, quand elle n'eſt appuyée d'aucun monument; & ceux, qui la produiſent les premiers, peuvent être cenſés toucher de près à ſon origine. Qu'on ne diſe point avec les Cabaliſtes, qu'ils étoient obligés de cacher leurs myſteres, de peur qu'on ne les profanât. Si la défaite avoit lieu, elle autoriſeroit toutes les abſurdités. Reuchlin ſentoit ſi bien que ſon opinion n'étoit point à l'épreuve d'une diſcuſſion exacte, qu'il demandoit qu'on crût ſur ſa parole l'excel-

Digitized by Google

lence & l'antiquité de la Cabale ; par la raiſon qu'il faut s'en rapporter aux habiles gens dans les choſes, qui regardent leur métier.

Quand il n'y auroit que les divers changemens arrivés, de l'aveu même des Juifs, aux lettres de leur Alphabet, c'en ſeroit aſſez pour renverſer leur ſyſtême ſur l'antiquité de la Cabale. Les opérations de cette ſcience roulent eſſentiellement ſur un arrangement fixe, & ſur une figure déterminée des lettres Hébraïques, ſur la variété des traits droits ou courbes, horiſontaux ou perpendiculaires, ſur les couronnes & ſur les points, dont les lettres ſont accompagnées. Cette forme de caractères regle l'explication des noms de Dieu & des Anges, celle des trente-deux voies de la Sageſſe & des cinquante portes de la Juſtice, qui ſont les fondemens invariables de la Cabale. Il eſt pourtant certain que ces caractères ont été dérangés, qu'ils ont même totalement changé avec le tems. Par conſéquent, la Cabale, qui eſt conforme aux lettres des derniers ſiecles, n'avoit pas lieu dans les ſiecles éloignés.

On trouve des Sçavans, qui ramenent l'antiquité de la Cabale à l'établiſſement général des ſciences, dans les différentes parties du monde. C'eſt une grande difficulté de ſçavoir, ſi les Égyptiens & les Grecs les ont empruntées des Hébreux, ou ſi les Hébreux leur en ſont redevables, ou enfin, ſi les uns & les autres ne ſe ſont pas rencontrés dans pluſieurs idées ſans ſe les être communiquées. Quoi qu'il en ſoit de cette queſtion, qui partage les Sçavans, faire ſuivre à la Cabale le même cours qu'aux autres ſciences, & alléguer ſans ceſſe la Cabale des Orientaux, la Cabale des Égyptiens, la Cabale des Grecs, comme on parle de celle des Juifs, c'eſt introduire peu à peu un nouveau langage, & qui plus eſt, de nouvelles opinions. Dans cette hypotheſe, on prétend que les Théologiens, les Philoſophes & les Poëtes de l'antiquité ont caché leurs ſecrets ſous des ſymboles, & ont donné à cet uſage ſymbolique le nom de Cabale. Il ſemble au contraire, que les anciens Auteurs, dont on parle, ne firent jamais ſervir les ſymboles à déguiſer leur doctrine, & que quand même ils l'auroient fait, ce ne ſeroit pas encore là ce que nous entendons par la Cabale.

Non, ce n'étoit point pour ſe cacher, c'étoit plutôt pour ſe faire mieux entendre, que les Orientaux employoient leur ſtyle figuré, les Égyptiens leurs hiéroglyphes, les Poëtes leurs images, & les Philoſophes la ſingularité de leurs diſcours. Nous trouvons, dans les témoignages des Écrivains, les raiſons naturelles de ces façons de parler, qui, mal à propos, nous paroiſſent remplies de myſteres. Les Orientaux parloient & parlent encore aujourd'hui un langage figuré, parce que c'eſt leur langage ordinaire; le climat, qu'ils habitent, tournant leur génie & leur goût du côté de l'allégorie & de la parabole. Les Égyptiens employerent

Digitized by Google

leurs hiéroglyphes pour repréſenter leurs idées, indépendamment de la parole, & pour rendre leurs ſciences & leurs découvertes d'un uſage plus général dans des lieux & dans des terres, où leur langue auroit pu n'être point entendue. Le langage des Poëtes eſt, dans ſon origine, une manière agréable d'inſtruire le peuple, & de lui faciliter, par des images, l'intelligence de la Religion, de la Morale & de l'Hiſtoire. Les Philoſophes uſoient auſſi de ſymboles pour mieux approfondir la religion & la nature, & pour les expliquer enſuite aux autres d'une manière plus ſenſible. On étoit donc bien éloigné de faire ſervir les ſymboles à tenir les ſciences dans l'obſcurité. Alors, comme aujourd'hui, le ſilence étoit deſtiné à voiler les ſecrets; mais, le ſymbole étoit fait pour les publier.

M. Baſnage eſt un de ceux, qui prodiguent le plus facilement le nom de Cabale à tout ce qui préſente quelque air de ſymbole ou de myſtère. La Cabale des Égyptiens & celle des premiers Chrétiens ſont célebres dans ſon hiſtoire des Juifs; & pour en venir à celle des Hébreux, les Eſſéniens, Juifs établis en Égypte, ſous le regne des Ptolémées, lui paroiſſent les premiers Cabaliſtes de leur nation, parce qu'ils furent les premiers, qui, tournant l'Écriture ſainte en allégories, en outrerent le ſens figuré. Sur ce fondement, l'Égypte, dit-il, eſt le berceau de la Cabale des Juifs, & il en fixe l'établiſſement, parmi eux, dans les ſiecles qui précéderent le Chriſtianiſme. Il convient cependant, qu'on n'en trouve aucune idée, ni dans la paraphaſe Chaldaïque, faite peu de tems avant J. C., ni dans les Livres du Nouveau Teſtament. Il répond même ſçavamment aux difficultés de ceux qui croyent en voir quelques veſtiges dans l'Évangile & dans les Épîtres de S. Paul. Pour ce qui regarde Philon Juif, qui, vers le tems de J. C., donna dans l'excès des interprétations myſtiques, Origene, qui ſuivit la même route, & preſque tous les Peres de l'Égliſe, qui ont aimé les allégories, il les met, pour la même raiſon que les Eſſéniens, au rang des Cabaliſtes, comme ſi la Cabale conſiſtoit à ſubſtituer le ſens myſtique au littéral, & non pas plutôt à tout confondre, & à tout renverſer par une combinaiſon arbitraire de mots, de nombres & de lettres. C'eſt-à cet uſage ſymbolique de mots, de lettres & de nombres qu'il faut s'arrêter. A-t-il été ſuivi dans les premiers ſiecles de l'Égliſe par les Payens, par les Hérétiques, par les SS. Peres ou par les Juifs? C'eſt ce qu'il faut examiner.

La Philoſophie dégénéra, ſous les Empereurs Romains, en une curioſité ſuperſtitieuſe pour tout ce qu'il y avoit d'extraordinaire & de frappant dans la nature. Anaxilaüs & Nigidius Figulus, accuſés de magie, furent exilés par Auguſte. Néron, aucontraire, fit venir à Rome des Philoſophes Arabes qui avoient la réputation de magiciens. Dans la ſuite, Philoſtrate parmi les Grecs, Apu-

Digitized by Google

lée parmi les Latins, & plusieurs autres, qu'il seroit trop long de rapporter, donnerent cours à ce nouveau genre de Philosophie. Mais, comme la magie embrassoit une infinité de moyens différens dans ses opérations, & qu'elle n'y faisoit entrer les lettres & les nombres qu'en passant, & dans des vues profanes, il ne faut pas la confondre avec la Cabale, dont la méthode se réduisoit presque uniquement à ce peu de symboles, & dont le principe étoit d'ailleurs divin & sacré dans l'idée de ses partisans.

On accuse les premiers Hérétiques, tels que les Gnostiques & les disciples de Basilide & de Valentin, d'avoir suivi les visions de la Cabale sur les nombres, sur les talismans & sur les émanations de la divinité. Il est vrai, qu'ils ont quelquefois remarqué, je ne sçais quelle analogie entre certains nombres & certains points de croyance, rapportant, par exemple, leurs trente Eons aux trente années de la vie de J. C. Mais, on ne voit pas qu'ils aient attaché rien de merveilleux aux nombres & aux lettres, & moins encore qu'ils en ayent fait une méthode générale & suivie. L'Abraxas de leurs talismans n'étoit autre chose, suivant M. Basnage même, que le nombre de 365, dont ils se servoient pour marquer simplement leur opinion sur le nombre des 365 cieux, égal à celui des jours de l'année; opinion expressément rapportée par S. Irénée. Enfin, les émanations de leurs Eons ressemblent encore moins aux Séphiroth de la Cabale, qu'aux générations divines de Sanchoniaton, & aux perfections que les Philosophes Grecs faisoient couler de l'essence de Dieu. On ne sçauroit donc rien conclure d'une telle ressemblance.

Les Peres de l'Église ont fait quelquefois servir les nombres & les lettres à développer les mysteres de la Religion; ce n'est pas à dire qu'ils fussent Cabalistes. Ces symboles n'étoient dans leurs vues, ni des preuves décisives de la doctrine, ni des moyens établis pour aller à de nouvelles découvertes, mais des images pour rendre leurs paroles plus sensibles, des comparaisons pour enrichir leurs discours, des tours ingénieux pour attirer l'attention de ceux qu'on vouloit instruire; en un mot, des façons de parler où l'on suivoit le goût du siecle & l'usage des lieux, où l'on vivoit. Il restoit même, il n'y a guere plus d'un siecle, dans l'éloquence de la chaire, quelques vestiges de ces applications symboliques, qu'on ne regardoit point comme des productions de la Cabale.

S. Jérôme n'a presque employé cette sorte d'idées que dans une lettre, où il donne une explication mystique de l'alphabet Hébreu. Il prend les lettres en particulier. Il forme un mot de chacune, & rapprochant tous ces mots ensemble, par un rapport qu'il leur imagine, il en fait une suite de pensées édifiantes sur la Religion. Il ne paroît pourtant reconnoître d'autre mystere dans ces lettres, que de pouvoir ser-

Digitized by Google

vir d'occaſion à une perſonne dévote de faire de pieuſes réflexions. Il eſt encore moins Cabaliſte en d'autres endroits, qu'on a coûtume de citer, pour prouver que les combinaiſons que la Cabale fait des lettres, ne lui étoient pas inconnues. Ces combinaiſons de lettres employées par la Cabale, ſe réduiſent à trois ſortes d'opérations. La première eſt la tranſpoſition des lettres d'un mot, pour y trouver un autre mot compoſé des mêmes lettres; ce que nous appellons Anagramme. La ſeconde eſt de prendre les lettres d'un mot pour en faire les lettres initiales d'autant de mots différens; ce qui revient à nos Acroſtiches. La troiſième eſt le changement des lettres priſes les unes pour les autres, ſuivant différentes manières d'en faire la ſubſtitution; ce qui ſera, quand on le voudra, une manière de chiffre ou d'écriture cachée. Telles ſont les trois ſortes de combinaiſons de lettres en uſage dans la Cabale. Elles pourroient, ſi l'on veut, avoir été en vogue depuis le commencement du monde, ſans que la Cabale en fût plus ancienne, parce qu'elles ne deviennent Cabaliſtiques qu'autant qu'on les fait ſervir à trouver des myſteres cachés ou des vertus ſecretes.

S. Jérôme dit que David employa contre Séméi, un terme, dont chaque lettre ſignifioit un nouveau terme injurieux. C'eſt un Acroſtiche. Il dit encore que Jérémie, dans ſes prophéties, écrivoit Séſac au lieu de Babel, pour n'être point entendu de tout le monde. C'eſt un chiffre, qui avoit beſoin de clef. Dans ces deux exemples, il n'y a pas l'ombre de la Cabale.

Il ne paroît pas même que cette doctrine ait été connue des Juifs dans les premiers ſiecles de l'Égliſe. Bartolocci, à la vérité, aſſure que Néchunias écrivit ſur les noms Cabaliſtiques peu avant la deſtruction du Temple. Il ſe fonde ſur un livre, qui lui eſt attribué; mais, comme il ne reſte preſque de ce livre que le titre, qui eſt *de l'Éclatant*, ou *du Merveilleux*, cela ne ſuffit pas pour en faire aujourd'hui un livre de Cabale. On écrivoit en ce tems-là contre les Juifs des volumes conſidérables. Ils en ont eux-mêmes compoſé pour lors que nous avons encore; & on n'y découvre aucun veſtige de la Cabale.

On voit dans le Talmud, des alluſions myſtérieuſes aux mots, aux lettres & aux nombres. Tantôt, on raconte que les lettres de l'Alphabet demandent à Dieu d'être employées comme inſtrument de la création du monde. Tantôt, on remarque que les lettres, qui forment le nom de Satan, font le nombre de 364, pour ſignifier le pouvoir qu'a Satan d'exercer ſon miniſtere pendant 364 jours de l'année, n'ayant les mains liées que le ſeul jour de l'Expiation. Ici, le nom de Dieu eſt gravé ſur des chaînes, dont on veut lier Aſmodée; là, ce même nom eſt écrit ſur un teſt, qui doit fermer un abîme. En un mot, le Talmud eſt plein d'idées extraordinaires, qui ſemblent approcher de la Ca-

Digitized by Google

bale ; mais, à les examiner de près, elles en ſont trop éloignées. Les unes ſont viſiblement des paraboles ou des allégories, qu'on ne ſçauroit prendre à la lettre ; les autres ſont des opinions populaires, qui ne ſont partie d'aucun corps de doctrine ; & la plûpart retombent dans le cas des preſtiges, des opérations magiques ou des événemens merveilleux.

L'Alcoran a été écrit dans le même goût & vers le même tems que le Talmud ; & ſur la matière préſente, il en faut porter le même jugement.

Ce ne fut qu'après ces deux ouvrages que parut le livre *Jetzira*, ou *de la Formation*, que les Cabaliſtes attribuent au Patriarche Abraham, & où ils prétendent qu'eſt renfermée en ſubſtance toute leur doctrine. Le Rabbin Haï Gahon, qui mourut l'an de Jeſus-Chriſt 1037 ou 1038, eſt le premier Écrivain connu, qui ait parlé de ce livre ; & il eſt en même tems Auteur des premiers Ouvrages que nous ayons, où la Cabale des Juifs ſoit clairement énoncée. On peut donc conclure que l'époque du livre Jetzira & celle de la Cabale des Juifs tombent vraiſemblablement l'une & l'autre vers le dixième ſiecle de l'Ére Chrétienne. Avant ce tems, on ne voit pas même le nom de Cabale employé dans le ſens, qu'il a eu depuis. Voici en peu de mots ce qui aura pu donner occaſion à ſon établiſſement.

Les malheurs, qui avoient déſolé l'empire Romain quelques ſiecles auparavant, y avoient entraîné la décadence des Lettres, des Arts & des Sciences. La Philoſophie en particulier, ne jouiſſant plus du loiſir & de la protection néceſſaire pour la ſoûtenir, étoit peu à peu tombée dans l'obſcurité. Bientôt, on perdit de vue l'ancienne doctrine. Les ſymboles de Pythagore & les allégories de Platon ne furent plus que des énigmes ; & à l'étude ſérieuſe de la religion & de la nature ſuccéderent les ſuperſtitions, les viſions, l'amour du merveilleux & tout ce qui pouvoit en même tems flatter l'ignorance & la curioſité. Voilà, ſelon certains, quelle fut l'origine de la Cabale. Elle ſe forma de ce reſte impur de philoſophes Grecs & Latins.

II. Kircher, qui, comme nous l'avons obſervé, donne à la Cabale la plus grande antiquité, la diviſe en trois parties, la Gématrie, la Notarique & la Thémura. Nous avons déjà parlé de cette diviſion, dont il ne ſera pas hors de propos de donner ici une explication un peu plus détaillée.

La Gématrie conſiſte à prendre les lettres d'un mot Hébreu pour des chiffres ou nombres arithmétiques, & à expliquer chaque mot par la valeur arithmétique des mots dont il eſt compoſé. Par exemple, les lettres Hébraïques de *Jabo-Schiloh*, qui ſignifient, *Siloh viendra*, ſont le même nombre arithmétique que *Meſſiach*, le Meſſie ; d'où on conclud que *Schiloh* ſignifie le Meſſie. Selon d'autres, la Gématrie eſt une interprétation qui ſe fait par la tranſpoſition des lettres d'un mot. Par exemple, il eſt dit au livre de

Digitized by Google

l'Exode, *præcedet te Melachi;* id est, *Angelus meus.* Les Cabalistes trouvent que cet ange est Saint Michel, parce que les lettres de *Melachi*, étant transposées font *Michaël.*

La Notarique consiste à prendre chaque lettre d'un mot pour en faire une diction entière. Par exemple, de *Bereschit*, qui est le premier mot de la Génèse, composé des lettres, *b*, *r*, *a*, *sch*, *it*, on fait *Bara Bakia Arez Schamaim Jamtehomoth;* c'est-à-dire, » Il a créé le Firmament, la » Terre, les Cieux, la Mer & » les Abîmes. « Il est écrit dans le Pseaume troisième, *multi insurgunt in me.* Le mot Hébreu, qui signifie *multi*, est composé d'un *r*, d'un *b*, d'un *i* & d'un *m.* On conjecture de-là que ces ennemis sont les Romains, les Babyloniens, les Ioniens ou les Grecs, & les Medes. On donne encore cette interprétation à la Notarique; c'est de prendre les premières lettres d'une sentence pour en former un seul mot. Par exemple, *Atah Gibbor Leholam Adonaï;* » Vous êtes fort dans l'éternité, » Seigneur. « En prenant les premières lettres de cette sentence, on fait ce nom de Dieu *Agla;* terme qui peut signifier *je révélerai*, ou *une goutte de rosée.*

La Thémura consiste dans la transposition ou changement de lettres, c'est-à-dire, à mettre l'une pour l'autre, ou l'une avant l'autre. Par exemple, du mot *Bereschit*, qui, comme on l'a déjà dit, est le premier mot de la Génèse, on fait *A-Betisri*, le premier jour du mois Tizri; & on en infere que le monde a été créé le premier jour du mois Tizri, qui revient à notre mois de Septembre. D'autres interpretent la Thémura d'une autre façon; c'est, selon ceux-ci, un changement de lettres, que l'on fait équivalentes en certaines combinaisons. En voici un exemple tiré de la langue Latine. Après avoir fait la combinaison des lettres en cette manière, *ab*, *cd*, *ef*, &c., on prétend que les deux lettres de cette combinaison se mettent l'une pour l'autre, & que ce qui sera écrit *d b c f*, se pourra dire *cade*; terme qui signifie *tomber.*

On voit que la Cabale, dans ses trois parties, n'est bonne qu'à amuser les petits esprits; car, pour reprendre les mêmes exemples, au lieu de *Michaël*, ne peut-on pas dire *Chamiel*, *Kimaël;* termes, dont l'un veut dire Ange de feu, & l'autre, Ange de plaies. Par les quatre lettres *r*, *b*, *i*, *m*, on peut entendre les Rabbins, les Bactriens, les Italiens & le Moabites. Cette division de la Cabale n'est qu'une superstition inventée par les nouveaux Rabbins.

III. Pour donner au Lecteur une idée de la subtilité des Cabalistes, nous placerons ici l'explication philosophique, qu'ils donnent du nom de *Jehovah.*

Tous les noms & tous les surnoms de la Divinité viennent de celui de *Jehovah*, comme les feuilles & les branches d'un grand arbre sortent d'un même tronc; & ce nom ineffable est une source infinie de merveilles & de mystères.

Digitized by Google

res. Ce nom ſert de lien à toutes les ſplendeurs ou Séphiroths. Il en eſt la colonne & l'appui. Toutes les lettres, qui le compoſent, ſont pleines de myſtères. Le *jod*, ou le *j*, eſt une des choſes que l'œil n'a jamais vues. Elle eſt cachée à tous les mortels. On ne peut en comprendre ni l'eſſence ni la nature. Il n'eſt pas même permis d'y réfléchir. Quand on demande ce que c'eſt, on répond *non*, comme ſi c'étoit le néant, parce que cette choſe n'eſt pas plus compréhenſible que le néant. Il eſt permis à l'homme de rouler ſes penſées d'un bout des cieux à l'autre; mais, il ne peut pas aborder cette lumière inacceſſible, cette exiſtence primitive que la lettre *jod* renferme. Il faut croire ſans l'examiner & ſans l'approfondir. C'eſt cette lettre, qui, découlant de la lumière primitive, a donné l'être aux émanations. Elle ſe laſſoit quelquefois en chemin; mais, elle reprenoit de nouvelles forces par le ſecours de la lettre *e*, qui eſt la ſeconde du nom ineffable.

Les autres lettres ont auſſi des myſtères. Elles ont leurs relations particulières aux Séphiroths. La dernière lettre, qui eſt *h*, découvre l'unité d'un Dieu & d'un Créateur; mais, de cette unité ſortent quatre grands fleuves, les quatre majeſtés de Dieu, que les Juifs appellent *Schetinah*. Moïſe l'a dit; car, il rapporte qu'un fleuve arroſoit le jardin d'Éden, le paradis terreſtre, & qu'enſuite il ſe diviſoit en quatre grandes branches. Le nom entier de *Jehovah* renferme toutes choſes. C'eſt pourquoi, celui qui le prononce, met dans ſa bouche le monde entier & toutes les créatures qui le compoſent. De-là vient auſſi qu'on ne doit jamais le prononcer qu'avec beaucoup de précaution. Dieu lui-même l'a dit: *Tu ne prendras point le nom de l'Éternel en vain.* Il ne s'agit pas là des ſermens qu'on viole, & dans leſquels on appelle mal à propos Dieu à témoin des promeſſes qu'on fait; mais, la loi défend de prononcer ce grand nom, excepté dans ſon temple, lorſque le ſouverain Sacrificateur entre dans le Lieu très-ſaint le jour des Propitiations.

Il faut apprendre aux hommes une choſe qu'ils ignorent; c'eſt que celui, qui prononce le nom de l'Éternel ou de *Jehovah*, fait mouvoir les cieux & la terre, à proportion qu'il remue ſa langue & ſes levres. Les Anges ſentent le mouvement de l'univers. Ils en ſont étonnés & s'entredemandent pourquoi le monde eſt ébranlé. On répond que cela ſe fait, parce que N. impie a remué ſes levres, pour prononcer le nom ineffable; & que ce nom a remué tous les noms & les ſurnoms de Dieu, qui ont imprimé leur mouvement au ciel, à la terre & aux créatures.

Ce nom a une autorité ſouveraine ſur toutes les créatures. C'eſt lui qui gouverne le monde par ſa puiſſance; & voici comment tous les autres noms & ſurnoms de la Divinité ſe rangent au tour de celui-ci, comme les officiers & les ſoldats au tour de leur général.

Digitized by Google

Quelques-uns, qui tiennent le premier rang, sont les Princes & les porte-étendards ; les autres sont comme les troupes & les bataillons qui composent l'armée. Au-dessous des LXX noms, sont les LXX Princes des nations, qui forment l'univers. Lors donc que le nom de *Jehovah* influe sur les noms & surnoms, il se fait une impression de ces noms sur les Princes, qui en dépendent, & des Princes sur les nations, qui vivent sous leur protection. Ainsi, le nom de *Jehovah* gouverne tout. On représente ce nom sous la figure d'un arbre, qui a LXX branches, qui tirent leur suc & leur seve du tronc ; & cet arbre est celui dont parle Moïse, qui étoit planté au milieu du jardin, & dont il n'étoit pas permis à Adam de manger. Ou bien ce nom est un Roi, qui a différens habits, selon les différens états où il se trouve. Lorsque le Prince est en paix, il se revêt d'habits superbes, magnifiques, pour éblouir les peuples. Lorsqu'il est en guerre, il s'arme d'une cuirasse, & a le casque en tête. Il se déshabille, lorsqu'il se retire dans son appartement, sans courtisans & sans ministres. Enfin, il découvre sa nudité, lorsqu'il est seul avec sa femme.

Les LXX nations, qui peuplent la terre, ont leurs Princes dans le ciel, où ils environnent le tribunal de Dieu, comme des officiers prêts à exécuter les ordres du Roi. Ils environnent le nom de *Jehovah*, & lui demandent, tous les premiers jours de l'an, leurs étrennes, c'est-à-dire, une portion de bénédictions, qu'ils doivent répandre sur les peuples qui leur sont soumis. En effet, ces Princes sont pauvres, & auroient peu de connoissances, s'ils ne les tiroient du nom ineffable, qui les illumine, & qui les enrichit. Il leur donne, au commencement de l'année, ce qu'il a destiné pour chaque nation ; & on ne peut plus rien ajoûter ni diminuer à cette mesure. Les Princes ont beau prier & demander pendant tous les jours de l'année, & les peuples prier leurs Princes, cela n'est d'aucune utilité. C'est la différence, qui est entre le peuple d'Israël & les autres nations. Comme le nom de *Jehovah* est le nom propre des Juifs, ils peuvent obtenir tous les jours de nouvelles graces ; car, Salomon dit que les paroles, par lesquelles il fait supplication à Dieu, seront présentes devant l'Éternel, *Jehovah*, le jour & la nuit ; mais, David assure, en parlant des autres nations, qu'elles prieront Dieu, & qu'il ne les sauvera pas. Que de folies ! Que d'extravagances !

L'intention des Cabalistes est de nous apprendre que Dieu conduit immédiatement le peuple des Juifs, pendant qu'il laisse les nations infideles sous la direction des Anges ; mais, ils poussent le mystère plus loin. Il y a une grande différence entre les diverses nations, dont les unes paroissent moins agréables à Dieu, & sont plus durement traitées que les autres ; mais, cela vient de ce que les Princes sont différemment placés

Digitized by Google

au tour du nom de *Jehovah ;* car, quoique tous ces Princes reçoivent leur nourriture de la lettre *jod* ou *j*, qui commence le nom de *Jehovah*, cependant, la portion eſt différente, ſelon la place qu'on occupe. Ceux, qui tiennent la droite, ſont des Princes doux, libéraux ; mais, les Princes de la gauche ſont durs & impitoyables. De-là vient auſſi ce que dit le Prophete, qu'il vaut mieux eſpérer en Dieu qu'aux Princes, comme fait la nation Juive, ſur qui le nom de *Jehovah* agit immédiatement. D'ailleurs, on voit ici la raiſon de la conduite de Dieu ſur le peuple Juif. Jéruſalem eſt le nombril de la terre ; & cette ville ſe trouve au milieu du monde. Les royaumes, les provinces, les peuples & les nations l'environnent de toutes parts, parce qu'elle eſt immédiatement ſous le nom de *Jehovah.* C'eſt-là ſon nom propre ; & comme les Princes, qui ſont les chefs des nations, ſont rangés au tour de ce nom dans le ciel, les nations infideles environnent le peuple Juif ſur la terre.

On explique encore par-là les malheurs du peuple Juif & l'état déplorable où il ſe trouve ; car, Dieu a donné quatre capitaines aux LXX Princes, leſquels veillent continuellement ſur les péchés des Juifs, afin de profiter de leur corruption, & de s'enrichir à leurs dépens. En effet, lorſqu'ils voyent que le peuple commet de grands péchés, ils ſe mettent entre Dieu & la nation, & détournent les canaux qui ſortoient du nom de *Jehovah*, par leſquels la bénédiction couloit ſur Iſraël, & les font pencher du côté des nations, qui s'en enrichiſſent & s'en engraiſſent ; & c'eſt ce que Salomon a ſi bien expliqué, lorſqu'il dit : *La Terre tremble pour l'eſclave qui regne, & le ſot qui ſe remplit de viande.* L'eſclave, qui regne, ce ſont les Princes ; & le ſot, qui ſe remplit de viande, ce ſont les nations que ces Princes gouvernent.

Au fond, les Cabaliſtes nous menent par un long détour, pour nous apprendre. 1.° Que c'eſt de Dieu que découlent tous les biens, & que c'eſt lui qui dirige toutes choſes. 2.° Que Dieu juge tous les hommes avec une juſtice tempérée par la miſéricorde. 3.° Que quand il eſt irrité contre les pécheurs, il s'arme de colère & de vengeance. 4.° Que lorſqu'on le fléchit par le repentir, il laiſſe agir ſa compaſſion & ſa miſéricorde. 5.° Qu'il préfere le peuple Juif à toutes les autres nations, & qu'il leur a donné ſa connoiſſance. Enfin, ils entremêlent ces vérités de quelques erreurs, comme de prétendre que Dieu laiſſe toutes les nations du monde ſous la conduite des Anges.

IV. On comprend quelquefois ſous le nom de Cabale, l'Art hermétique, ou la recherche de la Pierre philoſophale.

CABALES, *Cabales*, Κάβαλες, (*a*) peuples d'Afrique, dont parle Hérodote. Ces Peuples, peu

(*a*) Herod. L. IV. c. 171.

Digitized by Google

nombreux, qui s'avançoient jusqu'à la mer vers Tauchire, ville des Barcéens, habitoient vers le milieu du païs des Auschiſes. Ils obſervoient les mêmes coûtumes que ceux qui étoient au-deſſus de Cyrène; & ils avoient pour voiſins du côté de l'occident les Naſamones.

CABALIE, *Cabalia*, Καβαλία, (*a*) contrée de l'Aſie mineure, qui faiſoit partie de la Lycie. Pline en fait mention, & lui donne trois villes, Œnoande, Balbure & Bubon. Ptolémée parle auſſi de cette contrée, & lui attribue les mêmes villes que Pline. Mais, il y a quelques exemplaires de Ptolémée, qui portent Bacchie, au lieu de Cabalie.

CABALIE; *Cabalia*, Καβαλία, (*b*) autre contrée de l'Aſie mineure. Celle-ci faiſoit partie de la Pamphylie, ſelon Pline, qui la fait contigue à la Galatie. Ptolémée appelle cette contrée Carbalie, & lui adjuge les villes ſuivantes, Creſſopolis ou Grétopolis, Pogla, Ménédémium, Uranopolis, Piſinda, Ariaſſe, Corbaſa, Milyas & Termeſſe ou Permeſſe.

Mercator, dans ſes Cartes ſur Ptolémée, ne fait qu'un ſeul païs de cette contrée de Pamphylie & de celle de Lycie, & en met une partie dans chacune de ces deux provinces. Il ſépare chaque partie par une chaîne de montagnes, qu'il nomme Maſicytus. Peut-être faudroit-il joindre en effet ces deux parties pour trouver tout le païs, qu'habitoient les Cabaliens, dont il eſt fait mention dans Hérodote. Cet Auteur dit que Darius, ayant établi des impôts, mit dans le premier département, les Ioniens, les Magnéſiens d'Aſie, les Éoliens, les Cariens, les Lyciens, les habitans de Mélyas & les Pamphyliens. On vient de voir que Mélyas étoit une ville de la Cabalie; cependant, Hérodote met dans le ſecond département les Myſiens, les Lydiens, les Alyſoniens, les Cabaliens & les Hygéniens. Il peut ſe faire qu'alors Mélyas fut un diſtrict ſéparé de la Cabalie.

CABALIENS, *Cabalii*, Καβαλίοι, peuples de l'Aſie mineure, ſelon Hérodote. *Voyez* l'article précédent.

CABALISTE, *Caballiſta*, celui qui eſt attaché à la Cabale. *Voyez* Cabale.

CABALLA, *Caballa*, nom du lieu, où naquit Conſtantin Copronyme, empereur d'Orient, au rapport de l'hiſtorien Glycas, cité par Ortélius.

CABALLINE, *Caballinus*, (*c*) nom d'une fontaine de Grece. *Caballinus Fons* veut dire la fontaine du cheval. On la voyoit dans la Béotie aſſez près du mont Hélicon.

Les Poëtes ſuppoſent que le cheval Pégaſe, frappant la terre de ſon pied, fit ſortir cette fontaine; c'eſt pourquoi, Strabon la nomme le Pégaſe. Perſe, parlant de cette fontaine dans ſon prologue,

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 273. Ptolem. L. V. c. 3.
(*b*) Plin. T. I. p. 290. Ptolem. L. V. c. 5. Herod. L. III. c. 90.
(*c*) Perſ. Prolog. v. 1. Strab. p. 379.

Digitized by Google

assure qu'il n'y a jamais bu :

Nec fonte labra prolui Caballino.

Properce en parle ainsi :

Visus eram molli recubans Heliconis in umbra,
Bellerophontæi quâ fluit humor equi.

Stace dit :

Pendentis bibit ungulæ liquorem.

Mais, comme l'expression Latine *Fons Caballinus* seroit non seulement prosaïque, mais même basse & rampante, les Poëtes s'accommodent mieux de l'expression Grecque, qui signifie la même chose, & dont le son est plus beau & plus doux. Ils appellent donc cette fontaine Hippocrène, de ἵππος, *equus*, cheval, & κρήνη, *Fons*, fontaine. Ce que dit un des Commentateurs de Perse, paroît assez vraisemblable ; c'est que Cadmus, étant à cheval & cherchant un terrein propre à bâtir la ville, qui porta son nom, trouva le premier cette fontaine, & que comme Cadmus fut l'inventeur des lettres, il arriva que cette fontaine, par un rapport, un peu éloigné à la vérité, fut censée être consacrée aux Muses.

Ortélius dit que l'on nommoit *Caballinus Fons*, la fontaine appellée Pirène dans l'Acrocorinthe ; & c'est de cette dernière que ce Géographe entend le vers de Perse, que nous venons de citer.

CABALLUS, *Caballus*, (*a*) nom que porta le mont Quirinal sous les Empereurs, au rapport de Rosinus.

CABALUSE, *Cabalusa*, (*b*) Καβαλοῦσα, isle imaginaire. Lucien en parle ainsi : » Sur le soir » nous abordâmes en une petite » isle, nommée Cabalusе & ha- » bitée par des femmes, qui » avoient le pied d'ânon ; mais, » du reste, elles étoient très-bel- » les & vêtues en courtisannes, » avec de longues robes traînan- » tes pour cacher leur défaut ; » ce qui nous empêcha de le dé- » couvrir d'abord. Elle nous re- » çurent fort bien, & nous me- » nerent chez elles ; mais, je n'y » allois qu'en tremblant, & je » me défiois de leurs caresses. Et » en effet, j'apperçus chez l'une, » en entrant, des carcasses & des » ossemens de morts ; ce qui m'o- » bligea à me tenir sur mes gar- » des, & à prendre ma racine de » mauve, selon l'ordre de Rha- » damante, pour la prier de m'as- » sister en cette occasion. Après » cela, mettant l'épée à la main, » je me saisis de mon hôtesse, & » la contraignis de me dire qui » elles étoient. Elle m'avoua qu'el- » les étoient des femmes mari- » nes, qui égorgeoient les étran- » gers après avoir eu leur compa- » gnie, & les mangeoient. Aussi- » tôt l'ayant liée, je montai sur » le haut de la maison, & appel- » lai mes camarades, qui ne fu- » rent pas plutôt venus, que je » leur contai ce qu'elle m'avoit » dit. Comme elle les apperçut,

(*a*) Rosin. de Antiq. Rom. pag. 16. (*b*) Lucian. Tom. I. p. 780, 781.

» elle se changea en eau ; mais, » trempant mon épée dedans, » je la retirai toute sanglante. Et » ensuite, nous nous encourû- » mes à notre navire. «

CABANE, Casa, *Casula.* C'est aujourd'hui un petit lieu, bâti avec de la bauge, qui est une espèce de terre grasse, & couvert de chaume. Les pauvres gens de la campagne s'y mettent à l'abri des injures du tems. On donne aussi le nom de Cabanes à ces lieux que l'ont voit assez fréquemment dans les champs, & qui sont construits la plûpart du tems de branchages, qu'on couvre également de chaume, ou d'autres matières, par le moyen desquelles on est également à l'abri des injures du tems.

Les premiers hommes n'eurent point d'autres demeures pour leur habitation, que des Cabanes. C'est par-là que commença l'architecture ; & elle a fini par les palais.

On dérive ce mot de l'Italien *Capanna*, qui signifie petite maison de chaume ; & on croit que ce dernier a été fait du Grec κάπαια, qui veut dire une creche. Isidore dit que le mot *Capanna* vient de ce que *unum tantùm hominem capiat.*

CABARDIACENSIS, *Cabardiacensis*, (*a*) l'un des surnoms de Minerve. On le trouve sur une Inscription. D. Bernard de Montfaucon dit que c'est un surnom local.

CABARNE, *Cabarnus*, Κάβαρος, nom, que l'on donnoit au Prêtre de Cérès dans l'isle de Paros. Ce mot vient du Phénicien ou de l'Hébreu *Carbarnin*, qu'on dérive de *Careb*, offrir ; d'où a été formé *Carban*, oblation, offrande. Il étoit en usage dans le même sens parmi les Syriens, comme Josephe le fait voir par Théophraste. D'autres prétendent que ce fut le nom du premier Prêtre qu'eut Cérès à Paros ; ils ajoûtent que c'est ce Prêtre, qui apprit à la Déesse l'enlévement de sa fille. *Voyez* Cabarnus.

CABARNIS, *Cabarnis*, Κάβαρνις. L'isle de Paros fut ainsi appellée à cause de Cabarne, Prêtre de Cérès. *Voyez* l'article suivant.

CABARNUS, *Cabarnus*, (*b*) Κάβαρνος, divinité, dont le nom se lit sur un monument, que M. le comte de Caylus rapporte dans son Antiquité. Il s'en explique ainsi lui-même : » Voici, dit-il, » l'endroit le plus remarquable » pour les Antiquaires. Il est fait » ici mention du dieu Cabarnus, » dont le nom se trouve très-ra- » rement. Étienne de Byzance » nous apprend que l'isle de Pa- » ros, porta autrefois le nom de » Cabarnis, qu'elle tiroit de Ca- » barnus, qui avoit découvert à » Cérès l'enlévement de sa fille » Proserpine. Hésychius dit que » les Cabarnes étoient des Prêtres » de Cérès. Cette divinité étoit » particulière à l'isle de Paros.

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 143.

(*b*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. Tom. VI. pag. 200.

Digitized by Google

» C'eſt auſſi ce qui fait croire que » cette Inſcription a été apportée » de cette iſle. Les Prêtres de ce » Cabarnus prenoient le nom de » Κάβαροι. On a un vers du » poëte Antimaque, qui les ap- » pelle Κάβαρους ἰγακλέας ὀργεώ- » να, ; ce qui fait connoître que » les cérémonies, que célébroient » ces Prêtres, étoient des eſpèces » d'orgies, ſemblables à celles de » Bacchus. «

CABASSE, *Cabaſſus*, (*a*) Καβασσὸς, ville de l'Aſie mineure. Ptolémée la met dans la Cataonie, dont il fait un canton de la petite Arménie. Ses Interpretes lui donnent Thébaſſe pour nom moderne.

Étienne de Byzance en fait une ville de Cappadoce; & en cela il eſt d'accord avec Strabon, qui donne à la Cappadoce la Préfecture de Cataonie, où étoit cette ville, quoiqu'il diſe que les Anciens les diſtinguoient. Il rapporte qu'Hécatée de Milet mettoit la ville de Cabaſſe au de-là de l'Hémus, montagne de Thrace; mais que, ſelon Hellanicus, c'étoit une ville de Lycie. Il aime mieux dire avec Appien, que c'étoit un village entre Tarſe & Mazaca; car, ajoûte-t-il, Mazaca étoit appellée Céſarée de Cappadoce.

CABBULA, *Cabbula*, nom d'un lieu, dont parle Procope. Il le met à cent vingt ſtades de la Colchide, c'eſt-à-dire, à quinze mille pas.

CABÉLÉES MÉONIENS, (*b*) *Cabelees Meones*, Καβηλεῖς Μαίονες, Peuples dont parle Hérodote. Cet Auteur dit qu'on les appelloit Laſoniens, & qu'ils portoient les mêmes armes que les Ciliciens.

CABELLION, *Cabellio*, (*c*) ville des Gaules, ſituée dans le territoire des Cavares. Strabon lit Caballion. Pline met cette ville au nombre des villes Latines; & Ptolémée lui donne le titre de colonie. Étienne de Byzance en fait une ville Marſeilloiſe ſur la foi d'Artémidore d'Éphèſe. Sa poſition eſt marquée dans l'Itinéraire d'Antonin & dans la Table Théodoſienne. C'eſt mal à propos que certains ont confondu la ville de Cabellion avec celle de Cabillonum, aujourd'hui Châlons-ſur-Saône. Dans la Notice des Provinces de la Gaule, *Civitas Cabellicorum* eſt une de celles de la Viennoiſe.

C'eſt préſentement Cavaillon, ville épiſcopale, dans le comtat d'Avignon, dont la France eſt aujourd'hui en poſſeſſion.

CABESE, *Cabeſus*, (*d*) ville, dont il eſt parlé dans l'Iliade. Le vaillant Othryonée étoit venu de cette ville au ſecours des Troyens contre les Grecs. Il y en a qui croyent que c'étoit une ville de Thrace. Je ne ſçais ſi ce ſentiment eſt bien fondé. Il paroît que Cabeſe eſt la même que Cabaſſe. *Voyez* Cabaſſe.

CABILLONUM, *Cabillo-*

(*a*) Ptolem. L. V. c. 7. Strab. p. 533.
(*b*) Herod. L. VII. c. 77.
(*c*) Strab. pag. 179. Plin. Tom. I. pag. 147. Ptolem. L. II. c. 10. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.
(*d*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 363.

Digitized by Google

num, (*a*) ville de la Gaule celtique sur la rivière d'Arar, aujourd'hui la Saône, au païs des Éduens. Un jour, ces peuples firent sortir de Cabillonum sur leur foi, M. Aristius, Tribun militaire, qui alloit joindre sa légion, & des marchands Romains qui y étoient; & après les avoir attaqués en chemin, & enlevé leur équipage, ils les tinrent assiégés jour & nuit.

Il n'y a point de nom de lieu, que l'on trouve plus diversement écrit & plus altéré que celui de Cabillonum. Les leçons, qui paroissent les plus correctes, sont Cabilonum, Cabilonnum & Cabillonum. Ce dernier se lit dans César. Strabon, Ptolémée, les Itinéraires font mention de cette ville. C'est Cabyllinon dans Strabon, Caballinon dans Ptolémée.

Ammien Marcellin met cette ville au rang des villes distinguées. Les Romains y entretenoient une flotte sur la Saône, selon la Notice de l'Empire. Dans le panégyrique de Constantin, Eumène parle du port de Cabillonum. La Notice des Provinces de la Gaule ne donne point à cette ville le titre de cité, mais seulement celui de castrum; cependant, après avoir été primitivement comprise dans le territoire des Éduens, elle en fut distraite, pour composer un diocèse particulier. Il est fait mention de l'évêque de Cabillonum dans Sidoine Apollinaire. Plusieurs voies Romaines partoient de cette ville & y aboutissoient.

Un très-grand nombre de statues, de vases, d'Inscriptions, & les restes d'un amphithéatre & de quelques autres édifices publics, sont des monumens illustres de l'antiquité de Cabillonum. Les Romains y avoient établi des magasins de bled pour leur armée; & depuis, les Empereurs assemblerent souvent leurs troupes en cette ville, où les rois de Bourgogne se plurent aussi beaucoup. On dit que cette ville fut détruite par Attila, & réparée bientôt après. Nos Rois de la première race la soumirent à leur Empire. Chramne, fils de Clotaire I, la prit & la ruina vers l'an 555 durant son voyage d'Auvergne; mais, elle se rétablit bientôt dans son ancien lustre. Le roi Gontran y faisoit son séjour ordinaire, & y fonda vers l'an 590 le prieuré ou abbaye de Saint Marcel, où il est enterré. Louis le Débonnaire l'érigea en comté; & elle a été long-tems possédée par des Seigneurs particuliers, desquels est descendue l'illustre Maison de Châlons, ou Challon.

C'est le nom que prend aujourd'hui cette ville, qui est située dans la province de Bourgogne. Son évêché est fort ancien, puisque Donatien, que l'on compte pour le premier de ses Évêques, vivoit vers l'an 364. C'est le troisième Suffragant de l'archevêché de Lyon. L'Église cathédrale de Châlons fut fondée, à ce que l'on prétend, sous le nom de Saint

(*a*) Cæs. de Bell. Gall. L. VII. pag. 312, 313. Strab. pag. 192. Ptolem. L. II. c. 8. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

Digitized by Google

Étienne, qu'elle conserva jusqu'en 525, que le roi Childebert, passant par Châlons, à son retour d'Espagne, dépossa dans cette Église des reliques de Saint Vincent; & dès-lors elle quitta le nom de Saint Étienne pour porter celui de Saint Vincent. Au reste, elle est de fondation Royale; & c'est pour cette raison que les armes du Chapitre sont un écu d'azur semé de France.

CABINET. (*a*) Les Reines & les Princesses avoient des Cabinets de cedre & d'ivoire & tout parfumés, où elles tenoient leurs habits & leurs meubles précieux. Dans l'épithalame de Salomon, le Prophete dit à ce Prince: *Myrrha & stacte & casia à vestimentis tuis, à domibus eburneis, ex quibus delectaverunt te filiæ regum in honore tuo.* C'est-à-dire, » tous » vos habits sont parfumés de l'o» deur de myrrhe, d'aloës & » d'ambre, qu'ils ont tirée de ces » précieux Cabinets d'ivoire, » d'où les filles des Rois sont sor» ties au-devant de vous. «

CABIRA, *Cabira*, Καβειρὰ, (*b*) fille de Prothée, fut mariée à Vulcain. Voici ce qu'en dit Strabon: » Acusilaüs Argien dit que » Casmile, fils de Cabire & de » Vulcain, fut pere des trois Ca» bires & des Nymphes Cabiri» des. Mais, Phérécyde compte » neuf Corybantes fils d'Apollon » & de Rhytie, trois Cabires & » les Nymphes Cabirides, enfans » de Vulcain & de Cabira fille de » Prothée, qui avoient les uns & » les autres leurs mystères sacrés. » Ils étoient honorés à Lemnos & » à Imbros, & même dans les » villes des Troyens. Leurs noms » sont mystérieux. «

CABIRE, *Cabirus*, montagne de Phrygie dans l'Asie mineure. Les Cabires en prirent leur nom, selon le Scholiaste d'Apollonius, cité par Ortélius.

CABIRE, *Cabirus*, (*c*) fleuve d'Asie, qui arrosoit le territoire des Suares. Il y avoit plusieurs ports à son embouchure. C'est tout ce qu'en dit Pline, dont le passage étoit fort défiguré avant l'édition du P. Hardouin, qui a rétabli *Cabirus Suarorum*, au lieu de *Caberon Sorarum*, que l'on y lisoit auparavant.

CABIRE, autrement Cabira. *Voyez* Cabira.

CABIRES, *Cabira*, Κάβειρα, (*d*) ville de l'Asie mineure dans la petite Arménie. Elle fut nommée Diopolis par Pompée. C'est, ce me semble, de cette ville qu'il faut entendre le lieu, appellé Cabires, dont parle Plutarque dans la vie de Lucullus. *Voyez* Diopolis.

CABIRES, *Cabiri*, Καβειροι. (*e*) Ce qui concerne les Cabires, est un des points les plus impor-

(*a*) Psalm. 44. v. 10.

(*b*) Strab. p. 472, 473. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 300, 386.

(*c*) Plin T. I. p. 325.

(*d*) Strab. pag. 556, 557. Plut. Tom. I. pag. 500, 501.

(*e*) Strab. pag. 462. *& seq.* Paus. pag. 8, 217, 575, 578. *& seq.* Herod. Lib. c. 51. L. III. c. 37. Plut. Tom. I. pag. 316. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 115. *& suiv.* Antiq. expl par

Digitized by Google

tans & les plus compliqués de la Mythologie Grecque. Les traditions, qui les regardent, ſont tellement confuſes, & ſi ſouvent oppoſées les unes aux autres, que l'analyſe en paroît à peine poſſible. Les Anciens eux-mêmes ſe contrediſoient faute de s'entendre; & les modernes, en accumulant avec plus d'érudition que de critique, leurs différens témoignages, ont embrouillé la matière, au lieu de l'éclaircir.

Strabon ſemble ne donner au nom de Cabires que les deux ſignifications, qu'il attribue à ceux de Dactyles, de Corybantes & de Curetes. Il les conſidere d'abord comme les miniſtres de certaines divinités, & enſuite comme des eſpèces de génies, comme des divinités ſubalternes, attachées au ſervice des Dieux ſupérieurs. Mais, cette diviſion n'eſt pas à beaucoup près ſuffiſante pour concilier les opinions diverſes, quelquefois même contraires, qui ſe trouvent dans les Anciens ſur ce ſujet. Il eſt donc néceſſaire de rappeller ici pluſieurs ſignifications différentes, qu'ils ont données au nom des Cabires, & qu'on peut réduire à trois principales. 1.° Ils les ont conſidérés comme les Miniſtres & les Prêtres de certaines divinités; 2.° Comme des Dieux ſubalternes. Hérodote nomme Cabires, des dieux Égyptiens, qu'on diſoit être fils de Vulcain, la plus ancienne divinité de l'Égypte. Dans la Grece, on donnoit auſſi ce nom à des fils de Vulcain, honorés dans l'iſle de Lemnos, & dont le culte s'étoit répandu non ſeulement dans les iſles voiſines, mais encore dans l'Aſie mineure & dans la Macédoine. 3.° Les Cabires, adorés dans l'iſle de Samothrace, tenoient un rang conſidérable entre les Divinités du premier ordre, puiſqu'on les ſurnommoit, les grands Dieux, les Dieux puiſſans. Nous allons enviſager les Cabires ſous ces aſpects différens, qu'il eſt important de ne pas confondre.

I.

Cabires, Prêtres & Miniſtres.

Les Cabires, que Stéſimbrote de Thaſe fait venir du canton de Cabire en Phrygie pour s'établir en Samothrace, n'étoient que des Prêtres ou Miniſtres des myſtères. ce ſont les mêmes, dont parle Démétrius de Scepſis, & que Phérécyde appelle Corybantes. Ils étoient, dit ce dernier Auteur, au nombre de neuf, fils d'Apollon & de la nymphe Rhytie, & ils s'établirent dans l'iſle de Samothrace. Les Prêtres de Cérès, dans l'iſle de Paros, portoient le nom de Cabarnes; & cette Déeſſe y étoit elle-même connue ſous le nom de Cabira. Ces Prêtres, nommés Cabires en Samothrace, avoient en Macédoine & à Theſſalonique le nom d'Anactoteletes, parce que les dieux Cabires, au culte deſquels ils étoient conſacrés, portoient le titre d'Anactes.

L Bern. de Montf. Tom. I. pag. 300. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Lett. Tom. VII. pag. 159. Tom. XII. pag. 104. Tom. 16. pag. 77. Tom. XXI. pag. 34. Tom. XXIII. pag. 48. *& ſuiv.* Tom. XXVII. pag. 9. *& ſuiv.*

Digitized by Google

C'eſt ce que nous apprend S. Clément d'Alexandrie, & après lui Arnobe & Firmicus.

II.

Cabires, Dieux ſubalternes, fils de Vulcain.

L'Égypte, mere de toutes les ſuperſtitions, honoroit d'un culte particulier les fils de Vulcain, ſous le nom de Cabires. Le temple de ces dieux étoit tellement reſpecté, que l'entrée n'en étoit permiſe qu'aux Prêtres qui le déſervoient. Les Cabires y étoient repréſentés ſous la forme de Pygmées. Hérodote dit qu'ils reſſembloient à ces marmouſets, que les Phéniciens nommoient Pateques, & dont ils ornoient les proues de leurs galeres. C'eſt mal à propos que quelques Critiques ont cru voir, dans ce paſſage d'Hérodote, que les Pateques étoient des dieux de Phénicie, & que les Phéniciens les nommoient Cabires. Hérodote ne dit ni l'un ni l'autre.

Le culte de ces Cabires, fils de Vulcain, paſſa de l'Égypte dans la Grece. Ils furent d'abord adorés à Lemnos. Cette iſle étoit conſacrée à Vulcain dès le tems d'Homère. Selon Phérécyde dans Strabon, les Cabires étoient au nombre de trois, fils de Vulcain & de Cabira, fille de Prothée. Ils étoient adorés, avec les trois Cabarides leurs ſœurs, dans Lemnos, dans Imbros & dans les iſles voiſines, dans la Troade & dans le canton de Pergame, dans la Macédoine. Leurs noms ne ſe révéloient qu'aux Initiés. Ils avoient des fêtes particulieres. Acuſilaüs faiſoit les trois Cabires fils de Caſmile, nés de Vulcain & de Cabira, & les ſuppoſoit peres des trois Cabirides. On ignore la fable & les cérémonies des myſteres de ces Cabires de Lemnos.

Theſſalonique les honoroit d'un culte ſingulier. On les voit ſur les médailles de cette Ville, coëffés du bonnet de Vulcain, & tenant d'une main un marteau, de l'autre une tenaille; ce qui montre qu'ils préſidoient à l'art de travailler les métaux. M. Fréret obſerve, d'après Firmicus, que ces Cabires de Theſſalonique ſont les Corybantes de S. Clément d'Alexandrie, dont Arnobe fait auſſi mention dans ſon cinquième livre. Ces trois Auteurs rapportent que ces Corybantes, nommés auſſi Cabires, étoient d'abord au nombre de trois; mais que les deux aînés maſſacrerent le plus jeune; qu'ils mirent ſon corps en pièces, & l'enſevelirent au pied du mont Olympe; & que ce qui ſe paſſoit dans les myſteres, étoit la repréſentation de cet événement. Quoiqu'il y ait quelque variété dans le récit de ces Écrivains, il eſt viſible, dit M. Fréret, que ces myſteres avoient rapport à l'hiſtoire du jeune Iacchus ou du Bacchus des fêtes de Cérès, & que c'étoit une copie défigurée de la fable Égyptienne, ſur la mort d'Orus tué par Typhon. Si les attributs, donnés aux Cabires ſur les médailles, ne s'accordent pas avec la fable d'Iacchus, ni avec celle d'Orus, on peut ſuppoſer, que les Grecs, qui confondoient les dif-

Digitized by Google

férentes divinités, dont ils empruntoient le culte, ont confondu, en cette occasion, les Cabires Égyptiens, fils de Vulcain, avec le fils de Cérès & le fils d'Isis.

Le nom d'Anactoteletes, donné aux Prêtres des Cabires de Macédoine, montre que ces Cabires avoient le titre d'Anactes ou Anaces, titre affecté aux Dioscures. Le détail de la Fable suppose qu'ils étoient trois freres. Aussi, selon Cicéron, les plus anciens Dioscures, surnommés Anaces, fils du premier Jupiter & de Proserpine, étoient-ils au nombre de trois. Le dernier s'appelloit Dionysius. C'étoit l'Iacchus d'Éleusis, tué & mis en pièces par ses proches. Il est vrai que le nom de Dioscures s'appliquoit plus particuliérement aux Cabires de Samothrace; mais, on reconnoît encore ici la confusion de la mythologie Grecque. Les Grecs ont prêté aux Cabires de Lemnos les titres, qui appartenoient proprement à ceux de Samothrace.

III.

Cabires de Samothrace.

Les Cabires de Samothrace n'avoient dans l'origine, rien de commun avec ceux de Lemnos. On apperçoit dans la religion de Samothrace trois époques différentes. Elle eut d'abord pour objet les grands dieux. On y adora ensuite les premiers Dioscures; & enfin, mais dans des siecles fort postérieurs, Castor & Pollux, qui sont les seconds Dioscures.

Les Pélages, après avoir occupé successivement la Béotie & l'Attique, passerent quatre-vingts ans après la prise de Troye, dans les isles de Lemnos, d'Imbros & de Samothrace. Ils y porterent les mysteres, dont on ne voit pas la moindre trace, ni dans Homère, ni dans Hésiode. Ils n'y détruisirent pas entiérement l'ancien culte du Ciel & de la Terre, qui étoient les grands dieux; mais, ils y en mêlerent un nouveau, celui des dieux Cabires & des anciens Dioscures. Les Cabires étoient, selon Maséas cité par le Scholiaste d'Apollonius, Cérès, nommée *Axiéros*; Proserpine, appellée *Axiokersa*; & Hadès ou Pluton, sous le nom d'*Axiokersos*. A ces trois divinités, ils ajoûterent Casmile. C'étoit Mercure fils du Ciel & d'Héméra, qui n'étoit employé qu'à exécuter les ordres des trois autres. Les Pélasges avoient trouvé le culte de ces trois divinités établi en Attique & en Béotie, & ils l'avoient adopté. A ce culte se joignoit celui des trois anciens Dioscures, fils de Jupiter & de Proserpine. C'étoit une dépendance du culte de Cérès.

On voit par ce récit, que les Dioscures n'étoient pas les mêmes que les Cabires. Cependant, les deux cultes se confondirent, & l'on donna réciproquement le nom de Dioscures aux Cabires, & celui de Cabires aux Dioscures, & à tous les deux, le nom de grands dieux. Un habitant d'Acharna, un des bourgs de l'Attique, prend dans une Inscription, le titre de ΙΕΡΕΥΣ ΘΕΩΝ ΜΕΓΑΛΩΝ ΔΙΟΣ-

Digitized by Google

ΚΟΥΡΩΝ ΚΑΒΕΙΡΩΝ ; c'eſt-à-dire, Prêtre des grands dieux Dioſcures-Cabires.

Les anciens Dioſcures de Samothrace étoient beaucoup plus anciens que les fils de Tyndare. Cicéron les nomme Tritopatréus, Eubuléus & Dionyſius. Héſychius parle des Dieux Tritopatores, qui préſident à la naiſſance des enfans. Phanodème, cité dans le grand Étymologique, y joint les mariages. Selon l'auteur des hymnes d'Orphée, Bacchus eſt nommé Eubuléus. Il eſt né, dit-il, d'une manière myſtérieuſe de Jupiter & de Proſerpine. Dans Héſychius, Eubuléus eſt Plutus, fils de Cérès & de Jaſion. Selon Diodore de Sicile, Dionyſius eſt le Sabaſius ou le Bacchus des Thraces, fils de Proſerpine & de Jupiter changé en ſerpent. Pauſanias dit que ſuivant l'opinion de ceux, qui avoient le plus approfondi les matières Théologiques, les Anactes Paides, que les Amphiſſiens adoroient comme dieux inconnus, étoient les mêmes que les Cabires ou dieux de Samothrace. Ces Anactes avoient des myſteres ou initiations dans cette Ville.

Ces divinités déjà adorées dans le reſte de la Grece, étant apportées par les Pélaſges en Samothrace, firent preſque diſparoître le culte des divinités anciennes, le Ciel, la Terre & Hécaté. Le Ciel n'avoit plus guere d'autels, ſi même il lui en reſtoit encore; & quoique la Terre fût toujours miſe au nombre des grandes divinités, on avoit tranſporté preſque tous ſes attributs à la Déeſſe des moiſſons & à Rhéa ou Cybele, femme de Saturne & mere des dieux.

Enfin, & c'eſt la troiſième époque, on confondit les anciens Dioſcures avec Caſtor & Pollux, fils de Léda. Ce qui fut cauſe de cette confuſion, c'eſt qu'on donnoit auſſi à ces Héros le titre d'Anactes; titre, qui avoit été commun à tous les dieux, & même aux Rois & aux Héros. Cette opinion, qui mettoit les Tyndarides à la place des Dioſcures de Samothrace, n'étoit qu'une erreur populaire. Homère ne met point Caſtor & Pollux au rang des dieux. Il ne les place point dans le ciel. Au tems de Pindare, ils avoient déjà des temples & des fêtes. Ils préſidoient aux courſes & aux combats Gymniques. Cependant, ils n'étoient pas encore entiérement diviniſés. Pollux, fils de Jupiter, partageoit ſa divinité avec Caſtor, fils de Tyndare. Ils ne ſe mêloient point encore de la navigation. Mais, au ſiecle de Théocrite, ils étoient en poſſeſſion pleine & entière de la divinité. On ne les diſtinguoit plus des anciens Dioſcures Cabires de Samothrace. M. Fréret obſerve que le nom des Dioſcures ne ſe trouve ni dans Héſiode, ni dans les deux poëmes d'Homère. Héſiode fait préſider à la navigation d'autres divinités, ſçavoir, Hécaté & Neptune. C'étoient ces mêmes dieux, qu'invoquoient alors les Écuyers & ceux qui diſputoient le prix dans les jeux. Voilà préciſément ce qui compoſa dans la ſuite le département des nouveaux Dioſcures.

Digitized by Google

IV.

Myſteres de Samothrace.

Le ſecret inviolable, qu'on exigeoit des Initiés aux myſteres de Samothrace, n'a pas permis aux Anciens de nous inſtruire du détail des cérémonies, qu'on y obſervoit, & du dogme qu'on y enſeignoit. Le vrai nom, ſous lequel on invoquoit les divinités, étoit même regardé comme ineffable. Les Anciens en avertiſſent en cent endroits. Tout ce que nous ſçavons de l'initiation à ces miſteres, ſe réduit à ceci. On s'y préparoit par une eſpèce de confeſſion de ſes fautes paſſées, qu'on faiſoit à un Prêtre qui avoit le titre de Koès, Koïès, Koiolès, & qui purifioit ceux, qui étoient coupables de quelque meurtre. On plaçoit ſes Initiés dans une eſpèce de trône. On les obligeoit de porter toujours à cru une ceinture ou écharpe rouge, dont l'effet devoit être de les préſerver de tous les dangers, ſur tout de ceux auxquels les navigateurs ſont expoſés.

V.

Étymologies.

Quand il ſeroit vrai, comme quelques-uns le ſuppoſent, que ces dieux & leur culte fuſſent venus de l'Orient; cependant, comme les noms par leſquels nous les connoiſſons, ne ſont que des titres d'honneur ou des épithetes, que les Grecs avoient ſubſtituées aux noms ineffables, M. Fréret remarque fort ſenſément, qu'il n'en faut pas chercher l'étymologie ailleurs que dans la langue Grecque. Il eſt vrai, ajoûte-t-il, que comme pluſieurs de ces noms ſont pris de la plus ancienne langue des Grecs, ce n'eſt pas toujours dans Homère & dans les Écrivains du bon tems, que nous en pouvons trouver les racines, & il faut ſouvent les chercher dans ces mots ſurannés, qu'Héſychius & quelques autres Grammairiens nous ont conſervés.

Il ſe rencontre ici ſix noms, dont il eſt queſtion de découvrir la racine; ceux de Κάβειρος, *Cabeiros*, d'Ἄξιερος, *Axieros*, d'Ἀξιόκερσος, *Axiocerſos*, d'Ἀξιοκέρση, *Axiocerſé*, qui étoient donnés aux dieux mêmes de Samothrace; celui de Κάσμιλος, *Caſmilos*, donné à Mercure leur miniſtre, & celui de Κόης, *Coès*, que portoit le Prêtre.

En conſéquence du principe déjà établi, M. Fréret rejette toutes les racines Orientales du mot Κάβειρος. Ainſi, il n'admet ni l'Hébreu *Gabar*, *potentem eſſe*, être puiſſant; ni l'Arabe *Kabir*, *magnus*, grand; ni *Hhabirim*, *ſocii*, compagnons; ni *Kebirim*, *ſepultorum dii*, dieux des enſevelis. Bochard & Reland donnent toutes ces étymologies, & en auroient donné bien d'autres, s'ils avoient voulu; car, dit M. Fréret, les racines Orientales ſont toujours prêtes à répondre au premier ſignal des Étymologiſtes. Pauſanias parle d'une ville très ancienne nommée Cabire en Béotie, dans laquelle Cérès trouva un accueil honorable dans ſes voyages. La Déeſſe récompenſa les habitans

Digitized by Google

en instituant ses mysteres. N'est-il pas naturel de penser que les Pélasges, qui avoient habité ce païs, porterent en Samothrace, & les mysteres de Cérès, & le nom des Cabires. Et pour ce qui regarde les premiers Cabires, ceux de Lemnos, originaires d'Égypte, fils de Vulcain & de Cabira, fille de Prorhée, le nom de leur mere, ne donne-t-il pas l'étymologie de leur dénomination ?

Je sçais, dit M. Fréret, que les Phéniciens ont fait de très-bonne heure des établissemens dans les isles de la Grece, & même en quelques endroits du continent. Je sçais que c'est d'eux que les Grecs ont emprunté les caracteres de leur écriture & de plusieurs arts. Je sçais encore que c'est de Phénicie que devoit venir le culte des divinités, qu'Hérodote dit être inconnues aux Égyptiens, telles que Saturne ou Cronos, Junon ou Héra, Neptune, Hercule. Mais, qu'est-il besoin de recourir à la langue Phéniciene pour expliquer des épithetes, données aux dieux de Samothrace, où l'on ne voit pas que les Phéniciens soient jamais venus ; sur tout quand on en trouve l'étymologie dans la langue Grecque ? Ἄξιερος est, selon toute apparence, un ancien comparatif d'ἄξιος, dérivé d'ἄξω, qu'Hésychius explique par ἀγάγω, ἄγω, *veneror* ; ἄξιερος, *venerabilior*, plus vénérable. Ἀξιοκέρσῃ, ἀξόκερσος sont composés d'ἄξιος & de κέρσος, κέρσις, qu'Hésychius explique par γάμος. Ces noms signifient donc simplement la digne épouse, le digne époux. C'étoient Proserpine ou Persephone & Pluton, nommé le second, parce que la Déesse étoit plus honorée que son époux.

L'étymologie du nom de Κάδμιλος, donné à Mercure, considéré comme le ministre de ces dieux, n'est pas d'une recherche plus difficile dans la langue Grecque. Ce mot doit originairement signifier ministre. Plutarque le dit expressément dans la vie de Numa. Varron le cite de Callimaque. Ce nom s'écrit avec quelques variétés. Strabon & Plutarque disent Κάμιλος ou Κάμιλλος ; Callimaque, Κάμιλος ; Lycophron Κάδμιλος & Κάδμος ; Nonnus, Κάδμιλος. Selon Denys d'Halicarnasse, les Romains nommoient *Camilli*, ceux, qui, dans les sacrifices, rempliſſoient les mêmes fonctions qu'avoient dans les Orgies & dans les mysteres des grands dieux, ceux que les Tyrrhènes, & avant eux les Pélasges, nommoient Κάδμιλοι. Tous ces mots sont formés de κάδος, qu'Hésychius rend par θεραπεία, *ministerium*, ministere. On voit aisément comment de ces mots ont pu se former ceux de Cadmus, Cadmilus, Casmilus, Camilus. C'étoient des mots de la langue des plus anciens habitans de la Grece, de ces sauvages des cantons septentrionaux & occidentaux, où les colonies Phéniciennes n'ont jamais pénétré. Les Pélasges d'Italie & de Toscane les avoient apportés avec eux au tems de leur passage.

Il n'est pas plus nécessaire de recourir aux langues Orientales pour découvrir la racine du nom

Digitized by Google

de ce Prêtre, nommé Κόης. Ce nom avoit rapport à ſon emploi dans les initiations. Il étoit chargé d'entendre la confeſſion des initiés. Il s'appelloit Κόης, *Auditor*, l'Auditeur, du mot κοάω, κοῶ, ſynonyme d'ἀκούω, *audio*, j'entends, j'écoute.

Terminons cet article par une réflexion de M. Fréret ſur la cauſe de tant de contradictions, dont la Mythologie eſt embarraſſée. Il paroît, dit-il, que les traditions religieuſes que l'on révéloit aux Initiés, étoient différentes dans les différens myſtères, parce que les Prêtres de chaque divinité, voulant relever l'objet de leur culte, attribuoient à leur dieu particulier, tout ce qu'ils pouvoient des fonctions & des aventures des autres dieux. Les Initiés, obligés à un ſecret inviolable, n'oſoient communiquer leurs doutes; & le reſpect, qu'on leur avoit inſpiré, par des pratiques myſtérieuſes, exerçant ſur leurs eſprits une ſorte de tyrannie, les empêchoit de raiſonner, & conſacroit juſqu'aux contradictions, qu'ils ſe faiſoient ſcrupule d'enviſager.

CABIRIA [CÉRÈS], *Ceres Cabiria*. *Voyez* Cérès Cabiria.

CABIRIDES, *Cabirides*, Καβειρίδες, ſorte de Nymphes. *Voyez* Cabira.

CABIRIE, *Cabiria*. (*a*) Étienne de Byzance dit: Καβεῖρια *Cabeiria*, ville de la baſſe Aſie, dont le territoire eſt habité par un peuple, nommé Cabiriens. Sur quoi Berkélius fait les obſervations ſuivantes. Les Géographes, dit-il, ne reconnoiſſent point de ville de ce nom dans la baſſe Aſie, mais une montagne de Phrygie, nommée τὰ Καβειρα, en pluriel, de laquelle Strabon fait mention. Berkélius cite enſuite le paſſage de Strabon, où il n'eſt aucunement queſtion d'une montagne de Phrygie, mais de la ville de Cabira, qui eſt la même que Diopolis, ville fameuſe, dont il eſt ſouvent parlé dans les guerres de Mithridate & de Pompée. Berkélius ajoûte que les Cabires habitoient cette montagne, avant que de paſſer à Samos, & cite l'Auteur du grand Étymologique & le Scholiaſte d'Apollonius.

CABIRIES, *Cabiriæ*, Καβειρίαι, fêtes, qui ſe célébroient à Samothrace, à Lemnos, à Thebes & en d'autres lieux, en l'honneur des dieux Cabires.

Cette fête paſſoit pour être très-ancienne, & antérieure au tems même de Jupiter, qui la renouvella, à ce qu'on dit. Les Cabiries ſe célébroient pendant la nuit; & l'on y conſacroit les enfans depuis un certain âge. Cette conſécration étoit, ſelon l'opinion payenne, un préſervatif contre tous les dangers de la mer.

La cérémonie de la conſécration, appellée, θρονωσις, ou θρονισμὸς, conſiſtoit à mettre l'Initié ſur un trône, au tour duquel les Prêtres faiſoient des danſes. La marque des Initiés étoit une ceinture ou écharpe d'un ruban couleur de pourpre.

(*a*) Strab. p. 556, 557.

Quand

Digitized by Google

Quand on avoit commis quelque meurtre, c'étoit un asyle que d'aller aux sacrifices des Cabires.

CABRUS, *Cabrus*, Καβρος, (*a*) nom d'un dieu des Phasélites, citoyens d'une ville de Pamphylie. Ils lui offroient du poisson salé, de-là vient qu'on appelloit proverbialement du poisson salé, un sacrifice des Phasélites. Suidas appelle ce dieu, Calabrus; & Éraſme prétend qu'il faut dire Caprus. On peut croire que Caprus s'étoit dit plutôt pour Cabirus.

CAPSÉEL, *Capseel*, (*b*) ville de Paleſtine. Elle étoit de la dépendance de la Tribu de Juda, & dans la partie méridionale de cette Tribu. Ce fut une des villes, où habiterent les enfans de Juda, au retour de la captivité de Babylone.

CABUL, *Cabul*, (*c*) ville de Paleſtine, dans la Tribu d'Aſer. On croit que c'eſt la même que Chabul. *Voyez* Chabul.

CABURE, *Cabura*, (*d*) lieu de la Méſopotamie. Il y avoit, en ce lieu, une fontaine unique dans ſon eſpèce; car, ſes eaux avoient une odeur douce & agréable. La Fable attribue cette vertu à ce que Junon s'y baigna. Cette ſingularité eſt rapportée par Pline. L'édition du P. Hardouin lit Chabure; mais, les anciennes éditions & Ortélius n'aſpirent point la première ſyllabe.

CABURUS, *Caburus*, (*e*) pere de C. Valérius Donotaurus, qui étoit le chef de la cité des Helviens, du tems de Céſar.

CABUS, *Cabus*, eſpèce de meſure, dont il a été parlé ſous le nom de Cab. *Voyez* Cab.

CABYLE, *Cabyla*, Καβύλη, (*f*) ville de Thrace. Démoſthène la traite de bicoque. Elle tient cependant un rang dans la Géographie & même dans l'Hiſtoire. Étienne de Byzance la met près du païs des Aſtes, peuples de Thrace, & cite le treizième livre de Polybe, que nous n'avons plus. Ptolémée fait auſſi mention de Cabyle. Selon la remarque de M. Toureil, Étienne de Byzance a tort de diſtinguer cette ville de celle de Calybe. C'eſt le même mot, altéré par la tranſpoſition des lettres. Strabon dit qu'au-deſſus de Byzance eſt la contrée des Aſtes, où eſt la ville de Calybe, que Philippe, fils d'Amyntas, peupla des plus méchans hommes; & le même Strabon ne parle nullement de Cabyle. Au contraire, Ptolémée place dans le même endroit Cabyle, & ne dit rien de Calybe. Cette différence de leçons ſe trouve encore dans d'autres Auteurs. Sextus Rufus, dans ſon abrégé, dit que Lucullus prit Calybe; & Paul Diacre, ou l'auteur de l'Hiſtoire mêlée, nomme la même place Cabylé.

Ce que rapporte Strabon, que Philippe peupla cette ville des plus

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 306.
(*b*) Joſu. c. 15. v. 21. Eſdr. L. II, c. 11. v. 25.
(*c*) Joſu. c. 19. v. 27.
(*d*) Plin. T. II. p. 552, 574.
(*e*) Cæſ. de Bell. Gall. L. VII. pag. 334.
(*f*) Ptolem. L. III. c. 11. Strab. pag. 320. Plin. T. I. p. 203.

Digitized by Google

méchans hommes, a fait croire à quelques-uns, que c'étoit la même que la Ponéropolis de Pline; terme, qui veut dire la ville des scélérats. Cette Ponéropolis, que Pline place au pied du mont Rhodope, fut nommée ensuite Philippopolis, du nom de Philippe, son fondateur; & du tems de Pline, elle s'appelloit Trimontium, c'est-à-dire, la ville aux trois monts, à cause de sa situation. Mais, Ptolémée distingue Cabyle de Philippopolis ou Trimontium. Peut-être n'a-t-il pas raison.

CACA, *Caca*, (*a*) sœur du célebre Cacus. Lactance nous apprend que les Romains l'avoient mise au rang de leurs déesses, parce qu'elle avoit aveti Hercule du vol, que son frere avoit fait de ses bœufs; & Servius raconte qu'elle avoit une chapelle desservie par les Vestales mêmes, qui lui offroient des sacrifices. Virgile, qui, dans le huitième livre de l'Énéïde, a si bien décrit l'aventure de Cacus, au lieu de parler de sa sœur, dit au contraire que ce fut un des bœufs enfermés dans l'antre de ce brigand, qui se mit à mugir à l'approche de ceux, qu'Hercule conduisoit, & décela le vol.

CACABUS, *Cacabus*, (*b*) nom d'une chaudière des Anciens, selon D. Bernard de Montfaucon.

CACHALES; *Cachales*, (*c*) Καχάλης, fleuve de Grece dans la Phocide. Ce fleuve passoit le long des murs de la ville de Tithorée, & fournissoit de l'eau aux habitans.

CACHER, [se Cacher]. (*d*) *Cacher son visage, se détourner de quelqu'un*; ces expressions marquent quelque aversion & quelque éloignement. Le Prophete prie le Seigneur de ne pas détourner de lui son visage, de ne pas se cacher devant lui; c'est-à dire, qu'il le prie de l'exaucer, de le regarder favorablement. Il dit ailleurs que le Seigneur cache ses amis, ou ceux qui espérent en lui, dans le secret de sa face; *Abscondes eos in abscondito faciei tuæ*; c'est à-dire, dans un lieu secret, où ils voyent sa face, dans l'intérieur de son palais. Il prie Dieu de ne lui pas Cacher ses commandemens. *Non abscondas à me mandata tua*; c'est-à-dire, de lui en découvrir le sens. On lit dans Saint Paul, que le sacrement, ou le mystère de notre salut, a été caché aux siecles passés, & manifesté à ses Saints [dans le tems de la nouvelle alliance].

Cacher se met souvent pour *protéger*. Les saints sont quelquefois appellés les Cachés dans les Pseaumes; *Cogitaverunt adversùs sanctos tuos*, & selon l'Hébreu *adversùs absconditos tuos*.

CACHET, (*e*) *Signum*, *Si-*

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 334.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 122.
(*c*) Paus. pag. 673.
(*d*) Psalm. 30. v. 21. Psalm. 82. v. 4. Psalm. 118. v. 19. ad Ephes. Epist. c. 3. v. 3. *& seq.*
(*e*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 228. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 416.

Digitized by Google

gillum, petit instrument, qu'on peut faire de toutes sortes de métaux & de toutes les pierres, qui se gravent, & dont on se sert pour fermer des lettres, sceller des papiers, &c., par le moyen d'une substance fusible, sur laquelle on l'applique.

Il y a des Cachets en bague; c'est toujours une pierre gravée & montée en or ou en argent. Il y en a à manche. Ils sont ordinairement d'argent. Le manche en est en poire; & la matière du manche, d'ébène, d'ivoire, de buis. Il y en a qui sont tout d'or ou d'argent. Ils sont petits. Il ont une poignée proportionnée, qu'on prend entre le pouce & l'index, quand on les applique sur la cire. Mais, de quelque espèce que soient les Cachets, ils se fondent tous; & ils ont le même usage & la même forme principale, c'est-à-dire, une surface plane, ronde ou ovale, sur laquelle on a gravé en creux, ou des armes, ou une tête, ou quelque figure d'hommes, d'animaux, de plantes, &c. Cette gravure en creux, appliquée sur une matière molle, rend ces figures en relief.

Les Cachets ont été à l'usage des Anciens. Il nous en reste même quelques-uns, qui sont précieux par le travail. Ces Cachets étoient des figures gravées sur leurs anneaux, qui étoient d'or, d'argent, ou de quelque autre métal, ou une pierre gravée, enchassée dans leur anneau. La plûpart des Cachets, aujourd'hui, sont différens des anneaux. Autre fois, les Cachets représentoient quelque divinité, quelque grand personnage, comme un Empereur, un Philosophe, Chef d'une secte, ou célebre dans sa secte, le portrait de quelqu'un des ancêtres, le symbole de la patrie, des animaux véritables ou feints, &c.

Aujourd'hui, on lit quelquefois sur nos Cachets, quelques paroles. Elles doivent être courtes & pleines d'un grand sens, comme une sentence, un axiome, un cri de guerre, un sentiment du cœur, une passion vivement exprimée, &c. Par exemple, on a exprimé la constance & la fidélité dans l'amitié, par ces lettres Grecques gravées sur un Cachet, ΦΝΤΦΔΦΝΡΜΒ, lesquelles, étant prononcées fortement, forment ces mots Italiens, *finita fedeltà finirò mi vita;* & ces mots signifient: *Je cesserai de vivre, lorsque je cesserai d'être fidele.*

Les Cachets different des sceaux, en ce que les sceaux sont pour les affaires publiques, ou qui regardent le public; & les Cachets ne sont que pour les affaires des particuliers entr'eux, comme lettres.

On remarque qu'il a été un tems, où l'empreinte du Cachet sur les actes, tenoit lieu de signature.

CACHET DE MICHEL-ANGE. (*a*) On met ce Cachet au nombre des chefs-d'œuvres antiques,

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 270. *& suiv.* Tom. XIX. pag. 245.

Digitized by Google

qui ſont parvenus juſqu'à nous. On le voit au cabinet du Roi. C'eſt une petite cornaline tranſparente, gravée en creux. Elle porte le nom de Cachet de Michel-Ange, parce qu'on croit qu'elle lui a ſervi autrefois de Cachet. Dans un eſpace de cinq à ſix lignes, elle contient treize ou quatorze figures humaines, ſans compter celles de quelques animaux, des arbres & un exergue, où l'on voit encore un pêcheur, &c.

Madame le Hay, ſi connue ſous le nom de Mademoiſelle de Chéron, eſt la première qui ait oſé, ou qui ait pu en faire un deſſein avec cette intelligence ſeule capable de donner en ce genre une juſte idée de la compoſition des Anciens. Elle négligea l'exergue du pêcheur comme une eſpèce de hors-d'œuvre, qui n'entroit point dans ſon objet; & guidée par le ſentiment de quelques perſonnes ſçavantes, qu'elle avoit conſultées, elle mit au bas de ſon eſtampe, que cette précieuſe cornaline repréſentoit des vendanges à la manière des Anciens, & qu'on la croyoit gravée du tems d'Alexandre le Grand par le fameux Pyrgotele.

Toutes ces circonſtances allarmerent M. Moreau de Mautour, qui, croyant qu'on ne pouvoit ſans crime changer ou retrancher la moindre choſe dans la deſcription des monumens antiques, fit auſſi-tôt graver une nouvelle eſtampe de la cornaline, calquée à la vérité & preſque contre-tirée ſur celle de Madame le Hay, mais avec quelque changement dans certaines figures, & ſur tout avec l'exergue du pêcheur. Enſuite, il fit une diſſertation, pour prouver que la cornaline ne repréſentoit pas des vendanges à la manière des Anciens, mais une eſpèce de fête ou de ſacrifice en l'honneur de Bacchus, & en mémoire de ſa naiſſance. Il prétend que toutes les figures concourent à cette explication.

On remarque d'abord ſur la pierre deux femmes, dont l'une tient ſur ſes genoux un enfant nu. M. de Mautour y reconnoît le jeune Bacchus, Inoſa ſa nourrice & la belle Hippa, dont il eſt parlé dans les hymnes d'Orphée. Dans un vieillard aſſis par terre, il découvre Athamas, mari d'Ino, ou, ſi l'on veut, un faune, qui tient une patere pour faire une libation de vin à l'honneur de Bacchus. Il parcourt & amene ainſi à ſon ſyſtême toutes les figures de la pierre, hors celle du cheval, qui ne laiſſe pas de l'embarraſſer. Mais, outre que par la petiteſſe de la figure, il eſt difficile de bien diſtinguer ſi c'eſt véritablement un cheval plutôt qu'un léopard ou un tigre, il ne reſtera plus de difficulté, dit M. de Mautour, ſi l'on ſe rappelle que le ſoleil, dont le char étoit attelé de chevaux divins, ne differe point de Bacchus chez la plûpart des Mythologues. Enfin, M. de Mautour, ne trouvant rien ſur la pierre, qui caractériſe la perſonne d'Alexandre, ni l'ouvrage de Pyrgotele, aime mieux en fixer l'époque au tems des Ptolémées, fondé ſur le rapport, que peut avoir la figure du

Digitized by Google

pêcheur qui eſt dans l'exergue avec une idylle de Théocrite, intitulée les *Pêcheurs*, & compoſée ſous le regne de Ptolémée Philadelphe.

Cette explication de M. de Mautour n'a pas empêché M. Baudelot d'en chercher une autre, ni même de faire graver une nouvelle eſtampe de la cornaline en queſtion. Il ſoûtient qu'elle repréſente ce qui ſe paſſoit à Athènes dans les cérémonies de la fête qu'on y appelloit Puanepſies. Théſée l'avoit inſtituée en l'honneur d'Apollon, à qui il devoit principalement ſa victoire ſur le Minotaure. C'eſt aux cérémonies de cette fête, que ſont occupées la plûpart des figures repréſentées ſur la pierre. Théſée, comme le héros & l'inſtituteur de la fête, paroît au milieu, couronné d'olivier, levant de la main droite un vaſe en manière d'offrande à Apollon, & tenant de la gauche les rênes d'un cheval, ſymbole de Neptune, à qui Théſée devoit le jour. Plus bas ſont des Athéniens & des Athéniennes, qui célebrent la fête. On n'a pas oublié d'y mettre un enfant, pour rappeller le bonheur, qu'on avoit d'être délivré de ce cruel tribut. Le pêcheur, qui eſt à l'exergue, acheve d'indiquer la tranquillité du païs, que Théſée avoit aſſurée par la défaite d'un grand nombre de brigands.

Enfin, M. Baudelot ſoupçonne que la cornaline pourroit bien avoir été gravée du tems de Cimon, général des Athéniens. Il n'eſt pas même éloigné de croire que ç'a été pour conſacrer la mémoire de quelques Puanepſies ſolemnellement célébrées par le peuple d'Athènes dans les magnifiques jardins de Cimon, qui, au rappport de Cornélius Népos, de Théopompe dans Athénée & de Plutarque, en laiſſoit toujours l'entrée libre, & en abandonnoit avec plaiſir les fruits à tout le monde.

CACHÉTUS, *Cachetus*, rivière de l'Aſie mineure dans le royaume de Pont, auprès de la ville d'Héraclée. Les Athéniens, croyant attaquer par-là cette ville, perdirent treize galeres par une tempête, qui ſurvint, au rapport de Diodore de Sicile, cité par Ortélius. On ſçait d'ailleurs que la rivière, qui paſſoit auprès de cette ville d'Héraclée, eſt nommée Lycus par pluſieurs Auteurs.

CACOBASILÉA, *Cacobaſilea*, nom d'un très-bel édifice, ſitué près de Paphos dans l'iſle de Chypre. Valère Maxime en fait mention à l'occaſion du grand Pompée, qui demanda quel étoit le nom de cet édifice; & l'ayant appris, il en tira un mauvais augure, qui ne fut que trop juſtifié par l'événement.

CACOPHONIE, *Cacophonia*. (*a*) C'eſt un vice d'élocution, un ſon déſagréable; ce qui arrive par la rencontre de deux voyelles, ou de deux ſyllabes, ou enfin de deux mots rapprochés, dont il ré-

(*a*) Cicer. de Orator. c. 84.

Digitized by Google

ſulte un ſon, qui déplaît à l'oreille.

Ce mot *Cacophonie* vient de deux mots Grecs, κακὸς, *malus*, mauvais, & φωνὴ, *vox*, voix, ſon.

Il y a Cacophonie, ſur tout en vers, par la rencontre de deux voyelles. Cette ſorte de Cacophonie ſe nomme hiatus ou bâillement, comme dans les trois derniers vers de ce quatrain de Pibrac, dont le dernier eſt beau:

Ne vas au bal qui n'aimera la danſe,
Ni à la mer qui craindra le danger,
Ni au feſtin qui ne voudra manger,
Ni à la Cour qui dira ce qu'il penſe.

La rime, qui eſt une reſſemblance de ſon, produit un effet agréable dans nos vers; mais, elle nous choque en proſe.

Un Auteur a dit que Xerxès tranſporta en Perſe la Bibliotheque, que Piſiſtrate avoit faite à Athènes, où Séleucus Nicanor la fit reporter; mais que dans la ſuite Sylla la pilla. Les trois *la* de ces trois derniers mots font une Cacophonie, qu'on pouvoit éviter en diſant; mais, dans la ſuite, elle fut pillée par Sylla. Horace a dit: *Æquam memento rebus in arduis ſervare mentem.* Il y auroit eu une Cacophonie, ſi ce Poëte avoit dit, *mentem memento*, quoique ſa penſée eût été également entendue.

Il eſt vrai que l'on a rempli le principal objet de la parole, quand on s'eſt exprimé de manière à ſe faire entendre; mais, il n'eſt pas mal de faire attention qu'on doit des égards à ceux, à qui l'on adreſſe la parole. Il faut donc tâcher de leur plaire, ou du moins éviter ce qui leur ſeroit déſagréable, & ce qui pourroit offenſer la délicateſſe de l'oreille, Juge ſévère, qui décide en ſouverain, & ne rend aucune raiſon de ſes déciſions. *Ne*, dit Cicéron, *extremorum verborum cum inſequentibus primis concurſus, aut hiulcas voces efficiat aut aſperas. Quamvis enim ſuaves graveſque ſententiæ, tamen ſi inconditis verbis efferuntur, offendent aures, quarum eſt judicium ſuperbiſſimum; quod quidem Latina lingua ſic obſervat, nemo ut tam ruſticus ſit, quin vocales nolit conjungere.*

Cacophonie ſe dit auſſi du bruit déſagréable, qui réſulte du mêlange de pluſieurs ſons diſcordans ou diſſonans.

CACURIUS [C.], *C. Cacurius*, (*a*) certain perſonnage, à qui Verrès avoit enlevé tous ſes meubles.

CACUS, *Cacus*, Κακὸς, (*b*) fameux berger d'Italie. C'étoit plutôt un fameux brigand, qui habitoit dans des rochers inacceſſibles, c'eſt-à-dire, comme quelques-uns croyent, ſur le mont Aventin, qui fut depuis enfermé

(*a*) Cicer. in Verr. L. VI. c. 32.
(*b*) Virg. Æneid. L. VIII. v. 190. *& ſeq.* Tit. Liv. L. I. c. 7. Dionyſ. Halic. L. I. c. 9. Roll. Hiſt. Rom. Tom. I. p. 5. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 334. Tom. VII. p. 28. *& ſuiv.*

Digitized by Google

dans l'enceinte de Rome.

L'hiſtoire de Cacus a fourni à Virgile un très-bel épiſode que ce Poëte a placé dans le huitième livre de l'Énéide. C'eſt le roi Évandre, qui parle à Énée à la ſuite d'un repas, qu'il lui avoit donné. » Regardez ce mont eſcarpé, ces » roches pendantes, cette demeu- » re inhabitée. Voyez ces groſſes » pierres éparſes & tous ces hor- » ribles débris. Dans le ſein de » cette montagne fut autrefois » une profonde caverne, inacceſ- » ſible aux rayons du ſoleil & » toujours fumante de ſang hu- » main, affreuſe retraite de Ca- » cus, monſtre demi-homme & » d'une taille énorme. Fils de » Vulcain, il avoit une bouche, » qui vomiſſoit des tourbillons de » flamme. Des têtes livides & » ſanglantes étoient ſans ceſſe ſuſ- » pendues à ſa porte. Nous fû- » mes enfin délivrés de ce fléau » par l'arrivée d'un héros dans » ces climats. Alcide, le vengeur » des crimes, fier de la défaite de » Géryon à trois corps, & des dé- » pouilles de ce Tyran, avoit » conduit dans notre contrée de » grands bœufs, qui couvroient » nos vallées & les rivages de ce » fleuve. A la vue de ces magni- » fiques troupeaux, la paſſion de » Cacus s'allume; & pour ne pas » laiſſer échapper l'occaſion d'e- » xercer ſa ſubtile méchanceté, » il enleve quatre des bœufs les » plus grands, & autant de géniſ- » ſes des plus belles. Mais, pour » n'être pas découvert par les » traces de leurs pas, il les traîne » par la queue & à reculons, dans » ſa ſombre demeure, où il les » enferme. Nul indice ne put » donc conduire dans ce lieu ceux » qui les chercherent.

» Cependant, Alcide, après » avoir engraiſſé ſes troupeaux » dans nos pâturages, ſe diſpoſoit » à quitter ces lieux. Ses bœufs » ayant fait, en partant, retentir » de leurs mugiſſemens nos bois » & nos montagnes, une des gé- » niſſes renfermées dans la vaſte » retraite de Cacus, répondit à » ces mugiſſemens, & trahit l'eſ- » pérance, dont le raviſſeur s'é- » toit flatté. Alcide, traſporté de » colere, prend auſſi-tôt ſes ar- » mes & ſa noueuſe maſſue, & » s'avance vers la montagne eſ- » carpée. Alors, les peuples de la » contrée virent, pour la premiè- » re fois, Cacus ſaiſi de frayeur. » Les yeux égarés, & plus » promt que le vent, il ſe mit à » fuir vers ſon antre. La frayeur » lui donnoit des ailes. S'y étant » caché, il en bouche l'ouver- » ture avec un rocher énorme, » que des chaînes de fer, formées » par Vulcain, tenoient ſuſpendu. » Il les briſe, & ayant abattu le » rocher, il s'en fait un rempart. » Mais, voici que le héros de » Tirynthe arrive furieux au pied » de la montagne. Il cherche vai- » nement l'entrée de la caverne. » Sa fureur augmente. Il frémit » de rage. Trois fois il fait le tour « du mont Aventin. Trois fois il » eſſaye de renverſer le rocher, » qui ferme l'entrée de la forte- » reſſe du brigand, & trois fois » laſſé de ces vains efforts, il ſe » repoſe dans la vallée. Sur la

Digitized by Google

» croupe de la montagne étoit » une roche pointue & isolée, » qui, servant d'asyle aux oiseaux » de proie, & située directement » sur l'antre de Cacus, penchoit » à gauche du côté du Tibre. » Hercule, appuyant ses épaules » contre le côté droit de cette ro- » che, la pousse si violemment, » qu'il l'ébranle, la déracine & » la précipite sur le rivage. Le » ciel retentit de l'effroyable bruit » de sa chûte, la rive s'écroula, » & le fleuve épouvanté récula » vers sa source. Alors, la lumiè- » re pénétra pour la première fois » dans la noire & vaste demeure » de Cacus. Si le sein de la terre, » par quelque violente secousse, » s'entrouvroit jusques dans ses » abîmes, nos yeux découvri- » roient ainsi les demeures infer- » nales, le sombre Empire des » morts détesté des dieux, l'hor- » rible torrent du Styx, & les » manes effrayés des nouveaux » rayons d'une lumière inconnue. » La clarté du jour, ayant pé- » nétré dans la profonde caver- » ne, offrit aux yeux des specta- » teurs, Cacus tremblant dans » son fort & poussant d'affreux » hurlemens. Alcide commence » par lui lancer des dards. Il a » ensuite recours à toutes sortes » d'armes. Il fait pleuvoir sur lui » des pieces de bois & des pier- » res énormes. Mais, ô prodige! » le monstre se voyant assiégé » sans pouvoir fuir, tire de sa poi- » trine une épaisse fumée, mêlée » d'étincelles, qui répand le feu » & la nuit dans son antre, & le » dérobe aux yeux de son enne- » mi. Irrité de sa résistance, Alci- » de s'élance dans la caverne, à » travers les plus épais tourbillons » de flamme & de noire fumée. » Il saisit Cacus, malgré les vains » feux qu'il vomit. Il l'embrasse, » l'étreint, lui serre la gorge, lui » fait sortir les yeux de la tête & » l'étrangle. Il renverse ensuite le » rocher, qui fermoit l'antre. » Alors, on vit les bœufs & tous » les larcins, que le brigand avoit » dérobés à la lumière. On traîna » son corps hideux hors de la ca- » verne. Tous les peuples d'alen- » tour ne se lassoient point de » considérer son visage terrible, » ses yeux menaçans, sa poitrine » couverte d'un poil semblable à » celui des bêtes, & sa redouta- » ble bouche, qui ne lançoit plus » de flammes. Depuis cette mé- » morable victoire, pour témoi- » gner notre reconnoissance au » vainqueur, nous célébrons tous » les ans, en son honneur, une fê- » te, dont Potitius est le premier » instituteur. «

Cet épisode de Cacus, si bien exprimé, & dont le récit, dans toutes ses circonstances, offre une poësie admirable, est un fait historique, que Virgile a traité poëtiquement, & conformément aux privileges de son art, parce que c'étoit un fait éloigné & obscur, qu'il lui étoit permis d'altérer, d'amplifier & d'orner. Voici le fait tel que Denys d'Halicarnasse le raconte. » Hercule, dit-il, reçut » ordre d'Eurysthée, d'amener » d'Érythée [c'est-à-dire, du païs » de Cadis] à Argos les trou- » peaux de Géryon. Hercule,

Digitized by Google

» après l'avoir vaincu & avoir » enlevé ſes troupeaux, ſe rendit » en Italie, & s'arrêta dans la » contrée, où la ville de Pallan- » tée fut depuis bâtie. Tandis que » fatigué de la courſe, il étoit » plongé dans le ſommeil, Cacus, » fameux voleur, voyant le hé- » ros endormi, & n'oſant enlever » le troupeau entier, ſe contenta » de dérober quelques bœufs, » qu'il traîna par la queue du » côté de ſa caverne, où il les » cacha. Hercule éveillé s'apper- » çut du vol, & en parla à Ca- » cus, qui lui fit remarquer que » les pas de ces bœufs n'étoient » pas dirigés du côté de ſa de- » meure. Malgré cette réponſe, » Hercule ne laiſſa pas de ſoup- » çonner ce brigand. Pour éclair- » cir le fait, il mena paître tout » ſon troupeau de bœufs au tour » de la caverne du voleur. Les » bœufs, qui y étoient enfermés, » ſentant l'odeur de leurs compa- » gnons, à laquelle ils étoient ac- » coûtumés, ſe mirent à meu- » gler, & Cacus fut convaincu » du vol. Alors, le voleur ſon- » gea à ſe garantir des menaces » d'Hercule, & appella à ſon ſe- » cours les bergers de la contrée. » Mais, dans le tems qu'il crioit » pour les raſſembler, Hercule » l'abattit d'un coup de ſa maſ- » ſue, & le tua. Il érigea dans le » même lieu un autel à Jupiter, » ſous le nom de *Jovi inven- » tori.* De mon tems, on y faiſoit » encore des ſacrifices, près de » la porte de Rome, appellée » *Trigemina*, ſuivant le rit des » Grecs. «

Tite Live raconte la choſe un peu différemment; ce qui fait voir que la tradition étoit obſcure & incertaine, du tems de Virgile, quoique fondée; & que conſéquemment il a pu créer les circonſtances, & embellir le reſte à ſon gré. Tite Live s'exprime ainſi: » On dit qu'Hercule, après la dé- » faite de Géryon, conduiſit ſes » troupeaux en ce lieu-là, & les » fit paître au bord du Tibre, » qu'il avoit paſſé à la nage. Fati- » gué, & ayant d'ailleurs bu beau- » coup de vin, il s'endormit. » Alors, Cacus, berger de la » contrée, admirant la beauté » des vaches, & jugeant qu'Her- » cule en ſuivroit la trace, s'il les » conduiſoit dans ſa grotte d'une » façon naturelle, les y traîna » par la queue. Hercule, peu » content du païs, ſongeoit à par- » tir, lorſque les bœufs qui lui » reſtoient ſe mirent à meugler. » Les vaches, renfermées dans » la grotte, leur répondirent par » de pareils meuglemens, com- » me il arrive ordinairement. » Hercule retourna donc ſur ſes » pas, & voulut forcer l'entrée de » la caverne. Cacus s'y étant op- » poſé, le Héros le terraſſa d'un » coup de ſa maſſue, & lui fit » perdre la vie. » Tel eſt le récit de Tite Live.

On ne conçoit pas, au reſte, pour quelle raiſon, quelques Auteurs ont regardé comme une fable l'aventure de Cacus. Car, quand même elle ne ſeroit pas atteſtée par deux Anciens, tels que Tite Live & Denys d'Halicarnaſſe, &, ce qui eſt encore

Digitized by Google

plus décisif, par une fête établie pour en rappeller le souvenir; & qu'on la prendroit à la lettre, de la manière que Virgile la raconte, qu'a-t-elle donc de si extraordinaire, pour qu'on ne puisse pas la regarder comme une histoire véritable? Ne peut-il pas se faire qu'il y eût en Italie, dans le tems qu'Hercule y arriva, un de ces brigands qui étoient alors si communs, qui, ayant trouvé quelques-uns des bœufs de ce Héros égarés du reste du troupeau, les ait volés & cachés dans quelque caverne; qu'un de ces bœufs ayant répondu aux mugissemens des autres, ait décelé le vol, & qu'Hercule, qui, selon Denys d'Halicarnasse, avoit avec lui de bonnes troupes, ait attaqué & délivré l'Italie d'un petit tyran, qui y causoit beaucoup de désordres? Que si on a dit, comme le raconte Virgile, que ce voleur étoit fils de Vulcain, & qu'en se défendant contre notre Héros, il avoit vomi des torrens de flamme & de fumée, ce sont des circonstances, dont on avoit coûtume d'embellir de pareilles aventures.

On en a ajoûté bien d'autres à l'histoire de Cacus. Il y en a qui croyent qu'on ne lui a imputé de vomir des flammes, que parce qu'il brûloit les maisons, après les avoir pillées. Quelques-uns ont prétendu qu'il avoit été domestique d'Évandre. Ils ajoûtent que c'étoit un géant d'une grandeur prodigieuse, qu'il vivoit de chair humaine, & qu'il étoit demi-homme, comme on nous représente les Satyres. D'autres disent que Cacus habitoit l'Espagne Tarragonoise; qu'il donna son nom au mont Cacus, maintenant Moncaio, dans l'Aragon, sur les confins de la Castille-Vieille; qu'il étoit affreux à voir, & d'une humeur extrêmement sauvage, ce qui avoit donné lieu de l'appeller demi-homme; qu'il avoit inventé certaines armes à feu, & une poudre semblable à notre poudre à canon, ce qui le fit passer pour le fils de Vulcain; enfin qu'il poursuivit Hercule jusqu'en Italie, où il lui déroba quelques-uns de ses bœufs.

Le mot *Cacus*, qui est formé du Grec, veut dire un méchant.

CACYPARIS, *Cacyparis*, (*a*) κακύπαρις, fleuve de Sicile, dont il est fait mention dans Thucydide.

Les Sarrasins lui ont donné le nom de Yhasibli. M. de l'Isle le nomme Casibili; nom, qui ne s'en écarte pas beaucoup, & qu'il semble prendre d'un fort situé près de son embouchure, & que l'on appelle Casibli; mais, le vrai nom est Manghisi, que M. de l'Isle écrit aussi. C'est le premier fleuve, que l'on trouve en allant de Syracuse vers le midi.

CAD, sorte de mesure. *Voyez* Cadus.

CADAVRE, (*b*) ou CORPS MORT, *Cadaver*. Il n'y a point de nation, qui n'ait eu ses céré-

(*a*) Thucyd. pag. 552.
(*b*) Plin. Tom. I. p. 410, 720. Plut. T. I. p. 74. Strab. p. 746. *& alib. passim.* Lucian. T. II. p. 426. *& seq.*

Digitized by Google

monies pour l'enterrement des morts.

Les Romains gardoient pendant huit jours le corps dans la maiſon ; & pendant ce temps-là, l'on mettoit ordinairement un cyprès à la porte, ſur tout ſi c'étoit une perſonne riche, pour empêcher le monde d'entrer. Le huitième jour, on faiſoit avertir le peuple par un crieur, afin qu'il aſſiſtât à l'enterrement. *EXEQUIAS L. TITIO L. FILIO, QUIBUS EST COMMODUM, IRE JAM TEMPUS EST. OLLUS EX ÆDIBUS EFFERTUR.* C'eſt cet avertiſſement au peuple, que Feſtus appelle *funus indictivum.* Le peuple étant arrivé, on mettoit le corps dans une eſpèce de lit, avec des draps fort propres. Les pleureuſes alors ſe préſentoient devant la maiſon du défunt, où elles faiſoient de leur mieux pour marquer une triſteſſe, qu'elles ne ſentoient point. Elles verſoient des larmes en concert, & pleuroient aſſez haut pour une eſpèce de muſique funebre. La pompe funebre marchoit. Un joueur d'inſtrumens précédoit le corps, & chantoit les louanges du défunt.

Lorſque l'on mettoit le corps ſur le bûcher pour le brûler, on lui ouvroit les yeux comme pour lui faire regarder le ciel ; & l'ayant appellé pluſieurs fois à haute voix, le plus proche parent mettoit le feu au bûcher avec une torche, en tournant le dos, pour dire que c'étoit à regret qu'il rendoit ce ſervice au défunt. Pline prétend que l'uſage de brûler les corps des défunts n'étoit pas fort ancien à Rome, parce, dit-il, que nous ne voyons pas qu'aucun de la famille de Cornélius ait été brûlé juſqu'à Sylla ; mais, Pline ſemble ſe contredire lui-même, puiſqu'il écrit que le Roi Numa défendit d'arroſer de vin les feux qu'on allumoit pour brûler les corps. Auſſi Plutarque aſſure que le même Numa défendit expreſſément qu'on brûlât ſon corps après ſa mort, mais qu'il ordonna de faire deux tombeaux de pierre, dans l'un deſquels on mettroit ſon corps, & dans l'autre, les livres ſacrés qu'il avoit compoſés ſur la religion & le culte des dieux ; ce qui eſt une preuve que l'uſage de brûler les corps eſt fort ancien, & qu'il ſe pratiquoit même du tems de ce Prince. Les loix des douze Tables, faites trois cens ans après la fondation de Rome, qui défendoient d'enterrer & de brûler les corps dans la Ville, ne favoriſent point le premier ſentiment de Pline ; & l'on n'en peut conclure autre choſe, ſinon que les deux manières d'enterrer les corps & de les brûler étoient en uſage, & qu'il n'étoit défendu de les brûler & de les enterrer dans la Ville, qu'à cauſe de l'infection & des incendies, qui en pourroient arriver.

Cicéron nous apprend que la coûtume d'enterrer les corps, fut introduite à Athènes par Cécrops, & qu'on enterroit les Athéniens du côté du ſoleil couchant ; au lieu qu'à Mégare, ils avoient le viſage tourné au ſoleil levant. La

Digitized by Google

coûtume d'enterrer les corps a duré fort long-tems dans toute la Grece.

Les Égyptiens embaumoient les corps des morts, pour les préſerver de la corruption. Les Éthiopiens avoient divers uſages. Quelquefois, ils les jettoient dans le courant des fleuves & des rivières; quelquefois, ils les brûloient ou les enfermoient dans des vaiſſeaux de terre cuite, ſelon Hérodote & Strabon. Les Indiens les mangeoient, pour leur donner par ce beau ſecret une nouvelle vie, les changeant ainſi en leur propre ſubſtance. Ceux, qu'Hérodote appelle Macrobiens, c'eſt-à-dire, *longue vie*, deſſéchoient les corps des morts, & peignoient leurs viſages avec du blanc, leur donnant leur coloris naturel. Ils les enfermoient enſuite dans une colonne de verre; puis, ayant gardé ces corps en cet état pendant un an, ils les expoſoient en quelque lieu près de la ville, où on les voyoit. Diodore de Sicile rapporte qu'il y avoit certains peuples, qui brûloient les corps, puis enfermoient leurs cendres & leurs os dans des ſtatues d'or, d'argent & de poterie, les revêtant de verre par deſſus. Les Garamantes les enterroient ſur le rivage dans le ſable, afin qu'ils fuſſent lavés des eaux de la mer.

Pour revenir à la coûtume des Grecs & des Romains de brûler les corps, le corps du défunt ayant été conſumé par le feu, après que les aſſiſtans lui avoient dit le dernier adieu, en ces termes: *Vale æternùm, nos eo ordine quo natura voluerit, ſequemur;* les proches parens en ramaſſoient les cendres, & recueilloient les os que l'on arroſoit d'eau luſtrale, & que l'on enfermoit dans des urnes de matière différente, pour les mettre enſuite dans des tombeaux, verſant deſſus des larmes, qui étoient reçues dans de petites phioles appellées lacrymatoires, que l'on enfermoit également avec l'urne dans le tombeau. On ne voit pas trop bien de quelle manière ils pouvoient recueillir les cendres, & empêcher qu'elles ne ſe mêlaſſent avec celles du bois & d'autres choſes, que l'on brûloit avec le corps. Pline fait mention d'un lin, qui croît dans les Indes, nommé par les Grecs Asbeſte, c'eſt-à-dire, incombuſtible, dont on faiſoit de la toile, qui ne brûloit point, quoiqu'on la jettât dans le feu. L'on pouvoit en envelopper le corps, & ramaſſer aiſément les cendres du défunt, ſans qu'elles fuſſent mêlées avec celle du bois; mais, peu de perſonnes pouvoient s'en ſervir, puiſque le même Pline aſſure que cette toile étoit fort rare, & qu'on la gardoit pour les Rois du païs. Peut-être ſe ſervoit-on d'une autre toile, faite de la pierre d'Amiante, qu'on avoit alors le ſecret de filer, au rapport de Pline. Plutarque nous aſſure qu'il y avoit de ſon tems une carriere de cette pierre dans l'iſle de Négrepont. On en trouve même dans l'iſle de Chypre & ailleurs. On pouvoit encore avoir quelque autre invention, comme de mettre le corps ſur le bûcher dans un cercueil d'airain ou de fer;

Digitized by Google

d'où il étoit fort aisé de recueillir les cendres & les os, qui n'étoient point brûlés.

Les Grecs & les Romains avoient coûtume de fermer les yeux à leurs Morts. Ils remettoient tous les membres dans leur situation naturelle, quand ils avoient été dérangés par quelques convulsions ou par les derniers efforts du malade. Ils lavoient leurs cadavres & les embaumoient, soit qu'ils dussent les enterrer ou les brûler. C'est, disent quelques Auteurs, parce que l'usage étant de garder les Corps pendant longtems, on vouloit par ce moyen faire cesser, ou du moins diminuer l'infection du cadavre. Les Grecs habilloient soigneusement les cadavres, que l'on devoit enterrer, dans la fausse persuasion où ils étoient, que les Morts, étant sensibles au froid, seroient incommodés par la rigueur de l'hiver. Les habits mortuaires n'étoient pas uniformes par rapport à la qualité de l'étoffe. Chacun ne consultoit que son amitié pour le Mort, ou l'envie qu'il avoit de paroître, en lui donnant des habits magnifiques. Enfin, les magistrats Romains étoient distingués par la richesse de leurs parures, qui étoient quelquefois de pourpre & même enrichies d'or. Mais, elles étoient semblables quant à la façon. Car, c'étoit toujours une robe, qui enveloppoit le Mort depuis la tête jusqu'aux pieds. Les pauvres comme les riches mettoient une couronne sur la tête des Morts, parsemoient leurs bieres ou tombeaux de fleurs, & avoient également soin de mettre une pièce de monnoie dans leur bouche, pour obliger Charon, à leur faire passer dans sa barque le fleuve si renommé chez les Grecs & chez les Romains. Ils tiroient ensuite le Mort de son lit, & le mettoient en quelque autre endroit de la maison. Dans les funérailles des Princes, les domestiques du Mort avoient coûtume d'entourer le Cadavre & d'agiter l'air, afin d'en éloigner les mouches. On les exposoit aussi dans des lits de parade, les pieds tournés du côté de la porte. Quand la mort avoit défiguré le Cadavre, on substituoit à sa place une figure de cire. Ils s'adressoient par trois fois & parloient au Mort, comme s'il avoit été encore vivant; & n'en ayant point de réponse, ils publioient son décès avec des pleurs & des lamentations extraordinaires.

Lorsqu'un homme avoit fait des dettes, ses créanciers s'emparoient de son Cadavre, & ne le rendoient qu'après le payement entier de leurs créances. On regardoit comme une infamie le peu de cas que les héritiers ou les amis du défunt auroient fait d'acquiter ses dettes. L'Empereur Sévère fut obligé de rendre un édit contre la dureté des créanciers, qui détenoient les Cadavres, & qui ne vouloient les rendre qu'après avoir été payés. Les enterremens se faisoient presque toujours la nuit. Il n'y avoit rien de fixé sur l'heure; mais, la coûtume étoit de prendre celles, qui précédoient immédiatement l'aurore. On gardoit les Cadavres

Digitized by Google

plusieurs jours après leur mort, soit pour les préparatifs des funérailles, ou par une prudente précaution, de peur qu'ils ne fussent dans quelque léthargie, & qu'ils n'eussent pas encore rendu l'ame. Quelques-uns cependant, pour ôter un spectacle aussi triste de devant leurs yeux, faisoient enterrer leurs Cadavres sur le champ. Les parens ou les plus proches héritiers, les amis ou les domestiques, portoient le Mort en terre. Parmi les gens du commun, on se servoit de gens à gages; mais, on transportoit souvent dans des chars les personnes de distinction, depuis leur porte jusqu'au lieu de leur sépulture. Les meres ensevelissoient leurs enfans, & les portoient elles-mêmes en terre. Dans les funérailles des personnes de distinction, on portoit leur statue à la tête du convoi, & on la posoit dans la place publique avec celles de leurs parens, qui s'étoient rendu recommandables dans la République. On portoit aussi la marque des charges, dont le Mort avoit été honoré. Cela étoit accompagné de joueurs d'instrumens.

Lucien, dans son traité du deuil, décrit agréablement les cérémonies qui se pratiquoient, lorsque quelqu'un étoit mort. » Après, » dit-il, que le plus proche parent a recueilli l'ame du Mort, » & qu'il lui a fermé les yeux, » on a soin de lui mettre une pièce » d'argent dans la bouche pour » payer le batelier des enfers, » qui est Charon, sans considérer » si c'est une monnoie qui ait » cours dans le païs, joint qu'on » feroit mieux, à mon avis, de » ne rien donner, afin qu'on fût » contraint de le renvoyer ici. » Après cette cérémonie, on lave » d'eau tiede le corps du défunt, » comme s'il n'y avoit point d'eau » là-bas, ou qu'il dût assister à » quelque festin en arrivant; car, » outre cela, on le parfume, on » le couronne de fleurs, on l'habille de ses plus beaux habits; » soit qu'on ait peur qu'il ne meure de froid en chemin, ou » qu'on ne le traite pas selon sa » condition. Tout cela est accompagné de plaintes & de regrets, » de larmes & de sanglots, pour » répondre à un maître de cérémonies, qui préside à l'action, » & qui rapporte d'un ton lugubre les anciennes calamités, » pour faire pleurer, si l'on n'en » avoit point d'envie. Les uns » donc s'arrachent les cheveux, » les autres se frappent l'estomac, » ou s'égratignent le visage. Il y » en a qui déchirent leurs habits, » & qui mettent de la poussiere » sur leurs têtes, ou qui se couchent par terre & se heurtent » contre les murailles; de façon » que le Mort est le plus heureux de la bande. Car, tandis que » ses amis & ses parens se tourmentent, il est placé en quelque lieu éminent, lavé, nettoyé, » parfumé & couronné, comme » s'il vouloit aller en compagnie. » Ensuite, son pere & sa mere, » s'il en a, sortent de la troupe, » & le viennent embrasser avec » des lamentations si ridicules, » que cela seroit capable de le

Digitized by Google

» faire crever de rire, s'il avoit » quelque ſentiment.

» Il y en a qui, à la mort de » leurs parens, égorgent leurs » chevaux & leurs eſclaves, » pour les aller ſervir en l'autre » monde, & brûlent ou enter- » rent avec eux ce qu'ils ont de » plus précieux, comme ſi cela » leur devoit être fort utile. Ce- » pendant, tout ce que ces gens- » là diſent, ce n'eſt ni pour le » Mort, qui ne les ſauroit entendre, quand ils crieroient dix » fois plus haut, ni pour eux- » mêmes; car, il ſuffiroit de par- » ler tout bas. S'il les entendoit » donc, voici ce qu'il pourroit » leur dire: *Qu'avez-vous tant* » *à pleurer & à vous tourmenter* » *pour moi, qui ſuis plus heureux* » *que vous? Eſt-ce que les téne-* » *bres où je ſuis, vous font peur,* » *& que vous appréhendez que je* » *ne ſois ſuffoqué par la peſanteur* » *de mon ſépulchre. Mais, un mort* » *n'a rien à craindre, puiſqu'il ne* » *ſauroit plus mourir, & mes yeux* » *pourris ou brûlés n'ont plus be-* » *ſoin de voir la lumière. D'ail-* » *leurs, quand je ſerois miſéra-* » *ble, à quoi me ſerviroient toutes* » *vos plaintes & tous ces coups* » *donnés contre l'eſtomac à la ca-* » *dence des inſtrumens, & cette* » *tombe couronnée, ces effuſions* » *& ces lamentations de femmes?* » *Croyez-vous que ce vin, que* » *vous répandez, deſcende juſqu'-* » *aux enfers, ou qu'il ſoit encore* » *bon à boire en l'autre monde?* » *Car, pour les bêtes, que vous* » *brûlez en ſacrifice, une partie* » *s'en va en fumée, & le reſte* » *n'eſt que cendres, qui ſeroient un* » *fort mauvais aliment.*

» Voilà donc les plaintes, que » l'on fait pour les Morts, qui » ſont ſemblables à Rome & en » Grece; mais, les ſépultures ſont » différentes, ſelon les différentes » nations. Car, les uns brûlent » les corps ou les enterrent, & les » autres les embaument. J'ai aſſiſ- » té à des feſtins en Égypte, où » on les place au bout de la ta- » ble; & quelquefois un homme, » par néceſſité, prête la carcaſſe » de ſon pere ou de ſa mere pour » ſervir à cet uſage. Quant aux » monumens, les colonnes, les » piramides & les inſcriptions, y » a-t-il rien de plus inutile? Il y » en a qui célebrent des jeux à la » mémoire du défunt, & qui font » des oraiſons funebres ſur ſon » ſépulcre, comme ſi cela lui de- » voit ſervir là-bas de certificat & » d'atteſtation de vie & de mœurs. » Après tout cela, on traite l'aſ- » ſemblée, où les amis vous con- » ſolent & vous invitent à man- » ger. *Juſqu'à quand*, diſent-ils, » *voulez-vous pleurer un mort?* » *Vous ne le rappellerez pas à la* » *vie par vos larmes. Voulez-vous* » *vous faire mourir pour déſeſpé-* » *rer vos amis & laiſſer vos enfans* » *orphelins? Il faut pour le moins* » *manger, quand ce ne ſeroit que* » *pour faire durer votre deuil.* « Voilà ce que dit Lucien.

La loi Salique, dit l'Auteur de l'Eſprit des Loix, interdiſoit à celui, qui avoit dépouillé un cadavre, le commerce des hommes, juſqu'à ce que les parens, acceptant la ſatisfaction du coupable,

Digitized by Google

eussent demandé qu'il pût vivre parmi les hommes. Les parens étoient libres de recevoir cette satisfaction ou non. Encore aujourd'hui, dit M. de Fontenelle dans l'éloge de M. Littre, la France n'est pas, sur ce sujet, autant au-dessus de la superstition Chinoise, que les anatomistes le desireroient. Chaque famille veut qu'un mort jouisse pour ainsi dire, de ses obsèques, & ne souffre point, ou souffre très-rarement, qu'il soit sacrifié à l'instruction publique. Tout au plus permet-elle en certains cas qu'il le soit à son instruction, ou plutôt à sa curiosité particulière. M. de Marsollier raconte, dans la vie de Saint François de Sales, que ce Saint encore fort jeune, étant tombé dangereusement malade, vouloit léguer son corps par testament aux écoles de Médecine, parce qu'il étoit scandalisé de l'impiété des Étudians, qui déterroient les morts pour en faire la dissection. Il est pourtant nécessaire que les Magistrats ferment jusqu'à un certain point les yeux sur cet abus, qui produit un bien considérable. Les cadavres sont les seuls livres, où l'on puisse bien étudier l'anatomie.

CADDUS, *Caddus*, Κάδδος, (*a*) sorte de vaisseau à Sparte. On appelloit ainsi le vaisseau, dans lequel on jettoit certaines boules, quand on vouloit procéder à l'élection de quelqu'un, qui demandoit à être admis à une table. Ceux, qui devoient le recevoir parmi eux, prenoient chacun une petite boule de mie de pain. L'esclave, qui les servoit, passoit au milieu d'eux, portant un vaisseau sur sa tête. Celui, qui agréoit le prétendant, jettoit simplement sa boule dans ce vaisseau, & celui, qui le refusoit, l'applatissoit auparavant avec ses doigts. Cette boule ainsi applatie valoit la feve percée, qui étoit la marque de condamnation; & s'il s'en trouvoit une seule de cette sorte, le prétendant n'étoit point reçu. Car, on ne vouloit pas qu'il y en eût un seul, qui ne plût à tous les autres. Celui, qui étoit refusé, étoit appellé Décadde, du nom du vaisseau, comme qui diroit déchu du vaisseau.

CADDUSIENS, *Caddusii*, Καδδούσιοι. *Voyez* Caduſiens.

CADE, *Cadus*, espèce de coupe à boire. *Voyez* Cadus.

CADÉMOTH, *Cademoth*, ou Cédimoth. *Voyez* Cédimoth.

CADENAT. (*b*) M. le comte de Caylus présente une espèce de Cadenat dans son recueil d'Antiquités. Ce sçavant Antiquaire dit à ce sujet, qu'il n'en avoit pas encore vu. Voici comme il parle de cet ancien Cadenat: » Il avoit, » dit-il, plus d'un usage. Sa partie supérieure est ornée d'une » tête, dont le goût est très-» mauvais, & le travail, fort né-» gligé. Cependant, elle est creu-» se en-dedans, & elle s'ouvre » comme une bulle par un mou-» vement de charnière. Elle ser-

(*a*) Plut. Tom. I. p. 46.

(*b*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. Tom. IV. pag. 283, 284.

» voit

» voit ſans doute, à cet égard, à » renfermer quelque objet de ſu- » perſtition. Le deſſous de cette » plaque en laiſſoit voir une ſe- » conde, qui couvroit une ma- » nière de reſſort, dont le mou- » vement & la diſpoſition ſont » détruits par le verd-de-gris ; » enſorte qu'il eſt impoſſible de » démêler ſon ancien jeu. On » diſtingue toujours la manière » dont il pouvoit ſe fermer ; c'eſt- » à-dire, comment la bande ar- » rondie pouvoit entrer dans l'ou- » verture placée à l'extrêmité de » la portion deſſinée. «

CADENCE, *Numerus*, (*a*) *Modus*, ῥυθμὸς. Ce mot, dans le diſcours oratoire & la poëſie, ſignifie la marche harmonieuſe de la proſe & des vers, qu'on appelle autrement nombre, & que les Anciens nommoient ῥυθμὸς.

Quant à la proſe, Ariſtote veut que ſans être meſurée comme les vers, elle ſoit cependant nombreuſe ; & Cicéron exige que l'Orateur prenne ſoin de contenter l'oreille, dont le jugement, dit-il, eſt ſi facile à révolter. En effet, la plus belle penſée a bien de la peine à plaire, lorſqu'elle eſt énoncée en termes durs & mal arrangés. Si l'oreille eſt agréablement flattée d'un diſcours doux & coulant, elle eſt choquée quand le nombre eſt trop court, mal ſoûtenu, la chûte trop rapide ; ce qui fait que le ſtyle haché, ſi fort à la mode aujourd'hui, ne paroît pas être le ſtyle convenable aux Orateurs. Au contraire, s'il eſt traînant & languiſſant, il laſſe l'oreille & la dégoûte. C'eſt donc en gardant un juſte milieu entre ces deux défauts, qu'on donnera au diſcours cette harmonie toujours néceſſaire pour plaire, & quelquefois pour perſuader. Tel eſt l'avantage du ſtyle périodique & ſoûtenu, comme on peut s'en convaincre par la lecture de Cicéron.

Pour la Cadence des vers, elle dépend, dans la poëſie Grecque & Latine, du nombre & de l'entrelacement des pieds ou meſures périodiques, qui entrent dans la compoſition des vers, des céſures, &c. ; ce qui varie ſelon les différentes eſpèces de vers.

Dans les Langues vivantes, la Cadence réſulte du nombre de ſyllabes, qu'admet chaque vers, de la richeſſe, de la variété & de la diſpoſition des rimes.

M. Rollin eſt entré dans un certain détail à l'égard de ce qui concerne la Cadence des vers Latins & Grecs. Ses obſervations ſe bornent néanmoins à la poëſie de Virgile & à celle d'Homère, comme les deux plus célebres Poëtes de l'antiquité. On lira ſans doute avec plaiſir les judicieuſes réflexions de notre illuſtre Écrivain.

DE LA CADENCE DES VERS LATINS.

Il y a une Cadence ſimple, commune, ordinaire, qui ſe ſoûtient également par tout, qui rend les vers doux & coulans, qui écarte avec ſoin tout ce qui pour-

(*a*) Roll. Traité des Étud. Tom. I. p. 242. *& ſuiv.*

Digitized by Google

roit bleſſer l'oreille par un ſon rude & choquant, & qui, par le mêlange de différens nombres & de différentes meſures, forme cette harmonie ſi agréable, qui regne univerſellement dans tout le corps du Poëme. Outre cela, il y a de certaines Cadences particulières, plus marquées, plus frappantes, & qui ſe font plus ſentir. Ces ſortes de Cadences forment une grande beauté dans la verſification, & y répandent beaucoup d'agrément, pourvu qu'elles ſoient employées avec ménagement & avec prudence, & qu'elles ne ſe rencontrent pas trop ſouvent. Elles ſauvent l'ennui, que des Cadences uniformes & des chûtes réglées ſur une même meſure, ne manqueroient pas de cauſer.

En ce point, la verſification Latine a un avantage incomparable ſur la verſification Françoiſe, qui, étant aſſujettie à la néceſſité de couper toujours le vers Alexandrin, par deux hémiſtiches exactement égaux, de faire une eſpèce d'entrepôt après trois pieds parfaits, de fournir régulièrement une rime au bout des trois autres pieds, & de ſubir la même ſervitude dans tous les vers ſuivans, courroit riſque de fatiguer bientôt l'attention du Lecteur, ſi elle n'étoit ſoûtenue & relevée par d'autres beautés, qui font oublier cette eſpèce de monotonie perpétuelle. Pour la poëſie Latine, elle a une liberté entière de couper ſes vers où elle veut, de varier ſes céſures & ſes Cadences à ſon choix, & de dérober aux oreilles délicates les chûtes uniformes produites par le dactyle & le ſpondée, qui terminent le vers Héroïque. Virgile nous fera connoître tout le prix de cette liberté, nous en fournira des exemples en tout genre, & nous apprendra l'uſage qu'il en faut faire.

I.

CADENCES graves & nombreuſes.

(*a*) 1.° Les grands mots, placés à propos, forment une Cadence pleine & nombreuſe, ſur tout quand il entre beaucoup de ſpondées dans le vers :

Obſcœnique canes, importunæque volucres

Signa dabant.

Luctantes ventos, tempeſtateſque ſonoras

Imperio premit.

Ecce trahebatur paſſis Priameia virgo

Crinibus.

Ipſa videbatur ventis Regina vocatis

Vela dare.

Dona recognoſcit populorum, aptatque ſuperbis

Poſtibus.

Viſceribus miſerorum & ſanguine veſcitur atro.

(*a*) Virg. Eclog. 4. v. 49. Geog. L. I. v. 181, 182, 470, 471. Æneid. L. I. v. 57, 58, 109. L. II. v. 67, 68, 403, 404. L. III. v. 622. L. V. v. 481. L. VIII. v. 707, 708, 721, 722. L. X. v. 361, 770, 771. L. XII. v. 863, 864.

Digitized by Google

2.° Le vers Spondaïque a quelquefois beaucoup de gravité :

Cara deûm soboles, magnum Jovis incrementum.

Virgile s'en eſt ſervi fort à propos pour peindre la ſurpriſe & l'étonnement de Sinon :

Namque ut conſpectu in medio turbatus, inermis
Conſtitit, atque oculis Phrygia agmina circumſpexit.

Cette ſorte de vers convient auſſi pour marquer quelque choſe de triſte & de lugubre :

Quæ quondam in buſtis aut culminibus deſertis
Nocte ſedens, ſerùm canit importuna per umbras.

Le poëte Vida a employé heureuſement le vers Spondaïque, pour exprimer le dernier ſoupir de Jeſus-Chriſt :

Supremamque auram, ponens caput, expiravit.

3.° Les vers, terminés par un monoſyllabe, ont ſouvent beaucoup de force :

Inſequitur cumulo præruptus aquæ mons.
Hæret pede pes, denſuſque viro vir.
Manet imperterritus ille
Hoſtem magnanimum opperiens, & mole ſua ſtat.
Sternitur, examiniſque tremens procumbit humi bos.
Sæpe exiguus mus
Sub terris poſuitque domos, atque horrea fecit.

I I.

CADENCES SUSPENDUES.

(a) Il y a des Cadences ſuſpendues de bien des ſortes, qui toutes ont beaucoup de grace. Le Lecteur en remarquera aſſez de lui-même la différence :

Tumiduſque novo præcordia regno
Ibat ; & ingenti &c.

At mater ſonitum thalamo ſub fluminis alti
Senſit ; eam circum &c.

Quà juvenis greſſus inferret ; at illum
Curvata in montis ſpeciem circumſtetit unda.

Caſtæ ducebant ſacra per urbem
Pilentis matres in mollibus.

Nonne vides ? Cùm præcipiti certamine campum
Corripuere, ruuntque effuſi carcere currus.
Sed non idcirco flammæ atque incendia vires
Indomitas poſuere.
Arrectaſque appulit aures
Confuſæ ſonus urbis, & illætabile murmur.
Nec jam ſe capit unda ; volat vapor ater ad auras.

(a) Virg. Geog. L. I. v. 513, 514. L. III. v. 103, 104. L. IV. v. 333, 334, 360, 361. Æneid. L. V. v. 680, 681. L. VII. v. 466. L. VIII. v. 665, 666. L. IX. v. 596, 597. L. XII. v. 618, 619, 908. *& ſeq.*

Digitized by Google

Et fruſtra retinacula tendens
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas.
Ac velut in ſomnis oculos ubi languida preſſit
Nocte quies, nequicquam avidos extendere curſus
Velle videmur, & in mediis conatibus ægri
Succidimus.

Ces deux derniers exemples ſuffiroient ſeuls pour faire ſentir aux jeunes gens la beauté des vers. Cette Cadence ſuſpendue, *fertur equis auriga*, ne marque-t-elle pas d'une manière merveilleuſe le cocher courbé & ſuſpendu ſur ſes chevaux? Et cette autre Cadence, *velle videmur*, qui arrête le vers dès le commencement, & le tient comme ſuſpendu, n'eſt-elle pas bien propre à peindre les vains efforts, que fait un homme endormi pour marcher?

III.

CADENCES COUPÉES (a)

Olli ſomnum ingens rupit pavor.
Eſt in ſeceſſu longo locus.
Hæc ubi dicta, cavum converſa cuſpide montem
Impulit in latus.
Ipſius ante oculos ingens à vertice pontus
In puppim ferit; excutitur, pronuſque magiſter
Volvitur in caput.
Illa noto citiùs volucrique ſagitta
Ad terram fugit, & portu ſe condidit alto.
Simul hæc dicens, attollit in ægrum
Se femur.
Tali remigio navis ſe tarda movebat;
Vela facit tamen.

IV.

ÉLISIONS.

(b) L'éliſion eſt une des choſes qui contribuent le plus à la beauté des vers. Elle ſert également pour rendre le nombre doux, coulant, rude, majeſtueux, ſelon la différence des objets, qu'on veut exprimer.

Phyllida amo ante alias.
Flumina amem ſylvaſque inglorius.
Sæpe etiam ſteriles incendere profuit agros.
Scandit fatalis machina muros
Fœta armis.
Arma amens capio.
Illa graves oculos conata attollere, rurſus
Deficit

(a) Virg. Æneid. L. I. v. 85, 86, 118, 119, 120, 163. L. V. v. 242, 243, 280, 281. L. VII. v. 458. L. X. v. 856, 857.
(b) Virg. Ecl. 3. v. 78. Georg. L. I. v. 84, 468, 497. L. II. v. 486. Æneid. L. I. v. 101, 102. L. II. v. 237, 238, 314, 556, 557, 561, 562. L. III. v. 579. L. IV. 688, 689. L. VI. v. 237, 264, 576. L. XII. v. 142.

Digitized by Google

Spelunca alta fuit.

Quinquaginta atris immanis hiatibus hydra.

Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem.

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris.

Ut regem æquævum crudeli vulnere vidi

Vitam exhalantem.

Tot quondam populis terrisque superbum

Regnatorem Asiæ.

Nympha, decus fluviorum, animo gratissima nostro.

Dii, quibus imperium est animarum, umbræque silentes.

Mene Iliacis occumbere campis

Non potuisse, tuâque animam hanc effundere dextrâ?

Urgeri mole hac.

Il s'en faut bien que nous ne sentions toute la douceur du nombre & de la Cadence dans les vers Latins, parce que nous ne les prononçons pas comme faisoient les Anciens; & peut-être les défigurons-nous autant par notre mauvaise prononciation, que les étrangers défigurent nos vers par la manière dont ils les prononcent.

V.

CADENCES propres à peindre divers objets.

(*a*) 1.° La tristesse, étant à l'ame ce que les maladies sont au corps, y répand de la langueur & de l'abattement, & demande à être exprimée par des spondées & par de grands mots, qui donnent aux vers beaucoup de lenteur & de pesanteur:

Extinctum nymphæ crudeli funere Daphnim

Flebant.

Afflictus vitam in tenebris luctuque trahebam,

Et casum insontis mecum indignabar amici.

Cunctæque profundum

Pontum aspectabant flentes.

Et caligantem nigra formidine lucum.

2.° La joie, au contraire, étant la vie, la santé, le bonheur de l'ame, doit lui inspirer des sentimens vifs, précipités, rapides, qui exigent la rapidité des dactyles:

Saltantes Satyros imitabitur Alphesibœus.

Juvenum manus emicat ardens

Littus in Hesperium.

(*a*) Virg. Ecl. 2. v. 50. Ecl. 5. v. 20, 21, 73. Ecl. 6. v. 53. Georg. L. I. v. 143, 494, 495. L. III. v. 172, 173, 193, 194, 195, 487, 534. L. IV. v. 70, 71, 72, 174, 175, 468. Æneid. L. I. v. 108. L. II. v. 92, 93. L. V. v. 139, 140, 216, 217, 614, 615. L. VI. v. 5, 6, 557, 558, 638, 639. L. VIII. v. 596, 689, 690. L. XI. v. 68, 69. L. XII. v. 68, 69.

Digitized by Google

3.° Pour exprimer la douceur, on choisira les mots, où il n'entre presque que des voyelles, qui forment beaucoup de syllabes, avec très-peu de lettres, & dont les consonnes soient douces & coulantes. On évitera les syllabes composées de plusieurs consonnes, les élisions dures, les lettres rudes & aspirées :

Mollia luteolâ pingit vaccinia calthâ.

Lanea dum niveâ circumdatur infula vittâ.

Vel mista rubent ubi lilia multâ

Alba rosâ.

Ille latus niveum molli fultus hyacintho.

Devenere locos lætos, & amœna vireta

Fortunatorum nemorum, sedesque beatas.

Qualem virgineo demessum pollice florem

Seu mollis violæ, seu languentis hyacinthi.

4.° Pour faire sentir la dureté. On préférera les mots qui commencent & finissent par des *r*, comme *rigor*, *rimantur*, & ceux qui redoublent les *rr*, comme *ferri*, *ferræ*. On emploiera les consonnes rudes, comme *x*, *axis*; l'aspirée *h*, *trahat*. On se servira de mots formés par l'assemblage de plusieurs consonnes, *junctos*, *fractos*, *rostris*. On fera des élisions par la rencontre de mots & de voyelles, dont le choc est fort dur, *ergo*, *ægrè*,

Tum ferri rigor atque argutæ lamina serræ.

Pòst valido nitens sub pondere faginus axis

Inscrepat, & junctos temo trahat æreus orbes.

Ergo ægrè rastris terram rimantur.

Namque morantes

Martius ille æris rauci canor increpat, & vox

Auditur fractos sonitus imitata tubarum.

Fraguntur remi.

Hinc exaudiri gemitus, & sævæ sonare

Verbera; tum stridor ferri, tractæque catenæ.

Unà omnes ruere ac totum spumare reductis

Convulsum remis rostrisque tridentibus æquor.

5.° Les dactyles sont propres à exprimer la légereté :

Tum cursibus auras

Provocet, ac per aperta volans, ceu liber habenis,

Æquora, vix summâ vestigia ponat arenâ.

Inde ubi clara dedit sonitum tuba, finibus omnes,

Haud mora, prosiluere suis; ferit æthera clamor.

Mox aëre lapsa quieto

Radit iter liquidum, celeres neque commovet alas.

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

Digitized by Google

6.° La pesanteur demande des spondées.

Illi inter se se magna vi brachia tollunt

In numerum, versantque tenaci forcipe ferrum.

Agricola, incurvo terram molitus aratro,

Exesa inveniet. scabra rubigine tela.

VI.

CADENCES,

où les mots, placés à la fin, ont une force ou une grace particulière.

(a) Les mots, ainsi placés, produisent cet effet, parce qu'ils achevent de donner au tableau le dernier coup de pinceau ; ou parce qu'ils ajoûtent même un nouveau trait à une pensée, qu'on croiroit déjà parfaite ; qu'ils servent à la mieux caractériser, & à rendre l'esprit de l'auditeur attentif à ce qu'elle a de plus important & de plus intéressant.

Vox quoque per lucos vulgò exaudita silentes

Ingens.

Hi summo in fluctu pendent.

Quarto terra die primùm se attollere tandem

Visa, aperire procul montes.

Vidi egomet, duo de numero cùm corpora nostro

Prensa manu magna, &c.

Jacuitque per antrum

Immensus.

Corripit extemplo Æneas, avidusque refringit

Cunctantem.

Nunc omnes terrent auræ, sonus excitat omnis

Suspensum.

Namque humeris de more habilem suspenderat arcum

Venatrix.

Et mediis properas Aquilonibus ire per altum

Crudelis.

Sed tum forte cavâ dum personat æquora conchâ

Demens, & cantu vocat in certamina divos.

DE LA CADENCE DES VERS GRECS.

Homère est admirable pour marquer, par le son & par l'arrangement des mots, quelquefois même par le choix des lettres, la nature des choses, qu'il décrit.

I.

SON DUR.

ἰσία δὲ σφιν (b)

Τριχθά τε καὶ τετραχθὰ διέσχισεν ἰς ἀνέμοισ.

Il n'y a point d'oreille, dit M. Boivin, en relevant la beauté de ce

(a) Virg. Georg. L. I. v. 476, 477. Æneid. L. I. v. 110, 322, 323. L. II. v. 728, 729. L. III. v. 205, 206, 623, 624, 631, 632. L. IV. v. 310, 311. L. VI. v. 171, 172, 210, 211.

(b) Homer. Odyss. L. IX. v. 70, 71.

Digitized by Google

vers, qui ne croye entendre le bruit &, pour ainſi dire, le cri de la voile, & du vent qui la déchire.

II.

Son doux et coulant.

(*a*) Au contraire, rien n'eſt plus coulant ni plus harmonieux que l'endroit, où le Poëte décrit la douce & inſinuante éloquence de Neſtor.

Τοῖσι δὲ Νέσωρ
Ἡδυεπὴς ἀνόρουσε, λιγὺς Πυλίων ἀγορητὴς,
Τοῦ καὶ ἀπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδή.

» Neſtor, cette bouche éloquente, d'où coule une voix » plus douce que le miel, cette » langue enchantereſſe, cet agréable Orateur des Pyliens, ſe » leve promptement, & ſe met » entre les deux Princes furieux. «

III.

Pesanteur.

(*b*) Les vers ſuivans expriment merveilleuſement de grands efforts & un travail pénible.

Καὶ μὴν Σίσυφον εἰσεῖδον, κρατερὰ ἄλγε' ἔχοντα,
Λᾶαν βασάζοντα πελώριον ἀμφοτέρηφιν.
Ἦτοι ὁ μὲν σκηριπτόμενος χερσίν τε ποσίν τε
Λᾶαν ἄνω ὤθεσκεν ποτὶ λόφον. Ἀλλ' ὅτε μέλλοι
Ἄκρον ὑπερβαλέειν, τότ' ἀποσρέψασκε κραταιΐς
Αὖτις, ἔπειτα πέδονδε κυλίνδετο λᾶας ἀναιδής.
Αὐτὰρ ὅγ' ἄψ ὤτασκε τιταινόμενος. Κατὰ δ' ἱδρὼς
Ἔῤῥεεν ἐκ μελέων, κονίη δ' ἐκ κρατὸς ὀρώρει.

» De plus, je vis Siſyphe, » tourmenté de cruelles peines. » Il portoit avec ſes deux mains » une pierre énorme & épouvantable. S'appuyant de toutes ſes » forces, roidiſſant ſes pieds & » ſes bras nerveux, il pouſſoit la » pierre en avant vers le ſommet » de l'âpre rocher. Et lorſqu'il » étoit près d'en ſurmonter le » plus haut faite, une force contraire le repouſſant auſſi-tôt, » la pierre effrontée retournoit en » arrière, & alloit ſautant & roulant par bonds juſque dans la » plaine. Siſyphe la pouſſoit encore avec de ſemblables efforts. » Tous ſes nerfs étoient tendus. » La ſueur dégouttoit de tout ſon » corps; & la pouſſière s'élevoit » en l'air au tour de ſa tête. «

IV.

Légereté.

(*c*) Dans l'endroit ſuivant, la rapidité du ſecond vers ne le diſpute-t-elle pas à celle des chevaux, dont Homère décrit la courſe?

Οἷοι Τρῳοὶ ἵπποι, ἐπισάμενοι πεδίοιο

(*a*) Homer. Iliad. L. I. v. 247. *& ſeq.* L. XIII. v. 27. *& ſeq.* L. XX. v. 226.
(*b*) Homer. Odyſſ. L. II. v. 592. *& ſeq.* *& ſeq.* Virg. Æneid L. VII. v. 808. *&*
(*c*) Homer. Iliad. L. V. v. 222, 223. *ſeq.* L. VIII. v. 596.

Digitized by Google

Κραιπνὰ μάλ' ἔνθα, καὶ ἔνθα διωκέμεν ὠδὲ φέεσθαι.

Peut-être Virgile a-t-il voulu rendre cette beauté par ce vers:

Quadrupedante putrem ſonitu quatit ungula campum.

Avec quelle élégance décrit ailleurs notre Poëte Grec la légereté & la vîteſſe des cavales d'Énée ?

Αἱ δ' ὅτε μὲν σκιρτῷεν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν,

Ἄκρον ἐπ' ἀθερίκων καρπὸν θέον, οὐδὲ κατέκλων.

Ἀλλ' ὅτε δὴ σκιρτῷεν ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης,

Ἄκρον ἐπὶ ῥηγμῖνος ἁλὸς πολιοῖο θέεσκον.

Virgile a bien ſçu profiter de cet endroit en décrivant la légereté de Camille ; & je ne ſçais, dit M. Rollin, ſi la copie eſt au-deſſous de l'original :

Illa vel intactæ ſegetis per ſumma volaret

Gramina, nec teneras curſu læſiſſet ariſtas;

Vel mare per medium, fluctu ſuſpenſa tumenti,

Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas.

Mais, rien n'égale la beauté de la deſcription, qu'Homère fait de la marche de Neptune. Ce dieu étoit dans l'iſle de Samothrace. Ses armes, auſſi-bien que ſon char & ſes chevaux, étoient à Éges, ville d'Eubée ou d'Achaïe. Il ne fait que quatre pas, & y arrive. Le dieu s'arme, attelle ſes chevaux & part. Rien n'eſt plus léger que ſa courſe. Il vole ſur les flots. Les vers d'Homère en cet endroit courent plus vîte que le dieu même. Nous nous en rapportons aux Lecteurs du texte Grec, pour peu qu'ils ſçachent faire la différence de la légereté du dactyle & de la peſanteur du ſpondée :

Βῆ δ' ἐλάαν ἐπὶ κύματ', ἄταμος δὲ κήτε ὑπ' αὐτῷ

Πάντοθεν ἐκ κευθμῶν, οὐδ' ἠγνοίησεν ἄνακτα.

Γηθοσύνη δὲ θάλασσα διΐστατο. Τὼ δ' ἐπέτοντο

Ῥῖμφα μάλ', οὐδ' ὑπένερθε διάνευε χάλκεος ἄξων.

Il ſuffit d'avoir des oreilles pour ſentir la rapidité du char de Neptune dans le ſon même du premier & des deux derniers vers, qui ne ſont compoſés que de Dactyles, à la réſerve du ſpondée, par où chaque vers finit néceſſairement. M. Deſpréaux a traduit cet endroit dans ſa verſion de Longin.

Il attelle ſon char, & montant fiérement,

Lui fait fendre les flots de l'humide élément.

Dès qu'on le voit marcher ſur ces liquides plaines,

D'aiſe on entend ſauter les peſantes baleines.

L'eau frémit ſous le dieu, qui lui donne la loi,

Digitized by Google

Et ſemble avec plaiſir reconnoître ſon Roi.

Cependant le char vole, &c.

Ces vers certainement ſont admirables. Néanmoins, il faut avouer qu'ils ſont beaucoup au-deſſous du Grec, pour le nombre & l'harmonie, dont notre langue n'eſt pas auſſi ſuſceptible que la langue Grecque & la langue Latine, parce qu'elle n'a point, comme ces deux-là, la diſtinction des breves & des longues, qui forment des pieds & varient agréablement la Cadence. Malgré ce défaut de la langue, le Poëte François a bien ſçu dans ce vers,

D'aiſe on entend ſauter les peſantes baleines,

faire ſentir l'agilité du ſaut & la peſanteur du poiſſon monſtrueux, deux choſes tout-à-fait contraires, heureuſement exprimées par le ſon des mots & par la Cadence du vers, qui s'éleve avec légereté, & s'abaiſſe peſamment.

CADENCE, *Numerus, Modus*, ρυθμος, terme de muſique. C'eſt la terminaiſon d'une phraſe harmonique ſur un repos, ou ſur un accord parfait; ou, pour parler plus généralement, c'eſt tout paſſage d'un accord diſſonant à un autre accord quelconque; car, on ne peut jamais ſortir d'un accord diſſonant que par une cadence. Or, comme toute phraſe harmonique eſt néceſſairement liée par des diſſonances exprimées ou ſous entendues; il s'enſuit que toute l'harmonie n'eſt proprement qu'une ſuite de cadence.

Ce qu'on appelle acte de cadence, réſulte toujours de deux ſons fondamentaux, dont l'un annonce la cadence, & l'autre la termine.

Comme il n'y a point de diſſonance ſans cadence, il n'y a point non plus de cadence ſans diſſonance exprimée ou ſous-entendue; car, pour faire ſentir agréablement le repos, il faut qu'il ſoit précédé de quelque choſe, qui le faſſe déſirer; & cela ne peut être que la diſſonance. Autrement, les deux accords étant également parfaits, on pourroit ſe repoſer ſur le premier. Le ſecond ne s'annonceroit point, & ne ſeroit pas néceſſaire. L'accord, formé ſur le premier ſon d'une cadence, doit donc toujours être diſſonant. A l'égard du ſecond, il peut être conſonant ou diſſonant, ſelon que l'on veut établir ou éluder le repos. S'il eſt conſonant, la cadence eſt pleine, s'il eſt diſſonant, c'eſt une cadence évitée.

On compte ordinairement quatre eſpèces de cadences; ſçavoir, cadence parfaite, cadence interrompue, cadence rompue & cadence irréguliere.

CADENCE, *Numerus, Modus*, ρυθμος, terme de danſe. Platon appelle cadence, en fait de danſe, l'ordre & la proportion, qui s'obſervent dans les divers mouvemens du corps.

Cadence, comme terme de danſe, ſe prend dans le même ſens que meſure & mouvement en muſique. Ainſi, ſentir la cadence, c'eſt ſentir la meſure & ſuivre le

Digitized by Google

mouvement d'un air ; ſortir de cadence, c'eſt ceſſer d'accorder ſes pas avec la meſure & le mouvement d'une pièce de muſique.

Les Danſeurs diſtinguent deux ſortes de meſures, une vraie & une fauſſe ; & conſéquemment deux ſortes de cadences, l'une vraie & l'autre fauſſe.

CADES, *Cades*, (*a*) Κάδοι, ville de l'Aſie mineure, dans la Phrygie Épictete, autrement ajoûtée. Ptolémée range cette Ville au nombre de celles de la Méonie. La Notice de Hiérocles la met parmi les villes de la Phrygie. Pline place dans la Lydie les Macédoniens Caduenes ou Cadienes, qui ſont les habitans de Cades, & les mêmes Macédoniens, dont il eſt parlé dans la lettre d'Artaxerxe, rapportée dans le dernier chapitre du livre d'Eſther. Selon Strabon, quelques-uns donnoient la ville de Cades à la Myſie.

Une médaille de Longina Domitia, femme de l'Empereur Domitien, rapportée par Patin, fait mention des habitans de cette Ville. Ils y ſont nommés Καδουνων, ſelon la façon de lire du P. Hardouin ; au lieu qu'ils ſont appellés Καλουνων, de la manière dont lit Patin, qui, par une double erreur, en fait une ville de Caloé, voiſine de Sardes. Le P. Hardouin corrige encore Κάδων, pour Ἀκάδων, que les Notices épiſcopales mettent dans la Phrygie Pacatienne. Il faut conclure, ſelon Cellarius, que cette ville de Cades étoit aux confins de la Phrygie, de la Lydie & de la Méonie. Elle a été épiſcopale ; car, Philippe, ſon évêque, ſouſcrivit au Concile, nommé *Quinoſextum* ou *Trullanum*.

CADÈS, *Cades*, Κάδης, (*b*) lieu, ou ville, qui, ſelon D. Calmet, s'appelloit auſſi Cadés-Barné, autrement la fontaine du Jugement. Elle étoit ſituée au déſert de Sin, dans l'Arabie pétrée.

Cette Ville eſt célebre par divers événemens. C'eſt à Cadès que Marie, ſœur de Moïſe, mourut. C'eſt-là que Moïſe & Aaron, ayant témoigné de la défiance à l'égard du pouvoir du Seigneur, lorſqu'ils frapperent le rocher des eaux de contradiction, furent condamnés à mourir, ſans avoir la conſolation d'entrer dans la terre promiſe. Le Roi de Cadès fut un des Princes tués par Joſué. Cette Ville fut donnée à la Tribu de Juda. Elle étoit environ à huit lieues d'Hébron vers le midi. D. Calmet croit que ce pourroit être la même ville que Cadytis.

CADESBARNÉ, *Cadesbarne*, (*c*) Κάδης Βαρνή, nom d'un lieu, éloigné du mont Choreb ou Horeb d'onze journées de chemin. C'eſt de-là que furent envoyés à

(*a*) Ptolem. L. V. c. 2. Plin. Tom. I. p. 277. Strab. p. 576.

(*b*) Geneſ. c. 14. v. 7. Numer. c. 20. v. 1. c. 27. v. 14. Joſu. c. 12. v. 22. c. 15. v. 23.

(*c*) Numer. c. 13. v. 1. 27. c. 32. v. 8. c. 34. v. 4. Deuter. c. 1. v. 2. 19. *& ſeq.* Joſu. c. 10. v. 41. c. 14. v. 7. c. 15. v. 3.

Digitized by Google

la découverte de la terre de Chanaan, les espions que Moïse dépêcha, étant campé dans le désert de Pharan; & il est dit qu'ils vinrent retrouver Moïse & Aaron au désert de Pharan vers Cadès. Il est aussi fait mention de ce lieu entre les frontieres méridionales de la terre de Chanaan. On le retrouve dans la même position aux confins méridionaux de ce païs, lorsqu'il est dit que Josué battit les Chananéens depuis Cadesbarné jusqu'à Gaza. On peut conclure de-là que Cadesbarné s'étendoit depuis le désert de Pharan jusqu'à l'extrêmité méridionale du païs de Chanaan, & que c'est le nom d'une contrée ou d'un désert, & non pas d'une Ville. Il n'y a aucun passage de l'Écriture, où ce nom soit donné à une Ville; & Eusebe dit que Caddeschbarné (c'est ainsi qu'il écrit ce terme) est un désert, qui s'étend jusqu'à Pétra, ville de Palestine. Procope de Gaza & S. Jérôme disent de même que c'est un lieu, & ne marquent point que ce soit une Ville.

Une grande partie de ce désert étoit habitée par ceux d'Édom; & on le nommoit Séïr. La preuve que l'on en apporte, c'est qu'il est dit que les Israëlites, étant venus jusqu'à Cadesbarné, voulurent franchir les montagnes des Amorrhéens, qui habitoient dans la terre de Chanaan; mais que ceux-ci les mirent en fuite, & les poursuivirent jusqu'en Séïr, & qu'étant revenus (à Cadesbarné sans doute, où auroient-ils été ailleurs qu'à l'endroit d'où ils étoient partis?) ils pleurerent & s'arrêterent à Cadès, où ils séjournerent longtems, jusqu'à ce que partant de là, ils firent le tour des montagnes de Séïr, jusqu'au païs des Moabites. Cela nous apprend que le même lieu, qui est nommé Cadesbarné en plusieurs endroits, est appellé simplement Cadès en d'autres; car, l'Hébreu ne dit que Cadès, quoique la Vulgate mette Cadesbarné au dernier verset du premier chapitre du Deutéronome; & en effet, il est quèstion de Cadesbarné en cet endroit. Mais, il ne s'ensuit pas que toutes les fois que l'Écriture nomme Cadès, il faille l'entendre de Cadesbarné.

Outre le lieu, le païs, ou le désert de Cadesbarné, il y avoit une ville nommée Cadès ou Cadesch, comme l'écrivent les Auteurs qui suivent l'Hébreu. Cette Ville étoit aux confins de la terre d'Édom ou d'Idumée. Les Israëlites, y étant arrivés, demanderent au Roi d'Édom, la permission de passer dans son païs pour se rendre dans la terre de Chanaan. Nous voici, dirent-ils, à Cadès, ville située à l'extrêmité de vos frontieres. Il est clair par ce passage, que l'Idumée étoit entre la ville de Cadès & le païs de Chanaan; que par conséquent cette ville n'étoit pas à l'extrêmité méridionale du païs de Chanaan,

(a) Genes. c. 14. v. 7. Numer. c. 13. v. 1, 22. c. 20. v. 1, 16. c. 27. v. 14. c. 33. v. 36. c. 34. v. 4. Deuter. c. 1. v. 2, 46.

Digitized by Google

comme quelques-uns l'ont cru, puiſque les Iſraëlites, qui ſe trouvoient en ce lieu, n'auroient pas eu beſoin de demander paſſage au Roi d'Édom, pour ſe rendre dans le païs de Chanaan; car, ils y auroient été déjà.

Quant à ce qui eſt dit que dans Cadès, ou auprès de Cadès, Dieu fit ſortir une fontaine d'un rocher, que Moïſe frappa, rien n'empêche que ce ne ſoit la même Cadès, qui eſt nommée la fontaine du Jugement. Elle eſt appellée Cadès du déſert de Tzin, où le peuple demanda des eaux. On lit ailleurs, *dans le déſert de Tzin, c'eſt-à-dire, à Cadès.* Ce dernier paſſage mérite un peu plus d'examen; car, il s'agit dans cet endroit de dénombrer tous les ſéjours ou campemens des Iſraëlites dans le déſert; & il n'y eſt fait mention que d'une ſeule Cadès; ſçavoir, du déſert de Tzin ou Cadès, d'où ils retournerent à la montagne de Hor, où mourut Aaron. Il s'enſuivroit de-là que Cadès, ville frontiere d'Idumée ſeroit la même choſe que Cadesbarné; car, ils camperent à Cadesbarné, ſelon le Deutéronome. Ils camperent auſſi à Cadès, ſelon le Livre des Nombres; & puiſque Cadesbarné a été quelquefois nommé ſimplement Cadès, qui empêche, dira quelqu'un, que nous ne croyons que Cadès aux frontieres d'Idumée & Cadesbarné ſont la même choſe? Si elles étoient différentes, pourquoi l'Hiſtorien ſacré ne les diſtingue-t-il point comme deux campemens différens?

Voici les raiſons qui portent à croire que c'étoient des lieux différens. 1.° Cadesbarné étoit dans le déſert de Pharan, & s'étendoit juſqu'à l'extrêmité méridionale de la terre de Chanaan; & Cadès, au contraire, étoit aux frontieres d'Idumée, d'où il falloit traverſer une partie de l'Idumée pour entrer en Chanaan. Cela eſt prouvé ci-devant. 2.° Sur ce qu'on pourroit demander pourquoi, ſi ces lieux étoient différens, ils ne ſont pas exprimés d'une maniere diſtincte; on peut répondre que c'eſt, ou parce que le déſert de Tzin étoit ſi grand, qu'il s'étendoit juſqu'à la ville de Cadès, frontiere d'Idumée, & renfermoit le déſert de Cadès, & que ſi cela n'étoit point, on n'auroit fait aucune mention du campement de Cadesbarné, mais ſeulement de celui du déſert de Tzin, où étoit Cadès, ville d'Idumée; ou parce que le peuple d'Iſraël ne fit pas long ſéjour auprès de la même Cadès. Car, il s'en faut bien que le catalogue, dont il s'agit ici, contienne généralement tous les lieux, où allerent les Iſraélites. Cela eſt prouvé par ce qui ſe lit dans les Nombres, où, ſelon l'Hébreu, le premier campement depuis Aſiongaber eſt marqué dans *le déſert qui eſt Cadès.*

Il faut remarquer ici que les Septante ſemblent avoir ſuivi quelque exemplaire différent de celui que nous avons; car, au lieu de ces paroles: *Et partant d'Etzjongeber, ils camperent dans le déſert de Sin, qui eſt Cadès;* les Septante traduiſent: *Et partant*

Digitized by Google

d'Éſiongaber, ils camperent dans le déſert de Sin, & partant du déſert de Sin, ils camperent dans le déſert de Pharan, celui-ci eſt Gadès. L'Auteur de la Vulgate lit comme l'Hébreu: *Et partant de la [d'Aſiongaber], ils vinrent au déſert de Sin, celui-ci eſt Cadès.* Il faut remarquer encore que le texte Hébreu diſtingue deux déſerts parcourus par les Iſraëlites, dont l'un y eſt nommé Sin, plus voiſin de l'Égypte, & l'autre Tzin, qui étoit voiſin du païs de Chanaan. C'eſt à ce dernier que commençoit la terre de Chanaan. C'eſt-là qu'étoit la ville de Cadès, frontiere d'Idumée; & c'eſt de-là que cette Ville eſt appellée Cadès du déſert de Tzin. Mais, la Vulgate ne diſtingue point ces deux déſerts, de Sin & de Tzin, & met Sin pour l'un & pour l'autre.

Il ſemble que ce déſert de Tzin étoit d'une grande étendue, & que le païs de Cadesbarné en faiſoit partie. Sans cela, il faudroit avouer que parmi les campemens des Iſraëlites au déſert, rapportés dans le livre des Nombres, il n'eſt fait nulle mention de Cadeſbarné; car, il y eſt dit ſeulement qu'ils vinrent d'Aſiongaber au déſert de Tzin, celui-ci eſt Cadès. A cela ſe rapporte le paſſage du premier verſet du vingtième chapitre des Nombres, où l'on lit qu'ils vinrent dans le déſert de Tzin; & que le peuple ſéjourna à Cadès, & cette Cadès eſt qualifiée peu après Ville aux confins d'Édom. Ils camperent outre cela à Cadesbarné au déſert de Pharan. Or, ces lieux ſont diſtinctement marqués. Il faut donc conclure qu'il n'eſt point parlé de cette Cadesbarné dans le catalogue du trente-troiſième chapitre des Nombres, ſi l'on ne veut pas avouer qu'elle y eſt compriſe ſous le nom du déſert de Tzin. Il ſemble que ce déſert de Cadès prenoit ſon nom de la ville de Cadès, frontiere d'Idumée. Il ne faut pas concevoir ces déſerts de Tzin & de Cadesbarné comme différens & voiſins l'un de l'autre dans un ſi petit eſpace des frontieres méridionales. Il vaut mieux dire que Cadesbarné faiſoit partie du déſert de Tzin.

CADÈS DE NEPHTHALI, (*a*) *Cades de Nephthali*, ou Cédès de Nephthali, ville de Paleſtine dans la haute Galilée. Joſephe la nomme Cédeſe; & le livre de Tobie, Cydis. Cette Ville étoit au-deſſus de Naaſſon, ayant Séphet à ſa gauche ou au ſeptentrion. Elle fut donnée à la Tribu de Nephthali, & cédée enſuite aux Lévites de la famille de Gerſon pour leur demeure, & enfin déclarée Ville de refuge. Selon les Septante dans l'énumération des villes ſacerdotales au livre de Joſué, on trouve deux Cadès, l'une dans la Tribu de Nephtali, nommée bien expreſſément Cadès de Galilée, & l'autre dans la Tribu de Zabulon. Mais, ni l'Hébreu ni la Vulgate ne connoiſſent

(*a*) Joſu. c. 19. v. 36. c. 20. v. 7. c. 21. v. 32. Tob. c. 1. v. 1, 2. Maccab. L. I. c. 11. v. 63. Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 140.

Digitized by Google

point cette seconde. Eusebe & S. Jérôme écrivent Cédès, & mettent cette Ville à vingt milles de Tyr, près de Panéas. Ils ajoûtent qu'on la nommoit Cidissus.

CADETES, *Cadetes*, (*a*) peuples des Gaules, au rapport de César. Cet Auteur en parle au septième livre de ses Commentaires, & il les nomme entre les Ambibares & les Osismiens.

Sanson, dans ses remarques sur la carte de l'ancienne Gaule, s'exprime ainsi au sujet des peuples dont il s'agit. » *Cadetes* & » *Caletes* sont deux noms, qui se » ressemblent tellement, qu'il y » a quelque apparence qu'ils » doivent être une même chose; » & celui de *Caletes* étant mieux » connu que *Cadetes*, *Cadetes* » semble devoir être corrigé en » *Caletes*, & je ne suis pas fort » éloigné de cette conjecture. » Néanmoins, il y a de quoi juger qu'ils peuvent être des peuples » différens. César L. II. & L. » VIII. joint toujours les peuples » *Caletes* avec les *Vélocasses*, & » les arme avec les Belges, comme étant au de-là de la Seine à » l'égard des Celtes, & comme » dans le territoire & dans le » corps des Belges. *Cadetes* L. VII. » sont entre les cités Armoriques » ou Maritimes, les plus avancées vers la mer; sçavoir, *Curiosolites*, *Osismii*, *Rhedones*, » *Ambibarii*, *Unelli*; & ici les » *Cadetes* conviendront mieux » avec le diocèse de Bayeux » qu'avec le païs de Caux. Strabon semble confirmer cette opinion, quand il parle des marchandises, qui se transportent de » l'Italie dans la grande Bretagne. Il dit que de la mer Méditerranée elles remontent par le » Rhône & par la Saône; d'où » étant portées par terre jusqu'à » la Seine, elles descendent par » cette rivière, *in Oceanum & Lexovios & Yadetos*; *unde in Britanniam diurno brevior est cursus*. C'est-à-dire, dans l'Océan & dans les peuples de Lisieux & de Caën, d'où le passage en la grande Bretagne se fait en moins d'un jour. En suivant le fil de ce texte, après que la Seine est tombée dans l'Océan, les peuples *Lexovii & Yadeti*, ou plutôt *Cadeti*, comme veulent les Interpretes de Strabon, suivent la côte de la Gaule, ayant toujours la grande Bretagne vers le septentrion. Et comme *Lexovii* répondent au dioceſe de Lisieux, ainsi *Cadeti* ou *Cadetes* répondront au diocèse de Bayeux, dans lequel diocèse Caën semble retenir quelque chose de l'ancien nom. César a donc fait quelque distinction de *Caletes*, qu'il met entre les Belges, & de *Cadetes* qu'il place entre les villes maritimes les plus avancées vers la grande mer; & Strabon a ainsi pris le sens de César. De-plus, tous les diocèses de la Normandie répondent chacun à leur ancien peuple, hormis ce-

(*a*) Cæs. de Bell. Gall. L. VII. p. 353. Strab. p. 189.

Digitized by Google

» lui de Bayeux, qui ne peut » répondre à aucun ancien peu» ple dans César, si ce n'est à ce» lui de *Cadetes*. Il est vrai, qu'en » toutes ces raisons, il y a de » quoi disputer; mais, il suffit » d'avoir distingué les *Cadetes* » d'avec les *Caletes*, & d'en » avoir fait deux peuples différens jusqu'à un plus grand » éclaircissement de cette difficulté. » *Voyez* Caletes.

CADICIA, *Cadicia*, (*a*) veuve de Scévinus, fut accusée d'avoir eu part à la conjuration formée contre Néron, l'an de Jesus-Christ 65. Mais, elle n'apprit qu'elle étoit accusée que par la peine qui fut prononcée contre elle. On la bannit de l'Italie.

CADIS, *Cadis*, nom d'une des Tribus de l'Attique, au rapport de Pollux.

CADISQUE, *Cadiscus*, (*b*) sorte de coupe à boire, dont se servoient les Anciens, selon D. Bernard de Montfaucon.

CADIUS RUFUS, *Cadius Rufus*, (*c*) gouverneur des Bithyniens, qu'il vexa par ses concussions. Ces peuples en porterent leurs plaintes à l'Empereur Claude; & Cadius Rufus fut condamné l'an de J. C. 49.

CADIZ. *Voyez* Gades.

CADMÉE, *Cadmea*, (*d*) Καδμεία, nom de la citadelle de Thebes en Béotie. Elle prit ce nom de Cadmus, qui en fut le fondateur. Elle étoit assise sur une hauteur, & porta d'abord le nom de ville. Mais, cette Ville s'étant accrue avec le tems, ce que l'on appelloit Cadmée ne fut plus qu'une citadelle par rapport à la Ville basse, que l'on bâtit depuis, & que l'on nomma Thebes.

La troisième année de la 99.e Olympiade, l'an 382 avant J. C., les Lacédémoniens, malgré les traités de paix qui existoient en ce tems-là, se saisirent de la citadelle de Cadmée, par le motif que nous allons dire. Comme ils voyoient que la Béotie enfermoit un grand nombre de villes, peuplées d'habitans extrêmement braves, & que Thebes sur tout, qui étoit la capitale de la province, conservoit toujours son ancienne réputation; ils craignirent qu'à la première occasion, elle n'affectât la primauté sur toute la Grece. Ils ordonnerent donc secrétement à leurs généraux de se saisir de Cadmée, dès qu'ils le pourroient faire. Phébidas, qui avoit été nommé pour conduire des troupes, contre les Olynthiens, s'acquitta d'abord de la seconde commission, & prit Cadmée. Les Thébains irrités coururent en armes, quoique trop tard, à la défense de leur citadelle; mais, il se donna un combat, où Phébidas vainqueur dissipa aisément un secours tumultueux. Il envoya ensuite en exil trois cens des princi-

(*a*) Tacit. Annal. L. XV. c. 71. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 435.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 148.

(*c*) Tacit. Annal. L. XII. c. 22. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 194.

(*d*) Strab. pag. 412. Paus. pag. 93, 193, 549, 550. Diod. Sicul. pag. 467. *& seq.* Corn Nep. in Epamin. c. 10. in Pelop. c. 1, 3.

paux

Digitized by Google

paux citoyens ; & après avoir mis une forte garnison dans cette place, il revint à son affaire principale. Cependant, les Lacédémoniens, condamnés & déshonorés dans toute la Grece par cette infraction des traités, se contenterent de condamner Phébidas à une amende pécuniaire, mais sans retirer leur garnison de la place qu'il avoit surprise. Ainsi, les Thébains, dépouillés de leur liberté, demeurerent soumis à Lacédémone.

Les habitans de cette dernière ville étoient encore maîtres de Cadmée quatre ans après ; & comme ils avoient chassé des maisons du lieu plusieurs habitans des plus considérables, ces bannis y revinrent pourtant, & par le secours des Athéniens ils y rentrerent de nuit. Ils tuérent d'abord dans leurs propres maisons & dans leurs lits tous ceux, qui adhéroient aux Lacédémoniens ; après quoi, se déclarant en public pour le rétablissement de la liberté, ils attirerent tous les Thébains à leur parti. Ainsi, la multitude s'assemblant en armes au tour d'eux, ils furent en état, dès le point du jour, d'assiéger Cadmée. La garnison, qui occupoit cette citadelle de la part des Lacédémoniens, & qui montoit, en comptant les alliés, au nombre de quinze cens hommes, envoya sur le champ à Sparte la nouvelle de cette attaque & du soulevement des Thébains, en demandant du secours contr'eux. Cependant, comme les assiégés combattoient dans un poste avantageux, ils blesserent & tuerent même bien du monde aux assiégeans. Les Thébains, qui ne doutoient pas qu'il ne vînt du secours aux Lacédémoniens de divers endroits de la Grece, envoyerent des ambassadeurs à Athènes, pour représenter à la République qu'ils avoient pris son parti & sa défense, dans le tems qu'elle étoit opprimée par les trente tyrans, & pour l'inviter à rendre la pareille aux Thébains & à les secourir, avant que tous les alliés de Lacédémone fussent rassemblés contre eux. Le peuple, ayant entendu la demande des ambassadeurs, décida qu'il falloit envoyer sur le champ toutes les forces nécessaires pour délivrer Thebes.

Démophon, qu'on avoit nommé général, arriva si promptement, qu'il surprit les Thébains même ; & tout ce qu'il y avoit d'hommes portant les armes dans la Béotie étant accourus à la défense commune, les Thébains se virent bientôt une grosse armée. Ils n'avoient pas moins de douze mille hommes de cheval. Comme ils étoient tous animés de la même ardeur pour le siege, on partagea les travaux par bandes égales ; de sorte que les attaques ne discontinuoient ni jour ni nuit. Les ennemis, assiégés dans Cadmée, se défendoient vaillamment, sur l'espérance que leur commandant leur donnoit de l'arrivée prochaine des Lacédémoniens. Pendant le tems du moins, qu'ils eurent des vivres, ils profiterent de l'avantage du lieu, qui étoit fort escarpé ; & il en coûta aux assiégeans

Digitized by Google

bien des blessés & bien des morts. Mais, les provisions étant consumées, avant que les Lacédémoniens eussent terminé leurs délibérations sur le secours qu'on devoit porter à la place, la dissention se mit entre les assiégés. Ceux, qui étoient de Lacédémone même, soûtenoient qu'il falloit se défendre jusqu'à la mort; mais, les simples alliés, qui faisoient le plus grand nombre, vouloient qu'on rendît Cadmée. Il fallut céder à la pluralité; & la garnison, relâchée & renvoyée sur sa parole & sur son serment, sortit de cette forteresse, & retourna dans le Péloponnèse. *Voyez* Thebes.

La Béotie, selon Étienne de Byzance, porta le nom de Cadmée. Carthage le porta aussi, au rapport d'Eustathe.

CADMÉENS, *Cadmæi*, (*a*) nom donné aux Thébains, à cause de Cadmus, duquel ils descendoient. On trouve ce nom employé dans Homère.

CADMIA. (*b*) Ce fut par le moyen des ouvriers, que Cadmus avoit amenés avec lui, que ce chef de colonie trouva une mine d'or dans le mont Pangée en Thrace, & le cuivre rouge à Thebes même où il s'établit. C'est pourquoi, on appelle encore aujourd'hui Cadmia la pierre minérale, qu'on fait fondre avec le cuivre rouge, pour en faire de jaune.

CADMONÉENS, *Cadmonæi*, autrement Cedmonéens. *Voyez* Cedmonéens.

CADMUS, *Cadmus*, (*c*) Κάδμος, héros, dont le nom est célebre chez les Mythologues. La quatrième année du regne d'Hellen, fils de Deucalion, deux cens ans ou environ avant la prise de Troye, l'an 1350 ou 60 avant l'Ére Chrétienne, Cadmus vint par mer des côtes de Phénicie & des environs de Tyr & de Sidon, pour chercher un établissement dans la Grece. Il se saisit d'une partie de la Béotie, bâtit la citadelle, qui, de son nom, fut nommée Cadmée, & y établit le siege de sa domination. Ce ne fut pas, au reste, sans trouver beaucoup de résistance de la part des anciens habitans de ce canton, que Cadmus forma son nouvel établissement. Les Hyantes sur tout s'y opposerent avec courage; mais, un combat décisif les obligea d'a-

(*a*) Homer. Iliad. L. V. v. 804.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 351, 352. T. VI. p. 131.

(*c*) Plin. Tom. I. pag. 412. *& seq.* Paus pag. 189. 209, 549. *& seq.* Strab. pag. 321, 326, 401, 680. Diod. Sicul. pag. 14, 140. *& seq.* Suid. Tom. I. pag. 1343. Plut. Tom. I. pag. 463. Herod. L. I. c. 56, 146. L. II. c. 49. L. IV. c. 147. L. V. c. 56. *& seq.* Athen. pag. 462, 658. Ovid. Metam. L. III. c. 1. *& seq.* L. IV. c. 7, 8. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 114. *& suiv.* Tom. III. pag. 351, 352. Tom. VI. pag. 107. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 233. *& suiv.* Tom. III. pag. 401. Tom. IV. pag. 386. Tom. V. pag. 70, 75, 311. Tom. VI. pag. 319. *& suiv.* Tom. VII. pag. 268. Tom. VIII. pag. 111. Tom. IX. pag. 57, 206. Tom. XII. pag. 119. Tom. XIV. pag. 210. *& suiv.* Tom. XVI. p. 51. Tom. XVIII. pag. 10, 26. Tom. XXI. pag. 10, 11.

Digitized by Google

bandonner le païs & d'aller chercher une retraite ailleurs. Les Aoniens, devenus ſages aux dépens de leurs voiſins, ſe ſoumirent volontairement au vainqueur, qui les reçut au nombre de ſes ſujets, & leur laiſſa leurs villages; de ſorte qu'ils ne firent plus qu'un peuple avec les Phéniciens.

Telle eſt en abrégé l'Hiſtoire de cette colonie; mais, comme les Grecs mêloient ſans ceſſe dans leurs Antiquités, une infinité de fictions, il faut prendre cette hiſtoire dans ſon origine, & l'expliquer par les monumens les plus certains, que l'Antiquité nous ait laiſſés.

On a feint qu'Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie, fut enlevée par Jupiter, qui avoit conçu pour elle une forte paſſion. Au bruit de l'enlevement de cette Princeſſe, Agénor la fit chercher de tous côtés, & ordonna à ſes enfans de s'embarquer & de ne point revenir ſans l'avoir trouvée. Hygin nomme les trois Princes, qu'Agénor envoya à ſa découverte. Le premier étoit Cadmus, qui fixa ſon ſéjour dans la Béotie; le ſecond, Cilix, qui s'arrêta dans la partie de l'Aſie mineure, qui depuis a porté le nom de Cilicie; & le troiſième, Phénix, qui paſſa dans l'Afrique. C'eſt ainſi que les Poëtes & les Mythologues racontent ce fait; mais, Conon, dans Photius, dit que le véritable ſujet du voyage de Cadmus [ce qu'on doit auſſi entendre de ſes deux freres] étoit l'eſpérance qu'il avoit de faire quelque conquête en Europe, & d'y établir ſa colonie; & que l'enlevement de ſa ſœur n'avoit été réellement que le prétexte de ſon voyage. Cadmus ayant parcouru une partie de la Grece, ſans en apprendre de nouvelles, ſongea à s'établir dans la Béotie, où il fit bâtir la fameuſe ville de Thebes, ſur le modele de celle d'Égypte, dont il étoit originaire, ou, pour parler plus juſte, une citadelle qui fut appellée de ſon nom Cadmée, & jetta les fondemens de la ville de Thebes, qui fut achevée par ſes ſucceſſeurs, & environnée de murailles par Amphion.

Il n'y a rien que de fort naturel dans un pareil établiſſement; & une narration toute ſimple auroit ſuffi pour nous en tranſmettre la mémoire. Mais, ce n'étoit pas ainſi que les Grecs travailloient pour la poſtérité. On mêla dans ce récit tout le merveilleux, dont on put s'aviſer. Cadmus, dit-on, ayant envoyé ſes compagnons dans un bois conſacré à Mars, y puiſer de l'eau pour un ſacrifice, qu'il vouloit offrir aux Dieux, avant que de jetter les fondemens de ſa nouvelle ville, un dragon, qui avoit la garde de ce lieu, les dévora. Cadmus, pour venger leur mort, combattit & tua ce monſtre, en ſema les dents, d'où ſortirent des hommes armés. On ajoûte qu'il jetta une pierre parmi eux; ce qui les troubla ſi fort, qu'ils s'entrebattirent, & ſe tuerent tous, excepté cinq, qui lui aiderent à bâtir la ville, dont nous venons de parler.

Ceux, qui ne veulent pas approfondir ces ſortes de matières,

Digitized by Google

ſe contentent de dire, d'après Paléphate & quelques autres, que ce dragon étoit un Roi du païs, nommé Draco, fils de Mars; que ſes dents myſtérieuſes étoient ſes ſujets, qui ſe rallierent après ſa défaite; que Cadmus les fit tous périr, à l'exception d'Echionius, d'Édéus, d'Hipénor, de Pélore & d'Échion, qui ſe rangerent de ſon parti. Ou bien on dit, avec Héraclite, que Cadmus tua en effet un ſerpent, qui cauſoit beaucoup de déſordre dans la Béotie; ce qui étoit aſſez ordinaire dans les païs, où l'on alloit établir quelque colonie. Mais, Bochart & M. le Clerc après lui, croyent que la fable vient de ce qu'un même mot Phénicien ſignifie les dents d'un ſerpent, ou des javelots garnis d'airain, & que celui, qui veut dire cinq, veut dire auſſi armé. Ainſi, les Grecs, qui écrivoient l'Hiſtoire de ce chef de colonie ſur les Annales Phéniciennes, au lieu de dire que Cadmus, arrivant dans leur païs, avoit armé ſes ſoldats de javelots garnis d'airain, de caſques & de cuiraſſes, ce qui étoit alors tout-à-fait nouveau dans la Grece, aimerent mieux raconter, à l'aide de l'équivoque, qu'il avoit cinq compagnons nés des dents d'un ſerpent.

Rien ne prouve mieux que c'étoit une expreſſion figurée, qui avoit donné lieu à cette fable, que ce que raconte Hérodote de Pſammétiçus, roi d'Égypte. Ce Prince, ayant été relégué dans des marais, fit conſulter l'oracle de Latone, qui lui apprit qu'il ſeroit rétabli par des hommes d'airain ſortis de la mer; ce qui lui parut d'abord une chimere. Cependant, quelques années après, une troupe d'Ioniens, qui avoient été obligés de relâcher en Égypte, parurent ſur le rivage avec leurs armes & leurs cuiraſſes d'airain; & ceux, qui les apperçurent, rapporterent au Roi, que des hommes armés de cuiraſſes pilloient la campagne. Pſammétiçus comprit alors le ſens de l'oracle; & ayant fait alliance avec eux, il remonta ſur le trône. Ces hommes d'ailleurs ſortis de la mer, & ces autres ſortis de terre ne ſont autres que des ſoldats, qui aiderent Cadmus & Pſammétiçus à rétablir leurs affaires; & ce qui confirme la conjecture de Bochart, c'eſt que ce fut Cadmus, qui porta en Grece, ou qui inventa l'uſage des cuiraſſes & des javelots, ainſi que nous l'apprend Hygin.

Cependant, M. l'abbé Banier croit que ſans tant de raffinement, on peut très-raiſonnablement penſer que ces hommes, ſortis de terre & des dents du dragon, étoient des gens du païs, que Cadmus trouva le moyen de mettre dans ſes intérêts, & qui, l'ayant aidé à ſe défaire de ſes ennemis, lui ſervirent dans la ſuite à bâtir la citadelle, qui le mit à couvert des inſultes de ſes voiſins.

Suivant la fable rapportée par Ovide, par Apollodore & par Séneque, l'oracle avoit appris à Cadmus, qu'au lieu où il trouveroit une vache, il devoit bâtir une ville, ce qu'il fit. Et c'eſt pour cela qu'il donna au païs le nom de

Digitized by Google

Béotie, *Bœotia à bove.* Mais, cette fiction n'eſt fondée que ſûr l'ignorance ou la crédulité des Grecs, qui ne ſçavoient pas que Cadmus avoit donné ce nom au païs, où il s'étoit établi, à cauſe de la qualité de ſon terroir, couvert de boue & de marécages, comme le remarque encore Bochart.

Cadmus, après avoir regné long-tems dans la Béotie, avec ſa chere Hermione, vit ſe former contre lui une conjuration. Obligé de ſe retirer avec ſa femme & ſon fils Polydore en Illyrie, il y mena une vie fort cachée; ce qui fit peut-être publier après ſa mort, qu'il avoit été changé en ſerpent, comme le diſent Ovide & Plaute.

Les Phéniciens, ou plutôt les Iduméens, s'appelloient anciennement Achiviens ou Hévéens; nom, qu'ils ont toujours gardé depuis leur établiſſement dans la Grece. Or, le mot *chiva* en Hébreu veut dire un ſerpent; & c'eſt ſans doute ce qui donna lieu aux ſujets de Cadmus, ſurnommés Achiviens, qui n'avoient rien de meilleur à dire de la vie obſcure & de la mort de leur Héros, de publier, à la faveur de ce mot, que Cadmus & Hermione avoient été changés en ſerpens; & même pour rendre la choſe plus authentique, ils firent élever en Illyrie des ſerpens de pierre, comme des monumens du changement ſurnaturel de leur fondateur. Ainſi, toutes ces idées de dragons & de ſerpens, qu'on trouve répandues dans les Poëtes, qui parlent de ce Prince, tirent de-là leur origine. Mais, ſi l'on ne veut point s'en rapporter à l'Auteur qu'on vient de citer, on peut rendre raiſon de cette dernière fable, en rapportant ce que dit Aulu-Gelle des Illyriens.

Selon cet Auteur, les anciens habitans de l'Illyrie avoient deux paupierres à chaque œil; & ils avoient en même tems la vue ſi perçante, que s'il arrivoit qu'ils regardaſſent quelqu'un, ils le tuoient comme auroit fait un dragon ou un baſilic. Cette opinion, vraie ou fauſſe, qu'on avoit des Illyriens, peuples d'ailleurs groſſiers & ſauvages, les faiſoit apparemment appeller par les Grecs, des ſerpens & des dragons; & par conſéquent lorſque Cadmus ſe fut retiré parmi eux, on dut dire qu'il étoit devenu un Illyrien, un dragon, un ſerpent; expreſſion méthaphorique, qui, dans la ſuite, fut priſe à la lettre.

Cadmus avoit fait bâtir une ville en Illyrie, qu'il appella Lygnès; & Bochart, toujours ingénieux & fécond en conjectures, en produit une bien vraiſemblable ſur le nom de cette ville & ſur le lac de même nom, au païs des Enchéléens, peuples d'Illyrie, parmi leſquels Cadmus ſe retira. Il y a apparence, dit-il, qu'il lui donna un nom Phénicien. Or, comme le lieu où il bâtit, étoit très-marécageux, il la nomma Lichnoth, qui eſt la contraction de Lécanoth; terme, qui, dans cette langue, veut dire un roſeau. Ainſi, la ville & le lac porterent depuis le même nom; à moins qu'on ne veuille tirer cette origi-

Digitized by Google

ne de la langue Grecque, quoique cela ne ſoit pas ſi vraiſemblable, & dire que ce nom venoit de ce que ce lac abondoit en coquilles ; ce qui le fit ainſi nommer, auſſi-bien que le peuple & la ville voiſine, Ἐγχελείοι. C'eſt pourquoi, Enchéléens, *quaſi anguillares*, ou *ad anguillas pertinentes*.

Tout le monde ne convient pas que Cadmus fût fils d'Agénor. On prétend qu'il n'étoit qu'un de ſes officiers, & Hermione une chanteuſe, qu'il avoit débauchée ; & que ce n'eſt que pour lui faire honneur, que les Grecs ont dit qu'il avoit ce Prince pour pere. Evhémere dit, au rapport d'Athénée, qui nous en a conſervé le fragment, que Cadmus étoit cuiſinier du roi de Sidon ; & qu'étant devenu amoureux d'Hermione, une des muſiciennes de ce Prince, il l'avoit enlevée, & s'étoit retiré en Grece ; circonſtance, qui ne faiſoit guere d'honneur à Bacchus, ſon petit-fils, que les Grecs mirent au rang de leurs dieux.

Il y en a qui ſoûtiennent que Cadmus n'eſt pas un nom propre, mais un nom appellatif, qui ſignifie conducteur ; parce qu'en effet, il ſortit de Phénicie, non pour aller chercher Europe, mais pour conduire une colonie dans la Grece. Bochart prétend qu'il ne fut appellé Cadmus, que parce qu'il ſortit de l'orient de Phénicie, païs que l'Écriture Sainte appelle Cadmonim, qui veut dire oriental, & du côté du mont Hermon, qui étoit la partie la plus orientale de la Phénicie, d'où s'étoit formé vraiſemblablement le nom d'Hermione, donné à ſa femme.

Selon les Anciens, ce fut Cadmus qui apprit aux Grecs l'uſage des lettres, qu'ils ignoroient auparavant. Ces lettres, qu'Hérodote nomme Cadméennes ou Phéniciennes, furent appellées dans la ſuite Ioniennes ; ce qui doit être entendu de la manière, dont nous allons l'expliquer avec M. l'abbé Banier.

Il n'y a nulle apparence que l'uſage des lettres, qui eſt vraiſemblablement auſſi ancien que le monde, ait été ignoré dans la Grece juſqu'au tems de Cadmus ; mais, ce qui a donné lieu à cette opinion, c'eſt que ce Héros porta dans ce païs un nouvel alphabet, dont les Grecs ſe ſervirent dans la ſuite, à la place de l'alphabet Pélaſgien, qui étoit en uſage parmi eux depuis un long-tems. Il faut remarquer cependant que cet alphabet n'avoit que ſeize lettres. Palamede y en ajoûta quatre ; & Simonide de Mélos, quatre autres. C'eſt ainſi que fut formé cet alphabet, dont les ſeize premières lettres étoient Phéniciennes ; ce qui eſt ſi certain, que les anciens caractères Grecs ſont entièrement ſemblables aux caractères Phéniciens, comme tous les Sçavans en conviennent.

On ne ſçauroit révoquer en doute que les lettres ne fuſſent connues dans la Grece avant Cadmus, comme on vient de le dire. Les Pélaſgiens, qui étoient les plus anciens peuples du païs, en avoient l'uſage. Euſtathe en eſt garant. Cet ancien Auteur, ex-

Digitized by Google

pliquant l'épithete de Divins, θεῖοι, qu'Homère donne aux Pélasgiens, dit : » Homère les nomme Divins, parce qu'ils furent » les seuls, qui, après le déluge » de Deucalion, conserverent » l'usage des lettres. « Pline semble confirmer ce sentiment, en disant *Pelasgos in latium litteras attuliſſe*. Il est vrai que Diodore de Sicile prétend que les Pélasgiens furent le premiers, qui changerent les caractères Phéniciens de Cadmus, & que leurs lettres furent à cause de cela, appellées Pélasgiennes ; ce qui prouveroit que ces peuples n'en avoient pas auparavant. Cependant, Vossius n'est pas excusable d'avoir dit, *se non legiſſe ullas fuiſſe in Græcia litteras Cadmæis antiquiores*, puisqu'il avoit lu Eustathe, qui dit le contraire. M. de Grant-Menil, dans sa Grece, donne un bon sens au passage de Diodore de Sicile, en disant qu'il prétend que les lettres Cadméennes étant reçues dans la Grece, on appella l'ancienne écriture la Pélasgienne ; & s'il n'a pas voulu dire cela, il s'est contredit, puisqu'il assure ailleurs que les Grecs avoient l'usage des lettres avant Cadmus.

Outre l'alphabet, dont nous venons de parler, Cadmus apporta en Grece le culte de la plûpart des divinités d'Égypte & de Phénicie, comme l'attestent Diodore de Sicile & la plûpart des anciens Auteurs, mais sur tout celui d'Osiris ou Bacchus. Ce Prince, ayant fait un voyage dans l'isle de Samothrace, se fit initier aux mystères des dieux Cabires & de la Mere des dieux, dont le culte étoit alors fameux dans ce païs. Diodore de Sicile nous apprend que lorsqu'il s'arrêta dans l'isle de Rhodes, il y fit bâtir un temple à Neptune, pour se rendre ce dieu favorable dans le reste de sa navigation. Il y a apparence, pour le dire en passant, que les Rhodiens avoient reçu dès-lors le culte de Neptune par leur commerce avec les Libyens, qui, selon Hérodote, l'honorerent de tout tems.

Enfin, on dit que Cadmus apprit aux Grecs l'art de fondre les métaux, jusqu'alors inconnu à la Grece, & de les faire servir à plusieurs usages ; ce qui s'accorde avec ce que nous avons dit de ces javelots d'airain, dont il étoit l'inventeur.

L'histoire de la famille de Cadmus nous a été conservée par les Anciens, sur tout par Apollodore ; & on la trouve aussi conformément à cet Auteur sur un fragment de la Table Iliaque, conçu en ces termes : » Cadmus eut » d'Harmonie quatre filles, Ino, » Agavé, Autonoé, Sémelé & » un fils nommé Polydore. Aristée & Autonoé eurent pour fils » Actéon. Athamas & Ino eurent Léarque & Mélicerte ; » Échion & Agavé, Penthée. » Jupiter, s'étant approché de » Sémelé & l'ayant foudroyée, » tira de son sein Dionysius ou » Bacchus, & le tint dans sa » cuisse, d'où il le tira ensuite, » & le donna à nourrir à Ino. «

Comme toute cette famille fut extrêmement malheureuse, on

Digitized by Google

publia, pour soûtenir la fable de l'enlevement d'Europe, que la jalouse Junon avoit persécuté sa rivale jusques dans les descendans de Cadmus, son frere; ou que Vulcain, pour se venger de l'infidélité de Vénus, sa femme, donna à Hermione, qu'elle avoit eue de Mars, un habit teint de toutes sortes de crimes; ce qui fit que les enfans de Cadmus furent tous des scélérats. Quoi qu'il en soit, il est vrai que les crimes & les désastres les plus grands furent le partage de cette famille. Ino, qui épousa Athamas, périt malheureusement avec ses enfans. Agavé, femme d'Échion, vit déchirer par les Bacchantes le malheureux Penthée, son fils, parce qu'il avoit voulu s'opposer aux infamies, qui s'étoient mêlées dans les cérémonies de Bacchus. Autonoé, femme d'Aristée, eut la douleur de voir le jeune Actéon, son fils, changé en cerf & déchiré par ses chiens, en punition de ce qu'il avoit vu Diane dans le bain. Enfin, Sémelé périt d'une manière tragique, si nous en croyons les Poëtes, parce qu'elle avoit voulu voir Jupiter, son amant, avec toute sa majesté divine.

Malgré tous les malheurs arrivés à la famille de Cadmus, plusieurs de ceux qui la composoient, furent mis au nombre des dieux ou des demi-dieux. Pausanias parle des monumens héroïques, qu'on avoit élevés en l'honneur de ce Prince, comme aussi du culte qu'on rendoit à Aristée, l'un de ses petits-fils, au malheureux Actéon, qui, selon Pausanias, fut reconnu comme un Héros par les Orchoméniens, à Sémelé & à Ino, filles de Cadmus. Un autel, déterré près de Cologne & expliqué par un Académicien de Lyon, nous apprend que les deux autres filles de Cadmus participoient aussi aux mêmes honneurs. L'Inscription, qui est sur cet autel, porte, *DEÆ SEMELÆ ET SORORIBUS EJUS DEABUS, &c.*

De tout ce qui vient d'être dit, on peut tirer ces conséquences. 1.° Que Cadmus étoit un prince étranger, originaire de Phénicie. 2.° Que le païs, qu'il habitoit avant sa retraite dans la Grece, étant à l'orient du mont Hermon, les Hébreux donnerent à cette contrée le nom de Cadmi ou Cadmon. 3.° Que les peuples, qu'il amena avec lui, se nommoient Hévéens; d'où est venue la fable des serpens ou des dragons, que Bochart a si bien expliquée. 4.° Que les Grecs ont dit que Cadmus étoit fils du roi de Sidon, quoiqu'il ne fût que chef de sa cuisine. 5.° Que les Cadmonéens & les Hévéens n'étoient qu'un même peuple, & que le premier de ces deux noms ne leur avoit été donné que parce qu'ils habitoient à l'orient. 6.° Que c'est du mont Hermon, que la femme de Cadmus fut nommée Hermone ou Hermione. 7.° Qu'on n'a dit qu'ils avoient été l'un & l'autre changés en serpens, qu'à cause du nom d'Hévéens qu'ils portoient. 8.° Que ce qui donna lieu de dire que les soldats de Cadmus étoient au nombre de cinq, ce fut l'équivoque d'un mot Phénicien, qui

Digitized by Google

veut dire cinq ou armés, & qu'on a préféré pour la fable la première signification à la seconde. 9.° Qu'une pareille mépriſe a donné lieu aux Grecs, ſelon Hygin, de dire que ce Prince étoit l'inventeur des uſages, que l'on fit dans la ſuite de l'airain, & qu'il avoit trouvé la pierre, qui ſert à faire le cuivre, nommée par Pline Cadmia. 10.° Que ce Prince, chaſſé de Thebes par Amphion & Zéthus, ſelon Euſebe, conduiſit une partie de ſa colonie dans le lieu de ſon exil. 11.° Qu'on peut, & qu'on le doit peut-être, détacher entièrement l'hiſtoire de Cadmus, de celle de l'enlévement d'Europe, quoique les Auteurs Grecs les aient jointes enſemble. 12.° Enfin que par les générations depuis Therſandre, qui vivoit au commencement de la guerre de Troye, en remontant juſqu'à Cadmus, on peut fixer l'époque de l'entrée de ce chef des Phéniciens dans la Béotie, ainſi que celle de Dardanus dans la Phrygie, à l'an 200 avant la priſe de Troye. En effet, on ne trouve entre Cadmus & Therſandre qui fut tué par Télephe la première année du ſiege de cette ville, que ſix générations, Cadmus, Penthée, Polydore, Labdacus, Laius, Œdipe, Polynice & Therſandre; & ces ſix générations, ſuivant la manière ordinaire de compter, ne donnent que 200 ans.

On peut remarquer d'abord que nous nommons huit perſonnes, qui devroient faire ſept générations. Mais, Penthée & Polydore n'en forment qu'une; & leurs regnes, ſur tout celui de Penthée, furent fort courts. Enſuite, on objectera peut-être que nous ne nommons ni Amphion, ni ſon grand-oncle Lycus, qui regnerent l'un & l'autre à Thebes, auſſi-bien que Créon après la mort de Laius, tué par Œdipe. Mais, ces trois Princes, qui uſurperent la couronne, les deux premiers ſur Polydore, & le dernier pendant l'interregne qui ſuivit la mort de Laius, n'augmenterent point le nombre des générations de la famille de Cadmus, qui ſe ſuivirent également pendant l'eſpace de tems que regnerent ces trois Princes; & on ne doit les regarder que comme des regnes précaires, qui, ſans les malheurs arrivés à cette famille, auroient pu également être remplis par les ſucceſſeurs de Cadmus. Un récit abrégé de ces regnes va éclaircir ce qui paroît obſcur en cet endroit.

Cadmus, chaſſé du trône, comme nous l'avons dit, Penthée fut mis à ſa place; mais, ayant été déchiré par les Bacchantes, il eut pour ſucceſſeur Polydore, qui fut auſſi chaſſé pour avoir voulu réformer le culte de Bacchus, devenu fort indécent. Labdacus, ſon fils, lui ſuccéda, & épouſa Nyctéis, fille de Nyctéus, dont il laiſſa un fils, nommé Laius, qui n'étoit encore qu'au berceau, lorſque ſon pere mourut. Cette circonſtance engagea Lycus, frere de Nyctéus, à s'emparer de la couronne de ſon arrrière-petit-neveu. Ce Prince uſurpateur fut tué par Zéthus & Amphion, fils

Digitized by Google

d'Antiope, sa nièce. Ces derniers, s'étant ainsi rendu maîtres de Thebes, en chasserent Laius, qui ne recouvra le royaume qu'après leur mort. Laius ayant été tué par Œdipe, son fils, Créon usurpa le trône. Mais, Œdipe, l'ayant ensuite recouvré, le laissa à ses deux fils Éthéocle & Polynice, qui convinrent de regner tour à tour. Polynice fut pere de Thersandre, qui périt dans la Mysie, lorsqu'il alloit au siege de Troye. Ce fut Téléphus, qui le tua.

Pour rendre plus intelligible ce qu'on vient de dire de la postérité de Cadmus, voici la généalogie de ce Prince & celle de son alliance avec la maison de Nycteus.

POSTÉRITÉ DE CADMUS.

Agénor eut de Téléphossa, sa femme, trois fils & une fille.

- Cadmus, envoyé par Agénor pour chercher Europe, sa sœur, bâtit la ville de Thebes.
  - Polydore épousa Nycteis, fille de Nycteus.
    - Labdacus.
      - Laius, détrôné par Lycus, son oncle, & ensuite par son fils.
        - Œdipe eut avec sa mere
          - Antigone fille,
          - Éthéocle
          - Polynice.
            - Ils se tuerent tous deux.
  - Autonoé, qui épousa Aristée.
- Phœnix, qui donna son nom aux Phéniciens, peuples très-puissans d'Asie.
- Cilix, dont la Cilicie, province de l'Asie mineure, prit le nom.
- Europe, qui fut enlevée par Jupiter.

Ino, qui fut mariée à Athamas, fils d'Éolus.
Agavé, qui devint femme d'Échion.
Sémelé, maîtresse de Jupiter, dont elle eut Bacchus le Grec.
Le siege de son Empire étoit Thebes en Égypte.

Nous avons dit que Laius avoit été détrôné par Lycus, son parent. Voici, dans cette Table, la preuve & le dégré de leur parenté.

Alliance des Maisons de Cadmus & de Nycteus.

On ne sçait point qui étoit leur pere.

- Nycteus venu d'Eubée avec son frere, fut pere de Nycteis.
  - Nycteis épousa Polydore, fils de Cadmus.
    - Labdacus, fils de Nycteus & de Polydore.
      - Laius, fils de Labdacus, détrôné par Lycus.
        - Élevés par un prêtre, ils vengerent leur mere des outrages de Dircé.
      - Zéthus
      - Amphion
- Lycus, frere de Nycteus, eut pour femme Dircé, & chassa Laius du trône. Il prit Antiope, sa nièce, qui avoit épousé Épopée. Dircé l'ayant fort maltraitée, elle fut vengée par Zéthus & Amphion, qui tuérent Lycus, & attacherent Dircé à un taureau indompté.
  - Antiope eut de Jupiter

Digitized by Google

CADMUS, *Cadmus*, Κάδμος, (*a*) fils de Scythès & de l'isle de Coos ou Cos dans la mer Égée. Il fut envoyé à Delphes par Gélon, tyran de Syracuse, avec trois vaisseaux chargés de quantité d'or & d'argent, pour observer quel seroit l'événement de la bataille de Xerxès contre les Grecs. Si Xerxès étoit vainqueur, il avoit ordre de lui présenter cet or & cet argent, ainsi que la terre & l'eau pour les païs de la domination de Gélon; si, au contraire, les Grecs étoient victorieux, il devoit reporter tous ces trésors en Sicile.

Ce Cadmus, quelque tems auparavant, ayant succédé à son pere dans la souveraine puissance de Coos, l'avoit remise entre les mains des habitans. Ce n'est pas qu'il y fût contraint par le mauvais état de ses affaires, car il avoit une puissance très-bien établie; mais, il s'en étoit dépouillé par le seul motif de la probité & de la justice, & s'étoit retiré en Sicile, où, avec quelques Samiens, il habitoit dans la ville de Zancle, appellée depuis Messane. Ainsi, Gélon, sçachant de quelle manière Cadmus étoit venu en Sicile, & ayant eu lieu de connoître sa vertu en plusieurs occasions, n'avoit point fait difficulté de l'envoyer à Delphes. Parmi ses actions de justice & de probité, celle qu'il fit alors, mérite une place distinguée; car, quoiqu'il pût détourner les grands trésors de Gélon, & en faire son profit, puisqu'il les avoit en sa puissance, il ne voulut pas néanmoins y toucher. Mais, après que les Grecs eurent été victorieux sur mer, & que Xerxès se fut retiré avec son armée, il retourna en Sicile avec tous les trésors qui lui avoient été confiés.

CADMUS, *Cadmus*, Κάδμος, (*b*) Historien, qui étoit de Milet. Cet Historien & le philosophe Phérécydes de l'isle de Syros furent les premiers, qui oserent s'affranchir de l'usage d'écrire en vers. Cadmus est nommé dans Strabon avant Phérécydes; & celui-ci, dans un passage de Pline, est nommé avant Cadmus. Ils étoient contemporains; & ils commencerent tous deux à fleurir vers la 45e Olympiade, sous le regne d'Halyattes, pere de Crœsus. Il est vrai qu'en examinant la chose de près, on peut appercevoir entre ces deux Écrivains, une légere différence d'âge; mais, cette discussion n'est pas assez importante pour mériter la peine que l'on s'y arrête.

Saint Clément d'Alexandrie donne à Cadmus le surnom d'Ancien, pour le distinguer d'un autre Cadmus plus récent, fils d'Archélaüs, dont l'âge n'est pas connu. Le premier étoit fils de Pandion; & on lui attribuoit une histoire de la fondation de Milet & des autres villes d'Ionie, divisée en quatre livres. Nous disons

(*a*) Herod. L. VII. c. 163, 164.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 23. Strab. p. 18. Suid. Tom. I. pag. 1343. Plin. Tom. I. pag. 278, 417. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 479, 485. Tom. XIII. pag. 106, 119. *& suiv.*

Digitized by Google

qu'on lui attribuoit cette hiſtoire; car, Denys d'Halicarnaſſe ſoupçonne que la ſienne n'exiſtoit plus, & que celle, qu'on avoit ſous ſon nom, étoit un ouvrage ſuppoſé. Peut-être ne reſtoit-il de l'hiſtoire de Cadmus, que l'abrégé qu'en avoit fait Bion de Proconnèſe, hiſtorien qui vivoit aſſez peu de tems après lui. Denys d'Halicarnaſſe a le même doute ſur pluſieurs autres Écrivains de ces premiers tems; c'eſt pour cela qu'il n'oſe porter ſon jugement ſur leur élocution. » Je ne puis, dit-il, » conjecturer ſi elle étoit ſimple, » ſans ornemens, & n'ayant rien » au de-là de ce qui eſt néceſſaire » pour ſe faire entendre, ou ſi » elle étoit noble & pompeuſe, » travaillée avec ſoin, & parée » de tout ce que l'art pouvoit lui » donner d'éclat & de magnifi- » cence; car, les ouvrages de la » plûpart de ces Ecrivains ne ſont » pas venus juſqu'à nous. «

On conçoit que Denys d'Halicarnaſſe ne pouvoit pas prononcer ſur des ouvrages qui ne ſubſiſtoient plus. Mais, s'eſt-il imaginé que ces premiers Écrivains avoient pu donner tout à coup à leur proſe, une parure & des ornemens, qui lui fuſſent propres? Car, il n'ignoroit pas ſans doute, que les regles pour écrire en proſe n'avoient été connues que long-tems après. Ou bien auroit-il penſé qu'ils pouvoient avoir employé, pour ainſi dire tout cruement, les mots, les phraſes & les ornemens, qu'ils trouvoient dans les Poëtes, en ſe contentant de rompre la meſure des vers? Strabon a cette opinion. Il dit poſitivement que la proſe de Cadmus & celle de Phérécydes étoient une pure imitation du langage des Poëtes; qu'ils avoient rompu la meſure des vers; mais qu'ils avoient conſervé au ſurplus toute la forme de l'élocution poëtique. Il faut croire que Denys d'Halicarnaſſe n'a pas entendu autre choſe; & le ſentiment de Strabon ne manque pas de vraiſemblance. On peut même très-facilement le concilier avec ce que dit Ariſtote du défaut de nombre & d'harmonie dans l'élocution des premiers Écrivains, & de l'enchaînement uniforme de leurs phraſes miſes bout à bout. Cependant, Strabon pourroit peut-être bien être un peu outré dans la manière dont il s'exprime, ſur tout à l'égard de Cadmus & de Phérécydes. Il y a lieu de juger que ces deux Écrivains furent aſſez timides & aſſez circonſpects dans l'uſage qu'ils firent des tours & des ornemens poëtiques, & que ceux, qui vinrent après eux, furent plus hardis à meſure que le langage de la proſe ſe mêla & ſe familiariſa en quelque manière avec celui de la poëſie; de ſorte qu'on ne multiplia dans la proſe que ſucceſſivement & par dégrés, les expreſſions, les tours & les figures poëtiques, juſqu'à ce qu'on fut tombé dans des excès qui parurent inſupportables, & contre leſquels la critique fut obligée d'exercer la plus grande rigueur.

Denys d'Halicarnaſſe achevera de fixer nos idées ſur cet article, par le caractere qu'il nous donne

Digitized by Google

du ſtyle des Hiſtoriens, qui ſuivirent immédiatement Cadmus de Milet, dont quelques-uns avoient pu le voir, & qui tous n'avoient eu pour la proſe d'autres modeles que ſes ouvrages. Tels étoient Eugéon de Samos, Déiochus de Proconnèſe, Eudémus de Paros, Démoclès de Phigalée, Hécatée de Milet & pluſieurs autres. Non ſeulement ces Hiſtoriens, mais encore ceux qui leur ſuccéderent juſqu'au tems de la guerre du Péloponnèſe, avoient, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, généralement parlant, une même forme d'élocution, c'eſt-à-dire, une certaine forme détachée & découſue. Leur ſtyle étoit pur, clair & concis. Ils s'attacherent à conſerver le génie & le caractere du dialecte dans lequel ils écrivoient, & ne furent pas moins retenus dans l'uſage des expreſſions figurées & des ornemens, qui donnent au ſtyle de l'élévation, de l'éclat, de la dignité & de la magnificence. On pourroit donc ſans difficulté appliquer au ſtyle de Cadmus & même à celui de Phérécydes, ce jugement de Denys d'Halicarnaſſe ſur le caractere des Écrivains, qui parurent après eux.

CADMUS, *Cadmus*, (*a*) Κάδμος, autre Hiſtorien, qui étoit auſſi de Milet. Nous avons déja dit dans l'article précédent, que celui ci étoit fils d'Archélaüs, & plus reſſent que l'autre, quoiqu'on ne ſçache pas preciſément dans quel tems il a vécu. Suidas dit qu'il avoit compoſé une hiſtoire de l'Attique en ſeize livres, & un traité en quatorze livres, intitulé *De ſolutione amatoriarum affectionum*.

CADMUS, *Cadmus*, Κάδμος, (*b*) nom d'un bourreau, au d'un licteur, dont Horace fait mention dans une de ſes ſatyres.

CADRA, *Cadra*, (*c*) nom d'une colline, dont parle Tacite. Cette colline étoit dans l'Aſie mineure, & faiſoit partie du mont Taurus.

CADRAN SOLAIRE. (*d*) C'eſt une ſurface ſur laquelle on trace certaines lignes, qui ſervent à meſurer le tems par le moyen de l'ombre du ſoleil ſur ces lignes.

On définit plus exactement le Cadran, la deſcription de certaines lignes ſur un plan, ou ſur la ſurface d'un corps donné, fait de telle manière que l'ombre d'un ſtyle, ou les rayons du ſoleil, paſſant à travers un trou pratiqué au ſtyle, tombent ſur de certains points à certaines heures.

Les Anciens donnoient auſſi aux Cadrans le nom de Sciatérique, parce que l'ombre, appellée σκία en Grec, ſert à y marquer les heures.

Quant à l'origine des Cadrans ſolaires, nous ne trouvons rien d'antérieur à celui d'Achaz, ſur

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 1343. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 119, 120.
(*b*) Horat. L. I. Satyr. 6. v. 39.
(*c*) Tacit. Hiſt. L. VI. c. 41.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 308, 309. T. X. pag. 23, 24. Tom. XII. pag. 170. Tom. XVIII. pag. 206. T. XX. p. 445. *& ſuiv.*

Digitized by Google

lequel Isaïe opéra le miracle que demandoit le Roi Ézéchias. Les Juifs en avoient apparemment reçu l'invention des Phéniciens ou des Chaldéens.

Environ deux cens ans après, on attribue à Phérécydes une horloge solaire, ou plutôt ce que les Mathématiciens Grecs appellent un Héliotrope, dans l'isle de Syros sa patrie. On prétend même qu'il n'avoit fait que restituer celui qui étoit déja établi du tems d'Homère. Un passage de ce Poëte mal entendu a donné lieu à cette conjecture. Ce qui est beaucoup plus sûr, c'est qu'Anaximandre fit à Lacédémone le premier Cadran, qui parut dans la Grece. Pline lit Anaximene.

Il ne seroit pas étonnant qu'on eût vu quelque tems après, des Cadrans solaires à Athènes. Nous ne donnerons pourtant que comme une conjecture ce qu'on peut induire d'un fragment de la comédie *Bœotia*, attribuée à Plaute, laquelle vraisemblablement n'est qu'une traduction de la pièce d'Antiphane, citée en plusieurs endroits sous le même nom. Ce poëte Athénien, du tems d'Alexandre le Grand, fait dire dans le Latin de Plaute à un Parasite:

Jam oppidum est oppletum solariis.

Plaute, il est vrai, se fait un jeu de confondre les tems & les lieux. Il pourroit avoir forgé le passage & avoir mis la scene à Rome. Mais, il étoit mort au plûtard l'an de Rome 570, où il n'y avoit qu'un Cadran, celui de Valérius Messala, avant la réformation qu'en fit Q. Marcius, du tems qu'il étoit Censeur, après avoir été Consul en 567; ce que nous allons observer de nouveau dans un moment.

Les Cadrans solaires passerent de Grece en Sicile, d'où Valérius Messala apporta à Rome le Cadran de Catane; mais, trente ans auparavant, Papirius Cursor en avoit fait construire un, qui devoit être bien imparfait, puisque celui de Catane servit près de cent ans, malgré l'incongruité du climat, jusqu'à ce que Q. Marcius l'eût corrigé, ou plutôt en eût fait au même lieu un autre adapté au climat de Rome. On ne fut pas long-tems à reconnoître que le soleil, avec le Cadran le plus parfait, n'étoit d'aucun secours la nuit, & même le jour, lorsque le tems étoit nébuleux. Scipion Nasica, environ trente ans après, s'avisa le premier d'une horloge hydraulique, qui fût également utile la nuit & le jour. On ne sçait si c'étoit une simple clepsydre sans autre méchanique, que l'échappement de l'eau. Du moins, elle a précédé de quelque tems celle de Ctésibius, qui passe pour l'inventeur de ces clepsydres. Mais, cette dernière paroît être la première, où les rouages furent employés, selon la description de Vitruve si sçavamment expliquée par M. Perrault.

Dans la suite, à Rome & ailleurs, on fit sur le modele de ces rouages des horloges de diverses fabriques, ainsi que le rapporte Vitruve; mais, il n'en est guere

Digitized by Google

fait mention dans les anciens Auteurs. On voit seulement dans Pline, que dans un triomphe de Pompée, on porta entre autres dépouilles de l'Orient, une horloge, qui étoit au sommet d'une construction tissue de perles, *Museum ex margaritis*, dit Pline, que le P. Hardouin explique par *ædicula musis dicata*. Cependant, on ne peut douter que les horloges ne fussent d'un usage assez commun chez les Romains. On voit dans le Digeste, que l'on les comptoit même au rang des choses nécessaires à une maison. Trimalcion en avoit une dans sa salle à manger; & il ordonna qu'on en mît une sur son tombeau. Cette dernière étoit de pur ornement, comme celle du Muséum, dont on vient de parler.

Nous n'entrerons pas ici dans un plus grand détail pour ce qui concerne l'histoire des Cadrans solaires & des horloges. On peut voir ce qui est rapporté sous l'article d'Horloge.

Vitruve, donnant dans son traité d'Architecture, quelques préceptes sur la manière de construire & de placer les Cadrans solaires, veut sur tout qu'on soit attentif à la latitude du païs pour lequel le Cadran est destiné. Dans la vue de faire sentir la nécessité de cette attention, il propose les exemples de Rome, de Rhodes, d'Alexandrie & d'Athenes, en marquant les divers rapports, qui se trouvent dans ces villes, entre la longueur du gnomon & celle de l'ombre équinoctiale projettée par ce gnomon. De la comparaison de l'une & de l'autre, on infere aisément la latitude précise de chacun de ces lieux.

La diversité des Cadrans solaires vient de la différente situation des plans, & de la différente figure des surfaces sur lesquelles on les décrit. C'est pourquoi, il y a des Cadrans équinoctiaux, horisontaux, directs, élevés, &c,

Pour indiquer l'heure sur la surface des Cadrans, on y met deux sortes de styles; l'un appellé droit, qui consiste en une verge pointue, laquelle, par son extrêmité & par la pointe de son ombre, marque l'heure ou la partie d'heure qu'il est. Au lieu de ces verges, on peut se contenter d'une plaque de métal, élevée parallelement au Cadran, & percée d'un trou, par où passe l'image du soleil. L'autre espèce de style est nommée style oblique ou incliné, ou bien axe, & montre l'heure par une ombre étendue.

CADRUSIENS, *Cadrusi*, (*a*) nom d'un peuple d'Asie, faisant partie des Paropomisades près du Caucase, où Alexandre bâtit une ville. C'est ainsi qu'il faut entendre ces mots de Pline: *Ad Caucasum, Cadrusi; oppidum ab Alexandro conditum.* Pline ne nomme que le peuple, & ne marque point le nom de la ville, qui fut nommée Alexandrie. Ortélius, trompé par Solin, a cru que *Cadrusi* étoit le nom de la ville même.

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 324.

Digitized by Google

CADUCÉATEUR, *Caduceator*, officier de la République Romaine. *Voyez* l'article suivant.

CADUCÉE, *Caduceus* ou *Caduceum*, (*a*) instrument, dont Mercure, dit-on, se servoit pour conduire les ames en enfer, & pour les en ramener. En voici la description.

Le Caducée étoit une baguette entortillée par un bout, de deux serpens, dont le corps se replioit en deux demi-cercles, pendant que la tête passoit au de-là de la baguette. Les Mythologues, qui ont voulu rechercher l'origine de ce symbole particulier à Mercure, ont débité à ce sujet, bien des conjectures. Athénagore dit que Jupiter étant devenu amoureux de Rhéa, elle se changea en couleuvre; & qu'aussi-tôt le dieu prit la figure d'un serpent; & que ce sont ces deux mêmes insectes, que Mercure porte sur son Caducée. Selon d'autres Anciens, Mercure ayant trouvé deux serpens, qui se battoient, avoit appaisé leur furie, en les frappant de sa baguette, au tour de laquelle il les avoit entortillés; & c'est pour cela, ajoûte-t-on, que le Caducée a toujours été regardé depuis comme le symbole de la paix. On dit encore que Mercure étoit l'inventeur d'une espèce de musique, qui, par sa douceur, étoit propre à tranquilliser les sens; vertu particuliere du Caducée, qui assoupissoit ceux qui en étoient touchés.

Enfin, on trouve des Auteurs, qui croyent que Mercure pratiquoit la Nécromantie, ou l'art d'évoquer les ames des morts, & que le Caducée étoit la baguette, dont il se servoit pour cette opération. Quant à moi, dit M. l'abbé Banier, je suis persudé qu'il n'y a là d'autre mystere, si non que les Ambassadeurs & les Envoyés portant toujours une branche d'olivier en forme de baguette, on en a donné une semblable à Mercure, le grand Ambassadeur des dieux, & qu'on y a joint les deux serpens comme le symbole de la prudence, qui doit toujours accompagner les négociations.

Les Anciens ont aussi donné le Caducée à Bacchus, parce que ce Héros avoit toujours préféré la paix à la guerre, & que dans la conquête des Indes il n'avoit employé les armes que quand il eut tout tenté pour soumettre par la douceur des peuples indociles.

Le mot *Caducée* vient du Latin *Caduceus*, que certains dérivent de *à cadendo, quia contentiones & bella cadere faciebat.* Il seroit plus à propos de faire venir ce mot du Grec κηρυκεῖον, qui signifie la même chose que *Caduceus*, & qui a pour racine κήρυξ, *præco*, héraut. Chez les Romains, ceux, qui dénonçoient la guerre, s'appelloient *Feciales*; & ceux, qui alloient demander la paix, se nommoient *Caduceatores.*

Le Caducée, qu'on remarque sur diverses médailles, est un symbo-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. papg. 125. *& suiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 127.

le

Digitized by Google

le commun. Il signifie la bonne conduite, la paix & la félicité. Le bâton marque le pouvoir; les deux serpens, la prudence; les deux ailes, la diligence; toutes qualités nécessaires pour être heureux dans les entreprises.

CADUCIFER, (*a*) c'est-à-dire, qui porte un Caducée. C'est une épithete, qu'Ovide donne à Mercure.

CADUENES, *Cadueni*, peuples. *Voyez* Cades.

CADUIAS, *Caduias*, Καδουίας. *Voyez* Calvidas.

CADUMIM, *Cadumim*, (*b*) nom d'un torrent, dont il est parlé au livre des Juges, dans le Cantique de Débora.

Il y en a qui croyent que ce torrent couloit d'Occident en Orient, du pied du mont Thabor, dans la mer de Tibériade; mais, nous n'avons aucune preuve de ce prétendu torrent de Cadumim en cet endroit. D'autres croyent que le torrent de Cadumim est synonyme au torrent de Cison. L'Écriture n'est pas contraire à ce sentiment. *Torrens Cison traxit cadavera; torrens Cadumim, torrens Cison.*

Nous connoissons dans ces quartiers la ville de Cadmon, marquée dans Judith, qui pourroit bien avoir donné le nom au torrent de Cadumim, autrement Cison. Eusebe parle d'un gros lieu, nommé Kammon, dans le grand Champ, à six milles de Légion vers le Nord. S. Jérôme, dans sa traduction de l'Onomasticon d'Eusebe, dit: » Cadomi, torrent auprès » duquel Débora fit la guerre. «

Le P. Bonfrérius remarque très-bien que ce mot est corrompu; qu'il y a dans l'Hébreu *Kedumim*, dans la Vulgate *Cadumim*, dans les Septante Καδημείν, ou Καδημίμ, excepté dans l'exemplaire de Rome, où on lit χειμάῤῥους Ἀρχαίων, le torrent des Anciens. Ce Pere croit que c'est le même que le torrent de Cison. Ortélius est du même sentiment, & juge que Cadumim n'est qu'une épithete.

CADURCES, *Cadurci*, (*c*) Καδουρκοί, peuples de la Gaule Celtique, qui habitoient entre les Rutenes à l'orient, & les Nitiobriges à l'occident. César parle de ces peuples au septième livre de ses Commentaires. Il en est aussi fait mention dans Strabon, dans Pline & dans Ptolémée. Le territoire des Cadurces est appellé Cadurcinum dans Grégoire de Tours & dans d'autres Auteurs du moyen âge. M. de Valois remarque qu'on a dit postérieurement le Caorsin. C'est aujourd'hui le Querci.

Les Cadurces étoient, selon Strabon, un des quatorze peuples, qui habitoient entre la Loire & la Garonne. Ils passoient pour les inventeurs des lits & des matelats;

(*a*) Ovid. Metam. L. II. c. 16.
(*b*) Judic. c. 5. v. 21. Judith. c. 7. v. 3.
(*c*) Cæs. de Bell. Gall. L. VII. pag. 269, 333. Strab. pag. 190, 191, Ptol. L. II. c. 7. Plin. T. I. pag. 226. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 511.

Digitized by Google

sur quoi on peut voir l'article suivant ; leur principale ville, suivant Ptolémée, se nommoit Duéone, d'autres disent Divone. Elle prit dans la suite le nom de *Cadurci*, qu'elle conserve encore dans celui de Cahors, qu'elle porte aujourd'hui.

CADURCUM, *Cadurcum*, (*a*) sorte de fourrure, que les Perses mettoient dans leur lit. On dit que l'usage de ces fourrures étoit venu des Gaules, & qu'on les appelloit Cadurcum du Querci, où on les faisoit. Pline assure qu'elles étoient faites de lin blanc comme la laine.

CADUS, *Cadus*, (*b*) terme, qui, en Hébreu, signifie une cruche, un seau, une barrique. Mais, dans S. Luc, il est mis pour une certaine mesure. *Combien devez-vous à mon maître*, dit l'œconome d'un homme riche à son débiteur ? *Cent Cades d'huile*, répond ce dernier. Les Septante lisent cent bats, & le bat contenoit vingt-neuf pintes, chopine, demi-setier, un poisson & un peu plus, mesure de Paris. Le Cadus est différent du Cabus. Certains font du Cadus une sorte de coupe à boire.

CADUSIENS, *Caduſii*, (*c*) Καδούσιοι, peuples d'Asie, qui, suivant Strabon, occupoient une partie de la Médie Atropatène vers le septentrion, le long de la mer Caspienne. Selon Étienne de Byzance, ils habitoient entre le Pont-Euxin & la mer Caspienne. Strabon dit que leur païs étoit fort froid & plein de montagnes & de rochers. Il dit encore dans un autre endroit, qu'ils possédoient la côte couverte de montagnes, dans une étendue d'environ cinq mille stades. Ptolémée s'accorde avec Strabon dans la position qu'il donne aux Caduſiens ; c'est-à-dire, qu'il les met dans le voisinage de la mer Caspienne.

Plutarque fait du païs des Caduſiens une description, qui ne tourne pas à l'avantage de ce païs, si elle est exacte, comme il y a lieu de le penser, C'étoit, dit cet Auteur, un païs âpre & difficile, toujours couvert d'épais nuages, qui ne produisoit ni bled, ni fruit, & qui ne nourrissoit ses habitans qu'avec des poires & des pommes sauvages.

Les Caduſiens, au rapport de Strabon, ne le cédoient guere aux Arianes pour le nombre des troupes de pied, & ils étoient fort habiles à lancer des traits. Dans les lieux raboteux, ils combattoient à pied, au lieu de combattre à cheval.

Sous le regne d'Artée en Médie, il s'éleva une guerre sanglante entre les Medes & les Caduſiens, dont nous allons expliquer le sujet. Un Persan, nommé Par-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 107.

(*b*) Luc. c. 16. v. 5, 6.

(*c*) Strab. pag. 507. *& seq.* Ptolem. L. VI. c. 2. Pomp. Mel. pag. 19. Tit. Liv. L. XXXV. c. 48. Plut. Tom. I. p. 1023, 1024. Diod. Sicul. pag. 84, 565. Just. L. X. c. 3. Corn. Nep. in Datam. c. 1. Plin. Tom. I. pag. 310, 314. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 651. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. p. 50. *& suiv.*

Digitized by Google

ſodès, homme plein de courage, de prudence & de toutes ſortes de vertus, en un dégré éminent, s'étoit acquis l'amitié du Roi, & étoit devenu le premier de ſon conſeil. Cependant, ayant été offenſé dans la ſuite d'un jugement, que le Roi avoit porté contre lui, il ſe retira chez les Caduſiens avec trois mille fantaſſins & mille chevaux. S'étant attaché celui, qui avoit le plus d'autorité dans cette nation, par ſa ſœur qu'il lui donna en mariage, & ayant gagné tous les Caduſiens par l'eſpérance de la liberté, il les engagea dans ſa révolte; & ſa valeur le fit choiſir pour chef de l'entrepriſe. Apprenant qu'on aſſembloit dans la Médie de nombreuſes troupes contre lui, il fit armer tous les Caduſiens, & alla ſe poſter ſur les frontieres, pour fermer les paſſages de la province, n'ayant avec lui guere moins de deux cens mille hommes. Artée le vint attaquer; & quoique celui-ci fût à la tête de huit cens mille hommes, il eut du deſſous. Il laiſſa ſur la place cinq cens mille de ſes ſoldats, & fut obligé de ſortir avec le reſte, des confins des Caduſiens. Ceux-ci conçurent une ſi grande opinion de Parſodès, ſur cette victoire, qu'ils l'élurent pour leur roi. Ils firent enſuite des courſes continuelles dans la Médie, & ravagerent tout le païs. Parſodès, étant enfin arrivé à une glorieuſe vieilleſſe, exigea de celui qui devoit lui ſuccéder un ſerment, par lequel il promettroit d'entretenir toujours la haine, qui étoit entre les Medes & les Caduſiens, ſous peine de voir périr toute ſa race & toute ſa nation. C'eſt la raiſon pourquoi les Caduſiens furent toujours ennemis des Medes, & ne ſe ſoumirent jamais à leur Roi, juſqu'à Cyrus qui tranſporta l'Empire des Medes aux Perſes.

Cependant, les Caduſiens ne furent pas depuis conſtamment ſoumis aux Rois des Perſes. Ils ſecouerent le joug ſous Artaxerxe Mnémon. Ce Prince marcha en perſonne contre eux à la tête d'une armée de trois cens mille hommes d'infanterie & de dix mille chevaux. Téribaze le ſuivit dans cette expédition. A peine Artaxerxe fut-il un peu avancé dans le païs, que ſon armée ſouffrit une diſette affreuſe. Les troupes ne trouvoient rien pour ſubſiſter, & il étoit impoſſible de faire venir des vivres d'ailleurs à cauſe des chemins difficiles & impratiquables. Tout le camp ne vivoit donc que de bêtes de ſomme qu'on tuoit; & elles devinrent bientôt ſi rares, que la tête d'un âne y valoit ſoixante dragmes, & on avoit encore bien de la peine à en trouver. La table du Roi même vint à manquer, & il ne reſtoit que peu de chevaux, tous les autres ayant été conſommés. Dans cette fâcheuſe conjoncture, Téribaze ſauva le Roi & l'armée par un ſtratageme dont il s'aviſa. Il y avoit deux Rois des Caduſiens, tout deux campés ſéparément avec leurs troupes. Téribaze, qui s'informoit de tout, avoit appris qu'ils n'étoient pas en bonne intelligence, & que la jalouſie les empêchoit d'agir de concert comme

Digitized by Google

ils devoient. Après avoir communiqué son dessein à Artaxerxe, il s'en va trouver l'un de ces deux Rois, & envoye son fils à l'autre. Chacun d'eux fit entendre à celui, à qui il parloit, que l'autre Roi envoyoit à son insçu des Ambassadeurs à Artaxerxe pour traiter avec ce Prince, & lui conseilla de prendre les devans, afin de rendre ses conditions meilleures, promettant de l'aider de tout son crédit. La fraude réussit. Les Payens la croyoient permise à l'égard des ennemis. Les Ambassadeurs partirent chacun de leur côté, les uns avec Téribaze, les autres avec son fils; & il fut conclu un traité avec les uns & les autres.

Mais, les Caduſiens se révolterent de nouveau sous le regne d'Artaxerxe Ochus, fils & successeur d'Artaxerxe Mnémon. Dans le tems qu'Artaxerxe Ochus leur faisoit la guerre, un de ces peuples célebre parmi eux pour sa bravoure, s'avisa d'appeller en duel celui des Perses, qui voudroit lui tenir tête. Personne n'osa accepter le défi. Darius seul, connu depuis sous le nom de Codomanus, se présenta courageusement, & tua lui-même son agresseur.

M. Gibert, dans une dissertation sur l'histoire de Judith, prétend que les Caduſiens paroissent singuliérement désignés dans le texte Grec de cette histoire, à la tête des nations qui avoient secoué le joug sous la conduite d'Arphaxad. Tous les peuples des montagnes, y est-il dit, s'étoient ligués contre le Roi d'Assyrie avec ceux de l'Euphrate, du Tigre, &c. Or, les peuples des montagnes dont il s'agit, ajoûte M. Gibert, étoient les Caduſiens qui en occupoient la plus grande partie vers la mer Caspienne, comme le dit positivement Strabon; mais, il y a plus encore, poursuit M. Gibert. L'Auteur sacré me semble avoir attribué lui-même le nom particulier de Caduſiens à ceux, qui suivoient le parti d'Arphaxad, lorsqu'il les appelle enfans de Chéleoul, ou plûtôt, comme on lit dans des manuscrits & dans quelques éditions, de Gélôd; car, c'est-là le véritable nom de ceux à qui les Grecs ont donné celui de Caduſiens, & qui, au rapport de Pline, s'appelloient *Gelæ*. Pline, en effet, parle d'un peuple, nommé Geles, que les Grecs, dit-il, ont appellés Caduſiens. Mais, il faut remarquer que ces Caduſiens n'étoient pas les mêmes que ceux, dont il est question dans cet article; car, ils habitoient au de-là de la mer Caspienne, vers la Sogdiane. Telle est du moins la position que leur donne Pline.

CADUSIENS, *Caduſii*, (*a*) Καδούσιοι, autres peuples d'Asie, qui habitoient au midi de Babylone, entre le Tigre & l'Euphrate, ou dans le païs situé le long de ces deux fleuves. Ces Caduſiens étoient par conséquent bien différens de ceux, dont il est parlé dans l'article précédent. Nous en

(*a*) Xenoph. p. 123, 135. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 437. *& suiv.*

Digitized by Google

devons la distinction à M. Fréret dans ses observations sur la Cyropédie ; mais, il convient qu'il n'a rien trouvé ni dans Xénophon, ni dans les Anciens, qui puisse déterminer leur situation dans la Babylonie. Il soupçonne pourtant que ces Caduſiens, qui étoient ennemis des Babyloniens, étoient les Arabes établis le long de l'Euphrate, & habitant dans des villes ou dans des villages, c'eſt-à-dire, ayant des demeures fixes à la différence des Arabes Scénites. Piétro Della Valle nous apprend que l'on donne à cette eſpèce d'Arabes le nom de Hhadéſi, ou Khadéſi. Ces Caduſiens ou Hhadéſi commençoient apparemment à la ville de Cadéſie ſur la frontière occidentale de l'Irac, & s'étendoient au midi & à l'orient juſqu'au golfe Perſique. Cette ville de Cadéſie étoit la frontière des Perſes vers l'Arabie, au tems de Mahomet.

Les Écrivains orientaux aſſurent que Nabuchodonoſor avoit bâti pluſieurs villes le long de l'Euphrate, & entr'autres, celle d'Ambar ſur ce fleuve, celle de Couſah ſur le canal nommé Naharſares, & celle de Hira ſur la frontière d'Arabie & dans le voiſinage de Couſah, pour contenir les Arabes du déſert. Ils ajoûtent qu'il y avoit tranſporté pluſieurs familles d'Arabes errans ; ce qui s'accorde avec la conjecture de M. Fréret. Car, il eſt fort naturel que ces mêmes Arabes ſe ſoient révoltés, & ſoient rentrés dans leur ancienne indépendance, lorſque les révolutions, arrivées après la mort de Balthaſar, fils de Nabuchodonoſor, eurent affoibli les Babyloniens.

Les peuples, nommés Chaſdim par les Hébreux, Chaldéens par les Latins après les Grecs, & Caduſiens par Xénophon, ſeront donc une eſpèce d'Arabes ſédentaires, établis dans les villes bâties au midi & à l'occident de l'Euphrate, & ſemblables à ceux, que les Arabes, établis dans ces cantons, nomment encore aujourd'hui Hhadéſi. Il eſt vrai que le nom de Caduſiens eſt un peu éloigné de celui de Chaldéens ; mais, il ne l'eſt pas plus que celui de Chaſdim ; & cependant, on ne peut douter que ces deux derniers noms ne déſignent la même nation.

Suivant les conjectures que l'on vient de propoſer, les forteresſes, dont Cyrus s'empara, & qu'il remit aux Caduſiens & à quelques autres peuples du païs, étoient les villes bâties ſur l'Euphrate & ſur le bras du Tigre, nommé Sélas ou Délas. Elles donnoient une entrée à ces peuples dans la Babylonie, & les mettoient en état d'y faire des courſes, dont le roi d'Aſſyrie ne ſe pouvoit garantir, qu'en tenant un corps de troupes aux environs.

Les Caduſiens fournirent à Cyrus vingt mille hommes d'infanterie & quatre mille chevaux ; ce qui montre que c'étoit une nation très-puiſſante, & qui occupoit un païs très-étendu. Car, ce nombre de vingt-quatre mille hommes de troupes réglées formoit une armée conſidérable.

Digitized by Google

On ne peut donc supposer que ces Caduſiens fuſſent renfermés entre les canaux du Tigre & de l'Euphrate; & il falloit qu'ils s'étendiſſent aſſez loin dans l'Arabie. Je ne ſçais même, dit M. Fréret, ſi l'on ne peut pas conjecturer que ce furent ces Caduſiens, qui donnerent à Cyrus l'idée d'oppoſer des chameaux à la cavalerie de Crœſus dans le combat de Thymbraia. Xénophon ne nous l'apprend point. Il ſe contente d'obſerver que ce ſtratageme, dont Cyrus s'étoit ſi bien trouvé, ne fut pas imité par les Perſans; mais, nous voyons que les Macédoniens s'en ſervoient ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre, & que dans ces occaſions, ces chameaux étoient montés par des Arabes; ce qui donne lieu de croire que les Arabes Caduſiens de l'armée de Cyrus, ſervirent au même uſage. Car, ce prince ne pouvoit avoir d'autres Arabes dans ſon armée, ceux de la Méſopotamie étant ſujets du roi de Babylone.

CADUSIUS, *Caduſius*, (*a*) Καδούσιος, le même dont il a été parlé ſous le nom d'Aduſius. *Voyez* Aduſius.

Le texte de Xénophon porte Caduſius dans un endroit, & Aduſius en d'autres endroits; & il paroît que c'eſt le même perſonnage.

CADYTIS, *Cadytis*, Κάδυτις, (*b*) grande ville de Syrie, au rapport d'Hérodote. Cet Auteur, après avoir dit au ſecond livre de ſon Hiſtoire, que Nécos ayant vaincu les Syriens dans une bataille, ſe rendit maître de Cadytis, parle ainſi de cette ville, au commencement du troiſième Livre: » Depuis la Phénicie juſ» qu'aux montagnes de Cadytis, » qui eſt une ville de Syrie, qu'on » appelle aujourd'hui Paleſtine, » & depuis Cadytis, qui n'eſt pas » moindre, ce me ſemble, que » Sardis, tous les ports & les » lieux où l'on trafique le long de » la mer, juſqu'à la ville d'Iény» ſus, ſont de la domination des » Arabes. Enſuite, depuis Iény» ſus, qui eſt auſſi une ville de » Syrie, juſqu'au Palus-Serboni» de, le long duquel le mont Caſius s'étend juſqu'à la mer, & » depuis le Palus-Serbonide, où » l'on dit que Typhon ſe cacha, » & qui touche même à l'Égyp» te, il y a, dans tout cet eſpa» ce, une contrée, qu'on ne ſçau» roit traverſer qu'en trois jours, » & qui eſt extrêmement ſeche & » aride. «

Il faut ſuivre les paſſages des Anciens, comme dit M. de la Martinière, avant que de rapporter les opinions des Modernes. Étienne de Byzance, après avoir dit que Cadytis étoit une ville de Syrie, ſemble parler de nouveau de cette ville ſous un nom un peu changé. Canytis, dit-il, grande ville des Syriens, comme le dit Hécatée dans ſon traité de l'Aſie. Hécatée lui-même, dans ſa deſcription de l'Aſie, fait mention d'une grande ville, qu'il nomme

(*a*) Xenoph. pag. 230.

(*b*) Herod. L. II. c. 159. L. III. c. 5.

Digitized by Google

Cardytus. Il y a beaucoup d'apparence que c'eſt la même ville, dont le nom eſt diverſement écrit.

Pluſieurs Sçavans ont cru que c'étoit la ville même de Jéruſalem; & ils ont dérivé ce nom de l'Hébreu *Cadyta*, qui ſignifie brûlée, ou de *Cadyſcha*, qui veut dire la Sainte. Mais premièrement, comme le remarque D. Calmet, on ne lit pas expreſſément dans l'Écriture, que Nécos ou Néchao ait pris cette ville, ni avant ni après ſon expédition en Aſie. En ſecond lieu, M. Reland obſerve que brûlée & la ſainte ſont des épithetes, & non pas des noms de Jéruſalem, & qu'on ne s'en eſt jamais ſervi ſans y joindre le mot de ville. En troiſième lieu, Hérodote ſuit la côte de la mer, où Jéruſalem n'avoit garde de s'offrir à ſa deſcription. En quatrième lieu, il paroît qu'Hérodote parle de Cadytis, comme l'ayant vue. Or, ſi c'étoit Jéruſalem, eſt-il vraiſemblable qu'il n'eût fait aucune mention du temple & de tant d'autres choſes remarquables, lui qui, pour de moindres villes, nous fait des déſcriptions complettes & détaillées?

D. Calmet ſonpçonne que Cadytis eſt peut-être la même ville que Cadesbarné; mais, cette dernière, ainſi qu'on l'a fait voir en ſon article, étoit un déſert, & non pas une ville. Cadès, ſituée entre ce déſert & la terre de Chanaan, n'étoit nullement ſur la côte de la mer, où devoit être Cadytis. Le même, ſans ſe trop fixer à cette Cadès, dit qu'il a cru autrefois que Cadys, dont parle Hérodote, eſt la même que Cadès ou Cédès de Nephthali dans la haute Galilée, que Néchao put prendre après avoir vaincu Joſias au pied du mont Carmel à Mageddo. Son chemin en allant à Carchémiſe ou Carcamis ſur l'Euphrate, étoit de paſſer aux environs de Cadès de Nephthali. Mais, Cadès de Nephthali étoit à vingt milles de la côte, & Cadytis étoit ſur le bord de la mer; c'eſt donc toujours la même difficulté.

Ortélius a bien ſenti que la Cadytis d'Hérodote ne devoit pas être à une trop grande diſtance de l'Égypte. M. Reland propoſe ſon opinion, qui ſemble la plus vraie. Je croirois, dit-il, que c'eſt la ville de Gath, que l'on a nommée Καδτὶς ou Κάδυτις, *Cadtis* ou *Cadytis*, ſi l'on ſçavoit bien quelles étoient ces montagnes de Cadytis, dont parle Hérodote. On dit bien que la ville étoit ſituée ſur une colline aſſez haute; mais, cela ne ſuffit pas pour répondre à l'idée, que donnent les montagnes de Cadytis. Il ſe peut faire que comme la ville de Gath étoit la principale & la plus connue des villes des Philiſtins, & celle où leurs Rois avoient eu autrefois leur cour, quoiqu'ils en poſſédaſſent encore d'autres, comme Siceleg [l'Hébreu la nomme Tziklag], on ait appellé les montagnes voiſines vers l'orient du nom de la capitale. Certainement, ſi Gath étoit à cinq milles d'Eleuthéropolis, en allant vers Dioſpolis, comme l'écrit Euſebe, ou entre Antipatride & Lydde, comme

Digitized by Google

il le dit encore, elle ne devoit pas être fort éloignée des montagnes de la Judée ; & c'étoit de toutes les villes des Philiſtins, celle qui étoit la plus éloignée de la mer, quoique pourtant elle en fût au moins de cinq milles plus voiſine qu'aucune des deux Cadès. Ainſi, elle approchoit plus des montagnes qu'aucune autre ville des Philiſtins. C'eſt peut-être à cette Cadytis qu'il faut rapporter l'étymologie de la plante Cadytas, qui croiſſoit en Syrie, ſelon Théophraſte, cité par Pline.

Il faut remarquer que D. Calmet varie ſur le nominatif de ce nom, & doute ſi l'on doit dire *Cadys*, & au génitif *Cadytis*.

CÆCIAS, *Cæcias*, nom que les Grecs donnoient à un de leurs vents. Tout le monde ne convient pas de quel côté ſouffloit ce vent. On le nommoit ainſi, ſelon Tatius, à cauſe du Caïque, fleuve de l'Aſie mineure. On le nommoit encore Helleſpontias. On croit communément qu'il faut le placer entre le vent d'Aquilon & le Subſolanus que l'on appelloit auſſi Apéliotes, c'eſt-à-dire, entre le nord-eſt-quart-au nord & l'eſt. Par conſéquent, ce ſeroit le vent d'eſt-quart-à l'eſt. Vitruve le place autrement. C'eſt, ſelon lui, le vent de ſud-eſt-quart-à l'eſt; ce qui doit s'entendre à peu près. Car, au lieu de trente-deux vents, que nous comptons, la diviſion de Vitruve n'eſt que de vingt-quatre. Ainſi, les pointes des vents ne tombent pas fort juſte ſur celles qui ſont arrangées par une diviſion de trente-deux. Ce vent, bien loin de diſſiper les nuages, ſemble les attirer à ſoi.

CÆCILIA, *Cæcilia*, femme de Tarquin I. Elle ſe nommoit Caia Cæcilia.

CÆCILIA MÉTELLA, (*a*) *Cæcilia Metella*. Il nous reſte de cette Dame Romaine une belle urne. Cette urne fut portée au palais Farnèſe du tems du Pape Paul III. Elle eſt cannelée. De l'un des côtés ſort la tête d'un cheval; & de l'autre, celle d'un poulain.

CÆCILIUS, *Cæcilius*. *Voyez* Cécilius.

CÆCINE, *Cæcina*, ou *Cæcinus*, ou *Cæcinum*, (*b*) ville, rivière & promontoire d'Italie, dans la grande Grece.

Cluvier prend Cocinthum de Pline & d'Antonin, Κωκίνθον, *Cæcinum* d'Étienne de Byzance, & Carcinus de Pomponius Méla, pour un même nom. Il prétend qu'il y avoit; 1.° Un promontoire, nommé par Pline, Cocinthum, qui eſt aujourd'hui Capo di Stillo, & qu'Appien a appellé Coccynum, au lieu de Cocinthum; 2.° Une rivière nommée Alex par Strabon, qui conſerve encore ce nom dans celui d'Alèce, & que Pline a appellée Cæcinos; 3.° Une ville, nommée Cæcinum, ou Cocinthum, ou Carcinum.

A l'égard de Cocinthum, on ſçait, par l'autorité de Pline, qu'il

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. V. p. 98.

(*b*) Plin Tom. I. p. 148, 165. Strab. pag. 260. Pomp. Mel. p. 130.

Digitized by Google

étoit entre le promontoire de Leucopétra & celui de Lacinium, & que par conſéquent c'eſt Capo di Stillo. Quant à la rivière, le P. Hardouin, ſur la foi de ſept manuſcrits, a rétabli ſon nom, qui eſt Carcines, & rejetté le faux Cæcinos, qu'Hermolaüs Barbarus lui avoit ſubſtitué mal à propos. Le P. Hardouin fait voir que ce qui a trompé ce Critique, c'eſt qu'il avoit lu dans Élien & dans Pauſanias, que la rivière Cæcina ſépare les Locriens des Rhégiens. Strabon dit la même choſe du fleuve Alex. Cluvier, qui nomme Alece la rivière, qui coule à Stillo, conclut de-là que cette rivière eſt la même que l'Alex de Strabon, & la Cæcinos de Pline; & par une conſéquence de cette opinion, il juge que Stillo doit être la même ville que la Cocinthum, la Carcinum & la Cæcinum des Anciens. Mais, outre que la prétendue rivière de Cæcinos eſt une corruption de Carcines, Pline décrit en cet endroit un lieu aſſez éloigné des Locriens & des Rhégiens, qui étoient aux environs de la Sicile, puiſqu'il nomme tout de ſuite Carcines, Crotalus & quelques autres rivières, qui toutes tombent dans le même ordre, dans le golfe de Squillacci. Ainſi, ce ne ſçauroit être l'Alex de Strabon, qui ſéparoit les Locriens des Rhégiens, puiſque l'Alex avoit ſon embouchure à l'orient du promontoire Leucopétra; au lieu que la prétendue Cæcinos de Pline devoit être bien loin de l'autre côté de ce promontoire. Magin, dans ſes Cartes appelle Cacino la rivière qui coule à Stillo, & non pas Alece, comme la nomme Cluvier.

Quant à la ville de Carcinus de Pomponius Méla, elle étoit bien ſur le golfe Squillacci; mais, avant que de décider que c'eſt la même ville que Cocinthum, il faudroit prouver qu'il y a eu une ville de ce nom; & c'eſt ce que l'on ne trouve nulle part. Pline parle bien d'un promontoire, qu'il nomme tantôt Cocinthos, tantôt Cocinthum; mais, il ne fait aucune mention d'une ville ainſi appellée. Il eſt vrai que Cellarius aime mieux lire dans cet Auteur Cocinthum, que Conſilinum Caſtrum qui y eſt. Mais, Conſilinum eſt autoriſé par les manuſcrits & par Pomponius Méla, outre que Caſſiodore en parle aſſez au long; au lieu que la ville de Cocinthos ou Cocinthum, n'eſt connue d'aucun Ancien. Il y a beaucoup d'apparence que la ville de Cæcinum, & la rivière de Cæcinus, viennent du *Καϊκίνος* de Thucydide, que l'on a déplacé, puiſque c'eſt la même choſe que l'Alex, qui étoit aſſez loin de-là, comme on vient de le montrer.

CÆCORUM SEDES, (*a*) ou *Cæcorum Oppidum*, la demeure ou la ville des Aveugles. C'eſt le nom, que l'on a donné à la ville de Chalcédoine. Écoutons là-deſſus Tacite. » Les Grecs, dit-il, » ont bâti Byzance à l'extrêmité » de l'Europe, ſur un détroit qui

(*a*) Tacit. Annal. L. XII. c. 63. Plin. T. I. p. 291.

Digitized by Google

» la ſépare de l'Aſie, déterminés » à cette ſituation par la réponſe » d'Apollon Pythien, qui leur » conſeilla de s'établir vis-à-vis » la demeure des Aveugles. Il » leur déſignoit par-là les Chalcédoniens, qui, étant arrivés » les premiers dans cette contrée, & ayant eu tout le tems » d'examiner les lieux, avoient » choiſi pour leur demeure la » ſituation la moins avantageuſe. «

Le mauvais goût des Fondateurs de Chalcédoine eſt prouvé par la néceſſité où l'on fut enſuite de faire deux ports artificiels à cette ville; au lieu que la nature y avoit pourvu elle-même dans le lieu où eſt maintenant Conſtantinople, & où ils pouvoient également s'établir.

CÆCUBUM. *Voyez* Cécube.

CÆCUS, *Cæcus*, Καῖκος, (*a*) c'eſt-à-dire, Aveugle. C'étoit un ſurnom, que les Romains attribuoient quelquefois à ceux, qui avoient perdu la vue; accoûtumant ſagement les hommes, dit Plutarque, à ne pas rougir de la perte de la vue & de tous les autres malheurs, qui arrivent au corps, & à ne pas les prendre pour des injures, mais plutôt à y répondre comme à leurs noms propres.

CÆDICIUS. *Voyez* Cédicius.

CÆLICULUS, *Cæliculus*, (*b*) nom d'une montagne, dont parle Cicéron dans une de ſes Oraiſons. Cet Orateur nous apprend qu'il y avoit, ſur cette montagne, une chapelle conſacrée à Diane. Il eſt vraiſemblable que cette montagne étoit la même que le mont Cælius.

CÆLIUS [le Mont], *Cælius Mons*, lieu, dont parle Antonin, qui le met entre Guntia & Campodunum, à ſeize mille pas de la première, & à quatorze mille de la ſeconde. On croit que c'eſt préſentement le bourg de Kelmuntz dans la Suabe ſur l'Iler.

CÆLIUS [le Mont], *Cælius Mons*. C'étoit une montagne d'Italie, & l'une des ſept ſur leſquelles la ville de Rome étoit ſituée. C'eſt préſentement, il Monte di Santo Giovanni. Il prend ce nom de la Baſilique de S. Jean de Latran, qui y eſt bâtie.

CÆLUM ou plutôt CŒLUM, *Cælum*, terme, qui veut dire le Ciel. C'eſt le nom, que l'on a donné au ſommet du mont Olympe. De-là vient que l'Olympe & le Ciel ſont employés indifféremment par les Poëtes comme mots ſynonymes.

CÆNICES, *Cænici*, peuples, les mêmes que les Céniens. *Voyez* Céniens.

CÆRE, *Cære*, ville d'Italie, qui ſe nomma d'abord Agylle. *Voyez* Agylle.

CÆRULÉUS, *Cæruleus*, nom d'un des ruiſſeaux, que Claudius fit conduire à Rome par le bel aquéduc, auquel on donna, à cauſe de lui, le nom de *Claudia aqua*.

(*a*) Plut. Tom. I. p. 218.

(*b*) Cicer. Orat. des Aruſp. Reſponſ. c. 29.

Digitized by Google

CÆRULÉUS, *Cæruleus*, (*a*) nom d'un Gladiateur. Ce mot en François signifie bleu. C'eſt que les Gladiateurs prenoient quelquefois leur nom des couleurs dont ils s'ornoient. Une Inſcription, rapportée par Gruter, prouve cette aſſertion. Elle eſt d'un Latin aſſez barbare. En voici le ſens. » Conſtance, qui donne le prix » aux Gladiateurs, l'a donné » aujourd'hui aux ſiens pour les » récompenſer; & cette récompenſe eſt le ſépulcre. Il l'a donné à Décoratus Retiaire, qui a » tué Cæruléus, & a été tué lui-» même. Le deſir de remporter » le prix de la baguette, les a fait » périr tous deux. Un même bûcher les renferme. Décoratus » Sécuteur a combattu neuf fois. » Il a laiſſé ſa femme Valère dans » la douleur de l'avoir perdu. « Décoratus étoit peint en différentes couleurs; au lieu que Cæruléus ne l'étoit qu'en bleu.

CÆSA. *Inter Cæſa & porrecta.* (*b*) C'étoit une eſpèce de proverbe, dont voici l'origine. Dans les ſacrifices, lorſqu'on frappoit la victime, il n'étoit pas permis de parler; mais, après qu'elle avoit été frappée, on pouvoit parler juſqu'à ce que ce qui devoit être brûlé ſur l'autel, fût livré au Prêtre, *inter Cæſa & porrecta*; ce qui paſſa en proverbe. Il falloit de nouveau garder le ſilence, quand l'hoſtie brûloit. Ce fut ſur cet eſpace de tems, où il étoit permis de parler, que ſe forma le proverbe, *inter Cæſa & porrecta.*

CÆSARION, *Cæſarion*, nom donné à un des appartemens du palais, qu'Hérode avoit fait bâtir a Jéruſalem.

CÆSARIS DICTATORIS VILLA. Tacite fait mention, dans ſes Annales, d'une maiſon de campagne de ce nom, qu'elle avoit pris de Juſes Céſar, qui eut le titre de Dictateur, & non pas celui d'Empereur, que prirent ſes ſucceſſeurs. Il y en a qui croyent que c'eſt préſentement Bagno de Salviati ſur la côte du golfe de Caiette.

CÆSICIUM [LINTEOLUM], (*c*) ſorte de robe de femmes. On ne ſçait point ce que c'étoit.

CÆSIUS. (*d*) Voici comme s'explique D. Bernard de Montfaucon dans ſes Antiquités, au ſujet du mot Cæſius. » Ce mot, » dit-il, ſignifie bleu; ce qui ne » peut s'appliquer à la couleur » d'un cheval. Il falloit qu'il eût » quelque ſignification particuliè-» re pour la couleur des chevaux. » Cæſius voudroit-il dire pom-» melé? Ce qui pourroit le faire » croire, c'eſt qu'il ſe trouve » joint à d'autres. *Rufus-Cæſius*, » roux pommelé. *Niger-Cæſius*, » noir pommelé. «

CAHIER, terme, qui ſignifie proprement l'aſſemblage de pluſieurs feuillets de papier blanc ou écrits, pliés enſemble & attachés légerement, ſans être reliés.

(*a*) Suppl. à l'Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 177, 178.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 164.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 38.

(*d*) Suppl. à l'Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 180.

Digitized by Google

On a transporté ce nom à des ouvrages, qui se dictent sous cette forme. Ainsi, on dit, *des Cahiers de Philosophie*, *des Cahiers de Rhétorique*, *des Cahiers de Droit*, &c.

Il faut remarquer qu'aujourd'hui les Écoliers de l'Université de Paris ne se servent presque plus de Cahiers tels que nous venons de les définir. Ce sont des Cahiers reliés, plus ou moins grands, selon qu'on juge à propos de les acheter.

CAGES PULLAIRES, (*a*) *Caveæ Pullariæ*. D. Bernard de Montfaucon, dans son Antiquité, représente deux Cages pullaires; l'une donnée par M. de la Chausse, où les deux poulets paroissent mangeant le grain avec avidité; l'autre dessinée à Rome par M. le Brun. On sçait l'usage que l'on faisoit de ces poulets, & l'augure que l'on tiroit de la manière dont ils recevoient le grain, qu'on leur apportoit. S'ils se jettoient avidement sur le grain, c'étoit un bon augure. Si leur avidité étoit si grande, qu'en sautant & en mangeant, ils répandissent une partie du grain, l'augure étoit excellent. Mais, s'ils refusoient de manger, c'étoit un mauvais augure.

CAIA, *Caia*. *Voyez* Caius.

CAIA TARRATIA, *Caia Tarratia*, (*b*) l'une des Vestales. Certains croyent que ce fut cette Vestale, qui céda au peuple Romain ce lieu si connu depuis sous le nom de champ de Mars, & qu'on lui rendit pour cela de grands honneurs.

CAICINUS, *Caïcinus*, Καΐκινος, (*c*) fleuve d'Italie au païs des Bruttiens, &, pour parler plus juste, dans la Locride. En effet, Thucydide dit que les Athéniens, venant de Sicile, entrerent dans la Locride auprès du fleuve Caïcinus, où ils combattirent & défirent les habitans.

CAICUS, *Caïcus*, Καΐκος, (*d*) fleuve de l'Asie mineure dans la Mysie. C'est pour cela que Virgile dit *Mysusque Caïcus*. Ovide, dans ses Métamorphoses, le surnomme *Teuthranteus* de Teuthranie, petite ville & contrée, où Pline met la source de ce fleuve. Ce dernier Auteur dit que le Caïcus vient de Mysie; & Strabon, qu'assez près de sa source, il se grossit des eaux du Mysius, ruisseau qui tombe du mont Temnus.

Le Caïcus ne sortoit donc pas du mont Ida, comme l'avoit cru Bacchylide, mais du milieu d'une plaine, bornée par le mont Temnus. Il y avoit auprès de sa source un lieu, nommé Gergétha. Le Caïcus, dans son cours, recevoit quantité d'autres fleuves. Il arrosoit, outre le païs de Teuthranie, les campagnes de Pergame & celles d'Élée ville maritime, à douze stades de laquelle il se ren-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 145.
(*b*) Rosin. de Antiq. Roman. p. 652.
(*c*) Thucyd. pag. 241.
(*d*) Virg. Georg. L. IV. v. 370. Ovid. Metam. L. II. c. 6. Strab. pag. 571. *& seq.* Plin. Tom. I. pag. 281, 283. Ptolem. L. V. c. 2. Pomp. Mel. pag. 80. Paus. pag. 311, 335, 460, 461. Freins. suppl. in Q. Curt. L. II. c. 1.

Digitized by Google

doit dans la mer Égée, à l'opposite de la partie orientale de l'isle de Lesbos. Son embouchure est placée par Strabon dans le golfe Élaïtique.

Dans le païs, on l'appelle aujourd'hui Girmasti. M. Corneille dit qu'on le nomme aussi Carasou, & qu'il y a deux Caïcus. Sa mémoire l'a trompé. La rivière, nommée aujourd'hui Carasou, c'est celle à l'embouchure de laquelle Épheſe est située. Cette rivière est le Cayſtre des Anciens.

(*a*) Xénophon, sur la fin du septième livre de l'expédition de Cyrus, donne le nom de Caïcus à un fleuve; mais, il y en a qui prétendent qu'on doit lire Carcasus, & non pas Caïcus.

CAICUS AGER, (*b*) c'est-à-dire, la campagne du Caïcus. On appelloit ainsi le païs, qu'arrosoit le Caïcus.

CAICUS, *Caïcus*, Καΐκος, (*c*) l'un des compagnons d'Énée. Son vaisseau, sur la pouppe duquel on avoit arrangé ses armes, fut dispersé par cette tempête, qu'Éole avoit excitée à la sollicitation de Junon. Dans la suite, les Troyens voyant un jour au loin un nuage épais de poussière s'élever, & les champs s'obscurcir, Caïcus, en faction sur le rempart, s'écrie le premier: » Troyens, » quel noir tourbillon! aux ar» mes, aux armes. Montez sur » les ramparts. Voilà l'ennemi; » alerte, alerte. « On lui répond par de grands cris. Chacun court à son poste, & on borde les remparts.

CAIETE, *Caieta*, Καίαττα, (*d*) ville maritime d'Italie, située dans le Latium, à l'extrêmité du païs des Volsques du côté de la Campanie. Elle étoit à cent stades de Terracine, & à quarante seulement de Formies.

Virgile suppose qu'elle avoit été ainsi nommée, parce que Caieta, qui avoit été la nourrice d'Énée, y fut enterrée:

Tu quoque littoribus noſtris, Æneia nutrix,
Æternam moriens famam, Caieta, dediſti.

Aurélius Victor tire le nom de Caiete du Grec καίειν, *incendere*, brûler, parce que, selon quelques-uns, ce fut en ce lieu que les femmes Troyennes mirent le feu aux vaisseaux d'Énée. Au rapport de Strabon, ce nom venoit des Lacédémoniens, qui l'avoient donné à la ville de Caiete, parce qu'ils étoient dans l'usage de nommer ainsi tous les lieux courbés ou creux. Silius Italicus dit *regnata Lamo Cajeta*, de Lamus, roi des Lestrigons, qui ont autrefois habité aux environs de Formies. On trouve dans Diodore de Sicile, que les Argonautes, étant arrivés au port de Caiete, le nommerent Æete, & qu'on l'appella dans la suite Caiete.

(*a*) Xenoph. pag. 426.
(*b*) Herod. L. VI. c. 28.
(*c*) Virg. Æneid. L. I. v. 187. L. IX. v. 33. *& ſeq.*
(*d*) Virg. Æneid. L. VI. v. 900. L. VII. v. 1, 2. Plin. T. I. p. 153. Strab. pag. 233. Cicer. Orat. pro L. Manil. c. 23. Diod. Sicul. p. 181.

Digitized by Google

Cicéron parle de Caiete comme d'un port très-célebre & très-plein de vaiſſeaux.

CAIETE [le Golfe, le Promontoire de], (*a*) *Sinus, promontorium Caieta.* Strabon fait mention de l'un & de l'autre. Pline dit le port de Caiete, *Caieta portus.*

CAIETE, *Caieta*, Καίαττα, (*b*) nourrice d'Énée. Après la mort de cette femme, Énée lui fit faire des funérailles, & fit enfermer ſes cendres dans un tombeau de marbre, ſur lequel on grava cette Épitaphe :

Je fus la nourrice d'Énée,
En cela toujours fortunée,
Que j'eus pour nourriſſon la gloire des héros.
Ici ſa piété, qui couronne ſa vie,
Au feu des Grecs m'ayant ravie,
Me brûla dans un feu, qu'il devoit à mes os.

Cette femme au rapport de Virgile, avoit donné ſon nom à la ville de Caiete.

CAIETTE, *Caietta. Voyez* Caiete.

CAILLE, *Coturnix*, ὄρτυξ, oiſeau plus petit, plus large & moins reſſerré par les côtés, que le râle. Il a ſept pouces de longueur, depuis la pointe du bec juſqu'à l'extrêmité de la queue. Le bec a un peu plus d'un demi pouce de longueur, depuis la pointe juſqu'aux coins de la bouche. Il eſt plus applati que le bec des autres oiſeaux de ce genre. La piece inférieure eſt noire; la ſupérieure eſt légerement teinte de brun; & ſon extrêmité eſt pointue. L'iris des yeux eſt couleur de noiſette. Le ventre & la poitrine ſont d'un jaune pâle mêlé de blanc, & la gorge a de plus une teinte de roux. Il y a ſous la piece inférieure du bec, une large bande noirâtre, qui s'étend en bas, & au-deſſus des yeux, une ligne blanchâtre, qui paſſe ſur le milieu de la tête, dont les plumes ſont noires, à l'exception des bords, qui ſont roux ou cendrés. Les plumes du deſſous du cou, & celles qui recouvrent le dos, ont chacune à leur milieu, une marque de couleur jaune blanchâtre; & le reſte de la plume eſt bigarré de noir & de roux cendré. On voit ſous les aîles, une longue bande, dont le milieu eſt noir, & les côtés de couleur rouſſe mêlée de noir. Les grandes plumes des aîles ſont brunes & parſemées de lignes tranſverſales de couleur rouſſe pâle. Les petites plumes des aîles, qui recouvrent les grandes, ſont preſqu'entiérement rouſſâtres. La queue eſt courte; elle n'a qu'un pouce & demi de longueur. Elle eſt compoſée de douze plumes de couleur noirâtre, entremêlée de lignes tranſverſales d'un roux peu foncé. Les pattes ſont de couleur pâle & recouvertes d'une peau diviſée plutôt en écailles qu'en anneaux entiers. Le deſſous du pied

(*a*) Strab, pag. 233. Plin. Tom. I. pag. 153.

(*b*) Ovid. Metam. L. XIV. c. 9. Virg. Æneid. L. VII. v. 1, 2.

Digitized by Google

eſt jaune. Le doigt extérieur tient par une membrane au doigt du milieu juſqu'à la première articulation.

(*a*) I. Les Cailles ſont des oiſeaux de paſſage. Elles quittent ces païs-ci aux approches de l'hiver, pour aller dans des climats plus chauds, & elles paſſent les mers pour y arriver. Le fait eſt certain, quoiqu'il ſoit étonnant, comme Pline l'a remarqué, qu'un oiſeau ſi peſant, & qui s'éleve à peine de terre, dans les lieux de ſéjour, puiſſe paſſer la mer, & que quelques-uns aient mieux aimé croire que les Cailles ne changeoient point de païs, mais qu'elles ſe retiroient en des lieux écartés, où elles étoient à l'abri pendant l'hiver, & qu'elles y vivoient de leurs plumes, ou de leur propre graiſſe & de leur propre ſubſtance. Un Auteur moderne aſſure qu'il s'eſt trouvé deux fois ſur mer, dans le tems que les Cailles paſſent; une fois en automne, lorſqu'elles s'en retournent, & une fois au printems, quand elles reviennent, & qu'il a vu chaque fois pluſieurs Cailles ſe repoſer ſur le vaiſſeau. Pline dit qu'elles s'abaiſſoient quelquefois en ſi grand nombre ſur les voiles, que par leur poids, elles ont fait couler à fonds des barques & d'autres petits bâtimens. On obſerve auſſi qu'elles ſe repoſent dans les iſles, qu'elles rencontrent en mer ſur leur route.

On dit que lorſqu'elles ont le vent contraire, elles ſe chargent de ſable, qu'elles avalent, & qu'elles prennent de petits cailloux à leurs pieds, afin de ſe rendre plus peſantes, de crainte que le vent ne les emporte. Elles font volontiers leur paſſage, quand le vent du nord ſouffle. Elles appréhendent le vent de midi, qui eſt chargeant, & qui les fait périr en mer, quand il les ſurprend, à cauſe de ſa moiteur qui mouille & appeſantit leurs aîles. Belon dit qu'elles ne vont point en troupes, quand elles font leur paſſage; mais qu'elles partent la nuit deux à deux, quoiqu'en même tems.

On dit que les Cailles mangent de l'ellébore & de la cigue, ſans en être empoiſonnées. Saint Baſile en rapporte cette raiſon; c'eſt parce, dit-il, que ces oiſeaux ayant les conduits de la gorge fort étroits; les alimens qu'ils prennent, ne peuvent deſcendre que lentement; & qu'ainſi ils ſe trouvent notablement altérés, avant qu'ils ſoient arrivés dans l'eſtomac. Willoughby veut que la chair des Cailles ſoit bonne contre la jauniſſe, & leur ſang ſouverain contre la diſſenterie.

(*b*) II. C'étoit la manie de la plûpart des Athéniens de nourrir des Cailles, comme cela paroît par quelques paſſages des Anciens, & ſur tout par une comédie d'Eupolis citée par Athénée. Alcibiade en nourriſſoit comme les autres. Un fait, que Plutarque raconte dans ſa vie, en fait foi. En effet, paſſant un jour dans la place, il vit le peuple aſſemblé,

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 557, 558.

(*b*) Plut. Tom. I. p. 195.

Digitized by Google

qui faiſoit beaucoup de bruit. Il en demanda la cauſe ; & ſur ce qu'on lui dit que c'étoit ſur quelque diſtribution de deniers, il s'avança & en diſtribua auſſi de ſon côté. Comme le peuple applaudiſſoit à ſa libéralité avec de grands cris, il en eut tant de joie, qu'il oublia une Caille, qu'il avoit ſous ſon manteau, & qui, effrayée du bruit, prit la fuite & s'envola. Les Athéniens ſe mirent encore à crier plus fort, & il y en eut beaucoup qui ſe leverent pour courir après & pour lui aider à la reprendre. Enfin, elle fut reprise par un patron de vaiſſeau, qui la lui rendit, & qui, à cauſe de cela, lui fut toujours agréable.

Voilà ce qui attira à Alcibiade cette raillerie amère de Socrate, qui après lui avoir fait voir dans le premier Alcibiade de Platon, que pour commander aux Athéniens, il devoit travailler à ſurpaſſer en habileté & en courage les Généraux de leurs ennemis, & après l'en avoir fait convenir, ſe reprend, & lui dit avec une ironie fort humiliante : *Oh ! point, point, mon cher Alcibiade, vous n'avez qu'à penſer à ſurpaſſer un Midias ſi habile à nourrir des Cailles.*

(*a*) III. Les Phéniciens, au rapport d'Athénée, offroient à Hercule des Cailles en ſacrifice ; & ils diſoient que cette coûtume venoit de ce que ce Héros ayant été tué par Typhon, Iolaüs lui rendit la vie avec l'odeur d'une Caille. Cette fable, ſi nous en croyons Bochart, eſt fondée ſur ce que Hercule étoit ſujet au mal-caduc, comme quelques Auteurs nous l'apprennent, & qu'on le faiſoit revenir en lui faiſant ſentir une Caille, dont l'odeur, au rapport de Galien, eſt un remede efficace pour ce mal.

Perſonne n'ignore que, ſelon les Mythologues, Latone fut changée en Caille par Jupiter.

(*b*) IV. L'Ecriture nous apprend que Dieu donna des Cailles à ſon peuple dans le déſert en deux occaſions. La première fois, ce fut dans le déſert de Sin, peu de jours après le paſſage de la mer Rouge ; & la ſeconde, au campement, qu'on nomme les Sépulcres de concupiſcence. Cela arriva chaque fois au printems, qui eſt un tems de paſſage pour les Cailles. On aſſure qu'on en trouve alors une très-grande quantité ſur les côtes de la mer Rouge & de la Méditerranée. Dieu fit lever un vent, qui les jetta au-dedans & au tour du camp des Iſraëlites. C'eſt en cela que conſiſte le miracle ; car, on ne ſçauroit regarder que comme une choſe extraordinaire, d'avoir amené ces oiſeaux à point nommé, & en ſi grande quantité, qu'il y en eut pour raſſaſier plus d'un million de perſonnes pendant plus d'un mois.

Le terme Hébreu *Schalav* ſignifie une Caille, de l'aveu de tous les Interpretes. Les langues Chaldéenne, Syriaque & Arabe

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 169. T. VII. p. 71.

(*b*) Exod. c. 16. v. 13. Numér. c. 11. v. 31. *& ſeq.*

conviennent

conviennent en cela avec la langue Hébraïque. Cependant, M. Ludolf s'efforce de montrer que Moïse a voulu parler non de Cailles, mais de sauterelles. Voici les raisons que donne ce Sçavant.

Il remarque que le terme original *Selavv* peut venir d'une racine, qui signifie abondance ; ce qui convient mieux aux sauterelles qu'aux Cailles. Il avoue que les Versions orientales l'expliquent des Cailles ; mais, il soûtient que les Auteurs de ces Versions n'ont pas entendu le vrai sens du texte. Porphyre observe qu'une armée, étant près de mourir de faim en Afrique, fut secourue fort à propos par une nuée de sauterelles, qui lui servit de nourriture. Ludolf conjecture que ce fut un pareil événement, qui satisfit aux desirs des Israëlites dans les déserts d'Arabie. On prouve aisément, par le témoignage de plusieurs Auteurs anciens & modernes, qu'il y a une quantité presque incroyable de sauterelles dans l'Orient ; que des peuples d'Arabie vivent de sauterelles, qui leur sont apportées par les vents ; qu'ils les amassent en monceaux ; qu'ils les conservent dans le sel ; qu'on les sert même sur la table des Rois ; qu'elles sont excellentes au goût & salutaires à la santé.

Ludolf montre ensuite que le récit de Moïse est favorable à son opinion pour plusieurs raisons. 1.° Les sauterelles sont bonnes à manger, & permises expressément par la loi de Moïse. 2.° Ce fut le vent, qui amena dans le camp les animaux dont parle ce Législateur ; ce qui convient mieux aux sauterelles qu'aux Cailles. 3.° Il est dit que ces animaux étoient répandus sur le camp, & qu'ils le couvroient à une journée de chemin ; qu'ils étoient à la hauteur d'une coudée ; qu'on les ramassoit par monceaux ; qu'on en recueilloit dix gomors ; expressions, qu'on a toutes les peines du monde à soûtenir dans le système ordinaire des Cailles, & qui s'explique aisément des sauterelles. 4.° On étendoit ces animaux tout au tour du camp ; ce qui ne peut s'entendre des Cailles, qui auroient été bientôt remplies de vers, si on les avoit ainsi exposées au soleil. Mais, ce qui renverse toutes ces conjectures, c'est premièrement le consentement des langues & des Versions orientales, qui ont entendu des Cailles sous le nom de *Selavv*. Les Septante, Josephe & tous les Commentateurs anciens & modernes l'entendent de même. Ajoûtez à cela, que les Hébreux demandoient de la chair à Moïse, parce qu'ils étoient dégoûtés de la manne. Auroient-ils voulu se contenter de sauterelles ?

CAILLOU, *Calculus*, (*a*) Ψῆφος. On avoit à Athènes différentes sortes de Cailloux. Il y en avoit de percés & d'entiers, de noirs & de blancs. Ceux, qui étoient percés ou noirs, étoient

(*a*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. Tom. IV. pag. 339. *& suiv.* Tom. VI. p. 130, 131.

Digitized by Google

une marque de condamnation ; au lieu que les autres annonçoient que l'on renvoyoit absous. Certains prétendent que ces Cailloux, qu'on appelloit encore mieux osselets, étoient faits d'os de porc.

M. le Comte de Caylus présente plusieurs Cailloux dans son recueil d'Antiquités. Ils me paroissent, dit ce célebre Antiquaire, de la même espèce que ceux qui roulent dans le Rhône. Il est d'autant plus aisé de les reconnoître, qu'ils sont peu travaillés, & qu'ils ont été employés, à peu de chose près, comme on les a tirés de ce fleuve, ou des campagnes voisines. Mais, à quel dessein sont-ils chargés d'inscriptions en relief, écrites en lettres majuscules Grecques ou Latines ? M. le Comte de Caylus convient qu'il n'a pu découvrir l'objet de ce travail, ni la raison du choix de cette matière. Si l'on n'avoit trouvé qu'un ou deux de ces morceaux, on auroit pu les regarder comme l'effet d'une fantaisie, dont on ne chercheroit point à rendre compte. Mais, le genre des matières qui y sont écrites, joint au grand nombre que l'on en trouve, oblige de penser différemment, & de les regarder comme des opérations avouées & publiques, d'autant plus que l'on n'écrit point sans un objet d'utilité ou de nécessité sur les deux faces d'un Caillou, douze lignes d'écriture, contenant une loi de l'Empereur Valentinien. On doit ajoûter à ces réflexions, qu'il paroît qu'on ne trouve que dans la Gaule les monumens de ce genre, & qu'ils y ont été en usage pendant le cours de plusieurs siecles.

Nous ne nous arrêterons qu'à un seul de ces Cailloux, que présente M. le Comte de Caylus. C'est celui qui porte une inscription Grecque, au milieu de laquelle on voit une petite barque à cinq rames, & du même travail que les lettres, c'est-à-dire, de relief. Ce Caillou paroît avoir été travaillé à Marseille dans un tems très-reculé. Voici les raisons qui le persuadent.

On lit distinctement au haut de la pierre ΜΑΣΣΙ; ce qui désigne sans doute *Massilia*, Marseille. A la droite de la barque, on lit ΦΩ ; & au-dessous de ces deux lettres on a placé un K. Or, cela ne peut signifier que ΦΩΚΑΕΩΝ. C'est le nom de Phocée, ville d'Ionie, dont tout le monde sçait que Marseille étoit une colonie. A la gauche de la barque ou de la galere sont des caractères effacés par le tems. M. le Comte de Caylus soupçonne qu'ils expriment le mot ΙΕΡΑ, parce qu'on voit au-dessous de la barque ΑΣΥΛ. ΑΥΤ, qui ne peuvent être que l'abrégé de ces deux mots ΑΣΥΛΟΣ ΑΥΤΟΝΟΜΟΣ. Ainsi, suivant cette Inscription, Marseille, colonie des Phocéens, seroit nommée sacrée, inviolable, autonome ou gouvernée par ses propres loix. Cette dernière qualité lui convenoit sans doute ; mais, les deux premieres ne se voyent sur aucune de ses médailles, ni dans aucun Auteur. Ce ne peut être ici qu'un Caillou gravé par un particulier, qui a voulu prêter à sa patrie ces épithetes honorables ;

Digitized by Google

enſorte que ce monument ne peut établir aucune prétention authentique. Cependant, l'antiquité de ce Caillou eſt indubitable ; & les caractères ſont du meilleur tems. Mais, ils ne ſont écrits que d'un côté.

CAIN, *Caïn*, Κάϊν, (*d*) fils aîné d'Adam & d'Eve, naquit ſur la fin de la première année de la création du monde, ou au commencement de la ſeconde. Il y en a qui reculent la naiſſance de Caïn juſqu'à la trentième année, & qui le font frere jumeau d'Abel ; ce qui eſt contraire au récit de l'Écriture. Le mot *Caïn* veut dire acquiſition.

Caïn donna ſes ſoins aux travaux de la campagne ; & Abel, ſon frere, s'appliqua à nourrir des troupeaux. Il arriva quelque tems après, que Caïn préſenta au Seigneur une oblation des fruits de la terre. Abel fit auſſi la ſienne, qui étoient des premiers-nés de ſon troupeau, & de ce qu'il y avoit de plus gras. Le Seigneur regarda favorablement Abel & ſes préſens ; mais, il ne regarda point Caïn, ni ſon offrande. Caïn en fut fort irrité, & ſon viſage tout abattu. C'eſt pourquoi, le Seigneur lui dit : » Pourquoi êtes-vous en colere, » & pourquoi votre viſage eſt-il » abattu ? Si vous faites bien, » n'en ſerez-vous pas récompenſé ; & ſi vous faites mal, le péché ne ſera-t-il pas auſſi-tôt » comme un monſtre couché à » votre porte pour vous dévorer. Mais, c'eſt-à vous à réprimer ſes deſirs & de le dominer. » Or, Caïn dit à ſon frere Abel : Sortons dans les champs ; & lorſqu'ils y furent, Caïn ſe jetta ſur Abel & le tua. Le Seigneur demanda enſuite à Caïn où étoit ſon frere ? Caïn lui répondit qu'il n'en ſçavoit rien, & qu'il n'étoit pas le gardien de ſon frere. Le Seigneur lui répartit : » Qu'as-tu fait ? La » voix du ſang de ton frere crie » de la terre juſqu'à moi. Maintenant donc tu ſeras maudit & en » horreur à la terre, qui a ouvert » la bouche, & qui a reçu le ſang » de ton frere, lorſque ta main » l'a répandu. Quand tu l'auras » cultivée, elle ne te rendra pas » ſon fruit ; tu ſeras fugitif & vagabond ſur la terre. » Caïn répondit au Seigneur ; » Mon iniquité eſt trop grande pour en » obtenir le pardon. Vous me » chaſſez aujourd'hui de cette terre ; & j'irai me cacher de devant » votre face. Je ſerai fugitif & » vagabond ſur la terre. Ce qui » arrivera, c'eſt que quiconque » me trouvera, me tuera. » Le Seigneur lui répliqua : » Non, cela » ne ſera pas. Quiconque tuera » Caïn, en ſera puni juſqu'à ſept » fois. » Et le Seigneur mit un ſigne ſur Caïn, afin que tous ceux qui le trouveroient, ne le tuaſſent point.

On eſt fort partagé ſur ce ſigne. Les uns prétendent que Dieu lui fit naître une corne ſur le front ; d'autres, qu'il y grava une lettre,

(*d*) Geneſ. c. 4. v. 1. *& ſeq.* Joſeph. de Antiq. Judaic. pag. 6, 7. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. IV. pag. 297, 309, 310. Tom. V. p. 15, 16.

Digitized by Google

par exemple, la première lettre du nom de Caïn; d'autres que Dieu lui imprima un tremblement dans tous ſes membres, qui marquoit ſa mauvaiſe conſcience & le remords de ſon crime. Ce dernier ſens eſt le plus ſuivi parmi les Peres. Les Rabbins lui donnent un chien, qui aboyoit continuellement devant lui.

Quoi qu'il en ſoit, Caïn, s'étant retiré de devant la face du Seigneur, alla demeurer dans le païs de Nod, vers l'orient d'Éden. Il y eut un fils, qui fut nommé Hénoch; & il bâtit enſuite une ville, à laquelle il donna le nom de ſon fils. Joſephe nomme Naïs le lieu où Caïn s'étoit retiré; & il lui attribue pluſieurs enfans. Mais, tant s'en faut, ajoûte-t-il, que ſon châtiment le rendît meilleur, qu'au contraire il en devint encore pire. Il s'abandonna à toutes ſortes de voluptés, & uſa même de violence. Il ravit, pour s'enrichir, le bien d'autrui, raſſembla des méchans & des ſcélérats, dont il ſe rendit le chef, & leur apprit à commettre toutes ſortes de crimes & d'impiétés. Il changea cette innocente manière de vivre qu'on pratiquoit au commencement, inventa les poids & les meſures, & fit ſuccéder l'artifice & la tromperie à la franchiſe & à la ſincérité, qui étoient d'autant plus louables, qu'elles étoient plus ſimples. Il fut le premier qui mit des bornes pour diſtinguer les héritages, & qui bâtit une ville. Il l'enferma de murailles & la peupla d'habitans.

Énos ou Hénoch eut pour fils Jared. Jared eut Malaléel. Malaléel eut Mathuſalé; & Mathuſalé eut Lamech, qui de ſes deux femmes Sella & Ada eut ſoixante-dix-ſept enfans, dont l'un nommé Jobel, fils d'Ada, demeura le premier ſous des tentes & des pavillons, & mena la vie d'un ſimple berger. Jubal, ſon frere, inventa la muſique, le Pſaltérion & la Harpe. Thobel, fils de Sella, ſurpaſſoit tous les autres en courage & en force, & fut un grand Capitaine. Il s'enrichit par ce moyen, & ſe ſervit de ſes richeſſes pour vivre plus ſplendidement qu'on n'avoit fait juſqu'à lors. Il trouva l'art de forger, & n'eut qu'une fille, nommée Naama. Voilà de quelle ſorte la poſtérité de Caïn ſe plongea dans toutes ſortes de crimes. Ils ne ſe contentoient pas d'imiter ceux de leurs peres. Ils en inventoient de nouveaux. On ne voyoit parmi eux que meurtres & que rapines; & ceux, qui ne trempoient point leurs mains dans le ſang, étoient pleins d'orgueil & d'avarice.

On forme pluſieurs queſtions au ſujet de Caïn, que l'on trouve traitées dans les Commentateurs. Par exemple, quel fut le prétexte ou le motif, qui porta Caïn à tuer Abel? De quel inſtrument ſe ſervit-il? De qui redoutoit-il le reſſentiment & la vengeance? En quel païs ſe retira-t-il? Quel fut le ſigne que Dieu mit ſur lui? Quelle fut ſa mort? Pour ce dernier article, on dit qu'il fut tué par Lamech, un de ſes neveux; & on raconte la choſe de cette manière. Lamech, dit-on, étoit

Digitized by Google

devenu aveugle par quelque accident. Il ne laissoit pas néanmoins d'aller quelquefois à la chasse, & il se faisoit conduire par un jeune homme, qui l'avertissoit, lorsqu'il voyoit du gibier. Un jour qu'on entendit du bruit dans des halliers, son conducteur crut que c'étoit une bête fauve. C'étoit Caïn qui y étoit. Lamech tira & le tua. Aussi-tôt qu'il eut reconnu sa faute, il entra dans une telle colere, qu'il perça celui qui le conduisoit; & étant de retour dans sa maison, il dit à ses deux femmes Ada & Sella: » Écoutez, femmes de La» mech; j'ai tué un homme pour » mon malheur, & un jeune hom» me pour ma disgrace. Le meur» trier de Caïn sera puni sept fois; » mais, celui de Lamech le sera » soixante-dix fois sept fois.» Ce récit ne porte sur aucun fondement solide.

Nous ignorons combien de tems vécut Caïn. Les uns lui donnent huit cens ans. D'autres, sept cens un; d'autres, six cens quatre-vingt-huit; d'autres, neuf cens trente-un. Quelques-uns le font vivre jusqu'au Déluge. Il y en a qui croyent qu'il fut écrasé sous les ruines d'une maison, ou qu'il se tua lui-même. Mais, nous n'avons rien de certain sur tous ces objets.

CAINAN, *Caïnan*, Καϊνὰν, (*a*) fils d'Énos, naquit l'an du monde 235, son pere étant âgé de quatre-vingt-dix ans. Caïnan, ayant aussi vécu soixante-dix ans, engendra Malaléel. Après que Caïnan eut engendré Malaléel, il vécut huit cens quarante ans, & il engendra des fils & des filles. Tout le tems de la vie de Caïnan ayant été de neuf cens dix ans, il mourut, l'an du monde 1235, & avant J. C. 2765. S. Luc fait mention de Caïnan dans la Généalogie, qu'il donne du Sauveur. Il est nommé Jared par Josephe.

CAINAN, *Caïnan*, Καϊνὰν, (*b*) fils d'Arphaxad, naquit l'an du monde 1694, son pere étant âgé de 35 ans. Salé, son fils, naquit l'an 1724. Caïnan mourut âgé de 360 ans, l'an du monde 2054, après avoir engendré des fils & des filles. Il faut remarquer que les Septante, qui ont augmenté les années des Patriarches, en donnent beaucoup plus à Caïnan, & le font mourir âgé de 460 ans. Il avoit, selon eux, 130 ans, quand son fils Salé naquit; au lieu qu'il n'en avoit que 30, suivant le calcul ordinaire.

Le nom & les années de ce Caïnan ne se trouvent point dans l'original Hébreu de la Genèse & du Deutéronome, dans la Vulgate, dans la Paraphrase Chaldaïque, dans Josephe, dans Béroſe, dans Philon, dans Théophile d'Antioche, dans Jules Africain, dans Saint Épiphane, mais seulement dans la traduction des Septante & dans la Généalogie de S. Luc. Quelques-uns ont cru que les Juifs avoient supprimé le mot de Caïnan, & l'avoient ôté de

(*a*) Genes. c. 5. v. 9. *& seq.* Luc. c. 3. v. 37, 38.

(*b*) Genes. c. 10. v. 24. c. 11. v. 12, 13.

Digitized by Google

leurs exemplaires, pour rendre ſuſpects les Septante & Saint Luc, qui les recevoient. D'autres ont cru que Moïſe avoit exprès omis Caïnan, parce qu'il ne vouloit compter que dix générations depuis Adam juſqu'à Noë, & depuis Noë juſqu'à Abraham. D'autres veulent qu'Arphaxad ait été pere de Caïnan & de Salé; de Salé, ſelon l'ordre naturel; & de Caïnan, ſelon la Loi. Enfin, d'autres ont avancé que Caïnan & Salé n'étoient qu'une même perſonne, que Saint Luc & les Septante avoient marquée par ſes deux noms.

Ceux, qui ſoûtiennent que Caïnan a été inſéré dans les Septante, & qu'il eſt paſſé de-là dans Saint Luc, prétendent que l'autorité de l'Hébreu, de la Vulgate, du Chaldéen & du Syriaque doit beaucoup l'emporter ſur les Septante; que Saint Luc ayant ſimplement copié ces Interpretes, ſon texte en cet endroit ne peut être d'une plus grande autorité que celui des Septante; que les retranchemens & les changemens, qu'ils ont faits dans les années des Patriarches, ſuffiſent ſeuls pour ruiner leur autorité dans tout ce qu'ils ont de contraire à l'Hébreu; que les éditions des Septante comparées ne ſont pas même ſemblables entr'elles.

CAINAS, *Caïnas*, Καϊνὰς, (*a*) fleuve d'Aſie, qui alloit ſe perdre dans le Gange, ſelon Pline. Ce fleuve étoit navigable, au rapport du même. Il en eſt auſſi fait mention dans Arrien.

CAINIENS, *ou* CAÏNITES, *Caïnitæ*, ſorte d'hérétiques, ainſi appellés du nom de Caïn, qu'ils honoroient. Ces Hérétiques ſuccéderent aux Nicolaïtes, ou plutôt la ſecte des Nicolaïtes paſſa dans celle des Caïniens, comme Tertullien le remarque dans ſon livre des Preſcriptions. Ils étoient auſſi du nombre des Gnoſtiques; mais, ils ont commencé avant les Valentiniens, ſelon Saint Irénée, quoique Saint Épiphane & Théodoret les en faſſent deſcendre. Ils diſtinguoient deux Vertus; l'une ſupérieure, qu'ils appelloient ſophie ou ſageſſe; l'autre inférieure ou poſtérieure, qui a fait le monde.

Les Caïniens diſoient que Caïn, Éſaü, Coré, les Sodomiſtes & tous les autres criminels de cette nature, appartenoient à la Vertu ſupérieure; & que c'eſt pour cela qu'ils avoient été combattus par le Créateur de ce monde, qui ne leur avoit porté néanmoins aucun préjudice, parce qu'ils s'étoient cachés, & qu'ils étoient retournés dans le ſouverain Éon. Ils ajoûtoient que ces choſes avoient été ſçues particulièrement de Judas, qui, connoiſſant la vérité, avoit achevé le myſtère de la trahiſon, par lequel les choſes terreſtres & céleſtes avoient eu leur diſſolution; ſoit qu'ils penſaſſent que Jeſus-Chriſt avoit été trahi juſtement, parce qu'il renverſoit la véritable doctrine; blaſphême, que quelques-uns oſoient avancer,

(*a*) *Plin. Tom. I. p. 318.*

Digitized by Google

soit qu'ils crussent que par la mort de Jesus Christ toute la puissance du Créateur devoit être détruite. Ils condamnoient la Loi, dont ils prétendoient que Dieu n'étoit point auteur, & nioient la résurrection. Ils exhortoient les hommes à détruire les ouvrages du Créateur, & à commettre toutes sortes de crimes, dans la persuasion où ils étoient, que l'on ne pouvoit être sauvé sans avoir fait toutes sortes d'actions. Ils invoquoient les Anges à chaque crime qu'ils commettoient, parce qu'ils croyoient qu'il y avoit un Ange, qui assistoit à chaque péché & à chaque action honteuse, & qui aidoit à la faire. Enfin, ils s'imaginoient que la souveraine perfection consistoit à faire hardiment les actions les plus horribles, celles même qu'il n'est pas permis de nommer.

Le principal livre de cette secte étoit l'évangile de Judas. Saint Irénée dit qu'ils avoient encore d'autres écrits pour apprendre à détruire les œuvres du Créateur; c'est-à-dire, à commettre toutes sortes de crimes. Saint Épiphane parle d'un livre, dans lequel on rapportoit les noms & les actions des Anges, qui avoient favorisé & assisté les méchans. L'Ascension de Saint Paul au Ciel étoit encore un livre apocryphe, dont cette secte se servoit. Ce Livre étoit rempli de blasphêmes & d'impuretés horribles, comme si c'eussent été les paroles secretes, que l'Apôtre avoit entendues dans son ravissement.

Il y eut, du tems de Tertullien, une femme de cette secte, nommée Quintille, qui vint en Afrique, & qui pervertit plusieurs personnes, en parlant contre le baptême, comme le témoigne Tertullien dans son livre du Baptême, qu'il composa à cette occasion.

CAINUM, *Caïnum*, Καϊνον, (*a*) c'est-à-dire, la ville neuve. C'étoit la plus forte de toutes les places du Pont dans l'Asie mineure. Aussi étoit-ce là que Mithridate avoit la plus grande partie de son trésor, & ce qu'il possédoit de plus précieux, parce qu'il la regardoit comme imprenable; mais, elle ne le fut pas pour les Romains. Pompée la prit, & avec elle tout ce que Mithridate y avoit laissé. On y trouva, entr'autres choses, des mémoires secrets, qu'il avoit dressés lui-même, & qui servirent beaucoup à faire connoître son caractère. Dans l'un, il marquoit les personnes qu'il avoit empoisonnées, entr'autres son fils Ariarathe & Alcée de Sardes, ce dernier parce qu'il avoit remporté sur lui le prix de la course des chevaux. On y trouva aussi ses mémoires de Médecine, que Pompée fit traduire en Latin par Lénée, qui étoit un bon Grammairien; plusieurs explications de songes, que Mithridate ou ses femmes avoient eus; des lettres lascives, que Monime lui écrivoit, & qu'il écrivoit à Monime. Théophane ajoûte qu'on y trouva de plus un discours de Rutilius, par lequel il excitoit Mithridate à faire

(*a*) Plût. Tom. I. p. 639. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 400.

Digitized by Google

mourir tous les Romains, qui étoient en Asie. Mais, on croit que c'est une calomnie de Théophane, qui haïssoit Rutilius.

CAINUM, *Caïnum*, Καΐνον, ville de Mésopotamie. Il en est fait mention au livre des Notices de l'Empire. François Junius croit que cette ville est la même que Cenes, dont parle Xénophon; mais, elle n'a rien de commun avec celle que Caïn bâtit dans la terre de Nod.

CAIPHE, *Caïpha*, *ou* Caïaphe, *Caïapha*, *ou* Héphe, *Hepha*, ville située au pied du mont Carmel, du côté du septentrion, sur le golfe de Ptolémaïde. Son ancien nom étoit Sycaminos ou Porphyréon. Le nom de Sycaminos lui vint apparemment des Sycomores, qui y étoient; & celui de Porphyréon, de la pêche des poissons, qui servoient à teindre de couleur de pourpre. On pourroit croire que le nom de Cephe ou Caïphe lui fut donné à cause de ses rochers, appellés *Cepha* en langue Syriaque; mais, les Hébreux écrivent *Hepha* au lieu de *Cepha* ou *Kepha*.

Cette ville étoit séparée de celle d'Acco ou Ptolémaïde par son port, qui est beau & vaste. D'Acco à Cephe par mer & en droite ligne, il n'y a qu'environ quinze milles, ou cinq lieues. Mais, par terre, il y a le double de chemin.

CAIPHE, *Caïphas*, Καϊάφας, (*a*) fameux sacrificateur des Juifs. Selon l'historien Josephe, ce mot *Caïphe*, qu'il écrit Caïaphe n'étoit qu'un surnom de ce grand Sacrificateur; & son véritable nom étoit Joseph. Il succéda dans la souveraine sacrificature à Simon fils de Camithus. Ce fut le soixante-onzième pontife de la nation Juive, & le neuvième depuis la Naissance de Jesus-Christ, qui fut mis à mort sous son pontificat.

Comme le Sauveur s'attiroit l'admiration de toute la Judée, & que plusieurs s'attachoient à lui, Caïphe, ne pouvant le supporter sans envie, crut devoir s'opposer à des progrès si glorieux, agir contre lui comme contre un séducteur, & ne rien oublier pour le perdre. Il assembla, pour cet effet, le Conseil, que les Hébreux appelloient Sanedrin, composé des Chefs de vingt-quatre familles sacerdotales, des Sénateurs & des Docteurs de la Loi. Il remontra vivement à toute l'assemblée, que si l'on n'arrêtoit ce prétendu Messie, il n'en pourroit résulter que de grands maux pour la nation; que cette haute réputation, qu'il s'étoit acquise parmi le peuple, tendoit à un soulévement; que les Romains, offensés de voir un homme applaudi & suivi comme un Roi, auroient lieu de s'en venger contr'eux, de leur ôter la ville & le temple, & de les mener en captivité; & qu'après tout, il étoit expédient de sacrifier cet homme au bien public, étant plus à propos qu'un particulier périsse que tout un peuple. Tous ces lâches

(*a*) Joan. c. 11. v. 49. *& seq.* c. 18. v. 13. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 619, 624.

Digitized by Google

Juges entrerent dans un ſentiment ſi injuſte, & conclurent qu'il falloit ſe ſaiſir de la perſonne du Sauveur. Cela fut exécuté comme on l'avoit réſolu.

Jeſus-Chriſt fut pris comme un voleur par une troupe de ſoldats, qui le menerent lié & garrotté chez Caïphe. Ce fut dans cette maiſon, que notre divin Maître ſouffrit, durant la nuit, tout ce qu'on peut imaginer d'outrageant; car, il y fut chargé d'injures, accablé de coups & déshonoré au point d'être ſoufflette, & de voir ſon viſage couvert de crachats. Caïphe, pour autoriſer ces mauvais traitemens, ſe le fit amener, & lui demanda s'il étoit le fils de Dieu. Le Sauveur lui ayant répondu qu'il l'étoit effectivement, ce Pontife ſe mit à déchirer ſes habits & à ſe récrier hautement, en ſe tournant vers l'aſſemblée, qu'on n'avoit pas beſoin de témoins pour le condamner; qu'on n'étoit que trop convaincu du blaſphême, qu'il venoit lui-même de proférer; & qu'ainſi il étoit digne de mort. Il le livra enſuite à une troupe de bourreaux & de ſatellites, qui en firent leur jouet, le traitant en Roi de théatre, lui mettant une couronne d'épines ſur la tête, & un roſeau piquant entre les mains. Les tourmens, que Jeſus-Chriſt endura cette nuit, dans la ſalle de Caïphe, épouvanterent & allarmerent ſi fort S. Pierre, que dans la crainte d'eſſuyer un pareil traitement, s'il ſe diſoit un de ſes Diſciples, il le renia, & ajoûtant le parjure à la lâcheté, il jura par trois fois qu'il ne le connoiſſoit point

Quand il fut jour, Caïphe fit conduire le Sauveur chez Pilate; mais, ce Gouverneur, après avoir examiné toutes choſes, ne trouvant en lui rien qui méritât la mort, ſe mit en devoir de le délivrer & de le déclarer innocent. Caïphe s'aigrit à la vue d'un ſentiment ſi doux & ſi juſte; & ſe faiſant accompagner d'une troupe de ſcélérats, qui étoient tous à ſa dévotion, il ſe préſente devant le tribunal du Gouverneur, le preſſe de condamner ce ſéducteur, qualifiant ainſi Jeſus-Chriſt, & lui dit qu'il n'a que l'un de ces deux partis à prendre, ou de tomber dans la diſgrace de l'Empereur, ou de purger le monde d'un pareil ſéditieux. Pilate, intimidé de ces diſcours, trahit ſon miniſtère, conſentit à l'injuſtice, & condamna celui qui étoit l'innocence & la ſainteté même, à mourir ignominieuſement ſur un gibet entre deux voleurs; ce qui arriva la quatorzième année du pontificat de Caïphe.

Ce miſérable Pontife exerça la ſouveraine ſacrificature encore cinq ans; mais, comme il en avoit ſouillé la ſainteté par le plus déteſtable de tous les parricides, Dieu permit, par un juſte jugement, qu'il fût univerſellement haï, & que Vitellius, qui étoit alors gouverneur de Syrie, le dépouillât honteuſement de la dignité de ſouverain Pontife, & des ornemens qui y étoient attachés, pour les donner à Jonathas, fils d'Ananus, qui avoit déjà été grand ſacrificateur. Il y en a qui diſent que Caïphe ne poſſéda cet-

Digitized by Google

te dignité qu'environ neuf ans ; mais, d'autres en mettent davantage.

On ne ſçait point quelle fut la fin de Caïphe, ni le tems de ſa mort. On prétend montrer encore aujourd'hui ſa maiſon à Jéruſalem. Mais, quel fonds peut-on faire ſur ces ſortes de monumens, après tant de révolutions arrivées à cette ville ? Caïphe ſe donna lui-même la mort de déſeſpoir, ſi on en croit ce qui eſt rapporté dans les Conſtitutions de S. Clément, ouvrage manifeſtement ſuppoſé. Nicéphore, Auteur aſſez peu exact, dit la même choſe d'Ananus.

CAIRE, *Cairo*. (*a*) Le Caire ou le grand Caire eſt la ville capitale d'Égypte, ſituée ſur le bord oriental du Nil, trois lieues ou environ au-deſſus de l'endroit, où ce fleuve commence à ſe diviſer, & à former, ce qu'on appelloit autrefois le delta. On prétend que c'eſt une des plus grandes villes du monde, diviſée en trois, le Bulac, le vieux Caire, & le nouveau Caire. Vis-à-vis & au couchant du Nil, on voit les reſtes de Memphis, qui fut autrefois la capitale du païs.

Le château du Caire eſt une des choſes les plus curieuſes, qui ſoient en Égypte. Il eſt ſitué ſur une montagne hors de la ville. Il eſt bâti ſur le roc qui lui ſert de fondement, & entouré de murailles fort hautes & fort épaiſſes. On monte à ce château par un eſcalier taillé dans le roc, & ſi aiſé à monter que les chevaux & les chameaux tout chargés y vont facilement. Ce qu'il y a de plus beau & de plus rare à voir dans ce château, c'eſt le puits de Joſeph. On lui donne ce nom, ſoit parce que les Égyptiens ſe plaiſent à attribuer à ce grand'Homme, ce qu'ils ont chez eux de plus remarquable ; ſoit parce qu'en effet cette tradition s'eſt conſervée dans le païs. C'eſt une preuve au moins, que l'ouvrage eſt fort ancien ; & certainement il eſt digne de la magnificence des plus puiſſans rois d'Égypte. Ce puits eſt comme à double étable, taillé dans le roc vif, d'une profondeur prodigieuſe. On deſcend juſqu'au réſervoir, qui eſt entre les deux puits, par un eſcalier, qui a deux cens vingt marches, large d'environ ſept à huit pieds, dont la deſcente douce & preſque imperceptibe, laiſſe un accès très-facile aux bœufs, qui ſont employés pour faire monter l'eau. Elle vient d'une ſource, qui eſt preſque la ſeule, qui ſe trouve dans le païs. Les bœufs font tourner continuellement une roue, où tient une corde, à laquelle ſont attachés pluſieurs ſeaux. L'eau tirée ainſi du premier puits, qui eſt le plus profond, ſe rend par un petit canal dans un réſervoir, qui fait le fond du ſecond puits, au haut duquel elle eſt portée de la même manière. De-là elle ſe diſtribue par des canaux en pluſieurs endroits du château. Ce puits paſ-

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. p. 10, 11. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XXI. p. 567.

Digitized by Google

ſe dans le païs pour être fort ancien, & effectivement il ſe ſent bien du goût antique des Égyptiens.

CAISTRE, *Caiſter. Voyez* Cayſtre.

CAIUS, *Caius*, Κάϊος *ou* Γάϊος. On diſoit à Rome, Caius & Caia pour marquer les deux ſexes. La lettre C dans la ſituation naturelle ſignifioit Caius; & renverſée en ce ſens Ↄ, elle vouloit dire Caia.

Quintilien aſſure que, dans les épouſailles & fêtes nuptiales des anciens Romains, on faiſoit également mention de Caïus & de Caia. Plutarque confirme cette aſſertion, lorſqu'il dit: » Pourquoi » ceux, qui conduiſent l'épouſe » dans la maiſon du mari, lui » font-ils prononcer ces mots: » *où tu ſeras Caius, je ſerai Caia?* » N'eſt-ce pas pour faire voir » qu'elle y entre à cette condi- » tion, qu'elle aura ſa part à tous » les biens & au gouvernement » de la famille; & que Caïus » étant maître, Caia doit-être » maîtreſſe? « Ainſi, ces mots ſignifient la même choſe que ceux-ci: *Ubi tu dominus eris & pater familiæ, ego domina ero & mater familiæ.*

Le nom, ou plutôt le prénom de Caïus, a été commun à un grand nombre de Romains. Il ſeroit ſuperflu d'en parler ici, puiſque ces célebres perſonnages ont des articles particuliers dans cet Ouvrage. En voici ſeulement quelques-uns, qui n'auront point d'ailleurs d'autre article.

CAIUS ARUNCULEIUS, *Caius Arunculeius*, (*a*) fut envoyé de Rome en Aſie avec Claudius Cento & Lucius Hortenſius, avec ordre de travailler à rétablir la bonne intelligence entre les rois de Pergame & de Bithynie. Mais, toutes leurs repréſentations ne produiſirent aucun effet. Pruſias, que ſes grands ſuccès avoient enorgueilli, ne voulut point entendre parler d'accommodement.

CAIUS AURUNCULEIUS, *Caius Aurunculeius*, le même que le précédent. *Voyez-en l'article.*

CAIUS BILLIUS, *Caius Billius*, Γάϊος Βίλλιος. (*b*) l'un des amis de Tibérius Gracchus, & du nombre de ceux, qui furent enveloppés dans ſon infortune; car, on dit qu'après la mort tragique de cet illuſtre Romain, Caius Billius fut enfermé dans un tonneau avec des ſerpens & des viperes. Peut-on imaginer un plus cruel ſupplice? La nature n'en frémit-elle pas d'horreur?

CAIUS, *Caius*, Γάϊος, (*c*) certain homme, qui avoit été nourri dès ſon enfance avec Mithridate. Après la mort de ce Prince, ayant pris ſon diadême, qui étoit d'un ouvrage exquis, il le donna ſecrétement à Fauſtus, fils de Sylla, qui le lui demanda avec de grandes inſtances; mais, le vol ayant été enſuite décou-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. T. XII. pag. 292.

(*b*) Plut. Tom. I. p. 834.

(*c*) Plut. T. I. p. 641.

Digitized by Google

vert, Caius en fut puni.

CAIUS ANNIUS, (a) *Caius Annius*, Γάϊος, Ἄννιος, lieutenant de Sylla. Un jour, Julius Salinator fut envoyé par Sertorius sur les sommets des Pyrénées avec six mille hommes de pied. Il y fut à peine arrivé, que Caius Annius, détaché par Sylla, y vint avec des troupes ; mais, voyant que Salinator ne pouvoit être forcé dans son poste, il demeura aux pieds des montagnes, sans sçavoir à quoi se déterminer. Enfin, un certain Calpurnius, surnommé Lanarius, ayant tué Salinator en trahison, & ses soldats ayant aussitôt abandonné les hauteurs des Pyrénées, Caius Annius les passa facilement avec ses nombreuses troupes, qui repoussèrent sans peine ceux qui voulurent s'y opposer.

CAIUS MEMMIUS, *Caius Memmius*, Édile curule. Il célébra le premier la fête des Céréales ou la fête de Cérès, comme on le peut voir par cette devise *Memmius Ædilis Cerealia primus fecit.*

CAIUS BILIÉNUS, *Caius Bilienus*, (b) sçavant Jurisconsulte, qui, selon Cicéron, n'auroit pu manquer de parvenir au Consulat, s'il eût vécu dans tout autre tems que celui de Marius.

CAIUS ACULÉON, *Caius Aculeo*, (c) chevalier Romain, parent de Cicéron. C'étoit, au rapport de cet Orateur, un homme d'un esprit vif & pénétrant. Il possédoit si bien le droit Civil, qu'il n'y avoit personne qui méritât la préférence sur lui à cet égard. Il vivoit, & avoit toujours vécu avec Cicéron.

CAIUS, *Caius*, Γάϊος, (d) un des disciples de S. Paul. Il étoit Macédonien, selon l'auteur des Actes des Apôtres ; mais, il s'étoit établi à Corinthe ; & il eut l'honneur de loger chez lui S. Paul. Ce fut là apparemment l'occasion de sa conversion.

Quoi qu'il en soit, Caius s'attacha à S. Paul & l'accompagna dans ses voyages. Il eut même part à ses persécutions ; car, comme il étoit à Éphese dans l'Asie mineure, il fut pris avec Aristarque dans la sédition excitée par les orfevres, à l'occasion de la Diane d'Éphése, contre laquelle l'Apôtre avoit parlé. On les entraîna l'un & l'autre jusqu'au théatre. Saint Paul lui-même vouloit y aller ; mais, il en fut empêché par ses amis. Il n'arriva cependant aucun mal à Caius ni à Aristarque, parce que l'émotion fut appaisée par la prudence d'un greffier de la ville.

Saint Paul, sur la fin de son Épître aux Romains, dit : » Caius, » mon hôte & celui de toute l'É- » glise, vous salue. « Il n'y a point de doute que ces paroles ne doivent s'entendre du Caius, dont on vient de parler.

CAIUS, *Caius*, Γάϊος, (e)

(a) Plut. T. I. p. 571.
(b) Cicer. de Brut. c. 225.
(c) Cicer. de Orator. L. I. c. 191. L. II. c. 2.
(d) Actu. Apost. c. 19. v. 29. ad Rom. Epist. c. 16. v. 23.
(e) Actu. Apost. c. 20. v. 4.

Digitized by Google

autre disciple de Saint Paul. Celui-ci étoit Derbéen, ou de la ville de Derbe en Lycaonie. S'étant aussi attaché à cet Apôtre, il fut l'un de ses compagnons de voyage. C'est ce qu'attestent les Actes des Apôtres.

CAIUS, *Caius*, Γάϊος, (*a*) celui à qui Saint Jean écrivoit sa troisième Épître. Ce Caius, selon plusieurs, étoit le même que Caius, disciple de Saint Paul & son hôte à Corinthe. D'autres croyent que le Caius, à qui Saint Jean adresse sa troisième Épître, est le même qui étoit de Derbe, & par conséquent fort différent de Caius le Macédonien.

Les Constitutions des Apôtres portent que Saint Jean établit évêque de Pergame, un certain Caius.

CAIUS, *Caius*, Γάϊος. Origène parle d'un Caius, disciple de Saint Paul, que l'on disoit avoir été fait évêque de Thessalonique.

Il faut remarquer que le texte des écritures, où se trouve le nom de Caius, ne porte pas précisément Caius, mais Gaius, Γάϊος. On devroit donc lire Gaius, pour se conformer à l'orthographe, comme l'ont fait des Traducteurs François de la Bible. Cette remarque doit s'étendre jusqu'aux Écrivains profanes.

CAIUS, *Caius*, Γάϊος, nom, par lequel est le plus souvent désigné dans l'Histoire, l'Empereur que nous connoissons mieux sous le nom de Caligula. *Voyez* Caligula.

(*b*) Il convient d'observer que plusieurs Gaulois prirent le prénom de Caius, depuis la conquête de leur païs par Caius Jules César. Il paroît même certain, qu'ils se faisoient honneur de ce prénom. Et quand ils eurent été entièrement subjugués par les Romains, ils abolirent peu à peu leurs noms propres, pour prendre ceux des vainqueurs, comme on peut le remarquer dans plusieurs Inscriptions.

CALABRA, *Calabra*, (*c*) nom d'une Curie à Rome. Macrobe dit que le Roi sacrificateur, *Rex sacrificulus*, sacrifioit à Junon dans la Curie Calabra.

CALABRE, *Calaber*, ou *Calabrus*, Κάλαϐρος, (*d*) fleuve, dont parle Pausanias. *Voyez* Calabros.

CALABRE, *Calabria*, (*e*) Καλαϐρία, contrée de l'Italie, dont l'étendue n'a pas toujours été la même, selon les Auteurs qui en parlent. Il faut distinguer la Calabre proprement dite, & la Calabre prise dans un sens moins resserré.

I. La Calabre proprement dite étoit un païs maritime de la grande Grece dans la presqu'isle, que nous appellons aujourd'hui terre d'Otrante. Strabon dit que cette

(*a*) S. Joann. Epist. 3. v. 1. *& seq.*
(*b*) Suppl. à l'Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 101.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 38.
(*d*) Paus. pag. 356.
(*e*) Strab. pag. 277, 282. Ptolem. L. III. c. 1. Plin. Tom. I. pag. 166, 181. Pomp. Mel. p. 125. Tit. Liv. L. XXIII. c. 34. Virg. Georg. L. III. v. 425. Æneid. L. II. v. 246, 247. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. p. 75, 76.

Digitized by Google

terre, qu'on nommoit Iapygie, & que les Grecs appellerent auſſi Meſſapie, avoit des habitans, que l'on diſtinguoit ſous différens noms. On appelloit Salentins, ceux qui habitoient au tour du promontoire Iapygium. D'autres étoient nommés Calabres, au-deſſus deſquels Strabon place vers le ſeptentrion les Peucétiens.

Nous n'avons aucune autorité dans ce qui nous reſte des Anciens, qui puiſſe nous apprendre quelles étoient les limites des Salentins & des Calabres. Le P. Briet croit que les premiers occupoient la partie d'Otrante, qui eſt en-deçà de l'Apennin; & que les autres étoient dans la partie d'Otrante, ſituée au de-là de l'Apennin.

Ptolémée donne aux Calabres, qui habitoient la Calabrie proprement dite, pluſieurs villes. Trois étoient ſituées ſur le bord de la mer Ionienne; ſçavoir, Hydrus, Luſpies & Brunduſie. On en trouvoit deux au milieu des terres, Turne & Urete.

II. Les peuples Calabres s'étant le plus diſtingués, ſoit par leur courage, ſoit par leur ſituation, qui les faiſoit plus connoître, on donna le nom de Calabrie à toute la preſqu'iſle renfermée entre la mer & une ligne imaginée depuis Tarente juſqu'à Brunduſie. Strabon rapporte que pluſieurs nommoient communément cette preſqu'iſle Meſſapie, Iapygie, Calabre & Salentine. D'autres y mettent quelque diſtinction. Le nom d'Iapygie venoit de celui d'Iapyx, rivière qui attribuoit ſa dénomination à tout le païs juſqu'à l'extrêmité du promontoire Iapygien. Le nom de Meſſapie lui étoit venu d'un capitaine, appellé Meſſapius. Mais, ſous le nom de Meſſapie, les Grecs entendoient un païs beaucoup plus étendu, que celui que les Latins nommoient Calabrie. Cependant, Strabon dit que la Meſſapie étoit en forme de preſqu'iſle, renfermée par un iſthme, qui s'étendoit de Brunduſie à Tarente; ce qui donne lieu de croire que les Grecs diſtinguoient entre la Meſſapie propre & la Meſſapie plus étendue.

Les Calabres, ſelon M. Freret, étoient une branche des Liburnes, peuplade Illyrienne. Ils parloient la même langue, que les Apuliens & les Pédicules, qui étoient deux autres branches de la même peuplade. Dans la ſuite, ils adopterent la langue Latine, mais ſans renoncer à leur ancien jargon; & c'eſt à cauſe de cet alliage, qu'Horace les nomme *Bilingues*. Pline aſſure des Pédicules, qu'ils étoient Illyriens; & les deux autres peuples, n'ayant pas un langage différent, devoient avoir une origine ſemblable. A l'égard des Calabres en particulier, Strabon place un peuple de même nom dans la Dardanie, voiſine de la Macédoine.

III. La Calabre, priſe dans un ſens moins reſſerré, comprenoit non ſeulement la Calabre propre, mais encore l'Apulie. On nommoit auſſi tout ce païs en général la Meſſapie. La ville même, dont ce nom ſemble avoir été donné au païs, & que Pline appelle *Meſſa-*

Digitized by Google

pia, étoit dans l'Apulie. Virgile étend la Calabre dans ce sens sous le nom d'Iapygie jusqu'au mont Gargan:

Ille urbem Argyripam, patriæ cognomine gentis,
Victor Gargani condebat Iapygis agris.

Notre Poëte entend certainement par ce Gargan Iapygien, la partie de cette montagne, qui étoit dans l'Apulie Daunienne. Servius dit que l'Iapygie étoit une partie de l'Apulie; mais, on croit qu'il devoit dire tout le contraire; sçavoir, que l'Apulie étoit quelquefois compriſe ſous le nom d'Iapygie. Pline dit que la Calabre étoit nommée par les Grecs Meſſapie du nom d'un capitaine; & il ajoûte qu'on la nommoit auparavant Peucétie, du nom de Peucétius, frere d'Œnotrus. On ſçait que la Peucétie & la Daunie faiſoient enſemble l'Apulie des Anciens; mais, ce qui peut faire quelque peine, c'eſt que Pline met la Calabre, appellée Meſſapie par les Grecs, & auparavant Peucétie, dans le territoire des Salentins. Dans ce cas, ce territoire s'étendoit plus loin que l'ancien peuple des Salentins, qui n'occupoient qu'une partie de la Calabre ſéparée de l'Apulie, dans laquelle la Peucétie étoit compriſe.

IV. La Calabre, après avoir été ſoumiſe aux Romains, le fut aux Sarraſins, & enfin aux Empereurs de Conſtantinople, qui s'en rendirent maîtres vers l'an de J. C. 827. Après ce tems-là, les Grecs & les Sarraſins firent des courſes dans le reſte de l'Italie. Le célebre Robert Guiſchard, Normand, les en chaſſa dans le onzième ſiecle. Il fut fait duc de l'Apulie & de la Calabre l'an 1059, & mourut l'an 1085. Il avoit un frere, qui s'établit dans la Sicile. Roger, le ſecond de ſes fils, eut la Calabre, qu'il laiſſa à Guillaume; & celui-ci la céda à ſon couſin Roger II, qui fut roi de Naples & de Sicile, célebre par ſon courage & par ſes conquêtes. Il mourut l'an 1152, avec cet éloge d'avoir ſoumis l'Apulie, la Calabre, la Sicile & une partie de l'Afrique; ce qui eſt exprimé dans ce vers, qu'il avoit fait graver ſur ſon épée:

Appulus & Calaber, ſiculus mihi ſervit & Afer.

Depuis ce tems, la Calabre a fait partie du royaume de Naples; & les fils de ces Rois ont quelquefois porté le titre de ducs de Calabre.

Aujourd'hui, on diviſe la Calabre en citérieure & en ultérieure. La premiere répond à une partie de la Lucanie des Anciens, dont la Baſilicate occupe préſentement une portion conſidérable. On la nomme auſſi la haute Calabre. L'autre, que l'on appelle la baſſe Calabre, ou la Calabre ultérieure, répond à la plus grande partie du païs des Bruttiens.

CALABRE, [la cour], *Calabra Curia*, fut bâtie par Romulus ſur le mont Palatin près de ſon palais, ſelon Varron, ou près du Capitole, ſelon d'autres, au lieu où eſt maintenant le magaſin du ſel. Elle fut appellée Calabre du

Digitized by Google

mot Latin *Calare*, qui signifie convoquer, parce que Romulus destina ce lieu pour les assemblées générales du peuple. Depuis ce temslà, le Roi des sacrifices y convoquoit le Sénat & le peuple, pour leur annoncer les jours des jeux & des sacrifices.

CALABRES, *Calabri* Καλαβροί, peuples d'Italie qui habitoient le païs connu sous le nom de Calabrie. *Voyez* Calabrie.

CALABRISME, *Calabrismus*, (*a*) sorte de danse, chez les Anciens. Nous n'en sçavons que le nom.

CALABROS, *Calabros*, fleuve de la Calabre, selon Ortélius, qui cite Pausanias: & il écrit Calabrus. Mais, Calabros en Grec se rend par Calaber. D'ailleurs le passage de Pausanias n'est qu'une citation d'un ancien monument, où le Calabros Potamos, nommé incidemment, ne décide pas assez où étoit cette rivière; à moins qu'on ne veuille dire que Calabros est moins une épithete qu'un nom propre.

CALABRUS, *Calabrus*, Κάλαβος. *Voyez* Cabrus.

CALACTA, *Calacta*, Καλάκτα, (*b*) ville de Sicile, située sur la côte septentrionale au-dessous d'Apollonie, selon la carte de M. d'Anville. Elle étoit sur le grand chemin, qui côtoyoit la mer de ce côté-là.

Cicéron parle de cette Ville dans une de ses lettres. On peut juger d'après ce qu'il en dit, que les loix & la coûtume de Calacta défendoient de rien posséder publiquement, à moins que ce ne fût au nom de tout le peuple. Néanmoins, la Ville possédoit le bien d'Hippias, ami de Cicéron, sous un nom particulier, emprunté de quelque absent ou de quelque pupille. Cicéron écrivit à cette occasion en faveur de son ami.

Hérodote nomme cette Ville Calé-acte, c'est-à-dire, beau rivage. Antonin corrompt ce nom, en le changeant en celui de Galéate. Léandre croit que c'est Acque-dolci. Niger dit que c'est Calora; & Fazel juge que c'est S. Marco. Mais, Cluvier pense que cette Ville est entièrement détruite, & que ses ruines, que l'on montre encore, sont à près de trente milles de S. Marco; il le prouve par les distances des anciens Itinéraires. D'où il résulte que Caronia, ville détruite, a succédé à Calacta, & que les ruines de ces deux villes sont très-proches les unes des autres.

CALACTINIENS, *Calactini*, habitans de Calacta. *Voyez* Calacta.

CALADÈS, *Calades*, Καλάδης, Athénien. *Voyez* Calliadès.

CALADUNE, *Caladunum*, (*c*) Καλάδουνον, ville de l'Espagne Tarragonoise. Ptolémée l'attribue au peuple, qu'il nomme *Callaici Brœcarii*. L'Itinéraire d'Antonin en fait mention, & la met sur la route de Bragues à Astorga. On

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. III. p. 311.

(*b*) Ptolem. L. III. c. 4. Herod. L. VI. c. 23. Cicer. ad Amic. L. XIII. Epist. 37.

(*c*) Ptolem. L. II. c. 6. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XX. p. 39.

conjecture

Digitized by Google

conjecture que c'eſt peut-être Mirandéla en Portugal.

CALAGNA, *Calagna*, (*a*) colonie Romaine, ſelon Frontin. Ce fut par l'ordre de Druſus Céſar, que l'on y envoya une colonie ; & on en aſſigna le territoire aux Vétérans. Ce nom n'eſt pas approuvé des Critiques, dont quelques-uns lui ſubſtituent Calatia ; & d'autres, Anagnia.

CALAGORRIS, *Calagorris*, (*a*) nom d'un lieu des Gaules. L'Itinéraire d'Antonin en parle, & le met ſur la route, qui conduiſoit de *Lugdunum Convenarum* à Toulouſe. Quoique Samſon ait tranſporté cette poſition à S. Lizier de Couſerans, il eſt indubitable qu'elle appartient à Cazeres. On lit Calagorgis dans l'Itinéraire ; mais, la leçon que le manuſcrit du Vatican fournit à M. Weſſeling, eſt appuyée de l'autorité de S. Jérôme, qui, en invectivant contre Vigilantius, qu'il dit être ſorti de la nation des Convenes, déſigne le lieu qui avoit donné la naiſſance à cet Héréſiarque, par l'Ethnique *Calagorritanus*.

CALAGURRIS, *Calagurris*, ou Calaguris, *Calaguris*, Καλάγουρις, nom commun à deux villes de l'Eſpagne Tarragonoiſe, dont les habitans s'appelloient Calagurritanes. *Voyez* l'article qui ſuit.

CALAGURRITANES, *Calagurritani*, (*b*) peuples de l'Eſpagne Tarragonoiſe. On lit Calaguritanes dans Pline.

Cet Auteur diſtingue deux peuples de ce nom. Il dit que les premiers étoient ſurnommés Naſſices. C'eſt de ceux-là que parle Céſar, lorſqu'il dit : » Sur ces entrefaites, les Oſcences & les Calagurritanes, qui étoient annexés » aux Oſcenſes, lui envoyent des » députés, & promettent de » faire tout ce qui leur ſera commandé. »

La ville des Calagurritanes ſe nommoit Calaguris, ou Calagurris ; & celle des Oſcences, Oſca, maintenant Hueſca. Selon Céſar, les habitans de Calaguris étoient ſubordonnés à ceux d'Oſca. En conſéquence, Calaguris devoit être à peu de diſtance d'Oſca, & au même lieu, où eſt encore aujourd'hui le bourg de Lohorre, qui conſerve quelque choſe de ſon ancienne origine. Jérôme Blanca, au commencement de ſon hiſtoire d'Arragon, dit que l'on y trouvoit, de ſon tems, des veſtiges d'édifices Romains. M. d'Ablancourt, dans ſa traduction de Céſar, rend *Oſcenſes* & *Calagurritani* par ces mots, *ceux d'Hueſque & de Calahorre*. On voit par-là qu'il confond cette Calaguris avec celle dont il eſt queſtion ci-après. Un Auteur moderne cite une Inſcription, dans laquelle on lit, *MUN. CALAGURIS. JULIA. NASSICA*. Cette ville étoit dans le païs des Ilergetes.

Les autres peuples du nom de Calagurritanes, dont parle Pline, avoient le ſurnom de Fibularen-

(*a*) Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.
(*b*) Cæſ. de Bell. Civil. L. I. p. 496. Plin. Tom. I. pag. 142. Strab. pag. 161. Ptolem. L. II. c. 6. Tit. Liv. L. XXXIX. c. 21. Crév. Hiſt. Rom. T. VI. p. 136.

Digitized by Google

ſes. C'étoit apparemment parce qu'il y avoit chez eux une fabrique ou du moins un débit particulier de boucles, en Latin, *Fibulæ*. Leur ville ſe nommoit auſſi Calaguris. Ptolémée dit par corruption Calagorine. C'eſt cette ville, qui ſe nomme aujourd'hui Calahorra. Ce fut la patrie du fameux rhéteur Quintilien. Elle étoit ſituée ſur l'Ébre au païs des Vaſcons.

Cette Ville, pendant la guerre de Sertorius, fut aſſiégée par Afranius, & ſouffrit les plus grandes horreurs de la faim. Les habitans ſe porterent juſqu'à cet excès abominable, de tuer & de manger leurs femmes & leurs enfans, & d'en ſaler les chairs pour pouvoir les conſerver plus long-tems. Enfin, leur opiniâtreté fut vaincue, & la ville emportée & brûlée ſous le conſulat d'Auſidius Oreſtes & de Lentulus Sura.

CALAIS, *Calais*, frere de Zéthès ou Zétès. *Voyez* Zétès.

CALAMARCUM, *Calamarcum*. Ortélius trouve ce nom bien diverſement écrit dans Frontin. Il cite Calamatium, Calamarcum & Calamatrum. Pas une de ces orthographes, ajoûte Ortélius, n'eſt la véritable, & il ne croit pas qu'on puiſſe en trouver une bonne dans les Auteurs. Il juge néanmoins que ce lieu étoit dans l'Apulie ſur un paſſage d'Eutrope, ou dans la grande Grece ſur l'autorité de Plutarque.

CALAMATA, (*a*) ville du Péloponnèſe. Selon M. l'Abbé Fourmont, il y a de Phares à Calamata environ deux heures & demie de chemin. Pauſanias y comptoit ſoixante-dix ſtades. Calamata, ſituée dans l'enfoncement du golfe Meſſénien, eſt une ville compoſée de trois parties, d'une fortereſſe d'abord, que les Anciens appelloient Thyré, Thyria ou Thyréa, qui peut être le Thyros d'Homère; enſuite d'une ville, nommée Thalames; & enfin d'un fauxbourg, que l'on connoiſſoit ſous le nom de Calames, ſans doute à cauſe des roſeaux qui y croiſſent, & où étoit le port. C'eſt ce dernier nom, qui lui eſt reſté, quoiqu'il n'y ait plus aujourd'hui de port à Calamata

Une ville de cette eſpèce doit avoir été conſidérable anciennement. Elle pouvoit être une habitation pour des Rois de ce tems-là. Auſſi M. l'Abbé Fourmont y trouva-t-il des Inſcriptions précieuſes, des Épitaphes des rois & des reines de Meſſénie des premiers tems, & un marbre qui a rapport à un fragment, que notre ſçavant Académicien appelle fragment de στὰ Λοῦτρα. Ce marbre eſt une pierre dure du païs, de trois pieds & demi de long ſur deux & un quart de large, preſque toute couverte de caractères. Il y a deſſus trois colonnes d'écriture; & en comparant le fragment de στὰ Λοῦτρα avec ce marbre, on voit qu'ils étoient de même forme & qu'il y avoit peu de différence dans le caractère; ce qui démontre à des perſonnes, qui ont vu un

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XV. p. 397, 398.

Digitized by Google

grand nombre d'Inſcriptions des différens âges, une contemporanéité contre laquelle il eſt difficile de faire aucune objection valable.

CALAME, *Calama*, ou Galame, *Galama*. (*a*) C'eſt ainſi qu'on liſoit ce nom dans Juſtin, qui dit que l'Aſie & l'Orient étoient occupés par Antigonus, dont le fils, nommé Démétrius, avoit été battu dès le commencement de la guerre par Ptolémée auprès de Calame. Bongars prétend qu'il faut lire auprès de Gaze. Iſaac Voſſius corrige au contraire ce nom auprès de Gamale; & ſa correction eſt approuvée par Græ-vius, qui la trouve conforme à l'édition des Juntes, dans laquelle on lit *apud Gamalam*.

CALAMÉES, *Calamæa*, Καλαμαία, fêtes que l'on célébroit à Cyzique au mois de Calaméon. *Voyez* Calaméon.

CALAMENTHE, *Calamentha*, ville de Libye, au rapport d'Étienne de Byzance. Ce Géographe dit qu'on l'appelloit auſſi Calaminthe; & il cite la Périégeſe d'Hécatée, ajoûtant qu'il vaut mieux écrire ce nom par un I avec Hérodote. C'etoit une ville des Phéniciens, ſelon le même Géographe.

Il y a trois choſes à remarquer. 1.° Ortélius ſe trompe, lorſqu'il diſtingue Calamenthe ville de Libye, & Calaminthe ville de Phénicie. La différence ne conſiſte que dans l'orthographe. De quelque manière qu'on écrive ce nom, c'étoit une ville des Phéniciens; & comme ces peuples en avoient ailleurs que dans la Phénicie, celle-ci étoit une de celles, qu'ils poſſédoient dans la Libye. 2.° Hérodote ne parle nulle part de Calaminthe, dans ce qui nous reſte de lui. 3.° M. Bochart dérive ce nom du Phénicien *Galmitha*, qui veut dire ſituée ſur une colline; ce qui nous apprend la ſituation de ce lieu. Les Syriens, dit-il, appellent les collines *Galmatha* & *Gelimatha*. Ce ſont des mots uſités dans les paraphraſes de l'Écriture Sainte en cette langue.

CALAMÉON, *Calamæon*, (*b*) Καλαμαίων, nom d'un mois, qui étoit particulier à la ville de Cyzique. Il en eſt parlé dans un monument préſenté par M. le Comte de Caylus, qui obſerve, à cette occaſion, que ce nom n'avoit encore paru ſur aucun autre monument, ni dans les Hiſtoriens. Il étoit pris apparemment d'une fête, appellée Calamées, ſur laquelle on n'a que des conjectures à propoſer.

On peut dire que cette fête étoit une des cérémonies ſacrées, relatives à l'agriculture. Les Athéniens, avant les ſemailles, célébroient la fête de Proéroſia en l'honneur de Cérès, pour obtenir l'heureux ſuccès des ſemences. Dans chacune des quatre ſaiſons de l'année, on offroit dans les fêtes Oraia, des ſacrifices pour la

(*a*) Juſt. L. XV. c. 1.

(*b*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. Tom. II. pag. 238, 239, 244.

Digitized by Google

conservation & l'abondance des biens de la terre. Après la moisson & après les vendanges, on célébroit en actions de graces la fête Thalysia ; on y offroit des sacrifices à Cérès & aux autres dieux. Les Grecs donnoient quelquefois à leurs fêtes les noms des fruits & des productions de la terre; Carya, la fête des noix, des châtaignes ; Thargélia, la fête de tous les fruits. D'après ces observations générales, M. le Comte de Caylus conjecture que la fête Calamées, ainsi appellée de καλάμη, tige ou tuyeau de bled, étoit célébrée à Cyzique, lorsque le froment ayant poussé ses tuyaux, commence à fleurir; & qu'on y offroit dans ce tems critique des sacrifices à Cérès, pour avoir une abondante recolte.

Le mois, dans lequel on célébroit cette fête, en aura été appellé Calaméon; & ce mois, dans l'année fixe des Grecs Asiatiques, commençoit le 24 d'Avril, & finissoit le 23 de Mai Julien. C'est précisément le tems, où les bleds doivent être en épi & en fleur dans le territoire de Cyzique; car, on y fait la moisson dans le mois de Juin. Ce mois devoit être le huitième de l'année de Cyzique. Il avoit trente jours, & commençoit le 24 d'Avril.

CALAMES, *Calamæ*, Καλάμαι, (*a*) village du Péloponnèse dans la Messénie. Il étoit situé au milieu des terres, & à quelque distance de la ville des Thyriates & du bourg de Limnes. *Voyez* CALAMATA.

CALAMINES, *Calaminæ*, (*b*) isle de l'Asie mineure dans la Lydie. Selon Pline, c'étoient des isles flottantes. Non seulement, les vents les poussoient d'un lieu à un autre; mais encore, on pouvoit les faire aller où l'on vouloit, en les poussant avec des perches. Elles sauverent beaucoup de monde durant la guerre de Mithridate. Martien Capella s'exprime ainsi, au sujet de ces isles, qu'il nomme les isles des Nymphes : » Ne sçait-on pas, & les Athéniens n'ont-ils pas été persuadés, qu'il y a dans la Lydie » les isles des Nymphes, que » Varron, Auteur moderne, dit » avoir vues, lesquelles, au son » des flûtes, s'éloignent de la terre » ferme, & vont en se mouvant » d'abord en ligne circulaire vers » le milieu de l'étang, & reviennent ensuite vers le rivage? »

Ce son des flûtes est fort sujet à caution, lorsqu'on veut le faire passer pour la cause du mouvement de ces isles. Il ne faut qu'un homme de bonne humeur, qui, connoissant la vraie cause qui les remuoit, ait fait jouer de la flûte, lorsqu'elles alloient changer de place. Quant au témoignage de Varron, cet Auteur ne dit pas qu'il ait vu dans la Lydie des isles, mais des poissons, qui, dans le tems qu'il sacrifioit, & qu'un Grec jouoit de la flûte, venoient par bande vers le rivage & l'autel;

(*a*) Paus. pag. 274.
(*b*) Plin. Tom. I. pag. 116. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 233.

Digitized by Google

& dans le même tems, ajoûte-t-il, il voyoit les isles *Ludinorum ibi choreusas*. Il est vrai que certains interpretent ce dernier mot *saltantes*, qui dansent ou qui flottent. Quoi qu'il en soit, le mot *Ludinorum*, qui ne se trouve dans aucun autre endroit, a paru une faute aux Critiques. Ortélius veut qu'on lise *Lydiorum*. Fulvius Ursinus pense de même. Scaliger aime mieux lire *Ludyanorum*; & d'autres, *Lydianorum*. La première leçon paroît être la plus vraisemblable.

Le même Fulvius Ursinus, dans ses Notes, rapporte un fragment de Sotion, où il est fait mention de la danse des isles, qui sont dans le lac nommé Calamina. L. P. Hardouin explique cette danse d'une manière assez naturelle. On dansoit au son de la flûte; & la terre du rivage, étant d'une nature à être ébranlée par les pieds des danseurs, donnoit à l'eau un mouvement, qui causoit celui de ces masses flottantes, qui revenoient vers le bord, dès que la danse finissant rendoit à l'eau son premier repos Il falloit cependant qu'elles eussent quelque grandeur, pour servir de refuge à des hommes.

CALAMINTHIUS, (*a*) *Calaminthius*, Καλαμίνθιος, nom d'une grenouille, dont il est parlé dans la Batrachomyomachie.

CALAMIS, *Calamis*, Κάλαμις, (*b*) graveur & statuaire célebre dans l'Antiquité. Il étoit Athénien. Ses ouvrages ont été fort estimés; mais, Cicéron le mettoit beaucoup au-dessous de Praxitele & même de Myron.

Pausanias, dans son premier livre de la description de la Grece, dit que de son tems l'on voyoit devant la grande porte d'un temple de l'Attique, une statue d'Apollon, faite par Léocharès, & une autre du même dieu faite par Calamis, sous le titre de Libérateur. Ce titre vient, dit-on, ajoûte Pausanias, de ce que la peste ayant affligé les Athéniens durant la guerre du Péloponnèse, il les en délivra par le moyen d'un oracle rendu à Delphes.

Ce n'est pas là le seul monument, que Pausanias attribue à Calamis. Il parle d'une infinité d'autres; mais, nous nous contenterons de nommer une Victoire, que l'on voyoit à Olympie, & à laquelle Calamis n'avoit point donné d'aîles, ayant pris pour modele celle, qui étoit à Athènes, & qui n'étoit point aîlée.

CALAMISTRATI SALTATORES, (*c*) danseurs frisés. Cicéron & d'autres Auteurs parlent des danseurs frisés. On en trouve aussi sur les monumens.

CALAMUS. *Voyez* Canne.

CALANDRUS, *Calandrus*, (*d*) roi des Illyriens. Ce Prince entra dans la Macédoine avec une nombreuse armée. Les Macédoniens, n'ayant qu'une poignée de

(*a*) Homer. Batrachom. v. 222.
(*b*) Paus. pag. 6, 103, 337. *& seq.* Cicer. de Brut. pag. 213. Quintil. L. XII. c. 10.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 314.
(*d*) Rosin. de Antiq. Rom. p. 188.

Digitized by Google

gens, s'aviſerent de faire prendre à pluſieurs femmes, des cothurnes & des thyrſes à la manière des Bacchantes. Les Illyriens, s'imaginant voir arriver une armée, ſe retirerent.

CALANO, *Calano. Voyez* Chalanne.

CALANTIENS, *Calantiæ*, Καλαντῖαι, peuples nommés auſſi Callaties. *Voyez* Callaties.

CALANTIQUE, *Calantica.* (*a*) Nous ſçavons que ce qu'on appelloit Calantique, étoit un couvre-chef de femme. Vous accommodiez la Calantique à ſa tête, dit Cicéron à Clodius. Mais, nous ne ſçavons pas en quoi la Calantique différoit de ce qu'on appelloit Calyptre; terme, qui, ſelon l'étymologie, marque auſſi un couvre-chef. La mitre des femmes, au rapport de Servius, étoit la même choſe que la Calantique, c'eſt-à-dire, un couvre-chef de femme, qui plus anciennement ſignifioit, chez les Grecs, un ruban, une bandelette, une ceinture. C'eſt de-là qu'eſt venu le *mitram ſolvere*, qui métaphoriquement vouloit dire, *faire perdre la virginité à une fille.*

CALANUS, *Calanus*, (*b*) Κάλανος, Indien, qui, ſelon Diodore de Sicile, avoit fait de grands proprès dans la Philoſophie. Son nom propre étoit Sphines; mais, comme pour ſaluer ceux qui l'abordoient, il diſoit en ſon langage *cale*, qui ſignifioit ſalut, les Grecs l'appellerent Calanus.

On dit que Calanus reçut Alexandre très-fiérement, & lui ordonna d'abord, avec beaucoup de dureté & d'inſolence, de dépouiller ſes habits & de ſe mettre tout nu pour entendre ſes diſcours; qu'autrement il ne lui parleroit point, non pas même quand il viendroit de la part de Jupiter. On ajoûte que ce Philoſophe expoſa aux yeux d'Alexandre une belle image & un bel emblême de ſon Empire. Il jetta à terre un grand cuir de bœuf fort ſec & fort retiré, & mit le pied ſur un des bouts. Ce cuir preſſé par un bout baiſſa & fit élever tous les autres bouts. Faiſant ainſi le tour du cuir & preſſant ſur toutes les extrêmités, il fit remarquer au Prince, que pendant qu'il baiſſoit d'un côté, il s'élevoit de tous les autres, juſqu'à ce que s'étant mis au milieu, il tint le cuir en état & également abaiſſé par tout. Calanus vouloit lui démontrer par-là qu'il devoit réſider au centre de ſes États, & ne point entreprendre de ſi grands voyages.

Malgré la ſévère Philoſophie, dont Calanus faiſoit profeſſion, il ſe laiſſa perſuader dans ſon extrême vieilleſſe de ſe mettre à la ſuite de la Cour. Cet homme avoit vécu l'eſpace de quatre-vingt-trois ans, ſans avoir jamais été incommodé d'aucune ſorte de maladie. Quand il fut arrivé en Perſe, ſe voyant travaillé de la colique, il réſolut de ſe faire mourir d'une façon bien étrange; car, ne

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 44.

(*b*) Diod. Sicul. p. 619. Plut. Tom. I. p. 668, 701, 703. Strab. p. 686, 715. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 760. *& ſuiv.*

Digitized by Google

pouvant ſouffrir que la parfaite ſanté, dont il avoit joui durant tout le cours de ſa vie, fût altérée par de longues douleurs, & craignant auſſi de tomber entre les mains des Médecins, & d'être tourmenté par la multitude de leurs remedes, il pria le Roi de commander qu'on lui dreſſât un bûcher, & que quand il ſeroit deſſus, il y fît mettre le feu. Le Roi s'imagina d'abord qu'il lui ſeroit aiſé de le détourner d'un ſi terrible deſſein; mais, voyant que quelque choſe qu'il pût lui dire, il demeuroit ferme & inflexible dans ſa réſolution, il fut enfin contraint de lui accorder ce qu'il demandoit. Cependant, comme il avoit pour ce Philoſophe une ſingulière vénération, il voulut honorer ſa mort d'une pompe funebre, qui fût digne de la magnificence d'Alexandre. Il fit ranger toute l'armée en bataille, avec les éléphans dans une grande plaine, qui étoit proche de la ville, & prépoſa certaines perſonnes pour répandre ſur le bûcher & ſur Calanus les plus précieux parfums. Outre cela, il lui envoya une robe de pourpre toute couverte de pierreries, quantité de vaiſſelle d'or & d'argent, & un nombre de riches tapiſſeries, comme pour l'appareil du ſacrifice & pour orner la victime.

Cependant, Calanus, s'étant paré de ces magnifiques habits, étoit monté ſur un cheval, que le Roi lui avoit auſſi envoyé; mais, ne pouvant en ſupporter le travail, il ſe fit mettre dans une litière, où après s'être couronné d'un chapeau de fleurs, il ſe mit à chanter des cantiques en ſon langage, juſqu'à ce qu'ayant traverſé toute la ville, il vint deſcendre au pied du bûcher. Là, ayant fait ſa priere aux dieux, il fit faire ſur ſoi les mêmes effuſions & obſerver les mêmes cérémonies, dont on avoit coûtume d'uſer aux funérailles des morts. Enſuite, ayant coupé une touffe de ſes cheveux, avant que de monter ſur le bûcher, il prit congé de tous les Macédoniens, & embraſſa ceux de ſes amis, qui étoient préſens; & leur touchant dans la main, il leur dit: » Qu'après avoir perdu » la ſanté, & avoir vu le grand » Alexandre, il ne ſe ſoucioit plus » de vivre, d'autant plus que ce » qu'il avoit le plus craint & le » plus déſiré en ce monde, lui » étoit arrivé; que la douleur & » la mauvaiſe conſcience étant les » ſeuls maux véritables de la vie, » il avoit plu aux dieux de le rendre heureux en le préſervant » de l'un & de l'autre; mais que » puiſqu'après tant d'années les » maladies commençoient d'aſſiéger ſon corps, c'eſt-à-dire, à » ruiner la demeure de l'ame, » c'étoit un ſigne qu'ils ne vouloient pas qu'elle y habitât davantage; que quoiqu'il eût toujours tâché de la conſerver pure » & nette de toutes ſortes de vices, néanmoins il n'avoit pu ſi » bien faire, que par la contagion du corps, elle n'eût contracté beaucoup de ſouillures; » mais qu'il alloit ſe purifier avec » le feu, dont la peine lui ſeroit » douce, puiſqu'il devoit brûler » les liens de ſa captivité, qui

Digitized by Google

» l'avoient si long-tems empêché » de s'envoler au Ciel & de re- » voir la patrie ; qu'au reste il les » prioit de se réjouir & de faire » ce jour-là bonne chere avec le » Roi, à qui il ne disoit point » adieu, parce qu'il le reverroit » dans peu de jours à Babylone. «

Après avoir dit ces dernières paroles, qui furent comme un oracle & une prophétie de la prochaine mort d'Alexandre, il distribua à ses amis les présens, que le Roi venoit de lui faire, & monta ensuite avec joie sur le bûcher ; d'où il contempla quelque tems l'armée, puis se coucha de tout son long, s'arrangeant le plus honnêtement qu'il lui fut possible, & se couvrit enfin le visage. Mais, ce qu'il y eut de plus merveilleux, & qui fit frémir d'horreur tous les assistans, c'est que lorsque la flamme le vint saisir, il demeura constamment dans la même attitude, sans se mouvoir & sans donner aucun signe de douleur ni du moindre sentiment du monde. Quand on eut mis le feu au bûcher, on entendit de tous côtés sonner les trompettes & un grand cri s'élever dans toute l'armée, tel que celui qu'on fait d'ordinaire aux batailles à l'entrée du combat. Ce bruit fut encore accompagné du meuglement effroyable des éléphans. Alexandre, ayant jugé qu'il ne seroit pas de la bienséance qu'il assistât lui-même à ce spectacle, se retira tout morne & tout pensif dans le palais.

L'on porta des jugemens bien différens sur cette action. Les uns la condamnerent comme l'action d'un homme furieux & insensé ; d'autres crurent que ce qu'il avoit fait, il ne l'avoit fait que par vaine gloire & pour s'acquérir la réputation d'une prodigieuse constance. Mais, il y en eut plusieurs, qui louerent cette grandeur de courage, qui l'avoit ainsi fait triompher de la douleur & de la mort. Alexandre, entre tous, l'eut en grande admiration, & honora ses cendres d'une magnifique sépulture.

Ce Prince, le même jour, pria à souper plusieurs de ses amis & de ses capitaines ; & pour obéir à Calanus & lui faire honneur, il proposa une couronne pour prix, à celui qui boiroit le mieux. Celui, qui but le plus, ce fut Promachus, qui avala jusqu'à quatre mesures de vin, qui tenoient en tout dix-huit ou vingt pintes. Ayant reçu le prix, qui étoit une couronne estimée un talent, il ne survécut à sa victoire que de trois jours. Du nombre des autres convives, il y en eut quarante-un qui moururent de cette débauche. Digne clôture du spectacle, que Calanus venoit de donner !

CALAOIDIES, *Calaoidia*, (*a*) fêtes, que l'on célébroit en l'honneur de Diane dans la Laconie, selon Hésychius.

CALAON, *Calaon*, (*b*) fleuve d'Asie. Pausanias dit que le sépulcre d'Andrémon étoit sur la

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 212.

(*b*) Paus. p. 401.

Digitized by Google

gauche du grand chemin, en venant de Colophone, après avoir passé le fleuve de Calaon.

CALARIS, *Calaris*, *ou* Caralis. *Voyez* Caralis.

CALARIS, *Calaris*, Κάλαρις, (*a*) ville de l'isle de Corse, selon Diodore de Sicile. Elle fut bâtie par les Phocéens, peu de tems avant que les Toscans les chassassent de l'isle.

Palmérius observe que Calaris est une ville de Sardaigne & non pas de Corse. C'est pourquoi, sur le témoignage d'Hérodote, à Calalaris, il substitue Alalie. Cluvier, au lieu d'Alalie, dit Alarie; ce qui forme une autre incertitude.

CALAS, *Calas*, (*b*) fils d'Harpalus & l'un des lieutenans d'Alexandre. Lorsque ce Prince passa en Asie, Calas commandoit la cavalerie Thessalienne, qui consistoit en dix-huit cens chevaux. Alexandre lui donna dans la suite le gouvernement de la Phrygie, auquel il ajoûta depuis celui de la Paphlagonie.

Calas, persuadé que tout devoit céder à la fortune de son maître, médita la conquête de la Bithynie. L'armée, à la tête de laquelle il y pénétra, étoit nombreuse & composée de troupes aguerries. Bas, roi des Bithyniens, ne désespéra point cependant de la victoire. Il épargna la moitié du chemin à l'ennemi; & les Bithyniens, secondant la valeur de leur Roi, mirent en déroute les phalanges Macédoniennes, dont toutes les forces des Perses n'osoient soûtenir la vue. Cette bataille paroît n'avoir rien de commun avec une autre, que perdit Calas dans le cours de la seconde année de la 111e Olympiade. Memnon le Rhodien, à ce que rapporte Diodore de Sicile, ayant appris que les Macédoniens, beaucoup plus foibles que lui, étoient campés près de Troas, alla les y attaquer, & défit Calas, qui les commandoit.

CALASIRIES, *Calasiries*, (*c*) Καλασίριες. Hérodote, distinguant les différentes classes des Egyptiens, dit que ceux, qui faisoient profession des armes, étoient appellés Calasiries & Hermotybies. Ceux-ci comprenoient les provinces de Busiris, de Saïs, de Chemmis, de Papremi & de l'isle de Prosopitis, dont la moitié étoit appellée Natho. Ils sortoient de ces provinces au nombre de cent soixante mille; & pas un d'entr'eux n'apprenoit aucune profession méchanique. Mais, ils s'appliquoient tous à la science de la guerre. Les Calasiries venoient des provinces de Thebes, de Bubastis, d'Aphthite, de Tanite, de Mendèse, de Sébennite, d'Athribis, de Pharbétite, de Thmuite, d'Onuphis, d'Anytis & de Myecphorite, qui étoient dans une isle vis-à-vis de Bubastis. Toutes ces provinces étoient occupées par les Calasiries, & fournissoient tout au plus deux cens

(*a*) Diod. Sicul. p. 205.
(*b*) Freinsh. suppl. in Q. Curt. L. II. §. 3, 6. Q. Curt. L. III. c. 1. L. IV. c. 5. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 337.
(*c*) Herod. L. II. c. 164. *& seq.* L. IX. c. 31.

Digitized by Google

cinquante mille hommes, à qui il n'étoit pas non plus permis d'apprendre d'autre profession que celle de la guerre. Au reste, ceux de cette profession tenoient le premier rang après les Prêtres. Pour marque d'un honneur distingué, on donnoit à chacun douze arpens de terre exempts de toute sorte de charges & d'impositions. L'arpent contenoit en quarré cent coudées d'Égypte, & la coudée d'Égypte étoit semblable à celle de Samos. Ces douze arpens appartenoient à chacun en particulier; mais, pour les autres choses, ils en jouissoient tour à tour, & jamais une même personne ne les possédoit deux fois dans sa vie.

Il y avoit tous les ans mille Calasiries & autant d'Hermotybies, qui alloient servir de gardes au Roi. Et alors, outre les deux arpens, on leur donnoit à chacun par jour cinq livres de pain, deux livres de viande, & la valeur de deux ou trois pintes de vin. C'étoit-là ce que l'on donnoit ordinairement aux gardes du corps.

Hérodote, dans le détail des diverses troupes, que Mardonius rangea en bataille, dit qu'il y avoit ceux d'Éthiopie & d'Égypte, appellés Hermotybies & Calasiries, armés de sabres, les seuls guerriers qui fussent en Égypte. Ces paroles me font croire, dit M. de la Martinière, que ce n'étoit pas une nation particulière, mais une Caste, telle qu'on en voit dans les Indes, où le fils ne peut embrasser d'autre profession que celle de son pere. Quant au pais, qu'Hérodote lui attribue, ajoûte M. de la Martinière, c'est apparemment que l'on avoit fait un partage des gouvernemens & des garnisons de l'État entre les Hermotybies & les Calasiries, qu'Hérodote nomme conjointement. Berkélius, interprete d'Étienne de Byzance, observe que ces mots, selon l'étymologie Hébraïque, dont l'Égyptienne étoit dérivée, ne signifient que guerriers. Il fait venir le nom des Hermotybies de l'Hébreu *Chermetsaba*, c'est-à-dire, *copiæ vastatrices*, les troupes ravageantes; & le nom des Calasiries, de cet autre mot Hébreu *Calas*, qui veut dire dépouiller. D'où vient le mot *Calusim*, qui se prend pour des soldats; de manière, poursuit notre Interprete, que la partie de l'Égypte, qui est nommée par Étienne de Byzance Calasiris, selon la véritable étymologie de son nom & dans le sens d'Hérodote, nourrissoit des habitans, qui étoient guerriers Μαχαιροφόροι, porte-épées, porte-sabres, de nom & d'effet.

CALASIRIS, *Calasiris*, (*a*) Καλασίρις, sorte d'habit en Égypte. C'étoit, selon Hérodote, une tunique de lin, frangée par le bas, que les Égyptiens portoient sous un habit de laine blanche. Quand ils entroient dans les temples, ils quittoient l'habit de laine, & ne conservoient que celui de lin. La Calasiris paroît leur avoir servi d'habit & de chemise. Elle a été aussi en usage chez les Grecs. Il

(a) Herod. L. II. c. 81. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. III. p. 5, 74.

Digitized by Google

en eſt parlé dans les Nuées d'Ariſtophane. Héſychius l'appelle la tunique au clou large.

CALATE, *Calata*, ville de Sicile, dont les habitans ſont connus ſous le nom de Calatins. *Voyez* Calatins.

CALATHANE, *Calathana*, (*a*) village de Theſſalie, au rapport de Tite-Live. Ce village fut emporté d'aſſaut & pillé par les Étoliens, l'an de Rome 554.

CALATHÉE, *Calathea*. *Voyez* Calathion.

CALATHION, *Calathion*, Καλαθιον, (*b*) nom d'une montagne du Péloponnèſe dans la Laconie. Pauſanias l'adjuge au païs des Géréniens. Sur cette montagne il y avoit un temple dédié à Calathée. Tout auprès étoit une grotte, dont l'entrée étoit extrêmement étroite; mais, le dedans étoit fort orné, & méritoit d'être vu.

Le texte de Pauſanias dit *Clea*, au lieu de Calathée, d'où Kuhnius a fait *Calathea*. On comprend aiſément que *Calathea*, écrit en abrégé, a pu être changé en Cléa par un Copiſte.

CALATHISME, *Calathiſmus*, (*c*) eſpèce de danſe en uſage chez les Anciens. C'étoit une des danſes ridicules, au rapport de Dom Bernard de Montfaucon.

CALATHUS, *Calathus*, (*d*) corbeille ou panier à ouvrage, fait ordinairement de jonc, ou de bois fort léger. Il ſervoit aux ouvriers à mettre leurs laines; & il étoit ſpécialement conſacré à Minerve, qu'on regardoit comme l'inventrice des Arts & des ouvrages faits à l'aiguille.

Virgile, pour exprimer que Camille, reine des Volſques, avoit les inclinations martiales, & ne s'amuſoit point aux petits travaux propres à ſon ſexe, dit:

Non illa colo Calathiſve Minervæ,
Femineas aſſueta manus.

Pline compare à ce panier la fleur du lis, dont les feuilles vont en s'évaſant, à meſure qu'elles s'élargiſſent. Telles étoient les corbeilles, que les Canéphores portoient ſur leur tête dans les fêtes de Minerve; & ces corbeilles renfermoient les choſes ſacrées deſtinées aux myſtères de la Déeſſe.

Sur les monumens, les dieux d'Égypte ſont repréſentés avec une eſpèce de boiſſeau ſur la tête, que l'on croit être le Calathus; mais, il n'y a point de doute que ce ne ſoit ce même Calathus, dont eſt ſurmontée la coëffure de Minerve dans une médaille, que M. l'abbé de Fontenu a expliquée ſous le titre de Minerve Iliade.

CALATIE, *Calatia*, Καλατία, (*e*) ville d'Italie, qui étoit ſituée dans la Campanie, ſur la

(*a*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 13.
(*b*) Pauſ. p. 215.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. III. p. 311.
(*d*) Virg. Æneid. L. VII. v. 805, 806. Plin. Tom. II. pag. 236. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 243. Tom. II. pag. 297. Tom. V. pag. 214. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 99, 100.
(*e*) Strab. pag. 249, 283. Plin. T. I. pag. 155. Tit. Liv. L. IX. c. 28, 43. L. XXII. c. 13, 61. L. XXIII. c. 14. L. XXVI. c. 16. L. XXVII. c. 3.

Digitized by Google

voie Appia, au-dessous de Capoue.

L'an de Rome 433, les Romains, étant en guerre avec les Samnites, vinrent se camper auprès de Calatie. Le général des ennemis l'ayant appris envoya de ce côté-là dix soldats déguisés en pasteurs avec ordre de conduire leurs troupeaux par des chemins différens dans les pâturages les plus voisins de l'armée Romaine; & quand ils auroient été pris par les fourrageurs, de tenir tous le même langage, & d'assurer que les légions des Samnites étoient dans l'Apulie; qu'elles assiégeoient Lucérie avec beaucoup de valeur, & qu'apparemment la place seroit bientôt réduite. Les Romains se laissèrent prendre par cette ruse. Ayant décampé de Calatie pour marcher au secours de Lucérie, ils donnerent dans une embuscade, d'où ils ne purent sortir qu'en passant sous le joug.

Quelques années après, Calatie fut prise par le consul C. Junius, selon certains. Six ans après, elle tomba au pouvoir des Samnites, avec la garnison Romaine qu'on y avoit laissée. Les Samnites exercerent toutes sortes de cruautés sur ces prisonniers. Ceux de Calatie sont comptés au nombre des nations, qui, durant la seconde guerre Punique, quitterent le parti des Romains, pour embrasser celui des Carthaginois. Ce fut après la reddition de Capoue, que les Calatins se soumirent à ces ennemis déclarés de Rome. Dans la suite, les Romains, ayant recouvré Calatie par composition, y firent punir de mort ceux qui étoient à la tête des affaires. Depuis, sous l'an de Rome 542, on transporta dans cette ville les habitans d'Atella, qui furent remplacés par les Nucériens.

Pendant la guerre des alliés, Sylla adjugea Calatie à la colonie de Capoue. César, qui fit de grands changemens dans cette province, envoya en ce lieu-là une colonie de Vétérans; car, au rapport de Velleius Paterculus, Auguste fit venir les Vétérans de son pere, d'abord de Calatie & puis de Casilinum.

Pline nomme cette ville Calaties en pluriel. Ses habitans sont appellés *Calatini* dans Tite-Live. Léandre & Sanfélice croyent que le nom moderne de Calatie est Gaiazzo. Holsténius, suivi par le P. Hardouin, assure que c'est présentement Saint Gaiazzo, village peu remarquable sur la voie Appia entre Capoue & Bénévent. Mais, son vrai nom est Gaiazza.

CALATIE [le Territoire de], *Calatinus Ager*. (*a*) Tite-Live parle du territoire de Calatie. *Voyez* Calatie.

CALATINS, *Calatini*, peuples d'Italie, ainsi nommés de la ville de Calatie. *Voyez* Calatie.

CALATINS, *Calatini*, (*b*) peuples de Sicile, qui habitoient la ville de Calate. Pline les nomme Galatins; Cicéron lit Cala-

(*a*) Tit. Liv. L. XXII. c. 13.

(*b*) Plin. T. I. p. 163. Diod. Sicul. p. 302. Cicer. in Verr. L. V. c. 83.

Digitized by Google

tins, & Diodore de Sicile, Callatins. Leur ville eſt appellée Galéate par Antonin dans ſon Itinéraire. Le nom moderne eſt Galati.

CALATINUM CASTRUM, place forte de Gèrmanie ſur le Danube. Son nom moderne eſt Kayſersberg ou Kayſerſpurg.

CALATIS, *Calatis*, Καλατις, (*a*) ville d'Europe, ſituée ſur les bords du Pont-Euxin, entre Odeſſe & Tomes dans la baſſe Mœſie. Strabon compte deux cens quatre-vingts ſtades de Tomes à Calatis, colonie des habitans d'Héraclée, & de-là, treize cens ſtades juſqu'à Apollonie, colonie des Miléſiens, en ſuivant la côte du Pont-Euxin.

CALATORES, *Calatores*. (*b*) Ceux, qu'on appelloit Calatores, étoient, ſelon Servius, comme des bédeaux, qui faiſoient ceſſer les travailleurs pendant la célébration des myſtères, & qui les obligeoient de ſe tenir dans la décence, de peur qu'ils ne profanaſſent, & leurs yeux, & les cérémonies des dieux.

CALAVIENS, *Calavii*, (*c*) nom d'une famille de Capoue. Il y eut à Rome, l'an 542, un embraſement qui dura une nuit & un jour; & ce qui montra clairement que c'étoit un effet de la malice des hommes, & non du hazard; c'eſt que le feu avoit pris en même tems à différens endroits, tous ſéparés les uns des autres. C'eſt pourquoi, le Conſul, par l'autorité du Sénat, déclara en pleine aſſemblée, que quiconque dénonceroit les coupables, auroit pour récompenſe une ſomme d'argent, s'il étoit libre, & la liberté, s'il étoit eſclave. Cette promeſſe engagea un eſclave, nommé Mannus à dénoncer les Calaviens ſes maîtres, & avec eux cinq autres jeunes gens des meilleures maiſons de Capoue, dont les peres avoient eu la tête tranchée par l'ordre de Q. Fulvius. Il ajoûta que ſi on ne les arrêtoit, ils avoient deſſein de continuer cette manœuvre. On ſe ſaiſit donc, & d'eux & de leurs eſclaves. D'abord, pour affoiblir le témoignage de Mannus, affectant de le mépriſer, ils répondirent que la veille ayant été battu de verges par l'ordre de ſes maîtres, il s'étoit ſauvé de leur maiſon, & que par colère & dans le deſſein de ſe venger, il avoit ſaiſi cette occaſion, que le hazard lui avoit offerte, pour faire tomber ſur eux un crime, dont ils étoient innocens. Mais, lorſque l'eſclave, qu'on leur confronta, leur ſoûtint en face ce qu'il avoit avancé contr'eux, & qu'ils virent qu'au milieu de la place publique on commençoit à appliquer à la queſtion ceux, dont ils s'étoient ſervis pour mettre le feu, ils avouerent le fait. Ils furent tous punis de mort avec leurs complices; & le dénonciateur reçut pour récompenſe, une ſomme d'argent, outre la liberté qu'on lui avoit promiſe.

(*a*) Strab. pag. 318, 319.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 68.
(*c*) Tit. Liv. L. XXVI. c. 27.

Digitized by Google

CALAVIUS [PACUVIUS], *Pacuvius Calavius*, (*a*) natif de Capoue, vivoit durant la seconde guerre Punique. Citoyen populaire, quoique noble, & devenu puissant par les plus mauvaises voies, il avoit trouvé le secret de rendre le Sénat dépendant du peuple, & par-là de se le soumettre à lui-même.

Il étoit le premier magistrat de Capoue, l'année que les Romains furent vaincus à Trasimène. Il se persuada que le peuple, qui haïssoit le Sénat depuis long-tems, & qui, selon la remarque de Tite-Live, est toujours avide de nouveautés, prendroit occasion de cette défaite pour se porter à quelque grande extrêmité, comme d'égorger le Sénat, & de livrer Capoue à Annibal, si, avec son armée victorieuse, il s'approchoit de cette ville. Pacuvius Calavius étoit un méchant homme; mais, il n'étoit pas du nombre de ces scélérats du premier ordre, à qui les crimes énormes ne coûtent rien. Il étoit bien aise de dominer dans sa patrie; mais, il ne vouloit pas qu'elle fût tout-à-fait ruinée. Il sçavoit qu'un État est absolument perdu, quand il n'a plus de Conseil public. Il imagina donc un stratagême, dont il espéroit tirer deux avantages tout à la fois; sçavoir, de sauver le Sénat, & de l'assujettir entièrement aux volontés du peuple & aux siennes. Pour cet effet, il assembla les Sénateurs; & pour faire entrer les esprits dans son dessein, il leur fit entendre qu'ayant épousé la fille d'Appius Claudius, dont il avoit des enfans, & ayant lui-même donné la sienne à Livius, il se seroit bien gardé de changer de parti, si une nécessité indispensable ne l'y eût forcé; mais qu'ils étoient menacés d'un péril bien plus pressant; que la populace ne se proposoit pas de se révolter pour détruire ensuite le Sénat, mais qu'elle vouloit commencer par se défaire du Sénat, en égorgeant tous ceux dont il étoit composé, afin de se donner ensuite à Annibal; qu'il sçavoit un moyen de les préserver de ce péril, mais qu'il falloit avant toutes choses, qu'oubliant tous les démêlés qu'ils avoient eus dans le gouvernement de la République, ils s'abandonnassent entièrement à sa bonne foi.

Dès que tous les Sénateurs, saisis de crainte, lui eurent assuré qu'ils suivroient aveuglément tous ses conseils: » Je vous enfermerai » dans le Sénat, leur dit-il, & » feignant d'approuver un dessein, » auquel je m'opposerois en vain, » & d'entrer moi-même dans la » conspiration, je sçaurai bien » trouver le moyen de vous sçau- » ver la vie. Je suis prêt à vous » donner de ma parole, toutes les » assurances & tous les garants, » que vous me demanderez. « Quand ils parurent compter sur ses promesses, il fit fermer la salle où ils étoient assemblés, & mit des gardes dans le vestibule, pour empêcher que qui que ce soit ne pût entrer ni sortir. Alors, ayant

(*a*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 2. *& seq.* Roll. Hist. Rom. T. III. p. 259. *& suiv.*

Digitized by Google

assemblé le peuple : » Il y a long-
» tems, dit-il, que vous souhai-
» tez punir de leurs crimes, des
» Sénateurs méchans & déteſta-
» bles. Vous pouvez aujourd'hui
» tirer vengeance des outrages,
» que vous en avez reçus, ſans
» vous expoſer au péril, en les
» forçant les uns après les autres
» dans leurs palais, où ils oppo-
» ſeroient à vos efforts une foule
» de cliens & d'eſclaves. Je les
» tiens enfermés dans le Sénat,
» & je vais les livrer à vos coups,
» ſeuls & ſans armes. Ayez ſeu-
» lement ſoin de vous poſſéder &
» de ne rien faire avec précipita-
» tion & avec témérité. Vous
» allez devenir les maîtres & les
» arbitres des peines, que chacun
» d'eux a méritées. Mais, avant
» toutes choſes, il faut que vous
» ſoyez tellement les maîtres de
» votre colère, que vous préfé-
» riez l'utilité publique à votre
» vengeance particulière. Car,
» enfin, ce n'eſt qu'à ces Séna-
» teurs-ci que vous en voulez ;
» & votre deſſein n'eſt pas que
» Capoue demeure abſolument
» ſans aucun Conſeil public. Il
» faut, ou que vous vous donniez
» un Roi, ce que vous avez en
» horreur, ou que vous ayez un
» Sénat, qui eſt le ſeul Conſeil
» d'un État libre. C'eſt pourquoi,
» vous devez, par le même acte,
» exécuter deux deſſeins égale-
» ment importans, détruire l'an-
» cien Sénat & en créer un nou-
» veau. Les Sénateurs vont paroî-
» tre devant vous les uns après
» les autres. Je vous demanderai
» ce que vous ordonnez au ſujet
» de chacun d'eux. La ſentence,
» que vous aurez prononcée, ſera
» exécutée dans le moment. Mais,
» vous aurez ſoin de nommer
» pour Sénateur un honnête hom-
» me & un bon citoyen, avant
» qu'on puniſſe le coupable. «

Ce diſcours fini, il ſe plaça ſur ſon tribunal. Il ordonna qu'on jettât dans une urne tous les noms des Sénateurs, & fit venir hors de la ſalle celui, dont le nom en fut tiré le premier. Dès qu'il parut, tous s'écrierent que c'étoit un méchant & un miſérable, qui méritoit toute ſorte de ſupplices. » Je vois bien, dit Pacuvius Ca-
» lavius, que vous condamnez
» celui-ci pour ſes crimes. Rien
» n'eſt plus juſte. Mais, avant
» qu'on l'exécute, ſubſtituez-lui
» un Sénateur bon & équitable. «
Tous les citoyens demeurerent d'abord dans le ſilence, faute de trouver un plus homme de bien à mettre en ſa place. Enſuite, quelqu'un des plus effrontés de la multitude s'étant hazardé d'en nommer un, on ſe mit à crier encore plus fort ; les uns diſant qu'ils ne le connoiſſoient point ; d'autres lui reprochant ou la baſſeſſe de ſa naiſſance, ou l'indignité du métier qu'il exerçoit, ou la corruption de ſes mœurs. Il ſe trouva encore plus de difficulté à l'égard du ſecond, ou du troiſième, qu'on s'aviſa de propoſer ; de manière qu'on voyoit bien que le public étoit mécontent de l'ancien Sénateur, ſur lequel on lui demandoit ſon avis, mais qu'en même tems il étoit dans l'impoſſibilité de mieux trouver. En effet, il étoit

Digitized by Google

inutile de remettre sur les rangs ceux, qui avoient déjà été proposés, & dont les noms seuls avoient excité l'indignation de toute l'assemblée. Et ceux, qu'on nomma ensuite, étoient encore plus inconnus & plus mépriſables que ceux qui s'étoient présentés les premiers à l'esprit. Ainsi, tous les citoyens se retirerent chacun chez eux, en avouant que de tous les maux, le plus supportable est encore celui, auquel on est accoûtumé, & en ordonnant à Pacuvius Calavius de rendre la liberté aux anciens Sénateurs & de les laisser dans leurs dignités.

Ce fut ainsi que Pacuvius Calavius sauva la vie aux Sénateurs de Capoue, & que par ce prétendu bienfait il les soumit à sa puissance, beaucoup plus qu'à celle du peuple. Depuis ce tems-là, il exerça dans la Ville une domination absolue, sans être obligé d'employer la violence ou les armes. Les Sénateurs, oubliant leurs rangs & leur liberté, flattoient le peuple, & lui faisoient baſſement la cour. Ils invitoient les plus vils citoyens à manger chez eux; & lorsqu'il y avoit quelque procès à juger, pour gagner la faveur de la multitude, ils se déclaroient hautement pour celui auquel elle s'intéressoit. Enfin, dans toutes les délibérations du Sénat, la décision étoit toujours telle, que le peuple l'auroit donnée lui-même.

Lorsqu'Annibal eut été reçu à Capoue, il alla loger dans la maison de deux freres, qui étoient d'une des premières familles de la Ville. Pacuvius Calavius, chef de la faction, qui avoit engagé Capoue dans les intérêts d'Annibal, y amena son fils, après l'avoir arraché avec peine de la compagnie de Décius Magius, avec qui il avoit toujours fortement soûtenu le parti des Romains contre les Carthaginois, sans que l'exemple de la plus grande partie de ses compatriotes, ni l'autorité paternelle eussent pu le faire changer de sentiment. Annibal étoit informé de sa conduite & de ses intentions. Aussi son pere n'entreprit-il point de le justifier. Mais, par ses prieres, il obtint qu'il lui pardonnât sa faute; ce qu'il fit de si bonne grace, qu'il l'invita même à se trouver avec son pere à un repas chez ses hôtes. Pérolla [c'étoit le nom du fils de Pacuvius Calavius], fut le seul des convives, qu'on ne put engager à témoigner de la joie, quelques instances que lui fissent les maîtres de la maison, & quelquefois Annibal lui-même. Il rejetta sa mélancolie sur sa mauvaise santé; & son pere ajoûta qu'il n'étoit pas surprenant, après ce qui s'étoit passé, qu'il parût embarrassé en présence d'Annibal.

Vers le soir, son pere étant sorti de la salle, où l'on mangeoit, il le suivit jusque dans un jardin, qui étoit derrière la maison. Et là, le tirant à l'écart: » Mon pere, » lui dit-il, si vous voulez me » croire, non seulement nous » obtiendrons des Romains le » pardon de l'injure, que nous » leur avons faite, en les aban- » donnant pour Annibal; mais, » nous serons auprès d'eux en plus » grande faveur & en plus grande

» considération,

Digitized by Google

» conſidération, que nous n'avons » jamais été. » Son pere lui demanda, avec étonnement, ce qu'il s'agiſſoit de faire. Alors, découvrant un poignard, qu'il avoit caché ſous ſa robe: » Je m'en vais » égorger Annibal, lui dit-il, & » ſceller de ſon ſang la nouvelle » alliance, qu'il nous convient de » faire avec les Romains. J'ai voulu vous en avertir auparavant, » afin que vous choiſiſſiez, ou » d'être préſent à l'exécution de » mon deſſein, ou de vous éloigner, ſi vous l'aimez mieux. «

Pacuvius Calavius ayant vu le poignard, & entendu le diſcours de ſon fils, auſſi effrayé que s'il eût été préſent à l'action, & qu'il eût vu couler le ſang d'Annibal: » Je vous conjure, lui dit-il, » mon fils, par toute la tendreſſe » que les peres ont pour leurs » enfans, & par tout le reſpect » que les enfans doivent à leurs » peres, de ne point vous expoſer, en commettant à mes yeux » le plus énorme de tous les crimes, à ſouffrir les ſupplices les » plus affreux. Il n'y a que très-» peu d'heures, que nous avons » fait alliance avec Annibal, en » lui donnant les gages les plus » ſacrés de notre affection, & en » prenant tout ce qu'il y a de » dieux à témoin de notre bonne » foi. Le traité a été ſuivi d'un ſacrifice ſolemnel, & le ſacrifice » d'un repas où l'on ne doit reſpirer que l'amitié & la joie. Quoi? » En ſortant de table, nous prendrions les armes contre lui? » Nous ſouillerions du ſang de » notre allié & de notre hôte, » cette table ſacrée à laquelle il » nous fait l'honneur de nous admettre parmi un ſi petit nombre » de Campaniens? J'ai bien pu » appaiſer Annibal juſtement irrité contre mon fils; & je ne » pourrai faire quitter à mon fils » les armes impies, qu'il a priſes » pour tuer Annibal? Je veux que » vous n'ayez aucun égard à la » religion des traités, ni à la ſainteté des ſermens, ni à la majeſté » des dieux. Je vous permets de » commettre le plus grand des » crimes, pourvu qu'il ne cauſe » pas votre perte; mais, ſerez-» vous aſſez hardi pour attaquer » ſeul Annibal? Que deviendra, » pendant ce tems-là, cette foule » d'eſclaves & d'hommes libres, » qui l'environnent? Tous ces » yeux, qui veillent ſans ceſſe à » ſa conſervation, ſeront-ils fermés? Tous ces bras, qui ſont » armés pour ſa défenſe, demeureront-ils engourdis, tandis que » vous exécuterez un deſſein auſſi » criminel qu'il eſt extravagant? » Soûtiendrez-vous ſeulement les » regards d'Annibal, qui font » trembler le peuple Romain & » ſes armées? Et quand il n'auroit point d'autre appui que » moi, aurez-vous aſſez de courage ou de cruauté pour me » frapper moi-même, lorſque je » me mettrai entre lui & vous? » Car, je ne vous le diſſimule » pas, avant que de lui donner » la mort, il faut que vous m'ôtiez » la vie; avant que de lui percer » le cœur, il faut que vous me » perciez le mien le premier. » Croyez-moi, renoncez à une ſi

Digitized by Google

» étrange réſolution, plutôt que » de ſuccomber en voulant l'exé- » cuter. Écoutez les prieres que » je vous fais pour Annibal, » comme il a écouté celles, que » je lui ai faites pour vous. »

Pérolla, ayant entendu ce diſcours, ſe mit à pleurer. Alors, ſon pere l'embraſſa avec beaucoup de tendreſſe, & ne ceſſa point de le conjurer, qu'il ne l'eût obligé à quitter ſon poignard & à renoncer à ſon deſſein. » Je trahis ma pa- » trie, dit alors le jeune homme, » pour obéir à mon pere. Pour » vous, ajoûta-t-il, vous êtes » bien à plaindre & bien malheu- » reux, d'avoir à ſoûtenir le far- » deau d'une triple trahiſon; car, » vous vous êtes oppoſé trois fois » au ſalut de Capoue; la pre- » mière, quand vous avez porté » vos citoyens à ſe révolter contre » les Romains; la ſeconde, quand » vous leur avez conſeillé de s'al- » lier avec Annibal; & enfin au- » jourd'hui que vous m'empêchez » de les réconcilier avec les Ro- » mains. Chere patrie, recevez » ce fer, dont je m'étois armé » pour vous ſauver, puiſque mon » pere me l'arrache des mains. » Après avoir dit ces mots, il jetta le poignard derriere la muraille du jardin, où cette ſcene ſe paſſoit; & pour n'être point ſuſpect à Annibal, il revint avec ſon pere dans la ſalle du feſtin, où la plûpart des conviés étoient encore à table.

CALAVIUS SABINUS, (*a*) *Calavius Sabinus*, commandant d'une légion en Syrie, ſous les ordres de Céſonius Pétus, l'an de Rome 815, & J. C. 64.

CALAURÉE, *Calaurea*, ou *Calauria*, (*b*) Καλαυρεία, Καλαυρία, iſle de la mer Égée, ſituée à l'entrée du golfe Saronique, au-deſſous du promontoire de Scylléum, vis-à-vis de Trœzene. Selon Pline, elle n'étoit éloignée du continent que de cinq cens pas. Strabon donne quatre ſtades au bras de mer, qui la ſéparoit du port de Trœzene; ce qui revient au même, & il lui attribue environ trente ſtades de circuit.

On prétend qu'au commencement cette iſle fut conſacrée à Apollon, c'eſt-à-dire, dans le tems que Neptune poſſédoit Delphes; mais que dans la ſuite, ces dieux firent un échange; de ſorte que Neptune eut l'iſle de Calaurée, & Apollon la ville de Delphes. On cite même à ce ſujet un oracle, qui diſoit que Calaurée, Délos, Pytho & Ténare devoient être toujours le ſéjour de quelque divinité. Quoi qu'il en ſoit, on voyoit à Calaurée un temple de Neptune, qui étoit très-célebre, & dont la Prêtreſſe étoit une vierge, qui ne quittoit ſon miniſtère, que quand elle vouloit ſe marier. Ce temple avoit droit d'aſyle. C'eſt-là que s'aſſembloient les Amphictyons des ſept villes ſuivantes, Hermione, Épidaure, Égine, Athènes, Praſies, Naupli, Orchomène & Minycie. La

(*a*) Tacit. Annal. L. XV. c. 7.

(*b*) Plin. T. I. p. 208. Strab. p. 369, 373, 374. Pauſ. p. 13, 148. Pomp. Mel. pag. 146. Ovid. Metam. L. VII. c. 9. Plin. T. I. p. 631, 754.

Digitized by Google

vénération pour ce temple étoit si grande, que les Macédoniens étant devenus maîtres de la Grece, y conserverent le droit d'asyle, & que ceux, qui s'y réfugierent, n'en purent être arrachés. C'est-là que Démosthène, le plus grand orateur de la Grece, fut exilé. Antipater envoya Archias pour l'en arracher & le lui amener vivant. Cet officier, n'osant violer la sûreté de l'asyle, tâcha d'engager Démosthène à le suivre; mais, cet Orateur aima mieux abréger ses jours par le poison, que d'attendre que son ennemi disposât de lui; & il fut enseveli dans le temple même de Neptune.

Cette isle n'étoit point fertile, comme on peut le juger par un vers de Denys le Périégete. On ne s'accorde pas si c'est présentement l'isle de Sidra, ou celle de Poros.

Il faut remarquer que le texte de Plutarque dans la vie de Phocion, porte Calabrie, au lieu de Calaurie ou Calaurée. C'est une faute, ou d'impression, ou de Copiste.

CALAURIE, *Calauria*, Καλαυρία, la même que Calaurée. *Voyez* Calaurée.

CALAURIE, *Calauria*, Καλαυρία, (*a*) ville de Sicile, dont parle Plutarque dans la vie de Timoléon. On ignore la situation de cette ville.

CALAURIE, *Calauria*, Καλαυρία, isle, située dans le voisinage de celle de Crete, au rapport d'Étienne le Géographe.

CALAUS, *Calaüs*, Κάλαος, (*b*) Phrygien, qui, selon le poëte Herméſianax, fut pere d'Attis, qui est fort célebre dans la Fable.

CALAZZOPHYLACES, *Calazzophylaces*, prêtres ou ministres de la religion, chez les Grecs. Leur fonction consistoit à observer les grêles, les orages & les tempêtes, pour les détourner par le sacrifice d'un agneau ou d'un poulet. Au défaut de ces animaux, ou s'ils n'en tiroient pas un augure favorable, ils se découpoient le doigt avec un canif ou un poinçon, & croyoient ainsi appaiser les dieux par l'effusion de leur propre sang. Ils avoient été institués par Cléon.

Les Éthiopiens ont, dit-on, de semblables Charlatans, qui se déchiquetent le corps à coups de couteau & de rasoir, pour obtenir la pluie ou le beau tems. On trouve aussi dans l'Écriture un exemple des mêmes pratiques misses en œuvre par les prêtres de Baal, que confondit Élie.

Le mot *Calazzophylaces* est formé de χαλάζα, grêle, & φυλάσσω, j'observe, j'épie.

CALBIENS [Les] (*c*) de la troisième cohorte, *Calbienses de cohorte tertia*. On lit ces termes dans une Inscription, que rapporte Dom Bernard de Montfaucon dans son Antiquité. Voilà tout ce que l'on en sçait.

CALCARIE, *Calcaria*, ville

(*a*) Plut. T. I. p. 251.
(*b*) Paus. pag. 430.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 392.

Digitized by Google

de la grande Bretagne. Antonin la met à neuf milles d'Éburacum, & à vingt de Cambodunum. On croit que le nom de cette ville vient de ce qu'il y avoit un four à chaux. L'art de faire la chaux étoit autrefois en vogue dans cette isle ; témoin cette Inscription conservée par Reinésius :

DEÆ NEHALENNIÆ
OB MERCES RITE CONSER
VATAS M. SECUND. SILVA-
NUS
NEGOTTOR, RETTARIUS
BRITANNICIANUS
V. S. L. M.

Il convient d'abord d'observer qu'on doit lire dans cette Inscription *Negociator Cretarius*, au lieu de *Negottor Rettarius*. Ensuite, la déesse, qui présidoit à l'art de faire la chaux, étoit nommée Néhalennia, & elle étoit sans doute adorée en cet endroit ; car, le gué de la rivière de Worse est appellé par les habitans le gué de Sainte Hélene ; nom, qui a été substitué avec le tems à celui de la déesse Néhalennia, que ce gué portoit apparemment du tems du Paganisme. Ces remarques sont de M. Gale dans son Commentaire sur l'Itinéraire d'Antonin.

CALCARIE, *Calcaria*. (*a*) Le premier endroit par où l'on passoit en partant de Marseille pour Arles, se nommoit Calcarie, & en étoit éloigné de quatorze milles. Bouche s'est faussement persuadé que ce lieu étoit le même qu'Incaris de l'Itinéraire maritime. Car, 1.° il y a deux milles de différence entre la distance que l'Itinéraire par terre met de Marseille à Calcarie, & la distance qu'on trouve dans l'Itinéraire maritime de Marseille à Incaris. 2.° Incaris est très-certainement Cary, petit port à quatre lieues, ou à douze milles de Marseille. Or, si de Cary on étoit allé à Foz par terre, on auroit eu à faire vingt-neuf ou trente milles, & non pas vingt-quatre milles seulement. Si, au contraire, on y étoit allé en droiture, en traversant ce qu'on appelle aujourd'hui la mer de Martigues, à peine y auroit-il eu dix-huit milles de chemin. Il est donc faux que l'Incaris de l'Itinéraire maritime soit le même que Calcarie de l'Itinéraire par terre. A s'en tenir à la distance donnée par ce dernier Itinéraire, il y a apparence que Calcarie étoit situé à l'endroit, où est aujourd'hui Marignane, ou du moins que c'étoit un endroit placé entre Cignac & Marignane.

CALCEUS, Chaussure. *Voyez* Chaussure.

CALCHAS, *Calchas*, Κάλχας, (*b*) fameux devin, fils de Thestor ; d'où vient qu'il est souvent appellé Thestorides par les

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XII. p. 255, 256.

(*b*) Paus. p. 80, 402. Virg. Æneid. L. II. v. 100. *& seq.* Homer. Iliad. L. I. v. 68. *& seq.* L. II. v. 300. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 449. T. VII. p. 246. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. p. 187, 188.

Digitized by Google

Poëtes. Il demeuroit à Mégare, ſelon Pauſanias. Ce fut-là, dit cet Auteur, qu'Agamemnon vint le voir, pour l'engager à le ſuivre au ſiege de Troye. Homère nous le donne pour le plus éclairé de tous les devins, ſçachant le préſent, le paſſé & l'avenir; précieux dons, dont il avoit été enrichi par Apollon.

Calchas, je ne ſçais ſur quel fondement, prédit qu'on ſeroit dix ans devant Troye; & pour confirmer cette prédiction, il publia dans l'armée, qu'il avoit vu monter ſur un arbre un ſerpent, qui, après avoir dévoré neuf petits oiſeaux, qui étoient dans un nid, en avoit auſſi dévoré la mere; ce qui marquoit, ſelon lui, qu'on ne ſeroit maître de la ville qu'après dix ans de ſiege. Il ajoûtoit que ce ſerpent avoit été changé en pierre; fable inventée par ce Devin pour appuyer une prédiction, peut-être dictée par quelqu'un des Princes de l'armée, qui, peu content d'aller à la guerre, vouloit détourner les autres d'une entrepriſe ſi périlleuſe.

Eſchile, dans ſa tragédie d'Agamemnon, au lieu du prodige, dont on vient de parler, en fait raconter un autre aux vieillards, qui ouvrent la ſcene. » On vit, » diſent-ils, deux aigles en» voyés par Jupiter, fondre ſur » une haſe pleine, & bientôt » la dévorer avec ſes petits. Cal» chas, en voyant le Roi des » oiſeaux, n'eut pas de peine à » reconnoître les chefs de l'ar» mée, & prononça l'oracle, » dont le commencement eſt: *La* » *ville de Priam va tomber ſous* » *les coups qui la menacent*, &c.«

Mais, il arriva une autre aventure bien plus importante. Un calme opiniâtre arrêtant trop longtems l'armée dans l'Aulide, Calchas apprit aux Grecs, que Diane, irritée contre Agamemnon de ce qu'il avoit tué une biche, qui lui étoit conſacrée, leur refuſoit un vent favorable, & qu'elle ne pouvoit être appaiſée que par le ſang d'une Princeſſe de ſa famille.

Comme, dans toutes leurs expéditions, les Anciens mêloient toujours la religion, ils n'en entreprenoient aucune ſans emmener des Prêtres & des Devins; & on offroit les ſacrifices & les autres vœux publics dans un camp, auſſi régulièrement que dans la ville la plus policée. Telles furent les fonctions de Calchas pendant la durée du ſiege de Troye. On le conſultoit comme Devin; & il offroit comme grand-Prêtre, les ſacrifices & les offrandes. Homère, qui en parle en différens endroits de l'Iliade, nous laiſſe entrevoir par tout qu'on avoit pour lui une grande conſidération.

En effet, lorſque l'armée fut attaquée de la peſte, on conſulta Calchas, qui, ſans ménager les intérêts du général, qui avoit enlevé Chryſéis, décida qu'il devoit la rendre à ſon pere. Avant que d'allumer le bûcher, pour faire brûler le corps d'Ajax, qui venoit de ſe tuer à cauſe du refus qu'on lui avoit fait des armes d'Achille, Calchas, dont on demanda l'avis pour ſçavoir ſi ce Héros méritoit cet honneur, décida qu'il ne de-

Digitized by Google

voit point le recevoir. Dans le pillage général de la ville de Troye, ce même grand-Prêtre défend qu'on touche à la maiſon d'Énée, & on lui obéit. Eſt-il queſtion d'immoler Polixène aux manes irrités d'Achille? On conſulte Calchas, & il ſe trouve préſent au ſacrifice barbare, qu'on fait de cette Princeſſe, qui eſt immolée au reſſentiment de Pyrrhus. S'il ne lui porta pas le coup mortel, c'eſt qu'elle le prévint, comme le raconte ſi élégamment Ovide, dans le quatorzième livre de ſes Métamorphoſes. En un mot, il ne ſe paſſoit rien de conſidérable dans l'armée, qu'on ne le conſultât auparavant.

Après la priſe de Troye, n'ayant pas voulu s'embarquer avec les chefs des Grecs, il s'en alla par terre, accompagné d'Amphiloque, fils d'Amphiaraüs, à Colophon, ville d'Ionie. Là ſe trouvant un jour dans un bois ſacré d'Apollon, il y rencontra Mopſus, autre devin célebre de ce tems-là. Celui-ci lui propoſa de deviner combien une truie pleine, qui paſſoit par-là, portoit de petits dans ſon ventre. Calchas ne put le faire; mais, Mopſus l'ayant eſſayé & ne s'y étant point mépris, Calchas en mourut de chagrin.

C'eſt ainſi que Phérécyde racontoit le ſujet de la mort de ce Devin. Mais, Héſiode dit que Mopſus l'avoit défié de deviner combien un figuier, qu'il lui montra, avoit de figues; & il raconte de même le reſte de l'aventure. Sophocle, tant il y a d'incertitude ſur ces ſortes d'hiſtoires, avoit ſuivi une tradition tout-à-fait différente de ces deux-là. Ce fut, ſelon lui, non à Colophon dans l'Ionie, mais dans la Cilicie, que mourut Calchas. Enfin, Conon, qui convient avec Phérécyde, du lieu où ce Devin ceſſa de vivre, rapporte une cauſe bien différente de ſa mort. Amphimaque, roi de Colophon, méditoit une expédition, dans le tems que Calchas arriva à ſa Cour, où Mopſus s'étoit diſtingué depuis long-tems, non ſeulement par le talent qu'il poſſédoit de connoître l'avenir, mais auſſi par ſon courage & par ſa valeur. Le Roi les conſulta l'un & l'autre. Calchas lui prédit une victoire ſignalée, pendant que Mopſus ne lui annonça que des malheurs. Le Roi, ayant ſuivi le conſeil du premier, fut entièrement défait, & le prétendu prophete en mourut de chagrin.

On dit que l'une des Sibylles étoit fille de Calchas. C'eſt celle, que l'on nomme Lampuſa, & qui étoit de Colophon.

CALCHÉDOINE, *Calchedon*, Καλχηδών, *ou* Chalcédoine. *Voyez* Chalcédoine.

CALCHINIE, *Calchinia*, (*a*) Καλχινία, fille de Leucippe, roi de Sicyone dans le Péloponnèſe. Elle ſuccéda à ſon pere, & épouſa Meſſapus, capitaine de vaiſſeau, qui l'avoit violée. Pour couvrir ce déshonneur, elle fit accroire aux Sicyoniens, que c'étoit Neptune

(*a*) Pauſ. pag. 94.

Digitized by Google

qui l'avoit forcée, & non pas Meſſapus ſon époux, qui régna 47 ans, & qui mourut l'an 1763 avant J. C. Ératus, leur fils, monta ſur le trône.

CALCIOPE, *Calciope. Voyez* Chalciope.

CALCUL. (*a*) C'eſt la ſupputation de pluſieurs ſommes ajoûtées, ſouſtraites, multipliées ou diviſées.

L'art de Calculer en général eſt proprement l'art de trouver l'expreſſion d'un rapport unique, qui réſulte de la combinaiſon de pluſieurs rapports. Les différentes eſpèces de combinaiſons donnent les différentes regles de Calcul.

Le mot *Calcul* vient du Latin, *calculus*, qui ſignifie une pierre, parce que les Anciens ſe ſervoient de petits cailloux plats pour faire leurs ſupputations, ſoit des ſommes multipliées ou diviſées dans les comptes, ſoit en Aſtronomie & en Géométrie. C'eſt de-là que nous avons donné le nom de Calcul aux ſciences des nombres, à l'Arithmétique, à l'Algebre.

Les Romains s'en ſervoient encore pour donner les ſuffrages dans les aſſemblées & dans les jugemens. Ils marquoient auſſi les jours heureux avec une pierre blanche, & les jours malheureux avec une pierre noire. Ils avoient emprunté la première de ces coûtumes des Grecs, qui nommoient ces eſpèces de jettons naturels ψῆφοι. C'étoient d'abord des coquilles de mer, qui furent remplacées depuis par des pieces d'airain de la même figure, appellées ſpondyles.

Deux choſes diſtinguoient les Calculs, la forme & la couleur. Ceux, qui portoient condamnation, étoient noirs & percés par le milieu; les autres étoient entiers & blancs. M. l'abbé de Cannaye dit qu'on pourroit regarder la précaution de percer les noirs comme une preuve que les Aréopagites, qui s'en ſervoient, jugeoient pendant la nuit. Car, à quoi bon percer les Calculs noirs, ſi l'on eût pu voir les uns & les autres, & appercevoir par le ſecours de la lumière, la différence de leur couleur? Au lieu qu'en jugeant dans les ténebres, il eſt clair qu'on avoit beſoin d'une différence autre que celle de la couleur, & relative au tact pour démêler les Calculs de condamnation, d'avec ceux qui marquoient l'abſolution. On comptoit ces Calculs, & le nombre des uns & des autres décidoient pour ou contre l'accuſé.

On ſe ſervoit auſſi de Calculs ou bulletins pour tirer les Athletes au ſort dans les jeux publics, & les apparier. Voici comme la choſe ſe pratiquoit aux jeux Olympiques, au rapport de Lucien dans ſon dialogue intitulé *Hermotime* ou *des Sectes*. » On place, dit-il, » devant les Juges, une urne » d'argent conſacrée au dieu en » l'honneur de qui ſe célebrent les » jeux. On met dans cette urne, » des ballottes de la groſſeur d'une

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 262. Tom. VII. pag. 194, 195.

Digitized by Google

» feve, & dont le nombre répond » à celui des combattans. Si ce » nombre eſt pair, on écrit ſur » deux de ces ballottes la lettre » A, ſur deux autres la lettre B, » ſur deux autres la lettre Γ, & » ainſi du reſte. Si le nombre eſt » impair, il y a de néceſſité une » des lettres employées, qui ne » ſe trouve inſcrite, que ſur une » ballotte. Enſuite, les Athletes » s'approchent l'un après l'autre, » & après qu'ils ont invoqué Ju- » piter, chacun met la main dans » l'urne & en tire une ballotte. » Mais, un des Maſſigophores, » ou Porte-verges, lui retenant la » main, l'empêche de regarder la » lettre marquée ſur cette ballotte, » juſqu'à ce que tous les autres » aient tiré la leur. Alors, un des » Juges faiſant la ronde, examine » les ballottes de chacun, & ap- » parie ceux qui ont les lettres » ſemblables. Si le nombre des » Athletes eſt impair, celui, qui » a tiré la lettre unique, eſt mis » en réſerve pour ſe battre contre » le vainqueur. « *Voyez* Jettons.

CALCULATEURS, *Calculatores*, nom, que les Romains donnoient aux Maîtres d'arithmétique, parce qu'ils montroient d'abord aux enfans à calculer, ou à compter avec des jettons, appellés en Latin *calculi*.

Le terme *Calculatores* ſe trouve dans les anciens Juriſconſultes; & ſelon d'habiles Critiques, il ſervoit à déſigner les Maîtres d'arithmétique de condition libre; au lieu que par le mot *Calculones*, qui s'y rencontre auſſi, l'on entendoit les eſclaves ou les affranchis de nouvelle date, qui exerçoient la même profeſſion. Tertullien appelle ces Maîtres, *primi numerorum Arenarii*; peut-être parce qu'après avoir enſeigné aux enfans la manière de compter aux jettons, ils leur montroient l'arithmétique, en traçant ſur le ſable les figures des chiffres, à la manière des anciens Géometres. Ordinairement, il y avoit un de ces Maîtres pour chaque maiſon conſidérable; & le titre de ſa charge étoit *à calculis*, *à rationibus*, c'eſt-à-dire, officier chargé des comptes, des calculs.

CALCULI. *Voyez* Jettons.

CALCULONES. *Voyez* Calculateurs.

CALDARIUM, *Caldarium*, (*a*) l'un des noms que les Anciens donnoient à leurs chaudières, au rapport de D. Bernard de Montfaucon.

CALDIUS, *Caldius*. C'eſt ainſi qu'en tranſpoſant quelques lettres, les ſoldats appellerent par dériſion l'Empereur Claudius; comme on dit Bibérius pour Tibérius, & Méro pour Néro.

CALE, *Cale*, nom, que l'Itinéraire d'Antonin donne à une place ſur la route de Liſbonne à Bragues, à trente-cinq mille pas de la dernière. Les Portugais la nomment Puerto, autrement le Port. Les François diſent Port à Port. Pluſieurs ont dit Puerto-Cale; & ce lieu, devenu fameux, a été cauſe que les étrangers ont

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 122.

Digitized by Google

donné ce nom à tout le païs ; de ſorte que le royaume, qui étoit autrefois une province d'Eſpagne, connue ſous le nom de Luſitanie, ne s'appelle plus préſentement que Portugal.

CALE, *Cale*, (*a*) ville d'Italie dans la Flaminie. Virgile ayant dit :

Quique Cales linquunt ;

Servius obſerve qu'il s'agit ici d'une ville de la Campanie ; mais, il ajoûte qu'il y a dans la Flaminie, une ville nommée Cale.

Le même Auteur met encore une autre ville, nommé Cale, dans la Gaule, qu'il dit, ſur l'autorité de Salluſte, avoir été priſe par Perpenna. Seroit-ce la même que Calé, que Grégoire de Tours met à environ cent ſtades de Paris, c'eſt-à-dire, à douze mille cinq cens pas Romains ; ce qui convient avec la diſtance de Chelles à l'égard de Paris dans ſes anciennes bornes.

CALE, *Cale*, iſle de la mer Égée, au rapport de l'Itinéraire d'Antonin.

CALÉ-ACTÉ, *Cale-Acte*, nom compoſé de deux mots Grecs, καλὴ ἀκτὴ, qui ſignifient beau rivage, ou, comme s'exprime Amiot dans ſa traduction de Plutarque, belle rive. Ce nom a été commun à pluſieurs lieux.

CALÉ-ACTÉ, *Cale-Acte*, Καλὴ Ἀκτὴ, ville de l'iſle de Crete, ſelon Étienne de Byzance. Ortélius a lu cet Auteur négligemment, ou dans de mauvaiſes éditions, lorſqu'il aſſure qu'il en fait auſſi un grand village. L'uſage d'Étienne de Byzance, c'eſt d'ajoûter au nom du païs, le nom national que portent les habitans. Il dit donc que de Calé-Acté ſe forme le nom de Calactites ou Caloactites ; de même que de Mégalé-Comé ſe dérive celui de Mégalocométa, qui déſigne un habitant de ce lieu. Ce nom eſt formé de deux mots, auſſi-bien que celui de Calactita. Ce ſont des obſervations grammaticales, qui regardent la langue Grecque.

CALÉ-ACTÉ, *Cale-Acte*, Καλὴ Ἀκτὴ, ville de Sicile, que d'autres nomment Calacta. *Voyez* Calacta.

CALÉ-ACTÉ, *Cale-Acte*, Καλὴ Ἀκτὴ, (*b*) lieu de Grece, ſitué dans l'iſle d'Eubée, vis-à-vis la pointe orientale de l'iſle d'Andros, ſelon Ptolémée.

CALE, l'action, par laquelle on plonge quelqu'un dans l'eau. Ce fut autrefois un paſſe-tems, dont uſoient les Goths par forme d'exercice, comme l'aſſure Olaüs Magnus ; mais, ç'a été un ſupplice chez les Celtes & les François. Les Germains l'ont pratiqué contre les infames & les fainéans, comme le témoigne Tacite.

On dit qu'en quelques villes maritimes de France, les hommes & les femmes de mauvaiſe vie ſont condamnés à la Cale ou à être baignés. Pour cet effet, on les enferme nus en chemiſe dans une cage de fer attachée à la vergue du grand mât ; ce qui ſe fait

(*a*) Virg. Æneid. L. VII. v. 728. | (*b*) Ptolem. L. III. c. 15.

Digitized by Google

une ou plusieurs fois, suivant la qualité de la faute. Quelquefois, on leur attache un boulet de canon aux pieds, pour rendre la chose plus rapide & le supplice plus rude. On dit Cale seche, lorsque le patient est suspendu à une corde racourcie, qui ne descend qu'à cinq ou six pieds de la surface de la mer ou de la terre. C'est une espèce d'estrapade. Ce châtiment est rendu public par un coup de canon qu'on tire, pour avertir ceux de l'escadre ou de la flotte d'en être spectateurs.

Du Cange dit qu'on a appellé cela dans la basse latinité *accabussare*, qui vient du mot gascon *cabussa*, signifiant faire la culbute, se jetter la tête la première.

On me permettra d'observer que quoique je sois natif de Gascogne, & que j'y aie demeuré un assez long-tems, je ne connois point le terme Gascon *cabussa*; & si j'ai bonne mémoire, on se sert en Gascon du terme *culbute*, comme en François. Cela ne doit point paroître surprenant, parce que le Gascon, autant que j'en puis juger, est un mêlange de Latin, de Grec & de François.

CALEB, *Caleb*, Χελυβ, (*a*) nom d'un canton de la tribu de Juda, où étoient situées les villes de Cariathsépher & d'Hébron, qui appartenoient à la famille de Caleb, fils de Jéphoné.

CALEB, *Caleb*, Χάλεβ, (*b*) de la tribu de Juda, fils de Jéphoné, Cézénéen, naquit l'an du monde 2505, & avant Jesus-Christ 1530.

Il fut envoyé avec Josué de la tribu d'Éphraïm & dix autres députés, choisis de chacune des dix autres tribus, pour reconoître la terre de Chanaan, que Dieu avoit promise aux Enfans d'Israël. Tous ces députés s'acquitterent exactement de leur commission. Ils parcoururent tout le païs, & en apporterent des plus beaux fruits à la multitude de leurs freres. Mais, quelques-uns d'entr'eux, après avoir fait leur rapport sur la beauté & la bonté du païs, ajoûterent que c'étoit à la vérité un païs, où couloient des ruisseaux de miel & de lait; mais que ses habitans étoient d'une force extraordinaire, & ses villes grandes & fermées de bonnes murailles. Cependant, comme le peuple commençoit à murmurer, Caleb leur dit: » Le » païs est excellent; allons hardiment nous en mettre en possession. « Mais, les autres députés, qui avoient été avec lui, disoient au contraire: » Nous ne » pourrons jamais nous en rendre » les maîtres, parce que le peuple, qui le possede, est plus » fort que nous. C'est une terre, » qui dévore ses habitans. Nous » y avons vu des Géans, en comparaison desquels nous ne paroissons que comme des sauterelles. «

Alors, le peuple se souleva ouvertement, & dit: » Ne vaut-il » pas mieux nous en retourner

(*a*) Reg. L. I. c. 30. v. 14.
(*b*) Numer. c. 13. v. 7. *& seq.* c. 14. v. 1. *& seq.* Josu. c. 14. v. 6. *& seq.* c. 15. v. 13. *& seq.* Paral. L. 1. c. 4. v. 15.

Digitized by Google

» en Égypte, que de mourir, » nous & nos enfans dans ce païs. » Établiſſons-nous un Chef, & » retournons en Égypte. » A ces mots, Moïſe & Aaron ſe jetterent le viſage contre terre devant toute la multitude d'Iſraël; & Joſué & Caleb, déchirant leurs vêtemens, commencerent à encourager les Iſraëlites, en leur diſant: » Le » païs, que nous avons vu, eſt » excellent. Si Dieu eſt avec nous, » nous pourrons aiſément en faire » la conquête. Ne vous ſoulevez » point contre le Seigneur. Nos » ennemis ſont ſans ſecours. Nous » les dévorerons comme le pain. « Mais, le peuple en fureur ſe mit à crier, & prit des pierres pour les lapider. Alors, la gloire du Seigneur parut ſur le tabernacle; & il menaça d'exterminer toute la multitude. Mais, Moïſe pria pour eux avec tant d'inſtance, que Dieu voulut bien ne les pas faire périr ſur l'heure; ſeulement il proteſta, avec ſerment, qu'aucun de ceux, qui avoient murmuré contre lui, ne verroit la terre de Chanaan, & qu'ils mourroient tous dans le déſert. Mais, ajoûta-t-il, pour mon ſerviteur Caleb, qui m'a ſuivi fidelement, je l'introduirai dans ce païs, & il le poſſédera lui, & ſes enfans après lui.

Après la mort de Moïſe, lorſque la terre de Chanaan eut été conquiſe, Caleb fit inſtance auprès de Joſué & des principaux des Iſraëlites, afin qu'on lui accordât la ville d'Hébron, où habitoient les géans Énacim, avec la montagne & toutes les terres d'alentour. » Vous ſçavez, dit-il à » Joſué, ce que Dieu dit à ſon » ſerviteur Moïſe de vous & de » moi dans le déſert de Cades-» barné. Vous ſçavez que quand » il nous envoya reconnoître la » terre de Chanaan, j'étois âgé » de quarante ans, que je réſiſtai » avec vigueur aux autres dépu-» tés, qui avoient perdu l'eſpé-» rance de conquérir ce beau païs, » & qui vouloient inſpirer aux » autres les mêmes ſentimens; » que peu s'en fallut que vous & » moi ne fuſſions lapidés par le » peuple; qu'en conſidération de » mon zele & de ma fermeté, » Moïſe me promit ſolemnelle-» ment de me donner toutes les » terres, où j'avois été. Graces à » Dieu, je ſuis encore en vie & » en parfaite ſanté; & il s'eſt paſ-» ſé quarante-cinq ans depuis que » le Seigneur m'a flatté de cette » promeſſe, ou plutôt de cette » récompenſe par la bouche de » ſon ſerviteur. Ne conſidérez pas » que je ſuis âgé de quatre-vingt-» cinq ans. Ce grand âge ne » m'accable point du tout, & je » me ſens autant de force, de vi-» gueur & de réſolution, ſoit pour » marcher, ſoit pour combattre, » que lorſque je n'en avois que » quarante. Ayez ſeulement la » bonté de m'accorder ce que je » vous demande, je veux dire, la » ville d'Hébron & la montagne » qu'occupent les géans Énacim, » & où il y a une ſi grande quan-» tité de villes fortes; & vous » verrez qu'avec le ſecours de » Dieu, j'en chaſſerai ces coloſ-» ſes, & je me rendrai maître de » tout le païs. «

Digitized by Google

Caleb, ayant obtenu ce qu'il désiroit, ne perdit point de tems pour exécuter le dessein, qu'il avoit formé. Il alla mettre le siege devant Hébron, l'emporta après quelques assauts, & y tua trois Géans d'une grandeur & d'une force prodigieuses, qu'on appelloit Séſaï, Tholmaï & Ahiman. Ils étoient tous trois des descendans de Noë. De-là il marcha contre Dabir, autrement appellée Cariath-Sépher, ou la cité des Lettres, parce que les Philistins & les Chananéens y avoient établi une célebre Académie pour élever & polir la jeunesse. Cette ville se défendit très-vaillamment, jusque-là que Caleb, désespérant de la pouvoir prendre, proposa à ceux de sa tribu, que celui, qui auroit assez de courage & de bonheur pour monter le premier sur la muraille, auroit pour récompense de sa valeur, sa fille Axa en mariage. Il n'y eut personne qu'Othoniel, fils de son frere, qui se rendît digne d'une si belle récompense. Caleb prit donc la ville de Dabir. Il vécut encore 16 ans, & mourut âgé de 114 ans, l'an du monde 2619.

Le premier livre des Paralipomènes donne trois enfans à Caleb, fils de Jéphoné; sçavoir, Hir, Éla & Naham.

CALEB, *Caleb*, Χαλὲβ, (*a*) fils d'Hesron, épousa une femme, qui se nommoit Azuba, dont il eut Jérioth, Jaser, Sobab & Ardon. Après la mort d'Azuba, Caleb épousa Éphrata, qui lui donna un fils, appellé Hur. On attribue encore deux femmes à Caleb. La première se nommoit Épha, qui fut mere de Haran, de Mosa & de Gézès; la seconde étoit appellée Maacha, de laquelle Caleb eut Saber & Tharana. Caleb eut aussi une fille, nommée Achsa. Il fut encore pere de Mésa, prince de Ziph.

CALEB, *Caleb*, Χαλὲβ, (*b*) fils de Hur, eut pour fils Sobal, Salma & Hariph.

CALEB, *Caleb*, Χαλὲβ, (*c*) frere de Sua, fut pere de Mahir. Ce Caleb est apparemment l'un de ceux, dont il est parlé dans les articles précédens.

CALECHES, *Vehicula*. (*d*) L'usage des Caleches est plus ancien qu'on ne pense. Nous en trouvons trois sur les anciens monumens. La première a été donnée par M. Maffei; la seconde est tirée d'un ancien monument de la ville de Metz; la troisième, qu'on a trouvée dans le royaume de Naples, a été publiée par M. Bulifon. On ne sçait quel est l'animal qui tire cette dernière. Les deux autres sont tirées chacune par un cheval. Ces Caleches ne different des nôtres, qu'en ce que le siege, où l'homme est assis, est rond.

CALÉDONIE, *Caledonia*, païs des isles Britanniques. *Voyez* Calédoniens.

CALÉDONIE, *Caledonia*, ville des isles Britanniques, qui

(*a*) Paral. L. I. c. 2. v. 9, 18. *& seq.*
(*b*) Paral. L. I. c. 2. v. 50, 51.
(*c*) Paral. L. I. c. 4. v. 11.
(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Mont. Tom. IV. p. 195.

Digitized by Google

donnna son nom à un canton de ces isles. Elle étoit située sur la rive droite du Tay. Buchanan la nomme Duncalden, c'est-à-dire, éminence couverte de coudriers. Il est persuadé que cette éminence a donné le nom à la ville, la ville au peuple, & le peuple au païs, & même à la mer voisine. » Si j'osois, dit-il, hazarder une » correction, non obstant le con» sentement de tous les exemplai» res de Ptolémée, au lieu de » l'Océan Calédonien, qu'on lit » dans cet Auteur, je lirois Dun» calédonien; & de même dans » Ammien Marcellin, au lieu de » *Dicaledones*, je lirois *Dunca*» *ledones*; de sorte que la mer & » la nation seroient appellées du » nom de la ville de Duncalden. « Le consentement des Manuscrits montre comment un Auteur a écrit. Ainsi, il ne faut rien changer dans nos deux Auteurs. Mais, il est arrivé souvent aux Anciens, ce qui arrive tous les jours aux Modernes, d'écrire mal les noms étrangers & de les corrompre, ou parce qu'on les sçait mal, ou par la démangeaison de les accommoder au génie de la langue dont on se sert.

Cette ville subsiste encore aujourd'hui, & se nomme Dunkel.

CALÉDONIENNE [la Forêt], *Caledonia Sylva.* (*a*) Entre les peuples, que Ptolémée place le long des côtes, en faisant le tour du nord de l'Écosse depuis le golfe de Tay jusqu'à celui de Clyd, il restoit un vuide assez considérable dans le milieu. Les Anciens l'ont rempli d'une forêt, qu'ils nomment la forêt Calédonienne. Florus commet une faute énorme, en faisant entrer César dans cette Forêt, lorsqu'il a à peine passé la Tamise; & ce qui est étonnant, c'est que Cambden, bien loin de le reprendre de cette bévue, le cite comme garant de l'étendue de la forêt Calédonienne. Elle étoit vaste & couverte d'arbres fort hauts, & séparée par le mont Grampius, dont le nom est à présent Grantzbaine, qui veut dire montagne couverte.

Cette contrée, poursuit Cambden, nourrissoit des bêtes féroces de plusieurs espèces, des taureaux blancs, sauvages, & ayant des crins comme ceux des lions. Ils y étoient en grande quantité; mais, cet Auteur assure que de son tems, l'on y en voyoit peu. En récompense, dit-il, ils sont cruels, farouches, & si ennemis du genre humain, qu'ils ont quelque tems en horreur tout ce que l'homme a touché, & même tout ce qui sent l'haleine de l'homme. Ils bravent l'attaque des chiens, quoique les Romains aient autrefois fait un tel cas de ceux d'Écosse, qu'ils les transportoient dans des cages de fer.

CALÉDONIEN [l'Océan], *Caledonius Oceanus.* C'est aujourd'hui la mer d'Écosse, ou cette partie de la mer, qui arrosoit les côtes de la Calédonie.

On remarque que ce mot a paru si beau & si nombreux aux

(*a*) Ptolem. L. II. c. 3. Flor. L. III. c. 10.

Digitized by Google

Poëtes Latins, qu'ils s'en ſont quelquefois ſervis pour exprimer l'Angleterre en général. Martial dit :

Quinte Caledoneos Ovidi viſure Britannos.

Silius Italicus :

Inque Caledonios primus trahet agmina lucos.

Enfin, Valérius Flaccus :

Tuque ô, pelagi cui major aperti
Fama, Caledonius poſtquam tua carbaſa vexit
Oceanus, Phrygios Caledonius priùs indignatus Iulos.

CALÉDONIENS, *Caledonii*, Καληδόνιοι, (*a*) peuples des iſles Britanniques, ſitués dans la partie ſeptentrionale. Leurs cheveux roux & leur grande taille annonçoient, ſelon Tacite, une origine Germanique.

I. Lorſqu'Agricola faiſoit la guerre aux peuples Bretons, les Calédoniens ayant formé un grand corps d'armée, ſe diſpoſerent, non à ſe tenir ſimplement ſur la défenſive, mais à aller attaquer les Romains, & à détruire les forts qu'Agricola avoit fait conſtruire au de-là du golfe Bodotria, & qu'ils regardoient avec raiſon comme des chaînes forgées pour les tenir en ſervitude. Leurs préparatifs, que la renommée groſſiſſoit encore, comme il ne manque jamais d'arriver par rapport aux objets nouveaux & inconnus, frapperent de crainte les eſprits de pluſieurs dans le camp Romain, qui, couvrant leur timidité du voile de la prudence, diſoient qu'il falloit mettre le golfe entre eux & les ennemis, & qu'il étoit plus à propos de ſe retirer volontairement, que de ſe faire chaſſer par la force. Mais, Agricola, bien élevé au-deſſus de ces terreurs paniques, réſolut d'aller au devant du danger. Sçachant que les Barbares s'étoient partagés en pluſieurs bandes, il comprit que leur deſſein étoit de l'envelopper ; & de peur qu'ils n'y réuſſiſſent par la ſupériorité du nombre, & par la parfaite connoiſſance qu'ils avoient du païs, il forma auſſi trois diviſions de ſon armée, & marcha ſur trois lignes. Les Calédoniens, inſtruits du changement qu'Agricola avoit fait dans la diſpoſition de ſes troupes, changerent auſſi leur plan ; & s'étant tous réunis, ils vinrent fondre ſur l'une des trois diviſions de l'armée Romaine, qui étoit la plus foible. Ils l'attaquerent pendant la nuit ; & comme ils n'étoient point attendus, ils ſurprirent les corps de garde, les égorgerent & pénétrerent dans l'intérieur du camp, où les Romains s'étant mis en état de défenſe, ſoûtinrent le combat, mais avec beaucoup de déſavantage.

Agricola avoit été averti par ſes coureurs de la marche des ennemis. Il part ſur le champ, ſe faiſant précéder par ce qu'il avoit

(*a*) Tacit. in Agricol. c. 10, 11, 25. Ptolem. L. II. c. 3. Flor. L. III. c. 10. Dio. Caſſ. p. 866. *& ſeq.* Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. p. 140. T. IV. p. 54. *& ſuiv.* T. V. p. 120. *& ſuiv.*

Digitized by Google

de plus léger & de plus agile en cavalerie & infanterie. Ceux, qui arriverent les premiers, commencerent à inquiéter les assaillans, en les harcelant & en les prenant en queue; & au point du jour, les drapeaux de la légion qu'Agricola amenoit, brillerent aux yeux des Calédoniens, qui se voyant obligés de faire face des deux côtés à la fois, se troublent & se déconcertent. Au contraire, l'audace & la vigueur renaissent dans le cœur des soldats de la légion attaquée. Jusque-là, ils avoient combattu pour la sûreté de leurs personnes & de leur camp. Alors, ils combattent pour la gloire. Ils poussent les Barbares & regagnent sur eux du terrein. Aux passages étroits des portes, on se battit avec furie. Mais, enfin, les ennemis furent mis en fuite par les efforts combinés des Romains du dehors & de ceux du dedans, qui se piquerent mutuellement d'émulation; les uns voulant paroître avoir secouru leurs camarades; & les autres, n'avoir point eu besoin de secours. La défaite des Calédoniens fut entière; & si les bois & les marais ne les eussent dérobés à la poursuite des vainqueurs, la fin de cette action auroit été la fin de la guerre.

Dans la suite, sous l'empire de Sévère, pendant que ce Prince faisoit la guerre contre les Parthes, les Calédoniens saisirent l'occasion, que leur présentoit l'éloignement de l'Empereur & des principales forces de l'Empire, & réduisirent Lupus, qui commandoit dans le pais, à acheter d'eux la paix par de grosses sommes d'argent. Une telle paix ne dut être pour eux qu'une amorce de guerre. Peu d'années après, fideles à leur attrait dominant pour piller, ils recommencerent leurs courses sur les terres Romaines. Dès que Sévère en eut été averti, quoiqu'il fût accablé d'années & d'infirmités, il partit avec une ardeur de jeune homme, pour aller s'ériger dans le Nord de nouveaux trophées, qui figurassent avec ceux qu'il avoit acquis en Orient. Il est probable que ce Prince arriva dans la grande Bretagne, l'an de Jesus-Christ 208, mais qu'il n'entra en action que l'année suivante. Il employa l'hiver à faire ses préparatifs, à assembler des troupes, à amasser de l'argent & des provisions de toute espèce.

Cependant, les Calédoniens, effrayés de voir l'Empereur en personne dans leur isle, envoyerent lui demander le pardon du passé & la paix pour l'avenir. Mais, Sévère, que flattoient des idées de conquêtes, ne voulut point recevoir leurs soumissions; & laissant Géta, son second fils, dans la province Romaine, pour y commander en son absence, & prendre soin de tout ce qui lui seroit nécessaire dans son expédition, il s'avança sur les terres des ennemis à la tête de ses légions. Il éprouva de grandes difficultés. Il fut obligé pour se frayer une route d'abattre des forêts, de couper des montagnes, de jetter des ponts sur les rivières & d'établir des chaussées dans les marais. Il péné-

Digitized by Google

tra ainſi avec des fatigues infinies preſque juſqu'au nord de l'iſle, ſans trouver aucun corps d'ennemis, qui lui fît face. Ils avoient pris le parti de ſe ſéparer en pluſieurs petits pelotons. Tantôt, tomboient ſur les ſoldats Romains, qui s'écartoient, tantôt ils leur tendoient des pieges, en leur offrant des beſtiaux, aiſés à enlever en apparence, & les attirant par cet appât dans des embuſcades préparées adroitement. Il n'y eut donc aucune action générale, mais un grand nombre de petits combats & deſcarmouches, où les Romains avoient ſouvent le déſavantage. Le fruit que retira Sévère de cette laborieuſe expédition, ce fut d'étendre ſa domination juſqu'à l'intervalle, qui ſépare les golfes Glota & Bodotria. Les Calédoniens lui abandonnerent, par un traité, l'eſpace compris entre le mur d'Antonin & les golfes qu'on vient de nommer; & ils ſe retirerent au de-là. Pour les y tenir renfermés, Sévère conſtruiſit un mur, dont les reſtes ſubſiſtent encore aujourd'hui. Jamais l'empire Romain n'a paſſé ces bornes dans la grande Bretagne.

II. Rien de plus farouche que les mœurs des Calédoniens. Ils n'avoient ni châteaux ni villes. Ils ne connoiſſoient point l'agriculture. Des tentes leur tenoient lieu de maiſon; & leurs beſtiaux, la chaſſe & quelques fruits fourniſſoient à leur ſubſiſtance. Ils négligeoient le poiſſon, qu'ils avoient ſous la main, ou s'en abſtenoient par ſuperſtition. Ce que Dion raconte d'une ſorte de nourriture, qu'ils ſçavoient ſe préparer, & dont un volume, de la groſſeur d'un œuf ſuffiſoit pour leur ôter la faim & la ſoif pendant long-tems, doit être compté pour une fable.

Leur habillement égaloit, ou même ſurpaſſoit la ſimplicité de leur vivre. Malgré la rigueur du climat, ils marchoient preſque nus. Un collier de fer & une ceinture de même matière autour des reins, faiſoient leurs principaux ornemens. Le fer étoit pour eux une parure, comme l'or chez les nations policées. Ils s'imprimoient auſſi ſur différens endroits du corps, diverſes figures d'animaux de toute eſpèce; & c'étoit en partie pour ne point cacher ces embelliſſemens, qu'ils évitoient de ſe couvrir d'habits. D'ailleurs, ils en étoient plus leſtes & plus diſpoſés à s'enfoncer dans les lacs & dans les marais; & ils n'étoient point embarraſſés pour les traverſer à la nage. Dion aſſure qu'ils y paſſoient quelquefois pluſieurs jours de ſuite, la tête ſeulement hors de l'eau, ce qui n'eſt pas facile à croire. Mais, on conçoit ſans peine que la dureté de la vie, qu'ils menoient dans un climat rigoureux, fortifioit leurs corps & leurs courages contre le froid, contre la faim & contre tous les maux de la vie; & que ſi la néceſſité les contraignoit de demeurer cachés dans leurs forêts, ils ſe contentoient des racines & des herbages qu'ils y trouvoient, pour leur nourriture.

Le même Auteur obſerve que les chevaux des Calédoniens étoient

Digitized by Google

étoient petits, mais très-légers à la course. Ils ne se servoient ni de cuirasses ni de casques, qu'ils regardoient plutôt comme des empêchemens, que comme des secours. Un bouclier étroit, une lance surmontée d'une pomme de fer, dont ils frappoient leurs boucliers, en allant au combat, une épée suspendue à leur côté, voilà quelle étoit toute leur armure. Quant au gouvernement, on juge bien qu'à des peuples si farouches, la liberté Démocratique pouvoit seule convenir.

III. Les côtes de la Calédonie, au rapport de Tacite, étoient d'une étendue immense & d'une figure très-irrégulière, dont l'extrêmité se rétrecissoit, & formoit un angle aigu. Ce fut par les ordres d'Agricola, qu'une flotte Romaine doubla cette pointe pour la première fois. Ainsi, Tacite comprend sous le nom de Calédoniens, tous les peuples d'Écosse, situés au de-là des deux golfes d'Édimbourg & de Dunbritton.

Mais, le païs des Calédoniens étoit peu connu des Romains. Ptolémée en met la pointe, non vers le nord, où elle étoit, mais vers l'orient où elle n'étoit pas. Ces peuples sont nommés indifféremment par les Anciens, Calédons, Calédoniens & Deucalédoniens. Euménius, dans le panégyrique de Constance, dit qu'il ne parle point des forêts ni des marais des Calédons & des autres Pictes. Ainsi, du moins du tems de cet Orateur, les Calédons ou les Calédoniens faisoient partie des Pictes. Ammien Marcellin divise ces derniers en deux nations; les Calédoniens, qu'il appelle Dicalidons, & les Vecturions.

Cambden donne au nom des Calédoniens une étymologie, qu'il dérive de la langue Bretone. Il prétend que ce nom vient de *Caled*, qui veut dire grossier, dur, sauvage, & qu'il leur a été donné à cause de la férocité de leurs mœurs. Buchanan, qui étoit du païs, trouve dans la langue, qu'on y parle, une origine moins odieuse, & qui paroît plus vraisemblable. Ce mot, dit-il, vient de *Calden*, qui en Écossois, signifie un coudrier, en Latin *corylus*.

Le P. Briet divise les Calédoniens en plusieurs peuples, & il ajoûte que leur païs fut envahi par les Écossois déjà maîtres des Pictes.

Quoi qu'il en soit, le païs qu'occuperent les Calédoniens & les autres peuples du même canton, est représenté aujourd'hui par l'Écosse.

CALENDARIS, *Calendaris*, (*a*) l'un des surnoms, qu'on donnoit à Junon, parce qu'on croyoit que les Calendes lui étoient consacrées. En conséquence, on lui offroit des sacrifices aux Calendes de chaque mois.

CALENDES, *Calendæ*, (*b*) nom que les Romains donnoient

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 59.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 401. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 59. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 66.

Digitized by Google

au premier jour de chaque mois. Ce terme eſt formé du Latin *calo*, ou plutôt du Grec καλέω, *voco*, j'appelle, ou je proclame, parce qu'avant la publication des faſtes Romains, une des charges des Pontifes étoit d'obſerver la nouvelle lune, & d'en donner connoiſſance au *Rex ſacrificulus*. Alors, après avoir offert un ſacrifice, le Pontife ajournoit le peuple au Capitole, & là il publioit à haute voix le nombre des Calendes, ou quel jour ſeroient les Nones. Il faiſoit cela en répétant cette formule, *Calo juro novellæ*, autant de fois qu'il y avoit de jours de Calendes. C'eſt de-là qu'eſt venu le mot *Calendæ* de *calo*, *calare*, appeller ou publier. C'eſt la raiſon qu'en donne Varron. Plutarque & d'autres après lui dérivent ce mot de *clam*, *quòd luna Calendis clam ſit*. Mais, cela paroît cherché trop loin. Il y en a qui font venir ce nom de ce que le peuple étant aſſemblé en ce jour-là, le Pontife nommoit, ou publioit les jours de fêtes, qui devoient arriver dans le mois. Cette coûtume ſubſiſta juſqu'à l'an de Rome 450, que C. Flavius, édile Curule, ordonna que l'on affichât les faſtes ou le calendrier, dans les places publiques, afin que tout le monde pût connoître la différence des tems & le retour des fêtes.

Les Calendes ſe comptoient à reculons ou dans un ordre rétrograde. Ainſi, par exemple, le premier de Mai étant les Calendes de Mai, le dernier ou le trentième d'Avril étoit le *pridie Calendas*, la veille ou le ſecond des Calendes de Mai; le vingt-neuf d'Avril, le troiſième des Calendes, ou avant les Calendes de Mai; le vingt-huit d'Avril, le quatrième des Calendes ou avant les Calendes de Mai. Et ainſi de ſuite en rétrogradant juſqu'au treizième, où commençoient les Ides, que l'on comptoit pareillement en rétrogradant juſqu'au cinquième, qui étoit le commencement des Nones. Celles-ci ſe comptoient de même juſqu'au premier jour du mois, qui étoit les Calendes d'Avril.

On a renfermé dans les cinq vers ſuivans les regles du comput par Calendes :

Prima dies menſis cujuſque eſt dicta Calendæ;

Sex Maius Nonas, October Julius & Mars;

Quattuor at reliqui. Dabit Idus quilibet octo.

Inde dies reliquos omnes dic eſſe Calendas,

Quos retro numerans dicens à menſe ſequente.

Pour trouver le jour des Calendes, qui répond à chaque jour du mois, où l'on eſt, il faut voir combien il y a encore de jours du mois qui reſtent, & ajoûter deux à ce nombre. Suppoſons, par exemple, que l'on ſoit au vingt-deux d'Avril, c'eſt le 10.e des Calendes de Mai; car, Avril a trente jours; & 22 ôtés de 30 donnent 8 pour reſte, auquel ajoûtant 2, la

Digitized by Google

somme est 10. La raison pour laquelle on ajoûte 2, c'est que le dernier du mois s'appelle *secundo Calendas*; d'où il s'ensuit que le pénultième ou le 29.e doit s'appeller *tertio Calendas*; l'antépénultième ou le 28.e *quarto Calendas*, & ainsi de suite. Or, si de 30 on ôte 29, il reste 1, auquel par conséquent il faut ajoûter 2 pour avoir le *tertio Calendas*. De même, si de 30 on ôte 28, il reste 2 auquel il faut ajoûter 2 pour avoir le *quarto Calendas*.

Les Auteurs Romains ne sçavent pas trop eux-mêmes la raison de cette manière absurde & bisarre de compter les jours du mois. Néanmoins on s'en sert encore aujourd'hui dans la Chancelerie Romaine. Et quelques Auteurs, par une affectation frivole d'érudition, la préferent à la méthode ordinaire, qui est bien plus naturelle & plus aisée.

Cette manière de compter par Calendes étoit si particulière aux Romains, qu'elle a donné lieu à une espèce de proverbe, qui est encore aujourd'hui en usage. On dit qu'on fera une chose aux Calendes Grecques, pour dire qu'on ne la fera jamais, parce que les Grecs ne comptoient point par Calendes.

La manière de compter par Calendes, Ides & Nones, est si contraire à la nôtre, qui, comme on vient de l'observer, approche bien plus de la nature & de la raison, que les Sçavans même s'y trompent quelquefois. C'est pourquoi, le P. Labbe, dans son histoire Chronologique, avertit que pour entendre les dates qui se trouvent dans les Historiens & autres Auteurs Latins, ou pour les exprimer à la façon des Romains, le plus sûr est d'avoir recours à un calendrier Julien ou Grégorien.

Deux choses sont nécessaires pour mettre en Latin ou en François les jours, qui sont avant les Calendes. 1.° Il faut, comme on l'a déjà remarqué, ajoûter deux jours à chaque mois, s'imaginant que les mois, qui ont 31 jours, en ont 33; que ceux, qui ont 30 jours, en ont 32; & que Février, qui a 28 jours, en a 30. Il ne faut pas en donner davantage à ce dernier mois dans les années bissextiles, quoiqu'il ait alors 29 jours, parce que ces années-là on exprime le 24 & 25 de ce mois de la même manière, disant deux fois *sexto Calendas Martias*. 2.° Il faut compter les jours, qui sont depuis celui qu'on propose, jusqu'à la fin du mois, y comprenant les deux jours, qu'on ajoûte à chaque mois, selon notre principe. Le nombre de jours que l'on trouvera, marquera précisément le jour que l'on cherche, tant pour la composition que pour la traduction.

Si l'on veut mettre en Latin le 20 de Mars, ce mois ayant 31 jours, il faut s'imaginer qu'il en a 33, lui en donnant 2, comme nous l'avons expliqué. Ensuite, trouvant que depuis 20 jusqu'à 33, il reste treize jours, on dira *decimo tertia Calendas Apriles*, ou *Calendarum Aprilis. Calendas* est à l'accusatif, parce que la pré-

Digitized by Google

position *ante* est sous-entendue, & *Calendarum* est au génitif, parce qu'il est gouverné par *die*, qu'on sous-entend. On doit remarquer qu'en exprimant en Latin les jours des Calendes, on y joint toujours le nom du mois suivant, comme on le voit dans l'exemple précédent, où *Apriles*, joint à *decimo tertio Calendas*, signifie le 20 de Mars. C'est ce qu'on peut aussi observer dans l'exemple suivant, où *Maias* est joint à *septimo Calendas*, quoique cependant il s'agisse du 25 du mois d'Avril.

Pour traduire en François *septimo Calendas Maias*, Avril, selon la remarque que nous venons de faire, ayant trente jours, il faut supposer qu'il en a 32. Ensuite, trouvant que depuis 7 jusqu'à 32, il reste 25 jours, on connoîtra aussi-tôt que *septimo Calendas Maias* est le 25 d'Avril.

Le premier jour de chaque mois est le propre jour des Calendes. On l'exprime en Latin par l'ablatif *Calendis*, y ajoûtant le nom du mois dont on parle. Ainsi, si l'on demande en Latin le premier jour de Mars, on dira *Calendis Martiis* ou *Martii*. De même, si on demande en François *Calendis Aprilibus*, on répondra que c'est le premier jour d'Avril.

Les Calendes étoient consacrées à Junon. C'étoit un jour fatal pour les débiteurs, parce que le terme des contrats expiroit ce jour-là. C'est pourquoi, Horace les appelle tristes & incommodes; au lieu que chez les Athéniens, le premier jour des mois lunaires étoit un jour solemnel, comme aussi parmi les Juifs, qui donnoient à ce jour le nom de Méoménie, ou Néoménie, qui, en Grec, signifie la même chose que Calendes. Et les Traducteurs de l'Écriture employent indifféremment l'un & l'autre de ces deux noms pour marquer le premier jour du mois.

Quelques Grecs ignorans, ne voyant pas d'où venoit ce mot, imaginerent que sous un des Antonins [on ne dit pas lequel], il y eut une grande famine à Rome; que trois hommes, nommés Calendus, Nonus & Idus, nourrirent la Ville, l'un pendant dix-huit jours, l'autre pendant huit, & le troisième pendant quinze; & qu'en mémoire de ce bienfait, ils obtinrent qu'on donneroit leur nom à autant de jours du mois, qu'il y en avoit, pendant lesquels chacun d'eux avoit nourri le peuple. Cette fable est rapportée par Tzetzez & par d'autres Auteurs. On est étonné avec raison, que des Grecs ayent donné dans une opinion si ridicule. Car, long-tems avant les Antonins, le mot *Calendæ* étoit en usage; & ils auroient pu le voir dans Cicéron, dans Horace, dans Ovide, dans Tite-Live & autres. Il faut encore remarquer que le nombre des jours pendant lesquels on veut que ces trois prétendus personnages ayent nourri le peuple, excédant le nombre des jours d'un mois, il n'étoit pas possible que chacun d'eux donnât son nom à autant de jours du mois, qu'il y en avoit pendant lesquels il avoit fait subsister Rome.

CALENDRIER, *Calenda-*

Digitized by Google

rium, (*a*) eſt une diſtribution de tems, accommodée aux uſages de la vie; autrement, c'eſt une table ou un almanach, qui contient l'ordre des jours, des ſemaines, des mois, des fêtes, &c. qui arrivent pendant le cours de l'année. Le nom de Calendrier a été formé du mot *Calendæ*, que l'on écrivoit anciennement en gros caractères au commencement de chaque mois.

Le Calendrier Romain doit ſon origine à Romulus, fondateur de la ville de Rome, qui, ayant plus de connoiſſance des affaires de la guerre, que du mouvement des aſtres, compoſa l'année de dix mois ſeulement, dont le premier étoit le mois de Mars & enſuite le mois d'Avril, puis ceux de Mai, Juin, Quintil, depuis appellé Juillet, Sextil qui prit enſuite le nom d'Août, Septembre, Octobre, Novembre & Décembre. Il donna 31 jours à Mars, à Mai, à Quintil & à Octobre, & 30 à chacun des ſix autres; de ſorte qu'ils faiſoient tous enſemble 304 jours. Numa Pompilius, ſucceſſeur de Romulus, réforma ce Calendrier, à peu près à l'imitation des Grecs, qui compoſoient leur année de douze mois lunaires, de 30 & de 29 jours l'un après l'autre; ce qui faiſoit 354 jours.

Comme Numa Pompilius aimoit le nombre impair, par un pur effet de la ſuperſtition, il fit ſon année de 355 jours, & lui donna douze mois; ſçavoir, Janvier, Février, Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre & Décembre. Janvier étoit de 29 jours, Février de 28, Mars, Mai, Juillet & Octobre de 31 jours & les ſix autres de 29. Il ne ſe mit pas en peine que Février eût un nombre pair, parce qu'il l'avoit deſtiné aux ſacrifices, qui ſe faiſoient aux dieux des enfers à qui ce nombre, comme malheureux, ſembloit appartenir. Numa Pompilius voulut que le mois de Janvier, qu'il plaça au ſolſtice d'hiver, fût le premier mois de l'année & non pas celui de Mars, que Romulus avoit mis à l'équinoxe du printems. Il ſe ſervit auſſi de l'intercalation des Grecs, qui ajoûtoient un mois ſurnuméraire de deux ans en deux ans, lequel étoit compoſé alternativement de 22 ou de 23 jours, pour régler l'année civile au cours du ſoleil, qui fait ſa révolution en 365 jours & près de ſix heures. Il ordonna en même tems aux ſouverains Pontifes de marquer au peuple le tems & la manière de cette interpoſition de mois extraordinaire. Mais, par ignorance, ou par ſuperſtition, ou pour quelque intérêt particulier, ils mirent les choſes dans une ſi grande confuſion, que leurs fêtes arrivoient dans des ſaiſons entiérement oppoſées à celles, où elles devoient être célébrées ſuivant leur inſtitution; de ſorte qu'on célébroit les fêtes d'automne au printems, & celles de la moiſſon dans le milieu de l'hiver.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 20, 21, 60. & *ſuiv.* Tom. XV. pag. 43. T. XXVI. p. 219. & *ſuiv.*

Digitized by Google

Ce désordre fut si grand, que Jules César, Dictateur & souverain Pontife, après avoir gagné la bataille de Pharsale, crut que la réformation du Calendrier étoit digne de ses soins. Il fit venir d'Alexandrie un célebre Astronome, nommé Sosigènes, qui régla l'année sur le cours du soleil, & qui, après avoir composé le Calendrier de 365 jours, laissa les six heures, pour en faire un jour au bout de quatre ans, lequel seroit ajoûté dans le mois de Février, avant le 24.e jour de ce mois, que les Romains appelloient le sixième des Calendes, selon leur manière de compter; d'où est venu le nom de bissexte, parce qu'alors on disoit *sexto Calendas*, ou *bis sexto*. Pour placer les dix jours, desquels l'année solaire de 365 jours excédoit celle de Numa Pompilius, qui étoit de 355, il ajoûta deux jours à chacun des mois de Janvier, d'Août & de Décembre, qui n'en avoient que 29, & un jour à chacun de ces quatre autres, Avril, Juin, Septembre & Novembre, laissant le mois de Février de 28 jours aux années communes, & de 29 à l'année bissextile. Et comme par la négligence de ceux, à qui on avoit confié le soin de la distribution des mois intercalaires, le commencement de l'année se trouvoit alors précéder de 67 jours le solstice d'hiver; & que c'étoit aussi l'année de l'intercalation du mois de 23 jours, ce qui fait 90 jours, cette année de la correction du Calendrier faite par Jules César, fut de 15 mois & de 445 jours. C'est pourquoi, on l'appella l'année de confusion.

Il est important de remarquer ici que ce Prince, voulant s'accommoder en quelque manière aux esprits des Romains, accoûtumés depuis si long-tems à l'année lunaire, fit commencer la première année du Calendrier Julien un jour de la nouvelle lune, qui suivit le solstice d'hiver, & qui vint alors huit jours après. C'est de-là que les années Juliennes ont commencé depuis, environ huit jours après le solstice du Capricorne. Il ne fut pas difficile aux Romains, qui commandoient presque à toute la terre, de faire recevoir par tout cette correction, que Jules César avoit faite du Calendrier, & d'en introduire l'usage parmi les nations même les plus éloignées. Les Grecs cesserent en ce tems-là de se servir de l'année lunaire, & de faire leur intercalation de 45 jours tous les quatre ans. Les Égyptiens fixerent leur Thot, ou le premier jour de leur année, qui passoit auparavant d'une saison dans une autre. Les Hébreux en firent autant; & ce Calendrier devint celui de presque tous les peuples.

Les premiers Chrétiens garderent les mêmes noms de mois, la même quantité de leurs jours, & la même intercalation d'un jour dans l'année bissextile. Ils ôterent du Calendrier Romain ou Julien, les lettres Nundinales qui marquoient les jours des assemblées ou féries, & en mirent d'autres en leur place, pour marquer le Dimanche & les autres jours de la semaine. Au lieu des fêtes profanes & des jeux Romains, ils ran-

Digitized by Google

gerent par ordre les fêtes & les cérémonies de la véritable religion. Vers le commencement du ſixième ſiecle, l'abbé Denys, ſurnommé le Petit, pour concilier les différens uſages des égliſes d'Orient & d'Occident ſur le tems de la célébration de la fête de Pâques, propoſa une même forme de Calendrier, ſuivant la période Victorienne, compoſée des cycles du ſoleil & de la lune, & rapportée à la Naiſſance de Jeſus-Chriſt. Juſqu'alors la plûpart des Chrétiens avoient compté les années du tems de la fondation de Rome, ou des Conſuls & des Empereurs. Quelques-uns commençoient à compter, ou du jour de la Paſſion du Sauveur, ou de l'Ére des Martyrs ſous l'Empereur Dioclétien. Mais, Denys le Petit trouva plus à propos de commencer une nouvelle époque à l'Incarnation de Jeſus-Chriſt. Néanmoins, peu de tems après, les Chrétiens commencerent à compter depuis la Naiſſance de notre Seigneur, gardant toujours la coûtume des Romains, à l'égard du commencement de l'année, fixé au premier jour de Janvier.

Ce Calendrier de l'ancienne Égliſe faiſoit connoître aſſez préciſément les nouvelles lunes, & par conſéquent le tems de la fête de Pâque. Mais, la ſuite de quelques ſiecles fit découvrir que ce calcul ne s'accordoit pas entiérement avec le mouvement du ſoleil & de la lune, & que la fête de Pâque ne ſe célébroit plus à la pleine lune du premier mois. Cette erreur, dans l'Aſtronomie étoit très-dangereuſe, parce que la fête de Pâque auroit inſenſiblement remonté juſqu'en hiver, puis juſqu'en automne, & de-là en été. Ce fut dans le deſſein de remédier à ce déſordre, que le Pape Grégoire XIII. envoya ſur la fin du XVI.e ſiecle des brefs aux Princes Chrétiens & aux Univerſités les plus célebres pour les inviter à chercher les moyens de rétablir l'Équinoxe du printems en ſon véritable lieu. Après avoir reçu l'avis de tous les Sçavans, il réſolut de retrancher dix jours du Calendrier; ce qu'il ordonna par une Bulle de l'année 1581. Ainſi, le lendemain de la fête de S. François, qui eſt le 4 d'Octobre, on compta 15 au lieu de 5. Par ce moyen, le jour, qui avant la correction s'appelloit le 11 Octobre, devint enſuite le 21, & de même dans les autres mois; ce qui fit que l'Équinoxe du printems, qui tomboit le 11 de Mars, ſe trouva au 21, comme il y étoit au tems du Concile de Nicée, l'an 325. Le même Pape trouva auſſi un moyen pour empêcher un pareil déſordre à l'avenir, en retranchant un biſſextil de cent ans en cent ans.

Au reſte, cette correction a été reçue avec ſoumiſſion de tous les peuples, qui ſont demeurés dans l'obéiſſance à l'Égliſe. Mais, les Grecs Schiſmatiques & les Proteſtans d'Allemagne, de Suede, de Danemarck & d'Angleterre, ne voulurent pas d'abord en admettre l'uſage parmi eux, quoiqu'ils en reconnuſſent la néceſſité. Peut-être que les Allemands s'y ſeroient ſoumis, ſi la choſe avoit

Digitized by Google

été ordonnée par l'Empereur & du consentement des États de l'Empire ; mais, ni l'Empereur, ni les Princes Catholiques n'ont pas jugé à propos de faire des réglemens sur cet article. Louis XIV. Roi de France, fit recevoir l'usage du Calendrier Grégorien dans la ville de Strasbourg en 1682 ; mais, ce fut une suite nécessaire du culte de la religion Catholique qu'il y avoit rétablie.

Il y a eu plusieurs Sçavans qui ont écrit contre cette réformation, entre autres Mœstinus, professeur en Mathématiques à Tubinge, Scaliger & Georgius Germanus. Nous avons aussi une construction nouvelle d'un Calendrier, faite par Viete, & adressée à Sa Sainteté, avec des notes sur les défauts, qu'il disoit avoir remarqué dans le Calendrier Grégorien. C'est ce qui obligea Clavius, l'un des Mathématiciens, qui ont eu le plus de part à cette correction, de donner au public, par l'ordre de Clément VIII, un traité du Calendrier pour éclaircir les doutes & répondre par forme d'apologie à tout ce que l'on y trouvoit à redire. Séthus Calvisius, qui est venu long-tems après, a prétendu faire voir, par les observations Astronomiques de Tycho-Brahé, qu'il faudroit bientôt faire de grands changemens dans le Calendrier. Mais, voici comment l'illustre Tycho-Brahé en parle lui-même : » Ceux-là se donnent bien de la » peine inutilement, qui travaillent au rétablissement de l'année par les Tables de Copernic. » C'est en vain qu'ils prétendent » par-là combattre la nouvelle » réformation Grégorienne, tant » parce qu'elle s'accorde à peu » près avec les regles des mouvemens célestes, que parce qu'il » est difficile d'arriver à la dernière précision, laquelle même » n'est pas absolument nécessaire. « Ce témoignage est d'autant plus grand, que Tycho-Brahé étoit de la religion Protestante, & que sa science extraordinaire l'a fait nommer, à juste titre, le restaurateur de l'Astronomie.

Outre le nom de Grégorien, qui fut donné au Calendrier après sa correction, il eut aussi celui de Calendrier nouveau, parce qu'il est différent de l'ancien, & celui de Calendrier perpétuel, parce que la disposition des Épactes, qui sont mises à la place du Nombre d'Or, le rendra utile en tout tems, quelque nouveauté que l'on puisse découvrir dans les mouvemens célestes. Chamberlaine, dans son état d'Angleterre, après avoir dit sur ce Calendrier tout ce que l'on pouvoit attendre d'un Protestant, aussi habile homme qu'il l'étoit, avoue que quelque difficulté que fassent ceux de sa nation, ils seront obligés d'y revenir. Ce qu'il conjecturoit, se trouve effectué depuis quelques années. Le parlement d'Angleterre a enfin cédé à la nécessité de la réformation. Par réglement du 2 Avril 1751, cette célebre Compagnie admit le Calendrier Grégorien pour avoir lieu au premier Janvier 1752. De tous les États de l'Europe, il ne reste plus que la Russie, qui ne suit pas cette réformation à la-

Digitized by Google

quelle vraiſemblablement elle ſe conformera tôt ou tard.

Nous ne ſçaurions mieux faire que d'inſérer ici la copie d'un Calendrier Romain depuis Jules Céſar, que des Sçavans ont recueilli d'après divers monumens. Voici l'explication de ce Calendrier. La première colonne contient les lettres, que les Romains appelloient Nundinales ; la ſeconde marque les Jours qu'ils appelloient faſtes, néfaſtes & comitiaux, leſquels ſont auſſi marqués par des lettres ; la troiſième contient les nombres de Méthon, que l'on appelle le Nombre d'Or ; la quatrième eſt pour les jours de ſuite marqués par des chiffres ou caractères Arabiques ; la cinquième partage les mois diviſés en Calendes, Nones & Ides, ſuivant la manière des Romains ; la ſixième, enfin, comprend leurs fêtes & diverſes autres cérémonies.

Dans ce Calendrier, auquel nous donnons le nom de Calendrier de Jules Céſar, on voit 1.° le même ordre & la même ſuite de mois, conforme à l'inſtitution de Numa Pompilius. 2.° Ces ſept mois, Janvier, Mars, Mai, Quintil ou Juillet, Sextil ou Août, Octobre & Décembre, ont chacun 31 jours ; & ces quatre, Avril, Juin, Septembre & Novembre, ſeulement 30. Mais, Février, aux années communes, n'a que 28 jours, & 29 aux intercalaires ou biſſextiles. 3.° Cette ſuite de huit lettres, que nous avons appellées Nundinales, eſt placée ſans interruption, depuis le premier juſqu'au dernier jour de l'année, pour qu'il y en ait une, qui marque dans l'année les jours que les aſſemblées, appellées *Nundinæ* par les Romains, & qui retournoient de neuf jours en neuf jours, ſe devoient tenir ; afin que les citoyens de la campagne puſſent ſe rendre à la ville en ces jours-là, pour y apprendre ce qui concernoit la diſcipline, ou de la religion, ou du gouvernement. C'eſt pourquoi, ſi le jour Nundinal de la première année étoit ſous la lettre A, qui eſt au premier, au neuvième, au dix-ſeptième, au vingt-cinquième de Janvier, &c. la lettre du jour Nundinal de l'année ſuivante étoit D, qui eſt au quatrième, au douzième, au vingtième du même mois, &c. Car, la lettre A ſe trouvant auſſi au vingt-ſeptième de Décembre, ſi de ce jour on compte huit lettres, outre les quatre B, C, D, E, qui reſtent après A, dans le mois de Décembre, il en faudra prendre quatre autres, au commencement de Janvier de l'année ſuivante ; ſçavoir, A, B, C, D, afin que la lettre D, qui ſe trouve la première dans le mois de Janvier, ſoit la neuvième après le dernier A, du mois de Décembre précédent ; & qu'elle ſoit par conſéquent la lettre Nundinale, ou qui marque les jours de ces aſſemblées, auxquelles on peut auſſi donner le nom de foires ou marchés publics. Ainſi, par le même calcul, la lettre Nundinale de la troiſième année ſera G ; celle de la quatrième B, & ainſi des autres ; à moins qu'il n'arrive du changement par l'intercalation.

Digitized by Google

4.° Pour bien entendre ce qui eſt marqué dans la ſeconde colonne, il faut ſçavoir que l'on ne pouvoit point agir en droit [ce que nous appellons plaider, ou rendre juſtice], tous les jours chez les Romains; & qu'il n'étoit point permis au Préteur de prononcer tous les jours ces trois mots ſolemnels, ou cette formule de droit, *do*, *dico*, *addico*. Ainſi, ils appelloient *faſtos*, en François, faſtes, les jours auxquels on pouvoit rendre la juſtice, *quibus fas eſſet jure agere*; & *nefaſtos*, ceux auxquels cela n'étoit pas permis, *quibus nefas eſſet*, comme nous l'apprenons de ces deux vers d'Ovide:

Ille nefaſtus erit per quem tria verba ſilentur;

Feſtus erit per quem jure licebit agi.

C'eſt-à-dire, que le jour eſt néfaſte, dans lequel on ne prononce point les trois mots, *do*, *dico*, *addico*, comme qui diroit en France, qu'il eſt fête au Palais; & faſte, dans lequel il eſt permis d'agir en droit & de plaider. Il faut encore ſçavoir qu'il y avoit de certains jours qu'on appelloit comitiaux, marqués par un C, dans leſquels le peuple s'aſſembloit au champ de Mars, pour élire les Magiſtrats, ou pour y traiter des affaires de la République, parce que ces aſſemblées du peuple étoient appellées *comitia*, comices; qu'il y avoit auſſi des jours déterminés, auxquels un certain Prêtre ou Sacrificateur, qui étoit appellé *Rex* parmi eux, ſe trouvoit dans ces comices; qu'enfin l'on avoit coûtume de nettoyer le temple de Veſta, & d'en tranſporter le fumier un certain jour de l'année; ce qui ſe faiſoit avec tant de cérémonie, qu'il n'étoit pas permis de plaider pendant ce tems-là.

Cela ſuppoſé, il n'eſt pas difficile d'entendre le reſte. 1.° Par tout où la lettre N ſe rencontre dans la ſeconde colonne, laquelle lettre ſignifie *nefaſtus dies*, ou jour néfaſte, cela ſignifie qu'on ne peut pas rendre la juſtice en ce jour. 2.° Par tout où il y a F, ou *faſtus*, faſte, cela veut dire qu'on peut rendre la juſtice. 3.° Par tout où il y a FP, ou *faſtus prima parte diei*, cela ſignifie qu'on peut la rendre dans la première partie du jour. 4.° Par tout où il y a NP, ou *nefaſtus prima parte diei*, qu'on ne peut pas la rendre dans la première partie du jour. 5.° Par tout où il y a EN, ou *endoterciſus* ou *interciſus*, c'eſt-à-dire, entrecoupé, qu'on le peut dans certaines heures, & qu'on ne le peut pas dans d'autres. 6.° Par tout où il y a C, ou *comitialis*, cela veut dire que l'on tient en ce jours-là les aſſemblées qu'on appelle comices. 7.° Par tout où il y a ces lettres Q, Rex C, F, ou *quando Rex comitiavit, fas*, qu'on le peut lorſque le Sacrificateur, appellé le Roi, a aſſiſté aux comices. 8.° Enfin, par tout où il y a ces lettres Q, ST, D, F, ou *quando ſtercus delatum, fas*, qu'on le peut auſſi-tôt que le fumier a été tranſporté hors du temple de la déeſſe Veſta.

5.° La troiſième colonne eſt pour les dix-neuf caractères des nom-

Digitized by Google

bres du cycle lunaire, autrement appellé le Nombre d'Or, pour marquer les nouvelles Lunes dans toute l'année, ſuivant l'ordre auquel on croit qu'elles arrivoient du tems de Jules Céſar, que ces caractères furent ainſi diſpoſés dans ſon Calendrier.

6.° La quatrième colonne marque la ſuite des jours des mois, par les nombres de chiffres ou caractères Arabiques; mais, il ne faut pas s'imaginer qu'ils fuſſent ainſi diſpoſés dans les tables des faſtes, c'eſt-à-dire, dans le Calendrier dont les Anciens ſe ſervoient, puiſqu'ils n'en avoient aucune connoiſſance. Nous avons jugé à propos de les y placer, afin que l'on pût mieux connoître le rapport qu'il y a entre la manière de nommer & de compter les jours des Romains & la nôtre, & quels ſont les jours, ſelon notre façon de compter, auxquels les fêtes & les jours de ce peuple peuvent répondre.

7.° La cinquième colonne contient cette diviſion ſi célebre des jours des mois en Calendes, Nones & Ides, qui étoient en uſage parmi les Romains. Elle n'eſt point en parties égales, comme les Calendes des Grecs, mais en portions fort différentes, dont la variété eſt néanmoins renfermée dans ces deux vers Latins:

Sex Maius nonas, October, Julius & Mars;
Quattuor at reliqui. Dabit Idus quilibet octo.

C'eſt-à-dire, que ces quatre mois, Mars, Mai, Juillet & Octobre, ont ſix jours de Nones, & que tous les autres n'en ont que quatre; mais qu'il y a dans tous huit jours d'Ides. Ce qu'il faut entendre ainſi; ſçavoir, que le premier jour de chaque mois s'appelle toujours *Calendæ* ou *Kalendæ*, les Calendes; qu'aux quatre mois, Mars, Mai, Juillet & Octobre, le ſeptième du mois s'appelle *Nonæ*, les Nones, & le treizième *Idus*, les Ides. Les autres jours ſe comptent à rebours du mois ſuivant; comme le 28, le 29, &c. avant les Calendes du mois ſuivant. Les jours, qui ſont depuis les Calendes juſqu'aux Nones, prennent le nom des Nones du mois courant. Les autres jours, qui ſont entre les Nones & les Ides, prennent auſſi le nom des Ides du même mois. Mais, tous les autres jours depuis les Ides juſqu'à la fin, prennent le nom des Calendes du mois ſuivant. On voit, au reſte, que les tables des faſtes, ſur leſquelles les Romains plaçoient leurs mois & leurs jours par année, prirent dans la ſuite le nom de Calendrier, parce que ce nom de Calendes étoit écrit en gros caractères à la tête de chaque mois.

8.° Enfin, la dernière colonne comprend les choſes, qui appartiennent principalement à la religion des Romains, comme ſont les Fêtes, les Sacrifices, les Jeux, les Cérémonies, les Jours heureux ou malheureux; auſſi-bien que les commencemens des Signes, les quatre points Cardinaux de l'année, qui ſont les quatre ſaiſons, le lever & le coucher des Étoiles,

Digitized by Google

&c. Cela étoit d'un grand usage parmi les Anciens, qui s'en sont long-tems servis pour marquer la différence des saisons, au lieu de Calendrier; au moins jusqu'à ce qu'il eût été rédigé dans une forme plus régulière par la correction de Jules César. Nous voyons

CALENDRIER

Lettres Nundinales.	Jours.	Nombre d'Or.		
A	F	I.	1	*Kalendis* Jan.
B	F		2	IV. Nonas.
C	C	IX.	3	III. Nonas.
D	C		4	Pridie Nonas.
E	F	XVIII.	5	*Nonis* Januar.
F	F	VI.	6	VIII. Idus.
G	C		7	VII. Idus.
H	C	XIV.	8	VI. Idus.
A		III.	9	V. Idus.
B	E N		10	IV. Idus.
C	N P	XI.	11	III. Idus.
D	C		12	Pridie Idus.
E	N P	XIX.	13	*Idibus* Januar.
F	E N	VIII.	14	XIX. Kal. Febr.
G			15	XVIII. Kal. Febr.
H	C	XVI.	16	XVII. Kal. Febr.
A	C	V.	17	XVI. Kal. Febr.
B	C		18	XV. Kal. Febr.
C	C	XIII.	19	XIV. Kal. Febr.
D	C	II.	20	XIII. Kal. Febr.
E	C		21	XII. Kal. Febr.
F	C	X.	22	XI. Kal. Febr.
G	C		23	X. Kal. Febr.
H	C	XVIII.	24	IX. Kal. Febr.
A	C	VII.	25	VIII. Kal. Febr.
B	C		26	VII. Kal. Febr.
C	C	XV.	27	VI. Kal. Febr.
D	C	IV.	28	V. Kal. Febr.
E	F		29	IV. Kal. Febr.
F	F	XII.	30	III. Kal. Febr.
G	F	I.	31	Pridie Kal. Febr.

Digitized by Google

dans la plûpart des livres anciens, que l'on ſe gouvernoit entièrement par l'obſervation du lever & du coucher des Étoiles, dans la Navigation, dans l'Agriculture, dans la Médecine & dans la plus grande partie des affaires publiques & particulières.

DE JULES CÉSAR.

JANVIER

Sous la Protection de Junon.

Sacrifices à Janus, à Junon, à Jupiter & à Eſculape.
Jour malheureux, *Dies ater.*
Coucher de l'Écreviſſe.

Lever de la Lyre. Coucher au ſoir de l'Aigle.

Sacrifices à Janus.
Les Agonales.
Milieu de l'hiver.
Les Carmentales.
Les Compitales.
Les Trompettes font des publications par la ville en habit de femme.
Jours vicieux par arrêt du Sénat.
A Carmenta, Porrima & Poſtverſa.
A la Concorde. Commencement du coucher au matin du Lion.
Le Soleil dans le verſeau.

Coucher de la Lyre.
Les fêtes Sementines ou des Semailles.

A Caſtor & Pollux.

Les Équiries au Champ de Mars. Les Pacales.
Coucher de la Fidicule.
Aux dieux Pénates.

Digitized by Google

Lettres Nundinales.	*Jours.*	*Nombre d'Or.*		
H	N	IX.	1	*Kalendis* Febr.
A	N	XVIII.	2	IV. Nonas.
B	N		3	III. Nonas.
C	N	VI.	4	Pridie Nonas.
D			5	*Nonis* Febr.
E	N	XIV.	6	VIII. Idus.
F	N	III.	7	VII. Idus.
G	N		8	VI. Idus.
H	N	XI.	9	V. Idus.
A	N		10	IV. Idus.
B	N	XIX.	11	III. Idus.
C	N	VIII.	12	Pridie Idus.
D	N P		13	*Idibus* Febr.
E	C	XVI.	14	XVI. Kal. Mart.
F	N P	V.	15	XV. Kal. Mart.
G	E N D		16	XIV. Kal. Mart.
H	N P	XIII.	17	XIII. Kal. Mart.
A	C	II.	18	XII. Kal. Mart.
B	C		19	XI. Kal. Mart.
C	C	X.	20	X. Kal. Mart.
D	F		21	IX. Kal. Mart.
E	C	XVIII.	22	VIII. Kal. Mart.
F	N P	VII.	23	VII. Kal. Mart.
G	N		24	VI. Kal. Mart.
H	C	XV.	25	V. Kal. Mart.
A	E N	IV.	26	IV. Kal Mart.
B	N P		27	III. Kal. Mart.
C	C	XII.	28	Pridie Kal. Mart.

Digitized by Google

FÉVRIER

Sous la Protection de Neptune.

A Junon Sospita, à Jupiter, à Hercule, à Diane. Les Lucaires.

Coucher de la Lyre & du milieu du Lion.
Coucher du Dauphin.
Lever du Verseau.

Commencement du Printems.

Jeux Génialiques. Lever de l'Arcture.

A Faune & à Jupiter. Défaite & mort des Fabiens.
Lever du Corbeau, de la Coupe & du Serpent.
Les Lupercales.
Le Soleil au signe des Poissons.
Les Quirinales.
Les Fornacales. Les Férales aux dieux Manes.

A la déesse Muta ou Larunda. Les Férales.
Les Carysties.
Les Terminales.
Le Regifuge. Lieu du Bissexte.
Lever au soir de l'Arcture.

Les Équiries au champ de Mars.
Les Tarquins vaincus.

Digitized by Google

Lettres Nundinales.	*Jours.*	*Nombre d'Or.*		
D	N P	I.	1	*Kalendis* Mart.
E	F		2	VI. Nonas.
F	C	IX.	3	V. Nonas.
G	C		4	IV. Nonas.
H	C	XVII.	5	III. Nonas.
A	N P	VI.	6	Pridie Nonas.
B	F		7	*Nonis* Mart.
C	F	XIV.	8	VIII. Idus.
D	C	III.	9	VII. Idus.
E	C		10	VI. Idus.
F	C	XI.	11	V. Idus.
G	C		12	IV. Idus.
H	E N	XIX.	13	III. Idus.
A	N P	VIII.	14	Pridie Idus.
B	N P		15	*Idibus* Mart.
C	F	XVI.	16	XVII. Kal. April.
D	N P	V.	17	XVI. Kal. April.
E	C		18	XV. Kal. April.
F	N	XIII.	19	XIV. Kal. April.
G	C	II.	20	XIII. Kal. April.
H	C		21	XII. Kal. April.
A	N	X.	22	XI. Kal. April.
B	N P		23	X. Kal. April.
C	Q. Rex C.	XVIII.	24	IX. Kal. April.
D	C	VII.	25	VIII. Kal. April.
E	C		26	VII. Kal. April.
F	N P	XV.	27	VI. Kal. April.
G	C	IV.	28	V. Kal. April.
H	C		29	IV. Kal. April.
A	C	XII.	30	III. Kal. April.
B	C	I.	31	Pridie Kal. April.

Digitized by Google

MARS

Sous la Protection de Minerve.

Les Matronales. A Mars. Fêtes des Anciles.
A Junon Lucine.
Coucher du ſecond des Poiſſons.

Coucher de l'Arcture. Lever du Vendangeur. Lever de l'Écreviſſe.
Les Veſtaliennes. En ce jour, Jules Céſar fut créé grand-Pontife.
A Vé-Jupiter au bois de l'Aſyle. Lever du Pégaſe.
Lever de la Couronne.
Lever de l'Orion. Lever du Poiſſon ſeptentrional.

Ouverture de la mer.
Les Équiries ſecondes ſur le Tibre.
A Anna Pérenna. Le Parricide. Coucher du Scorpion.

Les Libérales ou les Bacchanales. Les Agones. Coucher du Milan.
Le Soleil au ſigne du Bélier.
Les Quinquatres de Minerve pendant cinq jours.

Premier jour du ſiecle. Coucher au matin du Cheval.

Le Tubiluſtre.

Les Hilaries à la mere des dieux. Équinoxe du Printems.

En ce jour, Céſar ſe rendit maître d'Alexandrie.
Les Mégaléſiens.

A Janus, à la Concorde, au Salut & à la Paix.
A la Lune ou à Diane ſur l'Aventin.

Digitized by Google

Lettres Nundinales.	*Jours.*	*Nombre d'Or.*		
C	N	IX.	1	*Kalendis* Aprilis.
D	C		2	IV. Nonas.
E	C	XVII.	3	III. Nonas.
F	C	VI.	4	Pridie Nonas.
G			5	*Nonis* Aprilis.
H	NP	XIV.	6	VIII. Idus.
A	N	III.	7	VII. Idus.
B	N		8	VI. Idus.
C	N	XI.	9	V. Idus.
D	N		10	IV. Idus.
E	N	XIX.	11	III. Idus.
F	N	VIII.	12	Pridie Idus.
G	NP		13	*Idibus* April.
H	N	XVI.	14	XVIII. Kal. Maii.
A	NP	V.	15	XVII. Kal. Maii.
B	N		16	XVI. Kal. Maii.
C	N	XIII.	17	XV. Kal. Maii.
D	N	II.	18	XIV. Kal. Maii.
E	N		19	XIII. Kal. Maii.
F	N	X.	20	XII. Kal. Maii.
G	NP		21	XI. Kal. Maii.
H	N	XVIII.	22	X. Kal. Maii.
A	NP	VII.	23	IX. Kal. Maii.
B	C		24	VIII. Kal. Maii.
C	NP	XV.	25	VII. Kal. Maii.
D	F	IV.	26	VI. Kal. Maii.
E	C		27	V. Kal. Maii.
F	NP	XII.	28	IV. Kal. Maii.
G	C	I.	29	III. Kal. Maii.
H	C		30	Pridie Kal. Maii.

Digitized by Google

AVRIL

Sous la Protection de Vénus.

A Vénus avec des fleurs & du myrte. A la fortune virile.
Coucher des Peïades.

Jeux Mégaléſiens à la mere des dieux pendant huit jours.

A la fortune publique primigénie.
Naiſſance d'Apollon & de Diane.
Jeux pour la victoire de Céſar. Coucher de la Balance. Coucher d'Orion.

Les Céréales. Les jeux Circenſes.

La mere des dieux amenée à Rome. Jeux en l'honneur de Cérès pendant huit jours.
A Jupiter vainqueur & à la Liberté.

Les Fordicides ou fordicales.
Auguſte ſalué Empereur. Coucher des Hyades.

Les Équiries au grand Cirque. Brûlement des Renards.
Les Céréales. Le Soleil au ſigne du Taureau.

Les Paliliennes ou Pariliennes. Naiſſance de Rome.
Les ſecondes Agoniennes ou Agonales.
Les premières Vinaliennes à Jupiter & à Vénus.

Les Robigales. Coucher du Bélier. Milieu du Printems.
Lever du Chien. Lever des Chevreaux.
Les Féries Latines au mont Sacré.
Les Florales pendant ſix jours. Lever au matin de la Chevre.
Coucher au ſoir du Chien.
A Veſta Palatine. Les premières Larentales.

Digitized by Google

Lettres Nundinales.	*Jours.*	*Nombre d'Or.*		
A	N	IX.	1	*Kalendis* Maii.
B	F		2	VI. Nonas.
C	C		3	V. Nonas.
D	C	XVII.	4	IV. Nonas.
E	C	VI.	5	III. Nonas.
F	C		6	Pridie Nonas.
G	N	XIV.	7	*Nonis* Maii.
H	F	III.	8	VIII. Idus.
A	N		9	VII. Idus.
B	C	XI.	10	VI. Idus.
C	N		11	V. Idus.
D	N P	XIX.	12	IV. Idus.
E	N	VIII.	13	III. Idus.
F	C		14	Pridie Idus.
G	N P	XVI.	15	*Idibus* Maii.
H	F	V.	16	XVII. Kal. Jun.
A	C		17	XVI. Kal. Jun.
B	C	XIII.	18	XV. Kal. Jun.
C	C	II.	19	XIV. Kal. Jun.
D	C		20	XIII. Kal. Jun.
E	N P	X.	21	XII. Kal. Jun.
F	N		22	XI. Kal. Jun.
G	N P	XVIII.	23	X. Kal. Jun.
H	Q. Rex C. F.	VII.	24	IX. Kal. Jun.
A	C		25	VIII. Kal. Jun.
B	C	XV.	26	VII. Kal. Jun.
C	C	IV.	27	VI. Kal. Jun.
D	C		28	V. Kal. Jun.
E	C	XII.	29	IV. Kal. Jun.
F	C	I.	30	III. Kal. Jun.
G	C	IX.	31	Pridie Kal. Jun.

Digitized by Google

MAI

Sous la Protection d'Apollon.

A la bonne Déeſſe. Aux Lares Preſtiles. Jeux floraux pendant trois jours.
Les Compitales.
Lever du Centaure & des Hyades.

Lever de la Lyre.
Coucher du milieu Scorpion.
Lever au matin des Virgilies.
Lever de la Chevrette.
Les Lémuriennes de nuit pendant trois jours. Les Luminaires.

Coucher d'Orion. Jour malheureux pour ſe marier.
A Mars le vengeur au Cirque.
Les Lémuriennes. Lever des Pleiades. Commencement de l'Été.
A Mercure. Lever du Taureau.
A Jupiter. Fêtes des Marchands. Naiſſance de Mercure. Lever de la Lyre.

Le Soleil dans les Gémeaux.

Les Agonales ou Agoniennes de Janus.
A Vé-Jupiter. Lever du Chien.
Les Féries de Vulcain. Les Tubiluſtres.

A la Fortune. Lever de l'Aigle.
Le ſecond Regifuge. Coucher de l'Arcture.
Lever des Hyades.

Digitized by Google

Lettres Nundinales.	*Jours.*	*Nombre d'Or.*		
H	N	XVII.	1	*Kalendis* Jun.
A	F	VI.	2	IV. Nonas.
B	C		3	III. Nonas.
C	C	XIV.	4	Pridie Nonas.
D	N	III.	5	*Nonis* Jun.
E	N		6	VIII. Idus.
F	N	XI.	7	VII. Idus.
G	N		8	VI. Idus.
H	NP	XIX.	9	V. Idus.
A	N	VIII.	10	IV. Idus.
B	N		11	III. Idus.
C	N	XVI.	12	Pridie Idus.
D	N	V.	13	*Idibus* Jun.
E	N		14	XVIII. Kal. Jul.
F	Q. ST. D. F.	XIII.	15	XVII. Kal. Jul.
G	C	II.	16	XVI. Kal. Jul.
H	C		17	XV. Kal. Jul.
A	C	X.	18	XIV. Kal. Jul.
B	C		19	XIII. Kal. Jul.
C	C	XVIII.	20	XII. Kal. Jul.
D	C	VII.	21	XI. Kal. Jul.
E	C		22	X. Kal. Jul.
F	C	XV.	23	IX. Kal. Jul.
G	C	IV.	24	VIII. Kal. Jul.
H	C		25	VII. Kal. Jul.
A	C	XII.	26	VI. Kal. Jul.
B	C	I.	27	V. Kal. Jul.
C	C		28	IV. Kal. Jul.
D	F	IX.	29	III. Kal. Jul.
E	C		30	Pridie Kal. Jul.

Digitized by Google

JUIN

Sous la Protection de Mercure.

A Junon. A la Monnoie. A Tempeſta. A Fabaria. Lever de l'Aigle.
A Mars. A la déeſſe Carna. Lever des Hyades.
A Bellone.
A Hercule au Cirque.
A la Foi. A Jupiter Sponſor, ou au dieu Fidius, Saint, Semipater.
A Veſta.
Les jours Piſcatoriens au champ de Mars. Lever de l'Arcture.
A l'entendement au Capitole.
Les Veſtaliennes. Autel de Jupiter Piſtor. Couronnement des Anes.
Les Matraliennes de la Fortune forte. Lever au ſoir du Dauphin.
A la Concorde. A la mere Matula.
A Jupiter Invictus. Le petit Quinquatrus. Commencement de la chaleur.

Tranſport du temple de Veſta. Lever des Hyades.
Lever d'Orion.
Lever du Dauphin entier.

A Minerve au mont Aventin. Le Soleil au ſigne de l'Écreviſſe.
A Summanus. Lever du Serpentaire.

A la Fortune forte. Solſtice d'Été.

Lever de la ceinture d'Orion.
A Jupiter Stator & au Lar.

A Quirinus au mont Quirinal.
A Hercule & aux Muſes. Les Poplifuges.

Digitized by Google

Lettres Nundinales.	*Jours.*	*Nombre d'Or.*		
F	N	XVII.	1	*Kalendis.* Jul.
G	N	VI.	2	VI. Nonas.
H	N		3	V. Nonas.
A	N P	XIV.	4	IV. Nonas.
B	N	III.	5	III. Nonas.
C	N		6	Pridie Nonas.
D	N	XI.	7	*Nonis* Jul.
E	N		8	VIII. Idus.
F	E N	XIX.	9	VII. Idus.
G	C	VIII.	10	VI. Idus.
H	C		11	V. Idus.
A	N P	XVI.	12	IV. Idus.
B	C	V.	13	III. Idus.
C	C		14	Pridie. Jul.
D	N P	XIII.	15	*Idibus* Jul.
E	F	II.	16	XVII. Kal. Aug.
F	C		17	XVI. Kal. Aug.
G	C	X.	18	XV. Kal. Aug.
H	N P		19	XIV. Kal. Aug.
A	C	XVIII.	20	XIII. Kal. Aug.
B		VII.	21	XII. Kal. Aug.
C	C		22	XI. Kal. Aug.
D		XV.	23	X. Kal. Aug.
E	N	IV.	24	IX. Kal. Aug.
F	N P		25	VIII. Kal. Aug.
G	C	XII.	26	VII. Kal. Aug.
H	C	I.	27	VI. Kal. Aug.
A	C		28	V. Kal. Aug.
B	C	IX.	29	IV. Kal. Aug.
C	C		30	III. Kal. Aug.
D	C	XVII.	31	Pridie Kal. Aug.

Digitized by Google

QUINTILE OU JUILLET

Sous la Protection de Jupiter.

Paſſage d'une maiſon en d'autres.

Coucher au matin de la Couronne. Lever des Hyades.
Le Poplifuge.
Jeux Apollinaires pendant huit jours. A la Fortune féminine.
Les Nones Caprotines. La fête des Servantes. Diſparition de Romulus.
La Vitulation. Coucher du milieu du Capricorne.
Lever au ſoir de Céphée.
Les vents Étéſiens commencent à ſouffler.

Naiſſance de Jules Céſar.

A la Fortune féminine. Les Mercatus ou les Mercuriales pendant ſix jours.
A Caſtor & à Pollux.
Lever de l'Avant-Chien.
Jour funeſte de la bataille d'Allia.
Les Lucariens. Jeux pendant quatre jours.
Jeux pour la victoire de Céſar. Le Soleil au ſigne du Lion.
Les Lucariennes.

Jeux de Neptune.

Les Furinales. Jeux Circenſes pendant ſix jours. Coucher du Verſeau.
Lever de la Canicule.
Lever de l'Aigle.

Coucher de l'Aigle.

Digitized by Google

Lettres Nundinales.	Jours.	Nombre d'Or.		
E	N	VI.	1	*Kalendis* Aug.
F	C	XIV.	2	IV. Nonas.
G	C	III.	3	III. Nonas.
H	C		4	Pridie Nonas.
A	F	XI.	5	*Nonis* Aug.
B	F		6	VIII. Idus.
C	C	XIX.	7	VII. Idus.
D	C	VIII.	8	VI. Idus.
E	NP		9	V. Idus.
F	C	XVI.	10	IV. Idus.
G	C	V.	11	III. Idus.
H	C		12	Pridie Idus.
A	NP	XIII.	13	*Idibus.* Aug.
B	F	II.	14	XIX. Kal. Sept.
C	C		15	XVIII. Kal. Sept.
D	C	X.	16	XVII. Kal. Sept.
E	NP		17	XVI. Kal. Sept.
F	C	XVIII.	18	XV. Kal. Sept.
G	FP	VII.	19	XIV. Kal. Sept.
H	C		20	XIII. Kal. Sept.
A	NP	XV.	21	XII. Kal. Sept.
B	EN	IV.	22	XI. Kal. Sept.
C	NP		23	X. Kal. Sept.
D	C	XII.	24	IX. Kal. Sept.
E	NP	I.	25	VIII. Kal. Sept.
F	C		26	VII. Kal. Sept.
G	NP	IX.	27	VI. Kal. Sept.
H	NP		28	V. Kal. Sept.
A	F	XVII.	29	IV. Kal. Sept.
B	F	VI.	30	III. Kal. Sept.
C	C		31	Pridie Kal. Sept.

Digitized by Google

SEXTILE OU AOÛT

Sous la Protection de Cérès.

A Mars. A l'Eſpérance.
Féries. De ce que Céſar a ſubjugué l'Eſpagne.

Lever du milieu du Lion.
Au Salut au mont Quirinal.
A l'Eſpérance. Coucher du milieu de l'Arcture.
Coucher du milieu du Verſeau.
Au Soleil indigete au mont Quirinal.

A Opis & à Cérès.
A Hercule au Cirque Flaminien. Coucher de la Lyre. Commencement de l'Automne.
Les Lignapéſies.
A Diane au bois Aricien. A Vertumne. Fêtes des Eſclaves & des Servantes.
Coucher au matin du Dauphin.

Les Portumnales. A Janus.
Les Conſuales. Raviſſement des Sabines.
Les Vinales dernières. Mort d'Auguſte.
Coucher de la Lyre. Le Soleil au ſigne de la Vierge.
Les Vinales Euſtiques. Les grands Myſtères. Les Conſuales.
Lever au matin du Vendangeur.
Les Vulcanales au Cirque Flaminien.
Les Féries de la Lune.
Les Opiconſives au Capitole.

Les Volturnales.
A la victoire in Curia. Coucher de la Fleche. Fin des vents Étéſiens.

On montre les ornemens de la Déeſſe Cérès.
Lever au ſoir d'Andromede.

Digitized by Google

Lettres Nundinales.	Jours.	Nombre d'Or.		
D	N	XIV.	1	*Kalendis* Sept.
E	N	III.	2	IV. Nonas,
F	NP		3	III. Nonas.
G	C	XI.	4	Pridie Nonas.
H	F		5	*Nonis* Sept.
A	F	XIX.	6	VIII. Idus.
B	C	VIII.	7	VII. Idus.
C	C		8	VI. Idus.
D	C	XVI.	9	V. Idus.
E	C	V.	10	IV. Idus.
F	C		11	III. Idus.
G	N	XIII.	12	Pridie. Idus.
H	NP	II.	13	*Idibus* Sept.
A	F		14	XVIII. Kal. Octob.
B		X.	15	XVII. Kal. Octob.
C	C		16	XVI. Kal. Octob.
D	C	XVIII.	17	XV. Kal. Octob.
E	C	VII.	18	XIV. Kal. Octob.
F	C		19	XIII. Kal. Octob.
G	C	XV.	20	XII. Kal. Octob.
H	C	IV.	21	XI. Kal. Octob.
A	C		22	X. Kal. Octob.
B	NP	XII.	23	IX. Kal. Octob.
C	C	I.	24	VIII. Kal. Octob.
D	C		25	VII. Kal. Octob.
E	C	IX.	26	VI. Kal. Octob.
F	C		27	V. Kal. Octob.
G	C	XVII.	28	IV. Kal. Octob.
H	F	VI.	29	III. Kal. Octob.
A	C	XIV.	30	Pridie Kal. Octob.

Digitized by Google

SEPTEMBRE

Sous la Protection de Vulcain.

A Jupiter Maimactes. Fêtes à Neptune.
A la victoire d'Auguſte. Féries.
Les Dionyſiaques ou les Vendanges.
Jeux Romains pendant huit jours.

A l'Érebe, d'un bélier & d'une brebis noire.

Lever de la Chevrette.
Lever de la tête de Méduſe.
Lever du milieu de la Vierge.
Lever du milieu de l'Arcture.
A Jupiter. Dédicace du Capitole. Le clou fiché par le Préteur. Départ des Hirondelles.
Épreuve des Chevaux.
Les grands jeux Circenſes voués pendant cinq jours.

Lever au matin de l'épi de la Vierge.
Le Soleil dans le ſigne de la Balance.
Le Mercatus pendant quatre jours. Naiſſance de Romulus.

Coucher d'Argo & des Poiſſons.
Jeux Circenſes. Naiſſance d'Auguſte. Lever au matin du Centaure.
Équinoxe de l'Automne.
A Vénus, à Saturne & à Mania.

A Vénus mere. A la Fortune de retour.
Fin du lever de la Vierge.

Feſtin à Minerve. Les Méditrinales.

Digitized by Google

Lettres Nundinales.	Jours.	Nombre d'Or.		
B	N	III.	1	*Kalendis* Octob.
C	F		2	VI. Nonas.
D	C	XI.	3	V. Nonas.
E	C		4	IV. Nonas.
F	C	XIX.	5	III. Nonas.
G	C	VIII.	6	Pridie Nonas.
H	F		7	*Nonis* Octob.
A	F	XVI.	8	VIII. Idus.
B	C	V.	9	VII. Idus.
C	C		10	VI. Idus.
D		XIII.	11	V. Idus.
E	NP	II.	12	IV. Idus.
F	NP		13	III. Idus.
G	EN	X.	14	Pridie Idus.
H	NP		15	*Idibus* Octob.
A	F	XVIII.	16	XVII. Kal. Nov.
B	C	VII.	17	XVI. Kal. Nov.
C	C		18	XV. Kal. Nov.
D	NP	XV.	19	XIV. Kal. Nov.
E	C	IV.	20	XIII. Kal. Nov.
F	C		21	XII. Kal. Nov.
G	C	XII.	22	XI. Kal. Nov.
H	C	I.	23	X. Kal. Nov.
A	C		24	IX. Kal. Nov.
B	C	IX.	25	VIII. Kal. Nov.
C	C		26	VII. Kal. Nov.
D	C	XVII.	27	VI. Kal. Nov.
E	C	VI.	28	V. Kal. Nov.
F	C		29	IV. Kal. Nov.
G	C	XIV.	30	III. Kal. Nov.
H	C	III.	31	Pridie Kal. Nov.

Digitized by Google

OCTOBRE

Sous la Protection de Mars.

Coucher au matin du Bootès.
On montre les ornemens de Cérès.
Aux dieux Manes.

Lever de l'étoile brillante de la Couronne.

Les Ramales.
Les Méditrinales. Commencement de l'hiver.
Les Auguſtales.
Les Fontinales. A Jupiter Libérateur. Jeux pendant trois jours.

Les Mrchands à Mercure.
Jeux populaires. Coucher d'Arcture.

A Jupiter Libérateur. Jeux.
L'Armiluſtre.
Le Soleil au ſigne du Scorpion.
Jeux pendant quatre jours.

Au pere Liber. Coucher du Taureau.

Jeux à la Victoire.
Les petits Myſtères. Coucher des Virgilies.

Les féries de Vertumne. Jeux voués.
Coucher d'Arcture.

Digitized by Google

Lettres Nundinales.	*Jours.*	*Nombre d'Or.*		
A	N		1	*Kalendis* Nov.
B	F	XI.	2	IV. Nonas.
C	F		3	III. Nonas.
D		XIX.	4	Pridie Nonas.
E	F	VIII.	5	*Nonis* Januar.
F	F		6	VIII. Idus.
G	C	XVI.	7	VII. Idus.
H	C	V.	8	VI. Idus.
A	C		9	V. Idus.
B	C	XIII.	10	IV. Idus.
C	C	II.	11	III. Idus.
D	C		12	Pridie Idus.
E	N P	X.	13	*Idibus* Nov.
F	F		14	XVIII. Kal. Decemb.
G	C	XVIII.	15	XVII. Kal. Decemb.
H	C	VII.	16	XVI. Kal. Decemb.
A	C		17	XV. Kal. Decemb.
B	C	XV.	18	XIV. Kal. Decemb.
C	C	IV.	19	XIII. Kal. Decemb.
D	C		20	XII. Kal. Decemb.
E	C	XII.	21	XI. Kal. Decemb.
F	C	I.	22	X. Kal. Decemb.
G	C		23	IX. Kal. Decemb.
H		IX.	24	VIII. Kal. Decemb.
A	C		25	VII. Kal. Decemb.
B	C	XVII.	26	VI. Kal. Decemb.
C	C	VI.	27	V. Kal. Decemb.
D	C		28	IV. Kal. Decemb.
E	C	XIV.	29	III. Kal. Decemb.
F	F	III.	30	Pridie Kal. Decemb.

Digitized by Google

NOVEMBRE

Sous la Protection de Diane.

Banquet de Jupiter. Jeux Circenſes. Coucher de la tête du Taureau.
Coucher au ſoir de l'Arcture.
Lever au matin de la Fidicule.

Les Neptunales. Jeux pendant huit jours.

Montre des Ornemens.
Lever de la Claire du Scorpion.

Clôture de la mer. Coucher des Virgilies.

Banquet commandé. Les Lectiſternies.
Épreuve des chevaux.
Jeux populaires au Cirque durant trois jours.
Fin des ſemailles de froment.

Le Mercatus durant trois jours. Le Soleil au ſigne du Sagittaire.
Souper des Pontifes en l'honneur de Cybele.
Coucher des cornes du Taureau.
Les Libérales. Coucher au matin des cornes du Lievre.
A Pluton & à Proſerpine.

Bruma ou les Brumales pendant trois jours.
Coucher de la Canicule.

Sacrifices mortuaires aux Gaulois déterrés & aux Grecs *in foro Boario.*

Digitized by Google

Lettres Nundinales.	Jours.	Nombre d'Or.		
G	N	XI.	1	*Kalendis* Decemb.
H			2	IV. Nonas.
A		XIX.	3	III. Nonas.
B		VIII.	4	Pridie Nonas.
C	F		5	*Nonis* Decemb.
D	C	XVI.	6	VIII. Idus.
E	C	V.	7	VII. Idus.
F	C		8	VI. Idus.
G	C	XIII.	9	V. Idus.
H	C	II.	10	IV. Idus.
A	N P		11	III. Idus.
B	E N	X.	12	Pridie Idus.
C	N P		13	*Idibus* Decemb.
D	F	XVIII.	14	XIX. Kal. Jan.
E	N P	VII.	15	XVIII. Kal. Jan.
F	C		16	XVII. Kal. Jan.
G		XV.	17	XVI. Kal. Jan.
H	C	IV.	18	XV. Kal. Jan.
A	N P		19	XIV. Kal. Jan.
B	C	XII.	20	XIII. Kal. Jan.
C	N P	I.	21	XII. Kal. Jan.
D	C		22	XI. Kal. Jan.
E	N P	IX.	23	X. Kal. Jan.
F	C		24	IX. Kal. Jan.
G	C	XVII.	25	VIII. Kal. Jan.
H	C	VI.	26	VII. Kal. Jan.
A	C		27	VI. Kal. Jan.
B	C	XIV.	28	V. Kal. Jan.
C	F	III.	29	IV. Kal. Jan.
D	F		30	III. Kal. Jan.
E	F	XI.	31	Pridie Kal. Jan.

Digitized by Google

DÉCEMBRE

Sous la Protection de Veſta.

A la Fortune féminine.

A Minerve & à Neptune.
Les Faunales.
Coucher du milieu du Sagittaire.
Lever au matin de l'Aigle.

A Junon Jugale.

Les Agonales. Les quatorze jours Alcyoniens.

Les Équiries ou courſe des Chevaux.
Les Brumales. Les Ambroſiannes.
Les Conſuales. Lever du matin de l'Écreviſſe entière.

Les Saturnales pendant cinq jours.
Lever du Cigne. Le Soleil au ſigne du Capricorne.
Les Opaliennes.
Les Sagittaires pendant deux jours.
Les Angéronales. Les Divales. A Hercule & à Vénus avec du vin miélé.
Les Compitales. Les Fériées dédiées aux Lares. Jeux.
Les Féries de Jupiter. Les Larentinales ou Laurentinales. Coucher de la Chevre.
Les Juvénales. Jeux.
La fin des Brumales. Solſtice d'Hiver.

A Phœbus pendant trois jours. Lever au matin du Dauphin.

Coucher au ſoir de l'Aigle
Coucher au ſoir de la Canicule.

Digitized by Google

CALENE, *Calenum. Voyez* Cales.

CALENE [le territoire de], (*a*) *Calenus ager.* Tite-Live appelle ainsi les terres, qui appartenoient à la ville de Cales. *Voyez* Cales.

CALENES, *Caleni*, habitans de Cales, ville d'Italie. *Voyez* Cales.

CALENTES AQUÆ, (*b*) nom d'un lieu situé dans les Gaules. Sidoine Apollinaire appelle ce lieu *Calentes Baiæ*, par allusion aux fameux bains de ce nom dans la Campanie; & ce que cet Auteur ajoûte, *montana sedes dictæ*, nous fait connoître qu'il est question de Chaudes-Aigues dans la haute Auvergne, au pied des montagnes qui s'élevent sur la frontière du Gévaudan & du Rouergue.

CALENTINIENS, *Calentini*, peuples, qui doivent être les mêmes que les Calatins, peuples d'Italie. *Voyez* Calatins.

CALÉNUS [Q. Fusius], *Q. Fusius Calenus. Voyez* Fusius.

CALÉNUS [Olénus], (*c*) *Olenus Calenus*, le plus fameux devin de son tems parmi les Étruriens. Il auroit trompé les Ambassadeurs de Rome dans une affaire de la plus grande importance, si son fils ne leur avoit enseigné les précautions nécessaires pour qu'ils ne fussent pas induits en erreur.

Tarquin le Superbe le fit consulter sur un prodige. On avoit trouvé la tête d'un homme en creusant les fondemens d'un temple, qu'il vouloit bâtir à Jupiter sur le mont Tarpeius. Il crut qu'il ne falloit point passer outre, sans sçavoir ce que cela présageoit. Il fit venir les Devins de son royaume; mais, ils lui répondirent qu'ils n'étoient pas assez habiles pour lui expliquer ce présage, & qu'il falloit s'adresser aux Devins d'Étrurie. Ils lui nommerent le plus célebre; & il lui envoya des députés. Quand ce devin eut connu que ce prodige signifioit un grand bonheur, il tâcha de détourner au profit de l'Étrurie ce précieux avantage, & d'en frustrer les Romains. Il en seroit venu à bout, si leurs députés, avertis de ses finesses, n'eussent évité de prendre le change dans les réponses qu'ils firent à ses interrogations. Voici comment la chose se passa.

Dès qu'Olénus Calénus eut sçu de quoi il étoit question, il traça un cercle sur la terre &, il l'orienta par des lignes droites. *Voici le mont Tarpeius*, disoit-il aux Ambassadeurs; *voici l'orient, le midi, le septentrion, l'occident. Est-ce ici, est-ce là, que la tête a été trouvée?* S'ils eussent répondu: *C'est ici*, les promesses du destin eussent été pour l'Étrurie. Le lieu où étoit Olénus Calénus seroit devenu le siege de la monarchie d'Italie; mais, les députés se tinrent bien sur leurs gardes. *Ce n'est point ici*, répondirent-ils toujours, *que l'on a trouvé cette tête. On l'a*

(*a*) Tit. Liv. L. X. c. 20. L. XXII. c. 13.

(*b*) Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

(*c*) Plin. T. II. p. 445.

Digitized by Google

trouvée sur le mont Tarpeius à Rome. Le fils d'Olénus Calénus leur avoit appris cet expédient. *Mon pere*, leur dit-il, *vous expliquera le prodige, sans user d'aucun mensonge; car, cela n'est point permis à un Devin. Mais, prenez bien garde aux réponses que vous ferez à ses demandes.* Il y a bien de l'apparence que Pline, qui raconte cette histoire dans son XXVIII.e Livre, n'y ajoûtoit pas beaucoup de foi.

CALÉNUS [L.], *L. Calenus.* (*a*) Cicéron fait mention de ce Calénus dans ses harangues contre Verrès.

CALES, *Cales*, Καλὴς, (*b*) ville d'Italie, située sur la voie Latina dans la Campanie, entre Téanum & Casilinum. Quelques-uns ont prétendu qu'elle avoit été bâtie par Calaïs, fils de Borée.

L'an de Rome 419, les habitans de Cales avoient joint leurs forces à celles des Sidiciniens contre les Romains; mais, leur armée fut défaite dans un seul combat & sans effort. La ville de Cales ayant été prise, on y fit un grand butin; & on y envoya une colonie composée de deux mille cinq cens citoyens, avec des Triumvirs pour l'établir, & faire la distribution des terres. Cette colonie fut pillée dans la suite par les Samnites; ce qui arriva l'an de Rome 456.

Long-tems après, un certain Dasius Altinius, de la ville d'Arpi, vint secrétement pendant la nuit trouver le consul Romain dans son camp, pour lui livrer sa patrie. Ce traître fut chargé de chaînes, lui & ceux qui l'accompagnoient; & on l'envoya à Cales, avec une grosse somme d'argent, qu'il avoit apportée avec lui, & qu'on lui fit garder. Pendant le jour, il marchoit par la ville, suivi par des gardes, qui le renfermoient soigneusement pendant la nuit. Cela se passoit durant la seconde guerre Punique. Quelque tems après, la ville de Cales fut témoin d'une autre scene bien plus triste que celle-là. Fulvius Flaccus, étant venu dans cette Ville, y fit attacher au poteau les Sénateurs de Capoue, qu'on gardoit en ce lieu, pour les punir de ce qu'ils avoient livré leur ville aux Carthaginois.

Deux ans après, ceux de Cales furent du nombre des douze colonies, qui déclarerent aux Romains, qu'elles n'avoient ni argent ni soldats à leur donner. Mais, quand la République fut délivrée des allarmes, qui l'agitoient alors, on représenta au Sénat, que les douze colonies Latines, qui, sous le consulat de Q. Fabius & de Q. Fulvius, avoient refusé de fournir leur contingent, jouissoient depuis six ans

(*a*) Cicer. in Verr. L. VI. c. 37. & *seq.*

(*b*) Strab. pag. 249. Plin. Tom. I. p. 155. Ptolem. L. III. c. 1. Tacit. Annal. L. IV. c. 27. L. VI. c. 15. Vell. Paterc. L. I. c. 14. Virg. Æneid. L. VII. v. 728. Horat. L. I. Ode 17. v. 9. L. IV. Ode 11. v. 14. Tit. Liv. L. VIII. c. 16. L. X. c. 20. L. XXII. c. 15. L. XXIII. c. 31. L. XXIV. c. 45. L. XXVI. c. 9, 15, 16. L. XXVII. c. 9. L. XXIX. c. 15.

Digitized by Google

d'une exemption entière de toutes les charges de la guerre, comme d'un privilege honorable, qu'on eût accordé à leurs bienfaits; pendant que les alliés, soumis & obéissans, pour prix de leur fidélité, étoient épuisés par les levées qu'on faisoit tous les ans dans leur païs. Ce discours, en rappellant dans l'esprit des Sénateurs le souvenir d'une ingratitude, qu'ils avoient presque oubliée, renouvella en même tems le courroux & l'indignation, qu'elle méritoit. Ainsi, le Sénat ayant voulu que cette affaire fût réglée avant toute autre, décerna que les Consuls ordonneroient aux colonies de Cales & aux autres, d'envoyer à Rome leurs Magistrats avec dix des principaux citoyens de chacune; que quand ils y seroient arrivés, ils leur déclareroient que chaque colonie eût à donner au peuple Romain le double du nombre de piétons, le plus grand qu'elle lui eût fourni, depuis que les ennemis étoient en Italie avec cent vingt cavaliers; que si quelqu'une n'avoit pas assez de cavaliers, il lui seroit libre de donner trois fantassins pour un cavalier; mais qu'on eût soin de choisir les hommes de chaque espèce le plus à leur aise & les mieux conditionnés, & de les envoyer hors de l'Italie dans tous les lieux, où l'on avoit besoin de recrues; que si quelques-unes refusoient d'obéir, on retînt leurs Magistrats & leurs députés, sans leur donner aucune audience, quand ils la demanderoient, jusqu'à ce qu'ils eussent satisfait; que de plus les mêmes colonies ajoûteroient à chaque mille as qu'elles contribuoient, un as de tribut annuel; & qu'on y feroit le dénombrement de la façon que les Censeurs Romains le prescriroient, c'est-à-dire, suivant l'usage qui se pratiquoit à l'égard du peuple Romain; & que les Censeurs des colonies, avant que de sortir de charge, l'apporteroient à Rome, où ils feroient serment qu'il auroit été fait conformément à la Loi.

En vertu de cet arrêt, les Magistrats & les Principaux de ces colonies furent appellés à Rome, où on leur déclara la volonté du Sénat à l'égard des troupes & du tribut. Mais, ils se récrierent tous, les uns plus, les autres moins, contre une exaction, qui leur paroissoit si excessive. Où prendroient-ils un si grand nombre de soldats? Qu'à peine ils étoient en état de donner le contingent exprimé dans le traité. Qu'ils demandoient en grace qu'on leur permît d'entrer dans le Sénat pour lui faire des remontrances. Qu'ils n'avoient pas mérité qu'on les accablât si cruellement. Mais, que quand il leur faudroit périr, ni leur crime, ni le courroux du Sénat ne leur feroit pas donner plus de soldats qu'ils n'en avoient. Les Consuls, sans rien rabattre de ce qui avoit été arrêté, retinrent les Députés à Rome, & renvoyerent les Magistrats dans leurs colonies, pour y faire des levées, leur déclarant qu'ils n'auroient point audience, qu'ils n'eussent amené à Rome les troupes, qu'on exigeoit d'eux. Ainsi, n'ayant

Digitized by Google

plus d'eſpérance d'entrer dans le Sénat, ni d'en obtenir aucun adouciſſement, ils firent des levées dans les douze colonies, & trouverent aiſément le nombre de ſoldats, qu'on leur demandoit, parce que leur jeuneſſe avoit eu le tems de ſe multiplier, pendant pluſieurs années, qu'ils n'avoient rien fourni.

On faiſoit à Cales du vin, qu'Horace met à côté de celui de Cécube.

Le nom de cette ville eſt *Calenum* dans quelques Auteurs. Mais, il ſemble que *Calenum* ne ſoit qu'un adjectif, qui demande néceſſairement le mot *Municipium*, ou exprimé, comme il l'eſt dans Cicéron, ou ſous-entendu, comme il l'eſt dans Pline. Horace lit *Calenum* dans un endroit, & *Cales* en pluriel dans un autre. Cicéron, écrivant à Atticus, dit *Cales*. Tacite, Tite-Live & Paterculus diſent auſſi *Cales*.

La Table de Peutinger met Cales entre Téanum & Caſilinum, à trois milles de la première, & à ſept de l'autre. On reconnoît à ces diſtances, que ce n'eſt pas à préſent Carinula, comme le prétendent Niger, Léandre & autres; mais que c'eſt Calvi, qui ſe voit dans la terre de Labour au royaume de Naples, avec un évêché ſuffragant de Capoue. Cette Ville eſt aujourd'hui preſque déſerte, n'ayant plus qu'une vingtaine de maiſons.

CALÉSIUS, *Caleſius*, (*a*) Καλήσιος, écuyer d'Axylus, fils de Theutras. Il fut tué par Diomede, auſſi bien que ſon maître, dont il conduiſoit le char.

CALETE, *Caletus*, ville des Gaules, capitale des peuples Caletes. Elle porta d'abord le nom de Juliobone. *Voyez* Juliobone.

CALETES, *Caleti*, ou *Caletæ*, (*b*) Καλέτοι, ou Καλέται, peuples des Gaules. Ces peuples, ſuivant Strabon, s'étendoient juſqu'à l'embouchure de la Seine. Ils occupoient la côte ſeptentrionale depuis la Seine, au rapport de Ptolémée. Ces circonſtances déterminent la poſition des Caletes dans le canton de Normandie, qu'on nomme le païs de Caux, qui, dans les écrits du moyen âge, eſt déſigné ſous le nom de *Caletinſis* ou *Caletenſis pagus*. J'obſerve ſeulement, dit M. l'abbé Belley, que le territoire de ces peuples étant ſitué ſur la rive droite de la Seine, ils étoient compris dans la Belgique, ſuivant la diviſion de la Gaule, qui eſt décrite dans les Commentaires de Céſar. Auſſi entrerent-ils dans la confédération des Belges contre les Romains. Ils promirent d'envoyer dix mille hommes pour la défenſe de la cauſe commune. Strabon, qui écrivoit ſous Tibere, les place encore parmi les Belges. On ſçait que ce Géographe eſt peu exact dans la deſcription qu'il donne de la Belgique,

(*a*) Homer. Iliad. L. VI. v. 17. *& ſeq.*
(*b*) Strab. p. 189, 194. Ptolem. L. II. c. 8. Cæſ. de Bell. Gall. L. II. p. 64. L. VIII. p. 375. Plin. T. II. pag. 155. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 633, 634.

Digitized by Google

qu'il étend sur toute la côte jusqu'à l'embouchure de la Loire. Du moins, il est certain, par les témoignages de Pline & de Ptolémée, que les Caletes furent compris dans la Lyonnoise, dont ils font encore partie, puisqu'ils sont sous la jurisdiction de l'Archevêque de Rouen, métropole de la seconde Lyonnoise.

Il y a apparence que ce fut par le changement, que fit Auguste dans les Provinces, que les Caletes passerent dans la Celtique ou Lyonnoise, ainsi que leurs voisins les Véliocasses, dont la capitale devint la métropole de la seconde Lyonnoise. Le P. Hardouin a lu dans les Manuscrits de Pline *Galletos* pour *Caletos*. Quand on lit dans Strabon, que le commerce avec la grande Bretagne se fait en descendant la Seine jusque dans l'Océan, & jusqu'aux Lexoviens & aux Yadetes, on voit bien qu'il est question des Caletes, qui occupoient un des côtés de l'embouchure de la Seine, comme l'autre étoit occupé par les Lexoviens. Il seroit moins sûr de prononcer sur le nom des Cadetes, que l'on trouve au septième livre des Commentaires entre les cités Armoriques; ce qui semble distinguer ces Cadetes des Caletes, qui sont ailleurs mêlés avec les nations Belgiques. Comme il y a dans César, des peuples dont la position est inconnue, ce ne seroit point une raison de rejetter les Cadetes, que d'ignorer quel peut avoir été leur emplacement.

Quoi qu'il en soit, les Caletes occupoient probablement dans l'étendue du diocèse de Rouen, le district des Archidiaconés du grand & du petit Caux, & de plus une grande partie de ce qui compose le grand Archidiaconé de cette Église, puisque Juliobone s'y trouve actuellement compriſe sous le nom de Lillebone.

On trouve les Caletes nommés, dans les vieilles cartes en langage vulgaire, Cauchois, Caucheis & Cauceis. On trouve aussi quelquefois *Calcences* pour *Caletenses*. C'est de ce nom que vient celui d'un des fauxbourgs de la ville de Rouen, appellé communément Cauchoise. Enfin, selon Magnon, *Callidus* est situé entre les Vélocasses & les Lexoviens; mais, il faut lire *Calitus* ou *Caletus*.

Le territoire des Caletes en contenoit plusieurs autres d'une moindre étendue, connus sous des noms différens; tels étoient le *pagus Augenſis*, païs d'Eu; le *pagus Braienſis*, païs de Bray; le *pagus Tellaugius*, le Tellau, beaucoup plus célebre autrefois qu'il n'est aujourd'hui. On peut ajoûter que le *pagus Caletenſis* est appellé par Wallingham *Inſula* de Cawx, parce que le païs de Caux, depuis Caudebec jusqu'à Dieppe, est une presqu'isle, ou péninsule, que la mer mouille de ses eaux.

Odéricus Vitalis trouve dans le païs des Caletes neuf rivières, qui sont la Vitesleu ou Vitesleur; le Dun; la Seane ou Saane; le Beauné; la Sie; la Varennes, ou rivière de S. Sens, ou même rivière de Torcy; la Deppe, autrement ri-

Digitized by Google

vière de Neuf-châtel ; l'Yere, & l'Ou. Il eſt étonnant que cet Écrivain ait oublié l'Eaune, que quelques-uns nomment auſſi Yaune.

Les Caletes s'étendoient depuis le Havre de Grace juſqu'au Château d'Eu, & depuis la Seine juſqu'à la rivière d'Eu. Leur païs renfermoit celui, où ſont préſentement les villes de Harfleur, Tancarville, Caudebec, Longueville, Dieppe, Eu, Treſport, Gamache, Blangis, Aumale, Neuf-châtel, les abbayes de Fontenelles, Jumieges & de Fécamp, Cauville & le port S. Valery en Caux.

CALÉTOR, *Caletor*, (*a*) Καλήτωρ, fils de Clytius, frere de Priam. Un jour, Ajax voyant ce capitaine Troyen s'avancer une torche ardente à la main, pour mettre le feu à ſon navire, lui donna un coup de pique à l'eſtomac. Calétor, en mourant, lâche ſon flambeau, tombe à la renverſe, & par ſa chûte fait retentir au loin l'airain, dont il eſt couvert. Hector, qui vit ſon couſin germain tomber au pied du vaiſſeau d'Ajax, cria de toute ſa force à ſes troupes : » Troyens, Lyciens » & Dardaniens, qui êtes accoutumés à joindre l'ennemi, rappellez en cette occaſion tout » votre courage. Sauvez le corps » du fils de Clytius ; & que les » Grecs n'ayent pas le plaiſir de » le dépouiller de ſes armes. «

CALÉTOR, *Caletor*, Καλήτωρ, (*b*) capitaine Grec, & par conſéquent différent du précédent. Il fut pere d'Apharée, qu'Énée tua dans un combat.

CALETRANUS AGER. (*c*) C'étoit un canton de l'Étrurie en Italie. Pline dit qu'il y avoit eu autrefois dans ce canton, une ville, dont le nom ſe conſervoit encore de ſon tems dans celui de *Caletranus Ager*. On ignore aujourd'hui en quel lieu de l'Étrurie étoit ſitué ce territoire.

CALÉTYCHÉ *Caletyche*, (*d*) ſurnom que l'on donnoit aux femmes, & qui ſe trouve aſſez ſouvent dans les Inſcriptions. C'eſt à peu près la même choſe, que celui d'Agathétyché, qui veut dire bonne fortune.

CALEX, *Calex*, (*e*) fleuve de l'Aſie mineure, qui arroſoit le territoire d'Héraclée ville maritime de Bithynie. Thucydide parle du fleuve Calex à l'occaſion de Lamachus, commandant d'une flotte. Cette flotte périt entiérement dans ce fleuve par un débordement ſubit, qui fut occaſionné par de groſſes pluies.

CALI, *Cali*, ou plutôt Chali. *Voyez* Chali.

CALICE, *Calice*. *Voyez* Calyce, fille d'Éole.

CALICE, *Calix*, coupe ou vaiſſeau, qui ſert au ſacrifice de la Meſſe pour la conſécration du vin. Ce mot vient du Grec κύλιξ, ou κάλυξ, termes, qui veulent dire vaſe ou verre.

(*a*) Homer. Iliad. L. VI. v. 17. & *ſeq.*
(*b*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 541.
(*c*) Plin. T. I. p. 151.
(*d*) Suppl. à l'Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 120, 121.
(*e*) Thucyd. p. 303.

Digitized by Google

Le vénérable Bede assure que le Calice, dont se servit Jesus-Christ à la dernière céne, étoit un vase à deux anses, & contenoit une chopine; & que ceux, dont on s'est servi dans les commencemens, étoient de la même forme. Dans les premiers siecles, les Calices étoient de bois. Le pape Zéphyrin, ou selon d'autres, Urbain I. ordonna qu'on les fît d'or ou d'argent. Léon IV. défendit qu'on en fît d'étain ou de verre. Un Concile, tenu en Angleterre, fit aussi la même défense.

Les Calices des anciennes Églises pesoient au moins trois marcs, & l'on en voit, dans les trésors & sacristies de plusieurs Églises, d'un poids bien plus considérable. Il y en a même, dont il est comme impossible qu'on se soit jamais servi à cause de leur volume, & qui paroissent n'être que des libéralités des Princes. Lindan & Rhénan attestent qu'ils ont vu en Allemagne quelques anciens Calices, auxquels on avoit ajusté, avec beaucoup d'art, un tuyau qui servoit aux Laïcs, pour recevoir l'Eucharistie sous l'espèce du vin.

Le terme de Calice, dans l'Écriture, se prend dans le sens propre & dans le sens figuré. Dans le sens propre, il signifie une coupe ordinaire, dans laquelle on buvoit dans les repas, ou une coupe de cérémonie, dont on se servoit dans les repas solemnels, & dans ceux de religion comme dans celui de la Pâque, où le pere de famille prononçoit certaines bénédictions sur la coupe; & après en avoir goûté, il en faisoit boire à toute la compagnie à la ronde.

(*a*) Dans le sens figuré, le mot *Calice* se prend ordinairement pour les afflictions que Dieu nous envoie. *Boire le Calice*, signifie souffrir les peines que Dieu a résolu que nous souffrions. *Réveillez-vous, réveillez-vous, levez-vous, Jérusalem, qui avez bu de la main du Seigneur, le Calice de sa colere, qui avez bu jusqu'au fond cette coupe de tremblement, & qui en avez sucé jusqu'à la lie.* Ainsi parle le prophete Isaïe. Et le Psalmiste s'exprime de la sorte: *Le Seigneur tient en sa main une coupe du vin le plus fort, qu'il mêle de différentes liqueurs. Il en donne à boire aux hommes, & tous les impies qui sont sur la terre, en boiront. Ils en suceront jusqu'à la lie.*

On dit dans le même sens, *enivrer de douleur, enivrer d'afflictions, enivrer du vin de la colere de Dieu.* Toutes ces expressions sont des suites de cette première métaphore du Calice. Cela vient de la coûtume, qui s'observoit dans les festins, de boire à la ronde & dans la même coupe. On ne souffroit pas dans un festin, ceux qui refusoient le Calice, ou la coupe à leur tour. *Qu'il boive, ou qu'il s'en aille.* C'étoit une espèce de proverbe. Quand les enfans de Zébédée demanderent au Sauveur

(*a*) Psalm. 74. v. 9. Isai. c. 51. v. 17. Matth. c. 20. v. 22.

Digitized by Google

les premières places dans son royaume, & d'être assis à sa table, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, il leur répondit: *Pouvez-vous boire le Calice que je dois boire?*

CALICE DE SOUPÇON, (*a*) *Calix*, ou *Poculum suspicionis.* Vansleb, dans son histoire de l'église d'Alexandrie, rapporte qu'autrefois en Égypte, quand les maris, [ce qui doit s'entendre des Chrétiens], soupçonnoient leurs femmes d'infidélité, ils leur faisoient avaler de l'eau souffrée, dans laquelle ils mettoient de la poussiere & de l'huile de la lampe de l'Église, prétendant que si elle étoit coupable, ce breuvage lui faisoit souffrir des douleurs insupportables. C'est ce qu'on appelloit le Calice de soupçon.

Ces Chrétiens d'Égypte avoient pris cette épreuve de l'Écriture, où Dieu prescrit ce qu'un mari jaloux devoit faire pour connoître si sa femme étoit coupable ou non. Il l'amenoit au Prêtre, offroit pour elle la dixième partie d'un éphi de farine d'orge. Il ne mettoit dessus ni huile ni encens, comme dans les autres sacrifices. Cette offrande s'appelloit le sacrifice de la Zélotypie ou de la Jalousie. Ensuite, le Prêtre prenoit de l'eau sainte dans un vase de terre, & jettoit dedans un peu de poussiere, qu'il prenoit sur le pavé du tabernacle. Et après quelques autres cérémonies & des exécrations, il faisoit boire à la femme des eaux très-amères, en lui disant que si elle étoit innocente, ces eaux ne lui nuiroient point; mais que se elle ne l'étoit pas, son corps enfleroit & pourriroit; & l'effet suivoit infailliblement. Telle étoit, dit Moïse, la loi de la Zélotypie ou de la Jalousie. Les Égyptiens crurent que ce seroit la même chose dans le Christianisme; mais cette loi, comme toutes les autres loix cérémoniales, n'avoit été instituée que pour les Israëlites.

CALICŒNES, *Calicœni*, peuples de Macédoine. Polybe, qui fait mention de ces peuples, met chez eux la ville de Bantia; ce qui fait juger qu'ils étoient aux confins de la Thrace, où Étienne de Byzance place les peuples Bantiens.

CALIDÆ AQUÆ, (*b*) Bains chauds, nom d'un lieu de l'Afrique propre, situé près de la mer sur le même golfe que Carthage. C'est en ce lieu que fut portée une partie de la flotte de Cn. Octavius, que le vent avoit dispersée, l'an de Rome 549.

CALIDIUS [L. JULIUS], *L. Julius Calidius.* *Voyez* Julius.

CALIDIUS [Q.], *Q. Calidius*, (*c*) Tribun du peuple, vers l'an de Rome 653. Ce fut ce Tribun, qui proposa la loi pour le rappel de Métellus Numidicus.

CALIDIUS [CN.], (*d*) *Cn. Calidius*, illustre Chevalier Romain, à qui Verrès avoit pris de jeunes

(*a*) Numer. c. 5. v. 12. *& seq.*
(*b*) Tit. Liv. L. XXX. c. 24.
(*c*) Crév. Hist. Rom. T. V. p. 453.
(*d*) Cicer. in Verr. L. VI. c. 37. *& seq.*

Digitized by Google

chevaux. Cicéron, en faisant des reproches à Verrès, le badine beaucoup là-dessus.

CALIDIUS [M.], *M. Calidius. Voyez* Callidius.

CALIENDRUM, *Caliendrum*, sorte d'ornement de tête des femmes. On prétend que c'étoit un tour de cheveux, que les femmes Romaines ajoûtoient à leur chevelure naturelle, afin de donner plus de longueur à leurs tresses.

CALIGA MAXIMINI. *Voyez* Campage.

CALIGE, *Caliga*. (*a*) Ce qu'on appelloit Calige, étoit la chaussure des gens de guerre. Elle avoit une grosse semelle, à laquelle étoient attachées des bandes de cuir pour l'arrêter au pied. Ces bandes de cuir faisoient encore quelques tours au-dessus de la cheville du pied; ensorte que tout l'espace, qui étoit entre les bandes, demeuroit à nu. Tout cela se comprend aisément par les figures tirées de l'Antique, que donne D. Bernard de Montfaucon. Quelquefois une des bandes passoit entre le grand orteil du pied & le suivant, pour retenir la chaussure plus ferme. *Voyez* Campage.

CALIGO. (*b*) Ce terme signifie proprement diminution de lumière; & par rapport à l'œil, affoiblissement de la vue, sur tout par un commencement de paralysie du nerf optique, appellée goutte-sérene.

CALIGULA [CAIUS JULES CÉSAR GERMANICUS], (*c*) *Caius Julius Cæsar Germanicus Caligula*, Γάϊος Ἰούλιος Καῖσαρ Γερμανικὸς Καλιγούλας, fils de Germanicus & d'Agrippine, naquit le 31 Août, l'an de Jesus-Christ 12. On ne convient pas du lieu de sa naissance. Il y en a qui prétendent qu'il vint au monde à Tivoli ou à Antium près de Rome; d'autres veulent que ç'ait été dans un village près de Coblentz au diocèse de Trèves & parmi les quartiers des légions.

Quoi qu'il en soit, il est constant que Caligula naquit pendant que son pere étoit Consul avec C. Fonteius, & qu'il fut élevé dès son enfance dans les armées de la Germanie, dont son pere étoit les délices, aussi bien que du peuple Romain. Ce fut même dans ces troupes qu'il reçut le surnom de Caligula, du mot Latin *Caliga*, chaussure militaire. Mais, depuis qu'il fut parvenu à l'Empire, c'étoit lui faire une injure digne de punition, que de lui don-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 29, 54, 55, 58, 59.

(*b*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. Tom. I. pag. 227.

(*c*) Suid. T. I. p. 587. Dio. Cass. pag. 605, 625, 635. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 603. *& seq.* de Bell. Judaïc. pag. 790. *& seq.* Tacit. Annal. L. I. c. 32, 41. L. VI. c. 3. *&. seq.* L. XI. c. 1. L. XII. c. 22. L. XIII. c. 3. L. XV. c. 72. L. XVI. c. 17. Hist. L. IV. c. 68. L. V. c. 9. Crév. Hist. des. Emp. T. I. pag. 314. *& suiv.* Tom. II. pag. 3. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 28, 128. *& suiv.* T. IV. pag. 255. *& suiv.* T. VI. p. 587. T. IX. p. 93. T. X. pag. 92, 93. T. XII. p. 140. T. XIII. p. 345. Tom. XV. p. 47, 572, 573. Tom. XVII. p. 400. Tom. XIX. p. 410. *& suiv.* T. XXI. p. 289. *& suiv.*

Digitized by Google

ner le nom de Caligula, qu'il avoit tant aimé, avant que d'être Empereur. Il avoit auſſi porté dès l'enfance le nom de Céſar, parce que ſon pere étoit entré dans la famille des Céſars, par l'adoption que Tibere, fils adoptif d'Auguſte, fit de ſa perſonne. On lui donna encore le nom de Jules, qui étoit propre à la famille des Céſars. Enfin, on l'appelloit auſſi Germanicus comme ſon pere.

Dès qu'il eut atteint l'âge de vingt ans, il reſta toujours auprès de Tibere. Il n'avoit pas encore reçu la robe virile; mais, il la prit bientôt après à Caprées ſans cérémonies, ſans pompe, ſans aucun des honneurs, qui avoient été accordés en pareil cas à Néron & à Druſus. Peu de tems après, Tibere le décora de la dignité de Pontife; & en écrivant à ce ſujet au Sénat, il s'exprima d'une manière obligeante ſur le compte de Caligula, & fit entendre qu'il ſongeoit à en faire ſon ſucceſſeur. Ce fut un rude coup porté à Séjan. Ce favori en conçut même le deſſein de perdre Caligula; mais, ce fut inutilement. Au contraire, il ſe perdit lui-même. Tibere ne tarda pas à donner entrée à Caligula dans les dignités, en le faiſant Queſteur. Il le déclara enſuite Prince de la jeuneſſe, & lui fit épouſer Junia Claudia, ou Claudilla, fille de M. Junius Silanus.

Caligula avoit cependant atteint la vingt-cinquième année de ſon âge; il étoit chéri du peuple comme la dernière eſpérance de la maiſon de Germanicus; mais, cette faveur populaire étoit préciſément pour Tibere un motif de haine & d'averſion contre celui, qui en étoit l'objet. Le jeune Prince le ſçavoit bien; & depuis pluſieurs années qu'il paſſoit à Caprées auprès de l'Empereur, il n'eſt rien qu'il ne mît en uſage pour prévenir les effets de cette haine. Il cachoit ſon naturel féroce ſous une feinte modeſtie. La condamnation de ſa mere, l'exil & l'empriſonnement de ſes freres ne tirerent pas de ſa bouche une ſeule plainte. Il ſupportoit avec une patience incroyable ce qu'il avoit lui-même à ſouffrir. Il étudioit les goûts, les humeurs, les paroles mêmes & le ton de voix de Tibere, pour s'y conformer, changeant de viſage & de conduite, comme un autre Protée, ſelon les beſoins. D'où vient le bon mot de l'orateur Paſſiénus, qui, dans la ſuite, diſoit de lui, *que jamais il n'y avoit eu ni meilleur valet, ni pire maître.* Caligula tâchoit encore de ſe rendre favorable tous ceux qui approchoient de ſon ayeul; mais, il ſe lia ſurtout avec Macron, ſucceſſeur de Séjan dans la charge de Préfet des cohortes Prétoriennes, qui, de ſon côté, voyant baiſſer Tibere, ſe cherchoit un appui. Ils n'étoient ſcrupuleux, ni l'un ni l'autre, ſur les moyens de parvenir à ce qu'ils déſiroient. Ainſi, Claudia, première femme de Caligula, étant morte, Macron engagea ſa propre femme Ennia de tâcher d'inſpirer de l'amour au jeune Prince, & de tirer de lui promeſſe de mariage. Celui-ci ne ſe fit pas preſſer, diſpoſé à tout faire, pourvu qu'il devînt Empe-

Digitized by Google

reur. Car, tout jeune qu'il étoit, & quoique d'un caractère violent & emporté, il avoit pris de Tibere de si bonnes leçons de dissimulation & de feinte, qu'il excelloit déjà dans cet art.

L'Empereur fut informé de cette intelligence entre son petit-fils & Macron, & il en pénétra facilement le mystere. Il reprocha un jour à Macron de quitter le soleil couchant pour se tourner du côté du levant. Dans une conversation, qui rouloit sur Sylla, Caligula s'avisant de tourner en ridicule cet homme si célebre: *Vous aurez*, lui dit Tibere, *tous les vices de Sylla, sans avoir aucune de ses vertus.* Enfin, ayant devant lui ses deux petits-fils, il embrassa Gémellus avec larmes, & dit à Caligula, qui le regardoit d'un air hardi: *Vous tuerez ce jeune Prince; & un autre vous tuera.* L'événement ne justifia que trop ces espèces de prédictions.

Cependant, Tibere défaillissoit de jour en jour; & le 16 de Mars de l'an de Jesus-Christ 37, il perdit connoissance. On le crut mort. Déjà Caligula sortoit avec un nombreux cortege, & alloit au milieu de mille applaudissemens, prendre possession de l'Empire, en se faisant reconnoître par les soldats Prétoriens; lorsque tout d'un coup on vint lui dire que Tibere revenoit, qu'il avoit recouvré la voix & l'usage de la vue, & qu'il demandoit à manger. Cette nouvelle répandit la terreur & l'allarme. Chacun se disperse, chacun s'enfuit, reprenant un air triste, & feignant d'ignorer tout ce qui venoit de se passer. Caligula, immobile & gardant un morne silence, au lieu de la souveraine grandeur, à laquelle il touchoit de si près, n'attendoit plus que la mort. Macron endurci au crime, & intrépide par une scélératesse consommée, ordonne que l'on jette sur le vieil Empereur des coussins & des matelats pour l'étouffer, & continue ce qu'il avoit commencé. D'autres disent que Caligula, après lui avoir donné un poison lent, voulut encore l'étrangler de ses propres mains.

Le premier récit est plus vraisemblable; non que Caligula ne fût assez barbare pour projetter un parricide; mais, il étoit trop lâche pour l'exécuter. Il se vantoit lui-même, au rapport de quelques Écrivains cités par Suétone, d'en avoir eu le dessein. Il racontoit que plein du désir de venger sa mere & ses freres, il étoit entré avec un poignard dans la chambre de Tibere qui dormoit, & que touché de compassion, il avoit jetté son poignard & s'étoit retiré. Il ajoûtoit, ce qui n'est nullement probable, que Tibere s'en étoit bien apperçu, mais qu'il n'avoit osé approfondir l'affaire.

La première démarche de Caligula, après avoir été reconnu & proclamé par les soldats Prétoriens, ce fut d'envoyer par Macron au Sénat le testament de Tibere, pour le faire casser. Tibere y instituoit héritiers ses deux petits-fils, Caligula & Gémellus; & il les substituoit l'un à l'autre. Caligula étoit instruit de cette disposition, & il pouvoit supprimer le

Digitized by Google

teſtament. Il aima mieux qu'il fût annullé par l'autorité du Sénat, à qui Macron repréſenta de ſa part, que Tibere n'étoit pas en ſon bon ſens, lorſqu'il avoit fait cet acte, & qu'il y paroiſſoit bien, puiſqu'il leur donnoit pour chef un enfant, à qui ſon âge ne permettoit pas même d'entrer dans la Compagnie. Les Sénateurs, qui haïſſoient Tibere, trouverent ces raiſons bonnes, & le teſtament fut caſſé.

Alors, on s'empreſſa de déférer à Caligula ſeul tous les droits & tous les titres de la ſouvraine puiſſance, qu'Auguſte n'avoit reçus, que par parties, & dont quelques-uns avoient toujours été refuſés par Tibere. Caligula voulut auſſi paroître modeſte, & jouiſſant de l'eſſentiel du pouvoir, il refuſa d'abord les titres honorifiques. Mais, enſuite, par un effet de ſa légereté naturelle, il les prit tous à la fois, à l'exception de celui de pere de la Patrie, qu'il prit néanmoins peu de tems après. Il y ajoûta même de nouveaux titres d'honneur, tels que ceux-ci, le fils des camps, le pere des armées, enfin le très-bon & très-grand Céſar, s'appropriant ainſi les épithetes conſacrées à Jupiter.

Caligula, en envoyant le teſtament de Tibere à Rome, avoit demandé que l'on décernât à ce Prince les mêmes honneurs, qui avoient été rendus à Auguſte. Les Sénateurs étoient bien plus diſpoſés à flétrir la mémoire de Tibere qu'à l'honorer. D'ailleurs, ils conçurent aiſément que la demande du jeune Empereur étoit plutôt une formalité de bienſéance, que l'effet d'une inclination réelle. Ils prirent un parti mitoyen, qui fut de ſuſpendre la délibération ſur cet article juſqu'à ſon retour, & Caligula n'en parla plus. Tibère ne reçut d'autre honneur que celui des funérailles publiques, qui s'accordoit ſouvent à de ſimples particuliers. Caligula accompagna ſon corps depuis Miſène juſqu'à Rome; & la pompe étant entrée ſur le ſoir dans la ville, on célébra le lendemain matin les obſeques. Caligula y prononça, dans la tribune aux harangues, l'éloge funebre de Tibere; ou plutôt à l'occaſion de Tibere, dont il parla très-peu, il rappella le ſouvenir d'Auguſte & de Germanicus, & chercha à ſe concilier à lui-même l'affection publique. Cela ne lui fut pas difficile. Jamais Prince, en montant ſur le trône, ne trouva dans ceux qui devoient lui obéir, de plus favorables diſpoſitions. Il étoit chéri des armées & des provinces, qui preſque toutes, l'avoient vu enfant à la ſuite de Germanicus, ſon pere, qu'il accompagna non ſeulement ſur le Rhin, mais en Orient. L'amour incroyable du peuple Romain pour Germanicus rejailliſſoit ſur ſon fils; & les malheurs de ſa maiſon avoient rendu ce ſentiment encore plus tendre, en y joignant celui de la commiſération. On ſortoit d'une tyrannie, ſous laquelle on avoit gémi pendant très-long-tems, & la haine contre Tibere ſe tournoit en affection pour Caligula.

C'eſt pourquoi, depuis qu'il fut parti de Miſène pour amener à Ro-

Digitized by Google

me le corps de Tibere, malgré l'appareil lugubre d'une cérémonie funebre, quoiqu'il fût lui-même en grand deuil, il marcha sans ceſſe au travers d'une foule prodigieuſe de peuple, dont les cris de joie faiſoient retentir les airs, & qui, mêlant aux noms de grandeur & de puiſſance, ceux d'amour & de tendreſſe, l'appelloient un aſtre bienfaiſant, leur cher enfant, leur aimable nourriſſon. Pendant les trois premiers mois, qui s'écoulerent depuis ſon avénement à l'Empire, on compta cent ſoixante mille victimes d'actions de graces, immolées aux dieux. La joie n'éclata pas avec moins de vivacité dans les provinces. Pendant pluſieurs mois, ce ne furent que fêtes & réjouiſſances parmi les grands & les petits, parmi les riches & les pauvres, dans toute l'étendue de l'Empire. On ſe flattoit de voir renaître l'âge d'or, ſous un Prince chéri du ciel & des hommes.

Les commencemens parurent répondre à de ſi heureuſes eſpérances. Dans la première aſſemblée du Sénat, à laquelle Caligula préſida, & où ſe trouverent un grand nombre de chevaliers Romains, & même de gens du peuple, ce Prince tint le langage le plus flatteur. Il leur déclara qu'il partageroit avec eux la ſouveraine puiſſance; qu'il ſe faiſoit honneur d'être appellé leur fils & leur éleve; & que leurs déſirs ſeroient la régle de ſes volontés. Pour vérifier, par des effets, de ſi belles paroles, il rendit la liberté à tous ceux, qui étoient détenus dans les priſons par ordre de Tibere. Il rappella les exilés, abolit pour l'avenir l'accuſation de léze-majeſté, l'horreur & l'effroi de tous les citoyens, & fit ceſſer les pourſuites commencées. Il brûla un grand amas de papiers, qu'il diſoit être les inſtructions & procédures criminelles, faites pour de pareils ſujets ſous Tibere, & ſur tout les lettres des délateurs & les dépoſitions des témoins contre ſa mere & contre ſes freres, proteſtant qu'il vouloit ſe mettre hors d'état de ſe venger, quand il pourroit dans la ſuite en avoir la penſée. Ces traits de clémence & de juſtice remplirent tout le monde de joie, parce qu'on ne ſoupçonnoit point de duplicité dans un Prince ſi jeune. On ſe trompoit beaucoup. Il n'avoit brûlé que des copies, & il conſerva les originaux, dont il fit uſage, quand le tems de la diſſimulation fut paſſé

Cependant, il jouoit parfaitement la comédie. Sçachant que rien ne pouvoit lui faire plus d'honneur auprès de la nation, que la bonté de cœur envers ſes proches, il ſe tranſporta dans les iſles de Pandataire & de Ponce, où étoient reſtées ſans honneur les cendres de ſa mere Agrippine & de Néron, ſon frere aîné. Il y paſſa par un gros tems, ce qui fit éclater davantage ſa généreuſe tendreſſe. Lorſqu'il y fut arrivé, il s'approcha avec reſpect & vénération, de ces cendres ſi cheres, & les enferma lui-même dans des urnes. Enſuite, les embarquant ſur un même vaiſſeau avec lui, il les amena d'abord à Oſtie, & de-là par

Digitized by Google

le Tibre jusqu'à Rome, où les plus illustres de l'Ordre des Chevaliers les reçurent & les porterent en pompe au mausolée d'Auguste. Il y a lieu de croire qu'il rendit les mêmes honneurs aux cendres de Drusus, son second frere, qui avoit péri misérablement à Rome, dans le palais des Césars. Caligula ordonna que l'on célébrât la mémoire de sa mere & de ses freres par des cérémonies funebres, qui se renouvellassent tous les ans. Il voulut qu'en particulier Agrippine fût honorée par des jeux du Cirque, dans lesquels on portât sur un char la statue de cette Princesse; & au contraire, pour abolir, s'il eût été possible, le souvenir de ses malheurs, il détruisit une fort belle maison de campagne près d'Herculanum, où elle avoit été quelque tems retenue prisonnière. Il donna aussi le nom de Germanicus au mois de Septembre, en mémoire de son pere; mais, l'ancienne dénomination s'est maintenue.

Il combla de toutes sortes d'honneurs Antonia son ayeule. Il lui déféra le surnom d'Augusta, les privileges des Vestales & tout ce qui avoit été accordé à Livie. Il décora ses trois sœurs, Agrippine, Drusille & Julie, de distinctions semblables; & par un excès, qui devenoit ridicule, il associa leurs noms au sien dans les sermens, dans les formules de vœux & de prieres; ensorte qu'il falloit dire, *Pour le bonheur & la prospérité de Caius César & de ses sœurs;* & dans d'autres occasions, *je jure que je ne m'aime pas plus moi-même & mes enfans, que Caius & ses sœurs.* Il n'étoit pas nécessaire qu'il fît paroître d'une manière si évidente sa tendresse pour ses sœurs. Il ne les aimoit que trop. Il affecta de témoigner beaucoup d'affection à son cousin Tibérius Gémellus, qu'il avoit frustré de ses droits à l'Empire. Le jour qu'il lui fit prendre la robe virile, il l'adopta & le déclara Prince de la jeunesse. Il ornoit la victime pour l'immoler. Enfin, il n'y eut pas jusqu'à l'imbécille Claude, son oncle, pour qui il ne montrât de la considération.

Quant à la cassation du testament de Tibere, elle n'eut d'effet que par rapport à l'article, qui concernoit Tibérius Gémellus. Du reste, Caligula exécuta entièrement les dernières volontés de son prédécesseur, & acquitta tous les legs, qui ressembloient assez à ceux d'Auguste. Il fit donc compter au peuple, aux soldats des cohortes Prétoriennes, à ceux de la ville & des légions, les sommes qui leur revenoient, ajoûtant de sa part une gratification aux Prétoriens, pareille à la valeur du legs de Tibere. Tout ce que distribua Caligula en cette occasion, fut regardé comme largesse, parce qu'à la rigueur, il ne devoit rien en vertu d'un testament, qui avoit été annullé. Il y joignit une espèce de restitution, qui fit grand plaisir au peuple. Comme il avoit pris la robe virile à Caprées sans aucune cérémonie, & sans qu'il eût été fait à ce sujet aucune distribution d'argent aux citoyens, il leur rendit alors ce que Tibere leur avoit

Digitized by Google

refuſé ; & non content de leur diſtribuer deux cens quarante ſeſterces par tête, il en paya encore ſoixante pour les arrérages. Tibere avoit laiſſé ſans exécution le teſtament de ſa mere. Caligula ſe fit un devoir d'en acquitter les legs. La libéralité n'étoit point une vertu qui coûtât à ce Prince. Il ne s'agiſſoit pour lui que de ſçavoir y mettre des bornes ; & c'eſt ce qu'il ne faiſoit point. Donnant, non par jugement & avec choix, mais par légereté & par caprice ; comblant de ſes bienfaits les Pantomimes, qu'il avoit eu ſoin de rappeller, & les conducteurs de chariots dans le Cirque ; faiſant des dépenſes prodigieuſes en jeux & en ſpectacles, en combats de Gladiateurs, & en autres folies de cette eſpèce, il diſſipa en moins d'un an deux mille trois cens, ou, ſelon Suétone, deux mille ſept cens millions de ſeſterces, qu'il trouva dans les tréſors de Tibere.

Les dons, les largeſſes, les ſpectacles ſont toujours plaiſir au peuple, qui n'examine point les ſuites, & qui ne connoît les maux que lorſqu'il les ſent. On étoit charmé de la magnificence de Caligula, qui, d'ailleurs, étoit accompagnée en tout de manières populaires & de traits de bonté. Il rétablit l'uſage pratiqué par Auguſte, mais interrompu par Tibere, d'afficher publiquement l'état des revenus de l'Empire. Il laiſſa aux Magiſtrats le libre exercice du pouvoir de leurs charges & ſans appel à l'Empereur. Il fit la revue des Chevaliers avec une ſévérité mêlée d'indulgence, dégradant ignominieuſement ceux, qui étoient ſouillés de quelque opprobre, & ſe contentant d'effacer du tableau les noms des moins coupables. Il rendit au peuple le droit d'élire les Magiſtrats, qui lui avoit été ôté par Tibere. Il exempta l'Italie du centième denier, qui ſe levoit ſur tout ce qui étoit vendu à l'encan par autorité publique ; & il réduiſit à la ſixième partie une légere redevance, que payoit pour les ſtatues du Prince, chacun de ceux qui recevoient de ſa libéralité des diſtributions de pain, de bled, & autres nourritures. Il dédommagea pluſieurs particuliers des pertes cauſées par les incendies. Attentif à récompenſer la vertu, il fit préſent de quatre-vingt mille ſeſterces à une femme affranchie, qui avoit ſouffert une queſtion cruelle, ſans rien révéler qui pût nuire à ſon patron. Il montra un grand zele contre les débauches monſtrueuſes que Tibere avoit autoriſées par ſon exemple. Il vouloit que l'on noyât ceux, qui s'en trouvoient coupables ; & on eut bien de la peine à obtenir qu'il ſe contentât de les reléguer. Il déclaroit n'avoir point d'oreilles pour les délateurs ; & quelqu'un lui ayant préſenté un mémoire, qu'il prétendoit intéreſſer la vie du Prince, il refuſa de le recevoir, diſant qu'il n'avoit rien fait qui dût lui attirer l'inimitié de perſonne. Il permit que l'on fît revivre, & que l'on répandit dans le public les ouvrages de Crémétius Cordus, de Caſſius Sévérus & de quelques autres Écrivains, qui

Digitized by Google

s'étoient exprimés avec beaucoup de liberté. *Il eſt de mon intérêt*, diſoit-il, *que la vérité des faits ſoit connue de la poſtérité.*

Tant de traits louables lui mériterent des applaudiſſemens univerſels. Il fut ordonné qu'on l'honoreroit d'un buſte d'or, qui ſeroit porté tous les ans au Capitole en un certain jour par les colleges des Prêtres, au milieu des hymnes, que chanteroient à ſa louange des chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles de la première nobleſſe. On crut devoir regarder le jour où il avoit pris poſſeſſion de l'Empire, comme le jour de la renaiſſance de la ville; & il fut réglé que ce jour ſeroit appellé *Palilia*, comme celui auquel Rome avoit été fondée. On voulut le créer Conſul auſſi-tôt après ſon avénement à l'Empire. Il eut la modération de conſerver aux Conſuls ordinaires, Proculus & Nigrinus, les ſix mois pleins, qui leur avoient été deſtinés. Il n'accepta le Conſulat que pour le premier Juillet, prenant pour collegue Claude, ſon oncle; & il ne garda cette charge que deux mois & douze jours, après leſquels il la remit à ceux qui avoient été déſignés par Tibere. En prenant poſſeſſion du Conſulat, il fit au Sénat une harangue, dans laquelle il parcourut tout ce qu'il y avoit de vicieux dans le gouvernement de Tibere, en fit une cenſure détaillée, & promit de ſuivre des maximes entièrement oppoſées. Le Sénat fut charmé de ce diſcours; & voulant en faire un engagement qui liât Caligula, il ordonna que tous les ans on en renouvelleroit la lecture. C'étoit une précaution aſſez-bien imaginée, mais inutile néanmoins contre la légereté réunie à la puiſſance.

Pendant ſon conſulat, Caligula fit la dédicace du temple d'Auguſte bâti par Tibere, & donna à cette occaſion des fêtes ſuperbes, qu'il réïtéra avec encore plus de magnificence pour le jour de ſa naiſſance, qui étoit le 31 d'Août. Il donna des ſpectacles de toutes les eſpèces, pieces de théatre, combats de muſique, courſes du Cirque, jeux de Troie, Gladiateurs, chaſſe de bêtes fauves, enchériſſant dans tous ces différens genres ſur tout ce qui s'étoit pratiqué avant lui. Il pouſſa la folie juſqu'à ſabler le Cirque, dans certaines fêtes ſolemnelles, de poudre de vermillon & de chryſocolle. Les Sénateurs, de leur côté, pour illuſtrer la cérémonie aux dépens de leur honneur, ſe réſervoient à eux ſeuls la fonction de conduire les chars. Les courſes des chariots furent répétées juſqu'à vingt-quatre fois en un jour; au lieu qu'elles n'avoient jamais excédé le nombre de douze. Dans une ſeule chaſſe, il fut tué cinq cens ours & un très-grand nombre d'animaux féroces qu'on avoit amenés d'Afrique. La manie de Caligula pour les ſpectacles étoit telle, qu'il y paſſoit des journées entières, & exigeoit des autres la même aſſiduité. Pour ôter tout prétexte de s'en abſenter, il faiſoit fermer les tribunaux, il abrégeoit les deuils, il s'étudioit à procurer aux ſpectateurs toutes ſortes de

Digitized by Google

commodités. Ces fêtes étoient accompagnées de repas donnés aux Sénateurs & aux Chevaliers, à leurs femmes & à leurs enfans. On distribuoit même dans l'assemblée, des corbeilles remplies de viandes; & Caligula y mangeoit comme les autres, se familiarisant avec les citoyens, & remarquant ceux qui avoient le meilleur appétit. Ayant vu un Chevalier Romain, qui exploitoit sa portion de fort bonne grace, il lui envoya ce qu'il s'étoit fait apporter pour lui-même. Il poussa encore le jeu plus loin à l'égard d'un Sénateur, qu'il déclara Préteur sur le champ pour la même raison. Tout ce qui appartenoit aux divertissemens publics, touchoit vivement ce Prince, qui ajoûta à perpétuité un cinquième jour aux Saturnales.

Peu de tems après qu'il fut sorti du Consulat, une maladie dangereuse, qui lui survint, mit à l'épreuve la tendresse des citoyens. Il eut bien lieu d'être satisfait des témoignages, qu'il en reçut. Toute la ville fut dans une inquiétude mortelle. On passoit la nuit à la porte de son palais. La flatterie s'en mêla. Un certain P. Potitus voua sa vie en échange de celle du Prince; & un Chevalier Romain, nommé Atanius Sécundus s'engagea, si les dieux rendoient Caligula au peuple Romain, à combattre comme Gladiateur. Leur zele fut mal récompensé. L'Empereur, ayant recouvré la santé, les obligea l'un & l'autre à aquitter leur vœu, de peur qu'ils ne devinssent coupables de parjure. Ici commence l'époque des cruautés de Caligula & du déréglement universel de sa conduite. Depuis sa maladie, il ne fut plus reconnoissable, & agit en tout comme un furieux; soit que son tempérament en eût été altéré & sa raison dérangée; soit que las de se gêner, & se voyant affermi sur le trône, il lâchât la bride aux vices de l'esprit & du cœur, qu'il avoit jusque-là retenus dans la contrainte.

Caligula regardoit Tibérius Gémellus comme un rival, dont la vie lui faisoit ombrage. Il s'en défit, sous prétexte que ce Prince avoit désiré qu'il ne revînt point de sa maladie, & fondé sur sa mort des espérances ambitieuses. A la mort de Tibérius Gémellus Dion Cassius joint celle de M. Junius Silanus, beau-pere de Caligula. Julius Grécinus fut encore mis à mort dans le même tems, pour avoir refusé de prêter son ministere à une injuste accusation.

Le regne de Caligula offre peu d'événemens par rapport aux affaires du dehors. Le plus glorieux, ou plutôt le seul honorable en ce genre, est le traité conclu la première année du regne de Caligula par L. Vitellius, gouverneur de Syrie, avec Artabane, roi des Parthes. Les conditions de ce traité furent réglées à l'avantage des Romains. On place sous cette même année la restitution faite à Antiochus du royaume de Comagène, qui avoit été réduit en province par Germanicus sous Tibere. Agrippa, petit-fils d'Hérode

Digitized by Google

par Aristobule, & le plus illustre des descendans de ce fameux roi des Juifs, éprouva aussi la libéralité de Caligula. Il le délivra de la prison, où il étoit retenu pour lui avoir marqué trop d'attachement. En même tems, il lui donna les États, que Philippe avoit possédés, & y joignit le titre de Roi, avec la permission de porter le diadême.

On rapporte à l'année qui suivit la mort de Tibere, ou à l'an de J. C. 38, quelques-unes des actions louables ou populaires de Caligula. De ce nombre est le rétablissement des assemblées du peuple Romain pour l'élection des Magistrats. Ce rétablissement avoit un air spécieux, & sembloit favoriser la liberté. Au fond, il étoit onéreux aux Grands, sans être réellement avantageux au peuple, qui ne jouissoit qu'en apparence du pouvoir d'élire, accoûtumé depuis long-tems à ne décider de rien, que sous le bon plaisir de ses maîtres. Cette vaine image ne fut pas de longue durée. Caligula, par la même légereté qui l'avoit porté à rendre, sans beaucoup de raison, l'ombre de l'ancien droit à la multitude, l'en priva de nouveau l'année suivante.

Cependant, la cruauté de Caligula croissoit de jour en jour. Le prétexte, dont il se servoit à l'égard de plusieurs, ce fut la part qu'ils avoient eue aux disgraces de sa mere & de ses freres. Aussi perfide que cruel, il produisit alors les mémoires, qui regardoient ces tristes affaires, & qu'il avoit feint de brûler, comme nous l'avons observé ci-dessus. Il fit périr aussi un très-grand nombre de Chevaliers Romains, en les forçant de combattre comme Gladiateurs; & ce qui effrayoit le plus, c'étoit l'avidité avec laquelle il se repaissoit du sang des misérables, le voyant couler avec une joie, qu'il ne s'efforçoit pas même de cacher. La vie des hommes lui coûtoit si peu, qu'un jour que les criminels manquoient pour être livrés aux bêtes, il ordonna que l'on prît les premiers venus d'entre le peuple, qui assistoit au spectacle, & qu'on les exposât à leur fureur; & de peur que ces infortunés ne se plaignissent d'une telle barbarie, il leur fit avant tout couper la langue.

Suétone a rassemblé les traits qui peuvent donner une idée générale de la cruauté monstrueuse de Caligula. Ce détail fait horreur. La mort de Macron pourroit être regardée comme un supplice mérité, si elle eût été ordonnée par un autre que le Prince, qui lui avoit de si grandes obligations. Macron, accusé par Caligula de plusieurs crimes, & de quelques-uns même de ceux, qui leur étoient communs, fut contraint de se donner la mort, & son désastre entraîna la ruine de toute sa famille. Ennia, sa femme, fut punie par Caligula des complaisances criminelles, qu'elle avoit eues pour lui; & ce Prince étoit trop imbu des maximes de la tyrannie, pour épargner les enfans d'un pere & d'une mere, qu'il avoit fait mourir. On ne trouve

Digitized by Google

point dans les Auteurs, la date préciſe des mauvais procédés de Caligula envers Antonia ſon ayeule, & de la mort de cette Princeſſe, qui en fut la ſuite. Caligula ne fit rendre à ſa mémoire aucun des honneurs qui lui étoient dus. Il pouſſa ſi loin l'oubli de toutes les bienſéances, qu'il regarda tranquillement d'une ſalle, où il étoit à table, le bûcher qui conſumoit le corps de ſon ayeule.

Ce Prince ne reſpectoit rien. Il ſe faiſoit un plaiſir de diffamer ſes ancêtres, comme ſi la honte n'en eût pas dû, ſi elle eût été réelle, retomber ſur lui-même. Il ne vouloit point paſſer pour petit-fils d'Agrippa, à cauſe de l'obſcurité de la naiſſance de ce grand homme, qui avoit poſſédé ſi éminemment la vraie nobleſſe, celle de la vertu & des talens. Il prétendoit qu'Agrippine, ſa mere, étoit le fruit de l'inceſte d'Auguſte avec Julie ſa propre fille. Non content d'imputer à un Prince, à qui il devoit tant, un crime affreux & abominable, il décrioit les victoires, qu'il avoit remportées à Actium & en Sicile, comme funeſtes à la République. Il définiſſoit Livie ſa biſayeule *un Ulyſſe en jupe*. Il l'attaqua même dans une lettre au Sénat du côté de la naiſſance, prétendant qu'elle étoit iſſue d'un bourgeois de la petite ville de Fondi.

Ses excès à l'égard de ſes ſœurs ſont mêlés de toutes les eſpèces de crimes & de folies. Il les aimoit autrement qu'il ne convenoit à un frere, & il ne s'en cachoit point. En plein repas, il leur faiſoit prendre alternativement à côté de lui, la place que les débauchés aſſignoient à leurs maîtreſſes. Mais, ce fut pour Druſille qu'il porta le plus loin ſon attache criminelle & inceſtueuſe. On prétend qu'il l'avoit déshonorée toute jeune & dans le tems qu'ils étoient élevés enſemble chez Antonia leur ayeule. Quand il fut devenu Empereur, il rompit le mariage, qu'elle avoit contracté avec L. Caſſius, & la tint dans ſon palais comme une épouſe légitime. Cela n'empêcha pas néanmoins qu'il ne la mariât à M. Lépidus, qui étoit en ſociété avec lui de débauches les plus contraires à la nature. Dans la grande maladie qu'il eut, il la déclara héritière de ſes biens patrimoniaux & de l'Empire; & la mort l'ayant enlevée à la fleur de ſon âge, ce ne fut point aſſez pour Caligula de la combler de tous les honneurs, qui purent convenir à une mortelle. Il en fit une Déeſſe, & donna lui-même l'exemple d'honorer ſous ce titre, celle qu'il avoit rendu la plus criminelle des femmes. Dans les occaſions les plus ſolemnelles, il ne juroit que par la divinité de Druſille. Sa douleur fut outrée dans les premiers momens. Il s'enfuit précipitamment de Rome pendant la nuit. Il traverſa la Campanie en courant. Il paſſa à Syracuſe, & revint enſuite avec une longue barbe & des cheveux négligés. Il ménageoit pourtant à ſon amere triſteſſe, une diverſion bien digne de lui. C'étoit de jouer aux dés. Il fallut que l'on prît le deuil dans tout l'Empire, & pendant ce deuil

Digitized by Google

l'embarras étoit cruel. La joie & la triſteſſe étoient également criminelles. Dans le premier cas, on étoit accuſé de ſe réjouir de la mort de Druſille; dans le ſecond, de s'affliger de ſa divinité. Sa paſſion pour ſes deux autres ſœurs, Agrippine & Julie, ne fut pas ſi décidée, ni ſi conſtante. Il les traita même avec infamie juſqu'à les proſtituer à ſes compagnons de débauche. Enfin, s'en étant tout-à-fait dégoûté, il les bannit.

L'adultere n'effrayoit pas celui pour qui l'inceſte étoit un jeu. Suétone aſſure que preſqu'aucune Dame illuſtre de Rome ne ſe garantit de ſes outrages tyranniques. Peut-être en auroit-il coûté la vie à quiconque eût oſé réſiſter. Mais, elles ne le mirent pas dans le cas d'en venir à cette violence. Ce n'étoit plus ces anciennes Romaines, qui ſe piquoient de ſe faire honneur par leur attachement à la vertu, comme leurs maris d'acquérir de la gloire par la bravoure dans les armes.

Peu de tems après la mort de Druſille, Caligula ſe maria à Lollia Paulina, qui fut ſa troiſième femme. Sa ſeconde fut Livia Oreſtilla, qu'il enleva à C. Piſon le jour même de ſes nôces. Il n'eut pas honte de ſe glorifier de cette violence, en avertiſſant le peuple par un placard affiché par ſon ordre, qu'il s'étoit marié comme Romulus & comme Auguſte. Il ne garda Oreſtilla que peu de jours, au bout deſquels il la répudia; & deux mois après, il la relégua, auſſi-bien que C. Piſon, ſous le prétexte, vrai ou faux, qu'ils s'étoient remis enſemble. Il n'y eut pas moins de témérité & moins de folie dans ſa conduite à l'égard de Lollia Paulina. Elle étoit actuellement en Macédoine avec ſon mari Memmius Régulus, qui gouvernoit cette province. Caligula ayant oui dire que la grand'-mere de cette Dame avoit été très-belle, la mande ſur le champ, & force Memmius Régulus, non ſeulement de la lui céder, mais de l'autoriſer, comme s'il en eût été le pere, à contracter mariage avec lui. Une épouſe, recherchée avec tant d'empreſſement, n'en fut pas aimée avec plus de conſtance. Bientôt, Caligula la chaſſa, en lui défendant pour toujours la compagnie d'aucun homme.

L'année ſuivante, il épouſa Milonia Céſonia, qui n'étoit ni belle, ni jeune, & qui avoit déjà trois enfans d'un autre mari; mais, elle poſſédoit l'art de ſe faire aimer par des graces piquantes & par un profond rafinement de corruption. Auſſi, la paſſion de Caligula pour celle-ci fut-elle également forte & durable. Elle ſeule fixa ce cœur volage & furieux. La choſe parut ſi étonnante, qu'on ne crut pouvoir l'expliquer qu'en ſuppoſant que Céſonia lui avoit fait prendre un philtre, ou breuvage d'amour, qui fit plus d'effet qu'elle ne vouloit, & qui altéra la raiſon du Prince.

Il eſt conſtant qu'il y avoit du dérangement dans l'eſprit de Caligula. On aſſure qu'il le ſentoit lui-même. Mais, pour en trouver la cauſe, il n'eſt pas néceſſaire de recourir à un accident ſingulier &

Digitized by Google

extraordinaire. Dès son enfance, il fut sujet à des accès d'épilepsie. Dans la plus grande vigueur de l'âge, il lui prenoit tout d'un coup des foiblesses, qui l'empêchoient de pouvoir marcher, & même de se tenir de bout. Il étoit tourmenté d'une insomnie continuelle, dormant à peine l'espace de trois heures, parmi des agitations violentes & des songes effrayans. Il passoit la plus grande partie de la nuit à attendre avec impatience & à appeller par ses vœux, le retour de la lumière & du jour, tantôt couché sur un lit de repos, tantôt se promenant à grands pas dans les vastes portiques de son palais. Ce sont-là des preuves & des symptomes d'un cerveau malade, dont le désordre néanmoins peut encore avoir été augmenté par l'indiscrétion criminelle de Césonia. Caligula l'avoit aimée, avant que de l'épouser; & le jour même de ses couches, il se déclara en même tems le mari de la mere & le pere de l'enfant. C'étoit une fille, qu'il nomma Julia Drusilla. Il la porta dans tous les temples des déesses. Il la mit sur les genoux de Minerve, à qui il la recommanda pour la nourrir & pour l'élever. Selon Josephe, il la mit pareillement sur les genoux de Jupiter, prétendant que ce dieu, aussi-bien que lui, en étoit le pere; & il laissoit à juger duquel des deux elle tiroit une plus noble origine. Ce n'étoit pas pourtant qu'il eût aucun soupçon sur la naissance de sa fille. Il trouvoit la preuve de la légitimité de cet enfant dans sa férocité, qui etoit si grande, que dès-lors elle cherchoit à porter ses doigts & ses ongles sur le visage & dans les yeux des enfans, qui jouoient avec elle.

Après avoir violé tous les droits les plus sacrés entre les hommes, il ne restoit plus à Caligula que d'outrager directement la divinité même par l'usurpation sacrilege du culte & des honneurs, qui lui sont uniquement réservés; & c'est ce qu'il fit avec tout l'emportement & toute la fureur, dont étoit capable un caractère tel que le sien. Il se déclara sur ce point à l'occasion d'une dispute, dont il fut témoin, entre des Rois qui étoient venus lui faire leur cour. Comme ces Princes contestoient entr'eux sur la prééminence, & sur la dignité & la noblesse de leur sang, Caligula s'écria tout d'un coup, en citant un vers d'Homère: *Un seul Maître, un seul Roi;* & peu s'en fallut qu'il ne prît sur le champ le diadême, & ne se fit proclamer roi de Rome. Pour parer ce coup très-sensible aux Romains, qui, de leur ancienne liberté, ne conservoient guere que la haine pour le nom de Roi, quelques personnes sages lui représenterent qu'il étoit bien au-dessus de tous les Rois. Il prit le parti de se faire Dieu. C'est pourquoi, oubliant qu'il avoit défendu, au commencement de son Empire, qu'on lui érigeât aucune statue, il voulut avoir des temples, des prêtres, des sacrifices. Il emprunta d'abord les noms de toutes les divinités, que la superstition Payenne reconnoissoit, &

Digitized by Google

il les imitoit fort bien par ſes crimes. Son inceſtueux commerce avec ſes ſœurs le rendoit en particulier très-digne de ſe donner pour un autre Jupiter. Il s'approprioit avec les noms des divinités tous leurs attributs & tous leurs ornemens. Il étoit tantôt Bacchus ou Hercule, tantôt Junon, Diane ou Vénus. Quelquefois, il paroiſſoit dans un équipage efféminé, avec le tonneau & le thyrſe; d'autres fois, il annonçoit dans ſon air quelque choſe de mâle & de robuſte, revêtu d'une peau de lion & portant la maſſue. On le voyoit ſans barbe, & enſuite décoré d'une longue barbe d'or. Aujourd'hui, c'étoit le trident; le lendemain c'étoit la foudre dont il ſe montroit armé. Vierge guerriere, le caſque en tête & l'égide ſur la poitrine, il repréſentoit Minerve; & bientôt après, à l'aide d'une parure pleine de molleſſe, & qui ne reſpiroit que la volupté, il devenoit une Vénus. Sous tous ces différens déguiſemens, il recevoit les vœux, les offrandes, les ſacrifices convenables à chacune des divinités, dont il jouoit le perſonnage.

Dion rapporte qu'un Gaulois, le voyant un jour donner ſes audiences aſſis ſur un trône élevé & traveſti en Jupiter Capitolin, ſe mit à rire. Caligula l'appella. *Que te ſemble-t-il de moi ?* Lui dit ce Prince. *Vous me paroiſſez*, lui dit le Gaulois, *quelque choſe de bien riſible.* Ce mot que tout Romain, tant ſoit peu diſtingué, auroit payé de ſa tête, fut négligé & demeura impuni dans la bouche d'un Gaulois, cordonnier de profeſſion, lequel ne fut pas jugé digne de la colere de Caligula.

Pour mieux figurer Jupiter, il avoit des machines, avec leſquelles il répondoit au tonnerre par un bruit ſemblable, & lançoit éclair contre éclair. Si le tonnerre tomboit, il jettoit une pierre contre le ciel, & crioit à Jupiter: *Tue moi, ou je te tue.* Mais, il falloit pour cela qu'il fût dans ſes momens de courage; car, communément, dès qu'il entendoit le tonnerre, il pâliſſoit, trembloit, s'enveloppoit la tête, & ſi le coup étoit fort, il alloit ſe cacher ſous ſon lit. Il fut frappé d'une idée ſingulière & bizarre. Il voulut avoir des dieux pour portiers. Dans cette vue, il fit continuer une aile de ſon palais du côté de la place publique juſqu'au temple de Caſtor & de Pollux, qu'il perça, & dont il fit ainſi ſon veſtibule. Souvent, il venoit ſe placer entre les ſtatues des deux freres diviniſés, & interceptoit par cette ruſe les adorations qu'on leur adreſſoit

Le Capitole étoit le grand objet de ſon ambition. Il s'y fit d'abord conſtruire une chambre ou chapelle, pour être logé en commun avec Jupiter. Mais, il ſe ſentit bientôt piqué de n'occuper que le ſecond rang, & voulut avoir un temple pour lui ſeul. Il en fit donc bâtir un dans le palais; & pour ſe procurer une ſtatue digne de lui, il ordonna que l'on tranſportât à Rome celle de Jupiter Olympien, dont il ſe propoſoit d'ôter la tête, pour mettre la ſienne en la place. Ce ne fut que la dernière

Digitized by Google

année, qu'il donna l'ordre, dont nous parlons ici. La superstition des peuples, qui révéroient infiniment cette statue, en fut allarmée. Les Prêtres jouerent d'adresse. On débita que le vaisseau, destiné au transport de la statue, avoit été frappé de la foudre; qu'elle ne s'étoit point laissée approcher, & que par des éclats de rire, qui en étoient partis, elle avoit mis en fuite les ouvriers, qui se préparoient à y mettre la main; enfin, que l'on ne pouvoit entreprendre de la remuer, sans l'exposer au danger d'être brisée. Memmius Régulus, gouverneur de Macédoine & d'Achaïe, rendit compte à Caligula de ces obstacles, qui s'opposoient à l'exécution de ses volontés. Mais, Caligula étoit inflexible dans ce qu'il avoit une fois résolu. Il ne sçavoit ce que c'étoit que d'écouter les remontrances; & si la mort n'en eût délivré le genre humain, la liberté, qu'osoit prendre Memmius Régulus, lui auroit probablement coûté la vie. La statue de Jupiter Olympien ne fut donc point déplacée. Du reste, le plan de Caligula eut son entier accomplissement. Il avoit dans son temple une statue d'or, qui le représentoit au naturel, & que l'on avoit soin de vêtir tous les jours d'un habillement pareil à celui qu'il portoit lui-même. On lui immoloit des victimes choisies & recherchées, telles que des pans, des faisans & autres oiseaux rares & exquis. Il se fit un college de Prêtres, dans lequel il fit entrer Césonia sa femme, Claude son oncle & tous les plus riches de Rome.

Caligula se mit lui-même à la tête de ce college, & y associa son cheval, qui en étoit, dit M. de Tillemont, le plus digne personnage. Ses folies pour ce cheval, qu'il nommoit Incitatus, sont connues de tout le monde. Il lui avoit fait construire une écurie de marbre, une auge d'ivoire. Il lui faisoit porter des housses de pourpre & un collier de perles. La veille du jour, où Incitatus devoit courir dans le Cirque, afin qu'aucun bruit n'interrompît son sommeil, des soldats distribués dans tout le voisinage y établissoient le calme & la tranquillité. Ce n'est pas tout encore. Caligula lui fit une maison, lui donna des domestiques, des meubles, une cuisine, afin que ceux, qui seroient invités de sa part à manger, pussent être bien reçus. Lui-même il l'invitoit à sa table, lui présentoit de l'orge dorée, & lui faisoit boire du vin dans une coupe d'or, où il avoit bu le premier. Il juroit par la fortune & par le salut de son cheval. On assure même qu'il l'auroit nommé Consul, s'il n'eût été prévenu par la mort. De pareilles extravagances prouvent une raison dérangée. On ne sera point étonné qu'un Prince, qui se faisoit le commensal de son cheval, se dît aussi le mari de la lune, qu'il appelloit à grands cris, lorsqu'il la voyoit briller au ciel. On doit juger de même de ses entretiens secrets avec la statue de Jupiter, à qui il parloit à l'oreille, l'attaquant, répondant, tantôt d'un

Digitized by Google

ton d'amitié & de bonne intelligence, tantôt d'un ton de colere. On l'entendit menacer ſon Jupiter en ces termes : *Je te bannirai dans une iſle de la Grece.*

Caligula ſe fit nommer conſul par le peuple avec L. Apronius Céſianus, pour l'année de J. C. 39. Il ne tint ce Conſulat que trente jours, & il donna néanmoins un exercice de ſix mois à ſon Collegue. Lorſqu'il prit poſſeſſion de la charge, & lorſqu'il en ſortit, il prêta, comme les autres, les ſermens uſités en pareil cas, & monta pour cet effet ſur la tribune aux harangues, ſelon qu'il s'étoit pratiqué durant le gouvernement Républicain.

On a déjà remarqué qu'il avoit diſſipé les tréſors immenſes, que Tibere avoit laiſſés en mourant, & il n'y a pas lieu de s'en étonner. Tout ce qu'il imaginoit de plus étrange & de plus outré, étoit ce qui le charmoit davantage. C'étoient des parfums d'un grand prix prodigués ſans aucun ménagement, des perles précieuſes diſſoutes dans du vinaigre pour être enſuite avalées, des tables couvertes de pains & de viandes d'or, des ſommes conſidérables jettées pendant pluſieurs jours de ſuite au peuple, & livrées au pillage. Il dépenſa en un ſeul repas, dix millions de ſeſterces, qui reviennent à douze cens cinquante mille livres de notre monnoie. Il fit conſtruire des vaiſſeaux de bois de cedre, dont les poupes étoient enrichies de pierreries, & les voiles teintes en diverſes couleurs, avec des bains, des portiques, des ſalles à manger très-ſpacieuſes, & ce qui eſt ſingulier, des vignes & des arbres fruitiers. L'uſage de ces vaiſſeaux étoit de le promener le long des côtes de la Campanie. Quant aux maiſons de plaiſance, qu'il fit bâtir pour ſon amuſement, la difficulté ayoit pour lui des attraits ; & lui dire qu'une entrepriſe étoit impoſſible, c'étoit lui en inſpirer le déſir. Il exécuta en effet des ouvrages ſurprenans. On parle de môles jettés en avant dans une mer profonde & en tems orageux, de grandes maſſes de rocher raſées, de vallons exhauſſés au niveau des montagnes, de ſommets de montagnes applanis ; le tout avec une diligence incroyable, parce qu'il y alloit de la vie pour les entrepreneurs à manquer d'un inſtant le terme preſcrit.

Ce même goût pour l'extraordinaire & le merveilleux, lui fit naître l'idée de percer l'iſthme de Corinthe, de bâtir une ville ſur le ſommet des Alpes, de rétablir à Samos le palais de Polycrate & autres projets pareils, qui avoient beaucoup d'éclat avec peu d'utilité. Suétone ne cite qu'un ſeul ouvrage vraiment utile, qui ait été entrepris par ce Prince. C'eſt un aquéduc, qu'il laiſſa imparfait. Joſephe fait mention d'un port, qu'il vouloit faire près de Rhege, pour recevoir les vaiſſeaux, qui apportoient le bled d'Alexandrie. C'étoit un deſſein avantageux & bien entendu, mais qui n'eut point d'exécution. Il procura néanmoins à Rome une décoration réelle, en y tranſportant d'Égypte à grands frais un obéliſque, que l'on y voit

Digitized by Google

encore aujourd'hui dans la place de Saint Pierre. Les obéliſques étoient chez les Égyptiens, des monumens religieux & conſacrés au Soleil. Peut-être Caligula vouloit-il faire ſervir celui dont il s'agit, au culte ſacrilege qu'il exigeoit pour lui-même.

Caligula, ayant épuiſé le tréſor par ſes dépenſes inſenſées, chercha dans les rapines & dans la cruauté le remede au mauvais état de ſes finances. Il exerça toute ſorte d'avanies & de vexations, ſoit à l'égard du public, ſoit contre les particuliers. Il établit des impôts exceſſifs & inouis, qu'il faiſoit lever par les tribuns & les centurions des cohortes Prétoriennes. Perſonne n'en fut exempt. Il n'y avoit rien qui ne payât quelque droit. Les procès, les gains des porte-faix, ceux des femmes proſtituées, les mariages mêmes étoient ſoumis à des taxes. Une circonſtance fort étrange de l'établiſſement de ces impôts, c'eſt qu'il les faiſoit lever ſans publication préalable. L'ignorance produiſoit néceſſairement une infinité de contraventions, qui étoient punies par confiſcations ou par amendes. Enfin, forcé par les cris de la multitude, Caligula fit afficher ſon ordonnance, mais en un lieu ſi incommode & en caractères ſi menus, que perſonne ne pouvoit la lire. Une ruſe ſi baſſe étoit digne d'un Prince, qui trompoit au jeu. Mais, que dire & que penſer d'un lieu de proſtitution établi dans ſon palais pour jouir du produit de cet infame commerce ? Caligula outroit tous les vices. Il aimoit l'argent à la fureur, juſqu'à marcher pieds nuds & ſe rouler ſur les monceaux d'or & d'argent, qu'il avoit amaſſés par ſes rapines.

La folie, l'indécence, l'injuſtice des procédés de Caligula paſſent toute imagination. Tout ce que l'on peut faire, c'eſt d'y ajoûter foi ſur les témoignages des graves Hiſtoriens, qui nous en ont tranſmis la mémoire. C'eſt ainſi, par exemple, que Caligula mit très-communément en uſage un expédient, que l'on ne devineroit pas dans un Empereur Romain pour faire de l'argent. Ce fut de ſe conſtituer marchand de toutes ſortes de choſes, & de vendre à un prix exorbitant. On achetoit forcément & à regret; & ſouvent des citoyens illuſtres, qui craignoient que leurs richeſſes n'irritaſſent la cruelle avidité du Prince, perdoient à deſſein par des marchés ruineux de cette eſpèce une partie de leur bien, pour pouvoir conſerver l'autre avec leur vie.

Les chicanes, que Caligula ſuſcitoit à toutes ſortes de perſonnes, pour en extorquer de l'argent, ſont infinies. Il abrogeoit les privileges accordés par ſes prédéceſſeurs, pour les faire acheter de nouveau. Il accuſoit d'avoir donné de fauſſes déclarations de leurs biens, ceux qui s'étoient enrichis depuis le dernier cens; & il leur faiſoit porter la peine de ce prétendu crime, qui étoit la confiſcation. Il envahiſſoit les teſtamens ſur les plus légers prétextes. Ainſi, il fit ordonner par le Sénat, que tous ceux qui avoient eu deſſein

Digitized by Google

de faire des legs à Tibere, fussent obligés de laisser les mêmes sommes à Caligula. Ce décret contenoit une clause remarquable, & qui prouve bien qu'une si violente tyrannie n'anéantissoit pas la constitution républicaine de l'État. Comme la loi Papia Poppeia annulloit toute disposition testamentaire faite au profit de ceux, qui n'avoient ni femme ni enfans, & que Caligula étoit actuellement dans le cas, le Sénat donna au Prince une dispense de la loi. Caligula s'appropria aussi les successions des gens de guerre, & cassa comme infectés du vice d'ingratitude, les testamens de tous les anciens Centurions, qui, depuis le triomphe de Germanicus son pere, n'avoient point fait l'Empereur leur héritier. Il vouloit être, à proprement parler, l'héritier universel de tous les citoyens; & pour s'emparer d'une succession, il lui suffisoit qu'il se trouvât quelqu'un, qui dît que le mort avoit voulu laisser son bien à César. Il avoit soin de s'enter lui-même sur toutes les familles riches par des adoptions badines; & employant un style de prétendues caresses, il appelloit les personnes, dont il vouloit envahir les biens, ses pere & mere, ou ses grand-pere & grand-mere, selon leur âge. En conséquence, il falloit que ces personnes le missent sur leur testament; & si elles continuoient de vivre, il les accusoit de se moquer de lui, & il y en eut plusieurs, à qui il envoya des pâtisseries ou confitures empoisonnées.

Comme la plûpart des moyens, qu'employoit Caligula pour avoir de l'argent, exigeoient souvent des procédures, ce Prince s'en rendoit seul juge. Et avant que de prendre séance pour connoître de ces sortes d'affaires, il déterminoit la somme à laquelle il vouloit faire monter le produit de son audience, & ne se levoit point qu'il n'eût son compte. Il ne lui falloit pas pour cela un long tems. Le délai ne lui convenoit pas. Il condamna un jour par un seul jugement quarante accusés de divers crimes. Après ce bel exploit, il alla tout glorieux trouver Césonia, à laquelle il se vanta de la somme considérable, qu'il avoit gagnée pendant qu'elle faisoit sa méridienne. Quelquefois même, il ne cherchoit point ces ombres légeres de formalités. Un jour qu'il jouoit aux dés, il se leva brusquement, chargeant son voisin de jouer en sa place, & s'étant avancé dans le vestibule, il fit arrêter deux riches Chevaliers Romains, qui passoient par hazard, confisqua leurs biens, & revint ensuite à son jeu, en disant qu'il n'avoit jamais eu le dés plus favorable. On rapporte un autre trait fort semblable à celui-là, du tems que Caligula étoit dans les Gaules; mais, ce second trait est encore plus atroce. Il jouoit, & l'argent lui manquoit, il se fit apporter le registre public, qui contenoit tous les noms des habitans des Gaules, avec l'estimation de leurs biens. Il condamna à mort un nombre de Gaulois des plus riches, & dit ensuite à ceux qui jouoient avec lui. » Vous

Digitized by Google

» me faites pitié. Vous vous bat-
» tez long-tems pour une petite
» quantité de ſeſterces, & moi je
» viens d'en gagner en un inſtant
» ſix cens millions. «

Les accuſations pour cauſe de prétendus crimes de leze-majeſté, étoient l'invention la plus commode pour livrer à la merci des Empereurs & les perſonnes & les biens de tout ce qu'il y avoit de plus illuſtre dans Rome. Caligula avoit aboli ces odieuſes pourſuites, lorſqu'il croyoit avoir beſoin de ſe concilier l'amour de la nation; mais, il les rétablit pendant l'année de ſon ſecond Conſulat, & cela avec un éclat qui répandit la terreur & la conſternation dans toute la ville. Il fit dans le Sénat un grand éloge de Tibere, lui qui juſques-là avoit toujours pris plaiſir, & à le décrier lui-même, & à entendre les autres, en dire toute ſorte de mal. Il prétendit que les Sénateurs étoient coupables de s'être donné une telle liberté. » Car
» pour moi, qui ſuis Empereur,
» diſoit-il, cela m'eſt permis. Mais
» pour vous, c'eſt un attentat,
» qui viole le reſpect, que vous
» devez à la mémoire de celui,
» qui a été votre chef & votre
» Prince. « Il leur prouva qu'ils étoient d'autant plus en faute, qu'ils avoient tous pris part, ou comme accuſateurs, ou comme témoins, ou comme Juges, aux cruautés qu'ils reprochoient à Tibere. Il leur mit devant les yeux l'inconſéquence de leur conduite, en ce qu'ils avoient loué ce Prince vivant, & qu'ils le blâmoient après ſa mort. » C'eſt ainſi, ajoû-
» toit-il, que vous avez enflé &
» gâté Séjan par vos flatteries, &
» qu'enſuite vous l'avez tué. Je
» comprends ce que cette inéga-
» lité dans vos jugemens m'an-
» nonce par rapport à moi-mê-
» me, & je vois que je n'ai rien
» de bon à attendre de vous. «

Caligula introduiſit enſuite Tibere, qui lui adreſſoit la parole, & qui approuvoit ſon diſcours en ces termes: » Rien n'eſt mieux
» dit que ce que vous avez dit,
» Caligula; rien n'eſt plus vrai.
» Ainſi, n'aimez aucun de ces
» hommes-là, n'en épargnez au-
» cun; car, ils vous haiſſent tous,
» ils vous ſouhaitent tous la mort,
» & s'ils le peuvent, ils vous
» tueront. Ne ſongez donc à leur
» faire aucun bien, & s'ils mur-
» murent contre vous, ne vous
» en embarraſſez point. Mais que
» votre plaiſir & le ſoin de votre
» ſûreté ſoient votre unique ob-
» jet, & la ſeule regle de juſtice,
» que vous connoiſſiez. En ſuivant
» ces maximes, vous ne ſouffrirez
» aucun mal; vous jouirez de tous
» les agrémens poſſibles. De plus,
» ils vous honoreront & reſpecte-
» ront, ſoit de gré, ſoit de force.
» Si vous ſuivez le plan contrai-
» re, vous n'en tirerez aucune
» utilité réelle, & il ne vous en
» reviendra qu'une gloire vaine,
» accompagnée d'embûches ſous
» leſquelles vous ſuccomberez.
» Aucun des hommes n'obéit vo-
» lontiers. Ils font leur cour au
» plus fort, tant ils le craignent.
» S'ils croyent pouvoir le mépri-
» ſer impunément, ils ne man-
» quent pas l'occaſion de ſe ven-

Digitized by Google

» ger. « Politique déteſtable, qui n'établit la ſûreté du Prince que ſur l'oppreſſion des peuples, & qui, aux liens de l'affection & du devoir, ſubſtitue la terreur & la violence, & conſéquemment une inimitié réciproque & implacable.

Après que Caligula eut débité ces maximes tyranniques, pour qu'on ne crût pas qu'elles lui fuſſent échappées par un mouvement ſubit & paſſager, il ordonna que le diſcours, qu'il venoit de prononcer fût gravé ſur une colonne d'airain. Il rétablit l'action de lezemajeſté, & ſortit enfin bruſquement du Sénat, & même de la ville, pour ſe retirer dans un fauxbourg. Perſonne, dans le Sénat, n'oſa ouvrir la bouche. Les Sénateurs, s'étant ſéparés, allerent répandre dans la ville, la nouvelle de ce terrible diſcours, qui rendoit tout le monde coupable; car, il n'y avoit aucun citoyen, qui n'eût mal parlé de Tibere. Le lendemain le Sénat ſe raſſembla, & embraſſa la reſſource des foibles, tâchant de déſarmer par la flatterie la férocité d'un Prince inhumain. On donna à Caligula les éloges, qu'il méritoit le moins, & qu'il auroit dû prendre pour des reproches, s'il n'eût pas été aveuglé par l'orgueil. On le loua comme ami du vrai, comme plein de douceur. Les Sénateurs ſe reconnoiſſoient redevables à ſa bonté de n'avoir point perdu la vie. Ils ordonnerent que l'on ſacrifieroit à ſa clémence tous les ans à pareil jour que celui où il avoit lu le diſcours, qui les avoit inſtruits de leur devoir. Statue d'or, pompe ſolemnelle, hymnes en ſon honneur, tout fut prodigué. Enfin, on lui décerna le petit triomphe, comme s'il eût vaincu des ennemis de la République. Toutes ces baſſeſſes du Sénat ne ſervirent pas de grand'choſe. La cruauté de Caligula, excitée d'ailleurs par le beſoin ainſi que par l'amour de l'argent, ſe porta aux plus grands excès. Il condamna lui-même ou fit condamner à mort par le Sénat, un très-grand nombre d'illuſtres perſonnages, dont les noms furent affichés publiquement par ſon ordre, comme s'il eût appréhendé que les exploits de ſa tyrannie ne fuſſent pas aſſez connus.

L'un des vices de Caligula, c'étoit d'être ſouverainement envieux dans tous les genres, & par rapport à toutes ſortes de perſonnes. Quoiqu'il mépriſât Séneque, cependant bleſſé du ſuccès qu'avoit eu un de ſes plaidoyers dans le Sénat, peu s'en fallut qu'il ne le fît mourir; & il ne ſe déſiſta de ce deſſein, que parce qu'on lui perſuada que celui, dont il ordonnoit la mort, périroit bientôt par une maladie de langueur, ſans que la violence s'en mêlât. La gloire même de ceux, que la mort avoit ſouſtraits à l'envie, ne laiſſoit pas de l'offuſquer & de lui être à charge. Il eut la penſée d'ôter de toutes les bibliotheques les ouvrages de Tite-Live & de Virgile. Il n'y a pas juſqu'à Homère qu'il n'attaquât, & dont il ne ſouhaitât de détruire les poëſies, demandant pourquoi il n'auroit pas la même liberté & les

Digitized by Google

mêmes droits que Platon, qui avoit banni ce Poëte de sa République. Il n'étoit pas plus favorable aux Jurisconsultes, qu'aux Poëtes & aux Orateurs; & il se vanta plusieurs fois d'abolir entièrement l'usage de la Jurisprudence, qui florissoit dans Rome avec un très-grand éclat. C'étoit un projet bien digne d'un Prince, qui, renversant toutes les loix, devoit haïr une étude destinée à les interpreter & à en inspirer l'amour & le respect.

Les statues des Hommes illustres, protégées par Auguste & rassemblées par ce judicieux Prince dans le champ de Mars, éprouverent la malignité de Caligula. Il les renversa toutes, & défendit qu'on en érigeât aucune à l'avenir sans sa permission. Il dépouilla les anciennes familles des symboles, qui les distinguoient & qui leur servoient comme de titres de noblesse. Il interdit aux Torquatus le hausse-col, aux Cincinnatus les cheveux frisés en boucles, aux Pompées le surnom de Grand. Tout éclat, même celui des habillemens, blessoit ses yeux, & lui rendoit les personnes odieuses. Il avoit mandé à Rome Ptolémée son cousin, fils de Juba roi de Mauritanie, & de Sélene fille d'Antoine & de Cléopâtre. Il le reçut d'abord très-bien. Mais, dans un spectacle, Ptolémée ayant malitieusement attiré les regards sur lui par l'éclat de la pourpre, dont il étoit vêtu, Caligula en conçut de la jalousie, commença par le reléguer, & le fit ensuite mourir. Enfin, sa basse envie ne distinguoit aucune condition, & s'acharnoit jusque sur les hommes d'un rang médiocre, ou même obscur, s'ils possédoient quelques avantages du corps ou de la fortune, en un mot, quelque chose que ce pût être qui les rendît remarquables. Un Gladiateur, du nombre de ceux qui combattoient de dessus un char accompagnés d'un esclave, qui leur servoit en même tems de cocher, donna un jour, en plein spectacle, la liberté à son esclave, parce qu'il avoit très-bien fait son devoir. En conséquence, le peuple se mit à battre des mains & à applaudir. Il n'en fallut point davantage pour irriter la phrénétique jalousie de Caligula. Il se leve, descend précipitamment les dégrés & s'en fuit, en criant que c'étoit une chose indigne, que le premier peuple de l'univers rendît plus d'honneur pour un objet frivole à un Gladiateur, qu'à son Empereur qui étoit présent.

S'il portoit envie au dernier des hommes, il se faisoit par le même principe un plaisir malin de fouler aux pieds tout ce qu'il y avoit de plus grand. Il souffroit que des Sénateurs, qui avoient passé par les plus hautes dignités, remplissent à son égard des ministères d'esclaves; qu'ils courussent vêtus de leurs toges à côté de son char dans un espace de plusieurs milles; que dans ses repas, ils se tinssent de bout, la serviette sur le bras, aux pieds du lit sur lequel il étoit couché. Au lieu de permettre que les Grands le baisassent à la bouche, comme c'étoit l'usage, il leur donna souvent à

baiser

Digitized by Google

baiſer la main, & quelquefois même le pied par une vanité puérile, & pour montrer les pierreries dont ſa chauſſure étoit couverte. Il faut avouer à ſa décharge, que la baſſeſſe des Sénateurs pouvoit contribuer beaucoup à nourrir ſon arrogance. Leur adulation alloit juſqu'à la plus ſervile indignité.

On pourroit donc partager le blâme de l'orgueil inſenſé de Caligula entre lui & les flatteurs, s'il ne l'eût pouſſé juſqu'à une cruauté monſtrueuſe, qui le portoit à ſe jouer de la vie des hommes, & à mettre ſon plaiſir dans les maux, que ſouffroient ſes ſemblables. C'étoit pour lui un paſſe-tems amuſant de faire déchirer des innocens à coups de fouet, & de les tourmenter par tous les ſupplices de la queſtion. Il ne traita pas ſeulement ainſi ſon chanteur favori, nommé Apelle, en qui il louoit la douceur de la voix dans les plaintes mêmes que lui arrachoit la douleur; mais encore Sext. Papinius, fils d'un conſulaire, Béliénus Baſſus ſon queſteur, & d'autres Sénateurs & Chevaliers, à pluſieurs deſquels il fit enſuite trancher la tête aux flambeaux, en ſe promenant dans ſes jardins. Souvent, pendant qu'il étoit à table, comme les autres ſe donnent le plaiſir de la muſique, il ſe donnoit celui de faire appliquer les accuſés à la queſtion, ou décoller des priſonniers par la main d'un ſoldat exercé à couper adroitement les têtes. Il déſira un jour de voir mettre en pieces & déchirer en morceaux un Sénateur tout vivant. Pour cet effet, il apoſta des miſérables, qui, lorſque celui qui leur étoit déſigné entroit au Sénat, ſe jetterent ſur lui en le traitant d'ennemi public, le percerent à coups de ſtylet, & le livrerent enſuite à d'autres, qui lui arracherent tous les membres. Caligula ne fut point ſatisfait qu'il n'eût vu les entrailles de cet infortuné, traînées dans les rues, & amaſſées en un tas ſous ſes yeux.

Le récit de ces barbaries fait horreur. Nous épargnons au Lecteur pluſieurs autres traits ſemblables, que l'on trouve dans Suétone & dans Séneque; mais, nous ne ſçaurions paſſer ſous ſilence certains mots de Caligula, qui, ſans effrayer l'imagination par des ſpectacles ſanglans, ne découvrent pas moins l'atrocité de ſon caractère. Tous les dix jours, il arrêtoit le rôle des priſonniers, qu'il condamnoit à mort, & il appelloit cela *appurer ſes comptes*. Il vouloit que ceux, qu'il faiſoit exécuter, fuſſent percés, & pour ainſi parler, lardés à petits coups redoublés; & ſon mot ordinaire étoit: *Frappe de façon qu'il ſe ſente mourir*. Un ancien Préteur étant allé, avec la permiſſion de l'Empereur, dans l'iſle d'Anticyre, pour y prendre de l'ellébore, & demandant à pluſieurs repriſes la prolongation de ſon congé, Caligula ordonna qu'on le tuât, *diſant que la ſaignée étoit néceſſaire à un homme, à qui un ſi long uſage de l'ellébore ne ſuffiſoit pas*. Souvent, après avoir fait mourir les enfans, il envoyoit ſur le champ égorger les peres, pour les délivrer, diſoit-il, d'un deuil amer, qui leur

rendroit la vie dure. Dans un grand repas, dont étoient les deux Conſuls, il ſe mit tout d'un coup à rire à gorge déployée. Les Conſuls lui demanderent le plus reſpectueuſement qu'il leur fut poſſible, ce qui lui inſpiroit ce mouvement ſubit de gaieté. *Je penſois*, répondit-il, *que d'un clin d'œil je puis vous faire maſſacrer l'un & l'autre.* Ses douceurs ordinaires, pour les femmes qu'il aimoit, étoient de leur dire en les careſſant: *Une ſi belle tête ſera abattue, dès que je le voudrai.* Étonné lui-même de la vivacité & de la conſtance de ſon amour pour Céſonia, il diſoit ſouvent, qu'il l'appliqueroit à la queſtion pour ſçavoir d'elle ce qui la rendoit ſi aimable.

Non content de faire périr en détail un ſi prodigieux nombre de particuliers, Caligula témoignoit ſouhaiter quelqu'une de ces calamités générales, qui emportent pluſieurs milliers d'hommes à la fois. Il obſervoit que le regne d'Auguſte étoit marqué par la défaite de Varus, celui de Tibere par la chûte de l'amphithéatre de Fidènes; & il ſe plaignoit qu'aucun déſaſtre pareil ne rendît le ſien mémorable. Il n'avoit pas à craindre que l'horreur, qu'il inſpiroit pour ſa perſonne, permît jamais d'oublier un monſtre tel que lui. Il imitoit, autant qu'il étoit en lui, les grandes calamités qui manquoient à ſon tems. C'eſt ainſi qu'il amena de deſſein prémédité la famine, en fermant les greniers publics. Se croyant offenſé par la multitude, en ce que dans les jeux du Cirque elle prenoit parti contre une faction qu'il favoriſoit, il donna ordre aux ſoldats, qui l'accompagnoient, de maſſacrer un très-grand nombre de ceux qui aſſiſtoient au ſpectacle. Et ce fut alors qu'il dit cette parole la plus forcenée qui ſoit jamais ſortie de la bouche d'un homme: *Plût aux dieux que le peuple Romain n'eût qu'une ſeule tête, qui pût être abattue d'un ſeul coup.*

Il n'eſt pas poſſible de rien ajoûter à l'idée, que de pareils traits donnent de Caligula. Il étoit fort ordinaire à ce Prince de mander les peres pour les rendre ſpectateurs du ſupplice de leurs fils; & l'un de ces infortunés ayant voulu s'excuſer de venir ſur ce qu'il étoit indiſpoſé, le barbare Empereur lui envoya une litière. Sous un Prince ſi cruel, l'exil étoit une grace; & il n'en laiſſoit pas même jouir ceux, qu'il y avoit condamnés. Il ſe perſuadoit qu'ils étoient trop heureux de vivre dans la liberté & dans l'abondance. Des criminels, ſelon lui, ne devoient pas avoir un ſort ſi doux. A cette penſée, ſe joignit un ſoupçon odieux, qui lui fut ſuggéré par la réponſe que lui fit un homme autrefois exilé par Tibere. Caligula, qui l'avoit rappellé, lui demandant ce qu'il faiſoit dans ſon exil: » Seigneur, lui répondit » ce courtiſan, j'ai ſans ceſſe fait » des vœux aux dieux, pour leur » demander ce que je vois arrivé; » que Tibere mourût, & que » vous devinſſiez Empereur. « Ce mot donna lieu à Caligula de juger, non ſans fondement, que

Digitized by Google

ceux qu'il avoit exilés, penſoient de même ſur ſon compte; & il envoya des ordres pour les maſſacrer tous, ou du moins ceux qu'il haiſſoit & craignoit le plus.

Les faits, qu'on vient de mettre ſous les yeux du Lecteur, n'appartiennent pas tous à l'année du ſecond conſulat de Caligula. Pluſieurs n'ont point de date certaine. La méthode de Suétone & de Plutarque, qui, ſans trop avoir égard à l'ordre des tems, réuniſſent ſous un ſeul point de vue tous les traits d'une même eſpèce, a de grands avantages pour mieux peindre. Mais, reprenons le fil des événemens par le pont, que Caligula fit conſtruire ſur la mer de Baies à Pouzzoles.

Ce Prince forma ce projet, ſoit par pure extravagance & par un fol amour pour les entrepriſes extraordinaires, ſoit pour imiter & ſurpaſſer Xerxès, qui avoit jetté un pont ſur le détroit, que nous appellons aujourd'hui le détroit des Dardanelles; ſoit enfin pour donner, par un ouvrage ſi grand & ſi difficile, une idée effrayante de ſa puiſſance aux Germains & aux habitans de la grande Bretagne, contre leſquels il méditoit alors les ridicules expéditions, dont nous parlerons bientôt. Suétone rapporte, d'après ſon grand-pere, qui lui citoit les gens de la cour de Caligula, un motif plus ſingulier. Il dit que lorſque Tibere penſoit à ſe déſigner un ſucceſſeur, & qu'il délibéroit entre ſes deux petits-fils, plus porté néanmoins d'inclination pour celui qui l'étoit par la naiſſance, l'aſtrologue Thraſylle l'aſſura qu'il n'arriveroit pas plus à Caligula de regner, que de traverſer à cheval le golfe de Baies. Ce fut donc, ſelon ce récit, pour vérifier la prédiction de l'Aſtrologue que Caligula entreprit ſon pont, qui étoit réellement un ouvrage merveilleux, s'il eût eu une fin utile. Le trajet de Baies à Pouzzoles eſt de près de cinq quarts de lieues. Dans cet intervalle, on établit ſur des ancres, depuis un rivage juſqu'à l'autre, une double rangée de bâtimens de charge, raſſemblés de tous les ports d'Italie, ou même conſtruits à neuf, parce qu'on n'en trouva pas un nombre ſuffiſant. Sur cette longue file de vaiſſeaux, on éleva une chauſſée de terre & de maçonnerie ſuivant le modele de la Voie Appia, avec des parapets aux deux côtés, & des hôtelleries d'eſpace en eſpace, où l'on avoit eu ſoin même d'amener de l'eau douce, qui ſortoit par des fontaines jailliſſantes.

Lorſque tout fut prêt, Caligula s'étant revêtu de la cuiraſſe d'Alexandre, qu'il avoit enlevée du tombeau de ce conquérant, & ayant mis par deſſus une caſaque militaire, toute de ſoie, relevée en or & toute brillante de quantité de pierreries, l'épée au côté, le bouclier à la main, & la couronne civique ſur la tête, ſacrifia d'abord à Neptune, à quelques autres divinités & en particulier à l'Envie, dont il craignoit les malignes influences, à cauſe de la grandeur de l'exploit par lequel il alloit ſe ſignaler. Enſuite, il entra à cheval ſur le pont; & ſuivi de nombreuſes troupes

Digitized by Google

d'infanterie & de cavalerie, armées comme pour un jour de bataille, il courut à bride abattue jusqu'à Pouzzoles, en attitude de combattant. Il y passa la nuit, pour se reposer de ses grandes fatigues; & le lendemain en habit de triomphateur, il monta sur un char attelé de chevaux fameux par bien des victoires gagnées dans les courses du Cirque. Il repassa ainsi le pont, faisant porter devant soi de prétendues dépouilles, & précédé de Darius, fils d'Artabane roi des Parthes, qui l'avoit donné en ôtage aux Romains. Après le char venoit sur des chariots toute sa cour, vêtue magnifiquement, les soldats à pied, en un mot toute la pompe d'un triomphe. Au milieu du pont étoit dressée une estrade, sur laquelle le triomphateur monta pour haranguer ses troupes, après un si bel exploit. Il commença par se combler lui-même d'éloges, comme ayant mis fin à la plus glorieuse entreprise qui fût jamais. Ensuite, il loua ses soldats, dont la valeur n'avoit été arrêtée, ni par les travaux, ni par les périls, & qui avoient traversé la mer à pied. Une si grande expédition méritoit des récompenses, & il leur distribua en effet de l'argent.

La fête fut terminée par un repas général. Caligula sur le pont, les officiers & les soldats dans des barques, se mirent à table & se remplirent de vin & de viandes pendant le reste du jour & toute la nuit, qui fut aussi claire que le plus beau jour. Car, non seulement le pont, mais toute la côte, qui forme un croissant en cet endroit, furent tellement illuminés, que l'on ne s'apperçut point de l'absence du Soleil. A la fin du repas, Caligula, qui s'étoit échauffé la tête par le vin pris avec excès, se procura un divertissement digne de lui, en jettant plusieurs de ses courtisans de dessus le pont dans la mer, & en coulant à fond un très-grand nombre de barques pleines de soldats & de peuple, qu'il attaquoit avec des vaisseaux armés d'éperons. Il y en eut de noyés. Quelques-uns même, qui s'accrochoient aux bâtimens, furent rejettés dans la mer à coups de croc & de rame. La plûpart néanmoins se sauverent, parce que la mer fut parfaitement calme; ce qui donna lieu à Caligula de s'enfler d'un nouvel orgueil, comme si Neptune, ayant peur de lui, n'avoit osé troubler ses plaisirs. Les dépenses insensées, que Caligula avoit faites pour ce pont, ayant achevé d'épuiser ses finances; sa ressource, ce furent les cruautés & les rapines. Mais, Rome & l'Italie depuis long-tems vexées ne pouvant suffire à son avidité, il prit le parti d'aller piller les Gaules, sous prétexte de porter la guerre chez les Germains. Le dessein de faire la guerre fut, comme on le juge aisément, le seul qu'il montra.

Une guerre à entreprendre demande des préparatifs. Caligula n'en fit aucun pour celle qu'il méditoit. S'étant transporté dans un fauxbourg de Rome, dans le dessein de s'y promener, ou, selon Suétone, étant allé visiter la

Digitized by Google

source du Clitumne en Ombrie, tout d'un coup il part pour la Gaule, bien accompagné de danseurs, de gladiateurs, de femmes, de chevaux propres à la course; mais sans avoir donné aucun ordre, ni pour assembler des troupes, ni pour faire amas de munitions de guerre & de bouche. Ce fut donc un mouvement prodigieux dans l'Italie & dans les provinces, soit de légions mandées précipitamment, soit de levées faites avec la dernière rigueur, soit de voitures pour le transport de provisions de toute espèce. Et afin qu'il ne manquât dès les préliminaires aucune sorte d'extravagance, Caligula fit ses marches tantôt si rapidement, que les soldats de sa garde étoient obligés, pour le suivre, de se décharger de leurs drapeaux, & de les mettre contre l'usage sur des bêtes de somme; tantôt avec tant de lenteur & de molleſſe, qu'il se faisoit porter en litière sur les épaules de huit esclaves, & ordonnoit aux peuples des villes voisines de sa route, de balayer les grands chemins, & d'y répandre de l'eau pour en abattre la poussiere.

Dès que Caligula se fut mis à la tête des huit légions, qu'Auguste avoit placées sur le Rhin, il affecta un excès de sévérité, qui n'avoit pour principe que le caprice ou un sordide intérêt. Il renvoya ignominieusement des lieutenans généraux, pour lui avoir amené trop tard les corps qu'ils commandoient. Il cassa d'anciens capitaines, dans la vue de les frustrer de la gratification, qu'il auroit été obligé de leur accorder, s'ils eussent achevé leur tems de service, & il réduisit à six mille sesterces la récompense des soldats vétérans.

Les Germains ne pensoient point à la guerre, & Caligula n'auroit eu garde d'en souhaiter une sérieuse. Il joua donc la comédie. Ayant ordonné que l'on fît passer le Rhin à quelques Germains de sa garde, qu'on les cachât dans un bois, & qu'ensuite on vînt lui donner avis, avec beaucoup de tumulte & de fracas, que l'ennemi approchoit, il part aussi-tôt, accompagné de ses courtisans & de quelque cavalerie Prétorienne. Il va dans le bois se saisir de ceux, qui s'y étoient cachés par son ordre; & tout glorieux d'un tel succès, il dresse des trophées sur le lieu, & s'en retourne ensuite aux flambeaux, blâmant beaucoup la lâche timidité de ceux, qui ne l'avoient pas suivi. Les compagnons de sa victoire furent récompensés par des couronnes d'une nouvelle espèce, qui portoient les images du Soleil, de la Lune & des Astres. Peu de tems après, Caligula renouvella le même jeu. Il fit emmener de jeunes ôtages de l'école où on leur enseignoit les lettres, & leur laissa prendre de l'avance. Averti de leur prétendue fuite, il quitte la table pour courir après eux, & les ayant aisément atteints, il les ramene chargés de chaînes. Après quoi, reprenant son repas, il consola & encouragea ceux, qui partageoient avec lui de si fatiguantes expéditions. *Soûtenez-vous par*

Digitized by Google

votre conſtance, leur diſoit-il, empruntant les paroles, que Virgile met dans la bouche d'Énée, *& réſervez-vous pour de meilleurs tems.* Il eut auſſi la folie d'envoyer à Rome des lettres foudroyantes contre le Sénat & contre le peuple, qui, pendant que leur Empereur étoit aux mains avec les ennemis, & couroit tant de hazards, ſe livroient aux divertiſſemens, & goûtoient tranquillement les plaiſirs de la table, du Cirque & des théatres.

De pareils propos convenoient fort mal à un lâche tel que Caligula. Perſonne ne craignoit plus que lui, juſqu'à l'ombre du danger. Un jour qu'il étoit au de-là du Rhin, comme il traverſoit en voiture un défilé fort étroit, où les troupes qui l'accompagnoient, étoient forcées de ſerrer leurs rangs; quelqu'un dit que le trouble & le déſordre ſeroient grands, ſi l'ennemi venoit ſubitement à paroître. Auſſi-tôt, Caligula tout effrayé monte à cheval & regagne les ponts; & les ayant trouvés embarraſſés par les bagages & par la multitude des valets de l'armée, il ſe fit porter de main en main par-deſſus les têtes, & ne ſe crut en ſûreté que lorſqu'il ſe vit en païs ami. Dans une autre occaſion, ſoit qu'il fût encore dans le voiſinage du Rhin, ſoit depuis ſon retour à Rome, le bruit s'étant répandu que les Germains prenoient les armes, & ſe préparoient à entrer ſur les terres de l'Empire, l'unique reſſource de Caligula étoit la fuite. Il en faiſoit les préparatifs. Il ſongeoit à équiper une flotte pour ſe retirer en Orient; & il ne ſe conſoloit que par la penſée qu'au moins les provinces d'Outremer lui reſteroient, ſi les Germains vainqueurs paſſoient les Alpes, comme avoient fait autrefois les Cimbres, & qu'ils priſſent Rome, comme les Gaulois. Telle étoit la bravoure de Caligula, tels furent ſes exploits contre les Germains.

L'année ſuivante, Caligula tourna ſes vues du côté de la grande-Bretagne, d'où étoit venu ſe remettre entre ſes mains un Prince nommé Adminius. Ç'avoit été pour lui une conquête, & il en écrivit à Rome dans les termes les plus faſtueux, comme ſi toute l'iſle eût reconnu ſes loix. Pour mettre la dernière main à une entrepriſe ſi heureuſement commencée, ayant réuni toutes ſes forces, au nombre de deux cens, ou même, ſelon quelques-uns, deux cens cinquante mille combattans, il marcha vers l'Océan, rangea toute ſon armée ſur la côte, & montant une galere à trois rangs de rame, il s'avança à quelque diſtance de la mer, & revint au rivage. Alors, il donne le ſignal de la bataille, fait ſonner les trompettes, & tous ces grands préparatifs ſe terminent à ordonner à cette multitude de guerriers de ramaſſer les coquillages, dont le rivage étoit couvert, & que Caligula appelloit des dépouilles de l'Océan, dignes d'être portées au Capitole & au palais impérial. Pour monument de ſa victoire, il voulut qu'on érigeât une tour, qui ſervît de phare aux vaiſſeaux pour diri-

Digitized by Google

ger leur course; & croyant aussi devoir récompenser ses soldats, il leur distribua cent deniers par tête; libéralité, qui passeroit aujourd'hui pour considérable, mais que les profusions des Empereurs Romains envers les soldats donnoient lieu de regarder comme une mesquinerie; ensorte que Suétone traite de propos ridicule ce que dit Caligula, en congédiant l'assemblée après cette largesse: *Allez, camarades, allez vous réjouir. Vous voilà riches.*

Il s'étoit fait proclamer sept fois *Imperator* durant le cours de ses deux expéditions; & pour mettre le comble à sa gloire militaire, il ne lui falloit plus que le triomphe. Près de partir pour l'aller célébrer à Rome, il forma le dessein, aussi insensé que barbare, de massacrer entièrement les légions de Germanie, qui, vingt-cinq ans auparavant, s'étoient révoltées sur la nouvelle de la mort d'Auguste, & qui avoient assiégé Germanicus son pere & lui-même encore enfant. On eut bien de la peine à le détourner de cette horrible résolution; mais, il s'opiniâtra à vouloir les décimer. Il les assembla pour cela sans armes, & les fit environner de cavalerie. Les soldats, ayant deviné sa pensée, commencerent à défiler secrétement par différens endroits, pour aller reprendre leurs armes & se mettre en défense. Caligula eut peur, & laissant l'assemblée, il s'enfuit précipitamment, & retourna à Rome pour y décharger sa colère & sa cruauté sur le Sénat, qui n'avoit point d'armes à lui opposer. Mais, avant que de l'y suivre, il faut placer ici ce que Dion nous apprend des vexations & des cruautés par lesquelles, pendant son séjour dans les Gaules, il se rendit aussi terrible aux sujets de l'Empire & aux citoyens, qu'il s'étoit fait mépriser des étrangers & des ennemis. Les Gaulois étoient riches, & Caligula venoit dans le dessein de les dépouiller. Les peuples & les particuliers furent soumis à des taxes sous le nom spécieux de don gratuit. Il condamnoit à mort sur le plus léger prétexte, tous ceux qu'on lui dénonçoit; & s'emparant de leurs biens par confiscation, il les vendoit lui-même, suivant ce qu'il avoit déjà pratiqué à Rome, & les portoit ainsi à un prix exhorbitant.

Une conjuration, qui se trama dans le même tems, c'est-à-dire, dans l'intervalle entre ses deux expéditions, sur le Rhin & du côté de l'Océan, lui donna lieu de répandre le sang le plus illustre de Rome, & de s'enrichir d'un nouveau butin. Nous avons peu de lumières sur cette conjuration. Quoique Dion semble l'avoir regardée comme imaginaire, il paroît par quelques mots de Suétone & de Tacite, qu'elle fut réelle, & que les chefs étoient Lentulus Gétulicus, qui commandoit depuis dix ans les légions de la haute Germanie, & M. Lépidus. Le complot ayant été découvert, il en coûta la vie à ceux qui en avoient été les Auteurs. Caligula envoya à Rome, & fit consacrer dans le temple de Mars vengeur, trois poignards avec une Inscrip-

Digitized by Google

tion qui marquoit qu'ils avoient été deſtinés pour l'aſſaſſiner.

On peut rapporter à cette circonſtance les exécutions & les maſſacres, par leſquels Dion accuſe ce Prince d'avoir diminué conſidérablement le nombre de ſes ſoldats. Lentulus Gétulicus étoit fort aimé des troupes, qu'il gouvernoit avec une indulgence exceſſive. Il y a lieu de croire que beaucoup d'officiers & de ſoldats entrerent dans le complot d'un Général qu'ils chériſſoient, & furent enveloppés dans ſa diſgrace. Les ſœurs de Caligula, Agrippine & Julie, furent auſſi ſoupçonnées d'avoir eu connoiſſance de la conſpiration; & la choſe eſt très-probable, au moins en ce qui regarde Agrippine, dont les liaiſons de débauche avec M. Lépidus eurent, ſelon Tacite, l'ambition pour principe. Ce qui eſt certain, c'eſt que Caligula les jugea coupables, & les traita comme telles. Il écrivit contr'elles au Sénat dans les termes les plus outrageans. Il divulga tous leurs déſordres. Il les relégua dans l'iſle Ponce. Il les menaça même de la mort, diſant qu'il n'avoit pas ſeulement des iſles en ſon pouvoir, mais des épées. Plus irrité contre Agrippine en particulier, il voulut qu'elle portât entre ſes bras, durant tout le voyage des Gaules à Rome, l'urne qui contenoit les cendres de M. Lépidus. Il abolit tous les honneurs, qui avoient été décernés à ſes ſœurs, & il défendit que l'on en déférât jamais à aucun de ſes proches. Pluſieurs perſonnages illuſtres furent accuſés & condamnés dans Rome pour cauſe de complicité d'intrigues, ſoit avec les Princeſſes, ſoit avec les chefs de la conjuration. On força des Préteurs & des Édiles d'abdiquer leurs charges, pour leur faire enſuite leur procès. Parmi ceux qui furent impliqués dans cette affaire, Dion ne nomme que Sofonius Tigellinus, exilé alors comme coupable d'adultere avec Agrippine, & depuis préfet du Prétoire ſous Néron.

Les biens d'Agrippine & de Julie ayant été confiſqués, Caligula fit tranſporter en Gaule leurs meubles, leurs joyaux, leurs eſclaves, & tout ce qui leur avoit appartenu, pour en tirer le profit par une vente publique, à laquelle il préſida en perſonne. Le gain, qu'il y fit, devint pour lui une amorce, qui l'engagea à mettre pareillement en vente tout ce que nous appellerions meubles & joyaux de la couronne. Il ſe les fit apporter dans les Gaules avec tant de précipitation, qu'il donna ordre que l'on prît pour le tranſport juſqu'aux voitures publiques & aux chevaux des meûniers; de façon que le pain manqua dans Rome, & que pluſieurs plaideurs perdirent leurs procès par défaut, ne trouvant point de commodités pour venir comparoître au jour de l'aſſignation. Dans la vente qu'il en fit, il n'eſt point de fraude, ni de bas artifice de petit marchand, qu'il n'employât pour en hauſſer le prix. Il taxoit davantage ceux, qui craignoient d'y mettre trop d'argent. Il témoignoit ne ſe défaire qu'à regret de

Digitized by Google

choſes précieuſes, auxquelles il avoit une grande attache. Il faiſoit valoir chaque piece par les noms fameux de ceux, qui en avoient été poſſeſſeurs. *Ceci*, diſoit-il, *a appartenu à mon pere. Voici qui me vient de mon ayeul. Ce vaſe eſt Égyptien. Il a ſervi à Antoine. C'eſt un monument de la victoire d'Auguſte.* Par cette indigne manœuvre, aidée de la terreur de la ſouveraine puiſſance, il tira des Gaulois de prodigieuſes ſommes d'argent.

Caligula n'en devint pas plus riche. Il diſſipoit avec profuſion ce qu'il avoit amaſſé par toutes ſortes de voies tyranniques. L'entretien de ſon armée emportoit des frais immenſes; & ſes prodigalités ordinaires avoient toujours leur cours, que rien ne retardoit. En outre il donna à Lyon des jeux, dont la dépenſe fut énorme. C'eſt à ces jeux, qu'il établit ce combat célebre d'éloquence Grecque & Latine, dont les loix étoient ſi rigoureuſes.

Les prétendus exploits de Caligula contre les Germains, la conjuration découverte, étoient des événemens, auxquels le Sénat ne pouvoit ſe diſpenſer de paroître s'intéreſſer avec vivacité. On dreſſa un décret le plus flatteur qu'il fut poſſible, & qui, entr'autres honneurs, déféroit à Caligula le petit triomphe. Pour lui porter ce décret, on ordonna une députation, compoſée de Sénateurs tirés au ſort ſelon l'uſage, ſi ce n'eſt que l'on crut convenable d'y faire entrer, nommément & par diſtinction, Claude oncle du Prince. Jamais députation ne fut plus mal reçue. La bizarrerie de Caligula le rendoit intraitable; & l'on ne ſçavoit comment s'y prendre pour lui plaire. Si les honneurs qu'on lui décernoit, n'égaloient pas l'idée qu'il avoit de ſon mérite, il ſe croyoit mépriſé. Si on les portoit au dégré le plus haut, il s'en offenſoit encore, comme d'un acte de ſupériorité exercé par le Sénat à ſon égard. Il trouvoit mauvais que cette compagnie ſe crût capable de décorer & de relever ſon Empereur. C'étoit, ſelon lui, diminuer ſa puiſſance, & non pas augmenter ſes honneurs. Dans l'occaſion dont il s'agit, il fut choqué en particulier de ce qu'on lui envoyoit ſon oncle, comme ſi on l'eût pris pour un enfant, qui eût beſoin de tuteur. Il fit donc rebrouſſer chemin à une partie des députés, avant même qu'ils euſſent mis le pied dans les Gaules, les traitant d'eſpions. Ceux, qui eurent permiſſion de venir juſqu'à lui, n'éprouverent qu'inſultes & affronts. Il auroit tué Claude, s'il n'eût eu pour cet oncle imbécille un ſouverain mépris, & quelques-uns ont dit qu'il le fit jetter tout vêtu dans la rivière.

Ce fut ſans doute dans le mouvement de colère, qui le tranſportoit alors, qu'il défendit ſous peine de mort aux Sénateurs de rien délibérer ni ſtatuer touchant les honneurs qui lui étoient dûs. Il paroit que la vraie cauſe de ſon dépit venoit de ce qu'ils ne lui avoient déféré que le petit triomphe, pendant que le grand lui

Digitized by Google

ſembloit encore au-deſſous de ce qu'il méritoit. Cependant, l'année s'étant écoulée, Caligula fit à Lyon la cérémonie de la priſe de poſſeſſion de ſon troiſième Conſulat, dans lequel il n'eut point de Collegue, parce que celui, qu'il avoit déſigné pour être Conſul avec lui, étant mort dans les derniers jours de Décembre, il ne put en être averti aſſez tôt pour lui donner un ſucceſſeur. La terreur étoit ſi forte & ſi vive parmi tout ce qu'il y avoit de grand dans Rome, qu'il ne ſe trouva perſonne, qui oſât convoquer le Sénat pour le premier Janvier. Caligula ſeul conſul étant abſent, il appartenoit aux Préteurs de remplir toutes les fonctions du Conſulat. Les Tribuns du peuple avoient par leur charge le droit de convoquer le Sénat. Mais, aucun ni des Préteurs ni des Tribuns, ne voulut paroître avoir remplacé l'Empereur.

L'uſage des étrennes avoit été pratiqué avec bonté par Auguſte. Tibere le négligea par hauteur. Caligula le rétablit par intérêt. Il exigeoit des préſens conſidérables, ſur tout depuis qu'il ſe fut déclaré le pere de l'enfant né de Céſonia. Alors, il s'annonça nettement pour pauvre. Il ſe plaignit d'avoir à porter les charges, non ſeulement d'Empereur, mais de pere de famille; & ſous ce prétexte, les contributions, les taxes, les étrennes furent pouſſées à des ſommes immenſes.

Ce fut cette année, la quarantième de J. C., que Caligula fit ſon expédition contre la grande-Bretagne, de la manière dont on l'a racontée, par anticipation. Il crut alors être parvenu au faîte de la gloire, & il ne fut plus occupé que des préparatifs de ſon triomphe. Il écrivit à ſes Intendans de lui en préparer un, le plus ſuperbe que l'on eût jamais vu, mais ſans y dépenſer beaucoup du ſien; ce qui leur devoit être très-facile, puiſqu'ils avoient droit ſur les biens de tous les hommes. Il ſe chargea lui-même du ſoin d'amaſſer les captifs, qui devoient en orner la pompe. Il n'avoit en ſon pouvoir que quelques transfuges & un très-petit nombre de priſonniers, envoyés apparemment par Galba, qui, ayant ſuccédé à Gétulicus, avoit réprimé heureuſement les courſes, entrepriſes par les Germains ſur les païs ſitués en de-çà du Rhin. Pour groſſir ce nombre, Caligula y ajoûta des Gaulois, choiſiſſant les plus beaux hommes & les plus hauts de taille, ſans épargner les premiers mêmes de la nation. Il les contraignit de ſe teindre les cheveux en blond, de les laiſſer croître, d'apprendre quelques mots de la langue Germanique, & de ſe donner des noms barbares, afin qu'ils puſſent paſſer pour Germains. Il fit auſſi tranſporter à Rome par terre, au moins quant à une grande partie du chemin, les galeres à trois rangs de rames, ſur leſquelles il étoit entré dans l'Océan, & il n'oublia pas les coquilles ramaſſées ſur le rivage.

Ce triomphe, dont Caligula ſe faiſoit une ſi flatteuſe idée, n'avoit point été décerné par le Sé-

Digitized by Google

nat, qui s'étoit bien donné de garde d'enfreindre les derniers ordres, qu'il avoit reçus. Ce n'étoit point l'intention de Caligula d'être si ponctuellement obéi en cette matière. Toujours en contradiction avec lui-même, après avoir défendu au Sénat de lui décerner aucun honneur, il se plaignit de l'injustice de cette compagnie, qui le privoit d'un triomphe si légitimement acquis, & il partit pour Rome, ne respirant que menaces & que vengeance. Dès qu'on le sçut en disposition de revenir, le Sénat allarmé voulut conjurer la tempête, en lui envoyant des députés pour lui témoigner l'impatience avec laquelle on désiroit son retour, & le prier de se hâter. *Je viendrai*, répondit-il, en mettant la main sur la garde de son épée; *oui je viendrai, & celle-ci avec moi.* Il tint un semblable langage dans une déclaration qui fut portée à Rome par son ordre pour annoncer son retour. Il disoit qu'il revenoit pour ceux qui souhaitoient sa présence, c'est-à-dire, pour l'ordre des Chevaliers & pour le peuple; mais qu'à l'égard du Sénat, il ne se considéroit plus ni comme citoyen, ni comme Prince. Qu'étoit-il donc? Ennemi & tyran.

Après tant de bruit au sujet de ce triomphe, tant de préparatifs & de frais pour le célébrer magnifiquement, tant d'éclats d'indignation contre ceux, qui n'avoient pas eu assez d'empressement à le lui offrir, il y renonça, ou du moins le différa; & il entra dans Rome le 31 d'Août, jour de sa naissance, avec la pompe modeste de l'Ovation. Mais, une preuve qu'il n'avoit point renoncé à ses desseins sanguinaires, c'est qu'il défendit qu'aucun Sénateur sortît au-devant de lui. Nous ne voyons pas cependant qu'il ait accompli les menaces, dont on vient de faire mention. Il est probable qu'il rouloit dans sa tête quelque horrible projet, qui demandoit des arrangemens & du tems, & dont la mort trop prompte empêcha l'exécution; car, il ne vécut pas cinq mois entiers, depuis son retour à Rome. Suétone assure qu'il se proposoit d'abandonner absolument la ville, après avoir massacré préalablement les premiers du Sénat & de l'ordre des Chevaliers, & de se transporter d'abord à Antium, dont il aimoit beaucoup le séjour, & ensuite à Alexandrie, dont les habitans avoient mérité ses bonnes graces par leur empressement à lui rendre les honneurs divins. On trouva après sa mort deux mémoires, dont l'un avoit pour titre *l'Épée*, & l'autre *le Poignard*, avec des notes qui désignoient ceux, qu'il destinoit à la mort. On trouva même une grande caisse toute pleine de poisons de différens genres. Claude, son successeur, la fit jetter dans la mer; & l'on ajoûte qu'elle fut funeste à un grand nombre de poissons, que les flots apporterent morts sur le rivage.

C'est aussi à ces derniers tems de la vie de Caligula, que Dion rapporte les plus grandes extravagances de ce Prince, en ce qui

Digitized by Google

regarde la divinité qu'il s'attribuoit. Les Payens, pour qui tout étoit dieu, excepté Dieu même, s'accommodoient ſans beaucoup de peine aux caprices impies de leurs Princes. Il n'en fut pas de même des Juifs, qui, par leur oppoſition à ces honneurs ſacrileges, coururent de très-grands riſques. L'Intendant pour Caligula en Judée entreprit de faire élever ſubitement un autel en l'honneur de ce Prince, dans la ville de Jamnia. Il s'attendoit bien que les Juifs ne ſouffriroient pas cette profanation de leur païs, qu'ils regardoient comme une Terre ſainte, & conſacrée toute entière à Dieu. Ce qu'il avoit prévu, arriva. Les Juifs s'ameuterent & détruiſirent l'autel. Sur les plaintes, qui lui en furent portées, il en écrivit à Rome. Caligula, déjà prévenu contre la nation Juive, entra facilement dans les ſentimens, que l'on ſouhaitoit; & pour l'inſulte prétendue, qu'il avoit reçue des Juifs, il penſa que c'eût été une réparation inſuffiſante, que de relever l'autel détruit à Jamnia. Il voulut que l'on placât dans le ſanctuaire du temple de Jéruſalem, ſa ſtatue coloſſale, ornée des attributs de Jupiter Olympien. Et comme il ne comptoit pas ſur la docilité des Juifs, Pétronius, qui avoit ſuccédé à Vitellius dans le gouvernement de Syrie, eut ordre d'entrer dans la Judée, avec la moitié des troupes, qu'il commandoit, pour contraindre à l'obéiſſance un peuple trop mutin.

Pétronius, prévoyant une réſiſtance opiniâtre de la part des Juifs, voulut d'abord mander les premiers de la Nation, eſpérant les trouver plus traitables que la multitude, & la diſpoſer par eux à ſe ſoumettre. Il leur expoſa les ordres de l'Empereur, & leur repréſenta la néceſſité d'obéir, & les armées toutes prêtes à entrer dans leur païs. Sa tentative ne lui réuſſit pas. Loin de ſe prêter à ce qui leur étoit propoſé, les chefs du peuple Juif ne répondirent que par les marques de la plus amere douleur, fondant en larmes, s'arrachant les cheveux, & plaignant leur triſte vieilleſſe, qui les rendoit témoins d'un malheur, auquel ni eux ni leurs ancêtres n'avoient jamais rien vu de ſemblable. La nouvelle de ce qui ſe tramoit, fut bientôt répandue dans Jéruſalem & dans toute la Judée; & elle y produiſit un effet, qui ne paroîtroit pas croyable à quiconque ignoreroit le caractère de ce peuple & ſon attachement prodigieux à ſes loix. Des milliers de Juifs, hommes, femmes, enfans, quittent leurs demeures, déſertent les villes & les bourgades; & tous réunis par un même zele, ils ſe mettent en marche pour aller trouver Pétronius, & tâcher de l'attendrir ſur leur malheureux ſort. Leur troupe étoit ſi nombreuſe, qu'elle couvroit tout le païs comme une nuée; & le concert fut ſi ſubit, le deſſein ſi promptement exécuté, que le gouverneur Romain n'eut pas le tems d'aſſembler ſes forces, & ſe vit inveſti d'une multitude infinie, au moment qu'il s'y attendoit le

Digitized by Google

moins. Ils se prosternerent tous devant lui ; & lorsqu'il leur eut ordonné de se lever, ils se tinrent de bout, les mains derrière le dos, la tête couverte de poussière, les yeux baignés de larmes ; & l'un des Anciens lui adressa un discours si pathétique, qu'il en fut lui-même touché.

Cependant, l'on étoit dans la saison des semailles ; & personne ne pensoit à donner à la terre les façons, dont elle avoit besoin. Les campagnes demeuroient incultes, & le païs étoit menacé d'une famine. Il ne fut pas possible à Pétronius de lutter plus long-tems contre une résolution, qu'il voyoit unanime dans tout un grand peuple & absolument inébranlable. Sollicité encore par Aristobule, frere du roi Agrippa, & par plusieurs autres personnages, il cessa de presser les Juifs de se soumettre. Mais, il ne se crut pas permis de pousser plus loin la condescendance. Il ne promit rien à la multitude. Il ne voulut point consentir que l'on députât à l'Empereur ; & dans la lettre qu'il écrivit lui-même au sujet de cette affaire, il se garda bien d'appuyer sur les prieres & les instantes supplications du peuple Juif. Il rejetta le délai sur les ouvriers, qui travailloient à la statue, & qui, se proposant de faire un ouvrage achevé, avoient besoin de tems pour lui donner toute sa perfection. Malgré tous ces ménagemens, Caligula entra dans une étrange fureur, & envoya sur le champ de nouveaux ordres plus sévères que les premiers.

Cependant, le roi Agrippa, qui étoit alors à Rome, ne sçachant rien de tout ce qui se passoit en Judée, vint à son ordinaire faire sa cour à l'Empereur. Il fut effrayé de lire sur son visage les marques d'une colère, dont il s'imagina être l'objet, parce que les regards du Prince se portoient sans cesse sur lui. Il ne pouvoit en deviner la cause. Caligula ne le laissa pas long-tems dans le doute. » Vos admirables compatriotes, » lui dit-il, qui, seuls entre tous » les peuples de l'univers, refu- » sent de reconnoître la divinité » de Caligula, cherchent la mort. » Et ils la trouveront. J'ai ordon- » né que l'on mît la statue de » Jupiter dans leur temple ; en » conséquence, ils se sont séditieu- » sement attroupés, & désertant » le païs, toute la Nation s'est » réunie pour venir présenter une » prétendue requête, qui est une » vraie révolte contre mes or- » dres. « Il alloit en dire bien davantage, si Agrippa eût été en état de l'entendre. Mais, frappé comme d'un coup de foudre, le roi des Juifs tombe évanoui à la renverse. Il fallut le rapporter chez lui sans connoissance & presque sans vie. Ce Prince, quoique livré à l'ambition, aux délices & au faste, avoit néanmoins un respect sincère pour sa religion. L'amour de la patrie le touchoit ; & lorsqu'il fut revenu à lui-même, le premier usage qu'il fit de la liberté de son esprit, ce fut d'écrire à Caligula, & de lui demander grace pour sa malheureuse Nation.

Digitized by Google

Agrippa hazardoit beaucoup ; mais, ſon zele fut récompenſé par le ſuccès. Contre toute apparence, Caligula ſe laiſſa fléchir, & manda à Pétronius de ne rien innover par rapport au temple de Jéruſalem. Il ne fit pourtant juſtice qu'à demi. Si, dans toute autre ville que la capitale, ajoûtoit-il, il ſe trouve quelqu'un, qui veuille m'élever un autel, à moi ou aux miens, je vous ordonne de punir ceux qui s'y oppoſeroient, ou de me les envoyer. C'étoit retenir d'une main ce qu'il donnoit de l'autre, & inviter tous les Idolâtres mêlés avec les Juifs à les troubler par des profanations contraires à leur culte. Il fit plus. Capricieux & inconſtant, il revint au deſſein, qu'il avoit quitté. Il en remit ſeulement l'exécution au tems où il feroit le voyage d'Alexandrie ; & pour n'être point importuné d'avance par les plaintes & les clameurs des Juifs, il réſolut de les ſurprendre, en faiſant travailler ſecrétement dans Rome à une ſtatue, qu'il ſe propoſoit d'embarquer avec lui ſans éclat, & d'aller tout d'un coup placer lui-même dans le temple de Jéruſalem. En reprenant ſa première idée, il reprit auſſi toute ſon indignation contre Pétronius, qui, par ſes délais, avoit preſque fait échouer une affaire, qu'il avoit ſi fort à cœur ; & ſelon Joſephe, il lui écrivit en ces termes : » Puiſque l'or des Juifs a eu plus de » pouvoir ſur vous que le reſpect » dû à mes ordres, je vous conſtitue votre propre juge, & je » vous laiſſe le ſoin d'eſtimer » quelle peine vous méritez, à » moins que vous n'aimiez mieux » que je faſſe moi-même de vous » un exemple, qui ſerve à jamais » de leçon à quiconque ſeroit » tenté de négliger les ordres de » ſon Empereur. « Heureuſement pour Pétronius, le vaiſſeau par lequel venoit cette terrible lettre, fut trois mois en mer ; & lorſqu'il la reçut, il y avoit déjà vingt-ſept jours qu'il ſçavoit la mort de Caligula, qui avoit été tué dans cet intervalle ; ce qui arriva le 24 Janvier de l'année où il fut Conſul pour la quatrième fois, avec Cn. Sentius Saturninus. C'étoit alors l'an de Jeſus-Chriſt 41.

Il s'étoit déjà formé plus d'une conſpiration contre Caligula ; mais, ç'avoit été ſans ſuccès. Celle, qui réuſſit enfin à délivrer l'Empire de ce monſtre, eut pour auteur Caſſius Chéréa, tribun d'une cohorte Prétorienne. Pluſieurs perſonnages d'un ordre ſupérieur y prirent auſſi part, & entr'autres Valérius Aſiaticus, & Annius Vinicianus. L'exécution du complot fut fixée aux jeux Palatins, établis par Livie en l'honneur d'Auguſte, & qui devoient durer quatre jours. Pendant que ce ſpectacle raſſembleroit une foule infinie dans un eſpace étroit, on eſpéroit trouver le moment de tomber ſur Caligula ſans que ſes gardes puſſent le défendre. Les trois premiers jours de la fête, ou l'occaſion ne ſe préſenta pas, ou les conjurés manquerent de la ſaiſir. Caſſius Chéréa étoit au déſeſpoir. Il craignoit que ces longueurs

Digitized by Google

ne fissent éventer le secret, & que la gloire de tuer Caligula ne lui échappât. *Il s'enva*, disoit-il, *à Alexandrie. Quelqu'un assurément le tuera. Quelle honte pour nous, s'il ne périt pas par nos mains.* Il enflamma ainsi tous les cœurs; & on résolut déterminément d'attaquer Caligula le lendemain, qui étoit le dernier jour de la fête.

Les jeux se célébroient près du palais, ou dans le palais même; & comme le lieu étoit fort serré, il y avoit beaucoup de confusion. Les rangs n'étoient point distingués. Les Sénateurs, les Chevaliers, les gens du peuple, les hommes, les femmes, tous étoient assis pêle-mêle & sans aucun ordre. Lorsque Caligula fut arrivé, il commença par offrir un sacrifice à Auguste, & vint ensuite prendre sa place au spectacle. On remarqua que ce jour-là il fut plus gai & plus affable qu'à son ordinaire; & ses manières gracieuses surprenoient tout le monde. Il s'amusa beaucoup à voir le peuple piller les fruits, les viandes, les oiseaux rares, que l'on jettoit par son ordre dans tous les coins de l'assemblée. Il ne pensoit à rien moins qu'au danger qui le menaçoit de si près. Cependant, le complot commençoit à transpirer; & si Caligula n'eût pris soin de se faire détester, il auroit pu en être averti. Vatinius, Sénateur & ancien Préteur, assis au spectacle à côté de Cluvius, personnage consulaire, lui demanda s'il n'avoit rien appris de nouveau; & Cluvius lui ayant répondu qu'il n'avoit rien appris: *Sçachez donc*, lui dit Vatinius, *qu'aujourd'hui se représente la piece du meurtre du Tyran.* Cluvius l'entendit fort bien, & il lui recommanda de garder plus soigneusement un tel secret.

L'ouverture du spectacle s'étant faite dès le matin, on s'attendoit que Caligula sortiroit pour dîner, selon sa coûtume. C'étoit sur ce plan, que Cassius Chéréa s'étoit arrangé. Il avoit disposé ses amis sur le passage, assignant à chacun son poste. Néanmoins, il étoit déjà la septième heure du jour, ou une heure après midi, & Caligula ne sortoit point. Sentant son estomac encore chargé du souper de la veille, il délibéroit s'il ne resteroit point toute la journée sans interruption au spectacle, pour lequel il avoit une passion démesurée. Ce retardement inquiétoit beaucoup les conjurés, & tous ceux, qui avoient quelque connoissance du complot. Vinicianus, qui étoit assis près de l'Empereur, craignant que Cassius Chéréa ne s'impatientât, voulut se lever pour aller lui parler. Caligula le retint par la robe. Vinicianus s'arrêta & reprit séance. Mais, l'allarme étant trop vive pour lui laisser du repos, il se leva une seconde fois, & Caligula le laissa partir. Cassius Chéréa avoit en effet besoin d'être guidé par un bon conseil; car, suivant son caractère bouillant & impétueux, il pensoit à venir attaquer Caligula au milieu de l'assemblée. Dans ce moment, Asprénas, qui étoit aussi du secret, persuada à Caligula d'aller prendre le bain & quelque légere nourriture, pour revenir

Digitized by Google

enſuite plus gaiement au reſte du ſpectacle. Caligula ſe leva, & on ſe rangea pour faire place à l'Empereur. Les conjurés s'empreſſerent beaucoup d'écarter la foule, comme pour lui rendre le paſſage libre & aiſé ; mais, leur deſſein étoit de l'avoir ſeul au milieu d'eux.

Caligula étoit précédé de Claudius ſon oncle, de Vinicius ſon beau-frere, mari de Julie, & de Valérius Aſiaticus, & il étoit ſuivi de Paulus Arruntius. Les ayant quittés, il ſe détourna pour entrer dans une petite galerie voûtée, qui menoit aux bains, & où il trouva des enfans de naiſſance, venus d'Ionie & de Grece pour exécuter devant lui une danſe & chanter des hymnes à ſa louange. Peu s'en fallut qu'il ne retournât au théatre, par avidité de ſe donner ſur le champ ce plaiſir ; & il l'auroit fait, ſi le chef de cette jeune bande ne lui eût dit qu'il étoit tranſi de froid. Caſſius Chéréa prit ce moment pour le frapper. On ne convient pas des circonſtances. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il lui porta le premier coup, qui fut ſi rude, que Caligula en fut renverſé par terre. Comme il ſe débattoit en criant qu'il n'étoit pas mort, Cornélius Sabinus & les autres conjurés l'entourerent ; & s'animant mutuellement par le ſignal, dont ils étoient convenus, & qui étoit *redouble*, ils le percerent de trente coups, & le laiſſerent mort ſur la place. Dion aſſure qu'on lui donna encore pluſieurs coups après ſa mort ; & il ajoûte que quelques-uns des conjurés mangerent de ſa chair. S'ils furent capables d'une telle barbarie, c'étoient d'indignes vengeurs des cruautés de Caligula.

Ainſi périt ce malheureux Prince dans la vingt-neuvième année de ſon âge, après avoir régné trois ans dix mois & huit jours. Il eut le ſort, qu'il méritoit par ſes fureurs contre Dieu & contre les hommes. Il reconnut alors, dit Dion, qu'il n'étoit pas dieu, mais un foible mortel ; & après avoir ſouhaité que le peuple Romain n'eût qu'une tête, il éprouva que ce peuple avoit pluſieurs bras. Ceux, qui le tuerent, ſont ſans doute criminels, pour avoir attenté à la vie de leur Prince. Mais, Dieu, ſuivant la remarque de M. de Tillemont, punit les méchans par d'autres méchans, & exerce ſes jugemens redoutables en ſe ſervant de la malice des hommes, ſans y prendre part.

DIGRESSION

ſur le portrait de Caligula.

Caligula étoit d'un naturel violent & impétueux, d'une légereté & d'une inconſtance, qui tenoient de la fureur. Dès ſa plus tendre jeuneſſe, il avoit été porté à la débauche & à la cruauté. Il aimoit paſſionnément à railler & à piquer tout le monde par des moqueries ſanglantes, & regardoit comme des injures les moindres paroles, qui ne répondoient pas à l'idée, que ſon orgueil lui donnoit de lui-même. Il étoit très-crédule, & ajoûtoit foi aux calomnies les plus noires & les plus atroces.

Digitized by Google

atroces. Enfin, il étoit très-timide dans les dangers, & très-cruel quand il croyoit pouvoir l'être impunément. Son extérieur répondoit assez aux défauts de son esprit, du moins selon le portrait que les médailles & les Historiens nous font de ce Prince.

Il étoit grand de taille, mais mal fait, pâle. Il avoit des yeux creux, un front large & où se peignoit la fierté, peu de cheveux, & point du tout sur le devant de la tête. Il étoit fort fâché d'être chauve; & c'étoit un crime, quand il passoit, de regarder d'en haut, parce que l'on découvroit alors parfaitement cette difformité. Par une raison semblable, il y alloit de la vie de nommer en sa présence une chevre, parce qu'il étoit velu de tout le corps. Il avoit naturellement l'air du visage hagard & farouche; & il s'étudioit à le rendre encore plus formidable, l'ajustant devant le miroir de la manière qui lui paroissoit la plus propre à inspirer de la terreur. Quant à son habillement, nous avons déjà eu occasion d'en parler. Il suffit de dire ici en un mot, qu'il n'y suivoit d'autre regle que son caprice; & que selon l'idée qui l'avoit frappé, on voyoit sur lui tour à tour les vêtemens des nations étrangères, des femmes, des dieux, & toujours avec un luxe insensé, qui prodiguoit l'or & les pierreries. Il portoit habituellement les ornemens de Triomphateur, même avant son expédition.

Il avoit été instruit soigneusement dans les belles connoissances, comme le furent tous les Princes de la maison des Césars. Les recherches d'érudition, qui avoient tant plu à Tibere, n'étoient point du goût de Caligula. Mais, il s'appliqua beaucoup à l'éloquence. Il s'y exerçoit assidument, non seulement lorsqu'une raison d'utilité lui sembloit le demander, mais aussi pour son plaisir. Ainsi, un plaidoyer, qui avoit réussi, le piquoit d'émulation; & il entreprenoit d'y répondre, ou bien si la cause de quelque illustre personnage s'agitoit dans le Sénat, il composoit un discours, soit pour accuser, soit pour défendre. Selon qu'il étoit content ou non du succès de son travail, il condamnoit ou renvoyoit absous. Sa prononciation n'étoit pas seulement forte & animée, mais impétueuse. Il ne pouvoit demeurer en place. Il tonnoit en parlant, & se faisoit entendre à une très-grande distance.

Caligula donna aussi ses soins à des arts moins dignes du rang suprême, qu'il occupoit, & il y réussit trop bien pour un Empereur. Il sçavoit se battre avec l'armure de Gladiateur, conduire un char, danser, chanter. Le plaisir de la musique & de la danse l'affectoit si vivement, qu'il ne pouvoit s'empêcher même, dans les spectacles publics, d'accompagner la voix du musicien, & de suivre les gestes de l'acteur, pour les approuver ou les corriger. Au milieu d'une nuit, il s'avisa tout d'un coup de mander au palais trois Consulaires, qui se rendirent bien effrayés à ses ordres. Lors-

Digitized by Google

qu'ils furent arrivés, il les plaça sur une estrade, & dansa devant eux, au son de la flûte & d'autres instrumens, & ensuite il disparut. Il ne monta point publiquement sur la scene, comme fit depuis Néron; mais, on crut qu'il en avoit le dessein le jour qu'il fut tué, & que c'étoit pour s'y produire avec plus de licence aux flambeaux, qu'il avoit ordonné que la fête fût continuée pendant toute la nuit. Suétone remarque qu'avec cette disposition universelle pour tant d'exercices différens, Caligula ne sçavoit pas nager. Peut-être sa lâcheté en étoit-elle la cause. On peut même croire que la crainte de l'eau lui faisoit perdre la présence d'esprit.

Tout ce qu'il aimoit, il l'aimoit à la fureur. On le vit souvent baiser en plein spectacle le pantomime Mnester; & si lorsque cet Histrion jouoit, il survenoit un tonnerre, qui l'empêchât de l'entendre, Caligula s'emportoit avec fureur contre le Ciel & contre Jupiter. Si quelqu'un faisoit le moindre bruit, l'Empereur ordonnoit qu'on lui amenât le coupable, & il le fouettoit de sa main. Un Chevalier Romain, qui se trouva dans le cas, ne fut pas traité si ignominieusement; mais, Caligula lui envoya ordre par un Centurion de s'en aller à Ostie, pour passer de-là en Mauritanie, & rendre au roi Ptolémée des dépêches, dont la teneur étoit: *Ne faites au porteur, ni aucun bien, ni aucun mal.* Il éleva des Gladiateurs, qui lui avoient plu, au rang de Capitaines de ses gardes. Il mangeoit & couchoit très-fréquemment dans l'écurie de la faction verte du Cirque, qui étoit sa faction favorite. Un cocher reçut de lui à la fin d'un repas pour une corbeille de fruits, deux millions de sesterces.

CALINDE, *Calinda*, Καλινδα, (*a*) ville de l'Asie mineure, que Ptolémée place dans la Lycie. Pline écrit Calynde; & le P. Hardouin reproche à Hermolaüs d'avoir substitué à ce mot celui de Calydne contre le témoignage de tous les manuscrits & des éditions anciennes. Étienne de Byzance fait mention de Calinde, ville de Carie; & Hérodote, au sujet d'Artémise, femme de Mausole, roi de Carie, parle d'une galere des Calyndiens, qui avoient leur Roi particulier, allié, mais non pas soumis à Artémise, comme le dit le P. Hardouin. Pline met aussi cette ville dans la Carie. Comme elle étoit sur les confins de la Carie & de la Lycie, elle a pu appartenir à ces deux provinces en différens tems.

On lit dans Strabon Calymne. C'est sans doute une faute de ce Géographe, ou plutôt de ses Copistes. C'est de cette ville que prenoient leur nom les montagnes, qu'Hérodote appelle Καλινδικὰ ὄρεα.

CALINGES, *Calingæ*. (*b*) Pline distingue deux sortes de peuples de ce nom dans les Indes.

(*a*) Ptolem. L. V. c. 3. Plin. T. I. p. 374. Strab. p. 651. Herod. L. I. c. 172. L. VIII. c. 87.

(*b*) Plin. T. I. p. 318, 374.

Digitized by Google

Les uns étoient sur le bord de la mer, & ils faisoient partie des Brachmanes. Les autres étoient surnommés Gangarides, mais différens des Gangarides proprement dits. La ville capitale des Calinges Gangarides s'appelloit Parthalis. Leur Roi avoit pour sa garde soixante mille hommes d'infanterie, mille chevaux & sept cens éléphans. Quelques-uns ont cru que Parthalis étoit Bengale, supposant qu'il y a une ville de ce nom; mais, outre que l'existence de la ville de Bengale est sujette à contradiction, cette ville est supposée être au de-là de l'embouchure du Gange, au lieu que Parthalis etoit en de-çà.

Pline attribue aux Calinges une particularité, que l'on peut mettre au nombre de celles, qui l'ont fait passer pour un Auteur qui chargeoit volontiers ses mémoires de choses étranges & incroyables. Cette particularité, c'est que parmi les Calinges, les femmes étoient fécondes dès l'âge de cinq ans, & qu'elles ne passoient point la huitième année. Il est vrai que Pline ne rapporte pas cela comme une chose certaine. Il se contente de nommer des Auteurs, qui l'ont raconté, & les laisse garants de ce qu'ils ont avancé.

CALISTO, *Calisto*. *Voyez* Calliste.

CALITA, *Calita*, Κωλίτας, (*a*) nommé aussi Célaïa, l'un des enfans des Prêtres, qui, au retour de la captivité da Babylone, se trouverent avoir épousé des femmes étrangères. Il consentit, comme les autres, à renvoyer sa femme, & à offrir un bélier pour son péché.

CALIX. *Voyez* Coupe.

CALLABIDES, *Callabides*, (*b*) espèce de danse, usitée chez les Anciens. Dom Bernard de Montfaucon la met au nombre des danses ridicules.

CALLANTIAINS, *Callantiani*, Καλλαντιανοὶ, (*c*) peuples, qui, selon Diodore de Sicile, habitoient la rive gauche du Pont-Euxin.

La quatrième année de la 116e. Olympiade, ces peuples, ayant chassé la garnison, qui avoit été placée dans leur ville par Lysimaque, se mirent en liberté. Ils aiderent ensuite à délivrer la capitale des Istriens & les autres villes de leur voisinage. Après cela, toutes ces villes ensemble déclarerent la guerre à leur nouveau Commandant. Elles attirerent encore à leur alliance tous les révoltés de la Thrace & de la Scythie; de sorte que cette ligue devenoit un objet de très-grande conséquence, & alloit bientôt former une puissante armée. Lysimaque, instruit d'un pareil soulevement, s'arma de son côté contre les rebelles. Il traversa la Thrace; & passant sur le mont Hémus, il vint poser son camp au pied des murailles d'Odesse. La seule circonvallation qu'il fit de cette ville, en épouvanta les

(*a*) Esdr. L. I. c. 10. v. 23.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 311.
(*c*) Diod. Sicul. p. 711, 712.

Digitized by Google

habitans, qui se rendirent à lui par composition. Après avoir fait, avec la même facilité, la conquête de l'Istrie, il passa chez les Collantiains. Cependant, les Thraces & les Scythes venoient en grand nombre au secours de leurs alliés, conformément aux traités, qu'ils avoient faits entr'eux. Lysimaque marcha à leur rencontre; & surprenant d'abord les Thraces, il les fit retourner sur leurs pas. A l'égard des Scythes, les ayant défaits dans une bataille en forme, où ils perdirent un grand nombre de leurs gens, il poussa tout le reste hors de ces cantons.

De-là revenant à la ville des Callantiains, il en forma le siege, avec une forte envie de châtier en eux les premiers Auteurs de la révolte. Il en étoit-là, lorsqu'il lui vint des nouvelles qu'Antigonus leur envoyoit du secours par mer & par terre; que Lycon, général de ces deux armées faisoit voile actuellement sur la mer du Pont; & que Pausanias, commandant d'un détachement considérable, campoit déjà en un lieu, qu'on appelloit le Champ sacré. Lysimaque, frappé de cette nouvelle, laissa au siege de la ville des Callantiains, un nombre de soldats suffisant pour l'entretenir; & lui-même, avec la plus forte partie de son armée, vint à la rencontre des ennemis. Près de passer par-dessus le mont Hémus, il se trouva en face du roi de Thrace, Seuthès, qui s'étoit joint au parti d'Antigonus, & dont la nombreuse armée fermoit tous les passages. Ayant néanmoins pris son tems pour l'attaquer, il parvint, au prix d'une assez grande perte de sa part, à mettre par terre un bien plus grand nombre de ces Barbares. Les poursuivant ensuite jusque dans les gorges & les retraites de la montagne, où ils se réfugioient, il les força tous; & après y avoir tué Pausanias lui-même, il rendit la liberté à quelques-uns de ses soldats, & incorpora les autres dans ses troupes.

Ces peuples Callantiains pourroient bien être les mêmes que les habitans de Calatis. *Voyez* Calatis.

CALLARUS, *Callarus*, (*a*) Κάλλαρος, l'un des valets de Démosthène. Il en est fait mention dans la harangue de cet Orateur contre Callicles.

CALLAS, *Callas*, le même que Calas. *Voyez* Calas.

CALLATEBE, *Callatebus*, Καλλάτηβος, (*b*) ville de l'Asie mineure, dont il est fait mention dans Hérodote, au sujet de l'armée de Xerxès. Voici le passage de cet Historien par où l'on pourra juger de la position de cette ville. » Lorsque de la Phrygie on » eut passé dans la Lydie, on se » trouva en un lieu, où il y a » deux chemins, dont celui, qui » est à gauche, mene dans la Ca» rie; & celui, qui est à droite, » à Sardis. Il faut nécessairement » que ceux, qui prennent ce » dernier chemin, traversent le » Méandre, & passent près de la

(*a*) Demosth. pag. 1120.

(*b*) Herod. L. VII. c. 31.

Digitized by Google

» ville de Callatebe, où l'on fait » du miel avec de la fleur de » bruyere & du bled. Xerxès, » ayant pris ce chemin, y trouva » un plane, qui lui parut si beau, » qu'il le fit environner d'un cer- » cle d'or, & voulut qu'il fût » gardé par un de ces hommes, » que l'on appelle immortels, & » le jour suivant, il arriva à Sar- » dis. «

CALLATIE, *Callatia*, autrement Calatie. *Voyez* Calatie.

CALLATIE, *Callatia*, ville de la basse Mœsie, sur le Pont-Euxin. Arrien, dans son Périple de cette mer, la nomme Callantre. Il y en a qui croyent que c'est aujourd'hui Pandalia. D'autres pensent que c'est Killia. D'autres la nomment Calliacra. M. Baudrand dit avoir appris de Mariniers, qui avoient couru cette mer, que c'est Calica. Ils ont pu lui dire qu'il y a un port, qu'ils appellent en effet Calica; mais, ils n'ont guere pu lui garantir que c'est la Callatie des Anciens. Il y a même peu de gens de mer, qui sçachent s'il y a eu autrefois une ville ainsi nommée. Depuis l'isle de Peuce, ou ce qui est la même chose, depuis l'embouchure méridionale du Danube, nommée aujourd'hui Carahirmen, jusqu'à la pointe du mont Hémus, où finit aujourd'hui la côte de Bulgarie, il n'y a que trois anses ou petites baies remarquables. Sur la première étoit Tomes, ville fameuse par l'exil d'Ovide. Sur la seconde étoit Callatie; & sur la troisième, Odesse. Au lieu des deux premières, on trouve présentement le port de Mangalia, & celui de Kavarna. Ce dernier tient lieu de Callatie, quoique ce ne soit peut-être pas précisément le même terrein. Kavarna est dans la Bulgarie au nord-est de Varna.

CALLATIES, *Callatiæ*, (*a*) Καλατίαι, peuples des Indes, dont parle Hérodote. Mais, il varie sur la manière d'écrire leur nom; car, dans un autre endroit, il les appelle Calantiens. Il rapporte une particularité, qui prouve la force du préjugé. Darius ayant fait appeller les Grecs, qui étoient sous sa domination, leur demanda pour quelle somme d'argent ils se résoudroient à manger leurs parens morts. Ils répondirent qu'ils ne le feroient pas pour tout l'argent du monde. Il interrogea ensuite les Callaties, qui avoient coûtume de s'en nourrir, & leur demanda pour quelle somme ils se résoudroient à brûler le corps de leurs parens. Ils se récrierent aussi-tôt, comme des gens à qui cette proposition faisoit horreur. Tant il est vrai que l'éducation nous fait envisager les choses d'un point de vue tout différent de celui, dont elles sont vues par les hommes élevés dans d'autres principes. C'est aussi, ce semble, ce qui a fait dire à Pindare:

L'usage est un grand Roi, qui regne sur les hommes.

CALLATINS, *Callatini*, (*b*) Καλατῖνοι, peuples de Sicile, dont

(*a*) Herod. L. III, c. 38, 97.

(*b*) Diod. Sicul. p. 302.

Digitized by Google

parle Diodore de Sicile. » En Si-» cile, dit cet Auteur, Deucé-» tius, qui avoit été autrefois » chef des Siciliens, rétablit la » province des Callatins; & après » l'avoir fournie d'un grand nom-» bre d'habitans, il aſpiroit à re-» prendre ſon ancien titre; mais, » ſon projet fut arrêté par une » maladie, dont il mourut. « Diodore de Sicile rapporte cela à la première année de la 85e Olympiade.

Il y en a qui écrivent le nom des Callatins avec une ſeule *l*. *Voyez* Calatins.

CALLECES, (*a*) *Callæci*, ou *Callaïci*, peuples d'Eſpagne, qui habitoient au nord de la rivière de Duéro. On les a auſſi appellés par corruption Galleces; car, comme le remarque Callarius, leur nom ne vient pas de celui de *Galli*, mais de l'ancienne ville de Callé, ſituée à l'embouchure du Duéro ſur une colline. Le port, qui étoit au pied de cette colline, eſt devenu, avec le tems, une ville, qui a fait oublier l'autre, & que l'on a nommée dans le moyen âge *Portus-Calle*, d'où eſt venu le nom de Portugal, que porte aujourd'hui le royaume, que l'on appelle improprement en Latin *Luſitania*, parce qu'il ne répond pas exactement à la Luſitanie des Anciens, qui étoit toute au midi du Duéro. La ville de Calle donna lieu ſans doute aux Luſitaniens de nommer Calleces, ceux qui demeuroient au nord de l'embouchure de la rivière, qui les bornoit de ce côté-là. Cependant, elle étoit apparemment ruinée, lorſque Strabon, Pline & Ptolémée écrivoient; car, quoiqu'ils faſſent mention des Caleces, ils n'en font point de la ville de Calle. Antonin eſt le plus ancien Auteur, qui en ait parlé.

Le P. Hardouin, dans ſon édition de Pline, lit toujours *Gallæcia* ou *Gallaïca gens*. Les Grecs ont nommé cette nation ou ce peuple Καλαϊκοὶ. Silius Italicus les a imités, lorſqu'il a dit:

Quidquid duro ſine Marte gerendum eſt,
Callaïci conjux obit irrequieta mariti.

Les Calleces comprenoient ſous eux pluſieurs autres peuples, qui étoient les Brécariens, les Célérines, les Groviens, les Limices, les Cuacernes, les Artabres & autres. Mais, il ne ſeroit pas poſſible d'aſſigner des bornes certaines à chacun de ces peuples. Ptolémée diviſe les Calleces en Calleces Brécariens & en Calleces Lucenſiens.

Juſtin lit Galleces, *Gallæci*, & Gallécie, *Gallæcia*. *Voyez* ces mots.

CALLESCHRUS, (*b*) *Callæſchrus*, Καλλαίσχρος, fut pere de Critias, au témoignage de Plutarque dans la vie d'Alcibiade.

CALLIADAS, *Calliadas*, Καλλιάδης, (*c*) capitaine Athénien. Il fut défait en Thrace par les Chalcidiens, au rapport de

(*a*) Plut. T. I. p. 713. Ptolem. L. II. c. 6. Strab. p. 152, Juſt. L. XLIV. c. 3.

(*b*) Plut. T. I. p. 209.

(*c*) Plut. T. I. p. 526.

Digitized by Google

Plutarque dans la vie de Nicias. Dans cette occaſion, il partageoit l'autorité du commandement avec Xénophon.

CALLIADÈS, *Calliades*, (*a*) Καλλιάδης, Athénien, que ſa patrie regardoit comme un de ſes Légiſlateurs. On lui avoit érigé une ſtatue dans la ville d'Athènes ſelon Pauſanias. Au reſte, le texte de cet Auteur porte Caladès. Mais, il faut lire Calliadès. Car, pour Caladès, c'étoit un peintre, dont il eſt parlé dans Pline. Hérodote nous apprend que Calliadès étoit Archonte à Athènes, l'année même que Xerxès fit une irruption dans l'Attique.

CALLIADÈS, *Calliades*, (*b*) Καλλιάδης, peintre dont parle Lucien dans un Dialogue. C'étoit un des galands de la courtiſanne Ampélis.

CALLIANASSA, *Callianaſſa*, Καλλιάνασσα, (*c*) l'une des Néréïdes. *Voyez* Néréïdes.

CALLIANAX, *Callianax*, Καλλιάναξ, (*d*) Rhodien, avoit épouſé Callipatire, fille de Diagoras. De ce mariage naquirent Euclès & Piſidore, qui furent deux célebres Athletes.

CALLIANIRA, *Callianira*, Καλλιάνειρα, (*e*) l'une des Néréïdes. *Voyez* Néréïdes.

CALLIARE, *Calliarus*, (*f*) Καλλίαρος, ville de Grece, au païs des Locriens Épicnémidiens. Homère, comme le remarque Strabon, en fait mention. Les habitans de cette ville partirent pour le ſiege de Troye, ſous la conduite d'Ajax, fils d'Oïlée. Strabon obſerve qu'elle n'étoit déjà plus habitée de ſon tems, circonſtance que ne remarque point Pomponius Méla, qui nomme auſſi cette ville.

CALLIARQUE, *Calliarchus*, Καλλίαρχος, chef du conſeil des Callies à Cyzique. *Voyez* Callies.

CALLIAS, *Callias*, Καλλίας. Ce nom paroît avoir été commun à pluſieurs Athéniens, dont il eſt fait mention dans la plûpart des articles ſuivans. Les Auteurs ne s'accordent guere en parlant de ces Callias. Les uns les confondent, les autres ſemblent les diſtinguer. Je ne voudrois pas garantir que tous ceux, dont j'ai fait des articles particuliers, fuſſent autant de perſonnages différens.

CALLIAS, *Callias*, Καλλίας, (*g*) Éléen, étoit devin des Iamides. Les Crotoniates prétendoient que dans la guerre qu'ils eurent avec les Sybarites, ils ne ſe ſervirent d'aucun autre étranger que de Callias le devin, qui s'étoit retiré chez eux, après avoir abandonné Télys, prince des Sybarites, parce que le ſacrifice, qu'il faiſoit pour marcher contre Crotone, n'avoit pas été heureux. Hérodote, qui rapporte ces circonſtances, ajoûte que les Croto-

(*a*) Pauſ. p. 14. Herod. L. VIII. c. 51. Plin. T. II. p. 701.
(*b*) Lucian. T. II. p. 726, 727.
(*c*) Homer. Iliad. L. XVIII. v. 46.
(*d*) Pauſ. p. 354, 356.
(*e*) Homer. Iliad. L. XVIII. v. 44.
(*f*) Strab. p. 426. Homer. Iliad. L. II. v. 38. Pomp. Mel. p. 110.
(*g*) Herod. L. V. c. 44, 45.

Digitized by Google

niates montroient plusieurs choses, qui avoient été données à Callias dans le païs de Crotone, & que ses descendans possédoient encore au siecle de notre Historien.

CALLIAS, *Callias*, Καλλίας, (*a*) fils de Phénippus & pere d'Hipponicus. Il est célebre par la haine & l'aversion, qu'il montra contre Pisistrate, tyran d'Athènes. Il fut le seul de tout le peuple Athénien, qui osa se présenter pour acheter les biens du Tyran, que l'on vendit à l'enchere, lorsqu'il eut été chassé d'Athènes. Il n'est pas moins célebre par les actions qu'il fit aux jeux Olympiques. Il y remporta le prix à la course des chevaux, & obtint le second rang pour ce qui concernoit le chariot à quatre chevaux. Enfin, il fut couronné aux jeux Pythiques; & sa magnificence y parut avec tant d'éclat, qu'il s'acquit la plus grande réputation dans toute la Grece.

On remarque que Callias fut si doux & si humain envers ses trois filles, que quand elles furent en âge d'être mariées, il leur permit de choisir tel mari qu'elles voudroient, parmi les Athéniens, & il donna à chacune en mariage, celui qu'elle choisit.

CALLIAS, *Callias*, Καλλίας, (*b*) fils d'Hipponicus. Hérodote dit que ce Callias fut député avec quelques autres Athéniens vers Artaxerxe, fils de Xerxès & roi de Perse. C'est apparemment le même, qui, selon Plutarque dans la vie de Cimon, fut envoyé en ambassade auprès du roi de Perse pour la ratification d'un traité, & auquel les Athéniens décernerent de grands honneurs.

Si ce Callias est le petit-fils du Callias, dont il a été question dans l'article précédent, comme il y a lieu de le présumer, je ne crois pas qu'il soit le même que cet autre Callias, fils d'un Hipponicus, dont il est parlé ci-après.

CALLIAS, *Callias*, Καλλίας, (*c*) Athénien, dont parle Cornélius Népos dans la vie de Cimon. Plutarque en parle aussi dans la vie du même Cimon. On sçait que ce fameux capitaine avoit épousé Elpinice, sa sœur de pere, & qu'il fut mis en prison pour cause de dettes. Callias, qui avoit beaucoup plus de richesses que de naissance, & qui s'étoit fait un grand revenu par le moyen des mines, étant devenu fort amoureux d'Elpinice, proposa à Cimon de le dégager de prison, en acquittant ses dettes, pourvu qu'il renonçât en sa faveur au mariage, qu'il avoit contracté avec Elpinice. Cimon ayant rejetté avec mépris les offres de cet homme, Elpinice protesta qu'elle ne laisseroit jamais périr dans les fers l'illustre sang de Miltiade, & que puisqu'il ne tenoit plus qu'à elle-même de le sauver au prix qu'on lui proposoit, elle prendroit Callias pour son mari, aussi-tôt qu'il auroit satisfait à ses pro-

(*a*) Herod. L. VI. c. 121, 122.
(*b*) Herod. L. VII. c. 151. Plut. T. I. pag. 487. Paus. p. 13. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag 302.
(*c*) Corn. Nep. in Cimon. c. 1. Plut. T. I. p. 481. Plin. T. II. p. 624.

Digitized by Google

meſſes. Ce qui fut exécuté.

Les Hiſtoriens parlent diverſement de Callias & de ſes richeſſes. Théophraſte, dans ſon traité des Pierres, lui attribue la compoſition de la pierre de mine de vif-argent. Pline & Euſtathe dans ſon Commentaire ſur le ſecond livre de l'Iliade, le diſent auteur du vermillon. Il fut Archonte d'Athènes la ſeconde année de la 116e Olympiade.

CALLIAS, *Callias*, Καλλίας, (*a*) porte-torche des myſtères à Athènes. Les portes-torches des myſtères à Athènes, pour le dire en paſſant, avoient la tête ceinte d'un bandeau. Cet office étoit très-conſidérable, parce que le porte-torche étoit admis à tous les myſtères les plus ſecrets. Nous voyons que Pauſanias, dans ſes Attiques, vante fort le bonheur d'une femme de ce qu'elle avoit vu ſon frere, enſuite ſon mari, & après ſon mari, ſon fils, revêtus de cet office.

Callias, le porte-torche, étoit couſin Germain d'Ariſtide. Malgré les ſoins & les ordres de ſon parent pour empêcher que perſonne ne touchât au butin, qu'on avoit fait ſur les Perſes à la bataille de Marathon, Callias trouva le moyen de bien faire ſes affaires & de s'enrichir. Un des barbares l'ayant rencontré dans un lieu écarté, & l'ayant pris vraiſemblablement pour quelque Roi, à cauſe de ſes longs cheveux & du bandeau dont ſa tête étoit ceinte, ſe proſterna devant lui; & lui ayant pris la main droite, il lui découvrit une grande quantité d'or, qu'on avoit enterré dans un puits. Mais, Callias ſe montra en cette occaſion le plus cruel & le plus injuſte des hommes; car, il ne ſe contenta pas d'emporter tout l'or; il tua ſur le champ le malheureux, qui le lui avoit indiqué, afin qu'il ne le déclarât pas à d'autres. De-là vint, dit-on, que les Poëtes comiques appellerent les deſcendans de ce Callias Laccoplutes, comme qui diroit *riches du puits*, en brocardant ſur le lieu, d'où leur Auteur avoit tiré toutes ſes richeſſes. Ne ſeroit-ce pas de-là auſſi que ſeroit venu notre proverbe, *riche comme un puits?* Il eſt au moins certain qu'il vient de ce que dans les tems de guerre, on cachoit ordinairement dans des puits ce qu'on avoit de plus précieux.

Dans la ſuite, quelques ennemis qu'avoit Callias, le porte-torche, le pourſuivirent en juſtice, & prétendirent le faire condamner à mort. Le jour que l'affaire fut jugée, ils déduiſirent aſſez foiblement les chefs d'accuſation, dont il s'agiſſoit; mais, ils s'étendirent beaucoup ſur une choſe étrangère au procès, & dirent aux Juges; » Vous connoiſ-
» ſez Ariſtide, fils de Lyſima-
» que, qui eſt avec juſtice l'ad-
» miration des Grecs pour ſa ver-
» tu & pour ſa grande ſageſſe.
» Quelle vie penſez-vous que ce

(*a*) Suid. T. I. p. 427. Plut. T. I. p. 321, 334, 355. Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 256. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. p. 77. T. XXI. pag. 95.

Digitized by Google

» pauvre homme mene dans ſa » maiſon, quand vous le voyez » venir tous les jours dans vos » aſſemblées avec un méchant » habit tout uſé ? N'y a-t-il pas » grand ſujet de croire que celui, » qui tremble ainſi de froid en » public, meurt de faim en parti- » culier, & qu'il manque des cho- » ſes les plus néceſſaires ? C'eſt » cet homme que Callias, ſon » couſin germain, & le plus ri- » che des Athéniens, néglige » abſolument & laiſſe dans une » affreuſe misère, avec ſa fem- » me & ſes enfans, quoiqu'il ait » reçu de lui de grands ſervices, » & qu'en pluſieurs rencontres il » ait tiré ſeul tout le fruit du » grand crédit, qu'il a auprès de » vous. «

Callias, voyant ſes Juges plus aigris & plus émus de ces reproches, que des crimes capitaux, dont on l'accuſoit, & craignant quelque mauvais effet de cette aigreur, appella Ariſtide, & le conjura de lui rendre ce témoignage devant les Juges, que très-ſouvent il lui avoit non ſeulement offert de l'argent, mais qu'il l'avoit extrêmement preſſé de le prendre, & qu'il l'avoit toujours opiniâtrément refuſé, en lui diſant en propres termes: » Il con- » vient plus à Ariſtide de faire » parade de ſa pauvreté, qu'à » Callias de ſes richeſſes; car, » on trouve aſſez de gens, qui » uſent tant bien que mal des ri- » cheſſes. Mais, il n'eſt pas facile » d'en trouver, qui ſupportent » noblement & courageuſement » la pauvreté; & il n'y a que » ceux, qui ſont pauvres malgré » eux, qui en aient honte. « Ariſtide ayant rendu ce bon témoignage à Callias, il n'y eut perſonne, qui ne ſortît de l'aſſemblée plus envieux de la pauvreté d'Ariſtide, que des richeſſes de Callias ſon couſin.

Rien ne prouve mieux l'amour, l'eſtime & la vénération, que les Athéniens avoient pour Ariſtide, que ce qui ſe paſſa à ce jugement. Le ſeul reproche fait à Callias de n'avoir pas aſſiſté un homme de ce mérite, ſon couſin germain, fut regardé par ſes Juges, comme un crime plus capital que tous les crimes capitaux, dont il étoit accuſé, quoique parmi ſes crimes, on n'eût pas ſans doute oublié le meurtre, qu'il avoit fait du Perſe, qui lui avoit indiqué ce puits d'or.

CALLIAS, *Callias*, Καλλίας, (*a*) fils d'Hipponicus, étoit d'une des premières & des plus riches familles d'Athènes. Il poſſéda auſſi lui-même de grandes richeſſes; de manière qu'il eſt appellé dans Plutarque Callias le riche. Mais, il diſſipa en débauches & en libéralités mal entendues une partie conſidérable de ſes biens. Ariſtophane le repréſente comme un oiſeau, qui, d'un côté, ſe laiſſe plumer par une troupe d'impoſteurs, & à qui, d'un autre côté, les femmes arrachent les plumes

(*a*) Suid. T. I. pag. 1358. Plut. T. I. pag. 165, 195. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 157, 168.

Digitized by Google

des aîles. Par ces impoſteurs, il faut entendre cette troupe de Sophiſtes, dont la ville d'Athènes étoit alors inondée. La maiſon de Callias leur étoit ouverte, & lui ſeul, dit Socrate, leur avoit donné plus d'argent, que tous les Athéniens enſemble. Ils étoient même en ſi grand nombre, que pour les loger tous, il avoit vuidé une piece, dont Hipponicus avoit fait un office pour ſerrer ſes proviſions. Socrate étant allé un matin chez lui avec le jeune Hippocrate, fils d'Apollodore, le portier leur refuſa la porte, parce qu'il les prit encore pour des Sophiſtes, & leur dit que ſon maître n'avoit pas le loiſir de les entendre. Ils obtinrent avec beaucoup de peine la liberté d'entrer, & apperçurent d'abord, aux deux bouts d'une galerie, deux Sophiſtes environnés de jeunes Athéniens & de pluſieurs étrangers, à qui ils donnoient des leçons. Ces étrangers s'étoient mis à leur ſuite pour apprendre d'eux la profeſſion de Sophiſte. Socrate alla plus avant, & vit au fond de la chambre qui avoit ſervi d'office, Prodicus de Céos encore au lit, bien enveloppé dans un grand nombre de peaux & de couvertures. Sur de petits lits près du ſien, étoient aſſis pluſieurs diſciples Athéniens & étrangers, avec leſquels il diſcouroit. Socrate l'écoutoit avec la plus grande attention; car, c'étoit, dit-il, un homme univerſel & véritablement divin. Mais, ſa voix, qui étoit rude, empêchoit, par le bourdonnement qu'elle faiſoit dans la chambre, qu'on ne pût l'entendre diſtinctement. Socrate prit le parti d'entrer. Alcibiade & Critias le ſuivirent, & ils eurent avec Prodicus quelques momens d'entretien. Mais, revenons à Callias.

Quelques Auteurs ont écrit qu'il maria ſa ſœur Hipparete à Alcibiade, & qu'il lui donna dix talens en dot; & ils ajoûtent, qu'elle ne fut pas plutôt accouchée, qu'Alcibiade demanda dix autres talens, diſant que cela étoit expreſſément porté par ſon contrat de mariage, s'il venoit à avoir des enfans d'Hipparete. Callias, craignant quelque ſurpriſe & quelque mauvais tour, déclara devant tout le peuple, que s'il mouroit ſans enfans, il donnoit ſa maiſon & tous ſes biens à Alcibiade.

CALLIAS, *Callias*, Καλλίας, (*a*) ambaſſadeur d'Athènes, qui, pour avoir reçu des préſens du roi de Perſe, fut condamné à une amende de cinquante talens, quoiqu'il eût conclu une paix avantageuſe avec ce Prince. Démoſthène fait ce Callias fils d'Hipponicus.

CALLIAS, *Callias*, Καλλίας, (*b*) fut un des trois ſucceſſeurs, que l'on donna à Phalécus, généraliſſime des Phocéens, accuſé d'avoir pillé les tréſors ſacrés du temple de Delphes. On chargea Callias & ſes deux Collegues d'une commiſſion particulière pour in-

(*a*) Demoſth. Orat. de Falſ. Legat. p. 336. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 65.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XII. p. 192.

Digitized by Google

former contre tous ceux, qui pourroient avoir quelque part à cette déprédation.

CALLIAS, *Callias*, Καλλίας. (*a*) Philippe, dans une de ſes lettres au Sénat & au peuple d'Athènes, parle d'un de leurs généraux, qu'il nomme Callias. Il ſe plaint de ce que ce général, contre la foi des traités, s'étoit emparé de toutes les villes ſituées ſur le golfe de Pagaſes.

CALLIAS, *Callias*, Καλλίας, (*b*) étoit de Chalcis, ſelon Eſchine. Cet Orateur en parle beaucoup dans ſa harangue contre Ctéſiphon.

CALLIAS, *Callias*, Καλλίας. (*c*) A Delphes près de la ſtatue de Sardus, on voyoit un cheval de bronze avec une Inſcription, qui portoit que c'étoit Callias Athénien, fils de Lyſimachidès, qui avoit fait cette offrande aux dépens des Perſes, ſur qui il avoit remporté des dépouilles conſidérables.

CALLIAS, *Callias*, Καλλίας, (*d*) fameux athlete d'Athènes. Il avoit remporté le prix du Pancrace aux jeux Olympiques, la 77e Olympiade. On voyoit à Olympie ſa ſtatue, qui étoit un ouvrage de Micon.

Gens de Lettres du nom de Callias.

CALLIAS, *Callias*, Καλλίας, (*e*) fils de Lyſimaque, étoit un Poëte comique tragique d'Athènes. Il compoſa des tragédies & des comédies, entre leſquelles on compte les Cyclopes, Atalante, &c. On ne ſçait pas bien en quel tems il a vécu. Suidas dit qu'on le ſurnomma Schœnion, parce que ſon pere faiſoit & vendoit des cordes.

CALLIAS, *Callias*, Καλλίας, (*f*) Hiſtorien, qui étoit né à Syracuſe. Il compoſa une hiſtoire des guerres de Sicile. Diodore de Sicile le repréſente comme un Auteur digne de blâme, ſur ce qu'ayant été enrichi par Agathocle, & lui ayant vendu pour ainſi dire la vérité, dont l'Hiſtoire eſt dépoſitaire, il ne ceſſoit dans tout le cours de ſon ouvrage de louer ſon bienfaiteur. Car, quoiqu'Agathocle eût violé en bien des manières & en bien des rencontres les loix divines & humaines, Callias le vantoit, ſans pudeur, d'avoir ſurpaſſé tous les autres hommes en piété & en humanité. Enfin, comme Agathocle donnoit, ſans aucun droit à Callias, les biens qu'il enlevoit par force à des citoyens, ce lâche Hiſtorien l'en remercioit par des éloges continuels, qu'il faiſoit de lui dans ſon ouvrage. C'étoit une reconnoiſſance, qui ne coûtoit pas plus à l'Écrivain, que les préſens ne coûtoient à ſon maître.

Les ouvrages de Callias ne laiſſent pas d'être ſouvent cités par les Anciens. On croit qu'il vivoit ſous la 116e Olympiade, vers

(*a*) Philipp. Epiſt. 11. ad Senat. Pop. Q. Athen.
(*b*) Æſch. p. 442, 443.
(*c*) Pauſ. p. 641.
(*d*) Pauſ. p. 303, 354.
(*e*) Suid. T. I. p. 1357.
(*f*) Suid. T. I. p. 1358. Diod. Sicul. L. XXI.

Digitized by Google

l'an 316 avant Jesus-Christ.

CALLIAS, *Callias*, Καλλίας, (*a*) architecte & ingénieur célebre. Il étoit d'Aradus, & s'acquit de la réputation à Rhodes par ses nouvelles inventions. Il fit une machine, avec laquelle il enlevoit une hélepole par-dessus la muraille. L'hélepole étoit une espèce de tour roulante, dont on se servoit pour approcher d'une ville assiégée, afin de combattre les ennemis, qui en défendoient les murs.

CALLIBIUS, *Callibius*, (*b*) Καλλίβιος, capitaine Spartiate. Ce fut ce Capitaine, qui eut le commandement de la garnison de la citadelle d'Athènes, lorsque Lysandre changea la forme du gouvernement de cette ville, en y établissant trente Archontes, ou plutôt trente tyrans.

Quelque tems après, Callibius ayant levé le bâton pour frapper l'athlete Autolycus, sur lequel Xénophon a composé son traité, appellé le Banquet ; & cet athlete, qui étoit très-robuste, l'ayant pris par les deux cuisses, & l'ayant levé en l'air & froissé contre la terre, non seulement Lysandre ne s'en fâcha point, mais il blâma encore Callibius, & lui dit qu'il devoit se souvenir qu'il commandoit à des hommes libres. Cependant, Autolycus ne le porta pas loin ; car, bientôt après, les Trente, pour complaire à Callibius, le firent mourir.

(*a*) Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 584.
(*b*) Plut. T. I. pag. 441, 442. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 530.
(*c*) Xenoph. p. 602, 603.

(*c*) Xénophon, au sixième livre de son histoire de la Grece, parle d'un autre capitaine du nom de Callibius. Celui-ci étoit de Tégée, où, conjointement avec Proxène, il s'étoit formé un parti considérable.

CALLIBLÉPHARE, *Calliblepharum*, (*d*) sorte de remede pour les paupieres. Marcellus, interprete de Dioscoride, rapporte que les Grecs comprenoient sous le nom commun de Calliblépharon, tous les remedes préparés, tant pour les maladies que pour la beauté des paupieres. Pline dit que le Callibléphare est composé de feuilles de roses brûlées & de cendres de noyaux de dattes brûlés, mêlées avec le spicnard & la moëlle de l'os de la jambe du bœuf, broyée avec de la suie & de la terre ampélite.

Ce mot *Callibléphare* vient du Grec κάλλος, *pulchritudo*, beauté, & βλέφαρον, *palpebra*, paupiere.

CALLIBROTE, *Callibrotus*, Καλλίβροτος, (*e*) pere de Dicon, qui fut un fameux Athlete.

CALLICHORE, *Callichorus*, Καλλίχορος, (*f*) nom d'un puits de Grece dans l'Attique. Il appartenoit aux Éluſiniens. Pausanias dit que ce fut au tour de ce puits, que les femmes d'Éleusis instituerent des danses & des chœurs de musique en l'honneur de la déesse Cérès. Ce récit de Pausanias est une explication du nom de Callichore. Il est encore parlé de ce

(*d*) Plin. T. II. p. 254, 311.
(*e*) Paus. p. 349.
(*f*) Paus. p. 71.

Digitized by Google

puits dans S. Clément d'Alexandrie.

CALLICHORE, *Callichorus*, Καλλίχορος, ou *Callichorum*, Καλλίχορον, (*a*) fleuve de l'Asie mineure dans la Paphlagonie, selon la plûpart des anciens Auteurs, tels que Scylax, Marcien d'Héraclée dans leurs Périples. Arrien, dans celui qu'il a composé du Pont-Euxin, donne au Callichore le nom d'Oxeines, & compte trente stades de Nymphée à ce fleuve, & de-là jusqu'à Sandaraca quatre-vingt-dix. C'est le Scholiaste d'Apollonius, qui observe que Callichore & Oxeines sont deux noms du même fleuve. Pline le met hors de la Paphlagonie.

Ammien Marcellin nous fait connoître l'origine du nom de Callichore. Il est formé de κάλλος, *pulchritudo*, beauté, & de χορὸς, *chorus*, chœur, danse. Bacchus, dit cet Historien, ayant vaincu en trois ans les nations de l'Inde, vint en cet endroit à son retour; & se trouvant sur les bords de ce fleuve, qui sont parés de verdure, & où le frais est entretenu par le feuillage épais des arbres, il y renouvella l'ancienne coûtume des orgyes & des danses.

CALLICHORE, *Callichorus*, Καλλίχορος. Ortélius dit qu'il y avoit dans l'Attique un lieu, ou un fleuve de ce nom, & il cite les Suppliantes d'Euripide. Ce Poëte fait dire à un chœur : » Quand laisserons-nous l'eau de » la déesse [Cérès], où il se fait » de belles danses ? Quand irons- » nous dans ces plaines ornées » de belles tours ? « Καλλίχορον ὕδωρ, l'eau aux belles danses, paroit plutôt une épithete qu'un surnom. Il s'agit d'une fontaine consacrée à Cérès, & auprès de laquelle on célébroit des danses en son honneur, comme on faisoit ailleurs. De même Καλλίπυργα πεδία n'est pas le nom d'une campagne particulière, mais une épithéte, & signifie une campagne où il y avoit plusieurs châteaux. Il pourroit bien en être de même du fleuve de Sicile, qu'Ortélius trouve dans l'hymne de Cérès, composée par Callimaque.

On parle encore d'un lieu de la Phocide, où les Bacchantes dansoient en l'honneur de Bacchus.

CALLICINE, *Callicinus*, (*b*) nom d'une éminence, qui étoit située dans la Thessalie en Grece, vers le fleuve Pénée. » Persée, dit Tite-Live, avoit rangé » les siens à moins de cinq cens » pas des portes du camp des » Romains, auprès d'une émi- » nence, qu'on appelle Callici- » ne. « Les Romains étoient alors campés sur les bords du fleuve Pénée, en un endroit nommé Scéa, à environ trois milles de Tripoli. Au reste, ils y furent battus par Persée. C'étoit alors l'an de Rome 581.

CALLICLAS, *Calliclas*, le même que Callias, dont parle Cornélius Népos. *Voyez* Callias.

CALLICLÈS, *Callicles*, (*c*)

(*a*) Plin. T. I. p. 301.
(*b*) Tit. Liv. L. XLII, c. 58.
(*c*) Plut. T. I, p. 745.

Digitized by Google

Καλλικλῆς, fameux uſurier, du tems de Phocion. Un jour, les Athéniens demandoient que l'on ſe cottiſât pour faire un grand ſacrifice, & la plûpart avoient déjà donné libéralement. On s'adreſſa pluſieurs fois à Phocion, qui répondit : *Demandez aux riches ; car, pour moi, j'aurois honte de vous donner, n'ayant pas encore payé celui-ci*, montrant l'uſurier Calliclès. Ce Calliclès pourroit bien être le même qui ſuit. Ils furent du moins contemporains.

CALLICLÈS, *Callicles*, (*a*) Καλλικλῆς, fils d'Arrhénidas. Les Athéniens, un jour, craignant qu'on ne leur demandât compte des richeſſes, que les Orateurs avoient pillées, en firent une recherche fort vive & fort exacte, envoyant fouiller dans toutes les maiſons, excepté dans celle de Calliclès. Car, comme il venoit de ſe marier, ſa maiſon fut la ſeule, qu'ils exempterent de cette recherche par reſpect pour la nouvelle mariée qui y étoit, comme l'écrit Théopompe, cité par Plutarque.

CALLICLÈS, *Callicles*, (*b*) Καλλικλῆς, Athénien, contre lequel Démoſthène fit une harangue.

CALLICLÈS, *Callicles*, (*c*) Καλλικλῆς, riche citoyen d'Athènes, grand admirateur des Sophiſtes & fort entêté de leur métaphyſique. Platon le met aux mains avec Socrate. Calliclès ne peut croire que Socrate parle ſérieuſement, lorſqu'il défend avec beaucoup de vivacité les intérêts de la juſtice.

» Votre doctrine, lui dit-il, » s'il falloit la ſuivre, produiroit » dans la vie ordinaire des hommes, un bouleverſement total, » & les aſſujettiroit à des regles » diamétralement oppoſées à celles, que leur dicte la nature. » Lorſque Gorgias vous a avoué » qu'il enſeigneroit à ſes diſciples » ce que c'eſt que la juſtice & » l'honnêteté, il ne l'a fait que par » un ſentiment de pudeur, & pour » s'accommoder au préjugé commun. Vous avez mis Polus dans » un pareil embarras ; & il s'eſt » vu forcé, contre ſon propre ſentiment, de convenir qu'il eſt » plus honteux de commettre l'injuſtice que de la ſouffrir. Ce » ſont-là de vos tours ordinaires ; » & ſous prétexte de chercher la » vérité, vous ne travaillez qu'à » tromper & à faire prendre le » change, en confondant ce qui » eſt honnête ſuivant la loi, avec » ce qui eſt honnête ſuivant la » nature. Mais, apprenez que, » généralement parlant, la nature » & la loi ſont contraires ; que la » première ne ceſſe de nous dire » qu'il eſt plus honteux de ſouffrir » l'injuſtice que de la commettre, » pendant que la loi nous crie » qu'il y a plus de honte à la » commettre qu'à la ſouffrir. Mais, » l'homme libre & généreux ne » ſçait point endurer les injures » & les mauvais traitemens. C'eſt » à faire à un vil eſclave, moins

(*a*) Plut. T. I. p. 857.
(*b*) Demoſth. p. 1116. *& ſeq.*
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XV. p. 186. *& ſuiv.*

Digitized by Google

» digne de vivre que de mourir ; » car, que penſer d'un homme, » qu'on pourroit inſulter impu- » nément, & qui ne ſeroit capa- » ble ni de ſe défendre ni de dé- » fendre les autres ?

» Si vous remontez, continue » Calliclès, à l'origine des loix, » vous verrez qu'elles ſont l'ou- » vrage de la multitude, qui, ſen- » tant ſa foibleſſe & ſon imbé- » cillité, a cherché à ſe faire un » aſyle contre la violence d'un » petit nombre d'hommes forts » & puiſſans. Elle avoit grand in- » térêt à exalter ceux, qui ob- » ſervoient ces loix, & à décrier » au contraire tous ceux, qui » n'en voudroient pas ſupporter » le joug. Elle a trouvé le ſecret » d'attacher de la honte à vouloir » s'approprier le bien des autres, » & de la gloire à ſçavoir ſe con- » tenter du ſien & vivre dans » l'égalité. C'eſt par ces maximes, » c'eſt par ces trompeuſes idées » de juſtice & d'honnêteté, que » dès l'enfance on amadoue, pour » ainſi dire, les meilleurs natu- » rels ; qu'on engourdit comme » par enchantement ces jeunes » lions, qu'on endort leur coura- » ge. Mais, ſi quelqu'un d'eux » ſort une fois de cet aſſoupiſſe- » ment, il rompt bientôt ſes fers ; » & foulant aux pieds ces dé- » crets, ces belles maximes, dont » on l'avoit enſorcelé, & toutes » ces loix, qui ſont violence à la » nature, il leve ſa tête altière, » & d'eſclave qu'il étoit deve- » nant votre maître, il fait enfin » éclater la juſtice naturelle, & » vous apprend que le plus fort a » droit de prendre ce qui appar- » tient au plus foible ; que celui » qui vaut mieux, doit avoir plus » que celui qui vaut moins, & » que c'eſt aux plus puiſſans à » commander aux moins puiſ- » ſans. «

Après avoir établi ces principes de juſtice & d'honnêteté naturelles, Calliclès prend ſoin d'en tirer lui-même les conſéquences. » Pour » vivre heureuſement, dit-il, il » faut ſe livrer ſans contrainte à » tous ſes déſirs, leur donner un » libre cours & les ſatisfaire auſſi » pleinement qu'il eſt poſſible. Ce » qu'on appelle tempérance, em- » pire ſur ſoi-même & ſur ſes » paſſions, n'eſt que ſottiſe & » puſillanimité. On n'a inventé » ces grands termes que pour ca- » cher ſa lâcheté & ſon impuiſ- » ſance ; mais, le vrai bonheur » ne peut compatir avec l'idée de » l'eſclavage, & ne ſe meſure » qu'à la liberté & aux moyens » de faire tout ce qu'on veut. » Pour conclure en un mot, l'in- » tempérance, la volupté, le » luxe & la licence ſont les ſeules » vertus de l'homme, & les » vraies ſources de la parfaite fé- » licité. «

Socrate, en quelque ſorte, ſe trouve ici au plus fort du combat. Ni la honte, ni la crainte n'obligeront ſon ennemi de céder. Il faut donc que pour le vaincre, il employe tout ce qu'il a de force & de dextérité, qu'il l'attaque de tous côtés & avec des armes de toute eſpèce. C'eſt ce qu'il fait admirablement. Après avoir démêlé ce qu'il y a d'équivoque dans

Digitized by Google

dans les termes *plus fort*, *meilleur*, *plus puissant*, & distingué les diverses espèces de plaisirs, tant de l'ame que du corps, Socrate conduit insensiblement Calliclès de démonstration en démonstration, & le transporte, malgré sa résistance, du sein des ténebres qui l'environnoient, à la pure lumière de la raison & de la vérité. Il ramene ensuite le dialogue à la différence, qu'on doit mettre entre la Rhétorique, considérée comme une routine semblable à l'adresse du cuisinier, en ce qu'elle ne cherche qu'à flatter les passions, & une Rhétorique fondée sur des principes, qui a l'honnêteté pour objet, dont tous les efforts tendent à rendre les hommes plus vertueux, qui ne cherche point à plaire, & dont les agrémens, quand elle juge à propos d'en employer, tournent toujours à coup sûr au profit de ceux qui écoutent. » Connoissez-vous, dit-il ensuite, quelques Orateurs, qui soient attachés à cette Rhétorique? Il est vrai, répond Calliclès, qu'il n'y en a point quant à présent. » Mais, en connoissez-vous, reprend Socrate, parmi les Anciens? Pouvez-vous en citer, dont les discours aient rendu les Athéniens meilleurs qu'ils n'étoient? Je pourrois, dit Calliclès, vous nommer Thémistocle, Cimon, Miltiade & même Périclès, que vous devez avoir entendu; car, il n'y a pas long-tems qu'il est mort. Je les tiendrai, réplique Socrate, pour bons Orateurs & pour excellens citoyens, s'il est vrai, comme vous le soûteniez tout à l'heure, que la vertu consiste à contenter ses passions & celles des autres. Mais, si au contraire le propre de la vertu est de les combattre, comme nous avons été forcés d'en convenir; si l'Orateur doit s'occuper uniquement du bien public, sans aucun égard pour son intérêt particulier; s'il doit travailler sans relâche à inspirer l'amour de la justice, du bon ordre & des autres vertus de l'ame, enfin s'il faut qu'indépendamment de ce qui pourra plaire ou déplaire, il soit inviolablement attaché à ce qui est utile & honnête; alors je ne puis plus compter parmi les bons citoyens, ni Périclès, ni Miltiade, ni Cimon, ni Thémistocle.

» Car, continue Socrate, pour ne parler que de Périclès, j'entends dire qu'il a corrompu les mœurs des Athéniens, & qu'il les a rendu paresseux, poltrons, avares & grands parleurs. On vantera, si l'on veut, ces ports, ces arsenaux, ces murs & autres inutilités, dont ces Orateurs ont rempli la ville d'Athènes. Je ne les blâme point dans cette partie de leur administration; je conviendrai même qu'ils étoient plus habiles, que ne le sont ceux d'aujourd'hui, & plus capables de servir les Athéniens au gré de leurs désirs. Mais, ils n'ont point établi parmi eux ni la justice ni la tempérance. Ils

Digitized by Google

» n'ont point penſé à réprimer, » ſoit par la force, ſoit par la » perſuaſion, leurs fantaiſies & » leurs folles paſſions. C'eſt pour- » tant-là le devoir eſſentiel de » tout bon citoyen ; & ſur cet » article, les anciens Orateurs » n'ont aucun avantage ſur ceux » d'aujourd'hui. Mais, quel a été » le fruit de leurs ſoins & de leurs » travaux ? Ils ont encouru la » haine & la diſgrace de leurs » compatriotes ; ce qui prouve » que s'ils étoient Orateurs, ils » n'avoient ni la vraie Rhétori- » que, car elle les eût préſervés de » tomber, ni cette Rhétorique, » dont l'effet eſt de gagner les » cœurs par la complaiſance & » par la flatterie. «

Socrate ſuppoſe ici que la vraie Rhétorique, dont l'intention eſt de rendre les hommes meilleurs, produit toujours néceſſairement ſon effet. Mais, Ariſtide, dont il oppoſe ailleurs le caractère à ceux de Thémiſtocle, de Cimon, de Miltiade & de Périclès, & qu'il donne pour le modele d'un bon citoyen, n'a-t-il pas été banni par ces Athéniens, qu'il avoit travaillé à rendre meilleurs ? Mais, la Philoſophie elle-même n'a-t-elle pas quelquefois enfanté des monſtres, & n'eût-on pas pu objecter à Socrate, Critias & Alcibiade, qu'il avoit pris tant de peine à élever dans l'amour de la vertu ? Il faut avouer qu'en cet endroit la dialectique de Socrate n'a pas toute la juſteſſe, qu'on pourroit déſirer ; mais, le fond de ſa doctrine n'en ſouffre point ; & voici la concluſion générale, qu'il en tire, en terminant le dialogue. » Il demeurera donc, dit-il, » pour conſtant, qu'on doit plus » craindre de commettre l'injuſti- » ce, que de la ſouffrir ; qu'il faut » s'appliquer à être vertueux plu- » tôt qu'à le paroître ; qu'on doit » interdire avec ſoin tout accès à » la flatterie, & n'en uſer ni pour » ſoi ni pour autrui ; en un mot » que dans la Rhétorique, com- » me dans toutes les actions de » la vie, la juſtice & la vérité » doivent être la regle invariable » de notre conduite. Telle eſt la » route, qui nous mene au genre » de vie le plus parfait & le plus » heureux. Elle nous indique les » moyens de vivre & de mourir » dans la pratique de toutes les » vertus. Suivons-la donc, mon » cher Callicles, par préférence » à celle, où vous me propoſiez » d'entrer ; car, elle eſt mauvai- » ſe, & ne peut que nous éga- » rer. «

CALLICLÈS, *Callicles*, (*a*) Καλλικλῆς, célebre ſtatuaire de Mégare, fils de Théocoſme, qui avoit fait cette belle ſtatue de Jupiter, que l'on admiroit à Mégare. Callicles fit celle de Diagoras, qui avoit remporté la palme au combat du Ceſte ; & cet ouvrage attiroit l'admiration de tous ceux qui le voyoient. Pauſanias en parle avec beaucoup d'eſtime. Callicles avoit auſſi fait celle de Gnathon de Dipée, qui eut le prix du Ceſte parmi les enfans.

(*a*) Pauſ. pag. 357, 358.

Digitized by Google

CALLICLÈS, *Callicles*, Καλλικλῆς, peintre fameux. On dit qu'il excelloit à peindre en détrempe. On ajoûte que les pieces, qu'il faiſoit, n'avoient ordinairement que trois pouces de circonférence.

CALLICOLONÉ, *Callicolone*. *Voyez* Batiée.

CALLICON, *Callicon*, ſurnom d'Achéus. *Voyez* Achéus.

CALLICRATE, *Callicrates*, Καλλικράτης, (*a*) brave officier de Sparte, qui fut tué à la bataille de Platées. C'étoit l'homme le mieux fait, de la plus grande mine & de la plus haute taille, qui fût dans toute l'armée. Ce brave officier, percé d'un trait, & près de rendre le dernier ſoupir, dit qu'il n'étoit pas fâché de mourir, puiſqu'il étoit parti de ſa maiſon dans le deſſein de donner ſa vie pour le ſalut de la Grece; mais qu'il étoit fâché de mourir ſans avoir donné un coup d'épée & ſans avoir témoigné ſon courage & ſa bonne volonté.

CALLICRATE, *Callicrates*, Καλλικράτης, (*b*) fameux architecte d'Athènes, qui, du tems de Périclès, fit avec Ictinus, autre fameux architecte, le Parthénope à cent pieds, c'eſt-à-dire, le temple de Pallas, qui avoit cent pieds en tout ſens. C'eſt ce que nous apprend Plutarque dans la vie de Périclès; & il ajoûte, quelques lignes après, que Callicrate entreprit la longue muraille, dont Socrate dit qu'il avoit entendu propoſer le deſſein à Périclès. C'eſt de ce dernier ouvrage que Cratinus ſe moque dans une de ſes comédies, où il dit: *Il y a long-tems que Périclès avance fort cette muraille en paroles; mais, en effet, il n'y touche point.*

Au reſte, Socrate parle de cette muraille dans le Gorgias de Platon, & il l'appelle la muraille du milieu.

M. Dacier, dans ſa traduction de la vie de Périclès, lit Callicratidès, lorſqu'il nomme l'architecte, qui entreprit la longue muraille. Cependant, le texte de Plutarque, que j'ai ſous les yeux, porte Callicrate. Peut-être que M. Dacier aura ſuivi en cette occaſion la traduction Latine, où l'on trouve *Callicratides*.

CALLICRATE, *Callicrates*, Καλλικράτης. (*c*) Cornélius Népos nomme ainſi cet Athénien, qui aſſaſſina Dion. Les Hiſtoriens Grecs le nomment Callippe. Il y a quelque apparence que ce Callicrate étoit frere de Callippe, & que Cornélius Népos a confondu leurs noms.

CALLICRATE, *Callicrates*, Καλλικράτης, (*d*) général de la cavalerie de Syracuſe, du tems que Nicias l'Athénien faiſoit la guerre en Sicile. C'étoit un excellent homme de guerre, diſtingué par ſa valeur. Un jour, cet Officier devançant ſa troupe, défie Lamachus au combat. Lamachus pouſſe à lui & reçoit le premier une bleſſure mortelle. Mais, il le

(*a*) Plut. T. I. p. 329.
(*b*) Plut. T. I. p. 159, 160.
(*c*) Corn. Nep. in Dion. c. 8, 9.
(*d*) Plut. T. I. p. 534.

Digitized by Google

joint & le perce de ſon épée, de ſorte que dans le même moment ils tombent tous deux ſans vie aux pieds de leurs chevaux.

CALLICRATE, *Callicrates*, Καλλικράτης, (*a*) lieutenant d'Alexandre. Ce Prince lui confia la garde des tréſors, qu'il avoit trouvés à Suſe.

CALLICRATE, *Callicrates*, Καλλικράτης, (*b*) un des confidens de Ptolémée. L'an 310 avant J. C., il fut envoyé par ce Prince dans l'iſle de Chypre. Argée, autre confident du même Prince, partit avec lui. Ils avoient un ordre ſecret d'y tuer Nicoclès, parce que Ptolémée craignoit beaucoup qu'à l'exemple de ce ſouverain de Paphos, qui venoit de faire amitié avec Antigonus, la plûpart de ſes alliés ne changeaſſent de parti. Les deux émiſſaires, arrivés dans l'iſle, empruntèrent-là des ſoldats de Ménélaüs, avec leſquels ils aſſiégerent la maiſon de Nicoclès, auquel ayant déclaré l'ordre du Roi, ils lui conſeillerent de s'ôter lui-même la vie. Là-deſſus, Nicoclès entreprit de faire ſon apologie; mais, voyant qu'elle ne perſuadoit point les deux envoyés, il ſe tua en effet lui-même.

CALLICRATE, *Callicrates*, Καλλικράτης, (*c*) Achéen, s'eſt rendu fameux par ſes trahiſons envers ſa patrie.

L'an 180 avant l'Ére Chrétienne, on mit en délibération dans le conſeil des Achéens, ſi l'on auroit égard aux lettres, que les Romains avoient écrites au ſujet du rétabliſſement de ceux, qui avoient été bannis de Lacédémone. Le ſentiment de Lycortas fut que ſur cela l'on devoit s'en tenir à ce qui avoit été arrêté; c'eſt-à-dire, que l'on ne devoit pas rétablir les bannis. Callicrate fut d'un avis contraire. Selon lui, il falloit obéir; & il n'y avoit ni loi, ni ſerment, ni traité, qu'on ne dût ſacrifier à la volonté des Romains. Dans ce partage de ſentimens, il fut réſolu qu'on députeroit au Sénat pour lui repréſenter les raiſons, que Lycortas avoit expoſées dans le conſeil. Les ambaſſadeurs furent Callicrate, Lyſiade & Aratus. On leur donna des inſtructions conformes à ce qui avoit été délibéré. Quand ces ambaſſadeurs furent arrivés à Rome, Callicrate, introduit dans le Sénat, fit tout le contraire de ce qui lui avoit été ordonné. Non ſeulement il eut l'audace de blâmer ceux, qui ne penſoient pas comme lui, mais il ſe donna encore la liberté d'avertir le Sénat de ce qu'il devoit faire.

» Si les Grecs, dit-il, en s'a-
» dreſſant aux Sénateurs, ne vous
» obéiſſent pas, ſi l'on n'a égard
» chez eux ni aux lettres, ni aux
» ordres que vous leur envoyez,
» c'eſt à vous ſeuls que vous de-
» vez vous en prendre. Dans
» toutes les Républiques, il y a
» maintenant deux partis; l'un
» ſoûtient que l'on doit ſe ſou-

(*a*) Q. Curt. L. V. c. 2.
(*b*) Diod. Sicul. p. 743.
(*c*) Pauſ. p. 416. *& ſeq.* Tit. Liv. L. XLI. c. 23, 24. Roll. Hiſt. Anc. T. IV. 627. *& ſuiv.* T. V. p. 104. *& ſuiv.* Hiſt. Anc. T. V. p. 21. *& ſuiv.*

Digitized by Google

» mettre à ce que vous ordon-
» nez, & que les loix, les trai-
» tés, tout en un mot doit plier
» ſous votre bon plaiſir ; l'autre
» prétend que les loix, les traités,
» les ſermens doivent l'emporter
» ſur votre volonté, & ne ceſſe
» d'exhorter le peuple à s'y tenir
» inviolablement attaché. De ces
» deux partis, le dernier eſt le
» plus du goût des Achéens, &
» a le plus de pouvoir parmi la
» multitude. Qu'arrive-t-il de-
» là ? Que ceux, qui ſe rangent
» de votre côté, ſont en horreur
» chez le peuple, & que ceux,
» qui vous réſiſtent, ſont hono-
» rés & applaudis. Au lieu que
» pour peu que le Sénat voulût
» bien ſe déclarer pour ceux qui
» prennent à cœur ſes intérêts,
» bientôt tous les chefs des Ré-
» publiques ſeroient pour les Ro-
» mains, & le peuple intimidé
» ne tarderoit pas à ſuivre leur
» exemple. Mais, ſi vous paroiſ-
» ſez indifférens ſur ce point, at-
» tendez-vous que tous ces chefs
» prendront le parti de ſe décla-
» rer contre vous, comme une
» voie ſûre de ſe faire conſidérer
» par le peuple. Auſſi voyons-
» nous des gens, qui, n'ayant
» pour tout mérite, qu'une oppo-
» ſition invincible à vos ordres &
» un prétendu zele pour la défen-
» ſe & la conſervation des loix de
» leur patrie, ſont parvenus aux
» plus éminentes dignités de leur
» République. Si vous ne vous
» embarraſſez pas beaucoup que
» les Grecs vous ſoient ſoumis,
» vous ne pouvez pas vous y
» mieux prendre que vous ne fai-
» tes. Mais, ſi vous voulez qu'ils
» exécutent vos ordres, & qu'ils
» reçoivent vos lettres avec reſ-
» pect, ſongez-y ſérieuſement.
» Sans cela, je puis vous aſſurer
» que vous les trouverez toujours
» rebelles. Jugez-en par la con-
» duite, qu'ils gardent actuelle-
» ment à votre égard. Depuis
» combien de tems leur-avez-
» vous écrit de rappeller les exi-
» lés de Lacédémone ? Cepen-
» dant, loin de les rappeller, ils
» ont donné un décret tout con-
» traire, & ſe ſont engagés par
» ſerment à ne jamais les rétablir.
» C'eſt pour vous une leçon, qui
» doit vous montrer quelles pré-
» cautions vous avez à prendre
» pour l'avenir. «

Un diſcours auſſi favorable aux intérêts de Rome, que l'étoit celui de Callicrate, ne pouvoit qu'être fort agréable au Sénat. Auſſi, dans la réponſe qu'il fit aux ambaſſadeurs, ſans dire un ſeul mot des autres, il ne parla que de Callicrate, auquel il ſeroit à ſouhaiter, dit le Sénat, que tous les Magiſtrats dans chaque ville reſſemblaſſent. Avec cette réponſe, Callicrate revint triomphant, ſans conſidérer qu'il étoit la cauſe des malheurs, qui alloient fondre ſur toute la Grece, & en particulier ſur l'Achaïe. Car, juſqu'à lui, on voyoit une ſorte d'égalité entre les Achéens & les Romains, agréée par ceux-ci en reconnoiſſance des ſervices conſidérables, que les Achéens leur avoient rendus, & de leur fidélité inviolable dans des tems très-difficiles, comme dans les guerres contre Phi-

Digitized by Google

lippe & contre Antiochus. Cette ligue se distinguoit alors d'une manière particulière par son crédit, ses forces, son zele pour la liberté, & sur tout par le mérite & la réputation de ses chefs. Mais, la trahison de Callicrate lui porta une mortelle atteinte. Les Romains, dit Polybe, nobles dans leurs sentimens & pleins d'humanité, sont sensibles aux plaintes des malheureux, & se font un devoir de soulager ceux, qui ont recours à leur protection. C'est ce qui les disposoit à favoriser la cause des bannis de Lacédémone. Mais, si quelqu'un, de la fidélité duquel ils sont sûrs, les avertit des inconvéniens où ils tomberoient en accordant certaines graces, ils reviennent bientôt à eux pour l'ordinaire, & réforment autant qu'ils peuvent ce qu'ils ont fait. Ici, au contraire, Callicrate ne cherche qu'à les flatter. Il avoit été envoyé à Rome pour plaider la cause des Achéens; & par une prévarication criminelle & sans exemple, il parle uniquement contr'eux, & devient l'avocat de leurs ennemis, par lesquels il s'étoit laissé corrompre. De retour en Achaïe, il sçut si bien y répandre la terreur du nom Romain, & intimida tellement le peuple, qu'il se fit choisir pour Capitaine général. Il n'eut pas plutôt cette dignité, qu'il rétablit dans leur patrie les bannis de Lacédémone & de Messène.

Après la défaite de Persée, on envoya de Rome dix commissaires selon Pausanias, & deux seulement selon Polybe & Tite-Live, pour régler toutes choses conformément aux vues du Sénat. Callicrate, pour achever de ruiner auprès des Romains les partisans de la liberté, qu'il regardoit comme ses ennemis, déféra nommément aux commissaires tous ceux, qu'il soupçonnoit d'avoir eu des liaisons avec Persée. Ayant remarqué que parmi les commissaires il y en avoit un, qui n'étoit pas porté pour la justice, il s'attacha sur tout à le gagner, & lui persuada qu'il pouvoit prendre séance dans le conseil d'Achaïe. Le commissaire y vint en effet; & là, en pleine assemblée, il se plaignit de ce que les plus puissans de la nation avoient entretenu des pratiques avec Persée, & l'avoient assisté contre les Romains. Il demanda qu'on prononçât peine de mort contre ces mal intentionnés, & dit qu'ensuite il les nommeroit tous par leur nom. Sa proposition parut fort étrange. On lui représenta que s'il connoissoit de ces personnes, il devoit commencer par les nommer, & que la justice ne permettoit pas qu'on les condamnât sans les entendre, encore moins sans les connoître. Alors, le commissaire, se voyant blâmé de tout le monde, eut la hardiesse de soûtenir que les officiers généraux des Achéens étoient tous en faute, & qu'ils avoient favorisé Persée & les Macédoniens contre les intérêts des Romains. Il parla ainsi à l'instigation de Callicrate. Xénon ou Xénias, homme de considération parmi les Achéens, prenant la parole, dit qu'il avoit com-

Digitized by Google

mandé les troupes des Achéens, mais qu'il n'avoit jamais eu de liaiſon avec Perſée; qu'il n'avoit offenſé les Romains en quoique ce fût; qu'il étoit prêt à prouver ſon innocence, ſoit dans le conſeil d'Achaïe, ſoit dans le Sénat de Rome, ſi l'on vouloit.

Cette parole, qui n'étoit que le témoignage d'une bonne conſcience, ne tomba pas à terre. Le commiſſaire la releva, & s'en prévalant à propos, il ordonna que tous ceux, qui étoient accuſés, allaſſent à Rome pour y être jugés. C'eſt ce que la Grece, dit Pauſanias, n'avoit pas encore vu; car, ni Philippe fils d'Amyntas, ni Alexandre, les deux plus puiſſans rois de Macédoine, quand ils avoient à ſe plaindre de quelques Grecs, ne les traduiſoient point à leur tribunal. Mais, ils ſouffroient que ces ſortes d'affaires fuſſent portées devant les Amphictyons. Il plut aux Romains d'en uſer autrement. Ils firent un décret par lequel tous ceux, que Callicrate avoit dénoncés, étoient cités à Rome. On y amena plus de mille Achéens, qui, regardés comme des gens déjà condamnés au conſeil d'Achaïe, furent mis en priſon & diſtribués dans toutes les villes de l'Étrurie. Les Achéens envoyerent en vain députés ſur députés pour obtenir leur grace ou leur jugement. Enfin, au bout de dix-ſept ans, on les crut aſſez punis, & on rendit la liberté à ces miſérables, qui ſe trouverent réduits à moins de trois cens; les autres avoient péri de miſere. Pour ceux, qui tâchoient de ſe ſauver, lorſqu'on les conduiſoit à Rome, ou qui s'enfuyoient de leur priſon, ſi on les attrapoit, il n'y avoit point de miſéricorde pour eux, on les faiſoit mourir.

Cependant, Callicrate devint plus que jamais un objet d'horreur & d'exécration à tous les Achéens. On fuyoit ſa préſence & ſa rencontre comme d'un infame traître, & perſonne ne ſe baignoit dans les bains publics après lui, qu'on n'en eût fait vuider toute l'eau.

Dans la ſuite, Ménalcidas de Sparte, étant commandant de l'armée d'Achaïe, fut ſollicité par les Oropiens de leur envoyer du ſecours contre ceux d'Athènes, & ils lui promirent pour cet effet dix talens. Ménalcidas comprit qu'il falloit gagner Callicrate, que l'amitié des Romains rendoit tout puiſſant dans le conſeil d'Achaïe. Il va donc le trouver, & offre de partager les dix talens avec lui. Callicrate accepte la propoſition, & détermine les Achéens à ſecourir ceux d'Orope. La nouvelle en étant venue à Athènes, les Athéniens, ſans perdre de tems, fondent ſur Orope, en enlevent le peu qui avoit échappé au premier pillage, & emmenent la garniſon avec eux. Ainſi, les Achéens arriverent trop tard. Alors, Ménalcidas & Callicrate voulurent leur perſuader de ravager l'Attique; mais, les Athéniens ayant tiré du ſecours de toutes parts, & ſur tout de Lacédémone, les Achéens furent contraints de s'en retourner.

Quoique la protection de Mé-

Digitized by Google

nalcidas n'eût servi de rien aux Oropiens, il ne laissa pas d'exiger les dix talens, qui lui avoient été promis ; & quand il les eut, il ne se pressa pas d'en faire part à Callicrate. Il l'amusa durant quelque tems ; puis il leva le masque, & déclara ouvertement qu'il ne lui vouloit rien donner ; ce qui vérifia le proverbe, qui dit *qu'il y a loups & loups*, puisque Callierate, qui passoit pour le plus méchant homme qu'il y eût dans la Grece, en trouva encore un plus méchant & plus infidele que lui. Cependant, Callicrate, qui ne pouvoit digérer de se voir trompé, & de s'être attiré la haine des Athéniens sans aucun fruit, voyant Ménalcidas sorti de charge, prend le parti de le poursuivre criminellement. Il l'accuse d'avoir accepté une députation à Rome contre les intérêts des Achéens, d'avoir procuré aux Spartiates de ne plus dépendre du gouvernement d'Achaïe, & conclut à ce qu'il soit condamné à mort. Mais, Ménalcidas trouva le moyen de se faire absoudre.

Callicrate, s'étant chargé d'aller à Rome de la part des Achéens, pour y poursuivre la condamnation de vingt-quatre Spartiates, qui étoient ceux qui avoient le plus de part aux affaires de Sparte, & que Diéus de Mégalopolis avoit accusés de mettre le trouble & la dissension dans Sparte, tomba malade à Rhodes & y mourut. On ne peut pas dire, ajoûte Pausanias, si, au cas qu'il fût allé jusqu'à Rome, il eût servi les Achéens, ou s'il n'eût point tramé quelque nouvelle intrigue contr'eux. Il mourut, autant mépriſé des Romains, à qui il avoit vendu sa patrie, que détesté des Grecs, qu'il avoit trahis d'une manière si éloignée de toute probité.

CALLICRATE, *Callicrates*, Καλλικράτης, (*a*) Spartiate, qui descendoit d'Anticratès. Près de cinq cens ans après la mort de ce dernier, Callicrate jouissoit encore des privileges, qu'on lui avoit accordés, parce qu'il avoit tué Épaminondas, ce fameux capitaine Thébain.

CALLICRATE, *Callicrates*, Καλλικράτης, (*b*) Athlete de Magnésie sur le Léthée. On voyoit à Olympie la statue de cet Athlete, qui fut couronné deux fois, pour avoir remporté le prix de la course avec le bouclier. Cette statue étoit de Lysippe.

CALLICRATE, *Callicrates*, Καλλικράτης, (*c*) sculpteur ingénieux, qui gravoit des vers d'Homère sur un grain de millet. Il fit un chariot d'ivoire, qu'on pouvoit cacher sous l'aîle d'une mouche, & des fourmis aussi d'ivoire, dont on pouvoit distinguer les membres. On ne sçait pas en quel tems il a vécu. Ce Sculpteur mettoit du poil ou des soies noires auprès de ses ouvrages, pour faire voir la blancheur & la beauté de l'ivoire, & la délicatesse de l'ouvrage.

CALLICRATE, *Callicrates*,

(*a*) Plut. T. I. p. 616.
(*b*) Paus. p. 375.
(*c*) Plin. Tom. I. pag. 386. Tom. II. pag. 731.

Digitized by Google

Καλλικρατης, historien Grec, natif de Tyr. Il vivoit sur la fin du troisième siecle de l'Ére Chrétienne, vers l'an 280. Il composa la vie de l'empereur Aurélien.

CALLICRATIDAS, *Callicratidas*, Καλλικρατίδας, (*a*) Général des Lacédémoniens. La seconde année de la 93e Olympiade, l'an 407 avant J. C., il fut envoyé à Éphése pour y prendre le commandement de la flotte, à la place de Lysandre, dont le tems venoit de finir. Le nouveau Général, encore à la fleur de son âge, ne le cédoit point à Lysandre pour le courage & la science militaire; mais, il l'emportoit infiniment sur lui du côté des mœurs. Sévère à lui-même, comme aux autres, inaccessible à la flatterie & à la molesse, ennemi déclaré du luxe, il avoit conservé la modestie, la tempérance, l'austérité des premiers Spartiates; vertus, qui commençoient à se faire remarquer parce qu'elles n'étoient plus si communes. C'étoit un homme d'une probité & d'une justice à l'épreuve de tout, d'une simplicité & d'une droiture ennemies de tout mensonge & de toute fraude, & en même tems d'une noblesse & d'une grandeur d'ame véritablement Spartaines. Les nobles & les puissans ne pouvoient s'empêcher d'admirer sa vertu; mais, ils se seroient mieux accomodés de la facilité & de la condescendance de son prédécesseur, qui fermoit les yeux sur toutes les injustices & les violences, qu'ils commettoient.

Ce ne fut point sans dépit & sans jalousie, que Lysandre le vit arriver à Éphèse pour remplir sa place; & par une lâcheté & une trahison criminelles, assez ordinaires à ceux, qui, peu touchés du bien public, n'écoutent que leur ambition, il lui rendit tous les mauvais services qui put. Des dix mille dariques, que Cyrus lui avoit données pour l'augmentation de la paye des matelots, il renvoya à Sardes ce qui lui en restoit, disant à Callicratidas, qu'il pouvoit s'adresser au Roi pour lui demander cette somme, & que c'étoit à lui à chercher des moyens de faire subsister son armée. Cette réponse le jetta dans un extrême embarras & dans une fâcheuse extrêmité; car, il n'avoit point apporté d'argent de Lacédémone; & il ne pouvoit se résoudre à forcer les villes à lui en donner, les trouvant déjà trop foulées. Dans ce pressant besoin, un particulier lui ayant offert cinquante talens, pour obtenir de lui une grace injuste, il les refusa. *Je les accepterois*, lui dit Cléandre, l'un de ses officiers, *si j'étois à votre place. Et moi de même*, répliqua Callicratidas, *si j'étois à la vôtre.*

Il ne lui restoit donc d'autre ressource que d'aller à la porte des généraux & des lieutenans de Cyrus, leur demander de l'argent, comme avoit fait Lysandre. Mais, c'est à quoi il étoit naturellement

(*a*) Diod. Sicul. pag. 371. *& seq.* Plut. Tom. I. pag. 278, 435. *& seq.* Xenoph. pag. 442. *& seq.* Cicer de Offic. L. I. c. 84, 109. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 510. *& suiv.*

Digitized by Google

plus mal propre qu'aucun homme du monde, né extrêmement libre & d'un courage très-élevé, & convaincu qu'il étoit plus honorable & plus glorieux pour les Grecs d'être battus par les Grecs, que d'aller faire la cour & mendier à la porte de ces Barbares, dont tout le mérite consistoit dans leur or, & qui n'avoient rien de beau d'ailleurs. Cependant, forcé par la nécessité, il alla en Lydie, se rendit d'abord au palais de Cyrus, & pria qu'on dît à ce Prince, que l'amiral de la flotte des Grecs étoit venu pour lui parler. Quelqu'un des gardes, qui étoient à la porte, lui dit : *Étranger, Cyrus n'a pas présentement le tems; car, il est à table. Eh bien*, répondit bonnement Callicratidas, *il n'y a point de mal ; je ne suis point pressé ; j'attendrai ici qu'il soit sorti de table.* Cette réponse le fit passer pour un homme simple & grossier, & qui ne sçavoit pas vivre. Ces Barbares se moquerent de lui, & il fut enfin obligé de se retirer. Il y vint une seconde fois, & fut refusé de même.

Ne pouvant supporter cela, il s'en retourna à Éphèse, chargeant d'imprécations ceux, qui les premiers avoient fait leur cour aux Barbares, & qui, par leurs bassesses, leur avoient enseigné à s'enorgueillir de leur or & de leur argent, & à traiter les gens avec insolence. Et s'adressant à ceux, qui étoient auprès de lui, il jura que dès qu'il seroit de retour à Sparte, il mettroit tout en œuvre pour réconcilier les Grecs entr'eux, afin que désormais ils fussent eux-mêmes redoutables aux Barbares, & qu'ils n'eussent plus besoin de leur secours pour se fortifier les uns contre les autres, à la ruine totale de leur nation. Mais, ce généreux Spartiate, qui avoit des pensées si nobles & si dignes de Lacédémone, & qui, par sa justice, par sa magnanimité & par son courage, s'étoit rendu comparable à tout ce que les Grecs avoient eu de plus excellent & de plus parfait, n'eut pas le bonheur de retourner dans sa patrie, pour travailler à un si grand ouvrage & si digne de lui.

Callicratidas, en partant pour Éphèse, prit des vaisseaux en différens ports, auxquels joignant ceux, qu'il reçut des mains de Lysandre, il se vit une flotte de cent quarante voiles. Les Athéniens tenoient alors la citadelle de Delphinium dans l'isle de Chio. Callicratidas y conduisit sa flotte entière, dans le dessein d'en faire le siege. La garnison Athénienne, qui ne montoit qu'à cinq cens hommes, effrayée du grand nombre des ennemis, rendit la place, & assura sa retraite par capitulation. Callicratidas fit raser aussitôt cette forteresse, & passant delà à Téos, il surprit cette ville pendant la nuit. Y étant donc entré sans obstacle, il la pilla. Il vint tout de suite à Lesbos, & campa devant Méthymne, défendue par une garnison Athénienne. Il en battit quelque tems les murailles sans aucun succès ; mais, les mécontens lui en livrerent ensuite l'entrée. Il en pilla toutes les ri-

Digitized by Google

cheſſes ; cependant, il épargna les habitans, & les laiſſa maîtres de leur ville. Voulant aller à Mitylène, autre ville de Lesbos, il chargea le Lacédémonien Thorax, de conduire inceſſamment ſes ſoldats par terre, pendant qu'il côtoyoit les rivages avec ſa flotte. Chemin faiſant, il rencontra Conon, général des Athéniens, à la tête d'un grand nombre de vaiſſeaux, le combattit, & l'ayant défait, le pourſuivit juſques dans le port de Mitylène.

Conon, ſe voyant aſſiégé par terre & par mer, ſans eſpérance de ſecours & ſans vivres, trouva le moyen de faire ſçavoir à Athènes l'extrême danger où il étoit. On fit des efforts extraordinaires pour le dégager ; & en moins d'un mois, on équipa une flotte de cent dix galeres, où l'on embarqua tous ceux, qui étoient en état de porter les armes, tant libres qu'eſclaves, avec pluſieurs cavaliers. Quand elle fut arrivée à Samos, quarante galeres des alliés s'y joignirent, & toutes enſembles firent route vers les iſles Arginuſes, ſituées entre Mitylène & Cumes. Callicratidas l'ayant appris, laiſſa Étéonice au ſiege avec cinquante galeres, & ſe mit en mer avec les ſix vingts autres pour faire face à l'ennemi, & empêcher le ſecours. Du côté des Athéniens, l'aîle droite étoit commandée par Protomaque & Thraſyle, qui avoient chacun quinze galeres. Ils étoient ſoûtenus par une ſeconde ligne avec pareil nombre de vaiſſeaux, conduits par Lyſias & Ariſtogène. L'aîle gauche, pareille à la première & rangée auſſi ſur deux lignes, étoit commandée par Ariſtocrate & Diomédon, qui étoient ſoûtenus par Éraſinide & Périclès, fils du grand Périclès. Le corps de bataille, compoſé à peu près de trente galeres, parmi leſquelles étoient les trois amirales Athéniennes, étoit rangé ſur une ſeule ligne. Ils avoient ſoûtenu chacune de leurs aîles par une ſeconde ligne pour les fortifier, parce que leurs galeres n'étoient, ni ſi vîtes, ni ſi faciles à manier, que celles des ennemis ; de ſorte qu'il y avoit à craindre qu'ils ne coulaſſent entre deux. Les Lacédémoniens & leurs alliés, qui ſe ſentoient inférieurs en nombre, ſe contenterent de ſe ranger tous ſur une même ligne pour égaler le front des ennemis, & pour ſe conſerver une plus grande liberté de gliſſer entre les galeres des Athéniens, & de tourner légérement au tour d'elles. Le pilote de Callicratidas, effrayé de cette inégalité, lui conſeilloit de ne point hazarder le combat, & de ſe retirer. Mais, il lui répondit qu'il ne pouvoit fuir ſans honte, & que ſa mort importoit peu à la République. *Sparte*, dit-il, *ne tient pas à un ſeul homme*. Il commandoit l'aîle droite, & Thraſondas Thébain, l'aîle gauche.

C'étoit un grand & terrible ſpectacle, que de voir la mer couverte de trois cens galeres prêtes à s'entrechoquer. Jamais armées navales des Grecs, plus nombreuſes que celles-ci, n'avoient combattu l'une contre l'autre. L'habileté, l'expérience & le

Digitized by Google

courage des chefs, qui commandoient les deux flottes, ne laissoient rien à désirer. Ainsi, l'on avoit tout lieu de croire que le combat, qui alloit se donner, décideroit du sort des deux peuples, & termineroit la guerre, qui duroit depuis si long-tems. Dès qu'on eut donné les signaux, les deux armées poussèrent de grands cris, & le choc commença. Callicratidas, qui, sur la réponse des Augures, s'attendoit à périr dans ce combat, fit des actions extraordinaires de valeur. Il attaqua les ennemis avec un courage & une hardiesse incroyable, coula à fond plusieurs de leurs vaisseaux, en mit beaucoup d'autres hors d'état de combattre, en brisant leurs rames, & leur perçant le flanc avec le bec de sa proue. Enfin, il attaqua celui de Périclès, & le perça de mille coups. Mais, celui-ci l'ayant accroché avec un crampon de fer, il ne lui fut plus possible de se dégager; & il fut dans l'instant environné de plusieurs vaisseaux Athéniens. Le sien fut bientôt rempli d'ennemis, & après un horrible carnage, il tomba mort, plutôt accablé par le nombre que vaincu. L'aîle droite, qu'il commandoit, ayant perdu son amiral, fut mise en déroute. La gauche, composée des Béotiens & de ceux d'Eubée, fit encore une longue & vigoureuse résistance par l'intérêt pressant qu'ils avoient de ne pas tomber entre les mains des Athéniens, contre qui ils s'étoient révoltés; mais, enfin, elle fut obligée de plier & de se retirer en désordre. Les Athéniens se retirerent aux Arginuses & y dressèrent un trophée. Ils perdirent dans ce combat vingt-cinq galeres; & les ennemis, plus de soixante-dix, parmi lesquelles de dix qu'avoient fourni les Lacédémoniens, il en périt neuf.

Plutarque égale Callicratidas, pour sa justice, sa magnanimité & son courage, à tous les généraux Grecs, qui s'étoient rendus les plus dignes d'admiration. Cependant, il le blâme extrêmement d'avoir hazardé mal à propos aux Arginuses le combat naval; & il montre que pour éviter le reproche d'avoir lâchement pris la fuite, il avoit, par ce point d'honneur mal entendu, manqué au devoir essentiel de sa charge. En effet, dit Plutarque, si, pour me servir de la comparaison d'Iphicrate, l'infanterie légere ressemble aux mains, la cavalerie aux pieds, le corps de bataille à la poitrine, & si le général tient lieu de la tête; ce général, qui s'abandonne témérairement à l'impétuosité de son courage, n'expose & ne néglige pas tant sa vie, qu'il expose & néglige celle de tous ceux, dont le salut est attaché au sien. Callicratidas avoit donc tort [c'est toujours Plutarque qui parle] de répondre au pilote, qui l'exhortoit à se retirer: *Sparte ne tient pas à un seul homme.* Car, il est bien vrai que Callicratidas, combattant sous les ordres de quelqu'un sur terre ou sur mer, n'étoit qu'un seul homme; mais, commandant une armée, il rassembloit en lui tous ceux, qui lui obéissoient; & celui

Digitized by Google

en la perſonne duquel tant de milliers d'hommes pouvoient périr, n'étoit plus un ſeul homme.

Cicéron, avant Plutarque, avoit porté le même jugement. Après avoir dit qu'il s'étoit trouvé bien des perſonnes prêtes à ſacrifier à la patrie leurs biens & même leur vie, mais qui, par une fauſſe délicateſſe de gloire, n'auroient pas voulu pour elle hazarder le moins du monde leur réputation, il cite pour exemple Callicratidas, qui répondit à ceux qui l'exhortoient à ſe retirer des Arginuſes: *Que Sparte pouvoit équiper une nouvelle flotte, ſi celle-ci périſſoit; mais que pour lui il ne pouvoit prendre la fuite, ſans ſe couvrir de honte & d'infamie.*

CALLICRATIDAS; *Callicratidas*, Καλλικρατίδας, (*a*) certain perſonnage, que Lucien introduit dans ſon dialogue des Amours. C'étoit, dit-il, un Athénien; & il le repréſente comme un homme, qui n'avoit en tête que l'amour des garçons, juſqu'à faire des imprécations contre Prométhée, tant il abhorroit les femmes. Du reſte, il étoit grand avocat & ſçavant dans les affaires; mais, il aimoit la lutte & les autres exercices, & Lucien croit que ce n'étoit que pour contenter ſa paſſion. Cet Auteur lui met dans la bouche un aſſez long diſcours, qui n'eſt autre choſe qu'une invective contre les femmes.

CALLICRATIDE, *Callicratides*, (*b*) Lacédémonien, qui étoit d'une famille des plus diſtinguées de Sparte. Quint-Curſe en parle au troiſième livre de l'hiſtoire d'Alexandre.

CALLICRATIDÈS, *Callicratides*. *Voyez* Callicrate l'architecte.

CALLICRITUS, *Callicritus*, (*c*) l'un des principaux d'entre les Thébains, du tems de Perſée, roi de Macédoine. Il fut mis à mort par ce Prince, pour avoir parlé un peu trop librement contre lui dans l'aſſemblée de ſa nation, & avoir déclaré qu'il informeroit les Romains de ce qui ſe paſſoit.

CALLICULE, *Callicula*, (*d*) nom d'une montagne d'Italie, au rapport de Tite-Live. Cette montagne étoit ſituée dans la Campanie, en entrant dans le territoire de Falerne.

L'an de Rome 535, Annibal, obligé de ſe retirer par la montagne de Callicule, pour empêcher les Romains de venir fondre ſur ſon armée, tandis qu'elle traverſeroit les vallées, qui étoient au-deſſous, imagina un ſtratagême, moins capable de nuire en effet, que d'éblouir & d'effrayer par le ſpectacle. Il aſſembla environ deux mille bœufs, tant ſauvages que domeſtiques, qui ſe trouvoient parmi le butin, qu'il avoit fait dans le païs ennemi. Il donna ordre qu'on ramaſſât dans la campagne du ſarment & autre bois ſec & menu, dont on fit des fagots,

(*a*) Lucian. T. I. p. 1025. *& ſeq.*
(*b*) Q. Curt. L. III. c. 13.
(*c*) Tit. Liv. L. XLII. c. 13.
(*d*) Tit. Liv. L. XXII. c. 15, 16, 17.

Digitized by Google

qu'on attacha adroitement aux cornes de ces animaux. Il chargea Asdrubal d'y faire mettre le feu, dès le commencement de la nuit, & de chasser les bœufs vers les hauteurs, sur tout du côté des défilés, dont les Romains s'étoient emparés.

Ces mesures ainsi prises, il commença lui-même à marcher en silence vers les montagnes, dès que le jour eut fini. Les bœufs précédoient de beaucoup l'avant-garde de son armée. D'abord, la crainte seule des flammes, qui brilloient sur leurs têtes, & encore plus la douleur, qui se fit sentir au vif, aussi-tôt que le feu eut pénétré jusqu'à la moëlle, mirent ces animaux en fureur; ensorte qu'ils se dispersèrent de tous côtés, sur les collines & dans les forêts. Les efforts qu'ils faisoient pour se délivrer, en s'agitant & secouant la tête, ne faisoient qu'augmenter la flamme & la répandre; ce qui mettoit le feu à tous les arbrisseaux d'alentour. Les Romains furent effrayés, s'imaginant d'abord que c'étoient des hommes, qui couroient de tous côtés, armés de flambeaux. Ceux, qu'on avoit placés à l'entrée même du défilé, pour le garder, prirent la fuite, si-tôt qu'ils apperçurent des feux au-dessus de leurs têtes, craignant de tomber dans quelques embûches; & gardant le haut de la montagne, comme le chemin le plus sûr, parce qu'ils y voyoient moins de feux, ils rencontrerent cependant quelques bœufs, qui s'étoient écartés du troupeau. Ils s'arrêterent d'abord, les prenant de loin pour des animaux, qui jettoient le feu par la gueule. Mais, ayant jugé, en approchant davantage que c'étoit une ruse de guerre, ils crurent plus que jamais, qu'ils alloient être investis par les ennemis, & s'enfuirent avec encore plus de frayeur qu'auparavant. Ils vinrent donner dans la cavalerie légere d'Annibal. Mais, les deux partis craignant également de s'engager mal à propos pendant les ténebres de la nuit, attendirent le jour sans commencer le combat. Cependant, Annibal eut le tems de faire sortir toutes ses troupes du défilé.

Cluvier croit qu'on nommoit aussi cette montagne Éribanus, & qu'elle n'est point différente d'Ἠριβατὸς Ἐριβιανὸς λόφος de Polybe; que c'est enfin la même montagne, qui s'étend depuis le mont Massique & la rivière de Saone au-dessus du bourg de Carinola & du lieu nommé Torre di Francolese, jusqu'à la rivière du Vulturne dans la terre de Labour.

CALLIDÉMIDÈS, *Callidemides*, Καλλιδημίδης, (*a*) l'un des interlocuteurs d'un dialogue de Lucien. C'est ce dialogue des morts intitulé, *Zénophante & Callidémidès.*

CALLIDÉMIDÈS, *Callidemides*, (*b*) personnage, dont il

(*a*) Lucian. T. I. p. 230. *& seq.*

(*b*) Terent. Tom. III. pag. 314, 315, 386, 387.

Digitized by Google

est parlé dans une comédie de Térence. C'est dans celle qu'on appelle l'*Hécyre*. On y trouve que Callidémidès étoit de l'isle de Mycone, & avoit reçu chez lui Pamphile.

CALLIDIUS [Q.], *Q. Callidius*, père de M. Callidius, dont il est parlé dans l'article suivant.

CALLIDIUS [M.], *M. Callidius*, (*a*) célebre Orateur, du tems de Cicéron. Il étoit Préteur, l'an de Rome 695, 57 avant J. C. Après avoir concouru avec ses Collegues au rétablissement de Cicéron, il plaida même avec lui devant les Pontifes, pour obtenir que l'emplacement de sa maison lui fût rendu.

Cicéron nous trace assez au long le portrait de M. Callidius. » Ce n'est point, dit-il, un Orateur du commun, mais d'un mérite rare & singulier. Ses pensées sont nobles & exquises, & il sçait les revêtir d'expressions fines & délicates. Il fait du discours tout ce qu'il lui plaît; il sçait lui donner telle forme qu'il veut; jamais Orateur n'en fut plus le maître que lui, & ne le mania avec tant d'art. Rien de plus pur, rien de plus coulant que son langage. Chaque mot est en son lieu, & comme artistement enchassé où il doit. Il n'en admet point de dur, d'inusité, de bas, ou qui puisse déranger le discours. La métaphore chez lui est fréquente, mais si naturelle, qu'elle paroît n'avoir point usurpé la place d'un autre mot, mais être entrée dans la sienne. Tout cela est accompagné d'un nombre, d'une cadence, qui a une merveilleuse variété, & ne montre aucune affectation. Les plus belles figures y sont employées à propos, & y jettent un grand éclat. L'ordre & le plan de l'ouvrage sont pleins d'art & de justesse; & par tout regne un style doux, tranquille & d'un goût exquis. En un mot, si l'éloquence consistoit dans l'agrément, il n'y auroit rien au-dessus de cet Orateur. Des trois parties qui la composent, il a les deux premières dans un souverain dégré, je veux dire, celles qui tendent à instruire & à plaire; mais, la troisième, qui est la plus importante, & qui consiste à toucher & à émouvoir les esprits, lui manque absolument. «

Cicéron, dans une occasion où il plaidoit contre M. Callidius, tourna fort habilement en preuve pour sa cause ce défaut de feu & de vivacité dans l'adversaire. M. Callidius accusoit un certain Q. Gallius d'avoir voulu l'empoisonner; & il étoit entré dans un grand détail des preuves, qu'il prétendoit avoir de ce fait. Il avoit traité tout cela à sa manière, avec ordre, avec netteté, d'un style

(*a*) Cæs. de Bell. Civil. L. I. pag. 428, 429. Vell. Paterc. L. II. c. 36. Quintil. L. X. c. 1. L. XI. c. 3. L. XII. c. 10. Cicer. de Brut. c. 274. *& seq.* Roll. Trait. des Étud. Tom. I. pag. 553. *& suiv.* Crév. Hist. Rom. Tom. VI. p. 661, 662.

Digitized by Google

fort orné, mais sans mouvement, sans sentiment. Cicéron, en lui répondant, employa d'abord les moyens, que lui fournissoit la cause. Après quoi, il ajoûta : » Eh quoi ! Callidius, si ce que » vous nous racontez ici, n'étoit » pas un roman de votre com- » position, le débiteriez-vous de » cette façon nonchalante ? Vous » êtes un grand Orateur ; & vous » sçavez vous animer, lorsqu'il » s'agit des dangers d'autrui. » Comment donc seriez-vous in- » différent sur le vôtre ? Où sont » les plaintes véhémentes ? Où » est la force du sentiment, qui » rend éloquens même les gens » du peuple & les hommes les » plus grossiers ? Ni votre esprit, » ni votre corps, ne paroissent » émus. On ne voit en vous au- » cune marque d'indignation, au- » cun geste de douleur. Vous êtes » froid & tranquille. Aussi, bien » loin que nous nous sentissions » embrasés par vos discours, à » peine pouvions-nous nous em- » pêcher de dormir. «

Un tel Orateur manquoit de la partie la plus essentielle de son art, & vraisemblablement de l'activité nécessaire pour s'élever dans une République. Il en demeura à la Préture, & ne put parvenir au Consulat.

CALLIDROME, *Callidromon*, Καλλίδρομον, (*a*) montagne de Grece dans la Locride. Selon Tite-Live, on appelloit ainsi la partie la plus élevée du mont Œta, au bas de laquelle, dans la vallée qui aboutissoit au golfe Maliaque, étoit un chemin, qui n'avoit pas plus de soixante pas de large. C'étoit la seule route, par où une armée pût passer, supposé même qu'elle ne trouvât aucun obstacle. Voilà pourquoi ces détroits étoient appellés Pyles, c'est-à-dire, Portes. D'autres ont dit Thermopyles, à cause des bains chauds, qui se trouvoient-là. Ce lieu est célebre par la mort qu'y souffrirent les Lacédémoniens ; mort plus mémorable encore que le combat, qu'ils y livrerent à l'armée des Perses.

Strabon dit que quelques-uns donnoient le nom de Callidrome à toute la chaîne de montagnes, qui s'étendoit le long de l'Étolie & de l'Acarnanie jusqu'au golfe d'Ambracie.

CALLIDROMUS, *Callidromus*, l'un des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

CALLIDUS, *Callidus*, aussi l'un des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

CALLIE, *Callia*, Καλλία, (*b*) ville d'Arcadie dans le Péloponnèse. Ce fut une de celles, dont les habitans, pour la plus grande partie, consentirent à se transporter à Mégalopolis.

Il faut remarquer que le texte de Pausanias, suivant l'édition que j'ai sous les yeux, porte que Callie n'étoit qu'un surnom de Tripolis. Προσεγένετο δὲ καὶ Τρίπολις ονομαζομένη Καλλία, &c. *Accessit autem & Tripolis, Callia nomine*, &c. Cependant, M. l'abbé Gédoyn,

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVI. c. 15, 16. Strab. p. 428. Plut. T. I. p. 343.

(*b*) Paus. p. 498.

dans

Digitized by Google

dans sa traduction Françoise de Pausanias, fait deux villes différentes de Tripolis & de Callie. Quelques lignes après le passage cité, Pausanias parle d'une ville, dont le nom se lit Callies en pluriel. *Voyez* Callies.

CALLIENS, *Callienſes*, Καλλιάι, étoient les habitans de Callies. *Voyez* Callies.

CALLIES, *Calliæ*, Καλλίαι, (*a*) ville d'Arcadie. Je crois que c'est la même que Callie, quoique le nom soit écrit un peu différemment. Pausanias lui-même paroît l'attester. De son tems, cette ville n'étoit plus qu'un village, qui relevoit de Mégalopolis, où s'étoient retirés autrefois la plûpart de ses habitans, comme on l'a dit dans l'article de Callie.

CALLIES, *Calliæ*, Καλλίαι, (*b*) certains officiers de Cyzique. Les officiers, qui avoient servi pendant un mois dans le tribunal des Prytanes, passoient le mois suivant dans le tribunal des Callies. Ces Officiers ou Magistrats étoient particuliers à la ville de Cyzique. Ils ne sont connus que par quelques marbres. Ils étoient au nombre de six cens. Mais, on ne sçauroit donner aucun éclaircissement, ni sur leur nom, ni sur leurs fonctions. On peut seulement assurer qu'ils changeoient tous les mois.

L'Archonte du conseil des Callies à Cyzique présidoit pendant un mois; on l'appelloit Calliarque. On voit par les marbres dont nous venons de parler, qu'un Nicomèdes étoit Calliarque pour la seconde fois.

CALLIFES, *Callifæ*, (*c*) ville d'Italie, qui appartenoit aux Samnites, selon Tite-Live. Elle fut soumise aux Romains par les consuls C. Pœtelius & L. Papirius Mugillanus, l'an de Rome 429.

Quelques-uns croyent que c'est présentement Carife, ville du royaume de Naples dans l'Apennin & dans la principauté ultérieure.

CALLIGENE, *Calligenes*, (*d*) médecin de Philippe, roi de Macédoine. Il étoit d'intelligence avec Persée, fils de ce Prince, & qui avoit été obligé de prendre la fuite, depuis la mort de Démétrius, son frere, dont il avoit été l'auteur. Comme Calligene ne quittoit point Philippe, dès qu'il s'apperçut qu'il tiroit à sa fin, sans attendre qu'il eût rendu l'ame, il dépêcha à Persée les courriers, qu'il tenoit tout prêts sur la route, ainsi qu'il en étoit convenu avec lui; & jusqu'à son arrivée, il eut soin de cacher la mort du Roi à tous ceux, qui étoient dans le palais. C'est pourquoi, Persée les ayant surpris, s'empara d'un trône, qui étoit le fruit de son détestable parricide.

CALLIGÉNIE, *Calligenia*, nourrice de Cérès. Il y en a qui croyent que c'étoit une de ses nymphes. D'autres, que c'étoit un surnom de cette Déesse, qu'on donnoit aussi à Tellus, ou la Terre.

(*a*) Paus. p. 499.
(*b*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. Tom. II. pag. 244, 245, 256.
(*c*) Tit. Liv. L. VIII. c. 25.
(*d*) Tit. Liv. L. XL. c. 56.

Digitized by Google

CALLIGNOTE, *Callignotus*, Καλλιγνώτος, (*a*) personnage illustre, à qui on avoit dressé une statue dans la ville de Mégalopolis. On dit que c'étoit un de ceux, qui les premiers apporterent aux Mégalopolitains les mystères des grandes déesses, & leur apprirent à les célébrer comme on les célébroit à Éleusis.

CALLIGRAPHE, *Calligraphus*, Écrivain copiste, qui mettoit autrefois au net ce qui avoit été écrit en notes par les Notaires; ce qui revient à peu près à ce que nous exprimerions maintenant ainsi : *Celui qui fait la grosse d'une minute.*

Ce mot est composé du Grec κάλλος, *pulchritudo*, beauté, & γράφω, *scribo*, j'écris. Il signifie par conséquent *scriptor elegans*, écrivain qui a une belle main.

Autrefois, on écrivoit la minute d'un acte, le brouillon ou le premier exemplaire d'un ouvrage en notes, c'est-à-dire, en abréviations, qui étoient une espèce de chiffres; telles sont les notes de Tiron dans Gruter. C'étoit afin d'écrire plus vîte, & de pouvoir suivre celui qui dictoit. Ceux, qui écrivoient ainsi en notes, s'appelloient en Latin *Notarii*, Notaires, & en Grec Σημειογράφοι, Ταχυγράφοι, écrivains en notes, gens qui écrivent vîte. Mais, parce que peu de gens connoissoient ces notes ou ces abréviations, d'autres écrivains, qui avoient la main bonne, & qui écrivoient bien & proprement, les copioient pour ceux qui en avoient besoin, ou pour les vendre. C'étoient ces derniers qu'on appelloit Calligraphes, comme on le voit dans plusieurs Auteurs anciens.

CALLIMAQUE, *Callimachus*, Καλλίμαχος, (*b*) fameux architecte, natif de Corinthe, florissoit peu de tems après la 60e Olympiade, dont la première année se rapporte à l'an 540 avant J. C. Il fut appellé par les Athéniens Κατάτεχνος, habile & excellent dans l'art, à cause de la délicatesse & de l'habileté avec lesquelles il taillait le marbre. Il fut aussi appellé Καλιζότεχνος, parce qu'il n'étoit jamais content de lui-même, & ne cessoit de retoucher ses ouvrages, dont il étoit toujours mécontent, parce que plein des idées supérieures du beau & du grand, il trouvoit que l'exécution n'y répondoit pas assez: *Semper calumniator fui, nec finem habens diligentiæ*, dit Pline.

Ce fut lui qui inventa le chapiteau Corinthien, orné de feuilles d'acanthe, par une rencontre, qui mérite d'être sçue. Une jeune fille de Corinthe étant morte, sa nourrice posa sur son tombeau, dans un panier, quelques petits vases, que cette fille avoit aimés pendant sa vie; & afin que le tems ne les gâtât pas si-tôt, elle couvrit le panier d'une grande tuile. Il arriva par hazard que ce panier fut posé sur la racine d'une plante d'acanthe; d'où il sortit au

(*a*) Paus. pag. 507.
(*b*) Paus. pag. 48, 546. Plin. T. II. p. 658. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 568, 569.

Digitized by Google

printems des feuilles & des tiges, qui s'éleverent le long des côtés du panier, & qui rencontrant les bords de la tuile, furent contraints de se recourber en leur extrêmité, & de faire le contournement des volutes. Callimaque vit ce panier environné de ces feuilles ; & cette forme nouvelle lui ayant plu, il en imita la manière dans le chapiteau des colomnes, qu'il fit depuis à Corinthe, établissant sur ce modele les proportions & les mesures du chapiteau Corinthien.

Il réussissoit aussi fort bien dans la peinture & sur tout dans la sculpture, dont il faisoit sa principale occupation. On remarque encore qu'il fit pour le temple de Minerve à Athènes une lampe d'or, qu'on empliſſoit d'huile au commencement de chaque année, sans qu'il fût besoin d'y toucher davantage, quoiqu'elle fût allumée jour & nuit. Cela venoit, selon Pausanias, de ce que la meche de cette lampe étoit faite de lin de Carpasie, le seul que le feu ne consumât point. Au-dessus étoit une grande palme de bronze, qui, s'élevant jusqu'à la voûte, dissipoit aisément la fumée. Callimaque, qui avoit fait cet ouvrage, ajoûte Pausanias, n'étoit pas de la force des grands ouvriers ; mais, il les passoit tous en une certaine fineſſe de l'art. Il fut le premier, qui trouva le secret de percer le marbre ; & il étoit, poursuit Pausanias, d'un goût si difficile pour ses propres ouvrages, qu'on l'appelloit communément l'ennemi juré de l'art ; soit que ce nom lui eût été donné par les autres, soit qu'il l'eût pris lui-même.

CALLIMAQUE, *Callimachus*, Καλλίμαχος, (*a*) capitaine Athénien, qui fut le premier, que l'on revêtit de la charge de Polémarque. Dans le conseil de guerre, que les Athéniens tinrent avant la bataille de Marathon, qui se donna la troisième année de la 72e Olympiade, 490 ans avant J. C. ; Miltiade, s'adressant à Callimaque, lui représenta avec vivacité, que le sort de la patrie étoit entre ses mains ; que son suffrage alloit décider si Athènes seroit libre ou esclave, & qu'un mot sorti de sa bouche l'égaleroit à Harmodius & à Aristogiton, auteurs de la liberté, dont jouissoient les Athéniens. Il le prononça ce mot, & se joignit au parti de Miltiade. Ainsi, la bataille fut résolue. On dit qu'après l'action, Callimaque fut trouvé tout percé de fleches, & néanmoins de bout.

On voyoit Callimaque représenté en peinture à Athènes dans le Pœcile. Pausanias dit qu'il étoit un de ceux, qui paroissoient effacer les autres combattans.

CALLIMAQUE, *Callimachus*, Καλλίμαχος, (*b*) Arcadien. C'étoit un des capitaines des dix mille Grecs, qui marcherent au secours de Cyrus.

CALLIMAQUE, *Callima-*

(*a*) Suid. T. I. p. 1359. Pausan. pag. 28. Plut. T. I. p. 353. Plin. T. II. p. 690. Herod. L. VI. c. 109. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 164.

(*b*) Xenoph. p. 359.

Digitized by Google

chus, Καλλίμαχος, (*a*) Grammairien Grec, oncle maternel du Callimaque, qui eſt l'objet de l'article ſuivant. Il comptoit parmi ſes diſciples le célebre Ératoſthène.

CALLIMAQUE, *Callimachus*, Καλλίμαχος, (*b*) célebre poëte Grec, fils de Battus & de Méſatme, rapportoit ſon origine au fondateur de Cyrène, où il avoit pris naiſſance. Il fut diſciple d'Hermocrate le Grammairien, & vécut ſous le regne de Ptolémée Philadelphe, & ſous celui de Ptolémée Évergete. Suidas dit qu'il avoit épouſé la fille d'Euphrate de Syracuſe.

Callimaque eſt regardé comme un des plus fameux Poëtes de ſon ſiecle; & peut-être feroit-il difficile de trouver aucun Auteur, qui ait fait un plus grand nombre de poëmes que Callimaque. Mais, il n'aimoit pas les longs ouvrages. Auſſi n'en fit-il que deux aſſez étendus, l'un intitulé *Hécale*, & l'autre Αἴτια. Lorſqu'on lui demandoit pourquoi il aimoit tant les petits ouvrages, il répondoit qu'un grand livre étoit toujours un grand mal. On trouve encore la même penſée à la fin de ſes hymnes; mais, elle y eſt expliquée d'une maniere différente. Il dit qu'à la vérité l'Euphrate eſt un grand fleuve, mais que pour lui il aime mieux ces petites fontaines claires & paiſibles, dont toutes les gouttes ſont plus précieuſes que toute la fange & tout le limon des grandes rivieres. Cette raiſon ne ſatisfaiſoit pas la plûpart des Critiques de ſon tems, qui prétendoient, avec aſſez peu de raiſon, que les faiſeurs de vers ne devoient non plus ſécher que la mer, & que l'abondance étoit la plus belle qualité d'un Écrivain.

Callimaque enſeigna la Grammaire en Egypte avec beaucoup de réputation, & forma entr'autres diſciples le poëte Apollonius, qui, dans la ſuite, reconnut mal les obligations, qu'il avoit à ſon maître. Callimaque fit contre lui un poëme très-piquant, où il le déſignoit ſous le nom d'Ibis, & où il faiſoit contre lui toutes les imprécations, qu'Ovide traduiſit depuis en Latin dans ſon ouvrage intitulé *in Ibim*.

On regardoit Callimaque, au témoignage de Quintilien, comme le maître de l'Élégie. Catulle ſe fit honneur de traduire ſon poëme ſur la chevelure de Bérénice, & de tranſporter quelquefois dans ſes propres écrits les penſées & les expreſſions du poëte Grec. Properce, malgré ſes talens, malgré l'orgueil ſi ordinaire aux Poëtes, n'ambitionnoit que le titre du Callimaque Romain. Si Ovide ſemble donc reprocher à Callimaque, qu'il manque de génie, il faut penſer avec Henri Etienne, qu'O-

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. T. VI. p. 11.
(*b*) Suid. Tom. I. pag. 1359, 1360. Quin. L. X. c. 1. Horat. L. II. Epiſt. II. v. 100. Cicer. de Tuſcul. Quæſt. L. I. c. 84. Roll. Hiſt. Anc. T. VI. p. 145. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 379, 380. T. IV. pag. 52. *& ſuiv.* T. V. p. 156. *& ſuiv.* Tom. VII. p. 278. *& ſuiv.* T. VIII. p. 114. T. IX. p. 402, 403. T. XII. p. 9. *& ſuiv.* T. XV. p. 265. *& ſuiv.* T. XVI. p. 93. *& ſuiv.*

Digitized by Google

vide mesuroit le génie de Callimaque au sien propre, qu'il ne sçut point assez maîtriser; ou plutôt il faut croire, avec Daniël Heinsius, qu'Ovide entendoit par le génie, cette impétuosité surnaturelle, qui emporte le Poëte d'une manière insurmontable, & que nous nommons proprement enthousiasme ou fureur divine. Or, cette impétuosité, dont Callimaque auroit eu besoin, s'il eût entrepris de chanter la guerre des Titans, ou la colère d'Achille, ne lui étoit point nécessaire pour célébrer Lydé ou les amours d'Acontius & de Cydippe; ni même pour atteindre à la perfection de l'Élégie, qui demande bien plus l'art du Poëte, que les fougues de son imagination. Aussi, Ovide ne laisse-t-il pas d'assurer que Callimaque sera célébré dans tout l'univers & dans tous les âges; & ce qui semble digne de remarque, c'est sur l'art de notre Poëte, qu'Ovide a fondé sa prédiction. Ce n'est donc pas qu'il ait prétendu, comme le croit Vossius, qu'il y eût dans la manière de Callimaque trop d'étude & trop d'affectation. Ces défauts seroient bien plus propres à décréditer un Poëte, qu'à faire passer ses ouvrages à la dernière postérité. Et si Callimaque a mérité ce reproche, & celui que d'autres Critiques lui font, d'avoir choisi les termes les moins propres & les plus obscurs, ces différens reproches tombent, non sur ses Élégies, qu'Ovide même jugeoit pleines de douceur, mais sur ses hymnes peut être, & certainement sur ses Αἴτια, dont pour cette raison Properce déconseilloit l'imitation.

De toutes les poësies de Callimaque, dont Meursius & Bentley ont donné le catalogue, il n'est échappé aux injures du tems, qu'une partie de ses hymnes, quelques épigrammes & une espèce d'Élégie sur la mort du poëte Héraclite. Callimaque avoit composé beaucoup d'autres élégies, dont vraisemblablement Lydé fut l'objet. Peut-être aussi que la seconde Laïs fut la matière de quelques-unes; car, Hermésianax nous apprend que Callimaque entreprit pour Laïs le voyage de Corinthe. Ces Élégies étoient tendres & passionnées; & c'est pour cette raison, que Méléagre assigna le myrte à leur Auteur, & qu'Ovide en défendoit expressément la lecture.

Les talens de Callimaque ne se bornerent pas uniquement à la Poësie, il avoit embrassé tous les genres de littérature. C'est du moins le témoignage, que lui rendoit Cicéron, aussi-bien qu'à d'autres Anciens, en se plaignant de l'état où les arts étoient tombés de son tems, parce que les Romains négligeoient la multiplicité des connoissances. Ainsi jugeoit Cicéron, bien différent de ces génies bornés, qui croyent qu'il est impossible de réussir en s'appliquant à divers genres, comme si l'exemple d'un nombre de Sçavans n'en prouvoit pas d'une manière invincible la possibilité.

On sçait que l'isle de Délos a été l'objet d'un hymne de Callimaque. Ce fut sa piété, qui le lui

Digitized by Google

inspira. La finesse de l'art qui y regne, la justesse des expressions, la vivacité des images, la force des mouvemens même, qu'il a sçu habilement y répandre, la vie & le feu, dont il anime tout, rendent ce petit poëme aussi achevé pour la diction que pour les choses. En général, on remarque dans les hymnes de Callimaque beaucoup de traits propres à inspirer la vertu & le respect pour les dieux. Si dans l'hymne à Diane, Callimaque décrit les plaisirs & les amusemens de la déesse, il peint aussi d'une manière vive & touchante le bonheur du juste & le malheur de l'impie. S'il dit ailleurs que Jupiter prit naissance en Arcadie, il ajoûte incontinent que Jupiter existe, & qu'il existera toujours; qu'il tire de lui-même toute sa puissance & toute sa force; qu'il est le maître & le juge des Rois, & qu'il distribue à son gré les Empires. Callimaque, à la vérité, mêle dans la suite aux louanges de Jupiter celles de Ptolémée Philadelphe; mais, outre que ces louanges sont indirectes & ingénieusement amenées, elles ne s'arrêtent pas immédiatement au Prince. C'est de Jupiter qu'il tient sa grandeur & sa supériorité.

Madame Dacier, qui a publié les épigrammes & les hymnes de Callimaque avec des remarques, assure que parmi tout ce qui nous reste de l'ancienne Grece, il ne s'est rien trouvé de plus élégant, ni de plus poli. C'étoit aussi le sentiment de M. le Fevre, son pere, qui trouvoit que la manière de composer, que Callimaque avoit embrassée, étoit nette & forte; que Catulle & Properce, comme nous l'avons déjà observé, l'avoient imité fort souvent, & qu'ils n'avoient fait même que le traduire. Callimaque passoit pour le prince des Poëtes élégiaques parmi les Grecs, non seulement au jugement de Quintilien, ainsi qu'on l'a déjà dit, mais encore au jugement de quelques Modernes, tels que Philippe Béroald sur Properce, & Jean Gérard Vossius dans son institution poëtique. Mais, outre cela, il étoit encore excellent Critique; & l'on ne sçauroit assez regretter la perte des ouvrages, qu'il avoit composés en cette qualité. Il étoit aussi fort bon Grammairien.

M. Fourmont l'aîné avoit, touchant Callimaque, des opinions bien différentes de celles, qu'on vient de rapporter. Il l'appelle un Poëte dévot & à demi-fanatique; & il prétend qu'on en a des preuves dans ses hymnes. Il le dépeint ainsi à l'occasion de ses invectives contre Évhémere, dont il prend lui-même la défense. Il ajoûte ensuite: » Ce Poëte, petit génie, » s'il en fut jamais, comme on le » voit dans tous ses hymnes, ou » en hypocrite très-asservi aux » traditions du Paganisme, ne » laisse pas de raconter toute » l'histoire de la naissance de Ju- » piter. *Il est de Lycée; Rhéa* » *l'envoie en Crete; on y craint* » *toujours Saturne.* Il a pourtant » la hardiesse de donner un dé- » menti aux anciens Poëtes: *Le* » *partage prétendu de l'Empire du* » *monde est une de leurs fictions.*

Digitized by Google

» *Jupiter eſt né tout-puiſſant & le* » *maître ; mais, il a laiſſé à plu-* » *ſieurs dieux ſubalternes certai-* » *nes fonctions particulières ; & il* » *s'eſt réſervé le gouvernement des* » *Rois.* Des hymnes, comme » ceux de Callimaque, devoient » bien faire rire Évhémere & les » autres Philoſophes de ſon tems, » même les Ptolémées, qui ſça- » voient que depuis Pythagore & » Thalès la ſuperſtition avoit été » bannie de toutes les écoles. » Quoi qu'il en ſoit, on doit ſen- » tir que Callimaque étoit fort » ignorant, très-prévenu contre » tout ce qui touchoit le moins » du monde les idées communes, » un homme enfin déchaîné con- » tre le Meſſénien, & capable de » tout entreprendre pour le per- » dre. « Ainſi parle M. Fourmont l'aîné. On pourroit peut-être lui reprocher d'avoir eu autant de fiel contre Callimaque, qu'il s'eſt imaginé que ce Poëte en avoit contre Évhémere.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt ſans preuves & ſans autorités, que pluſieurs Modernes ont avancé que Callimaque avoit été bibliothéquaire du roi Ptolémée à Alexandrie, & qu'il avoit compoſé pour ſa part huit cens ouvrages.

CALLIMAQUE, *Callimachus*, Καλλίμαχος, (*a*) dit le jeune, Poëte héroïque, naquit auſſi à Cyrène. Il étoit neveu du précédent ; car, il eut pour pere Staſénor & pour mere Mégatime, ſœur de Callimaque. Il vivoit un peu après ce premier ſous la 132e Olympiade, vers l'an 252 avant J. C. On parle d'un autre poëte de Colophon, cité par Tatien.

CALLIMAQUE, *Callimachus*, Καλλίμαχος, autre poëte natif d'une ville d'Ombrie, appellée Mévanie, aujourd'hui Bévagna, dans le duché de Spolette en Italie. On ne ſçait pas en quel tems il vivoit. Properce, qui étoit auſſi de Mévanie, parle de Callimaque dans ſes élégies :

Umbria Romani patria Callimachi.

Mais, il y a grande apparence que Properce, dans ce vers, veut parler de lui-même, & qu'il ſe nomme le Callimaque Romain, parce qu'il excelloit dans la même eſpèce de poëſie que Callimaque de Cyrène. Ainſi, c'eſt en vain que l'on cherche un poëte Grec en Ombrie.

CALLIMAQUE, *Callimachus*, Καλλίμαχος, (*b*) medecin Grec. Il fit un traité des couronnes, dont on ſe ſervoit dans les feſtins, pour montrer le mauvais effet de l'odeur des fleurs, dont elles étoient compoſées, qui bleſſoient ſouvent le cerveau, & cauſoient de grandes maladies.

CALLIMAQUE, *Callimachus*, Καλλίμαχος, (*c*) célebre ingénieur. Comme un autre Archimede, il étoit très-habile à inventer & à conſtruire toute ſorte de machines de guerre & très-fertile en ruſes de toute eſpèce

(*a*) Suid. T. I. p. 1360.
(*b*) Plin. T. II. p. 235.
(*c*) Plin. T. I. p. 503, 514. Roll. Hiſt. Anc. T. V. p. 364, 365.

Digitized by Google

pour la défense d'une place. Aussi, lorsque Lucullus vint faire le siege d'Amise, Callimaque, qui commandoit dans cette ville incommoda beaucoup les Romains, & il en fut bien puni dans la suite. Mais, alors il fut trompé par un stratagême de Lucullus, qui, au moment qu'il avoit accoûtumé de retirer ses troupes des travaux pour les faire reposer, s'avisa de faire donner l'assaut très-brusquement. Cette attaque imprévue lui réussit. Il se rendit maître d'une partie de la muraille. Callimaque, voyant qu'il ne pouvoit la défendre, en sortit & y mit le feu, soit par envie contre les Romains pour les empêcher de s'y enrichir, soit pour assurer sa fuite.

Il se retira à Nisibis, que les Grecs appelloient Antioche de Mygdonie. Lucullus vint aussi assiéger cette ville. Gouras, frere de Tigrane, avoit dans la place le titre de Commandant; mais, celui, qui y commandoit en effet, c'étoit Callimaque. Lucullus, s'étant donc campé au tour de la place, employa contr'elle tout ce que pouvoit fournir l'art des sieges, & la pressa si vivement, qu'en peu de jours il l'emporta & y entra l'épée à la main. Il traita fort humainement Gouras, qui vint se rendre à lui; mais pour Callimaque, quelques promesses qu'il lui fit, que s'il lui sauvoit la vie, il lui découvriroit des lieux cachés, que personne ne sçavoit que lui, & où l'on avoit enfoui de grands trésors; il ne voulut point l'entendre, & ordonna qu'on le chargeât de fers, & qu'on le gardât à vue, pour lui faire souffrir la punition, qu'il méritoit pour avoir mis le feu à la ville d'Amise, & lui avoir ravi par ce moyen, avec une grande partie de sa gloire, une occasion éclatante de donner aux Grecs des preuves de sa générosité & de sa bonté.

CALLIMÉDON, *Callimedon*, Καλλιμέδων, (*a*) Athénien, qui fut envoyé en ambassade, avec le célebre Conon & quelques autres, vers Tiribaze, général des Perses.

CALLIMÉDON, *Callimedon*, Καλλιμέδων, (*b*) surnommé Carabus, étoit aussi un Athénien, qui vécut du tems de Phocion. Plutarque nous le représente comme un homme emporté, & qui haïssoit le gouvernement populaire.

Un jour qu'Antipater demanda à Phocion, en cas qu'il se relâchât sur l'article de la garnison de Munychia, s'il vouloit être caution, que sa ville observeroit fidelement tous les articles du traité de paix, qui avoit été conclu, & ne chercheroit plus à remuer. Phocion gardant le silence & tardant à répondre, Callimédon prit la parole & dit: » Eh quoi, seigneur Antipater, si cet homme, » pour vous amuser, s'avisoit de » cautionner sa ville, vous y fieriez-vous, & en feriez-vous » moins ce que vous avez résolu » de faire? « Ainsi, les Athéniens furent obligés de recevoir

(*a*) Xenoph. p. 537.

(*b*) Plut. T. I. p. 754. & *seq.*

Digitized by Google

dans Munychia une garnison Macédonienne.

Il paroît que dans le fond Callimédon Carabus étoit un scélérat. Il fut obligé de sortir d'Athènes, pour éviter d'être accusé de trahison. Mais, son absence n'arrêta point les poursuites, & il fut condamné, tout absent qu'il étoit.

CALLIMÉDON, *Callimedon*, Καλλιμέδων, (*a*) autre Athénien, dont Lucien fait mention dans un de ses dialogues. Il en parlé comme d'un traître à sa patrie; c'est-à-dire, que ce doit être le même, dont il est question dans l'article qui précede.

CALLIMORPHE, *Callimorphus*, Καλλίμορφος, (*b*) Médecin imaginaire, dont parle Lucien dans son dialogue sur la manière d'écrire l'Histoire. Il lui attribue une histoire intitulée, *l'histoire Parthique de Callimorphe, médecin des Hastaires de la sixième légion.* Sa préface n'étoit pas moins extravagante; car, il y soûtenoit que c'étoit aux médecins à écrire l'histoire, parce qu'Esculape étoit fils d'Apollon, le pere des sciences & le protecteur des muses; & il entremêloit, parmi les mignardises de la langue Ionique, des termes bas & populaires.

CALLINICUM, *Callinicum*, ville des Perses, sur l'Euphrate, selon Procope. Cet Auteur dit que Chosroès, roi des Perses, prit & rasa cette place. Le même Auteur met Callinicum au nombre des villes, dont Justinien fit rebâtir les murailles tout de neuf. La Notice de l'Empire fait connoître que cette ville étoit dans le département de l'Osrhoéne. C'est entre Callinicum & Carres, que le César Galéricus, surnommé Maximien, fut défait par Narsès.

Ortélius montre que le nom de Callinicum a été défiguré dans les anciennes éditions de quelques Historiens, & que l'on y trouve Calliniſum, Gallicinum & Gallinicum.

CALLINICUS, *Callinicus*, Καλλίνικος, (*c*) c'est-à-dire, Victorieux. C'étoit un surnom, que les Grecs donnoient quelquefois aux grands Capitaines, comme le témoigne Plutarque en plus d'un endroit.

CALLINICUS, *Callinicus*, Καλλίνικος, (*d*) fils d'Antiochus de Comagène. Il avoit un frere, nommé Épiphane. Ces deux Princes, ainsi que leur pere, après diverses aventures, se retirerent à Rome, & y vécurent honorablement, mais dans une condition privée.

CALLINICUS, *Callinicus*, Καλλίνικος, (*e*) surnommé Sutorius, fils de Gaius, étoit un Sophiste de Syrie, ou de l'Arabie pétrée selon d'autres. Il vivoit dans le second siecle. Il enseigna à Athènes sous l'empire d'Antonin le Débonnaire, qui regna vingt-deux ans & demi, jusqu'à la cent soixante-unième année de J. C.

(*a*) Lucian. T. II. p. 946.
(*b*) Lucian. T. I. p. 673.
(*c*) Plut. T. I. p. 218, 406.
(*d*) Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 342.
(*e*) Suid. T. I. p. 1360.

Digitized by Google

Callinicus compoſa pluſieurs ouvrages 1.° Un de la Dédicace, dédié à Galien. 2.° Un autre de la mauvaiſe imitation de l'art oratoire, dédié à Lupus, que quelques-uns croyent être Rutilius Lupus, rhétoricien, ou ſon fils. 3.° Un autre en dix livres des hiſtoires d'Alexandrie, cité par Saint Jérôme. 4.° Un autre des ſectes des Philoſophes.

CALLINICUS, *Callinicus*, Καλλίνικος, natif d'Hiéropolis en Syrie, vivoit dans le ſeptième ſiecle. Il inventa, l'an 670, cette ſorte de feu, qu'on nomme ordinairement le feu Grec, ou Grégeois, que l'empereur Conſtantin Pogonat ou le Barbu, employa avec tant de ſuccès pour brûler les navires des Sarraſins.

CALLINICUS, *Callinicus*, Καλλίνικος, l'un des Auriges du Cirque. *Voyez* Auriges du Cirque.

CALLINICUS, *Callinicus*, l'un des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

CALLINIQUE, *Callinicus*. *Voyez* Callinicus.

CALLINUS, *Callinus*, (*a*) Καλλῖνος, né à Éphèſe, eſt un des plus illuſtres & des plus anciens poëtes Grecs Élégiaques. Il parut certainement avant Archiloque. Callinus, en effet, repréſente les Magnéſiens comme un peuple floriſſant, & dont la fortune ſecondoit les armes dans la guerre d'Éphèſe; au lieu qu'Archiloque parle de ce même peuple comme d'un peuple aſſervi, puiſqu'il invite à pleurer leur oppreſſion. Et c'eſt de-là, qu'après Strabon & Saint Clément d'Alexandrie, on peut conclure que Callinus eſt antérieur à Archiloque. On peut encore en conclure qu'il eſt abſolument faux que juſqu'à celui-ci, les Grecs n'aient connu d'autres vers, que les vers hexamètres, comme l'ont prétendu Lorenzo Fabri & le Pere Méneſtrier, puiſque Callinus leur en avoit déjà fait entendre d'une autre meſure.

Voſſius range Callinus dans la claſſe des Poëtes, dont le tems eſt incertain; mais, un vers de Callinus même, & que Strabon a conſervé, peut nous aider à découvrir le ſiecle, où il a vécu. Ce Poëte avoit écrit en vers élégiaques l'hiſtoire de ſon tems; & dans cet ouvrage, il ſembloit voir l'incurſion de ces peuples, qui, ſortis du Boſphore Cimmérien, ſe jetterent ſur l'Aſie. *Voilà*, dit-il, *qu'une armée formidable de Cimmériens prépare quelque irruption.* Ce que Callinus paroît voir ici, il le vit en effet, puiſqu'il nous apprend que la priſe de Sardes en fut une des ſuites. Paul Oroſe rapporte cette irruption à la trentième année avant la fondation de Rome, c'eſt-à-dire, vers le commencement des Olympiades. Ainſi, c'eſt vers ce tems-là que floriſſoit Callinus.

Il ne nous reſte rien de Callinus, qui ſoit un peu conſidérable, ſi ce n'eſt des vers élégiaques re-

(*a*) Strab. pag. 604, 627. Roll. Hiſt. Anc. T. VI. pag. 144. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 364. *& ſuiv.* T. XIX. p. 598. *& ſuiv.*

Digitized by Google

cueillis par Stobée. Il eſt vraiſemblable que ces vers furent compoſés avant la défaite des Magnéſiens, & dans le tems même de leur proſpérite. Ces peuples, profitant de leurs victoires, s'étoient avancés juſqu'aux portes d'Éphèſe, ſans que ſes habitans ſongeaſſent à leur défenſe ; & Callinus eſſaya de les tirer de l'eſpèce de léthargie, dans laquelle ils étoient enſevelis. » Juſqu'à quand, lâche » & coupable jeuneſſe, leur dit-» il, juſqu'à quand languirez-vous » dans une indigne oiſiveté ? Ne » craignez-vous point les ſanglans reproches de nos voiſins ? » La guerre frémit à vos portes ; » & vous, tranquilles ſpectateurs, » on diroit que vous jouiſſez d'une » profonde paix ? Que ne marchez-vous à l'ennemi, qui menace vos maiſons ? Il ſeroit » beau du moins d'expirer en » combattant, puiſqu'une gloire » immortelle attend ceux qui » expoſent leur vie pour la patrie, & que la mort vient toujours au tems marqué par les » deſtinées. Ainſi, dès qu'on ſonnera la charge, armez-vous » d'un courage intrépide, & fondez ſur l'ennemi. Nul n'échappe au ciſeau de la Parque, fut-» il de la race des immortels ; & » la mort vient ſurprendre dans » le ſein de leur famille, ceux » qu'une fuite honteuſe avoit dérobés aux périls du combat. Ils » meurent haïs & déteſtés, au » lieu que l'homme courageux » laiſſe après lui d'éternels regrets. Tous le pleurent après » ſa mort ; & pendant ſa vie, il » eſt honoré comme un demi-» dieu, parce que tous le regardent comme leur appui & comme leur défenſeur. «

Camérarius étoit tellement enchanté de ces vers, qu'il en inféra la traduction dans un diſcours Latin, où il excitoit les princes Chrétiens à tourner leurs armes contre les Infideles. Auſſi Callinus excella-t-il dans le genre élégiaque. C'eſt le témoignage, que lui rend Proclus dans ſa Chreſtomathie.

La plûpart des Modernes s'accordent, ce ſemble, à lui déférer ſur la foi de Térentianus Maurus, l'invention du vers pentamètre. Mais, M. l'abbé Souchay, dans ſon diſcours ſur l'Élégie, remarque que cet Écrivain rapporte, non ſon opinion, mais celle de quelques Grammairiens, qui n'héſitoient point à reconnoître Callinus pour l'inventeur du vers élégiaque. M. l'abbé Souchay ajoûte ailleurs que les Arts, marchant lentement vers la perfection, il n'eſt guere vraiſemblable par-là même, que Callinus ſoit l'inventeur du vers élégiaque. Combien la Grece dut-elle produire de mauvais Poëtes héroïques, avant que de produire Homère ? Et par quels dégrés notre poëſie avoit-elle paſſé, avant que d'arriver au point où nous la voyons ?

On veut encore que Callinus ſoit le premier, qui ait mis en vogue la fable d'Apollon Sminthien ; mais, il eſt certain qu'Apollon fut adoré ſous ce nom longtems avant Callinus. » Fils de » Latone, écoutez ma voix, dit » le ſacrificateur Chryſès. Dieu

Digitized by Google

» de Sminthe, ſi jamais vous » vous êtes plu aux ſacrifices des » taureaux & des chevres, que » j'ai offerts ſur vos autels, exau- » cez mes vœux; & que les Grecs, » accablés de vos traits, payent » chérement mes larmes. « Ce n'eſt donc pas Callinus, qui le premier a imaginé cette fable. Il y avoit au moins ſur cela quelque tradition, & peut-être Callinus eſt-il le premier, qui l'ait recueillie dans ſes poëſies.

(*a*) Lucien, dans ſon dialogue contre un ignorant, qui formoit une bibliothéque, parle d'un Callinus, qu'il appelle faiſeur de livres.

CALLIOPE, *Calliope*, Καλλιόπη, (*b*) ville d'Aſie, qui appartenoit aux Parthes. C'étoit une de leurs principales fortereſſes contre les Medes. Appien & Étienne de Byzance en font mention.

CALLIOPE, *Calliope*, Καλλιόπη, (*c*) l'une des neuf Muſes. Elle préſidoit à l'éloquence, ainſi qu'aux poëmes deſtinés à célébrer la gloire des Héros & des grands Rois. Le poëme Épique, étant le plus conſidérable & le plus magnifique de ces poëmes, étoit dans le partage & ſous la protection particulière de cette Muſe. Elle paſſoit pour être mere d'Orphée; & les Grecs lui accordoient la ſupériorité ſur les autres Muſes, ſes ſœurs, ſuivant Héſiode dans ſa Théogonie. Diodore de Sicile dit qu'elle étoit la plus ſçavante d'entr'elles, & que ſa belle voix lui avoit fait donner le nom de Calliope, pour nous apprendre que l'éloquence charme l'eſprit, & entraîne l'approbation des auditeurs.

Outre Orphée, on lui a donné un autre fils, nommé Ialeme; mais, c'étoit un homme plein de défauts & de déſagrémens, & par conſéquent fort différent de ſa mere.

Adonis, étant deſcendu aux enfers, inſpira de l'amour à Proſerpine, qui voulut le retenir. Vénus voulant auſſi le poſſéder, Jupiter remit la déciſion de ce différend entre les mains de Calliope, qui décida qu'Adonis ſeroit ſix mois aux enfers, & ſix mois ſur la terre. Jupiter, pour le dire en paſſant, n'étoit guere aviſé, & Calliope ſe montra peu habile en fait de galanterie. Un amant ne ſe partage pas. Auſſi les deux Déeſſes furent également piquées de ce jugement, & il en coûta la vie à Orphée, fils de Calliope.

Les Anciens repréſentoient Calliope fort jeune, couronnée de pluſieurs guirlandes, & ayant en ſa main droite une trompette & trois livres, l'Iliade, l'Odyſſée & l'Énéide.

Les Poëtes ont dit que Calliope eut de Jupiter les deux Corybantes, & d'Achéloüs les Syrènes.

(*a*) Lucian. T. II. p. 556.
(*b*) Plin. T. I. 318, 330.
(*c*) Virg. Æneid. L. IX. v. 525. Diod. Sicul. p. 150, 151. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 227. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. III. p. 99, 113. Tom. V. pag. 185. *& ſuiv.* T. IX. pag. 207, 210, 358. Tom. XII. pag. 200.

Digitized by Google

CALLIOPÉE, *Calliopea*, (*a*) la même que Calliope, l'une des neuf Muſes. *Voyez* Calliope.

CALLIOPÈS, *Calliopes*, (*b*) Καλλίοπης, fameux Athlete. Il nous reſte une épigramme Grecque ſur ſes victoires. En voici la traduction. » Lorſque vous étiez » encore enfant, ô Calliopès, » vous avez remporté ſur les » hommes le prix de la courſe » des chars, & vous l'avez rem» porté ſur les enfans dans un âge » avancé. Vos victoires vous ont » mérité la colonne, qu'on vous » a érigée par l'ordre du Prince, » lorſque vous étiez ſexagénaire; » & comme cet honneur doit im» mortaliſer votre gloire, plût au » ciel qu'il pût immortaliſer auſſi » votre perſonne. «

CALLIPATIRE, *Callipatira*, Καλλιπατείρα, (*c*) fille de Diagoras, fut mariée à Callianax de Rhodes. Après la mort de ſon mari, cette femme s'étant habillée à la façon des maîtres d'exercice, conduiſit elle-même ſon fils Piſidore à Olympie. Le jeune homme ayant été déclaré vainqueur, Callipatire, tranſportée de joie, jetta ſon habit d'homme, & ſauta par-deſſus la barriere, qui la tenoit renfermée avec les autres maîtres, & elle fut reconnue pour ce qu'elle étoit. Cependant, on lui pardonna cette infraction de la loi, en conſidération de ſon pere, de ſes freres & de ſon fils, qui tous avoient été couronnés aux mêmes jeux; & depuis ce tems-là il fut défendu aux maîtres d'exercices de paroître autrement que nus à ces ſpectacles. La peine, impoſée par la loi, étoit de précipiter les femmes, qui oſeroient l'enfreindre, du haut d'un rocher fort eſcarpé, qu'on appelloit le mont Typée, & qui étoit au delà de l'Alphée.

Il y en a qui donnent à Callipatire le nom de Phévénie. Outre Piſidore, elle eut un autre fils, appellé Euclès, qui fut un Athlete tout auſſi célebre que Piſidore. Cette femme étoit ſœur d'Acuſilaüs, de Damagete & de Doriéus. Elle vivoit environ 428 ans avant J. C.

CALLIPEUCE, *Callipeuce*, (*d*) nom d'un défilé, ſitué vers les frontières de la Macédoine, à quelque diſtance d'Héraclée & de Libéthrum, du côté de la Theſſalie. Il en eſt fait mention dans Tite-Live.

CALLIPHAÉE, *Caliphaea*, Καλλιφάεια, (*e*) l'une des nymphes Ionides. *Voyez* Ionides.

CALLIPHANA, *Calliphana*, (*f*) nom d'une femme du païs des Véliens. C'étoit une prêtreſſe de Cérès. Elle avoit obtenu le droit de bourgeoiſie Romaine.

CALLIPHON, *Calliphon*, Καλλίφων, (*g*) l'un des bannis d'Athènes du tems de Sylla. Cela ne l'empêcha pas de beaucoup

(*a*) Virg. Eclog. 4. v. 57.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. T. I. pag. 288.
(*c*) Pauſ. p. 354, 356. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. p. 128.
(*d*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 5.
(*e*) Pauſ. p. 388.
(*f*) Cicer. Orat. pro Corn. Balb. c. 45.
(*g*) Plut. T. I. p. 460.

Digitized by Google

contribuer à la conservation de sa patrie, après que Sylla s'en fut rendu maître. Il fut des premiers à se jetter aux pieds du général Romain, & ses prieres ne furent point inutiles.

CALLIPHON, *Calliphon*, (*a*) Καλλίφων, fameux peintre de Samos. On voyoit dans le temple de Diane d'Éphèse, un tableau de ce peintre, où des femmes ajustoient sur le corps de Patrocle, une cuirasse d'une forme très-différente de celles qu'on avoit du tems de Pausanias, & comme on en portoit alors. Elle étoit composée de deux pieces, dont l'une couvroit le ventre & l'estomac; l'autre couvroit le dos & les épaules. La partie antérieure étoit concave; & c'est de-là même que ces sortes de cuirasses prenoient leur dénomination. Les deux pieces se joignoient ensemble par deux agraffes. Cette armure étoit d'une très-bonne défense indépendamment du bouclier. Aussi Homère nous peint-il le Phrygien Phorcys combattant sans bouclier, parce qu'il avoit une de ces cuirasses.

CALLIPHON, *Callipho*, (*b*) Philosophe qui faisoit consister le souverain bien dans l'honnêteté jointe à la volupté. Cicéron combat avec raison un tel sentiment; car, ajoûte-t-il, c'est à peu près comme qui voudroit faire un composé de l'homme & de la bête. L'honnêteté ne sçauroit souffrir un si monstrueux assemblage. Elle l'abhorre & le rejette; & d'autant plus que ce qu'on appelle le souverain bien & le souverain mal, doit consister dans quelque chose de précis & de simple, & non pas dans un composé de choses de différente nature.

CALLIPHRON, *Calliphron*, (*c*) maître de danse. C'est lui qui fut chargé d'enseigner cet art au jeune Épaminondas, qui devint depuis général des Thébains. On peut remarquer en passant, que dans ce tems-là, comme aujourd'hui, la danse faisoit partie de l'éducation de la jeunesse. Il est vrai que cette sorte d'exercice avoit pour but principal de rendre le corps plus robuste.

CALLIPIDAS, *Callipidas*, Καλλίπιδας, (*d*) comédien, qui étoit un excellent acteur pour le tragique, & qui, par l'excellence de son art, avoit acquis une grande réputation parmi les Grecs. Un jour, ce comédien, ayant rencontré le roi Agésilaüs, dont il étoit honoré, l'aborda le premier; & après l'avoir salué, il se mêla avec beaucoup d'ostentation & de faste parmi ceux qui se promenoient avec lui, se faisant voir & s'attendant que le Prince lui feroit quelque caresse, qui satisferoit sa vanité. Enfin, comme Agésilaüs ne le regardoit pas seulement, Callipidas lui dit: *Seigneur, est-ce que vous ne me connoissez pas?* A ces mots, Agésilaüs jettant les yeux sur lui; *mais n'es-tu pas*, lui dit-il, *Callipidas le farceur?*

(*a*) Paus. p. 660.

(*b*) Cicer. de Acad. Quest. L. IV. c. 131, 139. de Finib. Bon. & Mal. L. II c. 19, 35. de Offic. L. III. c. 119.

(*c*) Corn. Nep. in Epamin. c. 2.

(*d*) Plut. T. I. p. 209, 607.

Digitized by Google

Plutarque, qui nous a conservé ce trait, parle encore ailleurs de Callipidas. C'est au sujet d'une entrée triomphante d'Alcibiade à Athènes. Dans cette circonstance, Callipidas, vêtu d'une veste magnifique, couvert d'un manteau Royal & paré de tous ses autres ornemens de théatre, faisoit l'office de Comite, & donnoit les ordres.

CALLIPIDAS, *Callipidas*, Καλλίπιδας, (*a*) historien Grec. On ne sçait pas en quel tems il a vécu. Il avoit écrit un traité des Scythes, que Strabon met au rang des histoires fabuleuses d'Hellanicus, d'Hérodote & de quelques autres.

CALLIPIDE, *Callipides*, Καλλιπίδης, le même que Callipidas. *Voyez* Callipidas.

CALLIPIDES, *Callipidæ*, Καλλιπίδαι, (*b*) peuples de la Scythie d'Europe, près des Palus-Méotides. Ils sont nommés dans Hérodote, des Grecs Scythes, c'est-à-dire, une colonie Grecque établie dans la Scythie. Pomponius Méla & Solin les mettent auprès du fleuve Hypanis. Mais, Saumaise prétend qu'il faut lire *Callipodum* dans Solin.

Hérodote dit que les Callipides étoient les premiers peuples, que l'on rencontroit, depuis le port où les Borysténiens faisoient leur commerce, & qui étoit au milieu des côtes maritimes de la Scythie.

CALLIPIDÈS, *Callipides*, (*c*) certain Grec, qui étoit toujours en mouvement, & ne parcouroit pas l'espace d'une coudée; ce qui avoit donné lieu à un proverbe, que l'on appliquoit à ceux, qui jouoient sur la lenteur de leur démarche.

CALLIPOLIS, *Callipolis*, Καλλίπολις, (*d*) petite ville de la Chersonèse de Thrace, située sur le bord de la mer du côté de Lampsaque. La partie de la mer, qui, en cet endroit, séparoit la Chersonèse de l'Asie mineure, n'avoit pas plus de quarante stades de largeur, au rapport de Strabon. La ville de Callipolis étoit de la juridiction de celle de Lampsaque, quoiqu'elle en fût séparée par cette partie de la mer, dont nous venons de parler. C'est que le territoire de Lampsaque n'étoit pas borné par ce bras de mer. Aussi Strabon ne parle-t-il de Callipolis, que dans la description qu'il donne de Lampsaque.

Le passage, où Étienne de Byzance parle de cette ville, a été très-mal traité par les copistes, qui lui font dire le contraire de ce qui en est. Cette place se rendit à Philippe, pere de Démétrius, l'an de Rome 552.

CALLIPOLIS, *Callipolis*, Καλλίπολις, (*e*) ville du Péloponnèse dans l'Élide, ou dans l'Achaïe, auprès de Cyllène, selon Pomponius Méla de l'édition d'Olivarius, qu'Ortélius a suivie. Les

(*a*) Strab. p. 550.
(*b*) Herod. L. IV. c. 17. Pomp. Mel. p. 96. Solin. p. 136.
(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 451.
(*d*) Strab. p. 589. Tit. Liv. L. XXXI. c. 16. Ptolem. L. III. c. 12.
(*e*) Pomp. Mel. p. 119.

Digitized by Google

éditions postérieures lisent Ennéapolis, au lieu de Callipolis. Vossius observe que personne n'a parlé d'une ville de Callipolis située en cet endroit. » Mon meilleur » manuscrit, ajoûte-t-il, n'en » fait aucune mention; mais, on » y lit à la place Néapolis. Je » crois qu'il faut lire *Cyllene Enneapolis Patræ*. Si l'on demande ce que c'étoit que cette ville, » je réponds que Pomponius Méla a voulu nommer ainsi la ville » de Pylus d'Élide; car, il y en » avoit trois de ce nom, une » dans la Messénie, une autre dans l'Arcadie, & une » autre dans l'Élide. Homère dit » que Nestor, roi des Pyliens, » commandoit à neuf villes. La » capitale étoit Pylus, qui aura » bien pu être nommée Ennéapolis, c'est-à-dire, neuf villes. » Il est impertinent de dire que » Nestor ait régné dans ces trois » diverses villes également nommées Pylus dans des contrées » différentes, quoique chacune » ait prétendu s'approprier ce sage vieillard. «

CALLIPOLIS, *Callipolis*, Καλλίπολις, (*a*) ville d'Étolie en Grece. Étienne de Byzance, parlant du mont Corax, dit que c'est une montagne, située entre Naupacte & Callipolis, & renvoie au vingtième livre de Polybe, que nous n'avons plus. Tite-Live y supplée, & assure que le Corax est une montagne très-haute entre Callipolis & Naupacte. Le sçavant M. Paulmier a donc eu tort de dire, dans sa description de la Grece, que tous les Anciens ont gardé le silence touchant cette Callipolis d'Étolie.

CALLIPOLIS, *Callipolis*, Καλλίπολις, (*b*) nom d'une ville maritime d'Italie, qu'on appelloit Anxa du tems de Pline. Elle étoit à soixante-quinze mille pas de Tarente.

CALLIPOLIS, *Callipolis*, Καλλίπολις, (*c*) ville de Sicile. Strabon en attribue la fondation à ceux de Naxe. Cette ville n'étoit plus habitée par ses citoyens, du tems de ce Géographe.

CALLIPOLIS, *Callipolis*, Καλλίπολις. (*d*) Pline dit que quelques-uns ont donné ce nom à l'isle de Naxe.

CALLIPOLIS, *Callipolis*, Καλλίπολις, ville de l'Asie mineure dans la Carie, selon Étienne de Byzance.

CALLIPOLIS, *Callipolis*, Καλλίπολις. Festus Aviénus, décrivant la côte d'Espagne sur la Méditerranée, y met entre le mont Sellus & la ville de Tarracone, des sables déserts, où étoit autrefois la petite ville de Salauris. Il ajoûte qu'il y avoit aussi autrefois l'ancienne ville de Callipolis, dont il donne cette description:

Post hæc arenæ plurimo tractu jacent,

Per quas Salauris oppidum quondam stetit,

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVI. c. 30.
(*b*) Plin. T. I. p. 166.
(*c*) Strab. p. 272.
(*d*) Plin. T. I. p. 212.

In

Digitized by Google

In queis & olim priſca Callipolis fuit.

Callipolis . . . . . mœnium

Proceritatem & celſa per veſtigia

Subibat auras, quæ laris vaſti ambitu

Latere ex utroque piſcium ſemper ferax

Stagnum premebat. Inde Tarraco oppidum

Et Barcilonum amœna ſedes ditium.

Le mont Sellus n'eſt guere connu des autres Géographes. Feſtus Aviénus le nomme auſſi le Mont Sacré, & dit que Sellus eſt ſon ancien nom. Mais, il y avoit en Eſpagne pluſieurs montagnes ſurnommées Sacrées. Juſtin en nomme une ainſi aux frontières de la Galice. Tout ce qu'on peut conjecturer, c'eſt que cet Auteur ayant déjà parlé de l'Ébre, cette montagne peut bien être la même que celles, qui ſont au levant de Tortoſe vers la mer.

CALLIPOLIS, *Callipolis*, Καλλίπολις. On met une ville de ce nom dans l'Aſie mineure, vers la Galatie & l'Arménie, au rapport d'Ortélius.

CALLIPOLIS, *Callipolis*, Καλλίπολις, (*a*) fils d'Alcathoüs & petit-fils de Pélops. On voyoit ſon tombeau à Mégare. On a parlé, ſous l'article d'Alcathoüs, de la mort tragique de Callipolis. *Voyez* Alcathoüs.

CALLIPOLITAINS, *Callipolitani*, Καλλιπολῖται, (*b*) peuples, qui habitoient la ville de Callipolis en Sicile. Hérodote parle de ces peuples.

CALLIPOS, *Callipos*, *ou* CALLIPUS, *Callipus*, ville, dont parle Jornandès. Cet Auteur la met au nombre des villes, que les Scythes avoient permis aux Grecs de bâtir ſur le Pont-Euxin.

CALLIPPE, *Callippus*, (*c*) Κάλλιππος, athlete Athénien. On dit qu'il acheta de ſes antagoniſtes le prix du Pentathle. Cela arriva la 102e Olympiade. Les Éléens ayant mis à l'amende Callippe & ſes complices, Hypéride, député des Athéniens, vint demander grace pour les coupables. Sur le refus des Éléens, les Athéniens défendirent à Callippe de payer cette amende; & ils furent exclus des jeux Olympiques juſqu'à ce qu'ayant conſulté l'oracle de Delphes, ils apprirent que le dieu n'avoit aucune réponſe à leur rendre, qu'ils n'euſſent auparavant donné ſatisfaction aux Éléens. Alors, ils ſe ſoumirent à l'amende, & de cette amende on fit ſix ſtatues de Jupiter, avec des inſcriptions en vers, dont la première portoit que ces ſix ſtatues avoient été érigées à Jupiter, en conſéquence d'un oracle de Delphes, qui confirmoit l'arrêt rendu par les Éléens contre la fraude & la mauvaiſe foi des Pentathles. La ſeconde & la troiſième contenoient un éloge de la ſévérité des Éléens.

(*a*) Pauſ. p. 79, 81.
(*b*) Herod. L. VII. c. 154.
(*c*) Pauſ. p. 328.

Digitized by Google

La quatrième disoit que c'étoit par le mérite & non pas par les richesses, qu'il falloit disputer le prix des jeux Olympiques. La cinquième exposoit à quelle occasion les six statues avoient été placées. La sixième enfin renfermoit l'oracle de Delphes, tel qu'il avoit été rendu aux Athéniens.

CALLIPPE, *Callipus*, (*a*) Κάλλιππος, fameux Mathématicien de Cyzique. Il étoit fort considéré dans la Grece. Reconnoissant qu'il ne pouvoit ajuster avec assez d'exactitude les années solaires avec les années lunaires, & trouvant du défaut dans l'ordre de Méton, il inventa une période, qui contenoit quatre cycles métoniques, chacun de 19 ans, en tout de 76 années, ou 19 Olympiades. Il la commença sur la fin du mois de Juin, la troisième année de la 112e Olympiade, qui étoit la 419e de Nabonassar, la 4384e de la période Julienne, la 424e de Rome, la 3705e du Monde, & la 330e avant Jesus-Christ. Aristophon étoit alors Archonte d'Athènes, & cette même année Darius fut tué par Bessus.

On remarque encore que les Mathématiciens ou Astronomes, qui avoient précédé Callippe, avoient imaginé différens systêmes pour expliquer les mouvemens des planetes. Eudoxe de Cnide, par exemple, avoit supposé jusqu'à vingt-six cercles ou spheres. Callippe y en ajoûta sept autres, pour rendre raison de l'inégalité des mouvemens des planetes dans les différens points de leur écliptique. Eudoxe n'avoit pensé qu'au mouvement moyen; Callippe avoit cherché à calculer le mouvement vrai ou apparent. Aristote ajoûta vingt-deux autres spheres aux trente-trois de Callippe, mais uniquement pour empêcher que les frottemens de ces trente-trois spheres n'altérassent la régularité des mouvemens célestes.

CALLIPPE, *Callippus*, (*b*) Κάλλιππος, Athénien. C'étoit un homme rusé, capable des plus grandes fourberies, sans foi, sans honneur, sans religion. Ce fut chez lui, que logea Dion, lorsque banni de Sicile, sa patrie, il se retira en Grece. Callippe s'attacha depuis à Dion, qui ne se défia pas assez de ce scélérat.

Platon assure que la connoissance, que Dion avoit faite avec lui, n'étoit point venue de l'étude de la Philosophie, mais qu'elle étoit née du commerce du monde, comme cela est assez ordinaire, pour s'être souvent rencontré avec lui au théatre, aux sacrifices, pour avoir été initié sous sa conduite aux mystères, & pour avoir été des mêmes plaisirs. Callippe avoit aussi fait la guerre avec Dion; & il s'étoit acquis beaucoup de réputation par son courage, jusque-là que de tous ses amis, il fut le premier qui entra l'épée à la main dans Syracuse, couronné d'un chapeau de fleurs. Cependant, la guerre ayant emporté les plus

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 12, 13. T. XVIII. p. 106.

(*b*) Plut. T. I. p. 241, 277, 964, 981. & *seq* Diod. Sicul. p. 526, 527. & *seq*. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 260. & *suiv.*

Digitized by Google

considérables & les plus braves des amis de Dion, Callippe vit que le peuple de Syracuse manquoit de chef, & que les soldats mêmes de Dion jettoient les yeux sur lui pour le mettre à leur tête. Alors, devenu le plus scélérat de tous les hommes, & se flattant que la Sicile seroit le prix du meurtre de son hôte & de son ami, & comme quelques-uns l'assurent, ayant encore reçu des ennemis trente talens, pour récompense de cette action abominable, il corrompit & apostа contre Dion quelques soldats étrangers. Voici comment il s'y prit pour ourdir cette trame très-pernicieuse & très-maligne.

Tous les jours, il alloit rapporter à Dion des choses, que les soldats avoient dites contre lui; soit qu'ils les eussent dites véritablement, ou qu'il les eût inventées de lui-même. Par ce moyen, il gagna tellement la confiance de Dion, & se procura une si grande licence, qu'il pouvoit aller parler secrétement à qui il vouloit, & dire en toute liberté tout ce qu'il lui plaisoit d'imaginer contre Dion, qui lui en donnoit l'ordre lui-même, afin qu'aucun de ceux, qui étoient mal intentionnés, & qui avoient pour lui quelque haine secrete, ne pût lui être caché. Il arriva de-là d'un côté que Callippe connut bientôt ceux qui avoient mauvaise volonté, & qui conservoient dans le cœur quelque venin, & qu'il lui fut facile de les ameuter; & de l'autre, que si quelqu'un rejettoit ses avances, & alloit découvrir à Dion, que Callippe avoit voulu le tenter, Dion n'en étoit ni ému, ni fâché, dans la pensée que Callippe ne faisoit en cela qu'exécuter ses ordres.

Quelque tems après, son fils, qui entroit dans l'âge d'adolescence, pour quelque chagrin & quelque emportement, dont le sujet étoit léger & puérile, se précipita du haut du toit, la tête la première, & se tua. Cette calamité de Dion, bien loin d'adoucir & de retenir Callippe, le porta à se hâter d'exécuter sa trahison. Il fit courir un bruit parmi les Syracusains, que Dion, se voyant sans enfans, avoit résolu d'appeller le fils de Denys, nommé Apollocrate, pour le faire son héritier, parce qu'il étoit cousin germain de sa femme & son petit-neveu, fils de la fille de sa sœur. Cependant, Dion, sa sœur & sa femme commençoient à avoir quelques soupçons des pratiques de Callippe, & de tous côtés il leur en venoit des indices. Mais, Dion, comme cela est vraisemblable, fâché d'avoir tué Héraclide, & ayant sur le cœur ce meurtre, qu'il regardoit comme une tache horrible à sa vie & à toutes ses grandes actions, dit qu'il aimoit mieux mourir mille fois, & tendre le cou à quiconque voudroit l'assassiner, que de vivre obligé tous les jours de se précautionner, non seulement contre ses ennemis, mais encore contre ses amis. Callippe, de son côté, voyant que ces femmes faisoient une recherche exacte du fait, dont on les avoit averties, & craignant

Digitized by Google

qu'elles ne vinſſent à découvrir le complot, alla les trouver fondant en larmes, leur proteſtant qu'il n'en étoit rien, & leur diſant qu'il étoit prêt à leur en donner toutes les aſſurances, qu'elles pourroient déſirer.

Elles lui demanderent qu'il fît ce qu'on appelloit le grand ſerment, & voici ce que c'étoit. Celui, qui devoit aſſurer quelque choſe par ce ſerment, deſcendoit dans le temple des déeſſes Theſmophores. Là, après certains ſacrifices, il mettoit ſur lui la mante de pourpre de la déeſſe Proſerpine, & tenant une torche allumée il prononçoit les paroles du ſerment. Callippe, ayant fait toute cette cérémonie & prêté ce ſerment redoutable, ſe moqua ſi viſiblement de ces déeſſes, qu'il attendit la fête de celle, par laquelle il avoit juré, & qu'il commit ce meurtre le propre jour de Proſerpine; non que ce jour, dit Plutarque, ajoûtât peut-être rien à ſon crime; car, la déeſſe, continue Plutarque, n'auroit pas été moins offenſée de ſon impiété, en quelque jour qu'il l'eût commiſe, & qu'il eût tué Dion, puiſqu'il lui avoit même ſervi d'introducteur aux ſaints myſtères, & qu'il l'y avoit initié.

Les complices de la conjuration étoient en grand nombre, & ce jour-là, comme Dion étoit aſſis dans une chambre baſſe, où il y avoit pluſieurs lits, ayant avec lui quantité de ſes amis, les conjurés environnerent ſa maiſon. Les uns occuperent les portes; les autres ſe mirent devant les fenêtres. Ceux, qui devoient mettre les mains ſur lui, c'étoient des ſoldats Zacynthiens. Ils entrerent dans la chambre en ſimple tunique & ſans épée. En même tems, ceux de dehors tirerent la porte ſur eux, afin que perſonne ne pût entrer ni ſortir. Ces ſoldats ſe jetterent ſur lui, & firent tous leurs efforts pour l'étouffer; mais, n'en pouvant venir à bout, ils demanderent une épée. Perſonne du dedans n'oſa ouvrir la porte, quoique Dion eût avec lui pluſieurs de ſes amis. Mais, chacun eſpérant que s'il le laiſſoit tuer, il ſauveroit ſa vie, aucun n'oſa le ſecourir. Les meurtriers furent aſſez long-tems à attendre en cet état ſans rien faire. Enfin, un certain Lycon de Syracuſe donna par la fenêtre à un Zacynthien un poignard, avec lequel ils égorgerent, comme une victime, Dion, qu'ils tenoient depuis long-tems entre leurs mains, & qui étoit dans des tranſes mortelles. Après cette ſanglante exécution, ils mirent en priſon ſa ſœur, & ſa femme qui étoit groſſe. Cette pauvre femme fit miſérablement ſes couches dans cette priſon, & mit au monde un fils, qu'elle réſolut même de nourrir, après avoir gagné les gardes, qui ne furent pas bien difficiles, parce que Callippe ſe trouvoit déjà embarraſſé dans beaucoup d'affaires.

D'abord après le meurtre de Dion, Callippe fut quelque tems dans une fortune éclatante, & tint Syracuſe ſous ſa main. Il écrivit même à la ville d'Athènes, qui, de toutes les villes, étoit celle,

Digitized by Google

qu'après les dieux immortels il devoit le plus reſpecter & redouter, s'étant ſouillé d'un ſi grand crime. Plutarque fait ici en paſſant, une réflexion ſur la ville d'Athènes; c'eſt qu'il lui ſemble qu'on a parlé fort bien & fort véritablement de cette ville, quand on a dit que les gens de bien qu'elle portoit, l'étoient au ſuprême degré, & que les méchans y étoient ſouverainement méchans, comme ſon terroir portoit le plus excellent miel & la ciguë la plus prompte & la plus efficace. Callippe, ajoûte Plutarque, ne fut pas long-tems un reproche contre la fortune & les dieux, comme s'ils ſouffroient paiſiblement & ſans indignation, qu'un homme ſe fût élevé à une ſi grande puiſſance par un crime ſi déteſtable & ſi impie. Il porta bientôt la peine, qu'il méritoit. Car, étant parti avec des troupes pour ſe rendre maître de Catane, il perdit Syracuſe. Sur quoi, on rapporte qu'il dit qu'ayant perdu une groſſe ville, il avoit pris une rape à raper du fromage. Il alla enſuite attaquer Meſſine, où il perdit beaucoup de monde, & particulièrement tous les ſoldats Zacynthiens, qui avoient tué Dion.

N'y ayant donc dans toute la Sicile aucune ville, qui voulût le recevoir, mais toutes le haïſſant & le chaſſant comme un ſcélérat, il ſe retira à Rhége, où il vécut fort pauvrement, ayant beaucoup de peine à nourrir & à entretenir les ſoldats, qu'il avoit menés. Enfin, il fut aſſaſſiné par Leptines & par Polyperchon; & l'on prétend même que ce fut avec le même poignard, dont on s'étoit ſervi pour aſſaſſiner Dion. Car, on le reconnut à ſa taille; il étoit long comme les dagues de Sparte. On le reconnut encore à la beauté de l'ouvrage; il étoit d'un travail recherché & exquis. Voilà quelle fut la punition, que Callippe reçut de ſon horrible crime. Diodore de Sicile dit que ce fut treize mois après qu'il l'eut commis.

CALLIPPE, *Callippus*, (*a*) Καλλιππος, Athénien, qui étoit du bourg Péanien, dans la tribu Pandionide. Démoſthène en fait mention dans une harangue. C'eſt ſans doute la même contre lequel il en prononça une autre. Il l'appelle ailleurs frere de Calliſtrate, ſuppoſé que ce ſoit le même perſonnage.

CALLIPPE, *Callippus*, (*b*) Καλλιππος, capitaine Athénien, étoit fils de Mœroclès & pere d'Olbiade. Ayant été mis à la tête d'une troupe d'Athéniens, il alla gagner le pas des Thermopyles, pour le défendre contre les Gaulois, qui avoient fait une irruption en Grece. S'étant donc ſaiſi des défilés, il empêcha les Barbares de pénétrer plus avant par ce côté-là; mais, eux ayant trouvé le chemin, qu'avoient autrefois tenu les Perſes, guidés par Éphial-

(*a*) Demoſth. pag. 74, 1068, 1098. & *ſeq.*

(*b*) Pauſ. p. 6, 7, 646.

Digitized by Google

te de Trachis, ils forcerent les Phocéens, qui le gardoient, & passerent le mont Œta sans être apperçus des Grecs. Alors, les Athéniens se virent enveloppés de tous côtés par les Barbares; mais, ils en soûtinrent la furie avec courage, & se montrerent dignes de leur nom. Cependant, ceux des leurs, qui étoient sur les vaisseaux, eurent une peine inconcevable à sortir du golfe de Lamia, qui étoit fort bourbeux aux environs des Thermopyles, à cause des eaux chaudes, qui s'écouloient par-là dans la mer. C'est la raison qu'en imagine Pausanias. Ces vaisseaux, qui recevoient sans cesse les Grecs avec tout leur attirail, à mesure qu'ils échappoient de la mêlée, se trouverent en un moment surchargés, au point qu'il s'en fallut peu qu'ils ne périssent. Voilà néanmoins comment la Grece fut sauvée par la valeur des Athéniens, commandés par Callipide.

CALLIPPE, *Callippus*, (*a*) Κάλλιππος, un des lieutenans de Persée, roi de Macédoine, l'an de Rome 584, & 168 avant J. C. Il fut envoyé avec Anténor à Ténédos. *Voyez* Anténor.

CALLIPPE, *Callippus*, (*b*) Κάλλιππος, Historien, qui naquit à Corinthe. Il avoit composé un traité des Orchoméniens, selon Pausanias. On ignore le tems auquel il vivoit.

Il y a eu un Philosophe du nom de Callippe.

CALLIPPIQUE, *Callipicus*, nom d'une période de 76 ans, après laquelle les nouvelles & pleines lunes moyennes revenoient au même jour de l'année solaire, selon Callippe le Mathématicien, inventeur de cette période. *Voyez* Callippe.

Au reste, il est démontré que la période Callippique n'est point exacte; qu'elle ne met point les nouvelles & pleines lunes précisément à leurs places; mais qu'elle les fait retarder de tout un jour dans l'espace de 225 ans. Callippe avoit supposé l'année solaire de 365 jours 6 heures, & le mois lunaire de 29 jours 12 heures, $44' 12'' 48'''$. Par conséquent, il avoit fait l'un & l'autre trop grand. Ptolémée se sert quelquefois de cette période.

CALLIPPUS, *Callippus*, Κάλλιππος, autrement Callippe. *Voyez* Callippe.

CALLIPYGOS, *Callipygos*, l'un des surnoms, que les Mythologues ont donné à Vénus.

CALLIRHOÉ, *Callirhoe*, (*c*) Καλλιρόη, fontaine de Grece dans l'Étolie. Elle étoit dans le voisinage du port de la ville de Calydon. M. de l'Isle en met la source au nord de cette ville, & la fait serpenter vers le sud-oest jusqu'à la mer indépendamment de l'Événus, qui est plus à l'occident; au lieu que le P. Briet & Cellarius placent la fontaine de Calydon au de-là & au couchant de l'Événus.

(*a*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 28.
(*b*) Paus. p. 583.
(*c*) Paus. p. 438.

Digitized by Google

Cette fontaine eſt célébre chez les Mythologues, au ſujet de l'aventure de la princeſſe Callirhoé. *Voyez* ci-après Callirhoé.

CALLIRHOÉ, *Callirhoe*, Καλλιρόη, (*a*) autre fontaine de Grece dans l'Attique. Il y en a qui aſſurent que c'eſt la même qu'on connoit ſous le nom d'Ennéacrunos. Mais, d'autres diſtinguent ces deux fontaines. M. Fourmont eſt de ce nombre; & ſon témoignage doit être d'un grand poids, puiſque ce Sçavant avoit voyagé dans le païs, & avoit été par conſéquent dans le cas de voir par lui-même les deux fontaines en queſtion.

CALLIRHOÉ, *Callirhoe*, (*b*) Καλλιρόη, nom d'un étang de la Méſopotamie, auprès duquel étoit ſituée une ville nommée Antioche, ſelon Étienne de Byzance. Le P. Hardouin obſerve que cette ville d'Antioche eſt la même qu'Édeſſe.

CALLIRHOÉ, *Callirhoe*, Καλλιρόη, (*c*) ville de Paleſtine, ſuivant Ptolémée. Ce Géographe la met à l'orient du Jourdain, ou plutôt de la Mer-morte. Ses Interpretes remarquent qu'elle eſt nommée Laza par les Hébreux.

CALLIRHOÉ, *Callirhoe*, Καλλιρόη, (*d*) fontaine minérale, ſituée au même endroit que la ville dont il eſt parlé dans l'article précédent. On trouve dans Pline: » Au midi [du lac Aſphalti-
» te] eſt Machérus, autrefois
» la ſeconde forteresſe de Judée
» après Jéruſalem. Du même
» côté eſt une ſource d'eaux
» chaudes médecinales & très-
» ſaines, nommée Callirhoé,
» dont le nom même fait l'éloge
» de ſes eaux. « Solin, pour avoir lu ce paſſage trop négligemment, a mis Callirhoé auprès de Jéruſalem; faute, que Saumaiſe & autres Sçavans ont relevée.

Joſephe fait mention de ces eaux en plus d'un endroit. Hérode, dit-il, étant allé au de-là du Jourdain, prit les eaux de Callirhoé, qui ſont médecinales & agréables à boire. Ces eaux, pourſuit-il, ſe déchargent dans le lac Aſphaltite. Leur célébrité fit ſans doute donner le nom de la fontaine à la ville; les Grecs trouvant mieux leur compte à un nom tiré de leur langue, qu'à l'ancien nom Hébreu.

CALLIRHOÉ, *Callirhoe*, (*e*) Καλλιρόη, princeſſe du ſang royal de Calydon, qui fut aimée paſſionnément par un prêtre de Bacchus, nommé Coréſus. Plus la paſſion de ce Prêtre pour Callirhoé augmentoit, plus il en étoit rebuté. Après avoir mis en œuvre tout ce que l'amour ſuggere aux amans, ſoins, prieres, ſupplications; voyant que tout étoit inutile, il eut enfin recours à Bacchus, & embraſſant ſa ſtatue, il le pria de lui être favorable. Le dieu exauça

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 115.
(*b*) Plin. T. I. p. 268.
(*c*) Ptolem. L. V. c. 16.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 262. Solin. pag. 253. Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 597, 598.
(*e*) Pauſ. p. 437, 437. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 179, 180.

Digitized by Google

son ministre. Aussi-tôt, les Calydoniens furent frappés d'une espèce d'ivresse, qui les mettoit hors d'eux-mêmes, & qui en faisoit mourir plusieurs. Ils envoyerent consulter l'oracle de Dodone ; car, en ce tems-là, tous les peuples de cette contrée, je veux dire les Étoliens, leurs voisins les Acarnaniens & les Épirotes, avoient grande foi aux réponses, qui sortoient du creux d'un certain chêne, ou que rendoient quelques colombes de la forêt de Dodone. L'oracle consulté répondit que le malheur des Calydoniens venoit de la colère de Bacchus, & que pour la faire cesser, il falloit que Coresus immolât à son autel Callirhoé, ou quelqu'un qui voudroit mourir pour elle. Cette jeune personne n'ayant trouvé, ni parent, ni ami qui l'aimât assez pour vouloir lui conserver la vie aux dépens de la sienne propre, se voyoit condamnée à mourir. Déjà on la conduisoit à l'autel ; & tout étoit prêt pour la sacrifier. Coresus attendoit de pied ferme sa victime ; mais, il ne la vit pas plutôt, qu'oubliant son ressentiment, & n'écoutant plus que son amour, il s'immola lui-même, & mourut pour elle, laissant aux hommes, dit Pausanias, un exemple mémorable de l'amour le plus constant & le plus infortuné, que l'on eût encore vu parmi eux. Callirhoé, au désespoir de la mort de Coresus, & honteuse d'avoir si mal payé tant d'amour, alla se tuer sur le bord de la fontaine Callirhoé.

Cette histoire a tout l'air d'être une de ces fables imaginées d'après coup, pour embellir l'étymologie d'un nom ; en quoi l'esprit poëtique des Grecs a excellé. Car, il est certain que Callirhoé, qui, en Grec, signifie *coulant agréablement*, ne sçauroit convenir à une fille ; au lieu que c'est une épithete qui peut très-bien convenir à une rivière.

CALLIRHOÉ, *Callirhoe*, Καλλιρόη, (*a*) fille du fleuve Achéloüs, selon les Acarnaniens. Cette Nymphe, ou plutôt cette Princesse fut mariée à Alcméon, qui avoit tué sa mere, Ériphyle. Alcméon étoit déjà mari d'une autre femme, à laquelle il avoit donné le fameux collier d'or d'Hermione, dont on avoit fait présent à Ériphyle, afin qu'elle persuadât à son mari Amphiaraüs de s'engager à l'expédition de Thebes. Callirhoé, ayant oui parler de ce collier, le demanda à Alcméon, & refusa de lui laisser consommer le mariage, jusqu'à ce qu'il lui eût accordé ce qu'elle exigeoit de lui. Alcméon alla trouver Phégéus, pere de son autre femme, & lui fit accroire qu'il avoit appris de l'oracle qu'il ne guériroit jamais de la fureur, dont il étoit attaqué, s'il ne faisoit une offrande de ce collier au temple de Delphes. Phégéus le lui livra ; mais, ayant appris qu'on le destinoit à Callirhoé, il donna ordre à ses deux fils, d'assassiner Alc-

(*a*) Paus. p. 492, 493. Ovid. Metam. L. IX. c. 11. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 207, 208.

Digitized by Google

méon, & ils l'exécuterent. Callirhoé, très-sensible à cette mort, désiroit ardemment qu'elle fût vengée.

Les Poëtes disent qu'elle pria Jupiter de faire ensorte que les fils, qu'elle avoit eus d'Alcméon, qui étoient encore enfans, devinssent hommes en un moment, afin qu'ils vengeassent la mort de leur pere. Jupiter lui accorda sa demande; & aussi-tôt Amphotérus & Acarnan, ses deux fils, partirent pour aller exécuter cette vengeance. Ils trouverent sur leur route les assassins d'Alcméon, qui alloient offrir à Delphes le collier & la robe d'Ériphyle. Ils les tuerent, & allerent ensuite à Psophis, où ils massacrerent Phégéus & son épouse. En se retirant, ils furent poursuivis jusqu'à Tégée. Après avoir rendu compte à Callirhoé de ce qu'ils avoient exécuté, ils partirent pour Delphes, & y consacrerent le collier & la robe d'Ériphyle. Ce fut Achéloüs, qui leur ordonna de le faire. Ils allerent de-là dans l'Épire, & y fonderent une colonie, que l'on appella Acarnanie.

Quant aux deux enfans, qu'Ériphyle témoigne qu'Alcméon eut de la prophétesse Manto, il les donna à élever à Créon, roi de Corinthe. L'un d'eux s'appelloit Amphilochus; l'autre étoit une fille, qui se nommoit Tisiphone, & qui étoit parfaitement belle. La femme de Créon, appréhendant que son mari n'épousât cette belle fille, & voulant l'en empêcher, la fit vendre. Ce fut Alcméon, qui l'acheta sans la connoître. Apollodore ne dit point comment Tisiphone fut reconnue.

CALLIRHOÉ, *Callirhoe*, Καλλιρόη, fille du fleuve Scamandre. Elle épousa Tros, troisième roi de Darnanie, qui prit son nom de Troye. Ce Prince en eut trois fils; Ilus, qui laissa son nom à la même ville, appellée quelquefois Ilium; Ganymede, qui fût enlevé par Jupiter, ou, selon d'autres, par Tentale roi de Méonie ou de Paphlagonie, & Assaraque, pere de Capys & grand'-pere d'Anchise.

CALLIRHOÉ, *Callirhoe*, (*a*) Καλλιρόη, fille du fleuve Méandre, épousa Car, fils de Manès, & en eut trois enfans, Alabandus, Cryasus & Idriéus.

CALLIRHOÉ, *Callirhoe*, (*b*) Καλλιρόη, fille de l'Océan. Ayant été mariée à Chrysaor, elle en eut Géryon à trois têtes. Elle mit encore au monde un monstre, qui ne ressembloit, ni aux dieux, ni aux hommes. C'étoit Échidna, qui avoit la moitié du corps d'une belle nymphe, & l'autre moitié, d'un serpent affreux & terrible.

CALLIRHOÉ, *Callirhoe*, fille de Lycus, tyran de Libye. Elle délivra son mari Diomede des embûches, que son pere lui avoit dressées. Dans la suite, désolée de se voir abandonnée de cet

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 114.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 196, 197. Tom. VI. pag. 173. Mém de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 69. Tom. VI. pag. 341. T. XVIII. p. 7, 10.

Digitized by Google

ingrat, elle se pendit de désespoir.

CALLIRHOÉ, *Callirhoe.* (*a*) Perse dit à la fin de sa première satyre:

. . . . . *Post prandia Callirhoen do.*

Il y en a qui l'entendent d'une tragédie, qu'on représentoit alors sur les théatres. D'autres l'entendent d'une femme débauchée, qui vivoit du tems de Perse.

CALLIRRHOÉ, *Callirrhoe*, Καλλιῤῥόη, *ou* Callirhoé avec un seul *r*, comme l'écrivent la plûpart des Auteurs. *Voyez* Callirhoé.

CALLISTAGORAS, *Callistagoras*, certain personnage, qui fut honoré comme un dieu à Ténos, au rapport de Saint Clément d'Alexandrie.

CALLISTE, *Callista*, Καλλίστη, isle qu'on appella ensuite Théras. *Voyez* Théras.

CALLISTE, *Callistus*, (*b*) affranchi de Caligula. Il étoit fort considéré de son patron, & jouissoit d'un grand crédit auprès de lui. Cela ne l'empêcha pas de se joindre à ceux, qui conspirerent contre la vie de son maître.

Cet affranchi possédoit des richesses immenses. Après la mort de Caligula, il persuada à Claude, son successeur, qu'il lui avoit sauvé la vie, & qu'ayant reçu ordre de l'empoisonner, il en avoit éludé l'exécution par d'habiles & d'heureux subterfuges. Ce fait trouva créance dans l'esprit de Claude, & le disposa à donner sa confiance à Calliste. On peut juger de l'insolence de cet affranchi par un trait, que Séneque rapporte comme témoin oculaire. » J'ai vu, dit-il, l'ancien maître » de Calliste demeurer de bout à » sa porte. Ce maître l'avoit ven- » du comme un esclave de rebut, » qu'il ne vouloit point souffrir » dans sa maison; & Calliste lui » rendoit la pareille, en l'ex- » cluant de la sienne, pendant » que d'autres y étoient admis. «

Le crédit, dont jouit Calliste sous le nouvel Empereur, étoit énorme. Il n'osa pas cependant se déclarer contre la princesse Messaline, à l'occasion de son mariage avec Silius. Rompu au manège de la cour, il sçavoit que dans ce païs, on se maintient mieux par la circonspection & les ménagemens politiques, que par la hardiesse à tenter les aventures. Il osa néanmoins parler contre Agrippine, lorsque Claude pensa à l'épouser, après la mort de Messaline. Il soûtint qu'il ne convenoit en aucune manière de reprendre une femme, à qui l'Empereur, par un long divorce, avoit donné des preuves caractérisées de mécontentement; que de la rechercher de nouveau, c'étoit l'enfler d'orgueil, & qu'il valoit mieux faire tomber le choix sur Lollia, qui n'ayant point d'enfans, n'auroit point de motif de jalousie contre ceux de son mari, & leur tiendroit lieu de mere. Mais, les

(*a*) Pers. Satyr. 1. v. 148.
(*b*) Tacit. Annal. L. XI. c. 29, 38. L. XII. c. 1, 2. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 36, 77, 107. *& suiv.*

Digitized by Google

raiſons de Calliſte ne furent point écoutées, & l'Empereur épouſa Agrippine.

CALLISTE, *Calliſtus*, poëte Grec de nation. Il vivoit dans le quatrième ſiecle du tems de Conſtance & de Julien l'Apoſtat. Nicéphore parle de ce Poëte. Il dit qu'il ſuivoit toujours l'Empereur Julien, & qu'il compoſa en vers héroïques l'hiſtoire de ſes expéditions.

CALLISTHÈNE, *Calliſthenes*, Καλλισθένης, (*a*) Athénien, qui vivoit du tems de Conon. Il fut député avec ce fameux capitaine & quelques autres Athéniens vers Tiribaze, général des Perſes.

CALLISTHÈNE, *Calliſthenes*, Καλλισθένης, (*b*) naquit à Olynthe, ville de Thrace, 365 ans ou environ avant l'Ére Chrétienne. On ne ſçait pas préciſément quel étoit le nom de ſon pere. Les uns l'appellent Calliſthène; & les autres, Diotime. Mais, ils ſemblent tous être convenus qu'Héro, mere de Calliſthène, étoit couſine d'Ariſtote; & ce Philoſophe, ſuivant le témoignage d'Hermippus, deſcendoit de Machaon. Si le fait eſt vrai, rien n'eſt plus illuſtre & plus diſtingué que la naiſſance de Calliſthène du côté de ſa mere.

Ariſtote le fit venir à Athènes, & prit également ſoin de ſes études & de ſa fortune. On ſçait que le royaume de Macédoine étoit alors parvenu par les victoires de Philippe, au plus haut degré de gloire & de puiſſance. La conquête de pluſieurs provinces avoit excité la jalouſie des États voiſins, tous intéreſſés à détruire un Empire, qui les menaçoit d'une ruine prochaine; & ce Prince, grand politique, jugeoit bien qu'un ſucceſſeur, moins habile que lui, ne réſiſteroit pas long-tems à des ennemis, que leur union rendroit formidables. Toujours rempli de vaſtes projets, il employa & les préſens & les careſſes pour engager Ariſtote, le plus célebre perſonnage de ſon ſiecle, à ſe charger de l'éducation du jeune Alexandre. Ariſtote, ayant enfin accepté la propoſition, ſe rendit à la cour de Macédoine. Après un ſéjour de quelques années, il obtint la permiſſion de ſe retirer. Calliſthène, qui l'avoit accompagné, prit ſa place. Il fut déclaré précepteur du fils de Philippe; titre, que lui donnent formellement Diogène Laërce, Séneque & Dion Chriſoſtôme. Cependant, Juſtin & quelques autres le font condiſciple d'Alexandre. Ces opinions, quoique contraires en apparence, ſont en un ſens véritables toutes deux, puiſque l'un & l'autre, en

(*a*) Xenoph. p. 537.

(*b*) Juſt. L. XII. c. 6, 7. L. XV. c. 3. Q. Curt. L. VIII. c. 5. *& ſeq.* Diod. Sicul. p. 457, 518. Plut. T. I. p. 474, 694. *& ſeq.* Suid. T. I. p. 1360, 1361. Strab. pag. 362, 517. *& ſeq.* Cicer. ad Amic. L. V. Epiſt. 12. ad Quinct. L. II. Epiſt. 12. Tuſcul. Quæſt. L. III. c. 21. de Divinat. L. I. c. 74. L. II. c. 57. de Orat. L. II. c. 31. Orat. pro Rabir. Poſth. c. 14. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 733. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. I. p. 4. *& ſuiv.* T. V. p. 375. *& ſuiv.* T. VIII. pag. 126, 127. *& ſuiv.* T. XVI. p. 220. T. XXI. p. 26. *& ſuiv.*

Digitized by Google

différens tems, avoient étudié sous Aristote.

Ce Philosophe, qui avoit joint à beaucoup de jugement un grand usage du monde, près de faire voile pour Athènes, avertit Callisthène de se rappeller souvent une maxime de Xénophane, que les personnes, attachées à la cour, ou par devoir ou par goût, ne devroient jamais oublier. *Parlez rarement devant les Princes*, lui dit-il, *si non faites ensorte que vos discours puissent leur être agréables.* Un conseil si sage ne fit que de foibles impressions sur Callisthène. C'étoit un de ces esprits chagrins & peu plians, qui semblent n'aimer la vérité, que pour avoir le triste plaisir de censurer avec aigreur les défauts d'autrui. Il est probable pourtant que Callisthène se contint dans les commencemens, & que sa conduite fut assez mesurée. Du moins, étoit-il encore fort considéré d'Alexandre, lorsque ce Prince se disposoit à porter la guerre dans la Perse. Jamais conquérant ne fut plus avide de gloire; & convaincu qu'il ne suffisoit pas de faire des actions dignes de l'immortalité, si ces mêmes actions ne trouvoient des Écrivains habiles & capables, pour ainsi dire, d'en rehausser l'éclat par la noblesse du style & la beauté des expressions, il jetta les yeux sur Callisthène, dont les ouvrages avoient déjà mérité les applaudissemens du public.

Les dangers, inséparables des expéditions lointaines, ne le rebuterent pas; & l'amour de la patrie l'emporta sur toutes les difficultés. Les Macédoniens avoient détruit Olynthe. Callisthène vouloit la rétablir; & comme le succès dépendoit des libéralités d'Alexandre, il se flattoit que ce Prince ne refuseroit rien à un homme, qui lui auroit donné des preuves si éclatantes de son zele & de son attachement. Il suivit donc le Roi, qui l'honora constamment de son amitié, jusqu'à la mort du malheureux Clitus. Au désespoir d'avoir trempé ses mains dans le sang d'un sujet fidele, il se retira dans son appartement, résolu de ne pas survivre à une action qui le couvroit de honte & d'infamie. En vain, les principaux chefs de l'armée entreprirent de le consoler. Il ne les écouta pas. Ils furent donc obligés d'appeller à leur secours Callisthène & Anaxarque, qui étoient les seuls capables, à leur avis, de calmer la douleur de leur maître commun. Il est vrai qu'Arrien ne fait ici aucune mention de Callisthène; mais, Justin & Plutarque, qui ne sont pas moins croyables, & qui, sans doute, avoient de bons garans, le joignent à Anaxarque. Voici, au rapport du dernier de ces Historiens, comment la chose se passa.

Callisthène, toujours attentif à la regle, n'employa pour guérir l'esprit du Roi, que des remedes doux & fondés sur les maximes de la morale les plus solidement établies; bien différent en cela d'Anaxarque, qui, se faisant gloire de ne pas penser comme le reste des hommes, s'écria d'abord en entrant dans la chambre: » Est-

Digitized by Google

» ce là cet Alexandre, sur lequel » l'univers entier a les yeux attachés ? Quel spectacle de le voir » étendu par terre & fondant en » larmes, semblable à de vils » esclaves, qui tremblent à la vue » des loix & des reproches ! Ignorez-vous donc que le juste & » l'injuste doivent se régler sur la » volonté des Souverains ? Faut-il que celui, qui a la force à la » main, se laisse dompter par » des préjugés ridicules & par » des opinions frivoles ? Pourquoi, ajoûta-t-il, a-t-on placé » aux côtés de Jupiter Thémis & » la Justice, si ce n'est pour nous » faire sentir que les actions des » Rois sont toujours justes ? « Cet indigne discours, à la honte du Héros & du Philosophe, dissipa une partie de l'affliction d'Alexandre, qui saisit avidement un système flatteur, & qui, bien examiné, sans rendre les Princes plus heureux & plus puissans, désespere les peuples, & bannit de leur cœur l'amour & la vénération, qui furent toujours les plus fermes appuis du trône. On lit dans Plutarque, que depuis ce moment, Alexandre devint, & plus vain & plus emporté. Ses entretiens fréquens avec Anaxarque acheverent de le corrompre. La faveur de ce Sophiste augmentoit tous les jours, & celle de Callisthène diminuoit insensiblement.

Callisthène n'épargnoit ni le Roi ni les flatteurs, dont ce Prince étoit environné ; & ils se réunirent tous pour perdre un censeur, qui les désoloit continuellement par des railleries sanglantes ; témoin ce qui arriva dans un festin, auquel Anaxarque & lui avoient été invités. S'étant élevé une dispute sur la température de l'air, par rapport au climat sous lequel ils se trouvoient alors, Callisthène prétendit que celui de la Grece étoit moins froid. Anaxarque soûtenoit le contraire avec opiniâtreté. *Vous avez tort*, lui repartit son Antagoniste, *j'en appelle à vous-même. Dans la Grece, un mauvais manteau suffisoit pour vous couvrir la nuit ; aujourd'hui, il vous faut trois tapis.* C'étoit lui reprocher son ancienne pauvreté, ainsi que le luxe dans lequel il vivoit alors. C'étoit en même tems lui faire sentir que le désir insatiable des richesses & des honneurs étoit l'unique motif de son attachement à la personne du Prince. Piqué de ces traits insultans, Anaxarque & les autres courtisans travaillerent sourdement à la ruine de Callisthène ; & Alexandre, fatigué de ses discours hardis & peu respectueux, se prêta à tout le ressentiment de ces ames mercénaires. Callisthène étoit chéri & considéré de la plûpart des Macédoniens, qui n'étoient pas fâchés de l'entendre déclamer contre le gouvernement. Le Roi, qui craignoit d'aliéner les esprits, crut devoir avant toutes choses, rendre Callisthène odieux à la nation, & il en vint à bout.

Dans ce tems-là régnoit parmi les Grecs une espèce de gens, qui se faisoient un mérite de parler sans préparation sur quelque sujet que ce pût être ; religion, politi-

Digitized by Google

que, vices & vertus, tout étoit de leur reſſort. Ils ſoûtenoient indifféremment le pour & le contre ; & perſuadés que l'eſprit ne brilloit jamais plus, que dans la défenſe des mauvaiſes cauſes, ils s'attachoient principalement à combattre les principes de la raiſon les plus évidens & les plus inconteſtables. A les entendre parler, les vices & les vertus étoient de ſimples noms, que l'imagination avoit enfantés. La queſtion rouloit-elle ſur ces grandes & importantes maximes, qui font le bonheur de la ſociété & la ſûreté des États ? Quelles ſubtilités n'employoient-ils pas alors pour ébranler les fondemens des loix & de la morale ? Des ſyſtêmes ſi dangereux firent en peu de tems des progrès rapides. Les Grecs, partiſans outrés des choſes extraordinaires, ſe livrerent avidement à des opinions nouvelles ; & leurs Auteurs, fiers du ſuccès, penſerent ſérieuſement à les répandre. Tantôt, on les voyoit dans les promenades publiques, tantôt dans certains endroits particuliers deſtinés à recevoir preſque toutes les perſonnes oiſives de la ville. Là préſidoient les Sophiſtes, toujours aſſurés des applaudiſſemens de ces auditeurs peu inſtruits, qui, par des éloges prodigués, ſe croyent en quelque manière aſſociés à la réputation de leurs Héros. On ne ſçauroit croire combien les raiſonnemens de ces faux Philoſophes contribuerent à gâter le cœur & l'eſprit des Grecs. Les vrais Philoſophes & les citoyens les plus ſenſés, les uns par des remontrances, les autres par des railleries fines & délicates, eſſayerent d'arrêter le mal. Supérieur aux remedes, il gagna de plus en plus. Les Sophiſtes ſe multiplierent à la faveur de leurs maximes pernicieuſes. Une des plus importantes étoit de ne rien dire que d'agréable & de flatteur. Ils recherchoient les grands, & ils en étoient également recherchés. Les proſpérités de Philippe attirerent en Macédoine un grand nombre de ces prétendus Philoſophes. La plûpart ſuivirent Alexandre ; & ils ne réuſſirent que trop à corrompre ce Prince, par des louanges exceſſives.

Calliſthène, indigné, ne ceſſoit de les décrier. Cette volubilité de paroles, avec laquelle ils établiſſoient une propoſition, & la renverſoient dans l'inſtant, étoit preſque la ſeule choſe, qui les eût mis en réputation. Lui, qui ne voyoit rien en cela de fort merveilleux, voulut en convaincre les autres par des exemples. Il prononça quelques diſcours à la manière des Sophiſtes, concluant de-là que cet art ne demandoit, ni des talens éminens, ni un travail opiniâtre, puiſque ſans avoir jamais cultivé ce genre d'étude, il y égaloit les plus excellens maîtres, au jugement des connoiſſeurs. Ce fut ce qui hâta ſa perte. Dans un repas, où fut appellé Calliſthène avec les principaux Seigneurs de la cour, on lui demanda un diſcours à la louange des Macédoniens. Il obéit & parla avec une éloquence, dont les auditeurs furent enchantés. Alexandre ſaiſit le moment ; &

Digitized by Google

s'adreſſant à Calliſthène : » Il n'eſt » pas mal-aiſé de réuſſir, lui dit-» il, quand les ſujets, qu'on en-» treprend de traiter, ſont riches » & féconds. Voulez-vous que » nous admirions la ſupériorité » de vos talens ? Cenſurez hardi-» ment les vices des Macédo-» niens, afin que la connoiſſance, » qu'ils en auront, les rende meil-» leurs & plus vertueux. « Le piege ne fut point apperçu de Calliſthène. Il ne fit aucun quartier à la nation, & ſoûtint que Philippe étoit moins redevable de ſon agrandiſſement à la valeur de ſes troupes, qu'aux funeſtes diviſions, qui troubloient alors la Grece. Il finit par cette réflexion d'un ancien Poëte, que dans les tems de déſordre, les lâches & les ſcélérats ont part aux honneurs & aux récompenſes.

Ce trait & pluſieurs autres de même nature aigrirent extrêmement les conviés, auxquels Alexandre inſinua d'ailleurs, que Calliſthène n'avoit pas tant ſongé à donner des preuves de ſon éloquence, que des marques de ſa mauvaiſe volonté contre les Macédoniens. Il eſt vrai que ſa conduite ne ſçauroit s'excuſer. Si les Macédoniens étoient injuſtes, il ne devoit pas être permis de les louer, comme l'obſerve judicieuſement Philoſtrate. Il convenoit encore moins de les outrager, ſi leurs actions méritoient des éloges. Ce qu'on peut dire pour juſtifier Calliſthène, c'eſt que les Macédoniens, ainſi que la plûpart des hommes, avoient des vertus & des vices, & que ce Philoſophe tour à tour exaltoit les unes & cenſuroit les autres. Mais, il en réſultera toujours que Calliſthène ne connoiſſoit guere les regles de la prudence ; conſéquence, qui peut être appuyée du témoignage d'Ariſtote. Car, après avoir mis ſon diſciple au nombre des meilleurs orateurs, il avoue de bonne foi, que jamais homme n'avoit eu moins de jugement. On en trouve la preuve dans ce que nous avons rapporté juſqu'ici.

On y voit encore que Calliſthène étoit naturellement chagrin, peu traitable, & toujours prêt à contredire, moins peut-être par amour pour la vérité, que par un déſir violent de perſuader à ſes auditeurs, que rien dans les ſciences ne lui étoit étranger. La réputation des autres lui faiſoit ombrage ; & il ſouffroit impatiemment ceux, qui, du côté du ſçavoir, vouloient aller de pair avec lui. De-là naquit en partie cette haine implacable, qui l'arma ſi ſouvent contre les Sophiſtes. Ni la raiſon, ni le conſeil de ſes amis ne furent capables de la modérer. Quelques Écrivains ajoûtent que ſa vanité étoit inſupportable. Si le récit de certains Auteurs eſt véritable, dit Arrien, je ne puis que blâmer l'orgueil de Calliſthène, qui faiſoit dépendre de ſa plume, le bruit, que devoient faire dans le monde les exploits d'Alexandre. » Je ne l'ai point accompagné, » diſoit Calliſthène, pour acqué-» rir de la gloire, mais pour ren-» dre ſon nom à jamais mémora-» ble ; & mes écrits, plus encore » que les fables inventées par

Digitized by Google

» Olympias, convaincront la » postérité, que le fils de Philip- » pe appartient à Jupiter. « Il se- roit à souhaiter qu'Arrien eût cité ses garans. Toutes sortes de té- moignages ne sont pas également recevables, & tant de présomp- tion paroît à peine croyable. Ne pourroit-on pas avec fondement soupçonner les ennemis de Calliſ- thène d'avoir grossi les objets dans le dessein de le perdre sans res- source.

Cependant, Alexandre gardoit encore quelques mesures avec lui, jusqu'au tems où il refusa de le saluer à la Persane. Ce Philosophe, moins circonspect que les Macédo- niens, qui se contentoient de murmurer en secret, ne lui dissi- mula pas les plaintes de l'armée, & fit échouer par la force de ses remontrances, une entreprise que le Roi avoit extrêmement à cœur. Telle est la narration de Plutar- que. Arrien entre dans un plus grand détail. Anaxarque, selon lui, de concert avec Alexandre, entama la proposition. Elle révol- ta Callisthène. Le discours néan- moins, que lui fait tenir Arrien à cette occasion, est très-sage & très-modéré. » Si le Roi, dit Cal- » listhène à un courtisan des plus » flatteurs, eût été présent au » discours, que tu viens de faire, » aucun de nous ne seroit en pei- » ne de te répondre; car, lui- » même te l'auroit interdit, & » n'auroit pas souffert, que tu le » portasses à prendre les coûtumes » des Barbares, en rendant odieu- » ses sa personne & sa gloire par » une si indigne flatterie. Mais, » puisqu'il est absent, je te répon- » drai pour lui. J'estime Alexan- » dre digne de tous les honneurs » que peut recevoir un mortel; » mais, il y a de la différence » entre le culte des dieux & celui » des hommes. Le premier com- » prend les temples, les autels, » les prieres & les sacrifices; le » second se borne à de simples » louanges & à des hommages » de respect. Nous saluons ceux- » ci, & tenons à gloire de leur » rendre soumission, obéissance, » fidélité; mais, nous adorons » les autres; nous leur consacrons » des fêtes, & chantons à leur » gloire des hymnes & des can- » tiques. Le culte même des dieux » est différent à proportion de » leur grandeur; & les homma- » ges, que l'on rend à Castor & » à Pollux, ne sont pas sembla- » bles à ceux, qui sont dûs à » Mercure & à Jupiter. Il ne faut » donc pas, en confondant tout, » ni rabaisser les dieux à la condi- » tion des mortels, ni élever un » mortel à la condition d'un dieu. » Alexandre entreroit dans une » juste indignation, si l'on rendoit » à un autre les hommages, qui » ne sont dûs qu'à sa personne sa- » crée. Devons-nous moins crain- » dre celle des dieux, si nous » communiquons leurs honneurs » à des mortels. Notre Prince » est fort au-dessus des autres, je » le sçais; c'est le plus grand des » Rois & le plus glorieux des » Conquérans. Mais, c'est un » homme, & non pas un dieu. » Pour avoir ce titre, il faut qu'il » ait dépouillé ce qu'il a de mor- » tel;

Digitized by Google

» tel ; & nous avons bien intérêt » de souhaiter que cela n'arrive » que le plus tard qu'il se pourra. » Les Grecs n'ont adoré Hercule » qu'après sa mort, & lorsque » l'oracle l'a commandé. On nous » cite l'exemple des Perses. Mais, » depuis quand les vaincus font-» ils la loi aux vainqueurs ? A-t-» on oublié qu'Alexandre a passé » l'Hellespont, pour assujettir » l'Asie à la Grece, & non pas » la Grece à l'Asie ? «

Malgré la solidité des raisons de Callisthène, les principaux des Perses, d'autres disent, des Macédoniens, burent tour à tour une coupe, que le Roi leur avoit présentée, se prosternerent à ses pieds, & en furent embrassés. Callisthène prit la coupe à son rang ; & après l'avoir vuidée, il s'avança du côté d'Alexandre, pour en recevoir un baiser. Ce Prince, qui s'entretenoit alors avec Héphestion, averti que l'essentiel de la cérémonie avoit été omis, ne voulut point accorder à Callisthène la grace, dont les autres avoient été honorés. Ce refus ne le mortifia pas. *Je me retire*, dit-il, *avec un baiser de moins*. Les flatteurs ne laisserent pas échapper une si belle occasion ; & Héphestion assura que ce Philosophe lui avoit promis de se conformer aux volontés du Roi.

A peu près dans ce tems-là fut découverte la conspiration d'Hermolaüs. Les circonstances parurent favorables. On arrêta les coupables, & Callisthène avec eux. Sa tendresse pour la plûpart des conjurés le rendoit suspect. On se flattoit que les dépositions fourniroient au Roi quelque prétexte de satisfaire son ressentiment. Hermolaüs & ses complices furent appliqués à la question. Cependant, aucun d'eux ne chargea Callisthène. C'est ainsi que le racontent Quinte-Curse & Plutarque. Ce dernier fait plus. Il produit deux fragmens des lettres d'Alexandre, qui seroient décisifs, si les pieces en question étoient incontestablement de ce Prince. La raison d'en douter est que, ni Ptolémée, ni Aristobule ne les ont connues. Autrement, on sera obligé de convenir que ces Auteurs, pleins de vénération pour la mémoire d'Alexandre, ne se sont point embarrassés de lui donner un démenti de gaieté de cœur. L'un & l'autre assurent positivement que les conjurés accuserent Callisthène de les avoir engagés dans une entreprise si périlleuse ; ce qui ne sçauroit en aucune façon se concilier avec les lettres, dont on vient de parler ; lettres, qui n'ont pas dû échapper à des Écrivains favoris de leur maître, & témoins de ce qui s'étoit passé dans le cours de l'instruction du procès. Nous n'insisterons pas davantage là-dessus, contens de remarquer que Ptolémée & Aristobule avoient pris à tâche de justifier le Héros aux dépens du Philosophe. Il est donc mal aisé de les regarder comme des Écrivains sans partialité ; & malgré les éloges d'Arrien, nous serions tentés de croire que leurs histoires tenoient un peu du panégyrique. Nous disons malgré les éloges

Digitized by Google

d'Arrien, parce que dès le commencement de son ouvrage, il nous avertit que ces deux Auteurs lui ont paru des guides sûrs & fideles; l'un, parce qu'il avoit suivi Alexandre dans toutes ses expéditions; & l'autre, parce que le mensonge, si honteux dans la bouche des particuliers, est encore plus infame dans celle des Rois. Prétend-il donc que les Princes sont exempts de préjugés, & que dans leurs ouvrages, ils ne donnent rien ni à l'amour ni à la haine? Plusieurs Écrivains en ont jugé différemment, & ne se sont pas fait un scrupule d'abandonner Ptolémée, & de défendre Callisthène, dont tout le crime, selon eux, se réduisoit à certains discours peu mesurés.

Ce prétexte parut suffisant pour s'assurer de la personne de Callisthène; ce qui, au rapport de Strabon, fut exécuté à Cariate, ville de la Bactriane. On lapida Hermolaüs & ses complices. Il n'y a point de dispute sur cet article. Les sentimens, au contraire, sont très-partagés sur le genre de supplice, dont on fit périr Callisthène; sentimens néanmoins, qui bien examinés, peuvent se rapporter à deux principaux; sçavoir, celui d'Aristobule & celui de Ptolémée. Suivant le premier, Callisthène, chargé de chaînes & conduit en cet état à la suite de l'armée, mourut de maladie. Aristobule ne s'explique point sur la nature de cette maladie, non plus que sur la cage, qui lui servit de prison, ainsi que le racontent Strabon, Plutarque & Diogène Laërce. Les deux derniers ajoûtent qu'il fut mangé de vermine. Ces circonstances ne sont, au jugement de M. l'abbé Sévin, que des additions faites à la narration d'Aristobule, qui peut-être les avoit omises de dessein prémédité; & cela, dans l'appréhension que la cruauté du supplice n'excitât contre son Héros l'indignation de la postérité. Peut-être aussi que la cage, dont ces Auteurs font mention, est de l'invention des Grecs de ce tems-là, qui voyoient avec un œil de jalousie les prospérités des Macédoniens.

Passons maintenant à la seconde opinion, c'est-à-dire, à celle de Ptolémée, de qui on apprend que Callisthène, après avoir essuyé la question, fut attaché à une croix; & Ptolémée a été copié par Quinte-Curse. Justin, en prenant des uns & des autres, a formé une troisième opinion. Il prétend que l'on fit couper le nez, les oreilles & les levres à Callisthène; qu'ensuite on l'enferma dans une cage; & que Lysimaque, touché de compassion, lui apporta le poison, qui termina les malheurs & la vie de cet infortuné Philosophe. Ce récit a tout l'air d'une fable. A l'égard des deux autres sentimens, il n'est pas possible de décider aujourd'hui lequel doit avoir la préférence. Ptolémée & Aristobule sont également croyables; & il ne nous reste aucun monument, qui puisse faire pencher la balance pour l'un ou pour l'autre. Aristote, qui parle de cet événement, & dont le témoignage seroit ici d'un grand poids, ne dit rien qui

Digitized by Google

puisse fixer notre incertitude. Il se contente de rapporter que Callisthène fut condamné dans une assemblée de Macédoniens.

PORTRAIT de Callisthène.

C'étoit un homme vraiment Philosophe par la solidité de son esprit, par l'étendue de ses connoissances, par la pureté de ses maximes, par la rigidité de sa vie, par la régularité de ses mœurs, & sur tout par une haine déclarée de toute dissimulation & de toute flatterie. Il n'étoit pas né pour la cour, où il faut avoir un esprit souple, pliant, accommodant, quelquefois même fourbe & perfide, mais au moins dissimulé & flatteur. Il se trouvoit rarement à la table du Roi, quoiqu'il y fût fréquemment invité; & quand il gagnoit sur lui de s'y rendre, son air triste & taciturne étoit une improbation ouverte de tout ce qui s'y disoit, & de tout ce qui s'y passoit. Avec cette humeur un peu trop sauvage, ç'auroit été un trésor inestimable pour un Prince, qui auroit aimé la vérité. Car, parmi tant de milliers d'hommes, qui environnoient Alexandre, & qui lui faisoient la cour, il étoit le seul, qui eût le courage de la lui dire. Mais, où trouve-t-on des Princes, qui connoissent le prix d'un tel trésor, & qui sçachent en faire usage? La vérité perce bien rarement ces nuages, que forment l'autorité des Grands & la flatterie de leurs courtisans. Aussi, par ce terrible exemple, Alexandre mit tous les gens de bien hors d'état de lui représenter ses véritables intérêts. Depuis ce moment, on n'entendit plus dans ses conseils aucune parole libre. Ceux-mêmes, qui avoient le plus de zele pour le bien public & pour sa personne, se crurent dispensés de le détromper. La flatterie seule désormais écoutée prit sur lui un ascendant, qui acheva de le corrompre, & le punit justement d'avoir sacrifié à la folle ambition de se faire adorer par les peuples, le plus homme de bien qu'il eût à sa suite.

Nous le répétons avec Sénèque. La mort de Callisthène est pour Alexandre un reproche éternel & un crime ineffaçable, dont nulle belle qualité, nulle action guerriere, quelque éclatante qu'elle puisse être, ne peut couvrir la honte. Si l'on dit d'Alexandre, il a tué des milliers de Perses, il a détrôné & fait périr le plus puissant Roi de la terre, il a subjugué des provinces & des peuples sans nombre, il a pénétré jusqu'à l'Océan, & porté les bornes de son Empire depuis le fond de la Thrace jusqu'aux extrêmités de l'Orient: *Oui*, dit Sénèque en répondant à chacun de ces faits; *mais il a tué Callisthène, & la grandeur de ce crime étouffe celle de toutes ses actions.*

DIGRESSION sur les ouvrages de Callisthène.

L'un des plus considérables est la révision de l'Iliade & de l'Odyssée, à laquelle Callisthène a eu beaucoup de part. Ces poëmes étoient extrêmement corrompus;

Digitized by Google

car, ſans parler des leçons vicieuſes, que la négligence des copiſtes y avoit introduites, il y avoit encore un grand nombre de vers les uns omis, les autres ajoûtés. Alexandre, partiſan zélé des poëmes d'Homère, chargea Anaxarque & Calliſthène du ſoin de les examiner. On lit dans Strabon, que ce Prince y travailla conjointement avec eux. De-là naquit cette édition, depuis ſi fameuſe, qui le ſuivoit par tout, enfermée dans un coffre riche & précieux. Cependant, on ne doit point diſſimuler qu'Onéſicrite, auteur contemporain, faiſoit honneur de ce travail au philoſophe Ariſtote, & peut-être y a-t-il autant de droit que Calliſthène. Au reſte, cet ouvrage a ſubi le ſort de pluſieurs autres. Il a péri malgré toute ſa réputation. Strabon & Euſtathe en ſont garants. Ils aſſurent que dans l'édition, dont il s'agit, on avoit placé deux vers entre le 855 & 856 du ſecond livre de l'Iliade. Or, ces deux vers ne ſe liſent aujourd'hui dans aucun de nos imprimés.

Ceux, qui aiment la lecture d'Homère, ne regretteront guere moins une autre production de Calliſthène, qui ſeroit aujourd'hui très-utile pour l'intelligence de ce Poëte. L'ouvrage, dont nous voulons parler, étoit intitulé, *Hiſtoire de la guerre de Troye.* Voici ce que nous en apprend Cicéron, dans une de ſes lettres: *Sed quia videbam*, dit-il, *Italici belli & civilis hiſtoriam jam pene à te eſſe perfectam* [*dixerim autem mihi te reliquas res ordiri*] *deeſſe mihi nolui quin te admonerem ut cogitares, conjunctè ne malles cum cæteris rebus noſtra contexere; an, ut multi Græci fecerunt, Calliſthenes Troïcum bellum, Timæus Pyrrhi, Polybius Numantinum, qui omnes à perpetuis ſuis hiſtoriis ea quæ dixi bella ſeparaverunt; tu quoque item civilem conjurationem ab hoſtilibus externiſque bellis ſejungeres.* Avant toutes choſes, il faut éclaircir ce paſſage, qui a ſes difficultés.

Cicéron déſiroit paſſionnément que Lucceius publiât ſéparément de ſon grand ouvrage, la conjuration de Catilina; & pour l'y engager plus aiſément, il employe les exemples de Calliſthène, de Timée & de Polybe, qui, tous trois, avoient détaché de leurs hiſtoires générales, certains morceaux particuliers, qui en faiſoient naturellement partie. Quoique par le mot d'hiſtoires générales, on ne doive pas toujours entendre des monumens qui renferment les événemens de tous les ſiecles & de tous les peuples, il eſt viſible néanmoins que Calliſthène avoit publié quelque choſe de ſemblable. En effet, il ſe rencontre dans les Anciens pluſieurs citations, qui ne ſçauroient convenir aux écrits de ce Philoſophe, dont les titres ſe ſont conſervés juſqu'à nous. On voit dans Polybe, par exemple, que Calliſthène avoit parlé de la république de Crete & de la guerre des Meſſéniens. Dans le même Écrivain ſe trouvoient, à ce que nous apprend Strabon, les diverſes priſes de Sardis & le ſac de la ville de Mi-

Digitized by Google

let. Il y étoit auſſi fait mention, ſelon Plutarque, de Cimon ou plutôt des batailles, que ce fameux général gagna contre les Perſes. Que ſi ces fragmens ne peuvent appartenir aux livres de Calliſthène, qui nous ſont connus, comment ſe diſpenſer de les rapporter à une hiſtoire univerſelle, dont les paroles de Cicéron alléguées ci-deſſus, établiſſent clairement l'exiſtence. L'Auteur, vraiſemblablement, y remontoit juſqu'aux tems de la Grece les plus reculés; du moins, Proclus lui fait dire que les Scythes deſcendoient des Athéniens; ce qui donne lieu de ſoupçonner que non ſeulement les antiquités Grecques, mais encore celles des païs étrangers, entroient dans cet ouvrage. Comme la guerre de Troye en étoit un des morceaux les plus intéreſſans, Calliſthène aima mieux la traiter à part. Il y fixoit, ſi on en croit Plutarque, au 24 du mois, nommé Thargélion, la priſe de cette ville, qui fut ſuivie de pluſieurs migrations, & ces migrations, à en juger par un endroit de Strabon, étoient exactement marquées dans le morceau, dont il s'agit. Aucun paſſage des Anciens ne nous met au fait du plan & de l'époque préciſe de ce fruit des veilles de Calliſthène.

On ne ſçait pas non plus en quel tems parurent ſes Helléniques; mais, en revanche & graces à Diodore de Sicile, on eſt un peu mieux inſtruit de ce qui les regarde. Calliſthène, dit-il, commence ſon hiſtoire des Grecs à l'année, où la paix fut conclue entre ces peuples & Artaxerxe, roi de Perſe. Cet ouvrage eſt compoſé de dix livres, dans leſquels l'Auteur a raſſemblé les événemens divers, arrivés pendant l'eſpace de trente années, dont la dernière finit au tems que Philomélus, à la tête des Phocéens, pilla le temple de Delphes. Il y a dans le texte τὴν τῶν Ἑλλήνων σύνταξιν. Τῶν Ἑλληνικῶν eſt la vraie leçon. C'eſt le titre que portoient d'ordinaire ces ſortes d'écrits, & jamais celui-ci n'eſt cité autrement, ſoit par Harpocration, ſoit par Étienne de Byzance. Diodore de Sicile lui-même, dans un autre endroit, ne s'exprime pas différement de ces Auteurs. Il y répete que l'ouvrage de Calliſthène étoit en dix livres, & que ces dix livres contenoient le récit de ce qui s'étoit paſſé de plus remarquable dans la Grece, depuis la ſeconde année de la 98e Olympiade juſqu'à la fin de la 105e. Cet intervalle de tems fut célebre ſur tout par les importantes batailles de Leuctres & de Mantinée. Quant à la première, il eſt conſtant que Calliſthène en avoit parlé très-au long, puiſque ſuivant le témoignage de Cicéron, il n'avoit omis aucun des préſages, qui ſembloient annoncer aux Lacédémoniens la défaite de leur armée. Si l'on en croit Séneque, il rapportoit avec un égal ſoin les ſignes extraordinaires, qui précéderent la deſtruction de Buris & d'Hélicé; deſtruction, que Polybe place fort peu de tems avant la victoire des Thébains à Leuctres. Par conſéquent la ruine de

Digitized by Google

ces deux villes devoit faire partie de l'écrit en queſtion.

Cet écrit finiſſoit, comme nous venons de l'obſerver, à la dernière année de la 105e Olympiade, qui vit éclorre la guerre contre les Phocéens. Ces peuples, à la perſuaſion de Philomélus, avoient enlevé du temple de Delphes ces richeſſes immenſes, que la piété des Princes & des Nations y avoit conſacrées. Les Thébains & leurs alliés coururent aux armes; & après bien des efforts inutiles, ils furent obligés d'avoir recours à Philippe, qui termina cette guerre-ci connue ſous le nom de guerre ſacrée. Calliſthène en avoit fait l'hiſtoire. Le ſeul fragment, qui nous en reſte, ſe lit dans les Deipnoſophiſtes d'Athénée, & ſans lui cet ouvrage ſeroit demeuré dans l'oubli.

On ignoreroit auſſi, ſans le ſecours de Suidas, un autre livre de Calliſthène, intitulé Περσικά. Ce Grammairien le cite à l'occaſion de Sardanapale; d'où peut-être ſera-t-on tenté de conclure que ce travail rouloit uniquement ſur les antiquités de l'Orient; mais, la conſéquence ne ſeroit pas ſûre. En effet, quel inconvénient y auroit-il, que Calliſthène, en décrivant la conquête de l'Aſſyrie, eût touché légérement les aventures d'un Prince ſi renommé par ſon luxe & par ſa molleſſe. Ces ſortes de digreſſions ne ſont-elles pas autoriſées, ſur tout quand elles ſont propres à piquer la curioſité du Lecteur. Toute la queſtion eſt donc de montrer que les actions d'Alexandre étoient le ſeul objet des Perſiques. On ne ſçauroit nier que les Anciens n'aient connu une hiſtoire de ce Prince, compoſée par Calliſthène; car, de quel autre ouvrage pourroit être tiré ce que racontent ſur la foi de cet Auteur, Tzetzès de la priſe de Thebes, & Plutarque, ainſi que Strabon, du voyage qu'avoit entrepris Alexandre au temple de Jupiter Ammon. Il y a encore dans ce Géographe quelques citations, qui ſuppoſent l'exiſtence du morceau, dont il s'agit. Nous ne les rapporterons point pour paſſer à un endroit de Polybe, qui paroît déciſif. Selon lui, Calliſthène avoit donné le dénombrement des troupes Macédoniennes, qui débarquerent en Aſie. Il avoit auſſi décrit la marche de Darius & d'Alexandre dans la Cilicie, la rencontre des deux armées, la manière dont elles furent rangées en bataille, enfin la victoire ſignalée, que remporterent les Macédoniens. Toutes ces circonſtances raſſemblées font voir clairement, ſelon M. l'abbé Sévin, que cet Auteur avoit travaillé à l'hiſtoire d'Alexandre. Celle, qui ſe rencontre manuſcrite dans quelques bibliotheques ſous le nom de Calliſthène, eſt évidemment fauſſe. Rien n'eſt plus barbare que le ſtyle. Quelle apparence d'ailleurs qu'on n'en découvrît pas aujourd'hui quelques veſtiges dans les écrits des Anciens, qui ſouvent ont eu occaſion d'appuyer leurs récits de l'autorité de ce Philoſophe. Nous aurions donc beaucoup de penchant à croire que celle de

Digitized by Google

ſes productions, qui regardoit Alexandre, étoit intitulée *Perſiques;* & cela, parce que la défaite de Darius & la conquête de la Perſe étoient ſans contredit l'événement le plus brillant & le plus mémorable du regne de ce Prince. Là ſe voyoient ces obſervations curieuſes des aſtres faites par les Chaldéens, & copiées par Calliſthène à la priere d'Ariſtote. Il y a des Critiques, qui conteſtent la vérité de ce fait; quelques autres ſe font un ſcrupule de le rejetter. Mais, nous n'entrerons point dans cette diſpute.

Ce ſeroit ici le lieu de parler des antiquités des Gaules & de la Macédoine; mais, Plutarque & Stobée les attribuent formellement à un Calliſthène de Sybaris, auſſi-bien qu'un ouvrage ſur les Métamorphoſes. Il ſe pourroit faire que l'hiſtoire de Thrace fût du même Écrivain. Plutarque, qui fait mention du ſecond livre, ne marque point auquel des deux Calliſthènes on doit faire honneur de cette production.

On n'a rien de plus précis ſur quelques-uns des cinq traités, qui nous reſtent à examiner. Le premier eſt un périple, que nous croirions du premier Calliſthène, parce que dans ſes voyages, il avoit pu faire pluſieurs découvertes importantes ſur la Géographie, qui ne lui ſemblerent pas indignes d'être communiquées au public. Cet ouvrage contenoit au moins deux livres. Le Scholiaſte d'Apollonius de Rhodes en cite le premier, au ſujet des Argonautes, attaqués de nuit par les habitans de Cyzique; ce qui prouve que Calliſthène avoit jetté dans cet écrit les articles de Mythologie & peut-être les ſingularités, qui donnoient du relief aux provinces & aux villes, dont il parloit.

Le ſecond traité concerne la chaſſe. Il eſt de lui inconteſtablement, ſi ce que dit Élien des chevres de Lycie, étoit emprunté de cet ouvrage; mais, ne pourroit-il pas également bien ſe rapporter à quelqu'un de ceux, dont on a déjà rendu compte. Il paroît, au reſte, que ce traité étoit aſſez conſidérable, puiſque Plutarque fait mention du troiſième livre.

On ne ſçait pas de combien étoit compoſé celui, que Calliſthène avoit publié ſous le titre d'*Apophthegmes*. Julius Pollux, content de l'indiquer, ne dit rien ſur le reſte. Saint Épiphane en fait autant. Il nous apprend ſeulement en paſſant, que Calliſthène avoit mis au jour un ouvrage des plantes. Le diſciple d'Ariſtote en étoit vraiſemblablement l'auteur.

A l'égard du traité de la nature de l'œil, la choſe n'eſt pas douteuſe. Quoi de plus précis que ces paroles de Chalcidius? Expliquons, dit-il, la nature de l'œil ſur laquelle les Anciens ont publié d'excellentes découvertes; ſçavoir, Alcméon de Crotone, Phyſicien habile, qui le premier a oſé faire des diſſections, Calliſthène diſciple d'Ariſtote, & le médecin Hérophile. Ce témoignage eſt infiniment glorieux à la mémoire de Calliſthène.

Digitized by Google

Jugement des Anciens touchant Calliſthène.

Tant d'écrits en différens genres lui avoient acquis une grande réputation; mais, comme les Écrivains les plus renommés ne ſont point ſans défauts, il ne ſera pas inutile de rendre compte des jugemens divers, que les Anciens ont portés de ce Philoſophe. Il eſt conſtant que pluſieurs d'entr'eux en faiſoient une eſtime ſingulière. Ariſtote, par exemple, qui connoiſſoit ſi bien les regles de la véritable éloquence, le mettoit au nombre des Écrivains les plus diſtingués. Il eſt déſigné dans Cicéron par l'épithete de ſçavant Hiſtorien, & dans Polybe par celle de λογιώτατος συγγραφεὺς; ce qui ſignifie à peu près la même choſe, puiſque les Grecs par le mot λόγιος entendent le plus ordinairement un homme capable de bien écrire, verſé d'ailleurs dans les antiquités de ſon païs, & quelquefois même dans celles des nations étrangères. Cicéron, dans un autre endroit, ne s'explique pas moins avantageuſement en faveur de Calliſthène. Il fait de Xénophon & de lui une eſpèce de parallele. Or, on ne s'eſt jamais aviſé de comparer un Hiſtorien du premier ordre avec un Auteur, qui lui eſt de beaucoup inférieur. Enfin, cet Orateur finit par dire que ſi Xénophon avoit plus de douceur, on trouvoit dans Calliſthène plus de force & plus de véhémence. Plutarque y ajoûte l'abondance & la fécondité.

Telles étoient les vertus particulières du ſtyle de Calliſthène, dans lequel pourtant on remarquoit un défaut eſſentiel; & ce défaut étoit l'enflure, qui, dans ſes écrits, comme le lui reproche Longin, prenoit ſouvent la place du ſublime. De-là naiſſent ces penſées froides & puériles, qui dégoûtent & ennuyent les Lecteurs les plus patiens. On ſçait que l'exagération produit des effets à peu près ſemblables. C'eſt un vice, que tout bon Écrivain doit ſoigneuſement éviter. Il paroît néanmoins par un endroit de Strabon, que Calliſthène n'en étoit pas exempt. Joignez à cela les figures de Rhétorique, répandues à pleines mains dans ſes ouvrages. On en peut croire Cicéron, qui nous apprend que les productions de ce Philoſophe étoient écrites *Rhetorico pene more.* Quelque conſidérables que ſoient de pareils défauts en matière de ſtyle, comme toutefois ils ſont compenſés par des vertus au moins égales, & que d'ailleurs il n'y a point d'Écrivains parfaits; les Anciens ne laiſſent pas de compter Calliſthène parmi les meilleurs Hiſtoriens de la Grece.

Les témoignages, allégués ci-deſſus, mettent la choſe dans tout ſon jour; & Muret prétend en vain lui enlever une place, qui lui eſt ſi légitimement due. Il ſe fonde ſur ces paroles de Cicéron: *Itaque ad Calliſthenem & ad Philiſtum redeo, in quibus te video volutatum. Calliſthenes quidem & notum & vulgare negotium, quemadmodum Græci aliquot locuti*

Digitized by Google

ſunt. Siculus ille capitalis, creber, acutus, brevis, pene puſillus Thucydides. Les mots *notum & vulgare negotium*, ſignifient, ſuivant Muret, un Hiſtorien du dernier rang ; ce qui ne convient point du tout avec les textes de Cicéron, que nous avons cités plus haut ; & dès-lors l'explication de Muret devient inſoûtenable. Quel eſt donc le ſens des termes en queſtion ? Le voici, ſi je ne me trompe, dit M. l'abbé Sévin. Cicéron écrit à ſon frere, qui, depuis quelque tems, s'étoit mis à lire Calliſthène & Philiſte, & il lui marque que le premier étoit clair & à la portée de tout le monde ; bien différent en cela du ſecond, qu'un ſtyle concis, des expreſſions recherchées & des tours de phraſes embarraſſés rendoient extrêmement obſcur & difficile. Cicéron lui-même confirme cette explication, lorſqu'il dit dans ſon livre des illuſtres Orateurs : *Amatores huic deſunt ; ſicuti multis jam ante ſæculis & Philiſto Syracuſio & ipſi Thucydidi ; nam, ut horum conciſis ſententiis, interdum etiam non ſatis apertis, officit Theopompus elatione atque altitudine orationis ſuæ, quod idem Lyſiæ Demoſthenes, ſic Catonis luminibus obſtruxit hæc poſteriorum quaſi exaggerata altiùs oratio.* Denys d'Halicarnaſſe a ſuivi le même ſentiment que Cicéron ; & les fragmens de Philiſte, qui ſont parvenus juſqu'à nous, font voir combien la critique de ces deux Auteurs eſt ſenſée & judicieuſe. Rien, au contraire de plus net & de moins embarraſſé, que deux morceaux de Calliſthène échappés du naufrage. L'un ſe lit dans le traité des machines d'Athénée, & l'autre dans les Deipnoſophiſtes d'un Écrivain, qui porte le même nom. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il fût auſſi aiſé de juſtifier Calliſthène à quelques autres égards. Strabon, par exemple, l'accuſe de s'être écarté quelquefois des regles de la vérité ; & Polybe prouve fort au long, que cet Auteur ſçavoit à peine les premiers élémens de la tactique. Le mérite de Strabon & de Polybe eſt connu de tout le monde. Il ſeroit donc difficile de ne pas déférer à leur témoignage.

CALLISTHÈNE, *Calliſthenes*, Καλλισθένης, (*a*) orateur célebre d'Athènes, du tems de Démoſthène. Ce fut un de ceux, qu'Alexandre demanda un jour que les Athéniens lui livraſſent.

CALLISTHÈNE, *Calliſthenes*, Καλλισθένης, (*b*) auteur Grec de Sybaris. Plutarque & Stobée lui attribuent un traité des antiquités des Gaules & de la Macédoine, auſſi-bien qu'un ouvrage ſur les Métamorphoſes. On ignore entièrement en quel tems il a vécu.

On croit que ce Calliſthène eſt le même que celui, qui raconte que dans la Phrygie le prince An-

(*a*) Plut. T. I. p. 856.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. VI. pag. 68, 69. T. VIII. pag. 140.

Digitized by Google

churus se précipita volontairement dans un abîme, qui, sur le champ, se referma ; qu'on dressa un autel dans l'endroit, où le gouffre étoit auparavant ; que cet autel, dans un tems particulier de l'année, étoit de pierre, & que dans un autre, il se changeoit en un autel d'or. Rien n'a plus l'air de fable faite à plaisir, d'après l'histoire de M. Curtius.

CALLISTHÈNE, *Callisthenes*, Καλλισθένης, (*a*) séditieux & scélérat, qui mit le feu aux portes du temple de Jérusalem, l'an 164 avant J. C. Ce fut le jour que les Juifs célébroient la victoire, que Judas Maccabée avoit remportée sur Nicanor, Timothée & Bacchide, généraux des Syriens. Callisthène se cacha dans une maison, qui étoit proche du temple ; mais, ayant été découvert, il fut pris & brûlé vif.

CALLISTHÈNE, *Callisthenes*, Καλλισθένης, (*b*) affranchi de Lucullus. Il n'est connu que pour avoir donné à son maître un breuvage, qu'il croyoit propre à le faire aimer davantage de lui ; mais, ce breuvage aliéna l'esprit à Lucullus. Sur quoi, M. Dacier fait cette remarque. Comme dans ce tems de ténebres, il y avoit, dit-il, une infinité de sorciers, ils avoient persuadé à tout le monde, qu'ils sçavoient composer des breuvages, qui avoient la vertu de faire aimer, & qu'on appelloit pour cette raison, philtres ; & d'autres, qui avoient celle de faire haïr, & qu'on nommoit misetres du Grec μίσητρα. Cette opinion, aussi malheureuse que frivole & ridicule, se conserve encore aujourd'hui dans quelques esprits foibles ou ignorans. Tout l'effet de ces breuvages a été la mort ou l'aliénation d'esprit de ceux, à qui on les a donnés. Lucullus, & Properce après lui, en ont été les victimes, & on pourroit y ajoûter des exemples plus récens.

CALLISTHÈNE, *Callisthenes*, Καλλισθένης, (*c*) titre d'un traité de l'affliction par Théophraste. Cet Auteur avoit ainsi intitulé ce traité, parce qu'il y témoignoit sa douleur du malheur & de la mort de son ami Callisthène, qu'Alexandre avoit fait mourir. Ce Prince n'y étoit pas ménagé. Théophraste, dans la vue de diminuer l'éclat de ses victoires, y soûtenoit nettement que les actions de cette vie sont moins conduites par la sagesse, que par la fortune ; maxime justement combattue dans plusieurs traités de Philosophie. *Vexatur Theophrastus*, dit Cicéron, *& libris & scholis omnium Philosophorum, quod in Callisthene suo laudarit illam sententiam : Vitam regit fortuna, non sapientia.* Le succès des armes Macédoniennes, continue Cicéron, désespere Théophraste. Il plaint son ami d'être tombé entre les mains d'un homme puissant & heureux, mais qui ne sçavoit pas user de la prospérité.

Il est fâcheux que cet ouvrage

(*a*) Maccab. L. II. c. 8. v. 33.
(*b*) Plut. T. I. p. 520.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 135, 136, Tom. X. pag. 338.

Digitized by Google

Théophraſte ne ſubſiſte plus ujourd'hui. Il nous fourniroit ſans oute des éclairciſſemens utiles & ur la vie de Calliſthène & ſur ſes uvrages.

CALLISTHÉNIENNE (*a*) [l'Ére]. Lorſqu'Alexandre entra ans Babylone l'an 331 avant J. C., Ariſtote demanda à Calliſthène, qui avoit accompagné ce Conquérant, d'examiner & de lui marquer ce qu'il y avoit de vrai dans cette grande antiquité de tems & d'obſervations aſtronomiques, dont ſe vantoient les Chaldéens. Calliſthène, après une exacte vérification du fait, répondit à Ariſtote, que toute cette grande antiquité de tems & d'obſervations, ſe réduiſoit, dans le tems qu'il écrivoit, à 1903 ans d'obſervations aſtronomiques authentiques. On ſçait par Épigène que ces obſervations céleſtes étoient gravées en brique ſur la fameuſe tour aſtronomique de Babylone. La première de ces 1903 années rapportées par Calliſthène, concourt avec l'an 2233, & peut former une ére également célebre & commode. Ces faits poſés, le commencement de l'ére Calliſthénienne ne doit être poſtérieure que de peu de tems au commencement de la monarchie Aſſyrienne, à la fondation de Babylone, à la conſtruction de la grande tour aſtronomique ou obſervatoire, à la diviſion des langues arrivées dans ce tems-là.

1.° Parce que les Chaldéens, ayant été, comme on ſçait, adonnés de tout tems à l'Aſtronomie, n'ont ſans doute pas manqué de tenir un recueil exact de leurs obſervations, auſſi-tôt qu'ils l'ont pu tenir d'une manière authentique; & la preuve qu'ils l'ont fait, c'eſt que les 1903 ans d'obſervations remontent preſqu'au tems de la conſtruction de Babylone, ou de la tour mentionnée dans la Bible.

2.° Parce que cette grande tour ou obſervatoire paroît être preſque certainement la même que la fameuſe tour de Babylone bâtie au tems de Bel ou Nemrod, un peu avant la diviſion des langues, & la même auſſi qui eſt décrite par Hérodote, Strabon & autres.

3.° Parce que la diviſion des langues fut faite après la conſtruction de cette tour au tems de Phaleg, qui fut ainſi nommé, dit la Bible, à cauſe de cette diviſion, & que le commencement de l'ére Calliſthénienne concourt avec le tems, où Phaleg ſortoit de l'enfance, qui eſt l'âge où l'on impoſoit les noms propres.

4.° Parce que Nemrod, plus connu des nations Payennes ſous le nom de Baal ou Bélus, eſt l'auteur de toutes les conſtructions, & le fondateur de la première Monarchie orientale. Ce fut lui qui fit bâtir des villes & y raſſembla des peuples ſauvages & épars dans les campagnes. Ce fut lui auſſi, qui mit le premier en pratique les connoiſſances aſtronomiques, ſelon le témoignage po-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 26. *& ſuiv.*

Digitized by Google

suif de Pline & de Solin.

Ainsi, la date de l'ére Callisthénienne doit nous donner le milieu du regne de Baal ou Nemród, qui fut de cinquante-cinq ans, selon Eusebe & Jule Africain. Nous disons le milieu, & non pas le commencement; car, il a fallu que la tour fût bâtie pour en faire usage, pour y graver sur la brique les observations astronomiques; outre que de pareilles observations supposent un peuple, qui a fait son établissement, & qui ne s'occupe de sciences curieuses, qu'après avoir pourvu à se donner le plus nécessaire. Or, nous croyons que pour la construction d'un si grand édifice & des autres, que Baal fit faire en Babylonie, il est vraisemblable de prendre les trente premières années de son regne, laissant les vingt-cinq suivantes pour les constructions, qu'il alla ensuite faire faire en Assyrie. De cette manière, l'an 2233, qui est le premier des 1903 de l'ére Callisthénienne, est l'an 31 de Baal, & le premier des observations astronomiques, que les Chaldéens commencerent à recueillir, aussi-tôt que leur observatoire, ou tour de Babel, fut bâtie. Cette année se trouve la treizième de l'âge de Phaleg & le moment de la division des langues.

CALLISTIES, *Callistia*, (*a*) fêtes, que l'on célébroit dans l'isle de Lesbos en l'honneur de Junon & de Cérès. Il y avoit un prix pour la plus belle des femmes, qui s'y trouvoient. Les Éléens célébroient ces fêtes en l'honneur de Minerve; mais, le prix étoit pour le plus bel homme, & il consistoit en une armure complette.

CALLISTO, *Callisto*, Καλλισώ, (*b*) fille de Lycaon, roi d'Arcadie. Ce fut une nymphe de Diane, pour laquelle Jupiter conçut une forte passion, dès qu'il l'eut vue. Cette nymphe ne s'amusoit, ni à filer, ni à s'ajuster les cheveux, ni à leur faire prendre des formes diverses; mais, elle se contentoit de les tenir en état avec un simple cordon. Elle avoit en main tantôt un javelot, tantôt un dard. Enfin, elle portoit les armes sous les étendards de Diane, qui l'aimoit sur toutes les autres; mais, sa faveur lui fut inutile, & il n'y a point de bonne fortune, dit Ovide, qui soit de longue durée.

Il étoit déjà plus de midi, lorsque Callisto entra dans une vieille forêt, que tous les siecles avoient respectée. Elle y détendit son arc, se coucha sur la terre qui étoit couverte d'herbe, se dépouilla de son carquois, & le mit sous sa tête pour reposer. Quand Jupiter eut remarqué qu'elle étoit lasse, & qu'elle n'avoit personne avec elle: » Au moins, dit-il en » lui-même, Junon ne sçaura » pas cet amour; & quand même

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 212. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 523.

(*b*) Paus. pag. 44, 458, 459. *& seq.* Ovid. Metam. L. II. c. 11, 12. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 280. T. VI. p. 34. T. VIII. p. 88.

Digitized by Google

» elle le ſçauroit, dois-je ſi fort » appréhender ſes reproches, que » je me prive pour cela de mes » plaiſirs? « En même tems, il ſe revêtit du viſage & des ornemens de Diane, & parla en ces termes à Calliſto: » O nymphe, » la plus belle de toutes les nym- » phes! Sur quelle montagne » avez-vous aujourd'hui chaſſé? « Calliſto ſe leve auſſi-tôt, ſalue la divinité qu'elle prenoit pour Diane, & l'éleve par ſes louanges au-deſſus de Jupiter, qui fut bien-aiſe de l'entendre parler ainſi. Il la careſſe, il la baiſe, mais avec peu de modération, & ſes baiſers ne reſſembloient pas à ceux que donne une fille. Comme elle ſe préparoit à lui conter dans quelles forêts elle avoit chaſſé, il l'interrompit en l'embraſſant, & ne ſe fit pas connoître ſans crime. Néanmoins, Calliſto lui réſiſta autant qu'une fille étoit capable de réſiſter; & il eût été néceſſaire que Junon eût vu ſa réſiſtance. Elle l'eût traitée plus doucement, & n'eût pas puni une innocente pour la faute d'un criminel. Enfin, elle réſiſta long-tems & ſe défendit puiſſamment; mais, elle ne put vaincre Jupiter. Ce dieu n'eut pas plutôt remporté cette victoire, qu'il remonta dans le ciel, & laiſſa la malheureuſe Calliſto avec une haine contre les forêts, qu'elle accuſoit comme complices de la perte de ſa chaſteté. Auſſi, s'en retira-t-elle ſi promptement, que peu s'en fallut qu'elle n'oubliât ſon carquois & ſon arc, qu'elle avoit pendus à un arbre.

Auſſi-tôt, Diane, accompagnée de ſes nymphes, parut ſur le mont Ménale, glorieuſe de la dépouille des bêtes, qu'elle venoit de tuer, & en arrivant elle apperçut Calliſto, qu'elle appella en même tems. Mais, Calliſto prit la fuite, & craignit d'abord que Jupiter ne fût en Diane. Néanmoins, voyant les nymphes qui la ſuivoient, elle connut bien qu'il n'y avoit point de tromperie, & s'alla joindre à elles. Mais, comme il eſt mal-aiſé que notre viſage ne nous trahiſſe pas nous-mêmes, à peine oſa-t-elle lever les yeux & marcher, ſelon ſa coûtume, à côté de la déeſſe, & la première de ſa troupe. Elle demeura dans le ſilence; & par la honte, qui la faiſoit rougir, elle donna des preuves de l'injure qu'on lui avoit faite. Diane pourtant ne s'en apperçut pas d'abord; mais, quelque tems après, cette déeſſe, voulant ſe baigner, Calliſto refuſa de prendre le bain avec ſes compagnes. Ce refus fit comprendre à Diane, que Calliſto avoit été violée, & elle lui ordonna auſſi-tôt de ſe retirer.

Cependant, Junon n'ignoroit pas cette injure, qu'elle avoit reçue de ſon mari; mais, elle en avoit remis la vengeance à un tems plus propre & plus favorable. Calliſto avoit déjà mis au monde un fils, qui fut nommé Arcas; & cet enfant ſur tout inſpiroit au cœur de Junon des reſſentimens de douleur & de vengeance: » Quoi donc, dit-elle, » falloit-il pour comble de peine, » que cette adultère fût féconde, » & que l'injure qu'on m'a faite,

Digitized by Google

» & la honte de Jupiter devinſ-
» ſent fameuſes par ce funeſte
» accouchement ? Tu n'en de-
» meureras pas impunie. Je te
» priverai de cette beauté par la-
» quelle tu te plais à toi-même,
» & par laquelle tu plais à un
» mari, à qui ſeule je devrois
» plaire. « A peine eut-elle ainſi parlé, qu'elle prit Calliſto par les cheveux, & la renverſa par terre. La malheureuſe Calliſto lui tendit en vain les bras ; car, ſes bras commencerent auſſi-tôt à ſe couvrir d'un poil noir & hériſſé, qui s'y élevoit de tous côtés. Ses doigts ſe changerent en de grands ongles crochus. Ses mains devinrent courbées, & lui ſervirent de pieds. Enfin, cette bouche, qui avoit charmé Jupiter, ſe fendit de telle ſorte qu'elle devint épouvantable. Et afin que ſes prieres ne puſſent fléchir les eſprits, Junon lui ôta la parole ; & il ne reſta autre choſe à la malheureuſe Calliſto, qu'une voix menaçante & furieuſe qui ne ſortoit de ſon goſier, que pour épouvanter ceux, qui l'entendoient. Ainſi, elle perdit ſa première forme ; & néanmoins, ſa raiſon, ſelon Ovide, demeura dans l'ourſe, en laquelle elle fut changée. Mais, cette raiſon ne lui demeura que pour rendre ſes douleurs & plus vives & plus ſenſibles. Elle en montra donc le reſſentiment par des larmes perpétuelles. Pour demander du ſecours à Jupiter, elle leva vers le ciel, non pas ſes mains, mais ce qui fut autrefois ſes mains, & lorſqu'elle ne pouvoit l'appeller ingrat, elle éprouva ſon ingratitude.

Cependant, Arcas, ſon fils, devint grand, ſans reconnoître néanmoins ſa mere, & aima la chaſſe comme elle. Étant donc âgé de quinze ans, comme il tendoit ſes toiles dans la forêt d'Érimante, après avoir cherché de tous côtés les lieux les plus propres pour la chaſſe ; il rencontra ſa mere, qui s'arrêta à ſon abord, & lui témoigna qu'il la connoiſſoit. Néanmoins, Arcas s'en détourna auſſi-tôt, & voyant qu'elle jettoit ſur lui les yeux, & qu'elle le regardoit fixement, il en eut peur, & n'eut pas la hardieſſe d'en approcher de plus près. Enfin, comme il ſe préparoit à la percer d'un coup de fleche, Jupiter arrêta la main, qui alloit commettre un parricide, enleva dans le ciel la mere & le fils, & les transforma en deux aſtres, qui ne ſont pas éloignés l'un de l'autre ; ce qui a fait dire que Calliſto eſt la grande ourſe, que les Grecs appellent Hélice, & Arcas la petite, ou Bootès.

On voit ici une miſérable, qui ſouffre le châtiment d'une faute, à laquelle elle n'a pas conſenti ; & la plus belle de toutes les filles [car c'eſt ce que ſignifie en Grec le nom de Calliſto] eſt convertie en un animal, qui eſt ſans contredit des plus difformes qu'il y ait dans la nature. Quelques-uns diſent que l'on veut montrer par-là que les filles & les femmes, qui ont perdu leur chaſteté, reſſemblent aux bêtes les plus affreuſes ; & que plus une femme eſt belle, plus ſa honte eſt remarquable, quand elle s'abandonne au vice.

Digitized by Google

C'eſt ce qui a fait dire à Salomon, qu'une belle femme impudique eſt ſemblable à une truie, qui porteroit des chaînes d'or. Nous demeurons d'accord là-deſſus, & nous ne voudrions pas certainement contredire Salomon, non plus que les autres, dont les ſentimens ſont ſi juſtes. Mais, nous voudrions bien demander pourquoi Calliſto, n'ayant pas conſenti à cette faute, & s'en étant même défendue autant qu'une fille s'en peut défendre, ne laiſſe pas d'en recevoir la même peine, que ſi ſa propre volonté l'en avoit rendu coupable? Car, ſi quelques fautes ſont dignes de grace, ce ſont celles que l'on commet ſans deſſein de les commettre. En effet, les meurtres, que l'on voudroit bien éviter, & que l'on commet malgré ſoi, ſont excuſés par les loix. Cependant, Calliſto ne trouve point de faveur, quoiqu'elle n'ait pas failli volontairement. Elle eſt innocente, ſi on la conſidere par ſa volonté; mais, on la jugera criminelle, ſi on la conſidere par ſon ſupplice.

Il y a donc apparence qu'on a voulu nous enſeigner par cette fable, que comme la chaſteté eſt le plus grand tréſor d'une fille, & que c'eſt le ſeul bien, que l'on ne recouvre plus, quand on l'a une fois perdu, ce n'eſt pas aſſez à une fille de réſiſter aux pourſuites, que l'on fait contre ſon honneur; mais il faut qu'elle ait grand ſoin de fuir les lieux, où il eſt aiſé de l'attaquer, & où l'on peut aiſément triompher de ſa foibleſſe. Car, ſi Calliſto ne ſe fût point ſéparée de la compagnie de Diane, & qu'elle n'eût pas été chercher les bois & les ſolitudes pour repoſer plus à ſon aiſe, elle ne ſe fût point expoſée au danger de perdre ſa pudeur. Ainſi, les filles & les femmes ſont preſque auſſi criminelles pour ne s'être pas bien gardées, que pour être tombées volontairement. Cette loi, à la vérité, eſt bien rigoureuſe; mais, l'honneur eſt quelque choſe de ſi délicat, qu'on n'en peut faire de trop rigoureuſes, quand il s'agit de le conſerver.

Quelques-uns ont écrit que Calliſto fut dévorée par une ourſe dans une chaſſe, & que l'on feignit qu'elle avoit été changée en cette ourſe; & comme elle étoit fille de condition, & que c'étoit la coûtume des Anciens de placer les Grands dans le ciel, & même d'en faire des dieux, ſoit pour ſe conſoler de leur perte, ou pour flatter leurs parens, ou pour marquer l'eſtime, qu'ils en faiſoient, on imagina que Calliſto, auſſi-bien qu'Arcas, ſon fils, avoient été mis au nombre des aſtres.

Au reſte, Pauſanias croit que l'on ne donna le nom de Calliſto à la grande ourſe, que pour faire honneur à la fille de Lycaon. Car, après tout, ajoûte-t-il, les Arcadiens montrent encore aujourd'hui la ſépulture de cette Princeſſe. Pauſanias parle ailleurs d'un monument, ou d'une ſtatue de Calliſto, qu'on voyoit à Delphes.

CALLISTONICUS, (a)

(a) Pauſ. p. 566.

Digitized by Google

Calliſtonicus, Καλλιστόνικος, célebre ſtatuaire de Thebes en Béotie. Il avoit fait la plus grande partie de la ſtatue de la Fortune, placée dans le temple de cette déeſſe à Thebes. Le viſage & les mains étoient de la façon de Xénophon l'Athénien. La fortune tenoit Plutus entre ſes bras ſous la forme d'un enfant ; & c'eſt, dit Pauſanias, une idée aſſez ingénieuſe de mettre le dieu des richeſſes entre les mains de la fortune, comme ſi elle étoit ſa nourrice ou ſa mere.

CALLISTRATE, *Calliſtratus*, Καλλίστρατος, (*a*) illuſtre capitaine d'Athènes. Il fut choiſi par ſes citoyens avec Timothée & Chabrias pour commander les troupes contre les Lacédémoniens, la quatrième année de la 100e Olympiade. L'armée, qui marcha ſous les ordres de ces trois généraux, étoit compoſée de vingt mille hommes d'infanterie, de cinq cens cavaliers & de deux cens vaiſſeaux de guerre.

CALLISTRATE, *Calliſtratus*, Καλλίστρατος, (*b*) autre illuſtre capitaine d'Athènes, étoit fils d'Empédus. Il eut le courage de ſe ſacrifier pour ſauver les Athéniens, qu'il avoit l'honneur de commander ; car, ce brave officier, à la tête d'une troupe de cavalerie Athénienne & de quelques volontaires, ayant été battu près du fleuve Aſinarus en Sicile, forma un eſcadron de ce qui lui reſtoit de monde, ſe fit jour à travers les ennemis & arriva à Catane avec ſa troupe. Enſuite, prenant la réſolution de rebrouſſer chemin par Syracuſe, il alla fondre ſur ceux qui pilloient le camp des Athéniens, en fit un grand carnage, tua cinq hommes de ſa main ; enfin criblé de coups & ayant eu ſon cheval tué ſous lui, il mourut glorieuſement, après avoir donné aux ſiens le moyen d'échapper & de s'en retourner chez eux comblés de gloire.

CALLISTRATE, *Calliſtratus*, Καλλίστρατος, (*c*) célebre orateur d'Athènes. C'étoit l'homme le plus éloquent de ſon tems. Il devoit un jour plaider en pleine audience une cauſe importante de la ville d'Orope. Cette cauſe avoit excité une grande attente dans le public, qui attendoit avec impatience le jour de cette plaidoirie, tant pour l'excellence de l'orateur, dont la réputation étoit alors très-floriſſante, que pour l'importance de l'affaire, dont il s'agiſſoit, & qui faiſoit le ſujet de l'entretien de tout le monde. Démoſthène, ayant oui dire que tous les maîtres & tous les gouverneurs de la jeuneſſe ſe préparoient à aller à ce jugement, pria ſon précepteur de le mener auſſi avec lui. Ce précepteur, qui avoit quelque familiarité avec les huiſ-

(*a*) Diod. Sicul. p. 472.
(*b*) Pauſ. p. 427.
(*c*) Diod. Sicul. p. 477. Lucian. T. II. pag. 922. Plut. Tom. I. pag. 847, 848, 851. Xenoph. pag. 589. *& ſeq.* Corn. Nep. in Epam. c. 6. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 445, 446. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. p. 117.

ſiers,

Digitized by Google

ſiers, qui ouvroient la ſalle d'audience, obtint d'eux une place, où ſon jeune diſciple pût entendre les avocats ſans être vu. Calliſtrate eut un ſuccès, qui lui attira l'admiration de tout le monde. Démoſthène, frappé de cette gloire ſi éclatante, en devint comme jaloux. Voyant cet Orateur reconduit honorablement par tout le peuple, & comblé de louanges & de bénédictions, il en admira davantage la force de l'éloquence, qui peut s'aſſujettir toutes choſes & les manier à ſon gré. Dès ce moment, il quitta toutes les autres ſciences, & tous les exercices dont on occupoit les enfans, & s'exerça à compoſer des harangues, pour parvenir un jour à être du nombre des Orateurs.

Calliſtrate fut député par les Athéniens à une aſſemblée générale des Arcadiens, où ſe trouva auſſi Épaminondas. Celui-ci voulut engager les Arcadiens à faire une confédération commune avec les Thébains & les Argiens. Calliſtrate fit une batterie toute contraire, & les ſollicita de ſe liguer avec les peuples de l'Attique. Son diſcours étoit même rempli d'invectives contre les Thébains & les Argiens; & il y avançoit, entr'autres choſes, que les Arcadiens devoient conſidérer quelle eſpèce d'hommes étoit ſortie de ces deux peuples, & qu'il n'en falloit pas davantage pour juger ce qu'on devoit attendre des autres; qu'Oreſte & Alcméon, qui s'étoient ſouillés du ſang de leurs meres, tiroient leur naiſſance d'Argos; qu'Œdipe, qui avoit été en même tems parricide & inceſtueux, & qui avoit eu des enfans de ſa propre mere, étoit né à Thebes. Mais, Épaminondas répondit de point en point aux déclamations de Calliſtrate.

Quelque talent qu'eût Calliſtrate pour l'art oratoire, il n'en étoit pas pour cela meilleur politique, au jugement de Xénophon. Il eſt repréſenté par cet Hiſtorien, comme un homme peu propre pour le maniement des affaires.

CALLISTRATE, *Calliſtratus*, Καλλίστρατος, poëte comique d'Athènes. Il vivoit ſous la 97e Olympiade, environ 392 ans avant J. C. Il fut rival d'Ariſtophane.

CALLISTRATE, *Calliſtratus*, Καλλίστρατος, Auteur d'une hiſtoire de Samothrace, cité par Denys d'Halicarnaſſe. C'eſt apparemment celui, qui, ſelon Tzetzès, accoûtuma les Samiens, c'eſt-à-dire, ceux de Samothrace, à ſe ſervir des ving-quatre lettres de l'alphabet Grec. Mais, il eſt différent d'un Calliſtrate de Ténédos, qui commenta Aratus, au moins ſelon ce que dit Voſſius. Ce dernier pourroit bien n'être pas différent de celui, que le Scholiaſte d'Ariſtophane employe quelquefois; puiſqu'entr'autres choſes qu'il en a extraites, il y a un article ſur l'iſle de Ténédos. Il eſt plus difficile de ſçavoir qui eſt le Calliſtrate, auteur d'un traité des femmes publiques, dont Athénée fait mention. Nous n'avons pas plus de connoiſſance de celui à qui quelques-uns attribuoient une deſcription d'Athènes, que d'au-

Digitized by Google

tres prétendoient appartenir plutôt à Ménéclès ; car, c'eſt tout ce qu'en dit Harpocration. Mais, il n'y a pas beaucoup de perte à ignorer tout cela ; & il n'eſt pas néceſſaire d'être mieux inſtruit de ce qui regarde l'auteur des explications des ſtatues, imprimées avec les œuvres des Philoſtrates.

CALLISTRATE, *Calliſtratus*, Καλλίστρατος, (*a*) premier ſecrétaire de Mithridate, roi de Pont. Ce Calliſtrate ayant été pris par les Romains, Lucullus, leur général, ordonna qu'on le menât au camp ; mais, ceux, qui le menoient, avertis qu'il avoit cinq cens pieces d'or dans ſa ceinture, le tuerent pour les avoir.

CALLISTRATE, *Calliſtratus*, Καλλίστρατος, Juriſconſulte, un des diſciples de Papinien. Il fut du nombre des conſeillers de l'empereur Alexandre Sévère.

CALLISTELÈS, *Calliſteles*, Καλλιστέλης, (*b*) ſtatuaire, qui, ſelon Pauſanias, étoit fils ou éleve d'Onatas. Ils avoient fait enſemble un Mercure, que l'on voyoit à Olympie. Ce Mercure portoit un bélier ſur ſon bras, la tête dans un caſque, & vêtu d'une tunique & d'un manteau. C'étoient les Phénéates, peuples d'Arcadie, qui l'avoient conſacré à Jupiter.

CALLITELÈS, *Calliteles*, Καλλιτέλης, (*c*) natif de Lépréos dans la Triphylie, fut pere de Zénon, fameux Athlete.

CALLITELÈS, *Calliteles*, Καλλιτέλης, (*d*) Lacédémonien, pere de Polypithe. Ils furent tous deux de célebres Athletes. Ils mériterent la couronne d'olivier, le pere à la lutte, le fils à la courſe des chevaux. Il y avoit à Olympie ſur une colonne un char médiocrement grand, qui étoit celui de Polypithe, & Callitelès étoit ſur cette même colonne.

CALLITHERE, *Callithera*, (*e*) ville de Theſſalie en Grece, ſelon Tite-Live. L'an de Rome 554, les Étoliens, après avoir été repouſſés de devant Métropole, vinrent attaquer Callithere. Ils recognerent dans leurs murailles les habitans, qui, à l'exemple de ceux de Métropole, avoient fait une ſortie ſur eux ; & contens de cet avantage, parce qu'ils n'étoient pas en état de forcer la place, ils ſe retirerent.

Ptolémée, qui lit Callitheres en pluriel, donne cette ville à la Biſaltie.

CALLIUM, *Callium*, Καλλίον, (*f*) ville de Grece dans l'Étolie, ſituée près de l'Événus entre ce fleuve & celui du Sperchius. Elle eſt fameuſe à cauſe des maux horribles, qu'elle eut à eſſuyer de la part des Gaulois.

Pendant que les Étoliens étoient campés aux Thermopyles, pour s'oppoſer à ces Barbares, deux des Lieutenans généraux de ces derniers eurent ordre d'aller en Étolie avec un détachement con-

(*a*) Plut. T. I. p. 502.
(*b*) Pauſ. p. 342.
(*c*) Pauſ. p. 371.
(*d*) Pauſ. p. 374.
(*e*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 13. Ptolem. L. III. c. 13.
(*f*) Pauſ. p. 650, 651.

Digitized by Google

sidérable, pour mettre tout à feu & à sang. Ce furent eux, qui saccagerent la ville de Callium, & qui ensuite y autoriserent des barbaries si horribles, que Pausanias ne croit pas qu'il y en eût eu encore d'exemple dans le monde. Tout le sexe viril fut mutilé. Le vieillards périrent par le tranchant de l'épée. Les enfans à la mammelle furent arrachés du sein de leurs meres pour être égorgés; & s'il y en avoit qui parussent nourris d'un meilleur lait que les autres, les Gaulois buvoient leur sang & se rassasioient de leur chair. Les femmes & les jeunes vierges, qui avoient quelque sentiment d'honneur, se donnerent la mort elles-mêmes. Les autres, forcées de souffrir les indignités, que l'on peut s'imaginer, devinrent ensuite la risée de ces Barbares, aussi peu susceptibles d'amour que de pitié. Celles donc, qui pouvoient s'emparer d'une épée, se la plongeoient dans le sein; d'autres se laissoient mourir en s'abstenant de dormir & de manger. Cependant, le soldat en assouvissoit son incontinence; car, mortes ou vivantes, elles n'étoient pas à couvert de sa brutalité.

Les Étoliens, ayant appris ce qui se passoit chez eux, décamperent aussi-tôt des Thermopyles, & ne songerent plus qu'à regagner leur païs, uniquement occupés du désir de venger la malheureuse ville de Callium, & de sauver celles qui étoient menacées d'un pareil traitement. Dès qu'ils furent sur leurs terres, tout ce qu'il y eut d'Étoliens capables de porter les armes, accoururent au camp. Les vieillards mêmes oublierent leur âge, & soit nécessité, soit courage, ils voulurent suivre les autres. Les femmes, encore plus animées que les hommes, prirent aussi les armes. Déjà les Barbares, après avoir brûlé la ville, pillé & saccagé les temples & les maisons, chargés de butin, s'en retournoient triomphans, lorsqu'il arrive un corps de troupes sorti de Patra, la seule ville d'Achaïe, qui eût songé à secourir les Étoliens. Ces troupes avoient une adresse merveilleuse à se servir de leurs armes, toutes pesantes qu'elles étoient. Elles donnent brusquement sur les Gaulois, & en font un grand carnage; mais, accablées par le nombre & épuisées de fatigue, elles perdoient tout espoir, lorsqu'heureusement les Étoliens vinrent les joindre. Alors, on vit hommes & femmes combattre à l'envi, border le chemin par où passoient les Gaulois, & lancer sur eux une infinité de traits, dont leurs boucliers, légers comme ils étoient, les défendoient mal. L'ennemi vouloit-il les poursuivre? Aussi-tôt ils lui échappoient, & dès qu'il se remettoit en marche, ils étoient à ses trousses. Enfin, les malheureux habitans de Callium, après avoir justifié par une triste expérience tout ce qu'Homère dit de plus incroyable des cruautés exercées par les Lestrygons & par les Cyclopes, eurent au moins des vengeurs. Car, d'un détachement de qua-

Digitized by Google

rante mille huit cens hommes ; il n'en revint pas la moitié au camp.

CALLIXENE, *Callixenus*, Καλλίξενος, (*a*) orateur Athénien. Cet Orateur, après la défaite de l'armée des Athéniens près des Arginuſes, accuſa les généraux dans le Sénat. Cette accuſation, toute fauſſe qu'elle étoit, n'en fut pas moins ſuivie d'une ſentence de mort ; & ſur le champ on en arrêta ſix, qui étoient préſens, pour les conduire au ſupplice. Mais, à peine furent-ils exécutés, que le peuple ouvrit les yeux, & ſentit toute l'horreur de ce jugement ; mais, ſon repentir ne pouvoit rendre la vie aux morts.

Celui, qui avoit propoſé l'avis de la mort, Callixene fut le premier objet de ce prompt repentir du peuple, & fut appellé en jugement, comme ayant trompé ſes auditeurs ; & ſans qu'on daignât entendre ſa juſtification, il fut ſaiſi & conduit dans la priſon publique ; mais, il trouva le moyen, avec le ſecours de quelques autres priſonniers, de percer le mur, & ils ſe réfugierent chez les ennemis, qui étoient à Décélie. Ainſi, il arriva qu'en évitant une mort préſente, Callixene eut le tems, pendant le reſte de ſa vie, de ſe faire connoître à toute la Grece, où il devint, auſſi-bien que dans ſa patrie, un exemple de méchanceté. Mais, comme l'obſerve Xénophon, étant revenu à Athènes, il y mourut de faim, haï & déteſté généralement de tout le monde, comme le devroient être tous les calomniateurs. Diodore de Sicile remarque que le peuple lui-même porta la juſte peine de ſon crime, les dieux l'ayant livré peu de tems après, non à un ſeul maître, mais à trente tyrans, qui le traiterent avec la dernière cruauté.

CALLIXENE, *Callixenus*, Καλλίξενος, Hiſtorien, qui étoit de Rhodes. On ne ſçait pas en quel tems il a vécu. Il laiſſa ſelon Athénée, un ouvrage ſur la ville d'Alexandrie.

CALLIXENE, *Callixenus*, Καλλίξενος, Auteur, qui avoit compoſé un traité des peintres & des ſculpteurs, comme nous l'apprend Voſſius.

CALLIXENE, *Callixenus*, Καλλίξενος, habile ſtatuaire. Il vivoit en la 155e Olympiade, vers l'an 160 avant J. C. Ce fut en ce tems-là que la ſculpture, que l'on avoit un peu négligée, reprit une nouvelle vigueur.

CALLON, *Callon*, Κάλλων, (*b*) célebre ſtatuaire de l'iſle d'Égine. Il avoit été diſciple de Tectée & d'Angélion. La ſtatue de Minerve Sthéniade, que l'on voyoit à Trœzène, étoit un ouvrage de Callon.

CALLON, *Callon*, Κάλλων, (*c*) autre ſtatuaire, moins ancien & moins renommé que le précédent, étoit Éléen. Pauſanias parle de quelques monumens de la façon de ce ſtatuaire. C'étoit lui, qui avoit fait

(*a*) Diod. Sicul. p. 387. Xenoph. p. 449. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. p. 518. *& ſuiv.*

(*b*) Pauſ. p. 146, 196, 433.

(*c*) Pauſ. p. 337, 342.

Digitized by Google

un Mercure, tenant un caducée, que l'on voyoit à Olympie.

(*a*) Quintilien parle d'un Callon ou Calon ſtatuaire. Ce doit doit être l'un des deux, dont on vient de parler.

CALLON, *Callon*, Κάλλων, (*b*) athlete, Éléen, fils d'Harmodius. Il s'étoit rendu illuſtre pour avoir remporté le prix du ceſte ſur la jeuneſſe. La ſtatue, qu'on lui avoit érigée à Olympie, avoit été faite par Daippus.

CALLONITIS, *Callonitis*, contrée d'Aſſyrie ſur les confins de la Médie, près du mont Zagrus. Polybe en fait mention. Cet Hiſtorien nous apprend que Molon y fut crucifié.

CALLYDIUM, *Callydium*, Καλλυδιον, (*c*) château fortifié, ſitué ſur un des ſommets du mont Olympe en Phrygie. Il ſervit de retraite à Cléon, chef de brigands, qui de-là faiſoit des courſes. Il ſe rendit ſi puiſſant par ſes vols, qu'il fit acheter ſon amitié aux Romains, qui étoient alors diviſés par les guerres civiles. Antoine lui érigea une ſouveraineté, qui lui fut confirmée par Auguſte.

CALLYNTERIES, *Callynteria*, (*d*) fêtes, qui ſe célébroient à Athènes. On ne nous en apprend pas davantage.

CALMANA, *Calmana*, nom, que quelques-uns donnent à la fille aînée d'Adam & d'Éve, qui fut la ſœur jumelle de Caïn. Mais, ces traditions n'ont qu'une certitude fort médiocre.

CALOCÉRUS, *Calocerus*, (*e*) homme de baſſe naiſſance, ſous l'empire de Conſtantin. L'hiſtoire ne lui donne d'autre titre que celui d'intendant des chameaux. Cet homme eut la folie de vouloir ſe faire Empereur. Il s'empara réellement de l'iſle de Chypre; mais, ce mouvement ne fut qu'une étincelle légere, qui diſparut dans l'inſtant. Bientôt vaincu & pris, Calocérus ſubit le ſupplice des eſclaves. M. de Tillemont ſoupçonne qu'il pouvoit être le même que ce Philumene, d'ailleurs inconnu, à qui Saint Athanaſe fut accuſé fauſſement d'avoir fourni de l'argent pour une révolte. Théophane dit que Calocérus fut brûlé vif à Tarſe; mais, on ne puniſſoit du feu, ni les rebelles, ni les voleurs; car, il y en a qui prétendent que Calocérus avoit été chef de voleurs.

CALOMNIATEURS, (*f*) *Calumniatores*. Carondas condamna les Calomniateurs atteints & convaincus, à ne paroître en public qu'avec une couronne de bruyere, qui préſentoit à tous ceux, qui les rencontroient, la noirceur de leur crime. Pluſieurs ne purent ſurvivre à cette infamie, & ſe donnerent la mort; & ceux, qui avoient fondé leur fortune ſur cette déteſtable manœu-

(*a*) Quintil. L. XII. c. 10.
(*b*) Pauſ. p. 336.
(*c*) Strab. p. 574.
(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 212.
(*e*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. pag. 367.
(*f*) Roll. Hiſt. Anc. T. I. p. 37. T. II. p. 349. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 173.

Digitized by Google

vre, se retiroient d'une société, où la sévérité des loix les obligeoit à aller faire valoir ailleurs ce malheureux talent, & à y porter cette maladie contagieuse, qui n'a que trop infecté le monde dans tous les tems.

Chez les Égyptiens, les Calomniateurs étoient impitoyablement condamnés au même supplice, qu'auroient subi ceux, qu'ils accusoient, si le crime s'étoit trouvé véritable.

L'Église, dit l'illustre Pascal, a différé aux Calomniateurs aussi-bien qu'aux meurtriers, la communion jusqu'à la mort. Le concile de Latran a jugé indignes de l'état Ecclésiastique, ceux qui en ont été convaincus, quoiqu'ils s'en fussent corrigés; & les auteurs d'un libelle diffamatoire, qui ne peuvent prouver ce qu'ils ont avancé, sont condamnés par le pape Adrien à être fouettés, *flagellentur.*

Le célebre Auteur de l'Esprit des Loix observe que, chez les Romains, la loi qui permettoit aux citoyens de s'accuser mutuellement, & qui étoit bonne selon l'esprit de la République, où chaque citoyen doit veiller au bien commun, produisoit sous les Empereurs une foule de Calomniateurs. Ce fut Sylla, ajoûte le même Auteur, qui, dans le cours de sa dictature, leur apprit par son exemple, qu'il ne falloit point punir cette exécrable espèce d'hommes. Bientôt, on alla jusqu'à les récompenser. Heureux le gouvernement où ils sont punis!

CALOMNIE, *Calumnia*, (*a*) nom, que les bergers d'Isaac donnerent au puits, qu'ils avoient creusé aux environs de Gérare, & qui leur fut ôté de force par les pasteurs d'Abimélech, roi de Gérare. Ainsi, le puits de Calomnie, ou le puits d'injustice & de violence, c'est la même chose.

CALOMNIE, *Calumnia*, Διαβολη. La calomnie consiste à imputer à quelqu'un des défauts ou des vices, qu'il n'a pas. C'est donc un mensonge odieux, que chacun réprouve & déteste, ne fût-ce que dans la crainte d'en être quelque jour l'objet. Mais, souvent tel qui la condamne, n'en est pas innocent lui-même. Un moyen sûr, & le seul qui le soit, pour ne point calomnier, c'est de ne jamais médire.

Transportez-vous en esprit dans quelque monde imaginaire, où nous supposerons que les paroles soient toujours l'expression fidele du sentiment & de la pensée; où l'ami, qui vous fera des offres de service, soit en effet rempli de bienveillance; où l'on ne cherche point à se prévaloir de votre crédulité, pour vous repaître l'esprit de fables; où la vérité dicte tous les discours, les récits & les promesses; où l'on vive par conséquent sans soupçon & sans défiance, à l'abri des impostures, des perfidies & des délations calomnieuses; quel délicieux commerce que celui des hommes, qui

(*a*) Genes. c. 26. v. 20.

Digitized by Google

peupleroient cet heureux globe.

La Calomnie étoit une divinité chez les Athéniens, qui lui avoient consacré des autels. Elle étoit appellée par les Grecs Διαβολὴ, *Diabolé*; d'où est venu le nom de diable, que nous donnons au démon, comme au pere du mensonge & de la Calomnie.

(a) Lucien, dans un dialogue, s'est fort étendu sur la Calomnie. » C'est une mauvaise chose, dit-» il, que l'ignorance, elle est » cause de beaucoup de maux. » Car, elle aveugle les hommes » de telle sorte, qu'ils bronchent » à chaque pas, sans voir ce qui » est à leurs pieds, & qu'ils n'ap-» préhendent pas un danger pré-» sent, tandis qu'ils en craignent » quelquefois un, qui est bien » éloigné. C'est elle, qui fait la » plûpart des tragédies, dont on » entend retentir les théatres, & » qui excite des divisions dans les » Etats & dans les familles, qui » les entraînent à leur ruine, par » le moyen de la Calomnie, qui » est son plus dangereux aiguil-» lon. Je veux donc faire ici la » description de ce monstre, & » en emprunter le tableau d'A-» pelles; car, ce peintre, ayant » été accusé par un autre peintre » jaloux de sa gloire, d'avoir con-» juré contre le roi Ptolémée & » causé la révolte de Tyr & la » prise de Peluse; ce prince, qui » avoit été nourri toute sa vie dans » les flatteries de la cour, prit tel-» lement feu là-dessus, que sans » considérer la jalousie, qui est » ordinaire entre les personnes de » même profession, & le peu » d'apparence qu'il y avoit qu'un » peintre eût formé un si grand » dessein, & un peintre qui lui » devoit sa fortune, il s'emporta » contre lui comme contre un » traître & un assassin, & il lui » eût fait trancher la tête, si l'un » des complices ne l'eût déchargé » à la question. Mais, lorsqu'il » eut appris son innocence, il fut » touché d'un tel repentir, qu'il » lui donna cent talens, & lui » mit entre les mains l'accusa-» teur, pour en faire ce qu'il lui » plairoit.

» Apelles, pour se venger de » la Calomnie, qui lui avoit fait » un si mauvais tour, en fit le » portrait suivant. Il peignit un » Prince avec de grandes oreilles, » comme on peint Midas, assis » sur un trône, environné du » soupçon & de l'ignorance. En » cet état, il tendoit de loin la » main à la Calomnie, qui s'a-» vançoit vers lui le visage tout » en feu, avec des attraits & des » charmes extraordinaires. Elle » tenoit de la main gauche un » flambeau, & traînoit de l'au-» tre par les cheveux un jeune » innocent, qui tendoit les mains » au ciel, & imploroit son assis-» tance. Devant elle marchoit » l'Envie au visage hâve & aux » yeux louches, accompagnée » de la fraude & de l'artifice, » qui paroient & ajustoient la » Calomnie pour la rendre plus » agréable. Après cela venoit le

(a) Lucian. T. II. p. 561. & seq.

Digitized by Google

» Repentir, ſous la figure d'une » dame vêtue de deuil, avec ſes » habits déchirés, qui tournoit la » tête vers la Vérité, & pleuroit » de regret & de honte. Tel étoit » le portrait de la Calomnie, dont » je veux faire maintenant un » portrait à ma façon, & la dé- » peindre avec toutes ſes cou- » leurs.

» On doit conſidérer trois cho- » ſes dans la Calomnie, le calom- » niateur, le calomnié & celui à » qui on s'adreſſe pour médire, » & qui eſt comme le juge, & » les autres les parties. Commen- » çons par le calomniateur, puiſ- » qu'il joue le principal perſon- » nage. Perſonne ne doute que » ce ne ſoit un méchant homme; » car, les gens de bien ne ſe mê- » lent point de ce métier, & tâ- » chent plutôt de réconcilier les » ennemis, que de ſemer la divi- » ſion parmi les amis. Mais, le » calomniateur n'eſt pas ſeule- » ment méchant, il eſt injuſte; » car, il ne ſe contente pas d'ac- » cuſer à faux; il empêche qu'on » n'entende l'accuſé dans ſa dé- » fenſe, contre l'ordre de la juſti- » ce, qui veut qu'on entende » également les deux parties. Et » celui, qui fait autrement, com- » met une injuſtice; quand il » rendroit un jugement juſte, & » offenſe même les dieux; ce qui » fait que le calomniateur n'eſt » pas ſeulement injuſte, mais » impie. Cependant, il tâche » d'exciter la colère dans l'eſprit » de celui à qui il parle, pour » l'empêcher d'entendre les rai- » ſons de l'accuſé; circonſtance, » qui ajoûte encore à ſes crimes » la mauvaiſe foi. Mais, l'homme » de bien, quand il accuſe, veut » que la défenſe ſoit publique, » auſſi bien que l'accuſation, par- » ce qu'il a intérêt que la vérité » ſoit connue, comme celui, qui » peut vaincre ſon ennemi à force » ouverte, n'uſe point de trahi- » ſon ni de ruſe.

» Le trône de la Calomnie eſt » dans la cour des Princes, où » regnent l'envie & la haine, & » où ſe préſentent à toute heure » mille occaſions de mentir & de » flatter. Car, où l'on voit croî- » tre à tous momens l'eſpérance » & l'ambition, là ſont les envies » les plus cruelles, les haines les » plus irréconciliables & les Ca- » lomnies les plus fines & les plus » dangereuſes. Un courtiſan eſt » toujours en garde comme un » gladiateur, pour porter le coup » de la mort à ſon ennemi, s'il » lui donne la moindre priſe; de » ſorte qu'à la cour un homme » de bien, qui croit que tout le » monde lui reſſemble, eſt en un » inſtant ſupplanté, quoique ce- » lui, qui prend ſa place, n'y dure » pas quelquefois plus long-tems » que lui, & que le vainqueur » & le vaincu ſoient enveloppés » ſouvent dans une même ruine. » Comme il ne s'agit pas de peu » de choſe, & qu'il y va de la » faveur du Prince, on eſt per- » pétuellement attentif à tâcher » de l'obtenir; & la Calomnie » ſemble le plus court & le plus » ſûr chemin. Mais, ce n'eſt pas » le métier d'un ſot; il faut être » très-habile pour y réuſſir. Car,

Digitized by Google

» ſi ſes traits ne ſont trempés
» dans la vraiſemblance, ils ſont
» ſans effet, parce que la vérité
» ne peut être vaincue que par
» un ennemi, qui lui reſſemble.
» Or, la Calomnie, comme fille
» de l'envie, s'attache toujours à
» ceux qui ſont les plus élevés,
» par un déſir aveugle de rem-
» plir leur place. Mais, comme
» dans une carrière chacun tâche
» de devancer ſon compagnon,
» ſoit par art ou par viteſſe, les
» gens de bien à la cour tiennent
» le chemin de la vertu, pour
» arriver à la gloire, où les au-
» tres ne peuvent parvenir que
» par ſurpriſe. Cependant, celui,
» qui eſt le premier, eſt toujours
» en butte aux autres & l'objet
» de l'envie & de la haine; de
» façon qu'on lui dreſſe mille
» pieges le plus adroitement que
» l'on peut; car, s'ils viennent à
» être découverts, ils ſont inuti-
» les.

» Ordinairement, la Calomnie
» prend pour fondement la pro-
» feſſion de celui, qu'elle veut
» calomnier. On accuſe un mé-
» decin d'empoiſonnement, un
» miniſtre de trahiſon, un grand
» de faire des entrepriſes. Mais,
» la paſſion du Prince fournit le
» plus ſouvent l'occaſion. On dit
» à un jaloux qu'on a des deſſeins
» ſur ſa femme; à celui qui ſe
» pique d'eſprit, qu'on ſe moque
» de ſes ouvrages, comme on
» accuſa Philoxène auprès de
» Denys le tyran, de blâmer ſa
» tragédie. Si le Prince eſt pieux,
» on calomnie un homme auprès
» de lui d'impiété ou de liberti-
» nage; car, chacun s'emporte
» dans ſa paſſion, & n'eſt plus
» capable d'entendre des raiſons
» ni des excuſes. Voilà ce que
» font les calomniateurs pour
» irriter davantage celui à qui ils
» s'adreſſent, de peur que s'il
» n'étoit pas aſſez animé, il ne
» donnât du tems à la recherche
» de la vérité & à l'examen de
» leur Calomnie, quoiqu'ils faſ-
» ſent pour l'ordinaire le crime
» ſi noir, que l'horreur de l'ac-
» tion empêche qu'on n'en veuil-
» le entendre la défenſe. On ac-
» cuſa le philoſophe Démétrius
» devant Ptolémée de ne s'être
» pas voulu déguiſer aux Baccha-
» nales, & de n'y avoir bu que
» de l'eau, comme condamnant
» les plaiſirs & les inclinations du
» Prince; & ſi le lendemain il ne
» ſe fût traveſti & n'eût bu du
» vin en la préſence du Roi, &
» danſé avec des cymbales, il
» étoit perdu. C'eſt ainſi que c'é-
» toit un grand crime devant
» Alexandre, de ne pas recon-
» noître Épheſtion pour un dieu;
» car, on ne lui fit pas ſeulement
» une pompe funebre, qui coûta
» pluſieurs millions, les villes lui
» dreſſerent à l'envi des temples
» & des autels; de ſorte que c'é-
» toit le plus grand de tous les
» ſermens, que de jurer par ſon
» nom, & un crime capital de
» s'en moquer. Car, les courti-
» ſans, pour flatter la paſſion du
» Prince, lui contoient des chi-
» meres & des viſions. Combien
» penſez-vous qu'il y eut alors
» d'honnêtes gens diſgraciés, pour
» avoir réſiſté à cette paſſion

Digitized by Google

» d'Alexandre, ou pour avoir » témoigné de l'averſion pour ſes » frénéſies ? Le capitaine Aga- » thocle, qu'il eſtimoit, alloit » être expoſé aux lions, pour » avoir pleuré devant le ſépul- » chre d'Épheſtion, comme s'il » l'eût cru mortel ; ſi Perdiccas » n'eût juré par ſes grands dieux, » & particulièrement par Éphef- » tion, que ce nouveau dieu lui » étoit apparu à la chaſſe, & lui » avoit commandé de dire à Ale- » xandre, qu'il pardonnât à Aga- » thocle, s'il avoit laiſſé couler » des larmes au ſouvenir de ſon » ami, & qu'il eût pitié de l'in- » firmité humaine. Alexandre » ouvrit par-là une large porte à » la Calomnie ; car, comme on » attaque toujours une place par » l'endroit, qui eſt le plus foible, » le calomniateur prend toujours » celui qui l'écoute par la partie, » qui eſt la plus ouverte à la mé- » diſance, parce que c'eſt le lieu » le moins défendu.

» Voilà les forces de la Ca- » lomnie au-dehors ; mais, au- » dedans, elle a pour miniſtres » le dégoût du préſent & l'amour » de la nouveauté, avec le plaiſir » qu'on prend à entendre des » choſes extraordinaires & in- » croyables ; outre qu'il n'y a » rien qui chatouille tant l'oreille » d'un homme ſoupçonneux & » défiant, que les faux rapports. » Il eſt donc aiſé d'emporter un » cœur expoſé de tous côtés à la » batterie, & de perdre un in- » nocent, qui ne ſe défend point ; » car, l'accuſé, en cette rencon- » tre, meurt comme un homme » endormi, qu'on tue dans une » priſe de ville. Ce qu'il y a de » plus déplorable, c'eſt qu'on va » trouver ſon ami, comme au- » paravant, ſans ſçavoir rien de » ce qui ſe paſſe, & qu'on donne » ſoi-même dans le piege. Mais, » un homme d'honneur ne con- » damne point ſon ami ſans l'en- » tendre, & ſans lui donner les » moyens de ſe juſtifier ; au lieu » que ceux, qui prêtent volon- » tiers l'oreille à la Calomnie, ne » l'écoutent pas, ou font ſem- » blant de recevoir ſes excuſes, » en attendant l'occaſion de s'en » venger, ſur tout quand le ca- » lomniateur eſt leur ami, ou » qu'il feint de l'être de celui, » qu'il accuſe. Alors, on ne peut » s'empêcher d'ajoûter foi à ſon » rapport, ſans conſidérer qu'il » arrive tous les jours mille ſujets » de rompre même entre les plus » grands amis. D'ailleurs, la Ca- » lomnie n'attaque jamais un en- » nemi découvert, parce qu'elle » perdroit créance ; mais, elle » attaque ſouvent ſon propre » ami, ou pour le moins celui » qu'on feint être tel, pour mon- » trer qu'on veut tout ſacrifier » aux intérêts de celui à qui l'on » parle. Quelques-uns, honteux » d'avoir ajoûté foi à de faux » rapports, & n'ayant pas la » hardieſſe de ſouffrir le viſage » de leur ami offenſé, rompent » avec lui, comme s'il étoit cou- » pable de leur faute.

» Cela me fait quelquefois dé- » plorer la miſere de notre vie, » dont la Calomnie eſt un des » principaux fléaux. Quelques-

Digitized by Google

» uns nous accuſent du crime, » dont ils ſont coupables. Il faut » que tu meures, s'écria Antia à » ſon mari, ou que tu tues Belle- » rophon, qui a attenté à ma » chaſteté, quoique ce fût elle- » même qui l'eût ſollicité au mal. » Il s'en fallut peu pourtant qu'il » ne portât la peine du vice d'au- » trui & de ſa propre vertu, & » qu'il ne périt au premier com- » bat qu'il eut contre la chimère; » car, pour un ſemblable ſujet, » Phedre perdit Hippolyte. Mais, » dira quelqu'un, il faut ajoûter » foi aux rapports, lorſqu'ils par- » tent de perſonnes vertueuſes. » Y a-t-il quelqu'un plus juſte » qu'Ariſtide. Il ne laiſſa pas de » conſpirer contre Thémiſtocle » par la jalouſie de ſa gloire, » comme les plus gens de bien » ont leurs paſſions. Ulyſſe, le » plus ſage & le plus vertueux » des Grecs, ne dreſſa-t-il pas » des embûches à ſon parent, à » ſon ami & à ſon compagnon » d'armes? Socrate fut accuſé » d'impiété; Miltiade & Thé- » miſtocle, de trahiſon, après » avoir rendu de très-grands ſer- » vices à leur patrie. Je paſſe » pluſieurs autres exemples, qui » ſont connus de tout le monde. » Que fera donc en cette occa- » ſion l'homme ſage? Il fermera » les oreilles à la Calomnie, com- » me Ulyſſe au chant des Sirè- » nes, & n'ajoûtera foi aux rap- » ports, qu'avec beaucoup de » circonſpection; mais, il demeu- » rera ſur la défiance. Il eſt ridicule » de mettre des gardes aux por- » tes & aux entrées des villes, » & de laiſſer celles de notre ame » dégarnies. Quand on nous fera » donc quelque rapport, il faut » examiner la choſe en ſoi-mê- » me, ſans avoir égard aux per- » ſonnes; car, le contraire eſt la » marque d'un eſprit bas & ab- » ject, qui ſe laiſſe emporter en » jeune homme; & c'eſt l'une » des plus grandes injuſtices, » qu'on puiſſe commettre. Il ne » faut déférer, ni au jugement, » ni à la paſſion d'autrui; il faut » ne conſidérer pas plus l'ac- » cuſateur que l'accuſé, & ſe » défier toujours de celui, qui a » le plus d'eſprit & d'adreſſe. » Cependant, la cauſe de ce » malheur eſt dans l'obſcurité & » dans l'ignorance du cœur de » l'homme; car, ſi l'on pouvoit » pénétrer dans ſes ſentimens, la » Calomnie ſeroit contrainte de » quitter le monde, pour faire » place à la vérité, qui diſſiperoit » toutes ſes ténebres par la lu- » mière. «

Souvent, dans le ſtyle de l'Écriture Sainte, le nom de Calomnie ſe prend pour injuſtice, violence, fraude, oppreſſion.

CALON, *Calon*, *ou* Callon. *Voyez* Callon.

CALONES, *Caloni*, (*a*) eſpèce d'eſclaves, ou de valets, qui ſuivoient les Romains à l'armée. Il n'y eut d'abord que les Tribuns, les Centurions & les plus diſtingués d'entre les ſoldats, qui euſſent droit d'amener avec eux

(*a*) Cæſ. de Bell. Gall. L. II. p. 82. L. VI. p. 259.

Digitized by Google

des Calones. Mais, cela changea dans la suite. Le nombre de ces sortes de valets devint très-grand; & quoiqu'ils ne fussent pas enrôlés, comme les soldats, ils ne laissoient pas quelquefois de marcher au combat, & de rendre par-là de grands services à la République.

On croit que le mot *Calones* a été formé du Latin *Calæ*, qui signifie bâtons. C'est que les Calones portoient, en effet, des bâtons en suivant leurs maîtres à la guerre. D'autres dérivent ce mot avec autant de vraisemblance du Grec κᾶλον, *lignum*, du bois.

CALONOROS, *Calonoros*, terme, qui veut dire une belle montagne. C'étoit le nom d'une montagne d'Arabie à l'entrée du golfe Persique, selon Arrien dans son Périple.

CALONYMOS, *Calonymos*, isle de la Propontide, selon Nicétas, cité par Ortelius.

CALOR, *Calor*, (*a*) fleuve d'Italie, qui avoit sa source au mont Apennin, & qui arrosoit le territoire de Bénévent. Quelques-uns disent que T. Gracchus, lorsqu'il étoit campé dans ce canton, s'étant éloigné de son camp, sans armes, avec ses Licteurs & trois esclaves, pour se baigner dans le fleuve Calor, y fut tué par des ennemis, qui s'étoient cachés entre les saules, dont le rivage étoit bordé, & auxquels il n'avoit à opposer que les pierres, qu'il pouvoit ramasser dans le fleuve même.

Ce fleuve coule aujourd'hui dans la principauté ultérieure au royaume de Naples. Après avoir reçu quelques rivières, il va se perdre dans le Sabato au-dessous de Bénévent.

CALPAR, *Calpar*. (*b*) On appelloit ainsi à Rome le premier vin, que l'on tiroit du tonneau pour en faire des libations à Jupiter. On ne goûtoit point le vin, que ce sacrifice n'eût été fait.

CALPÉ, *Calpe*, Κάλπη, (*c*) port de Bithynie dans l'Asie mineure, situé sur les bords du Pont-Euxin, à l'embouchure d'un fleuve de même nom. Pline parle de ce port, qu'il appelle Calpas. Xénophon, qui en parle aussi, le nomme Calpé, & il nous donne de ce lieu la description suivante.

» Ce païs, dit-il, qu'on appelle le port de Calpé, est situé dans la Thrace Asiatique. Cette Thrace Asiatique s'étend depuis l'embouchure du Pont-Euxin jusqu'à Héraclée; & c'est tout ce que peut faire en un grand jour une galere, qui va à force de rames. On ne trouve aucune ville en chemin; & ceux du païs ont la réputation de faire un fort mauvais parti aux Grecs, qui tombent entre leurs mains. Le port de Calpé est justement au milieu, défendu par un rocher escarpé qui s'avance dans la mer, & qui a

(*a*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 14. L. XXV. c. 17.
(*b*) Rosin. de Antiq. Roman. p. 405.
(*c*) Xenoph. p. 376. *& seq.* Plin. T. I. pag. 300. Strab. pag. 543. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XII. p. 318, 333. *& suiv.*

Digitized by Google

» environ vingt toiſes de haut à » l'endroit qui eſt le plus bas, & » au-deſſus un eſpace d'environ » quatre cens pieds de large, ca- » pable de loger dix mille hom- » mes. Au-deſſous eſt le port » vers l'occident, avec une four- » ce, qui ne tarit jamais, & qui » coule le long de la mer. Cette » ſource eſt auſſi défendue par » le rocher. La montagne s'étend » juſqu'à deux mille cinq cens » pas dans l'intérieur du païs. » Elle n'eſt pas pierreuſe; mais, » elle eſt capable d'être cultivée; » & le long du rivage à pareille » diſtance, elle porte de grands » arbres de toute eſpèce, & pro- » pres à la conſtruction des vaiſ- » ſeaux. Le reſte de la contrée » eſt fort beau & de grande éten- » due, rempli de pluſieurs gros » villages, & produit toute ſorte » de grains, de légumes & de » fruits, excepté des olives. Il y » a des figuiers & des vignes en » abondance, & le vin en eſt » très-agréable. On campa au » bas de la montagne ſur le bord » de la mer, les ſoldats ne vou- » lant pas loger dans le bourg, » qui étoit au haut du rocher, de » peur que ce ne fût un artifice » pour s'y établir & y planter » une colonie. «

Le port de Calpé étoit fort ancien, puiſqu'on dit que les Argonautes y aborderent; & à peine y furent-ils arrivés, qu'Amicus, roi de Bébrycie, envoya ſur le champ défier le plus brave d'entr'eux. L'honneur de le combattre fut déféré à Pollux, qui, par la mort de ce monſtre, délivra les peuples voiſins de la Bébrycie, d'un ennemi, dont ils redoutoient la valeur & la férocité.

CALPÉ, *Calpe*, Κάλπη, (*a*) fleuve de l'Aſie mineure. Il arroſoit une partie de la Bithynie, depuis les montagnes où il avoit ſa ſource, juſqu'au Pont-Euxin, dans lequel il alloit porter ſes eaux, à l'endroit où étoit le port, dont il eſt parlé dans l'article précédent. Ce fleuve eſt nommé Calpa dans Ptolémée, & Chalpas dans Strabon. Ce dernier le place entre le Pſillis & le Sangarius, deux autres fleuves du même païs; ce qui prouve que le Calpé étoit différent du Sangarius. Ptolémée diſtingue auſſi ces deux fleuves.

On dit que le Calpé prend aujourd'hui le nom d'Aqua.

CALPÉ, *Calpe*, Κάλπη, (*b*) montagne d'Eſpagne, ſituée près du détroit, qui joint l'Océan à la méditerranée, à droite à l'égard de ceux qui paſſent de cette dernière mer dans l'autre, & à l'oppoſite d'une montagne d'Afrique, nommée Abyla, qu'Ératoſthène place au païs des Métagoniens. Strabon dit que le mont Calpé n'eſt pas d'une grande circonférence, mais qu'il eſt d'ailleurs ſi haut, qu'il a l'air d'une iſle pour quiconque le regarde de loin.

Marcien d'Héraclée dit: » De- » puis le mont Calpé & la co- » lonne, lequel eſt au commen-

(*a*) Strab. p. 543. Ptolem. L. V. c. 1. Pomp. Mel. p. 25. Ptolem. L. II. c. 4. Plin. T. I. p. 135, 136, 300. Cicer. ad Amic. L. X. Epiſt. 32.

(*b*) Strab. p. 51, 139. *& ſeq.*

Digitized by Google

» cement de la mer intérieure. « Ces mots, ainſi que le remarque Cellarius, aident à corriger le texte de Ptolémée, où il manque, à ce qu'il ſemble, ces mots *au commencement*, comme ſi ce Géographe mettoit Calpé & la colonne dans la Méditerranée. Pline place cette montagne à l'extrémité du détroit, qui touche à la mer Méditerranée.

Perſonne ne doute que ce ne ſoit aujourd'hui la montagne, que nous appellons Gibraltar, que quelques-uns ont nommée Gibaltar, ce qui étoit plus conforme à l'étymologie & au vrai nom Gébaltarif, c'eſt-à-dire, le mont de Tarif, à cauſe d'un général maure, qui, au commencement de la conquête de l'Eſpagne, s'empara de cette montagne & de la ville voiſine.

Tout le monde convient auſſi qu'il y avoit une ville voiſine, nommée Carteia; mais, il y a une difficulté entre les Sçavans. Strabon, ayant décrit le mont Calpé & la colonne, ajoûte qu'il y a la ville de Calpé, remarquable & ancienne, à quarante ſtades de la montagne de même nom, & qu'il y avoit autrefois un port pour les navires Eſpagnols. On dit, pourſuit Strabon, que cette ville a été bâtie autrefois par Hercule. Timoſthène eſt de ce ſentiment, puiſqu'il dit qu'elle s'appelloit anciennement Héraclée, & que l'on y voyoit encore une enceinte de murailles & des quais. Voilà une ville nommée Calpé bien expreſſément. Caſaubon & Bochart, ayant à expliquer ce paſſage, ont été réduits à dire que *Calpé* étoit là pour *Carteiapolis*, Καρτεία πόλις. Mais, de ſçavans hommes ont fait voir que le paſſage de Strabon n'avoit pas beſoin d'être corrigé. En effet, parmi les médailles du cabinet de la reine Chriſtine de Suede, il y en avoit une ſur laquelle on liſoit *C. J. Calpe*, c'eſt-à-dire, *Colonia Julia Calpe*. Une autre preuve, qui n'eſt pas à mépriſer, c'eſt l'autorité de Nicolas de Damas, qui dans des extraits publiés par M. de Valois, dit qu'Octavien joignit Céſar auprès de la ville de Calpé.

Il faut donc s'en tenir à l'un de ces deux ſentimens; ſçavoir, qu'il y avoit pluſieurs villes à l'entrée du détroit, à cauſe des avantages de cette ſituation, & que l'une de celles-là étoit nommée Calpé; ou bien que la ville même de Carteia, ſituée près du mont Calpé, en avoit pris le nom de Calpé ou Calpie. Antonin met ſur la route de Malaga à Cadix, une ville qu'il nomme Calpé Carteia; en quoi il ſemble joindre enſemble deux noms d'un même lieu, de ſorte que l'un ſert d'explication à l'autre. *Voyez* Carteia.

Quant à la colonne de Calpé, l'on ſçait que le détroit de Gibraltar eſt ſouvent nommé par les Hiſtoriens & par les Poëtes les Colonnes d'Hercule. *Voyez* Colonnes d'Hercule.

CALPÉ, *Calpe*, Κάλπη, (*a*)

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VIII. p. 327, 328, 331.

Digitized by Google

sorte de course de jumens. Elle consistoit, selon Pausanias, à courir avec deux jumens, dont on montoit l'une, & on menoit l'autre à la main. Sur la fin de la course, on se jettoit à terre; on prenoit les deux jumens par leurs mords, & l'on achevoit ainsi la carrière. Les Éléens, ajoûte Pausanias, après avoir imaginé cette course dans la 71e Olympiade, la proscrivirent dans la 84e. Ils s'en dégoûterent si-tôt, après qu'elle eut été instituée, qu'un certain Athlete ayant remporté le prix du Calpé, ils ne daignerent pas inférer son nom dans leurs régistres, quoiqu'il eût une statue dans le bois sacré de Jupiter à Olympie.

Quiconque jugeroit de cette espèce de combat par la version Latine de Pausanias, se tromperoit avec l'interprete Amasée, qui rend le mot κάλπη, par *carpentum*, comme si l'Auteur parloit là d'une course de chariots, au lieu qu'il parle d'une course de jumens. Quiconque en jugeroit aussi par ce que dit Hésychius au mot κάλπη, se tromperoit encore. Κάλπη, dit ce Grammairien, ἵππος ἅλμενος, un cheval qui piaffe. Que κάλπη ait eu cette signification, il faut le croire sur la foi d'Hésychius; mais, quand il s'agit des jeux Olympiques, il en a certainement une autre.

Au reste, pour le dire en passant, c'est du Grec κάλπη, que Budé tire l'étymologie de nos mots François *galop* & *galopper*. En effet, de κάλπη ou κάλπα, les Grecs ont fait καλπάζειν & καλπάζειν; & de ces deux derniers, les Latins ont dérivé *calpare* & *calupere*; & de ceux-ci, sont venus *galop*, *galopper*. Aussi cette étymologie a-t-elle été adoptée de tous ceux, qui, depuis Budé, ont recherché l'origine des mots, comme Saumaise, Vossius, Ruellius, Périon, Bourdelot & Ménage.

CALPÉTUS, *Calpetus*, autrement Capétus. *Voyez* Capétus.

CALPHI, *Calphi*, Χαλφὶ, (*a*) pere de Judas, capitaine général de la cavalerie de Jonathas Maccabée. Ce brave Capitaine n'abandonna jamais Jonathas; &, lorsque les troupes de cet illustre commandant prirent lâchement la fuite au combat, qui se donna dans la plaine d'Azor, près du lac de Génésareth, l'an 183 avant J. C., Judas tint ferme avec un courage extraordinaire.

CALPHURNIA, *Calphurnia*. *Voyez* Calpurnia & Calpurnie.

CALPHURNIUS [L.], *L. Calphurnius*. C'est la même chose que L. Calpurnius. *Voyez* Calpurnius.

CALPION, *Calpion*, (*b*) nom d'une coupe chez les Anciens. Nous en ignorons aujourd'hui la forme.

CALPITUS, *Calpitus*. Il paroît par le 55e fragment de Polybe, que cet Auteur a nommé ainsi le port de Calpé.

CALPURNIA [la Loi],

(*a*) Maccab. L. I. c. 11. v. 70.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 148.

Digitized by Google

Lex Calpurnia. (*a*) Les Romains avoient plusieurs Loix de ce nom. Ils en avoient fait une contre le péculat, appellée *Lex Calpurnia repetundarum.* Il y en avoit encore deux autres, qui étoient nommées l'une *Lex Calpurnia de ambitu*, l'autre *Lex Calpurnia militaris.* Cicéron parle de la loi *de ambitu*, dans son oraison pour L. Muréna.

CALPURNIE, *Calpurnia*, Καλπουρνία, (*b*) fille de Calpurnius Bestia, fut mariée à Antistius. Après la mort tragique de son mari, ne pouvant lui survivre, elle se tua elle-même.

CALPURNIE, *Calpurnia*, Καλπουρνία, (*c*) fille de L. Pison, épousa Jules César. La nuit, qui précéda le meurtre de son mari, elle eut un songe effrayant. Comme Jules César etoit couché à son ordinaire avec elle, voilà tout d'un coup que les portes & les fenêtres de sa chambre s'ouvrent d'elles-mêmes. Il s'éveilla en sursaut; & étonné du bruit & de la lumière, car il faisoit clair de lune, il entend Calpurnie, qui, profondément endormie, poussoit des soupirs & des gémissemens confus, & proféroit des mots inarticulés, qu'il ne pouvoit entendre; mais, il sembloit qu'elle le pleuroit en le tenant égorgé entre ses bras. D'autres disent que ce ne fut pas là le songe de Calpurnie, mais qu'il y avoit au comble de la maison de César une espèce de pinacle, que le Sénat lui avoit accordé pour lui faire honneur, comme un ornement, qui distinguoit sa maison de toutes les autres, ainsi que Tite-Live l'écrit, au rapport de Plutarque; que ce fut cet ornement, que Calpurnie songea qu'elle voyoit arracher, & que c'étoit ce qui causoit ses lamentations & ses larmes.

Lorsqu'il fut jour, elle conjura César de ne point sortir ce jour-là, s'il étoit possible, & de remettre le Sénat; ou, s'il faisoit peu de compte de ses songes, d'avoir recours à quelque autre sorte de divination, & de consulter les entrailles des victimes pour tâcher de percer dans l'avenir. Cela lui causa quelque sorte de soupçon & d'allarme; car, jamais, il n'avoit apperçu en Calpurnie aucune foiblesse de femme ni aucune sorte de superstition. Et alors, il la voyoit très-inquiete & très-agitée.

Après la mort de son mari, Calpurnie se retira auprès de M. Antoine; & lui confiant tout ce qu'elle avoit d'argent chez elle, elle porta en dépôt dans sa maison jusqu'à quatre mille talens. Elle lui remit aussi entre les mains les mémoires de César, dans lesquels il avoit écrit non seulement tout ce qu'il avoit fait dans le gouvernement, mais encore tout ce qu'il avoit résolu de faire. M. Antoine, se servant de l'occasion, y inséra tout ce qu'il voulut, fit plusieurs Officiers & plusieurs Sénateurs, rappella plusieurs bannis,

(*a*) Cicer. Orat. pro L. Muræn. c. 44.
(*b*) Vell. Paterc. L. II. c. 26.
(*c*) Vell. Patercul. L. II. c. 57. Plut. Tom. I. pag. 644, 714, 737, 738, 922. Crév. Hist. Rom. T. VI. p. 580. T. VIII. p. 50. *& suiv.*

Digitized by Google

nis, & remit en liberté beaucoup de priſonniers, comme ſi tout cela avoit été ainſi arrêté & réſolu par Céſar.

CALPURNIE, *Calpurnia*, Καλπουρνία, (*a*) une des concubines de l'empereur Claude. Elle ſe laiſſa gagner par argent & par promeſſes pour travailler à la ruine de l'impératrice Meſſaline. Un autre motif, encore plus puiſſant que l'argent & les promeſſes, ce fut la vue d'augmenter ſon crédit par la perte de cette Princeſſe.

CALPURNIE, *Calpurnia*, Καλπουρνία, (*b*) Dame illuſtre, qui tenoit un rang diſtingué dans Rome. Agrippine, dont la haine étoit implacable, fit exiler cette Dame, par la ſeule raiſon que Claude avoit loué ſa beauté, quoique ſans deſſein & par manière de converſation. Calpurnie fut rappellée ſous Néron, après la mort d'Agrippine.

CALPURNIE, *Calpurnia*, Καλπουρνία, (*c*) femme de Pline le jeune, qui l'épouſa en ſecondes noces. Comme elle étoit fort jeune, & qu'elle avoit beaucoup d'eſprit, il n'eut pas de peine à lui inſpirer le goût des Belles Lettres. Elle en fit toute ſa paſſion; mais, elle la concilia toujours ſi bien avec l'attachement qu'elle avoit pour ſon mari, que l'on ne pouvoit dire ſi elle aimoit Pline pour les Belles Lettres, ou les Belles Lettres pour Pline. S'il plaidoit quelque cauſe importante, elle chargeoit toujours pluſieurs perſonnes de venir lui apprendre les premières nouvelles du ſuccès; & l'agitation, où la mettoit cette attente, ne ceſſoit que par leur retour. S'il liſoit quelque harangue ou quelque autre piece dans une aſſemblée d'amis, elle ne manquoit jamais de ſe ménager quelque place, d'où elle pût derriere un rideau, recueillir elle-même les applaudiſſemens, qu'il s'attiroit. Elle tenoit continuellement en ſes mains les ouvrages de ſon mari; & ſans le ſecours d'autre maître que de ſon amour, elle compoſoit ſur ſa lyre des airs pour les vers qu'il avoit faits.

Les lettres, que Pline lui écrivoit, font voir juſqu'où alloit ſa tendreſſe pour une épouſe, ſi digne d'être aimée & eſtimée. » Vous me mandez que mon » abſence vous cauſe beaucoup » d'ennui; que vous ne trouvez » de ſoulagement qu'à lire mes » ouvrages, & ſouvent à les met- » tre à ma place auprès de vous. » Je ſuis ravi que vous me déſi- » riez ſi ardemment, & que ces » ſortes de conſolations aient » quelque pouvoir ſur votre eſ- » prit. Pour moi, je lis, je relis » vos lettres, & je les reprends » de tems en tems comme ſi c'en » étoient de nouvelles. Mais, » elles ne ſervent qu'à rendre » plus vif le chagrin, que j'ai de » ne vous point voir. Car, quel- » le douceur ne doit-on point

(*a*) Tacit. Annal. L. XI. c. 29, 30. Crév. Hiſt. des Emp. T. II. p. 181.
(*b*) Tacit. Annal. L. XII. c. 22. L. XIV. c. 12. Crév. Hiſt. des Emp. T. II. p. 194, 318.
(*c*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 361, 362.

Digitized by Google

» trouver dans la converſation » d'une perſonne, dont les lettres ont tant de charmes ? Ne » laiſſez pourtant pas de m'écrire » ſouvent, quoique cela me faſſe » une ſorte de plaiſir, qui me » tourmente. « Dans une autre lettre, » Je vous conjure, avec » la dernière inſtance, de prévenir mon inquiétude par une & » même par deux lettres chaque » jour. Je me raſſurerai du moins » tant que je lirai ; mais, je retomberai dans mes premières » allarmes, dès que j'aurai lu. Dans une troiſième, » Il n'eſt pas » croyable à quel point je ſens » votre abſence. Je paſſe une » grande partie des nuits à penſer » à vous. Pendant le jour & aux » heures où j'avois coûtume de » vous voir, mes pieds, comme » on dit, me portent d'eux-mêmes à votre appartement ; & ne » vous y trouvant point, je m'en » retourne auſſi triſte & auſſi » honteux, que ſi l'on m'avoit » refuſé la porte. «

Après s'être bleſſée dans une première groſſeſſe, elle guérit à la vérité, & vécut aſſez longtems ; mais, elle ne lui laiſſa point de poſtérité.

CALPURNIE, *Calpurnia*, Καλπουρνία, (*a*) femme de T. Quartinus, homme conſulaire, qui fut proclamé Empereur par les Oſrhoéniens, & tué au bout de huit jours. Calpurnie, ſon épouſe, étoit de l'illuſtre ſang des Piſons, dont l'Hiſtoire nous a conſervé le nom avec éloge. On loue ſon auſtère vertu. Après qu'elle eut perdu ſon mari, elle n'en voulut point prendre d'autre ; & ſa conduite ſe ſoûtint de manière qu'elle lui mérita le reſpect pendant ſa vie & après ſa mort. Pendant ſa vie, elle fut miſe au rang des Prêtreſſes ; & quand elle fut morte, on lui érigea dans le temple de Vénus une ſtatue, qui partageoit avec celle de la déeſſe le culte & les honneurs divins.

CALPURNIE, *Calpurnia*, Καλπουρνία, femme Romaine, peu modeſte. Elle plaidoit elle-même ſes cauſes, avec tant d'emportement, que les Magiſtrats furent obligés de faire un édit, par lequel ils défendoient aux perſonnes de ce ſexe, de plaider.

CALPURNIE, *Calpurnia*, (*b*) Καλπουρνία. Nous avons une urne d'une Calpurnie, qui, comme porte l'Inſcription, vécut vingt-cinq ans avec ſon mari Calpurnius Paris, ſans diſpute ni débat. Cette urne repréſente ſur le couvercle le buſte de la défunte & pluſieurs autres ornemens, des feſtons, des oiſeaux, deux ſphins aîlés, des dauphins, des têtes de belier & un monſtre aîlé, qui a la tête d'un aigle, & qui béquete un bœuf couché. Ce ne ſont apparemment que des caprices de l'ouvrier, ou du maître qui avoit fait faire l'urne.

CALPURNIENS, *Calpurnii*, Καλπουρνίοι, (*c*) nom d'une famille Romaine. Cette famille étoit Plébéienne & néanmoins Conſu-

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. pag. 308, 309.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 64.

(*c*) Plut. T. I. p. 73.

Digitized by Google

laire. Plutarque la fait descendre de Calpus, qu'on croit avoir été un des fils de Numa Pompilius, roi des Romains. C'étoit aussi le sentiment d'Ovide, qui s'en explique ainsi :

Nam quid memorare necesse est,
Ut domus à Calpo nomen Calpurnia ducat?

Cette famille étoit divisée en plusieurs branches, qui prirent différens surnoms, tels que ceux d'Asprénas, de Bibulus, de Flamma & de Piso. Ces derniers étoient encore divisés en Frugi, Bestia & Césonius. Ovide nous apprend l'origine du nom de Pison dans ces vers :

Claraque Pisonis tulerit cognomina prima,
Humida Calloſá cùm pinseret hordea dextrâ.

CALPURNIUS BESTIA, *Calpurnius Bestia. Voyez* Bestia.

CALPURNIUS BIBULUS, *Calpurnius Bibulus. Voyez* Bibulus.

CALPURNIUS FLAMMA [M.], *M. Calpurnius Flamma. Voyez* Flamma.

CALPURNIUS PISON, *Calpurnius Piso. Voyez* Pison.

CALPURNIUS [C.], (*a*) *C. Calpurnius*, l'un de ceux qui furent faits prisonniers par Annibal à la bataille de Cannes. Il y en a qui le mettent au nombre des députés, qu'on envoya à Rome pour le rachat des captifs.

CALPURNIUS [L.], (*b*) *L. Calpurnius*, fut député de Rome à l'assemblée générale des Achéens, l'an 198 avant Jesus-Christ.

CALPURNIUS, *Calpurnius*, Καλπουρνίος, (*c*) surnommé Lanarius. Plutarque en parle dans la vie de Sertorius ; & il nous apprend qu'il tua en trahison Julius Salinator, qui avoit été envoyé par Sertorius avec six mille hommes de pied pour occuper les sommets des Pyrénées.

CALPURNIUS, *Calpurnius*, Καλπουρνίος, (*d*) porte-enseigne, l'an de Rome 767. Cet Officier s'opposa avec beaucoup de vigueur à quelques mutins, qui en vouloient principalement à un député, que le Sénat avoit envoyé à l'armée.

CALPURNIUS FABATUS, *Calpurnius Fabatus*, (*e*) Chevalier Romain sous Néron. Il fut accusé comme un des séducteurs de Lépida, femme de Cassius. On lui imputoit aussi d'avoir eu part à des sacrifices occultes & magiques ; mais, ayant d'abord éludé sa condamnation par l'appel qu'il en interjetta à l'Empereur, il fut à la fin oublié comme sujet peu important par ce Prince, attentif à la perte des citoyens les plus considérables. Pline le jeune épousa dans la suite la petite-fille de Calpurnius Fabatus.

CALPURNIUS ASPRÉNAS,

(*a*) Tit. Liv. L. XXII. c. 61.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 19.
(*c*) Plut. T. I. p. 571.
(*d*) Tacit. Annal. L. I. c. 39.
(*e*) Tacit. Annal. L. XVI. c. 8. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 446.

Digitized by Google

Calpurnius Aſprenas, (*a*) fut nommé gouverneur de la Galatie & de la Pamphylie l'an de J. C. 69. Il partit d'Italie avec deux galeres, & vint aborder à l'iſle de Cythne. Il y avoit alors dans cette iſle un faux Néron; & cet impoſteur s'étoit fait un parti. Calpurnius Aſprénas, à la tête des ſoldats de ſes deux galeres, attaqua le fourbe, qui ſe défendit avec courage, & ſe fit tuer en combattant.

CALPURNIUS CRASSUS, (*b*) *Calpurnius Craſſus*, Sénateur iſſu des anciens Craſſus, vivoit ſous l'empire de Nerva, contre lequel il conſpira avec quelques autres membres du Sénat. Nerva ſuivit à la lettre, l'exemple qu'avoit donné Tite dans un cas ſemblable. Il fit aſſeoir les conjurés à côté de lui dans un ſpectacle; & il leur mit en main les épées des Gladiateurs, les invitant à examiner ſi elles étoient en regle, & les rendant ainſi maîtres de ſa vie. Toute la vengeance, qu'il tira d'un complot ſi criminel, ſe réduiſit à exiler Calpurnius Craſſus à Tarente, & il n'écouta point les repréſentations des Sénateurs, qui blâmoient ſa clémence comme exceſſive & périlleuſe.

CALPURNIUS GALÉRIANUS, *Calpurnius Galerianus*. *Voyez* Galérianus.

CALPURNIUS REPENTINUS, *Calpurnius Repentinus*. *Voyez* Repentinus.

CALPURNIUS SALVIANUS, *Calpurnius Salvianus*. *Voyez* Salvianus.

CALPURNIUS, *Calpurnius*, Καλπουρνίος, (*c*) l'un des ſecrétaires de l'Empereur Carus. Il nous reſte de lui une lettre, qu'il avoit écrite au préfet de Rome, au ſujet de la mort de ſon maître.

CALPURNIUS [T.], (*d*) *T. Calpurnius*, T. Καλπουρνίος, Poëte Latin de Sicile. Il vivoit ſous Carus & ſous ſes fils Carin & Numérien. Il nous reſte de lui ſept éclogues, qui ſont adreſſées à Néméſien de Carthage, qui étoit auſſi un Poëte bucolique. On croit que Néméſien y eſt déſigné ſous le nom de Mélibée, dont l'Auteur implore le crédit auprès des Princes régnans, & qu'il prie de leur préſenter ſes vers.

Des ſept éclogues de T. Calpurnius, trois, la première, la quatrième & la ſeptième, roulent ſur des événemens publics. Les autres ſont des fictions purement paſtorales. La première chante l'avénement de Carus au trône. La quatrième a pour objet, à ce qu'il ſemble, Carin venant prendre poſſeſſion du gouvernement de l'Occident, pendant l'expédition de ſon pere contre les Perſes. La ſeptième contient la deſcription des jeux, que Carus donna

(*a*) Tacit. Hiſt. L. III. c. 9. Crév. Hiſt. des Emp. T. III. p. 122, 123.

(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 161.

(*c*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. pag. 120.

(*d*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 211. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. p. 129, 132, 133.

Digitized by Google

à Rome, & auxquels ſon fils aîné préſida en ſa place. Nous allons tracer en peu de mots le plan de la première, dont l'invention a été louée par l'un des plus ingénieux & des plus illuſtres Écrivains de notre ſiecle.

Deux bergers vont chercher le frais dans un antre conſacré à Faune, & pendant qu'ils ſe diſpoſent à paſſer leur loiſir à chanter quelque ſujet paſtoral, l'un d'eux apperçoit & montre à l'autre des vers récemment gravés ſur l'écorce d'un hêtre. La deſcription de cette écriture eſt élégante. » Voyez-» vous, dit l'un des bergers à ſon » compagnon, comment les fen-» tes qui forment les lettres, ſont » encore vertes, & n'ont point » eu le tems de s'élargir par le » deſſéchement des fibres de l'é-» corce coupée. « Ils approchent, & reconnoiſſent que c'eſt le dieu Faune lui-même qui parle dans ces vers, & qui prédit à l'Empire la paix, la tranquillité, un bonheur parfait ſous l'autorité du nouvel Empereur. Cette piece eſt aſſez bien verſifiée. Les choſes ſont vagues, peu caractériſées, ou d'une façon peu convenable aux circonſtances. Nous remarquerons, en paſſant, que les idées de l'ancien gouvernement ſubſiſtoient encore tellement, que l'un des avantages annoncés avec pompe par le dieu, c'eſt le rétabliſſement du Conſulat dans toute ſa ſplendeur. » On ne verra plus, » dit-il, un Conſul, qui aura ache-» té, par des dépenſes ruineuſes, » l'ombre vaine d'une dignité ſu-» rannée & flétrie, faire porter » devant lui des faiſceaux inuti-» les, & occuper en ſilence un » tribunal auquel perſonne n'ait » recours. Les loix reprendront » leur vigueur. La juſtice de re-» tour rendra à la place publique » ſa première majeſté, & un dieu » plus favorable bannira tous les » veſtiges des malheurs paſſés. «

Nous apprenons d'une lettre d'Hincmar de Reims à Hincmar de Laon, que de ſon tems, on liſoit les vers de T. Calpurnius dans les claſſes. Les Critiques modernes, tels que Jules Scaliger & le P. Briet, ne font pas grand cas de ce Poëte. Le P. Rapin dit qu'il a fait ſes éclogues d'une très-petite manière, c'eſt-à-dire, dans un caractère auſſi bas que le ſtyle.

CALPURNIUS [L.] RESTITUTUS, *L. Calpurnius Reſtitutus.* (*a*) Il nous reſte de lui une urne avec une épitaphe, dans laquelle il eſt dit qu'il a ordonné par ſon teſtament, qu'elle ſera faite de la manière qu'il plairoit aux héritiers. Elle fut faite par ordre de Calpurnia Reſtituta, avec quatre grands génies aux quatre angles, qui portent ſur les épaules des feſtons.

CALPUS, *Calpus*, Κάλπος, (*b*) un des fils, que certains donnent à Pompilius, roi des Romains. Pluſieurs prétendent qu'il fut la tige de la célebre famille des Calpurniens.

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 76, 77.

(*b*) Plut. T. I. p. 73.

Digitized by Google

CALQUE. C'étoit le poids de la dixième partie d'une obole.

CALTULE, *Caltula*, (*a*) ſorte d'habit des femmes. On ne ſçait point ce que c'étoit.

CALVA, *Calva*, (*b*) l'un des ſurnoms, qu'on donnoit à Vénus.

CALVAIRE [le lieu ou la montagne du], *Calvariæ Locus*, ou *Mons*. (*c*) Cette montagne, appellée en Hébreu Golgotha, c'eſt-à-dire, le crâne, étoit au nord du mont Sion dans la Paleſtine. Sans doute qu'elle fut ainſi appellée, parce que ſa figure reſſembloit à celle d'un crâne, ou de la tête d'un homme. Cependant, pluſieurs anciens Auteurs ont cru que le nom de Calvaire ou du crâne fut donné à cette montagne, parce que la tête du premier homme y avoit été enterrée, & que le Sauveur y fût crucifié, afin que ſon ſang, coulant ſur le corps de ce premier pere, lui donnât la vie & lui procurât la grace de la réſurrection. Pour appuyer cette tradition, on dit que Noë, ayant mis dans l'Arche le corps du premier homme, en diſtribua les reliques à ſes enfans, & en donna la tête ou le crâne, par un privilege ſpécial, à Sem, comme au pere de la Race Sainte, d'où devoit ſortir le Meſſie; que Sem, par un eſprit de preſcience enterra le crâne ſur le Calvaire, où il ſçavoit que le Meſſie devoit être crucifié. Mais, ni les Peres, ni les Auteurs modernes, qui ont rapporté ces traditions, n'ont jamais été bien perſuadés de leur authenticité; & on peut, ſans leur manquer de reſpect, les mettre au rang des traditions apocryphes.

La montagne du Calvaire étoit fort près de Jéruſalem. C'étoit-là apparemment que l'on exécutoit ordinairement les criminels. Après que la ville de Jéruſalem eut été détruite par les Romains ſous l'empereur Tite, elle ſe rétablit peu à peu. Les Juifs y étoient en aſſez grand nombre, lorſque Barcochébas ſe révolta contre les Romains. Adrien ou ſes généraux furent obligés de l'aſſiéger, & l'ayant priſe, ils la ruinerent entièrement. Après cela, Turanus Rufus ou Tinnius Rufus, qui étoit alors gouverneur de Judée, fit paſſer la charrue ſur l'endroit où avoit été le Temple, pour montrer que cet endroit ne devoit être jamais rétabli, ſans un arrêt exprès du Sénat. Quand la guerre fut finie, Adrien défendit aux Juifs de mettre jamais le pied dans Jéruſalem, ſous peine de mort. Ce Prince y établit une colonie Romaine, & appella la ville, Ælia Capitolina. Cette nouvelle ville ne fut point bâtie ſur les ruines de l'ancienne, mais un peu au de-là du côté du ſeptentrion; de ſorte que le mont Calvaire, qui auparavant étoit hors de la ville, ſe trouva preſque au centre d'Ælia Capitolina.

Adrien fit dreſſer ſur cette mon-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. III. p. 38.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 171.

(*c*) Joan. c. 19. v. 17.

Digitized by Google

tagne des idoles de Jupiter & de Vénus, en haine des Chrétiens, comme l'atteſtent Saint Jérôme, Sulpice Sévère, Saint Paulin, S. Ambroiſe & quelques autres. Conſtantin le Grand & Sainte Hélene ſa mere abolirent depuis tous ces trophées de l'idolâtrie, & firent bâtir des Égliſes au même lieu, au rapport d'Euſebe. Saint Jérôme & Sozomène parlent d'une croix brillante de lumière, qui fut apperçue en plein jour ſur le Calvaire l'an 351, ou, ſelon d'autres, l'an 353, lorſque l'empereur Conſtance favoriſoit avec paſſion l'erreur des Ariens. Saint Cyrille, patriarche de Jéruſalem, écrivit cette merveille au Prince, pour lui faire ſçavoir que c'étoit par ce ſigne de notre ſalut, que J. C., dont il attaquoit la divinité, avoit vaincu le monde; que c'étoit par ce ſigne ſeul, qu'on pouvoit être victorieux ſur la terre. Il ſemble que Conſtance comprit cette vérité; car, lorſqu'il fit la guerre à Magnence, il portoit la croix ſur ſes enſeignes; il fit auſſi battre des médailles, où l'on voit qu'il tient cet étendard à la main, avec ces mots à l'entour, *En ce ſigne tu ſeras vainqueur.* Ces paroles, au reſte, n'ont point rapport à la croix, qui parut à Jéruſalem du tems de Saint Cyrille, mais à celle que Conſtantin vit, & ſur le modele de laquelle il fit faire ſes étendards. Les Grecs faiſoient autrefois la fête de l'apparition de cette croix ſur le mont Calvaire, comme on peut le voir dans leur Ménologe au ſeptième jour du mois de Mai. Nous avons encore la lettre, que Saint Cyrille écrivit à Conſtance, dans laquelle il témoigne que cette croix s'étendoit depuis la montagne du Calvaire juſqu'à celle des oliviers, rempliſſant une étendue de quinze ſtades, ou trois quarts de lieue; & que ſa largeur étoit proportionnée à cette longueur. On dit que ce ſpectacle fit embraſſer la religion Chrétienne à un grand nombre de Juifs & de Payens.

Vers l'an 326, pendant que l'empereur Conſtantin le Grand faiſoit paroître ſon zele pour la religion Chrétienne, l'impératrice Hélene ſa mere entreprit le voyage de la Terre ſainte, où elle découvrit la vraie croix, avec les inſtrumens qui avoient ſervi à la paſſion de J. C. L'Empereur, ayant appris ces heureuſes nouvelles, fit enclore le mont Calvaire, & bâtir l'égliſe du Saint Sépulcre, avec toute la magnificence poſſible. Il donna la charge de ce ſomptueux bâtiment à l'évêque Macaire, & lui écrivit qu'il déſiroit que cet édifice ſurpaſſât tous les autres édifices du monde en beauté & en richeſſe, comme il les ſurpaſſoit en ſainteté. Environ neuf ans après, Conſtantin fit dédier cette Égliſe, à laquelle on donna le nom de Martyrion, c'eſt-à-dire, lieu de martyre ou de témoignage, parce que J. C. y avoit ſouffert le plus cruel des tourmens, & y avoit témoigné l'excès de ſon amour pour les hommes. L'an 615, Choſroës II, roi de Perſe, s'empara de la Judée, pilla la ville de Jéruſalem, détruiſit l'égliſe du Saint Sépulcre,

Digitized by Google

& emporta la vraie Croix. Mais, l'empereur Héraclius vainquit cet Infidele douze ans après, & l'obligea de rendre cette sainte Croix, qu'il reporta lui-même sur ses épaules, & qu'il posa au même endroit du mont Calvaire l'an 628. Il donna ordre ensuite à l'évêque Modeste, successeur de Zacharie, de faire rétablir l'Église; mais, à peine le bâtiment fut-il commencé, que les Arabes se rendirent maîtres de la ville de Jérusalem. Néanmoins, par la faveur de l'empereur Constantin Monomaque, les Chrétiens obtinrent la permission de rétablir le Saint Sépulcre & les autres Églises; ce qu'ils firent vers l'an 1044. L'archevêque de Tyr dit dans son histoire, qu'ils ne bâtirent que la rotonde, qui couvre & enferme le Saint Sépulcre, & que Godefroi de Bouillon I, roi de Jérusalem, fit rétablir, l'an 1099, le chœur, que l'on voit aujourd'hui.

La plus grande partie de cette montagne a été renfermée dans un grand enclos, qui comprend l'église du Saint Sépulcre, environné de plusieurs chapelles & de petites Églises particulières, avec les logemens des Catholiques, des Grecs, des Arméniens, des Syriens, des Coptes ou Cophtes, & des Abyssins. A l'entrée, qui est du côté du midi, il y a un grand parvis, où l'on voit à droite le logement des Arméniens, celui des Coptes & une chapelle de la Sainte Vierge, nommée *Stabat Mater*; & à gauche le logement des Grecs, avec la grosse tour quarrée qui servoit autrefois de clocher. En face de l'entrée du parvis est le grand portail de l'église du Saint Sépulcre, auprès duquel est une station des Turcs. Au bas de ce portail, on voit une grande quantité de cloux enfoncés jusqu'à la tête entre les pierres du pavé, sur lesquels il faut nécessairement passer. Ils y sont chassés à grands coups de marteau par le patriarche des Grecs, lequel tous les ans, revêtu de ses habits pontificaux, excommunie tous les Latins, comme les Grecs nous appellent; & pour marque de l'anathême qu'il prononce, il enfonce ces cloux avec défense de les ôter, sous peine de cinq cens bastonades, & de payer une grosse amende au Bacha & au Cadi de la ville.

Lorsqu'on est avancé dix ou douze pas dans l'Église, on trouve la pierre de l'onction. C'est, dit-on, la place où J. C. fut embaumé. Vis-à-vis de cette pierre, il y a trois tombeaux de quelques rois de Jérusalem, dont les Schismatiques ont effacé les Inscriptions. A droite est une chapelle, où l'on voit le tombeau de Godefroi de Bouillon I, roi de Jérusalem, & celui de son frere Baudouin I, qui lui succéda à la couronne. Ces deux tombeaux sont fort simples. Ils sont portés sur quatre petites colonnes de pierre d'un pied de haut. Près de-là est la chapelle du Crucifiement, qui est le lieu, où Jesus-Christ fut attaché à la Croix, & où celle-ci fut dressée. Saint Jérôme dit que cette place du Calvaire demeura

Digitized by Google

cachée depuis l'empire d'Adrien jusqu'à celui de Constantin le Grand, pendant cent quatre-vingts ans ou environ ; ce qui arriva par la malice des Payens, qui la couvrirent de terre, & y mirent une idole de Vénus, afin d'en éloigner les Chrétiens. Mais, Sainte Hélene fit enfermer cette place dans l'enclos de la grande Église avec le Saint Sépulcre, sur lequel étoit l'idole de Jupiter. Cette chapelle est très-magnifique. Sa voûte & ses murailles sont revêtues de peintures à la Mosaïque, composées de petites pierres aussi claires que le cristal, & dont les diverses couleurs sont extrêmement vives & éclatantes ; ce qui paroîtroit encore davantage, si les figures n'étoient pas noircies de la fumée des lampes, qui y brûlent continuellement.

De cette chapelle du Crucifiement en faisant le tour le long d'autres chapelles, qui environnent l'Église, on va du côté du nord à la chapelle de l'Apparition, qui est le lieu où notre Seigneur apparut à la Sainte Vierge après sa Résurrection. Cette chapelle appartient aux Catholiques ; & les religieux de Saint Sauveur y célebrent l'Office Divin, selon le rit des Églises latines. Là se voyent de riches ornemens, qui y ont été donnés par les rois & les princes Chrétiens. Les Religieux ont le privilege d'y sonner leur Office avec une petite cloche, ce qui est bien rare dans toute la Terre Sainte. Leur logement est à côté. En tournant à l'occident, on trouve les chapelles des Syriens, des Coptes & des Abyssins.

Voilà une bonne partie de ce qu'il y a de plus remarquable au tour de l'église du Saint Sépulcre. A l'égard de sa structure, la nef, qui est du côté de l'occident, est une rotonde, dont le dôme est d'une belle charpente de bois de cedre, qui est couverte de plomb, & qui reçoit le jour par une ouverture ronde au faîte, fermée d'un treillis de fil de fer. Elle est environnée de six gros pilliers quarrés de pierre de taille, de dix colonnes de marbre qui font dix-sept arcades, qui soûtiennent une belle & grande galerie. Au milieu de cette nef est le Saint Sépulcre, revêtu de tables de marbre blanc, & entouré de dix petites colonnes aussi de marbre, qui soûtiennent une plate-forme, sur laquelle sont élevées douze petites colonnes jointes deux à deux, faisant six arcades, qui portent un dôme couvert de plomb. Sous ces arcades, il y a toujours dix-huit lampes allumées, sans compter celle du milieu de la voûte. Au-dedans de ce bâtiment est la roche, où est taillé le sépulcre de notre Seigneur. Il contient deux petites grottes ou caveaux, qui tiennent l'un à l'autre. La premiere grotte est appellée la chapelle de l'Ange, parce que c'est le lieu, où l'Ange apparut aux saintes Femmes, qui alloient embaumer le corps du Fils de Dieu. La seconde est le sacré Tombeau de Jesus-Christ. Elle a six pieds de longueur & autant de largeur. Sa voûte est haute d'environ huit pieds. A droite en entrant du côté

Digitized by Google

ſeptentrional, on voit l'autel, qui couvre le cercueil, où fut mis le corps de notre Sauveur, qui eſt long de ſix pieds, large de trois, & haut de près de deux pieds & demi. Le dedans de ces chapelles & l'autel ſont revêtus de tables de marbre gris, mais qui eſt noirci de la fumée de ſoixante-deux lampes d'argent, qui y ſont continuellement allumées. Il y en a quarante-quatre dans le Saint Sépulcre, & dix-huit dans la chapelle de l'Ange, dont il y en a trente aux Religieux & le reſte aux Chrétiens, Grecs & Schiſmatiques, qui ont la liberté d'y faire leurs dévotions; mais, il ne leur eſt pas permis d'y dire la Meſſe, parce que les Latins y ont ſeuls ce droit.

Dans la première grotte, à côté de la porte du S. Sépulcre, étoit la grande pierre, longue de cinq pieds & demi, large de cinq pieds & trois pouces, & épaiſſe de neuf pouces & demi, qui avoit ſervi à fermer l'entrée. Elle y étoit encore du tems de Saint Cyrille vers l'an 380; & Saint Jérôme, qui mourut environ 40 ans après, écrit qu'elle y étoit auſſi de ſon tems. Mais, depuis, elle a été tranſportée dans l'Égliſe bâtie au lieu où étoit la maiſon de Caïphe, ſur le mont Sion. Vis-à-vis la porte du Saint Sépulcre, il y a une pierre quarrée, qui tient encore par le pied à la roche même de laquelle elle a été taillée, ſelon la tradition, pour ſervir d'appui à la grande pierre, qui fermoit l'entrée du monument. Quelques Auteurs célebres ont écrit qu'outre cette pierre quarrée, il y en avoit deux grandes, dont l'une bouchoit la porte, & l'autre le cercueil. D'autres diſent que l'une de ces pierres fermoit l'entrée de la première grotte, & l'autre celle de la ſeconde, qui eſt proprement le Sépulcre, quoique l'on comprenne auſſi toutes les deux ſous le nom de Sépulcre. Mais, l'Écriture Sainte ne parle que d'une pierre; & la tradition y eſt conforme. La raiſon le perſuade auſſi; car, outre les preuves de cette vérité, que l'on peut tirer de l'Évangile, il eſt certain que l'entrée de la première grotte étoit une ouverture auſſi vaſte que la grotte même; ce qui ſe voit en d'autres ſépulcres; outre que l'on n'auroit pas pu trouver de pierre aſſez grande pour la fermer.

De la nef on entre dans le chœur, qui eſt vers l'orient. Ce chœur eſt fermé d'un mur de clôture tout au tour, comme ceux des monaſtères. La principale porte eſt vis-à-vis du Saint Sépulcre. Il eſt diviſé en deux parties, par un très-beau baluſtre de bois doré, où il y a trois portes, l'une grande au milieu, & deux moyennes aux deux côtés. Dans la première partie, qui eſt le chœur des Grecs, on voit à côté de l'entrée une pierre de marbre, ronde & creuſée de quatre doigts, que les Orientaux diſent être le milieu de la terre, à cauſe de ce paſſage du Prophete Roi au Pſeaume ſoixante-treize. *Deus autem Rex noſter operatus eſt ſalutem in medio terræ.* Mais, Saint Jérôme explique ce paſſage de la ville de Jéruſalem, qui étoit en ce tems-là au milieu des ter-

Digitized by Google

res, connues de la plûpart du monde; & d'ailleurs ce n'eſt pas-là l'endroit du Crucifiement. Dans la ſeconde partie, qui eſt le chœur des Latins, vis-à-vis de la grande porte du baluſtre, eſt le grand autel, avec un petit au côté de l'Évangile, où le prêtre prépare toutes les choſes néceſſaires pour la Meſſe. On y voit dans le fond le ſiege du Pape, auquel on monte par ſix dégrés. A droite, un peu plus bas, eſt celui du patriarche de Conſtantinople, & à gauche celui du patriarche d'Alexandrie, auxquels on monte par quatre dégrés. Les ſieges des patriarches d'Antioche & de Jéruſalem ſont de l'autre côté du baluſtre vers le chœur des Grecs. Tout le chœur eſt couvert d'un beau dôme de pierres de taille, ſoûtenu de gros pilliers. Preſqu'entre les deux premiers, proche de la grande porte du chœur, qui regarde le Saint Sépulcre, eſt un autel, ſur lequel le patriarche des Grecs monte le jour du Samedi Saint pour diſtribuer ſon feu céleſte.

Cette cérémonie s'eſt établie à cauſe du miracle, qui, dit-on, ſe faiſoit autrefois dans le S. Sépulcre, où la veille de Pâque une flamme de feu deſcendoit viſiblement, & y allumoit des lampes, qu'on y avoit éteintes le jour du Vendredi Saint; & ce feu deſcendoit non ſeulement dans le Saint Sépulcre, mais encore quelquefois dans les lampes de l'Égliſe, à la vue de tout le peuple. Le pape Urbain II parle de ce miracle dans la harangue, qu'il prononça dans l'aſſemblée du concile de Clermont l'an 1095. Du tems de Baudouin I du nom, roi de Jéruſalem, cette merveille continuoit encore, au rapport de Fulchérius de Chartres, qui ajoûte que pendant le regne de ce même Roi, il y eut une grande déſolation parmi les Chrétiens, qui ne purent obtenir le feu du ciel le Samedi Saint, & qui ne le virent que le matin du jour de Pâque, après avoir fait une proceſſion au temple de Salomon, marchant tous nus pieds, & accompagnant leurs prieres de pleurs & de gémiſſemens. On dit que le feu ſacré deſcendoit encore du tems de Baudouin II, vers l'an 1120. Mais, on ne marque pas préciſément le tems auquel ce miracle a fini; de même qu'on ignore le tems de ſon commencement. Quelques-uns croyent qu'il a ceſſé un peu après les premiers rois de Jéruſalem, parce que le zele des princes Chrétiens ſe rallentit, & que les Latins ſouilloient cette Terre Sainte par leurs vices, au lieu de l'honorer par leurs vertus, & d'imiter la piété de ceux, qui en avoient fait la conquête ſur les Infideles. Nous ne prétendons pas garantir l'authenticité de pareils récits.

Quant à la cérémonie, qui ſe fait maintenant, c'eſt une tromperie ſenſible des Grecs, qui ſont gens fort adonnés aux ſuperſtitions, & qui tâchent d'acquérir du crédit parmi le peuple, en faiſant ſecrétement du feu avec un fuſil dans le Saint Sépulcre, où entre le Patriarche accompagné de deux Évêques ſeulement. Voici

Digitized by Google

l'ordre de cette cérémonie. Toutes les lampes de l'Égliſe ſont éteintes ; le Saint Sépulcre eſt fermé à clef, & la porte en eſt gardée par ſix Janiſſaires gagés pour cet effet. Environ une heure après midi, tous les Schiſmatiques Grecs, Arméniens, Syriens & autres, commencent à courir au tour du Saint Sépulcre par bandes de quatre ou cinq, qui ſe tiennent pardeſſous les bras, criant de tems en tems, *Eleeſon*, *Eleeſon*. A meſure que le monde arrive, la confuſion & le déſordre augmentent. Les uns crient comme des inſenſés, pour appeller le feu du ciel, les autres courent & font des poſtures extravagantes. Les femmes, qui ſont dans les galeries, ou ſur des échaffauts, font de leur côté de grandes exclamations, levant les mains au ciel & faiſant des geſtes ridicules. Cet exercice de courſes & de cris dure plus de quatre heures ; & & enſuite, environ ſur les cinq heures, les Grecs font leur proceſſion. Après pluſieurs Prêtres, Évêques, Archevêques, tous vêtus de riches chapes à la Grecque, c'eſt-à-dire, fermées par-devant & retrouſſées ſur les bras, le Patriarche vient, précédé de quatre Diacres, qui marchent en arrière & l'encenſent continuellement. Il eſt revêtu d'une tunique de velours à fonds d'or, & d'une chape de toile d'argent. Il porte une tiare preſque toute d'or, tenant ſon bâton paſtoral à la main gauche, & une petite croix à la droite, avec laquelle il bénit le peuple. Après avoir fait la proceſſion trois fois au tour du Saint Sépulcre, le Patriarche y entre avec deux Évêques, pendant que les Turcs gardent la porte, de crainte que quelque autre n'en approche. Là ayant battu le fuſil, qui eſt caché, ou qu'il porte ſur lui, il fait du feu, & allume une des lampes, & deux paquets de bougies, qu'il diſtribue en ſortant. Puis, il va à l'entrée du chœur, où il monte ſur l'autel de pierre qui y eſt, pour en diſtribuer d'autres au peuple. Cependant, on allume toutes les lampes de la grande Égliſe & celles des chapelles des Arméniens, des Syriens, des Coptes & des Abyſſins ; ce qui produit une ſi grande lumière, qu'il ſemble que toute l'Égliſe eſt en feu.

CALUBI, *Calubi*, Καλέβ, le même que Caleb, fils d'Heſron. *Voyez* Caleb, fils d'Heſron.

CALVIDAS, *Calvidas*, (*a*) nommé Caduias, ſelon Suidas, roi des Scythes, étoit frere d'Anacharſis. Il regnoit du tems de Solon, vers la 58e Olympiade, l'an 548 avant J. C.

CALVINA, *Calvina*, (*b*) femme de mauvaiſe vie, dont parle Juvénal dans une de ſes ſatyres. Il y en a qui croyent que c'étoit la ſœur d'un Préteur, qui ſe tua de ſes propres mains, ne pouvant ſurvivre à la honte d'avoir eu commerce avec ſon frere. On place cet événement ſous l'empire de Claude.

(*a*) Suid. T. I. p. 1343.

(*b*) Juven. Satyr. 3. v. 133.

Digitized by Google

CALVINE, *Calvina*, (*a*) Dame Romaine, à qui Pline le jeune donna de grandes preuves de généroſité. En effet, voyant cette Dame, qu'il avoit en partie dotée de ſon bien, ſur le point de renoncer à la ſucceſſion de Calvinus, ſon pere, dans la crainte que les biens, qu'il laiſſoit, ne fuſſent pas ſuffiſans pour payer les ſommes dues à Pline, il lui écrivit de ne pas faire cet affront à la mémoire de ſon pere; & pour la déterminer, il lui envoya une quittance générale.

CALVINUS, *Calvinus*. *Voyez* Domitius.

CALVINUS, *Calvinus*, (*b*) certain perſonnage, que Juvénal tâche de conſoler dans une de ſes ſatyres. Cet homme ſe tourmentoit beaucoup de ce qu'un débiteur avoit nié qu'il lui dût quelque choſe. Juvénal lui repréſente qu'il a aſſez de biens, pour qu'une telle perte ne doive point lui faire de peine, ni le jetter dans le dernier déſeſpoir; que c'eſt un accident fort ordinaire, auquel tout le monde eſt expoſé.

CALVISIUS, *Calviſius*, (*c*) Καλουΐσιος, l'un des amis d'Auguſte. Il reprocha un jour à Marc Antoine, entr'autres malverſations, qu'il avoit donné à Cléopâtre la bibliotheque de Pergame, qui étoit compoſée de deux cens mille volumes; que dans un feſtin, en préſence d'une infinité de gens, il s'étoit levé de table, & lui avoit marché ſur le pied, ce qui étoit entr'eux une ſorte de convention & le ſignal d'un rendez-vous; qu'il avoit ſouffert que lui préſent, les Éphéſiens appellaſſent Cléopâtre leur maîtreſſe & leur ſouveraine; que ſouvent dans le tems qu'il étoit aſſis ſur ſon tribunal à rendre la juſtice aux Rois & aux Tétrarques, il avoit reçu d'elle des billets d'amour dans des tablettes de criſtal & de cornaline, & qu'il les avoit lus ſans aucune pudeur; qu'un jour Furnius, homme de grande dignité, & le plus éloquent des Romains, plaidant devant lui, Cléopâtre, portée dans une litière, vint à paſſer, & qu'il ne l'eut pas plutôt apperçue, qu'il quitta l'audience & l'accompagna collé à ſa litière. Mais, on croit que Calviſius avoit inventé la plûpart de ces accuſations.

CALVISIUS [C.] SABINUS, *C. Calviſius Sabinus*. *Voyez* Sabinus.

CALVISIUS [C.], *C. Calviſius*, (*d*) conſul l'an de Rome 777, avec Cn. Lentulus Gétulicus.

CALVISIUS, *Calviſius*, (*e*) l'un des cliens de Junia Silana. Il ſe laiſſa gagner par cette dame pour ſe porter accuſateur d'Agrippine mere de Néron. Mais Agrippine ſçut très-bien ſe défendre. » Ruiné par ſes débauches, dit-» elle de ſon accuſateur, ſa der-» nière reſſource, c'eſt de méri-» ter les bonnes graces d'une

(*a*) Plin. L. II. Epiſt, 4.
(*b*) Juven. Satyr. 13. v. 5. *& ſeq.*
(*c*) Plut. T. I. p. 943.
(*d*) Tacit. Annal. L. IV. c. 46.
(*e*) Tacit. Annal. L. XIII. c. 19. *& ſeq.* L. XIV. c. 12. Crév. Hiſt. des Emp. T. II. p. 265. *& ſuiv.*

Digitized by Google

» vieille, en ſervant ſa jalouſe » fureur contre moi. Mais, ſon » accuſation mercénaire n'a pas » aſſurément aſſez de poids, ſoit » pour me charger d'un parri- » cide, ſoit pour en faire com- » mettre un à l'Empereur. « L'innocence d'Agrippine ayant été reconnue, Calviſius fut relégué; mais, il fut rappellé dans la ſuite par Néron, après la mort de ſa mere.

CALVISIUS TELLUS, (*a*) *Calviſius Tellus*, grand-pere maternel de Marc-Aurele. Il fut deux fois conſul.

CALVITIUS [P.], *P. Calvitius*, (*b*) officier Romain, dont parle Hirtius Panſa dans ſon hiſtoire de la guerre d'Eſpagne. Il avoit ſervi ſous Pompée.

CALUPÈNE, *Calupena*, (*c*) Καλουπηνή, contrée d'Aſie. Strabon, parlant de Zéla, dit que ce n'étoit qu'un temple, auquel on fit de riches offrandes; que le grand-Prêtre y étoit abſolu, ce lieu & les environs étant peuplés de ſacrificateurs, & la contrée appartenant à ce grand-Prêtre. Pompée en augmenta le domaine, & donna le nom de ville à ce lieu-là, en réuniſſant dans une même & ſeule ville les habitans de Calupène & de Camisène, qui étoient limitrophes de la petite Arménie & de la contrée Lanasène, dans leſquelles on trouve du ſel foſſile, & où étoit autrefois Camiſe, ancien fort, déjà détruit du tems que Strabon écrivoit. Cette Calupène n'a rien de commun avec la Colopène, dont parle Pline.

CALUS, *Calus*, fleuve d'Aſie dans la Colchide. Arrien en fait mention dans ſon périple du Pont-Euxin.

CALUS, *Calus*, Κάλως, (*d*) le même que Talus. *Voyez* Talus.

CALUSIDIUS, *Caluſidius*, (*e*) ſoldat, dont on raconte un trait affreux. Un jour, Germanicus, irrité de la propoſition qu'on lui faiſoit de ceindre le diadême, alloit ſe percer de ſon épée, ſi ceux, qui étoient près de lui, ne lui euſſent arrêté le bras. Les ſoldats les plus éloignés de ſa perſonne, &, ce qui n'eſt preſque pas croyable, quelques-uns de ceux, qu'il avoit ſous les yeux, l'exhorterent à ſe frapper. Caluſidius, tirant ſon épée, la lui préſenta en lui diſant qu'elle étoit plus pointue.

CALUSIE, *Caluſium*, Καλουσιον, petite ville d'Italie dans la Toſcane, au rapport de Diodore de Sicile. Amiot, approuvé par Ortélius, lit Cluſie, au lieu de Caluſie.

CALVUS, *Calvus*. *Voyez* Licinius.

CALYBÉ, *Calybe*, certaine prêtreſſe de Junon. Alecton ſe préſenta à Turnus, ſous la figure de cette Prêtreſſe.

CALYCA, *Calyca*, Καλύκα,

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 329.
(*b*) Hirt. Panſ. de Bell. Hiſp, pag. 854, 855.
(*c*) Strab. p. 559, 560.
(*d*) Pauſ. pag. 37.
(*e*) Tacit. Annal. L. I. c. 35.

Digitized by Google

(*a*) nom d'une fontaine, dont parle Pausanias, à l'occasion d'un ancien monument, sur lequel on avoit représenté cette fontaine. C'est tout ce que nous en sçavons.

CALYCADNE, *Calycadnus*, Καλυκάδνος, (*b*) fleuve de l'Asie mineure dans la Cilicie. Son embouchure étoit entre les deux promontoires de Sarpédon & de Zéphyrium, & traversoit l'Isaurie par le milieu, selon Ammien Marcellin. Cet Auteur dit que c'étoit un fleuve navigable. Etienne de Byzance prétend qu'on lui donnoit également le nom de Calycadne, & celui de Calynde. Cependant, il paroît non seulement par les livres, mais aussi par les médailles, que le premier nom étoit le plus usité. Il y a des médailles, frappées sous Sévere & sous Gordien, avec cette légende : CEΛEYKEΩN TΩN ΠPOC KAΛYKAΔNΩ ; ce qui signifie *des Séleuciens*, qui sont auprès du Calycadne.

CALYCADNE, *Calicadnus*, Καλυκάδνος, (*c*) nom d'un promontoire, dont parle Tite-Live. Appien, dans ses guerres de Syrie, en fait aussi mention. Il y a lieu de croire que c'étoit un des promontoires, entre lesquels étoit le fleuve de Calycadne. Ce ne peut être le promontoire de Sarpédon; car, nos deux Auteurs en parlent aussi aux passages cités. Il y a plus d'apparence que ces deux Historiens ont entendu par ce nom le promontoire de Zéphyrium.

Une des conditions du traité, qui fut conclu entre le peuple Romain & Antiochus, l'an de Rome 564, portoit que ce Prince ne navigeroit pas au de-là du promontoire de Calycadne & de celui de Sarpédon ; à moins que ce ne fût pour transporter plus loin, l'argent, le tribut, ou les ôtages qu'il devoit fournir, ou les ambassadeurs qu'il auroit dépêchés.

CALYCE, *Calyce*, (*d*) fille d'Éole & d'Énarete. Cette Princesse fut mariée à Ethlius, & en eut le fameux Endymion, qui fit sortir les Étoliens de Thessalie & alla les établir dans l'Élide.

CALYCÉ, *Calyce*, Καλύκη, (*e*) fille qui aimoit éperdument un jeune homme, nommé Euathlus. Ayant mis tout en œuvre pour parvenir à l'épouser, sans pouvoir vaincre la répugnance, qu'il avoit pour le joug de l'hymenée, elle trouva dans le saut de Leucade la fin de son amour & de sa vie. Stésichore avoit fait un poëme sur cette tragique aventure.

CALYCOLIS, *Calycolis*, (*f*) la même que cette Vénus, fille d'Othréus, roi de Phrygie & mere d'Énée. Elle avoit épousé Thoas, surnommé Cinyras.

CALYDNE, *Calydna*, (*g*)

(*a*) Paus. pag. 356.
(*b*) Strab. pag. 670. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. p. 428, 437.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXVIII, c. 38.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 92.
(*e*) Athen. p. 619. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 254. T. IX. p. 357.
(*f*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 54, 55, 103.
(*g*) Plin. T. I. p. 213.

Digitized by Google

nom d'une isle de la Méditerranée, sur la côte de l'Asie. Selon Pline, il y avoit une ville, nommée Cos ou Coos. C'est de cette ville qu'étoit natif Hippocrate, le plus ancien médecin, dont les œuvres soient parvenues jusqu'à nous. Hésychius renverse les choses, & donne à l'isle le nom de sa principale ville. Cos est, dit-il, une des Calydnes. Il y avoit, en effet, plusieurs isles de ce nom.

CALYDNES, *Calydnæ*, (*a*) isles de la Méditerranée, sur les côtes de l'Asie mineure. On lit dans Pline, Calydne en singulier; & ce Géographe y met trois villes, Notium, Nisyrum. & Mendétérum. Mais, le P. Hardouin croit avec beaucoup de fondement, qu'on doit lire Calydnes en pluriel. Cela est conforme à un vers de Lycophron, où l'on trouve, au de-là des Calydnes. Surquoi, Tzerzès, son Scholiaste, dit que les Calydnes sont des isles de la Troade, ainsi nommées à cause d'un certain Calydnus. Elles n'étoient pas éloignées de Ténédos, selon Cellarius. Pline les place près de Cnide dans la Doride.

Homère nomme aussi les Calydnes en pluriel. Diodore de Sicile lit Calydne en singulier, comme Pline, & joint cette isle à celle de Nisyre. Elles furent, dit-il, d'abord occupées par des Cariens; mais, dans la suite, Thessalus, fils d'Hercule, s'empara de l'une & de l'autre. C'est pourquoi, ses fils Antiphus & Phidippe, rois de Cos, se trouvent chefs des habitans de ces deux isles dans le dénombrement de l'armée Grecque au siege de Troye. Au retour de cette guerre, quatre des vaisseaux d'Agamemnon échouerent contre Calydne; & ceux, qui les montoient, furent reçus & admis dans l'isle au nombre des citoyens. Les Insulaires de Nisyre étant tous péris par un tremblement de terre, ceux de Cos la repeuplerent comme Calydne.

La Martinière croit, avec le P. Hardouin, que les trois villes, nommées par Pline, n'étoient pas dans la même isle; mais qu'elles étoient chacune dans une isle particulière, dont elles étoient les capitales, & auxquelles le nom de Calydne étoit commun. C'est ainsi que les isles Canaries & les isles Açores ne laissent pas d'avoir chacune leur nom particulier, quoiqu'elles en aient un, qui est général pour toutes. Cela est non seulement très-sensé, mais nécessaire, pour l'intelligence des Auteurs, qui nomment tantôt Calydne, tantôt les Calydnes.

CALYDNIENS, *Calydnii*, Καλυδνίοι, (*b*) étoient les habitans des isles Calydnes. Il est fait mention de ces peuples dans Hérodote. *Voyez* Calydnes.

CALYDON, *Calydon*, (*c*) Καλυδών, ville de Grece dans

(*a*) Plin. Tom. I. p. 286. Diod. Sicul. pag. 225.

(*b*) Herod. L. VII. c. 199.

(*c*) Plin. Tom. I. pag. 190. Thucyd. pag. 241. Paus. p. 130, 177, 433, 434. Strab. pag. 390. Virg. Æneid. L. VII. v. 305, 306. L. XI. v. 270. Cæs. de Bell. Civil. L. III. pag. 613. Homer. Iliad. L. II. v. 147.

l'Étolie.

Digitized by Google

l'Étolie. Elle étoit ſituée, ſelon Pline, ſur les bords de l'Événus, à 7500 pas de la mer.

Thucydide dit que la ville de Calydon étoit auparavant nommée Éolis ; mais, il y en a qui prétendent que cet Hiſtorien parle non de la ville, mais du païs de Calydon, que d'autres Auteurs nomment Calydonie. Quoi qu'il en ſoit, cette ville, du tems d'Agéſilaüs, étoit à la veille d'être priſe, ainſi que pluſieurs autres du païs, par les Acarnaniens, lorſque ce Général marcha à leur ſecours. A ſon arrivée, tout changea de face. Dans la ſuite, Auguſte dépeupla Calydon & toute l'Étolie pour en transférer les habitans à Nicopolis, que ce Prince avoit bâtie ſous le promontoire d'Actium. Il orna cette ville d'une infinité de ſtatues, qu'il avoit enlevées aux Étoliens & aux Acarnaniens. En même tems, il donna à ceux de Patra une partie des dépouilles de Calydon, & nommément la ſtatue de Diane Laphria.

Scylax, parlant des villes de l'Étolie, met Calydon à la tête de toutes. Cette ville eſt fort célebre chez les Poëtes. Virgile la qualifie ancienne :

Conceſſit in iras
Ipſe deûm antiquam genitor Calydona Dianæ.

C'eſt-à-dire, » Jupiter même » abandonna à la colère de Diane, l'ancienne ville de Calydon. « Cela eſt fondé ſur ce que ſelon la Fable, Œnée, roi de Calydon, ayant offert les prémices de ſes fruits à tous les dieux, excepté à Diane, cette déeſſe, pour s'en venger, envoya un ſanglier, qui ravagea la Calydonie, juſqu'à ce qu'il fut tué par Méléagre fils d'Œnée. Virgile, dans un autre endroit, la nomme belle.

Les Modernes ne conviennent pas de la ſituation de Calydon. Cellarius, dans ſa carte de la Grece, met cette ville au bord occidental de l'Événus ; & M. de l'Iſle, à quelque diſtance & à l'orient de cette rivière ; en quoi il s'accorde avec M. Spon, qui juge que le nom de Calydon s'eſt en quelque manière conſervé en celui de Galata ou Calanta, nom d'un village. Du moins, pourſuit-il, la ſituation & la reſſemblance du lieu me font juger que c'eſt le même lieu. Le ſieur Wheler, qui avoit fait le voyage avec M. Spon, nomme Galata une pointe de montagne & une tour qui eſt deſſus. Il y a apparemment, dit M. la Martinière, village, tour & montagne, qui ſont également nommés Galata.

On dit que Calydon a été le ſiege d'un Évêque.

CALYDON [la Chaſſe de]. (a) Nous venons de dire un mot de cette fameuſe Chaſſe dans l'article précédent. Mais, cela ne ſuffit point pour en donner une idée au Lecteur, ainſi que de la guerre à laquelle elle donna occaſion. En voici donc une hiſtoire ſuccinte, d'après les recherches de M. l'abbé Banier, dont le

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 161. *& ſuiv.*

Digitized by Google

profond ſçavoir, en fait de Mythologie, eſt connu de tout le monde.

Si jamais la regle établie par cet Écrivain célebre, qu'il faut prendre, autant qu'il eſt poſſible, les fables dans les plus anciens Poëtes, où elles ſont plus ſimples & moins chargées de fictions, doit avoir lieu, c'eſt principalement dans l'hiſtoire que l'on va raconter. Après avoir rapporté ce qu'en dit Homère, nous joindrons ce que les Poëtes, qui ſont venus après lui, y ont ajoûté. C'eſt Phénix qui parle à Achille de cet événement, dont il avoit pu être lui-même le témoin dans ſa jeuneſſe.

» Autrefois, les Curetes & les » belliqueux Étoliens ſe faiſoient » une cruelle guerre, devant les » murs de Calydon, & ſe tuoient » les uns les autres avec un » acharnement déplorable. Les » Étoliens défendoient la ville; » & les Curetes l'attaquoient en » déterminés, qui vouloient la » ſaccager ou périr. Diane, qui » eſt aſſiſe ſur un trône d'or au- » près de celui de Jupiter, avoit » ſuſcité cette cruelle guerre, » pour accabler de maux les Éto- » liens; car leur roi Œnée, fai- » ſant un jour des ſacrifices à tous » les dieux, pour leur rendre » graces de la fertilité de l'année, » n'en fit point à Diane; de ſorte » que pendant que les autres » dieux prenoient plaiſir à rece- » voir l'odeur des hécatombes, » la ſeule Diane voyoit ſes autels » nus & négligés. Soit oubli, ſoit » mépris, elle ſentit vivement » cette injure; & dans ſa colère, » cette déeſſe, qui fait ſes délices » de ſes traits, envoya un fu- » rieux ſanglier, qui ravagea » toutes les terres d'Œnée, dé- » racina les arbres chargés de » fruits, & déſola les campagnes. » Le fils du Roi, le brave Mé- » léagre, aſſembla de toutes les » villes voiſines, un nombre de » chaſſeurs & de chiens; car, il » ne falloit pas moins qu'une ar- » mée contre cet affreux ſanglier, » qui étoit d'une grandeur énor- » me & monſtrueuſe, & qui, par » ſes carnages, avoit déjà allu- » mé dans toute l'Étolie une in- » finité de bûchers. Méléagre le » tue; mais, Diane, qui n'étoit » pas encore ſatisfaite, excite » entre les Étoliens & les Cure- » tes, un funeſte démêlé pour la » hure & pour la peau de la bê- » te, chacun prétendant que cette » glorieuſe dépouille étoit due à » ſa valeur.

» La guerre s'allume; on en » vient aux mains. Pendant que » Méléagre combat à la tête de » ſes peuples, les Curetes, quoi- » qu'en plus grand nombre, ſont » maltraités & ne trouvent au- » cun lieu pour ſe mettre à cou- » vert contre les furieuſes ſorties, » qu'il fait tous les jours ſur eux. » Mais, bientôt après, irrité con- » tre ſa mere, qui avoit pris le » parti de ſes freres contre ſon » propre fils, ils s'abandonne à la » colère, qui s'allume ſouvent » dans le cœur des plus ſages & » des plus prudens. Il ſe retire & » ſe tient avec ſa femme, la belle » Cléopâtre, fille de la charman-

Digitized by Google

» te Marpèse, & d'Idas le plus
» brave de tous les hommes qui
» fussent alors sur la terre, & si
» brave qu'il osa prendre les ar-
» mes contre Apollon même,
» qui lui avoit enlevé sa femme
» la belle Marpèse, fille d'Évé-
» nus. Idas & Marpèse, pour
» conserver dans leur famille la
» mémoire de cette triste aven-
» ture, donnerent à leur fille le
» surnom d'Alcyone, à cause des
» regrets & des larmes, que cet
» enlévement avoit causés à sa
» mere, qui, comme une autre
» Alcyonée, se voyoit par-là
» cruellement séparée de son ma-
» ri. Méléagre se renferma donc
» avec sa femme, outré de ce
» qu'Althée, au désespoir de la
» mort de ses freres, qu'il avoit
» tués dans le combat, faisoit
» contre lui les plus affreuses im-
» précations, en frappant la terre
» de ses mains, & en conjurant
» à genoux le dieu Pluton & la
» cruelle Proserpine, d'envoyer
» la mort à son fils. La furie, qui
» erre dans les airs, & qui a un
» cœur violent & sanguinaire,
» entendit ces imprécations du
» fond des enfers.

» Aussi-tôt, les Curetes, ranimés par l'absence de Méléagre, » recommencent leurs attaques, » & donnent de furieux assauts. » Les Étoliens, dans cette extrêmité, députent à Méléagre » les plus sages vieillards & les » Prêtres les plus vénérables, » pour le conjurer de sortir les » armes à la main, & de les défendre, lui promettant un présent considérable dans le meilleur païs de Calydon; car, ils » lui offroient un enclos de cinquante arpens, qu'il choisiroit » lui-même. Le pere de Méléagre, le roi Œnée, monte dans » l'appartement de son fils, se » jette à ses genoux, lui représente le danger où il est, & le » presse de prendre les armes. Ses » freres joignent leurs prieres à » celles du Roi; sa mere, touchée de repentir, le conjure » avec larmes. Il n'en est que » plus dur, & rejette toutes leurs » supplications. Ses plus chers » amis viennent pour le persuader. Il demeure ferme, & ils » ne peuvent le fléchir. Les Curetes, déjà maîtres des tours, » se saisissent des avenues du palais, & vont embraser la ville. » Dans cette extrêmité, la belle » Cléopâtre se jette aux pieds de » son mari, le conjure, le presse » & lui remet devant les yeux » tout ce qui arrive de plus » effroyable dans le sac des villes, » les hommes tués, les maisons » dévorées par le feu, les femmes & les enfans emmenés » captifs & exposés à la licence » de leurs superbes maîtres. Cette funeste image touche ce cœur » endurci. Il demande ses armes, » sort de son palais comme un » lion, & combat avec tant de » valeur & de succès, qu'il repousse les Curetes, & sauve les » Étoliens. Ceux-ci, qu'il avoit » refusés si durement, ne lui » font plus le présent, qu'ils lui » avoient offert. Méléagre sauva » ses peuples, & n'en fut point » récompensé. «

Digitized by Google

C'eſt ainſi qu'Homère raconte cette hiſtoire, d'une manière fort vraiſemblable, n'y ayant de ſurnaturel que l'intervention de Diane, qu'on peut aiſément en ſéparer, parce qu'elle n'y a été miſe que pour marquer la grandeur énorme de ce ſanglier, puiſqu'il eſt certain d'ailleurs qu'il s'en rencontre quelquefois dans les forêts de monſtrueuſement grands, qui font beaucoup de ravages, & qu'il faut ſouvent une quantité de monde pour leur donner la chaſſe. Homère dit, en effet, qu'on aſſembla pour celui de Calydon une petite armée; mais, comme ce Poëte ne nomme pas les chefs, qui la commandoient, les voici tels qu'ils ſont dans Apollodore. Méléagre, fils d'Œnée; Dryas, fils de Mars, tous deux Calydoniens; Idas & Lyncée fils d'Apharée, Meſſéniens; Caſtor & Pollux, enfans de Jupiter & de Léda, Lacédémoniens; Théſée, fils d'Égée, Athénien; Admete, fils de Phérès, d'une ville de Theſſalie, nommée Phéra; Ancée & Céphée, fils de Lycurgue, d'Arcadie; Jaſon, fils d'Éſon, d'Iolcos; Iphiclès, fils d'Amphitryon, Thébain; Pirithoüs, fils d'Ixion, Lariſſéen; Pélée, fils d'Éacus, de Phthie; Télamon, fils du même Éacus, de Salamine; Eurytion, fils d'Actor, de Phthie; Atalante, fille de Schœnée, d'Arcadie; Amphiaraüs, fils d'Oilée, d'Argos. Avec eux étoient auſſi les enfans de Theſtius.

Pauſanias, parlant d'un tableau des Tégéates, où étoit repréſentée cette chaſſe, ajoûte à ceux que nomme Apollodore, Iolaüs, le fidele compagnon des travaux d'Hercule, les freres d'Althée, Prothoüs & Cométès, & Hippothoüs, fils de Cercyon. Ovide, qui a décrit fort au long cette hiſtoire, ajoûte encore à tous ceux-là, Toxée & Plexippe, fils de Theſtius, qu'Apollodore n'avoit pas nommés; le brave Leucippe, Adraſte, Cénée, qui de fille étoit devenu garçon; Phénix, fils d'Amyntor, Ménétius, pere de Patrocle; Philée, Échion, Lélex; Panophée, Hilée, le fier Hippaſe, Neſtor, qui étoit alors dans la fleur de la jeuneſſe; les quatre fils d'Hippocoon; Laërte, pere d'Ulyſſe, & le ruſé Amphicide.

Les Poëtes, qui ſont venus depuis Homère, ont embelli cette hiſtoire de pluſieurs circonſtances, qui étoient inconnues, & entr'autres de celle de ce tiſon fatal, qui cauſa la mort de Méléagre de la manière que le raconte Ovide.

Il y a des Auteurs, qui prétendent que ſous l'idée de ce ſanglier, on a caché quelqu'un de ces fameux brigands, qui s'étoient rendu redoutables dans ce tems-là, & contre lequel il fallut aſſembler une armée. Si nous en croyons Strabon, ce ſanglier étoit fils de la fameuſe Laie, à qui Théſée ôta la vie. On ajoûte que Méléagre le tua de ſa propre main, & en donna les dépouilles à ſa maîtreſſe Atalante. Quoi qu'il en ſoit, il s'agit dans cette hiſtoire d'un véritable ſanglier, dont la peau fut même long-tems conſervée dans la Grece. Auguſte enleva de

Digitized by Google

la ville de Tégée, pour punir les Arcadiens d'avoir suivi le parti de M. Antoine, la statue de Minerve Aléa avec les défenses du sanglier de Calydon, qu'Atalante y avoit apportées; & on voyoit à Rome une de ses dents, car l'autre s'étoit cassée, & avoit, selon Pausanias, plus d'une demi aune de longueur. Le même Auteur ajoûte que l'on conservoit encore de son tems dans le temple de cette Minerve Aléa, la peau de cet animal, mais fort endommagée par le tems & dénuée de ses soies.

ÉPOQUE

De la chasse & de la guerre de Calydon.

Quoiqu'on ne puisse pas fixer au juste l'époque de cet événement, on peut toutefois la déterminer assez exactement, par rapport à son éloignement du siege de Troye. Comme cette ville dut être prise environ trente-quatre ou trente-cinq ans après l'expédition des Argonautes, nous croyons devoir fixer l'époque de la chasse & de la guerre de Calydon, à l'an 28 ou 30 avant la guerre de Troye. Il y a en effet, toute sorte d'apparence que ce ne fut qu'après la mort d'Hercule, qui arriva quatre ou cinq ans après la conquête de la Toison d'Or, que se fit cette chasse, à laquelle ce Héros, gendre d'Œnée, n'auroit pas manqué de se trouver, avec Iolaüs & Thésée, qui ne l'avoient jamais abandonné dans ses expéditions. Mais, comme Hercule, après son mariage avec Déjanire, s'en retourna avec elle dans ses États; & que ce fut pendant ce voyage, que Nessus donna à Déjanire la fatale tunique, qui fit périr Hercule, il est très-vraisemblable que devenu d'ailleurs peu de tems après amoureux d'Iolé, il ne retourna plus à Calydon. Aucun Ancien ne dit, en effet, qu'Hercule se soit trouvé à cette chasse. Cette raison prouve en même tems qu'elle est postérieure à la conquête des Argonautes, du tems de laquelle vivoit Hercule.

Ovide, dans la longue description qu'il fait de cette chasse, insinue en plus d'un endroit, qu'elle ne se fit qu'après le voyage de la Colchide; & Pausanias décide tout-à-fait la chose, en disant qu'Ancée, après s'être distingué parmi les Argonautes, fut tué par le sanglier de Calydon, en voulant le poursuivre avec trop de chaleur.

Il ne conviendroit pas non plus d'éloigner beaucoup cette chasse de l'expédition des Argonautes, puisque les mêmes Héros se trouverent à l'une & à l'autre.

CALYDON, *Calydon*, (*a*) Καλυδών, fils d'Étole & de Pronoé, fille de Phorbas. Ce Prince fut pere d'Icarte, qui épousa Agénor, son cousin. Ayant fondé une ville, il lui donna son nom.

CALYDONA, *Calydona*, nom d'un lieu, dont il est parlé dans Ammien Marcellin. Cet Auteur rapporte qu'un certain Sévé-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 92, 93.

Digitized by Google

rien secourut auprès de Calydona ceux de Duyts & ceux de Tongres contre les attaques des Allemands, qui étoient alors un peuple particulier de Germanie.

CALYDONIE, *Calydonia*, Καλυδωνία, (*a*) contrée de la Grece dans l'Étolie. Elle prenoit le nom de la ville de Calydon. Cette contrée s'étendoit jusqu'à la mer, & jusqu'à l'entrée du golfe de Corinthe. De-là vient qu'Héliodore fait mention des écueils de Calydon & du détroit Calydonien.

CALYDONIENS, *Calydonii*, Καλυδώνιοι, habitans de Calydon. *Voyez* Calydon.

CALYDONIUS AMNIS, (*b*) expression, dont se sert Ovide dans ses Métamorphoses. Ce Poëte désigne par-là le fleuve Achéloüs.

CALYDONIUS, *Calydonius*, l'un des surnoms de Bacchus. On surnomma ainsi ce dieu, à cause du culte qu'on lui rendoit à Calydon.

CALYMNE, *Calymna*, (*c*) isle de la Méditerranée. Selon Pline, cette isle étoit près de celle de Carpathe. Le P. Hardouin regarde les mots *Calymne* & *Calydne* comme synonymes, & comme étant communs à différentes isles, entre lesquelles celle-ci le portoit par distinction.

Calymne étoit féconde en miel, comme le dit Ovide :

Dextra Lebynthos erant, fœcundaque melle Calymne.

Ce Poëte parle ainsi au sujet de l'aventure d'Icare. Il dit encore au même sujet dans le second livre de l'Art d'aimer :

Dextra Lebynthos erant, Sylvisque umbrosa Calymne.

Il y a des éditions d'Ovide, qui portent Calymne ; & d'autres, Calydne.

CALYNDE, *Calynda*, Κάλυνδα, nom d'une ville de l'Asie mineure. *Voyez* Calinde.

CALYNDIENS, *Calyndienses*, (*d*) peuples dont parle Hérodote. C'étoient les habitans de Calynde, ou Calinde. *Voyez* Calinde.

CALYNDIQUES [les Monts], *Calyndici Montes*. *Voyez* Calinde.

CALYNTHUS, *Calynthus*, Κάλυνθος, (*e*) statuaire. Il travailla à plusieurs statues, tant équestres qu'en pied, que les Tarentins envoyerent à Delphes.

CALYPSO [l'Isle de], (*f*) *Calypsûs Insula*, Καλυψοῦς νῆσος. Cette isle est célebre dans l'Odyssée d'Homère ; & presque de nos jours, elle vient d'acquérir une nouvelle assurance d'immortalité dans le beau poëme de Télémaque par M. de la Mothe-Fenelon, archevêque de Cambrai. Homère & ce Prélat en font des descriptions si fleuries & si riantes, que

(*a*) Paus. p. 130.
(*b*) Ovid. Metam. L. VIII. c. 18.
(*c*) Plin. T. I. p 213. Ovid. Metam. L. VIII. c. 4. de Arte Amand. L. II. pag. 333.
(*d*) Herod. L. VIII. c. 87.
(*e*) Paus. pag. 633.
(*f*) Odyss. L. I. v. 48. *& seq.* L. VII. v. 244. L. XII. v. 448. Plin. Tom. I. pag. 165. Crév. Hist. des Emp. T. IV. pag. 145.

Digitized by Google

bien des Lecteurs ont souhaité d'être à la place d'Ulysse & de son fils. Cependant, on n'en est pas moins instruit sur le climat où l'on doit la chercher. Voici comme en parle Madame Dacier.

» Strabon nous apprend qu'Apollodore avoit repris Callimaque de ce que contre la foi due au témoignage d'Homère, qui fait entendre que cette isle de la déesse Calypso étoit dans l'Océan, & que par conséquent les erreurs d'Ulysse avoient été jusque dans l'Océan, il veut que ce soit l'isle, appellée Gaulus, qui est au milieu de la mer entre la Sicile & l'Afrique, un peu au-dessus de l'isle de Mélite, Malte. Mais, Callimaque avoit raison ; & Apollodore avoit tort. Homère a voulu parler de cette isle de Gaulus. Mais, pour rendre la chose plus admirable, il dépaïse cette isle, s'il est permis de parler ainsi. Il la transporte au milieu de l'Océan, & en fait l'isle Atlantique, dont il avoit ouï parler. «.

Eustathe, expliquant le vers deux cens quarante-quatrième du septième livre de l'Odyssée, dit qu'Ogygie est le nom de l'isle de Calypso. Homère le dit lui-même à la fin du douzième livre. Mais, il n'y a point de difficulté à deviner où étoit cette prétendue isle. L'aventure d'Ulysse & la cour de Calypso sont des fictions poëtiques. Ce n'est qu'une fable, & tout au plus une fable allégorique. Voici comme le P. Hardouin l'explique. C'est à l'occasion de ce que Pline avoit mis cette isle auprès de la grande Grece. » L'isle d'Ogygie, » dit-il, ainsi nommée par Homère, est la terre habitable » dans tout cet hémisphère, que » les Anciens ont cru entouré de » tous côtés par l'Océan. C'est » pourquoi, elle est nommée Isle » & l'Ombilic, c'est-à-dire, le » milieu de l'Océan. Il y met » Calypso, fille d'Atlas, qui connoit le fond de la mer, & qui » soûtient sur d'immenses colonnes le fardeau du ciel & de la » terre. C'est la nature elle-même, telle qu'elle se montre » dans cet hémisphère ; & Homère lui donne un nom de femme » fort connu alors, parce que la » nature a bien des choses, qu'elle » cache. Le mot καλύπτειν signifie » cacher. «

Le P. le Bossu, dans son excellent traité du poëme Épique, explique autrement cette allégorie. » La déesse Calypso est, selon » l'étymologie de ce nom, la » déesse du secret. Chez elle, » Ulysse, est caché sept ans pour » marquer qu'un grand politique » ne devient parfaitement tel, » que par une longue étude du » secret & de la dissimulation. « Il est inutile de chercher présentement où étoit l'isle, qu'habitoit cette déesse imaginaire.

CALYPSO, *Calypso*, Καλυψώ, (a) déesse ou nymphe, fille

(a) Homer. Odyss. L. I. v. 14, 15. L. IV. v. 556. *&* *seq.* L. V. v. 13. *&* *seq.* L. VII. v. 253. *&* *seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 384. *&*

Digitized by Google

de l'Océan & de Téthys, ou, ſelon Hygin & Tibulle, d'Atlas. Elle regnoit dans l'iſle d'Ogygie, plus connue ſous le nom d'iſle de Calypſo. C'eſt-là qu'elle reçut Ulyſſe, à ſon retour de l'expédition de Troye; & comme il y avoit déjà ſept ans qu'elle le retenoit, trop long-tems malgré lui, Jupiter ordonna à Mercure d'aller trouver cette nymphe. Mercure obéit ſur le champ. Arrivé dans l'iſle, il ſe rend à la grotte, où habitoit Calypſo.

A l'entrée, il y avoit de grands braſiers magnifiques, d'où s'exhaloit une odeur de cedre & d'autres bois odoriférans, qui parfumoient toute l'iſle. Devant elle étoit un beau métier, où elle travailloit à un ouvrage incomparable avec une navette d'or; & en travaillant, elle chantoit des airs divins avec une voix merveilleuſe. La grotte étoit ombragée d'une forêt d'aunes, de peupliers & de cyprès, où mille oiſeaux de mer avoient leur retraite; & elle étoit environnée d'une vigne chargée de raiſins. Quatre fontaines rouloient leurs flots d'argent de quatre différens côtés, & formoient quatre grands canaux, au tour de prairies émaillées de toute ſorte de fleurs. Les immortels même n'auroient pu voir un ſi beau lieu ſans l'admirer, & ſans ſentir dans leur cœur une ſecrete joie. Auſſi Mercure en fut-il frappé. Quand il eut bien admiré tous les dehors, il entra dans la grotte. Dès que la déeſſe Calypſo, l'eut apperçu, elle le reconnut; car, un dieu, dit Homère, n'eſt jamais inconnu à un autre dieu, quoiqu'ils habitent des régions très éloignées. Ulyſſe n'étoit pas avec la déeſſe; il étoit aſſis ſur le rivage de la mer, où il alloit ordinairement exhaler ſa douleur & déplorer ſes malheurs, le viſage baigné de larmes, dévorant ſon cœur, accablé de triſteſſe, & la vue toujours attachée ſur la vaſte mer, qui s'oppoſoit à ſon retour.

Calypſo ſe leve, va au-devant de Mercure, le fait aſſeoir ſur un ſiege admirable, qui brilloit comme le ſoleil, & lui adreſſe ces paroles. » Divin Interprete des » dieux, Mercure, qui m'êtes ſi » cher & ſi reſpectable, pour» quoi venez-vous dans cette iſle? » Elle n'avoit jamais été honorée » de votre préſence. Dites tout » ce que vous déſirez; je ſuis » prête à vous obéir, ſi ce que » vous demandez, eſt poſſible, » & qu'il dépende de moi. Mais, » avant que de me dire le ſujet » de votre voyage, ſouffrez que » je vous préſente les rafraîchiſ» ſemens, qu'exige l'hoſpitalité. « En même tems, elle met devant lui une table. Elle la couvre d'Ambroſie, & remplit les coupes de nectar. Mercure prend de cette nourriture immortelle; & le repas fini, il dit à Calypſo: » Déeſſe, » vous me demandez ce que je » viens vous annoncer. Je vous » le déclarerai donc ſans aucun » déguiſement, puiſque vous me » l'ordonnez vous-même. Jupiter

Suiv. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 149; 150. Tom. XVIII. p. 10.

Digitized by Google

» m'a commandé de venir ici, » quelque répugnance que j'y » eusse; car, qui est-ce qui vien- » droit de son bon gré traverser » une si grande étendue de mers, » où l'on ne trouve pas sur sa » route une seule ville, qui fasse » des sacrifices aux dieux, & qui » leur offre des hécatombes. » Mais, il n'est permis à aucun » dieu d'enfreindre ou de négli- » ger les ordres de Jupiter. Il dit » que vous avez auprès de vous » le plus malheureux de tous » ceux, qui ont combattu neuf » années entières sous les rem- » parts de la ville de Priam, & » qui, après l'avoir saccagée la » dixième année, se sont embar- » qués pour retourner chez eux. » Mais, à leur départ, ils ont » offensé Minerve. Cette déesse, » dans sa fureur, a excité contr'- » eux une violente tempête, & a » soulevé les flots. Ses vaisseaux » ont été brisés, tous ses compa- » gnons engloutis dans les ondes; » & lui, après avoir lutté long- » tems contre la mort, a été » poussé par les vents sur ce ri- » vage. C'est lui que Jupiter vous » ordonne de renvoyer sans au- » cun délai; car, le destin ne » veut pas qu'il meure loin de ses » États. La Parque file son retour, » & veut qu'il revoye ses amis, » son palais & sa chere patrie. «

Ces paroles remplirent de douleur & de dépit l'ame de la déesse. Elle en frémit, & éclata en ces termes: » Que vous êtes injustes, » vous autres dieux qui habitez » l'Olympe! L'envie la plus ma- » ligne a placé son trône dans » votre cœur. Vous ne pouvez » souffrir que les déesses choisis- » sent des mortels pour maris. La » belle Aurore n'eut pas plutôt » regardé favorablement le jeu- » ne Orion, que l'envie s'alluma » dans ces dieux toujours heu- » reux; & elle ne cessa qu'après » que la chaste Diane, avec ses » fleches mortelles, eut privé » cette déesse de son cher amant » dans l'île d'Ortygie. Dès que » la blonde Cérès eut accordé ses » bonnes graces au sage Jason, » voilà d'abord l'œil envieux de » Jupiter ouvert sur ce mystère, » & ce malheureux Prince en » butte à ses traits. Moi de mê- » me, je ne puis, sans exciter » votre envie, m'attacher un » homme, que je sauvai du nau- » frage, comme il flottoit sur une » planche du débris de son vais- » seau, après que d'un coup de » foudre Jupiter l'eut brisé au » milieu de la vaste mer, & que » tous ses compagnons étant pé- » ris, les vents & les flots l'eurent » poussé sur cette côte. Je le tirai » de ce danger, je le recueillis, » je l'ai tenu depuis ce tems- » là chez moi, & je lui ai fait » tous les bons traitemens, dont » j'ai pu m'aviser. Je voulois » même le rendre immortel & lui » communiquer une vie exempte » de vieillesse. Mais, il n'est per- » mis à aucun autre dieu d'en- » freindre ou de négliger les loix » suprêmes de ce fils de Saturne. » Que ce cher Prince périsse » donc, puisque ce dieu le veut » si fort, & qu'il ordonne qu'on » l'expose encore aux mêmes pé-

Digitized by Google

» rils, dont je l'ai tiré. Pour moi, » je ne le renverrai point ; car, » je n'ai ni vaisseau ni rameurs à » lui donner pour le conduire. » Tout ce que je puis faire, c'est, » s'il veut me quitter, de lui » donner les avis & les conseils, » dont il a besoin pour arriver » heureusement dans sa patrie. «

Le Messager des dieux, l'entendant parler de la sorte, lui dit: » Déesse, renvoyez ce Prince, » & prévenez la colère de Jupi- » ter, de peur qu'elle ne vous » soit funeste; « En achevant ces mots, il la quitte, & prend son vol vers l'Olympe. En même tems, la belle nymphe, pour exécuter les ordres de Jupiter, prend le chemin de la mer, & va chercher Ulysse. Elle le trouve assis sur le rivage, où il passoit les jours à pleurer & à se consumer; les regards toujours attachés sur la mer, & soupirant toujours après son congé, qu'il ne pouvoit obtenir de cette déesse; & la nuit il alloit coucher dans la grotte, mais toujours malgré lui. La déesse s'approchant lui adressa ces paroles : » Malheureux Prince, ne » vous affligez plus sur ce rivage, » & ne vous consumez plus en » regrets. Je suis prête à vous » renvoyer aujourd'hui même. » Coupez tout à l'heure des ar- » bres de cette forêt, assemblez » un radeau & couvrez-le de » planches, afin qu'il vous porte » sur les flots. Je vous donnerai » les provisions, qui vous sont » nécessaires, & de bons habits » pour vous garantir des injures » de l'air, & je vous enverrai un » vent favorable, qui vous con- » duira heureusement dans votre » patrie; si les dieux, qui habi- » tent l'Olympe, & qui sont » plus puissans que moi, soit » pour bien penser, soit pour » exécuter leurs pensées, veu- » lent vous accorder un heu- » reux retour. « Elle dit ; & Ulysse frémissant à cette proposition, lui répondit tout consterné: » Déesse, apparemment vous » avez d'autres vues que celles » de me renvoyer, puisque vous » m'ordonnez de traverser sur un » radeau une mer si difficile, si » dangereuse, & que les meilleurs » & les plus forts navires, ac- » compagnés du vent le plus fa- » vorable, ne passent qu'avec » beaucoup de danger. Je vous » déclare donc que je ne partirai » point malgré vous, & à moins » que vous ne me fassiez le plus » grand des sermens, que vous » ne formez aucun mauvais des- » sein contre ma vie. «

Il parla ainsi, & la déesse se mit à rire ; & le prenant par la main, elle lui dit: » Il faut avouer » que vous êtes un homme bien » fin & d'un esprit très-profond » & plein de solidité & de pru- » dence. Le discours, que vous » venez de tenir, en est une » grande preuve. Je vous jure » que je ne forme aucun mauvais » dessein contre votre vie, & que » je vous donne les mêmes con- » seils & les mêmes avis, que je » prendrois moi-même, si j'étois » dans le même état où vous » vous trouvez. Car, mon esprit » suit les regles de la justice ; &

Digitized by Google

» mon cœur n'eſt point un cœur » de fer, mais un cœur ſenſible » & plein de compaſſion. « En finiſſant ces mots, elle ſe mit à marcher, & Ulyſſe la ſuivit. Ils arriverent enſemble dans la grotte. Ulyſſe ſe plaça ſur le ſiege, que Mercure venoit de quitter. La déeſſe ſervit devant lui une table couverte de tous les mets, dont les hommes peuvent ſe nourrir ; & s'étant aſſiſe vis-à-vis de lui, ſes nymphes mirent devant elle une autre table, & lui ſervirent l'ambroſie & le nectar, nourriture ordinaire des immortels.

Quand le repas fut fini, Calypſo, prenant la parole, dit à ce Prince : » Fils de Laërte, vous » voilà donc prêt à partir pour » retourner dans votre chere patrie. Vous voulez me quitter. » Malgré votre dureté, je vous » ſouhaite toute ſorte de bonheur ; mais, ſi vous ſçaviez » tous les maux, que vous aurez » à ſouffrir dans ce retour, vous » choiſiriez aſſurément de demeurer ici avec moi ; & vous préféreriez l'immortalité à tant de » travaux & de peines, quelque » impatience que vous ayez de » revoir votre femme, dont l'image vous occupe nuit & jour. » J'oſe me flatter que je ne lui » ſuis inférieure ni en beauté, ni » en bonne mine, ni en eſprit. » Les mortelles pourroient-elles » diſputer quelque avantage aux » déeſſes ? « Le ſage Ulyſſe lui répond : » Vénérable déeſſe, que » ce que je vais prendre la liberté » de vous dire, n'allume point » contre moi votre courroux. Je » ſçais parfaitement combien la » ſage Pénelope vous eſt inférieure en beauté & en majeſté ; » car, elle n'eſt qu'une ſimple » mortelle, au lieu que, ni la » mort, ni la vieilleſſe n'ont point » d'empire ſur vous. Cependant, » je ne demande qu'à me revoir » dans ma patrie. Jour & nuit, » je ne ſoupire qu'après cet heureux retour. «

Cependant, le ſoleil ſe coucha dans l'onde, & les ténebres ſe répandirent ſur la terre. Calypſo & Ulyſſe ſe retirerent dans le fond de la grotte, & oublierent leurs chagrins & leurs inquiétudes entre les bras du ſommeil. Le lendemain, dès que l'aurore eut doré l'horiſon, Ulyſſe ſe leva, prit ſa tunique & ſon manteau ; & la déeſſe mit une robe d'une blancheur, qui éblouiſſoit les yeux, & d'une fineſſe & d'une beauté, que rien n'égaloit. C'étoit l'ouvrage des Graces. Elle en arrêta les plis avec une ceinture d'or, & couvrit ſa tête d'un voile admirable. Dès qu'elle fut habillée, elle ne penſa plus qu'à fournir à Ulyſſe ce qui étoit néceſſaire pour ſon départ. Elle lui donna une belle hache à deux tranchans, dont le manche étoit de bois d'olivier & une ſcie toute neuve ; & ſe mettant à marcher devant lui, elle le mena à l'extrêmité de l'iſle, où les arbres étoient les plus grands. Il y avoit des aunes, des peupliers & des ſapins, qui ſont le bois le plus ſec, & par conſéquent le plus léger & le plus propre pour la mer. Quand elle lui eut montré les plus

Digitized by Google

grands & les meilleurs, elle le quitta & s'en retourna dans sa grotte. Ulysse se met à couper ces arbres & à les tailler; & il avançoit considérablement son ouvrage, parce qu'il étoit soûtenu dans son travail par l'espérance d'un prompt départ, qui le combloit de joie. Il abattit vingt arbres en tout, les tailla, les polit & les dressa. Cependant, la déesse lui apporta des térières, dont il se servit pour les percer & les assembler. Il les arrêta avec des clous & des liens, & fit un radeau aussi long & aussi large que le fond d'un vaisseau de charge, qu'un habile charpentier a bâti selon toutes les regles de son art. Il l'environna de planches, qu'il attacha à des solivaux, qu'il mit de bout d'espace en espace, & le finit en le couvrant d'ais fort épais & bien joints. Il y dressa un mât traversé d'une antenne; & pour le bien conduire, il y fit un bon gouvernail, qu'il munit des deux côtés de bons cables de saule, afin qu'il résistât à l'impétuosité des flots. Enfin, il mit au fond beaucoup de matière comme une espèce de lest. Calypso lui apporta des voiles, qu'il tailla parfaitement. Il les attacha aux vergues, & mit les cordages, qui servent à les plier & à les étendre; après quoi il tira son petit bâtiment sur le rivage, avec de bons léviers pour le lancer à l'eau. Tout cet ouvrage fut fait le quatrième jour. Le lendemain, qui étoit le cinquième, la déesse le renvoya de son isle après l'avoir baigné & lui avoir donné des habits magnifiques & très-parfumés. Elle mit sur le radeau une outre de vin & une outre d'eau, qui étoit beaucoup plus grand. Elle y mit aussi dans des peaux le pain & toutes les autres provisions, dont il avoit besoin, & lui envoya un vent favorable.

Il est à remarquer que le récit, qu'on vient de faire d'après Homère a été imité par Virgile. En effet, l'amour, que Didon prend pour Énée, & celui, que Calypso prend pour Ulysse, sont dans le fond la même chose. L'ordre de quitter Carthage, que Jupiter envoye à Énée, & celui que reçoit Ulysse, de quitter le séjour de Calypso, sont encore la même chose. Mais, quiconque voudra faire une comparaison exacte de ces deux endroits, verra sans peine ce qu'on doit attendre d'un grand génie, quand il vient après un homme de même caractère; & la différence, qui se trouve nécessairement du premier inventeur, à celui qui sçait renchérir sur l'invention. En effet, Calypso est touchée d'inclination pour Ulysse. Elle l'aime, parce que tout immortelle qu'elle ait, elle n'est pas plus à l'abri des passions, qu'une simple mortelle. Elle suit un penchant naturel, & ne fait pas même attention que les loix de la pudeur s'y opposent. La passion de Didon pour Énée est ménagée tout autrement. C'est l'Amour lui-même; c'est Cupidon, qui, à la priere de Vénus sa mere, prend la forme d'Ascagne, pour tromper Didon plus aisément. Deux divinités sont occupées à effacer de son ame le

Digitized by Google

ſouvenir de ſon premier époux, & à réchauffer dans ſon cœur des ſentimens, qu'elle croyoit avoir enſevelis dans le tombeau de Sichée.

Ulyſſe, par l'ordre des dieux, abandonne Calypſo. Elle ſe conſume en regrets; elle adreſſe au ciel ſes plaintes & ſes reproches; mais, ſes regrets & ſes plaintes ne regardent après tout que la perte d'un homme & celle de ſes plaiſirs. Le caractère qu'Homère donne à Calypſo, fait que la facilité, qu'elle montre à prendre de l'amour pour Ulyſſe, ne donne à ce Héros nul avantage perſonnel ſur Énée. Les regrets de Didon ſont d'une autre eſpèce. En pleurant l'éloignement d'Énée, elle pleure ſa gloire flétrie, & cette réputation, qui portoit auparavant ſon nom juſqu'au ciel. Elle n'imagine plus que du mépris pour elle, dans les Princes voiſins qu'elle avoit tant de fois mépriſés. L'image de Sichée, cette tendre & funeſte image, eſt ſans ceſſe préſente à ſes yeux. Il ne lui reſte plus qu'à mourir dans l'accablement où elle eſt. Auſſi meurt-elle; & le récit de ſa mort préſente des beautés ſi grandes & ſi naturelles, qu'il faudroit avoir recours aux endroits les plus paſſionnés & les plus touchans des tragédies Grecques, pour trouver un morceau, dont on pût faire un parallele avec la fin du quatrième livre de l'Énéïde.

Au reſte on dit que Calypſo avoit eu deux fils d'Ulyſſe, Nauſithoüs & Nauſinoüs.

On a toujours regardé comme une pure fiction ce qu'Homère dit de cette déeſſe, ainſi que de l'iſle qu'elle habitoit; & on n'a pas laiſſé échapper une ſi belle occaſion, pour débiter des moralités & des allégories. Nous en avons rapporté quelques-unes dans l'article précédent. Le Lecteur peut ſe les rappeller.

CALYPTRE, *Calyptra*, (*a*) ſorte de couvre-chef des femmes Grecques. Élien en fait mention, & il nomme en même tems un grand nombre de vêtemens des mêmes femmes. » La femme de » Phocion, dit-il, portoit le man- » teau de ſon mari, & n'avoit » beſoin ni de crocote, ni de » robe tarentine, ni d'anabolé, » ni d'encyclion, ni de cécry- » phale, ni de calyptre, ni de » tuniques teintes en couleur. Son » vêtement étoit premièrement » la modeſtie, & enſuite tout ce » qu'elle pouvoit trouver pour ſe » couvrir. « On n'a ſur la plûpart de ces habits que des conjectures fort vagues.

CALYS, *Calys*, (*b*) un de ceux, qui conſpirerent avec Philotas & Démétrius contre Alexandre. C'étoit un jeune homme, qui ne fut pas d'abord nommé par les autres complices, lorſqu'on les tourmentoit; mais, un jour, Philotas l'ayant apperçu lui dit de s'approcher. Calys, tout troublé, n'en voulant rien faire:

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. III. p. 44.

(*b*) Q. Curt. L. VI. c. 11.

Digitized by Google

» Quoi, dit-il, tu souffriras que » Démétrius meure de la sorte, » & que je sois encore tourmen» té ? « A ces paroles, il demeura plus mort que vif ; & se voyant environné des prévôts, il avoua qu'il étoit du nombre des conjurés. Il fut, comme eux, assommé à coups de pierre.

CAMALODUNUM, *Camalodunum*, Καμαλόδουνον, (*a*) ville de la grande Bretagne. C'étoit le lieu de la résidence de Cynobellinus, roi d'un peuple Breton. Selon Dion Cassius, cette ville fut prise par l'empereur Claude vers l'an de J. C. 43. Ostorius Scapula y établit depuis une forte colonie de Vétérans, tant pour empêcher les Barbares de se révolter, que pour les accoûtumer peu à peu aux loix & aux coûtumes des Romains. Mais, ce fut cette colonie même, qui donna lieu à la rebellion.

En effet, les Vétérans vivoient à Camalodunum en petits tyrans, chassant les habitans de leurs maisons & de leurs terres ; & ils n'usoient en leur parlant, que des termes odieux de prisonniers & d'esclaves. Les nouveaux soldats appuyoient les injustices & les violences des Vétérans, à qui ils ne cédoient guere en méchanceté, dans l'espérance d'avoir à leur tour la même licence. D'ailleurs, les Bretons regardoient le temple, qu'on avoit élevé chez eux en l'honneur de l'empereur Claude, comme une citadelle qui assuroit pour toujours la domination de l'ennemi & leur servitude. Et les Prêtres, qu'on avoit choisis pour le culte de ce nouveau dieu, ruinoient le pais par la dépense qu'ils faisoient en sacrifices & autres cérémonies de religion. Enfin, il ne leur paroissoit pas difficile de détruire une colonie, qui n'avoit point de remparts ; ce qui venoit de la négligence des généraux Romains, qui avoient plus songé à l'embellir qu'à la fortifier.

On dit qu'il arriva alors plusieurs prodiges, qui sembloient annoncer sa ruine. La statue de la Victoire, qu'on avoit placée dans cette ville, tomba tout d'un coup en arrière, sans aucune cause apparente, comme si elle eût voulu abandonner la place aux ennemis. Des femmes, saisies d'un enthousiasme soudain, se mirent à crier qu'elle alloit être détruite. On entendit des voix étrangères accompagnées de frémissemens dans le lieu où les Romains tenoient conseil. Des hurlemens affreux firent retentir tout le théatre, où ils avoient coûtume de s'assembler. On apperçut, dans les eaux de la Tamise, l'image de la colonie renversée. Enfin, l'Océan parut tout sanglant ; & ses eaux, en se retirant, laisserent sur le rivage des figures de cadavres humains. Tous ces indices, diversement interpretés, ne donnoient pas moins de crainte aux Romains, que d'espérance aux Bretons. Mais, comme Suétonius étoit loin de-là, les

(*a*) Dio. Cass. p. 679. Tacit. Annal. L. XII. c. 32. L. XIV. c. 31, 32. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 146, 224, 339, 340.

Digitized by Google

Vétérans demanderent du ſecours à Catus Décianus, intendant de la province. Il leur envoya environ deux cens hommes aſſez mal armés, qui, joints aux ſoldats de la ville, dont le nombre n'étoit pas fort grand, ſe flattoient d'oppoſer les murailles du temple aux efforts des rebelles; enſorte que demeurant auſſi tranquilles, que s'ils euſſent été en pleine paix, & entretenus dans cette confiance par quelques traîtres, qui étoient entrés ſecrétement dans la conſpiration, ils ne prirent la précaution ni de s'enfermer d'un foſſé & d'une paliſſade, ni de mettre hors de la place les femmes & les vieillards, pour n'y retenir que ceux qui étoient capables de combattre & de ſe défendre. Il n'eſt donc pas étonnant qu'ils aient été opprimés par la multitude des Bretons, qui pillerent toutes les maiſons, dès qu'ils furent entrés d'aſſaut dans la ville. A l'égard du temple, où les ſoldats s'étoient renfermés, il tint encore deux jours, après leſquels il fut auſſi forcé.

Le nom de Camalodunum s'écrit diverſement dans les anciens Auteurs. *Voyez* Camulodunum.

CAMARACUM, *Camaracum*, (*a*) ville de la Gaule Belgique. La première notion, que nous ayons de cette ville, eſt due à l'Itinéraire d'Antonin & à la Table Théodoſienne; ce qu'il faut plutôt attribuer au ſilence des Géographes & des autres Auteurs, qu'au défaut d'une plus grande antiquité. Camaracum eſt, en effet, une ville très-ancienne.

On prétend qu'elle fut bâtie par un duc des Cimbres, nommé Cambro ou Cambre, qui lui donna ſon nom. Mais, il y en a qui veulent que ce nom lui ait été donné à cauſe de la multitude de ſes chambres, appellées Cambres en Gaulois, & des places ſouterreines, creuſées tant dans la ville qu'aux environs, où les premiers habitans mettoient leurs meilleurs effets en ſûreté. D'autres ont pris cette ville pour la Samarobrive de Céſar, & ſoûtiennent qu'elle a été fondée ſept cens ans avant la naiſſance de J. C. Quelques-uns entendent par Samarobrive la ville d'Amiens, & certains ont avancé que c'étoit Saint Quentin. Pluſieurs Hiſtoriens rapportent auſſi que Servus Hoſtilius, roi des Romains, bâtit Camaracum un peu après Marſeille, & qu'il y conſtruiſit un château, qui fut appellé de ſon nom *Serve*, que le peuple, par corruption, nomma depuis *Selle*. Nous ne connoiſſons aucun roi Romain de ce nom. On a voulu dire Servius Tullius, ou Tullus Hoſtilius. On devoit ôter l'un des deux. Il paroît pourtant que dans cette tradition, toute chimérique qu'elle eſt, il s'agit de Servius. Nul Ancien n'a dit que Marſeille fut de fondation Romaine. D'autres enfin, amateurs des fables, ſont allés chercher le fondateur de Camaracum, en Germanie, en Sicile, dans la

(*a*) Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 470, 507, 508.

Digitized by Google

grande Bretagne, & même jusqu'au fond des Indes.

Quoi qu'il en soit, de ces différentes opinions, cette ville ayant été réduite sous la puissance des Romains, devint une des principales colonies de leurs soldats. Jules César & Servius la rendirent semblable aux premières villes d'Italie par les privileges qu'ils lui accorderent. Les Proconsuls, qui y firent depuis leur résidence, l'embellirent de plusieurs ornemens. Ils y bâtirent, dit un Auteur, un Capitole dans le voisinage du château de Selles. Ils y éleverent un amphithéatre, des bains & des aquéducs. Les plus célebres Écrivains assurent que Jules César, après la destruction de la célebre ville de Bavai, fit Camaracum la capitale de tout le Hainaut, & qu'il y tint l'assemblée des Gaules. Nicolas Bergier, dans son histoire de Reims, dit que sous les regnes de Clodion, de Mérouée & de Clovis, les terres des Nerviens, qui étoient les habitans du Hainaut & du Tournésis, & celles des Atrébates furent attribuées à la seigneurie de Camaracum, sous le nom de royaume, parce que cette ville avoit été, depuis sa fondation, très-puissante sous les premiers Empereurs.

On peut dire que si Camaracum fut l'objet des affections Romaines, elle fut aussi le théatre des vicissitudes de la fortune. Les Saxons & les Sueves l'assiégerent & la prirent sur les Romains, qui la reprirent bientôt après, étant survenus avec de plus grandes forces. Elle fut depuis saccagée par le tyran Maxime, l'an de J. C. 370; & il en fut chassé par les Vandales & les Alains. Les Goths, l'an 414, s'en rendirent les maîtres, après avoir pillé toute la Belgique, & la firent la capitale du païs. Les Romains la reprirent encore sur ceux-ci; mais, Clodion, profitant de la foiblesse de l'Empire Romain, assiégea Camaracum. Elle lui coûta cher néanmoins; car, au rapport des Historiens du païs, cinquante-trois mille hommes furent taillés en pieces de part & d'autre dans les attaques & dans la défense. L'importance de la place la lui fit choisir pour le siege de son Empire. Il prit même le titre de roi de Camaracum. Il y regna plusieurs années, & y fut inhumé environ l'an 448. Prosper, Cassiodore & Idace conviennent à la vérité avec les Historiens du païs, au sujet de cette expédition de Clodion; mais, ils ajoûtent qu'Aëtius, général des Romains, sous lequel Majorien servoit alors, défit Clodion, & reprit sur lui tout ce qu'il avoit enlevé à l'Empire Romain en de-çà du Rhin. Aëtius remporta cette victoire sous le consulat de Félix & de Taurus, l'an de J. C. 428, & le premier du regne de Clodion; de sorte que ce Prince avoit commencé son regne par cette conquête. Mais, à peine, dit le P. Daniël, la garda-t-il quelques mois; & l'on voit toujours Clodion battu, chassé, demandant la paix. Surquoi donc, continue cet Écrivain, prétend-on que Clodion se

fit

Digitized by Google

fit un État dans les Gaules? L'unique fondement de tous nos Historiens François a été, ce qu'en a dit Grégoire de Tours, que ce Roi s'étoit rendu maître de Camaracum & des païs d'alentour. Il ne dit pas qu'il y soit demeuré, & les Auteurs contemporains disent expressément qu'il en a été chassé.

Le nom de Camaracum s'est conservé dans celui, que prend aujourd'hui cette ville, qui se nomme Cambrai. C'est le siege d'un Archevêque, qui se qualifie prince du Saint Empire. Cette ville appartient à la France. Elle est située sur l'Escaut, & capitale du Cambresis.

CAMARADE, *Socius.* (*a*) On remarque que l'empereur Auguste, en haranguant les soldats, ne les appelloit point Camarades, suivant l'usage qui commençoit à s'introduire, & qui, dans la suite, prévalut, mais simplement soldats, comme du tems de l'ancienne République; & il voulut que ses fils & beaux-fils, lorsqu'ils commandoient les armées, en fissent de même.

CAMARIE, *Camaria*, Καμαρία, est la même que Camérie. *Voyez* Camérie.

CAMARIENS, *Camarii*, les mêmes peuples que les Camériens. *Voyez* Camériens.

CAMARINE, *Camarinum*, Καμάρινον, ville d'Italie, appellée aussi Camérine. *Voyez* Camérine.

CAMARINE, *Camarina*, (*b*) Καμαρίνα, ville de Sicile, située sur le bord de la mer, dans la partie méridionale de l'isle, ou sur la côte qui regarde l'Afrique, entre Agrigente & le promontoire Pachynum. C'étoit une colonie de Syracusains, selon Strabon. Eusebe en place la fondation sous la 44e Olympiade. Le Scholiaste de Pindare la met sous la 45e. On prétend que les Syracusains la raserent 52 ans après, & qu'elle fut ensuite rebâtie par un certain Hippona.

Quoi qu'il en soit, il est certain que Camarine existoit la quatrième année de la 79e Olympiade, puisque Diodore de Sicile dit que cette année-là ceux de Géla, s'étant emparés de Camarine, firent un nouveau partage des terres. Long-tems après, Denys, tyran de Sicile, chassé de Géla par les Carthaginois, vint à Camarine, & obligea tous les habitans jusqu'aux enfans, de le suivre à Syracuse; & comme la crainte les avoit saisis tous également, les uns emportoient avec eux leur or & leur argent avec les hardes, dont ils pouvoient se charger; & les autres, ne songeant qu'à sauver leurs femmes & leurs enfans, avoient abandonné tout le reste. Un grand nombre de vieillards &

(*a*) Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 254.
(*b*) Strab. p. 266, 272. Plin. T. I. p. 162. Ptolem. L. III. c. 4. Virg. Æneid. L. III. v. 701. Plut. Tom. I. pag. 969. Diod. Sicul. pag. 281. *& seq.* Thucyd. pag. 414. Herod. L. VII. c. 154, 156. Xenoph. pag. 461. Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. Tom. VI. p. 119, 120. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 188. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. X. p. 349.

Digitized by Google

de malades fut laissé à la discrétion des Carthaginois, que chacun croyoit déjà voir devant soi. L'exemple de quelques villes, qui venoient d'être fort maltraitées, frappoit tous les esprits; & il leur sembloit déjà qu'ils alloient essuyer toutes les cruautés des Carthaginois. En effet, ces Barbares n'avoient aucune compassion de leurs captifs. Ils mettoient en croix les uns, & accabloient les autres des outrages les plus sanglans. Les soldats mêmes de Denys, voyant les femmes, les enfans & tout le peuple de Camarine & de Géla, errant ainsi misérablement dans la campagne, avoient compassion de leur sort. Ils étoient touchés de voir des enfans de famille, & sur tout de jeunes filles en âge d'être mariées, conduites ou marchant au hazard dans les grands chemins, ou à travers les champs, privées par la rigueur ou par la crainte d'un sort affreux, de la déférence qui leur étoit due, ou de la bienséance qu'elles devoient elles-mêmes à leur âge, à leur sexe & à leur condition. Ils n'avoient pas moins de compassion pour les vieillards, obligés, malgré leur foiblesse & leurs infirmités, de marcher du même pas que les jeunes gens. Ce spectacle les enflammoit de colère & d'indignation contre leur chef; & ils soupçonnoient Denys d'avoir laissé venir tout exprès les choses à cette extrêmité, & de vouloir profiter de la terreur, qu'imprimoient les Carthaginois, pour se rendre maître, sans aucun effort, de toutes les villes de la Sicile. Mais, la paix fut conclue bientôt après; & il fut réglé, entr'autres choses, que les habitans de Camarine pourroient habiter dans leur ville, pourvu qu'elle fût sans murailles, & qu'elle payât tribut aux Carthaginois.

La seconde année de la 110e Olympiade, Timoléon de Corinthe, augmenta le nombre des citoyens & des maisons de Camarine. Mais, du tems de Strabon, cette ville n'étoit pas fort considérable. Ce Géographe semble même dire qu'il n'en restoit plus alors que quelques vestiges.

On dit à l'occasion de Camarine un proverbe, *Camarinam ne moveris*, c'est-à-dire, *ne remuez point la Camarine*. Ce proverbe est fondé sur ce que malgré l'avis donné par un oracle, les habitans de cette ville s'avisèrent de dessécher un marais, qui les incommodoit. Mais, ils ne considérerent pas assez que ce marais, si incommode pour eux, faisoit pourtant toute leur sûreté. En effet, ils ouvrirent par-là le chemin aux Syracusains, qui les forcerent de se soumettre à eux.

Étienne de Byzance donne le proverbe, dont on vient de parler, dans un vers Grec:

Μὴ κίνει Καμαρῖναν, ἀκίνητος γὰρ ἀμείνων.

Ce qui signifie: *Ne remuez point la Camarine; car, elle est mieux que si elle étoit remuée.* Virgile faisoit allusion à ce conseil de l'oracle, lorsqu'il a dit:

Et fatis nunquam concessa moveri

Digitized by Google

Apparet Camarina procul.

Le texte de notre Poëte porte *Camerina*, au lieu de Camarina. Silius Italicus, postérieur à Virgile, & son Copiste exact, dit à peu près dans le même sens :

Et cui non licitum fatis Camarina moveri.

Servius, expliquant le vers cité de Virgile, rapporte que Camarine est un marais près de la ville de même nom ; qu'il y eut un tems qu'étant desséché, il causa la peste. Sur quoi Apollon étant consulté, rendit l'oracle, qui n'est autre que le vers Grec, que l'on vient de lire ; car, le dieu des vers se seroit déshonoré de parler en prose, quoiqu'entre ses oracles il y en ait qui semblent avoir été faits en dépit de lui & de son art, par des personnes qui n'avoient rien moins que le génie poëtique. On demandoit à Apollon, si on acheveroit de dessécher le marais ; il le défendit. On ne laissa pas de passer outre. La peste cessa ; mais, les ennemis arrivèrent par-là, & on regarda ces événemens très-naturels comme une punition. Un marais à demi séché causa la peste ; qu'y a-t-il de merveilleux ? On le dessécha entièrement ; la cause des maladies est ôtée. Mais, le passage est tout fait pour l'ennemi. Il n'y a rien-là que de très-ordinaire. Mais, quand la superstition s'en mêle, tout devient un enchaînement de merveilles. L'oracle se trouve aussi au quatrième livre de l'Anthologie. Ce marais étoit traversé par la rivière d'Hipparis, qui se nomme présentement la Camarana.

Nous avons beaucoup de médailles frappées à Camarine. Elles sont même très-belles ; mais, les monumens que M. le Comte de Caylus rapporte de cette ville, répondent mal à l'idée que ces médailles ont pu en donner. Ils ne donneront pas non plus de grandes preuves de son goût & de son opulence. Mais, les offrandes des pauvres étoient reçues à Delphes, aussi-bien que celles des Rois. L'avarice a détruit les offrandes de ces derniers ; celles des pauvres ont subsisté. Tout est compensé dans le monde. La simplicité & la médiocrité ont leurs avantages, comme la grandeur & l'opulence.

Cette ville a pour symbole sur les médailles, une Minerve, & au revers une victoire qui vole, & qui tient une palme. Au-dessous est un oiseau.

Le nom moderne de Camarana n'est pas celui de la ville, qui n'existe plus il y a long-tems, mais d'une tour, qui a été bâtie pour servir de corps de garde sur cette côte. On la nomme Torre de Camarana. Plus avant dans les terres est au haut d'une éminence, un village nommé Santa Maria de Camarana.

CAMARINÉENS, *Camarinæi*, Καμαριναῖοι, (*a*) étoient les habitans de Camarine en Sicile. *Voyez* l'article de cette ville.

(*a*) Plut. T. I, p. 969.

Digitized by Google

CAMARITES, *Camaritæ*, peuples, qui habitoient sur les bords de la mer Caspienne dans l'isthme, qui séparoit cette mer de la mer du Pont-Euxin. Voici comme en parle Denys le Périégete. » A l'orient & au nord » [des montagnes d'où sort le » Phase] est l'isthme, qui sépare » le Pont-Euxin & la mer Cas- » pienne. Cet isthme est habité » par les Iberes, peuple oriental, » qui est venu, il y a long-tems, » des Pyrénées au levant, où ils » eurent des guerres implacables » à soûtenir contre les habitans » de l'Hyrcanie. Il y a aussi la » nombreuse nation de Camari- » tes, qui reçurent & logerent » autrefois Bacchus, revenant de » la guerre des Indes, & qui, se » mêlant avec les Bacchantes, » firent des danses sacrées en » l'honneur de ce dieu, jettant » des ceintures & des peaux de » faons sur leur poitrine, & » criant Évoé. Bacchus leur en » sçut si bon gré, qu'il accorda » sa protection tant à eux qu'à » leur païs. «

Festus Aviénus, qui a traduit en vers Latins la Périégese de Denys, est blâmé par Ortélius d'avoir changé le nom de Camarites en celui de Tamarites; ce qui est sans doute arrivé dans quelque ancienne édition; mais, celle de M. Hudson n'a point cette faute.

Ce que dit Ammien Marcellin des Camarites, détermine leur position entre le fleuve Callichore & celui du Phase.

CAMATULLICES, *Camatullici*, (*a*) peuple de la Gaule Celtique. Leur païs, dans Pline, est placé entre le port de Citharistе & les Suelteres. Un lieu, situé près de la mer, au midi du golfe Sambracitanus, aujourd'hui le golfe de Grimaud, ne differe dans le nom de Ramatuelle qu'il porte, de celui de Camatullices, que par la lettre initiale. Ainsi, ce doit être vraisemblablement la même chose.

CAMBALA, *Cambala*, (*b*) Κάμβαλα, lieu de l'Asie mineure dans la grande Arménie. Strabon met ce lieu dans un canton de cette province, nommé Hyspiratide, & il ajoûte qu'il y a des mines d'or; qu'Alexandre y envoya Memnon avec des soldats, & que les habitans lui apporterent eux-mêmes de l'or.

CAMBALIDUS, *Cambalidus*, (*c*) montagne d'Asie, qui étoit une branche du mont Caucase. Il a été parlé de cette montagne sur la fin de l'article de la Bactriane. *Voyez* l'endroit de cet article, où il en est fait mention.

CAMBAULÈS, *Cambaules*, Καμβαύλης, (*d*) chef des Gaulois. Pausanias assûre que ce fut sous la conduite de ce chef, que les Gaulois firent leur première expédition hors de leur païs; & il ajoûte qu'ils pénétrerent jusqu'en Thrace, mais sans oser s'attirer sur les bras les peuples d'au de-là, par-

(*a*) Plin. T. I. p. 146. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.
(*b*) Strab. p. 529.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 610, 611.
(*d*) Paus. p. 643, 644.

Digitized by Google

ce qu'ils ſentoient leur propre foibleſſe, & combien les Grecs étoient ſupérieurs en nombre. Après cette entrepriſe, ils en tenterent une autre à l'inſtigation de ceux-là mêmes, qui avoient ſuivi Cambaulès, & qui, accoûtumés à vivre de rapines & de brigandages, ne pouvoient plus renoncer aux douceurs de cette vie licentieuſe.

CAMBLETE, *Cambles*, (*a*) *Cambletis*, roi de Lydie, vivoit dans des tems fort reculés, puiſqu'on le dit antérieur au ſiege de Troye.

Xanthus, Élien & Nicolas de Damas racontent que ce Prince étoit dévoré par une faim, qui ne lui donnoit point de relâche. Ce fut la ſource des malheurs, qui lui arriverent. S'étant mis au lit avec ſa femme, il fut extrêmement ſurpris de ne la point trouver à ſon réveil. Un bras, ſeul reſte du plus funeſte repas, dont on entendit jamais parler, ne lui laiſſa point ignorer les triſtes effets de ſa voracité. Pénétré de douleur, il courut à la place publique, & tenant une épée nue: » Jupiter, » dit-il, ſi je ſuis coupable, ne » différez point à me punir; » mais, ſi je ſuis réduit au triſte » état, où je me vois, par les » ſortileges que mes ennemis ont » employés, il eſt juſte que votre » colère éclate contre les auteurs » de mes diſgraces. « En prononçant ces paroles, il ſe donna la mort en préſence de ſes ſujets, dont la plûpart parurent médiocrement affligés.

Le nom de ce Prince infortuné eſt écrit diverſement dans les ouvrages des Anciens. Nicolas de Damas le nomme Camblite. Dans les Commentaires d'Euſtathe, il eſt appellé Cambuſis, & Cambléte dans les Déipnoſophiſtes d'Athénée, en cela conforme à Élien. Nous n'ignorons pas que les imprimés de cet Auteur portent Cambete; mais, c'eſt une de ces fautes, dont les Copiſtes ſeuls doivent être reſponſables. Maintenant, leſquels ſuivre de tous ces Écrivains? Pour moi, dit M. l'abbé Sévin, je me déterminerois ſans héſiter en faveur des deux derniers, qui avoient puiſé cette hiſtoire dans les ouvrages de Xanthus. Nicolas de Damas le connoiſſoit auſſi; & il eſt aſſez vraiſemblable que ſon texte, auſſi-bien que celui d'Euſtathe, doivent être corrigés ſur les endroits de ces deux Auteurs, dont les témoignages viennent d'être rapportés.

Quoi qu'il en ſoit, nous avons un fragment dans lequel on lit que le regne de Camblete fut ſouvent traverſé par les intrigues de Jardanus; & les Lydiens le ſoupçonnerent d'avoir attiré ſur ce Prince, les malheurs qui le conduiſirent au tombeau. Les peuples, après ſa mort, confierent à Jardanus l'autorité ſouveraine. Son crédit & ſes artifices le placerent ſur le trône.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 244, 245.

Digitized by Google

CAMBOLECTRES, *Cambolectri.* (*a*) Pline met deux différens peuples de ce nom dans les Gaules. Les premiers étoient dans la Gaule Narbonnoise. Comme il nomme ceux-ci avec beaucoup d'autres du même canton, & qu'il les range selon l'ordre alphabétique, on ne sçauroit juger de leur situation par les peuples, qu'il met immédiatement avant ou après, puisque cela dépend de la disposition des lettres. Ces mêmes peuples, selon notre Géographe, étoient surnommés Atlentiques; ce qui les distinguoit des autres Camboleclres, que Pline joint aux Pictons. Ces derniers Camboleclres avoient aussi leur surnom particulier. On disoit les Camboleclres Agésinates.

Le P. Hardouin croit que ce sont présentement les Angoumoisins, ou les habitans de l'Angoumois.

CAMBOLOMAR, roi des Tectosages, qui passerent en Asie, & qui se retrancherent sur le mont Mugaba, lorsque le consul Cn: Manlius y passa pour les subjuguer.

CAMBUNIENS [les Monts], *Montes Cambunii.* (*b*) Ces montagnes étoient situées dans la Macédoine. Il en est parlé dans Tite-Live en plus d'un endroit. Voici ce que cet Auteur en dit au quarante-deuxième livre. » Persée » marchant vers Éordée, campa » près du lac, appellé Bégorrite, » d'où il arriva le lendemain dans » l'Élimée, sur les bords du fleuve Haliacmon. De-là ayant » passé les monts Cambuniens » par un défilé fort étroit, il descendit dans le canton, à qui les » trois villes d'Azore, de Pythie » & de Doliche ont fait donner » le nom de Tripolis. «

Ce passage nous fait connoître la véritable position des monts Cambuniens, qui étoient entre l'Haliacmon, encore voisin de sa source, & le Panyasus, & qui séparoient l'Élymée ou l'Élymiotide de la Pélagonie, que Tite-Live appelle Tripolis pour les raisons qu'on vient de lire. Pythie étoit aux pieds de ces montagnes. Les gens du païs, selon Tite-Live, les nommoient Volustanes.

Il est fait mention des monts Cambuniens à l'article de Candavie. *Voyez* Candavie.

CAMBYLE, *Cambylus*, (*c*) capitaine dans les troupes de Crete, au service d'Antiochus le Grand. *Voyez* Bolis.

CAMBYSE, *Cambyses*, (*d*) Καμβύσης. Diodore de Sicile parle d'une Princesse Achéménide, nommée Atosse, sœur d'un Cambyse & tante d'un Cyrus, & cette Princesse a dû être née, l'an 685 avant J. C.

Il n'est pas possible, dit M. Fréret, que ce Cambyse & ce Cyrus soient le Cambyse, gendre d'Astyage roi des Medes, & le Cyrus fondateur de l'Empire

(*a*) Plin. T. I. p. 147, 226.
(*b*) Tit. Liv. L. XLII. c. 53. L. XLIV. c. 2.
(*c*) Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 361, 362.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Belt. Lett. T. XIX. pag. 66.

Digitized by Google

des Perſes ; car, ce dernier étant mort dans ſa ſoixante-dixième année, ſelon Dinon, l'an 530 avant J. C., doit être né l'an 599 & 86 ans après Atoſſe. Hérodote nous apprend que Cambyſe, pere du grand Cyrus, étoit fils d'un autre Cyrus. Les deux générations, antérieures à l'an 599, faiſant 66 ans 8 mois, la naiſſance de ce dernier Cyrus doit être de l'an 666, & poſtérieure de 19 ans à celle d'Atoſſe. Si ce Cyrus eſt le fils du Cambyſe frere d'Atoſſe, dont parle Diodore de Sicile, ce Cambyſe ſera né l'an 699, & 14 ans avant ſa ſœur ; ce qui eſt très-poſſible. Par-là nous aurons les noms du pere, de l'ayeul & du biſayeul de Cyrus le Grand, ou le fondateur de l'Empire Perſan.

Ces réflexions de M. Fréret paroiſſent bien fondées. Il faut donc diſtinguer avec lui trois Cambyſes.

CAMBYSE, *Cambyſes*, (*a*) Καμβύσης, prince Achéménide, frere d'Atoſſe, naquit vers l'an 699 avant l'Ére Chrétienne. Il fut pere d'un Cyrus & biſayeul de Cyrus le Grand.

CAMBYSE, *Cambyſes*, (*b*) Καμβύσης, fils du Cyrus, dont il eſt parlé dans l'article précédent, & par conſéquent petit-fils de Cambyſe pere de ce Cyrus. Il vivoit environ 580 ans avant J. C.

Aſtyage, dernier roi des Medes, lui fit épouſer ſa fille Mandane, croyant éviter par-là les ſuites d'un ſonge, qu'il avoit eu, & qui lui prédiſoit ſa ruine. Car, il avoit vu ſortir du ſein de la Princeſſe, une vigne, dont les rameaux couvroient toute l'Aſie ; ſur quoi les devins lui avoient annoncé que le fils, qui naîtroit de Mandane, le détrôneroit. En effet, Cambyſe eut pour fils Cyrus, qui ſe mit ſur le trône de ſon ayeul.

Au reſte, Juſtin nous donne Cambyſe pour un homme d'une médiocre naiſſance. Selon Hérodote, il étoit ſorti de bonne famille. Effectivement, s'il étoit de la race des Achéménides, il ne pouvoit pas être tel que Juſtin le dépeint.

CAMBYSE, *Cambyſes*, (*c*) Καμβύσης, fils de Cyrus le Grand, roi des Perſes & des Medes. Les Égyptiens prétendoient qu'il étoit né de Nitélis, fille d'Apriès, roi d'Égypte. Hérodote rejette avec raiſon cette tradition populaire des Égyptiens, & montre que la mere de Cambyſe ſe nommoit Caſſandané, & qu'elle étoit Perſane, de la famille des Achéménides.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. p. 66.

(*b*) Xenoph. p. 3, 228. *& ſeq.* Juſt. L. I. c. 4. Herod. L. I. c. 46, 107. *& ſeq.* L. VII. c. 11. Roll. Hiſt. Anc. T. I. pag. 377, 395. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VI. p. 452. Tom. XIX. p. 66.

(*c*) Juſt. L. I. c. 9. Strab. p. 473, 736. *& ſeq.* Herod. L. I. c. 208. L. II. c. 1, L. III. c. 1, 2, 3. *& ſeq.* Diod. Sicul. pag. 30, 32, 100. Roll. Hiſt. Anc. T. I. pag. 488. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 40, 196. Tom. VII. pag. 442. Tom. IX. pag. 128. Tom. XII. p. 13. T. XIV. pag. 253. *& ſuiv.* T. XIX. pag. 22, 62. *& ſuiv.* T. XXI. p. 129.

Digitized by Google

Dès que Cambyſe fut monté ſur le trône, que la mort de ſon pere avoit laiſſé vacant, vers l'an 529 avant l'Ére Chrétienne, il ſongea à porter la guerre en Égypte pour une injure particulière, qu'il prétendoit, ſelon Hérodote, avoir reçue d'Amaſis. Il y a plus d'apparence qu'Amaſis, qui s'étoit ſoumis à Cyrus, & qui étoit devenu ſon tributaire, n'ayant pas voulu après ſa mort rendre les mêmes devoirs à ſon ſucceſſeur, & s'étant ſouſtrait à ſon obéiſſance, s'attira par-là cette guerre. Cambyſe, pour la pouſſer avec ſuccès, fit de grands préparatifs tant par mer que par terre. Il engagea les Cypriens & les Phéniciens à l'aſſiſter de leurs vaiſſeaux. Pour ſon armée de terre, il joignit à ſes propres troupes un grand nombre de Grecs, d'Ioniens & d'Éoliens, qui en faiſoient la principale force. Mais, nul ne lui fut d'un plus grand ſecours dans cette guerre, que Phanès d'Halicarnaſſe, qui, étant chef de quelques Grecs auxiliaires, qui étoient au ſervice d'Amaſis, ſe jetta, pour quelque mécontentement qu'il reçut de ce Prince, dans le parti de Cambyſe, & lui donna, touchant la nature du païs, les forces de l'ennemi & l'état de ſes affaires, toutes les lumières, dont il avoit beſoin pour réuſſir dans cette expédition. Ce fut en particulier par ſon avis, qu'il engagea un roi Arabe, dont les terres confinoient à la Paleſtine & à l'Égypte, à fournir de l'eau à ſon armée, pendant qu'elle traverſeroit le déſert, qui étoit entre ces deux païs; ce que ce Prince exécuta, en lui faiſant porter cette eau ſur le dos des chameaux, ſans quoi Cambyſe n'eût pu paſſer avec ſon armée par ce chemin.

Ces préparatifs étant faits, il attaqua l'Égypte la quatrième année de ſon regne. Lorſqu'il fut arrivé ſur la frontière, il apprit qu'Amaſis venoit de mourir, & que Pſamménite, ſon fils, qui lui avoit ſuccédé, étoit occupé à ramaſſer toutes ſes forces, pour l'empêcher de pénétrer dans ſon royaume. Il ne pouvoit s'en ouvrir l'entrée qu'en ſe rendant maître de Péluſe, qui étoit la clef de l'Égypte de ce côté-là. Mais, cette place étoit ſi forte, qu'elle devoit, ſelon toutes les apparences, l'arrêter long-tems. Pour s'en faciliter la priſe, il s'aviſa de ce ſtratagême, s'il en faut croire Polyene. Ayant appris que toute la garniſon étoit compoſée d'Égyptiens, dans un aſſaut qu'il donna à la ville, il mit au premier rang un grand nombre de chats, de chiens, de brebis & des autres animaux, que les Égyptiens tenoient pour ſacrés. Ainſi, les ſoldats n'oſant lancer aucun trait ni tirer aucune fleche de ce côté-là, de peur de percer quelqu'un de ces animaux, Cambyſe ſe rendit maître de la place ſans aucune oppoſition. Dans ce même tems, Pſamménite s'avança avec une grande armée pour arrêter les progrès de l'ennemi. Il y eut entr'eux un grand combat. Mais, avant que d'en venir aux mains, des Grecs, qui étoient dans l'armée de Pſamménite, pour ſe venger

Digitized by Google

de la révolte de Phanès, prirent ſes enfans, qu'il avoit été obligé de laiſſer en Égypte, lorſqu'il s'enfuit, & à la vue des deux camps, les égorgerent & en burent le ſang. Cette cruauté énorme ne procura pas la victoire. Les Perſes, irrités à la vue de cet horrible ſpectacle, tomberent ſur eux avec tant de furie, qu'ils eurent bientôt renverſé & mis en déroute toute l'armée Égyptienne, dont ils tuérent la plus grande partie. Ce qui enreſta ſe ſauva à Memphis.

Cambyſe, ayant pourſuivi les fuyards juſqu'à Memphis, envoya à la ville par le Nil, ſur lequel elle étoit ſituée, un vaiſſeau de Mitylène avec un Héraut, pour ſommer les habitans de ſe rendre. Mais, le peuple tranſporté de fureur, ſe jetta ſur ce Héraut, & le mit en pieces auſſi-bien que tous ceux qui étoient avec lui. Cambyſe, s'étant en peu de tems rendu maître de la place, tira une pleine vengeance de cet attentat, faiſant exécuter publiquement dix fois autant d'Égyptiens de la plus haute nobleſſe, qu'il y avoit eu de perſonnes maſſacrées dans le vaiſſeau. De ce nombre fut le fils aîné de Pſamménite. Pour Pſamménite lui-même, Cambyſe ſe trouva diſpoſé à le traiter avec douceur. Non content de lui avoir ſauvé la vie, il lui aſſigna un entretien honorable. Mais, le Monarque Égyptien, peu touché d'une telle bonté, ſe mit à exciter de nouveaux troubles pour recouvrer ſon royaume. En punition de quoi, on lui fit boire du ſang de taureau, dont il mourut à l'heure même. Son regne ne fut que de ſix mois. Toute l'Égypte étoit ſoumiſe au vainqueur. Les Libyens, les Cyrénéens & les Barcéens, à la nouvelle de ces ſuccès, envoyerent à Cambyſe des ambaſſadeurs avec des préſens, pour lui faire leurs ſoumiſſions.

De Memphis, ce Prince alla à la ville de Saïs, qui étoit le lieu de la ſépulture des rois d'Égypte. Dès qu'il fut entré dans le palais, il fit tirer le corps d'Amaſis de ſon tombeau; & après l'avoir expoſé à mille indignités en ſa préſence, il ordonna qu'on le jettât dans le feu, & qu'on le brûlât; ce qui étoit également contraire aux coûtumes des Perſes & des Égyptiens. La rage que ce Prince témoigna contre le cadavre d'Amaſis, fait voir juſqu'à quel point il haïſſoit ſa perſonne. Quelle que fût la cauſe de cette averſion, il paroît que c'eſt ce qui l'avoit ſur tout obligé de porter ſes armes en Égypte. L'année ſuivante, qui étoit la ſixième de ſon regne, il réſolut de faire la guerre en trois différens endroits, contre les Carthaginois, contre les Ammoniens, & contre les Éthiopiens. Il fut obligé d'abandonner le premier de ces trois projets, parce que les Phéniciens, ſans le ſecours deſquels il ne pouvoit pouſſer cette guerre, refuſerent de l'aſſiſter contre les Carthaginois, qui deſcendoient d'eux, Carthage étant une colonie de Tyr.

Déterminé à attaquer les deux autres peuples, il envoya des ambaſſadeurs en Éthiopie, qui, ſous ce nom, devoient lui ſervir d'eſ-

Digitized by Google

pions, pour s'informer de l'état & de la force du païs, & lui en donner connoiſſance. Ils portoient avec eux des préſens, tels que les Perſes avoient coûtume d'en donner; de la pourpre, des bracelets d'or, des compoſitions de parfums & du vin. Les Éthiopiens ſe moquerent de ces préſens, où ils ne voyoient rien d'utile pour la vie, à l'exception du vin; & ils ne firent pas plus de cas des ambaſſadeurs, qu'ils prirent pour ce qu'ils étoient, c'eſt-à-dire, pour des eſpions. Mais, leur Roi voulut auſſi faire un préſent à ſa mode au roi de Perſe; & prenant en main un arc, qu'un Perſe eût à peine ſoûtenu, loin de le pouvoir tirer, il le banda en préſence des Ambaſſadeurs, & leur dit: » Voici » le conſeil, que le roi d'Éthiopie » donne au roi de Perſe. Quand » les Perſes pourront ſe ſervir » auſſi aiſément que je viens de » faire, d'un arc de cette gran- » deur & de cette force, qu'ils » viennent attaquer les Éthio- » piens, & qu'ils amenent plus de » troupes que n'en a Cambyſe. » En attendant, qu'ils rendent » graces aux dieux, qui n'ont pas » mis dans le cœur des Éthio- » piens le déſir de s'étendre hors » de leur païs. « Cette réponſe ayant mis Cambyſe en fureur, il commanda à ſon armée de ſe mettre en marche ſur le champ, ſans conſidérer qu'il n'avoit ni proviſions, ni aucune des choſes néceſſaires pour cette expédition. Il laiſſa ſeulement les Grecs dans ſa nouvelle conquête, pour la tenir en reſpect pendant ſon abſence.

Quand il fut arrivé à Thebes, dans la haute Égypte, il détacha cinquante mille hommes contre les Ammoniens, avec ordre de ravager leur païs, & de détruire le temple de Jupiter Ammon, qui y étoit ſitué. Mais, après pluſieurs journées de marche dans le déſert, un vent violent étant venu à ſouffler du côté du midi, entraîna une ſi grande quantité de ſable ſur cette armée, qu'elle en fut toute couverte, & y demeura enſevelie. Cependant, Cambyſe marchoit en furieux contre les Éthiopiens, quoiqu'il manquât de toutes ſortes de proviſions. Auſſi une cruelle famine ſe fit bientôt ſentir à toute l'armée. Il étoit encore tems, dit Hérodote, de remédier à ce mal; mais, Cambyſe auroit cru ſe déshonorer, s'il avoit renoncé à ſon entrepriſe, & il pouſſa ſa pointe. Il fallut d'abord vivre d'herbes, de racines, de feuilles d'arbres. Puis, ſe trouvant dans un païs entièrement ſtérile, ils furent réduits à manger les bêtes de charge. Enfin, ils en vinrent à cette affreuſe extrêmité de ſe manger les uns les autres; celui que le ſort faiſoit venir le dixième, ſervant de nourriture à ſes compagnons; nourriture, dit Séneque, plus triſte que la plus dure famine. Cambyſe perſiſtoit toujours dans ſon deſſein, ou plutôt dans ſa fureur, ſans que la perte de ſes troupes lui ouvrît les yeux. Mais, enfin, commençant à craindre pour lui-même, il donna ordre qu'on s'en retournât. Dans une telle déſolation [qui le croiroit?] on ne rabattit rien de

Digitized by Google

la délicateſſe des mets du Prince, & les chameaux marchoient chargés de tout ce qu'il faut pour couvrir une table ſomptueuſe.

Cambyſe ramena à Thebes ſon armée, dont il avoit perdu la plus grande partie dans ſon expédition. Il réuſſit mieux dans la guerre, qu'il déclara ici aux dieux plus faciles à vaincre que les hommes. Thebes étoit remplie de temples d'une magnificence & d'une richeſſe incroyables. Il les pilla tous, puis y fit mettre le feu. Il falloit que l'opulence en fût bien grande, puiſque les reſtes ſeuls ſauvés de l'incendie, montoient à des ſommes immenſes; trois cens talens d'or, qui font neuf millions, & deux mille trois cens talens d'argent, qui font près de ſept millions. Il enleva auſſi pour lors ce fameux cercle d'or, qui environnoit le tombeau du roi Ozymandias, qui avoit 365 coudées de circuit, & qui repréſentoit tous les mouvemens des différentes conſtellations.

Lorſqu'il fut arrivé à Memphis, il congédia les Grecs, & les renvoya dans leur païs. Mais, ayant trouvé à ſon retour toute la ville en joie, il fut tranſporté de fureur, s'imaginant qu'on ſe réjouiſſoit en Égypte du mauvais ſuccès de ſes entrepriſes. Il manda les Magiſtrats, pour ſçavoir la raiſon de ces réjouiſſances; & les Magiſtrats lui ayant dit que c'étoit parce qu'ils avoient enfin trouvé leur dieu Apis, il ne voulut pas les en croire, mais il les fit tous périr comme des impoſteurs, qui cherchoient à lui inſulter. Il fit venir enſuite les Prêtres, qui lui firent la même réponſe. Il leur répliqua que puiſque leur dieu étoit ſi bon & ſi familier, que de ſe faire voir à eux, il vouloit faire connoiſſance avec lui, & commanda qu'on le lui amenât. Il fut bien étonné de voir un veau, au lieu d'un dieu; & entrant de nouveau en fureur, il tira ſon poignard, & le lui enfonça dans la cuiſſe. Après quoi, ayant reproché aux Prêtres leur ſtupidité, il les fit cruellement fuſtiger, & ordonna qu'on tuât tous les Égyptiens, qu'on rencontreroit célébrant la fête d'Apis. Le dieu fut remené au temple, où il mourut après avoir quelque tems langui de ſa bleſſure. Si l'on en croit les Égyptiens, Cambyſe, après cette action, la plus énorme impiété, ſelon eux, qui eût été commiſe dans leur païs, devint phrénétique. Mais, ſa conduite précédente fait voir qu'il l'étoit déjà auparavant, & il continua à en donner diverſes preuves, dont nous allons rapporter quelques-unes.

Il avoit un frere, le ſeul fils qu'eût eu Cyrus avec lui, & né de la même mere. Son nom étoit Tanaxare, ſelon Xénophon. Hérodote l'appelle Smerdis, & Juſtin, Mergis. Il accompagna Cambyſe dans ſon expédition d'Égypte. Mais, comme il étoit le ſeul d'entre les Perſes, qui vint à bout de bander à deux doigts près, l'arc, qu'on avoit apporté d'Éthiopie, le Roi en conçut une telle jalouſie contre ſon frere, qu'il ne put plus le ſouffrir dans ſon armée, & le renvoya en Perſe. Ayant même, peu de tems après, ſongé une

Digitized by Google

nuit qu'un courier lui venoit apprendre que Smerdis étoit assis sur le trône, il soupçonna son frere de penser à la royauté; & il envoya en Perse Prexaspe, l'un de ses principaux confidens, avec ordre de le faire mourir; ce qui fut exécuté. Ce premier meurtre donna lieu à un second encore plus criminel.

Il avoit avec lui, dans le camp, Méroé la plus jeune de ses sœurs. Hérodote nous apprend la manière étrange, dont elle étoit aussi devenue sa femme. Comme cette Princesse étoit d'une extrême beauté, Cambyse résolut absolument de l'avoir pour épouse. Il manda, pour cet effet, les Juges de son royaume, dont l'office étoit d'interpreter les loix du païs, pour sçavoir d'eux s'il n'y avoit pas quelque loi, qui permît au frere d'épouser sa sœur. Les Juges, ne pouvant d'un côté se résoudre à autoriser directement ce mariage incestueux, craignant de l'autre, l'humeur violente de ce Prince, s'ils osoient le contredire, chercherent un milieu & un tempérament. Ils répondirent qu'ils ne trouvoient point de loi, qui permît au frere d'épouser sa sœur, mais qu'il y en avoit une, qui permettoit aux rois de Perse de faire tout ce qu'ils vouloient. Cette réponse accommodant Cambyse autant qu'une approbation directe, il épousa solemnellement sa sœur; & par-là il donna le premier l'exemple de ces incestes, qui fut suivi de la plûpart de ses successeurs, quelque contraire qu'il soit à la pudeur & au bon ordre. Il mena cette Princesse avec lui dans toutes ses expéditions; & il donna son nom à cette isle du Nil, qui est entre l'Égypte & l'Éthiopie, jusqu'où il s'étoit avancé dans sa folle marche contre les Éthiopiens. Voici donc ce qui donna occasion à la mort de cette Princesse. Cambyse un jour se divertissoit à voir le combat d'un jeune lion & d'un jeune chien. Celui-ci ayant du dessous, un autre chien son frere vint à son secours, & le rendit vainqueur. Cette aventure réjouit fort Cambyse; mais, elle arracha des larmes à Méroé, qui, étant obligée d'en dire la raison, avoua que ce combat lui avoit rappellé le souvenir de son frere Smerdis, qui n'avoit pas été aussi heureux que ce petit chien. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la fureur de ce brutal Prince. Sa sœur étoit enceinte. Il lui donna un coup de pied dans le ventre, dont elle mourut. Un mariage si abominable ne méritoit pas une meilleure fin.

Il n'y avoit point de jour que Cambyse ne sacrifiât quelqu'un des Seigneurs de sa cour à son humeur féroce. Il avoit obligé Prexaspe de lui déclarer ce que les Perses pensoient & disoient de lui. *Ils admirent en vous, Seigneur,* répondit Prexaspe, *beaucoup d'excellentes qualités; mais, ils sont un peu blessés de votre penchant excessif pour le vin. J'entends,* dit le Roi; *c'est-à-dire, qu'ils prétendent que le vin me fait perdre la raison. Vous en jugerez tout à l'heure.* Il se mit à boire de plus grands coups & en plus grand

Digitized by Google

nombre qu'il n'eût jamais fait. Après quoi, il ordonna au fils de Prexaſpe, qui étoit ſon grand échanſon, de ſe tenir droit au bout de la ſalle, la main gauche ſur ſa tête. Prenant alors ſon arc, & le bandant contre lui, il déclara qu'il en vouloit à ſon cœur, & le perça en effet. Puis, après lui avoir fait ouvrir le côté, montrant à Prexaſpe le cœur de ſon fils, percé de la fleche : *Ai-je la main bien ſûre*, dit-il d'un ton moqueur & triomphant ? Ce malheureux pere, à qui, après un tel coup, il ne devoit reſter, ni voix, ni vie, eut la lâcheté de lui répondre, *Apollon lui-même ne tireroit pas plus juſte*. Séneque, qui a copié ce récit d'après Hérodote, après avoir déteſté la barbare cruauté du Prince, condamne encore plus fortement la lâche & monſtrueuſe flatterie du pere. Créſus ayant entrepris de dire ſon avis à Cambyſe ſur cette étrange conduite, qui révoltoit tout le monde, & lui en ayant repréſenté les fâcheux inconvéniens, il ordonna qu'on le fît mourir. Ceux, à qui il en donna l'ordre, prévoyant qu'il ne ſeroit pas longtems ſans s'en repentir, en ſuſpendirent l'exécution. Quelquetems après en effet, comme il regrettoit Créſus, ſes gens lui dirent qu'il étoit encore en vie, ce dont il témoigna beaucoup de joie. Il ne laiſſa pas néanmoins de faire mourir ceux qui l'avoient épargné, pour n'avoir pas exécuté ſes ordres.

Cambyſe, au commencement de la huitième année de ſon regne, quitta l'Égypte pour retourner en Perſe. A ſon arrivée en Syrie, il trouva un Héraut, qui avoit été dépêché de Suſe à l'armée, pour lui déclarer que Smerdis, fils de Cyrus, avoit été proclamé Roi, & pour ordonner à tout le monde de lui obéir. Cambyſe fit arrêter celui, qui étoit venu porter cet ordre en Syrie ; & l'ayant examiné avec ſoin en préſence de Prexaſpe, qu'il avoit chargé de tuer ſon frere, il trouva que le vrai Smerdis étoit certainement mort, & que celui qui avoit envahi le trône, n'étoit autre que Smerdis le Mage. Là-deſſus, il ſe mit à faire de grandes lamentations de ce que ſur la foi d'un ſonge, & trompé par la conformité du nom, il s'étoit porté à faire mourir ſon frere ; & ſur le champ, il donna ordre à ſes troupes de ſe mettre en marche, pour aller exterminer l'uſurpateur. Mais, lorſqu'il montoit à cheval pour cette expédition, ſon épée, étant tombée du fourreau, lui fit une bleſſure à la cuiſſe, dont il mourut peu de tems après. Les Égyptiens, remarquant qu'il avoit été bleſſé au même endroit, où il avoit bleſſé leur dieu Apis, ne manquerent pas d'attribuer cet accident à une juſte punition du ciel, qui vengeoit ainſi l'impiété ſacrilege de Cambyſe.

Pendant que ce Prince étoit en Égypte, s'étant aviſé de conſulter l'oracle de Bute, qui étoit fameux dans ce païs-là, il en eût pour réponſe qu'il mourroit à Ecbatane. L'ayant entendu d'Ecbatane de Médie, il réſolut de n'al-

Digitized by Google

ler jamais dans cette ville. Mais, ce qu'il croyoit éviter dans la Médie, il le trouva dans la Syrie; car, la ville, où cette bleſſure l'obligea de s'arrêter, portoit le même nom, & s'appelloit Ecbatane. Il ne l'eut pas plutôt appris, que tenant pour certain que c'étoit le lieu où il devoit mourir, il manda tous les principaux Perſes; & leur ayant repréſenté le véritable état des choſes, & que c'étoit Smerdis le Mage, qui avoit occupé le trône, il les exhorta fortement à ne point ſe ſoumettre à cet impoſteur, & à ne point permettre par-là que la ſouveraineté paſſât des Perſes aux Médes [car le Mage étoit de Medie], mais à faire tous leurs efforts pour ſe donner un Roi de leur nation. Les Perſes croyant que tout ce qu'il en diſoit, n'étoit que par haine contre ſon frere, n'y eurent aucun égard; & lorſqu'il fut mort, ils ſe ſoumirent tranquillement à celui, qui étoit ſur le trône, ſuppoſant que c'étoit le véritable Smerdis.

Cambyſe avoit regné ſept ans & cinq mois. Valere Maxime raconte une action d'une juſte ſévérité, que ce Prince exerça en la perſonne d'un mauvais Juge, qu'il fit écorcher tout vif. Il fit étendre ſa peau ſur le tribunal, où ſe rendoit la juſtice, voulant que ſon fils, auquel il accorda la charge de ce pere infortuné, y fût lui-même aſſis, pour ſe ſouvenir d'être plus équitable.

DIGRESSION
ſur le portrait de Cambyſe.

Pour donner en peu de mots une idée du portrait de Cambyſe, on peut le repréſenter comme un Prince entêté de lui-même, plein de vanité & de hauteur, livré aux excès les plus honteux de la crapule & de la débauche, inhumain, barbare juſqu'à faire égorger ſon frere ſur la foi d'un ſonge; en un mot un inſenſé, un furieux, un phrénétique, qui mit l'Empire à deux doigts de ſa perte. Son pere, dit Platon, lui laiſſa en mourant de vaſtes provinces, des richeſſes immenſes, des troupes & des flottes innombrables; mais, il ne lui avoit pas donné ce qui pouvoit les lui conſerver, en lui en faiſant faire un bon uſage.

CAMBYSES, *Cambyſes*, (*a*) Καμβύσης, fleuve de l'Albanie. Sa ſource étoit au mont Caucaſe, ſelon Pline, qui met celle du Cyrus au mont Coraxique. C'eſt une choſe à remarquer à cauſe du paſſage de Pomponius Méla. Celui-ci décrit ainſi le Cambyſes & le Cyrus: » Le Cyrus & le Cam» byſes ſortent du pied du mont » Coraxique; & leurs ſources » ſont voiſines. En s'éloignant » l'un de l'autre, ils coulent long» tems par l'Ibérie & l'Hyrcanie, » ſans ſe rapprocher. Puis, ſe re» joignant enfin dans un même » lac, ils tombent par une mê» me embouchure dans le golfe » d'Hyrcanie. « Voſſius avoue

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 311. Pomp. Mel. pag. 186. Ptolem. L. VI. c. 2. Strab. pag. 500.

Digitized by Google

que Pomponius Méla s'eſt trompé. C'eſt un aveu qui coûte cher d'ordinaire aux Commentateurs.

Il eſt certain qu'il n'exiſte préſentement aucun fleuve, qui ait la ſource & l'embouchure, telles que les doit avoir le Cambyſes de Pomponius Méla. Comme l'Araxe & le Cyrus ſe rendoient dans la mer Caſpienne, par une même embouchure, Voſſius ſemble croire que Pomponius Méla auroit voulu déſigner l'Araxe; mais, les ſources de ces deux fleuves n'étoient nullement voiſines.

Le P. Hardouin, ſoupçonnant que Ptolémée a parlé du Cambyſes ſous un autre nom, penſe que c'eſt le Soanas de cet Auteur; mais, il remonte trop haut à l'extrêmité ſeptentrionale de l'Albanie. Le Cambyſes doit être plus près du Cyrus. Ptolémée ne marque aucun fleuve entre l'Albanus-Fluvius & le Cyrus. Ainſi, il n'a point parlé du Cambyſes, qui étoit entre deux, au rapport de Pline, qui s'exprime de la ſorte: *Caſius & Albanus; deindè Cambyſes..... mox Cyrus;* ce qui détermine le rang de ces fleuves.

Mercator, qui étoit en peine de ſçavoir où mettre le Cambyſes, le place au midi oriental de l'Araxe, & par conſéquent hors de l'Albanie, dans laquelle on doit cependant le chercher. M. de l'Iſle le place beaucoup mieux au nord de Cyrus; ce qui s'accorde avec ce qu'en diſent les Anciens. C'eſt le premier fleuve, que l'on rencontre en remontant la côte vers le nord. La ville de Scamachie eſt ſituée ſur le bord méridional de ſon embouchure. Ce fleuve, que l'on nomme préſentement Schansja, arroſe encore les villes de Sienra & de Chila. Le Soanas de Ptolémée eſt aujourd'hui le Terki; le Caſius, le Niſcowa; & l'Albanus-Fluvius, l'Atatſya. Le païs, qui étoit entre le Cambyſes, le Cyrus & les montagnes, eſt nommé Cambyſène par les Anciens. Ptolémée met un fleuve, appellé Cambyſes, dans la Médie, c'eſt celui, dont parle Mercator. Ce pourroit bien être le même que celui de Pline déplacé. Quant à la Cambyſène, que Strabon met auprès de la rivière d'Alazonius, cela ne cauſe aucun dérangement. Cette rivière tombe dans le Cyrus ſur les frontières de la Cambyſène.

CAMÉE, (*a*) ou pierre gravée en relief. On trouve quelques-unes de ces pierres dans les cabinets des Curieux. Il y en a une dans le cabinet de Mgr. le duc d'Orléans, ſur laquelle M. l'abbé Belley a donné des obſervations. C'eſt, dit-il, une agathe onyce de forme ronde. On voit ſur la pierre un édifice devant lequel paroiſſent deux figures, l'une élevée & aſſiſe ſur une eſpèce d'eſtrade, ayant le pied droit placé entre deux vaſes, prenant de la main droite une couronne radiale, qui lui eſt pré-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XXVI. p. 475. *& ſuiv.* Tom. XXVII. p. 167. *& ſuiv.*

Digitized by Google

ſentée par l'autre figure, qui eſt de bout & vêtue, comme la première, de la toge Romaine. Au-deſſous de la couronne paroît une troiſième figure avec le même habillement, mais d'une taille plus petite, qui éleve & étend les bras vers la première figure. Le graveur a placé au-deſſous de ces figures une tête entre deux ailes. Ce type eſt entouré des douze ſignes du Zodiaque, parmi leſquels le ſigne de la Vierge eſt remarquable. C'eſt une jeune fille aſſiſe, tenant une licorne. La qualité de la pierre répond à la beauté du travail. Le fond eſt de couleur bleue; le ſecond lit, blanc; le troiſième, où l'on a gravé le Zodiaque, eſt de différentes couleurs, & relevé au-deſſus du fond d'environ deux lignes.

Perſonne juſqu'à préſent, ſelon M. l'abbé Belley, n'a donné une explication ſatisfaiſante de ce beau monument. Ce ſçavant Académicien regarde comme inconteſtable que ce Camée repréſente l'empereur Domitien, diſtribuant au peuple Romain des parfums, devant le temple d'Apollon Palatin, pour la célébration des jeux Séculaires. Ce n'eſt pas ſans raiſon, ajoûte M. l'abbé Belley, qu'on a gravé les douze ſignes du Zodiaque au tour du type, qui repréſente le temple d'Apollon Palatin & une cérémonie des jeux Séculaires. Cet ornement a un rapport ſenſible avec le ſujet principal; mais, parmi les ſignes, la Vierge avec la licorne mérite une attention particulière. Cette repréſentation du ſigne de la Vierge ſe trouve rarement ſur les monumens. On ne connoît preſque qu'une pierre gravée du cabinet du Roi, & ce Camée du cabinet de Mgr. le duc d'Orléans, où la Vierge ſoit repréſentée avec la licorne. Sur les autres monumens anciens & modernes, la Vierge tient tantôt un épi, tantôt une balance. Quelquefois elle eſt repréſentée, avec les attributs de la paix, portant d'une main une branche d'olivier, & de l'autre un caducée.

Nous ne rapporterons point ici tout ce que les Anciens ont dit de la Vierge & de ſes différens attributs. Aucun de ces Auteurs n'a parlé de ce ſigne, tel qu'il eſt repréſenté ſur le Camée en queſtion. Ce type ſingulier n'eſt pas de pure imagination. Il doit avoir été pris de quelque trait de l'Hiſtoire ou de la Fable.

Pline, Élien & quelques autres anciens Auteurs, ont parlé de la licorne comme d'un animal véritable. Cette bête d'un naturel ſauvage & féroce, ſuivant ces Écrivains, reſſemble au cheval pour la figure & la grandeur. Elle a des crins, ſon poil eſt roux; elle eſt très-légere à la courſe. Elle porte au milieu du front une corne, longue de trois à quatre pieds, très-forte & extrêmement pointue. On prétend que cet animal ſe trouve dans l'Inde & en Éthiopie. La plûpart des Naturaliſtes modernes regardent la licorne comme un animal fabuleux. André Marino a publié en Italien un ouvrage pour le prouver. Bacius, dans un autre ouvrage auſſi en Italien,

Digitized by Google

Italien, & publié par Aldrovandi, prétend que la licorne eſt un animal véritable. Ce n'eſt point ici le lieu d'examiner cette queſtion. Il nous ſuffit pour l'examen du Camée, de rapporter la tradition des Anciens ſur l'exiſtence & les qualités de cet animal. C'étoit une opinion preſque générale, que la licorne, naturellement ſauvage & féroce, ne pouvoit être priſe que par une fille vierge. Ce ſujet a été traité ſur une pierre antique du cabinet de l'abbé Fauvel, dont le pere Dom Bernard de Montfaucon a donné le deſſein. Saint Grégoire le Grand, Iſidore de Séville & d'autres Auteurs ont rapporté ce fait d'après les anciens Naturaliſtes, & ont repréſenté la licorne comme le ſymbole de la pureté.

C'eſt donc d'après une ancienne tradition, que la Vierge, ſigne du Zodiaque, a été repréſentée ſur quelques monumens ſous l'image d'une fille, qui prend une licorne. Il eſt probable que l'artiſte, qui a compoſé le deſſein de notre Camée, aura préféré cette image comme pittoreſque & plus analogue au ſujet principal; ſçavoir, la diſtribution des parfums pour la purification du peuple.

Dans le cabinet de S. Germain-des-Prez, il y a auſſi un Camée, qui repréſente deux têtes, celle d'un homme & celle d'une femme, poſées en regard. Ce monument eſt fort mal gravé dans le ſupplément de l'Antiquité expliquée par Dom Bernard de Montfaucon. M. Mariette, dans ſa Dactyliographie, nous apprend une anecdote ſur cette pierre. Dans les ſiecles d'ignorance, on s'étoit imaginé que c'étoit la bague de mariage, que Saint Joſeph donna à la Sainte Vierge. Elle fut honorée ſur ce pied-là pendant plus de ſix cens ans dans un monaſtère, juſqu'à ce que quelqu'un eût fait appercevoir, entre les deux têtes, certains caractères, qui ôtoient à cette pierre la dignité de Relique. La bague fut miſe dans le cabinet de Saint Germain-des-Prez. Les traits en ſont un peu effacés par le tems, & par cette longue ſuite de baiſers, qu'une pieuſe ſimplicité y a imprimés. Mais, quoique cette belle gravure ait perdu la plus grande partie de ces touches fines & légeres, qui donnent l'ame à un ouvrage, & qui en ſont le principal attrait, on y retrouve cependant encore tant de préciſion dans les contours, tant de grandeur dans la diſtribution des maſſes & un ſentiment ſi exquis, qu'après l'avoir examiné avec les yeux les plus ſévères, on eſt obligé d'avouer que ce rare Camée va de pair avec ce que les plus habiles graveurs de la Grece ont fait de plus accompli.

Dom Bernard de Montfaucon a cru y voir les portraits de Germanicus & d'Agrippine, & il ne s'eſt pas trompé ſur ce point. Mais, l'Inſcription,

ΑΛΦΗΟΕ
ΣΥΝ
ΑΡΕΘΩΝΙ

qu'on lit entre les deux têtes, l'a

Digitized by Google

jetté dans l'erreur. Il s'eſt imaginé qu'il y avoit faute de la part du graveur, qui auroit dû mettre ΑΛΦΕΙΟΣ ΣΥΝ ΑΡΕΘΟΥΣΗ; que les Athéniens avoient offert cette bague à Germanicus, lorſqu'il paſſa par leur ville pour ſe rendre en Orient; & que voulant le flatter, ils l'avoient fait repréſenter, ainſi qu'Agrippine ſon épouſe, ſous l'image de deux divinités célebres par leur union & leur tendre attachement, Alphée & Aréthuſe.

M. Mariette, ſans avoir vu la pierre gravée, mais éclairé par la raiſon, & guidé par le goût & par l'uſage de l'art, avoit réfuté ſolidement l'opinion de Dom Bernard de Montfaucon. » Il y a tout lieu » de craindre, dit-il, que la con» jecture de Dom Bernard de » Montfaucon ne ſoit mal fon» dée, d'autant plus que n'y ayant » aucune faute de Grammaire » dans cette Inſcription, qui fait » un ſens complet, il ne paroît » nulle néceſſité de faire des cor» rections. Il eſt plus probable » que les noms, tels qu'ils ſont » écrits, ſont ceux de deux gra» veurs, qui auront tous deux » mis la main à cette gravure, » ou en y travaillant conjointe» ment, comme ſemble l'indi» quer l'Inſcription qui eſt ſingu» liere, ou bien en achevant ce » que l'autre avoit laiſſé imparfait. » En admettant, continue-t-il, la » ſuppoſition de Dom Bernard » de Montfaucon, il faudroit, » pour que la fiction fût remplie, » que les portraits fuſſent parfai» tement accompagnés des attri» buts convenables aux caractè» res des deux divinités, & c'eſt » ce qu'on ne voit point. La Prin» ceſſe, rapportée ſous la figure » d'Aréthuſe, devroit avoir des » roſeaux dans ſa coëffure, ainſi » que cette nymphe en a dans la » ſienne ſur les médailles de Sy» racuſe en Sicile. C'eſt une regle » de laquelle les Anciens ne ſe ſont » jamais départis. «

La gravure exacte de ce beau Camée, donnée par M. le comte de Caylus, juſtifie ces réflexions. Cet illuſtre Antiquaire en ſentoit déjà toute la juſteſſe, lorſqu'un autre Camée, qui ſe rencontra ſous ſes yeux, confirma en même tems la conjecture de Dom Bernard de Montfaucon ſur le nom des perſonnes repréſentées, & celle de M. Mariette ſur l'Inſcription. Dans le beau recueil de Camées de M. d'Azincour, eſt une tête gravée ſur une agathe onyce de la plus belle conſervation. La comparaiſon de cette tête avec les médailles, & le jugement des plus habiles Antiquaires, que M. le comte de Caylus a conſultés, l'ont convaincu que c'eſt celle de Caius, fils de Germanicus & d'Agrippine. Cette tête eſt ſeule & accompagnée de la même Inſcription.

ΑΛΦΗΟC
CΥΝ
ΑΡΕΘΩΝΙ

Ces deux noms ne doivent donc pas s'appliquer aux deux têtes du Camée du cabinet de S. Germain-des-Prez. Ce ne ſont que les noms des deux graveurs; & la critique

Digitized by Google

de M. Mariette devient de la dernière évidence. La conjecture de Dom Bernard de Montfaucon sur le nom des deux personnes, en est aussi mieux constatée. Il est naturel que les mêmes graveurs aient été employés à représenter le fils, après avoir gravé le portrait du pere & de la mere. Il est à remarquer que sur l'une & l'autre pierre les noms des graveurs ne suivent pas la disposition ordinaire. Sur presque toutes les autres pierres, ils sont gravés sur une ligne parallele à la hauteur des têtes ou des autres objets, qu'ils accompagnent. Mais, ce point ne fait pas une difficulté. Il en pourroit naître une de l'association de deux graveurs pour un travail d'aussi peu d'étendue que celui d'un Camée, sur tout celui de Caius, qui ne représente qu'une seule tête. M. le comte de Caylus prévient cette objection. Il rappelle ce qu'il a observé ailleurs au sujet de la facilité avec laquelle les artistes se réunissoient pour travailler des ouvrages de marbre. Il est vrai que cette réunion est plus facile à concevoir pour un groupe, dans lequel chacun des sculpteurs peut faire choix d'une figure qu'il travaille séparément. Mais, les graveurs en pierres étoient vraisemblablement dans la Grece, à l'égard des sculpteurs, ce que nos miniaturistes sont par rapport aux peintres. En conséquence, il est à présumer que le plus souvent occupés à copier ces grands artistes, ils les imitoient dans leurs pratiques.

CAMÉLÉON, *Camæleon*, petit animal du genre des animaux à quatre pieds, qui font des œufs, comme le crocodile & le lézard, avec lesquels il a beaucoup de ressemblance.

I. On rapporte plusieurs superstitions des Anciens touchant le Caméléon. Ils ont dit que sa langue, lui ayant été arrachée pendant qu'il étoit en vie, servoit à faire gagner le procès de celui qui la portoit; qu'on faisoit tonner & pleuvoir, si on brûloit sa tête & son gosier avec du bois de chêne, ou si on rôtissoit son foie sur une tuile rouge; que si on lui arrachoit l'œil droit étant en vie, cet œil mis en lait de chevre ôtoit les taies; que sa langue, liée sur une femme enceinte, la faisoit accoucher sans danger; que sa mâchoire droite ôtoit toute peur & frayeur, étant portée sur soi; & que sa queue arrêtoit des rivières; ce qui montre que les anciens Naturalistes ont dit des choses aussi fabuleuses que les Poëtes. Pline assure que Démocrite avoit fait un livre entier de ces superstitions; & Solin dit qu'il y a une telle antipathie entre le corbeau & le Caméléon, que celui-là meurt incontinent après qu'il a mangé de sa chair; ce qui est faux. Quelques Modernes prétendent que le Caméléon, pour éviter les serpens, monte sur des arbres, & que de-là il les épie pour les faire mourir par sa bave, qu'il laisse tomber sur eux. Pline s'est aussi fort trompé, quand il a avancé qu'il y avoit des Caméléons, qui étoient aussi grands que des crocodiles.

Digitized by Google

II. Le Caméléon eſt fait comme le lézard, ſi ce n'eſt qu'il a la tête plus groſſe & plus large. Il a quatre pieds, à chacun trois doigts; la queue longue avec laquelle il s'attache aux arbres, auſſi-bien qu'avec les pieds. Elle lui ſert à grimper; & lorſqu'il ne peut atteindre de ſes pieds quelque lieu où il veut aller, pourvu qu'il y puiſſe toucher de l'extrêmité de la queue, il y monte facilement. Il a le mouvement tardif comme la tortue, mais fort grave. Sa queue eſt plate, le muſeau long. Il a le dos aigu, la peau pliſſée & hériſſée comme une ſcie, depuis le cou juſqu'au dernier nœud de la queue, & une forme de crête ſur la tête. Il a la tête ſans cou, comme les poiſſons. Il fait des œufs comme les lézards. Son muſeau eſt en pointe obtuſe. Il a deux petites ouvertures dans la tête, qui lui ſervent de narines. Ses yeux ſont gros & ont plus de cinq lignes de diametre, dont l'iris eſt iſabelle, bordée d'un cercle d'or; & comme il a la tête preſqu'immobile, & qu'il ne peut la tourner qu'avec tout le corps, la nature l'a dédommagé de cette incommodité, en donnant à ſes yeux toutes ſortes de mouvemens; car, il peut non ſeulement regarder de l'un devant lui, & de l'autre derrière, de l'un en haut, & de l'autre en bas; mais, il les remue indépendamment l'un de l'autre avec tous les changemens imaginables.

Sa langue eſt longue de dix lignes, & large de trois, faite de chair blanche, ronde & applatie par le bout, où elle eſt creuſe & ouverte, ſemblable en quelque façon à la trompe d'un éléphant. Il la darde & retire promptement ſur les mouches, qui s'y trouvent attrapées comme ſur de la glu. Il s'en nourrit, & il lui en faut très-peu pour ſe repaître, quoiqu'il rende beaucoup d'excrémens. On dit même qu'il vit long-tems ſans autre nourriture que l'air, dont il ſe remplit au ſoleil, juſqu'à ce qu'il en ſoit enflé. Il n'a point d'oreilles, & ne reçoit ni ne produit aucun ſon. Il a dix-huit côtes, & ſon épine a ſoixante-quatorze vertebres, y compris les cinquante de ſa queue. Il devient quelquefois ſi maigre, qu'on lui compte les côtes, de ſorte que Tertullien l'appelle une peau vivante. Lorſqu'il ſe voit en danger d'être pris, il ouvre la gueule & ſiffle comme une couleuvre. Geſner & Aldrovandi diſent qu'il ſe défend du ſerpent, par un fétu qu'il tient dans ſa gueule.

Le Caméléon habite dans les rochers. Ce qu'il a de plus merveilleux, c'eſt le changement de couleur, qu'il éprouve à l'approche de certains objets. Il eſt ordinairement verd, tirant ſur le brun vers les deux épaules, & d'un verd jaune ſous le ventre, avec des taches quelquefois rouges quelquefois blanches. Sa couleur verte ſe change ſouvent en un brun foncé, ſans qu'il reſte rien de la première couleur. Les taches blanches diſparoiſſent auſſi quelquefois, ou changent ſeulement en une couleur plus obſcure, qui tire ſur le violet; & cela arrive ordinairement lorſqu'il eſt

Digitized by Google

épouvanté. Quand il dort ſous une couverture blanche, il devient blanc, mais jamais ni rouge ni bleu. Il devient auſſi verd, brun ou noir, ſi on le couvre de ces couleurs. Telles ſont au moins les relations ordinaires, qu'on a données de ce phénomene. Mais, il paroît exagéré; & avant que d'en entreprendre l'explication, il faudroit bien conſtater le fait. Le P. Feuillée Minime, par exemple, prétend dans ſon journal d'obſervations phyſiques, mathématiques & botaniques, que le changement de couleur de cet animal vient des divers points de vue dont on le regarde; ce qui n'eſt point auſſi merveilleux que ce qu'en avoient publié les Anciens. M. Souchu de Rennefort aſſure, dans ſon hiſtoire des Indes orientales, que les Caméléons prennent par les yeux les couleurs des objets ſur leſquels ils s'arrêtent. Un autre Auteur avance qu'il n'eſt pas vrai que le Caméléon change de couleur, ſuivant les choſes ſur leſquelles il ſe trouve; mais, ce changement arrive, ſelon lui, ſuivant les différentes qualités de l'air froid ou chaud, qui l'environne. Mademoiſelle de Scudéry, dans une relation qu'elle a publiée de deux Caméléons, qui lui furent apportés d'Afrique, aſſure qu'elle les conſerva dix mois, & que pendant ce tems-là ils ne prirent rien du tout. On les mettoit au ſoleil, & à l'air qui paroiſſoit être leur unique aliment. Ils changeoient ſouvent de couleur, ſans prendre celle des choſes ſur quoi on les mettoit. On remarquoit ſeulement, quand ils étoient variés, que la couleur ſur laquelle ils étoient, ſe mêloit avec les autres, qui, par leurs fréquens changemens, faiſoient un effet agréable. Toutes ces diverſités demanderoient un examen plus circonſpect, qui épargnât la peine de chercher des explications pour ce qui n'exiſte peut-être point. Cependant, l'on en a propoſé pluſieurs. Les uns diſent que ce changement de couleurs ſe fait par ſuffuſion; les autres, par réflexion; d'autres, par la diſpoſition des particules qui compoſent ſa peau. Elle eſt tranſparante, dit le P. Regnault, & renferme une humeur tranſparente, qui renvoye les rayons colorés, à peu près comme une lame mince de corne ou de verre.

Le Caméléon a les jambes plus longues que le crocodile & le lézard. Cependant, il ne marche aiſément que ſur les arbres. On a obſervé des Caméléons vivans, qui avoient été apportés d'Égypte. Le plus grand avoit la tête de la longueur d'un pouce & dix lignes. Il avoit quatre pouces & demi depuis la tête juſqu'au commencement de la queue. Les pieds avoient chacun deux pouces & demi de long, & la queue étoit de cinq pouces. La groſſeur du corps ſe trouve différente en différens tems. Il avoit quelquefois deux pouces depuis le dos juſqu'au-deſſous du ventre; d'autres fois, il n'avoit guere plus d'un pouce, parce que le corps de l'animal ſe contractoit & ſe dilatoit. Ces mouvemens étoient non

Digitized by Google

ſeulement dans le thorax & le ventre, mais encore dans les bras, les jambes & la queue. Ils ne ſuivoient pas ceux de la reſpiration; car, ils étoient irréguliers, comme dans les tortues, les grenouilles & les lézards. On a vu des Caméléons reſter enflés pendant plus de deux heures, & demeurer déſenflés pendant un plus long-tems. Dans cet état, ils paroiſſoient ſi maigres, qu'on eût cru qu'ils n'avoient que la peau appliquée ſur leurs ſquelettes. On ne peut attribuer ces ſortes de contractions & de dilatations, qu'à l'air que reſpire l'animal; mais, on ne ſçait pas comment il peut ſe répandre dans tout le corps, entre la peau & les muſcles. Car, il y a toute apparence que l'air forme l'enflure comme dans la grenouille.

Quoique le Caméléon, qui a été obſervé, parût fort maigre, lorſqu'il étoit déſenflé, on ne pouvoit pas cependant ſentir le battement du cœur. La peau étoit froide au toucher, inégale, relevée par de petites boſſes, & cependant aſſez douce, parce que les grains étoient polis. Ceux, qui couvroient les bras, les jambes, le ventre & la queue, avoient la groſſeur de la tête d'une épingle. Ceux, qui ſe trouvoient ſur les épaules & ſur la tête, étoient un peu plus gros & de figure ovale. Il y en avoit ſous la gorge de plus élevés & de pointus. Ils étoient rangés en forme de chapelet, depuis la levre inférieure juſqu'à la poitrine. Les grains du dos & de la tête étoient raſſemblés au nombre de deux, trois, quatre, cinq, ſix & ſept. Les intervalles, qui ſe trouvoient entre ces petits amas, étoient parſemés de grains preſqu'imperceptibles. Lorſque le Caméléon avoit été à l'ombre & en repos depuis long-tems, la couleur de tous les grains de ſa peau étoit d'un gris bleuâtre, excepté le deſſous des pattes, qui étoit d'un blanc un peu jaunâtre; & les intervalles entre les amas de grains du dos & de la tête étoient d'un rouge pâle & jaunâtre, de même que le fond de la peau.

La couleur griſe du Caméléon changeoit, lorſqu'il étoit expoſé au ſoleil. Tous les endroits, qui en étoient éclairés, prenoient, au lieu de leur gris bleuâtre, un gris plus brun & tirant ſur le minime. Le Le reſte de la peau changeoit ſon gris en pluſieurs couleurs éclatantes, qui formoient des taches de la grandeur de la moitié du doigt. Quelques-unes deſcendoient depuis la crête de l'épine juſqu'à la moitié du dos. Il y en avoit d'autres ſur les côtes, ſur les bras & ſur la queue. Leur couleur étoit iſabelle par le mêlange d'un jaune pâle, dont les grains ſe coloroient, & d'un rouge clair, qui étoit la couleur du fond de la peau entre les grains. Le reſte de cette peau, qui n'étoit pas expoſée au ſoleil, & qui étoit demeurée d'un gris plus pâle qu'à l'ordinaire, reſſembloit aux draps mêlés de laines de pluſieurs couleurs. Car, on voyoit quelques-uns des grains d'un gris un peu verdâtre, d'autres d'un gris minime, d'autres d'un gris bleuâtre, qu'ils ont d'ordi-

Digitized by Google

naire ; le fond demeuroit rouge comme auparavant. Lorſque le Caméléon ne fut plus expoſé au ſoleil, la premiere couleur griſe revint peu à peu ſur tout le corps, excepté le deſſous des pieds, qui conſerva ſa première couleur, avec quelque teinte de brun de plus. Lorſqu'on le toucha, il parut incontinent ſur les épaules & ſur les jambes de devant, pluſieurs taches fort noires de la grandeur de l'ongle. Quelquefois il devenoit tout marqueté de taches brunes, qui tiroient ſur le verd. Après avoir été enveloppé dans un linge pendant deux ou trois minutes, il devint blanchâtre, ou plutôt d'une couleur griſe fort pâle, qu'il perdit inſenſiblement quelque-tems après. Cette expérience ne réuſſit qu'une ſeule fois, quoiqu'elle fût répétée pluſieurs fois en différens jours. On la tenta auſſi ſur d'autres couleurs ; mais, l'animal ne les prit pas. On pourroit croire qu'il ne pâlit dans le linge blanc, que parce qu'il s'y trouva dans l'obſcurité, & parce que le linge étoit froid de même que l'air, qui ſe trouva plus froid le jour de cette expérience, qu'il ne le fut les autres jours où on la répéta.

La tête de ce Caméléon étoit aſſez ſemblable à celle d'un poiſſon, parce qu'il avoit le cou fort court & recouvert par les côtes de deux avances cartilagineuſes aſſez reſſemblantes aux ouïes des poiſſons. Il y avoit ſur le ſommet de la tête une crête élevée & droite, deux autres au-deſſus des yeux contournées comme un S couchée, & entre ces trois crêtes deux cavités le long du deſſus de la tête. Le muſeau formoit une pointe obtuſe ; & la mâchoire de deſſous étoit plus avancée, que celle de deſſus. On voyoit ſur le bout du muſeau, un trou de chaque côté pour les narines ; & il y a apparence que ces trous ſervoient auſſi pour l'ouie. Les mâchoires étoient garnies de dents, ou plutôt c'étoit un os dentelé, qui n'a paru ſervir à aucune maſtication, parce que l'animal avaloit les mouches & les autres inſectes qu'il prenoit ſans les mâcher. La bouche étoit fendue de deux lignes au de-là de l'ouverture des mâchoires ; & cette continuation de fente deſcendoit obliquement en bas. Le thorax étoit fort étendu en comparaiſon du ventre. Les quatre pieds étoient pareils, ou s'il y avoit quelque différence, c'eſt que ceux de devant étoient pliés en arrière, & ceux de derrière en-devant ; de ſorte qu'on pourroit dire que c'étoient quatre bras, qui avoient leur coude en-dedans, y ayant dans chacun l'os du bras & les os de l'avant-bras. Les quatre pattes étoient compoſées chacune de cinq doigts, & reſſembloient plutôt à des mains qu'à des pieds. Elles étoient néanmoins auſſi larges l'une que l'autre, les doigts, qui étoient deux à deux, étant plus gros que ceux qui étoient trois à trois. Ces doigts étoient enfermés enſemble ſous une même peau, comme dans une mitaine, & n'étoient point ſéparés l'un de l'autre ; mais, ils paroiſſoient ſeule-

Digitized by Google

ment à travers la peau. La disposition de ces pattes étoit différente, en ce que celles de devant avoient deux doigts en dehors & trois en dedans. Celles de derrière, au contraire, en avoient trois en dehors & deux en dedans.

Avec ces pattes, il empoignoit les petites branches des arbres, de même que le perroquet, qui, pour se percher, partage ses doigts autrement que la plûpart des autres oiseaux, qui en mettent toujours trois devant & un derrière; au lieu que le perroquet en met deux derrière & autant devant. Les ongles étoient un peu crochus, fort pointus, & d'un jaune pâle, & ils ne sortoient que de la moitié hors de la peau. L'autre moitié étoit cachée & enfermée dessous. Ils avoient en tout deux lignes & demie de long. Le Caméléon marchoit plus lentement qu'une tortue, quoique ses jambes fussent plus longues & moins embarrassées. On a cru que les animaux de cette espèce pourroient aller plus vîte, & on a soupçonné que c'est la timidité, qui les arrête.

La queue de celui qui a été observé, ressembloit assez à une vipere ou à la queue d'un grand rat, lorsqu'elle étoit gonflée. Autrement, elle prenoit la forme des vertebres sur lesquelles la peau est appliquée. Lorsque l'animal étoit sur des arbres, il entortilloit sa queue au tour des branches, & lorsqu'il marchoit, il la tenoit parallele au plan sur lequel il étoit posé; & il ne la laissoit traîner par terre que rarement. On l'a vu prendre des mouches & autres insectes avec sa longue langue. On a trouvé ces mêmes mouches & des vers dans l'estomac & les intestins. Il est vrai qu'il les rendoit presqu'aussi entiers qu'il les avoit pris. Mais, on sçait que cela arrive à d'autres animaux, qui n'ont jamais été soupçonnés de vivre d'air comme le Caméléon; préjugé, qui n'est pas mieux fondé que celui, qui a rapport au changement de couleurs, qu'on a dit lui arriver par l'attouchement des différentes choses, dont il approche.

On ne sçait pourquoi les Grecs ont donné à une bête aussi vile & aussi laide, d'aussi beaux noms que ceux de petit lion ou de chameau-lion. On a soupçonné que c'étoit parce qu'elle a une crête sur la tête comme le lion; mais, cette crête ne paroît à la tête du lion, qu'après que les muscles des tempes ont été enlevés. On a aussi prétendu que c'est parce que le Caméléon prend les mouches, comme le lion chasse & dévore les autres animaux, qu'il a été comparé au lion, de même que le *Formicaleo*.

(*a*) III. Moïse défend aux Hébreux l'usage de la chair du Caméléon, comme d'un animal impur. Nous doutons, dit Dom Calmet, que le terme Hébreu, que l'Auteur de la Vulgate a traduit par Caméléon, signifie un Camé-

(*a*) Levit. c. 11. v. 30.

Digitized by Google

léon. Bochart, ajoûte-t-il, qui a fort étudié la matière, qui regarde les animaux de l'Écriture, croit que l'Hébreu *hacoah* veut dire une espèce de lézard très-vigoureux, qui se trouve dans l'Arabie, & qui attaque les serpens dans leur repaire, les en chasse & les tue. Les Arabes le nomment Alvarlo.

CAMELLE, *Camella.* (*a*) C'étoit un vase de bois, dont on se servoit dans les sacrifices. Pollux l'appelle Scamille.

CAMÉLOPARDUS, (*b*) *ou* CAMÉLOPARDALUS, sorte d'animal, dont Moïse permet l'usage aux Hébreux. Cet animal tire son nom de ce qu'il ressemble au chameau par sa taille, & à la panthère par son poil, ayant la peau tachettée de blanc sur un fond roussâtre. On dit qu'il est produit par l'accouplement d'une panthère & d'un chameau, ou plutôt d'un mâle de panthère & d'une femelle de chameau; mais, l'un & l'autre sentiment est également éloigné du vraisemblable. On dit que le Camélopardus a des pieds qui approchent de ceux du bœuf, & le cou long & délié comme celui d'un chameau; qu'il a les deux jambes de devant beaucoup plus hautes & plus longues que celles de derrière, ce qui l'empêche de courir fort long-tems & avec vîtesse; qu'il a deux petites cornes sur la tête; qu'il n'y a que le poil & la peau par où il ressemble à la panthère, n'étant ni farouche ni sauvage, & ne tenant rien du tout de la cruauté de cet animal. D'autres soûtiennent que le Camélopardus est un animal chimérique, qui n'existe plus nulle part.

Il y en a qui traduisent Camélopardus par Giraffe, qui est un animal de l'Inde orientale, au de-là du Gange. Son cou est long & menu, de la longueur d'environ une toise. Il a les oreilles fendues, & les pieds fourchus, la queue ronde, qui ne lui passe pas les jarrets, les jambes hautes plus qu'aucun autre animal; ce qui l'empêche de boire, à moins qu'il n'écarte les jambes. On lui donne deux petites cornes. Mais, Bochart croit que Moïse n'a voulu marquer ni le Giraffe ni le Camélopardus, parce que ces animaux étoient inconnus aux Hébreux, & qu'ils ne se trouvent que dans des païs trop éloignés du leur. Il ajoûte que le chameau étant d'ailleurs un animal déclaré impur par la Loi, il n'y a point d'apparence que le Camélopardus ait été permis. Enfin, il croit que l'Hébreu *famer* veut dire une chevre sauvage. D'autres le traduisent par élan ou chamois.

CAMÉLUS, *Camelus*, (*c*) prince ou chef des Séquanois, l'an 43 avant J. C. Cette année, Décimus Junius Brutus, après avoir erré en différens endroits, ayant été pris par des voleurs, fut mené à Camélus. Ce Prince le reçut d'abord gracieusement & avec toutes les démonstrations extérieures de respect; mais, il fit avertir

(*a*) Rosin. de Antiq. Roman. p. 415.
(*b*) Deuteron. c. 14. v. 5.
(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VIII. pag. 186.

Digitized by Google

sous main M. Antoine, qui envoya un officier nommé Furius, accompagné de quelques cavaliers, avec ordre de lui apporter la tête du fugitif.

CAMÈRE, *Camere*, petit champ d'Italie, situé près de la rivière de Crathis, qui couloit dans la Calabre. Ovide parle & du champ & de la rivière dans ses Fastes :

Est prope piscosos lapidosi Crathidis amnes
Parvus ager ; Cameren incola turba vocat.

On voit par ce qui suit & ce qui précede, que ce lieu étoit sur le bord de la mer, & près de l'embouchure du Crathis.

CAMÉRIE, *Camerium*, ou *Cameria*, Καμερία, (*a*) ville d'Italie dans le Latium auprès de Rome. C'étoit une colonie des citoyens de la ville d'Albe, fondée long-tems avant la ville de Rome, selon Étienne de Byzance & Denys d'Halicarnasse.

Ce dernier nous apprend, ainsi que Plutarque, que Romulus entreprit la guerre contre les Caméries, parce qu'ils avoient maltraité la colonie Romaine, qu'on avoit établie chez eux, dans le tems que Rome étoit accablée par le fléau de la peste. Les Caméries, devenus plus fiers par le malheur des Romains, & s'imaginant que toute la nation seroit entiérement détruite par un si terrible fléau, avoient égorgé une partie de la colonie & chassé le reste. Mais ; Romulus sortit contr'eux, les battit, leur tua six mille hommes sur la place, prit leur ville, transporta à Rome la moitié de ceux, qui étoient échappés du combat, & ajoûta à l'autre moitié deux fois autant de citoyens Romains, qu'il établit dans la ville le premier d'Août ; tant le nombre de ses citoyens s'étoit augmenté depuis seize ans que Rome étoit bâtie. Parmi les dépouilles, qu'il emporta de Camérie, il y eut un char de cuivre à quatre chevaux, qu'il consacra dans le temple de Vulcain, après y avoir ajoûté sa statue, que la Victoire couronnoit. Ce dernier récit est de Plutarque. Dénys d'Halicarnasse dit qu'il y ajoûta sa statue avec une inscription Grecque, où étoient contenues toutes ses actions ; mais, il ne dit rien de la victoire, & je doute encore plus de l'Inscription. Car, selon la remarque de M. Dacier, on ne commença à mettre des Inscriptions aux statues que long-tems après Romulus. On ne marqua même d'abord que le nom ou la dignité de ceux, à qui on les élevoit ; & je ne crois pas que pendant plus de six cens ans on ait vu à Rome aucune statue avec de ces longues & fastueuses Inscriptions, que la vanité inventa depuis.

CAMÉRIENS, *Camerii*, Καμέριοι, nom des habitans de la ville de Camérie. *Voyez* Camérie.

(*a*) Dionys. Halicarn. L. II. c. 13. Plut. Tom. I. p. 32, 33. Plin. T. I. p. 157. Tit. Liv. L. I. c. 38.

Digitized by Google

CAMÉRINE, *Camerina*, la même que Camarine, ville de Sicile. *Voyez* Camarine.

CAMÉRINE, *Camerinum*, (*a*) ville d'Italie, au païs des Ombres, vers le mont Apennin.

Les géographes Grecs, comme Strabon & Ptolémée, qui en font mention, liſent Camarine; mais, les géographes Latins écrivent tous conſtamment la ſeconde ſyllabe de ce mot par un *e*. Ortélius confond mal à propos cette ville avec la Camérie, dont parle Pline, & qui étoit dans le Latium. & non pas dans l'Ombrie où étoit Camérine. Cette dernière eſt déſignée dans Pline, par le nom de ſes habitans, qu'il nomme Camertes. Cicéron parle auſſi d'eux ſous le même nom dans ſon oraiſon pour Corn. Balbus. C'étoit un peuple célebre par ſa valeur martiale, & par ſon application aux travaux de la campagne, au rapport de Silius Italicus, qui s'exprime ainſi:

. . . . . *His populi fortes, Amerinus & armis*
Vel raſtris laudande Camers.

Cicéron dans ſon oraiſon pour Sylla, nomme le territoire de Camérine *Camers ager*. Ce territoire étoit auſſi nommé *ager Camerinus*, comme on le voit dans le livre de Frontin. C'eſt auſſi de ce même territoire, qu'il faut entendre ces paroles d'une lettre du grand Pompée à Domitius, qui ſe trouve dans le Recueil des lettres de Cicéron à Atticus, après la douzième du huitième Livre: *Cohortes quæ ex Piceno & Camerino venerunt*. Mais, celles-ci, qui ſont de Céſar: *In iis Camerino fugientem Ulcillem hirum cum VI cohortibus, quas ibi in præſidio habuerat, excipit*, peuvent bien s'entendre de la ville, & non pas du territoire.

Les Notices épiſcopales ne s'accordent pas. Quelques-unes placent le ſiege de Camérine dans l'Ombrie. Il y en a une de 1225 ſous Céleſtin III, qui le met au duché de Spolete, qui eſt la même choſe que l'Ombrie. Une autre Notice, plus récente de quelques ſiecles, ne le place point dans le duché de Spolete, auquel elle ne donne que ſept évêchés, au lieu de dix que l'autre Notice lui en attribue; mais, elle met ce ſiege dans la Marche d'Ancone. On peut juger par-là, que les bornes de ces provinces furent changées dans l'eſpace de tems, qui s'écoula entre ces deux Notices. La Marche d'Ancone, qui n'a que huit évêchés dans la Notice antérieure, en a quatorze dans la ſeconde. M. Baillet & le P. Charles de S. Paul, qui mettent Camérine dans l'Ombrie, ſe ſont réglés ſur l'ancienne diviſion.

L'évêché de Camérine eſt ancien. Probus, évêque de cette ville, fut un des Peres du troiſième Concile de Rome ſous Symmaque. Il aſſiſta auſſi au quatriè-

(*a*) Strab. pag. 227. Ptolem. L. III. c. 1. Cæſ. de Bell. Civil. L. I. p. 452. Plin. L. I. p. 157, 171.

Digitized by Google

me, dans lequel on lit *Carmeianenſis*, au lieu de *Camerinenſis*. Holſténius obſerve que dans un des manuſcrits du Vatican on trouve *Cameritanus*. Cet évêché ne releve que du Saint Siege. La ville a eu autrefois des Ducs ſouverains de la maiſon de Vérano. La ligne s'en étant éteinte faute de poſtérité maſculine, ce petit état fut réuni à celui de l'Egliſe ſous Paul III, qui en inveſtit d'abord Pierre-Louis Farneſe. Mais, ce Prince s'en déſiſta moyennant l'inveſtiture de Parme & de Plaiſance, que ſon illuſtre famille poſſede encore aujourd'hui.

C'eſt actuellement Camérino, que le P. Hardouin met dans la Marche d'Ancone, auſſi-bien que M. Baudrand. Les Cartes de Magin y placent auſſi Camarono, qui eſt la même choſe.

CAMÉRINUS, *Camerinus*. *Voyez* Sulpicius.

CAMÉRIUM, *Camerium*, autrement CAMÉRIE. *Voyez* Camérie.

CAMÉRIUS, *Camerius*, (*a*) ſurnommé Creſcens, Archigalle, ou chef des Galles. Les Archigalles étoient des perſonnes de conſidération. Auſſi liſons-nous dans Gruter, que Camérius Creſcens avoit ſous lui une troupe d'Affranchis & d'Affranchies.

CAMERS, *Camers*. *Voyez* Cluſium.

CAMERTE, *Camerta*, (*b*) Καμέρτη, ville d'Italie. On la voyoit à droite, en allant d'Otricoli à Rimini, ſelon Strabon. Comme ce Géographe parle auſſi de Camérine dans la même page, on ne peut pas dire que ce ſoit la même ville. Ortélius s'eſt trompé, lorſqu'il a cru que c'étoit la même ville que la Camarie d'Étienne de Byzance, & que ſes habitans ſont les Camertes de Pline. Sa première opinion eſt une erreur évidente. Quant à la dernière, ce n'eſt pas celle de Cellarius, ni du P. Hardouin. Ils expliquent les Camertes de Pline, par les habitans de Camérine, quoique la Camerte de Strabon ne leur fût pas inconnue.

CAMERTE, *Camertes*, (*c*) fils de Volſcens, prince Auſonien, fut un des capitaines de l'armée de Turnus. Virgile le peint en peu de mots, en diſant que c'étoit un guerrier illuſtre par ſa haute naiſſance, par les grands exploits de ſon pere, & par ſa propre valeur.

CAMERTES, *Camertes*, (*d*) peuples d'Italie, qui faiſoient partie de ceux qu'on appelloit Ombres. C'eſt pour cela que Tite-Live les appelle *Camertes Umbri*. L'an de Rome 444, les Romains n'avoient pas encore pénétré juſqu'aux Camertes. Mais, on dit que cette même année, C. Claudius étant entré dans leur païs, oſa ſe dire Romain; qu'ayant été intro-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 15.

(*b*) Strab. p. 227. Plin. Tom. I. pag. 371.

(*c*) Virg. Æneid. L. X. v. 562. *& ſeq.* L. XII. v. 224. *& ſeq.*

(*d*) Tit. Liv. L. IX. c. 36. L. XXVIII. c. 45. Plin. Tom. I. p. 171. Plut. T. I. pag. 421.

Digitized by Google

duit dans le Sénat de ce peuple, il y proposa, au nom du Consul, un traité d'alliance & d'amitié entre les deux nations ; & qu'ensuite ayant été reçu comme hôte avec beaucoup de bienveillance, il fut chargé d'assurer son général, que les Camertes fourniroient à son armée des vivres pour trente jours, & qu'ils auroient soin de les tenir prêts sur sa route, en cas qu'il entrât dans le païs ; & que leur jeunesse se tiendroit sous les armes, pour obéir aux ordres, que le Consul voudroit lui donner.

Ces peuples se sont toujours distingués depuis par leur attachement pour les Romains. Environ cent ans après l'époque, dont nous venons de parler, ils fournirent six cens hommes tout armés à Scipion, lorsque ce fameux général se préparoit à passer en Afrique.

On dit que C. Marius ayant donné le droit de bourgeoisie tout à la fois à mille Camertes, qui avoient parfaitement bien servi dans une guerre, quelques-uns voulurent s'en plaindre, parce que cela paroissoit contraire à la loi. C. Marius leur dit que le bruit des armes l'avoit empêché d'ouir la loi ; ce qui a fait dire avec raison, que parmi les armes, les loix se taisent ; *inter arma silent leges.* Quand les guerres ne feroient que ce mal, elles devroient être abhorrées.

Pline fait mention des Camertes, qui sont appellés Camérines dans Plutarque, sans doute du nom de leur ville, qui se nommoit Camérine. *Voyez* Camérine.

CAMESTRÈS, terme de logique. C'est le nom, que l'on donne au second mode de la seconde figure du syllogisme. Un syllogisme en Camestrès est un syllogisme, dont la première proposition est universelle affirmative ; la seconde, universelle négative ; & la conclusion, universelle négative, selon cette regle : *Asserit* a, *negat* e, *verùm generaliter ambæ.* Tout homme sage est modéré dans ses plaisirs. Nul débauché n'est modéré dans ses plaisirs. Donc nul débauché n'est homme sage.

CAMICUS, *Camicus*, Κάμικος, fleuve de Sicile. M. de l'Isle croit que c'est le même que le Halycus ; mais, Cellarius les distingue. Quoi qu'il en soit, on l'appelle aujourd'hui Fiume di Platani.

CAMICUS, *Camicus*, (*a*) Κάμικος, ville de Sicile, située sur une montagne près du fleuve de même nom, dans la partie méridionale de l'isle. Il y en a qui écrivent le nom de cette ville en pluriel, *Camici*, Κάμικοι.

C'étoit le lieu de la résidence du roi Cocalus. On dit que Minos y fut tué en ambuscade, & que les Grecs ne daignerent pas venger sa mort. C'est le reproche, que la Pythie fit un jour aux Crétois, qui

(*a*) Strab. pag. 273. Herod. L. VII. c. 169, 170. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 186.

Digitized by Google

étoient allés la consulter. Hérodote, de qui nous apprenons ces circonstances, ajoûte que de son tems la ville d'Amicus étoit occupée par les Acragantins. Mais, du tems de Strabon, cette ville étoit ruinée.

M. de l'Isle, dans sa Carte de l'ancienne Sicile, place Camicus sur une montagne; & dans sa Carte de la Sicile moderne, il met au même lieu Platanella ruinée. Quelques Géographes modernes prétendent que c'est aujourd'hui Siculiano.

CAMILE, *Camilus*, (*a*) fils de Cabire & de Vulcain, selon Acusilaüs Argien, fut pere des trois Cabires & des nymphes Cabirides.

CAMILIA, *Camilia*, l'une des tribus Romaines. *Voyez* Tribus.

CAMILLE, *Camilla*, (*b*) fille de Métabe, roi des Volsques, regna sur ces mêmes peuples. Son pere lui avoit donné le nom de Camille, en retranchant une lettre de celui de Casmille sa mere.

Métabe, haï de ses sujets à cause de sa tyrannie, fut obligé de prendre la fuite. Ce malheureux Prince, tenant sa fille entre ses bras, traversoit les montagnes & les forêts, poursuivi par les Volsque armés, qui vouloient lui ôter la vie. Il arriva sur les bords du fleuve Amasène, alors enflé par les pluies, qui avoient fait déborder ses eaux. Pressé de toutes parts, il eût traversé le fleuve à la nage, sans son précieux fardeau, objet de sa crainte. Après avoir délibéré, voici l'expédient qu'il choisit avec peine. Le bras vigoureux de ce guerrier étoit armé d'une longue javeline, formée d'un bois noueux, durci au feu. Il fait un berceau de liege, où il met sa fille; & avec des écorces d'arbre, il attache ce berceau au milieu de la javeline. » Déesse des forêts s'é-» crie-t-il alors, je te consacre ma » fille, qui déjà tient tes armes, » & qui t'implore en fuiant la » poursuite de l'ennemi. Accep-» te, ô Déesse, le don, qu'un » pere te fait de sa fille, qu'il con-» fie au périlleux espace des airs.« A ces mots, après avoir balancé sa javeline, il la lance avec une force, qui fait retentir l'onde du bruit de son vol, & qui, dans un instant porte l'infortunée Camille d'une rive à l'autre. Voyant alors l'ennemi approcher, il se jette à la nage. Arrivé à l'autre bord, il arrache la javeline de la terre où elle étoit plantée. C'est ainsi qu'il sauva sa fille. C'est dommage que ce récit ne soit qu'une fiction poëtique.

Cependant, le féroce Métabe ne fut reçu dans aucune ville, ni dans aucune maison. Ce Prince farouche auroit refusé lui-même l'hospitalité, qu'on lui eût offerte. Il passa comme un berger, le reste de ses jours sur des montagnes désertes, ou dans l'affreuse solitude des bois. Là il nourrissoit sa fil-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 300.

(*b*) Virg. Æneid. L. VII. v. 803. & *seq.* L. XI. v. 432. & *seq.*

Digitized by Google

le, en preſſant la mammelle d'une cavale, dont il faiſoit couler le lait dans ſa bouche. A peine ſes pieds formoient leurs premiers pas, qu'il lui mit un dard à la main, & chargea ſes foibles épaules d'un arc & d'un carquois. Au lieu d'une treſſe d'or, au lieu d'une longue robe flottante, elle n'avoit pour tout habillement qu'une peau de tigre, qui lui couvroit tout le corps. Déjà elle lançoit, dans cet âge tendre, de petits javelots. Déjà elle ſçavoit ſe ſervir de la fronde, & la tournant avec adreſſe au-deſſus de ſa tête, frapper les cygnes & les grues. Étant devenue plus grande, les Dames Tyrrhéniennes, qui entendirent parler d'elle, ſouhaiterent qu'elle fût l'épouſe de leur fils. Mais, Camille, vouée à la virginité, aux armes & à tous les exercices de Diane, fut inſenſible aux douceurs de l'hymen.

Camille, dans la ſuite, marcha au ſecours de Turnus contre les Troyens. Au milieu des morts & des bleſſés, comme une autre Amazone, ayant une mammelle nue, tantôt elle lançoit coup ſur coup avec la main des javelots plians, tantôt prenoit ſa hache, & ſans ſe laſſer la manioit avec fureur. Ses épaules agitées faiſoient retentir l'air du bruit de ſon arc & de ſon carquois. Si quelquefois elle étoit obligée de fuir, elle combattoit en fuiant, & décochoit ſes fleches meurtrières ſur ceux qui la pourſuivoient. Trois jeunes Italiennes étoient à ſes côtés, Larina, Tulla & Tarpeia, dont la dernière étoit armée d'une hâche d'airain. La reine Camille en avoit fait ſes favorites & ſes compagnes. Elles étoient l'ornement de ſa cour, ſes miniſtres d'État & les chefs de ſes troupes. On les eût priſes pour les célebres Amazones de la Thrace, habitantes des bords du Thermodon, qu'elles faiſoient autrefois retentir du bruit de leurs armes, ſous les ordres de leur reine Hippolyte ou de la belliqueuſe Penthéſilée, qui, montées ſur des chars, conduiſoient, au milieu des hurlemens, leurs bataillons de femmes, armés de boucliers en forme de croiſſant.

Qui pourroit compter, dit Virgile, tous ceux qui expirerent ſous les coups de Camille ? Le premier, qu'elle immola, ce fut Euménius fils de Clytius. Sa lance perça la poitrine de ce guerrier, & lui fit vomir des flots de ſang. Elle marcha enſuite contre Liris & Pagaſe. Tandis que l'un pique ſon cheval abattu, & tire ſa bride pour le relever, près de tomber lui-même, l'autre vient à ſon ſecours, & tâche de le ſoûtenir. Dans ce moment, Camille fond ſur l'un & l'autre, les renverſe & les immole enſemble. Amaſtre, fils d'Hippotas, Térée, Harpalyce, Démophoon & Chromis eurent le même ſort. Elle abattit autant de Phrygiens, qu'elle lança de traits. Ornite, célebre chaſſeur, monté ſur un cheval Apulien, ſe diſtinguoit par une ſingulière armure. Camille l'ayant apperçu, courut ſur lui & le perça de ſon dard. » Téméraire Tyrrhé- » nien, lui dit-elle, en le voyant

Digitized by Google

» abattu à ſes pieds, t'es-tu ima-
» giné être ici dans les forêts à
» la pourſuite des bêtes farou-
» ches ? Le jour eſt venu où le
» bras d'une femme confond tes
» menaces. Cependant, tu pour-
» ras raconter aux manes de tes
» ancêtres la mort, que Camille
» te donne, & t'en glorifier. « Elle attaque en même tems Orſiloque & Butès, deux guerriers, dont la taille énorme effaçoit celle de tous les autres Troyens. Elle perça Butès entre ſa cuiraſſe & ſon caſque, en raſant ſon bouclier, & lui enfonça ſon dard dans la gorge. Pour Orſiloque, elle l'attaqua autrement. Elle parut fuir en tournant au tour de lui. L'un & l'autre formerent un cercle. Elle ſembla pourſuivie par celui même qu'elle pourſuivoit. Mais, elle atteignit bientôt ſon ennemi. En vain, celui-ci lui demanda la vie; Camille, levant le bras, lui déchargea un coup de ſa redoutable hache, lui briſa ſes armes & ſes membres, lui fendit la tête, & couvrit ſon viſage de ſa cervelle fumante.

Le fils d'Aruns, habitant de l'Apennin, ſe trouva ſur ſon paſſage; & à ſon aſpect, il fut ſaiſi d'une ſoudaine frayeur. Voyant qu'il ne pouvoit éviter le combat, ni ſe dérober à la pourſuite de la terrible Reine, il eut recours à la ruſe. Camille, piquée & tranſportée de fureur, met pied à terre, confie ſon cheval à une de ſes compagnes, & pour combattre à armes égales, tire ſon épée, & d'un air intrépide ne ſe couvre que d'un léger bouclier. Mais, le jeune guerrier, s'applaudiſſant de ſa ruſe, tourna auſſi-tôt la bride de ſon cheval, piqua les flancs & prit la fuite. » Fourbe & inſolent » Ligurien, s'écrie Camille, c'eſt » en vain que tu employes ici les » fineſſes de ton païs. Malgré ta » ſupercherie, ton pere, ruſé » comme toi, ne te reverra plus. « A ces mots, auſſi ardente que légere, elle ſe met à courir après le cavalier. Elle l'atteignit en un moment, ſaiſit la bride de ſon cheval, l'attaqua de front & punit ſa perfide audace.

Cependant, Aruns voltigeoit le dard à la main au tour de Camille; & plus ruſé qu'elle, il épioit l'occaſion de la ſurprendre. Il la ſuivit par tout, ſans paroître la vouloir attaquer; ſoit qu'à la tête de ſa cavalerie, elle donnât ſur celle des ennemis; ſoit qu'elle ſe retirât après avoir défait ceux, qu'elle avoit chargés. Aruns ne la perdoit point de vue. Il s'attachoit à ſes pas, & tenoit ſon javelot tout prêt, étudiant le moment favorable de le lancer à coup ſûr. Cependant, Chlorée, conſacré à Cybele & autrefois prêtre de ſon temple, s'offrit par hazard aux yeux de Camille, avec des armes éclatantes. Camille, ſoit pour avoir la gloire de ſuſpendre des armes Troyennes à la porte d'un temple, ſoit pour ſe parer elle-même de ces ſuperbes armes dans les forêts, ne cherchoit qu'à combattre contre le Phrygien, dont la brillante dépouille, excitant la cupidité de ſon ſexe, étoit l'objet de ſes aveugles déſirs. Tandis que ſans précaution, elle s'avançoit

pour

Digitized by Google

pour l'atteindre, Aruns se dipoſa à lui lancer ſon dard à propos. Les bataillons le voyent, & on l'entend ſiffler dans les airs. Tous les yeux auſſi-tôt ſe tournent du côté de la reine des Volſques, qui, ſans avoir apperçu le vol ni entendu le bruit du dard, ſe ſent tout à coup bleſſée au-deſſous de la mammelle nue. Le dard pénétra ſon ſein & la couvrit de ſon ſang. Les femmes de ſa ſuite accoururent éplorées, & reçurent dans leurs bras tremblans, leur maîtreſſe expirante. Aruns, effrayé lui-même du coup qu'il venoit de porter, ſe retira avec une joie mêlée de crainte. Il ne ſongea plus à combattre, & n'oſa pas même approcher de Camille, dont il craignoit encore les armes.

Cette Princeſſe mourante eſſaya vainement d'arracher le trait, dont elle étoit bleſſée. Il fut retenu par le fer, qui avoit pénétré entre les côtes. Elle tomba en foibleſſe. Le feu de ſes yeux s'éteignit dans les glaces de la mort, & ſon teint vermeil ſe changea en une pâleur funeſte. Cependant, près d'expirer, elle adreſſa ces mots à la triſte Acca, celle d'entre ſes compagnes, qu'elle chériſſoit le plus, & en qui elle avoit plus de confiance. » Ma ſœur, » lui dit-elle, j'ai eu juſqu'ici du » courage & des forces. Elles » m'abandonnent. Ma bleſſure » mortelle étend un ſombre voile » ſur tout ce qui m'environne. » Allez promptement porter à » Turnus ces dernières paroles » de Camille. Dites lui qu'il ſe » hâte de venir prendre ici ma » place, & qu'il éloigne les » Troyens des murs de Lau» rente. Adieu. « A ces mots, les rênes de ſon courſier, qu'elle tenoit encore, & ſes armes lui échapperent des mains. Elle tomba de deſſus ſon cheval. Les friſſons de la mort ſe répandirent dans tout ſon corps. Elle pencha ſur ſon ſein ſa tête languiſſante; elle pouſſa un profond ſoupir, & ſon ame en courroux s'envola dans l'empire des ombres.

PORTRAIT

De la reine Camille, tracé de la main même de Virgile.

On vit arriver, dit ce Poëte, du païs des Volſques, à la tête d'un brillant eſcadron, la belliqueuſe Camille, qui, dès ſon enfance, dédaignant l'aiguille & le fuſeau, s'étoit endurcie aux pénibles travaux de la guerre, qui, plus rapide que le vent, auroit pu voler ſur un champ couvert d'herbes hautes ou d'épis, ſans les faire plier ſous ſes pas, ou ſe frayer une route au milieu de la mer, & courir ſur les flots ſans mouiller ſes pieds légers. On quittoit ſes foyers & ſes champs, on s'aſſembloit de toutes parts, pour voir ſa courſe rapide dans les plaines. Les hommes, comme les femmes, accouroient pour l'admirer. Sa légereté fixoit tous les regards, & étonnoit tous les eſprits. Un mantelet d'écarlate couvroit ſes délicates épaules chargées d'un carquois Lycien. Une boucle d'or attachoit ſes cheveux noués, & ſa main étoit armée d'une lance de

Digitized by Google

bois de myrte, ſemblable à une houlette de berger, & garnie d'une longue pointe de fer.

CAMILLE, *Camillus*, Κάμιλλος. *Voyez* Furius.

CAMILLE, *Camillus*, (*a*) Κάμιλλος. Cicéron parle d'un Camille dans une de ſes lettres à Atticus.

CAMILLE, *Camillus*, (*b*) jeune garçon ſans barbe, qui ſervoit à l'autel dans les ſacrifices des Grecs, des Romains & d'autres peuples.

M. Dacier dérive ce mot du Béotien Κάδμιλος, qui ſignifie proprement un ſerviteur. Bochart croit qu'il peut venir de l'Arabe *chadauca*, *miniſtrare*, ſervir. Grotius veut le tirer du *chamarine* des Écritures, où ce terme ſignifie les prêtres ou les augures. Selon Varron, le nom de Camille vient des myſtères des Samothraces. Servius dit que Mercure, en langue Toſcane, étoit appellé Camille, comme étant miniſtre des dieux. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que le nom de Camille avoit pris cours parmi les Toſcans, les Romains, les Grecs, les Samothraces & les Égyptiens, & qu'il étoit paſſé d'Orient en Occident.

Dans chaque temple, il y avoit un jeune garçon de condition pour ſervir ſous le grand-Prêtre, & pour faire toutes les fonctions, qui regardoient le ſervice du temple; comme le jeune Samuël ſervoit dans le tabernacle des Juifs, ſous le grand-prêtre Héli. Il falloit que ſon pere & ſa mere fuſſent vivans. C'eſt ce que ſignifient ces mots de Plutarque ἀμφιθαλαῖς παῖς; car, ce n'étoit pas ſimplement un jeune garçon, mais un jeune garçon qui avoit ſon pere & ſa mere vivans. Les Romains l'appelloient *patrimus* & *matrimus*. Il falloit auſſi qu'il fût de bonne famille.

La fonction de ce jeune garçon étoit de tenir le coffret d'encens & de parfums, appellé *acerra*, ou le *præfericulum*. A l'autel il étoit vêtu de long. Sa robe étoit large, relevée par la ceinture & deſcendant fort bas. Il avoit ſur la tête un ornement en pointe; du moins, c'eſt ainſi qu'on le voit dans pluſieurs antiques. On lui marque dans quelques autres, la tête découverte, quand le ſacrificateur l'a voilée, & la tête couverte, quand le ſacrificateur l'a nue. Il ſeroit difficile d'en dire la raiſon.

Un monument, où l'on voit un ſacrifice fait dans l'armée Romaine, à l'arrivée de l'empereur Trajan, préſente un Camille, qui tient l'acerra. Il paroît tout découvert, en ſorte qu'on y peut aiſément remarquer la forme de ſon habit. Il eſt vêtu d'une robe fort large, relevée par la ceinture, de manière que les replis deſcendent fort bas. Il a un ornement ſur le devant de la tête, qui ſe releve en pointe. Dans un autre monument, un Camille a la tête découverte, & tient de la main

(*a*) Cic. ad attic. L. VI. Epiſt. 1.

(*b*) Plut. Tom. I. p. 64. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 515. Tom. III. p. 126, 127. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 41, 139, 165. *& ſuiv.* T. III. p. 221, 296. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. VII. p. 35. T. IX. p. 151.

Digitized by Google

droite ce vaisseau que nous venons d'appeller *præfericulum*. Comme il est à demi tourné, on ne peut voir ce qu'il tient à l'autre main. C'étoit apparemment l'*acerra*.

Sur un siege de marbre antique découvert à Rome en 1733, l'appareil d'un grand sacrifice est indiqué par le victimaire, qui amene le taureau, par le Camille, qui, un fouet à la main droite, suit la Victime pour la faire avancer, & tient de la gauche des fleurs pour la couronner; par deux autres Camilles, qui portent sur leurs épaules un vaisseau pour les ablutions, les lustrations & les aspersions. Le dernier tient encore à la main le vaisseau, nommé *simpulum*, qui étoit destiné aux libations. Ils sont suivis d'une femme habillée en Vestale, portant sur sa tête une espèce de disque ou de corbeille plate, qu'elle soûtient de sa main gauche, & tenant de la droite le vaisseau, appellé *urcéolus*, qui servoit à divers usages dans les sacrifices.

Le Camille n'étoit pas seulement de la cérémonie des sacrifices. Il étoit aussi de celle des mariages. A cette dernière, il faisoit partie du cortege de la nouvelle mariée. Il portoit un vaisseau couvert, nommé *cumera*, dans lequel il y avoit des hochets & autres petits amusemens pour l'enfant qui devoit naître.

CAMINUS, (*a*) terme, qui signifie une fournaise, un foyer, une cheminée. Ce terme se trouve dans l'Écriture, suivant la Vulgate. Il ne faut pas cependant s'imaginer que les Hébreux ni les Égyptiens eussent des cheminées comme les nôtres, ni que Caminus signifie proprement une cheminée dans le sens que nous le prenons. En effet, dans la Palestine, aussi-bien que dans l'Égypte & dans l'Arabie, on use peu de feu pour se chauffer, parce que ces païs sont fort chauds, & si on se chauffe, c'est à un foyer, ou à une chauffette remplie de charbons.

Le roi Joakim étoit assis dans son appartement d'hiver, ayant un brasier devant lui, lorsqu'on lui présenta le volume de Jérémie. Ce Prince le coupa avec un canif & le jetta dans le feu du brasier. Lorsqu'il est dit dans l'Exode, que Moïse prit des cendres de la cheminée, *de camino*, l'Hébreu lit de la fournaise, ou de la forge, *de fornace*. L'Écriture parle souvent du Caminus, c'est-à-dire, de la forge ou du creuset dans lequel on épure l'or & l'argent, & dans lequel on fond les métaux. On appelle par métaphore, la fournaise de l'humilité, de la pauvreté, de la servitude, l'état triste & douloureux des pauvres, des esclaves, des opprimés. Moïse dit que Dieu a tiré les Hébreux de la fournaise de fer, c'est-à-dire, de l'Égpyte; expression qui se trouve répétée en plus d'un endroit de l'Écriture. *Voyez* Cheminée.

(*a*) Exod. c. 9. v. 8. Deuteron. c. 4. v. 20. Proverb. c. 17. v. 3. Ecclesiast. c. 11. v. 5. Jerem. c. 36. v. 22. Apocalyp. c. 1. v. 15.

Digitized by Google

CAMIRE, *Camirus*, Κάμειρος, (*a*) ville de l'isle de Rhodes. Cette ville, l'une des trois principales de l'isle, étoit fort ancienne, puisqu'elle existoit du tems de la guerre de Troye. Ses habitans y allerent sous la conduite de Tlépoleme, fils d'Hercule & d'Astyochée.

Tous les anciens Géographes parlent de cette ville. Strabon & Ptolémée, de même qu'Homère & Hérodote, écrivent la seconde syllabe par ει, Κάμειρος, *Cameirus*; ce qui a donné lieu aux Interpretes de ces Auteurs, de rendre ce nom en Latin par *Camerus* ou *Camirus*. Étienne de Byzance écrit Καμιρὸς, par un ι, simple. Ce dernier dit que c'étoit la patrie de Pisandre, qu'il met au nombre des Poëtes fameux. Les Commentateurs de Ptolémée prennent cette ville pour Férachio.

CAMIRE, *Camirus*, Κάμειρος, fils d'Hercule & d'Iole. On lui attribue la fondation de la ville, dont il est question dans l'article précédent; & c'est pour cette raison, qu'elle prit le nom de Camire.

CAMIRO, *Camiro*, Καμείρω, (*b*) fille de Pandare de Milet, ville de l'isle de Crete, selon Pausanias. Elle avoit une sœur nommée Clytie.

Pénélope nous apprend, dans Homère, qu'elles perdirent leur pere & leur mere par un effet du courroux des dieux, & qu'étant demeurées orphelines, elles eurent cet avantage que Vénus elle-même prit soin de leur éducation. Les autres déesses, de leur côté, les comblerent de faveurs comme à l'envi. Junon leur donna la sagesse & la beauté; Diane y joignit l'avantage de la taille. Minerve leur apprit à faire toutes les sortes d'ouvrages qui conviennent à des femmes; & quand elles furent nubiles, Vénus remonta au ciel, pour prier Jupiter de leur accorder un heureux mariage. Mais, en l'absence de Vénus, les harpies enleverent ces Princesses & les livrerent aux Furies. Voilà ce que Pénélope en dit dans l'Odyssée. Elles étoient couronnées de fleurs dans le tableau de Polygnote, & elles jouoient aux dez.

CAMISARE, *Camisares*, le même que Camissare. *Voyez* Camissare.

CAMISE, *Camisa*. (*c*) Strabon met aux frontières de la petite Arménie & de la Lanasène une ancienne forteresse de ce nom, qui étoit déjà détruite de son tems. Il fait en même tems mention de la Camisene, païs où étoit cette forteresse. Peut-être la releva-t-on dans la suite. Peut-être aussi n'y eut-il que les fortifications de démolies, & qu'il y resta une ville, ou un bourg, ou un village; car, ce nom subsistoit encore du tems d'Antonin, puisqu'il met Camise sur la route de Nicopolis à Arabise.

Ortélius a été trompé par une faute, qui se trouve dans les édi-

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 163. Strab. p. 655. Pomp. Mel. p. 143. Plin. T. I. p. 285. Ptolem. L. V. c. 2. Herod. L. I. c. 144.

(*b*) Paus. p. 666.

(*c*) Strab. p. 514, 560.

Digitized by Google

tions de Strabon. Il dit, sur l'autorité de ce Géographe, que Camise étoit une ville de la Camisène, contrée de la Parthie. Il a confondu deux passages très-différens; sçavoir, celui dont nous avons déjà parlé, & où il est question de l'Arménie, avec un autre, dans lequel Strabon parle de la Parthie. » Présentement, dit Strabon, elle est plus grande qu'elle » n'étoit; car, la Camisène & la » Chorène en font partie. « Il faut remarquer que Strabon ne parle nullement en ce lieu-ci de Camise. Ainsi, il n'y a nulle contradiction entre ce passage & la situation qu'Antonin donne à la ville de Camise, dont il ne s'y agit pas.

CAMISSARE, *Camissares*, (*a*) natif de Carie, avoit épousé une femme, Scythe d'origine. De ce mariage sortit le fameux Datamès. Camissare, homme brave, actif & habile dans le métier de la guerre, obtint pour récompense de ses services & de sa fidélité, dont il avoit donné des preuves au Roi en plusieurs occasions, le gouvernement de cette partie de la Cilicie, qui étoit frontière de la Cappadoce, & qui étoit habitée par les Leucosyriens. Dans une occasion Camissare étant resté sur le champ de bataille, le Roi, en considération des services du fils, le gratifia du gouvernement qu'avoit son pere.

CAMM, *Camm*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

CAMMA, *Camma*, Dame de Galatie, épousa Sinatus, qui étoit très-considéré dans le pais; ce qui irrita tellement Sinorix, qui aimoit éperdument Camma, qu'il fit mourir Sinatus. Camma se retira dans un temple de Diane, pour y pleurer la perte, qu'elle venoit de faire, tandis que Sinorix la sollicitoit continuellement de l'épouser, employant ses soins d'un côté, & faisant agir ses parens de l'autre, pour l'y porter. Cette Dame, feignant de déférer aux empressemens de l'un, & aux prieres des autres, promit de le prendre pour mari. Lorsqu'ils furent au temple, où la cérémonie des épousailles devoit se faire, comme c'étoit la coûtume parmi les Galates de faire boire les nouveaux mariés dans la même coupe, Camma présenta à Sinorix la coupe nuptiale, & voyant qu'il en avoit bu la moitié, elle avala le reste, protestant qu'elle mouroit contente, ayant vengé la mort de Sinatus.

CAMMANIE, *Cammania*, contrée de la Grece. Elle faisoit partie de la Thesprotie. Étienne de Byzance dit qu'on la nomma ensuite Cestrinie. C'est la même chose que la Cestrine de Pausanias.

CAMŒNA, *Camœna*. (*b*) Saint Augustin place, parmi les divinités Romaines, la déesse Camœna, qui présidoit aux chants. Mais, comme c'est une épithete donnée aux Muses, il y a appa-

(*a*) Corn. Nep. in Datam. c. 1. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 654.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 341. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 407.

Digitized by Google

rence qu'elle n'étoit pas différente d'elles.

CAMŒNARUM LUCUS ; (*a*) c'eſt-à-dire, le bois des Muſes. Ce bois étoit dans le voiſinage de Rome, vers la porte de Capene. Il étoit ainſi appellé à cauſe d'un temple, que Numa y avoit fait bâtir, & qu'il avoit conſacré aux Muſes, ou aux Camœnes.

CAMŒNES, *Camœnæ*, (*b*) nom des Muſes, très-fréquent chez les Poëtes. On croit communément qu'on les appelloit ainſi à cauſe de la douceur de leur chant. Cependant, Dom Bernard de Montfaucon aſſure qu'on ne connoît pas la vraie étymologie du nom de Camœnes.

CAMON, *Camon*, Καμών, (*c*) ville de Paleſtine, ſituée au de-là du Jourdain dans le païs de Galaad. C'eſt apparemment la même que Lacamon, dont parle Polybe, & qui fut priſe par le roi Antiochus. Jaïr, juge d'Iſraël, fut enterré dans la ville de Camon, de la tribu de Manaſſé, au de-là du Jourdain.

CAMON, *Camon*, Καμών, autre ville de Paleſtine, ſiuée en de-çà du Jourdain dans le grand-Champ, à ſix milles de Légion, tirant vers le ſeptentrion. Peut-être eſt-ce la même que Cadmon.

CAMP, (*d*) que les Romains appelloient *Caſtra*, eſt le lieu, qu'occupe une armée ſous des tentes, quand elle eſt en campagne.

Voici un ſujet d'autant plus propre à fournir des morceaux d'Hiſtoire, intéreſſans & utiles, que Polybe, à qui on peut s'en rapporter ſur ce point, qu'il a traité ſi ſçavamment, non en Mathématicien, mais en Hiſtorien, aſſure au commencement de l'ouvrage, qu'il a compoſé ſur la caſtramétation des Romains, que rien n'eſt plus digne de l'entretien & de la curioſité des Gens de Lettres, que ce qui concerne cette matière. En effet, ſi les Grecs & les Romains ſoumirent tant de nations, & ſe rendirent ſupérieurs à tous leurs voiſins, ils ne furent pas moins redevables de leurs progrès à leur habileté à ſçavoir bien ſe camper & ſe retrancher, qu'à leur courage & à leur valeur. C'eſt encore particulièrement par la connoiſſance de cette partie de l'art militaire, que la plûpart des grands Capitaines anciens & modernes ſe ſont acquis une gloire immortelle ; parmi les Anciens, Cyrus, Pyrrhus, Annibal, Fabius, les deux Scipions ; chez les Modernes, Gonſalve, ſurnommé le grand-Capitaine, le Connétable de Montmorenci ſous François I, le Prince Maurice, le Maréchal de Turenne & tant d'autres.

I. L'origine des Camps eſt d'une antiquité la plus reculée.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XII. p. 41.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 110, 407.

(*c*) Judic. c. 10. v. 5. Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 157.

(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 128, 129. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. X. p. 404.

Digitized by Google

Nous voyons dans Homère des Camps munis de portes & de fossés, qu'on ne connoît pas assez en détail, pour en donner une certaine explication. Entre les Grecs, les Lacédémoniens passoient pour les plus habiles à se bien camper. Ils faisoient leurs Camps ronds, parce qu'ils croyoient que cette figure étoit la plus parfaite & la plus aisée à défendre. Il ne faut pas cependant s'imaginer que ces peuples crussent la rondeur du Camp si indispensable, que quand le terrein demandoit une autre forme, ils ne s'accommodassent à sa situation. On loue le campement de Cléomène, roi de Sparte, décrit par Polybe en ces termes : » Cléomène, s'attendant à » être attaqué par les ennemis, » fortifia les avenues de fossés & » de palissades. Il y mit des troupes pour les garder, & se rendit avec son armée, qui étoit » de vingt mille hommes, à Sélasie, où il se campa, conjecturant que l'ennemi tenteroit le » passage par-là ; en quoi il ne se » trompa point. Deux collines, » dont l'une s'appelloit Éve, & » l'autre Olympe, laissent entr'elles une gorge au milieu de laquelle coule le fleuve d'Œnus, » près du chemin de Sparte. » Cléomène fit un fossé devant » l'une & l'autre colline, le fortifia & mit des troupes auxiliaires sur la colline d'Éve, & en » donna le commandement à son » frere Euclidas. Il se campa avec » les Lacédémoniens & d'autres » troupes qu'il avoit prises à sa » solde, sur la colline d'Olympe. » Il disposa sa cavalerie sur les » deux côtés de la rivière dans » un terrein plat. Antigonus, » arrivant ensuite, considéra la » force du lieu, & vit que Cléomène avoit tellement distribué » les parties de son armée, que » chacune avoit un lieu convenable, & que tout le Camp » pouvoit être comparé aux plus » habiles Gladiateurs, lorsqu'ils » se mettent en garde & en état » de combattre. Rien ne manquoit à ce Camp pour la défense & pour l'attaque. Il étoit » de difficile accès ; & les troupes, qui le gardoient, avoient » le mouvement & l'action tout-» à-fait libres pour repousser l'ennemi. Antigonus ne voulut » alors rien tenter. «

Les auteurs Grecs fournissent presque autant de campemens différens, que d'histoires pareilles, & les Latins de même. Les cas ne se rencontrent presque jamais semblables. Un Général, qui se campe, a presque toujours à travailler sur de nouveaux frais. C'est un effet de son habileté, que d'inventer de nouveaux campemens convenables au lieu, à la saison & à l'ennemi qu'il a à combattre.

(*a*) II. Anciennement, au rapport de Frontin, les Romains & les autres peuples d'Italie, n'avoient point de Camp tracé ; & chacun dressoit sa tente à la ma-

(*a*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 46, 47, L. XL. c. 27. Xenoph. pag. 80. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 772. *& suiv.* Hist. Rom. Tom. II. pag. 429, 430. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. IV. p. 130. *& suiv.*

Digitized by Google

nière des bergers, ſans obſerver d'alignement & ſans autre précaution que de ne pas trop s'éloigner de ſes compagnons. Pyrrhus fut le premier qui leur donna l'exemple de renfermer toute l'armée dans l'enceinte d'un même Camp, la place de chaque corps étant marquée en des endroits fixes avec un ordre merveilleux. Cette obſervation de Frontin fait voir combien il faut ſe défier de certains Auteurs, quoiqu'anciens. Les Romains apprirent ſi peu de Pyrrhus l'art de camper, que lorſque ce Prince approcha la première fois de leur Camp, il en admira l'ordre, la diſpoſition, & la figure. *Ce Camp des Barbares*, dit-il à Mégace, *ne me paroît point barbare.*

L'invention des campemens étoit à Rome dès le tems des Rois. Il eſt vrai que les campemens devoient être alors peu fréquens, parce que la domination Romaine ne s'étendoit guere au de-là du territoire de la ville. Ce fut au tems de la République, vers l'an de Rome 348, qu'on commença, pendant le ſiege de Veies, de camper en hiver, ou de paſſer l'hiver ſous les peaux, pour me ſervir d'un terme fréquent dans les Auteurs. Nous voyons dans l'hiſtoire de la bataille de Scipion l'Aſiatique contre Antiochus, que ce Conſul, pour porter les Romains à forcer le Camp de ce Roi, qui refuſoit de leur donner bataille, leur dit que ſi la campagne ſe paſſoit ſans une action générale, ils ſeroient obligés de paſſer l'hiver ſous les peaux; ou, s'ils vouloient aller en quartier d'hiver, de différer la guerre juſqu'à l'été prochain.

Une armée Romaine en marche, quoiqu'elle fût encore dans le territoire de Rome, quand elle n'auroit eu qu'une ſeule nuit à paſſer dans un endroit, y campoit dans toutes les formes; avec cette différence ſeulement que le Camp y étoit peut-être moins fortifié, que quand elle étoit en païs ennemi. De-là vient cette manière ſi ordinaire dans les auteurs Latins, *primis Caſtris*, *ſecundis Caſtris* &c., au premier Camp, au ſecond Camp; pour dire, au premier, au ſecond jour de marche; parce que, quelque court que dût être le ſéjour, on ne manquoit jamais d'y conſtruire un Camp. Il s'appelloit *Stativa*, quand on y devoit demeurer quelques jours. On ajoûtoit à *Stativa* l'épithete d'*hiberna*, lorſque c'étoit en hiver, & celle d'*æſtiva*, lorſque c'étoit en été.

Cette exactitude des Romains, quand ils étoient dans leur propre païs, fait juger de celle qu'ils apportoient, lorſqu'ils ſe trouvoient à la vue ou près de l'ennemi. C'étoit chez eux une loi établie par un long uſage, de ne point hazarder un combat, que le Camp ne fût achevé. L'Hiſtoire nous apprend que Paul Émile ſuſpendit & arrêta l'ardeur de toute ſon armée, qui demandoit à aller attaquer Perſée, par cette unique ou principale raiſon, qu'on n'avoit point encore préparé le Camp. On reprocha aux Commandans de l'armée Romaine dans la guerre con-

Digitized by Google

tre les Gaulois, d'avoir manqué à cette sage précaution, & on attribua en partie à cette faute la perte de la bataille d'Allia. Le succès des armes étant incertain, les Romains vouloient être assurés d'une retraite en cas d'un échec. Le Camp fortifié arrêtoit la victoire de l'ennemi, mettoit en sûreté les troupes repoussées, donnoit lieu d'en venir à un second combat, qui pouvoit être plus heureux, & empêchoit une déroute entière; au lieu que sans l'asyle du Camp, une armée, bien composée d'ailleurs, étoit exposée à être défaite sans ressource & à périr toute entière.

Le Camp étoit de forme quarrée, contre la coûtume des Grecs, qui le faisoient de forme ronde, du moins les Macédoniens, ainsi que nous l'avons déjà remarqué. Les citoyens & les alliés partageoient également entr'eux le travail. Si l'ennemi étoit proche, une partie de l'armée demeuroit sous les armes, pendant que l'autre étoit occupée aux retranchemens. On commençoit par creuser les fossés plus ou moins profonds selon le besoin. Ils avoient au moins huit pieds de large sur six de profondeur; mais souvent ils avoient dix ou douze pieds de largeur, quelquefois plus, jusqu'à quinze & vingt. De la terre tirée du fossé, jettée sur le bord du côté du Camp, on formoit le parapet; & pour le rendre plus ferme, on mêloit à la terre du gazon coupé d'une certaine grandeur & d'une certaine forme. Sur la crête de ce parapet, on enfonçoit les pieux. Nous allons rapporter en entier ce que Polybe remarque sur ces pieux, dont on formoit les retranchemens du Camp. Cet Auteur en parle à l'occasion de Q. Flaminius, qui donna ordre aux troupes de couper des pieux pour s'en servir au besoin.

» Cet usage, dit Polybe, qui, » chez les Romains, est aisé à » pratiquer, passe chez les Grecs » pour impraticable. A peine, » dans les marches, peuvent-ils » soûtenir leurs corps; pendant » que les Romains, malgré le » bouclier qu'ils portent suspendu à leurs épaules, & les javelots qu'ils tiennent à la main, » se chargent encore de pieux; » & ces pieux sont fort différens » de ceux des Grecs. Chez ceux-ci, les meilleurs sont ceux, qui » ont beaucoup de fortes branches au tour du jet. Les Romains, au contraire, n'en laissent que deux ou trois, tout au » plus quatre, & seulement d'un » côté [illegible] cette manière, un » homme peut en porter deux ou » trois liés en faisceau, & l'on en » tire beaucoup plus de service. » Ceux des Grecs sont plus aisés » à arracher. Si le pieu planté est » seul, comme les branches en » sont fortes & en grand nombre, deux ou trois soldats l'en- » leveront facilement, & voilà » une porte ouverte à l'ennemi; » ajoûtez à cela que les branches » sont trop courtes pour être en- » trelassées les unes dans les autres. Il n'en est pas ainsi chez » les Romains. Les branches sont » tellement mêlées & insérées les

Digitized by Google

» unes entre les autres, qu'à peine peut-on distinguer le pied d'où elles sortent. Il n'est pas non plus possible de fourrer la main entre ces branches pour arracher le pieu, parce que serrées & tortillées ensemble, elles ne laissent aucune ouverture, & que d'ailleurs les bouts en sont soigneusement aiguisés. Quand même on pourroit les prendre, il ne seroit pas facile d'en arracher le pied, & cela pour deux raisons; la première, parce qu'il entre si avant dans la terre, qu'il en devient inébranlable; & la seconde, parce que par les branches ils sont tellement liés les uns avec les autres, qu'on ne peut en enlever un, qu'on n'en enleve plusieurs. En vain deux ou trois hommes réuniroient leurs efforts pour l'arracher. Trois avantages donc de ces sortes de pieux. On les trouve, en quelque endroit que l'on soit; ils sont faciles à porter, & c'est pour le Camp une barrière sûre, & qui ne peut être rompue aisément. « Selon M. Rollin [& c'est aussi la conclusion que tire Polybe de tout ce qu'il a dit] il n'est pas de pratique militaire chez les Romains, qui mérite plus qu'on l'imite.

La forme, la dimension & la distribution des différentes parties du Camp étoient toujours les mêmes, de sorte que les soldats sçavoient tout d'un coup en quel endroit devoient être leurs tentes. Il n'en étoit pas ainsi chez les Grecs. Quand il s'agissoit de camper, ils choisissoient toujours le lieu le plus fort par sa situation, tant pour s'épargner la peine de conduire un fossé au tour du Camp, que parce qu'ils se persuadoient que des fortifications, faites par la nature même, étoient beaucoup plus sûres que celles de l'art. De-là venoit la nécessité de donner à leur Camp, selon la nature des lieux, toute sorte de formes, & d'en varier les différentes parties; ce qui causoit une confusion, qui ne permettoit pas au soldat de sçavoir au juste ni son quartier ni celui de son corps.

La forme & la distribution du Camp des Romains souffrent de grandes difficultés, & donnent lieu à de grandes disputes parmi les Sçavans. Voici celles, que M. Rollin rapporte d'après Polybe, en tâchant d'éclaircir cet ancien Historien en quelques endroits, & en suppléant quelques parties qu'il a omises. Il s'agit de l'armée d'un seul Consul, composée, du tems de Polybe, premièrement de deux légions Romaines, dont chacune avoit quatre mille deux cens hommes de pied, & trois cens hommes de cheval; en second lieu, des troupes des Alliés, de pareil nombre d'infanterie, & ordinairement du double de cavalerie; ce qui faisoit en tout, tant pour les Romains que pour les Alliés, dix-huit mille six cens hommes. Pour mieux comprendre la disposition de ce Camp, il faut se rappeller les différentes parties, dans lesquelles la légion Romaine étoit divisée.

Digitized by Google

DISPOSITION

Du Camp des Romains selon Polybe.

» Après qu'on a pris le lieu » pour le Camp, dit Polybe, & » l'on choisit toujours celui qui » est le plus propre pour aller à » l'eau & au fourrage, on destine » pour la tente du Général, que » j'appellerai autrement Prétoire, » un endroit un peu plus élevé » que le reste, d'où il puisse plus » facilement voir tout ce qui se » passe, & envoyer ses ordres. » [*A*] On plante un drapeau à » l'endroit, où la tente doit être » mise; & au tour l'on mesure » un espace quarré; ensorte que » les quatre côtés soient éloignés » du drapeau de cent pieds, & » que le terrein, que le Consul » occupe, soit de quatre arpens. » Au tour de sa tente sont dressés » l'autel où l'on offre des sacrifi- » ces, & le tribunal où se rend la » justice.

» Le Consul commande deux » légions, dont chacune a six » Tribuns, qui sont douze en » tout. Leurs tentes sont placées » sur une ligne droite parallele à » la face du Prétoire, & qui en » est distante de cinquante pieds. » C'est dans l'espace de cinquante » pieds, que sont les chevaux, les » bêtes de charge & tout l'équi- » page des Tribuns. Leurs tentes » sont tournées de façon qu'elles » ont derrière elles le Prétoire, & » devant tout le reste du Camp. » Les tentes des Tribuns, égale- » ment distantes les unes des au- » tres, rempliſſent en travers au- » tant de terrein, que les lé- » gions [*B*].

» Pour placer les légions, on » laisse un espace de cent pieds » de largeur, parallele aux tentes » des Tribuns, qui forme une rue, » appellée *principia*, dont la lon- » gueur égale la largeur du Camp, » & partage tout le Camp en par- » tie supérieure & en partie infé- » rieure. [*C*] Au-dessous de cette » rue, sont placées les tentes » des légions. L'espace, qu'elles » occupent, est partagé au milieu » en deux parties égales par une » rue large de cinquante pieds, » & qui occupe toute la longueur » du Camp. C'est-là que sont lo- » gés de côté & d'autre tout de » suite & sur une même ligne, la » cavalerie, les Triaires, les » Princes & les Hastaires. Entre » les Triaires & les Princes, il y » a de côté & d'autre, une rue de » la même largeur, que celle du » milieu, & qui perce comme » elle, toute la longueur de cet » espace. Il est aussi coupé en lar- » ge, par une rue qui s'appelloit » la cinquième, *quintana*, parce » qu'elle étoit après le cinquième » manipule.

» Comme chacun des quatre » corps, qu'on vient de nom- » mer, se divisoit en dix parties; » la cavalerie, en dix compa- » gnies, *turmas*, chacune de » trente hommes; les trois au- » tres corps, en dix manipules, » chacun de six vingts hommes, » excepté ceux des Triaires, qui » n'en avoient que la moitié; le » logement de la cavalerie, des

Digitized by Google

» Triaires, des Princes & des » Haſtaires, étoit partagé ſépa- » rément, chacun en dix quarrés » dans la longueur de l'eſpace » marqué ci-devant. Chacun de » ces quarrés avoit cent pieds tant » en long qu'en large, excepté » ceux des Triaires, qui n'a- » voient que cinquante pieds de » largeur, à raiſon de leur moin- » dre nombre.

» Les tentes, ſoit de la cava- » lerie, ſoit de l'infanterie, ſont » diſpoſées de la même ſorte, » & tournées vers les rues. On » loge d'abord la cavalerie des » deux légions vis-à-vis l'une de » l'autre, & ſéparées par un eſpa- » ce de cinquante pieds, qui eſt » celui de la rue du milieu. La » cavalerie de deux légions ne » faiſant que ſix cens hommes, » chaque quarré contenoit de cha- » que côté trente cavaliers [*D*], » qui ſont la dixième partie de » trois cens. A côté de la cavale- » rie ſont logés les Triaires, un » manipule derrière une compa- » gnie de cavalerie, l'un & l'au- » tre dans la même forme. Ils ſe » touchent par le terrein, mais » les Triaires tournent le dos à la » cavalerie; & ici chaque mani- » pule a la moitié moins de lar- » geur que de longueur, parce » que les Triaires ſont moins » nombreux que les autres corps. » [*E*] A cinquante pieds & vis-à- » vis des Triaires, eſpace qui » forme en long une rue de cha- » que côté, on place les Princes » ſur le bord de l'intervalle. [*F*] » Au dos des Princes, on met les » Haſtaires, qui, tournés à l'op- » poſite, ſe touchent par le ter- » rein. [*G*]

» Juſqu'ici on a préparé le lo- » gement des deux légions Ro- » maines, qui formoient l'armée » d'un Conſul, & montoient à » huit mille quatre cens hommes » de pied & ſix cens chevaux. » Reſte à loger les troupes des » Alliés. Leur infanterie étoit éga- » le à celle des Romains, & leur » cavalerie plus nombreuſe de la » moitié. En ôtant, pour les Ex- » traordinaires, de l'infanterie la » cinquième partie, c'eſt-à-dire, » ſeize cens quatre-vingts hom- » mes, & de la cavalerie le tiers, » c'eſt-à-dire, quatre cens hom- » mes, il reſtoit en tout ſept mille » cinq cens vingt hommes à lo- » ger, tant de cavalerie que d'in- » fanterie.

» A cinquante pieds & vis-à- » vis des Haſtaires Romains, eſ- » pace qui forme de côté & d'au- » tre une nouvelle rue, campe la » cavalerie des Alliés, ſur cent » trente-trois pieds de largeur & » quelque choſe de plus: [*H*] » Derrière cette cavalerie, & ſur » la même ligne, campe leur in- » fanterie, ſur deux cens pieds de » largeur. [*I*]

» A la tête de chaque manipule » ſont d'un côté & d'autre les ten- » tes des Centurions. Il faut ſans » doute en dire autant des capi- » taines de cavalerie, quoique » Polybe n'en parle point. De » l'eſpace qui reſte derrière les » tentes des Tribuns, & aux deux » côtés de la tente du Conſul, on » en prend une partie pour le » marché, [*K*] & l'autre pour le

Digitized by Google

» Questeur, le trésor & les muni-
» tions. [L]

» A droite & à gauche, à côté & au-dessus de la dernière
» tente des Tribuns, vis-à-vis le
» Prétoire & en droite ligne, est
» le logement de la cavalerie
» extraordinaire, *evocatorum*;
» [M, N, O.] & des autres
» cavaliers volontaires, *selecto-*
» *rum*. [N, O, P.] Toute cette
» cavalerie a vue, une partie sur
» la place du Questeur, & l'au-
» tre sur le marché. Elle ne cam-
» pe pas seulement auprès du
» Consul, elle l'accompagne sou-
» vent dans les marches. En un
» mot, elle est pour l'ordinaire à
» portée du Consul & du Ques-
» teur pour exécuter leurs or-
» dres.

» L'infanterie Romaine ex-
» traordinaire, & l'infanterie Ro-
» maine volontaire, sont ados-
» sées aux cavaliers, dont on
» vient de parler, & sur la même
» ligne. [Q] Ils sont pour le Con-
» sul & pour le Questeur le mê-
» me service que les cavaliers.
» Au-dessus de cette cavalerie &
» de cette infanterie, est une rue
» large de cent pieds, & qui per-
» ce toute la largeur du Camp.
» Au-dessus de cet espace est lo-
» gée la cavalerie extraordinaire
» des Alliés, ayant vue sur le
» marché, le Prétoire & le trésor,
» qui est la place du Questeur.
» [R] L'infanterie extraordinaire
» des alliés est adossée à leur ca-
» valerie, & tournée vers le re-
» tranchement & l'extrêmité du
» Camp. [S] Ce qui reste d'espace
» vuide des deux côtés, est desti-
» né aux étrangers & aux Alliés,
» qui viennent plus tard que les
» autres.

4 Toutes choses ainsi rangées,
» on voit que le Camp forme une
» figure quarrée, & que tant par
» le partage des rues que par la
» disposition du reste, il ressem-
» ble beaucoup à une ville. Et
» c'est l'idée qu'en avoient les sol-
» dats, qui regardoient le Camp
» comme leur patrie, & les tentes
» comme leurs maisons. Ces ten-
» tes, pour l'ordinaire, étoient de
» peaux; d'où vient cette expres-
» sion fort usitée dans les Au-
» teurs, *sub pellibus habitare*. Les
» soldats se joignoient plusieurs
» ensemble, & faisoient cham-
» brée; ce qui s'appelloit *contu-*
» *bernium*. Et ce *contubernium*
» renfermoit ordinairement huit
» ou dix soldats.

» Du retranchement aux ten-
» tes, il y a deux cens pieds de
» distance; & ce vuide est d'un
» très-grand usage, soit pour l'en-
» trée soit pour la sortie des lé-
» gions. Car, chaque corps s'a-
» vance dans cet espace par la
« rue qu'il a devant lui, & les
» troupes, ne marchant point par
» le même chemin, ne courent
» pas risque de se renverser & de
» se fouler aux pieds. De plus, on
» met là les bestiaux, & tout ce
» qui se prend sur l'ennemi, & on
» y fait garde pendant la nuit.
» Un autre avantage considéra-
» ble, c'est que dans les attaques
» de nuit, il n'y a ni feu ni trait
» qu'on puisse jetter jusqu'à eux;
» ou si cela arrive, ce n'est que
» très-rarement, & les soldats

Digitized by Google

» n'en peuvent pas beaucoup » souffrir, étant à une si grande » distance & à couvert sous leurs » tentes. Si le camp de Syphax » & d'Asdrubal en Afrique, eût » eu dans tout son circuit un tel » vuide, Scipion n'auroit pas pu » venir à bout de le brûler entiè- » rement en une seule nuit. »

Par le calcul exact du Camp, tel que Polybe le décrit, chaque face contient 2016 pieds, qui font 336 toises; & la totalité de la superficie du Camp contient 4064256 pieds, qui font 112896 toises en quarré.

Quand le nombre des troupes augmentoit, on se contentoit d'augmenter la mesure & l'étendue du Camp, sans en changer la forme. Lorsque le Consul Livius Salinator reçut dans son Camp les troupes de Néron son Collegue, on n'augmenta point l'espace du Camp. On serra seulement les troupes, parce que celles de Néron ne devoient pas y demeurer long-tems; & c'est ce qui trompa Asdrubal.

Polybe ne marque point le lieu, où étoient campés les Lieutenans, *Legati*, qui tenoient le premier rang après le Consul, les Préteurs & les autres Officiers. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils n'étoient pas fort éloignés de la tente du Consul, avec lequel ils avoient un rapport continuel, aussi-bien que les Tribuns. Il ne parle pas non plus des portes du Camp. Il y en avoit quatre, selon Tite-Live. *Ad quatuor portas exercitum instruxit, ut signo dato, simul ex omnibus partibus eruptionem facerent.* Il les nomme ensuite l'extraordinaire, la droite principale, la gauche principale, la Questorienne. Elles ont encore d'autres noms; ce qui forme de grandes difficultés pour concilier ensemble les Auteurs. On croit que la porte extraordinaire s'appelloit de la sorte, parce qu'elle étoit près de l'endroit où campoient les extraordinaires; & qu'elle étoit la même que la Prétorienne, nommée ainsi, parce qu'elle étoit voisine du Prétoire. La porte, opposée à celle-là, & qui étoit à l'autre extrêmité du camp, s'appelloit Décumane, parce qu'elle étoient voisine des dixièmes manipules de chaque légion; & il y a apparence qu'elle est la même que la porte Questorienne, nommée par Tite-Live dans l'endroit cité. Nous n'entrerons point ici dans un plus grand détail sur ces portes.

On ne peut assez admirer l'ordre, la disposition, la symmétrie de toutes les parties du Camp des Romains, qui ressemble plutôt à une ville qu'à un Camp; la tente du Général, placée dans un lieu éminent, au milieu des autels & des images des Dieux, qui sembloient leur rendre la divinité présente; & cette tente, environnée de toutes parts des principaux officiers, toujours prêts à recevoir & à exécuter les ordres; quatre grandes rues, qui répondent aux quatre portes du Camp, coupées par beaucoup d'autres rues, toutes paralleles les unes aux autres; une infinité de tentes, tirées comme au cordeau, placées dans une distance égale, & rangées avec une parfaite

Digitized by Google

ſymmétrie. Et ce Camp, ſi vaſte, ſi étendu, ſi diverſifié dans ſes parties, qui paroîtroit avoir coûté un travail & un tems infinis, étoit ſouvent l'ouvrage d'une heure ou deux, & ſembloit être ſorti tout à coup de terre. Tout cela n'eſt pourtant encore rien en comparaiſon de ce qui fait comme l'ame du Camp ; je veux dire la ſageſſe du commandement, l'attention & la vigilance du Général, la parfaite ſoumiſſion des officiers ſubalternes, le dévouement des ſoldats aux ordres de leurs Chefs, & la diſcipline militaire, obſervée avec une exactitude & une ſévérité ſans exemples ; qualités, qui ont mis le peuple Romain au-deſſus de toutes les nations, & qui enfin l'en ont rendu maître. Il falloit que la manière de camper des Romains fût bien excellente & bien parfaite, puiſqu'ils l'ont obſervée inviolablement pendant tant de ſiecles & avec un ſi grand ſuccès, & qu'il eſt preſque ſans exemple, que leurs ennemis aient pu les forcer dans leur Camp.

On a renoncé à cette coûtume de fortifier régulièrement le Camp, regardée par les Romains comme une des parties les plus eſſentielles de la ſcience & de la diſcipline militaires. Le nombre des troupes, dont les armées ſont maintenant compoſées, & qui occupent un terrein conſidérable, paroît n'être point ſuſceptible de ce travail, qui deviendroit infini. Cependant, les peuples d'Aſie, dont les armées étoient bien plus nombreuſes que les nôtres, ne manquoient jamais d'environner au moins leur Camp de foſſés très-profonds, n'eût ce été que pour un jour ou pour une nuit ; & ſouvent ils les fortifioient de bonnes paliſſades. Xénophon remarque que c'étoit le grand nombre même de leurs troupes, qui leur rendoit cette pratique aiſée.

On convient que nul peuple n'a porté à un plus haut dégré de perfection, la connoiſſance & la pratique de toutes les parties de l'art militaire, que le peuple Romain ; mais, il faut avouer qu'il a excellé ſur tout dans la ſcience des campemens & dans celle de ranger une armée en bataille. Auſſi eſt-ce là ce qu'a le plus admiré en lui, Polybe, bon juge en cette matière, & qui avoit été long-tems témoin de l'excellente diſcipline qui ſe gardoit parmi les troupes Romaines. Quand Philippe, pere de Perſée, & avant lui Pyrrhus, prévenus d'eſtime pour les Grecs, & pleins de mépris pour toutes les autres nations, qu'ils traitoient de Barbares, enviſagerent, pour la premiere fois, la diſtribution & l'ordre du Camp des Romains, ils s'écrierent avec ſurpriſe & avec admiration : *Ce n'eſt pas-là certes une diſpoſition barbare.* Nous avons déjà fait cette obſervation de Pyrrhus en particulier. Mais, ce qui doit le plus nous étonner, & ce qu'on a peine à concevoir, tant nos mœurs en ſont éloignées ; c'eſt ce caractère d'un peuple endurci aux travaux les plus rudes, & invincible aux fatigues les plus accablantes. On voit ici ce que peut une bonne éducation, jointe à une heureuſe

Digitized by Google

habitude contractée dès la plus tendre jeuneſſe. La plûpart de ces ſoldats, quoique citoyens Romains, avoient ſoin de leur bien, & cultivoient eux-mêmes leurs héritages. Hors du tems de guerre, ils s'exerçoient aux travaux les plus pénibles. Leurs mains accoûtumées à manier tous les jours le hoiau, à fouir la terre, à conduire une peſante charrue, ne faiſoient que changer d'exercices, & trouvoient même du ſoulagement dans ceux, que la diſcipline militaire leur impoſoit; comme on dit que les Spartiates n'étoient jamais plus à leur aiſe qu'à l'armée & dans le Camp; tant leur vie, dans tout autre tems, étoit dure & auſtère.

Il n'eſt pas juſqu'à la porpreté, dont on ne prît un ſoin particulier dans le Camp Romain. Comme la grande rue, ſituée devant le Prétoire, étoit fort fréquentée par les officiers & les ſoldats, qui y alloient prendre l'ordre, & pour cette raiſon expoſée à beaucoup de malpropreté; il y avoit des ſoldats, chargés de la balayer tous les jours en hiver, & d'y jetter de l'eau en été pour empêcher la pouſſière.

Le Camp étant préparé de la manière dont on vient de l'expoſer, les Tribuns aſſemblés prenoient le ſerment de tout ce qu'il y avoit d'hommes dans chaque légion, tant libres qu'eſclaves. Tous juroient l'un après l'autre; & le ſerment, qu'ils faiſoient, conſiſtoit à promettre qu'ils ne voleroient rien dans le Camp; & que ce qu'ils y trouveroient, ils le porteroient aux Tribuns. On avoit déjà fait prêter un pareil ſerment aux ſoldats dans le tems de leur enrôlement. Par ce premier ſerment, le ſoldat promettoit de ne rien voler, ſoit ſeul, ſoit avec pluſieurs dans l'armée, ou à dix mille pas de l'armée, & de porter au Conſul, ou de rendre au légitime poſſeſſeur, ce qu'il auroit trouvé, qui paſſeroit le prix d'un ſeſterce, c'eſt-à-dire, deux ſols & demi, excepté certaines choſes, qui étoient mentionnées dans le ſerment. Quand on parle ici de dix mille pas loin de l'armée, ce n'eſt pas qu'au de-là de cet eſpace il fût permis aux ſoldats de voler; mais pour lors, ce qu'ils avoient trouvé, ils n'étoient point obligés de le porter au Conſul. Parmi les exceptions étoit le fruit d'un arbre. Frontin ſur ce qu'en avoit écrit Marcus Scaurus, rapporte néanmoins, comme un exemple mémorable de l'abſtinence Romaine, de ce qu'un arbre fruitier s'étant trouvé dans l'enceinte du Camp, on en étoit ſorti le lendemain, ſans que perſonne y eût touché. C'étoit Marcus Scaurus, qui commandoit alors l'armée. Quoi qu'il en ſoit, ce ſerment montre juſqu'où les Romains portoient l'attention & l'exactitude à empêcher dans l'armée toute rapine & toute violence, puiſque non ſeulement le vol eſt interdit au ſoldat avec une ſévérité inexorable, mais qu'on ne lui permet pas même de profiter de ce qu'il a rencontré ſur ſon chemin, & que le hazard lui a préſenté. En effet, les loix traitent de vol, ce qu'on retient

Digitized by Google

retient ainſi du bien d'autrui, après l'avoir trouvé; ſoit qu'on en connoiſſe le maître, ou qu'on l'ignore. *Qui alienum jacens lucrifaciendi cauſâ ſuſtulit, furti obſtringitur, ſive ſcit cujus ſit, ſive neſcit.*

Nous avons dit que le vol étoit défendu avec une ſévérité inexorable. On en voit un exemple bien terrible, même ſous les Empereurs. Un ſoldat avoit volé une poule à un païſan, & l'avoit mangée avec les neuf autres ſoldats de la chambrée. L'empereur Peſcennius Niger les condamna tous dix à la mort; & ce ne fut qu'aux inſtantes prieres de toute l'armée, qu'il leur laiſſa la vie, en les obligeant de donner chacun au païſan dix poules, & leur impoſant une note d'infamie publique tant que dureroit cette guerre. Que de crimes une telle rigidité eſt capable d'arrêter! Quel ſpectacle qu'un Camp ſi bien réglé! Mais, quelle différence entre des ſoldats ſoumis & diſciplinés de la ſorte au milieu du Paganiſme, & les nôtres, qui ſe diſent Chrétiens, & qui ne craignent ni Dieu ni les hommes? La clôture du Camp étoit un bon rempart contre les déſordres & la licence; & dans la marche même, la ſévérité de la diſcipline tenoit lieu de haie & de clôture. Un ordre merveilleux regnoit dans tout le Camp, & de jour & de nuit, pour le mot du guet, pour les ſentinelles, pour les corps-de-garde; & c'eſt ce qui en faiſoit la ſûreté & le repos. Pour rendre la garde plus ſûre & moins accablante, on diviſoit la nuit en quatre parties ou quatre veilles, & le jour en quatre ſtations. Chacun avoit ſa fonction marquée, ſoit pour le lieu, ſoit pour le tems; & dans le Camp tout étoit compaſſé & arrangé comme dans une famille bien réglée.

La ſimplicité des Anciens pour le vivre & pour l'équipage, eſt connue de tout le monde. Le ſecond Scipion l'Africain ne permettoit au ſoldat d'avoir qu'une marmite, une broche & un pot de bois. On n'en trouva pas davantage dans l'équipage d'Epaminondas, ce fameux général des Thébains. Les anciens Généraux de Rome n'étoient pas plus magnifiques. On ne ſçavoit à l'armée ce que c'étoit que vaiſſelle d'argent. Il n'y en avoit que pour les ſacrifices, une coupe & une ſalière. L'argent brilloit auſſi dans l'ornement des chevaux. L'heure du dîner & du ſouper étoit indiquée par un certain ſignal. La plûpart des Empereurs Romains prenoient leurs repas en public, & ſouvent même en plein air. Peſcennius Niger ne ſe ſervoit point du ſecours des toits contre la pluie. Les repas de ces Empereurs, auſſi-bien que ceux des anciens Généraux, dont parle Valère Maxime, étoient tels qu'ils pouvoient les prendre librement en public. Les mets, que l'on y ſervoit, n'avoient rien qu'il fallût cacher aux yeux des ſoldats, qui voyoient avec joie & avec admiration que leurs maîtres n'étoient pas mieux nourris qu'eux.

Ce qu'il y avoit de plus admi-

Digitized by Google

rable dans la discipline des Romains, c'étoit l'exercice continuel où l'on tenoit les troupes, soit dans le Camp, soit hors du Camp; de sorte que jamais elles ne demeuroient sans rien faire. Les soldats de nouvelle levée faisoient régulièrement l'exercice deux fois le jour; & les anciens une fois. On les formoit à toutes les évolutions & à toutes les parties de l'art militaire. On les obligeoit de nettoyer exactement leurs armes, & de les tenir propres & luisantes. On leur faisoit faire des marches forcées pendant un assez long espace, chargés de leurs armes & de plusieurs pieux, & souvent dans des lieux difficiles & escarpés. On les accoûtumoit à garder toujours leurs rangs, même dans le trouble & dans la confusion, & à ne perdre jamais de vue leurs étendards. On les mettoit aux mains les uns contre les autres dans des combats simulés, dont les Officiers, les Généraux & le Consul même étoient témoins, & auxquels ils faisoient gloire de prendre part en personne. Lorsqu'il n'y avoit point d'ennemis à combattre, on occupoit les troupes à des ouvrages considérables, tant pour les tenir en haleine, que pour l'utilité publique. Tels sont en particulier les grands chemins, appellés pour cette raison *Viæ militares*, & qui sont le fruit de cette sage & salutaire pratique.

Qu'on juge si, par ces exercices, qui étoient presque continuels, on pouvoit trouver lieu à ces indignes divertissemens, qui entraînent également la perte du tems & du bien. Cette manie, cette fureur du jeu, qui, à la honte de notre siecle, a forcé les remparts du Camp & les loix de la discipline militaire, eût été regardée chez les Anciens comme le plus sinistre & le plus effrayant de tous les prodiges.

(*a*) III. Les Hébreux, après leur sortie d'Égypte, camperent quarante ans dans le Désert. L'on ne sçait pas au juste si leurs Camps étoient quarrés, comme on le croit avec bien de la vraisemblance. Il semble pourtant que dans les guerres, que ces peuples eurent dans la suite, ils campoient en ligne circulaire, ainsi qu'on peut le voir dans Isaïe. Le Camp étoit divisé en trois parties; celle du milieu étoit pour le Tabernacle, & c'est ce qu'on appelloit le Camp de la Majesté divine; à l'entour, & à quelque distance, étoient les Prêtres & les Lévites, qui étant destinés au service du Tabernacle, devoient être à portée d'y assister commodément pour y faire leurs fonctions. Cette Tribu étoit ainsi disposée: A l'orient du Tabernacle, étoient Moïse, Aaron & ses fils; au midi, étoit la famille de Caath; au couchant, celle de Gerson; & au nord, celle de Mérari. Les autres Tribus étoient plus éloignées du Tabernacle; sçavoir, Juda, Issachar & Zabulon, à l'orient; Ruben, Siméon & Gad, au midi; Ephraïm,

(*a*) Isaï. c. 29. v. 3. Job. c. 15. v. 24. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 96, 97.

Digitized by Google

Manaſſé & Benjamin, à l'occident; Dan, Aſſer & Nephtalim, au nord. Non ſeulement, ce Camp étoit coupé par des rues, mais encore entre les Tribus il y avoit des places, qui tenoient lieu de marchés publics. Joſephe dit que ce Camp reſſembloit à une ville bien rangée & bien policée. Quelques-uns ont avancé, ſans preuve, que le Camp des Iſraëlites avoit 12000 pas de long & autant de large. Les Juifs d'aujourd'hui prétendent que le lieu le plus éloigné de l'Arche, n'en étoit qu'à la diſtance du chemin qu'il eſt permis de faire le jour du Sabbath ſans l'enfreindre. Au livre de Joſué, il eſt ordonné que l'eſpace entre l'Arche & le peuple ſoit de deux mille coudées. L'enceinte où étoient les Lévites, étoit nommée les Camps de Lévi, & celle où étoient les douze tribus, s'appelloit les Camps des Iſraëlites.

Nous ajoûterons ici une liſte des campemens du peuple de Dieu. Elle eſt de Dom Calmet.

1. Rameſſé.
2. Socoth.
3. Étham.
4. Pihahiroth.
5. Béelſéphon.
6. Sur la mer Rouge après leur paſſage.
7. Au déſert de Sur.
8. Mara.
9. Élim.
10. Sur la mer Rouge.
11. Au déſert de Sin.
12. Daphca.
13. Alus.
14. Raphidim.
15. Mont Oreb.
16. Sinaï.
17. Tabééra ou Embraſement.
18. Sépulcres de Concupiſcence.
19. Cadès-Barné.
20. Haſéroth.
21. Rethma.
22. Remmon-Pharès.
23. Lebna.
24. Reſſa.
25. Céélata.
26. Mont Sépher.
27. Adar ou Arad.
28. Macéloth.
29. Tahath.
30. Tharé.
31. Metca.
32. Heſmona.
33. Mozéroth, peut-être le même que Hazéroth.
34. Bénéjacan.
35. Mont Gagad.
36. Jétébata, peut-être le même que les Sépulcres de Concupiſcence.
37. Hébrona.
38. Élath.
39. Aſiongaber.
40. Mozéroth, ou le mont Hor.
41. Salmona.
42. Phunon.

Digitized by Google

43. Obodath ou Oboth.
44. Jéabarim.
45. Zared.
46. Mathan.
47. Nahaliel.
48. Bamoth Arno.
49. Dibon-Gad.
50. Helmon-Déblataïm.

Nous ne nous arrêterons pas à fixer ici la ſituation de tous ces lieux, ni à dire ce qui eſt arrivé dans chacun d'eux, parce que nous en parlons dans les articles particuliers, que nous leur avons donnés.

CAMP PRÉTORIEN, *Caſtra Prætoria. Voyez* Caſtrum.

CAMP D'ATTILA. *Voyez* Châlons ſur Marne.

CAMPAGE, *Campagus*, (*a*) nom de la chauſſure des Principaux de l'armée & des Empereurs. Cette chauſſure différoit peu de la calige des ſoldats. Capitolin, parlant de la ſtature giganteſque de l'empereur Maximin, fait mention de la Campage. » La taille » de l'empereur Maximin, dit-il, » étoit de près de huit pieds & » demi. Quelques-uns mirent » dans une forêt ſa Campage » royale. On convient que cette » chauſſure étoit plus grande d'un » pied que celle d'un homme de » ſtature ordinaire. De-là vint la » coûtume de dire à ceux qui » étoient longs à conter des ſor- » nettes, *caliga Maximini*, la » calige de Maximin. « Il y avoit néanmoins quelque différence entre la calige & la Campage, comme le remarque fort bien Ferrarius ſur ce paſſage de Trébellius Pollion, qui, parlant de Gallien, dit qu'il prit des caliges ornées de pierres précieuſes, diſant que les Campages n'étoient que des rets. Il faiſoit ſans doute alluſion aux bandes de cuir de la Campage, qui remontoient en ſe croiſant juſqu'au gras de la jambe.

Sur les monumens, on voit aſſez ordinairement des Campages, qui, par eſpaces, laiſſent entrevoir la chair nue. On en voit auſſi d'autres, qui couvrent entiérement le pied & la jambe comme des bottines. Peut-être que celles-ci avoient des noms particuliers, que nous ne ſçavons pas. Du tems de Théodoſe, la chauſſure militaire montoit plus haut que le gras de la jambe.

CAMPAGNE, (*b*) terme de Géographie, qui ſe prend en différens ſens.

Quelquefois il ſignifie une plaine unie, où la vue n'eſt bornée que par l'horiſon. En ce ſens, on dit : *Une Campagne de dix lieues, de vingt, de trente lieues.* Mais, comme le mot *plaine* eſt moins ſujet à l'équivoque, nous penſons qu'il vaudroit mieux s'en ſervir dans cette ſignification. On dit auſſi : *En raſe Campagne.*

Campagne ſe dit d'une terre, qui eſt propre à être labourée & cultivée, quoiqu'elle n'ait pas cette égalité de terrein, dont on

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 29, 54. & ſuiv. T. IV. p. 17, 19.

(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. pag. 328.

Digitized by Google

vient de parler, & qu'elle ait des hauts & des bas. On dit en ce sens: *Les Campagnes du païs de Caux sont très-fertiles en bled.*

Campagne s'entend dans le même sens, que les Latins employoient le mot *rus*, par opposition à la ville. Ainsi, on dit: *Une maison de Campagne, les gens de la Campagne, être à la Campagne.*

Campagne se dit encore d'un petit district, ou même d'une province toute entière.

Il est de l'intérêt public que les petits ne soient pas entièrement dépouillés. C'est sur eux que roulent tous les travaux les plus nécessaires à la société, & ils ne peuvent pas y suffire, s'ils sont réduits à la misère. Sous ce point de vue, il n'y a point de citoyens, qui méritent plus d'être ménagés, que ceux qui s'occupent de la culture des Campagnes. Aussi remarque-t-on que l'empereur Constantin témoigne, dans différentes loix, une grande attention à empêcher l'interruption de leurs travaux. Il défend de saisir, même pour les deniers impériaux, les bœufs du labourage & les esclaves de charrue. Il défend pareillement à ceux, qui voyageoient, par autorité publique, de prendre ces mêmes bœufs pour le service de leurs voitures, & il veut qu'ils y employent uniquement ceux des messageries. Enfin, si l'on impose des corvées aux habitans de la Campagne, il excepte les tems des semailles & de la récolte, pendant lesquels il entend que l'on respecte des occupations si importantes au genre humain.

CAMPAGNE [La] des larmes. C'étoit un lieu des Enfers, que l'on croyoit être la demeure de ceux, que la violence de leur passion avoit fait mourir.

CAMPAGNES. (*a*) Le goût, que les Romains avoient pour la sculpture, s'étendoit plus loin que leurs villes, & que l'intérieur de leurs maisons. Leurs Campagnes étoient, pour ainsi dire, couvertes de dieux termes, & leurs chemins, de Mercures & d'autres divinités tutélaires. Ces statues, toujours placées dans les endroits les mieux cultivés & les plus fertiles, & accompagnées de toutes les richesses de la terre, devoient produire des points de vue d'une charmante variété, & former les plus agréables spectacles pour le voyageur.

CAMPANA, *Campana*, nom d'une légion Romaine, qui fut envoyée en garnison à Rhege sous la conduite de Décius Jubellius. Mais, par une indigne trahison, elle s'empara de la ville, après en avoir tué les habitans. Elle en fut punie comme elle méritoit. Car, on alla l'assiéger; & lorsqu'elle se fut rendue, on trancha la tête à tous les soldats qui la composoient.

CAMPANA, *Campana*, l'une des tribus Romaines. *Voyez* Tribus.

CAMPANA, *Campana*, (*b*)

(*a*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. Tom. I. pag. 170.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 169.

Digitized by Google

ſorte de balance. On l'appelloit ainſi, parce que, comme dit Iſidore, elle avoit été trouvée dans la Campanie en Italie. C'étoit une verge de fer, où les livres & les onces étoient marquées. C'eſt ce que nous appellons une romaine.

CAMPANIE, *Campania*, (*b*) Καμπανία, province d'Italie, qui avoit pour bornes au midi la mer Tyrrhène, au couchant le Latium, au nord le Samnium avec l'Apulie, & à l'orient la Lucanie.

Le P. Briet prétend qu'anciennement cette Province étoit ſéparée du territoire de Falerne par le Vulturne, mais que les Romains s'étant rendus maîtres de ce païs, le Gariglian étoit devenu la borne commune entre le Latium & la Campanie; de façon cependant que quelques villes & villages du Latium ſe trouvoient ſitués au delà de cette borne. Le même Auteur ajoûte que les limites du côté de l'occident étoient en tirant une ligne depuis Sinueſſe juſqu'au mont Apennin, en paſſant par le mont Maſſique, & que cette ligne faiſoit la ſéparation de la Campanie d'avec le Latium, comme le Vulturne la ſéparoit du païs des Samnites. Les limites du côté du ſeptentrion étoient une partie de l'Apennin & les fourches Caudines; celles de l'orient, les Hirpins; & la mer inférieure, au midi.

I. Dans les tems les plus reculés, les Toſcans ayant été dépouillés de tout ce qu'ils poſſédoient au nord du Pô, quelques-uns d'entr'eux traverſerent l'Apennin, & s'étant jettés dans la Campanie, ils l'enleverent aux Opiques. Ils s'y établirent, & formerent une cité diviſée en douze cantons, dont Vulturnum étoit la capitale. C'eſt la ville, qu'on nomma depuis Capoue, lorſqu'elle fut paſſée ſous la domination des Samnites. Ces derniers s'en emparerent par ſurpriſe l'an 420 avant J. C., & de Rome 332. Tite-Live rapporte le ſtratagême dont ils ſe ſervirent; & c'eſt de cette façon que les Toſcans perdirent la Campanie, qu'ils occupoient depuis près de quatre cens ans. Ils ne conſerverent plus alors, hors de la Toſcane, que la ville de Mantoue & celles de Cupra & d'Atria dans le Picénum. Les douze cantons, dans leſquels ils étoient diviſés en Campanie, avoient ſans doute été formés ſur le modele de ceux de la Toſcane.

Selon Diodore de Sicile, la nation des Campaniens commença à ſe faire connoître en Italie, la troiſième année de la 85e Olympiade, 438 ans avant l'Ére Chrétienne, & tiroit ce nom de la fertilité des terres, qu'elle occupoit. C'étoit, en effet, le païs le plus beau, le plus riant, le plus fertile, que l'on pût deſirer. Auſſi Ariamnès, ayant trahi l'armée Romaine commandée par Craſſus, & l'ayant

(*a*) Juſt. L. XX. c. 1. L. XXII. c. 1. Ptolem. L. III. c. 1. Strab. pag. 242. *& ſeq.* Plin. Tom. I. p. 109, 153. *& ſeq.* Flor. L. I. c. 16. Pomp. Mel. pag. 131. Diod. Sicul. pag. 303. *& ſeq.* Tit. Liv. L. II. c. 52. Plut. T. I. p. 556. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. p. 101, 102.

Digitized by Google

conduite dans une vaſte campagne d'une affreuſe aridité, & où l'œil ne découvroit ni fin, ni bornes, diſoit avec un ris moqueur aux ſoldats, qui ſe plaignoient de ſa trahiſon: » Mes amis, vous croyez » marcher dans les campagnes riantes & délicieuſes de la Campanie. Vous voudriez trouver ici » ſans doute les fontaines, les ruiſſeaux, les ombrages verds, les » bains & les hôtelleries, dont » elle eſt pleine, & vous ne vous » ſouvenez pas que vous traverſez les déſerts, qui ſont les limites des Arabes & des Aſſyriens. «

Strabon cite en preuve de la fertilité de la Campanie, le froment qui y croiſſoit, & qui étoit très-beau, κάλλιστον. Il dit qu'on en faiſoit une ſorte d'aliment, préférable à toute autre eſpèce d'aliment fait de froment. On rapporte, ajoûte Strabon, que certaines terres de la Campanie portent deux fois l'an du zéa ou épautre; qu'elles donnent enſuite la même année du panis, & que quelques-unes après cela, ſont encore enſemencées de légumes. Ainſi, ces dernières fourniſſoient juſqu'à quatre récoltes par an. On ne s'étonnera donc point que Cicéron appelle ce païs le grenier de l'Italie. Et Florus en parle en ces termes: *Omnium non modò Italia, ſed toto orbe terrarum pulcherrima Campaniæ plaga eſt. Nihil mollius cœlo; denique bis floribus vernat. Nihil uberius ſolo; ideo Liberi Cereriſque certamen dicitur. Nihil hoſpitalius mari; hìc illi nobiles portus, Caieta, Miſenus & tepentes fontibus Baiæ; Lucrinus & Avernus, quædam maris otia. Hìc amicti vitibus montes, Gaurus, Falernus, Maſſicus & pulcherrimus omnium Veſuvius, Ætnæi ignis imitator. Urbes ad mare, Formiæ, Cumæ, Puteoli, Neapolis, Herculeaneum, Pompeii, & ipſa caput urbium Capua, quondam inter tres maximas, Romam Carthaginemque, numerata.* Pline aſſure que les parfums de la Campanie ne le cédoient qu'à ceux de l'Égypte. Il qualifie cette province heureuſe, *felix*. Ce furent les délices de ce beau païs, qui amollirent le courage d'Annibal & de ſon armée; ce qui cauſa leur ruine.

II. Nous apprenons de Diodore de Sicile, que les Campaniens envoyerent des troupes au ſecours des Carthaginois en Sicile. Pendant qu'on faiſoit le ſiege de Sélinunte, comme ils cherchoient l'occaſion de ſe diſtinguer, ils profiterent du premier inſtant, où la muraille fut abattue, & paſſerent en dedans. Ils ſurprirent par leur préſence les premiers citoyens, qui les virent, & qui n'étoient pas là en grand nombre. Mais, pluſieurs autres étant accourus à ce tumulte, les Campaniens furent repouſſés avec une grande perte des leurs. Car, ce paſſage n'étant point frayé, les décombres de la muraille les faiſoient tomber à chaque pas, & ils furent bientôt mis hors de combat. La nuit arrivant là-deſſus termina l'aſſaut. Après la priſe de Sélinunte & celle d'Himère, Annibal licentia ſon armée, & renvoya ſes alliés Siciliens chacun dans leurs villes, où

Digitized by Google

ils furent suivis des Campaniens, qui se plaignoient beaucoup des Carthaginois, sur ce qu'ayant extrêmement contribué à leurs succès, ils n'en avoient pas reçu des récompenses proportionnées à leurs services.

Denys, tyran de Sicile, sollicita le secours des Campaniens. Ceux-ci gardoient alors les places, qu'Imilcar, général des Carthaginois, avoit conservées en Sicile. Le Tyran leur dépêcha secrétement un courrier, par lequel il leur promettoit tout l'argent qu'ils voudroient pour venir à son secours. Les Campaniens, gagnés par ces grandes promesses, se mettent en marche, & arrivent à Agyre. Ayant laissé là leur bagage entre les mains d'Agyris, gouverneur & maître de la ville, ils se rendent en toute diligence à Syracuse au nombre de douze cens cavaliers. S'étant présentés tout d'un coup aux Syracusains supris, ils en tuent un grand nombre, & entrant dans la citadelle, ils parviennent jusqu'à Denys. Ce Tyran leur donna dans la suite la ville de Catane pour habitation; & quelque tems après, il leur persuada de sortir de cette ville, & de se transporter dans celle qu'on appelloit Ætna, comme étant beaucoup plus forte. Imilcon, autre général des Carthaginois, leur envoya des députés pour leur proposer d'abandonner Denys. Il leur offroit un plus grand territoire que le leur, & une part dans les dépouilles, qu'on feroit sur l'ennemi. Il leur apprenoit que les Campaniens, habitans d'Entelle favorisoient les Carthaginois, & s'armoient contre les Siciliens. Il leur représentoit enfin que les Grecs sembloient avoir pris en haine toutes les autres nations. Les Campaniens, dans le fond de l'ame, favorisoient les Carthaginois; mais, ils avoient envoyé des ôtages à Syracuse, qui les contraignirent de garder la parole, qu'ils avoient donnée à Denys, & de demeurer dans son alliance. Ceci se passoit environ 400 ans avant Jesus-Christ. Les Campaniens étoient encore en possession de la ville d'Ætna plus de 50 ans après; mais, enfin, pris & forcés dans leur retraite, ils furent exterminés par Timoléon, que les Corinthiens avoient envoyé pour rendre la paix à Syracuse.

Quant aux guerres des Campaniens avec les Romains, il faut voir l'article de Capoue. On y trouvera une histoire abrégée de ces guerres.

III. Ptolémée donne à la Campanie les villes suivantes, Vénafrum, Téanum, Sueſſe, Cales, Casilinum, Trébula, Forum Popilii, Capoue, Abelle & Atelle. Il faut y ajoûter Cumes, Putéoles, Naples, Baies & quelques autres, qui sont moins connues. Le Vulturne étoit la principale rivière du païs.

La Campanie répond à peu près à ce que nous appellons aujourd'hui la Terre de labour, au royaume de Naples.

CAMPANIENS, *Campani*, Καμπανοὶ, peuples d'Italie, qui habitoient la Campanie, & dont la ville principale étoit Capoue.

Digitized by Google

Voyez Campanie & Capoue.

CAMPANUS, *Campanus*, (*a*) un des principaux des Tongres. L'an de Rome 819, il étoit à la tête d'une cohorte de troupes de sa nation, & Juvénalis partageoit avec lui l'autorité du commandement. Ces deux Capitaines soumirent cette cohorte à Civilis.

CAMPASPE, *Campaspe*, (*b*) l'une des concubines d'Alexandre le Grand. C'étoit une des plus belles personnes de son tems. Alexandre la fit peindre nue par le fameux Apelles; & il eut la générosité de la céder à ce peintre, qui en étoit devenu amoureux.

CAMPÉ, *Campe*, (*c*) Geolière du Tartare, que Jupiter tua pour délivrer les Titans de cette affreuse prison. M. l'abbé Banier dit que cette Campé est une énigme pour lui; & il ajoûte qu'il est surpris que Thomas Galle, qui a enrichi d'excellentes notes le texte d'Apollodore, n'en ait point fait au sujet de Campé, dont ce Poëte Grec fait mention.

CAMPESTRE, *ou* CAMPESTE. C'étoit, chez les Romains, une espèce de culotte, ou d'habillement, semblable à ce qu'on appelloit autrefois parmi nous tonnelet, bas de soie tourné en rond, ou haut-de-chausses, tels qu'on en voit sur des tableaux du regne d'Henri II, de Charles IX, d'Henri III; ou tels qu'en portent encore aujourd'hui les danseurs de corde. Cette partie de l'habillement, que nos ancêtres avoient convertie en parure par sa forme, étant d'une étoffe précieuse, garnie de galons & de rubans, n'étoit chez les Anciens qu'un tablier destiné à se couvrir dans les exercices du champ de Mars, & qui, prenant depuis le nombril, jusqu'au milieu des cuisses, laissoit tout le reste du corps à nu. Ou l'on en avoit de faits exprès comme des caleçons, ou on les formoit au besoin avec la tunique.

CAMPI. *Voyez* Campus.

CAMPONES, *Camponi*, (*d*) peuples des Gaules. Il est parlé de ces peuples dans Pline, qui les met parmi les Aquitains, & au nombre de ceux, qui paroissent avoir été subordonnés à d'autres peuples plus considérables. Ils devoient être vers les Pyrénées; & ils appartenoient vraisemblablement à la vallée de Campan dans la Bigorre. Tel est le sentiment de M. d'Anville & du P. Hardouin.

CAMPS DE CÉSAR. (*e*) De tous les Héros, que nous connoissons, aucun ne s'est plus distingué dans l'art de bien camper que César. Il suffit d'ouvrir ses Commentaires, pour se convaincre que jamais capitaine ne sçut

(*a*) Tit. Liv. L. IV. c. 66.

(*b*) Plin. Tom. II. pag. 696. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. p. 179.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 32. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. 275, 307. *& suiv.* T. V. p. 16.

(*d*) Plin. Tom. I. p. 826. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

(*e*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. X. pag. 403. *& suiv.* Tom. XIII. p. 410. *& suiv.* Tom. XIV. p. 98. *& suiv.*

Digitized by Google

mieux que lui prendre des postes avantageux, les fortifier, y mettre une armée non seulement en sûreté, mais avec tant de commodités, qu'elle n'en auroit pas eu davantage dans une ville. La complaisance même avec laquelle il parle des situations avantageuses, qu'il avoit sçu choisir, des précautions qu'il avoit prises pour s'y fortifier, pour faire de-là de nouveaux progrès, & pour arrêter ceux de l'ennemi, prouve que la castramétation étoit la partie favorite de ce grand Capitaine, si profond d'ailleurs dans tout ce qui regarde l'art militaire. Ambiorix & Vercingétorix, reconnoissant qu'il devoit la conquête des Gaules à son habileté à bien prendre ses postes & à sçavoir s'y retrancher, crurent ne pouvoir lui résister, qu'en formant des Camps à la manière des Romains; circonstance, que César nous apprend lui-même dans ses Commentaires.

Quoique la plûpart des anciens Camps qu'on trouve en France & ailleurs, potent le nom de Camps de César, cependant l'attrait de l'Antiquité, qu'une tradition même assez constante leur donne, ne doit point séduire. Car, dans l'examen qu'en ont fait quelques Sçavans, ils se sont persuadés que du moins dans l'état où on les voit aujourd'hui, ils ne sont pas tous aussi anciens qu'on le croit communément, ou que du moins ceux, qui s'en sont servis dans la suite pour y camper, y ont fait divers changemens.

Le lieu si connu dans le pais de Caux sous le nom de Camp de César, que M. l'abbé de Fontenu alla visiter en 1730, est à près de trois quarts de lieue de Dieppe, vis-à-vis le village de Brémont, à une demi-lieue de-là, sur la grande route de la ville d'Eu. La situation en est des plus avantageuses, & telle que César auroit pu la choisir lui-même. Il occupe le sommet d'une haute falaise, élevée perpendiculairement de 30 à 35 toises au-dessus de la mer, qui la borne au nord: Un profond & large vallon, au bas duquel est le village du Puy, & une ravine seche, qui va se rendre dans la mer, séparent cette falaise de celle du Paulet, principal fauxbourg de Dieppe.

La figure de ce Camp est une espèce de triangle scalène, c'est-à-dire, à trois côtés inégaux. Le premier côté, qui est le plus étendu, ayant près de 800 toises de long, est appuyé sur le bord de la mer. Comme le Camp est inaccessible par cet endroit, on n'y a fait aucun retranchement. Le second côté, qui regarde le vallon, quoique d'un accès fort difficile par son assiette sur la cime d'un côteau, dont la pente est fort roide, est cependant encore revêtu d'un boulevard ou rempart en glacis des deux côtés, haut de 35 à 40 pieds, qui, après avoir suivi depuis la mer une ligne presque droite d'une assez grande étendue, se recourbe ensuite en deux demi-cercles, l'un saillant au-dessus du grand chemin de Dieppe, qui traverse le Camp, & l'autre rentrant pour regagner le côté du boule-

Digitized by Google

vard, qui domine sur la campagne.

La partie du boulevard la plus exposée en dehors vers la marine, est défendue depuis le second chemin qui entre dans le Camp, jusqu'à la mer, par un fossé fort large, avec un chemin couvert, revêtu d'un épaulement ou rideau de sept à huit pieds de haut, & dont quelques endroits paroissent affaissés. Ce retranchement commande le vallon & la falaise du Paulet, & défend un ancien chemin ferré, qui, dans les tems passés, alloit des bords de la marine en ligne diagonale au haut du Camp vers son quart. Ce vieux chemin est aujourd'hui impratiquable aux charrois, tant à cause que le talus de la falaise est devenu insensiblement trop incliné, que parce que la mer a tellement creusé l'embouchure de la ravine, qui traverse en bas ce chemin, qu'à présent un homme de pied a besoin du secours de ses mains pour le franchir & y grimper, en s'accrochant à de gros cailloux assez pointus, dont cet endroit est hérissé, & en posant ses pieds sur d'autres cailloux, comme sur des échelons,

Enfin, le troisième côté, qui est le plus court, n'ayant que 325 toises de long, répond sur la plaine de Brœmont, où passe le chemin, qui va à la ville d'Eu. Comme ce côté, qui fait le front du Camp, est celui par où il peut être plus aisément insulté, l'art a suppléé à ce que la nature lui a refusé. On l'a donc revêtu dans toute sa longueur, d'un boulevard à dos-d'âne, de 45 pieds de haut au moins. Il coupe la plaine en ligne droite depuis le haut du vallon jusqu'à la mer. Je me suis assuré, dit M. l'abbé de Fontenu, de la hauteur de ce boulevard, par le moyen d'un long cordeau au bout duquel j'avois attaché une pierre, que je jettai du haut en bas de ce rempart dans le fossé qui le couvre du côté de la campagne. Il doit avoir eu, dans son origine, encore plus de hauteur qu'il n'en a aujourd'hui; car, outre qu'il n'a pu manquer de s'affaisser depuis qu'il est sur pied, le terre-plain de son sommet s'est tellement éboulé à droite & à gauche, qu'il n'y regne plus d'un bout à l'autre, qu'une arrête si aigue, qu'elle laisse à peine en plusieurs endroits, autant d'espace qu'il en faut pour le passage d'un homme. Ce boulevard, ainsi que celui, qui est du côté du vallon, a dû autrefois être muni d'un parapet. Peut-être a-t-il été aussi frézé & palissadé. Ce boulevard est défendu le long de toute son étendue du côté de la campagne, par un fossé de près de 50 pieds de large, profond encore à présent de près de trois pieds.

Mais, quelque remarquable que soit ce Camp, considéré en dehors, il le paroît bien davantage, quand on vient à l'examiner en dedans. L'on ne peut qu'être surpris en y entrant. Du premier côté du triangle qu'il forme, se présente la mer à perte de vue. Des deux autres côtés s'élevent ses boulevards d'une hauteur extraordinaire, aux pieds desquels, dans toute leur longueur, on voit encore les vestiges d'anciens fossés

Digitized by Google

de 30 à 35 pieds de large, qui vont aboutir de part & d'autre vers la marine. Il eſt auſſi très ſingulier de trouver l'intérieur de ce Camp diviſé en trois parties, qui ſemblent y former autant de petits Camps ſéparés, comme pour ſe défendre l'un l'autre, & ſe prêter un ſecours mutuel, en cas que les boulevards vinſſent à être forcés. Le premier de ces quartiers occupe près d'un tiers du terrein. C'eſt un triangle oxygone, preſque iſoſcele, dont le plus court côté regarde le boulevard, qui domine ſur la plaine. Le ſecond côté de ce triangle ſuit les bords de la mer, Le troiſiéme côté coupe le Camp dans ſa longueur, depuis le boulevard où il eſt appuyé, juſqu'à la mer. La moitié de ce côté eſt poſée ſur les bords des traces d'un ancien foſſé; & l'autre moitié va ſur les bords d'une profonde ravine ſeche, qui naît vers le milieu du Camp dans ſa longueur, vers les deux tiers de ſa largeur.

Ce qui attire encore davantage l'attention, c'eſt de voir dans cette enceinte, vers les deux tiers de ſa largeur, les reſtes d'un ancien foſſé, qui paroît avoir eu au moins 160 pieds de large. Ce foſſé eſt à préſent preſque à fleur de terre. Il coupe le camp dans une partie de ſa longueur, & ſe rend dans la ravine, qui y prend ſon origine. Comme ce foſſé & ceux, qui environnent le dedans du Camp, en côtoyant ſe boulevard, paroiſſent avoir été creuſés pour la défenſe de ſes quartiers, il eſt très-vraiſemblable que pour mettre à couvert le ſoldat, les bords de ces foſſés & même de la ravine, furent anciennement paliſſadés de toutes parts. Il devoit y avoir auſſi ſur le large foſſé du milieu, & peut-être même ſur la ravine, quelque pont pour la communication d'un quartier à l'autre. Cette ravine, dont les côtés ſont aſſez eſcarpés, s'élargiſſant à meſure qu'elle avance pour ſe précipiter dans la mer, partage vers ſon extrêmité, la falaiſe en deux croupes, qui commandent l'embouchure de la ravine dans la mer. En de-çà du grand foſſé de cette ravine, qui en eſt en quelque ſorte la continuation, ſont plus des deux autres tiers du Camp, renfermés en un quarré oblong, mais irrégulier, qui comprend les deux autres quartiers de ce Camp. Le premier de ces deux quartiers auſſi de figure oblongue, contient à peu près les trois quarts du terrein. Le ſecond quartier forme un triangle preſque équilatéral, qui autrefois étoit ſéparé du premier quartier par un gros mur, qui, des bords de la ravine, alloit ſe terminer au boulevard oppoſé, près de la ſortie du Camp ſur l'ancien chemin, qui menoit le long des bords de la mer.

Il ne reſte aujourd'hui de cet ancien mur, que des monticules couverts de gazon, & ſéparés les uns des autres ſur la même ligne, à diſtances preſque égales. Au milieu de ces débris eſt un eſpace aſſez large, qui paroît avoir été l'entrée de ce réduit. Ce dernier quartier eſt beaucoup moins ſpacieux que les deux autres; mais,

Digitized by Google

auſſi étoit-il beaucoup plus fort & bien mieux retranché que le reſte. Le front en étoit anciennement couvert d'une forte muraille, dont il ne paroît plus que des ruines enſevelies ſous les monticules, dont on vient de parler. Le côté de la droite eſt appuyé ſur le rivage de la mer, & en partie ſur le bord de la ravine; & le côté gauche eſt flanqué ſur une partie du boulevard qui domine le vallon, & qui, en cet endroit, eſt couvert de deux foſſés fort larges, l'un en dedans, l'autre en dehors. Celui-ci eſt muni du chemin couvert & de ſon épaulement, dont nous avons déjà parlé. On reconnoît aſſez par la ſituation & par les retranchemens de ce quartier, qu'il étoit comme la forteresſe ou la citadelle du Camp; deſorte que les deux autres quartiers venant à être enlevés par l'ennemi, celui-là étoit la dernière reſſource du ſoldat, ſoit pour s'y défendre & obtenir une capitulation honorable, ſoit même pour avoir le tems de ſe ſauver ſur mer, par la ravine, dont le bas peut avoir été bon autrefois pour l'ancrage des vaiſſeaux. Car, il n'eſt point douteux que ceux, qui ſe logerent les premiers ſur cette falaiſe, n'aient été alors maîtres de la mer. Toute la diſpoſition de ce Camp, tant en dedans qu'en dehors, en fait naître la penſée. Et même, comme dans les tems paſſés cette falaiſe avançoit beaucoup plus dans la mer, qu'elle ne fait aujourd'hui, une partie en ayant été ſubmergée, il eſt très-vraiſemblable qu'il y eut anciennement à l'embouchure de la ravine, un havre propre à contenir des vaiſſeaux. L'on pouvoit, en ce cas, débarquer aiſément des troupes, & les faire remonter dans le Camp par la ravine, dont le talus des bords ne devoit point être en ce tems-là auſſi droit & auſſi eſcarpé qu'il l'eſt maintenant.

Outre ce que l'on vient de rapporter touchant l'intérieur du Camp, l'on peut encore ſoupçonner qu'il y eut auſſi autrefois un fort ſur un des bords de la ravine, au-deſſous de ſa jonction au grand foſſé, qui traverſe une partie de ce Camp. Un aſſemblage de cailloux, qui paroiſſent être des débris de quelque ancien édifice, ont fait naître cette idée à M. l'abbé de Fontenu. Un fort, ſitué en cet endroit-là, étoit très-utile, tant pour faciliter la retraite par mer, à ceux qui auroient été forcés dans le Camp, que pour arrêter quelque tems l'ennemi, & l'empêcher d'aller par la ravine ſe ſaiſir des vaiſſeaux, qui pouvoient être à l'ancre à ſon embouchure.

Il nous reſte encore à parler des entrées de ce Camp. Elles ſe trouvent au nombre de trois. L'on rencontre la première vers le tiers du boulevard, qui regarde la plaine. Cette entrée eſt fort large & flanquée des deux côtés en dedans de hautes levées de terre appuyées au boulevard. Peut-être étoit-elle anciennement revêtue d'autres ouvrages en dehors; mais, il n'y en a plus à préſent aucune apparence, le laboureur ayant étendu ſes travaux juſques

Digitized by Google

sur les bords du fossé, qui est entièrement comblé vis-à-vis cette entrée, pour donner passage au grand chemin de Dieppe à la ville d'Eu.

La seconde entrée de ce Camp est vers le quart de l'autre boulevard, qui commande le vallon en venant au Camp par l'ancien chemin, qui alloit le long de la marine. Cette entrée, à laquelle on ne peut à présent arriver que par ce chemin, dont la pente est fort roide, étoit encore soûtenue en dehors par le grand retranchement, qui commande le vallon & la falaise du Paulet.

Enfin, la troisième entrée perce ce même boulevard vers les deux tiers de sa longueur, au-dessus du village du Puy. La grande route de Dieppe à la ville d'Eu y passe en traversant une partie du Camp, & gagne la plaine par la première entrée. Cette troisième entrée étoit la plus difficile à franchir. C'est un chemin creux, ou plutôt un long défilé très-étroit & escarpé, dont la descente, quand il pleut, est si glissante, qu'on ne peut s'y tenir qu'à peine sans tomber. Ce poste étoit encore soûtenu par le grand front, que prête en cet endroit le boulevard, qui, venant à se courber en demi cercle saillant, couvre d'un côté une grande partie de ce défilé, & de l'autre une partie de la courtine du boulevard. Ce qui mettoit encore ce Camp hors d'insulte, si l'on eût voulu le tâter par cet endroit, étoit un ancien fort, qui défendoit l'entrée de ce défilé, au sortir du village du Puy. M. l'abbé de Fontenu conjecture qu'il y eut là anciennement un fort, par les restes d'un ancien bâtiment, qui s'y voyent encore aujourd'hui, avec la cour & quelques arcades presque entièrement ruinées. On y remarque aussi en dehors les ruid'un vieux mur fort épais & très-solide, fait de petits cailloux quarrés, larges de trois à quatre pouces, disposés les uns au-dessus des autres par assises égales, & liés ensemble par un ciment très-dur. L'autre côté de ce défilé étoit aussi fortifié autrefois d'un mur de pareil ouvrage que celui dont on vient de parler. On en découvre quelques restes presque à fleur de terre.

Il ne faut pas oublier que dans les ruines de ce vieux édifice, se trouve encore sous une arcade, un ancien puits, qui est actuellement comblé & couvert de broussailles. Il y a eu aussi des puits au milieu du Camp. On y a remarqué les apparences de deux qui sont entièrement comblés.

Il ne faut pas oublier non plus que ce Camp fut dans les siecles passés, plus étendu du côté de la mer, qu'il ne l'est aujourd'hui. Quand même la tradition unanime des habitans de Dieppe ne l'attesteroit point, ce qui s'y passe encore à présent, est une preuve assurée de ce qui a dû arrivé précédemment. En effet, rien n'est plus certain, qu'en même tems que la mer se retire du rivage de Dieppe & de plusieurs autres lieux de la côte, à cause des monceaux de galet qu'elle y jette, elle empiete au contraire sur différens terreins le long de ses bords, principalement sur la falaise du Camp. Elle en a

Digitized by Google

détaché, depuis plusieurs siecles, des pieces énormes, dont une espèce de chaussée, qu'on voyoit au de-là en plaine mer, il y a plus de cent ans, n'étoit qu'un débris.

Il reste encore un mot à dire de la destination présente de ce Camp. Comme le terroir des environs produit naturellement quantité d'herbes fines, excellentes pour la nourriture des bestiaux, on laisse exprès sur les falaises, dont d'ailleurs le dessus est de terres labourables d'un très-bon produit, on laisse, dis-je, des cantons incultes, destinés seulement pour des pâturages. C'est à quoi sert aujourd'hui l'enceinte du Camp, dont toute la surface n'est qu'un tapis verd jusqu'à la cime même des boulevards.

Si, de la description de ce Camp, on veut remonter à son origine, pour sçavoir au juste parqui & dans quel tems il a été formé, nous avouerons qu'on ne trouve sur ce point aucune lumière dans les Auteurs. M. l'abbé de Fontenu, malgré les préjugés des habitans du païs, assure que ce Camp ne peut être ni de César, ni d'aucun autre empereur Romain; & ce Sçavant apporte plusieurs raisons de l'assertion qu'il avance; mais, peut-être, ne seront-elles pas goûtées de tout le monde.

Selon Polybe, ainsi que nous l'avons observé sous l'article de Camp, les Camps Romains étoient presque toujours de figure quarrée ou ovale, ces deux figures étant les plus propres à disposer des troupes dans un Camp avec plus de régularité & de symmétrie; ce qui n'avoit cependant lieu qu'autant qu'un Général étoit maître de choisir son terrein; si non, il falloit qu'il se conformât à la disposition des lieux, où il étoit obligé de camper. Aussi, Végece, qui vivoit plusieurs siecles après Polybe, assure qu'un Camp Romain n'avoit point de figure déterminée, & qu'on le faisoit rond, ovale, triangulaire ou quarré, selon les conjonctures, où l'on se trouvoit, & selon la situation particulière des lieux, où il falloit se retrancher.

Comme il y a peu d'assiettes plus avantageuses pour bien camper, qu'une hauteur au confluent de deux rivières, ou entre la jonction, soit d'une rivière ou ravine, soit d'un profond vallon à un marais impraticable, ou à la mer même, on remarque que la plûpart des anciens Camps, qu'on attribue à César, sont placés sur des éminences situées ainsi, & sont par conséquent de figure triangulaire; figure la plus convenable à une pareille assiette, aussi-bien qu'à rendre un Camp presque inaccessible. Car, deux de ses côtés se trouvant flanqués comme par de larges & profonds fossés naturels, il ne reste plus qu'un côté ou le front à fortifier, qu'il est d'autant plus aisé de garantir de toute insulte, qu'il a moins d'étendue, & qu'il présente moins de face à l'ennemi. Aussi étoit-ce là l'endroit du Camp, qu'on avoit soin de retrancher avec le plus d'attention, en le

Digitized by Google

couvrant de hauts boulevards avec de larges & profonds fossés. C'est ainsi qu'entre tant de Camps, auxquels on a donné, dans nos provinces & ailleurs, le nom de Camps de César, sont fortifiés;

1.° Les deux Camps de César, appellés aussi les Camps de l'Étrun, l'un dans l'Artois, & l'autre dans le Hainaut. Le premier se voit à une lieue d'Arras, entre le confluent de la haute & de la basse Scarpe, dont la première prend sa source à Montenaucourt, & la seconde à Vandelicourt près d'Aubigny. Ce Camp est un tertre, qui forme un triangle presque équilatéral, dont chaque côté peut avoir environ trois cens toises de longueur. Le côté, qui barre les deux rivières, & qui fait le front du Camp, est encore marqué par des restes d'anciens retranchemens, dont les fossés sont à présent entiérement comblés. On voit aussi quelques vestiges d'anciennes levées de terre le long des bords de ces deux rivières, qui se joignent du côté d'Arras vers l'orient. Au bas du Camp est la célébre abbaye de l'Étrun, où l'on ne reçoit que des filles de familles distinguées. Le second Camp de César est, comme le premier, de figure triangulaire. Il se trouve près de Bouchain, entre le confluent de l'Escaut & de la petite rivière du Sanse, sur une hauteur fort élevée & escarpée vers ces rivières, où il paroît encore quelques traces de vieux retranchemens de terre, qui s'étendent environ quatre cens toises le long de l'Escaut, mais beaucoup moins le long du Sanse. On ne peut dire combien ce Camp avoit autrefois d'étendue, parce que les fortifications, qui devoient en couvrir le front d'une rivière à l'autre, selon les regles de la castramétation, ont été entièrement applanies & mises de niveau avec le reste de la campagne, qui est très-propre au labour.

2.° Le Camp de César, au-dessus du port d'Ik en Bretagne, près de Saint-Brieux. De tous les anciens Camps, que l'on connoisse sous le nom de César, aucun ne ressemble davantage à celui de Dieppe, tant par sa situation que par sa figure, que ce Camp placé de même sur le haut d'une falaise en triangle. Il est aussi flanqué d'un côté par la mer, & de l'autre par un profond vallon où coule la petite rivière d'Ik, qui donne son nom à un bourg & à un havre capable de contenir des bâtimens de six vingts tonneaux. Le troisième côté répond sur la campagne, sans aucune trace des anciens retranchemens, qui devoient en défendre autrefois les approches. Comme le païsan de ces cantons-là est fort laborieux, & qu'il a grand soin de mettre tout à profit, il n'a pas manqué d'en applanir tout le terrein, pour en faire des jardins fruitiers, qui lui sont d'un très-bon produit. L'on ne doute nullement dans le païs, que César n'ait campé en ce lieu du tems de son expédition en Bretagne. A la pointe du Camp se voit une tour très-ancienne, mais rebâtie depuis quelques années, qui commande le port d'Ik, &

Digitized by Google

& qu'on a toujours appellée la Tour de Céſar. Les Bretons croyent fermement qu'elle a été élevée par les ordres de ce Général. Elle ſervoit autrefois de fanal pour ce port.

3.° Enfin, le Camp de Céſar près de Saint Leu d'Eſſeran, village ſur l'Oyſe, renommé pour ſes belles carrières de pierre, à une petite lieue en de-çà de Chantilly. Ce Camp eſt encore beaucoup plus digne d'attention, qu'aucun de ceux dont on vient de faire mention. Il eſt ſitué ſur le ſommet d'une haute montagne en dos d'âne fort eſcarpé, au confluent de l'Oyſe & de la Nonette, autrement dite la rivière de Chantilly ou de Senlis. Il commande les campagnes voiſines. Hors de toute attaque du côté de ſes deux flancs, qui ſont preſque inacceſſibles par leur ſituation naturelle, il n'a de front que très-peu de terrein à défendre. Il eſt de plus à portée du fourrage, de leau & du bois; ſans quoi un Camp, quelque fort qu'il ſoit ou par l'art, ou par la nature, n'eſt pas long-tems tenable.

Ce Camp eſt auſſi en triangle; mais, le triangle eſt aſſez irrégulier, ſur tout vers la Nonette, où, ſe recourbant en eſpèce de demi cercle ſaillant, ſuivant le contour de la côte, il embraſſe une aſſez grande étendue de terrein. Les deux côtés, qui regardent, l'un vers l'Oyſe, l'autre vers la Nonette, ſont fort roides & eſcarpés, excepté à leur extrêmité ou à l'angle de réunion, qui répond vers la jonction de ces deux rivières, où la pente de la montagne eſt beaucoup moins droite qu'ailleurs. Auſſi l'accès en étoit-il défendu par des élévations de terre, dont il reſte encore des veſtiges. Ce retranchement pouvoit auſſi avoir été élevé pour couvrir la porte Décumane & le quartier du Prétoire.

Quant au troiſième côté, qui fait la tête du Camp, comme c'eſt ſon endroit foible, ſe trouvant de niveau avec la plaine, qui regarde Chantilly, il eſt muni d'une liſière de la montagne à l'autre, par un boulevard de ſeize à dix-huit pieds de haut, plus ou moins en quelques endroits. Ce boulevard, qui s'eſt aſſez bien conſervé dans toute ſon étendue, eſt percé de trois ouvertures ou entrées, dont celle du milieu, qui eſt la plus ſpacieuſe, a ſeize pas de large. Il n'eſt point douteux que, ſelon les regles de l'ancienne Caſtramétation, il n'y ait eu autrefois au pied de ce boulevard de bons foſſés; mais, ils ſont aujourd'hui entièrement comblés, ſoit par la ſuite des années, ſoit par les ſoins du laboureur, qui fait valoir, autant qu'il le peut, tout le terrein de ce canton, qui eſt très fertile en grains. Le dedans du Camp eſt auſſi très-bien cultivé.

Le front de ce Camp, qui eſt couvert par le boulevard, à peu d'étendue en comparaiſon de ſes flancs; ce qui en rend la défenſe aſſez facile. Il n'a de longueur que quelques ſix cens pas; au lieu que le côté vers la prairie, qui regne le long de la Nonette en a environ dix-huit cens ſoixante, & que celui, qui commande la prairie,

Digitized by Google

qui s'étend le long des bords de l'Oyse, en a près de seize cens soixante-dix.

La tradition constante de tout le voisinage est aussi que César a campé en cet endroit, & que le quartier des environs, qu'on a nommé dans tous les tems la Garenne, étoit alors une forêt fort épaisse & étendue, qu'il fit abattre pour pouvoir découvrir tout le païs d'alentour, & empêcher l'ennemi de venir s'y cantonner pour l'inquiéter dans son camp, & surprendre ses convois. Les habitans de Montaterre, bourg situé au de-là de l'Oyse, à une lieue du Camp, prétendent même tenir par une tradition immémoriale, de pere en fils, que César vint les visiter, & qu'il ne put s'empêcher d'admirer la charmante situation de ce lieu, d'où la vue est des plus diversifiées & des plus vastes qu'il y ait dans ce païs.

Outre ces Camps de César, dont on vient de parler, on en connoît encore plusieurs autres; mais, nous n'entrerons point ici sur cet objet, dans un plus grand détail. Nous croyons en avoir dit assez pour donner au Lecteur une idée de ces sortes de Camps, dont la plûpart au moins pourroient bien n'être pas aussi anciens qu'on se l'imagine ordinairement.

CAMPSA, *Campsa*, Κάμψα, (*a*) ville située près de Pallène, selon Hérodote. D'autres la nomment Capsa. *Voyez* Capsa.

CAMPSAS, *Campsas*, ville d'Italie, selon Agathias au deuxième livre de son histoire. Cet Auteur dit qu'elle fut prise par les Goths.

CAMPSAS, *Campsas*, village de l'Asie mineure dans la Phrygie auprès d'Apamée. Métaphraste en fait mention dans la vie de Saint Tryphon.

CAMPSIAINS, *Campsiani*, Καμψιανοὶ, (*b*) peuple Germain, selon Strabon. Ce Géographe est le seul Auteur ancien, qui fasse mention de ce peuple.

CAMPUS, terme Latin, qui veut dire un champ, une plaine, une campagne. On dit en pluriel *Campi*, les champs, les campagnes. Il y a eu quantité de lieux, qui ont porté le nom de Campus ou de Campi. Nous allons en donner une liste, en commençant par ceux qui ont été connus sous le nom de Campus. C'est pour suivre l'usage ordinaire, que nous plaçons les premiers, les noms du singulier; car, l'ordre alphabétique exigeroit qu'on mit auparavant les noms du pluriel.

CAMPUS ÆGESTÆUS, lieu, dont il est fait mention dans Tite-Live.

CAMPUS ARGIVORUM, (*c*) champ des Argiens. Ce lieu étoit situé dans l'Argolide, contrée du Péloponnèse, à environ quatre milles d'Argos. Ce fut dans le champ des Argiens que les Romains allerent se camper, l'an de Rome 557, lorsqu'ils mar-

(*a*) Herod. L. VII. c. 123.
(*b*) Strab. p. 291.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 25.

Digitized by Google

choient contre la ville d'Argos, ſous la conduite de T. Quintius.

CAMPUS FLORÆ, champ de Flore, étoit un lieu conſacré à cette déeſſe. C'eſt-là que l'on repréſentoit les jeux Floraux, inſtitués en ſon honneur.

CAMPUS HYRCANUS, (*a*) champ Hyrcanien. C'étoit un lieu de l'Aſie mineure, du côté de la ville de Thyatire. Telle eſt l'idée que l'on doit ſe former de la poſition de ce lieu d'après le récit de Tite-Live.

CAMPUS LAPIDEUS, le champ des Cailloux. *Voyez* ci-après Campi Lapidei.

CAMPUS MAGNUS, (*b*) le grand Champ. C'étoit une plaine fort étendue, qui avoit douze cens ſtades de long & ſix vingts de large. Le Jourdain la diviſoit en deux parties. Elle commençoit au bourg de Génébath, & finiſſoit au lac Aſphaltite. La ville de Jéricho étoit bâtie au milieu du grand Champ. Il y avoit tout auprès une grande montagne, qui la commandoit, & qui étoit ſi ſtérile, qu'on n'y voyoit ni arbre, ni plante, & ſi longue qu'elle s'étendoit du côté du ſeptentrion juſqu'au territoire de Scythopolis, & du côté du midi juſqu'à Sodome. Sa grande ſtérilité étoit cauſe que l'on n'y rencontroit aucun habitant.

A l'oppoſite de cette montagne & de l'autre côté du Jourdain, on trouvoit une autre montagne, qui commençoit à Juliade vers le ſeptentrion, & s'étendoit du côté du midi juſqu'à Gomorrhe, où elle confinoit à Pétra, qui étoit la capitale de l'Arabie. Il y avoit encore le mont Serré, qui s'étendoit juſqu'au païs des Moabites. Un Auteur moderne rapporte, dans ſon voyage de la Terre Sainte, que cette plaine eſt la meilleure du monde, très-fertile en bled; qu'elle eſt terminée à l'orient, par les montagnes de l'Arabie; à l'occident, par celles de Judée; au midi, par la mer Morte; & au ſeptentrion, par celle de Tibériade. C'eſt dans cette belle plaine, qu'on recueilloit des plantes ſi exquiſes, des liqueurs ſi précieuſes, & des gommes d'une odeur incomparable. Mais, à préſent, elle eſt preſque toute déſerte, & l'on diroit qu'elle ſe reſſent encore de la malédiction & des anathèmes, dont Joſué foudroya Jéricho & ſon grand Champ.

Selon Dom Calmet, il y avoit dans la Paleſtine deux grandes vallées, connues dans les Hiſtoriens & dans les Géographes, ſous le nom de grand Champ; l'une, qui s'étendoit le long du cours du Jourdain, depuis Tibériade juſqu'à Ségor, à la longueur d'environ douze cens ſtades, & à la largeur de cent vingt ſtades; l'autre, qui étoit appellée le champ ou la campagne d'Eſdrelon ou de Légion, à cauſe du grand nombre de villes, qui y étoient ſituées, ou la vallée de Jezraël à cauſe de la ville de même nom. Elle s'étendoit de l'orient au couchant, depuis Scythopolis, aſſiſe ſur le Jourdain, juſqu'à Légion au pied

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 38.

(*b*) Joſeph. de Bell. Judaïc. p. 891.

Digitized by Google

du mont Carmel, dans un eſpace d'environ vingt-cinq lieues. Euſebe & Saint Jérôme donnent encore une plus grande étendue au grand Champ, qui s'étendoit ſur le Jourdain, puiſqu'ils diſent qu'il commençoit au mont Liban, & qu'il finiſſoit au déſert de Pharan. La campagne de Jéricho étoit dans le grand Champ, & en faiſoit partie, comme on le voit dans Euſebe. On appelle quelquefois ces grands champs *Aulon*, ou *Aulos*, ou *Araba*, plaine.

CAMPUS MARTIS, champ de Mars, nom que l'on donnoit à certaines fêtes en l'honneur de Mars. on les célébroit le 27 Février & le 14 Mars. Ovide, dans le ſecond livre de ſes Faſtes, les appelle Équiries. Varron, qui leur donne le même nom, dit que ce nom venoit de ce que ces jours-là il ſe faiſoit des courſes de chevaux dans le champ de Mars à Rome. L. Cécilius, auteur du livre des Morts des perſécuteurs, eſt celui de qui on apprend que le nom de champ de Mars, *Campus Martis*, fut donné à la fête même, que les Empereurs célébroient en quelque lieu qu'ils ſe trouvaſſent. Nous apprenons encore du même, que ce fut à une de ces fêtes, que Maximin, fils de la ſœur de Galérius, ſe fit appeller Auguſte par ſes troupes, l'an de Jeſus-Chriſt 308.

CAMPUS MARTIUS, (*a*) champ de Mars. C'étoit une grande place hors de Rome, ainſi nommée à cauſe d'un ancien temple, qui y avoit été bâti en l'honneur du dieu Mars. On l'appelloit auſſi *Campus Tiberinus*, le champ du Tibre, parce qu'il étoit ſitué auprès de ce fleuve.

Les Auteurs ne conviennent pas ſur les premiers propriétaires du champ de Mars. Quelques-uns croyent qu'il avoit appartenu d'abord à une vierge veſtale, nommée Caïa Tarrutia, qui le donna au peuple Romain. D'autres prétendent que c'eſt à Acca Laurentia, que les Romains étoient redevables de cette place, ainſi que de pluſieurs biens, qu'elle laiſſa en mourant.

L'antiquité de ce Champ n'eſt pas plus certaine. Il y a des Auteurs qui aſſurent que Romulus le conſacra au dieu Mars, & qu'il le deſtina aux exercices de la jeuneſſe Romaine. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que du tems de Servius Tullius, ſixième roi des Romains, il y avoit dans ce Champ un temple conſacré à Mars, dans lequel ſe tinrent les premières aſſemblées, que les Romains appelloient *comitia centuriata*, & que ſe fit pour la première fois la cérémonie qu'ils appelloient Luſtre. Tarquin, le Superbe, s'en étant emparé & y ayant fait ſemer du bled, le conſul Brutus & ſon collegue le reſtituerent au peuple Romain, après l'expulſion de ce Prince. Il étoit alors couvert d'une belle moiſſon, qu'il étoit tems de couper. Comme on ſe faiſoit un ſcrupule de la faire ſervir à la nourriture des hommes, on en-

(*a*) Strab. p. 236. Tit. Liv. L. I. c. 44. L. II. c. 5. L. VI. c. 20. Roſin. de Antiq. Rom. p. 174, 652, 653. Roll. Hiſt. Rom. T. I. p. 195.

Digitized by Google

voya un grand nombre de gens, qui avoient ordre d'arracher les épis avec leurs tuyaux, & de jetter le tout dans le Tibre. Les eaux de ce fleuve étoient fort baſſes, comme il arrive pendant les chaleurs de l'été. C'eſt pourquoi, cette matière s'arrêta bientôt dans la boue, & y forma le commencement d'une iſle, qui fut depuis augmentée par les autres matières, que la rivière y porta au hazard. Dans la ſuite, on y fit travailler des ouvriers, qui l'exhauſſerent encore davantage, & qui, par les digues dont ils l'appuyerent, la rendirent aſſez ferme pour y bâtir des temples & des portiques.

On rétablit dans le champ de Mars les aſſemblées ſur le pied où elles avoient été avant l'uſurpation de Tarquin. Ce Champ étoit très-ſpacieux, & comprenoit toute la grande plaine, qui s'étend juſqu'à la porte del Popolo, & même juſqu'au Ponte-mole. Strabon en décrit exactement toutes les dimenſions. C'étoit dans cette place que le peuple s'aſſembloit pour élire ſes Magiſtrats, & qu'il tenoit régulièrement pluſieurs de ſes aſſemblées. Les Conſuls y enrôloient les ſoldats. La jeuneſſe s'en ſervoit pour faire ſes exercices, comme à monter à cheval, à lutter, à tirer de l'arc, à lancer le palet ou le diſque. On y faiſoit auſſi la cérémonie de brûler les corps morts. C'étoit de ce Champ que les Romains voyoient les naumachies ou combats ſur l'eau. Il y avoit, entr'autres, deux endroits remarquables; l'un, qui s'appelloit Aréa, qui étoit près du Tibre, & où les ſoldats faiſoient leurs exercices militaires; l'autre, que l'on nommoit Septa ou Ovilia, dans lequel on enfermoit le peuple juſqu'à ce qu'il eût donné ſon ſuffrage dans les élections. Cette place étoit très-ornée. On y avoit placé les ſtatues de pluſieurs hommes illuſtres au tour d'une grande galerie, qu'Antonin le Pieux y avoit fait bâtir. Ce même Prince avoit fait conſtruire au milieu de cette place une colonne, qui avoit 70 pieds de haut, où l'on montoit par 106 dégrés, éclairés par trente-ſix fenêtres. Auguſte y avoit fait placer le fameux obéliſque, qu'il avoit fait venir d'Égypte, & ſur lequel on avoit poſé un cadran ſolaire. On y voyoit encore l'arc & la naumachie de Domitien, l'amphithéatre de l'empereur Claude, le mauſolée d'Auguſte, le ſépulcre de Marcellus ſon neveu, les trophées de Marius & un très-grand nombre d'autres monumens ſuperbes.

Au bout de cette place, il y avoit une petite éminence appellée *Mons Citorius* ou *Citatorum*, ſur lequel le peuple montoit pour donner ſon ſuffrage dans les élections. Tout proche étoit l'Hôtel de ville, où l'on recevoit les ambaſſadeurs étrangers, les logeant & les nourriſſant aux dépens de la République durant le tems de leur ambaſſade, comme le rapporte Tite-Live, au ſujet des ambaſſadeurs Macédoniens. Les Généraux, qui, revenant de l'armée, demandoient les honneurs du triomphe, ne pouvoient pas entrer dans la ville, & reſtoient avec

Digitized by Google

leurs troupes dans le champ de Mars.

Du tems de Cicéron, C. Capito fut d'avis de bâtir le champ de Mars & de l'enfermer dans la ville. Il proposa de faire de marbre les sept clôtures dans lesquelles le peuple entroit un à un, pour donner son suffrage, & qui n'étoient que de bois. Mais, les guerres civiles qui survinrent, empêcherent l'exécution de ce grand dessein.

CAMPUS MARTIUS, champ de Mars. On donnoit ce nom dans le premier établissement de la Monarchie Françoise aux assemblées générales du peuple, que les Rois convoquoient tous les ans, pour y faire de nouvelles loix, ou de nouveaux réglemens, pour recevoir les plaintes de leurs sujets, pour décider les grands différends des Princes & des Seigneurs de la Cour, & pour faire une revue de toute la milice.

Quelques Auteurs prétendent que ces assemblées furent nommées champs de Mars, parce qu'elles se tenoient dans une campagne semblable au champ de Mars, qui étoit près de la ville de Rome, & à peu près pour le même dessein. D'autres croyent avec plus de vraisemblance, qu'on appella ainsi ces assemblées, parce qu'elles se convoquoient au commencement de Mars; ce qui s'observa sous la première Race des Rois de France. Mais, Pepin, jugeant que cette saison n'étoit pas encore propre pour faire la revue des troupes, choisit le mois de Mai, vers l'an 755; de sorte que ces assemblées en furent nommées depuis, champs de Mai. On ne laissa pas néanmoins de les appeller aussi champs de Mars, quoiqu'elles se tinssent au mois de Mai.

Les Rois recevoient alors les présens de leurs sujets, que l'on appelloit dons annuels ou dons royaux, & qui étoient destinés pour la défense de l'État. Les Ecclésiastiques n'étoient pas exempts de présenter ces dons à cause de leurs domaines. On voit dans une Constitution de Louis le Débonnaire, qu'il y avoit des monastères, qui devoient ces présens, & outre cela, des soldats. Il y en avoit qui n'étoient tenus qu'aux présens; d'autres qui étoient seulement obligés de faire des prieres pour la santé du Prince & de la famille royale & pour la prospérité des affaires publiques. Quelques-uns croyent que c'est de-là qu'on peut tirer l'origine des secours d'argent, que nos Rois reçoivent de tems en tems du Clergé de France, particulièrement depuis que les seigneurs des fiefs ont été exempts de servir & de conduire leurs vassaux à la guerre; à quoi les Ecclésiastiques étoient obligés, aussi-bien que les Laïcs. Sous la seconde Race, on tint ces assemblées deux fois l'an; sçavoir, au commencement de l'année & au mois d'Août ou de Septembre. Sous la troisième, on en tint d'autres, que l'on nomma Parlemens, ou États généraux.

Les anciens Anglois semblent avoir emprunté des François l'usage de ces assemblées & champs de Mars; car, nous lisons dans les loix d'Édouard le Confesseur,

Digitized by Google

qui fut couronné en 1044, que ces peuples étoient obligés de s'assembler tous les ans, au commencement de Mai, pour renouveller les sermens d'obéissance à leur Prince. Quelques auteurs Anglois parlent encore de cette coûtume sous l'an 1094, & disent que l'assemblée fut convoquée *in campo Martio*; ce qui montre que quoique ces assemblées se tinssent au mois de Mai, elles ne laissoient pas de conserver le nom de champ de Mars, & qu'elles furent encore en usage sous les premiers rois Normands.

CAMPUS METROPOLITANUS, (*a*) champ Métropolitain, lieu de l'Asie mineure, situé vers la ville de Dinies en Phrygie. Sans doute que ce lieu étoit ainsi appellé de l'une des deux villes, que l'on met en Phrygie sous le nom de Métropole.

CAMPUS PIORUM, (*b*) champ des Pieux, lieu célebre de Sicile, auprès de Catane. Selon Solin, on lui donna le nom de champ des Pieux, à cause de la piété de deux jeunes hommes, qui porterent leurs parens, pour les dérober aux flammes du mont Etna, dont ils furent garantis. Pour conserver à la postérité un monument de cet amour filial, on appella en Latin le lieu, où étoit leur sépulcre, Campus Piorum.

CAMPUS PRIATICUS, (*c*) champ Priatique. C'étoit un lieu de Thrace, dont parle Tite-Live. Voici ce qu'il en dit: » Les Romains vainqueurs allerent camper à un bourg des Maronites, appellé Saré. Le lendemain, » ils arriverent par des chemins » ouverts de toutes parts dans le » champ Priatique, où ils resterent trois jours, pour y recevoir les bleds, tant ceux que » les Maronites leur fournirent » volontairement, que ceux » qu'on leur apportoit de leurs » vaisseaux, qui les suivoient » chargés de toute sorte de provisions. De-là ils allerent en un » jour à Apollonie, d'où ils se » rendirent à Naples par les terres des Abdérites. «

CAMPUS REGIUS, (*d*) champ Royal. Il est parlé de ce champ Royal dans Josephe. Cet Auteur nous apprend que le roi de Sodome & Melchisédec vinrent jusqu'à ce lieu au-devant d'Abraham, lorsque ce Patriarche s'en retournoit victorieux des Rois, qui avoient fait Loth prisonnier.

CAMPUS RIDICULI, champ du Rire, place ou Annibal avoit campé, lorsqu'il faisoit le siege de Rome, qu'il eût pu prendre aisément, s'il ne se fût pas retiré de devant cette ville, épouvanté de vaines terreurs & de certains fantômes, qui le troublerent. Cela fut cause que les Romains, lui voyant lever le siege, & leur ville par ce moyen délivrée, se mirent à faire de grands éclats de rire, & éleve-

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 15.
(*b*) Solin. p. 82.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 41.
(*d*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 18.

Digitized by Google

rent là un autel au dieu Rire.

CAMPUS SCELERATUS, (*a*) lieu situé dans le voisinage de Rome, près de la porte Colline, sur la droite de la voie Salée. Ce lieu fut ainsi nommé, parce qu'on y avoit enterré toute vive une Vestale. On sçait que c'étoit le supplice ordinaire des Vestales, qui manquoient au vœu de chasteté.

CAMPUS STELLATES, (*b*) lieu d'Italie dans la Campanie, au rapport de Tite-Live. L'an de Rome 448, les Samnites firent des courses dans ce lieu-là; ce qui obligea les Romains de faire passer les deux Consuls dans le Samnium.

CAMPUS THEBES, (*c*) champ de Thebes, étoit situé dans l'Asie mineure. Il prenoit ce nom à cause de sa position auprès de la ville de Thebes dans la Troade. Ce lieu, selon Tite-Live, a été fort célébré par Homère. Antiochus, l'an de Rome 562, étant venu dans le champ de Thebes, après avoir ravagé tous les païs par où il étoit passé, y trouva plus de butin, qu'il n'avoit fait dans aucune autre contrée de l'Asie.

Voici maintenant les principaux lieux, à qui on a donné le nom de Campi.

CAMPI DIOMEDIS, (*d*) champs de Diomede, lieu d'Italie dans l'Apulie, au rapport de Tite-Live.

CAMPI FENECTANI, (*e*) champs Fénectanes. Tite-Live parle d'une victoire remportée par les Romains, sur les Latins, dans les champs Fénectanes ou Sénectanes. Glaréanus avoue qu'il ne connoît ni l'un ni l'autre de ces deux noms. M. Doujat a cru qu'il falloit corriger cet endroit. Il avoit d'abord pensé à lire Faustianes, qui faisoit partie du territoire de Falerne, ou Frégellanes ou Sétines, deux lieux situés entre les Volsques, & voisins de Priverne. Mais, ces lieux étoient hors du Latium, & different trop des noms de Fénectanes & de Sénectanes. Le même Auteur doute s'il ne faudroit pas lire Férentins. Ne vaudroit-il pas mieux dire, selon la judicieuse remarque de M. de la Martinière, *je n'en sçais rien;* réponse noble, & qui malheureusement est moins employée qu'elle ne devroit l'être? Qui empêche qu'il n'y ait eu un lieu, nommé champs Fénectanes, du nom peut-être de quelque homme d'ailleurs obscur, & qui, ne se trouvant nommé dans aucun autre Auteur qui nous soit resté, demeure inconnu pour sa situation & ses limites, comme une infinité d'autres?

CAMPI LAPIDEI, (*f*) les champs des Cailloux. Voici la description, qu'en donne Strabon. » Entre Marseille & l'em-» bouchure du Rhône est une » campagne ronde d'environ cent

(*a*) Tit. Liv. L. VIII. c. 15.
(*b*) Tit. Liv. L. IX. c. 44.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 19.
(*d*) Tit. Liv. L. XXV. c. 12.
(*e*) Tit. Liv. L. VIII. c. 12.
(*f*) Strab. pag. 182. Pomp. Mel. pag. 135. Plin. T. I. p. 146.

Digitized by Google

» ſtades de diamètre & à pareille » diſtance de la mer. On la » nomme Λιθῶδες, c'eſt-à-dire, » la Campagne des cailloux. » Car, elle eſt pleine de cailloux » gros comme le poing, au-deſ- » ſous deſquels il ne laiſſe pas de » croître de l'herbe, & de quoi » paître abondamment le bétail. » Au milieu il y a des eaux, des » ſalines & du ſel. Tout le quar- » tier au-deſſus eſt expoſé au » vent; mais, ſur tout, cette » campagne eſt ſujette à un hor- » rible vent de biſe, qui, dit-on, » remue & fait rouler ces cail- » loux, renverſe les hommes de » deſſus leurs voitures, & leur » enleve leurs armes & leurs ha- » bits. « On peut voir dans Strabon l'explication d'Ariſtote & de Poſidonius, qui ont tâché de rendre compte de la manière dont ces pierres ſont venues. On y trouvera auſſi des vers d'Eſchyle, qui a orné poëtiquement cette matière.

La Fable n'a point laiſſé échapper cet endroit; & Pomponius Méla n'a pas dédaigné de rapporter en proſe, ce qu'elle en raconte. » Le champ, que l'on appelle » des Cailloux, dit-il, dans le- » quel Hercule, lorſqu'il com- » battoit contre Albion & Gé- » ryon, fils de Neptune, étant » venu à manquer de fleches, » invoqua Jupiter, qui, pour le » ſecourir, envoya une pluie de » pierres. Vous croiriez que ç'a » été une pluie, tant on y en voit » en long & en large. » Pline dit ſur le même ſujet: *Superque campi Lapidei, Herculis prœliorum memoria.* Il appelle ce lieu un monument des combats d'Hercule. Niger dit que les Anciens le nommoient Mélamborium; mais, il parle ainſi faute d'avoir entendu ce qu'il liſoit. Strabon appelle la biſe, qui y ſouffle, μελαμβόρειον πνεῦμα, un vent de nord noir. On voit par-là que Niger a pris le nom de ce vent, pour un nom du païs.

Ortélius remarque que Turpin, dans la vie de Charlemagne, le nomme *Ayli Campi.* Le nom moderne eſt la Crau.

CAMPI MACRI, (*a*) champs Maigres, lieu de la Gaule Ciſalpine. Tite-Live en fait mention, auſſi-bien que Strabon. Mais, quelques exemplaires de ce dernier portent Νάκροι λάμποι, *Nacri Campi*, au lieu de Μάκροι, *Macri.* Columelle met ce lieu vers Modène & Parme. Léandre dit que c'eſt préſentement Valle di Montirone, entre Carpi & la Mirandole, dans le duché de Modène.

CAMPI MAGNI, (*b*) grands champs, nom d'un lieu d'Afrique du côté d'Utique, ſelon Tite-Live. Voici ce que cet Hiſtorien en rapporte. » Scipion faiſoit déjà ap- » procher ſes machines des mu- » railles d'Utique, lorſqu'il ap- » prit que ſes ennemis s'étoient » remis en campagne avec de » nouvelles armées. Il fut donc

(*a*) Tit. Liv. L. XLI. c. 18. Strab. pag. 216.

(*b*) Tit. Liv. L. XXX. c. 8.

Digitized by Google

» obligé d'interrompre ſes atta-
» ques ; & laiſſant, pour la forme,
» un petit nombre de ſoldats dans
» ſes lignes & ſur ſes vaiſſeaux,
» il partit lui-même avec l'élite
» & la plus grande partie de ſes
» troupes, pour aller chercher
» les ennemis. Il ſe poſta d'abord
» ſur une éminence éloignée de
» quatre milles du camp Sy-
» phax. Le lendemain, il deſ-
» cendit avec ſa cavalerie dans
» les grands Champs, qui étoient
» au-deſſous de cette hauteur, &
» paſſa tout le jour à harceller les
» ennemis & à les défier, en al-
» lant eſcarmoucher juſqu'aux
» portes de leur camp. «

CAMPI PHLEGRÆI, (*a*) ſelon Pline, ou Forum Vulcani, ſelon Strabon. C'étoit un lieu ſitué dans la Campanie près de Putéoles. On dit qu'il jettoit continuellement du feu, & qu'il produiſoit du ſouffre. C'eſt aujourd'hui la Solfotara, dans la province de Labour ; & ſelon d'autres, c'eſt Campo Quarto.

CAMPI THESSALIÆ, (*b*) champs de Theſſalie. Tite-Live parle de ces Champs. Il y a apparence qu'on doit entendre par-là les campagnes de Theſſalie en général. C'étoit un terroir fort gras, ſelon Tite-Live.

CAMPI TIBERIANI, champs Tibériens. Frontin en fait mention dans ſon livre des Colonies. Les champs Tibériens, qui étoient vraiſemblablement entre Tibur & le Tibre, furent meſurés par Tibère Céſar.

CAMPI VETERES, (*c*) vieux Champs, lieu d'Italie, ſitué dans la Lucanie. C'eſt en ce lieu que fut tué dans une embuſcade Tibérius Gracchus, l'an de Rome 540.

CAMPYLUS, *Campylus*, (*d*) Κάμπυλος, fleuve de Grece dans l'Étolie, au rapport de Diodore de Sicile. Les Romains l'auront apparemment connu ſous quelque autre nom.

L'an 314 avant J. C., Caſſandre, ſçachant que les Étoliens, qui avoient fait alliance avec Antigonus, étoient actuellement en guerre avec les Acarnaniens, jugea qu'il étoit de ſon intérêt de ſe joindre à ceux-ci pour abaiſſer les premiers. C'eſt pourquoi, ſortant de la Macédoine avec un forte armée, il vint camper ſur les bords du fleuve Campylus. Formant là une aſſemblée d'Acarnaniens, il leur repréſenta qu'ayant été de tout tems inquiétés par les attaques de leurs voiſins, il leur convenoit d'abandonner les forts & les hauteurs où ils ſe retiroient ſéparément les uns des autres, pour habiter un petit nombre de villes, où ils ſeroient pluſieurs enſemble, & par conſéquent plus à portée de ſe défendre réciproquement contre les irruptions ſubites & fréquentes de leurs ennemis. Les Acarnaniens, ſe rendant à ces remontrances, ſe réunirent pour la plûpart dans leur ville de Stratus, place très-grande & bien fortifiée. Les autres ſe retirerent ailleurs.

(*a*) Plin. T. I. p. 154. Strab. p. 246.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 41.
(*c*) Tit. Liv. L. XXV. c. 16.
(*d*) Diod. Sicul. p. 708.

Digitized by Google

Le fleuve Campylus étoit ainſi appellé, dit Diodore de Sicile, à cauſe de ſes tortuoſités. Κάμπτω ſignifie *flecto, curvo.*

CAMUDOLANUM. *Voyez* Camulodunum.

CAMUEL, *Camuel*, (*a*) Καμουήλ, l'un des fils de Nachor & de Melcha, & neveu d'Abraham. Selon la Génèſe, il fut pere des Syriens, ou plutôt d'Aram. Il eut un fils de ce nom, ou bien il eut un fils, qui fut ſurnommé le Syrien, ou l'Araméen; car, on ſçait que la nation des Syriens vient d'Aram, un des fils de Sem. Camuel aura pu donner ſon nom aux Camélites, peuple Syrien, au couchant de l'Euphrate.

CAMUEL, *Camuel*, (*b*) Καμουήλ, fils de Sephtan, de la tribu d'Éphraïm, fut un des députés, pour faire le partage de la Terre promiſe aux autres Tribus.

CAMULATUS, *Camulatus*, Καμυλάτος, (*c*) l'un des lieutenans de M. Brutus, qui avoit conſpiré contre Céſar. C'étoit un excellent Officier & fort eſtimé pour ſa valeur. Au moment que Brutus alloit livrer cette bataille, après la perte de laquelle il ſe tua lui-même, Camulatus, paſſant tout à coup à cheval près de lui, alla à ſa vue ſe rendre aux ennemis. Brutus en fut très-fâché, & partie par colère, partie de peur d'un changement plus grand & d'une défection générale, il marcha auſſi-tôt à l'ennemi.

(*a*) Geneſ. c. 22. v. 21. Strab. p. 748.
(*b*) Numer. c. 34. v. 24.
(*c*) Plut. Tom. I. p. 1009. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VIII. p. 262.

CAMULODUNUM, *Camulodunum*, Καμουλόδουνον, (*d*) place de la grande Bretagne, ſelon l'Itinéraire d'Antonin, ſur la route de Venta Icenorum à Londinum, c'eſt-à-dire, de Caſter ſur le ruiſſeau de Wentfar à Londres, à ſix mille pas du lieu, que cet Itinéraire nomme *Ad anſam*, & à neuf mille de Canonium. L'anonyme de Ravenne fait mention de Camulodulo Colonia, ſelon le manuſcrit de la bibliotheque du Roi, imprimé avec les Notes du du P. Porcheron. L'exemplaire du Vatican porte Manulodulo Colonia. Ce qui fait quelque difficulté, c'eſt que l'un & l'autre exemplaire parlent encore d'un autre lieu fort reſſemblant, qu'ils nomment Camulodunum. On ne doute pas qu'il ne faille lire par tout Camulodunum; & en effet, il y avoit deux villes de ce nom dans la grande-Bretagne, au rapport des Anciens. Mais, les Sçavans ne s'accordent pas ſur l'explication, qu'ils en donnent.

Ptolémée place chez les Brigantes Camulodunum, & chez les Trinobantes Camudolanum. Tacite parle de Camalodunum, où l'on avoit envoyé depuis peu une colonie de Vétérans, qui, outrageant inſolemment un peuple, qui n'étoit pas encore accoûtumé à l'eſclavage, lui firent naître l'envie de ſecouer le joug. Nous avons rapporté le paſſage en entier ſous l'article de Camalodunum. Il pa-

(*d*) Ptolem. L. II. c. 3. Strab. p. 206. Plin. Tom. I. pag. 110. Tacit. Annal. L. XIV. c. 31, 32.

Digitized by Google

roit par ce paſſage qu'il eſt queſtion en cet endroit, d'une colonie établie chez les Trinobantes. Pline met l'iſle de Mona, aujourd'hui Angleſey, à environ deux cens milles de Camaldunum, ville de la grande-Bretagne. Il eſt clair que ces noms ont été eſtropiés par les Romains, qui les ont prononcés & écrits comme ils ont pu. Cela arrive encore tous les jours. Il s'agit de réduire tous ces Auteurs au véritable nombre des villes, qu'ils ont déſignées. On vient de voir que Ptolémée met Camudolanum chez les Trinobantes, qui répondoient au Comté d'Eſſex, de Middleſex & de Hertfordshire. Tacite attribue au même peuple Camalodunum, colonie Romaine; & l'anonyme de Ravenne nomme auſſi Camulodulo colonia. C'eſt donc la même ville, dont ils ont parlé, & la même dont parle Antonin, qui ſervira autant qu'aucun autre Ancien à en découvrir la vraie ſituation. Examinons d'abord où étoit celle-là. Nous chercherons enſuite des traces de l'autre.

Quelques-uns ont cru que c'eſt Colcheſter. Cambden les réfute, & prétend que c'eſt Maldon. M. Gale le réfute à ſon tour. Voici comment ce ſçavant Anglois traite cette matière: » Camuloduno, » dit-il, eſt abrégé ainſi ſur les » médailles *CAMU*. On a déjà » dit ailleurs que la rivière, nommée Cam par les Bretons & » Camus par les Latins, a ſa ſource aux frontières du comté » d'Eſſex. Elle paſſe auprès d'une » colline, *dunum*, au ſommet » de laquelle ſont des reſtes d'une » ville Romaine, au-deſſous » d'Audley-End, à un mille du » bourg de Walden, en tirant » vers l'occident. Du nom de » cette rivière & du mot *dunum*, » qui ſignifie colline, les Romains ont fait leur Camulodunum. C'étoit le Waldenburgh » des Saxons. Cette colline eſt » préſentement nommée Sterbury-Hill. On y a trouvé une » médaille d'or de Claudius Céſar, une coupe d'argent, d'un » ouvrage, d'un poids & d'une » figure, qui en prouvent l'antiquité. Cela convient à ce que » dit Tacite, qu'on avoit érigé là » un temple au divin Claudius. » Il y a un concours de traces, » qui perſuadent que cette célebre » colonie Romaine étoit en cet » endroit-là. Elle eſt ſur deux » grands chemins, dont l'un va » vers le nord, l'autre au nord-» eſt chez les Icéniens, par lequel » on venoit de *Venta Icenorum*, » ſelon la route marquée par l'Itinéraire d'Antonin. Les bornes » de la colonie, & ce que les Romains appelloient *Ager Arciſtinius*, ſont encore marqués dans » le nom d'Arcden. Des tombeaux, des cercueils ſe retrouvent à Barclow, qui eſt l'*Ad* » *anſam* de l'Itinéraire d'Antonin, » à ſix milles du lieu que nous » cherchons ici. On a déterré » dans les champs voiſins, des » cercueils de pierre, remplis d'os » brûlés, quantité de médailles, » des pavés, des fortifications » anciennes à l'une & à l'autre » Cherſterford, à Caſtle-Camps,

Digitized by Google

» à Shedy-Camps ; & ces forts » reſſemblent à ceux, que Tacite » dit avoir été aux environs de » Camalodunum. Ils purent, dit » cet Hiſtorien, ſous la conduite » d'une femme, brûler la colonie, » prendre les forts. Tous prirent » parti dans cette guerre, & ſe » jettant ſur les ſoldats diſperſés » dans les différens forts, Ils ſe » rendirent maîtres des poſtes & » de la colonie même. Ces forts, » qu'on vient de dire avoir été » découverts aux environs de » Walden, que ſont-ils autre » choſe que ceux, dont parle Ta- » cite, & qui, étant ſitués entre » les Icéniens & les Trinobantes, » devoient être emportés, avant » que d'arriver juſqu'à la colonie ? » Quelle autre colonie peut avoir » été détruite par les Icéniens » & les Trinobantes révoltés, » que celle de Camulodunum, » qu'Oſtorius y avoit menée par » une ſage prévoyance, avec un » bon corps de Vétérans, pour » y tenir en bride les Rebelles, » & accoûtumer les Alliés à l'ob- » ſervance des loix, tandis qu'il » iroit faire la guerre aux Silures, » nation éloignée de-là ? De quels » autres Alliés parle Tacite, ſi ce » n'eſt de ceux de Londres & de » Vérulam, qui, après la défaite » de cette garniſon, furent eux- » mêmes accablés par l'ennemi, » qui paſſa, au fil de l'épée, ſoi- » xante-dix mille hommes, tant » Citoyens qu'Alliés ?

» Ajoûtons pour ſurcroît de » preuves, que ce païs eſt auſſi » ſain & auſſi fertile qu'il y en ait » ailleurs. C'eſt ce que l'on voit » repréſenté ſur une médaille d'or » de Cunobélinus, qui a tenu ſa » cour en cet endroit. D'un côté, » on y voit un cheval galopant » avec ces lettres *CUNO* ; de » l'autre, un épi avec ces lettres » *CAMU*, que nous avons déjà » dit être ſur les médailles, l'a- » bréviation de Camulodunum. » Le canton où eſt Walden eſt » très-fertile. On y trouve des » vallées parfumées de ſaffran ; » d'où vient le nom moderne de » ſaffran Walden ; & quoiqu'on » n'en ait apporté dans ce païs, » & qu'on n'ait commencé à y en » ſemer, que long-tems après » l'expulſion des Romains, cela » ne laiſſe pas d'être une preuve » de la bonté du terroir, le ſaf- » fran ne pouvant venir dans les » terres maigres. On y trouve » auſſi des montagnes couvertes » de bois, des plaines d'une vaſte » étendue, très-propres pour la » chaſſe & pour le plaiſir d'une » courſe de chevaux, qui ſemble » être ſignifiée par le cheval re- » préſenté ſur la médaille de Cu- » nobélinus. Tout cela fait une » agréable variété ; & un ſéjour » ſi agréable a pu naturellement » engager les Romains à y met- » tre une colonie, & les rois des » Trinobantes à y établir leur » cour.

» Ceux, qui cherchent Camu- » lodunum à Maldon, ſans au- » tre preuve qu'une légere reſſem- » blance de nom, n'y ſçauroient » montrer aucune antiquité Ro- » maine ; & le païs y eſt ſi peu » fertile, que les habitans ſont » obligés de ſe fournir de bleds

Digitized by Google

» étrangers. Ceux, qui ont pré-
» tendu que cette colonie étoit
» à Colneceſter, n'ont pas fait ré-
» flexion à l'étrange diſproportion
» des diſtances. De plus, ils ſup-
» poſent, ce qui n'eſt pas ; ſçavoir,
» que Colonia & Camulodunum
» étoient des lieux différens ; ce
» que l'Itinéraire d'Antonin &
» l'Anonyme de Ravenne ne di-
» ſent point. Il faut avouer qu'il y
» a eu autrefois un poſte ou une
» ville des Romains à Colneceſ-
» ter ; mais, ils ne le nommoient
» pas Colonia. Le vrai nom de
» ce lieu étoit Colanéa ou Cola-
» nia, que l'on lit dans Ptolémée,
» & que l'on trouve défiguré
» dans l'Anonyme de Ravenne,
» où ce nom eſt écrit Calunio.
» Une Inſcription rapportée par
» Grüter, fait mention de *Colo-*
» *niæ victricenſis quæ eſt in Bri-*
» *tannia Camaloduni.* Cette colo-
» nie victorieuſe ſert à expliquer
» le prodige de la ſtatue de la vic-
» toire, rapporté par Tacite à l'en-
» droit cité. « Voyons préſente-
ment quelle étoit la poſition de
l'autre Camulodunum.

Ptolémée donne aux Brigantes une ville de ce nom. Il eſt vrai que ce Géographe lit Camunlodunum. Quoiqu'il en ſoit, C'eſt la même que l'Anonyme de Ravenne diſtingue très-bien de la Camulodunum des Trinobantes, qu'il nomme Camulodulo Colonia ; au lieu qu'il appelle celle des Brigantes Camulodono. L'Itinéraire d'Antonin nomme celle-ci Camboduno ou Campoduno, ou Campodonum, ou Campadunum, ſelon les divers manuſcrits, ſur la route *à Vallo ad Portum titupas*, c'eſt-à dire, du rempart qui étoit au nord de la Bretagne Romaine juſqu'à Stonar. Camboduno eſt aujourd'hui Almonbury.

Nous avons déjà remarqué que la Camulodunum des Trinobantes avoit une ſtatue de la Victoire, & qu'une Inſcription de Gruter fait mention de la colonie Victrix, qui étoit à Camalodunum. Cela ſe concilie très-bien ; mais, voici une difficulté. Ptolémée dit : *Eboracum ; Legio VI. Victrix ; Camunlodunum.* Quelques manuſcrits de l'Itinéraire d'Antonin mettent auſſi dans ce même païs, la ſixième légion à 17 d'Éburacum. Un manuſcrit de la bibliotheque du Roi porte :

EBURACUM
L. VICTR. MPMXVII.

Un autre manuſcrit place auſſi *Victr.* immédiatement après *Eburacum*, quoiqu'avec une diſtance différente ; & comme le grand chemin & pluſieurs ouvrages des Romains ſe retrouvent encore auprès de Camboduno, on ne peut pas douter que la ſixième Légion n'y ait été cantonnée durant l'été. Étoit-elle donc dans ces deux endroits ? Rien n'empêche qu'elle n'y ait été ſucceſſivement, ni qu'elle ait porté le nom de l'un de ces poſtes à l'autre. Il y a même une conjecture ingénieuſe ſur ce ſujet. Strabon met dans la Vindélicie, Brigantium & Campodunum, qu'il nomme tout de ſuite. L'Itinéraire d'Antonin, dans une route qui traverſe la Vindélicie, fait mention auſſi de Bri-

Digitized by Google

gantiam & de Campodunum. Seulement il place Nemaviam entre ces deux lieux. Il eſt clair que Strabon & Antonin ont voulu parler des mêmes lieux ſitués dans la Vindélicie. C'eſt une choſe digne de remarque de retrouver dans la grande-Bretagne, Éboracum & Brigantium, à peu de diſtance de Campodunum. La conjecture dont il s'agit, conſiſte en ce qu'il ne ſeroit pas impoſſible que la ſixième Légion, ſurnommée Victrix, eût apporté ces noms en paſſant dans la grande-Bretagne, du païs de Germanie où vraiſemblablement elle avoit fait quelque ſéjour, après que Civilis eut été défait par Céréalis. Nous avons même une ancienne Inſcription, rapportée par M. Gale, qui marque qu'elle ne paſſa dans l'iſle de la grande-Bretagne, que ſous l'empire d'Adrien, & qu'elle venoit de Germanie. Un Officier y eſt qualifié *TRIB. MIL. LEG. VI. VICT. CUM. QUA EX GERM. IN BRITAN. TRANSIIT.* Il eſt dit que cet Officier avoit eu une charge dans la maiſon de l'empereur Adrien. *IMP. DIVI HADRIANI AB ACT. SENAT. QUÆSTOR. PROV. NARB.* Il avoit exercé ces charges, & quelques autres avant ſon paſſage dans la grande-Bretagne, comme le porte cette Inſcription. Mais, il faut avouer que cette Inſcription, ſur laquelle la conjecture eſt fondée, ne s'accorde pas bien avec l'Hiſtoire. Il eſt parlé des Brigantes dès l'empire de Claudius, & par conſéquent long-tems avant celui d'Adrien. C'étoit même à leur occaſion, que Tacite parle de la colonie des Vétérans, qu'Oſtorius envoya à Camalodunum, qu'on venoit de prendre ſur les Barbares, comme il a été remarqué ci-deſſus.

CAMULOGÈNE, *Camulogenus*, (a) capitaine général des Gaulois Pariſiens, qui avoient pour chef-lieu Lutétie, aujourd'hui Paris. Camulogène étoit Aulerque, ſelon Céſar.

Labiénus, lieutenant de Céſar, s'étant approché de Lutétie dans le deſſein de s'en emparer, il s'aſſembla aſſi-tôt de tous les païs voiſins une nombreuſe armée, à la tête de laquelle fut mis Camulogène, quoiqu'il fût alors fort avancé en âge; mais, c'eſt qu'il étoit regardé comme ſçachant très-bien la guerre. Il ſe conduiſit réellement en habile capitaine. Il évita le combat; il profita de l'avantage des lieux; & comme alors, ſur la gauche de la Seine, au-deſſus de Lutétie étoit un grand marais, dont les eaux s'écouloient dans la rivière, il ſe couvrit de ce marais pour arrêter les ennemis & les empêcher de paſſer. Labiénus voulut forcer le paſſage; mais, n'ayant pu y réuſſir, il retourna vers Mélodunum. Ayant pris cette ville, dont la plûpart des habitans étoient dans l'armée de Camulogène, il y paſſa la Seine, & revint vers Luté-

(a) Cæſ. de Bell. Gall. L. VII. p. 325. *& ſeq.* Crév. Hiſt. Rom. L. VII. pag. 286. *& ſuiv.*

Digitized by Google

tie, en suivant la rive droite du fleuve. Camulogène, voulant empêcher qu'il ne s'emparât de Lutétie, & ne s'y fortifiât, mit le feu à la ville, en fit rompre les ponts, & toujours défendu par le marais, dont on vient de parler, il demeura dans son camp vis-à-vis les Romains, la rivière entre deux.

Quelque tems après, on en vint aux mains. Le combat se livra dans la plaine où sont maintenant les villages d'Issi & de Vaugirard. Il fut vif & opiniâtre. Les Gaulois se battirent avec un courage admirable. Camulogène leur en donnoit l'exemple; & malgré son grand âge, il faisoit le devoir de Capitaine & de Soldat. Il se portoit à tous les endroits les plus périlleux. Il se jettoit au plus fort de la mêlée. Enfin, il y trouva la mort, & fut tué en combattant.

CAMULUS, *Camulus*, (*a*) nom d'un dieu du Paganisme. Ce sont les Inscriptions de Gruter, qui nous font connoître ce Dieu. On lit sur la première: *ARDOINE CAMULO IOVI MERCURIO HERCULI.* Sous chacun de ces noms est le Dieu qui le porte. Sous Camulo est un Mars avec un bouclier & une pique. Une autre Inscription a *CAMULO. SANC. FORTISS. SAC. &c.* Cette seconde Inscription a été trouvée dans le païs des Sabins. Une troisième, trouvée près de Cleves, porte: *MARTI CAMULO OB SALUTEM TIBERI CLAUDI CÆS. CIVES REMI TEMPLUM CONSTITUERUNT.* De tout cela on conclut; 1.° que Camulus étoit le dieu Mars; 2.° qu'il est le même que Sangus; 3.° que Camulus étoit le nom que les Sabins donnoient à Mars. Struvius croit que ce nom vient de Camus, qui, selon Isidore, signifie un frein fort & rude que l'on donne aux chevaux fougueux pour les dompter. Or, de pareils chevaux sont propres à la guerre & à Mars, & lui étoient consacrés.

Camulus étoit aussi honoré sous ce nom, chez les Hétrusques, comme en fait foi un monument Hétrusque, qui est parvenu jusqu'à nous.

CAMUNLODUNUM, *Camunlodunum*, Καμουλόδουνον. *Voyez* Camulodunum.

CAMURIUS, *Camurius*, (*b*) Καμούριος, soldat de la quinzième légion. On croit ordinairement que ce fut ce soldat, qui tua l'empereur Galba, lui ayant enfoncé son épée dans la gorge.

CAMURTUS [M.], *M. Camurtus*, (*c*) certain homme, qui, du tems de Cicéron, fut condamné pour cause de violence.

CANA, *Cana*, Κανᾶ, (*d*) ville de Palestine dans la Galilée. Ce fut-là que Jesus-Christ fit son premier miracle; & Saint Jean en raconte l'histoire en ces

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 48, 124.

(*b*) Tacit. Hist. L. I. c. 41. Plut. T. I. pag. 1065.

(*c*) Cicer. Orat. pro. M. Cœli. c. 56, 57.

(*d*) Josu. c. 19. v. 28. Joann. c. 2. v. 1. *& seq.* c. 4. v. 46. *& seq.*

termes,

Digitized by Google

termes. » Il se fit, dit cet Évangé-
» liste, des noces à Cana en
» Galilée; & la mere de Jesus
» y étoit. Jesus fut aussi invité à
» ces noces avec ses Disciples.
» Le vin venant à manquer, la
» mere de Jesus lui dit: Ils n'ont
» point de vin. Jesus lui répondit:
» Femme, qu'y a-t-il de commun
» entre vous & moi? Mon heure
» n'est pas encore venue. Sa me-
» re dit à ceux qui servoient:
» Faites tout ce qu'il vous dira.
» Or, il y avoit là six grandes
» urnes de pierre, pour servir aux
» purifications, qui étoient en
» usage parmi les Juifs, dont cha-
» cune tenoit deux ou trois me-
» sures. Jesus leur dit: Rempliss-
» sez les urnes d'eau, & ils les
» remplirent jusqu'au haut. Alors,
» il ajoûta: puisez maintenant,
» & portez-en au Maître d'hôtel;
» & ils lui en porterent. Le Maître
» d'hôtel, ayant goûté de cette
» eau, qui avoit été changée en
» vin, ne sçachant d'où venoit
» ce vin, quoique les serviteurs,
» qui avoient puisé l'eau, le sçus-
» sent bien, appella l'époux, &
» lui dit: Tout homme sert d'a-
» bord le bon vin; & après qu'on
» a beaucoup bu, il en sert alors
» de moindre. Mais, pour vous,
» vous avez réservé le bon vin
» jusqu'à cette heure. C'est ainsi
» que Jesus fit à Cana de Galilée
» le premier de ses miracles; par
» où il fit connoître sa gloire; &
» ses Disciples crurent en lui. «
Voyez ci-après le dernier article de Cana.

Cette ville étoit dans un ter-rein plus élevé que celle de Capharnaüm, qui étoit située sur la mer de Tibériade; car, S. Jean, se sert du terme de descendre pour aller de Cana à Capharnaüm. *Et rogabat eum ut descenderet, & sanaret filium ejus. . . . . Descende priusquam moriatur filius meus. . . . . Jam autem eo descendente, servi occurrerunt ei*, &c.

Eusebe de Césarée parle de deux villes de Cana, l'une dans la tribu d'Ephraïm, l'autre qu'il nomme Canan, dans la tribu d'Aser. » C'est dans celle-ci, » ajoûte Eusebe, que Notre Sei-
» gneur & Dieu Jesus-Christ,
» changea l'eau en vin. C'étoit la
» patrie de Nathanaël. « Saint Jérôme paraphrase à sa manière, plutôt qu'il ne traduit Eusebe. Je mettrai ici ses propres termes, dit M. de la Martinière, parce que des Sçavans illustres; tels que Cellarius & autres, les ont expliqués à contre-sens. *Cana usque ad Sidonem majorem; est quippe & altera, ad cujus distinctionem major hæc dicitur. Fuit autem Cana in tribu Aser, ubi Dominus noster atque Salvator aquam convertit in vinum; unde & Nathanaël verus Israëlita Salvatoris testimonio comprobatur, & est hodie oppidulum in Galilæa gentium.* Ces mots, *quippe & altera*, &c. signifient seulement, selon leur sens naturel, qu'il y avoit deux villes de Sidon, l'une surnommée la Grande, & l'autre la Petite. Cellarius & ses adhérans se sont imaginés que cette distinction de Grande & de Petite regardoit deux villes également nommées

Cana. Mais, il eſt viſible que s'il y a quelque diſtinction, elle doit s'entendre des deux villes, nommées Sidon. Le P. Bonfrerius, qui trouve cet article de Saint Jérôme fort embrouillé, tâche d'y faire une correction, qui, ſi elle étoit admiſe, le rendroit très-corrompu. Il n'eſt point queſtion d'une grande Cana, non plus que d'une petite. Ni Euſebe, ni Saint Jérôme n'en font aucune mention, mais ſeulement d'une grande Sidon.

Reſte à ſçavoir quelle relation il y avoit entre cette grande Sidon & Cana, & ce qu'Euſebe & Saint Jérôme ont voulu dire par ces mots, *juſqu'à la grande Sidon, uſque ad Sidonem majorem.* Ces mots ne ſont qu'une citation & pour déſigner que c'eſt la même que Cana, dont il eſt parlé au livre de Joſué, où l'on trouve : *Et Abran, & Rohob, & Hamon & Cana uſque ad Sidonem magnam*, ſelon la Vulgate ; ou, *& Hebron, & Rechob, & Chammon & Kanah uſque ad Sidonem magnam*, ſelon l'Hébreu. Ces termes *juſqu'à la grande Sidon*, ont trompé Saint Jérôme. Il les a regardés, dans Euſebe, comme une épithete diſtinctive & un ſurnom donné à Sidon, pour la diſtinguer d'une autre moindre de même nom ; au lieu que ce n'eſt qu'un éloge de cette ville, qui étoit très-grande & très-floriſſante, lorſque l'Auteur ſacré écrivoit. Cependant, cette diſtinction ſi peu fondée ayant jetté le P. Bonfrerius dans cette autre erreur, que nous avons marquée ; il a prétendu trouver une grande Cana dans la tribu d'Aſer, & une petite Cana dans la tribu de Zabulon dans la baſſe Galilée. On ne ſçauroit conteſter qu'il n'y ait eu pluſieurs Cana. Ce nom même, qui ſignifie poſſeſſion & roſeau, peut convenir à pluſieurs lieux.

CANA, *Cana*, Κανᾶ, (*a*) autre ville de la Paleſtine, dans la tribu d'Éphraïm, ſelon Euſebe & Saint Jérôme. Au huitième verſet du ſeizième chapitre de Joſué, l'Hébreu porte : *Cette borne deſcend de Tappuah vers la mer, juſqu'à Nachal Cana.* Saint Jérôme rend ces mots par la vallée des roſeaux. Les exemplaires les plus exacts des Septante, le rendent par le torrent de Cana ; car, le mot *Nachal* ſignifie également le torrent & la vallée. Ces mots ſe trouvent tronqués dans un exemplaire des Septante, que l'on voit à Rome ; & on y lit Chelcana par le retranchement d'une ſyllabe du premier mot. Ce lieu, ou torrent de Cana, ou vallée des roſeaux, de quelque manière qu'on l'explique, étoit ſur les frontières d'Éphraïm & de Manaſſé.

CANA, *Cana*, Κανᾶ. (*b*) Joſephe rapporte que les Arabes avancerent en corps d'armée juſqu'à Cana, lieu de la Céléſyrie ; & parlant de nouveau de la même expédition, il dit qu'ils s'aſ-

(*a*) Joſu. c. 16. v. 8.

(*b*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 519. de Bell. Judaïc. p. 742.

Digitized by Google

ſemblerent en grand nombre à Canatha de Céléſyrie. Ce n'étoit qu'un même lieu, qui n'eſt pas différent de Canath.

CANA, *Cana*, Κανᾶ. (*a*) Il y en a qui ont reconnu une autre ville de Cana vers Sidon, différente de la première, dont nous avons parlé; & ils prétendent, mais ſans fondement, que c'étoit la patrie de cette Chananéenne, qui vint ſe jetter aux pieds de Jeſus, le priant d'avoir pitié de ſa fille, qui étoit poſſédée du démon, & en étoit fort tourmentée. Le Fils de Dieu, qui vouloit éprouver ſa foi, fit ſemblant de ne pas l'écouter; juſqu'à ce que ſes Diſciples, s'approchant de lui, ſe rendirent les médiateurs de cette pauvre femme, & prierent leur maître de lui accorder ce qu'elle ſouhaitoit, du moins afin que l'on fît ceſſer ſes importunités & ſes clameurs. » Je n'ai été » envoyé, répondit le Sauveur, » que pour ſauver les brebis égarées de la maiſon d'Iſraël; & il » ne me paroît pas juſte d'ôter » aux enfans le pain, qui leur eſt » dû, pour le donner aux chiens. « Cette femme ne ſe rebuta point ſur une réponſe ſi dure. Elle en redoubla même ſes empreſſemens, & par un trait d'eſprit que lui inſpirerent ſa foi & ſon zele, elle repartit ces beaux mots: » Ce » que vous dites, Seigneur, eſt » inconteſtable; mais, il eſt vrai » auſſi que les petits chiens mangent les miettes, qui tombent » de la table de leurs maîtres, « Alors, Jeſus lui dit: *O femme, ta foi eſt grande; qu'il te ſoit fait comme tu le deſires.* Et ſa fille fut guérie à la même heure.

Le P. Nau, Jéſuite, diſtingue Cana de Galilée, de Cana de Sidon; & celle-ci, ſelon lui, étoit à une demi-journée de Sidon, dans la tribu d'Aſer, au lieu que celle, où ſe fit le miracle, étoit dans la tribu de Zabulon. Euſebe & S. Jérôme diſent le contraire. Le P. Nau rapporte enſuite le ſentiment de quelques Auteurs, qui ont tâché de deviner qui etoit l'époux en faveur de qui ſe fit le changement de l'eau en vin. Les uns ont dit que c'étoit S. Jean l'Évangéliſte, qu'ils font natif de Jaſa, village éloigné de Nazareth ſeulement d'une demi-lieue, où l'on prétend que l'on montre encore ſa maiſon, qui porte le nom de ſon pere Zébédée. D'autres ſoûtiennent que c'étoit S. Simon l'Apôtre, qui fut ſurnommé le Chananéen, parce qu'il étoit de Cana. Comme il étoit fils de Cléophas, frere de S. Joſeph, il paſſoit pour neveu de la Sainte Vierge, & pour couſin germain du Sauveur, & ſelon la façon de parler des Juifs, pour ſon frere. C'eſt pour cela qu'il les invita tous deux à ſes noces. A l'endroit où elles ſe célébrerent eſt une Égliſe encore entière, dont les Turcs ont fait une moſquée, qu'ils appellent Gaméa Elashar, autrement la moſquée fleurie. Cette Égliſe avec ſa tour & ſon entrée forme un quarré. On entre d'abord ſous un

(*a*) Matth. c. 15. v. 21. & *ſeq.* Marc. c. 7. v. 24. & *ſeq.*

Digitized by Google

portique par une porte d'une médiocre grandeur, sur le haut de laquelle on voit la figure de trois cruches en bas-relief. De ce portique on entre dans une cour, dans laquelle, du côté du septentrion, il y a une petite porte ouverte, qui est la porte de l'Église. Cette Église est assez grande, & ressemble à une salle, qui, pour être trop grande, a besoin de colonnes, qui en soûtiennent la voute par le milieu; car, il y a ainsi des piliers dans toute sa longueur, & elle est partagée en deux nefs sans ailes.

Sanut parle de ce lieu en cette manière: » On montre là le lieu » où étoient les six cruches, dans » lesquelles Jesus-Christ changea » l'eau en vin, & le réfectoire où » étoient les tables. Ces lieux, » comme tous les autres où Je» sus-Christ a fait quelque chose, » sont sous terre; & on y des» cend par plusieurs degrés. « Je ne sçais, dit le P. Nau, si cet Auteur si zélé pour la Terre Sainte a été témoin oculaire de ce qu'il écrit. Les choses sont aujourd'hui comme je les ai rapportées. A une portée de mousquet de-là, on montre une fontaine, où l'on dit que fut prise l'eau, dont on remplit les cruches. Il y a une petite chapelle avec son parvis bien pavé de belles pierres, où les Turcs font leurs prieres. Ce lieu de Cana étoit autrefois une assez grande ville, si on en juge par les restes, qui ne sont plus que des ruines. Elle est située sur le penchant d'une colline, qui s'éleve peu à peu, & elle descend jusqu'au fond de la vallée, ayant au midi & au couchant de hautes montagnes, & au septentrion une belle plaine. C'étoit dans ce fond qu'étoit la maison, où se firent les noces & le miracle. Cana est à une demi-lieue ou à trois quarts de lieue du champ des Épis, & à une lieue & demie tout au plus de Nazareth.

CANABAS, *ou* CANNABAUD, (*a*) roi des Goths, sous l'empire d'Aurélien. Ce Prince, ayant passé le Danube pour aller attaquer Canabas, le tua dans un combat avec cinq mille des siens.

CANACE, *Canace*, Καναχὴ, (*b*) fille d'Éole & d'Énarete. S'étant laissé séduire par Neptune, elle en eut plusieurs enfans, entre autres Iphimédie, qui fut mariée au géant Aloüs.

D'autres disent que Canace, ayant épousé secrétement son frere, mit au monde un fils, qui fut exposé par sa nourrice, & découvrit sa naissance par ses cris à son ayeul. Éole, indigné de cet inceste, le fit manger par les chiens, & envoya un poignard à sa fille pour se punir elle-même. Macarée, son frere & son mari, se sauva à Delphes, où il se fit Prêtre d'Apollon.

CANACHE, *Canache*, (*c*) Καναχὴ, un des chiens d'Actéon. Lorsque son maître eut été changé en cerf, il ne l'épargna pas

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 34.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 92, 94.

(*c*) Ovid. Metam. L. III. c. 5.

Digitized by Google

plus que les autres chiens.

Le mot *Canache* en Grec veut dire bruit. On avoit donné ce nom à ce chien, parce que tout retentiſſoit du bruit qu'il faiſoit en aboyant.

CANACHUS, *Canachus*, (*a*) Κάναχος, fameux ſtatuaire de Sicyone. Selon Pline, il floriſſoit en la 95e Olympiade. Il étoit frere d'Ariſtoclès, qui ne lui cédoit guere en habileté. Les ouvrages de Canachus étoient fort eſtimés. Ce ſtatuaire étoit un élève de Polyclete d'Argos.

Pauſanias parle fréquemment des ouvrages de Canachus. Il avoit fait, entre autres, l'Apollon Didyméen pour la ville de Milet, l'Apollon Iſménien pour celle de Thebes, & une Vénus pour ſes compatriotes. Cette Déeſſe, qui étoit aſſiſe, étoit d'or & d'ivoire. Elle avoit ſur la tête une eſpèce de couronne, terminée en pointe, qui repréſentoit le pole. Elle tenoit d'une main un pavot, & de l'autre une pomme.

CANAIUS AMNIS, (*b*) ruiſſeau de l'Aſie mineure dans l'Éolide. Il y a bien de l'apparence qu'il avoit pris ce nom de Canes, & que ce nom ne ſignifie que le ruiſſeau de Canes, parce qu'il paſſoit près de cette ville.

CANAL ARTIFICIEL, lieu creuſé pour recevoir les eaux de la mer, d'une ou de pluſieurs rivières, d'un fleuve, *&c.*

Les rivières ne contribuent pas ſeulement à la richeſſe naturelle des campagnes, en les arroſant, elles font encore la richeſſe artificielle des provinces, en facilitant le tranſport des marchandiſes. Plus leur cours eſt étendu dans un État, & plus elles communiquent les unes avec les autres, plus les parties du corps de cet Etat ſont liées & diſpoſées à s'enrichir mutuellement. Si la nature, comme il arrive toujours, n'a pas fait pour les hommes tout ce qu'il y avoit de plus avantageux à faire, c'eſt à eux à achever. Les Hollandois, ou, pour prendre ſur la foi des Voyageurs un exemple conſidérable, les Chinois, qui ont un païs d'une étendue ſans comparaiſon plus grande, ont bien fait voir juſqu'où peut aller, en fait de Canaux & de navigation, l'induſtrie humaine, & quelle en eſt la récompenſe.

L'avantage des Canaux eſt une choſe très-anciennement connue. Les premiers habitans de la Terre ont travaillé à rompre les iſthmes & à couper les terres, pour établir entre les contrées une communication par eau. Hérodote rapporte que les Cnidiens, peuples de Carie dans l'Aſie mineure, entreprirent de couper l'iſthme, qui joint la preſqu'iſle de Cnide à la terre ferme; mais qu'ils en furent détournés par un oracle. Pluſieurs rois d'Égypte ont tâché de joindre la mer Rouge à la Méditerranée. Cléopatre eut le même deſſein. Soliman II, empereur des

(*a*) Pauſ. p. 103, 359. *& ſeq.* Cicer. de Brut. p. 213.

(*b*) Plin. T. I. p. 281.

Digitized by Google

Turcs, y employa cinquante mille hommes, qui y travaillerent ſans effet. Les Grecs & les Romains projetterent un Canal à travers l'iſthme de Corinthe, qui joint aujourd'hui la Morée à l'Achaïe; afin de paſſer ainſi de la mer Ionienne dans la mer Égée. Le roi Démétrius, Jules-Céſar, Caligula & Néron y firent des efforts inutiles. Sous le regne de ce dernier, Lucius Vérus, un des Généraux de l'armée Romaine dans les Gaules, entreprit de joindre la Saone & la Moſelle par un Canal, & de faire communiquer la Méditerranée à la mer de Germanie par le Rhône, la Saone, la Moſelle & le Rhin; ce qu'il ne put exécuter. Charlemagne forma le deſſein de joindre le Rhin & le Danube, afin d'établir une communication entre l'Océan & la mer Noire, par un canal de la rivière d'Almutz, qui ſe décharge dans le Danube, à celle de Reditz qui ſe rend dans le Mein, lequel va tomber dans le Rhin près de Mayence. Il y fit travailler une multitude innombrable d'ouvriers; mais, différens obſtacles, qui ſe ſuccéderent les uns aux autres, lui firent abandonner ſon projet.

Nous avons en France pluſieurs grands canaux. Celui de Briare fut commencé ſous Henri IV & achevé ſous Louis XIII, par les ſoins du Cardinal de Richelieu. Il établit la communication de la Loire à la Seine par le Loing. Il a onze grandes lieues de longueur, à le prendre depuis Briare juſqu'à Montargis. C'eſt au-deſſous de Briare, qu'il entre dans la Loire; & c'eſt à Cépoi qu'il finit dans le Loing. Les eaux du Canal ſont ſoûtenues par quarante deux écluſes, qui ſervent à monter & à deſcendre les trains de bois & les bateaux, qu'on conſtruit pour cet effet d'une longueur & d'une largeur proportionnées. On paye un droit de péage à chaque écluſe pour l'entretien du Canal, & le rembourſement des propriétaires.

Le Canal d'Orléans fut entrepris en 1675, auſſi pour la communication de la Seine & de la Loire. Il a vingt écluſes. C'eſt Philippe d'Orléans, Régent de France, qui l'a fait achever ſous la minorité de Louis XV. Il porte le nom d'une ville où il ne paſſe pas. Il commence au bourg de Combleux, qui eſt à une petite lieue d'Orléans.

Un des plus grands & des plus merveilleux ouvrages de cette eſpèce, & en même tems un des plus utiles, c'eſt la jonction des deux mers par le Canal de Languedoc, propoſé ſous François I, ſous Henri IV, ſous Louis XIII, entrepris & achevé ſous Louis XIV. Il commence par un réſervoir de quatre mille pas de circonférence, & de quatre-vingts pieds de profondeur, qui reçoit les eaux de la montagne noire. Elles deſcendent à Naurouſe dans un baſſin de deux cens toiſes de longueur, & de cent cinquante de largeur, revêtu de pierre de taille. C'eſt-là le point de partage, d'où les eaux ſe diſtribuent à droite & à gauche, dans un Canal de ſoixante-quatre lieues de long, où

Digitized by Google

se jettent plusieurs petites rivières, soûtenues d'espace en espace de cent quatre écluses. Les huit écluses, qui sont voisines de Béziers, forment un très-beau spectacle. C'est une cascade de cent cinquante-six toises de long, sur onze toises de pente. Ce Canal est conduit, en plusieurs endroits, sur des aquéducs & sur des ponts d'une hauteur incroyable, qui donnent passage entre leurs arches à d'autres rivières. Ailleurs, il est coupé dans le roc, tantôt à découvert, tantôt en voûte, sur la longueur de plus de mille pas. Il se joint d'un bout à la Garonne, près de Toulouse; de l'autre traversant deux fois l'Aude, il passe entre Agde & Béziers, & va finir au grand lac de Tau, qui s'étend jusqu'au port de Cette.

Ce monument est comparable à tout ce que les Romains ont tenté de plus grand. Il fut projetté en 1666, & démontré possible par une multitude infinie d'opérations, longues & pénibles, faites sur les lieux, par François Riquet, qui le finit avant sa mort, arrivée en 1680. Quand les grandes choses sont exécutées, il est facile à ceux, qui les contemplent, de les imaginer plus parfaites & plus grandes. C'est ce qui est arrivé ici. On a proposé un réservoir plus grand que le premier, un Canal plus large & des écluses plus grandes; mais, on a été arrêté par les frais.

Le mot *Canal* se prend en plusieurs significations différentes, par rapport à la Géographie.

Il signifie quelquefois un détroit ou bras de mer, resserré entre deux terres, comme entre deux isles, ou entre une isle & le continent.

Il se dit pour signifier le lit d'une rivière, sur tout lorsqu'elle se divise à la rencontre d'une isle ou de quelque autre obstacle, qui l'oblige à se partager en deux ou en plusieurs branches. Alors, on dit le grand ou le petit Canal, étant très-rare que les deux branches soient également larges & profondes.

Il s'employe aussi pour désigner les conduits d'eau, dont on embellit les grands jardins, sur tout ceux des Princes, où l'on en ménage de très-grands à proportion de la commodité & du voisinage des eaux.

Enfin, il s'entend quelquefois des aquéducs par lesquels on supplée au manque de fontaines. Ce sont alors des conduits artificiels, qui apportent les eaux d'une source plus ou moins éloignée.

CANARIE, *Canaria*, (*a*) terme, qui signifie l'isle aux chiens. C'est le nom, que Pline donne à une des isles fortunées, voisine de celle qu'il appelle Nivarie. Pline ajoûte que l'isle Canarie a été ainsi nommée à cause de la multitude de grands chiens, dont elle étoit peuplée, & dont deux furent présentés au roi Juba. On y voyoit, du tems de ce Géographe, des restes d'édifices.

Cette isle, que l'on sçait être

(*a*) Plin. T. I. p. 349.

Digitized by Google

présentement la grande Canarie, située près de l'isle de Ténériffe, qui est la Nivarie de Pline, est la seule, qui ait conservé l'ancien nom, qu'elle a même donné à toutes les autres. Car, on ne les appelle plus les isles fortunées, mais les Canaries.

CANARIENS, *Canarii*, (*a*) peuples d'Afrique. Ils habitoient vers le mont Atlas. Ils furent nommés Canariens, parce, dit-on, qu'ils se nourrissoient de chair de chiens.

CANAS, *Canas*, Κανὰς, (*b*) ville de l'Asie mineure dans la Lycie, au rapport de Pline. Cette ville a été Épiscopale. Une des Notices, imprimées après la Géographie sacrée du P. Charles de S. Paul, met pour le quinzième siege de la Lycie *Cani*. Une autre du même Recueil place au seizième rang *Canni sive Acaliæ*. Une autre Notice, insérée dans le recueil de Schelstrate, porte *Canni seu Alceæ*. Enfin, une quatrième lit *Caunus*. Ptolémée range aussi Caunus dans la Lycie.

CANASIDA, *Canasida*, ville d'Asie dans la Carmanie, située sur le bord de la mer, selon Arrien.

CANASTRE DE PALLÈNE, *Canastrum Pallenes*, (*c*) nom d'un lieu, dont il est parlé dans Tite-Live, sous l'an de Rome 552. Voici le passage de cet Auteur: » Les Romains passerent à Ca» nastre de Pallène, d'où ayant » doublé le promontoire de To» rone, ils aborderent à Acan» the. « C'étoit apparemment quelque ville, située sur le promontoire de Canastrée. *Voyez* Canastrée.

CANASTRE [le Promontoire de], *Canastræum Promontorium*, Κανάστραιον ἄκρον. (*d*) Ptolémée attribue ce Promontoire à la Paraxie, qui étoit un canton de la Macédoine. Il en est parlé dans Hérodote, ainsi que dans Pline. Le premier dit que l'armée navale de Xerxès vint du promontoire d'Ampélos à celui de Canastrée. Le second paroît placer ce Promontoire devant Pallène. Étienne de Byzance le nomme Canastron.

Certains prétendent qu'il s'appelle aujourd'hui le Cap Canistro.

CANATE, *Canate*, nom que certains donnent à une montagne de l'Espagne citérieure, sur le sommet de laquelle il y avoit un marais sans fond, & dont les eaux étoient noires. On croyoit que les mauvais génies faisoient leur palais d'une caverne de cette montagne.

CANATH, *Canath*. *Voyez* Chanath.

CANATHA, *Canatha*, (*e*) Κάναθα. La ville de Canatha, ou, comme on lit sur les médailles, de Canata, étoit située à l'extrémité de la Céléssyrie dans la Trachonite, vers les confins de l'Ara-

(*a*) Plin. T. I. p. 243.
(*b*) Plin. T. I. p. 273.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 45.
(*d*) Ptolem. L. III. c. 13. Plin. Tom. I. p. 202.
(*e*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXVIII. p. 577 & 578.

Digitized by Google

bie & près de Boſtres. La Table de Peutinger place la ville de Chanata à ſoixante-un milles de Damas.

Les Livres ſaints font mention de Knath ou Canath, comme d'une ville très-ancienne, qui fut aſſignée avec ſes dépendances par Moïſe à la partie de la tribu de Manaſſé établie au de-là du Jourdain. Elle portoit encore le même nom du tems de Saint Jérôme. Lorſque les Arabes prirent les armes contre Hérode le Grand, roi de Judée, ils s'aſſemblerent à Canatha. Ce Prince les diſſipa & les obligea de prendre la fuite. Cette ville, anciennement de la Décapole, fut compriſe dans la ſuite des tems dans la province d'Arabie, dont Boſtres étoit la Métropole. Le P. le Quien a raſſemblé dans l'*Oriens Chriſtianus*, tous les monumens qui font mention des Évêques de Canatha. On trouve ſon nom un peu changé, Canaſtados, dans la Notice imprimée à la ſuite de l'hiſtoire de Guillaume de Tyr.

Si cette ville ſubſiſte encore ſous le même nom, elle eſt peu conſidérable. Elle ne ſe trouve ni dans Abulféda, ni dans la Géographie en langue Turque, qui a été imprimée depuis quelques années à Conſtantinople.

CANATHOS, *Canathos*, (*a*) Κάναθος, nom commun au port & à une fontaine de la ville de Nauplia. On dit que Junon recouvroit ſa virginité en ſe baignant tous les ans dans cette fontaine; fable, qui, ſelon Pauſanias, tiroit ſon origine, des myſtères ſecrets, que l'on y célébroit en l'honneur de cette déeſſe. Les femmes Grecques alloient auſſi ſe baigner dans cette fontaine pour la même raiſon que Junon.

CANATHRE, *Canathrum*, Κάναθρον, (*b*) eſpèce de voiture des Anciens, dont il eſt parlé dans Xénophon. Il y en a qui l'interpretent d'une claie, tiſſue de branches de ſaules, que l'on mettoit ſur le char; mais, Plutarque s'explique clairement, & dit que la voiture appellée Canathre, étoit une eſpèce de chaiſe de bois, faite en forme de griffons, ou d'autres animaux d'une figure étrange, dans laquelle on menoit les filles aux proceſſions.

CANCELLARIUS, *Cancellarius*, (*c*) terme, que quelques Auteurs ont rendu en François par Chancelier. C'étoit, chez les Romains, un officier ſubalterne, qui ſe tenoit dans un lieu fermé de grilles & de barreaux, appellés *Cancelli*, pour copier les ſentences des Juges & les autres actes judiciaires, à peu près comme nos greffiers ou commis du greffe. Ils étoient payés par rôles d'écritures, comme il paroît par le fragment d'une loi des Lombards, cité par Saumaiſe. Il falloit que cet officier fût très-peu de choſe, puiſque Vopiſcus rapporte que Numérien fit une élection honteu-

(*a*) Pauſ. p. 156, 157. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. III. p. 404.
(*b*) Xenoph. pag. 670. Plut. Tom. I. pag. 606.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 300.

Digitized by Google

le, en confiant à un de ces greffiers le gouvernement de Rome.

M. du Cange prétend que ce mot vient de la Paleſtine, où les toits étoient plats & faits en terraſſe, avec des barricades ou baluſtrades grillées, nommées *Cancelli*; que ceux, qui montoient ſur ces toits pour réciter quelque harangue, s'appelloient *Cancellarii*; qu'on a depuis étendu ce titre à ceux, qui plaidoient dans le barreau, nommés *Cancellarii Forenſes*. Ménage a tiré du même mot l'étymologie de Chancelier, *Cancellarius à Cancellis*; parce que, ſelon lui, quand l'Empereur rendoit la juſtice, le Chancelier étoit à la porte de la clôture ou des grilles, qui ſéparoient le Prince d'avec le peuple.

Dans une ancienne Inſcription, un certain Nonius Manrylius eſt qualifié *Cancellarus primi joci campi Boarii*, c'eſt-à-dire, qui avoit ſoin des barrières du premier jeu du champ aux bœufs; ce qui marque que ce champ étoit entouré de barrières ou de baluſtrades, qui, comme on vient de l'obſerver, s'appelloient en Latin *Cancelli*; & que Manrylius avoit ſoin de les préparer & d'en garder l'entrée.

CANCELLI, (*a*) petites chapelles, érigées par les Gaulois aux déeſſes Meres, qui préſidoient à la campagne & aux fruits de la terre. Ces peuples y portoient leurs offrandes avec de petites bougies; & après avoir prononcé quelques paroles myſtérieuſes ſur du pain ou ſur quelques herbes, ils les cachoient dans un chemin creux, ou dans le tronc d'un arbre, & croyoient par-là garantir leurs troupeaux de la contagion & de la mort même. Cette pratique, ainſi que pluſieurs ſuperſtitions, dont elle étoit accompagnée, fut défendue par les capitulaires de nos Rois, & par les Évêques.

CANCER, *Cancer*, autrement Écreviſſe, l'un des douze ſignes du Zodiaque. Le ſoleil entre dans ce ſigne vers le 21 de Juin, & fait alors le ſolſtice d'été. Il commence enſuite à revenir vers l'équateur; d'où l'on a donné le nom de Cancer à cette conſtellation, parce que le ſoleil, dès qu'il y eſt entré, ſemble aller à reculons comme l'Écreviſſe.

Les Poëtes ont feint que c'étoit l'Écreviſſe, que Junon envoya contre Hercule, lorſqu'il combattoit l'Hydre de Lerne, & qui le mordit au pied. Ce Héros, diſent-ils, tua cette Écreviſſe; & Junon, pour la récompenſer, la mit dans le ciel au nombre des conſtellations.

Le ſymbole du Cancer eſt une figure compoſée de deux traits, preſque ſemblables au chiffre ſoixante-neuf 69.

CANCRE, *Cancer*. Dans la guerre des rats & des grenouilles, Homère feint que Jupiter envoya des Cancres au ſecours des grenouilles; & voici la deſcription qu'il en fait, traduite en vers François:

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 50.

Digitized by Google

Soudain vient un renfort d'épouventables bêtes,

D'animaux contrefaits, de monstres à deux têtes.

Leur échine reluit, leur dur & large dos;

Leur corps eſt revêtu de ſolides écailles;

Leurs dents ſont des ciſeaux, & leurs pieds des tenailles.

Ils ont deux bras nerveux; ils ont huits pieds fourchus.

Leurs bras, leurs mains, leurs doigts & leurs pieds ſont crochus.

Ils marchent de travers, & ſouvent en arrieré.

Leur œil voit, & deſſous, & devant, & derrière.

CANDACE, *Candace*, (*a*) Καρδάκη, reine d'Éthiopie, ſous l'empire d'Auguſte. Privée d'un œil, mais femme de courage, cette Princeſſe avoit ſous ſes loix une grande partie de l'Éthiopie. La capitale de ſes États étoit Napata. Pétronius, préfet d'Égypte, ayant pouſſé ſes victoires juſqu'à cette ville, Candace s'étoit retirée dans un fort voiſin. Ce fut de-là qu'elle envoya faire des propoſitions de paix, que Pétronius ne voulut point écouter. S'obſtinant à la vengeance, il prit & ſaccagea la ville royale de Napata. Mais, il étoit alors à neuf cens milles de Syene; & on l'informa que s'il prétendoit aller en avant, il ne rencontreroit que des ſables & des ſolitudes incultes. Il prit donc le parti de ſe retirer, laiſſant une garniſon de quatre cens hommes, & des proviſions pour deux ans dans Premnis, ville ſituée ſur le Nil au-deſſous de la grande cataracte.

Candace fit de nouveaux efforts, & leva de nouvelles troupes, pour reprendre Premnis. Pétronius, de ſon côté, uſa de diligence & la prévint. Mais enfin, il comprit qu'il n'y avoit rien à gagner pour les Romains dans cette guerre; & il ſe rendit plus facile à entrer en négociation avec la Reine, qui, voyant à quels ennemis elle avoit affaire, renouvelloit ſes inſtances pour obtenir la paix. Lorſqu'on dit à Candace, qu'il falloit qu'elle envoyât des ambaſſadeurs à Céſar, elle demanda qui étoit Céſar, & où il faiſoit ſa réſidence. On donna des guides aux ambaſſadeurs Éthiopiens, qui furent reçus favorablement d'Auguſte, & ce prince accorda très-volontiers la paix à leur Reine. Il l'exempta même du tribut, que Pétronius lui avoit impoſé. Cette ambaſſade l'avoit trouvé à Samos, où il n'alla que l'an de Rome 730.

CANDACE, *Candace*, (*b*) Καρδάκη, autre reine d'Éthiopie, dont il eſt parlé dans les Actes des Apôtres. C'eſt à l'occaſion d'un Eunuque, Juif de naiſſance, qui étoit l'un des premiers officiers de cette Princeſſe & ſurin-

(*a*) Dio. Caſſ. p. 524. Strab. p. 820, 821. Crév. Hiſt. des Emp. t. I. p. 49, 50.

(*b*) Actu. Apoſt. c. 8. v. 27. *& ſeq.*

Digitized by Google

tendant de tous ses trésors.

Cet Eunuque s'étoit rendu à Jérusalem pour adorer ; & comme il s'en retournoit, assis dans son chariot, il lisoit le prophete Isaïe. Alors, l'Esprit saint dit à Philippe d'avancer & de joindre ce chariot. Philippe y courut aussitôt, & ayant vu que l'Eunuque lisoit le prophete Isaïe, il lui demanda s'il entendoit bien ce qu'il lisoit. *Et comment le pourrai-je*, répondit l'Eunuque, *si quelqu'un ne me l'explique?* Et il pria Philippe de monter & de s'asseoir auprès de lui. Le passage de l'Écriture qu'il lisoit, étoit celui-ci : » Il a » été mené à la mort comme une » brebis ; & il n'a pas plus ou» vert la bouche, qu'un agneau, » qui demeure muet devant celui » qui le tond. Par le mérite de » son abaissement, il a été déli» vré de la mort, à laquelle il » avoit été condamné. Qui pour» ra compter la postérité, qui » naîtra de lui, parce que sur la » terre il sera retranché du nom» bre des vivans ? « L'Eunuque pria Philippe de lui dire de qui le Prophete entendoit parler, si c'étoit de lui-même, ou de quelque autre. Alors, Philippe commença par cet endroit de l'Écriture à lui annoncer Jesus-Christ. Après avoir marché quelque tems, ils rencontrerent de l'eau, & l'Eunuque lui dit : *Voilà de l'eau, qui est-ce qui empêche que je ne sois baptisé ?* Philippe lui répondit qu'il pouvoit l'être, s'il croyoit de tout son cœur ; & l'Eunuque repartit qu'il croyoit que Jesus Christ étoit le fils de Dieu. Il fit aussi-tôt arrêter son chariot ; ils descendirent tous deux dans l'eau, & Philippe baptisa l'Eunuque. Dès qu'ils furent remontés hors de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe, & l'Eunuque ne le vit plus. Mais, plein de joie, il continua son chemin.

Ce nouveau converti fut l'Évangéliste de Jesus-Christ en Éthiopie, selon le témoignage de divers saints Docteurs. Le faux Dorothée ajoûte qu'il prêcha aussi dans l'Arabie heureuse, & dans l'isle de Taprobane, & qu'il fut enfin honoré de la couronne du Martyr. Mais, cet Écrivain ne mérite pas plus de créance dans cette occasion que dans plusieurs autres. On dit que la reine Candace se convertit & crut en Jesus-Christ, persuadée de la prédication de son Eunuque. Quelques Peres ont pensé que le nom de ce dernier étoit Candace ; soit que les exemplaires, qu'ils avoient du Nouveau Testament, portassent ainsi ; soit que ce fût une faute de mémoire.

CANDACE, *Candace*, (*a*) Κανδάκη, plusieurs Auteurs anciens & modernes assurent que c'étoit la coûtume des Éthiopiens d'être gouvernés par des Reines. Eusebe prétend que cela duroit encore de son tems, & l'on ajoûte que toutes ces Reines s'appelloient Candaces. Pline dit que des personnes, envoyées par Néron en ce païs-là, rapporterent que l'isle

(*a*) Plin. T. I. 345.

Digitized by Google

de Méroé avoit pour reine une Candace,& que ce nom avoit paſſé depuis pluſieurs années de reine en reine. Ce ſentiment, qui ſemble difficile à recevoir, quoique très-bien établi par l'antiquité, paroîtra très-vraiſemblable, ſi l'on conſidere que les Rois de ces païs-là, étant toujours renfermés dans leurs palais, & révérés comme des dieux, laiſſoient l'adminiſtration & le gouvernement à leurs femmes, qui avoient même coûtume de porter les armes, auſſi-bien que les hommes. De-là vient qu'on parloit d'elles plutôt que de leurs maris, qui ſe faiſoient une gloire de demeurer dans cette fainéantiſe faſtueuſe.

CANDAVIE, *Candavia*, (*a*) contrée de Macédoine, dont parle Céſar dans ſon hiſtoire des Guerres civiles. Cet Auteur dit dans un endroit, que Pompée étoit dans la Candavie, & que ſortant de la Macédoine, il s'en alla prendre ſes quartiers d'hiver à Apollonie & à Dyrrachium. Il dit ailleurs que Pompée avoit toujours un paſſage ouvert par la Candavie, pour paſſer dans la Macédoine.

Cette contrée étoit bornée au levant par le lac Lychnide, aujourd'hui d'Ocrida, & par les monts Candaviens, le long deſquels couloit le Panyaſus. Sénéque fait mention des déſerts de Candavie; ſur quoi Juſte-Lipſe obſerve que la partie montagneuſe de la Macédoine, qui commençoit à Dyrrachium, étoit nommée la Candavie. Elle étoit couverte de bois. Pline parle des montagnes de Candavie à ſoixante-dix-huit mille pas de Dyrrachium. Selon le P. Hardouin, elles ſéparoient l'Albanie de la Macédoine proprement dite. Strabon appelle ces montagnes *Candaviæ Montes*; & il ajoûte que les guerres & les révoltes ruinerent tellement le païs, que la plûpart des bourgs & des villages furent détruits, & qu'on ne les avoit pas encore rebâtis de ſon tems. Lucain fait mention des forêts de ce païs-là:

..... *Qua vaſtos aperit Candavia ſaltus.*

Ortélius croit que les monts Cambuniens de Tite-Live, les monts Canaluiens de Ptolémée & les monts Candaviens pourroient bien être la même choſe. C'étoient des parties d'une même chaîne de montagnes. Les monts Cambuniens étoient plus près de la ſource du Panyaſus; quant aux monts Canaluiens & Candaviens, il paroît que c'eſt un même nom, altéré par un léger changement de lettres.

CANDAULE, *Candaules*, Κανδαύλης, (*b*) nommé Myrſile par les Grecs, étoit fils de Myrſus, & deſcendoit d'Hercule par

(*a*) Cæſ. de Bell. Civil. L. III. pag. 589. *& ſeq.* Tit. Liv. L. XLII. c. 53. L. XLIV. c. 2. Strab. p. 323. Plin. T. I. p. 179. Ptolem. L. III. c. 13.

(*b*) Juſt. L. I, c. 7. Herod. L. I. c. 7. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. I. pag. 377, 378. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 252., *& ſuiv.* T. IX. p. 124, 125.

Digitized by Google

Alcée. Selon Hérodote, il succéda à son pere au royaume de Lydie, & fixa, comme lui, son séjour à Sardis.

Ce Prince avoit une femme d'une rare beauté, & aveuglé par sa passion, il ne cessoit de la vanter. Il voulut même que Gygès, l'un de ses premiers officiers, en jugeât par ses propres yeux, comme si son propre sentiment eût été insuffisant pour lui, & que la beauté de sa femme eût pu souffrir quelque préjudice de son silence. Quelques précautions qu'eût prises Candaule, la Reine apperçut Gygès, lorsqu'il se retiroit du lieu où Candaule l'avoit placé; mais, elle n'en donna aucun signe. Persuadée, si l'on en croit l'Historien, que le trésor le plus précieux d'une femme est la pudeur, elle songea à tirer une éclatante vengeance de l'injure, qu'elle avoit reçue, punissant la faute de son mari par un crime encore plus grand. Peut-être une secrete passion pour Gygès eût-elle autant de part à cette action, que la douleur d'avoir été déshonorée. Quoi qu'il en soit, elle fit venir Gygès, & lui donna le choix d'expier son crime ou par sa propre mort ou par celle du Roi. Après quelques remontrances qui furent vaines, il prit le dernier parti, & par le meurtre de Candaule, il devint le maître, & de sa femme & de son trône.

C'est ainsi que ce fameux événement est raconté par Hérodote, sur la narration duquel plusieurs Historiens ont enchéri dans la suite des tems. Abas, par exemple, prétend que la femme de Candaule s'appelloit Abro. Tydé ou Clutia étoit, suivant quelques autres, le nom de cette Princesse. Ptolémée Héphestion lui donne celui de Nyssie. Il ajoûte de plus qu'Hérodote le supprime dans son histoire, uniquement par tendresse pour le jeune Plésirrhoüs. Ce Plésirrhoüs aimoit éperdument la courtisanne Nyssie. Au désespoir de s'en voir maltraité, il chercha dans une mort prématurée la fin de ses disgraces. Hérodote ne le pardonna jamais à cette femme; & de chagrin, il bannit de ses écrits un nom, que la perte de son ami lui rendoit odieux. Il seroit superflu de remarquer que ce récit a bien l'air de ces contes faits à plaisir par les Grecs, charmés la plûpart d'amuser leurs Lecteurs aux dépens de la vérité. Tel est encore un autre récit de Ptolémée; sçavoir, que la femme de Candaule avoit deux prunelles à chaque œil, & qu'elle apperçut Gygès à la faveur d'une pierre appellée dracontites, parce qu'elle ne se trouvoit que dans la tête des dragons.

Ce Prince, suivant une ancienne tradition, se rendit maître, à force ouverte, des États de Candaule. Plutarque ne marque pas quels étoient les auteurs de ce sentiment, content de nous apprendre d'après eux, qu'Hercule ayant tué la reine Hyppolite, fit présent à Omphale de sa hache. Ses successeurs la porterent toujours depuis. Candaule fut le premier, qui se déchargea de ce fardeau sur un de ses favoris. Quel-

Digitized by Google

que tems après, Gygès prit les armes contre son maître ; & avec un secours de Cariens, que conduisoit Arsélis, il défit Candaule, qui demeura sur le champ de bataille.

Il y a encore un autre sentiment sur la manière dont Candaule perdit ses États ; mais, nous nous dispenserons de le rapporter. Le parti le plus sûr, c'est de préférer l'opinion d'Hérodote, né dans une ville voisine de la Lydie, & dès-lors beaucoup plus à portée que personne, de s'instruire des faits, qui regardoient ce royaume. Aussi presque tous les Anciens assurent, après lui, que la mort de Candaule fut l'ouvrage de sa femme, dont l'action a trouvé des approbateurs dans la personne de Saint Jérôme & dans celle d'Agathias ; & on ne sçauroit nier que ce ne soit ici une de ces theses également aisées à défendre, quelque parti que l'on veuille prendre. Au reste, Candaule fut le dernier roi de la maison des Héraclides, qui, au rapport d'Hérodote, ont regné dans la Lydie, sans aucune interruption, pendant le cours de vingt-deux générations ; & ces vingt-deux générations rempliſſent, selon lui, un espace de cinq cens cinq ans.

Le regne de Candaule fut de dix-huit ans. Ce Prince mourut vers l'an 716 ou 717 avant l'Ére Chrétienne.

CANDAULE, *Candaules*, Κανδαύλης, (*a*) Carien, pere de Damasithyme, officier dans l'armée navale de Xerxès.

CANDÉENS, *Candei*, (*b*) peuples, qui habitoient dans la Troglodytique au couchant de la mer Rouge, à peu de distance de la seconde Bérénice. Selon Pline, on les avoit surnommés Ophiophages, parce qu'ils avoient coûtume de manger des serpens. On voit assez que Pline, qui copie souvent Pomponius Méla, sans presque rien changer à l'expression, a tiré de cet Auteur ce qu'il dit des Candéens. Les anciennes éditions de Pomponius Méla portent comme il doit y avoir : *Partem Candei habitant hi, quos ex facto, quia ex serpentibus vescuntur, Ophiophagos vocant.* Pline dit après lui : *Introrsus Candei, quos Ophiophagos vocant, serpentibus vesci assueti.* M. de la Martinière n'approuve point, il s'en faut bien, la correction de Vossius au sujet des Candéens ; & voici comme il s'exprime :

» Il a plu à Isaac Vossius, dit-il, » par une démargeaison de corri- » ger, de nous corrompre ce pas- » sage & de substituer aux Can- » déens, sur la foi de je ne sçais » quels manuscrits, un peuple » qu'il nomme *Panchæi*. Cet Au- » teur avoit beaucoup d'érudi- » tion & une vaste littérature ; » mais, il avoit la malheureuse » témérité de vouloir ramener » tous les Auteurs à ses préjugés, » & de prononcer d'un ton d'ora-

(*a*) Herod. L. VII. c. 98.

(*b*) Pomp. Mel. p. 210. Plin. Tom. I. p. 341, 342.

Digitized by Google

» cle, des décisions souvent fauſ-
» ses sur ce qu'il prétendoit ſça-
» voir. Ce n'eſt pas qu'on ne lui
» ait de grandes obligations de ce
» qu'il a fait sur Pomponius Mé-
» la; mais, on lui en auroit en-
» core de plus grandes, ſi mo-
» deſte imitateur de la ſageſſe de
» ſon pere, il ne fût pas ſorti de
» ſa ſphère; & ſi content de cor-
» riger par les manuſcrits les paſ-
» ſages gâtés par les Copiſtes, il
» n'eût pas quelquefois gâté ce
» qui étoit bon, par une ſagacité
» mal employée, & pour paroître
» très-habile dans une ſcience dans
» laquelle il étoit très-ignorant.
» Il prétend que tous les anciens
» exemplaires portent *Panckæi*;
» c'eſt ce qu'il ne perſuadera à
» perſonne. Ceux d'Olivarius,
» qui donna une édition de Pom-
» ponius Méla, avec un Com-
» mentaire de ſa façon, qu'il dé-
» dia au cardinal de Lorraine en
» 1536; ceux de Pintianus, le
» plus grand critique de l'Eſpa-
» gne, ſelon le jugement de Colo-
» miés dans ſa lettre à M. Juſtel;
» ceux d'André Schotus; ceux
» d'Élie Vinet; en un mot ceux
» des Éditeurs, qui ont précédé
» Voſſius, portoient *Candei*, &
» non pas *Panchæi*. Tous ces
» Sçavans étoient-ils aveugles?
» Il y a plus. Tous les manuſ-
» crits, toutes les éditions de Pli-
» ne portent *Candei*; mais, au-
» cun autre Auteur n'a fait men-
» tion du peuple Candei en cet
» endroit. En voilà déjà deux qui
» les y mettent. Cela ſuffit; com-
» bien y a-t-il de lieux, dont un
» ſeul Auteur a parlé, & que
» nous ne connoiſſons que par un
» témoignage, qui eſt unique?
» Mais, il n'y en a pas un ſeul,
» qui ait placé en cet endroit de
» la Troglodytique un peuple
» nommé *Panchæi*. Ce n'eſt pas
» qu'il n'y en ait eu ailleurs de
» ce nom. Les Anciens ont fait
» mention d'un païs nommé *Pan-*
» *chæa* ou *Panchaia*. Mais, ils le
» mettent bien loin de-là, près de
» Memphis.....
» Voſſius eſt ſi éclairé dans la
» Géographie, qu'il apporte pour
» preuve de ſon opinion, un paſ-
» ſage qui lui eſt doublement
» contraire. Il eſt tiré du fameux
» monument de Ptolémée, qu'on
» appelle communément *Monu-*
» *mentum Adulitanum*. Berkélius
» en fit imprimer un fragment
» avec une traduction Latine à
» Leyde, l'an 1674; & on le
» trouve entier dans l'édition de
» Coſmas Indicopleuſtes, procu-
» rée par Dom Bernard de Mont-
» fauçon au volume de la nou-
» velle collection des Peres, pu-
» bliée à Paris en 1706. 1.° Il
» n'y a ni dans l'une ni dans l'au-
» tre de ces éditions Παγχαίτας,
» comme le dit Voſſius; mais
» l'une, ſçavoir, celle de Berké-
» lius, porte Ταγſαίτων; & celle
» de Coſmas, Ταγſαίτας. On
» voit que Voſſius, pour trouver
» des Panchaïtes en quelque en-
» droit, change un T en P, &
» un G en CH, & lit *Panchaïtas*
» pour Tangaïtas. 2.° Quand
» même l'Inſcription nommeroit
» ce peuple, comme le veut
» Voſſius, elle le met bien-loin du
» golfe Adulitique, puiſqu'il y eſt
dit

Digitized by Google

» dit qu'il confine à l'Égypte. Or, » dans toute la Topographie » Chrétienne de Cosmas, qui est » le livre, où cette Inscription » a été conservée, le nom d'É- » gypte ne signifie que la basse » Égypte ou le Delta. «

CANDÉLABRE. *Voyez* Chandelier.

CANDIDAT, *Candidatus*, (*a*) terme, qui se dit en général de toute personne qui aspire à un emploi honorable ou lucratif. Ce terme, qui est Latin, veut dire blanc.

Ceux, qui aspiroient à Rome aux charges de la République, étoient appellés Candidats, à cause de la robe blanche, qu'ils étoient obligés de porter pendant les deux années qu'ils postuloient les charges. Cette robe devoit être simple, sans aucun autre vêtement; soit que cet habit fort humble parût conforme à l'état de suppliant; soit que ceux, qui avoient été blessés à la guerre, cherchassent à faire paroître les cicatrices de leurs blessures, comme les marques sensibles de leurs services & de leur valeur. Car, ce n'étoit point, dit Plutarque, par aucune crainte, ni par aucun soupçon qu'on eût, que le peuple pourroit se laisser gagner & corrompre par argent, qu'on voulut que les Candidats parussent devant les citoyens, & qu'ils fissent leurs sollicitations sans ceinture. Ce ne fut, ajoûte Plutarque, que fort tard que ces ventes & ces achats s'introduisirent, & que l'argent fut compté parmi les suffrages dans les élections des Magistrats. De-là cette corruption se glissa dans tous les tribunaux & dans les armées, & précipita la ville dans le gouvernement Monarchique, en rendant les armées mêmes, esclaves des richesses. Et ce n'est pas sans raison, continue Plutarque, que quelqu'un a dit: Que le premier qui ruina la République, fut celui qui le premier donna des festins au peuple, & lui fit des distributions de deniers. Cependant, ce mal n'éclata pas tout d'un coup à Rome, & il ne s'y glissa que secrétement, & peu à peu; car, nous ne sçavons pas qui fut le premier qui y corrompit par argent le peuple ou les juges. Nous sçavons seulement qu'à Athènes celui, qui donna l'exemple de cette corruption, & qui employa le premier l'argent pour gagner ses juges, ce fut Anytus, fils d'Anthémion, accusé d'avoir livré le fort de Pyle aux ennemis, sur la fin de la guerre du Péloponnèse; & dans ce tems-là encore, l'âge d'or avoit son trône dans la place publique de Rome, où il regnoit dans toute sa pureté.

La première année de leur poursuite, les Candidats demandoient permission au Magistrat de haranguer le peuple, ou de le faire haranguer par quelqu'un de leurs amis. Ils lui déclaroient à la fin de ces harangues, qu'ils desiroient d'obtenir une telle charge sous son

(*a*) Plut. T. I. p. 219, 220. Cout. des Rom. par M. Nieup. pag. 43. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I, pag. 73, 74, 316, 317.

Digitized by Google

bon plaisir, le priant d'avoir égard au mérite de leurs ancêtres & aux services qu'ils avoient rendus, dont ils faisoient une ample énumération. Cela s'appelloit *profiteri nomen suum ;* & cette année, *annus professionis*, qui étoit toute employée à se faire des amis parmi les grands & parmi le peuple. Il n'étoit pas permis aux Candidats de donner des jeux & des festins publics. C'étoit une chose réservée aux Magistrats, soit Édiles ou Préteurs. Au commencement de la seconde année, les Candidats retournoient vers le Magistrat avec la recommandation du peuple, conçue ordinairement en ces termes : *Rationem illius habe*, & le prioient d'écrire leurs noms sur la liste des prétendans ; ce qu'on appelloit, *edere nomen apud Prætorem aut Consulem.* Il y avoit cette différence entre *profiteri apud populum*, & *profiteri apud Magistratum ;* expressions, qui signifient, *déclarer son intention au peuple, lui demander une charge, & être reçu à cette demande par le Magistrat ;* il y avoit, dis-je, cette différence, qu'on n'empêchoit personne de demander une faveur au peuple, mais que tout le monde n'étoit pas reçu par le Magistrat, à faire cette demande en public, le jour de l'élection ; car, dès que le Magistrat avoit vu la requête du Candidat, avec la recommandation du peuple, il assembloit le Conseil ordinaire des Sénateurs, qui examinoient les raisons, que le Candidat avoit pour demander une telle charge, & s'informoient de sa vie & de ses mœurs ; après quoi le Magistrat lui permettoit sa poursuite en ces termes : *Rationem habebo, renuntiabo ;* & s'il le rejettoit, il répondoit : *Rationem non habebo, non renuntiabo*, c'est-à-dire, *je n'y aurai point d'égard.*

Nous en avons une infinité d'exemples dans l'Histoire. Asconius Pédianus écrit que Catilina demanda le Consulat au peuple à son retour d'Afrique ; & néanmoins le consul Volcatius, ayant assemblé le Sénat, dit qu'il n'étoit point recevable. C. Martius Rutilius se déclara pour la censure ; Mais, les Consuls protestèrent qu'ils n'auroient point d'égard à son nom, *non renuntiabo.* Cette résistance étoit si forte, qu'elle prévaloit d'ordinaire sur la faveur du peuple, & même sur l'autorité des Tribuns. L'on ne sçauroit avoir plus de faveur, que n'en eut Pélicanus pour obtenir le Consulat, puisqu'il étoit soûtenu par les Tribuns, & favorisé du peuple. Mais, le Consul Pison déclara tout haut, en présence du peuple, comme le rapporte Valère Maxime, qu'il ne le nommeroit point, *non renuntiabo.*

Les Tribuns s'opposoient aussi très-souvent, lorsque le Magistrat ne paroissoit pas assez instruit des défauts du Candidat, ou qu'il les dissimuloit exprès ; car alors, les Tribuns lui donnoient l'exclusion. Le défaut général & essentiel, qui excluoit des charges, c'étoient les mauvaises mœurs & les actions criminelles. Il y en avoit un second, qui étoit le défaut de l'âge prescrit par les loix pour en-

Digitized by Google

trer dans les charges de la République. Tacite dit que dans les commencemens, on ne considéroit point l'âge, & qu'on admettoit indifféremment la jeunesse comme la vieillesse aux dignités, même au Consulat. Néanmoins, on fut contraint dans la suite de faire des loix, qui prescrivoient l'âge pour les charges. Il falloit avoir vingt-sept ans pour la Questure, trente ans pour le Tribunat. L'édilité Majeure ou Curule ne se pouvoit exercer qu'à trente-sept ans; la Préture à trente-neuf, & le Consulat, à quarante-trois. Mais, au sentiment de Juste-Lipse, on pouvoit avoir la Questure, à vingt-cinq ans; le Tribunat & l'édilité Majeure, à vingt-sept ou vingt-huit commencés; la Préture, à trente; & le Consulat, à quarante-trois commencés. On ne laissoit pas de dispenser très-souvent de la rigueur des loix; car, Scipion fut fait Consul, à vingt-quatre ans; & Pompée, à trente-quatre.

Il y avoit encore un troisième défaut, qui excluoit des charges, c'étoit lorsqu'on vouloit obtenir les grandes charges, sans avoir passé auparavant par celles qui étoient inférieures. Ainsi, il étoit défendu de prétendre au Consulat, qu'on n'eût exercé les autres charges. C'est pourquoi, Cicéron, dans son Traité, intitulé Brutus, appelle la demande de César pour le Consulat, une demande prématurée & extraordinaire, parce que jusqu'alors il n'avoit été qu'Édile; & nous apprenons de l'Histoire, que Sylla témoigna tant de zele pour l'observation de cette loi, qu'il tua de sa propre main Q. Lucrétius Ofella, qui demandoit le Consulat, sans avoir exercé auparavant la Questure ni la Préture.

Le Magistrat ayant admis le Candidat à demander la charge, celui-ci cherchoit des amis, du crédit & de l'autorité parmi les grands de Rome, & parmi le peuple, pour la pouvoir obtenir. Il employoit la civilité & l'intrigue pour les gagner. Il faisoit des caresses & des largesses aux particuliers. Il en venoit même, ainsi que nous l'avons déjà observé, jusqu'à acheter ouvertement les suffrages des Tribus dans le tems de la corruption de la République. Il se servoit pour acheter ces suffrages de trois sortes de personnes, qui se nommoient *interpretes*, *divisores*, *sequestres*. Les premiers, *interpretes*, ou les entremetteurs, aidoient à faire le marché; *per quos pactio inducebatur*, dit Asconius Pédianus. Les seconds, *divisores*, autrement les distributeurs, étoient ceux, qui, par la loi Tabellaria, se trouvoient chargés de distribuer à chaque citoyen autant de billets qu'il y avoit de Compétiteurs ou de Candidats. Quelquefois, ces ministres des Assemblées servoient à corrompre les suffrages, en distribuant secrétement de l'argent, qui leur avoit été mis entre les mains, par ceux qui avoient plus de confiance en leur argent qu'en leur mérite; ce qu'ils faisoient en mettant sous le bulletin une piece d'or ou d'argent. Enfin, les troisièmes, *seques-*

Digitized by Google

tres, ou dépositaires, étoient ceux entre les mains desquels on avoit déposé l'argent, pour le distribuer en cas que les suffrages ne manquassent point.

Pour remédier à de pareils désordres, on fit plusieurs loix, qu'on appelloit *leges de ambitu*, qu'on ne laissoit pas d'éluder de tems en tems.

Le tems de l'élection étant arrivé, le Magistrat indiquoit l'assemblée par trois jours de marché différens, afin que ceux de la campagne, comme des villes municipales & des colonies, qui avoient droit de suffrage, pussent se rendre à la ville. Le jour venu, les Candidats, vêtus de blanc, se trouvoient dès le grand matin, assistés de ceux qui les favorisoient, au mont Quirinal, ou sur la colline des Jardins, qui regardoit sur le champ de Mars, afin qu'étant en un lieu éminent, ils pussent mieux être vus du peuple. Ils descendoient de-là dans le champ de Mars, où ils continuoient leurs sollicitations & leurs brigues, comme le remarque Horace. Alors, le Président de l'assemblée, après avoir nommé tout haut les prétendans aux charges, & rapporté les raisons, que les uns & les autres avoient d'y prétendre, appelloit les Tribus aux suffrages, que l'on comptoit; & celui, qui en avoit le plus, étoit déclaré Magistrat. Il remercioit l'assemblée sur le champ; & delà, il montoit au Capitole, pour y faire sa priere aux Dieux.

Cet ordre changea un peu sous les Empereurs. Auguste brigua son premier Consulat d'une manière assez nouvelle, n'ayant encore que vingt ans. Car, il fit approcher son armée de Rome, & envoya une députation célebre, pour le demander pour lui au nom des légions. Et le chef de cette députation, nommé Cornélius, voyant que l'on différoit à répondre à sa demande, eut la hardiesse, mettant la main sur la garde de son épée, de proférer ces paroles: *hic faciet, si non feceritis;* » Si vous ne le faites, ceci le fe- » ra. « Dans la suite, Auguste, étant devenu le maître absolu, briguoit lui-même pour ceux qu'il vouloit favoriser, jusqu'à aller donner sa voix dans sa Tribu; & ces Candidats s'appelloient *Candidati Cæsaris*. Suétone ajoûte qu'il ne laissa dans la suite au peuple que le droit de nommer une partie des Magistrats inférieurs, & qu'il se réserva celui de nommer au Consulat. Encore gênoit-il le peuple dans l'élection des charges, qu'il lui avoit accordées, faisant répandre des billets de sa part dans les Tribus, qui étoient forcées par ce moyen d'élire ceux qu'il leur recommandoit. Tibère, successeur d'Auguste, ôta le droit d'élection au peuple, & le transmit au Sénat. Néron le rendit au peuple; & le Sénat s'en désista pour toujours, se contentant de proclamer dans le champ de Mars les Élus aux charges, pour retenir encore par-là quelque chose de l'antiquité des élections.

De tous les Magistrats, qu'on éliſoit, il n'y avoit que les Censeurs, qui entrassent sur l'heure en

Digitized by Google

fonction ; les autres Magiſtrats demeurant quelques mois ſans y entrer, afin de s'inſtruire des devoirs de leurs charges ; car, ils s'éliſoient au commencement du mois d'Août ; & ils n'entroient en charge qu'au premier de Janvier. Ainſi, ils avoient pour cela cinq mois d'intervalle. Les Magiſtrats, de quelque ordre qu'ils euſſent été, ſoit Plébéïens, ſoit Patriciens, n'entrerent en charge le premier jour de Janvier, que long-tems après l'établiſſement de la République ; & ce ne fut que ſur la fin, que les Conſuls & les Préteurs commencerent en ce jour-là, leur exercice. La police de Rome a beaucoup varié depuis le banniſſement des Rois, juſque vers l'an 150 de la République.

CANDIDATS DU PRINCE. (*a*) C'étoit une eſpèce de Queſteurs. Leur fonction étoit de lire les ordres de l'Empereur dans le Sénat.

CANDIDIEN, (*b*) fils naturel de Galérius. Son pere ſe propoſoit de le faire Céſar. La mort, qui ſurvint plutôt qu'il ne s'y étoit attendu, mit obſtacle à l'exécution de ce projet. Galérius, en mourant, recommanda Candidien à Licinius, ſon ancien ami & ſon conſeil. Mais, Licinius, au lieu d'être ſon protecteur, comme toutes ſortes de raiſons l'y engageoient, ſe déclara dans la ſuite ſon ennemi, & le fit mourir. On prétend que Candidien s'étoit rendu ſuſpect de mouvemens & d'intrigues, pour faire valoir les prétentions, qu'il pouvoit avoir à l'Empire.

CANDIDIEN, Comte des domeſtiques de l'empereur Théodoſe le jeune. Il aſſiſta l'an 431, par le commandement de ce Prince, au concile d'Éphèſe, pour y faire obſerver l'ordre & la paix. Mais, s'étant laiſſé gagner par Neſtorius, il écrivit à l'Empereur contre les évêques Orthodoxes, & ſur tout contre S. Cyrille. Théodoſe fut depuis détrompé de ces calomnies, par les lettres des Peres du Concile, & il punit le comte Candidien.

CANDIDUS, *Candidus*, (*c*) Κάνδιδος, général des troupes de l'empereur Sévère. Il gagna une bataille ſur Peſcennius Niger, dans les défilés ſitués entre Nicée & Cius en Bithynie.

CANDIDUS, *Candidus*, Κάνδιδος, Hiſtorien, qui vivoit ſur la fin du cinquième ſiecle, vers l'an 490. Il étoit Iſaurien de nation. Il compoſa une hiſtoire, qui commençoit à l'empire de Léon ou de Zénon, & qui finiſſoit au commencement de celui d'Anaſtaſe Il étoit Chrétien, & il défend le Concile de Chalcédoine comme Orthodoxe. Photius rapporte quelque choſe de lui, & condamne ſon ſtyle comme étant trop poëtique.

CANDIDUS, *Candidus*, l'un des Chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

CANDRENA, *Candrena*,

(*a*) Coût. des Rom. par M. Nieup. p. 86.

(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI, pag. 201. *& ſuiv.*

(*c*) Dio. Caſſ. p. 842, 849. Crév. Hiſt. des Emp. T. V. p. 63.

Digitized by Google

(a) l'un des surnoms donnés à Junon. On dit que cette Déesse fut ainsi appellée de Candara, ville de Paphlagonie, où elle étoit particulièrement honorée.

CANDYS, *Candys*, Κάνδυς, (b) sorte d'habit des Perses. Il en est fait mention dans Xénophon & dans d'autres Auteurs. Le Candys étoit l'habit extérieur. Les soldats l'attachoient avec une boucle. Leur Candys, selon Pollux, étoit d'une pourpre particulière; au lieu que celui des autres étoit de pourpre ordinaire. Lucien parle du Candys de pourpre. Il dit dans un endroit, que cet habit étoit à l'usage des Assyriens. Xénophon assure plus d'une fois, qu'il étoit à l'usage des Perses. Lucien, dans un autre endroit, nous fournit le moyen de connoître la forme du Candys & de la tiare, lorsqu'il dit que le dieu Mithras porte le Candys & la tiare.

CANE, *Cana*, Κάνη. C'est la même ville d'Éolide, appellée Canes en plurier. *Voyez* Canes.

CANE, *Cane*, Κάνη, (c) nom d'une montagne de l'Asie mineure, située dans le voisinage du fleuve Caïcus. Hérodote parle du mont Cane, à l'occasion de l'armée de Xerxès, qui passa près de cette montagne.

CANE, *Cane*, Κάνη, (d) port de l'Arabie heureuse dans le païs qui produit l'encens. Le Périple de la mer Rouge & Pline s'accordent à dire que c'étoit une ville située sur la mer. Le païs, où elle se trouvoit, étoit le même que celui des Sabéens. Selon Ptolémée, c'étoit une ville marchande, & il y avoit un promontoire de même nom. Ce dernier Géographe donne la ville & le promontoire aux Adramites, qui faisoient partie des Sabéens.

Comme ces noms ont la dernière lettre écrite en Grec par un η, quelques-uns l'ont exprimée par un *e*, dont cette figure a le son. D'autres l'ont changée en un *a* pour donner une terminaison Latine; & en conséquence, ils ont dit Cana, au lieu de Cane.

CANELLE, *Casia*, *Cinnamum*, (e) *Cinnamomum*. La Canelle est la seconde écorce & l'intérieure d'un arbre, qu'on dit croître dans l'isle de Ceylan.

On demande si les Anciens ont connu notre Canelle, & si le Cinnamome, dont il est tant parlé dans leurs Écrits, étoit la Canelle de nos jours; problême, qui partage tous les Auteurs.

Il est d'abord certain que le Cinnamome des Hébreux, dont l'Écriture Sainte fait mention, n'est point celui des Grecs & des Romains, encore moins quelque Canelle d'Amérique, ou celle des Indes orientales. Le nouveau monde n'étoit pas connu, & le commerce avec l'isle de Ceylan ou de

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 59.

(b) Xenoph. pag. 214. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 373. T. III. p. 75, 77.

(c) Herod. L. VII. c. 42.

(d) Plin. T. I. p. 327. Ptolem. L. VI. c. 7.

(e) Exod. c. 30. v. 23. Plin. Tom. I, p. 342, 343, 668. *& seq.*

Digitized by Google

Taprobane n'étoit point ouvert. Dieu ordonne à Moïse de prendre du Cinnamome avec divers autres aromates, & d'en composer une huile de parfum pour oindre le Tabernacle. Il s'agit donc ici d'une gomme ou d'une huile, plutôt que d'une écorce ou d'un bois odoriférant.

La difficulté est bien plus grande à l'égard du Cinnamome des autres peuples. Quelques-uns pensent que leur Cinnamome étoit les tendres rameaux d'un arbre, qui porte le clou de girofle; mais, ils ne font pas réflexion que si les Anciens avoient connu cet arbre; ils n'auroient pas omis, comme ils ont fait, de parler de ses fruits, qui sont si remarquables par leur aromate, par leur goût piquant, & par leur odeur pénétrante.

Ceux, qui prétendent que le Cinnamome de Anciens, comme de Théophraste, de Dioscoride, de Galien & de Pline, est notre Canelle moderne, s'appuyent sur la ressemblance des caractères de cet arbrisseau avec notre Canellier, dans la description que ces anciens Écrivains nous ont donnée de la petitesse de l'écorce, de son odeur, de son goût, de ses vertus & de son prix. Mais, on combat les Sectateurs de cette opinion, précisément par les mêmes armes qu'ils employent pour la défendre. On leur oppose que les Anciens, distinguant plusieurs espèces de Cinnamome, une mosylitique noirâtre, d'un gris vineux, qui est la plus excellente, âcre, échauffante & salée en quelque manière, une autre de montagne, une noire, une blanche; aucune de ces espèces ne convient à notre Canelle. D'où l'on conclut que les Grecs & les Romains ne l'ont point connue. Quant à nous, sans décider une question susceptible de raisons pour & contre, nous nous contenterons de remarquer que les Anciens n'ayant point déterminé clairement & unanimement ce qu'ils entendoient par leur Cinnamome, nous n'en pouvons juger qu'en aveugles. Ils n'en connoissoient pas même l'histoire, comme il est aisé de le prouver.

Pline raconte que les marchands, qui l'apportoient en Europe, faisoient un voyage si long & si périlleux, qu'ils étoient quelquefois cinq ans sans revenir; que la plûpart mouroient en chemin; & que la plus considérable partie de ce trafic se faisoit par des femmes. L'éloignement du lieu, dont on tiroit la marchandise, la longueur du trajet, l'avidité du gain, le prix naturel de la chose, les diverses mains, par lesquelles elle passoit; en faut-il davantage pour donner lieu à toutes les fables, qu'on débitoit sur l'origine de la production végétale, qu'ils nommerent Cinnamome? Du tems de Galien, elle étoit déjà si rare, qu'on n'en trouvoit plus que dans les cabinets des Empereurs. Pline ajoûte que le prix en étoit autrefois très-considérable, & que ce prix étoit augmenté de moitié par le dégât des Barbares, qui en avoient brûlé tous les plants. Seroit-il donc hors de vraisemblance, de penser que le Cinnamome des Anciens nous est entiè-

Digitized by Google

rement inconnu, & qu'il eſt préſentement perdu ?

CANENTE, *Canentes*, (*a*) nymphe, qui épouſa Picus, roi de Laurente, ville d'Italie. Ce Prince fut changé en pivert; & Canente, qui l'ignoroit, voyant que ſon mari ne revenoit point, envoya ſes gens au-devant de lui avec des flambeaux. On le chercha de tous côtés; mais, on le chercha par tout en vain. Canente s'en déſeſpéra. Elle ne ſe contenta pas de le pleurer, de s'arracher les cheveux, & de ſe frapper l'eſtomac; elle voulut elle même le chercher. Elle ſe déroba de ſon palais, elle courut en furieuſe par les bois & par les campagnes. Elle fut ſix jours & ſix nuits ſans dormir & ſans manger. Tantôt, on la voyoit ſur le ſommet des montagnes, tantôt dans les vallées, ſelon que le hazard la conduiſoit. Enfin, laſſée & affoiblie par la douleur & par la fatigue du chemin, elle ſe coucha en pleurant ſur le bord du Tibre, où en mêlant ſes larmes avec ſa voix, elle pouſſa toutes les plaintes, dont l'affliction eſt capable, & fit enfin, dit Ovide, comme le cigne qui chante à ſes funérailles. Ainſi, la douleur la conſuma de telle ſorte, qu'elle diſparut peu à peu, & que ſon corps devint une ombre, & fut réduit au neant. Néanmoins, le lieu en conſerva long-tems la mémoire; car, les habitans du païs lui avoient donné le nom de Canente.

Voici une courte explication de cette fable. On dit que Canente eut pour ſon mari un amour, qui n'eut point d'exemple, & que quand elle l'eut perdu, elle paſſa toute ſa vie en ſoupirs & en plaintes. C'eſt pourquoi, outre qu'elle chantoit parfaitement bien, & que c'eſt pour cette raiſon qu'elle fut appellée Canente, l'on a feint qu'elle avoit été convertie en air ou en un petit vent doux. Et c'eſt certainement avec raiſon; car, la plus belle voix du monde, auſſi-bien que les ſoupirs & les plaintes, ſe perdent & s'évanouiſſent dans l'air. Mais, ſi c'étoit-là le ſeul fruit, qu'on pût tirer de cette fiction, il ſemble qu'il ne mériteroit pas qu'on approchât de l'arbre pour le cueillir. L'on veut donc montrer par cette fable, que pour être Princeſſe, que pour commander à des peuples, que pour être adorée ſur un trône, on n'eſt pas moins ſujette aux infortunes de la vie. Canente étoit Reine; elle étoit jeune; elle étoit aimée d'un mari auſſi puiſſant qu'il étoit bienfait; & tous ces avantages ne ſervent qu'à lui faire ſentir plus vivement ſon mal. La métamorphoſe de cette Princeſſe, en qui tant de belles qualités étoient réunies, nous apprend que tout ce que l'on croit de plus avantageux dans le monde, n'eſt qu'un air & qu'une fumée, auſſi-bien que les autres choſes; que la beauté, la belle voix, le pouvoir ne ſont que des choſes vaines, & qu'un vent

(*a*) Ovid. Metam. L. XIV. c. 8, 9. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 477. *& ſuiv.* T. V. p. 356.

Digitized by Google

agréable, qui nous flatte, & qui s'évanouit en nous flattant.

CANÉPHORES, *Canephoroi*, Κανηφόροι. (*a*) Il y avoit à Athènes, auprès du temple de Minerve Poliade, une maison habitée par deux vierges, que les Athéniens appelloient Canéphores, comme qui diroit, porteuses de corbeilles. Ces vierges passoient un certain tems au service de la déesse; & quand le jour de sa fête arrivoit, elles alloient la nuit au temple, où elles recevoient de la Prêtresse de Minerve, des corbeilles qu'elles mettoient sur leurs têtes, sans que ni elles, ni la Prêtresse même sçussent ce qui étoit dedans. Il y avoit dans la ville, assez près de la Vénus aux Jardins, une enceinte d'où l'on descendoit dans une caverne, qui paroissoit s'être creusée naturellement. C'étoit là que ces deux vierges déposoient leurs corbeilles. Ensuite, elles en reprenoient d'autres, qu'elles portoient au temple sur leurs têtes aussi avec le même mystère. De ce jour, elles avoient leur congé; & l'on en prenoit deux autres pour remplir leur place dans la citadelle.

Le mot *Canephores* étoit consacré, pour marquer ces vierges. Elles devoient être de qualité. Dans les Panathées, parées superbement, elles portoient sur leurs têtes des corbeilles couronnées de fleurs & de myrte, & remplies de choses destinées au culte des dieux. Elles commençoient la marche dans les processions solemnelles, & étoient suivies des Prêtresses & du Chœur. Aristophane & son Scholiaste nous apprennent que les Canéphores étoient suivies de deux femmes, qui leur portoient un parasol & un siege. On les nommoit aussi Xistophores.

Cicéron, dans son sixième plaidoyer contre Verrès, parle des Canéphores de Polyclète, comme de deux statues d'une grande beauté. Il y avoit aussi les Canéphores de Scopas, dont parle Pline.

CANÉPHORIES, *Canephoria*, (*b*) fêtes de Diane chez les Grecs. Dans ces fêtes, toutes les filles nubiles offroient à Cérès des paniers pleins de petits ouvrages faits à l'aiguille, & faisoient connoître, par cette offrande, qu'elles s'ennuyoient du célibat, & qu'elles avoient envie de goûter du mariage. D'autres disent, avec plus de vraisemblance, que les Canéphories étoient à Athènes une cérémonie, qui faisoit partie de la fête, que les jeunes filles célébroient la veille de leurs noces, & qui se pratiquoit ainsi: La fille conduite par ses parens au temple de Minerve, présentoit à cette divinité une corbeille remplie de présens, afin que Minerve rendît heureux le mariage, qu'elle alloit contracter. Ou plutôt, comme remarque le Scholiaste de Théocrite, c'étoit une espèce d'amende-honorable, que ces filles alloient faire à la

(*a*) Paus. pag. 49. Plin. Tom. II. pag. 727.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VI. pag. 568, 569.

Digitized by Google

chaſte Minerve, pour l'appaiſer & détourner ſa colère, de ce qu'elles ne conſervoient pas à ſon exemple, leur virginité.

On dit que les Athéniens célébroient encore en l'honneur de Bacchus, une fête, pendant laquelle les jeunes filles portoient des corbeilles ou paniers d'or, pleins de fruits; ce qui faiſoit appeller cette fête Canéphories, & les filles Canéphores. Suidas parle de ces corbeilles conſacrées à Bacchus, à Cérès & à Proſerpine. Le poëte Théocrite en fait auſſi mention dans ſes Idylles. Elles avoient un couvercle, afin qu'on pût y conſerver les myſtères de Bacchus, & les cacher aux yeux de ceux, qui n'y étoient pas initiés, & qu'on traitoit de profanes.

CANES, *Canæ*, Κάναι, (*a*) ville de l'Éolide, province de l'Aſie mineure. Elle étoit ſituée ſur le bord de la mer, au-deſſus du promontoire d'Ægan, à l'oppoſite de la partie méridionale de l'iſle de Lesbos. Strabon rapporte que cette ville fut bâtie par des Locriens, qui étoient partis de l'iſle de Cynos. Le même avoit déjà dit dans un autre endroit, qu'il étoit venu à Canes une colonie de Dium, ville d'Eubée.

La ville de Canes donnoit ſon nom au païs des environs, qui s'étendoit, ſelon Strabon, juſqu'aux Arginuſes, le long du promontoire d'Ægan.

Lite-Live parle de la ville de Canes, ſous l'an de Rome 561. Les Romains, y ayant conduit leur flotte aux approches de l'hiver, mirent leurs vaiſſeaux à ſec, & les entourerent d'un foſſé & d'une paliſſade. Cette ville ne ſubſiſtoit plus du tems de Pline.

CANES, *Canæ*, Κάνοι, ville d'Aſie ſur le Tigre, au rapport d'Étienne de Byzance. Ce Géographe cite Strabon; mais, c'eſt, dit M. de la Martinière, une faute des Copiſtes, qui ont tranſpoſé la citation.

CANES, (*b*) peuples d'un canton de Thrace, qui avoient Diégulis pour Roi, du tems d'Attale II, roi de Pergame. Ce dernier Prince, ayant eu guerre avec Diégulis, traita les priſonniers avec beaucoup de modération. Cette conduite lui gagna le cœur des Canes; & la plûpart des Grands de la nation, las d'obéir à un maître, qui faiſoit conſiſter la grandeur du pouvoir ſuprême à verſer des torrens de ſang, ſe retirerent à la cour d'Attale. Ce Prince les combla de careſſes & de préſens; & eux, de leur côté, lui frayerent le chemin, ſuivant toutes les apparences, à la conquête du royaume de Diégulis. Si l'on en croit le Traducteur de Strabon, ce Prince tomba vif entre les mains du roi de Pergame; mais, les paroles de l'Écrivain peuvent également ſignifier qu'il perdit, & la bataille & ſes États. Il ſeroit mal-aiſé de décider laquelle des deux acceptions eſt la véritable. Les mo-

(*a*) Strab. p. 446, 606. *& ſeq.* Plin. T. I. p. 281. Tit. Liv. L. XXXVI. c. 45. Pom. Mel. p. 81.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 305, 306.

Digitized by Google

numens hiſtoriques, où cette révolution ſe trouvoit décrite, ne ſont pas venus juſqu'à nous. Il eſt conſtant néanmoins, que Trogue Pompée en avoit tranſmis à la poſtérité, les particularités les plus intéreſſantes. Malheureuſement, Juſtin ſon abréviateur, s'eſt contenté de nous apprendre qu'Attale avoit ſubjugué les Canes. Ils ſecouerent bientôt après le joug de la domination étrangère; mais, ce changement fut pour eux la ſource de mille calamités. Zibelmius, fils de Diégulis, que les Thraces avoient rappellé, enchérit ſur les cruautés de ſon pere. On lit dans Diodore de Sicile & dans Valère Maxime, que ce monſtre faiſoit ſcier par le milieu du corps ceux des Canes, qui avoient encouru ſa diſgrace, & qu'il forçoit les peres à ſe nourrir du corps de leurs propres enfans. Des actions ſi déteſtables ne demeurerent pas impunies. Ses ſujets l'arrêterent & le firent expirer au milieu des plus affreux ſupplices.

CANESTRINUM, *Caneſtrinum*, nom d'un lieu de la Paleſtine, dont parle Guillaume de Tyr.

CANETHE, *Canethum*, (*a*) ou plutôt *Canethus*, lieu de l'iſle d'Eubée. Il étoit d'abord ſitué auprès de Chalcis; mais, dans la ſuite, il ſe trouva enfermé dans l'enceinte de cette ville, au rapport de Strabon.

CANETHE, *Canethum*, montagne de Béotie, ſelon Apollonius & ſon Scholiaſte, cités par Ortélius.

CANÉTHUS, *Canethus*, (*b*) Κανήθος, avoit épouſé Hénioché, fille de Pithée, de laquelle il eut un fils, nommé Sciron.

CANGES, *Cangi*, (*c*) peuples de la grande-Bretagne. Tacite fait mention de ces peuples: » La défaite des Icéniens, dit-il, » remit dans le devoir ceux qui » balançoient entre la paix & la » guerre; & auſſi-tôt Oſtorius » mena ſes troupes contre les » Canges. Il ravagea leurs cam» pagnes, & enleva un butin » conſidérable, ſans qu'ils oſaſ» ſent riſquer une bataille; & s'ils » entreprenoient de nous ſurpren» dre, leurs ruſes tournoient tou» jours à leur perte. Oſtorius n'é» toit pas loin de la mer, qui » regarde l'Hibernie, lorſqu'il » fut rappellé par la nouvelle » d'une ſédition, qui s'étoit éle» vée parmi les Brigantes. «

On peut conclure de ce paſſage, que les Canges habitoient du côté de la mer, qu'on nomme aujourd'hui la mer d'Irlande, dans la partie ſeptentrionale de la principauté de Galles. Et cette ſituation s'accorde avec celle du promontoire *Canganorum* ou *Cancanorum*, dont parle Ptolémée.

CANI. Saint Clément d'Alexandrie nomme ainſi ceux, qui inventerent l'art de faire des vaſes de poterie, & de cuire la chaux. Mais, on ne voit pas clairement s'il a prétendu nommer une na-

(*a*) Strab. p. 447.
(*b*) Plut. T. I. p. 11.
(*c*) Tacit. Annal. L. XII. c. 32. Ptolem. L. II. c. 3. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. p. 224.

Digitized by Google

tion, ou une famille ; & d'ailleurs, on ne ſçait point dans quel païs il faudroit la placer.

CANICULAIRE, *Canicularis*, terme, qui s'entend des jours pendant leſquels la Canicule domine, parce qu'elle ſe leve & ſe couche avec le ſoleil, depuis le 24 Juillet juſqu'au 23 Août.

Il y avoit en Égypte une année, qu'on appelloit l'année Caniculaire. L'époque de l'établiſſement de cette année ſe rapporteà l'an 2782 avant J.C. On l'appelle auſſi l'année Sothiacale. Elle commence le premier jour du mois Thoth, ou bien le premier jour de l'année auquel l'étoile du grand chien paroît à ſon lever Héliaque. Le mot *ſothis* en langue Égyptienne ſignifie chien; ce qui répond au Grec κύων, & à l'Éthiopien σῖρος. La grande année Caniculaire, ou la période Sothiacale, eſt l'intervalle de 1460 ans, au bout de laquelle période, l'année de Perſe recommence au même point de l'année ſolaire. On a retenu en Perſe l'ancienne forme de l'année Égyptienne ; d'où il arrive que les équinoxes ne ſe trouvent bientôt plus dans le même mois de l'année, mais ſe répetent ſucceſſivement dans les autres.

CANICULE, *Canicula*, nom d'une des étoiles de la conſtellation du grand chien, qu'on appelle auſſi ſimplement l'étoile du chien. Les Grecs la nommoient Σείριος, Sirius. Pline & Galien donnent auſſi à la Canicule le nom de Procyon, quoiqu'en effet Procyon ſoit le nom d'une autre étoile dans le petit chien.

La Canicule eſt la dixième étoile dans le catalogue Anglois de Flamſtéed, & la ſeconde dans ceux de Ptolémée de Tycho. Elle eſt ſituée dans la gueule du grand chien, & eſt de la première grandeur. C'eſt la plus grande & la plus brillante de toutes les étoiles du Ciel.

Quelques Auteurs anciens nous diſent, après Hippocrate & Pline, que le jour où la Canicule ſe leve, la mer bouillone, le vin tourne, les chiens entrent en rage, la bile s'augmente & s'irrite, & tous les animaux tombent en langueur & dans l'abattement ; que les maladies, qu'elle cauſe le plus ordinairement, ſont les fievres ardentes & continues, les diſſenteries & les phrénéſies, &c. Voilà bien des chimères. Si la Canicule pouvoit avoir la propriété d'apporter le chaud, ce devroit être plutôt aux habitans de l'hémiſphère méridional qu'à nous, puiſque cette étoile eſt dans l'hémiſphère méridional, de l'autre côté de l'Équateur. Cependant, il eſt certain que les peuples de cet hémiſphère ſont alors en hiver. La Canicule & les autres étoiles ſont trop éloignées de nous, pour produire ſur nos corps, ni ſur notre ſyſtême planétaire, aucun effet ſenſible.

Les Romains étoient ſi perſuadés de la malignité de la Canicule, que pour en écarter les influences, ils lui ſacrifioient tous les ans un chien roux. Le chien avoit eu la préférence dans le choix des victimes, à cauſe de la conformité des noms. Ce n'eſt pas

Digitized by Google

la seule occasion, où cette conformité ait donné naissance à des branches de superstition.

La Canicule passoit, ou pour la chienne d'Érigone, ou pour le chien que Jupiter donna à Minos, que Minos donna à Procris, & que Procris donna à Céphale.

CANIDIE, *Canidia*, (*a*) magicienne, contre laquelle Horace parle en plusieurs endroits; ce qui donne lieu de présumer que ce devoit être une magicienne célebre en ce tems-là. Dans une satyre, qu'Horace a faite contre elle, il la dépeint ainsi : » J'ai vu moi-même, dit-il, Canidie avec une » robe noire retroussée, les pieds » nus, les cheveux épars, pousser des hurlemens, & avec elle » une autre sorcière encore plus » misérable. Toutes deux pâles & » hideuses, elles creusèrent la terre » avec leurs ongles, déchirant avec » leurs dents une brebis noire, dont » elles firent couler le sang dans » la fosse, pour y attirer les manes, qu'elles vouloient interroger. Il y avoit deux effigies, » l'une de laine & l'autre de cire. » La première plus grande châtioit l'autre. Celle-ci étoit en » posture de suppliante, comme » un esclave, qui va périr. Alors, » une des sorcières se mit à invoquer Hécate; l'autre, la cruelle » Tisiphone. Voilà aussi-tôt les » monstres & les serpens infernaux qui paroissent, & se traînent. La lune rougit de ces horreurs, & se cache derrière les » tombeaux, pour n'en n'être pas » témoin. « Horace fait ensuite mille imprécations contre lui-même, si ce qu'il vient de rapporter n'est pas vrai. Je pense que le Lecteur n'en sera pas pour cela plus porté à y ajoûter foi.

CANIDIUS, *Canidius*. *Voyez* Crassus.

CANIDIUS, *Canidius*, (*b*) certain Romain, dont parle Cicéron dans une de ses lettres. Cet homme avoit été accusé; & Cicéron dit qu'il avoit parlé excellemment dans sa défense, & froidement dans son accusation. Il y en a qui conjecturent qu'on doit lire Calidius, au lieu de Canidius.

CANINÉFATES, *Caninefates*, (*c*) peuples, qui, selon Tacite, habitoient un canton de l'isle des Bataves. Cet Auteur leur donne la même origine, la même langue, la même valeur qu'aux Bataves. Mais, ceux-ci, ajoûte Tacite, l'emportoient pour le nombre. Pline attribue aux Caninéfates la même position, que leur attribue Tacite.

L'histoire des Empereurs fait mention des Caninéfates en plus d'un endroit. L'an de J. C. 4, sous l'empire d'Auguste, ces peuples furent subjugués par Tibère. Mais, ils se révoltèrent depuis. On voit sous l'an de J. C. 69, qu'ils entrerent dans les sentimens

(*a*) Horat. Epod. Ode 5. v. 1. *& seq.* L. I. Satyr. 8. v. 22. *& seq.* L. II. Satyr. 8. v. 95.

(*b*) Cicer. ad Amic. L. VIII. Epist. 9.

(*c*) Tacit. Hist. L. IV. c. 15. *& seq.* Plin. Tom. I. pag. 222. Vell. Patercul. L. I. c. 105. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 216. T. III. p. 254. *& suiv.*

Digitized by Google

de révolte, que Civilis leur inſpira, & qu'ils ſe donnerent un chef, nommé Brinion, dont on peut conſulter l'article.

Le nom des Caninéfates ne ſe trouve pas écrit de même dans les Auteurs, non plus que dans les monumens. Pline dit Cannénufates. Gruter, ſur la foi de cette Inſcription : *PRÆT. EQ. ALÆ PRIMÆ CANNANEFATUM*, qu'il rapporte, les nomme Cannanéfates. Thomas Reinéſius fait voir, d'après d'autres Inſcriptions, qu'on les a appellés Canonéfates & Cananivates. Æthicus, dans ſa Coſmographie, écrit Cannifates. Enfin, Velleius Paterculus & Tacite diſent Caninéfates, qui eſt le terme le plus ordinaire ſous lequel ces peuples ſoient connus.

Quelque difficulté qu'il y eût à vouloir découvrir l'origine du nom de ces peuples, il s'eſt trouvé cependant des Auteurs, qui ont prétendu qu'ils l'avoient tiré du païs même, qu'ils habitoient. Ils ont dit que les terres ſe trouvant la plûpart du tems inondées, tant par les eaux du Ciel, que par celles des rivières, les habitans étoient obligés de faire une quantité de digues ou quais, pour ſe mettre à couvert des inondations; & que ces quais étant appellés en leur langue *Kaie*, & l'eau *Watten*, on avoit fait de ces deux mots celui de *Caiefatum*, dont les Romains avoient formé le nom de Caninéfates. Quoi qu'il en ſoit, on peut dire que ces Auteurs ont donné une étymologie plus vraiſemblable que celle que quelques autres hiſtoriens ont voulu tirer de la quantité de lapins, qu'ils ont prétendu que les Caninéfates mangeoient.

L'on n'a pas été toujours d'accord ſur le païs des Caninéfates. Quelques Écrivains, en cela oppoſés au témoignage de Tacite & de Pline, qui diſent que les Caninéfates occupoient une partie de l'iſle des Bataves, ont prétendu qu'ils avoient habité une iſle différente de celle des Bataves. Mais, ils n'ont ſçu, ni la nommer, ni la montrer. D'autres ont placé les Caninéfates dans la partie ſeptentrionale de l'iſle Batavie, principalement dans le païs appellé préſentement Kennemerland. Et pour montrer que ces peuples ont habité en de-çà du Rhin, ils ont ſuppoſé plus bas un nouveau lit de ce fleuve, qui ſe déchargeoit du côté du ſeptentrion dans l'Océan, & qui tenoit préciſément le milieu entre l'Oſtium Hélium & le Flevus. Mais, Cluvier, Cellarius & Alting ont entiérement détruit cette opinion, & ont fait voir que ce bras du Rhin, qui tenoit le milieu entre l'Oſtium Hélium & le Flevus, a été pris par tous les Anciens pour celui qui paſſe par Utrecht & par Leyde, & que le païs d'au de-là étoit habité par les Friſons, & que celui d'en de-çà étoit l'iſle des Bataves, dont Tacite dit que les Caninéfates occupoient une partie.

On a encore diſputé pour déterminer quelle étoit cette partie de l'iſle qu'ils habitoient. Quelques-uns ont prétendu qu'ils étoient mêlés avec les Bataves; & d'autres, qu'ils avoient une

Digitized by Google

contrée séparée de celle des Bataves, quoique dans la même isle. Mais, Tacite décide clairement cette question par la description qu'il en donne. 1.° En parlant de la victoire, qu'ils remporterent sur les Romains, il dit que ceux-ci se retirerent dans le haut païs; ce qui indique que les Caninéfates habitoient le bas païs. 2.° Il marque dans la même description, qu'ils étoient voisins de l'Océan, puisqu'il dit qu'ils se joignirent aux Frisons; ce qui ne se peut faire que du côté de l'Océan, puisque Tacite ajoûte que ces peuples unis ensemble, vinrent de l'Océan faire une irruption le long du Rhin. Enfin, l'étendue de leur païs & ses limites sont si bien désignées par le même Auteur, qu'il est difficile de s'y méprendre. A l'orient ils avoient les Frisons pour voisins, puisqu'il est rapporté que la jonction de ces peuples se fit sur le champ, comme on peut le conjecturer par l'expédition de Cl. Labéon, qui, du païs des Nerviens, marcha contre les Caninéfates, & ensuite contre les Frisons, pour ne point attaquer les Bataves. Ils s'étendoient à l'occident jusqu'à l'endroit, où le Vahal, se joignant à la Meuse, se décharge avec elle dans l'Océan par la même embouchure. Personne ne doute qu'ils n'aient eu l'Océan pour bornes; & il paroît assez vraisemblable que le Rhin & l'Issel bordoient ce païs de deux côtés. Quelques-uns ont voulu l'étendre du côté du midi jusqu'à Batavodurum; de manière qu'ils plaçoient les Caninéfates sur le Rhin entre les Bataves, qui habitoient la côte, & ceux qui occupoient le haut païs. Mais, il est plus naturel de les borner de ce côté, depuis le bourg de Batenstein jusqu'au rivage de l'Issel, où est aujourd'hui Montfort; & ainsi, ils auront habité une partie de l'isle des Bataves, mais dans un canton différent, & séparément de ces peuples.

C'est dans le païs des Caninéfates qu'il faut chercher le fameux canal, dont Tacite donne la description, & qu'il dit que Corbulon fit creuser entre la Meuse & le Rhin, dans le dessein d'obvier aux inondations de l'Océan, & en même tems pour occuper ses soldats. Quoique l'on ne voye aujourd'hui aucune trace de ce canal, qui avoit jusqu'à vingt-trois mille pas de longueur, on convient néanmoins assez généralement, qu'il commençoit auprès de Leyde, depuis le rivage, que l'on nomme Vliet, & qu'il s'étendoit jusqu'à Géervliet, lieu situé au confluent de la Meuse & du Vahal.

CANINI. Ammien Marcellin, cité par Ortelius, nomme ainsi une contrée de la Rhétie, que l'on croit être aujourd'hui le païs des Grisons.

CANINIUS, *Caninius*, (*a*) lieutenant de César, selon Hirtius Pansa, dans son livre de la guerre d'Espagne.

(*a*) Hirt. Pans. de Bell. Hispan. pag. 856.

Digitized by Google

CANINIUS, *Caninius*, (*a*) certain Romain, dont parle Cicéron dans la seconde lettre du neuvième Livre à ses amis, au nombre desquels il le met. On croit que c'est le même, à qui Cicéron a adressé la dix-septième du second Livre, où l'on voit, entr'autres choses, qu'il étoit alors Questeur, ou trésorier de Bibulus, Proconsul de Syrie.

Il est parlé, dans la trentième lettre du septième Livre, d'un Caninius, qui avoit été lieutenant de César dans les Gaules, & qui fut depuis Consul pour sept heures seulement; mais, il n'y a point d'apparence que ce soit lui, que Cicéron dit ici être son ami, puisqu'il n'en parle dans cette autre lettre, qu'en raillant d'une manière piquante.

CANINIUS CIMBER, (*b*) *Caninius Cimber*, fils de Lysidicus, au rapport de Cicéron. Cet orateur parle de Caninius Cimber dans sa onzième Philippique, & il en fait en peu de mots un grand éloge, l'appellant la lumière & la gloire d'une certaine armée, *lumen & decus illius exercitûs* &c.

CANINIUS [C.] REBILUS, *C. Caninius Rebilus*. *Voyez* Rebilus.

CANINIUS GALLUS [L.], *L. Caninius Gallus*, (*c*) Consul avec M. Vipsanius Agrippa, l'an de Rome 715, & 37 avant Jesus-Christ. C'est l'année même que Jérusalem fut emportée par Hérode, assisté par Caius Sosius.

CANINIUS GALLUS [C.], *C. Caninius Gallus*, (*d*) aussi Consul avec l'empereur Auguste, en la place de M. Plautius Silvanus, mort dans l'exercice de cette charge. C'étoit l'an de Rome 750, & 2 avant l'Ère Chrétienne.

CANINIUS GALLUS, (*e*) *Caninius Gallus*, l'un des Quindécemvirs, sous l'empire de Tibère, l'an de Rome 783, & de J. C. 32. En qualité de Décemvir, ou de Prêtre, chargé de la garde des livres Sibyllins, il en présenta au Sénat un nouveau, qui contenoit de prétendus oracles de la Sibylle, & qui fut adopté trop légérement par cette compagnie. Cela donna lieu à Tibère de se faire honneur, en prouvant de plus en plus, combien il étoit habile dans toutes les parties du gouvernement. Ce Prince excusa la jeunesse du Tribun, qui s'étoit chargé de mettre l'affaire en délibération, parce qu'il n'étoit pas obligé d'être instruit de ces matières; mais, il réprimenda vivement Caninius Gallus, qui, par son âge & par sa place, devoit sçavoir avec quelle circonspection & quelle maturité, il convenoit de procéder dans l'admission de nouveaux oracles. Il rappella les sages précautions qu'Auguste, & avant lui le Sénat, du tems de l'incendie du Capitole, avoient prises par rapport à une collection

(*a*) Cicer. ad Amic. L. IX. Epist. 2.
(*b*) Cicer. Philipp. 11. c. 299.
(*c*) Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. p. 358.
(*d*) Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 182.
(*e*) Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 579.

Digitized by Google

ion de vers Sibyllins. Et il conclut par ordonner que le nouveau Livre fût soumis à l'examen du College Quindécimviral. Tacite nous laisse deviner que l'examen de ce Livre aboutit à le rejetter.

CANINUS RUFUS, *Caninus Rufus*, ami de Pline le jeune. Il vivoit vers l'an de J. C. 80. On dit qu'il composa une histoire des Daces, en vers.

CANIS, *Canis*, (*a*) nom d'un fleuve de l'Arabie heureuse, selon Pline. Ce Géographe le nomme le fleuve Cynos & le fleuve Canis, *flumen Cynos*, *flumen Canis*; ce qui revient au même, Cynos en Grec & Canis en Latin signifiant *du chien*.

Le P. Hardouin croit, avec beaucoup de vraisemblance, que ce fleuve, dont l'embouchure étoit dans le golfe Persique, n'est point différent du fleuve nommé Lar par Ptolémée, & Falg par les Arabes, selon le Géographe de Nubie.

CANIS, *Canis*, autrement la rivière du Chien. Cette rivière traversoit ce qu'on appelle aujourd'hui le Queftoan dans la Phénicie. Elle descendoit des montagnes du mont Liban, & alloit se précipiter dans la mer avec tant de rapidité & de bruit, qu'on eût dit que ses flots étoient autant d'aboyemens de chiens, sur tout lorsque la mer étoit agitée. Les Anciens avoient cru qu'on l'entendoit à cent cinquante milles; ce qui donna lieu aux Phéniciens de lui dresser une statue sur le bord de la mer, semblable à celle d'un gros dogue, à qui ils rendoient leurs adorations. On assure que l'on voit encore auprès de ce lieu, dans le creux de la rivière, une partie de cette statue.

CANIS CAPITA, les têtes du Chien, nom d'un lieu, dont parle Xénophon. *Voyez* Cynocéphale.

CANIS LUCTUS, les pleurs du Chien, nom d'un lieu de Grece dans l'isle d'Égine. Élien, dans son histoire des animaux, en fait mention.

CANIS SUSPENSUS, le Chien pendu, nom d'un château de France dans le Languedoc, entre Narbonne & Carcassonne, mais plus près de cette dernière ville que de l'autre. Ce lieu se nomme aujourd'hui Cappendu ou Canpendu. Cette expression, en langage du païs, a la même signification que *Canis suspensus* en Latin, & Chien pendu en François.

CANIUS [Q. GELLIUS], *Q. Gellius Canius*. *Voyez* Gellius.

CANIUS, *Canius*, Poëte Latin. Il étoit de Cadis en Espagne, & vivoit sous l'empire de Domitien. Il étoit ami de Martial, qui nous apprend que ce Poëte étoit de si belle humeur, qu'il rioit toujours, & faisoit rire les autres.

Vis scire quid agat Canius tuus, ridet?

C'est dans la dix-neuvième épigramme du troisième Livre, où

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 337. Ptolem. L. VI. c. 7.

Digitized by Google

il marque quels pouvoient être les ouvrages auxquels Canius travailloit :

Dic, Musa, quid agat Canius meus Rufus ?

Utrùm ne chartis tradit ille victuris

Legenda temporum acta Claudianorum ?

An quæ Neroni falsus astruit scriptor ?

An amulatur improbi jocos Phædri ?

Canius épousa deux femmes, Théophila sçavante, mais un peu trop libre ; & Sapho moins éclairée, mais plus retenue.

CANNA, *Canna*, Κάννα, ville d'Eolide, la même que Canes. *Voyez* Canes.

CANNA, *Canna*, Κάννα, (*a*) ville de l'Asie mineure dans la Lycaonie. Il en est fait mention dans Ptolémée.

CANNA, *Canna*, Κάννα, (*b*) rivière d'Italie, selon Tite-Live, qui rapporte une prophétie de Marcius, célebre devin, au sujet de cette rivière. Elle étoit conçue en ces termes : » Descendant des Troyens, évite la rivière de Canna, » & prends garde que des étrangers ne t'obligent de combattre dans la plaine de Diomède. » Mais, tu n'ajoûteras point foi à » mes avis, que tu n'aies couvert » cette campagne de ton sang. Et » ce fleuve portera, de la terre » fertile dans la verte mer, plusieurs milliers de cadavres des » tiens, qui seront demeurés sur » la place. Ta chair servira de » pâture aux poissons, aux oiseaux & aux bêtes sauvages de » ces contrées. Ce sont des secrets, que Jupiter m'a révélés. « Ceux, ajoûte Tite-Live, qui avoient fait la guerre de ce côté-là, connoissoient les plaines de Diomède & la rivière de Canna, comme la défaite même.

Cependant, on ne connoît guere aujourd'hui cette rivière. Les uns prétendent que c'est l'Ausidus ; d'autres, quelque ruisseau, qui passoit à Cannes.

CANNA, *Canna*, Κάννα, nom d'un lieu que l'Itinéraire d'Antonin met entre Cyrre & Édesse. Mais, outre que cette route n'est point dans l'exemplaire du Vatican, elle est si confuse dans les éditions de Surita & de Bertius, qu'on ne peut guere y faire de fond.

CANNE A ÉCRIRE, (*c*) *Calamus scriptorius*, ou *Arundo scriptoria*.

Les Anciens se servoient de stylets pour écrire sur des tablettes enduites de cire, ou de jonc, ou de Canne pour écrire sur le parchemin ou sur le papier d'Égypte ; car, notre papier ordinaire est d'une invention nouvelle. C'est dans ce sens, que le Psalmiste dit que sa langue est comme la Canne ou le jonc à écrire d'un habile écrivain ; *Lingua mea Calamus scribæ velociter scribentis.* Du

(*a*) Ptolem. L. V. c. 6.
(*b*) Tit. Liv. L. XXV. c. 12.
(*c*) Jerem. c. 36. v. 18. Joann. Epist. 3. v. 13. Persi. Satyr. 3. v. 11. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 354.

Digitized by Google

moins, c'eſt ainſi que traduit la Vulgate. Mais, le texte Hébreu ſignifie plutôt un ſtylet qu'une Canne à écrire. L'Auteur d'un des livres des Maccabées dit que les Écrivains, employés à faire le rôle des Juifs, qui étoient en Égypte, vinrent montrer leurs roſeaux, qui étoient tout uſés, diſant qu'ils ne pouvoient ſuffire à faire le dénombrement, que l'on demandoit. Le prophete Baruch écrivoit ſes prophéties avec de l'encre, & par conſéquent avec les roſeaux, dont nous venons de parler. Car, il ne paroît pas que l'uſage des plumes fût connu en ce tems-là. Saint Jean, dans ſa troiſième Épître, aſſure qu'il n'a pas voulu écrire avec l'encre & le roſeau; *Nolui per atramentum & Calamum ſcribere tibi.*

Cet uſage eſt commun chez les Auteurs profanes:

Inque manus Chartæ, nodoſaque venit Arundo.

Les Arabes, les Perſes, les Turcs, les Grecs & les Arméniens ſe ſervent encore aujourd'hui de ces Cannes ou roſeaux, comme le témoignent les voyageurs.

CANNE, en Hébreu *Kanna*, (*a*) ſorte de meſure, dont parle le prophete Ézéchiël, auſſi-bien que Saint Jean dans ſon Apocalypſe. Ézéchiël dit qu'elle avoit ſix coudées & une palme, ou plutôt ſix coudées & ſix palmes, c'eſt-à-dire, ſix coudées Hébraïques, dont chacune étoit plus grande d'une palme, que la coudée Babylonienne. Le Prophete eſt obligé de déterminer ainſi la coudée, dont il parle, parce qu'au de-là de l'Euphrate, où il étoit alors, les meſures étoient moins grandes qu'en Paleſtine. La coudée Hébraïque avoit vingt-quatre doigts ou ſix palmes, ou environ vingt pouces & demi, en prenant le pouce à douze lignes; ce qui donne à la Canne cent vingt-trois pouces, ou dix pieds trois pouces de notre meſure.

CANNE AROMATIQUE, *Calamus Aromaticus*, (*b*) ſorte de roſeau, ou de racine odorante.

Il en eſt parlé en quelques endroits de l'Écriture, où il eſt fait mention des drogues, qui entroient dans la compoſition des parfums. C'eſt une racine noueuſe, dont le deſſus eſt rougeâtre & le dedans blanc. Elle pouſſe des feuilles longues & étroites. La véritable Canne vient des Indes. Les Prophetes en parlent comme d'une marchandiſe étrangère & de prix. Théophraſte & Pline parlent des Cannes odorantes, qui naiſſent dans la Syrie au de-là du mont Liban, entre cette montagne & une autre petite montagne, dans un lac, que l'on deſſéchoit pendant l'été, & qui occupoit un eſpace de plus de trente ſtades. Ce lac étoit à cent cinquante ſtades de la mer. Toutes ces circonſtances nous font connoître que ces deux Auteurs par-

(*a*) Ezech. c. 40. v. 3. Apocalyp. c. 11. v. 1.
(*b*) Exod. c. 30. v. 23. Iſaï. c. 43. v. 24. Jerem. c. 6. v. 20. Ezech. c. 27. v. 19. Plin. T. I. p. 671.

Digitized by Google

lent du lac Séméchon. Ces Cannes odorantes ne donnent aucune odeur, tandis qu'elles sont vertes, mais seulement lorsqu'elles sont seches. Leur forme n'est point différente des autres roseaux, & leur odeur se fait sentir, dès qu'on entre dans le lac.

CANNES, *Cannæ*, Κάνναι, (*a*) village d'Italie dans l'Apulie. Il étoit situé près de l'Aufidus, au-dessous de Canusium. Ce village étoit à peine connu, avant cette fameuse bataille, qui s'y donna l'an de Rome 536 & 216 avant J. C., entre les Carthaginois & les Romains, & où ces derniers furent entièrement défaits. Mais, cette journée a acquis au village de Cannes une célébrité, qui durera autant que l'Histoire. Voici ce que Tite-Live raconte de la bataille de Cannes.

Térentius Varron, sans consulter son collegue Paul Émile, donna le signal du combat, & mena ses troupes en ordre de bataille contre les ennemis, au delà de la rivière. Paul Émile fut obligé de le suivre, ne pouvant se dispenser de le seconder, quoiqu'il n'approuvât nullement son entreprise. Ils mirent la cavalerie Romaine à l'aile droite, la plus voisine du fleuve. L'infanterie étoit au corps de bataille. A l'extrêmité de l'aile gauche, on plaça la cavalerie des alliés, leur infanterie vers le milieu. Les frondeurs, encore plus intérieurs, se trouverent auprès des légions Romaines. L'avant-garde étoit composée des soldats armés à la légere, qui faisoient le restant des troupes auxiliaires. Les Consuls commandoient aux deux aîles; Térentius Varron, à la gauche; & Paul Émile, à la droite. Géminus Servilius menoit le corps de bataille.

Annibal, dès la pointe du jour, fit partir les frondeurs & les soldats armés à la légere les premiers, & fit passer l'Aufidus au reste de ses gens, les rangeant en bataille à mesure qu'ils arrivoient. Il mit la cavalerie Gauloise & Espagnole près de la rivière, à l'aile gauche, les opposant à celle des Romains, qui étoit à l'aile droite de leur armée. Il plaça la cavalerie Numide à l'aile droite, & son infanterie dans le corps de bataille; de sorte que les deux ailes étoient composées d'Africains, & enfermoient entr'elles les Espagnols & les Gaulois. On eût pris ces troupes Africaines pour un corps de Romains, tant elles leur ressembloient par le moyen des armes, qu'elles avoient gagnées aux batailles de Trébie & de Trasimène, & dont elles se servoient alors contre ceux, qui les avoient abandonnées. Les Espagnols & les Gaulois portoient des boucliers de même forme. Mais, leurs épées étoient bien différentes. Celles des Gaulois étoient longues & sans pointe; au lieu que les Espagnols, accoûtumés à frapper l'ennemi d'estoc & non de taille, en avoient de fort courtes & de fort pointues,

(*a*) Strab. p. 285. Plin. T. I. p. 168, 391. Tit. Liv. L. XXII. c. 43. *& seq.* Flor. L. II. c. 6. L. III. c. 3. L. IV. c. 12. Plut. T. I. p. 182, 304. Roll. Hist. Rom. T. III. p. 229. *& suiv.*

Digitized by Google

dont ils ſe ſervoient avec beaucoup d'adreſſe. Les ſoldats de ces deux Nations avoient l'air redoutable, ſur tout par la grandeur extraordinaire de leur taille. Les Gaulois étoient nus, depuis le nombril juſqu'à la tête. Les Eſpagnols portoient des habits d'une toile dont l'extrême blancheur, relevée d'un bord de couleur de pourpre, jettoit un éclat ſurprenant. L'armée d'Annibal étoit en tout de quarante mille hommes d'infanterie, & de dix mille de Cavalerie. Aſdrubal conduiſoit l'aîle gauche, & Maharbal menoit la droite. Annibal étoit au centre avec ſon frere Magon. Le ſoleil donnoit obliquement ſur les deux armées; ſoit que ce fût l'effet du hazard, ou d'un arrangement prémédité. Les Romains étoient tournés vers le midi, & les Carthaginois vers le ſeptentrion. Le vent, appellé Vulturne par les habitans du païs, donnoit dans le viſage des Romains, & portoit dans leurs yeux des tourbillons de pouſſière, qui les aveugloient.

Après qu'on eut pouſſé les premiers cris, les troupes auxiliaires des deux partis commencerent la charge, & furent ſuivies des ſoldats armés à la légere. Enſuite, la cavalerie Gauloiſe & la cavalerie Eſpagnole, qui étoient à l'aîle gauche d'Annibal, vinrent attaquer l'aîle droite des Romains, où étoit auſſi leur cavalerie. Mais, on n'eût pas dit que c'étoit un combat de cavaliers, parce qu'ils étoient obligés d'en venir aux mains de front, & de fort près, n'ayant pas aſſez d'eſpace pour s'étendre, & qu'ils étoient preſſés d'un côté par le fleuve, & de l'autre par l'infanterie. Bientôt après, les chevaux trop ſerrés demeurant immobiles dans leur place, le cavalier étoit à portée de ſaiſir ſon ennemi au corps, & de le jetter par terre; enſorte que la plus grande partie combattoit à pied. Cette mêlée fut fort chaude; mais, elle ne dura pas long-tems, les Romains, après quelque réſiſtance, ayant pris la fuite ouvertement. Après la cavalerie, l'infanterie en vint aux mains. D'abord, les Eſpagnols & les Gaulois garderent fort bien leurs rangs, & ne céderent aux Romains, ni en force, ni en courage. Mais les Romains, après de grands efforts, enfoncerent avec leur bataillon ſerré & profond, celui des ennemis, qui étoit trop affilé, & avançoit en pointe pardeſſus les deux aîles. Enſuite, voyant que ceux, dont il étoit compoſé, ſe retiroient aſſez en déſordre, ils les preſſerent encore avec plus de chaleur; & en les pourſuivant dans leur fuite précipitée, de ſi près qu'ils ne faiſoient qu'un corps avec eux, ils les chaſſerent d'abord juſqu'au centre de l'armée ennemie. Enfin, ne trouvant point de réſiſtance, ils pouſſerent avec eux juſqu'au corps de réſerve, où étoient les Africains, rangés, comme on a dit, à droite & à gauche. Ce bataillon pointu de Gaulois & d'Eſpagnols, en cédant au premier choc des Romains, ſe trouva premièrement de niveau avec le reſte de l'armée Carthaginoiſe. Mais, à force de

Digitized by Google

reculer toujours, il laissa dans le milieu un enfoncement, en forme de demi cercle, qui donna lieu aux Africains, en s'étendant, d'enfermer au milieu d'eux les Romains, qui s'étoient engagés avec trop peu de précaution. Ayant donc inutilement défait les Gaulois & les Espagnols, & tué une grande partie de leur arrière-garde, ils furent contraints de recommencer contre les Africains un nouveau combat, où ils avoient un double désavantage ; car, ils étoient enfermés, & avoient affaire à des gens tout frais, eux qui avoient épuisé leurs forces dans le premier.

A l'aîle gauche des Romains, le combat étoit déjà engagé entre la cavalerie des alliés & les Numides. Ces derniers s'y porterent d'abord avec assez de lenteur. Mais, ils comptoient sur une ruse qui leur réussit. Environ cinq cens d'entr'eux, outre les armes ordinaires, cacherent sous leurs cuirasses des épées ; & feignant de vouloir se rendre aux Romains, ils vinrent au galop jusqu'à eux, & sauterent en bas de leurs chevaux, après avoir jetté leurs boucliers & leurs javelots aux pieds des Romains. On ne balança pas à les recevoir ; & après qu'on les eût fait passer à la queue de l'armée, on leur ordonna de demeurer tranquilles, comme ils firent, pendant qu'on combattoit de toutes parts. Mais, lorsqu'ils virent que tous les esprits & tous les yeux étoient attachés au combat, ils se saisirent des armes, qui étoient répandues çà & là au milieu des monceaux de corps morts, & se jetterent sur les Romains. Et leur coupant les jarrets, ou les perçant par derrière, ils en firent un grand carnage, & causerent parmi eux encore plus de désordre & de consternation. Tandis que la frayeur saisissoit les uns, que la fuite emportoit les autres, & qu'une partie combattoit encore avec opiniâtreté, quoiqu'avec peu d'espérance ; Asdrubal, qui étoit accouru en cet endroit, après avoir vaincu de son côté, retira du milieu de la bataille les Numides, qui lui parurent combattre foiblement contre ceux, qui leur étoient opposés, & les envoya poursuivre les fuyards ; & il fit avancer les Gaulois & les Espagnols, pour soûtenir les Africains, las de tuer, encore plus que de combattre.

Dans l'autre partie de la bataille, quoique Paul Émile eût été blessé dangereusement d'un coup de fronde dès le commencement, il ne laissa pas de se présenter plusieurs fois à Annibal à la tête des siens, bien serrés au tour de lui, & de rétablir souvent le combat abandonné par les Romains. Enfin, les cavaliers, qui le couvroient, voyant qu'il n'avoit plus assez de force pour conduire son cheval, le descendirent, & mirent pied à terre eux-mêmes pour le couvrir. Alors, quelqu'un ayant annoncé à Annibal que le Consul avoit ordonné à ses cavaliers d'abandonner leurs chevaux : *Il feroit encore mieux*, répondit-il, *de me les livrer pieds & mains liés.* Dès ce moment, la victoire se déclara absolument pour les Car-

Digitized by Google

thaginois, les Romains se laissant tuer dans leur place, plutôt que de prendre la fuite ; & les ennemis, irrités de la résistance qu'on faisoit encore, tuant ceux qu'ils ne pouvoient obliger de lâcher pied. Il y en eut cependant un petit nombre, qui, accablés de lassitude, & couverts de blessures, tâcherent de remonter sur leurs chevaux pour s'enfuir.

De ceux, qui échapperent au carnage, sept mille se retirerent dans le petit camp, & dix mille dans le grand. Environ deux mille se réfugierent dans le village même de Cannes. Mais, comme il n'avoit point de fortifications, il les livra sur le champ à Carthalon, qui vint les y investir avec sa cavalerie. L'autre Consul, ou par bonheur, ou par adresse, évita la rencontre des ennemis dans sa retraite, & arriva à Venusie avec environ soixante-dix cavaliers. On dit que du côté des Romains, il fut tué dans cette journée quarante mille piétons & deux mille sept cens cavaliers, & qu'il y périt à peu près autant d'alliés que de citoyens. On fait monter le nombre des prisonniers à trois mille fantassins & trois cens cavaliers. Telle fut la bataille de Cannes, aussi célebre que celle d'Allia, beaucoup plus affreuse par le carnage qui s'y fit, mais beaucoup moins funeste à la République par ses suites, parce que l'ennemi ne profita pas de ses avantages.

Silius Italicus nomme ce lieu, le tombeau de l'Italie. Il n'en reste plus aujourd'hui que des ruines, que les habitans du païs appellent Canna distrutta. On trouve ces ruines au royaume de Naples.

CANNES [la Bataille, la Journée, la Défaite de], *Cannensis pugna, Dies, Clades. Voyez* l'article précédent.

CANNENSES, *Cannenses*, (*a*) nom que Pline donne aux habitans de Cannes. *Voyez-en* l'article.

CANNICIUS (*b*) [C.], *C. Cannicius*, Γ. Καννίκιος, l'un des lieutenans de Spartacus, au rapport de Plutarque, dans la vie de M. Crassus. Comme il commandoit avec Castus, autre Lieutenant du même Spartacus, un corps de troupes, séparé du reste de l'armée, M. Crassus résolut de les attaquer. Dans ce dessein, il détacha six mille hommes, auxquels il donna ordre d'aller se saisir d'une éminence, qui dominoit les ennemis, & sur tout de se cacher si bien qu'ils ne fussent point apperçus. Ils n'oublierent rien pour exécuter cet ordre ; & pour cet effet, ils couvrirent le mieux qu'il leur fut possible, leurs casques. Mais, malheureusement ils furent découverts par deux femmes, qui faisoient des sacrifices devant le camp, pour les ennemis. Ils étoient en danger d'être défaits, si Crassus, survenant tout à coup avec ses troupes, n'eût livré là le plus grand combat, qui eût encore été donné dans toute la guerre ; car, il y eut douze mille

(*a*) Plin. T. I. p. 168.

(*b*) Plut. Tom. I. p. 549.

Digitized by Google

trois cens des ennemis tués sur la place ; & de ce grand nombre, il n'y en eut que deux, que l'on trouva blessés au dos. Tous les autres, en combattant avec une extrême valeur, étoient tombés sur le lieu même, où ils avoient été rangés.

CANNIUS [C.] *C. Cannius*, (*a*) chevalier Romain, homme agréable & de bon esprit, & qui n'étoit pas sans étude. Etant allé à Syracuse, non pour affaire, mais pour ne rien faire, comme il avoit accoûtumé de dire, il fit sçavoir qu'il seroit bien aise d'acheter une maison de plaisance, près de la ville, pour y aller quelquefois se divertir avec ses amis, & se dérober aux visites. Ce bruit s'étant répandu dans la ville, un certain Pythius, qui faisoit la banque à Syracuse, lui dit qu'il en avoit une, qui, à la vérité, n'étoit point à vendre, mais qu'il la lui offroit pour en user comme si elle étoit à lui ; & il le pria d'y venir souper le lendemain. C. Cannius l'ayant promis, Pythius, qui, par son commerce, s'étoit acquis de toutes sortes de gens, fit venir les pêcheurs, les pria de venir le lendemain pêcher devant sa maison, & leur donna quelques autres ordres, qui convenoient à son dessein.

C. Cannius ne manqua pas au rendez-vous. Il trouva un festin magnifique, & toute la mer couverte de barques de pêcheurs, qui venoient l'un après l'autre, apporter à Pythius une grande quantité de poisson, comme s'ils fussent venus de le prendre devant lui. C. Cannius, tout surpris de ce qu'il voyoit : » Quoi, dit-il à » Pythius, y a-t-il donc ici tant » de poisson, & y voit-on tous » les jours tant de barques de pê» cheurs ? Tous les jours, dit » Pythius ; il n'y a que ce seul » endroit au tour de Syracuse, où » l'on trouve du poisson, & où » les pêcheurs puissent même ve» nir prendre de l'eau. Et tous » ces gens-là ne sçauroient se » passer de cette maison. «

Voilà C. Cannius amoureux de la maison. Il presse Pythius de la lui vendre. Pythius paroit avoir bien de la peine à s'y résoudre. Il s'en fait beaucoup prier. Enfin, il y consent. C. Cannius, homme riche & qui aimoit son plaisir, l'achete tout ce que l'autre voulut, & l'achete même toute meublée. On passe le contrat, & l'affaire est consommée. C. Cannius prie plusieurs de ses amis de l'y venir voir dès le lendemain. Il s'y rend lui même de fort bonne heure. Mais, il ne voit ni pêcheurs ni barques. Il demande à quelque voisin, s'il étoit fête ce jour-là pour les pêcheurs. » Nulle fête, » que je sçache, dit le voisin, Ja» mais on ne pêche ici ; & hier je » ne sçavois ce que tout cet appa» reil vouloit dire. « Voilà C. Cannius en grande colère. Mais, que faire ? dit Cicéron, Aquilius n'avoit pas encore établi ses formules, contre le dol & la mauvaise foi.

(*a*) Cicer. de Offic. L. III. c. 58. *& seq.*

Digitized by Google

CANOBE, *Canobus*, eſt la même ville que Canope. Les Grecs adouciſſoient le *p*, en le changeant en *b*, & diſoient Κάνωβος. *Voyez* Canope.

CANOBE, *Canobus*, nom du pilote de Ménélaüs. *Voyez* Canope.

CANON, *Canon*, Κανών, terme, qui, dans notre langue, a un nombre d'acceptions différentes, qui n'ont preſque aucun rapport les unes avec les autres. Ce terme déſigne un catalogue, une déciſion, une arme, &c. Nous ne le conſidérerons, que dans les divers ſens, qui ont rapport à l'objet de cet ouvrage.

Canon, en matière ſacrée, eſt un Catalogue authentique des Livres, qu'on doit reconnoître pour divins, fait par une autorité légitime, & donné au peuple pour lui apprendre quels ſont les textes originaux, qui doivent être la regle de ſa conduite & de ſa foi.

Le Canon de la Bible n'a pas été le même en tout tems. Il n'a pas été uniforme dans toutes les ſociétés, qui reconnoiſſent ce Recueil pour un Livre divin. Les Catholiques ſont en conteſtation ſur ce point avec les Proteſtans. L'Égliſe Chrétienne, outre les Livres du nouveau Teſtament, qu'elle a admis dans ſon Canon, en a encore ajoûté au Canon de l'ancien Teſtament qu'elle a reçu de l'Egliſe Juive, quelques-uns qui n'étoient point auparavant dans le Canon de celle-ci, & qu'elle ne reconnoiſſoit point pour des Livres divins. Ce ſont ces différences, qui ont donné lieu à la diſtribution des Livres ſaints en Protocanoniques, Deutérocanoniques & Apocryphes. Il faut cependant obſerver qu'elles ne tombent que ſur un très petit nombre de Livres. Car, on convient ſur le plus grand nombre de ceux qui compoſent le corps de la Bible.

On peut former ſur le ſujet, que nous traitons, pluſieurs queſtions importantes. Nous allons en examiner quelques-unes, moins pour les décider, que pour propoſer à ceux, qui voudront un jour ſe livrer à la critique, quelques exemples de la manière de diſcuter & d'éclaircir les queſtions de cette nature.

PREMIÈRE QUESTION.

Y a-t-il eu chez les Juifs un Canon des Livres ſacrés?

Le peuple Juif ne reconnoiſſoit pas toutes ſortes de Livres pour divins. Cependant, il accordoit ce caractère à quelques-uns. Il y a donc eu chez lui un Canon de ces livres, fixé & déterminé par l'autorité de la Synagogue. Peut-on douter de cette vérité, quand on conſidere que les Juifs donnoient tous le titre de divins aux mêmes Livres, & que le conſentement étoit entr'eux unanime ſur ce point? D'où pouvoit naître cette unanimité, ſi non d'une regle faite & connue, qui marquoit à quoi l'on devoit s'en tenir, c'eſt-à-dire, d'un Canon ou d'un Catalogue authentique, qui fixoit le nombre des Livres, & en indiquoit les noms? On ne conçoit pas qu'entre pluſieurs Livres écrits en différens tems & par différens

Digitized by Google

Auteurs, il y en ait eu un certain nombre généralement admis pour divins, à l'exclusion des autres, sans un Catalogue autorisé, qui distinguât ceux-là de ceux-ci, pour lesquels on n'a pas eu la même vénération; & ce seroit nous former une idée aussi fausse que dangereuse, de la nation Juive, que de nous la représenter, acceptant indistinctement & sans examen tout ce qu'il plaisoit à chaque particulier de lui proposer comme inspiré. Ce qu'on vient de dire paroît sans replique.

Il ne s'agit plus que de prouver que les Juifs n'ont reconnu pour divins qu'un certain nombre de Livres, & qu'ils se sont tous accordés à diviniser les mêmes. Les preuves en sont sous les yeux. La première se tire de l'uniformité des Catalogues, que les anciens Peres ont rapportés, toutes les fois qu'ils ont eu lieu de faire l'énumération des Livres reconnus pour Sacrés par les Hébreux. Si les Juifs n'avoient pas eux-mêmes fixé le nombre de leurs Livres divins, les Peres ne se seroient pas avisés de le faire. Ils se seroient contentés de marquer ceux que les Chrétiens devoient regarder comme tels, sans se mettre en peine de la croyance des Juifs là-dessus; ou bien, s'ils avoient osé supposer un Canon des Juifs, qui n'eût pas existé, ils ne l'auroient pas tous fabriqué de la même manière. La vérité ne les dirigeant pas, le caprice les eût fait varier, soit dans le choix, soit dans le nombre; & plusieurs n'auroient pas manqué sur tout d'y inférer ceux, que l'on nomme Deutéro-canoniques, puisqu'ils les croyoient divins, & les citoient comme tels. Nous devons donc être persuadés de leur bonne foi, par l'uniformité de leur langage, & par la sincérité de l'aveu qu'ils ont fait, que quelques Livres, mis par l'Église au rang des anciennes écritures Canoniques, en étoient exclus par les Synagogues. La même raison doit aussi nous convaincre qu'ils ont été suffisamment instruits de ce fait; car, s'il y avoit eu de la diversité ou des variations sur ce point entre les Juifs, ils auroient eu au moins autant de facilité pour s'en informer, que pour sçavoir qu'on y comptoit ces Livres par les lettres de l'alphabet; & ils nous auroient transmis l'un comme l'autre. L'accord des Peres sur la question, dont il s'agit, démontre donc celui des Juifs sur leur Canon.

A l'autorité des Peres, se joint celle de Josephe, qui, sur ces matières, au témoignage de M. Huet, en vaut une foule d'autres. Josephe, de race Sacerdotale, & profondément instruit de tout ce qui concernoit sa nation, est du sentiment des Peres. On lit, dans son premier Livre contre Apion, que les Juifs n'ont pas, comme les Grecs, une multitude de Livres; qu'ils n'en reconnoissent qu'un certain nombre comme divins; que ces Livres contiennent tout ce qui s'est passé depuis le commencement du monde jusqu'à Artaxerxe; que quoiqu'ils aient d'autres Écrits, ces Écrits n'ont pas parmi eux la même autorité, que les Li-

Digitized by Google

vres divins ; & que chaque Juif eſt prêt à répandre ſon ſang pour la défenſe de ceux-ci. D'où on peut conclure qu'il y avoit donc chez les Juifs, ſelon Joſephe, un nombre fixé & déterminé de Livres reconnus pour divins ; & c'eſt-là préciſément ce que nous appellons Canon.

La tradition conſtante du peuple Juif, eſt une troiſième preuve, qu'on ne peut rejetter. Ils ne comptent encore aujourd'hui, entre les Livres divins, que ceux, diſent-ils, dont leurs peres ont dreſſé le Canon dans le tems de la grande Synagogue, qui fleurit après le retour de la Captivité. C'eſt même en partie pour cette raiſon, qu'elle fut nommée Grande. L'Auteur du traité *Megillah*, dans la Gémare nous apprend, au troiſième chapitre, que ce titre lui fut donné non ſeulement parce qu'elle avoit ajoûté au nom de Dieu, l'épithete *gadol*, grand, magnifique ; mais encore parce qu'elle avoit dreſſé le Canon des Livres ſacrés. Nous pouvons donc inférer, pour la troiſième fois, qu'il eſt certain qu'il y a eu chez les Juifs, un Canon déterminé & authentique, des Livres de l'ancien Teſtament, regardés comme divins.

SECONDE QUESTION.

N'y a-t-il jamais eu chez les Juifs qu'un même & ſeul Canon des Saintes Écritures ?

Cette ſeconde queſtion pourra ſervir de confirmation aux preuves de la queſtion précédente.

Quelques Auteurs ont avancé que les Juifs avoient fait en différens tems, divers Canons de leurs Livres ſacrés, & qu'outre le premier, compoſé de vingt-deux Livres, ils en avoient dreſſé d'autres, où ils avoient inſéré, comme divins, Tobie, Judith, l'Eccléſiaſtique, la Sageſſe & les Maccabées.

Génébrard ſuppoſe dans ſa Chronologie trois différens Canons, faits par les aſſemblées de la Synagogue. Le premier, au tems d'Eſdras, dreſſé par la grande Synagogue, qu'il compte pour le cinquième Synode ; ce Canon contenoit vingt-deux Livres. Le ſecond, au tems du pontife Éléazar, dans un Synode aſſemblé pour délibérer ſur la Verſion, que demandoit le roi Ptolémée, & que nous appellons des Septante, où l'on mit au nombre des Livres divins, Tobie, Judith, la Sageſſe & l'Eccléſiaſtique. Le troiſième, au tems d'Hyrcan, dans le ſeptième Synode aſſemblé pour confirmer la ſecte des Phariſiens, dont Hillel & Sammaï étoient les chefs, & condamner Sadoc & Barjétos, promoteurs de celle des Saducéens, & où le dernier Canon fut augmenté du livre des Maccabées, & les deux Canons précédens, confirmés malgré les Saducéens, qui, comme les Samaritains, ne vouloient admettre pour divins que les cinq Livres de Moïſe. A entendre Génébrad établir ſi délibérément toutes ces diſtinctions, on diroit qu'il a tous les témoignages de l'Hiſtoire ancienne des Juifs, en ſa faveur. Cependant, on n'y trouve rien de pareil ; & l'on peut regarder ſa nar-

Digitized by Google

ration, comme un des efforts d'imagination les plus extraordinaires, & une des meilleures preuves, que l'on ait de la néceſſité de vérifier les faits, avant que de les admettre en démonſtration.

Serrarius, qui eſt venu après Génébrard, n'a pas jugé à propos d'attribuer aux Juifs trois Canons différens. Il a cru que c'étoit aſſez de deux; l'un de vingt-deux Livres, fait par Eſdras; & le même, augmenté des Livres Deutérocanoniques, & dreſſé du tems des Maccabées. Pour preuve de ce double Canon, il lui a ſemblé, ainſi qu'à Génébrard, que ſa parole ſuffiſoit. Il ſe propoſe, cependant, l'objection du ſilence des Peres ſur ces différens Canons, & de leur accord unanime à n'en reconnoître qu'un, compoſé de vingt-deux Livres divins. Mais, ſa réponſe eſt moins celle d'un Sçavant, qui cherche la vérité, que celle d'un diſputant, qui défend ſa theſe. Il prétend, avec confiance, que les Peres, en parlant du Canon des écritures Juives, compoſées de vingt-deux Livres, n'ont fait mention que du premier ſans exclure les autres. Quoi donc? Lorſqu'on examine, par une recherche expreſſe, quels ſont les Livres admis pour divins par une Nation; qu'on en marque poſitivement le nombre; & qu'on en donne les noms en particulier, on n'exclut point ceux qu'on ne nomme pas? Moïſe, en diſant qu'Abraham prit avec lui trois cens dix-huit de ſes ſerviteurs, pour délivrer Loth ſon neveu des mains de ſes ennemis, n'a-t-il pas exclu le nombre de quatre cens? Et lorſque l'Évangile dit que Jeſus-Chriſt choiſit douze Apôtres parmi ſes Diſciples, n'exclut-il pas un plus grand nombre? Les Peres pouvoient-ils nous dire plus expreſſément, que le Canon des Livres de l'ancien Teſtament n'alloit pas juſqu'à trente, qu'en nous aſſurant qu'il étoit de vingt-deux? Quand Méliton dit à Onéſime, qu'il a voyagé juſque dans l'Orient, pour découvrir quels étoient les Livres canoniques, & qu'il nomme enſuite ceux, qu'il a découverts & connus, n'en dit-il pas aſſez pour nous faire entendre qu'il n'en a pas connus d'autres, que ceux qu'il nomme? C'eſt donc exclure un Livre du rang des Livres ſacrés, que de ne point le mettre dans le catalogue, qu'on fait exprès pour en déſigner le nombre & les titres. Donc, en faiſant l'énumération des Livres reconnus pour divins par les Juifs, les Peres ont néceſſairement exclu tous ceux, qu'ils n'ont pas nommés; de même, que quand nos Papiers publics, donnent la Liſte des Officiers, que le Roi a promus, l'on eſt en droit d'aſſurer qu'ils excluent de ce nombre, tous ceux, qui ne ſe trouvent pas dans leur liſte.

Mais, ſi ces raiſons ne ſuffiſent pas, ſi l'on veut des preuves poſitives, que les Peres ont exclu d'une manière expreſſe & formelle du Canon des Écritures, admiſes pour divines par les Juifs, tous les Livres qu'ils n'ont pas comptés au nombre des vingt-

Digitized by Google

deux, il ne ſera pas difficile d'en trouver.

Saint Jérôme, dans ſon Prologue défenſif, dit qu'il l'a compoſé, afin qu'on ſçache que tous les Livres, qui ne ſeront pas des vingt-deux, qu'il a nommés, doivent être regardés comme apocryphes; *ut ſcire valeamus quidquid extra hos eſt, inter apocrypha eſſe ponendum.* Il ajoûte enſuite que la Sageſſe, l'Eccléſiaſtique, Tobie, Judith, ne ſont pas dans le Canon; & dans la préface ſur Tobie, il dit que les Hébreux excluent ce Livre du nombe des Écritures divines, & le rejettent entre les apocryphes. Il en dit autant à la tête de ſon Commentaire ſur le prophete Jonas.

On lit dans la lettre d'Origène à Africanus, que les Hébreux ne reconnoiſſent ni Tobie, ni Judith; mais qu'ils les mettent au nombre des Livres apocryphes. Saint Épiphane dit, dans ſon Livre des poids & des meſures, que les Livres de la Sageſſe & de l'Eccléſiaſtique ne ſont pas chez les Juifs au rang des Écritures Saintes. L'Auteur de la Synopſe aſſure que Tobie, Judith, la Sageſſe & l'Eccléſiaſtique, ne ſont point des livres Canoniques, quoiqu'on les liſe aux Cathecumenes.

Y a-t-il rien de plus clair & de plus déciſif que ces paſſages? Surquoi ſe retranchera donc Serrarius? Il répétera que les Peres ne parlent dans tous ces endroits, que du premier Canon des Juifs; mais, on ne l'en croira pas. On verra qu'ils y diſent nettement que Judith, Tobie, & les autres de la même claſſe, ne ſont pas reconnus pour divins par les Juifs, par les Hébreux, par la Nation. D'ailleurs, ce ſecond Canon imaginaire ne devoit-il pas avoir été fait par les Juifs, ainſi que le premier? Comment donc Saint Jérôme & Origène auroient-ils pu avancer que les Juifs regardoient comme apocryphes, des Livres qu'ils auroient déclarés authentiquement divins & ſacrés, quoique par un ſecond Canon? Le premier ajoûteroit-il, comme il fait dans ſa préface ſur Tobie, que les Juifs peuvent lui reprocher d'avoir traduit cet Ouvrage comme un Livre divin, contre l'autorité de leur Canon, s'il y avoit eu parmi eux un ſecond Canon, où Tobie eût été mis au rang des Livres divins? Méliton n'avoit-il recherché que les Livres du premier Canon, ou a-t-il voyagé juſques dans l'Orient, pour connoître tous les Ouvrages reconnus de ſon tems pour Canoniques? En un mot, le deſſein des Peres, en publiant le Catalogue des Livres admis pour divins chez les Juifs, étoit-il d'expoſer la croyance de ce peuple au tems d'Eſdras, ou plutôt celle de leur tems? Et s'il y avoit eu lieu à quelque diſtinction pareille, ne l'auroient-ils pas faite?

Laiſſons donc l'école penſer là-deſſus, ce qu'elle voudra; mais, concluons-nous, que les Juifs n'ont eu, ni trois ni deux Canons, mais ſeulement un Canon de vingt-deux Livres, & perſiſtons dans ce ſentiment, juſqu'à ce qu'on nous en tire, en nous faiſant

Digitized by Google

voir que les Peres se sont trompés; ce qui n'est pas possible. Car, d'où tireroit-on cette preuve? Aucun ancien Auteur n'a parlé du double Canon. La tradition des Juifs y est formellement contraire. Ils n'ont encore aujourd'hui de Livres divins, que les vingt-deux, qu'ils ont admis de tout tems comme tels. Josephe dit, ainsi qu'on le verra ci-après, que sa nation ne connoît que vingt-deux Livres divins; & que si elle en a d'autres, elle ne leur accorde pas la même autorité, Mais, dira-t-on, Josephe a cité l'Ecclésiastique dans son second Livre contre Apion. Quand on en conviendroit, s'ensuivroit-il de-là qu'il en a fait un Livre divin? Nullement. Mais, il n'est point du tout décidé que Josephe ait cité l'Ecclésiastique. Il se propose de démontrer l'excellence & la supériorité de la législation de Moïse, sur celle de Solon, de Lycurgue & des autres. Il rapporte à cette occasion des préceptes & des maximes; & il attribue à Moïse l'opinion, que l'homme est supérieur en tout à la femme. Il lui fait dire que l'homme méchant est meilleur que la femme bienfaisante, γυνὴ δὲ χείρων φησὶν ἀνδρὸς εἰς τὰ πάντα, καὶ ἡ πονηρία αὐτοῦ ὑπερ ἀγαθοποιοῦ γυναικὸς; paroles citées comme de Moïse, & non pas comme de l'Ecclésiastique. On objectera sans doute, que ce passage ne se trouve point dans Moïse. Soit. Donc Josephe ne le lui attribue pas. Nous le nions, parce que le fait est évident. Mais, quand nous conviendrions de tout ce que l'on prétend, on n'en pourroit jamais inférer que Josephe ait déclaré l'Ecclésiastique Livre canonique. M. Pithou remarque que les dernières paroles du passage cité de Josephe, ne sont pas de lui, & qu'elles ont été insérées, selon toute apparence, par quelque Copiste. Cette critique est d'autant plus vraisemblable, que ces paroles ne se trouvent pas dans l'ancienne Version Latine de Ruffin. Ainsi, le double & le triple Canon sont des chimères, les Juifs n'en faisant aucune mention, & les Peres ne les ayant point connus; ce qu'il falloit démontrer.

TROISIÈME QUESTION.

De combien de Livres étoit composé le Canon des Écritures divines chez les Juifs, & quels étoient ces Livres?

La solution de cette troisième question, servira d'éclaircissement & d'appui aux deux questions précédentes.

Les Juifs ont toujours composé leur Canon de vingt-deux Livres, ayant égard au nombre des lettres de leur alphabet, dont ils faisoient usage pour les désigner, selon l'observation de Saint Jérôme, dans son Prologue général ou défensif. Quelques Rabbins en ont compté vingt-quatre; d'autres, vingt-sept. Mais, ces différens calculs n'augmentoient ni ne diminuoient le nombre réel des Livres. Certains Livres, divisés en plusieurs parties, y occupoient seulement plusieurs places.

Ceux, qui comptoient vingt-quatre Livres de l'Écriture, sépa-

Digitized by Google

roient les Lamentations, de la prophétie de Jérémie, & le livre de Ruth, de celui des Juges, que ceux qui n'en comptoient que vingt-deux, laiſſoient unis. Les premiers, afin de pouvoir marquer ces vingt-quatre Livres avec les lettres de leur alphabet, répétoient trois fois la lettre *jod*, en l'honneur du nom de Dieu *Jehova*, que les Chaldéens écrivoient par trois *jod*. Ce nombre de vingt-quatre eſt celui, dont les Juifs ſe ſervent actuellement pour déſigner les livres de l'Écriture Sainte; & c'eſt peut-être à quoi les vingt-quatre Vieillards de l'Apocalypſe font alluſion.

Ceux, qui comptoient vingt-ſept Livres, ſéparoient encore en ſix nombres les Livres des Rois & des Paralipomènes, qui n'en faiſoient que trois pour les autres. Et pour les indiquer, ils ajoûtoient aux vingt-deux lettres ordinaires de l'alphabet, les cinq finales, comme nous l'apprend Saint Épiphane dans ſon Livre des poids & des meſures. Ceux, qui ſçavent l'alphabet Hébreu, connoiſſent ces lettres finales. Ce ſont *coph*, *mem*, *num*, *pé*, *ſad*, qui s'écrivent à la fin des mots d'une autre manière que dans le milieu ou au commencement.

Le Canon étoit donc toujours le même; ſoit qu'on comptât ou non, les Livres par vingt-deux, vingt-quatre, ou vingt-ſept. Mais, la première manière a été la plus générale & la plus commune. C'eſt celle de Joſephe. M. Simon donne l'ancienneté à celle de vingt-quatre; mais, nous ne ſçavons point ſur quelle preuve. Car, il n'en rapporte aucune. Ces matières ne nous ſont pas aſſez familières pour prendre parti dans cette queſtion, & pour hazarder une conjecture.

Voyons maintenant quels étoient ces vingt-deux, vingt-quatre & vingt-ſept Livres. Saint Jérôme, témoin digne de foi dans cette matière, en fait l'énumération ſuivante. La Généſe; l'Exode; le Lévitique; les Nombres; le Deutéronome; Joſué; les Juges, dont Ruth fait partie; Samuël, ou les deux premiers des Rois; les Rois, ou les deux derniers des Rois; Iſaïe; Jérémie, avec ſes Lamentations; Ézéchiel; les douze petits Prophetes; Job; les Pſeaumes; les Proverbes, l'Eccléſiaſte; le Cantique des Cantiques; Daniel; les Paralipomènes, double; Eſdras, double; Eſther. Saint Épiphane, dans un de ſes Ouvrages, rapporte les mêmes Livres, que Saint Jérôme. On retrouve le même Canon en deux ou trois autres endroits de ſon Livre des poids & des meſures. On lit au nombre de vingt-deux, que les Hébreux n'ont que vingt-deux lettres à leur alphabet; que c'eſt pour cette raiſon, qu'ils ne comptent que vingt-deux Livres ſacrés, quoiqu'ils en aient vingt-ſept, entre leſquels ils en doublent cinq, comme ils ont cinq caractères doubles. D'où il arrive que comme il y a dans leur écriture vingt-ſept caractères, qui ne ſont pourtant que vingt-deux lettres; de même ils ont proprement vingt-ſept Livres divins, qui

Digitized by Google

ſe réduiſent à vingt-deux.

Saint Cyrille de Jérulalem dit aux Chrétiens, dans ſa quatrième Catéchese, de méditer les vingt-deux Livres de l'ancien Teſtament, & de ſe les mettre dans la mémoire, tels qu'il va les nommer. Puis, il les nomme ainſi que nous venons de les rapporter d'après Saint Jérôme & S. Épiphane. Saint Hilaire dans ſon Prologue ſur les Pſeaumes, ne differe de l'énumération précédente, ni ſur les nombres ni ſur les Livres. Le Canon 60.e de Laodicée dit la même choſe. Origène, cité par Euſebe, avoit dreſſé le même Canon. ce ſeroit recommencer la même choſe juſqu'à l'ennui, que de rapporter ces Canons.

Méliton, évêque de Sardes, qui vivoit au ſecond ſiecle de l'Égliſe, avoit fait un Catalogue, qu'Euſebe nous a conſervé dans le quatrième Livre de ſon hiſtoire. Il avoit pris un ſoin particulier de s'inſtruire. Il avoit voyagé exprès dans l'Orient, & ſon Catalogue eſt le même que celui des Auteurs précédens. Car, il eſt à préſumer que l'oubli d'Eſther eſt une faute de Copiſte. Bellarmin donne ici occaſion à une réflexion, par ce qu'il dit dans ſon Livre des Écrivains eccléſiaſtiques; ſçavoir, que Méliton a mis au rang des Livres de l'ancien Teſtament, celui de la Sageſſe, quoiqu'il ne fût point reconnu par les Juifs pour un Livre divin. Mais, Bellarmin ſe trompe lui-même. La Sageſſe n'eſt point dans le Canon de Méliton. On y lit: *Salomonis Proverbia quæ & ſapientia*, Σαλομῶντος Παροιμίαι ἡ καὶ Σοφία. D'où il s'enſuit que Méliton ne nomme pas la Sageſſe comme un Livre diſtingué des Proverbes. C'eſt l'..., ſoit oublié, ſoit mal entendu, qui a donné lieu à la mépriſe.

Mais, pour revenir au Canon des Juifs, Joſephe dit, dans ſon Livre contre Apion, qu'il n'y a dans ſa nation, que vingt-deux Livres reconnus pour divins, cinq de Moïſe, treize des Propheres, contenant l'hiſtoire de tous les tems juſqu'à Artaxerxe, & quatre autres qui renferment des hymnes à la louange de Dieu, ou des préceptes pour les mœurs. Il n'entre pas dans le détail; mais, il déſigne évidemment les mêmes Livres que ceux qui ſont contenus dans les Catalogues des Peres. Sur ce que Joſephe a placé dans ſes antiquités, l'hiſtoire d'Eſther ſous le regne d'Artaxerxe, & ſur ce qu'il dit dans le même endroit, que les Prophetes n'ont écrit l'hiſtoire que juſqu'au tems de ce Prince, & qu'on n'a pas la même foi dans ce qui s'eſt paſſé depuis; M. Dupin s'eſt perſuadé qu'il exclut le livre d'Eſther du nombre des vingt-deux Livres de ſon Canon. Mais, qui eſt-ce qui a dit à M. Dupin, que Joſephe ne s'eſt point ſervi du mot *juſque* dans un ſens incluſif, ainſi, que du terme *depuis* dans un ſens excluſif? Ce ſeroit faire injure à d'habiles & judicieux Auteurs, qui ont précédé M. Dupin, que de balancer leur témoignage pour une obſervation grammaticale, qui, au pis aller, ne prouve ni pour ni contre.

Il

Digitized by Google

Il ne faut point non plus s'imaginer que Joſephe n'ait point mis le livre de Job au nombre des vingt-deux Livres divins, parce qu'il ne dit rien dans ſon Ouvrage des malheurs de ce ſaint Homme. Cet Auteur a pu regarder le Livre de Job comme un Livre inſpiré, mais non pas comme une Hiſtoire véritable; comme un poëme, qui montroit par tout l'Eſprit de Dieu, mais non pas comme le récit d'un événement réel. Et en ce ſens, quel rapport pourroit avoir l'aventure de Job avec ſon Hiſtoire de la Nation?

QUATRIÈME QUESTION.

Quel eſt le tems, & quel eſt l'Auteur du Canon des Livres ſacrés chez les Juifs?

Il ſemble que ce ſeroit aujourd'hui un paradoxe, d'avancer qu'Eſdras ne fut jamais l'Auteur du Canon des Livres ſacrés des Juifs; les Docteurs, même les plus judicieux, ayant mis ſur le compte d'Eſdras, tout ce dont ils ont ignoré l'auteur & l'origine, dans les choſes qui concernoient la Bible. Ils l'ont fait réparateur des Livres perdus ou altérés, reformateur de la manière d'écrire; quelques-uns même, inventeur des points voyelles; & tous, Auteur du Canon des Écritures. Il n'y a ſur ce dernier article qu'une opinion. Il eſt aſſez étonnant que Scaliger, M. Huet, & tous ceux qui ſe piquent d'examiner de près les choſes, n'aient pas diſſerté là-deſſus. La matière en valoit pourtant bien la peine. M. Dupin, au lieu de tranſcrire en Copiſte l'opinion de ſes prédéceſſeurs, auroit beaucoup mieux fait d'expoſer la queſtion, & de montrer combien il étoit difficile de la réſoudre.

Quoi qu'il en ſoit de l'opinion commune, il nous ſemble qu'il n'y auroit aucune témérité à aſſurer, qu'on peut ſoûtenir qu'Eſdras n'eſt point l'auteur du Canon des Livres reconnus pour Livres divins par les Juifs; ſoit qu'on veuille diſcuter ce fait par l'hiſtoire des rois de Perſe, & celle du retour de la Captivité; ſoit qu'on en cherche l'éclairciſſement dans les Livres d'Eſdras & de Néhémie, qui peuvent particulièrement nous inſtruire. L'opinion contraire, quoique plus ſuivie, n'eſt point un article de foi. En un mot, voici les difficultés, qu'on aura à réſoudre de part & d'autre, & ces difficultés nous paroiſſent très-grandes. 1.° Il faut s'aſſurer du tems ou Eſdras a vécu; 2.° ſous quel Prince il eſt revenu de Babylone à Jéruſalem; 3.° ſi tous les Livres, qui ſont dans le Canon, avoient été écrits avant lui; ſi lui-même eſt auteur du Livre, qui porte ſon nom. Voilà la route par laquelle il faudra paſſer, avant que d'arriver à la ſolution de la quatrième queſtion. Nous n'y entrerons point, de crainte qu'elle ne nous menât bien au de-là des bornes, que nous nous ſommes preſcrites. Ce que nous avons dit, eſt plus que ſuffiſant, pour donner à ceux, qui ſe ſentent le goût de la critique, un exemple de la manière dont ils doivent procéder pour parvenir à quelque réſultat

Digitized by Google

satisfaisant pour eux & pour les autres. C'étoit là notre but principal.

Il ne nous reste plus qu'une observation à faire; c'est que le Canon, qui fixe au nombre de vingt-deux, les Livres divins de l'ancien Testament, a été suivi dans la première Église jusqu'au Concile de Carthage; que ce Concile augmenta beaucoup ce Canon, comme il en avoit le droit; & que le Concile de Trente a encore été au de-là du Concile de Carthage, prononçant anathême contre ceux qui refuseroient de se soumettre à ses décisions. D'où il s'ensuit que, dans toutes les discussions critiques sur ces matières délicates, le jugement de l'Église doit toujours aller avant le nôtre; & que dans les occasions, où il arriveroit que le résultat de nos recherches ne seroit pas conforme à ses décrets, nous devons croire que l'erreur est de notre côté. L'autorité, que nous avons alors contre nous, est d'un si grand poids, qu'elle ne nous laisse pas seulement le mérite de la modestie, quand nous nous y soumettons; & que nous montrons une vanité impardonnable, quand nous balançons à nous soumettre. Tels doivent être les sentimens de tout Écrivain, qui se dit enfant de l'Église Catholique.

CANON DES APOSTRES. On appelle ainsi une espèce de collection de Canons ou Loix Ecclésiastiques, que l'on attribue à S. Clément Pape, Disciple de S. Pierre, comme s'il l'eût reçue de ce Prince des Apôtres. Mais, les Grecs mêmes n'assurent pas que ces Canons aient été faits par les Apôtres, & recueillis de leur bouche par S. Clément. Ils se contentent de dire que ce sont des Canons, que l'on appelle des Apôtres. Ils sont apparemment l'ouvrage de quelques évêques d'Orient, qui, vers le milieu du troisième siecle, rassemblerent en un corps les Loix qui étoient en usage dans les Eglises de leur païs, & dont une partie pouvoit avoir été introduite, par tradition, dès le tems des Apôtres, & l'autre par des Conciles particuliers.

Il y a quelque difficulté, tant sur le nombre que sur l'autorité de ces Canons. Les Grecs en comptent communément quatre-vingt-cinq; mais, les Latins n'en ont reçu que cinquante, dont plusieurs même ne sont pas observés. Les Grecs comptent les cinquante premiers à peu près comme nous; mais, ils en ajoûtent d'autres, dans la plûpart desquels il y a des articles, qui ne sont pas conformes à la discipline, ni même à la créance de l'Eglise Latine; & c'est pour cette raison qu'elle rejette les trente-cinq derniers Canons, comme ayant été la plûpart insérés ou falsifiés par les Hérétiques & par les chismatiques.

A l'égard de l'autorité de ces Canons, le pape Gélase, dans un Concile tenu à Rome, l'an 494, met le livre de ces Canons des Apôtres entre les Apocryphes; & cela, après le pape Damase, qui semble avoir été le premier, qui détermina quels Livres il falloit recevoir ou rejetter. C'est pour cette raison qu'Isidore les con-

Digitized by Google

damne aussi dans le passage que Gratien rapporte de lui dans la seizième distinction. Le pape Léon IX, au contraire, excepte cinquante Canons du nombre des Apocryphes. Avant lui, Denys le Petit avoit commencé son Code des Canons Ecclésiastiques par ces cinquante Canons. Gratien, dans la même seizième distinction, rapporte qu'Isidore ayant changé de sentiment, & se contredisant lui-même, met au dessus des Conciles ces Canons des Apôtres, comme approuvés par la plûpart des Peres, & reçus entre les Constitutions Canoniques, & ajoute que le pape Adrien a approuvé les Canons, en recevant le sixième Concile, où ils sont insérés. Mais, on peut dire que Gratien se trompe, & qu'il prend le second Concile *in Trullo*, que les Grecs appellent souvent le sixième Concile, pour le premier Concile tenu *in Trullo*, qui est véritablement le sixieme Concile œcuménique ou général.

Quant à Isidore, le premier passage est d'Isidore de Séville; & le second est d'Isidore Mercator ou Peccator, selon la remarque d'Antoine Augustin, archevêque de Tarragone, qui dit que pour concilier ces diverses opinions, il faut suivre le sentiment de Léon IX, qui est qu'il y a cinquante de ces Canons des Apôtres, qui ont été reçus, & que les autres n'ont aucune autorité dans l'Eglise Occidentale.

Il est certain que ces Canons ne sont point des Apôtres, quoiqu'ils paroissent fort anciens. Ils ont été cités anciennement sous le nom de Canons Anciens, de Canons des Peres, de Canons Ecclésiastiques. S'ils sont quelquefois appellés ou intitulés Canons Apostoliques, ce n'est pas à dire pour cela qu'ils soient des Apôtres. Il suffit, pour pouvoir leur donner ce nom, qu'il y en ait quelques-uns qui aient été faits par des Evêques, qui vivoient peu de tems après les Apôtres, & que l'on appelloit hommes Apostoliques. L'Auteur des Constitutions Apostoliques est le premier, qui ait attribué ces Canons aux Apôtres. Ils contiennent des réglemens, qui conviennent à la discipline du second & du troisième siecle de l'Eglise. Ils sont cités dans les Conciles de Nicée, d'Antioche, de Constantinople, & par plusieurs Anciens.

Nous ne sçavons pas précisément en quel tems cette collection de Canons a été faite. Il peut se faire que ç'ait été en différens tems. Non seulement les cinquante premiers, mais les trente-cinq derniers, sont fort anciens. Les Grecs les ont toujours reçus. Jean d'Antioche, qui vivoit du tems de Justinien, les cite dans sa sixième Novelle. Ils furent approuvés dans le Synode *in Trullo*, & ils ont été loués par Jean Damascène & par Photius. Parmi les Latins, ils n'ont pas toujours eu le même sort. Le cardinal Humbert les a rejettés. Gélase les a mis au nombre des Livres Apocryphes. Denys le Petit a traduit les cinquante premiers, & les a placés à la tête de sa collection, remarquant tou-

Digitized by Google

tefois que quelques perſonnes ne les avoient pas voulu reconnoître. C'eſt peut-être pour cette raiſon, que Martin de Brague ne les fit point entrer dans ſa collection. Mais, Iſidore ne fit point difficulté de les mettre dans la ſienne; & depuis ils ont toujours fait partie du droit Canon. Dès qu'ils parurent en France, ils furent eſtimés, & allégués pour la premiere fois, dans la cauſe de Prétextat du tems du roi Chilperic, & on y déféra. Hincmar témoigne qu'ils étoient à la tête d'une collection de Canons, faite par l'Egliſe de France, & les croit anciens, quoiqu'ils ne ſoient pas des Apôtres.

CANON, terme d'Hiſtoire Eccléſiaſtique. En ce ſens, il ſignifie proprement regle ou déciſion, ſoit ſur le dogme, ſoit ſur la diſcipline. Ce terme eſt formé du Grec κανὼν, regle, diſcipline.

Sous le regne de Conſtantin, l'an 314, ſe tinrent les Conciles d'Ancyre en Galatie, & de Néocéſarée dans le Pont, qui ſont les plus anciens, dont il nous reſte des Canons. Enſuite, c'eſt-à-dire, en 325, ſe tint le Concile Général de Nicée, dont les Canons ont auſſi été recueillis. Il y eut depuis trois Conciles particuliers, dont les Canons furent d'une grande autorité; l'un à Antioche capitale de l'Orient, en 431; l'autre à Laodicée en Phrygie, vers l'an 370; & le troiſieme à Gangres en Paphlagonie, vers l'an 375. Enfin l'an 381 ſe tint le ſecond Concile univerſel à Conſtantinople. Les Canons de ces ſept Conciles furent recueillis en un corps, qu'on appella le Code des Canons de l'Egliſe Univerſelle, auxquels on ajoûta ceux du Concile d'Epheſe, qui fut le troiſième œcuménique, tenu en 430, & ceux du Concile de Chalcédoine, tenu en 450. On y ajoûta auſſi les Canons des Apôtres, au nombre de cinquante, & ceux du Concile de Sardique, tenu en 347, & que l'on regardoit en pluſieurs Egliſes comme une ſuite du Concile de Nicée.

Tous ces Canons avoit été écrits en Grec; & il y en avoit pour les Egliſes d'Occident, une ancienne verſion latine dont on ne ſçait point l'Auteur. L'Egliſe Romaine s'en ſervit juſqu'au commencement du ſixième ſiecle; & les autres Egliſes, particulièrement celles des Gaules & de Germanie, n'en connurent point d'autre juſqu'au neuvième ſiecle. Mais, vers l'an 530, Denys le Petit fit une autre verſion des Canons plus fidele que l'ancienne; & il y ajoûta tout ce qui étoit alors dans le Code Grec; ſçavoir, les cinquante Canons des Apôtres, ceux du Concile de Chalcédoine, du Concile de Sardique, d'un Concile de Carthage, & de quelques autres Conciles d'Afrique. Il fit auſſi une collection de pluſieurs lettres Décrétales des Papes, depuis Sirice, qui mourut en 398, juſqu'à Anaſtaſe II, qui mourut en 498.

La collection de Denys le Petit fut d'une ſi grande autorité, que l'Egliſe Romaine s'en ſervit toujours depuis; & on l'appella ſimplement le corps des Canons de l'Egliſe d'Afrique, formé principalement des Conciles tenus du

Digitized by Google

tems de Saint Auguſtin. Les Grecs traduiſirent cette collection pour leur uſage ; & Charlemagne l'ayant reçue du pape Adrien Ier, l'an 787, l'apporta dans les Gaules.

Nous ne croyons pas devoir entrer ici dans un plus grand détail ſur cette matière. Cela pourroit paroître étranger à l'objet de cet ouvrage.

CANON. C'eſt ainſi qu'on appelle par excellence les paroles ſacramentales de la Meſſe, les les paroles ſecretes, dans les quelles on comprend tout ce qui ſe dit depuis la Préface juſqu'au *Pater ;* & c'eſt au milieu de cet intervalle, que le Prêtre fait la conſécration de l'Hoſtie.

Le ſentiment commun eſt que le Canon commence à ces mots, *Te igitur*, &c. Il y en a qui diſent que Saint Jérôme, par ordre du pape Sirice, a mis le Canon de la Meſſe dans la forme où nous l'avons. D'autres l'attribuent au pape Sirice même. Le concile de Trente dit que le Canon de la Meſſe a été dreſſé par l'Egliſe, & qu'il eſt compoſé des paroles de Jeſus-Chriſt, de celles des Apôtres, & des premiers Pontifes qui ont gouverné l'Egliſe.

CANON ASTRONOMIQUE. (*a*) On trouve dans les manuſcrits de Théon d'Alexandrie, un Canon Aſtronomique. Il y avoit d'abord dans ce Canon Aſtronomique, une ſuite des regnes de différens Rois, à commencer par Nabonaſſar. La durée de chaque regne étoit exprimée ſéparément; & dans une colonne ſéparée, on ajoûtoit la ſomme des années, depuis & compris la première de Nabonaſſar, juſque & compris la dernière de chacun de ces regnes. Par-là on évitoit les erreurs des copiſtes, ou du moins, on donnoit par ce double nombre, un moyen de les corriger. Le Canon n'employe jamais que des années entières ; & les Rois, dont le regne a duré moins d'une année, n'y ſont pas nommés. Tel eſt à Babylone Laboroſoarchod, auquel Bérroſe donne neuf mois de regne dans le fragment conſervé par Joſephe. Tels ſont en Perſe le mage Smerdis, & les deux fils aînés d'Artaxexe I. Ces ſuites de regne deſcendoient plus ou moins bas, ſelon le tems auquel le Canon avoit été fait, ou du moins continué.

Le Canon qui ſe trouve dans le Syncelle, & qui avoit été publié d'abord par Scaliger, finit avec le regne d'Alexandre. Celui, que le P. Pétau publia en 1651, à la fin de ſon *Rationarium Temporum*, & qu'il avoit tiré d'un manuſcrit du commentaire de Théon ſur le Canon Aſtronomique, finit avec l'année 907 de Nabonaſſar, & ne paſſe point le regne d'Antonin, ſous lequel vivoit Ptolémée. En 1620, Bainbridge, ſçavant Anglois, avoit publié un autre Canon trouvé de même à la ſuite d'un manuſcrit de Théon, & qui deſcendoit juſqu'à Théodoſe. Enfin, Dodrwel donna en 1684, à la ſuite de ſes diſſertations ſur Saint Cyprien, le

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XXVII. p. 121. *& ſuiv.*

Digitized by Google

texte même d'un long fragment du commentaire de Théon sur le Canon Astronomique ; & il y joignit différentes suites de regnes ou de magistratures trouvées dans les manuscrits. Une de ces suites descend jusqu'à l'empereur Basile le Macédonien, & jusqu'a Léon le Philosophe. Les années de celui-ci ne sont point marquées, sans doute parce que le Canon avoit été dressé sous son regne. La dernière année de Basile est la 1209e d'Alexandre, 1633e de Nabonassar. C'est l'an de Jesus-Christ 887. Une autre suite finit à l'an 1737 d'Alexandre, 2161 de Nabonassar. C'est l'an de Jesus-Christ 1415.

Quelques-uns de ces Canons marquent la suite des Consulats, & sont de véritables Fastes consulaires, appliqués aux années de Nabonassar. Il y en a un, qui commence à l'an 152 de l'Ére d'Auguste, & qui finit à l'an 314, c'est-à-dire, à l'an de Jesus-Christ 285. Il est suivi d'un autre, qui commence avec l'époque de Dioclétien, & qui finit avec l'année 346 de cette Ére, l'an de Jesus-Christ 630, d'Auguste 659, & d'Alexandre 953.

Ces divers Canons avoient été sans doute dressés pour trouver les années de l'Ére Astronomique, auxquelles se devoient rapporter les magistratures & les années des regnes, qui servoient à dater les observations Astronomiques. Soit pour la facilité du calcul, soit pour d'autres raisons particulières, on avoit établi de tems en tems de nouvelles époques, dont les années étoit Égyptiennes, ou de trois cens soixante-cinq jours, & commençoient à l'heure de midi du premier jour de Thot.

L'époque de Nabonassar commençoit à midi du 26 février, 747 avant Jesus-Christ, pour le méridien de Babylone, pour lequel cette époque avoit été établie. Les années Égyptiennes étant seulement de trois cens soixante-cinq jours, quatre de ces années étoient plus courtes d'un jour, que quatre années Juliennes égales, à quelques minutes près, aux années solaires vraies ; ainsi, le commencement de l'année Égyptienne remontoit d'un jour tous les 4 ans dans l'année Julienne, à cause du jour intercalaire ajoûté à celle-ci toutes les quatrièmes années.

La seconde époque Astronomique, ou celle de la mort d'Alexandre, commença l'an 425 de Nabonassar, à midi du 12 novembre de l'an 324 avant Jesus-Christ, mais sous le méridien d'Alexandre. Ptolémée & les manuscrits du Canon Astronomique la nomment l'Ére des Rois postérieurs à la mort d'Alexandre. Censorin l'appelle *Anni Philippi qui ab excessu Alexandri numerantur.*

La troisième époque commence avec la 719e année de Nabonassar, 295e de Philippe, le 31 août de la trentième année avant l'Ére Chrétienne. On la nommoit l'Ére d'Auguste, ou des Augustes. Mais, c'étoit l'Ére des Astronomes. Car, dans l'usage civil, ce fut seulement cinq ans après, & quand le premier jour de l'année Égyptienne eut été porté au 29 Août que l'année Julienne fut établie à Alexandrie.

Digitized by Google

Le commencement en fut fixé au 29 d'août; on continua d'employer les mois Égyptiens, & on ajoûta seulement un sixième jour aux Épagomènes tous les quatre ans. Cette année fixe a toujours continué d'être en usage dans l'Égypte. C'est encore aujourd'hui celle dont les Coptes se servent. Cependant, l'année vague demeura dans l'usage religieux, & elle a subsisté dans l'Égypte aussi long-tems que le Paganisme. Les Prêtres Égyptiens, se faisant un scrupule d'admettre aucune intercalation, obligeoient ceux, qu'ils invitoient aux mysteres, de s'engager par serment à ne souffrir jamais qu'on en introduisît l'usage dans les années Religieuses.

La quatrième époque est celle de Dioclétien, qui commença le premier jour de Thoth de l'an 1032 de Nabonassar, 608 de Philippe Aridée, & 314 d'Auguste, c'est-à-dire, le 14 juin 284 de l'Ére Chrétienne. Cette Ére de Dioclétien subsiste encore dans l'Égypte parmi les Chrétiens Coptes; mais, ils la nomment l'Ére des Martyrs, en mémoire de ceux qui moururent sous la persécution de cet Empereur; & les années, qu'ils employent, sont égales aux années Juliennes, quoique la forme en soit différente.

Après les listes de regnes & de magistratures, on donnoit dans la seconde partie du Canon Astronomique, des préceptes pour convertir les années civiles en années Astronomiques, & celles-ci en années civiles. On donnoit aussi des regles pour le calcul Astronomique des périodes de dix-huit & de vingt-cinq ans Égyptiens.

Enfin, il y avoit une troisième partie, qui contenoit les tables des mouvemens célestes. L'époque radicale de ces tables étoit celle de Nabonassar, de Philippe, d'Auguste ou de Dioclétien, suivant l'objet de l'Astronome qui les avoit dressées, & suivant le tems plus ou moins ancien des observations, qu'il se proposoit de calculer. Quoiqu'on ne cite aucun manuscrit, où les tables soient relatives à une autre époque radicale qu'à celle de Nabonassar, le témoignage de Théon & celui du Syncelle ne nous permettent pas de douter qu'il ne se trouvât des Canons, dont l'époque radicale étoit celle des années de Philippe. Un semblable Canon étant absolument nécessaire dans l'usage journalier du calcul Astronomique, il est assez probable, qu'il y en avoit eu avant le tems de Ptolémée. Il n'en fait cependant aucune mention dans son Almageste, peut-être parce que c'étoit une chose trop commune, & qu'ils étoient entre les mains de tous les Astronomes.

CANONIQUES, nom, que l'on donne aux Livres compris dans le Canon ou le Catalogue des Livres de l'Écriture.

Quant à ce qui concerne les Livres Canoniques de l'Ancien Testament, on peut consulter ci-dessus l'article de Canon en matière sacrée.

A l'égard des Livres Canoniques du Nouveau Testament, on a toujours reçu constamment dans l'Eglise, les quatres Évangiles, les

Digitized by Google

quatorze Épîtres de Saint Paul, à la réſerve de l'Épître aux Hébreux, & les premières Épîtres de Saint Pierre & de Saint Jean. Il y avoit quelque doute par rapport à l'Épître aux Hébreux, aux Épîtres de Saint Jacques & de Saint Jude, à la ſeconde de Saint Pierre, à la ſeconde & à la troiſième de Saint Jean & à l'Apocalypſe. Mais, ces lettres des Apôtres & l'Apocalypſe étoient néanmoins d'une grande autorité, & dès-lors reconnues par pluſieurs Egliſes; & elles furent bientôt déclarées Canoniques par l'Egliſe univerſelle. Cela ſe voit par les anciens catalogues des Livres ſacrés du Nouveau Teſtament, où ſont compris les Livres que nous recevons aujourd'hui, par le Canon du Concile de Laodicée, par le Concile de Carthage, par le Concile Romain, &c. auxquels eſt conforme la déciſion du Concile de Trente.

Le Canon des Livres du Nouveau Teſtament n'a été dreſſé par aucune aſſemblée de Chrétiens, ni par aucun particulier. Il s'eſt formé ſur le conſentement unanime de toutes les Egliſes qui avoient reçu par tradition & reconnu de tout tems certains Livres, comme écrits par des Auteurs divinement inſpirés. Euſebe diſtingue trois ſortes de Livres appartenans au Nouveau Teſtament.

La première claſſe contient ceux qui ont été reçus d'un conſentement unanime par toutes les Egliſes; ſçavoir, les quatre Évangiles, les quatorze Épîtres de Saint Paul, à l'exception de celle aux Hébreux, & les premières Épîtres de Saint Pierre & de Saint Jean.

La ſeconde claſſe comprend ceux, qui, n'ayant point été reçus par toutes les Egliſes du monde, ont été cependant conſidérés par quelques-unes comme des Livres Canoniques, & cités comme des Livres de l'Écriture par des Auteurs Eccléſiaſtiques. Mais, cette claſſe ſe diviſe encore en deux; car, quelques-uns de ces Livres ont été depuis reçus de toutes les Egliſes, & reconnus pour légitimes, comme l'Épître de Saint Jacques, l'Épître de Saint Jude, la ſeconde Épître de Saint Pierre, la ſeconde & la troiſième Épître de Saint Jean. Les autres, au contraire, ont été rejettés, ou comme ſuppoſés, ou comme indignes d'être mis au rang des Canoniques, quoique d'ailleurs ils puſſent être utiles, tels ſont les livres du Paſteur, la Lettre de Saint Barnabé, l'Évangile ſelon les Égyptiens, un autre ſelon les Hébreux, les Actes de Saint Paul, & la révélation de Saint Pierre.

Enfin, la troiſiéme claſſe renferme les Livres ſuppoſés par les Hérétiques, qui ont toujours été rejettés par l'Egliſe, comme les Évangiles de Saint Thomas & de Saint Pierre, &c.

L'Apocalypſe étoit miſe par quelques-uns dans la première claſſe, & par d'autres dans la ſeconde; mais, quoique quelques Livres du Nouveau Teſtament n'aient pas été reçus au commencement dans toutes les Egliſes, ils ſe trouvent tous dans les catalogues anciens des Livres ſacrés, ſi on excepte l'Apocalypſe, qui n'eſt point dans le Canon du Con-

Digitized by Google

cile de Laodicée, mais que le consentement unanime des Eglises a depuis autorisé.

CANONIQUES, (*a*) nom, qui fut attribué à certains Musiciens Grecs. On appelloit ainsi ceux, qui, comme les Pythagoricens, consultoient plus la raison & les proportions, que l'oreille

CANOPE, *Canopus*, Κάνωβος, ville d'Égypte, située sur le bord de la mer, à cent vingt stades d'Alexandrie. Le bras du Nil, qui y avoit son embouchure, en prenoit le nom *d'Ostium Canopicum*. La ville prenoit elle-même le sien de Canope, Pilote de Ménélaüs, en l'honneur duquel elle avoit été bâtie par les Spartiates. Ce Pilote étoit péri en ce lieu, & y avoit été enterré dans le tems que Ménélaüs, retournant du siege de Troye en Grece, fut jetté par la tempête sur les côtes de la Libye. Ammien Marcellin met cette Ville à douze milles d'Alexandrie; au lieu que les cent vingt stades de Strabon valent quinze milles. Il parle aussi du capitaine Ménélaüs.

Les Anciens s'accordent à nous peindre la ville de Canope comme un séjour très-dangereux pour les bonnes mœurs, & où la dissolution étoit portée au dernier excès. Strabon, parlant des délices d'Éleusis, rapporte que c'étoit comme l'entrée & le prélude des usages & de l'effronterie de Canope. Sénéque dit, au sujet du sage, dont il trace le tableau, que s'il songe à se retirer, il ne choisira point Canope pour le lieu de sa retraite, quoiqu'il ne soit pas défendu d'y mener une vie réglée. Juvénal, voulant marquer combien les mœurs des Dames Romaines étoient corrompues, dit que Canope même les blâmoit:

. . . . . *Et mores urbis damnante Canopo.*

Le même dit dans un autre endroit.

. . . . . *Sed Luxuria, quantùm ipse notavi,*
Barbara famoso non cedit turba Canopo.

Il y avoit un temple de Sérapis, pour lequel la vénération étoit si grande, que les personnes de la plus haute qualité y mettoit leur confiance, & y alloient veiller, tant pour eux que pour les autres. On avoit des recueils des cures qu'il avoit faites, & des oracles qu'il avoit rendus. Mais, la cure la plus remarquable, c'est la foule de ceux, qui s'y rendoient d'Alexandrie, par le canal, pour assister aux fêtes. Car, tous les jours & toutes les nuits, le canal étoit couvert de barques remplies d'hommes & de femmes, qui dansoient & chantoient avec la dernière lubricité. Dans la ville même de Canope, il y avoit sur le canal des auberges destinées à ces sortes de réjouissances.

Canope a été le siege d'un Évêque. On croit que c'étoit la patrie du poëte Claudien. C'est l'opinion la plus commune & la plus certaine.

On remarque que l'empereur Adrien avoit fait représenter Ca-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 59.

Digitized by Google

nope dans sa maison de campagne. Ce lieu y étoit décoré d'un grand nombre de curiosités Égyptiennes, qui, ayant été déterrées dans ces derniers tems, ont été placées par le pape Bénoit XIV à Rome dans le capitole.

Quelques-uns se sont imaginés que Canope est aujourd'hui Rosette ; mais, il est certain que ce n'est pas précisément la même Ville, quoiqu'elle n'en soit pas éloignée. Car, le terrein des maisons de Rosette jusqu'à la mer, où étoit Canope, est un terrein naturellement solide & assez élevé, & qui ne paroît pas avoir été formé par le limon, qu'entraîne le Nil. Il y a aujourd'hui sur les extrêmités de ce terrein deux méchans châteaux, qui étoient autrefois près de la mer, & qui en sont à présent à quelque distance. Ce changement a été causé par ce fleuve, dont l'entrée n'est praticable en cet endroit, qu'en certains tems de l'année & pour d'assez petits bâtimens. Le Nil entraîne avec lui du limon, qui, étant repoussé par les vagues de la mer, se mêle avec du sable: & de ce mêlange, il se forme des élévations, qui se détruisent ensuite ; ce qui fait qu'on demande ordinairement sur cette côte: *Le Bogas est-il bon? est-il mauvais?* C'est afin de prendre des mesures justes pour entrer dans ce canal. Ainsi, le Bogas, ou cette petite isle, qui est à cette embouchure du Nil, est quelquefois plus près de la terre, & quelquefois plus avancé dans la mer. Un jour, il y a plus de fond; un autre, il y en a moins. Cela est cause qu'on est obligé d'y tenir de petits bâtimens pour sonder à chaque moment. La chose n'étoit pas ainsi autrefois. On voit encore les restes de quelques digues, à la faveur desquelles ce passage, aujourd'hui si dangereux, étoit toujours sûr.

Quoique Canope & Rosette ne soient pas précisément la même ville, l'embouchure Canopique du Nil est pourtant le bras de ce fleuve, qui passe auprès de Rosette. Mais, pour la fosse Canopique, par laquelle on se rendoit d'Alexandrie à Canope, il n'est pas douteux qu'elle ne fût très-différente du calis ou canal, par lequel on va aujourd'hui d'Alexandrie à Rosette ; & je suis persuadé, dit M. de la Martinière, qu'elle passoit au lieu où est aujourd'hui le lac de Madie. Ce lac, qui est présentement une des bouches du Nil, n'en étoit pas une anciennemet ; car, Pline dit que celle de Canope étoit la plus voisine d'Alexandrie. Et si le débouchement de ce lac vers la mer avoit été ouvert alors, cette embouchure auroit été entre celle d'Alexandrie & celle de Canope, à distance presqu'égale.

CANOPE, *Canopus*, (*a*) Κάνωβος. C'étoit un beau jeune homme, qui conduisoit le vaisseau de Ménélaüs. Il fut sourd à la passion de Théonoé. Ménélaüs & Hélene, qui, en revenant de Troye, avoient été jettés sur les côtes de l'Égypte, songeoient à

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIV. p. 189.

Digitized by Google

remettre à la voile, lorſque Canope fut piqué d'une vipere à la jambe, où la gangrene ſe mit; & il en mourut. Ménélaüs lui éleva un tombeau dans le lieu même, où depuis on bâtit la ville de Canope; & la dernière des bouches du Nil prit auſſi le nom de ce pilote de Ménélaüs.

Ce pilote pourroit bien être le même que celui de l'article ſuivant.

CANOPE, *Canopus*, (*a*) Κάνωβος, l'un des Dieux les plus fameux d'Égypte.

Il avoit été le pilote, ou plutôt l'amiral de la flotte d'Oſiris, pendant ſon expédition des Indes; & comme après ſa mort, il fut mis aux rang des dieux, on publia, au rapport de Plutarque, que ſon ame étoit paſſée dans l'étoile, qui porte ſon nom. C'eſt qu'il arrivoit, comme le remarque M. l'abbé Banier, que le même Dieu étoit un Dieu animé, c'eſt-à-dire, un homme déifié, & un Dieu naturel, ſoit un aſtre, ſoit quelque autre partie de l'univers; & c'eſt ce qu'il faut penſer ſur tout de preſque tous les dieux d'Égypte. Les Mythologues ſont perſuadés que Canope étoit en Égypte le dieu des eaux, du moins, de celles du Nil. Les figures ſeules de ce dieu en font foi. En effet, il eſt toujours repréſenté dans les monumens Égyptiens, qui nous reſtent, ſous la forme d'un de ces vaſes, dans leſquels les Égyptiens conſervoient & laiſſoient purifier l'eau de ce fleuve. De ces vaſes, dont la ſurface eſt remplie de figures hiéroglyphes, ſort une tête d'homme ou de femme. Quelquefois avec deux mains, ſouvent ſans qu'il en paroiſſe rien que la tête. Telles ſont les repréſentations, que nous avons de Canope.

Rufin, dans ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique, raconte une hiſtoire, qui prouveroit bien la prétention des Mythologues, s'il nous en avoit donné quelque garant. Les Chaldéens, dit-il, qui adoroient le feu, porterent leur dieu dans pluſieurs pais, pour éprouver ſa puiſſance ſur les dieux des autres peuples. Il gagna la victoire ſur les ſimulacres de bronze, d'or, d'argent, de bois ou de quelque autre matière qu'ils fuſſent, en les réduiſant en poudre, & ſon culte s'établit preſque par tout. Mais, le Prêtre de Canope s'aviſa d'un ſtratagême, qui rendit le dieu qu'il ſervoit, ſupérieur à celui des Chaldéens. Comme les cruches, dans leſquelles les Égyptiens faiſoient purifier l'eau du Nil, étoient percées de toutes parts de petits trous imperceptibles, il en prit une, boucha avec de la cire tous ces petits trous, & la peignit de différentes couleurs. L'ayant enſuite remplie d'eau, il ajuſta à l'ouverture la tête d'une idole. Les Chaldéens, étant arrivés en Égypte, allumerent du feu auprès de ces vaſes; & l'ardeur du feu ayant fondu la cire, l'eau en ſortit & l'éteignit. Ainſi, Canope fut

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 1368. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. p. 361. *& ſuiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 320. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 27, 30.

Digitized by Google

vainqueur du dieu des Chaldéens; & la souveraineté sur les autres dieux lui fut en même tems acquise, grace à l'invention de son Ministre.

On raconte la chose d'une autre manière, qui est un peu plus honorable pour le dieu, & où la prééminence fut une suite toute simple de ses qualités personnelles. On dit que le dieu même étoit représenté sous la forme d'un vase percé d'une infinité de petits trous imperceptibles, du milieu duquel s'élevoit une tête d'homme ou de femme, ou de chien, ou de bouc, ou d'épervier; ce qui ne laisse au Ministre que le mérite d'avoir bouché avec de la cire les petits trous de la divinité.

Parmi les Abraxas, rapportés par Chifflet, se trouve un vase percé de différens trous, par lesquels s'écoule l'eau, dont il est rempli. C'est un Canope, dont la tête & les pieds sortent des deux extrêmités du vase; ce qui pourroit confirmer ce que nous venons de rapporter.

Que les Égyptiens aient rendu un culte religieux à l'eau en général, ou du moins à celle du Nil, c'est ce qui paroît hors de doute. Dans leur philosophie, l'eau étoit le principe de tous les êtres, comme ils l'enseignerent à Thalès, qui en fit le fondement de son système.

CANOPIQUE, *Canopicum*, Κανωβικὸν, (*a*) nom d'une des bouches du Nil, ainsi nommée de la ville de Canope. On l'appelle aujourd'hui le bras de Rosette, à cause de la ville de ce nom, que l'on voit sur ses bords. *Voyez* Canope.

CANOPIUS, *Canopius*, (*b*) l'un des surnoms, qui furent donnés à Hercule. Ce surnom lui fut attribué, parce qu'il étoit particulièrement honoré à Canope.

CANRAITES, *Canraitæ*, peuples de l'Arabie heureuse, dont il est fait mention au Périple de la mer Rouge par Arrien. Sur quoi son Interprete remarque que ne trouvant nulle part dans les Ecrits des Anciens, un peuple ainsi nommé entre les peuples de l'Arabie, il soupçonne que ce sont les Cassanites.

CANTABRES, *Cantabri*, (*c*) Κάνταβροὶ, peuples de l'Espagne Tarragonoise, qui habitoient la côte septentrionale.

Auguste fit la guerre aux Cantabres; mais, il y réussit fort mal, tant qu'il commanda son armée en personne. Car, les Cantabres, peuples alertes & pleins de bravoure, le harceloient continuellement par de brusques attaques livrées tantôt à une partie de ses troupes, tantôt à l'autre; & il ne pouvoit remporter sur eux aucun avantage décisif, parce qu'ils ne

(*a*) Herod. L. II. c. 17, 113. Strab. p. 800, 801. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. p. 337.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 228.

(*c*) Strab. p. 156, 157, 287. Cæs. de Bell. Gall. L. III. pag. 116. de Bell. Civil. L. I. pag. 479. Pomp. Mel. pag. 164. Ptolem. L. II. c. 6. Plin. Tom. I. pag. 141, 144, 227. Flor. L. IV. c. 12. Dio. Cass. pag. 457. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. T. I. pag. 41, *& suiv.*

Digitized by Google

s'éloignoient pas de leurs montagnes, où ils trouvoient une retraite assurée. Lorsque la fatigue & le chagrin du peu de succès, joints à une mauvaise disposition du corps, l'eurent fait tomber malade, & contraint de se retirer à Tarragone; les Barbares, devenus plus hardis par l'absence de l'Empereur, oserent se mesurer de près avec les Romains, & furent battus. Antistius, Furnius, Agrippa lui-même, furent employés pour dompter ces peuples féroces. Ils leur prirent plusieurs villes, & les poursuivirent jusque sur leurs montagnes les plus escarpées. Pendant qu'on les poussoit si vivement par terre, une flotte Romaine les vexoit par les descentes, qu'elle faisoit sur leurs côtes. Enfin, obligés de chercher un asyle sur le mont Médullius, ils y furent enfermés par des lignes, qui ne leur permettoient point de s'échapper. Alors, se voyant en même tems assaillis de toutes parts, ces peuples, d'un caractère intraitable, plutôt que de se rendre à l'ennemi, aimerent mieux, pour la plûpart, se donner la mort, par le fer, par le feu, par un poison qu'ils tiroient de l'if, ou d'une herbe semblable au persil, & dont ils se munissoient comme d'une ressource contre les coups du sort, parce qu'il faisoit mourir sans douleur. Les meres étouffoient leurs enfans pour les préserver de la captivité; & parmi ceux, qui furent pris, on remarqua un jeune garçon, qui, ayant trouvé une épée, tua par ordre de son pere, ses freres & toute sa parenté. Une femme égorgea de la même façon ceux, qui étoient prisonniers avec elle.

Cette fiere nation étant enfin subjuguée par tant de pertes, Auguste, pour amollir leur férocité, les força de quitter le séjour de leurs montagnes, qui servoient à l'entretenir; & après avoir vendu une partie des prisonniers, il exigea des ôtages de ceux qu'il laissoit dans le païs, & fixa leur demeure dans la plaine.

Malgré cela, les Cantabres ne tarderent pas à remuer. On vit, en effet, quelques années après, Agrippa occupé du soin de réduire ces peuples, qui lui donnerent même bien de l'exercice. Il en vint pourtant à bout, autant par sa fermeté à maintenir la discipline parmi ses troupes, que par sa valeur & son habileté contre les ennemis. Car, les soldats Romains, découragés & rebutés, ne marchoient pas volontiers contre des Barbares d'une férocité indomptable. Ils combattoient mollement; & ils souffrirent quelques échecs. Agrippa punit les coupables par l'ignominie. Il priva du nom d'Auguste une légion, qui, toute entière, avoit mal fait son devoir. En un mot, ayant appris à ses troupes à craindre plus leur Général que l'ennemi, il acheva enfin de subjuguer les Cantabres; & les ayant forcés de descendre de leurs montagnes dans la plaine, il les soumit si parfaitement, que depuis ce tems-là, ils cesserent de se révolter, & supporterent tranquillement la domination Romaine.

Strabon dépeint les Cantabres

Digitized by Google

comme des gens, qui s'exerçoient au brigandage. Il parle ſans doute dans le ſtyle des Romains, qui, comme on vient de le voir, avoient long-tems fait de vains efforts pour ſoumettre ces derniers défenſeurs de la liberté Eſpagnole. Il dit qu'au rapport de quelques uns, les Lacédémoniens avoient poſſédé une partie de la Cantabrie, & y avoient bâti la ville d'Opſicella. Iſidore prétend que leur nom eſt formé de celui de l'Ébre en Latin *Iberus*, & de celui d'une ville, nommée Juliobriga, & que d'autres diſent avoir été appellée Canta. Mais, c'eſt une conjecture ſans fondement. Tous les Anciens, qui ont parlé des Cantabres, en donnent l'idée d'un peuple guerrier, & qui avoient ſubi fort tard le joug des Romains. C'eſt ce que ſignifie le *Bellicoſus Cantaber* d'Horace.

Le poëte Silius Italicus parle ainſi des mœurs des Cantabres :

Cantaber ante omnes, hiemiſque, æſtuſque, famiſque
Invictus, palmamque ex omni ferre labore ;
Mirus amor populo, cùm pigra incanuit ætas,
Imbelles jam dudum annos prævertere ſaxo,
Nec vitam ſine Marte pati, quippe omnis in armis
Lucis cauſa ſita, & damnatum vivere paci, &c.

C'eſt-à-dire, que les Cantabres étoient belliqueux, qu'ils ne pouvoient pas vivre honorablement ſans guerre, & en ſupportoient courageuſement les fatigues. Auſſi conſerverent-ils long-tems leur liberté contre les armes des Romains ; & dans la ſuite ils ne purent être ſubjugués par les Maures, qui poſſédoient le reſte de l'Eſpagne.

Ptolémée donne aux Cantabres les villes ſuivantes, ſituées au milieu des terres, Cucana, Octaviolca, Argénomeſcum, Vadinia, Vellica, Camarica, Juliobriga & Morœca.

Le P. Briet diſtingue les Cantabres proprement dits, & les peuples, qui, ayant un nom particulier, ne laiſſoient pas d'être compris ſous le nom de Cantabres. Suivant cette diſtinction, les Cantabres, proprement dits, occupoient une partie de l'Aſturie, de Santillane & de la Biſcaye propre. Les autres peuples, compris ſous le nom général de Cantabres, étoient 1.° Les Autrigons, qui habitoient une partie d'Alava & de la Biſcaye ; 2.° Les Chariſtes, qui tenoient une partie de la Biſcaye & de Guipuſcoa ; 3.° Les Vardules, qui occupoient une partie d'Alava & de la Biſcaye.

CANTABRIE, *Cantabria*, *ou* CANTABRIGE, *Cantabriga*, ville de l'Eſpagne Tarragonoiſe. Ce fut la capitale des Cantabres & le ſiege d'un Évêché juſqu'à l'an 586, ſous le regne de Léovigilde, Prince des Goths. Les ruines de cette ville, qui portent encore le nom de Cantabria, ſe voyent ſur une montagne de même nom, aſſez eſcarpée, ſituée au bord de l'Ébre, près de Longronno, en allant vers Viana, ſur les frontiè-

Digitized by Google

res de Navarre. Plusieurs Auteurs modernes parlent de la ville de Cantabrie; mais, les anciens Écrivains gardent un profond silence sur cette ville.

CANTABRIE, *Cantabria*, Καντάβρία, contrée de l'Espagne Tarragonoise, qui étoit habitée par les Cantabres. *Voyez* Cantabres.

CANTABRIQUE [l'Océan], *Oceanus Cantabricus*, (*a*) Ὠκεανὸς Καντάβριος. Les Anciens nommoient ainsi la mer, qui baignoit les côtes des Cantabres, & qui s'appelle présentement mer de Biscaye.

CANTABRUM. *Voyez* Étendard.

CANTATE, (*b*) terme de Belles Lettres. C'est un petit poëme fait pour être mis en musique, contenant le récit d'une action galante ou héroïque. Il est composé d'un récit, qui expose le sujet, d'un air en rondeau, d'un second récit, & d'un dernier air, contenant le point moral de l'Ouvrage.

On regarde l'illustre Rousseau comme le créateur de ce genre parmi nous. Il a fait les premières Cantates Françoises; & on remarque dans presque toutes, le feu poëtique, dont ce génie rare étoit animé. Elles ont été mises en musique par les musiciens les plus célebres de son tems. Il s'en faut bien que ses autres poëmes Lyriques ayent l'agrément de ceux-ci. La poësie de style n'est pas ce qui leur manque. C'est la partie théatrale, celle du sentiment, & cette coupe rare que peu d'hommes ont connue, qui est le grand talent du théatre Lyrique, qu'on ne croit peut-être qu'une simple méchanique, & qui fait seule réussir plus d'Opéra, que toutes les autres parties.

La Cantate demande une poësie plutôt noble que véhémente, douce, harmonieuse, parce qu'elle doit être jointe avec la musique, qui ne s'accommode pas de toutes sortes de paroles. L'enthousiasme de l'ode ne convient pas à la Cantate. Elle admet encore moins le désordre, parce que l'allégorie, qui fait le fond de la Cantate, doit être soûtenue avec sagesse & exactitude, afin de quadrer avec l'application qu'en veut faire le Poëte.

On appelle aussi Cantate la piece de musique vocale, accompagnée d'instrumens, composée sur le petit poëme de même nom, dont nous venons de parler, & variée de deux ou trois récitatifs & d'autant d'ariettes.

Le goût de la Cantate, aussi-bien que le mot, nous est venu d'Italie. Plusieurs bons Auteurs en ont composé à l'envi; mais, personne en cette matière n'a égalé le fameux Clerambault, dont les Cantates doivent, par leur excellent goût, être consacrées à l'immortalité. Les Cantates sont tout-à-fait passées de mode en Italie; & elles suivent en France le même chemin. On leur a substitué les Cantatilles.

(*a*) Ptolem. L. II. c. 6.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XV. pag. 382.

Digitized by Google

Les Cantates reſſemblent aſſez aux Nomes Pythiques des Anciens. C'eſt la réflexion de M. Burette.

CANTATILLE, diminutif de Cantate. Ce n'eſt, en effet, qu'une Cantate fort courte, dont le ſujet eſt lié avec quatre ou cinq vers de récitatif en deux ou trois airs, communément en rondeau, avec des accompagnemens de ſymphonie.

CANTAURIAINS, *Cantauriani*, peuples d'Afrique dans la Mauritanie. Ammien Marcellin en fait mention.

CANTHARA, *Canthara*, (*a*) l'un des perſonnages de la comédie de Térence, qui a pour titre *les Adelphes*. C'étoit la nourrice de Pamphila.

CANTHARAS, *Cantharas*, Κανθήρας, (*b*) ſurnom de Simon, fils de Bœthus. Simon Cantharas avoit été beau-frere d'Hérode le Grand, qui avoit épouſé ſa ſœur. Le roi Agrippa le revêtit de la grande ſacrificature, en la place de Théophile, fils d'Ananus. Mais, ce Prince l'en dépouilla enſuite pour la rendre à Jonathas, autre fils d'Ananus, comme l'en croyant plus digne. Celui-ci l'ayant refuſée, Agrippa la donna à Matthias, ſon frere, qui eut pour ſucceſſeur Élionée, fils de Cithéus. A ce dernier ſuccéda encore Simon Cantharas, qui fut privé de nouveau de ſa dignité par Hérode, roi de Chalcide. Joſeph, fils de Canéus, fut alors décoré de cette dignité.

Simon Cantharas avoit eu deux freres, qui avoient été grands Sacrificateurs. Bœthus, ſon pere, l'avoit été également. On avoit vu autrefois, ſous le regne des Macédoniens, arriver la même choſe aux trois fils de Simon, grand ſacrificateur, fils d'Onias, qui avoient été auſſi tous trois grands Sacrificateurs comme leur pere.

CANTHARE, *Cantharus*, (*c*) nom, que l'on donnoit à une coupe à boire. On le donnoit auſſi à un vaiſſeau à aller ſur mer.

CANTHARUS, *Cantharus*, Κάνθαρος, (*d*) fameux ſtatuaire de Sicyone, étoit fils d'Alexis, & Diſciple d'Eutychide. On voyoit à Olympie pluſieurs ſtatues de ſa façon.

CANTHARUS, *Cantharus*, Κάνθαρος, poëte Grec, Athénien de naiſſance. On ignore en quel tems il a vécu. On ſçait ſeulement qu'il compoſa quelques Comédies, la Médée, le Théſée, la Symmachie & pluſieurs autres.

CANTHARUS, *Cantharus*, Κάνθαρος, (*e*) philoſophe imaginaire, dont parle Lucien dans ſon Dialogue des Fugitifs. Il ſuppoſe que ce Philoſophe avoit débauché la femme de ſon hôte.

Cantharus étoit auſſi le nom d'un célebre impoſteur chez les Athéniens. Cet impoſteur donna lieu au proverbe, *plus ruſé que Cantharus*.

(*a*) Terent. T. II. p. 246, 247.
(*b*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 675. & *ſeq.*
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 211. T. III. p. 148.
(*d*) Pauſ. p. 347, 348, 376.
(*e*) Lucian. T. II. p. 804.

Digitized by Google

CANTHARUS, *Cantharus*, Κάνθαρος, (*a*) nom d'un vase à deux anses, dont se servoit Bacchus. C'est apparemment la même chose que cette coupe, dont nous venons de parler sous le nom de Canthare.

CANTHÉRINUM, *ou* CANTHÉRIUM, sorte de char consacré à Bacchus.

CANTHUS, *Canthus*, fils d'Abas. Ce fut, dit-on, un des Argonautes.

CANTICUM. (*b*) Tite-Live dit qu'Andronic, qui, suivant l'usage de son tems, jouoit lui-même dans ses pieces, s'étant enroué à force de répéter un morceau, qu'on redemandoit, obtint la permission de faire chanter ces paroles par un jeune comédien; & qu'alors il représenta ce qui se chantoit, avec un mouvement ou un geste d'autant plus vif, qu'il n'étoit plus occupé du chant; *Canticum egisse aliquantò magis vigenti motu, quia nihil vocis usus impediebat.* Le point de la difficulté est dans ce que Tite-Live ajoûte. De-là, dit-il, vint la coûtume de chanter suivant le geste des comédiens, & de réserver leur voix pour le dialogue. *Inde ad manum cantari histrionibus cœptum, diverbiaque tantùm ipsorum voci relicta.*

Comme le terme de Canticum signifie quelquefois un monologue, des Commentateurs en ont conclu qu'il ne se prenoit que dans cette acception; & que, depuis Andronic, la récitation & le geste des monologues se partageoient toujours entre deux acteurs. Mais, le passage de Tite-Live, dont on veut s'appuyer, ne présente pas un sens bien déterminé. Le Canticum d'Andronic est un composé de chant & de danse. On pourroit entendre par ces termes, *Canticum egisse*, &c. que cet Auteur, qui d'abord chantoit son Cantique, ou, si l'on veut, sa cantate, & qui exécutoit alternativement les intermedes de danses, ayant altéré sa voix, chargea un autre acteur de la partie du chant pour danser avec plus de liberté & de force, & que de-là vint l'usage de partager entre différens acteurs la partie du chant & celle de la danse.

Cette explication paroît plus naturelle que le système du partage de la récitation & du geste. Elle est même confirmée par un passage de Valere Maxime, qui, en parlant de l'aventure d'Andronic, dit: *Tacitus gesticulationem peregit;* & *gesticulatio* est communément pris pour la danse chez les Anciens. Lucien dit aussi: » Autrefois le même acteur chan» toit & dansoit. Mais, comme » on observa que les mouvemens » de la danse nuisoient à la voix, » & empêchoient la respiration, » on jugea plus convenable de » partager le chant & la danse. «

Quand on admettroit que le jeu muet d'Andronic fut une simple gesticulation plutôt qu'une danse,

(*a*) Virg. Eclog. 6. v. 17.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XXI. p. 193. *& suiv.*

Digitized by Google

on en pourroit conclure encore que l'accident, qui reſtreignit Andronic à ne faire que les geſtes, auroit donné l'idée de l'art des pantomimes. Il ſeroit plus naturel d'adopter cette interprétation que de croire qu'on eût, par une bizarrerie froide, conſacré une irrégularité que la néceſſité ſeule eût pu faire excuſer dans cette circonſtance. Si l'on rapporte communément l'art des pantomimes au ſiecle d'Auguſte, cela doit s'entendre de ſa perfection, & non pas de ſon origine.

En effet, les danſes des Anciens étoient preſque toujours des tableaux d'une action connue, ou dont le ſujet étoit indiqué par des paroles explicatives. Les danſes des peuples de l'Orient, décrites dans Piétro della Valle & dans Chardin, ſont encore dans ce genre; au lieu que les nôtres ne conſiſtent guere qu'à montrer de la légereté, ou à préſenter des attitudes agréables. Ces pantomimes avoient un accompagnement de muſique, d'autant plus néceſſaire, qu'un ſpectacle, qui ne frappe que les yeux, ne ſoûtiendroit pas long-tems l'attention. L'habitude où nous ſommes d'entendre un dialogue, lorſque nous voyons des hommes agir de concert, fait qu'au lieu du diſcours, que notre oreille attend machinalement, il faut du moins l'occuper par des ſons muſicaux convenables au ſujet.

Si l'uſage, dont parle Tite-Live, devoit s'entendre du partage de la récitation & du geſte, il ſeroit bien étonnant que Cicéron & Quintilien n'en euſſent pas parlé. Il eſt probable qu'Horace en auroit fait mention. Donat dit ſimplement que les meſures des Canticques, ou, ſi l'on veut, des monologues, ne dépendoient pas des actions, mais qu'elles étoient réglées par un habile compoſiteur. *Diverbia hiſtriones pronunciabant, cantica verò temperabantur modis, non à Poëta, ſed à perito artis muſices factis.* Ce paſſage ne prouveroit autre choſe, ſinon que les monologues étoient des morceaux de chant; mais, il n'a aucun rapport au partage de l'action. Telles ſont les réflexions de M. Duclos.

CANTICUM. (*a*) M. Racine le fils a fait auſſi des réflexions ſur le Canticum des Anciens. Le Canticum, dit-il, étoit une voix ſeule chantant, accompagnée d'une flûte, pendant qu'un ſeul danſeur imitoit, par ſa danſe pleine de geſtes, une action, & ordinairement cette action avoit rapport à la piece. Comme il n'y avoit qu'un danſeur, accompagné d'une ſeule voix, le Canticum a été appellé *Soliloquium*; mot, que nous ne devons pas rendre par monologue, en attachant à ce terme la même idée que dans nos pieces de théatre. De-là il s'enſuit qu'on pouvoit également danſer & chanter le Canticum, parce qu'il étoit, & danſé & chanté. Celui, qui danſoit ainſi en imitant une action, y joignoit des geſtes, qui imitoient les plus petites choſes. Si, par exemple, il vouloit repréſenter un médecin, il faiſoit, com-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XXI. p. 217, 218.

Digitized by Google

me nous le voyons dans Quintilien, le geſte d'un homme, qui tâte le poulx d'un autre. De-là vint [& non de ce que l'art, appellé *ſaltatio*, comprit auſſi l'art du geſte, comme le prétend M. l'abbé Dubos], De-là, dis-je, vint cet uſage de dire danſer, pour dire geſticuler, parce que des geſtes de danſeur étoient des geſtes outrés, que Quintilien condamne dans ſon orateur avec raiſon, lorſqu'il dit : *Je veux un orateur, & non pas un danſeur.* La danſe théatrale étant, pour ainſi dire, toute geſticulante, on faiſoit moins d'attention au pas du danſeur, qu'à l'uſage qu'il faiſoit de ſes bras & de ſes mains; ce qui fait dire à Ovide :

Brachia ſaltantis, vocem mirare canentis.

CANTIENS, *Cantii*, (*a*) Καντιοι, nom, que Ptolémée donne à certains peuples de la grande-Bretagne. C'étoient apparemment les habitans du Cantium. *Voyez* Cantium..

CANTILIUS [L.], *L. Cantilius*, (*b*) ſecrétaire d'un de ces prêtres, qu'on appelloit les petits Pontifes, du tems de Tite-Live. L'an de Rome 536, il fut accuſé & convaincu d'avoir débauché une veſtale, appellée Floronia. En conſéquence, il fut battu de verges dans le champ des aſſemblées par le ſouverain Pontife, juſqu'à expirer ſous les coups.

CANTIQUE, *Canticum*, (*c*) Μέλος, νόμος, diſcours ou paroles, que l'on chante en l'honneur de la divinité. Les premiers & les plus anciens Cantiques furent compoſés en mémoire de quelques événemens mémorables, & ils doivent être comptés entre les premiers monumens hiſtoriques.

Les coûtumes les plus anciennes, que les premiers Hiſtoriens du monde nous faſſent connoître, ont ſur ce point une parfaite conformité avec ce que Moïſe, dans la ſimplicité de ſon récit, nous fait appercevoir de la conduite des premiers hommes. Il n'y a point d'événement conſidérable, qui ne ſoit célébré par un Cantique. La muſique y eſt en uſage; & les femmes Iſraëlites compoſent un chœur, pour répondre à Marie, ſœur de ce célebre Légiſlateur. Il ſe ſert de cette façon de parler, non ſeulement dans ſes Cantiques, mais dans les prédictions qu'il laiſſe avant ſa mort aux Hébreux. Ainſi, il a employé la verſification la plus ſublime avant Homère, & tout cela ſans doute, afin que la mémoire ne s'en perdît point.

Le genre humain s'étant multiplié, dit un Auteur moderne, & Dieu ayant fait éclater ſa puiſſance en faveur du juſte contre l'injuſte, les peuples reconnoiſſans immortaliſerent le bienfait par des chants, qu'une religieuſe tradition fit paſſer à la poſtérité. C'eſt de-là que viennent les Cantiques de Moïſe, de Débora, de Ju-

(*a*) Ptolem. L. II. c. 3.
(*b*) Tit. Liv. L. XXII. c. 57.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 389, 390. Tom. VI. p. 256, 314. T. VIII. p. 220.

Digitized by Google

dith, ceux de David & des Prophetes. Moïse en composa un après le passage de la mer Rouge, pour rendre graces à Dieu de la délivrance de son Peuple, & pour célébrer la grandeur de ce prodige. David composa un Cantique lugubre à la mort de Saül & de Jonathas, & un autre à la mort d'Abner. Jérémie écrivit ses Lamentations, qui sont un Cantique, dans lequel il déplore la ruine de Jérusalem. Il en avoit encore composé un autre, à la mort de Josias, roi de Juda. Débora & Baruc firent un Cantique de victoire après la défaite de Sisara, & Judith fit la même chose après avoir tué Holoferne. Anne, mere de Samuël, & le roi Ézéchias rendirent graces à Dieu du bienfait, qu'ils avoient reçu de lui, par des Cantiques solemnels. Ceux, que la Sainte Vierge, Zacharie, pere de Saint Jean-Baptiste, & le vieillard Siméon, composerent, sont de la même nature. Ce sont autant d'actions de graces des faveurs de Dieu. L'Écriture dit que Salomon avoit composé cinq mille Cantiques.

M. Fourmont prétend qu'il y a dans les Pseaumes & dans les Cantiques des Hébreux, des dictions étrangères, des expressions peu usitées ailleurs, des phrases dont les mots sont transposés; que leur style, comme celui de nos Odes, en devient plus hardi, en paroît plus pompeux & plus énergique; qu'on y trouve des strophes, des mesures & différentes sortes de vers, & même des rimes. Ces Cantiques étoient chantés par des chœurs de musique, au son des instrumens, & souvent accompagnés de danses, comme il paroît par l'Écriture. La plus longue piece, qu'elle nous offre en ce genre, c'est le Cantique des Cantiques, dont il est parlé ci-après.

Quoique les Payens, dit encore l'Auteur que nous avons déjà cité, se trompassent dans l'objet de leur culte, ils avoient cependant dans le fond de leurs fêtes, le même principe que les Adorateurs du vrai Dieu. Ce furent la joie & la reconnoissance, qui leur firent instituer des jours solemnels, pour célébrer les dieux auxquels ils se croyoient redevables de leur récolte. De-là vinrent ces chants de joie, qu'ils nommoient dithyrambes, parce qu'ils étoient consacrés au dieu, qui, selon la fable, eut une double naissance, c'est-à-dire, à Bacchus: ..... Après les dieux, les Héros, enfans des dieux, devinrent les objets de ces chants... C'est ce qui a produit les poëmes d'Orphée, de Linus, d'Alcée, de Pindare, &c.

Au reste, ni parmi les Hébreux ni parmi les Payens, les Cantiques n'étoient pas tellement des expressions de la joie publique, qu'on ne les employât aussi dans les occasions tristes & lugubres; témoin ce beau Cantique de David sur la mort de Saül & de Jonathas, dont nous avons déjà parlé. Ces sortes de Cantiques ou d'Élégies eurent tant de charmes pour les Hébreux, qu'ils en firent des recueils; & que long-tems après la mort de Josias, ils répé-

Digitized by Google

toient les plaintes de Jérémie sur la fin tragique de ce Roi.

Selon Pindare, les Cantiques sont les maîtres de la lyre, parce que les paroles sont ce qu'il y a de principal dans un concert.

CANTIQUE DES CANTIQUES. (a) C'est un des Livres sacrés. Les Hébreux l'appellent Schir, Haschirim, c'est-à-dire, un Cantique excellent. On attribue cet ouvrage à Salomon, dont il porte le nom, dans le titre du texte Hébreu & dans celui de l'ancienne Version Grecque. Les Thalmudistes l'ont attribué à Ézéchias; mais, les Rabbins ont reconnu qu'il étoit de Salomon, qui avoit composé plusieurs Cantiques, & dont le nom se trouve en plusieurs endroits de celui-ci.

C'est un épithalame en forme d'idylle ou de bucolique, dans lequel on fait parler un époux & une épouse, les amis de l'époux & les compagnes de l'épouse. Les Juifs ne permettoient la lecture de ce Livre qu'à des personnes, qui étoient dans un âge de maturité, c'est-à-dire, à ceux qui avoient au moins trente ans. Ils étoient néanmoins persuadés que ce Livre n'étoit pas un simple Cantique d'amour, & que sous ses termes il y avoit des mystères cachés. Quelques-uns ont cru que l'unique but se Salomon dans ce Cantique avoit été de décrire ses amours avec Abisag Sunamite ou avec la fille de Pharaon. D'autres, au contraire, pensent que cet ouvrage n'a point d'autre sens que le sens allégorique; que Salomon n'a pensé en le composant à aucun amour charnel, & que tout cela ne se doit entendre que de l'amour spirituel de Dieu pour la Synagogue, selon les Juifs, ou de Jesus-Christ pour l'Église, selon les Chrétiens. On peut tenir le milieu entre ces deux opinions, en disant que selon le sens de l'Histoire, c'est un Cantique pour célébrer les noces de Salomon avec la fille du roi d'Égypte, qui est appellée Salamite du nom de Salomon; & que selon le sens mystique, dont l'histoire n'est que la base, cela doit s'entendre de Jesus-Christ & de son Église, dont l'union est comparée, dans l'Évangile, à celle du mari & de la femme.

M. l'évêque de Meaux a distingué dans le Cantique sept parties d'églogues, qui répondent aux sept jours, pendant lesquels les Anciens avoient coûtume de célébrer leurs noces. Plusieurs autres ont commenté ce Livre, & l'ont expliqué en différens sens; quelques-uns même en ont abusé. Rien n'est plus élégant ni plus noble en genre d'idylle, que cet ouvrage. On y voit un feu, un esprit, une délicatesse, une variété, une noblesse & des agrémens inimitables.

Dom Calmet dit que pour pénétrer le sens du Cantique des Cantiques, & en comprendre tout le mystère, il faut s'élever à des sentimens au-dessus de la chair & du sang, & y considérer le mariage, ou l'union de Jesus-Christ avec la Nature humaine,

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Belles Lett. T. IX. p. 307.

avec l'Église & avec une ame sainte & fidelle; que c'est-là la clef de ce divin Livre, qui est une allégorie continuée, où, sous les termes d'une noce ordinaire, on exprime un mariage tout divin & tout surnaturel.

L'Église Chrétienne, aussi-bien que la Synagogue, a toujours reçu le Cantique des Cantiques au nombre des Livres canoniques. Nous ne connoissons dans l'Antiquité que Théodore de Mopsueste, qui l'ait rejetté, & qui ait nié sa canonicité. Quelques Rabbins ont douté de son inspiration; & les Anabaptistes le rejettent comme un Livre dangereux. Mais, on leur oppose l'autorité de la Synagogue & de l'Église Chrétienne, qui l'ont toujours mis au rang des Saintes Écritures les moins douteuses. Si l'on objecte que, ni Jesus-Christ, ni les Apôtres ne l'ont jamais cité, & que le nom de Dieu ne s'y trouve point, on répond qu'il y a bien d'autres Livres saints, que le Sauveur n'a pas cités expressément; & que dans une allégorie, où le fils de Dieu est caché sous la figure d'un époux, il n'est pas nécessaire qu'il soit exprimé sous son propre nom. Si cela étoit, ce ne seroit plus une allégorie.

CANTIQUE D'ISAIE. (a) M. Racine le pere, ou le grand Racine, a employé la traduction d'un Cantique d'Isaïe, pour donner un exemple sensible de l'enthousiasme poëtique. Le Prophete, après avoir prédit aux Juifs leur retour de Babylone, & la punition de l'ennemi qui les y a retenus en captivité, tout à coup les fait parler eux-mêmes, & leur met dans la bouche ces paroles, que dans un transport de joie & d'étonnement ils chanteront alors contre le roi de Babylone.

Comment est disparu ce Maître impitoyable?
Et comment du tribut, dont nous fûmes chargés,
Sommes-nous soulagés?
Le Seigneur a brisé le Sceptre redoutable,
Dont le poids accabloit les Humains languissans,
Ce Sceptre qui frappoit d'une plaie incurable
Les Peuples gémissans.

Nos cris sont appaisés. La Terre est en silence;
Le Seigneur a dompté ta barbare insolence.
Cruel & superbe Tyran,

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. p. 263. & suiv.

Digitized by Google

Les cedres mêmes du Liban
Se réjouiſſent de ta perte.
Il eſt mort, diſent-ils ; & depuis qu'il n'eſt plus,
Jamais de nos débris la montagne couverte,
Ne nous a vus tomber par le fer abattus.

Ton aſpect imprévu fit trembler les lieux ſombres.
Tout l'Enfer ſe troubla. Les plus ſuperbes ombres
Coururent pour te voir.
Les Rois des Nations, deſcendant de leur Trône,
T'allerent recevoir.
Toi-même, dirent-ils, ô Roi de Babylone,
Toi-même, comme nous, te voilà donc percé !
Sur la pouſſière renverſé,
Des vers tu deviens la pâture ;
Et ton lit eſt la pourriture.

Comment es-tu tombé des Cieux,
Aſtre brillant, fils de l'Aurore !
Tyran cruel, Prince orgueilleux,
La Terre aujourd'hui te dévore.
Comment es-tu tombé des Cieux,
Aſtre brillant, fils de l'Aurore !

Dans ton cœur tu diſois ; à Dieu même pareil,
J'établirai mon Trône au-deſſus du Soleil ;
Et près de l'Aquilon ſur la montagne Sainte
J'irai m'aſſeoir ſans crainte.
A mes pieds trembleront les humains éperdus.
Tu le diſois, & tu n'es plus.

Digitized by Google

Les paſſans, qui verront ton cadavre paroître,
Diront, en ſe baiſſant pour te mieux reconnoître :
Eſt-ce-là ce mortel, qui troubla l'Univers ?
Qui laiſſa ſes Captifs ſoupirer dans les fers ?
Qui perdit tant d'États, détruiſit tant de villes ?
Qui, ravageant nos campagnes fertiles,
Les changeoit en déſerts ?

Tous les Rois de la Terre ont de la Sépulture
Obtenu le dernier honneur.
Toi ſeul privé de ce bonheur,
En tous lieux rejetté, l'horreur de la nature,
Homicide d'un peuple à tes ſoins confié,
De ce peuple aujourd'hui tu te vois oublié.

Préparez à la mort ſes enfans miſérables.
La race des méchans ne ſubſiſtera pas.
Courez à tous ſes fils annoncer le trépas.
Qu'ils périſſent ; l'auteur de leurs jours déplorables
Les a couverts de ſon iniquité.
Frappez, faites ſortir de leurs veines coupables
Le reſte impur du ſang, dont ils ont hérité.

Que d'images ! que de figures le Prophete raſſemble rapidement ! L'on entend parler tour à tour les ombres des morts, les cedres du Liban, les Juifs, le roi de Babylone & ceux qui trouvent ſon corps. Ces figures ſont ſi hardies, que le plus vif orateur n'oſeroit les mettre en uſage. C'eſt le Poëte ſeul, qui les employe, parce que lui ſeul a la liberté de ſe livrer tout entier à l'impétuoſité des paſſions ; & c'eſt pour cela que M. Racine le pere ſoûtient que l'eſſence de la poëſie conſiſte dans l'enthouſiaſme.

CANTIQUE DE CASTOR, *Canticum Caſtoreum*, (a) Μέλος

(a) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XV. p. 302. *& ſuiv.*

Digitized by Google

Καστόρειον. Il eſt parlé de ce Cantique ou de cet air dans Pollux, comme d'un chant guerrier, en uſage parmi les Lacédémoniens & à la cadence duquel ils marchoient au combat. Ce Cantique ou cet hymne portoit le nom de Caſtor, parce que l'on y invoquoit ce héros Lacédémonien, & qu'on y célébroit ſes exploits, ou peut-être parce qu'on lui attribuoit, ſelon Euſtathe, l'invention de cette marche militaire, qui étoit une ſorte de danſe. Mais, ce n'étoit nullement à cauſe de l'animal, connu ſous ce nom, comme Suidas l'a avancé en ces termes : *Le chant Caſtorien eſt celui de l'animal, qui porte ce nom.*

Nous avons dans Pindare un ancien témoignage touchant le Cantique de Caſtor ; & voici comme ce Poëte s'en explique : » Je vous envoie cette Ode par » mer comme une marchandiſe » Phénicienne. Ne lui ſoyez pas » moins favorable, que vous ne » l'avez été à mon Cantique de » Caſtor, compoſé ſur le mode » Éolien ; & prêtez-vous à l'a» grément, qu'elle emprunte des » ſons de la lyre à ſept cordes. « Pindare, dans un autre endroit, parle encore d'hymnes Caſtoriennes, dont il veut gratifier l'athlete Hérodote, vainqueur à la courſe des chars. On peut conſulter ſur ces deux paſſages l'ancien Scholiaſte, par rapport au Cantique de Caſtor.

Plutarque s'étend encore davantage ſur ce ſujet dans la vie de Lycurgue, en parlant des Lacédémoniens : » Lorſqu'ils étoient, » dit-il, en bataille & à la vue » de l'ennemi, le Roi immoloit » une chevre, & commandoit à » tous ſes ſoldats de ſe couronner » de fleurs, & aux joueurs de » flûte de jouer l'air de Caſtor. » Puis, il entonnoit le premier » l'hymne du combat ; & c'étoit » un ſpectacle également ſérieux » & formidable, de les voir ainſi » marcher en cadence au ſon des » flûtes, ſans jamais rompre leurs » rangs, ni marquer aucune » crainte, & aller tranquillement » & gaiement s'expoſer aux plus » grands périls. « Valere Maxime fait auſſi mention de cette coûtume des Lacédémoniens de ne marcher au combat qu'au ſon des flûtes, afin qu'encouragés par la cadence anapeſtique de l'air, que faiſoit entendre cet inſtrument, ils attaquaſſent l'ennemi avec plus de bravoure. Thucydide en allegue une cauſe toute différente, comme le remarque Aulu-Gelle. » Si » Les Lacédémoniens, ces guer» riers ſi fameux, dit l'Hiſtorien » Grec, n'employent dans les » combats, ni les trompettes, » ni les cornets, & qu'ils ne faſ» ſent uſage que des flûtes, ce » n'eſt par aucun acte de reli» gion, ni pour s'exciter & » s'encourager au combat ; mais, » c'eſt, au contraire, pour mo» dérer l'excès d'une fougue trop » impétueuſe & la réduire aux » termes d'une valeur plus con» certée. «

CANTIQUE, *ou Nome de* MINERVE, *Canticum*, ou *Nomus Minervæ*, νόμος Ἀθηνᾶς.

Digitized by Google

(*a*) Ce Cantique étoit de la compoſition d'Olympe, qui vivoit au plûtard ſous le regne de Midas. Il s'étoit perpétué de ſiecle en ſiecle juſqu'à celui de Plutarque, non ſeulement quant à la poëſie, mais auſſi quant à la muſique, comme en fait foi un paſſage de cet Auteur.

Le commencement de ce Nome étoit compoſé dans le genre enharmonique, qui ne faiſoit d'abord entendre que cinq ſons différens dans l'heptacorde; ſçavoir, *mi*, *fa*, *la*; *la*, *ſi b*, *ré*. Car, ce ne fut que dans la ſuite qu'on y ajoûta les deux dieſes enharmoniques entre le *mi* & le *fa*, & entre le *la* & le *ſi b*. Ce commencement de Cantique ſe chantoit ſur le mode Phrygien, d'un ton plus haut que le Dorien, & d'un ton plus bas que le Lydien; c'eſt-à-dire, qu'en mettant le Dorien ſur le *mi*, le Phrygien répondoit à notre *fa dieſe*, & le Lydien à notre *ſol dieſe*. Ainſi, l'heptacorde, qui donnoit le ton à la voix, étoit monté ſur le *fa dieſe*; & la flûte étoit percée en conformité. Olympe avoit choiſi pour le rhythme ou la meſure de ce Nome, le péon épibate.

De l'union de ces trois circonſtances, 1.° du genre enharmonique, 2.° du mode Phrygien, qui appartiennent l'un & l'autre à la ſcience harmonique; 3.° & du péon épibate, emprunté de la ſcience rhythmique, réſultoit donc le caractère propre au commencement du Cantique de Minerve.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XV. p. 379, 380.

CANTIQUES [Anciens] des Germains, *Carmina antiqua Germanorum*. (*b*) C'étoient des pieces de poëſie, faites à la louange des dieux & des héros, & deſtinées à perpétuer le ſouvenir des principaux événemens. Ces eſpèces de romances n'étoient point écrites, & ne faiſoient que paſſer de bouche en bouche. Cependant, le ſoin, que l'on avoit de les apprendre aux jeunes gens, l'uſage non interrompu de les chanter en certaines occaſions, enfin la meſure des vers & la rime [car elles étoient ſans doute rimées] devoient les préſerver long-tems de toute altération conſidérable.

Il ſemble qu'au huitième ſiecle depuis Jeſus-Chriſt, on n'avoit pas encore totalement oublié ces vieilles chroniques orales des Germains, puiſqu'au rapport d'Éginhart, Charlemagne écrivit, c'eſt-à-dire, fit mettre par écrit, & même ſe donna la peine d'apprendre les Cantiques barbares & très-anciens, où l'on célébroit les actions & les guerres des anciens Rois. Si ce Recueil étoit venu juſqu'à nous, il répandroit du jour, & ſur les antiquités des Francs, & ſur celles des autres peuples Germains. Une critique judicieuſe, après avoir épuré les faits de l'alliage des fictions, ſeroit peut-être venue à bout d'en former une ſorte d'hiſtoire ſuivie, qui pourroit avoir au moins le même degré de certitude, que l'hiſtoire des Yncas, compoſée par Garcillaſſo. Com-

(*b*) Tacit. de Morib. Germ. c. 2.

Digitized by Google

me de ſon tems les Péruviens avoient déjà perdu l'intelligence des *quipos* ou franges, qui tenoient lieu de livres à cette nation; les ſeuls mémoires, dont il ſe ſervit, ce furent les Cantiques anciens, que ſa mere, princeſſe du ſang des Yncas, lui avoit fait apprendre par cœur dans ſa jeuneſſe.

CANTIUM, *Cantium*, (*a*) Κάντιον, nom que les Latins ont donné au païs de Kent dans la grande-Bretagne. Mais, il ſemble à quelques-uns, que Céſar donne une plus grande étendue à ce qu'il nomme Cantium, au ſentiment d'Ortélius, qui croit que cet Auteur a entendu, par ce nom, toute la partie de l'iſle, qui s'avance vers l'Orient. Mais, il n'y a qu'à l'entendre. Le Cantium de Céſar comprenoit ce qui s'étend vers l'Orient, au midi de l'embouchure de la Tamiſe, vis-à-vis la Gaule, d'où Céſar étoit parti pour faire le trajet. Ce ſentiment eſt vrai, dit M. de la Martinière; mais, ſi l'on étend cette côte orientale juſqu'au golfe de Boſton, ce ſentiment n'eſt pas juſte, ni conforme à l'idée que Céſar donne lui-même de ſon expédition, puiſqu'il ne dit point qu'il ait paſſé la Tamiſe.

Le Cantium des Anciens eſt le même païs que Bede nomme Cantia. Selon Céſar, les habitans de ce païs étoient les plus civiliſés de tous les Bretons; leur païs étoit le long de la mer; & leur manière de vivre n'étoit pas fort différente de celle des Gaulois.

CANTIUM [le Promontoire de], *Promontorium Cantium*, Ἄκρον Κάντιον. (*b*) Ce promontoire étoit ſur la côte orientale de la grande-Bretagne, près de Rutupies, qu'on appelle aujourd'hui Stonar, lieu ſitué dans la partie méridionale de l'iſle de Thanet. Ptolémée fait mention du promontoire de Cantium; & ſes interpretes jugent que c'eſt à préſent North-Forland, ou le promontoire, qui eſt au nord de la même iſle.

CANTIUS, *Cantius*, (*c*) fut envoyé par Germanicus dans les Gaules avec P. Vitellius, pour y recevoir les tributs, l'an de Rome 767. Il y en a qui liſent Cannius; d'autres, C. Antius. Il ne ſeroit pas aiſé de déterminer quelle eſt la véritable leçon.

CANTON. (*d*) M. l'abbé de la Bleterie, dans une de ſes remarques ſur la Germanie de Tacite, s'exprime ainſi: » Les cités étoient » diviſées en Cantons, *pagi*; & » les cantons, en villages, *vici*. Comme Tacite vient de dire que chaque Canton fourniſſoit » cent ſoldats pour ſon contingent; & qu'il dit ici que l'on » donnoit au Prince ou Chef de » chaque Canton, cent aſſeſſeurs » choiſis parmi le peuple, & pris » apparemment de chaque village; n'en pourroit-on pas con-

(*a*) Cæſ. de Bell. Gall. L. V. pag. 169. *& ſeq.*
(*b*) Ptolem. L. II. c. 3.
(*c*) Tacit. Annal. L. II. c. 6.
(*d*) Traduct. de quelques ouvrages de Tacit. par M. l'abb. de la Bleter. T. I. p. 147, 148.

Digitized by Google

» clure que dans les cités de Germanie, les Cantons étoient ou » avoient été formés originairement de cent villages ? Le partage des Shires ou provinces » d'Angleterre, doit ſans doute, » avoir quelque rapport à cette » ancienne diviſion Germanique. » Nos Sçavans vont chercher l'étymologie de notre mot Français *Canton*, juſque dans la langue Grecque. Il me paroîtroit » aſſez naturel de le dériver du » Latin, *Centum*. «

CANULEIA, *Canuleia*, (*a*) Καρουλήια, l'une des vierges Veſtales, qui furent conſacrées par Numa Pompilius.

CANULEIA, [la Loi], (*b*) *Lex Canuleia*. Cette Loi fut ainſi appellée de ſon Auteur C. Canuleius, Tribun du peuple. Elle autoriſoit les mariages de Plébeïens avec les Patriciens.

CANULEIUS [C.], *C. Canuleius*, (*c*) Tribun du peuple, l'an de Rome 310. Il propoſa, pour autoriſer les mariages entre les Patriciens & le peuple, une loi à laquelle les Sénateurs s'oppoſerent fortement, prétendant que ces alliances déshonoreroient la nobleſſe, & mettroient de la confuſion dans les familles. D'un autre côté, les Tribuns propoſerent d'abord aſſez foiblement, l'élection d'un Conſul Plébeïen. Puis, ils allerent ſi loin, que neuf d'entr'eux publierent une loi, qui donnoit au peuple la liberté de ſe choiſir des Conſuls entre les Patriciens & les Plébéïens indifféremment. Ces entrepriſes allarmerent les Sénateurs. Auſſi apprirent-ils avec joie dans ce moment, que pluſieurs peuples du voiſinage avoient pris les armes contre la République. On ordonna ſur le champ des préparatifs extraordinaires de guerre, afin que la crainte de tant d'ennemis, dont on étoit menacé en même tems, fermât au moins la bouche aux Tribuns.

Mais, C. Canuleius, après avoir hautement déclaré dans le Sénat, que les Conſuls vouloient inutilement, par de vaines terreurs, détourner le peuple des nouvelles loix, qu'on lui propoſoit ; qu'il perdroit la vie plutôt que de ſouffrir qu'ils enrôlaſſent les citoyens, avant que le peuple eût celles, que ſes Collegues & lui avoient publiées, courut auſſi-tôt ſe mettre à la tête de la multitude, dans la place publique. Mais, pendant que le Tribun tâchoit d'aigrir le peuple contre les Conſuls ; ceux-ci, de leur côté, n'oublioient rien de tout ce qui pouvoit animer les Sénateurs contre les Tribuns. Voici de quelle manière C. Canuleius s'expliqua devant le peuple :

» J'avois déjà remarqué ſouvent, » Romains, combien les Séna» teurs vous mépriſoient, & » combien ils vous jugeoient indi» gnes de vivre avec eux dans » l'enceinte d'une même ville. » Mais, je le ſens aujourd'hui plus » que jamais, en voyant avec

(*a*) Plut. T. I. p. 66.
(*b*) Roſin. de Antiq. Rom. p. 850.
(*c*) Tit. Liv. L. IV. c. 1. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Rom. T. I. p. 459. *& ſuiv.*

Digitized by Google

» quel emportement & quelle fu-
» reur ils s'élevent contre nos
» loix. Et cependant que faiſons-
» nous par ces loix, ſi non de les
» avertir que nous ſommes leurs
» concitoyens, & que ſi nous n'a-
» vons pas les mêmes biens qu'-
» eux, nous habitons la même
» patrie ? Par l'une de ces loix
» nous demandons la liberté du
» mariage entre les deux Or-
» dres. Or, le mariage s'accorde
» ſouvent à des voiſins, & même
» à des étrangers. Rome fait plus,
» en gratifiant des ennemis vain-
» cus du droit de bourgeoiſie, pri-
» vilege bien plus conſidérable
» que la ſimple liberté de s'allier
» par des mariages. Pour ce qui
» eſt de l'autre loi, en la propo-
» ſant, nous ne propoſons rien
» de nouveau; nous revendiquons
» ſeulement ce qui a de tout tems
» appartenu au peuple Romain,
» qui eſt de conférer les honneurs,
» à qui il lui plaît. Qu'y a-t-il
» donc en tout cela qui mérite
» que les Sénateurs excitent tant
» de bruit & de vacarme, &
» qu'ils menacent d'en venir juſ-
» qu'à nous maltraiter, & à vio-
» ler la puiſſance Tribunitienne,
» toute ſacrée qu'elle eſt ? Quoi ?
» Si on laiſſe au peuple Romain la
» liberté de conférer par ſes ſuf-
» frages le Conſulat à qui il vou-
» dra, ſi on n'ôte point aux Plé-
» beïens l'eſpérance d'arriver à la
» première charge de l'État, en
» cas qu'ils en ſoient trouvés di-
» gnes, cette ville ne pourra ſub-
» ſiſter ? C'en eſt fait de l'Empi-
» re ? Et démander qu'on nomme
» Conſul un Plébeïen, c'eſt comme
» ſi l'on vouloit donner cette char-
» ge à un eſclave, ou à un affran-
» chi ?

» Sentez-vous, Romains, dans
» quel mépris vous êtes ? Ils vous
» ôteroient une partie de cette lu-
» mière, dont vous jouiſſez avec
» eux, s'ils le pouvoient. Ils ſouf-
» frent avec peine que vous reſ-
» piriez le même air qu'eux, que
» vous ayez comme eux l'uſage
» de la parole & la forme humai-
» ne. Si on les en croit, ce ſeroit
» un attentat contre les loix divi-
» nes, que de nommer Conſul un
» Plébeïen. Eh ! Je vous prie, ſi
» nous ne ſommes point admis à
» la connoiſſance des faſtes & des
» mémoires des Pontifes, ignore-
» rons-nous ce que tous les étran-
» gers ſçavent, que les Conſuls
» ont pris la place des Rois, &
» qu'ils n'ont de pouvoir & de
» majeſté, que ce que ceux-ci en
» avoient avant eux ? Croyez-
» vous, Patriciens, que nous
» n'ayons jamais entendu dire que
» par l'ordre du peuple & du Sé-
» nat, on avoit été chez les Sabins
» chercher dans ſon champ Numa
» Pompilius, pour le faire monter
» ſur le trône, lui qui non ſeule-
» ment n'étoit pas Patricien, mais
» qui n'étoit pas même citoyen ?
» Qu'enſuite L. Tarquinius, qui,
» loin d'être Romain, n'étoit pas
» même de race Italienne, fils de
» Démarate Corinthien, venu
» de Tarquinies, où ſon pere s'é-
» toit établi, a été fait Roi du vi-
» vant des enfans d'Ancus ? Qu'a-
» près lui Servius Tullius, né d'u-
» ne eſclave, étoit parvenu à la
» Royauté par ſes rares qualités

Digitized by Google

» & ſon mérite extraordinaire ? » Avant tous ceux que je viens » de nommer, nous avions déjà » vu regner dans Rome T. Tatius Sabin, que Romulus même, fondateur de notre ville, » a bien voulu aſſocier avec lui au » gouvernement. Nous voyons » donc que tant qu'à Rome on a » fait cas du mérite, à quelque » naiſſance qu'il ſe trouvât joint, » l'empire Romain s'eſt accru, & » a pris de nouvelles forces.

» Rougiſſez maintenant d'avoir » pour Conſul un Plébéien, après » que nos Ancêtres n'ont pas refuſé d'avoir pour Rois des » étrangers, en qui ils ont reſpecté & récompenſé le mérite ; & » la pratique de nos Ancêtres n'a » point changé depuis que la » royauté a été éteinte. Car, c'eſt » depuis ce tems-là, que nous » avons reçu dans cette ville la » famille des Claudius, & que » non ſeulement nous l'avons gratifiée du droit de Bourgeoiſie, » mais que nous l'avons admiſe au » nombre des familles Patriciennes. D'étranger on peut devenir Patricien, & enſuite Conſul, » & un citoyen Romain ſera exclu du Conſulat, préciſément » parce qu'il eſt né de race Plébéienne ? Croyons-nous donc » qu'il ne puiſſe pas ſe trouver » parmi le peuple un homme de » mérite & de courage, propre » aux emplois de la paix & de la » guerre, & qui reſſemble à Numa, à Tarquin, à Servius ? » Ou s'il s'en trouve quelqu'un de » ce caractère, prétendrons-nous, » que, même en ce cas, on ne » doive pas lui mettre en main le » gouvernail de l'État ? Et nous » aimerons mieux avoir pour » Conſuls, des hommes ſemblables aux Décemvirs, les plus » méchans des mortels, & qui » tous étoient de race Patricienne, que des citoyens qui reſſemblent aux meilleurs de nos » Rois, dont la naiſſance n'étoit » point illuſtre ! Mais, dira-t-on » peut-être, depuis l'expulſion » des Rois, aucun Conſul n'a été » tiré du peuple. Que s'enſuit-il » de-là ? Ne doit-on jamais ſonger à aucun nouvel établiſſement ? Combien s'en eſt-il fait, » depuis que la République ſubſiſte ? Qui doute que dans une » ville, qui doit durer éternellement, & qui prendra des accroiſſemens immenſes, on ne » doive établir de nouvelles charges, de nouveaux ſacerdoces, » de nouveaux uſages, de nouvelles loix ?

» Cette loi même, qui défend » le mariage des Sénateurs avec » les Plébéiens, ne ſont-ce pas les » Décemvirs, qui l'ont portée depuis peu d'années au grand détriment du public & à la honte du » peuple ? Y a-t-il rien, en effet, » de plus injurieux ni de plus outrageant, que de déclarer une » partie de la ville indigne de » s'allier avec l'autre par des mariages, comme ſi elle étoit » ſouillée & profanée ? N'eſt-ce » pas, en quelque ſorte, être relégué & ſouffrir l'exil en demeurant dans l'enceinte d'une même ville, que de ne pouvoir y » contracter ni ailliances ni affini-

Digitized by Google

» tés ? Si vous êtes persuadés que » ce seroit une tache pour votre » honneur, de mêler votre sang » avec celui des Plébéïnes, que ne » preniez vous de sages mesures, » mais secretes, pour conserver la » prétendue pureté de votre no- » blesse, en ne choisissant point » des femmes parmi nous, & ne » permettant point à vos filles & » à vos sœurs de se marier à d'au- » tres qu'à des Patriciens ? Nul » Plébéïen ne fera violence à une » vierge Patricienne. Ce n'est » qu'aux Patriciens que convien- » nent de tels excès. Nul ne vous » auroit jamais contraints à faire » de ces sortes d'alliances ; mais, » d'en faire la défense par une loi, » & d'interdire tout mariage en- » tre les familles des Sénateurs & » celles du peuple, c'est ce qui » nous est injurieux. Que n'éta- » blissez-vous la même séparation » aussi entre les riches & les pau- » vres ? Pourquoi ne faites-vous » pas aussi défense aux Plébéïens » de demeurer dans le voisinage » des Patriciens, d'aller par les mê- » mes chemins, de manger à la » même table, & de se trouver » avec eux dans la place publique » & aux mêmes assemblées ?

» Mais, pour trancher le mot, » croyez-vous être ici les maîtres, » & avoir une suprême autorité ? » Quand on a chassé les Rois, » étoit-ce pour vous donner une » domination souveraine, ou pour » procurer à tous une égale liber- » té ? Doit-il être permis au peuple » de porter une loi, s'il le juge » utile & nécessaire ? Ou dès » qu'on l'aura proposée, serez- » vous en droit, pour le punir, » d'ordonner des levées ? Et dès » que moi, Tribun, j'aurai com- » mencé à appeller les Tribus » aux suffrages, faudra-t-il qu'auf- » si-tôt vous, Consuls, vous fassiez » prêter serment à la jeunesse, & » que vous l'emmeniez au camp, » menaçant & le Tribun & le » peuple ? Je vous déclare, Con- » suls, que vous ne trouverez point » le peuple prêt à prendre les ar- » mes, pour repousser ces guer- » res, dont vous nous parlez, soit » qu'elles soient réelles ou suppo- » sées ; si en premier lieu vous ne » consentez que les Patriciens & » les Plébéïens, unis par le lien » des mariages & des affinités » mutuelles, ne fassent plus qu'un » seul & même peuple ; & si en » second lieu, l'entrée aux hon- » neurs n'est ouverte à tous ceux, » qui ont du mérite & du coura- » ge, afin que cette magistrature » annuelle, placée ainsi dans les » deux Ordres de l'État, montre » qu'ils sont également appellés à » commander & à obéir, en quoi » consiste la véritable liberté. Que » si quelqu'un s'oppose à ces deux » loix, parlez tant que vous vou- » drez de guerres, multipliez les » forces des ennemis, exagérez le » danger, comme s'ils étoient déjà » à nos portes, personne ne don- » nera son nom ; personne ne » prendra les armes ; personne ne » combattra pour des maîtres su- » perbes, qui dédaignent de nous » associer à eux, soit dans les » charges publiques, soit par les » alliances de leurs familles avec » les nôtres. «

Digitized by Google

Cette harangue, comme on le peut bien juger, ne persuada pas les Patriciens. C'étoient toujours même résistance de leur part, & même vivacité de la part de la multitude. Elle avoit à sa tête un Tribun, plein de fermeté & de vigueur, incapable de se laisser intimider ou affoiblir par les menaces, & résolu de pousser l'entreprise jusqu'au bout. Elle n'étoit pas moins opiniâtrément déterminée que lui, à ne point céder, parce qu'il s'agissoit, dans cette dispute, des intérêts les plus vifs & les plus piquans, qu'elle eût jamais eus. Le Sénat, dans une conjoncture si délicate, jugeant qu'il falloit user de condescendance, consentit à la loi pour les mariages, dans l'espérance que les Tribuns, contens de cet avantage, ou renonceroient à la demande de Consuls Plébéiens, ou du moins la remettroient après la guerre, & en attendant consentiroient aux levées.

Mais, les autres Tribuns, voyant que la victoire, que C. Canuleius leur Collegue venoit de remporter sur les Patriciens, lui faisoit beaucoup d'honneur, & lui donnoit un crédit infini dans l'esprit du peuple, se piquerent de leur côté d'une pareille gloire, résolurent entr'eux d'emporter aussi de vive force la seconde loi, & jurerent sur leur foi, qui étoit le plus grand serment qui fût en usage parmi les Romains, de ne point se désister de leur entreprise, quelque représentation qu'on pût leur faire, & pour quelque motif que ce pût être.

CANULEIUS [M.], *M. Canuleius*, (*a*) Tribun du peuple, l'an de Rome 335. Il appuya ses Collegues, qui proposerent de nouveau dans le Sénat l'établissement de la loi Agraire.

CANULEIUS [L.] DIVES, *L. Canuleius Dives*, (*b*) Préteur l'an de Rome 580, & 172 avant J. C. L'Espagne lui échut en partage.

CANULEIUS [L.], *L. Canuleius*, (*c*) lieutenant de César. Il en est fait mention dans le troisième livre de ses Commentaires sur la guerre Civile.

CANULEIUS [L.], *L. Canuleius*, (*d*) Cicéron nous apprend que ce L. Canuleius, du tems de Verrès, avoit la charge de percevoir les droits au port de Syracuse.

CANUS, *Canus*, (*e*) fameux joueur de flûte, sous l'empire de Galba. Ce Prince donna une grande preuve de mesquinerie, au sujet de ce joueur de flûte, En effet, Canus lui ayant fait grand plaisir en jouant devant lui pendant un repas, il tira de sa bourse cinq deniers, pour l'en gratifier, observant que c'étoit de son argent, & non pas de l'argent public.

CANUS [JULIUS], *Julius Canus*, (*f*) personnage illustre,

(*a*) Tit. Liv. L. IV. c. 44.
(*b*) Tit. Lit. L. XLII. c. 28.
(*c*) Cæs. de Bell. Civil. L. III. pag. 620.
(*d*) Cicer. in Verr. L. IV. c. 123.
(*e*) Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 14.
(*f*) Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 43, 44.

qui

Digitized by Google

qui donna un rare exemple de fermeté, ſous l'empire de Caligula. Cet homme avoit l'eſprit cultivé par l'étude de la philoſophie ; ce qu'on doit entendre de la Philoſophie morale, comme étant la ſeule, dont les Romains aient fait cas. Après une longue conteſtation avec Caligula, comme il ſe retiroit : *Ne vous y trompez pas*, lui dit ce Phalaris, ainſi que l'appelle Séneque. *J'ai ordonné que l'on vous mît à mort. Je vous en rends graces, Prince plein de bonté*, répondit tranquillement Julius Canus.

Selon un décret du Sénat, rendu ſous Tibère, il devoit ſe paſſer dix jours entre le jugement & l'exécution. Julius Canus, durant cet intervalle, ne donna aucune marque de crainte ni d'inquiétude, quoiqu'il ſçût très-bien que les menaces de Caligula en pareil cas, étoient infaillibles & ſans retour. Lorſque le Centurion vint l'avertir pour le mener au ſupplice, il le trouva jouant aux dames avec un ami. Ici, Julius Canus outra la conſtance d'une manière qui en décele l'oſtentation. Il compta ſes dames & celles de ſon adverſaire, afin, lui dit-il, que vous ne vous vantiez pas fauſſement de m'avoir gagné. Et il ajoûta, en adreſſant la parole au Centurion : *Vous me ſerez témoin que j'ai ſur lui l'avantage d'une dame.* Un ſoin ſi futile pouvoit-il alors l'occuper ſérieuſement ? Ce qu'il dit à ſes amis, eſt plus digne d'une grande ame & d'un eſprit élevé. Comme il les voyoit attendris & verſant des larmes, il les en reprit : » Pourquoi » ces gémiſſemens ? Pourquoi ces » pleurs ? Vous êtes fort en peine » de ſçavoir ſi l'ame eſt immor- » telle ; je vais en être éclairci » dans le moment. « Le Philoſophe, dans les entretiens duquel il s'inſtruiſoit, l'accompagnoit à la mort. Il lui demanda quelle penſée l'occupoit actuellement. *Je ſonge, répondit-il, à bien examiner ſi mon ame ſe ſentira ſortir.* Il déclara à tous ſes amis, que s'il apprenoit quelque choſe de l'état des ames après la mort, il reviendroit leur en faire part.

Cette fermeté eſt ſans doute héroïque ; mais, ſur quel principe étoit-elle fondée dans un homme, qui doutoit de l'immortalité de l'ame ?

CANUSIENS, *Canuſini*. C'étoient les habitans de Canuſium. *Voyez* Canuſium.

CANUSIUM, *Canuſium*, (*a*) Κανύσιον, ville d'Italie au païs des Apuliens Dauniens, ſelon Ptolémée. Elle étoit ſituée ſur les bords de l'Aufidus, au-deſſus de l'Apulie. Ce ne fut que l'an de Rome 436, que les habitans de Canuſium furent aſſujettis par les Romains. Las des ravages, qu'on exerçoit ſur leurs terres, ils donnerent des ôtages au Conſul L. Plautius, & ſe ſoumirent à la puiſſance du peuple Romain.

Cette ville eſt devenue célebre pour avoir ſervi de retraite à ceux

(*a*) Tit. Liv. L. IX. c. 20. L. XXII. c. 50. *& ſeq.* Strab. pag. 282, 283. Ptolem. L. III. c. 1. Pomp. Mel. p. 128. Plin. T. I. pag. 167, 474. Cæſ. de Bell. Civil. L. I. p. 461.

Digitized by Google

contre les Romains, qui avoient échappé à la fameuse journée de Cannes. Ils n'étoient en tout que quatre mille fantassins & deux cens cavaliers. Comme les habitans ne leur donnoient que le couvert, une femme de l'Apulie, considérable par sa haute naissance & par ses grandes richesses, leur fournit des habits, des vivres & même de l'argent. Le Sénat ne manqua pas, après la guerre, de lui témoigner la reconnoissance qu'elle méritoit pour une si grande générosité, & de lui accorder des honneurs extraordinaires.

C'est aujourd'hui Canosa, au royaume de Naples, dans la province de Bari. Elle n'a plus rien de remarquable, que quelques colonnes antiques dans son Église, qui est une Prévôté à la nomination du Roi, sous la dépendance immédiate du Saint Siege.

CANUSIUS, *Canusius*, ou GANUSIUS, *Ganusius*, historien Grec. Il vivoit sous les regnes de Ptolémée Aulete, de Ptolémée Denys & de Cléopatre, rois d'Égypte, quelques années avant l'Ére Chrétienne. Il est cité par Plutarque dans la vie de César. C'est le même que Gesner nomme Galisius.

CANUTIUS, *Canutius*, (*a*) Κανουτιος, comédien Grec, qui avoit beaucoup de réputation dans son art. M. Brutus, voulant avoir ce Comédien, à quelque prix que ce fût, pour des jeux qu'il devoit donner, écrivit à ses amis, & les pria instamment de ne rien oublier pour lui persuader de venir; car, il ne trouvoit pas qu'il fût convenable de forcer aucun des Grecs.

CANUTIUS [P.], *P. Canutius*, Π. Κανουτιος, (*b*) personnage fort éloquent, selon Cicéron. Cet Orateur lui rend ce témoignage dans sa harangue pour A. Cluentius.

CANUTIUS [TIB.], *Tib. Canutius*, (*c*) Tribun du peuple, l'an de Rome 708, & 44 avant Jesus-Christ. Il se déchaîna contre M. Antoine, qui étoit regardé comme ennemi de la République; mais, cette liberté, qu'il prit à l'exemple de Cicéron, lui coûta depuis la vie. On rapporte que M. Antoine & Octavien lui ayant reproché que dans l'administration de sa charge, il suivoit les instructions d'Isauricus, qui avoit été Consul, il répondit hardiment qu'il aimoit mieux être son Disciple, que celui du calomniateur Épidius.

CANYNDIENS, *Canyndii*. (*d*) Les anciennes éditions de Quinte-Curse portent: *Myndios quoque & Canyndios, & pleraque tractus ejus, suæ facta ditionis*; c'est-à-dire, Alexandre apprit que les Myndiens, & les Canyndiens, & la plûpart des autres lieux de cette contrée, s'étoient soumis à son obéissance. Ortélius a bien observé que s'agissant de bourgades de la Carie, il falloit lire les Cauniens & non pas les Canyndiens.

(*a*) Plut. T. I. p. 994.
(*b*) Cicer. Orat. pro A. Cluent. c. 21.
(*c*) Cicer. Philipp. 3. c. 140. Vell. Paterc. L. II. c. 64. Crév. Hist. des Emp. Tom. VIII. p. 94, 295.
(*d*) Q. Curt. L. III. c. 7.

Digitized by Google

On a profité de l'observation. Vaugelas s'y est conformé.

CAP, terme emprunté des Italiens, qui nomment Capo la tête. les Grecs appelloient les Caps acra, ἄκρα, & en singulier acron ou acroterion, ἄκρον, ἀκρωτήριον; c'est-à-dire, une avance. Les Latins disoient *promontorium*; ce qui signifie proprement une montagne, qui avance dans la mer. Nous avons conservé ce dernier terme, puisque nous disons un promontoire; mais, ce n'est pourtant que lorsqu'il s'agit de l'Histoire & de la Géographies ancienne. Car, aujourd'hui, on parleroit mal, si on disoit le promontoire de Bonne-Espérance, le promontoire Verd. On dit alors le Cap d'un tel endroit.

CAPACITÉ, terme, qui, dans un sens général, marque une aptitude ou disposition à quelque chose.

CAPANÉE, *Capaneus*, (*a*) Καπανεὺς, fils d'Hipponoüs & d'Astynome. Ce fut un des sept chefs de l'armée Argienne, qui alla mettre le siege devant Thebes, pour rétablir Polynice sur le trône de cette ville. Il étoit brave & courageux, mais d'une valeur féroce & emportée. Il fut le premier, qui escalada les murailles de Thebes; & son entreprise réussit mal. Il fut accablé de pierres & mourut sur le rempart.

Il y a apparence que pendant sa vie, Capanée avoit marqué peu de respect pour les Dieux; ce qui fit dire peut-être qu'il avoit été frappé de la foudre en punition de son impiété. Stace en fait un emporté, & met dans sa bouche mille blasphêmes & mille extravagances. C'est Achille dans la Thébaïde; à cela près que celui, qui en a voulu faire le caractère d'après celui d'Homère, n'avoit ni l'imagination aussi belle, ni aussi sage que le poëte Grec. D'ailleurs, Stace s'éloigne également d'Eschyle & d'Euripide, qui n'ont point fait un pareil portrait de Canapée; ce qui montre que les premiers Poëtes approchent plus de la vérité historique, que ceux qui sont venus après eux. Voici ce que rapporte Euripide dans ses Suppliantes. » C'étoit, dit le Poëte, au sujet » de Canapée, c'étoit, dis-je, » un homme riche, sans faste, » amateur de la simplicité, en» nemi du fol orgueil qu'inspire » l'abondance; sobre, modéré & » méprisant ceux qu'il voyoit » se livrer aux festins & à la joie, » persuadé que la probité & la » bonne chere sont deux choses » incompatibles; honnête homme, ami fidele, particulièrement » à l'égard des absens; sincere, » mais poli & obligeant; observateur exact de sa parole, même à l'égard de ses esclaves. «

Lorsque Théfée fit faire de magnifiques funérailles à ceux qui étoient morts devant Thebes, on ne voulut pas brûler le corps de

(*a*) Lucian. Tom. I. p. 946. Homer. Iliad. L. V. v. 108. Paus. pag. 555, 627. Ovid. Metam. L. IX. c. 11. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 195, 196, 217. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 413.

Digitized by Google

Canapée avec les autres, parce qu'il avoit été frappé de la foudre, & qu'il étoit regardé comme un impie, qui, par ſes blaſphêmes, s'étoit attiré le courroux du ciel ; & on lui fit un bûcher ſéparé. Sa femme Évadné, fille d'Yphis, s'étant parée de ſes plus beaux habits, monta ſur un rocher, au pied duquel on brûloit le corps de ſon mari, & ſe jetta au milieu du bûcher, pour mêler ſes cendres avec celles d'un époux, qui lui avoit toujours été cher.

Selon Pauſanias, on voyoit à Delphes une ſtatue, érigée en l'honneur de Capanée.

On trouve dans Eſchyle & dans Euripide une deſcription du bouclier de Capanée. Eſchyle lui donne un Prométhée la torche à la main, avec ces mots : *Je réduirai la ville en cendres.* Dans Euripide, c'eſt un géant, qui porte ſur ſes épaules, & ſecoue la maſſe de la terre.

Capanée fut pere de Sthénélus, un des capitaines Grecs, qui ſe trouverent au ſiege de Troye.

CAPARÉTÉA, *Caparetæa*, village de Samarie, ſelon Juſtin & Euſebe. Il n'eſt remarquable que pour avoir été la patrie de Ménandre, diſciple & ſucceſſeur de Simon le Magicien. Voici ce qu'en dit Euſebe : » Juſtin, ayant » parlé de Simon, parle auſſi de » celui-ci [Ménandre] en ces » termes : Nous ſçavons qu'un » certain Ménandre, qui étoit » auſſi Samaritain, & natif d'un » bourg, nommé Caparétéa, » diſciple de Simon, fut pouſſé » par des démons à aller à An- » tioche, où il trompa un grand » nombre de perſonnes par ſes » enchantemens. « M. Couſin, de la traduction duquel eſt tiré ce paſſage, écrit par un double *pp*, & fait de ce lieu un bourg ; au-lieu qu'Ortélius écrit par un ſimple *p*, & n'en fait qu'un village.

CAPARNAUM, *Caparnaum*, Καπαρναοὺμ, (*a*) fontaine de Paleſtine, ſituée près du lac de Genéſar. Joſephe, parlant du païs qui étoit aux environs de ce lac, & dont il vante beaucoup la fertilité, dit qu'outre la bonne température de l'air, il eſt arroſé d'une fontainte abondante, qui eſt appellée Caparnaum par les habitans.

Quelques-uns croyent que c'eſt une veine du Nil, parce qu'elle produit des poiſſons pareils à ceux que l'on pêche à Alexandrie. Cette raiſon ne vaut rien. Si elle étoit bonne, il faudroit dire que pluſieurs fleuves, tels que l'Indus & le Gange, ſont auſſi des veines du Nil ; car, ces fleuves ſe débordent comme le Nil, & nourriſſent comme lui des crocodiles.

L'édition Latine de Joſephe par Rufin d'Aquilée, revue par Gélénius, porte Capernaum, au lieu de Caparnaum.

CAPARNAUM, *Caparnaum*, Καπαρναοὺμ. *Voyez* Capharnaum.

CAPEDINES, CAPEDUNCULÆ *ou* CAPEDUNCULI, CAPIDES, CAPULÆ, (*b*) noms, que l'on

(*a*) Joſeph. de Bell. Judaïch. p. 861.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. Ipag. 149.

Digitized by Google

donnoit à certains petits vaſes, qui ſervoient aux ſacrifices. On croit qu'ils avoient la figure de taſſes à deux anſes. Il y en a qui dérivent ces noms de *capere*, prendre.

CAPÉLIEN, (*a*) gouverneur de Numidie. Il avoit été mis en place par l'empereur Maximin; mais, comme il avoit toujours été déſagréable à Gordien, ce dernier ne ſe vit pas plutôt Empereur, qu'il le deſtitua, & lui envoya un ſucceſſeur.

Capélien avoit des troupes à ſes ordres, pour la défenſe de ſa province, qui confinoit à des Barbares inquiets & remuans. Il ſe ſervit des forces, qu'il avoit en main, pour ſe diſpenſer d'obéir à un nouvel Empereur, dont l'autorité étoit encore mal affermie. Il fit plus; &, ſous prétexte de demeurer fidele à ſon Prince, & de venger la querelle de Maximin, il aſſembla ſes troupes en corps d'armée, & marcha contre Carthage. Les Gordiens furent extrêmement allarmés de cette attaque ſubite. Ils avoient peu de troupes réglées. La ville de Carthage étoit remplie d'un peuple immenſe, mais amolli par les délices, ſans aucun uſage de la guerre, ſans proviſions d'armes; & Gordien, le fils, qui devoit & pouvoit ſeul ſe mettre à leur tête, avoit peu d'expérience & d'habileté dans l'art militaire. Cependant, le péril preſſoit. C'étoit une néceſſité de combattre. Les Gordiens joignirent au peu de ſoldats qu'ils avoient, un grand nombre d'habitans de Carthage, qui portoient à la guerre plus de zele que de capacité, & qui formoient plutôt un amas confus qu'une armée. Les armes même, comme on l'a déjà dit, leur manquoient. Chacun avoit pris l'inſtrument, qui s'étoit trouvé à ſa portée; l'un, une hache; l'autre, un couteau de chaſſe. Ceux, qui étoient les mieux munis, avoient des épieux; quelques-uns, de longues perches aiguiſées par le bout. Gordien le jeune ſortit au-devant de l'ennemi avec cette multitude de gens ramaſſés. Un orage furieux acheva de les déconcerter & de jetter le trouble parmi eux, peu avant le combat. Ils ne tinrent pas un inſtant contre des troupes bien armées & accoûtumées aux opérations de la guerre. Les gens de Capélien n'eurent que la peine de tuer, & ils firent une horrible boucherie des vaincus. Gordien lui-même reſta ſur la place, enſeveli ſous un tas de corps morts, du milieu deſquels il ne fut pas poſſible de démêler le ſien, ni de le reconnoître.

Gordien le pere apprit ce déſaſtre par la vue des fuyards, qui s'entaſſoient aux portes de Carthage, pourſuivis l'épée dans les reins par les vainqueurs. Comme les paſſages étoient trop étroits pour la foule de ceux, qui s'y préſentoient, le carnage s'y renouvella, & devint auſſi grand qu'il l'avoit été ſur le champ de bataille. Enfin, Capélien entra triomphant dans Carthage; & Gordien,

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. pag. 326. *& ſuiv.*

Digitized by Google

qui le vit, se livra au désespoir. Il aima mieux s'ôter lui-même la vie que de tomber vivant au pouvoir de son ennemi; & s'étant enfermé dans un cabinet, il se pendit.

Capélien usa de sa victoire, comme auroit pu faire Maximin lui-même. Il inonda Carthage de sang; & ceux, qui marquoient le plus parmi les citoyens de cette ville, échappés aux malheurs du combat, furent tous massacrés par ses ordres. Il livra au pillage de ses soldats, & les temples, & les dépôts des richesses publiques, & les maisons des particuliers. Il exerça les mêmes violences sur les autres villes de la province d'Afrique, qui avoient abattu les statues de Maximin, & détruit ses honneurs. Il les parcourut toutes, mettant à mort les chefs, vexant les peuples, ravageant les campagnes, & toujours abandonnant le butin aux soldats, qui le suivoient. Il affectoit ainsi un grand zele pour venger les injures de son Prince. Dans le fond, il travailloit pour lui-même, & il se ménageoit l'affection des troupes, pour s'élever par leur moyen à la première place, en cas que Maximin succombât. Ces projets s'en allerent en fumée. Nous voyons, par la suite de l'Histoire, que Capélien ne parvint point à l'Empire. C'est tout ce que nous sçavons. Les Auteurs du tems traitent si négligemment l'Histoire, qu'après avoir mis cet Acteur sur la scene, ils nous laissent ignorer ce qu'il devint.

CAPELLA. Ce terme, qui est le diminutif de *capra*, une chevre, n'a jamais été employé que pour signifier une petite chevre, dans les Auteurs de la bonne Latinité, si on en excepte les Poëtes. Ceux-ci, trouvant ce mot commode pour leurs vers, l'employoient pour exprimer indistinctement une grande ou une petite chevre. Mais, dans les siecles barbares, où l'ignorance a latinisé des mots inconnus aux bons Auteurs, & tirés des langues vivantes, on s'est servi de Capella pour désigner une chapelle.

Ce terme n'est pas seulement remarquable en Géographie, à cause des chapelles fameuses par les pélérinages & par les autres dévotions, dont il est parlé dans l'Histoire; mais encore, parce que plusieurs chapelles, situées sur les grands chemins, servent ou peuvent servir à marquer les distances. Dans les siecles reculés, on érigeoit beaucoup de ces chapelles. Mais, on s'en est dégoûté par l'abus, qu'on a vu qui s'en faisoit, ces lieux servant moins à nourrir la dévotion des voyageurs, qu'à cacher les voleurs qui les attendoient sur le grand chemin; d'autant plus que ces chapelles sont pour l'ordinaire entourées de quelques arbres.

Il est arrivé que ces chapelles par leur célébrité ont attiré une affluence considérable de peuple, & que l'espérance du gain a engagé des gens à bâtir auprès; de sorte qu'il s'est formé un bourg ou une ville, qui ont conservé dans leur nom, un monument de leur origine. On trouve en France

Digitized by Google

quantité de lieux de cette espèce.

CAPELLA, *Capella*, Poëte Latin, qui vivoit sous l'empire de Jules César ou d'Auguste. Il composoit des vers élégiaques. Ovide fait mention de ce Poëte :

Clauderet imparibus verba Capella modis.

CAPELLA, *Capella*, sçavant orateur. Il vivoit dans le second siecle. Ce fut un de ceux, que l'empereur Marc-Aurele Antonin le Philosophe, choisit pour l'éducation de Commode, son fils, qui profita très-mal des soins de ses maîtres.

CAPELLA [MARCIANUS MINÉUS FÉLIX], *Marcianus Mineus Felix Capella*, Auteur, qui vivoit vers l'an de J. C. 490 ; & il est cité par Boëce. On ignore s'il étoit Carthaginois ou Romain. On croit cependant que l'Afrique étoit sa patrie. Il est nommé parmi les Consulaires.

On lui attribue l'ouvrage intitulé, *De nuptiis Philologiæ & Mercurii, & de septem Artibus liberalibus*. Franciscus Vitalis fit imprimer cet ouvrage pour la premiere fois à Venise l'an 1499. Depuis, en 1577, on le publia avec des notes de Bonaventure Vulcanius. Hugues Grotius, n'ayant encore que quatorze ans, fit un grand nombre d'excellentes corrections sur cet Auteur, lesquelles ont été imprimées à Anvers en 1599 *in*-8.° L'ouvrage de Capella se trouve aussi parmi les anciens Écrivains sur la musique, recueillis par Marc Meibomius, & imprimés à Amsterdam en 1652 *in*-4.°, avec des notes. Capella ne mérite presque pas le nom de Poëte.

CAPELLATIUM, *Capellatium*, contrée, dont parle Ammien Marcellin, en ces termes : » Lorsqu'on fut arrivé dans la » contrée, nommée Capellatium » ou Palas, où des bornes distinguoient les territoires des Bourguignons & des Allemans, on » campa. «

Ce mot *Palas* a facilement persuadé à ceux, qui n'examinoient pas les choses fort exactement, que les électeurs Palatins en avoient tiré leur nom ; mais, comme le remarque Lindebrog, c'est une erreur, qui est sçavamment réfutée par Marquard Fréher. Béatus Rhénanus a donné dans cette erreur. Jean Hérold ne s'éloignoit pas de cette opinion, puisqu'il fait de Capellatium, non pas un païs, mais une ville, qui est Heidelberg, capitale du Palatinat. Munster l'explique du Bergstrass.

CAPELLIANUS (*a*) [CLAUDIUS], *Claudius Capellianus*, Sénateur Romain. Ce Sénateur, après que sa compagnie eut élevé Tacite à la dignité impériale, en écrivit à son oncle, & débuta par exprimer sa joie & la joie publique, l'invitant à y venir prendre part. Ensuite, il ajoûtoit : » Puisque nous » avons commencé à nommer les » Empereurs, nous pouvons bien » donner l'exclusion à ceux, qui

(*a*) Crév. Hist. des Emp. T. VI. p. 74.

Digitized by Google

» ſeroient nommés par d'autres. » Un homme ſage, tel que vous, » entend à demi mot. «

On voit par-là que ce Sénateur, ſuivant le caractère de l'eſprit humain, formoit déjà des projets pour l'avenir; & flatté d'une proſpérité préſente, il l'étendoit & l'agrandiſſoit en eſpérance. Il ne faiſoit pas réflexion, que le Sénat ne devoit le libre exercice de ſon droit, qu'à la modération de l'armée, & que la modération n'eſt pas une qualité permanente dans les hommes, ſur tout lorſqu'ils ont la force en main.

CAPÉNATES, *Capenates*, (*a*) peuples d'Italie, qui habitoient un canton à l'extrêmité de l'Étrurie, en de-çà & le long du Tibre entre les Faliſques & les Veiens.

L'an de Rome 353, les Capénates & les Faliſques prirent tout d'un coup le parti des Veiens, qui étoient aſſiégés par les Romains. Car, comme ils étoient les plus voiſins de Rome après Veies, ils prévoyoient que cette ville n'auroit pas plutôt été ſoumiſe, que les armées de la République leur tomberoient ſur les bras. Les Faliſques avoient encore une raiſon, qui leur étoit particulière, d'attaquer les Romains, contre qui ils s'étoient déjà unis auparavant avec les Fidénates. Ainſi, ces peuples, après avoir fait avec les Veiens, par les ambaſſadeurs qu'ils s'étoient réciproquement envoyés, un traité qu'ils avoient confirmé par des ſermens, de ne point ſe déſunir, vinrent tout d'un coup fondre ſur les Romains, occupés au ſiege de Veies. Ils donnerent par hazard ſur le quartier, où commandoit Manius Sergius, & y cauſerent beaucoup de conſternation & de déſordre, parce que les Romains s'imaginerent que tous les peuples de l'Étrurie, comme de concert, étoient tombés ſur eux. Les aſſiégés, qui eurent la même opinion, firent en même têms une vigoureuſe ſortie du même côté. Ainſi, les ſoldats Romains furent taillés en pieces pendant long-tems entre les deux armées ennemies.

L'année ſuivante, M. Furius & Cn. Cornélius furent envoyés, l'un contre les Faliſques, & l'autre contre les Capénates. Ne trouvant point les ennemis en campagne, ils mirent tout le païs à feu & à ſang, & en enleverent beaucoup de butin; mais, ils ne prirent aucune de leurs villes, n'ayant oſé, ni leur donner l'aſſaut, ni les aſſiéger dans les formes. Quelque tems après, les Capénates & les Faliſques marcherent de nouveau au ſecours des Veiens, qui attaquoient les Romains; ce qui obligea ceux-ci de faire face à ces trois ennemis, qui venoient par différens endroits. Sur le champ, quelques légions, ayant fait un circuit, vinrent fondre par derrière ſur les Capénates, qui vouloient forcer les lignes des Romains. Le combat, commencé de

(*a*) Plut. T. I. p. 130. Tit. Liv. L. V. c. 8, 12, 13, 24. Plin. Tom. I. p. 151. Roll. Hiſt. Rom. Tom. II. pag. 12. *& ſuiv.*

Digitized by Google

ce côté-là, jettta auſſi-tôt la terreur parmi les Faliſques; & quelques troupes, qui ſortirent du camp ſur eux, bien à propos, les trouvant en déſordre, acheverent de les rompre & de les mettre en fuite. Les vainqueurs les pourſuivirent & en firent un grand carnage. Enfin, quelques heures après, cinq cens Romains, qui pilloient le païs des Capénates, les ayant rencontrés épars dans la campagne, acheverent de les exterminer.

L'an de Rome 360, on envoya de nouveaux généraux contre les Capénates & les Faliſques. Ces généraux, à l'exemple de M. Furius & de Cn. Cornélius, ne forcerent ni n'aſſiégerent les villes des ennemis. Ils ſe contenterent de déſoler leurs campagnes, & d'en enlever tout le butin qu'ils purent, ſans épargner, ni les arbres fruitiers, ni les moiſſons encore en herbe; enſorte que les Capénates, effrayés de ces ravages, demanderent la paix & l'obtinrent.

La ville principale des Capénates étoit Capene. *Voyez* Capene.

CAPENE, *Capena*, (*a*) ville d'Italie au païs des Capénates, dont elle fut le chef-lieu. Elle étoit ſituée à peu de diſtance du Tibre.

C'étoit dans le territoire de cette ville, qu'étoient ſitués le bois & le temple de Féronie. L'an de Rome 542, on publia entr'autres prodiges, que dans le territoire de Capene, dans le bois de Féronie, quatre ſtatues avoient jetté beaucoup de ſang pendant l'eſpace d'un jour & d'une nuit. Les Pontifes ordonnerent, par un décret, que pour expier ces prodiges, on immoleroit aux dieux de grandes victimes; & on marqua un jour pour faire à Rome des proceſſions publiques dans tous les temples, & un autre pour faire la même cérémonie au païs de Capene, dans le bocage de la déeſſe Féronie. Quelques années auparavant, on avoit publié des extravagances de la même nature. On avoit dit qu'à Capene, en plein jour, il avoit paru deux lunes en même tems. On ordonna alors que les affranchis ſe cottiſaſſent pour faire un don à la déeſſe Féronie.

La ville de Capene fut un municipe, comme il paroît par une Inſcription trouvée ſur le mont Soracte & publiée par Gruter:

V. M. SELICI CLE
MENTIS SEVIRI
MUNICIPIO CA
PENAT.

Étienne de Byzance écrit Capinna. Dans un fragment de Caton, on lit Capina pour le nom de la ville, & Capinates pour celui des habitans, tant de la ville que du territoire. Tite-Live nomme ces peuples Capénates, auſſi-bien que Pline. Le P. Hardouin dit que les Capénates habitoient le

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 155. Tit. Liv. L. V. c. 8. *& ſeq.* L. XXII. c. 1. L. XXVI. c. 11. L. XXVII. c. 4. Virg. Æneid. L. VII. v. 697.

Digitized by Google

lieu, où l'on voit aujourd'hui Morluppo.

CAPENE [le Territoire de], *Ager Capenates. Voyez* Capene.

CAPENE, *Capena*, (*a*) nom, que l'on donnoit à une des portes de Rome, située dans le premier quartier de cette ville. C'étoit là que commençoit la voie Appia.

On a cherché l'origine du nom de cette porte. Un Auteur avoit avancé qu'il venoit d'une ville, nommée Capene, bâtie par Italus près d'Albe, & citoit Solin pour garant. Ortélius a fort bien remarqué que Solin n'en parle point, & que la citation est fausse. Rossi, dans sa description de Rome ancienne, ne laisse pas de suivre cette opinion; & il en ajoûte une autre, qui dérive ce nom d'un bois des Muses, appellé en Latin *Camœnarum lucus*. Elle fut aussi nommée la porte Appienne, du nom du grand chemin, qui commençoit en cet endroit, comme nous l'avons déjà dit. On lui donna encore le nom de porte triomphale, parce que c'étoit par cette porte, que les Triomphateurs faisoient leur entrée dans la ville.

C'est un langage communément reçu parmi les Sçavans, que la porte Saint Sébastien, située au sud-est de Rome, répond à la porte Capene; mais, tout le monde n'entend pas de la même manière la correspondance des deux portes. Ceux, qui donnent à l'ancienne Rome, une grandeur exorbitante, & qui avancent la porte Capene bien au de-là de la porte S. Sébastien, le long de la voie Appia, veulent que la porte S. Sébastien soit la porte Capene, rapprochée du centre de la ville d'environ dix à douze milles Romains; & ceux au contraire, qui cherchent à diminuer de plus en plus l'ancienne enceinte de la ville, prétendent que la porte Capene étoit d'environ un mille moins avancée dans la campagne, que ne l'est la porte S. Sébastien.

Pline, dit M. de la Nauze, assigne, pour son tems, treize mille deux cens pas de circuit à la ville de Rome; & ce nombre de pas, constaté par le concert des manuscrits & des éditions, s'accorde de plus assez bien, comme d'autres l'ont déjà remarqué, avec la longueur assignée par le même Pline à quelques-unes des principales rues de Rome. Cependant, les partisans de la grande enceinte lisent, par une correction des plus hardies, vingt-trois mille, au lieu de treize mille deux cens. Isaac Vossius va même jusqu'à trente mille, pendant que les partisans de la petite enceinte jugent à propos de lire, par une autre correction également arbitraire, huit mille deux cens pas seulement. Toutes ces contrariétés, pour altérer un texte authentique de Pline, que les uns accusent de pécher par excès, les autres par défaut, font assez sentir qu'en général, les murs de Rome n'étoient, ni aussi étendus, ni aussi resserrés, qu'on

(*a*) Tit. Liv. L. I. c. 26. L. VII. c. 43. L. X. c. 23. L. XXIII. c. 32. L. XXV. c. 40. L. XXVI. c. 10. L. XXIX. c. 11. Juven. Satyr. 3. v. 11. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 403. T. XXVIII. p. 380. *& suiv.*

Digitized by Google

l'a prétendu, & qu'en particulier la porte Capene n'étoit pas ſi éloignée de l'emplacement de la porte Saint Sébaſtien. Que dis-je, éloignée, ajoûte M. de la Nauze, quand la plûpart de ceux, qui ont traité la matière, ſoûtiennent, comme un point indubitable, l'identité des deux portes ? Ce n'eſt pas qu'il s'agiſſe ici d'une identité rigoureuſe. On voit à Rome les reſtes d'un aquéduc ſur les ruines d'une ancienne arcade, que les plans topographiques de Rome mettent à une vingtaine de pas en de-çà de la porte Saint Sébaſtien. C'eſt cette arcade, que les Sçavans modernes de Rome ont toujours priſe avec raiſon pour la porte Capene, juſqu'au tems de Fabretti, qui en a penſé autrement. Il rapproche du mont Palatin & du grand Cirque, la porte Capene, ſans avoir égard, ni à l'autorité de Pline ſur la grandeur de la ville, ni au témoignage des Anciens ſur le voiſinage de la porte Capene & du fleuve Almon traverſant la voie Appia trois ou quatre cens pas au de-là de la porte Saint Sébaſtien, ni à ce que nous ſçavons des régions de Rome, où la région du grand Cirque, bien loin d'avoir à ſon voiſinage la porte Capene, étoit immédiatement ſuivie par la région de la Piſcine publique, & celle-ci enſuite par la région de la porte Capene.

Bien des eaux paſſoient par la porte Capene, le fleuve Almon, l'eau de Mercure, l'eau Appia, le vétus Anio. C'eſt pourquoi, Martial & Juvénal parlent de la porte Capene comme toujours humide.

L'an de Rome 456, on fit paver de grandes pierres quarrées, le chemin qui conduiſoit de la porte Capene à la porte de Mars. Les Conſuls de l'an 537 publierent un édit, qui ordonnoit que toutes les fois qu'ils convoqueroient le Sénat, les Sénateurs & ceux qui avoient droit de dire leur avis parmi eux, s'aſſembleroient auprès de la porte Capene. Enfin, l'an 547, M. Marcellus fit la dédicace du temple de la Vertu auprès de la porte Capene, dix-ſept ans après que ſon pere s'étoit engagé par un vœu à le bâtir, dans le tems qu'il étoit auprès de Claſtidium en Gaule, pendant ſon premier Conſulat. Ce fut dans ce temple, que l'on plaça depuis les tableaux, les ſtatues & les autres monumens, dont on dépouilloit les Nations vaincues. Tite-Live remarque que les étrangers venoient autrefois voir par curioſité ces chefs-d'œuvre de l'art, dont il ne reſtoit, du tems de cet Auteur, qu'une très-petite partie.

CAPÉNUS, *Capenus*, le même que Camélus. *Voyez* Camélus.

CAPER, *Caper*, Κάπρος, (*a*) fleuve d'Aſie dans la Syrie, ſelon Ptolémée. Ce Géographe parle de trois fleuves, qui alloient tomber dans le Tigre, le Lycus, le Caper & le Gorgus, tous trois

(*a*) Ptolem. L. VI. c. 1.

Digitized by Google

entre les villes de Ninus & de Séleucie, à pareille distance l'un de l'autre, & dans l'ordre où ils sont nommés ici ; de sorte que le Lycus étoit le plus proche de la ville de Ninus, le Gorgus de celle de Séleucie, & le Caper entre deux.

Polybe dit qu'Hermias étoit d'avis que l'on marchât le long du Tigre, & que ce fleuve servît, ainsi que le Lycus & le Caper, de retranchement à l'armée.

Les Grecs avoient porté dans la Syrie des noms usités ailleurs, & auxquels ils étoient accoûtumés ; car, on trouve encore le Lycus & le Caper dans l'Asie mineure, comme en fait foi l'article suivant.

CAPER, *Caper*, Κάπρος, (*a*) fleuve de l'Asie mineure en Phrygie, dans le canton de cette province, appellé Cibyratique. Pline, parlant de Laodicée, dit qu'elle est sur le Lycus, & que ses côtés sont baignés par l'Asope & le Caper. Strabon dit aussi, au sujet de la même ville, que c'est-là que le Caper & le Lycus se perdent dans le Méandre.

Une médaille de Commode représente le nom & le génie de Laodicée & deux fleuves expressément nommés ΛΥΚΟC. ΚΑΠΡΟC.

CAPERSANA, *Capersana*, nom d'un lieu, voisin de Zeugma, ville de Syrie. Il en est fait mention dans Ammien Marcellin. Ortélius doute si ce n'est point la même chose que Capessana ; qu'Ammien Marcellin nomme ailleurs, & qu'il dit être située sur le bord de l'Euphrate.

CAPES, (*b*) nommée Cabis par Ébulféda, est, selon cet Historien, une ville d'Afrique à trois milles de la mer, au nord d'une grande montagne, qui, de ce côté-là, se nomme Dgébeldemer. Les eaux, qui en descendent, se partagent dans le vallon, où la ville est bâtie, & forment deux rivières assez fortes, pour que les bâtimens, de moyenne grandeur, puissent les remonter. Ibn-Saïd, Arabe d'origine, mais Africain de naissance, place Capès à l'oueſt & au nord de Séfakis, à laquelle il donne 35 degrés 30 minutes de longitude, sur 31 dégrés 55 minutes de latitude.

Suivant Léon, cette ville, bâtie par les Romains, & que Shaw suppose être l'Épichus de Scylax & la Tacapé des autres Géographes anciens, est assez grande & défendue par des murs élevés & par un château. Aux environs, coule une rivière, dont l'eau est chaude & salée. En fouillant la terre dans les campagnes voisines, on y trouve une sorte de fruit, que les Arabes nomment habhasis, dont la grosseur est comme celle d'une fève, & dont le goût approche de celui de l'amande. Les habitans sont noirs. Ils s'occupent de la pêche & de l'agriculture. Shaw prétend que la rivière, qui baigne les murs de cette ville,

(*a*) Plin. T. I. p. 274. Strab. p. 578.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 115, 122, 128.

Digitized by Google

eſt le Triton des Anciens. Il ajoûte qu'elle tombe dans la mer au nord de l'ancienne Capès, qu'il place ſur une hauteur à cinq cens pas de la nouvelle.

CAPETUS, *Capetus*, Κάπετος, (*a*) l'un des prétendans d'Hippodamie. Il fut vaincu par Œnomaüs, ainſi que pluſieurs autres; & ils furent tous immolés à la cruauté du vainqueur. Ces infortunés avoient une ſépulture commune à Olympie ſur un tertre fort élevé. Œnomaüs, pour tout honneur, ſe contentoit de les faire enterrer les uns auprès des autres ſur quelque éminence. Mais Pélops, ayant enſuite triomphé d'Œnomaüs, les honora d'un magnifique tombeau; ce qu'il fit, dit-on, autant pour la gloire d'Hippodamie que pour la leur. Peut-être auſſi ne fut-il pas fâché de laiſſer un monument de la victoire, qu'il avoit remportée ſur un Prince, qui étoit fameux lui-même par tant de victoires. On dit que Pélops, tant qu'il regna à Piſe, alloit chaque année les honorer ſur leur tombeau.

CAPÉTUS, *Capetus*, Κάπετος, (*b*) ſurnommé Sylvius, parce qu'il deſcendoit de Sylvius, douzième roi d'Albe. Il en eſt lui-même compté pour le ſixième. Il étoit fils d'Alba. Son regne, qui dura vingt-ſix ans, finit vers l'an 962 avant Jeſus-Chriſt. Capétus laiſſa un fils, appellé Capys, qui lui ſuccéda au royaume d'Albe.

CAPÉTUS, *Capetus*, Κάπετος, (*c*) *ou* CALPÉTUS, ſelon d'autres, fils de Capys & petit-fils de Capétus, étoit auſſi ſurnommé Sylvius, pour la même raiſon que ſon grand-pere. Ce fut le huitième roi d'Albe. Ce Prince ne regna que treize ans, à commencer à l'an 934 avant Jeſus-Chriſt. En mourant, il laiſſa la couronne à ſon fils Tibérinus, qui ne la tint non plus que treize ans.

Il faut remarquer que Tite-Live nomme le fils d'Alba, Atys, & non pas Capétus. C'eſt Denys d'Halicarnaſſe, qui l'appelle Capétus. D'autres liſent différemment. Voici une Liſte des rois d'Albe, que j'aurois dû placer plutôt ſous l'article de cette ville; mais, il vaut encore mieux s'acquitter tard d'un devoir, que de ne le faire jamais.

ROIS D'ALBE.

Selon Tite-Live.	*Selon Ovide.*
1 Énée.	Énée.
2 Aſcagne.	Aſcagne.
3 Sylvius.	Sylvius.

(*a*) Pauſ. pag. 385, 386.
(*b*) Dionyſ. Halicarn. L. I. c. 15.
(*c*) Dionyſ. Halicarn. L. I. c. 15. Tit. Liv. L. I. c. 3.

Digitized by Google

SUITE DES ROIS D'ALBE.

4 Énée Sylvius.	
5 Latinus Sylvius.	Latinus.
6 Alba Sylvius.	Alba.
7 Atys Sylvius.	Épytus.
8 Capys Sylvius.	Capys.
9 Capétus Sylvius.	Capétus.
10 Tibérinus Sylvius.	Tibérinus.
11 Agrippa Sylvius.	Rémulus.
12 Romulus Sylvius.	Acrota.
13 Aventinus Sylvius.	Aventinus.
14 Procas Sylvius.	Palatinus.
15 Amulius Sylvius.	Amulius.

ROIS D'ALBE

Selon Denys d'Halicarnaſſe.		*Selon Euſebe.*	
1 Énée.	7.	Énée.	7.
2 Aſcagne.	38.	Aſcagne.	38.
3 Sylvius.	29.	Sylvius fils d'Énée.	29.
4 Énée Sylvius.	31.	Énée Sylvius.	31.
5 Latinus Sylvius.	51.	Latinus Sylvius.	50.
6 Alba Sylvius.	39.	Alba Sylvius.	39.
7 Capétus Sylvius.	26.	Sylvius Atys, ou Égyptus.	24.
8 Capys Sylvius.	28.	Capys Sylvius.	28.
9 Calpétus Sylvius.	13.	Calpétus Sylvius.	13.
10 Tibérinus Sylvius.	8.	Tibérinus Sylvius	8.
11 Agrippa Sylvius.	41.	Agrippa Sylvius.	40.
12 Alladius Sylvius.	19.	Rémulus Sylvius.	19.
13 Aventinus Sylvius.	37.	Aventinus Sylvius.	37.
14 Procas Sylvius.	23.	Procas Sylvius.	23.
15 Amulius Sylvius.	42.	Amulius Sylvius.	44.

Digitized by Google

Tels ſont les quinze rois d'Albe, ou plutôt ſes quatorze Rois, puiſqu'elle fut fondée par Aſcagne, fils d'Énée, la vingt-cinquième année de ſon regne, la trentième après la fondation de Lavinium, 32 ans après le ſac de Troye, 400 ans avant Rome. Nous les tirons du premier Livre de Tite-Live, du quatorzième des Métamorphoſes & du quatrième des Faſtes d'Ovide, du premier Livre de Denys d'Halicarnaſſe, & de la Chronique d'Euſebe. Ovide oublie le quatrième Roi.

Il y a bien de la diverſité dans les noms entre ces quatre Auteurs. Denys d'Halycarnaſſe & Euſebe ſont difficiles à accorder dans le nombre d'années de chaque regne.

CAPHAR, *Caphar*, terme Hébreu, qui ſignifie un village, une bourgade. De-là vient qu'il ſe trouve aſſez ſouvent avec un autre terme, qui eſt le nom propre & diſtinctif du village ou de la bourgade.

Le mot *Caphar* eſt quelquefois joint à un nom de ville, parce qu'il eſt ſouvent arrivé qu'un village s'eſt agrandi, & eſt devenu une ville

CAPHARA, *Caphara*, (*a*) village de Judée. Il appartenoit à la tribu de Benjamin.

CAPHARABIS, *Capharabis*, (*b*) nom d'un château de l'Idumée, dont parle Joſephe. Céréalis, Tribun des troupes Romaines, prit cette place avec très-peu de monde.

La Gémare parle d'une place conſidérable de l'Idumée méridionale, nommée Caphar-Biſch. Ce devoit être une grande ville, & non pas une ſimple fortereſſe.

CAPHARARIA, *Caphararia*, c'eſt-à-dire, le village, ou le champ du Lion. Ce lieu étoit ſitué entre Jéruſalem & Aſcalon, ſuivant la Table de Peutinger.

CAPHARATH, *Capharath*, Καφαράθ, (*c*) village de Paleſtine dans la Galilée. Joſephe, dans ſa vie, dit qu'il le fit fortifier.

CAPHARBARUCHA, *Capharbarucha*, c'eſt-à-dire, le village de Bénédiction. C'étoit un village de Paleſtine dans la tribu de Juda.

Saint Épiphane met ce village ſur les confins du païs d'Éleuthéropole & de Jéruſalem, à trois milles d'Hébron. Il écrit Καφαρβαριχά, au lieu de quoi, quelques-uns ont voulu lire καὶ Βαρβαριχά, ne ſçachant pas que Cabar eſt mis là pour Caphar.

Son nom lui vient peut-être, dit M. Reland, parce qu'il étoit voiſin de la vallée de Bénédiction. Saint Jérôme rapporte que Sainte Paule, y étant montée, ſe ſouvint de la caverne de Loth, & vit l'endroit où étoient autrefois Sodome & Gomorrhe. On croit qu'Abraham accompagna juſque-là les Anges, qu'il avoit eu l'honneur de recevoir, & qui alloient à Sodome.

CAPHARCHANANIA, *Capharchanania*. Les Docteurs des

(*a*) Joſu. c. 18. v. 26.
(*b*) Joſeph. de Bell. Judaïc. p. 896.
(*c*) Joſeph. de Vit. Sua. p. 1013.

Digitized by Google

Juifs mettent ce lieu aux confins de la haute & de la baſſe Galilée. Quelques-uns le prennent pour Cana.

CAPHARCHITTAIA, *Capharchittaia.* Les Talmudiſtes croyent que ce lieu eſt le même que Ziddim, dont parle le Livre de Joſué.

CAPHARCOTIA, *Capharcotia*, autrement Caparcotia. C'eſt de cette dernière manière, que ce mot eſt écrit dans Ptolémée.

C'étoit une ville de Paleſtine dans la Galilée. Les exemplaires de Ptolémée varient extrêmement. Celui des Aldes ou de Molet, qui eſt le même, porte Caparctoni. Molet ajoûte Caparcotia, ſelon l'exemplaire Grec. C'eſt, ſelon lui, la même choſe que Capharnaüm. Les éditions de Noviomagus & de Bertius ne font mention ni de Caparctoni ni de Caparcotia; mais, elles mettent à la place, le nom de Caparnaüm. Cependant, c'eſt une erreur Géographique aſſez grande; car, la Caparcotia de Ptolémée n'eſt point différente de Caparcotani, entre Scythopolis & Céſarée de Paleſtine, ſelon la Table de Peutinger. Et par conſéquent ce ne peut être Capharnaüm, ou Capernaüm, qui étoit bien loin de-là, étant ſituée près du Jourdain au nord occidental de la mer de Tibériade.

CAPHARDAGON, *Caphardagon*, autrement le village de Dagon dans la Paleſtine, entre Dioſpolis & Jamnia, ſelon Euſebe.

CAPHARETHEA, *Capharethæa*, lieu de la Paleſtine dans le territoire de Samarie. On le dit le même que Caparétéa.

CAPHARGAMALA, *Caphargamala*, autre lieu de Paleſtine, à vingt mille pas de Jéruſalem. Saint Lucien, martyr du cinquième ſiecle, qui a écrit l'Hiſtoire de l'Invention du corps de Saint Étienne, étoit de Caphargamala. Il ſemble, dit D. Calmet, que ce lieu prenoit ſon nom de Gamaliel, qui en étoit le propriétaire. N'y auroit-il pas au contraire, tout lieu de ſoupçonner que Gamaliel prenoit ſon nom de Gamala, & qu'il y fit enterrer Saint Étienne?

CAPHARJAMA, *Capharjama*, nom, que les Talmudiſtes aſſurent avoir été donné à une ville de Paleſtine, qui ſe nommoit auparavant Jebnaël, dans la tribu de Nephthali.

CAPHARLAKITIA, *Capharlakitia.* Les Rabbins diſent que l'empereur Adrien mit des corps-de-gardes en trois lieux; ſçavoir, à Chammata, à Capharlakitia & à Réthel de Judée.

CAPHARNACHUM, *Capharnacum*, nom, que les Rabbins donnent à un certain lieu, dont ils traitent les habitans d'Hérétiques. M. Reland croit, avec raiſon, que ce lieu n'eſt point différent de Capernaüm; car, c'eſt ainſi que les Proteſtans écrivent ce nom d'après le texte Grec, au lieu que la Vulgate lit Capharnaüm, qui eſt plus conforme à l'étymologie Hébraïque. Ce reproche d'héréſie vient peut-être de ce que Jeſus-Chriſt ayant vécu long-

tems

Digitized by Google

tems à Capharnaüm, plusieurs habitans crurent en lui; ce qui ne pouvoit qu'irriter ceux d'entre les Juifs, qui ne l'avoient pas reconnu pour le Messie. *Voyez* l'article suivant.

CAPHARNAUM, *Capharnaum*, (*a*) nom d'une ville. L'usage de toute l'Église Catholique est d'écrire ainsi ce nom; mais, le Grec & les Versions des Protestans, qui le suivent, portent Capernaüm, Καπερναουμ.

Cette ville est célebre dans l'Évangile, par l'honneur qu'elle a eu d'être la demeure la plus ordinaire de Jesus-Christ, pendant les trois années de sa prédication. Elle étoit située dans la Galilée, comme l'assure Saint Luc, lorsqu'il rapporte que Jesus descendit à Capharnaüm, ville de Galilée. Saint Matthieu en marque plus précisément la position, quand il dit: » Jesus depuis ayant ouï dire » que Jean avoit été mis en pri- » son, se retira dans la Galilée, » & quittant la ville de Nazareth, » il vint demeurer à Caphar- » naüm; qui est proche de la » mer, sur les confins de Zabu- » lon & de Nephthali. « Cette mer, dont parle Saint Matthieu, est désignée par ces paroles de S. Jean: » Jesus s'en alla ensuite au » de-là de la mer de Galilée, qui » est celle de Tibériade..... » Lorsque le soir fut venu, ses » Disciples se rendirent à la mer, » & monterent dans une barque » pour passer au de-là de la mer, » vers Capharnaüm. « S. Jean nous apprend ensuite qu'il y avoit une Synagogue. Ce fut dans cette Synagogue de Capharnaüm, que le Sauveur expliqua les avantages, que les Fideles devoient tirer de la manducation de sa chair dans l'Eucharistie.

Jesus-Christ prêcha souvent à Capharnaüm, & fit beaucoup de miracles dans cette ville; mais, les habitans, du moins pour la plus grande partie, ne sçurent point profiter de toutes ses instructions. Il leur en fait de grands reproches en ces termes: » Et toi, » Capharnaüm, qui as été élevée » jusqu'au Ciel, seras-tu toujours » élevée? Tu seras abaissée jusque » dans l'enfer, parce que si les » miracles, qui ont été faits au » milieu de toi, avoient été faits » dans Sodome, elle subsisteroit » encore aujourd'hui. C'est pour- » quoi, je te déclare qu'au jour du » Jugement, le païs de Sodome » sera traité moins rigoureuse- » ment que toi. « Ce fut dans Capharnaüm que Jesus-Christ appella Saint Matthieu à sa suite.

Josephe rapporte qu'ayant été blessé dans un combat, il fut porté au village de Cépharnome, & de-là à Tarichées. On peut juger, par la suite de son discours, que ce village n'étoit pas loin du Jourdain & de Juliade, qui est la Bethsaïde de l'Écriture Sainte. Le même nomme Capharnaüm une fontaine au païs de Gennésar, que l'on

(*a*) Matth. c. 4. v. 12, 13. c. 9. v. 1, *& seq.* c. 11. v. 24, 25. Luc. c. 4. v. 23, 31. Joann. c. 2. v. 12. c. 4. v. 46. c. 6. c. 1. *& seq.* Joseph. de Bell. Judaïc. p. 861. De vita sua p. 1029.

Digitized by Google

croyoit être une branche du Nil. L'Itinéraire de Saint Martin Antonin, composé au sixième siecle, & différent de l'Itinéraire, que nous citons assez souvent dans cet Ouvrage, dit : » De-là nous » vînmes à la ville de Capharnaüm dans la maison de Pierre, » qui est présentement une Basili» que. « Au huitième siecle, un Auteur Écossois, qui a écrit de la Terre Sainte sur les mémoires, que lui fournissoit Arculphe, évêque François, raconte que ceux, qui descendoient de Jérusalem, & vouloient se rendre à Capharnaüm, alloient droit par Tibériade; qu'ensuite côtoyant le lac de Cinnéreth, qui est le même que la mer de Tibériade & la mer de Galilée, ils pouvoient traverser le lieu de la Bénédiction; & que de-là, en suivant le bord du lac, après avoir un peu tourné, ils arrivoient à Capharnaüm, lieu maritime aux confins de Zabulon & de Nephthali. Selon le témoignage d'Arculphe, qui vit Capharnaüm de dessus une montagne voisine, elle n'avoit point de murailles, étoit resserrée dans un espace étroit entre la montagne & le lac, & s'étendoit en longueur sur le rivage, ayant la montagne au nord, & la mer au midi; de manière que sa longueur étoit d'occident en orient.

Cette description nous montre que Capharnaüm devoit être sur le rivage septentrional de la mer, assez près de l'endroit où le Jourdain entre dans ce lac. On sçait d'ailleurs qu'elle étoit à l'occident de ce fleuve. Elle subsistoit encore comme village au huitième siecle; & l'Itinéraire de Saint Guillebaud en fait mention. Mais, il n'en reste plus aucune trace, pas même les ruines. Les Pélerins modernes n'en font aucune mention. Ainsi, il y a bien des siecles que la menace du Sauveur, dont nous avons parlé, a été accomplie. Il est surprenant que D. Calmet ait dit que Capharnaüm étoit à l'orient & sur le bord du lac de Génésareth. Il paroît au contraire, par le consentement des Auteurs, que cette ville étoit au nord de ce lac & à l'occident du Jourdain. Dom Calmet ajoûte qu'on n'en sçait pas aujourd'hui exactement la situation.

CAPHARNIMRA, *Capharnimra*, ville de la Terre d'Israël dans la Palestine. Elle étoit fort peuplée; & les Rabbins disent qu'il y avoit trois cens maisons, ou boutiques de tisserands, qui faisoient des voiles.

CAPHARORSA, *Capharorsa*, (*a*) ville d'Idumée à l'occident du Jourdain, selon Ptolémée. Le texte de ce Géographe porte Caparorsa. M. Reland croit que ce peut bien être la même chose que Cépéraria, qu'Antonin met à 24000 pas d'Élia ou de Jérusalem sur la route d'Ascalon.

CAPHARSAMAI, *Capharsamai*, ville de Palestine, peu distante de Sipporis, en allant vers Acco ou Acre. Il en est fait mention dans la Gémare de Jérusalem.

(*a*) Ptolem. L. V. c. 16.

Digitized by Google

CAPHARSORECH, *Capharsorech*, village de Paleſtine, ſitué auprès d'Éleuthéropole. On croit qu'il prenoit le nom de Sorech, chez qui demeuroit Dalila, dont Samſon devint amoureux.

CAPHARTEBI, *Caphartebi*, nom d'un lieu de la Paleſtine, à l'orient de Lydde.

CAPHARTOBA, *Caphartoba*, Καφάρτοβα, (*a*) village, qui, au rapport de Joſephe, étoit ſitué au milieu de l'Idumée.

CAPHETRHAMIS, *Caphethramis*, Καφεθραμὶς, (*b*) petite place forte de la haute Idumée. Il en eſt fait mention dans Joſephe, qui dit que Céréalis l'ayant priſe, chemin faiſant, y mit le feu. Pierre Apollonius nomme cette place Caphara dans ſon Poëme de la deſtruction de Jéruſalem, où il ſemble copier Joſephe.

Hinc Syriis, illinc Arabum, contermina ſylvis
Affaca diripitur, Solimæ quoque proxima Chebron,
Abſumit poſt hac Capharam Vulcanius ignis.

CAPHARÉE, *Caphareus*, (*c*) promontoire de l'iſle d'Eubée, célebre chez les Poëtes. Étienne de Byzance en fait un port; mais, ſuivant tous les Géographes, c'étoit un promontoire ſitué vers l'extrêmité de la partie orientale-méridionale de l'Eubée, à vingt milles de l'iſle de Skyrus.

Ce lieu étoit très-dangereux pour la navigation, à cauſe de quantité de rochers, contre leſquels les vaiſſeaux alloient ſe briſer. C'eſt ce qui lui fit donner le nom de Capharée, du Phénicien *Capharus*, qui ſignifie un écueil briſeur, *ſcopulus contritor*, ſelon la remarque de Bochart. Ce fut à ce promontoire, que Nauplius, roi d'Eubée, vengea la mort de ſon fils Palamède, qui avoit été tué par la trahiſon d'Ulyſſe; car, comme les Grecs revenoient du ſiege de Troye, Nauplius fit allumer un fanal ſur la cime du promontoire, pour faire croire pendant la nuit que c'étoit un havre. Pluſieurs vaiſſeaux des Grecs, trompés par ce ſignal, vinrent donner contre ces rochers, & y firent naufrage.

CAPHÉSIAS, *Capheſias*, (*d*) Καφησίας, l'un de ceux, dont ſe ſervit Aratus, lorſqu'il entreprit de rendre la liberté à ſa patrie, qui obéiſſoit alors aux loix du tyran Nicoclès. Caphéſias avoit été envoyé devant avec quatre de ſes compagnons, pour exécuter une commiſſion importante dans la circonſtance actuelle; mais, il ne s'en acquitta qu'en partie, ne lui ayant pas été poſſible d'en faire davantage.

CAPHIRA, *Caphira*, Κεφιρὰ, (*e*) ville de Judée, qui appartenoit aux Gabaonites.

(*a*) Joſeph. de Bell. Judaïc. p. 890.
(*b*) Joſeph. de Bell. Judaïc. p. 896.
(*c*) Pauſ. p. 186, 286. Virg. Æneid. L. XI. v. 260. Plin. Tom. I. pag. 211, Ovid. Metam. L. XIV. c. 10.
(*d*) Plut. T. I. p. 1029, 1030.
(*e*) Joſu. c. 9. v. 17.

Digitized by Google

CAPHIS, *Caphis*, Κάφις, (*a*) Phocéen, qui s'étoit attaché à Sylla. Un jour que ce dernier avoit besoin de beaucoup d'argent pour la guerre, il eut recours aux trésors inviolables des Temples, & fit venir, tant d'Épidaure que d'Olympie, les plus beaux & les plus précieux dons, qui y avoient été consacrés. Il écrivit aux Amphictyons, assemblés à Delphes, qu'ils feroient mieux de lui envoyer les tresors du Dieu; car, ou ils seroient plus sûrement entre ses mains, ou s'il étoit obligé de s'en servir, il en rendroit la valeur après la guerre. En même tems, il envoya à Delphes Caphis, pour qu'il y reçût tous ces trésors au poids.

Caphis, arrivé à Delphes, n'osoit par respect toucher à ces dons, qui étoient sacrés, & se mit à pleurer en présence des Amphictyons, sur la nécessité qui lui étoit imposée. Alors, quelqu'un des assistans ayant dit qu'il entendoit du fond du Sanctuaire le son de la lyre d'Apollon, Caphis, soit qu'il le crût véritablement, soit qu'il voulût profiter de cette occasion, pour jetter une terreur religieuse dans l'esprit de Sylla, lui écrivit ce qui venoit d'arriver. Sylla, se moquant de sa simplicité, lui répondit qu'il s'étonnoit comment il n'avoit pas compris que le chant est un signe de joie, & nullement une marque de colère & d'indignation; qu'il n'avoit donc qu'à prendre hardiment ces trésors, bien sûr que le Dieu les voyoit prendre avec plaisir, & qu'il les donnoit lui-même. Tous ces trésors furent donc envoyés à l'insçu de la plûpart des Grecs.

Caphis, quelque tems après, rendit un autre service important à Sylla, pendant qu'il étoit campé dans la Béotie. Comme il connoissoit le païs, il trompa les ennemis, en conduisant Hortensius par un chemin détourné; de manière, que ce Lieutenant joignit Sylla, malgré les précautions des ennemis, qui s'étoient proposés de l'arrêter dans certains défilés, par où ils comptoient qu'il passeroit.

CAPHISIAS, *Caphisias*, (*b*) Καφισίας, joueur de flûte. Quelqu'un ayant demandé à Pyrrhus dans un festin, lequel lui paroissoit le meilleur joueur de flûte, de Python, ou de Caphisias, il répondit: *Polyperchon est meilleur capitaine*; voulant dire par-là que c'étoient là les choses, dont il convenoit à un Roi de s'instruire, pour les connoître & en bien juger.

CAPHON, *Capho*, (*c*) l'un de ceux, qui étoient sans cesse à la suite de Marc-Antoine. Il servoit aux amusemens de son maître, puisque Cicéron dit que ce dernier l'avoit mis au nombre de ses baladins; & c'est à cause de cela, ajoûte Cicéron, que Marc-Antoine craignoit beaucoup pour lui.

CAPHTOR [l'Isle de].

(*a*) Plut. T. I. p. 459, 461.
(*b*) Plut. T. I. p. 387.
(*c*) Cicer. Philip. 8. c. 250.

Digitized by Google

(a) Il eſt parlé de cette iſle dans l'Écriture. On lit dans le Deutéronome, que les Hévéens, qui habitoient à Haſerim juſqu'à Gaza, furent chaſſés par les Caphtorim, qui, ſortis de Caphtor, les détruiſirent & s'établirent dans leur païs. La Vulgate traduit ces Caphtorim venus de Caphtor, par les Cappadociens venus de Cappadoce. Jérémie dit que Dieu détruira les Philiſtins, qui ſont les reſtes de l'iſle de Caphtor. La Vulgate traduit encore par l'iſle de Cappadoce, auſſi-bien que dans le paſſage, où Amos parle des Philiſtins de Caphtor, Paleſthins de Cappadoce. Cependant, Moïſe, dans la Génèſe, diſtingue les Philiſtins & les Caphtorim; & la Vulgate conſerve ce dernier nom.

Dom Calmet, dans la première édition de ſon Commentaire ſur la Génèſe, avoit dit que les Caphtorim venoient de l'iſle de Cypre. Mais, ayant enſuite changé de ſentiment, il a tâché de montrer qu'ils étoient originaires de l'iſle de Crete. Voici les raiſons qu'il allegue.

» Les Philiſtins étoient étrangers dans la Paleſtine. L'Écriture le marque expreſſément; & les Septante traduiſent toujours ce nom par *Allophyloi*, qui veut dire *Etrangers*. Leur nom propre étoit Céréthim, comme on le voit dans Ézéchiel, dans Sophonie, & dans le premier Livre des Rois. Ézéchiel, parlant contre les Philiſtins, dit: *J'étendrai ma main ſur les Philiſtins; je ferai mourir les Céréthim; j'exterminerai les reſtes du païs maritime. J'exercerai ſur eux des jugemens rigoureux, en les reprenant dans ma fureur; & ils ſçauront que c'eſt moi qui ſuis le Seigneur, lorſque je me ſerai enfin vengé d'eux.* Sophonie, invectivant contre le même peuple, s'exprime ainſi: *Malheur à vous qui habitez ſur la côte de la mer, à la nation des Céréthim.* Le premier Livre des Rois dit que les Amalécites firent une irruption dans le païs des Céréthim, c'eſt-à-dire, des Philiſtins, comme le prouve la ſuite du diſcours; & les rois de Juda eurent depuis des gardes étrangères, qu'on nommoit Céréthim & Phéléthim.

» Les Septante ont entendu, ſous le nom de Céréthim, les Crétois; & ſous le nom de Céreth, la Crete. De plus, l'Écriture dit que les Philiſtins ſont venus de l'iſle de Caphtor. Or, on ne voit aucune iſle dans la Méditerranée, à qui conviennent mieux les caractères, que l'Écriture donne à Caphtor & aux Céréthim, que l'iſle de Crete. Le nom de Crétim, ou de Céréthim eſt le même que celui de *Cretenſes*. On y connoît un fleuve, nommé Kairat, la déeſſe Cérès; les Curetes, qui éleverent Jupiter ſur le mont Ida; le nom de Curetis, donné à toute l'iſle. Les Crétois ſont comptés parmi les plus anciens & les plus célebres peu-

(a) Geneſ. c. 10. v. 14. Deuter. c. 2. v. 23. Reg. L. I. c. 30. v. 14. Jerem. c. 47. v. 4. Ezech. c. 25. v. 16, 17. Amos. c. 9. v. 7. Sophon. c. 2. v. 5.

» ples, qui aient habité les isles » de la Méditerranée. Ils se di- » soient nés de leur propre terre. » Cette isle étoit déjà très-peu- » plée du tems de la guerre de » Troye. Homère l'appelle l'isle » à cent villes. La ville de Gaza » en Palestine a porté le nom de » Minoa à cause de Minos, roi » de Crete, qui, étant venu dans » le païs, donna son nom à cette » ancienne ville.

» Hérodote reconnoît que les » Crétois originairement étoient » tous Barbares, & ne venoient » point de la Grece. Homère dit » qu'on parloit différens langages » dans l'isle de Crete, qu'il y avoit » des Grecs, de vrais Crétois ou » anciens Crétois, des Pélasges, » &c. Les anciens Crétois sont » les mêmes que les Céréthim. » Les Pélasges sont les Philistins » ou les Phéléthim. Leur langage » étoit le même que celui des » Chananéens ou des Phéniciens; » c'est-à-dire, qu'ils parloient » Hébreu. Ils étoient descendus » de Cham par Mezraïm, de » même que Chanaan. Les mœurs, » les armes, la religion, les di- » vinités des Crétois & celles des » Philistins, étoient à peu près » les mêmes. Les armes des uns » & des autres étoient l'arc & la » fleche. Le dieu Dagon des Phi- » listins étoit le même que la Dic- » tynne des Crétois. Étienne de » Byzance dit que Marnas de » Gaza, est le Jupiter des Crétois. » Le dieu Belzébub, ou le dieu » Mouche, étoit apparemment » établi en mémoire des abeilles, » qui nourrirent Jupiter sur le » mont Ida, & auxquelles ce dieu » accorda diverses prérogatives. » Il changea leur couleur noire » en une couleur d'airain tirant » sur l'or.

» On peut objecter contre ce » sentiment, que du tems d'A- » braham les Philistins étoient » déjà établis dans la Palestine; » & que l'isle de Crete ne pou- » voit alors être encore bien peu- » plée, ni par conséquent en- » voyer des colonies dans la Pa- » lestine. On répond à cela, que » du tems d'Abraham, vers l'an » du monde 2090, il y avoit » quatre cens trente-quatre ans » que le Déluge étoit arrivé, & » environ trois cens vingt ans que » la dispersion des peuples s'étoit » faite à Babylone. Mesraïm, » ayeul des Philistins & des Caph- » torim, avoit une nombreuse » famille. Il étoit fils immédiat de » Cham. Il peupla l'Égypte de » très-bonne heure. Le trajet » d'Égypte dans l'isle de Crete » n'est ni long ni difficile; & que » ne peut-on pas faire dans l'es- » pace de trois ou quatre cens » ans ? «

CAPHTORIM, *Caphtorim. Voyez* Caphtor.

CAPHYATES, *Caphyenses*, Καφυεῖς, nom des habitans de la ville de Caphyes. *Voyez* Caphyes.

CAPHYES, *Caphyæ*, Καφύαι, (*a*) ville du Péloponnèse dans

(*a*) Paus. p. 477, 478, 489, 490, 491. Strab. pag. 388. Plin. T. II. p. 40. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 366.

Digitized by Google

l'Arcadie, selon Pausanias, Pline & Strabon. A quelque distance d'Orchomène, on trouvoit un chemin, qui menoit droit à Caphyes le long d'une ravine & au de-là d'un marais, qui étoit sur la gauche. Pour empêcher que ce marais n'inondât les terres des Caphyates, on avoit fait une levée, qui retenoit l'eau. En de-çà de la levée, il y avoit un gros ruisseau, qui, après avoir fait un certain chemin, se déroboit sous terre, puis reparoissoit à Nases, près d'un village qu'ils nommoient le Rheunus. Là ce ruisseau donnoit naissance à un fleuve, qui s'appelloit Tragus.

Pour la ville de Caphyes, il est certain, dit Pausanias, qu'elle avoit pris son nom de Céphée, fils d'Oléus; mais, on disoit Caphyes, pour s'accommoder au langage des Arcadiens. Les Caphyates se prétendoient néanmoins originaires de l'Attique. Ils assuroient que, chassés d'Athènes par Égée, ils vinrent en Arcadie implorer la protection de Céphée, qui les reçut dans sa ville, située à l'extrêmité d'une plaine, au pied d'une montagne de médiocre hauteur. Ils avoient un temple de Neptune & un temple de Diane Cnacalésia, ainsi nommée du mont Cnacalus, où ils faisoient tous les ans la fête de la déesse. Un peu au-dessus de la ville, on trouvoit une fontaine, & sur le bord de cette fontaine, un grand plane d'une beauté merveilleuse. Les Caphyates l'appelloient l'arbre de Ménélaüs, & disoient que Ménélaüs le planta de sa main, lorsqu'ayant résolu d'aller faire le siege de Troye, il vint lever des troupes en Arcadie. Ce qui est certain, c'est que la fontaine & l'arbre portoient encore son nom du tems de Pausanias. » Si à l'occasion de cet arbre, il me falloit, ajoûte cet Auteur, compter ceux, qui, sur la foi des » Grecs, ont eu une durée extraordinaire, & qui subsistent » encore à présent, je mettrois » au premier rang cet ozier, que » l'on voit dans le temple de Junon à Samos. Je mettrois au » second, le chêne de Dodone, » l'olivier de la citadelle d'Athènes, & le palmier qui est à Délos. Je mettrois au troisième, ce » laurier, que les Syriens vantent tant. Après ceux-là je crois » que le plane de Ménélaüs est le » plus vieux. «

Le village de Condylée n'étoit qu'à un stade de Caphyes. Les monts Orexis & Sciathis en étoient à cinq, & la ville de Nases à sept.

La plaine de Phénéon s'étendoit jusque sous Caphyes. Le territoire des Caphyates étoit séparé, par une montagne, du territoire des Orchoméniens & de celui des Phénéates. Sur ces confins, il y avoit un rocher fort haut, que l'on nommoit la roche de Caphyes.

Pausanias dit Caphyes en pluriel; il y a pourtant un endroit de cet Auteur, où l'on trouve Caphye en singulier; & il y en a un autre, où le texte paroît corrompu. C'est l'endroit où l'on lit Caryes. Sylburge corrige Ca-

Digitized by Google

phyes ; & il y a apparence que c'eſt ainſi qu'il faut lire. Caryes, dont il eſt beaucoup parlé dans Xénophon, étoit un bourg de la Laconie.

Strabon met Caphyes au nombre des villes de l'Arcadie, qui ne ſubſiſtoient plus de ſon tems, ou dont il ne reſtoit plus que quelques veſtiges. Cependant, Pauſanias, qui a écrit depuis Strabon, en parle comme d'une ville, qui exiſtoit encore de ſon tems. Il eſt vrai que ce dernier ne la donne que pour une petite ville.

CAPIDES. C'eſt la même choſe que Capédinus. *Voyez* Capédinus.

CAPILLATES, *Capillati*, (*a*) peuples de la Ligurie, qui portoient leurs cheveux ; d'où leur venoit le ſurnom de Capillates, c'eſt-à-dire, Chevelus. On a donné pour la même raiſon le ſurnom de Chevelue à une partie de la Gaule. Les Capillates habitoient dans les Alpes. Comme les Liguriens avoient renoncé à leur ancienne coûtume de laiſſer croître leurs cheveux, du tems de Lucain, ce Poëte en parle ainſi :

Et nunc tonſe Ligur, quondam per colla decora
Crinibus affuſis, toti prælate Comatæ.

Il paroît que Pline nomme cette nation particulièrement Capillates. Comme Lucain appelle Comata la Gaule Chevelue, ſans exprimer le mot *Gallia* ; de même Pline n'exprime point celui de *Ligures*.

CAPILOTADE, nom, que l'on donne à un recueil de chanſons, qu'on appelle autrement alphabet de chanſons. Ce recueil contient autant de différentes chaſons, qu'il y a de lettres dans l'alphabet. Ces chanſons ſont courtes & galantes, ou bachiques. La première commence par un mot, dont la première lettre eſt un *A* ; la ſeconde commence par un mot, dont la première lettre eſt un *B* ; la troiſième commence par un mot, dont la première lettre eſt un *C* ; & ainſi des autres.

CAPION [la Tour de], (*b*) *Capionis Turris*. Cette tour ſervoit de phare à l'entrée du Bétis. Strabon en parle ainſi : » Le fleuve Bétis a deux embouchures, » entre leſquelles eſt une iſle, » qui a cent ſtades & même davantage de côtes maritimes. » Dans ces lieux, il y a l'oracle » de Mneſthée, & la tour de Capion, bâtie ſur une roche entourée de la mer. C'eſt un ouvrage admirable, comme le » phare d'Alexandrie, pour ſervir » de ſignal aux vaiſſeaux. Car, » outre les bancs formés par le » limon que charrie le fleuve, » ſon embouchure eſt dangereuſe » par les roches, qui ſont cachées » ſous l'eau. «

Pomponius Méla parle auſſi de la tour de Capion ; mais, le paſſage de ce Géographe a été diverſement corrompu par les faux Cri-

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 149, 615.

(*b*) Strab. pag. 140. Pomp. Mel. pag. 160, 161.

Digitized by Google

tiques. Ayant trouvé, *in ipso mari monimentum Cepionis scopulo magis quàm insulæ impositum*, ils ont cru que ce nom de *Cepionis*, qu'ils ne connoissent pas, étoit pour *Geryonis*, parce que Philostrate dit que les habitans de Gades éleverent un tombeau à Géryon. C'est dans ce sens qu'on lit dans Festus Aviénus, *Geryonis arx est eminus*, &c. Mais, il n'étoit nullement question de cette forteresse dans le passage de Pomponius Méla. Celui-ci a voulu parler du même monument, dont parle Strabon. Vossius reprend les Sçavans, qui lisent *Capionis* dans Strabon, au lieu de *Cæpionis*. Quoiqu'il y ait eu plusieurs Cépions, on ne peut cependant douter qu'il ne s'agisse ici de Q. Servilius Cépion, fameux par le triomphe dont il fut honoré après les avantages qu'il remporta sur les Lusitaniens, & plus fameux encore par son crime & par son supplice. Il fit apparemment bâtir cette forteresse pour arrêter les courses des Pyrates de Lusitanie, qui croisoient devant l'embouchure du Bétis, & infestoient les flottes Romaines, comme nous l'apprend l'Histoire de ce tems-là.

Aujourd'hui, ce lieu s'appelle en langue vulgaire Chipiona par une erreur du peuple, qui, ne connoissant point Cépion, & sçachant que Scipion s'est signalé en Espagne, a cru que c'étoit de ce Héros que ce lieu portoit le nom. Au reste, cette erreur est ancienne, puisqu'on la trouve dans Jornandès. *Monumentum adhuc conspicitur Scipionis.*

CAPITA QUERCUS, (*a*) δρυὸς κεφαλαὶ, les têtes du chêne. Hérodote dit que les Athéniens appelloient ainsi certains passages du mont Cithéron, qui conduisoient à Platées. Les Béotiens nommoient ces mêmes passages, les trois têtes.

Mardonius instruit que c'étoit par les passages en question, que les Grecs recevoient des secours, y envoya un jour un corps de cavalerie. Quand ces troupes y furent arrivées, elles reconnurent qu'on ne les avoit pas envoyées en vain; car, elles surprirent d'abord un convoi de cinq cens bêtes, qui portoient du Péloponnèse des vivres à l'armée des Grecs, & tuerent impitoyablement ceux qui les conduisoient, sans épargner ni bêtes ni hommes. Et lorsqu'elles en eurent fait un aussi grand carnage qu'elles voulurent, elles retournerent au camp, & présenterent le butin à Mardonius.

Thucydide parle de ces passages, & selon lui, ils conduisoient aussi à Athènes.

CAPITAINE, *Dux*, *Imperator*. Par le titre de Capitaine on a toujours entendu un Commandant ou un Chef de troupes. Le mot *Capitaine* vient du Latin *caput*, qui signifie tête, chef.

CAPITALE, nom, que l'on donne en Géographie à la principale ville d'un païs. Les Latins disoient *Caput*. Les Grecs se servoient du mot *Métropole*, pour

(*a*) Herod. L. IX. c. 38. Thucyd. p. 187.

Digitized by Google

exprimer la même choſe. Quelquefois, la Capitale étoit la réſidence du Prince ; quelquefois auſſi, le Prince réſidoit ailleurs. Il en eſt de même aujourd'hui. Ainſi, en France, la Capitale eſt Paris, & la réſidence eſt Verſailles. Vienne, Madrid, Londres, Copenhague, Stockolm, &c. ſont Capitales & réſidences en même tems.

CAPITAS, Καπίτας. (*a*) Ce terme ſe lit dans un paſſage de la vie de Cicéron par Plutarque. L'Interprete Latin traduit *Capua ;* & M. Dacier, Caiete. On ne ſçait ſur quoi ils ſe ſont fondés. M. Secouſſe aſſure qu'il n'a trouvé nulle part ce mot Καπίτας. C'eſt apparemment une faute de Copiſte, à moins qu'on ne veuille dire que Plutarque a donné ce nom à Capoue, en faiſant alluſion à l'étymologie, que quelques Auteurs ont donnée au nom de cette ville, qu'ils font venir de *Caput*, comme on peut le voir dans Florus & dans Strabon.

CAPITATION, droit annuel, qui ſe leve ſur tous les bourgeois ou habitans des villes, à raiſon de leur état & de leurs facultés. On leve ſur les païſans ou habitans de la campagne un droit à peu près ſemblable, qu'on appelle taille.

En France, la Capitation eſt un droit très-diſtingué de la taille, & que payent toutes les perſonnes taillables ou non taillables. C'eſt proprement une taxe ou une impoſition, qui ſe leve ſur chaque perſonne à raiſon de ſon travail, de ſon induſtrie, de ſa charge ou de ſon rang. Perſonne n'en eſt exempt en France, pas même les Princes du Sang.

Cette eſpèce de tribut en général eſt fort ancien, & répond à ce que les Grecs appelloient κεφαλικὸν, les Latins *Capita*, ou Capitation, *tributum Capitis*, ou *capitulare ;* ce qui diſtinguoit les taxes ſur les perſonnes, des taxes ſur les marchandiſes, qu'on nommoit *vectigalia*.

CAPITATION DES JUIFS. (*b*) Moïſe avoit ordonné que chaque Iſraëlite donneroit un demi ſicle par tête pour ſon ame ou pour ſon rachat, lorſqu'on feroit le dénombrement du peuple, afin qu'ils ne fuſſent pas frappés de plaies. Pluſieurs habiles Interpretes croyent que Moïſe fit cette loi pour toutes les fois que l'on feroit le dénombrement du peuple ; & que ce ne fut que parce que David avoit manqué à l'obſervation de cette loi, lorſqu'il fit faire le dénombrement de ſes ſujets, que Dieu en frappa de mort un ſi grand nombre. Mais, la plûpart penſent que Moïſe ordonne ici une impoſition par tête ſur tout le peuple, payable chaque année, pour fournir aux frais de l'entretien du Tabernacle, pour les hoſties, le bois, l'huile, le vin, la farine, les habits & la nourriture des Prêtres & des Lévites. Du tems de Jeſus-Chriſt, on payoit exactement cette impoſition au Temple.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 156.

(*b*) Exod. c. 30. v. 12, 13. Reg. L. II. c. 24. v. 1. *& ſeq.* Eſdr. L. II. c. 10. v. 32.

Digitized by Google

Au retour de la captivité de Babylone, les Israëlites s'obligerent de payer au Temple un tiers de sicle, n'étant pas apparemment alors en état, à cause de leur pauvreté, de donner davantage. Après la ruine du temple de Jérusalem par les Romains, on obligea les Juifs à payer au temple de Jupiter Capitolin, le demi sicle qu'ils avoient accoûtumé de payer au temple de Jérusalem. Ils le levoient dans toutes les provinces où ils se trouvoient, & ils avoient des procureurs, qui le portoient à Jérusalem. Cicéron remarque que Flaccus défendit d'y porter celui, qu'on levoit sur les Juifs d'Italie; & Tite, parlant aux Juifs, leur reproche leur ingratitude, de ce que les Empereurs Romains leur ayant permis, par une indulgence particulière, de lever ce tribut pour l'employer au culte de leur dieu, ils s'en sont servis contre leurs bienfaiteurs, c'est-à-dire, pour faire la guerre aux Romains.

Les Rabbins remarquent que tous les Juifs généralement, même les Prêtres, à l'exception des femmes, des enfans au-dessous de treize ans & des esclaves, étoient soumis à payer le demi sicle. Les Collecteurs le demandoient dès le commencement du mois de Nisan; mais, on ne contraignoit personne jusqu'à la fête de Pâque. Alors, on obligeoit de payer ceux qui ne l'avoient pas fait, ou on leur prenoit des gages. Le demi sicle valoit environ seize sols de notre monnoie. Moïse dit qu'on le payoit selon la mesure du temple, c'est-à-dire, selon la plus juste mesure, dont les étalons se conservoient dans le temple.

CAPITECENSI, (*a*) terme, dont on se servoit à Rome pour désigner les citoyens de la dernière Centurie. Ils n'avoient aucun bien, ou ils en avoient très-peu; mais, ils servoient à augmenter le nombre des sujets.

CAPITHE, *Capitha*, Καπίθη, (*b*) sorte de mesure, dont Xénophon fait mention. Cet Historien dit qu'une Capithe de farine se vendoit quatre sicles.

CAPITINE, *Capitina*, (*c*) ville de Sicile, dont parle Cicéron dans ses harangues contre Verrès. C'étoit une des villes, que ce dernier avoit ruinées.

CAPITO [P. GABINIUS], *P. Gabinius Capito. Voyez* Gabinius.

CAPITO, *Capito*, (*d*) Sénateur, qui étoit oncle paternel de Velleius Paterculus, comme cet Historien nous l'apprend lui-même.

CAPITOLE, *Capitolium*, (*e*) Καπιτώλιον, nom d'une montagne célebre située dans la ville de Rome.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 55.
(*b*) Xenoph. p. 256.
(*c*) Cicer. Orat. in Verr. L. V. c. 85.
(*d*) Vell. Paterc. L. II. c. 69.
(*e*) Dionys. Halicar. L. I. c. 8. L. II. c. 10. Corn. Nep. in T. Pomp. Attic. c. 20. Plut. Tom. I. pag. 27, 64, 104. *& seq.* Just. L. XLIII. c. 1. Plin. T. I. pag. 73. *& seq.* Tacit. Annal. L. VI. c. 12. L. XI. c. 23. L. XII. c. 24. *& seq.* L. XIV. c. 61. Hist. L. I. c. 2. *& seq.* L. III.

Digitized by Google

I. Selon Denys d'Halicarnaſſe, cette montagne porta d'abord le nom de Mont Saturnien, comme qui diroit en Grec le mont Cronien. Cet Écrivain nous apprend que quelques années après l'arrivée des Arcadiens en Italie, il y vint une autre colonie de Grecs ſous la conduite d'Hercule, qui avoit ſubjugué l'Eſpagne, & tous les païs qui s'étendoient juſqu'à l'Occident. Quelques-uns d'entre eux, ayant obtenu leur congé d'Hercule, fixerent leur demeure à peu près dans ce même canton. Ils y bâtirent une ville environ à trois ſtades de Palantium, ſur le mont Capitolin. Ceux, qui y reſterent, étoient la plûpart originaires du Péloponnèſe. C'étoient des Phénéates & des Épéens d'Élide, qui ne ſe ſoucioient plus de retourner dans leur païs, parce qu'il avoit été entièrement ravagé dans la guerre contre Hercule. Il y avoit auſſi parmi eux, quelques Troyens, qui avoient été amenés priſonniers d'Ilium, lorſqu'Hercule prit cette ville ſous le regne de Laomédon; & même je crois, dit Denys d'Halicarnaſſe, que tout ce qu'il y avoit dans le reſte de l'armée, de gens fatigués ou ennuyés de ſe voir vagabonds, demanda auſſi ſon congé pour reſter dans le même endroit.

Quelques Auteurs croyent que le nom de cette montagne étoit très-ancien, & que les Épéens s'y plaiſoient fort par le ſouvenir du mont Cronien de la ville d'Élide, ſitué dans les campagnes de Piſe auprès du fleuve Alphée. Les Éléens, perſuadés que cette montagne étoit conſacrée à Saturne, s'y aſſembloient dans certains tems, pour lui offrir des ſacrifices, & pour lui rendre d'autres honneurs. Mais, ſelon le poëte Euxène & quelques autres Mythologues, c'étoient ceux de Piſe même, qui avoient donné le nom à cet endroit, à cauſe de ſa reſſemblance avec leur mont Cronien. Suivant les mêmes, les Épéens, ſous la conduite d'Hercule, y dreſſerent, en l'honneur de Saturne, l'autel qu'on voyoit encore du tems de Denys d'Halicarnaſſe au pied de la colline, près de la rue par laquelle on montoit de la place publique de Rome au Capitole; & ils inſtituerent le ſacrifice, que les Romains faiſoient encore alors avec les cérémonies Grecques. Denys d'Halicarnaſſe, après avoir bien examiné la choſe, conjecture qu'avant l'arrivée d'Hercule en Italie, ce lieu étoit déjà conſacré à Saturne, & que les habitans l'appelloient Saturnien.

On aſſure que cette montagne

c. 69. *& ſeq.* L. IV. c. 4. *& ſeq.* Tit. Liv. L. I. c. 10. *& ſeq.* L. II. c. 8. *& ſeq.* L. III. c. 15. *& ſeq.* L. V. c. 39. *& ſeq.* L. VI. c. 4, 20. L. VIII. c. 5. L. IX. c. 44. L. X. c. 23. L. XXI. c. 63. L. XXIV. c. 10. L. XXXVII. c. 3. 55. Virg. Æneid. L. I. v. 25. L. VI. v. 851, 852. L. IX. v. 448, 449. Horat. L. III. Ode. 3. v. 43. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Rom. T. I. pag. 53. *& ſuiv.* Tom. II. pag. 56. *& ſuiv.* Tom. VI. pag. 16, 17, 290. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. III. pag. 231. *& ſuiv.* Tom. IV. pag. 13, 14. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 152, 175, 176. Tom. VI. pag. 18, 19. Tom. XII. pag. 39. Tom. 19. pag. 450, 451. Tom. XXI. p. 343, 344.

Digitized by Google

changea de nom sous le regne de Romulus. Tarpeia, fille de Tarpeius, amoureuse des brasselets des Sabins, livra cette forteresse à Tatius, & demanda pour récompense de sa trahison, ce que les Sabins portoient à leur bras gauche. Tatius le promit; & elle lui livra la nuit une porte, qui les rendit maîtres du château; mais, il y en a qui doutent de la vérité de ce récit, parce que Tarpeia, après sa mort, eut un tombeau magnifique sur le Capitole, qui en prit le nom de mont Tarpeien. Or, ce n'est pas ainsi qu'on punit les traîtres.

II. Quoi qu'il en soit, Romulus ayant remporté une victoire complete sur les Céciniens, monta au Capitole portant sur un tronc d'arbre préparé pour cet effet, les dépouilles du Général qu'il avoit tué de sa main; & les ayant posées au pied d'un chêne consacré par les pasteurs du païs, il résolut de les offrir à Jupiter dans le temple, qu'il s'engagea de lui consacrer, & dont il désigna l'enceinte & les bornes.

Tarquin l'ancien entreprit de bâtir sur le Capitole un temple à Jupiter, à Junon & à Minerve, pour s'acquitter du vœu qu'il avoit fait dans un combat qu'il donna contre les Sabins. Mais, parce que la colline, destinée à cet édifice, étant très-haute & très-escarpée, n'offroit point de terrein uni; pour corriger ce défaut, il fit élever de hautes & fortes murailles, tout autour, avec une grande terrasse entre ces murailles & le haut de la colline. Par ce travail immense, il applanit le sol & le rendit capable de porter un grand bâtiment. Néanmoins, il ne jetta point les fondemens de ce temple, parce qu'il ne vécut que quatre ans, depuis que les guerres furent terminées. C'étoit une entreprise des plus hardies & des plus magnifiques. Il est aisé d'en juger par ce que nous venons de dire, sur tout si l'on y ajoûte qu'il fallut encore couper un rocher, qui occupoit une grande partie de la montagne, & qu'on mit de niveau au reste du terrein. Tarquin le superbe fit les fondemens de cet édifice, en éleva une grande partie, & l'amena presque à sa perfection.

Comme ce Prince avoit destiné, pour le construire, les dixmes qu'il s'étoit réservées dans la conquête de Suessa Pométia, il fit venir d'Étrurie un grand nombre d'ouvriers, pour commencer cette entreprise. Il fut même obligé, dans la suite, d'y employer les mains des citoyens; & quoique ce fût pour eux un grand surcroît de travail, ils ne se plaignoient point d'en être surchargés, vivement sensibles à l'honneur de bâtir de leurs propres mains les temples des Dieux. Les Historiens ont illustré la fondation de ce temple par plusieurs prodiges, qui annonçoient tous la future grandeur de l'Empire Romain. On étoit en peine de choisir un emplacement convenable sur la montagne, parce qu'une grande partie en étoit occupée par plusieurs autels consacrés à différens Dieux, qu'il falloit transporter ailleurs pour

Digitized by Google

faire place au nouvel édifice. Les Augures prirent le parti de consulter chaque divinité l'une après l'autre, & de ne point toucher à leurs Autels, qu'ils n'eussent eu leur consentement. Les Dieux, interrogés par la voie des Auspices, permirent tous que leurs Autels fussent portés autre part. Il n'y eut que le dieu Terme & la déesse de la Jeunesse, qui ne purent être fléchis par les prieres des Augures, & qui refuserent de céder la place. Les Augures conjecturerent de-là que les bornes de la ville & de l'Empire ne reculeroient jamais, & que Rome conserveroit une jeunesse toujours florissante & une vigueur toujours nouvelle. Les deux Divinités eurent place dans l'enceinte du Temple. Denys d'Halicarnasse place cet événement sous Tarquin l'ancien; & Tite-Live, sous Tarquin le superbe.

Tandis qu'on creusoit bien avant dans terre, pour jetter les fondemens de ce superbe édifice, il parut un autre prodige fort étonnant. On trouva la tête d'un homme, aussi fraîche que si elle venoit d'être coupée, & teinte d'un sang vermeil. Tarquin, surpris de cette aventure, fit cesser le travail pour consulter les Devins. Le plus habile d'entr'eux [il étoit Étrusque] après avoir consulté les Augures, fit cette réponse aux députés : *Romains, rapportez à vos citoyens, que la volonté des destins est que le lieu, où l'on a trouvé une tête, soit un jour la capitale de l'Italie.* Depuis ce tems-là, le côteau, appellé d'abord le mont Saturnien, ensuite le mont Tarpeien, fut nommé le Capitole du mot Latin *Caput*, qui signifie tête. Tarquin, animé d'un nouveau zele par cette réponse, reprit l'ouvrage & l'avança considérablement. Mais, il ne put l'achever entièrement, parce qu'il fut chassé de Rome, dans le tems qu'il travailloit à le conduire à sa fin. Le Temple ne reçut sa dernière perfection que la troisième année du gouvernement Consulaire. Il fut bâti sur la cime de la montagne. Il avoit deux cens pieds de long, sur presque autant de large. On en peut juger, dit Denys d'Halicarnasse, par celui qui fut bâti du tems de nos Peres sur les fondemens du premier, malheureusement consumé par le feu, & qui ne differe de l'ancien, que par la richesse & la magnificence de ses ornemens.

Quoique l'enceinte du lieu fût principalement consacrée à Jupiter, elle renfermoit pourtant deux autres Temples ou Chapelles, sous le même toit & la même couverture. L'une de ces Chapelles étoit consacrée à Junon, & l'autre à Minerve. Au milieu étoit celle de Jupiter. La façade du Capitole, dit Denys d'Halicarnasse, en parlant de celui qui avoit été rebâti, est exposée au midi, & tournée vers la grande place de Rome. Un péristyle regne tout au tour. Du côté de la grande façade, il y a trois rangs de colonnes. Les façades latérales n'en ont que deux. On monte à ce Temple par un degré de cent marches très-larges, qui mettent une distance

Digitized by Google

considérable de l'une à l'autre.

On doit être étonné, en considérant un édifice aussi superbe qu'étoit le Capitole, bâti par Tarquin, de voir déjà tant de magnificence & tant de goût pour l'architecture dans une ville qui n'étoit pas fort ancienne, & qui avoit été presque toujours occupée de guerres. Il semble que Rome, à en juger par la grandeur de ses projets & de ses entreprises, se sentoit dès-lors destinée à devenir la capitale & la maîtresse du monde. On verra en effet, en examinant avec attention ses démarches & sa politique tant en guerre qu'en paix, que tout sembloit tendre à ce but, non certainement par une connoissance de l'avenir [d'où l'auroit-elle tirée ?] mais par une espèce d'instinct & de pressentiment secret, ou, pour parler plus juste, par une prudence supérieure, que lui inspiroit, sans qu'elle le sçût, celui qui est le souverain arbitre des États & des Empires, & qui, pour l'exécution de ses desseins particuliers, dirigeoit toutes les démarches d'un peuple, qu'il destinoit à de si grandes choses, & lui faisoit prendre, en chaque occasion, les moyens les plus propres à affermir & à accroître sa puissance. Mais, revenons au Capitole.

Quand on eut achevé de bâtir le Temple, & qu'on l'eut mis en état d'être ouvert au concours public, il s'agit d'en faire la Dédicace ; cérémonie fort honorable pour celui, qui en étoit le ministre, dont on gravoit le nom sur le frontispice du Temple. Publicola s'attendoit qu'on lui accorderoit cet honneur par distinction ; & il le souhaitoit fort. On ne voulut pas causer ce chagrin à son Collegue. La chose fut remise au sort, qui décida en faveur d'Horace. Le jour pris pour la Dédicace, il se fit un grand concours de peuple au Capitole. Horace, après avoir achevé toutes les autres cérémonies, étoit près de consommer la consécration par l'acte le plus solemnel, qui étoit de porter la main aux poteaux de la porte du Temple ; tous les assistans étoient attentifs, à son action avec un religieux silence ; & il alloit prononcer la priere solemnelle de la consécration, lorsque Marcus Valérius, frere de Publicola, qui s'étoit tenu fort long-tems sur la porte du Temple pour épier ce moment, lui cria : *Horace, votre fils est mort de maladie dans le camp ;* espérant que cette nouvelle l'empêcheroit de continuer. Le Consul, sans se troubler, répondit froidement : *Qu'on l'enterre ;* soit qu'il crût que ce fût une ruse des ennemis, comme c'en étoit une en effet, ou qu'il eût assez de force d'ame, pour se maintenir dans son assiette naturelle sans être ému d'un si triste accident, se souvenant qu'il étoit là comme pontife, & non comme pere, & faisant céder la nature à la religion. Cette ruse étoit bien puérile & malséante dans une cérémonie si auguste. On comptoit alors l'an 245 de Rome & 507 avant J. C.

III. Le Capitole, dernier asyle des Romains dans la première

Digitized by Google

guerre contre les Gaulois, étoit sur le point d'être escaladé la nuit, sans la valeur de M. Manlius, qui repoussa l'ennemi, après avoir été réveillé par le cri des Oyes sacrées, l'an de Rome 364 & avant Jesus-Christ 390. Cette action lui valut le surnom de Capitolin; mais, il fut dans la suite précipité de ce même Capitole, pour avoir aspiré à la royauté.

IV. On sçait que le Capitole fut brûlé en une nuit, du tems de Sylla, sans que l'on ait jamais pu découvrir les auteurs de l'incendie. Il est difficile de croire que le hazard ait été la seule cause de ce fâcheux événement, sur tout si l'on observe qu'il avoit été prédit à Sylla. Car, un esclave, qui se prétendoit inspiré, vint le trouver dans son camp; & après lui avoir promis la victoire de la part de la déesse Bellone, il ajoûta que s'il ne se hâtoit, le Capitole seroit brûlé; & il fixa le jour, qui fut réellement, comme il l'avoit prédit, le six de Juillet. Cette prédiction pourroit bien marquer un complice, ou du moins un homme informé du complot. L'incendie du Capitole passa pour un présage sinistre & une preuve de la colère céleste, aussi-bien que plusieurs autres événemens prétendus merveilleux, que la superstition des anciens Historiens leur a fait accumuler sans mesure. Pour nous, il ne nous convient que de les mépriser, ou comme fabuleux, ou comme des accidens naturels, qu'ils interprétoient arbitrairement, & qui le plus souvent n'effrayoient que parce qu'on n'en connoissoit pas la cause. Avec le Capitole furent brûlés les livres Sibyllins gardés jusques-là religieusement, parce qu'on étoit persuadé qu'ils contenoient les destins de l'Empire.

On entreprit de rebâtir la Capitole, & il fut achevé quatorze ans après l'incendie, qui l'avoit détruit. Catulus, qui avoit présidé à la reconstruction de ce superbe édifice, eut l'honneur d'en faire la Dédicace. Nous disons l'honneur; car, c'est ainsi que pensoient les Romains. Les plus graves Écrivains ont observé qu'il a manqué quelque chose au bonheur de Sylla, en ce qu'il n'a pas dédié le Capitole. On vient de voir combien Publicola avoit ambitionné cette fonction religieuse, la première fois que le Capitole fut bâti, & combien ses proches furent jaloux de la voir déférée à Horace, son Collegue. Catulus, dans les jeux, qu'il donna pour accompagner cette cérémonie, introduisit un luxe jusqu'alors inconnu dans Rome. Comme leurs théatres étoient en plein air, il couvrit le sien de voiles de fin lin, teints en diverses couleurs. Cet exemple fut suivi & porté bien plus loin.

Sous l'empire de Vitellius, les troupes de ce Prince vinrent livrer l'assaut au Capitole. Elles n'avoient aucun chef qui les exhortât; & chaque soldat ne prenoit l'ordre que de lui-même & de sa propre fureur. Sans s'être donné le tems d'amener des machines de guerre, sans avoir fait provision de l'espèce de traits, dont on se servoit alors

dans

Digitized by Google

dans les sieges, ils s'avancent armés seulement de leurs épées, jusqu'aux portes de la citadelle, à travers une grêle de tuiles & de pierres, dont on les accabloit de dessus les toits des portiques, qui bordoient la rue des deux côtés. Ils mettent le feu aux portes; & ils alloient pénétrer par le passage, que leur ouvroient les flammes, si Sabinus, ancien Préfet du prétoire, mais qui avoit été cassé par Vitellius, ne se fût fait un rempart des statues en grand nombre, qu'il avoit sous sa main. Ils ne se rebuterent pas; & ne pouvant forcer cet endroit, ils formerent deux autres attaques. Du côté de l'asyle de Romulus, l'entrepriſe leur réussit. On avoit laissé les particuliers bâtir en ce lieu, parce que dans la paix, dont jouissoit Rome, maîtresse de l'Univers, on ne craignoit pas les dangers de la guerre; & les édifices s'élevoient jusqu'au niveau du terrein du Capitole. Les soldats de Vitellius, montés sur les toits de ces maisons, combattoient avec tant d'avantage, qu'il n'étoit plus possible de leur résister. Dans cette malheureuse circonstance, le feu fut appellé au secours & mis en œuvre. Il est incertain si ce fut par les assaillans, qui vouloient se faciliter une entrée, ou par les assiégés, qui se proposoient de retarder l'effort d'un ennemi trop pressant. Ce qu'il y a de vrai, c'est que le feu se communiquant de proche en proche, gagna le temple de Jupiter Capitolin, qui fut entièrement consumé.

Quelque tems après, Vespasien, étant à Alexandrie, envoya ses ordres à Rome pour le rétablissement du Capitole, & il chargea de l'intendance de l'ouvrage L. Vestinus, simple chevalier Romain, mais d'une considération qui l'égaloit aux plus illustres Sénateurs. L. Vestinus commença par assembler les Aruspices, qui, après avoir consulté les entrailles des victimes, déclarerent qu'il falloit jetter dans des marais les décombres de l'ancien temple, & rebâtir le nouveau sur le même terrein, en conservant les mêmes alignemens, la même distribution & le même plan, parce que les Dieux n'y vouloient aucun changement. Tacite raconte en détail les cérémonies, qui furent observées, lorsque l'on posa la première pierre. Le Lecteur, curieux de l'Antiquité, ne sera pas sans doute fâché de trouver ici cette description.

» Le 21 Juin, le jour étant » clair & sérein, on environna » d'une enceinte de rubans & de » couronnes tout l'espace destiné » au temple. La marche s'ouvrit » par une troupe de soldats que » l'on avoit choisis, avec l'atten- » tion superstitieuse de n'admettre » que ceux, dont les noms étoient » d'une heureuse signification. Ils » portoient à la main des branches d'arbres, réputés heureux. » Venoient ensuite les Vestales, » accompagnées de deux chœurs » de jeunes enfans de l'un & de » l'autre sexe, qui avoient tous » pere & mere vivans. Elles » arroserent le terrein d'une as- » persion d'eau pure, puisée dans

Digitized by Google

» des ruisseaux, dans des sour-
» ces, dans des rivières. Comme
» Vespasien & Tite, alors Con-
» suls, étoient absens, aussi-bien
» que Domitien, Préteur de la vil-
» le, Helvidius Priscus, se trou-
» vant à la tête du College des
» Préteurs, présida en cette qua-
» lité à la cérémonie. Assisté du
» Pontife Plautus Élianus, il of-
» frit un sacrifice solemnel, & ré-
» pandit sur le gazon les entrailles
» des victimes, adressant une
» priere à Jupiter, à Junon, à
» Minerve & à tous les Dieux
» protecteurs de l'Empire, pour
» leur demander qu'ils accordas-
» sent un heureux succès à l'en-
» trepriſe commencée, & que
» par leur puissance divine, ils
» élévassent & fissent parvenir à
» sa juste hauteur, l'édifice dont
» la piété des hommes jettoit les
» fondemens. Après avoir pro-
» noncé cette priere, il toucha de
» la main les rubans attachés à
» l'extrêmité des cordes, dont on
» avoit lié une grosse pierre. Alors,
» les autres Magistrats, les Prê-
» tres & un grand nombre de
» Sénateurs, de Chevaliers, de
» gens du peuple, prirent des cor-
» des; & pleins de joie & d'ar-
» deur, s'efforçant à l'envi, ils
» tirerent la pierre jusqu'au lieu
» où les ouvriers devoient la re-
» cevoir pour la placer. Chacun
» s'empressa de jetter dans les
» fondations des pieces d'or &
» d'argent, & de la mine de dif-
» férens métaux, telle qu'on la
» tire de la terre, avant qu'elle
» ait éprouvé l'action du feu. Les
» Aruspices recommanderent de
» ne point profaner l'édifice, en
» y employant des matériaux,
» qui eussent eu auparavant une
» autre destination. On donna
» plus de hauteur au bâtiment. Ce
» fut le seul changement, que
» l'on crut n'être pas interdit par
» la religion; & le seul mérite,
» qui avoit manqué à la magnifi-
» cence de l'ancien temple. «

Il faut remarquer en passant, que Vespasien assujettit les Juifs à payer au Capitole le tribut de deux dragmes, qu'ils payoient précédemment au temple de Jérusalem.

Ce grand bâtiment étoit à peine rétabli, qu'il fut brûlé pour la troisième fois sous Tite. Domitien prit soin de le réparer la première année de son regne, l'an 81 de l'Ére Chrétienne, & mit son nom à cet ouvrage sans faire aucune mention des premiers Fondateurs. Il l'exécuta avec une somptuosité, qui passoit toute mesure. Nous pouvons conjecturer quelle fut la dépense totale, par l'article seul des dorures, qui excéderent la somme de douze mille talens, c'est-à-dire, suivant notre estimation, de trente-six millions de livres tournois. » Ses colonnes, dit Plutarque, » sont de marbre pentelique. El- » les étoient d'une longueur pro- » portionnée à leur grosseur. » Nous les avons vues à Athènes. » On a voulu les retailler & les » repolir à Rome; & ce second » travail a plus gâté leur symmé- » trie, que relevé leur beauté; » car, en les affoiblissant & en les » rendant trop menues, il leur » a fait perdre toute leur grace,

Digitized by Google

» qui consistoit dans la propor-
» tion. «

V. Évandre, dans l'Énéide, après avoir montré à Énée quelques endroits singuliers, le mena, dit Virgile, à l'endroit où est présentement le Capitole, & qui pour lors n'étoit qu'un endroit plein de ronces & de broussailles. » Une
» horreur religieuse, ajoûte-t-il,
» saisissoit dès-lors les hommes à
» la vue de cet endroit. Le roc
» même, & le bois dont le roc étoit
» couvert, leur inspiroient une
» sainte frayeur. Cette forêt, dit
» Évandre, & cette colline où les
» arbres font une ombre si épais-
» se, c'est un Dieu qui les habite.
» On ne sçait quel est ce Dieu.
» Les Arcadiens croyent y avoir
» souvent vu Jupiter lui-même,
» lorsque de la main droite re-
» muant son égide, il excitoit la
» tempête dans les airs. Remar-
» quez, disoit Évandre à Énée,
» les ruines de deux anciens châ-
» teaux; dont l'un, bâti par Janus,
» se nommoit Janiculum, l'autre,
» bâti par Saturne, s'appelloit Sa-
» turnia. Dans cet entretien,
» Évandre & Énée, dit Virgile,
» s'avançoient vers la maison d'É-
» vandre, & entendoient le mu-
» gissement des bœufs, qui pais-
» soient dans le lieu où est aujour-
» d'hui le célebre marché de Ro-
» me. Évandre, en arrivant chez
» lui, dit à Énée: Hercule, vain-
» queur de tant d'ennemis, n'a
» pas dédaigné cette demeure, &
» n'a point eu d'autre palais. Mé-
» prisez de même, illustre étran-
» ger, l'éclat des richesses, & con-
» formez-vous aux mœurs du
» Dieu, que nous avons reçu en
» ce lieu. Ne nous faites pas, non
» plus que lui, sentir la pauvreté
» de nos cabanes. «

Entre les différentes réflexions, que cet endroit semble faire naître, nous nous attacherons uniquement à celle, qu'offre le soin que Virgile prend d'y caractériser le Capitole; comme si Jupiter eût choisi, dès les tems les plus reculés, cet endroit préférablement à tout autre, pour s'y faire voir dans un état redoutable, & qui dût inspirer du respect à toute la terre. Le Capitole étoit dans l'esprit des peuples, comme la base & le fondement de tout l'Empire Romain. C'étoit de-là que partoit cette puissance sans bornes, qui faisoit trembler toutes les nations.

Horace, habile courtisan comme il étoit, eut soin d'insérer en plusieurs endroits de ses poësies, l'éloge de l'Empire Romain; mais, il ne le fait nulle part en termes plus magnifiques, que lorsqu'il fait prédire, presque malgré elle, à Junon, ennemie déclarée des Troyens & de leurs descendans, qu'un jour on verra briller le Capitole avec éclat, que Rome triomphante donnera la loi à tous les peuples de la Terre, & que ses conquêtes n'auront point d'autres bornes que celles de l'Univers même:

Stet Capitolium
Fulgens, triumphatisque possit
Roma ferox dare jura Medis. . . . . .

Digitized by Google

Quicunque mundo terminus obſtitit,

Hunc tangat armis.

Et Virgile :

Dum domus Æneæ Capitoli immobile ſaxum

Saxum accolet, Imperiumque pater Romanus habebit.

Ce dernier Poëte, par un ſeul mot, enchérit ſur cette idée, en définiſſant les Romains un Peuple Roi :

Hinc populum Latè Regem, &c.

Et plus encore, dans un autre endroit, lorſqu'Anchiſe, après avoir parcouru les différens talens propres aux autres nations, avertit les Romains de n'oublier jamais que pour eux leur talent, leur deſtination, eſt de gouverner l'Univers :

Tu regere Imperio populos, Romane, memento ;

Hæ tibi erunt artes ; &c.

On conſervoit, dans le temple de Jupiter Capitolin, les dépôts les plus ſacrés de la République, comme les Livres des Sibylles, les anciles ou boucliers, que l'on diſoit être tombés du Ciel, &c. C'étoit encore dans ce même temple, que l'on faiſoit les vœux & les ſermens ſolemnels ; que les citoyens ratifioient les actes des Empereurs ; qu'ils leur prêtoient ſerment de fidélité, & qu'enfin les Magiſtrats, & ceux qui obtenoient les honneurs du triomphe, venoient rendre graces aux dieux pour les victoires qu'ils avoient remportées, & faire leurs prieres pour la proſpérité de l'Empire.

Le Capitole, que les Italiens appellent aujourd'hui Campidoglio, eſt encore actuellement remarquable par trois beaux édifices, ſéparés l'un de l'autre. Celui du milieu, bâti par Boniface IX, & réparé ſous Grégoire XIII & Clément VIII, ſous la direction de Michel-Ange Buonarotti, eſt la demeure du Sénateur de Rome, qui y a divers tribunaux & des priſons. Ceux des deux côtés ſont occupés par les Conſervateurs de Rome. On voit auſſi ſur cette montagne divers palais & pluſieurs Égliſes.

On dit que le nom de Capitole paſſa ſous les Empereurs, aux Temples des différentes villes, & ſur tout des colonies Romaines. Ainſi, Conſtantinople, Jéruſalem, Carthage, Milan, Ravenne, Florence, Capoue, Bénévent, Vérone, Augsbourg, Cologne, Trèves, Narbonne, Autun, Nîmes, Beſançon, Saintes, Clermont en Auvergne, Reims, Pamiers, Toulouſe, Pampelune, &c., avoient chacune leur Capitole. Mais, ce nom étoit ſouvent celui des citadelles, & non pas des temples dans ces villes.

CAPITOLIA, *Capitolia*, (*a*) Καπιτωλία. Ptolémée, parlant de Jéruſalem, dit que de ſon tems on la nommoit Ælia Capitolia. Mais, c'eſt une faute de copiſte.

(*a*) Ptolem. L. V. c. 16.

Digitized by Google

Cette ville fut nommée Ælia Capitolina.

CAPITOLIAS, *Capitolias*, Καπιτωλίας, (*a*) ville de la Célésyrie, selon Ptolémée. Ce même Géographe la met au nord d'Adraa, & à une distance encore plus grande de Gadara au de-là du Jourdain. En cela, il s'éloigne de la Table de Peutinger, qui la place entre ces deux villes sur une même route, & à seize milles de l'une & de l'autre. Antonin la met sur la route de Sériane à Scythopolis, entre Neve & Gadara, à trente-six mille pas de l'une, & à seize mille de l'autre; ce qui confirme le récit de la Table de Peutinger. Outre cela l'Itinéraire d'Antonin répete les mêmes distances dans la route précédente. La Notice de Hiérocles, dans le recueil de Schelstrate, met Capétolias entre les villes de la seconde Palestine. La Notice du Patriarchat de Jérusalem lit un siege Épiscopal suffragant de Scythopolis. Une autre ancienne Notice fait cet Évêché suffragant de Nazareth. La Notice de l'évêque de Cathare porte Capitolina. Cependant, la Notice du Patriarchat de Jérusalem semble distinguer Capitolias de Capitolina; car, elle marque Capitolias, comme premier siege suffragant de la métropole Scythopolis; & dans un autre endroit, elle nomme Capitolina entre les suffragans de Jérusalem.

CAPITOLIN [le Mont], *Mons Capitolinus*. C'étoit la même montagne que celle, dont nous avons parlé sous le nom de Capitole. *Voyez* Capitole.

CAPITOLIN [Corn.], *Cornelius Capitolinus*, Historien Latin, qui vivoit dans le troisième siecle. Il étoit Auteur d'un ouvrage, que nous n'avons plus, & qui est cité par Trébellius Pollion dans la vie des trente Tyrans.

CAPITOLIN [Jul.], *Julius Capitolinus*, autre Historien Latin, qui florissoit sur la fin du troisième siecle & au commencement du quatrième. Il composa la vie d'Antonin le Pieux, & celle de Vérus, adressées à Dioclétien; celles de Claude Albin, de Macrin, des deux Maximins & des trois Gordiens, dédiées à Constantin; celles de Maxime, de Balbin & d'autres que nous n'avons plus.

CAPITOLINA, *Capitolina*, surnom, qui fut donné à la ville de Jérusalem, lorsqu'elle eut été rétablie par Adrien.

CAPITOLINA, *Capitolina*, (*b*) l'un des surnoms, que l'on donna à Vénus, au rapport de Dom Bernard de Montfaucon.

CAPITOLINS [Jeux], *Ludi Capitolini*. *Voyez* Jeux.

CAPITOLINUS, *Capitolinus*, (*c*) surnom de Jupiter. On lui donna ce surnom, à cause du temple qu'il avoit sur le Capitole. Les Antiquaires croyent que ce Jupiter Capitolin est distingué des autres Jupiters par le bandeau

(*a*) Ptolem. L. V. c. 15.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 171.
(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 363, 386.

Digitized by Google

Royal, ou le diadême qu'il porte. Cependant, sur les médailles Consulaires, où il est nommé Capitolinus; il n'a point ce bandeau Royal, tant il y a sur cela de variété.

CAPITOLINUS, *Capitolinus*, surnom, qui a été commun à plusieurs Romains. *Voyez* Manlius, Quintius, Sestius.

CAPITOLINUS, *Capitolinus*, Καπετωλῖνος, (*a*) collegue de M. Claudius Marcellus dans l'Édilité. Ce dernier avoit un fils fort jeune, & qui étoit d'une beauté singulière, mais sage & si bien élevé qu'il faisoit l'admiration de ses citoyens. Capitolinus, homme très-insolent & très-corrompu, devint amoureux de cet enfant & lui déclara sa passion. Cet enfant rejetta d'abord de lui-même ses propositions, sans en parler à personne; mais, voyant qu'il ne se rebutoit point, & qu'il continuoit de le solliciter, il le déclara à son pere. M. Claudius Marcellus, outré de cette injure, défere Capitolinus au Sénat. Capitolinus emploie toutes sortes de chicanes & de ruses pour éloigner le jugement, & en appelle aux Tribuns; mais, les Tribuns ne recevant point son appel, il prend le parti de nier le fait. Comme il n'y avoit point de témoin, qui eût entendu les propos, qu'il avoit tenus à l'enfant, le Sénat ordonna que l'enfant comparoîtroit & seroit entendu. Dès qu'il se présenta, sa rougeur, ses larmes & sa pudeur mêlée de colère & d'indignation, firent qu'on ne demanda pas d'autres preuves. Capitolinus fut condamné à une grosse amende envers M. Claudius Marcellus.

Celui-ci, pour marquer que cet accident étoit arrivé pendant son Édilité, en fit faire une table de change toute d'argent, & la consacra aux dieux; car, les Édiles présidoient à tout ce qui concernoit le commerce. Le texte porte ἀγυρομοιβία, sur quoi M. Dacier fait cette remarque: » J'avoue, dit-il, que ce mot ἀγυρομοιβία m'est inconnu, & que » je n'en ai vu nulle part aucun » exemple. Je recevrois volontiers la leçon d'un manuscrit, » ἀγυρυρᾶ λοιβεῖα, c'est-à-dire, » *qui en fit faire des burettes d'argent.* Λοιβεῖα, étoient les petits » vases, avec lesquels on faisoit » les libations, & que l'on appelloit autrement λοιβίδες & σπονδεῖα. «

CAPITON, *Capito*, ou *Capiton*, Κάπιτων, (*b*) certain personnage de la ville des Mamurras. Horace parle de ce Capiton dans une de ses satyres. Il nous apprend que dans un voyage qu'il fit à Brindes, ayant passé un jour entier dans la ville des Mamurras, il alla souper chez Capiton.

CAPITON [C. Ateius], *C. Ateius Capito*. (*c*) Nous avons une lettre de Cicéron à L. Plancus, dans laquelle il lui recommande d'une manière très-parti-

(*a*) Plut. Tom. I. p. 298, 299.
(*b*) Horat. L. I. Satyr. 5. v. 38.
(*c*) Cicer. ad Amic. L. XIII. Epist. 29.

Digitized by Google

culière le droit & les intérêts de C. Ateius Capiton en la succession de T. Antistius. Après un préambule assez long, Cicéron ajoûte: » J'ai une liaison & une familiarité très-grandes avec C. Ateius » Capiton. Vous sçavez quelle a » été la bizarrerie de ma fortune. » Dans toutes les sortes d'honneurs ou de travers qui me sont » arrivées, l'affection, les services, l'autorité, le crédit & le » bien même de Capiton m'ont » été entièrement acquis; & il » n'a tenu qu'à moi d'en disposer selon mes besoins dans mes » divers états de faveur ou de » disgrace de la fortune. T. Antistius étoit son parent, à qui le » gouvernement de Macédoine » étoit échu en qualité de Trésorier; & comme il n'avoit » point encore de successeur, » Pompée vint se jetter dans cette » province avec son armée. T. » Antistius fut ainsi surpris & hors » d'état de rien faire; car, s'il » l'eût pu, il n'auroit pas eu plus » de joie que de s'en retourner » auprès de C. Ateius Capiton, » qu'il aimoit comme son propre » pere, sur tout sçachant avec » quelle estime il étoit, & avoit » toujours été attaché à César. » Mais, dans cette surprise, il » ne prit part à aucune affaire, » qu'autant qu'il ne put s'en défendre. Lorsqu'on battit monnoie à Apollonie, je ne puis » pas dire qu'il y ait présidé; & » je ne puis pas nier non plus » qu'il n'y ait été présent; mais, » il n'y fut pas plus de deux ou » trois mois. Il se retira ensuite » du camp, & s'éloigna de toutes » affaires. Je vous prie de m'en » croire comme témoin; car, il » voyoit ma tristesse dans cette » guerre, & il me découvroit en » même tems tout le fond de son » cœur. Il alla donc se cacher » dans le fond de la Macédoine, » le plus loin du camp qu'il lui » fut possible, non seulement afin » de n'avoir aucun commandement dans l'armée, mais afin » de n'y paroître pas même en » aucune manière.

» Après la journée de Pharsales, il s'en alla en Bithynie chez » Aulus Plautius, qui étoit un de » ses amis. César, l'y ayant vu » sans lui rien dire de dur ni de » fâcheux, lui ordonna de venir » à Rome. Il tomba presque aussitôt dans une maladie, dont il » n'est point relevé. Il est arrivé » malade à Corcyre & y est mort. » Par son testament, qu'il avoit » fait à Rome sous le consulat de » Paul & de Marcellus, C. Ateius » Capiton est héritier pour une » moitié & un tiers de tout son » bien divisé en douze parts. » Ceux, qui ont part dans le » sixième qui reste, sont gens sur » qui l'on peut sans contredit le » confisquer. Il peut aller à trois » millions de sesterces; mais, » cela regarde César. Je vous » prie, mon cher L. Plancus, » par l'étroite amitié que j'ai toujours eue avec votre pere, par » celle qui est entre nous, par » nos études & par tout le cours » de notre vie, qui a tant de rapport & de ressemblance, je » vous prie, dis-je, & vous con-

Digitized by Google

» jure de telle sorte, qu'il m'est » impossible de le faire avec plus » d'instance ni avec plus d'em- » pressement, de vouloir bien » entreprendre cette affaire, la » considérer comme mon affaire » propre, y employer tous vos » efforts, vous y attacher, & » faire enforte que par ma re- » commandation, par vos soins » & par la faveur de César, C. » Ateius Capiton jouisse de la » succession de son parent. Si » vous me faites cette grace, je » croirai vous en être aussi obli- » gé, que si vous m'aviez offert de » vous-même tout ce que j'aurois » pu obtenir de vous dans ce grand » pouvoir & ce grand crédit que » vous avez auprès de César, si » je vous l'avois demandé. «

CAPITON, *Capiton*, Κάπιτων, (*a*) gouverneur de Judée sous l'empire de Caligula, vers l'an de J. C. 40. C'étoit un homme avide, & qui, de pauvre qu'il étoit, lorsqu'il entra dans cet emploi, s'étoit rendu riche par ses exactions. Craignant donc d'être accusé par les peuples, qu'il avoit pillés, il résolut de les prévenir, en profitant de leur attachement au culte d'un seul Dieu, pour les rendre odieux. Il engagea les idolâtres, qui, mêlés avec les Juifs, habitoient la ville de Jamnia, à élever subitement un autel de structure grossière en l'honneur de Caligula. Il s'attendoit bien que les Juifs, qui étoient les plus forts dans la ville, ne souffriroient point cette profanation de leur païs, qu'ils regardoient comme une Terre Sainte, & consacrée toute entière à Dieu. Ce qu'il avoit prévu, arriva. Les Juifs s'ameuterent & détruisirent l'autel. Sur les plaintes qui lui en furent portées, Capiton écrivit à Rome, chargeant beaucoup les choses, & les présentant de la façon la plus propre à aigrir Caligula, qui n'étoit déjà que trop indisposé contre la nation des Juifs.

Ce Prince entra donc aisément dans tous les sentimens, que souhaitoit Capiton; & pour l'insulte prétendue qu'il avoit reçue des Juifs, il pensa que ç'eût été une réparation insuffisante, que de relever l'autel détruit à Jamnia. Il voulut que l'on plaçât dans le sanctuaire du temple de Jérusalem sa statue colossale, ornée des attributs de Jupiter Olympien; mais, cette entreprise, après avoir causé les plus vives allarmes à la nation Juive, échoua par la mort de l'Empereur.

CAPITON, *Capiton*, Κάπιτων, (*b*) personnage cruel & barbare. Il commandoit une compagnie en Judée dans l'armée de Florus; & son inhumanité alla si avant, qu'il fit de sang froid un massacre horrible des Juifs, lorsqu'ils alloient au-devant de ce gouverneur, pour lui faire honneur, & lui rendre des soumissions. Cela arriva vers l'an de J. C. 66, la douzième année de l'empire de Néron.

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 64, 65. *& suiv.*

(*b*) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 800.

Digitized by Google

CAPITON, *Capiton*, Κάπιτων, (*a*) Préfet du prétoire ſous l'empire de Probus.

CAPITON [TITINNIUS], *Titinnius Capiton*, Hiſtorien Latin, dont les ouvrages ſont perdus. Il écrivoit du tems de Pline le jeune, qui le cite avec éloge. Il avoit pris pour ſujet de ſes ouvrages, auſſi-bien que C. Fannius, qui vivoit de ſon tems, la mort des Hommes illuſtres de ſon ſiecle.

CAPITON, *Capiton*, Κάπιτων, Hiſtorien Grec, natif de Lycie, vivoit ſur la fin du quatrième ſiecle. Il étoit auteur de huit livres ſur l'Iſaurie, la Lycie & la Pamphylie. Il avoit fait une traduction de l'abrégé d'Eutrope; d'où l'on peut conclure certainement qu'il floriſſoit après l'empire de Julien, puiſqu'Eutrope écrivoit ſous cet Empereur. Capiton eſt cité par Étienne de Byzance.

CAPITON, *Capiton*, Κάπιτων, Poëte Grec, qui naquit à Alexandrie. Il écrivit des Commentaires à Philopappus.

CAPITULUM, *Capitulum*, Καπίτουλον, (*b*) ville d'Italie au païs des Herniciens. Strabon place cette ville au-deſſus de Préneſte dans les montagnes. Pline parle auſſi de Capitulum, qu'il nomme Capitulum Hernicum. Frontin, dans ſon livre des Colonies, l'appelle Capitolum, & dit que cette petite ville reçut une colonie conformément à la loi de Sylla.

CAPITURIE, *Capituria*, ville de Thrace, ſelon Procope. Elle étoit dans la contrée du mont Rhodope. M. Couſin, dans ſa traduction Françoiſe de Procope écrit Capiſturie.

CAPNIAS, *Capnias*, Poëte Grec. C'étoit, dit-on, un Poëte d'une capacité très-médiocre.

CAPNOBATES, *Capnobatæ*, Καπνοβάται, (*c*) ſurnom, que l'on donna anciennement aux Myſiens, peuples de l'Aſie mineure, parce qu'ils faiſoient une profeſſion particulière d'honorer les dieux, & qu'ils s'employoient uniquement à leur culte. Selon Strabon, ils s'abſtenoient de toute autre occupation; ils ne mangeoient point de chair, ni rien de ce qui avoit été animé, & vivoient ſimplement de miel & de laitage.

Καπνὸς en Grec ſignifie fumée; & comme la fumée de l'encens entroit pour beaucoup dans les cérémonies de la religion Payenne, on penſe que c'eſt de-là que ces peuples ont eu le nom de Capnobates.

CAPNOMANTIE, *Capnomantia*, divination, dans laquelle les Anciens obſervoient la fumée pour en tirer des préſages. Ce mot eſt Grec, & formé de καπνὸς, fumée, & de μαντεῖα, *divinatio*, divination.

On diſtinguoit deux ſortes de Capnomanties; l'une, qui ſe pratiquoit en jettant ſur des charbons ardens des graines de jaſmin ou de pavot, & en obſervant la fumée qui en ſortoit; l'autre, qui

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. pag. 86.

(*b*) Strab. p. 238. Plin. T. I. p. 155.

(*c*) Strab. p. 296.

Digitized by Google

étoit la principale & la plus usitée, consistoit à examiner la fumée des sacrifices. C'étoit un bon augure, quand la fumée, qui s'élevoit de l'autel, étoit légere, peu épaisse, & quand elle s'élevoit droite en haut, sans se répandre au tour de l'autel. Théophraste, sur le prophete Osée, remarque que les Juifs étoient aussi adonnés à cette superstition.

On pratiquoit encore la Capnomantie en humant ou respirant la fumée, qu'exhaloient les victimes, ou celle qui sortoit du feu qui les consumoit, comme il paroît par ces vers de la Thébaïde de Stace, où le Poëte dit du devin Tirésias :

Ille coronatos jamdudum amplectitur ignes,

Fatidicum sorbens vultu flagrante vaporem.

On pensoit sans doute que cette fumée donnoit des inspirations prophétiques.

CAPOTE, *Capote*, (*a*) montagne d'Asie, où étoit la source de l'Euphrate. Licinius Mutianus, au rapport de Pline, disoit qu'il avoit vu cette source au pied du mont Capote. Solin lit de même le nom de cette montagne. Martianus Capella dit Capodes; ce qui revient au même. Et le Livre de la mesure de la terre, qui est en manuscrit dans la bibliotheque du Roi, porte Catolen, selon le P. Hardouin dans son Commentaire sur Pline. Sur quoi je remarque, dit M. de la Martinière, qu'au rapport de Saumaise les meilleurs manuscrits de Solin & les extraits portent Catolen.

Ce qui peut faire quelque difficulté, c'est que la source de l'Euphrate est mise par Domitius Corbulon au mont Aba selon Pline, & par Licinius Mutianus au mont Capote, suivant le même Pline. Cela pourroit être également vrai en ce que l'Euphrate avoit plusieurs sources, qui toutes portoient le nom d'Euphrate, comme il paroît par Xénophon dans son Livre de la retraite des dix mille, quoique dans la suite on ait donné des noms propres à quelques-unes, comme à l'Arsanius & autres. Mais, nous ne sçavons guere aujourd'hui de quelle source chacun a voulu parler; & comme le remarque Saumaise à l'endroit cité, la diversité des témoignages a jetté sur les sources de l'Euphrate une obscurité difficile à dissiper. M. de Tournefort, qui a vu lui-même ces lieux, n'en parle guere d'une manière plus lumineuse. Il rapporte les sentimens des Anciens sans les concilier.

CAPOUE, *Capua*, Καπύη, (*b*) ville d'Italie, située près du Vulturnus sur la voie Appia, vers

(*a*) Plin. T. I. p. 267. Solin. p. 256.

(*b*) Plut. Tom. I. p. 184, 190. Flor. L. I. c. 16. Strab. pag. 242, 248, 249. Pomp. Mel. pag. 125. Ptolem. L. III. c. 1. Plin. Tom. I. pag. 154. *& seq.* Corn. Nep. in Annib. c. 5. Vell. Paterc. L. I. c. 7. L. II. c. 44. Tacit. Annal. L. IV. c. 57. L. XIII. c. 31. Hist. L. III. c. 57. L. IV. c. 3. Tit. Liv. L. IV. c. 37. L. VII. c. 29. *& seq.* L. VIII. c. 1. *& seq.* L. IX. c. 6. *& seq.* L. XXII. c. 1. *& seq.* L. XXIII. c. 1. *& seq.* L. XXIV.

Digitized by Google

le centre de la Campanie, dont elle étoit la capitale.

I. Les Mythologues font honneur de la fondation de cette ville à Romus, fils d'Énée, qui lui donna le nom de Capoue, de Capys, son bisayeul. D'autres attribuent cet honneur à Capys même; sur quoi on n'est pas encore d'accord, comme on peut le voir aux articles de Capys.

Quoi qu'il en soit de ces opinions fabuleuses, il est certain que Capoue étoit une ville de l'antiquité la plus reculée. Elle porta d'abord le nom de Vulturne, & fut le chef-lieu d'une cité divisée en douze cantons. Ce furent des peuplades de Toscans, qui formerent cette cité dans la Campanie, qu'ils avoient enlevée aux Opiques, après avoir traversé l'Apennin. Dans la suite, les Samnites déclarerent la guerre aux Toscans. Ceux-ci, fatigués de la longueur & des dépenses de cette guerre, consentirent enfin à ce que les Samnites envoyassent une colonie à Vulturne, & qu'ils fussent mis en possession d'une partie de la ville & du territoire. Quelque tems après, les Samnites, profitant d'une solemnité publique, qui se passoient en festins & en réjouissances, égorgerent pendant la nuit tous les anciens habitans, qu'ils trouverent ensevelis dans le vin & le sommeil, & devinrent, par cet horrible massacre, seuls maitres & possesseurs de la ville. Ils lui firent changer de nom, & l'appellerent *Capua*, de Capys leur chef. Cette raison paroît bien plus vraisemblable que celle, que nous avons déjà rapportée; à moins que lon ne préfére cette autre, que l'on nomma ainsi cette ville à cause de sa situation dans une plaine campagne, *à Campestri agro appellatam*, comme dit Tite-Live. Pline embrasse ce dernier sentiment.

Florus appelle Capoue la capitale des villes; & il ajoûte qu'elle étoit comptée autrefois entre les trois plus grandes villes, dont les deux autres étoient Rome & Carthage. Il semble dériver le nom de Capoue du mot *caput*, qui veut dire tête. Strabon l'appelle chef ou tête, κεφαλὴν. Cependant, ce n'est dans le fond qu'une allusion plutôt qu'une étymologie de ce nom. Strabon dit au même endroit, qu'elle méritoit si bien ce nom de chef ou de capitale, que si on lui comparoît les autres villes, elles ne paroitroient que des bourgs auprès d'elle, à l'exception d'une seule; sçavoir, Téanum, ville fort célebre.

II. Les Capouans ou les Campaniens [car ces deux noms présentent le même sens] ont joué un rôle considérable dans l'Histoire Romaine. Nous allons réunir ici en

c. 8. *& seq.* L. XXV. c. 13. *& seq.* L. XXVI. c. 1. *& seq.* L. XXVII. c. 3. L. XXVIII. c. 46. Roll. Hist. Rom. Tom. I. pag. 512. Tom. II. pag. 177. *& suiv.* Tom. III. pag. 259. *& suiv.* Tom. VI. pag. 575, 576. Tom. VIII. pag. 389. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 506. Tom. II. pag. 273. Tom. III. pag. 220, 276, 277. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 407. Tom. IV. pag. 84, 85, 577, 578. Tom. XVI. pag. 423. Tom. XVII. pag. 21. *& suiv.* T. XVIII. p. 101, 102.

Digitized by Google

abrégé ſous un même point de vue, ce qui les concerne particulièrement.

Les Samnites, alliés du peuple Romain, abuſant de leur ſupériorité, attaquerent injuſtement le peuple Sidicinien; & ils étoient près de l'accabler, l'orſqu'il eut recours aux Campaniens, croyant qu'il pourroit ſe maintenir par leur puiſſance. Mais, les Campaniens, dont les forces avoient plus d'apparence que de réalité, n'oppoſerent que des courages amollis par le luxe & l'oiſiveté, à des gens endurcis par le travail & par l'exercice des armes. Il furent donc vaincus, & ayant été chaſſés du païs des Sidiciniens leurs alliés, ils attirerent ſur eux tout le poids de la guerre. Car, les Samnites, en laiſſant les Sidiciniens en repos, attaquerent les Campaniens eux-mêmes, ces protecteurs des peuples voiſins, bien perſuadés que leur défaite ne ſeroit pas plus difficile pour eux, mais qu'elle leur ſeroit beaucoup plus utile & plus glorieuſe. Il commencerent par s'emparer du mont Tifate, qui dominoit ſur la ville de Capoue; & ayant laiſſé un corps de troupes pour garder ce poſte, ils deſcendirent avec leur armée partagée en quatre corps dans la plaine, qui étoit entre Capoue & cette montagne. Il ſe donna là une ſeconde bataille, où les Campaniens ne furent pas mieux traités que dans la première; en ſorte qu'ils ſe renfermerent dans leurs murailles, & déſeſpérant de les pouvoir défendre avec le peu qui leur reſtoit de troupes, ils furent obligés d'envoyer demander du ſecours aux Romains.

Quoiqu'il parût à la plûpart des Sénateurs, qu'ils pouvoient trouver des reſſources infinies dans l'alliance d'une ville auſſi puiſſante & auſſi riche que Capoue, & que ſon territoire, le plus fertile de l'Italie, & d'ailleurs voiſin de la mer, ſemblât devoir ſervir de grenier au peuple Romain dans des tems de ſtérilité; cependant, ils crurent devoir préférer à de ſi grands avantages la fidélité qu'ils devoient à leurs Alliés. Ainſi, le Conſul eut ordre de faire aux Ambaſſadeurs la réponſe ſuivante: » Campaniens, le Sénat vous » juge dignes du ſecours, que » vous demandez; mais, il n'eſt » pas juſte que nous faſſions une » nouvelle ailliance avec vous, » au préjudice d'un traité qui nous » lie avec des Alliés plus anciens, » tels que ſont les Samnites. Ainſi, nous ne prendrons point » contr'eux des armes, qui offenſeroient les dieux encore plus » que les hommes. Tout ce que » nous pouvons faire, c'eſt de » leur envoyer des Ambaſſadeurs, pour les prier au nom » de l'amitié qui nous unit avec » eux, de vouloir bien vous laiſſer en repos. « Le chef de l'ambaſſade n'eut pas plutôt entendu cette réponſe, que reprenant la parole, ſuivant l'ordre que lui avoit donné le Sénat de Capoue: » Puiſque vous refuſez, dit-il, » d'employer des forces légitimes » pour défendre nos biens contre » l'injuſte violence qui les veut » envahir, au moins nous eſpé-

Digitized by Google

» rons que vous défendrez les vôtres. C'eſt pourquoi, nous mettons en votre pouvoir, & ſoumettons à votre domination, » Meſſieurs, & à celle du peuple » Romain, Capoue avec tous ſes » habitans, ſes terres, ſes temples, en un mot tous ſes effets » tant ſacrés que profanes, pour » en diſpoſer comme d'un bien » qui vous appartient. Ce ſera » ſur vos vaſſaux & ſur vos ſujets, » que tomberont déſormais toutes les injures, que nous ſouffrirons dans la ſuite. » Alors, ils ſe proſternerent tous dans le veſtibule du Sénat, fondant en larmes & tendant au Conſul des mains ſuppliantes. Les Sénateurs furent touchés de l'étrange révolution, qui avoit réduit un peuple ſi opulent, & ſi connu par ſon orgueil & ſon luxe, à un découragement & à un déſeſpoir aſſez extrêmes pour ſe ſoumettre à une domination étrangère, lui & tout ce qui lui appartenoit, après que les peuples voiſins avoient imploré quelques jours auparavant ſa protection contre leurs ennemis. Alors, ils crurent qu'il étoit de leur honneur, autant que de leur intérêt, de ne point abandonner un peuple, qui s'étoit ſoumis à la domination des Romains, lui, ſa ville & ſes campagnes. Ce fut là l'origine d'une guerre ſanglante entre les Romains & les Samnites.

Quelque tems après, les députés de Capoue s'adreſſerent au peuple Romain, & lui demanderent avec inſtance de vouloir bien leur envoyer des garniſons en quartier d'hiver, pour les défendre contre les courſes des Samnites, qui entroient ſouvent à main armée dans leur païs, & ravageoient leurs terres. Cette grace, qu'ils n'eurent pas de peine à obtenir, penſa leur devenir funeſte. Les Romains d'un côté, accoûtumés juſques-là à une vie ſobre & dure, ignoroient combien une ville noyée dans les délices, comme Capoue, pouvoit leur être nuiſible; & les Campaniens de l'autre, ne ſçavoient pas combien il eſt dangereux d'admettre une garniſon étrangère. Ils en firent bientôt de part & d'autre une triſte épreuve. Capoue, plongée dans le luxe & très-propre dès-lors à corrompre la diſcipline militaire, amollit bientôt les ſoldats, que Rome y avoit envoyés, par les délices & les plaiſirs dont elle leur fourniſſoit la matière en abondance, & leur fit oublier entièrement leur patrie. Pendant les quatiers d'hiver, on prenoit des meſures pour ôter aux Campaniens leur ville par le même crime, par lequel eux-mêmes l'avoient enlevée à ſes anciens habitans, & l'on employoit leur propre exemple contr'eux. Ces ſoldats Romains ſe prétendoient bien fondés en raiſon. » Car, enfin, diſoient-ils, » eſt-il raiſonnable que les Cam» paniens, incapables de défen» dre par eux-mêmes, ni leurs » perſonnes, ni leurs biens, poſ» ſedent les terres les plus fertiles » de l'Italie, & habitent une ſi » belle ville, préférablement à » une armée victorieuſe, qui, au » prix de ſes ſueurs & de ſon

Digitized by Google

» ſang, en a chaſſé les Samnites ? « Ils forment donc entr'eux le barbare deſſein d'égorger les habitans de Capoue, & de s'y établir en leur place. Cette conſpiration étant découverte, les ſoldats ſe révolterent contre la République; mais, Valérius Corvus, Dictateur, appaiſa la ſédition.

L'an de Rome 414 ou 415, les Campaniens entrerent dans les vues des Latins, pour faire la guerre aux Romains. Leurs alliés ayant été vaincus, ils ſe rendirent. Les Romains, pour les punir, leur ôterent une partie de leurs terres, où l'on envoya des Romains en colonie. Les cavaliers de Capoue, qui étoient au nombre de ſeize cens, ne furent point enveloppés dans cette punition, parce qu'ils n'avoient point pris part à la révolte. En récompenſe de cette fidélité, ils furent faits citoyens Romains; & le peuple de Capoue fut obligé de leur payer à chacun par année la ſomme de quatre cens cinquante deniers, qui pouvoient monter à plus de deux cens livres.

Pluſieurs années après, les Romains ayant donné dans un piege, ſe trouverent enfermés entre deux défilés, d'où ils ne purent ſortir qu'après avoir paſſé ſous le joug. Alors, quoiqu'ils s'imaginaſſent être comme des hommes, qui, ſortant des enfers, commenceroient à appercevoir la lumière; cependant, cette lumière même, qui leur découvroit la marche ignominieuſe de leur armée, leur parut plus triſte, que la mort la plus affreuſe. Ils auroient pu arriver avant la nuit à Capoue; mais, doutant de la fidélité des Campaniens, & retenus par la honte, ils aimerent mieux ſe coucher à terre dans le chemin aſſez près de la ville, manquant abſolument de tout. Lorſque les Campaniens ſçurent cette nouvelle, un juſte ſentiment de compaſſion pour leurs alliés & leurs bienfaiteurs, l'emporta en eux ſur l'orgueil, qui leur étoit naturel. Ils envoyerent ſur le champ aux Conſuls des licteurs & des faiſceaux, avec les autres marques de leur dignité. Ils envoyerent aux légions des armes, des chevaux, des habits, des vivres. Et lorſque les Romains vinrent à la ville, le Sénat & le peuple de Capoue allerent les recevoir, & s'acquitterent à leur égard de tous les devoirs d'hôtes & d'amis. Mais, ni par leurs careſſes, ni par tous les témoignages d'amitié qu'ils leur donnoient, ni par leurs paroles conſolantes, ils ne purent les engager, ſoit à leur répondre, ſoit même à lever les yeux & à enviſager ceux qui tâchoient d'adoucir leur peine. La douleur & encore plus la honte leur faiſoient fuir tout entretien & toute compagnie. Le lendemain, ils partirent pour retourner à Rome; & les Campaniens envoyerent quelques jeunes gens de qualité pour les accompagner juſques ſur les confins de leur territoire.

Ce fut l'an de Rome 436, que l'on envoya, pour la première fois, à Capoue un préfet, ou gouverneur, ſur la demande que cette ville en avoit faite pour régler les

Digitized by Google

discordes intestines, qui en troubloient le repos.

Personne n'ignore qu'Annibal, après la fameuse bataille de Cannes, passa en Campanie, & qu'il tourna ses pas du côté de Capoue. Les habitans étoient plongés dans le luxe & dans les délices. C'étoit le fruit d'une longue paix & d'une prospérité continuelle depuis un grand nombre d'années. Mais, au milieu d'une corruption générale, le plus grand de ses maux étoit l'horrible abus, que le peuple faisoit de sa liberté. Pacuvius Calavius avoit trouvé le secret de rendre le Sénat dépendant du peuple, & par-là de se le soumettre à lui-même. Depuis ce tems-là, il exerça dans la ville une domination absolue, sans être obligé d'employer la violence ou les armes. Les Sénateurs, oubliant leur rang & leur liberté, flattoient le peuple & lui faisoient basſement la cour. Ils invitoient les plus vils citoyens à manger chez eux; & lorsqu'il y avoit quelque procès à juger, pour gagner la faveur de la multitude, ils se déclaroient hautement pour celui auquel elle s'intéressoit. Enfin, dans toutes les délibérations du Sénat, la décision étoit toujours telle, que le peuple l'auroit donnée lui-même. Les habitans de Capoue avoient toujours vécu dans le luxe & dans les plaisirs. Ce penchant, qui, selon la remarque de Tite-Live, leur venoit de la nature, étoit entretenu & fortifié par la fertilité de leurs campagnes & le voisinage de la mer; deux sources, qui leur fournissoient non seulement ce qui étoit nécessaire à la vie, mais encore tout ce qui pouvoit flatter les sens, & amollir le cœur & le courage. Mais, depuis ce tems, la vile complaisance des Grands & la licence outrée de la multitude fit que personne ne mit plus de bornes à sa dépense, ni de frein à ses passions. On se moquoit impunément des Loix, des Magistrats & du Sénat. Et pour comble de malheurs, après la bataille de Cannes, ce peuple porta l'insolence jusqu'à mépriser les Romains, dont il avoit jusques-là respecté l'autorité.

La seule considération, qui les empêcha de quitter sur le champ leur parti, pour s'attacher aux Carthaginois, c'est qu'il y avoit à Capoue plusieurs familles des plus considérables & des plus puissantes de la ville, qui s'étoient unies par des mariages avec celles de Rome; & que les Romains avoient choisi, parmi les troupes, que les Campaniens leur fournissoient pour la guerre, trois cens cavaliers des plus illustres, & les avoient envoyés dans la Sicile pour garder les villes de leur parti. Mais, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que leurs peres & meres & leurs plus proches parens obtinrent qu'on envoyât des ambassadeurs au consul Romain, au sujet de la défaite de Cannes. Ils le trouverent encore à Vénusie avec un petit nombre de soldats à demi armés, dans un état très-propre à donner de la compassion à de bons & fideles alliés, mais qui ne lui attira de la part d'un peuple aussi arrogant & aussi perfide que

Digitized by Google

celui de Capoue, qu'un mépris, que le Conſul augmenta encore lui-même, en leur parlant avec trop de ſincérité & de franchiſe, de la perte que les Romains avoient faite à Cannes.

Quand les députés furent de retour à Capoue, ils y rendirent compte de leur ambaſſade; de façon qu'il n'y eut perſonne qui ne regardât la République Romaine comme abſolument ruinée. Le peuple & la plus grande partie des Sénateurs auroient pris ſur le champ le parti d'Annibal, ſi les plus Anciens, par l'autorité qu'ils conſervoient encore, n'euſſent fait différer ce changement de quelques jours. Mais enfin, le plus grand nombre l'emporta ſur la plus ſaine partie; & on conclut que les mêmes députés, qui étoient allés trouver Varron, ſeroient envoyés vers Annibal. Je trouve dans quelques Auteurs, dit Tite-Live, qu'avant que de ſe déterminer abſolument à la révolte, les Campaniens envoyerent des ambaſſadeurs à Rome pour demander aux Sénateurs, qu'ils donnaſſent un de leurs Conſulats à un Campanien, s'ils vouloient obtenir leur ſecours contre les Carthaginois; mais que tout le Sénat, indigné d'une telle propoſition, les chaſſa ſur le champ de la ſalle, où on leur donnoit audience, & envoya avec eux un Licteur, qui devoit les mettre ce jour-là hors des terres de la République. Mais, ce qui m'empêche, ajoûte Tite-Live, de donner ce fait pour certain, c'eſt qu'il a trop de conformité avec la propoſition, que firent autrefois les Latins dans le même Sénat, & que Cœlius & pluſieurs autres Écrivains ne l'auroient pas oublié, s'il eût été véritable.

Les ambaſſadeurs, qu'on avoit envoyés de Capoue à Annibal, firent alliance avec lui aux conditions ſuivantes: *Que les Généraux ni les Magiſtrats de Carthage n'auroient aucun droit ſur les citoyens de Capoue; qu'on ne pourroit les obliger malgré eux de porter les armes, ou de ſoûtenir aucune charge, ou de payer aucun tribut; que Capoue ſeroit gouvernée par ſes loix & ſes Magiſtrats comme avant le traité; qu'Annibal fourniroit aux Campaniens, à leur choix, trois cens priſonniers Romains, dont ils feroient l'échange avec les trois cens Campaniens qui ſervoient en Sicile pour les Romains.* Outre ces conditions, qui étoient exprimées dans le traité, le peuple de Capoue ſe porta, en faveur d'Annibal, à une extrêmité contre les Romains, qu'il n'avoit point exigée. Il arrêta tous les officiers & autres citoyens Romains, qui ſe trouverent à ſa diſpoſition; ſoit qu'ils fuſſent à Capoue pour les affaires de la guerre, ou pour celles qui les regardoient en particulier; & les ayant enfermés dans des bains, ſous prétexte de s'aſſurer de leurs perſonnes, ils les y laiſſerent mourir avec une cruauté inouie, étouffés par la vapeur du lieu, qui leur ôta la liberté de reſpirer. Décius Magius s'étoit oppposé de toutes ſes forces à cet acte d'inhumanité, auſſi-bien qu'à l'ambaſſade

Digitized by Google

baſſade qu'on décernoit vers Annibal.

Cependant, Annibal envoya un courrier au Préteur des Campaniens pour l'avertir que le lendemain il ſe rendroit lui-même à Capoue; & en effet, il partit, comme il l'avoit dit, avec un petit nombre de ſoldats. Le Préteur, ayant aſſemblé les citoyens, leur ordonna d'aller au-devant d'Annibal, en grand nombre, avec leurs femmes & leurs enfans. Tout le monde y courut, non ſeulement par obéiſſance, mais encore par curioſité, pour voir un Général, qui s'étoit ſignalé par tant de victoires. Annibal ne fut pas plutôt entré dans Capoue, qu'il demanda qu'on aſſemblât le Sénat; mais, les premiers de la ville l'ayant prié de remettre à un autre tems les affaires ſérieuſes, & de ſouffrir qu'on paſſât dans la joie le premier jour qu'il les honoroit de ſa préſence, il modéra la colère, à laquelle il étoit naturellement porté; & pour ne point refuſer aux Campaniens la première grace, qu'ils lui demandoient, il paſſa la plus grande partie de la journée à viſiter ce qu'il y avoit de curieux & de remarquable dans la ville. Il logea dans la maiſon de deux freres, qui étoient des plus diſtingués de Capoue par leur naiſſance & leurs grandes richeſſes. On n'attendit pas le ſoir, pour ſe mettre à table; & le repas ne ſe reſſentit nullement de la frugalité Carthaginoiſe, ni de la diſcipline militaire. Mais, il fut tel qu'on peut s'imaginer qu'il pouvoit être dans la maiſon la plus opulente & la plus voluptueuſe d'une ville, dont les moindres citoyens étoient accoûtumés à vivre dans la bonne chere & dans les délices.

Le lendemain les Sénateurs s'aſſemblerent en grand nombre pour recevoir Annibal. Le premier diſcours qu'il leur fit, fut très-civil & rempli de témoignages d'amitié & de bienveillance. Il les remercia d'avoir préféré l'alliance des Carthaginois à celle des Romains; & parmi les promeſſes magnifiques qu'il leur fit, il les aſſura que dans peu Capoue ſeroit la capitale de toute l'Italie, & que les Romains eux-mêmes y viendroient recevoir la loi avec les autres peuples.

Annibal, après s'être aſſuré de Capoue, marcha contre quelques villes des environs; mais, ſes tentatives ne réuſſiſſant pas, il revint à Capoue pour y paſſer l'hiver. Pendant la plus grande partie de cette ſaiſon, il y tint ſes ſoldats à couvert dans les maiſons de la ville. Ce fut-là que cette armée, qui avoit réſiſté ſi longtems aux travaux les plus pénibles, & que les périls les plus affreux n'avoient jamais pu abattre, fut entièrement vaincue par l'abondance & les délices, dans leſquelles elle ſe plongea avec d'autant plus d'avidité, qu'elle n'y étoit point accoûtumée. Le ſommeil & le repos, le vin & la bonne chere, la débauche & le libertinage, auxquels ils ſe livroient tous les jours, & dont ils goûtoient de plus en plus la douceur, amollirent tellement leurs corps

Digitized by Google

& leurs courages, que s'ils se soûtinrent encore quelque tems, ce fut plutôt par l'éclat de leurs victoires passées, que par leurs forces présentes. C'est ce qui a fait dire aux connoisseurs, qu'en cela Annibal fit une faute beaucoup plus grande que quand après la bataille de Cannes, il n'alla pas droit à Rome; car, cette négligence pouvoit paroître avoir seulement différé sa victoire; au lieu que le séjour de Capoue ôta absolument à ses soldats la vigueur dont ils avoient besoin pour vaincre. C'est pourquoi, quand il les tira de-là, il les trouva si différens d'eux-mêmes, qu'il ne lui fut pas possible de leur faire observer la moindre partie de l'ancienne discipline. Ils en sortirent la plûpart avec des femmes de mauvaise vie; & dès qu'il fallut camper, ou soûtenir les fatigues des veilles, des marches & des autres travaux militaires, comme des soldats nouvellement levés, ils manquoient de force & de courage. Et depuis ce tems-là, pendant toute la campagne, la plûpart abandonnoient leurs drapeaux sans permission; & les déserteurs n'avoient point d'autre azyle que Capoue contre la sévérité de leurs Généraux.

Quand les affaires des Romains se furent rétablies, on songea sérieusement à faire le siege de Capoue. Les Campaniens, de leur côté, députerent vers Annibal pour lui demander du secours. Annibal leur promit qu'il auroit soin de mettre Capoue en sûreté. En attendant, il envoya, avec les députés, deux mille hommes, pour empêcher les ravages, que les armées ennemies faisoient sur les terres des Campaniens. Car, les Consuls y avoient fait passer leurs troupes, non seulement pour y faire le dégât des bleds, qui étoient déjà grands, mais dans le dessein d'assiéger Capoue. Ils comptoient rendre leur Consulat célebre par la prise d'une ville si opulente, & faire cesser la honte & les reproches, que sembloient mériter les Romains, pour laisser depuis près de cinq ans, impunies la révolte & la trahison d'un peuple si voisin de Rome. Mais, les Campaniens, ayant fait sur eux une sortie, secondés de Magon & de la cavalerie Carthaginoise, leur donnerent tellement l'épouvante, qu'ils rappellerent au plus vîte leurs soldats, & se retirerent en désordre, après en avoir perdu plus de quinze cens. Cet avantage remplit d'une orgueilleuse confiance les Campaniens, naturellement fiers & arrogans; en sorte qu'ils ne cessoient de harceller les Romains. Mais, le mauvais succès du combat engagé témérairement, avoit rendu les Consuls plus attentifs & plus précautionnés.

Ce n'est, à proprement parler, que l'an de Rome 541, que le siege de Capoue fut poussé par les Romains avec une vivacité, qui a peu d'exemples. Le commandement des troupes fut continué aux deux Consuls, Q. Fulvius Flaccus & Appius Claudius Pulcher, sous le titre de Proconsuls, pour qu'ils terminassent cette im-

Digitized by Google

portante entrepriſe. Outre l'intérêt public, leur honneur perſonnel y étoit intéreſſé ; & ils faiſoient tous les efforts poſſibles, pour la conduire à une prompte & heureuſe fin. Ils aſſiégeoient Capoue avec trois armées ; car, Claudius Néron étoit venu par leur ordre ſe joindre à eux, amenant les troupes qu'il commandoit près de Sueſſule. Les aſſiégés, de leur côté, qui avoient ſans ceſſe devant les yeux l'indigne traitement, qu'ils avoient fait aux Romains, & celui qu'ils en devoient attendre à leur tour, ſe défendoient avec courage, ſoûtenus d'une forte garniſon Carthaginoiſe, qu'Annibal avoit laiſſée dans leur ville ſous deux commandans, Boſtar & Hannon. Ils faiſoient de fréquentes & de vives ſorties, dans leſquelles, beaucoup inférieurs pour les combats de pied, ils avoient preſque toujours l'avantage du côté de la cavalerie, qui étoit le foible des Romains. Ceux-ci, ſouffrant avec peine cette inégalité, qu'ils ne pouvoient ſe diſſimuler, imaginerent un moyen d'y remédier en partie. Ils choiſirent dans les légions de jeunes gens diſpos & légers de corps, qu'ils accoûtumerent à monter derrière les cavaliers en croupe, & à en deſcendre promptement au premier ſignal. Ils leur donnerent des boucliers plus petits que ceux des cavaliers, & à chacun ſept javelots longs de quatre pieds, qui avoient une lame de fer ſi fine & ſi mince, qu'elle ſe courboit & ſe fauſſoit aiſément ; enſorte que le trait une fois lancé ne pouvoit plus être utile aux ennemis, ni être renvoyé contre ceux qui s'en étoient ſervis les premiers. Quand on en vint aux mains avec la cavalerie ennemie, ces armés à la légere, ſautant tout d'un coup de cheval, lancerent tous enſemble leurs javelots l'un ſur l'autre contre les chevaux & les cavaliers de Capoue ; de ſorte qu'un corps, qui paroiſſoit n'être tout entier que cavalerie, fit naître pour ainſi dire tout d'un coup une infanterie, à laquelle les Campaniens ne s'attendoient point. Cette attaque imprévue jetta le trouble parmi les ennemis. La cavalerie Romaine acheva de les mettre en déſordre, & les pourſuivit juſqu'aux portes de la ville. Depuis ce tems, les Romains devinrent ſupérieurs pour la cavalerie, comme ils l'avoient toujours été pour les troupes de pied.

Capoue commençoit à être réduite à l'extrêmité. La famine s'y faiſoit ſentir très-vivement. Le peuple & les eſclaves manquoient preſque abſolument de pain. Annibal étoit actuellement occupé à trouver des moyens de s'emparer de la citadelle de Tarente, lorſqu'il reçut un courrier de Capoue, qui lui apprit que les Campaniens ne pouvoient plus tenir contre les Romains, s'il ne venoit à leur ſecours. Le deſir de prendre la citadelle de Tarente fit balancer quelque tems Annibal ; mais, enfin, l'intérêt de Capoue l'emporta. Il voyoit tous les peuples d'Italie, tant alliés qu'ennemis, attentifs à en tirer exemple, ſelon l'événement, bon ou mauvais

Digitized by Google

qu'auroit la révolte des Campaniens. Ayant donc laissé chez les Bruttiens une grande partie de ses bagages, & tout le corps de ses troupes pesamment armées, il ne prit avec lui que l'élite de son infanterie & de sa cavalerie, qui étoit en état de faire beaucoup de diligence, & s'avança à grandes journées vers Capoue. Il se fit pourtant suivre de trente-trois éléphans. Lorsqu'il fut arrivé près de Tifate, il s'arrêta sur une hauteur qui commandoit Capoue. De-là il fit avertir les assiégés de son arrivée, & les engagea à faire une sortie générale par toutes les portes de la ville en même tems qu'il attaqueroit le camp des Romains. Le combat fut rude; les lignes même d'abord furent forcées en partie; & le proconsul Appius reçut une dangereuse blessure. Mais, les Romains se défendirent avec tant de vigueur, qu'enfin Annibal & les Campaniens furent également repoussés. Cette action, selon quelques Auteurs, leur coûta fort cher.

Annibal, voyant qu'il ne pouvoit, ni engager les Romains à un nouveau combat, ni forcer leurs lignes pour entrer dans la ville, ne s'opiniâtra point à une entreprise, qui ne pouvoit lui réussir. Il n'abandonna pas néanmoins encore le soin de Capoue; & pour la délivrer, il forma un dessein digne de son courage. Il résolut de marcher brusquement vers Rome, pour faire diversion. Mais, la chose n'eut pas un heureux succès. Renonçant même à l'espérance de sauver Capoue, il s'enfonça dans le Bruttium à l'extrêmité de l'Italie.

Ce fut alors que Capoue, abandonnée à elle-même & destituée de toute ressource, sentit l'abîme de maux, où elle s'étoit plongée en renonçant à l'amitié des Romains. Le Proconsul, en conséquence d'un arrêt du Sénat, fit faire une proclamation, par laquelle il annonçoit un pardon général de tout le passé pour les citoyens de Capoue, qui passeroient chez les Romains avant un certain jour. On en fut instruit dans la ville; aucun néanmoins ne profita d'une amnistie si favorable & si peu méritée. Uniquement occupés de la noirceur de leur trahison & de l'affreuse barbarie qui l'avoit accompagnée, ils ne pouvoient se persuader que l'offre qu'on leur faisoit, fût sincère & de bonne foi, ni qu'un tel crime pût jamais être pardonné. La ville se trouvoit sans conseil, aussi-bien que sans ressource. La noblesse avoit absolument abandonné le soin des affaires. Aucun des principaux citoyens ne paroissoit en public. Les Sénateurs, voyant leur ville hors d'état de résister aux Romains s'étoient enfermés dans leurs maisons, pour y attendre une mort certaine & la ruine de leur patrie. Tout le pouvoir se trouvoit entre les mains de Bostar & d'Hannon, commandans de la garnison Carthaginoise. Ceux-ci, plus inquiets pour eux-mêmes que pour leurs alliés, écrivirent à Annibal avec une liberté militaire, qui ne ménageoit pas les plus vifs reproches.

Digitized by Google

Ils avoient chargé de cette lettre quelques Numides de bonne volonté, qui, moyennant une récompense, passerent dans le camp de Flaccus comme transfuges. Ils furent découverts; & étant mis à la question, outre l'aveu de la lettre, dont il s'agissoit, ils déclarerent qu'il y avoit dans le camp des Romains plusieurs autres Numides, qui y étoient venus de même sous le titre de transfuges, mais qui, en effet, étoient des espions. On en arrêta plus de soixante-dix; & après qu'on les eut battus de verges, avec ceux qui avoient été saisis tout récemment, & qu'on leur eut coupé les mains, on les renvoya tous à Capoue. Le peuple fut consterné à la vue de ces malheureux; & il força, par ses cris & par ses menaces, les Sénateurs de s'assembler, pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire dans la situation présente. L'avis dominant étoit d'envoyer des députés aux Généraux Romains pour tâcher de les fléchir par leur soumission. Mais, Vibius Virius, qui avoit été l'un des principaux auteurs de la révolte, lorsque son tour fut venu de parler, ouvrit un avis bien différent. Il fit un discours des plus éloquens, pour exhorter les Sénateurs à se donner la mort. » Ceux » donc d'entre vous, dit-il, en » finissant, qui veulent céder à » leur mauvaise destinée plutôt » que d'éprouver tant de mal- » heurs, trouveront chez moi un » repas qui les attend. Lorsque » nos sens seront liés & suspendus » par le vin & les viandes, je ferai » servir à tous les convives la » même coupe, où j'aurai bu le » premier. Ce breuvage préser- » vera nos corps des tourmens, » nos esprits & nos courages des » affronts & des insultes. Il » épargnera à nos yeux & à nos » oreilles la cruelle nécessité de » voir & d'entendre toutes les in- » dignités, qui sont le partage » des vaincus. On allumera dans » la cour de ma maison un bû- » cher, où nos corps seront jet- » tés par des gens, qui seront » chargés de nous rendre ce der- » nier devoir. C'est la seule voie » libre & honnête, qui nous reste » pour sortir de la vie. Nos en- » nemis mêmes admireront notre » courage; & Annibal sentira » qu'il a abandonné & trahi des » alliés généreux & dignes de » trouver en lui plus de fidélité. «

Parmi ceux, qui entendirent ce discours, il y en eut un plus grand nombre qui l'approuverent, qu'il ne s'en trouva qui eussent, dit Tite-Live, assez de courage pour passer à l'exécution. La plûpart des Sénateurs, ne désespérant point d'obtenir encore leur pardon de la clémence des Romains, furent d'avis de se rendre, & leur envoyerent effectivement des députés. Le nombre de ceux, qui suivirent Vibius Virius à ce funeste repas, fut d'environ vingt-sept. Là ils tâcherent, pendant qu'ils furent à table, de s'étourdir par le vin & la bonne chere sur leur cruelle situation. A la fin du repas, ils prirent tous le poison. Ensuite, s'étant donné les derniers embrassemens, & pleurant sur leur

Digitized by Google

malheur, & sur celui de leur patrie, ils se séparerent. Les uns resterent pour être brûlés dans un même bûcher; les autres se retirerent chez eux. La quantité du vin & des viandes, qu'ils avoient prise, recula l'effet du poison. Ils moururent néanmoins tous, avant que les Romains entrassent dans la ville.

Le lendemain, la porte appellée de Jupiter, qui étoit vis-à-vis du camp Romain, fut ouverte par l'ordre du proconsul Fulvius. On fit entrer dans la ville une légion Romaine, avec un corps de troupes des alliés, sous la conduite de C. Fulvius, lieutenant général. Il commença par se faire apporter toutes les armes, qui étoient dans Capoue. Il plaça des gardes à toutes les portes de la ville, pour empêcher que personne n'en sortît. Il fit arrêter la garnison Carthaginoise, & donna ordre aux Sénateurs d'aller trouver les Généraux Romains dans leur camp. Quand ils y furent arrivés, on les mit tous dans les fers, & ils eurent ordre de faire porter aux questeurs ou trésoriers, tout l'or & l'argent qu'ils avoient chez eux. L'or se trouva monter à soixante-dix livres pesant, qui peuvent être évaluées à cinquante-deux mille cinq cens livres de notre monnoie; & l'argent à trois mille deux cens livres pesant, c'est-à-dire, à deux cens cinquante mille livres tournois. L'on mit sous sûre garde à Cales, vingt-cinq Sénateurs, & à Téanum, vingt-huit. C'étoient ceux, qu'on sçavoit avoir le plus contribué à faire renoncer Capoue au parti des Romains.

Fulvius & Appius ne convenoient pas sur le traitement, qu'il falloit faire aux Sénateurs de Capoue. Le dernier inclinoit vers la douceur; l'autre portoit la sévérité jusqu'à l'excès. Appius vouloit qu'on laissât la décision de cette affaire au Sénat de Rome; & il ajoûtoit encore, qu'il étoit à propos de s'informer si quelques villes municipales, ou du païs Latin, n'avoient point fait de complot avec Capoue, & ne lui avoient point prêté de secours. Quant à ce dernier article, Fulvius représenta vivement qu'il falloit bien se donner de garde d'y songer; que c'étoit inquiéter de fideles alliés par des accusations douteuses, & faire dépendre leur sort de témoins indignes de créance, qui n'avoient jamais connu d'autre regle que leurs passions & leurs caprices, soit dans leurs discours, soit dans leurs actions. Appius, quelque fortement que lui eût parlé son Collegue, comptoit que sur une affaire, aussi importante que celle-là, il attendroit sans doute des ordres de Rome. Il se trompa. Sur le soir, Fulvius commanda aux principaux officiers de faire tenir prêts pour le minuit deux mille cavaliers d'élite. Il partit de nuit avec ce détachement, & arriva de grand matin à Téanum. On fut fort étonné de l'y voir à cette heure. Il alla droit à la place publique, où une grande foule d'habitans s'étoient rendus aussi-tôt. Là il donna ordre au Magistrat de faire venir les Campaniens, qu'il avoit à sa gar-

Digitized by Google

de ; & après les avoir fait frapper de verges, il leur fit couper la tête à tous.

De-là il s'avança vers Cales à bride abattue avec le même détachement pour y faire une pareille opération. Déjà, il étoit monté sur son tribunal, & l'on attachoit les Campaniens au poteau, lorsqu'on vit arriver, à la hâte, un courrier, qui remit entre les mains de Fulvius une lettre du préteur Calpurnius & un arrêt du Sénat. La joie fut universelle sur le bruit qui se répandit que le Sénat se réservoit la connoissance de cette affaire. Fulvius, qui s'en doutoit bien, avant que d'ouvrir la lettre & l'arrêt, fit exécuter les Campaniens. Alors, il en prit lecture. Le contenu ne pouvoit empêcher une chose qui étoit faite, & dont le Proconsul n'avoit hâté l'exécution que pour aller au-devant de tout obstacle. Au reste, quelques Auteurs racontoient autrement ce qui vient d'être rapporté, & marquoient en particulier que Fulvius avoit pris lecture de l'arrêt avant l'exécution des Campaniens, & qu'il ne les avoit fait mourir que sur la permission tacite, que lui en donnoit l'arrêt par ces termes, *qu'il réserveroit la connoissance de cette affaire au Sénat, s'il le jugeoit à propos.* Est-il vraisemblable, en effet, qu'un Magistrat eût osé insulter de la sorte au Sénat, en n'ouvrant ses ordres que lorsqu'il n'auroit plus été en état de les exécuter ?

Après que le Proconsul fut retourné de Cales à Capoue, Atelle & Calatie se rendirent aux Romains. Ceux des Sénateurs, qui avoient porté leurs concitoyens à embrasser le parti d'Annibal, y furent pareillement punis du dernier supplice. Ainsi, en tout, quatre-vingts des principaux Sénateurs eurent la tête tranchée, plus de trois cens nobles Campaniens furent confinés dans des prisons, où ils périrent misérablement. Le reste des citoyens fut dispersé ou vendu.

Quant à ce qui regarde la ville même de Capoue, quelque grande & quelque juste que fût la colère des Romains, la raison d'intérêt l'emporta sur le desir de la vengeance. Au lieu de la raser, on aima mieux la réunir, avec son territoire le plus beau & le plus fertile de toute l'Italie, au domaine du peuple Romain. Mais, on lui ôta tous ses privileges & tout ce qui forme un corps de ville. On la réduisit à n'avoir, ni Sénat, ni Magistrats. On y envoyoit tous les ans de Rome un Préfet pour rendre la justice au nom du peuple Romain.

Il ne s'est guere passé d'événement plus considérable pendant le cours de la seconde guerre Punique, ni en même tems plus glorieux au peuple Romain, que le siege & la prise de Capoue. C'étoit cette ville, qui, après la bataille de Cannes, avoit levé, comme on l'a dit, l'étendard de la rebellion, & entraîné après elle la plûpart des alliés de Rome. Elle devoit, pour cette raison, être infiniment chere à Annibal & infiniment odieuse aux Romains ; & elle l'étoit en effet. C'est

Digitized by Google

cette ville, qu'ils attaquent, & dont ils se rendent maîtres en présence & sous les yeux de ce formidable ennemi, qui a le chagrin & la honte de se la voir enlever, malgré tous les mouvemens qu'il se donne pour la sauver. On a vu quel étonnant courage & quelle opiniâtre persévérance les Romains montrerent pendant le siege. Quand il fut terminé, ils ne firent pas paroître moins de sagesse & moins de prudence dans la manière dont ils déciderent du sort de cette importante conquête. Cet objet mérite d'être considéré de près & avec quelque soin. C'est Cicéron qui va parler.

On délibéra beaucoup & longtems sur la manière dont il convenoit de traiter Capoue. Quelques Sénateurs jugeoient qu'il étoit à propos d'abattre & de raser absolument une ville puissante, voisine, ennemie, & qui avoit montré une haine exécrable contre Rome. Tout leur y paroissoit dangereux, la fertilité des terres, l'abondance de toutes sortes de grains & de fruits, l'heureuse situation de la ville, la bonté & la salubrité de l'air, la beauté & la commodité des bâtimens, l'affluence de toutes sortes de biens & de délices; avantages funestes, appas mortels, qui en avoient corrompu dès le commencement tous les habitans, & leur avoient inspiré cette arrogance qui avoit prétendu partager le Consulat avec Rome, & ce luxe qui avoit vaincu par le plaisir Annibal invincible jusques-là aux armes des Romains. Or, pouvoit-on laisser subsister une ville, cause de tous ces maux, & qui pourroit bien un jour les faire renaître?

Le grand nombre des Sénateurs se détermina par d'autres vues, & trouverent un sage tempérament, propre à tout concilier. » Nos ancêtres, dit Cicéron, ju-
» gerent que s'ils ôtoient aux
» Campaniens leurs terres, leurs
» Magistrats, leur Sénat, leurs
» assemblées, & s'ils ne leur lais-
» soient aucune image, aucune
» trace de République, nous
» n'aurions plus rien à craindre
» de leur part. Ils résolurent donc
» de ne détruire, ni les maisons,
» ni les murailles de Capoue,
» mais d'en faire en quelque sorte
» le grenier de Rome, en n'y
» laissant que des laboureurs, qui
» y retireroient leurs charrues &
» tous les instrumens dont on se
» sert pour cultiver la terre, qui
» y transporteroient leurs mois-
» sons, & les y mettroient en
» sûreté. «

Les Romains ne traiterent pas ainsi dans la suite, ni Corinthe, ni Carthage; mais, ils se crurent obligés de les renverser de fond en comble, parce que quand ils auroient ôté à ces villes leurs terres, leur Sénat, leurs Magistrats, des gens mal intentionnés auroient pu y faire des établissemens, & s'y cantonner, avant qu'on en eût été informé à Rome à cause du grand éloignement, ou du moins avant qu'on y eût apporté du remede. On n'avoit rien de pareil à craindre à Capoue, située dans le voisinage de Rome, & comme sous les yeux du Sénat & du peu-

Digitized by Google

ple. En effet, dans toutes les guerres, soit du dedans, soit du dehors, jamais Capoue ne donna le moindre ombrage à Rome, mais lui fut toujours d'un grand secours. Et comment auroit-il pu s'y élever quelque tumulte ? Il n'y avoit plus d'assemblée, ni du peuple où l'on tînt des harangues séditieuses, ni du Sénat où l'on prît des délibérations contraires au repos de l'Italie ; point de Magistrats, qui, par l'abus de leur autorité, excitassent des plaintes publiques. Toute ambition, toute discorde étoit éteinte, parce qu'il n'y avoit point de charges à briguer, ni d'honneurs qu'on pût se disputer les uns aux autres. » Ainsi, nos » ancêtres, [c'est toujours Ci- » céron qui parle] par leur pro- » fonde sagesse, ont trouvé le » moyen de réduire l'arrogance » Campanienne, & cette fierté » turbulente à un tranquille re- » pos & à une entière inaction. » Par-là, ils ont évité l'odieux » reproche de cruauté, en ne » détruisant point une si belle & » si puissante ville ; & ils ont pris » de sûres précautions pour l'ave- » nir, en lui coupant tous les » nerfs, & la laissant dans un » état de foiblesse, qui la met » hors d'état de remuer. «

Cicéron releve encore un autre avantage qu'il fait beaucoup valoir ; c'est le profit que Rome percevoit du territoire de Capoue ; profit, qu'il préfere à tous les autres revenus, que le peuple Romain tiroit des païs étrangers. Les plus légeres causes arrêtoient souvent ou suspendoient ces autres revenus ; au lieu que celui de Capoue ne couroit aucun risque, étant défendu, & par des villes fortes & par les troupes que l'on tenoit dans le voisinage. Il ne souffroit rien des guerres ; il se soûtenoit toujours également ; & il sembloit être en quelque sorte, par l'avantage du climat, à l'abri des injures du tems & des orages. Cicéron remarque que dans la guerre d'Italie, les autres revenus ayant manqué, les armées furent nourries des bleds de Capoue. Aussi appelle-t-il Capoue le plus beau fonds du peuple Romain, sa richesse la plus sûre, l'ornement de la paix, le soûtien de la guerre, le plus important de ses revenus, le grenier des légions, & la ressource commune dans les tems de disette.

Nous finirons ces remarques sur Capoue, par les réflexions que fait Tite-Live sur ce même événement, & qui sont comme un abrégé de tout ce que nous avons recueilli de Cicéron. » Tels fu- » rent, dit-il, les arrangemens, » que prirent les Romains, au » sujet de Capoue avec une sa- » gesse & une conduite louables » dans toutes leurs parties. On » fit une prompte & rigoureuse » justice des plus coupables. La » multitude fut dispersée sans es- » pérance de retour. On n'exer- » ça point une vengeance brutale » sur les maisons & les murail- » les, qui n'étoient point coupa- » bles des crimes de leurs habi- » tans. Et par là, en même tems » que les Romains, se procu- » roient une utilité considérable,

Digitized by Google

» ils ſe firent une réputation de » clémence auprès de leurs alliés, » en conſervant une ville auſſi » illuſtre & auſſi opulente, dont » la ruine auroit tiré des gémiſſe- » mens de tous les peuples de la » Campanie & des environs. En- » fin, ils firent ſentir, par un » exemple éclatant, d'un côté » combien étoient inévitables les » effets de leur colère envers des » alliés infideles, & de l'autre » combien la protection d'Anni- » bal étoit une foible reſſource » pour ceux qui s'attachoient à » ſon parti & à ſa fortune. «

L'année ſuivante, comme le conſul Lévinus paſſoit par Capoue à ſon retour de Grece, il fut entouré d'une foule de Campaniens, qui le conjuroient, les larmes aux yeux, de leur permettre d'aller à Rome ſe jetter aux pieds des Sénateurs, pour implorer leur miſéricorde, s'il étoit poſſible de les fléchir, & pour les ſupplier qu'ils ne permiſſent pas à Flaccus de les exterminer entièrement, & d'abolir juſqu'au nom des Campaniens, comme il paroiſſoit en avoir le deſſein. Lévinus, les ayant obligés de jurer à Flaccus, qu'ils reviendroient à Capoue cinq jours après qu'ils auroient reçu réponſe du Sénat, leur commanda de le ſuivre à Rome. Quand on les admit à l'audience, ils ne purent nier qu'ils n'euſſent mérité d'être punis rigoureuſement ; mais, ils croyoient que tant de Sénateurs, morts de poiſon, ou décapités, étoient une ſatisfaction ſuffiſante. Ils ajoûterent qu'il ne reſtoit plus qu'un petit nombre de nobles Campaniens, à qui leur conſcience n'avoit pas fait des reproches aſſez vifs pour les porter à s'ôter eux-mêmes la vie, & que le vainqueur, tout irrité qu'il étoit, n'avoit pas jugé aſſez criminels pour les punir de mort ; qu'ils demandoient la liberté pour eux & pour les leurs, avec une partie de leurs biens ; qu'ils attendoient cette grace des Romains, dont la plûpart leur étoient unis par des alliances, ou même par le ſang, depuis tant de mariages qui avoient été contractés entre les familles des deux nations.

Voici ce qui fut décidé. On fit pour chaque famille des Campaniens différens décrets, que Tite-Live n'a pas cru devoir rapporter en détail. On ordonna qu'aucun de ceux qui s'étoient trouvés dans Capoue, pendant que les portes en avoient été fermées aux Romains, ne reſteroit dans la ville ou dans le territoire, paſſé un certain jour ; & on leur aſſigna, pour leur établiſſement, un lieu au de-là & à quelque diſtance du Tibre. On en plaça d'autres moins coupables à de moindres diſtances de Capoue. On ne voulut pas qu'aucun d'eux poſſédât des terres ou des maiſons, qui ne fuſſent éloignées de la mer au moins de quinze milles. On fit vendre à Capoue les biens de tous les Sénateurs & de tous ceux qui avoient poſſédé des Magiſtratures à Capoue, à Atelle ou à Calatie, villes voiſines de Capoue. On envoya à Rome, pour y être vendues, toutes les perſonnes libres qui avoient été réduites en ſervi-

Digitized by Google

tude. Enfin, on ordonna, par rapport aux ſtatues d'airain priſes ſur les Campaniens, que le college des Pontifes décideroit ce qui devoit être regardé comme ſacré, & ce qui pouvoit paſſer pour profane. Quand on ſe repréſente l'excès de haine, de fureur & de cruauté, où Capoue s'étoit portée contre les Romains, on n'eſt point étonné de la ſévérité de ce châtiment. Les députés s'en retournerent le déſeſpoir dans le cœur, ne ſe plaignant plus de Flaccus, mais de l'injuſtice des dieux & de la cruauté de la fortune.

III. Depuis, Céſar, ayant fait recevoir une loi Agraire, ſongea ſur le champ à la faire exécuter. On ne trouve que le territoire de Capoue, qui ait été diſtribué en vertu de cette loi. Ce territoire fut deſtiné aux peres de famille, qui auroient trois enfans ou plus. Il s'en trouva vingt mille dans le cas. On choiſit vingt Commiſſaires pour préſider à cette diſtribution; & Pompée, entièrement dévoué aux volontés de Céſar, ne dédaigna pas de prendre cette commiſſion, avec des collegues qui n'étoient pas aſſurément de ſon rang. Les vingt Commiſſaires établirent une colonie à Capoue, & tirerent ainſi cette ville de l'humiliation, où les Romains l'avoient tenue pendant cent cinquante ans. Elle avoit porté pendant tout ce tems la peine de ſa révolte contre Rome. Cette colonie étoit mal garnie d'habitans. Elle poſſédoit en commun une grande étendue de terres, qui n'avoient été attribuées à aucun poſſeſſeur particulier. Octavien y établit ſes Vétérans. Mais, pour dédommager la colonie, il lui donna dans l'iſle de Crete des fonds d'un revenu beaucoup plus ample, & qui rapportoient douze cens mille ſeſterces par an. Et de plus, il ajoûta un grand & utile ornement à la ville même de Capoue, par la conſtruction d'un aquéduc, qui y portoit une eau pure & abondante.

On y bâtit dans la ſuite un temple dédié à Jupiter; & la dédicace de ce temple fut un des prétextes, que Tibère allégua, quand il voulut ſortir de Rome pour ne plus y revenir. Capoue, ſous Veſpaſien, porta la peine de ſon attachement pour Vitellius. On y mit la troiſième légion en quartier d'hiver, & les maiſons les plus illuſtres furent accablées de toutes ſortes de diſgraces.

IV. Dans le ſixième ſiecle, ſous l'empire de Juſtinien, Capoue fut ruinée par Genſéric, roi des Vandales, & rebâtie par le célebre Narsès. Depuis, les Lombards la ruinerent une ſeconde fois, & jetterent, à ce qu'on croit, les fondemens de la nouvelle Capoue à deux milles de l'ancienne. Le pape Jean XIV l'érigea en Archevêché. Cette ville, peu conſidérable aujourd'hui, ſe voit dans la terre de labour, au royaume de Naples. On dit qu'elle diminue tous les jours. Elle eſt néanmoins défendue par un château & quelques fortifications.

Quant aux maſures de l'ancienne Capoue, on leur donne pré-

Digitized by Google

ſentement le nom de S. Maria Maggiore, ou delle Gratie, ou, comme diſent d'autres, S. Maria di Capua.

CAPPA. (*a*) M. du Cange dans ſon Gloſſaire Latin, au mot *Cappa*, a cité ces paroles de Loup de Ferrieres, *Negotiatorum Cappas ſe periturum jactabant;* pour prouver que les marchands, dans leurs voyages, ſe ſervoient de manteaux. Il eſt viſible que le mot *Cappa*, dans ce paſſage, déſigne non un habillement, mais un lieu, dont les Seigneurs étoient renommés ſous le regne de Philippe I, comme l'a remarqué M. du Cange lui-même dans ſes Notes ſur Villehardouin. Cette inadvertence a été répétée dans la dernière édition du Gloſſaire.

CAPPADOCE, *Cappadocia*, Καππαδοκία. (*b*) Le nom de Cappadoce, pris dans ſa ſignification générale & la plus étendue, déſigne la partie de l'Aſie mineure, ſituée à l'Orient du fleuve Halys, & qui s'étend depuis le ſommet de la branche du Taurus, qui borne la Cilicie, juſqu'au Pont-Euxin vers le Nord, & juſqu'à l'Euphrate vers l'Orient, ou du moins juſqu'à la chaîne de montagnes, qui regne au couchant de ce fleuve. Les Grecs nommoient au tems d'Hérodote les peuples de ce païs, Syriens ou Syriens blancs, *Leucoſyri;* mais, les Perſes les appelloient Cappadociens. Ce nom eſt celui ſous lequel ils ont été plus connus dans la ſuite.

I. La partie de la Cappadoce, ſituée au nord & vers le Pont-Euxin, portoit le nom de Cappadoce Pontique ou Maritime; & les Romains l'appelloient ſimplement le Pont. Sous les ſucceſſeurs d'Alexandre, cette partie de la Cappadoce, & celle qui étoit à l'Orient du fleuve Halys, formerent deux royaumes ſéparés, & preſque toujours ennemis l'un de l'autre, quoique les habitans parlaſſent la même langue, & que les deux familles Royales prétendiſſent avoir une origine commune. Cette diviſion de la Cappadoce en deux États ou Dynaſties différentes, ſemble avoir eu lieu ſous les Perſans. Chacune de ces deux Dynaſties étoit régie en même tems par deux Gouverneurs. Le premier étoit héréditaire, & jouiſſoit ſous le nom de Dynaſte d'une autorité abſolue ſur une certaine étendue de païs, ſans payer aucun

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVII. p. 288.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 628. *& ſeq.* Strab. pag. 533. *& ſeq.* Ptolem. L. V. c. 6. Pom. Mel. pag. 19. Plin. Tom. I. pag. 290, 302. *& ſeq.* Herod. L. I. c. 72, 73. L. V. c. 49. L. VII. c. 72. Corn. Nep. in Datam. c. 1. *& ſeq.* in Eumen. c. 2. 13. Juſt. L. II. c. 4. L. VIII. c. 3. L. XIII. c. 4, 6. L. XXXVII. c. 3. L. XXXVIII. c. 1. *& ſeq.* L. XLII. c. 2. Q. Curt. L. III. c. 1, 4. L. IV. c. 1, 12. L. X. c. 10. Plut. Tom. I. pag. 423. *& ſeq.* Vell. Paterc. L. II. c. 39. Tacit. Annal. L. II. c. 42. L. XIII. c. 35. L. XV. c. 6. *& ſeq.* Hiſt. L. I. c. 78. Tit. Liv. L. XXXVII. c. 31. Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. pag. 326. Tom. IV. pag. 12, 13. Tom. V. pag. 307. *& ſuiv.* Hiſt. Rom. Tom. V. pag. 589. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 359. T. XII. p. 258. T. XIX. pag. 35, 36. *& ſuiv.* T. XXI. pag. 410.

Digitized by Google

tribut & ſans autre obligation que celle de fournir un certain nombre de troupes entretenues, & de reconnoître la ſouveraineté du roi de Perſe. Le ſecond portoit le titre de Satrape. La Cour le changeoit à ſa volonté. Il avoit le commandement des troupes dans la province, & on lui remettoit les fonds deſtinés à les payer. Mais, il ne pouvoit nommer au gouvernement des places & des forteresſes ſituées dans ſa Satrapie. Les Commandans de ces places dépendoient immédiatement du Roi.

Le Dynaſte d'un canton pouvoit avoir la Satrapie d'une autre province; mais, il étoit rare qu'on lui confiât le commandement des troupes de ſa Dynaſtie. Ce détail réſulte du Tableau général, que Xénophon nous a laiſſé de l'adminiſtration établie par Cyrus & par Darius; & il eſt confirmé par l'Hiſtoire des guerres, entre les Perſes & les Grecs de l'Aſie mineure.

Polybe dit que les rois de la Cappadoce Pontique prétendoient deſcendre de l'un des ſept ſeigneurs Perſans conjurés contre le Mage, & avoir toujours poſſédé depuis ce tems la Satrapie héréditaire, que Darius leur avoit donnée. Ceux de la Cappadoce méridionale avoient la même prétention; mais, ils remontent plus haut que le tems de la conjuration. Ce fut Anaphas, leur cinquième Roi, deſcendu d'Achéménès par les femmes, & l'un des ſept conjurés, qui obtint pour lui & pour ſes ſucceſſeurs une entière exemption d'impôts & de tributs. Le premier de ces anciens Rois tributaires de Cappadoce qui ſoit connu, eſt un Pharnace marié avec Atoſſa princeſſe Achéménide. Diodore de Sicile rapportoit la généalogie détaillée de ces Princes de la Cappadoce méridionale dans ſon trente-unième Livre, & Photius nous en a conſervé le précis.

L'alliance d'un roi de Cappadoce avec une princeſſe Achéménide de Perſe, vers l'an 670 avant Jeſus-Chriſt, ſuppoſe qu'il y avoit alors un certain commerce entre ces deux païs, qui étoient éloignés l'un de l'autre, & ſéparés par l'Arménie & par la Médie. Et je crois, dit M. Fréret, qu'il faut conclure de cette alliance, que la Cappadoce, l'Arménie & la Médie, ne formoient dés-lors qu'un ſeul & même État, ſoumis à Déjocès, qui regna depuis l'an 710 avant Jeſus-Chriſt, juſqu'à l'an 657. Hérodote nous apprend qu'au tems de la conquête des Medes par Cyrus en 560, ces peuples avoient été les maîtres de la haute Aſie, au de-là du fleuve Halys, pendant cent vingt-huit ans.

Selon Strabon, Ariarathe fut le premier roi de Cappadoce. Il ne marque point dans quel tems il commença à regner. On peut croire que ce fut dans le tems que Philippe, pere d'Alexandre le Grand, commença à regner en Macédoine, & Ochus chez les Perſes. Dans cette ſuppoſition, le royaume de Cappadoce a duré trois cens ſoixante-ſeize ans, juſqu'au tems où il fut réduit en province de l'Empire Romain ſous

Digitized by Google

Tibère. Il fut gouverné d'abord par une longue suite de Rois, appellés Ariarathes ; puis par des Rois qui porterent le nom d'Ariobarzane, & qui ne passerent pas la troisième génération ; & enfin par un dernier nommé Archélaüs. Selon Diodore de Sicile, ainsi que nous venons de l'observer, il y avoit déjà eu plusieurs Rois en Cappadoce avant Ariarathe; mais, comme leur Histoire est presque entièrement inconnue, nous n'en ferons point ici mention.

HISTOIRE ABRÉGÉE des Rois de Cappadoce.

Ariarathe I regna conjointement avec son frere Holofarne, pour qui il avoit une tendresse particulière. S'étant joint aux Perses dans l'expédition d'Égypte, il y acquit beaucoup de gloire, & s'en retourna comblé d'honneurs par le roi Ochus, vers l'an 351 avant Jesus-Christ.

Ariarathe II, fils adoptif d'Ariarathe I, avoit vécu en repos dans ses États pendant les guerres d'Alexandre le Grand, qui, dans l'impatience où il étoit d'en venir aux mains avec Darius, n'avoit pas voulu s'arrêter à la conquête de la Cappadoce, & s'étoit contenté de quelques témoignages de soumission. Après la mort de ce Prince, la Cappadoce, dans le partage que firent ses Généraux des provinces de son Empire, étoit échue à Eumène. Perdiccas, pour l'en mettre en possession, l'y conduisit avec une puissante armée. Ariarathe, de son côté, s'étoit préparé à une vigoureuse défense. Il avoit trente mille hommes de pied & une nombreuse cavalerie. La bataille se donna. Ariarathe fut vaincu & fait prisonnier. Perdiccas le fit mettre en croix, lui & ses principaux Officiers, & mit Eumène en possession de ses États.

Ariarathe III, fils du précédent, à la mort de son pere, s'étoit réfugié en Arménie. Mais, dès qu'il eut appris la mort de Perdiccas & celle d'Eumène, & l'occupation que d'autres guerres donnoient à Antigonus & à Séleucus, il entra dans la Cappadoce avec les troupes qu'Ardoate, roi d'Arménie, lui fournit. Il défit Amyntas, Général des Macédoniens, le chassa du païs, & remonta sur le trône de ses ancêtres, vers l'an 315 avant l'Ére Chrétienne.

Ariamnès, fils aîné d'Ariarathe III, monta sur le trône après la mort de son pere. Il s'allia avec le roi de Syrie, Antiochus Théos, & maria son fils aîné avec Stratonice, fille de cet Antiochus. Il eut tant d'amitié pour ce fils, qu'il se le donna pour Collegue dans la royauté. Ariarathe IV ayant regné seul après la mort de son pere, laissa ses États en mourant à son fils de même nom que lui, & qui étoit encore fort jeune. Celui-ci, vers l'an 190 avant J. C., ayant épousé Antiochide, fille d'Antiochus le Grand, fournit des troupes à son beau-pere dans la guerre qu'il entreprit contre les Romains. Antiochus ayant été défait, Ariarathe V envoya des Ambassadeus à Rome, pour demander pardon au Sénat, de ce qu'il avoit été obligé de se déclarer contre les Romains en fa-

Digitized by Google

veur de ſon beau-pere. On le lui accorda, mais après l'avoir condamné à payer, pour expiation de ſa faute, deux cens talens. Dans la ſuite, le Sénat lui en remit la moitié à la priere d'Eumène, roi de Pergame, qui venoit d'épouſer ſa fille.

Ariarathe VI fut tué en combattant pour les Romains dans la guerre contre Ariſtonicus, qui commença l'an 131, & finit l'an 130 avant Jeſus-Chriſt. Il laiſſa ſix fils très-jeunes ſous la tutele de leur mere. Laodice fit périr les cinq premiers par le poiſon; le ſixième regna, & épouſa Laodice, ſœur de Mithridate, roi de Pont. Il étoit le VII.e du nom d'Ariarathe. Il fut pere d'Ariarathe VIII & d'Ariarathe IX. Son beau-frere le fit tuer par Gordius, l'un de ſes ſujets. Laodice ſe remaria à Nicomède, roi de Bithynie, qui s'empara auſſi-tôt de la Cappadoce. Mithridate y envoya une armée, en chaſſa les garniſons de Nicomède, & reſtitua le royaume à ſon neveu, fils du même Ariarathe, qu'il avoit fait aſſaſſiner.

Ariarathe VIII fut à peine monté ſur le trône, que Mithridate le preſſa de faire revenir d'exil Gordius, dans le deſſein de ſe défaire du fils par la main du même aſſaſſin, qui avoit tué le pere. Ce jeune Prince frémit à cette propoſition, & leva une armée pour s'oppoſer à la violence de ſon oncle. Mithridate, ne voulant pas commettre ſes prétentions au hazard d'un combat, prit le parti d'attirer Ariarathe à une conférence; & lorſqu'il l'eut joint, tenant un poignard caché, il l'aſſaſſina à la vue des deux armées. Il mit à ſa place ſon propre fils, âgé ſeulement de huit ans, le fit nommer Ariarathe, & lui donna Gordius pour gouverneur. Les Cappadociens, ne pouvant ſouffrir les vexations des Lieutenans de Mithridate, ſe ſouleverent, firent venir d'Aſie Ariarathe, frere du dernier Roi, & le mirent ſur le trône. Il prit le nom d'Ariarathe IX. Dès que ce Prince fut de retour, Mithridate l'attaqua, le vainquit & le chaſſa du Royaume. Le chagrin, qu'en eut Ariarathe, le fit tomber dans une maladie, dont il mourut peu de tems après.

Mithridate avoit rétabli ſon fils ſur le trône; mais, Nicomède, roi de Bithynie, craignant que Mithridate, devenu maître de la Cappadoce, ne fondît ſur ſes États, appoſta un enfant de huit ans, qu'il revêtit auſſi du nom d'Ariarathe, & fit demander aux Romains, pour lui, le royaume de ſon pere. La Reine Laodice, ſa femme, alla exprès à Rome, pour appuyer cette ſuppoſition, & pour témoigner qu'elle avoit eu trois fils d'Ariarathe VII, dont celui qu'elle produiſoit, étoit le dernier. Mithridate, de ſon côté, oſa faire aſſurer par Gordius, que ſon fils qu'il avoit inſtallé ſur le trône, étoit fils du même Ariarathe, qui avoit été tué dans la guerre contre Ariſtonicus. Quel ſiecle! Quelle ſuite de fourberies! Le peuple Romain s'en apperçut bien; & pour ne les pas appuyer

Digitized by Google

de part ou d'autre, & mettre fin à ces procès, il ordonna que Mithridate renonçât à la Cappadoce, qui désormais jouiroit de la liberté, & se gouverneroit comme il lui plairoit. Mais, les Cappadociens envoyerent à Rome, pour déclarer que la liberté leur étoit insupportable, & pour demander un Roi. On dut être étonné d'un tel goût, qui préféroit la servitude à la liberté. Mais, il est des peuples, à qui le gouvernement Monarchique convient beaucoup mieux que le gouvernement Républicain; & l'on en trouve peu qui soient capables d'user modérément d'une pleine & entière liberté. Les Cappadociens choisirent, ou plutôt reçurent de la main des Romains pour Roi Ariobarzane.

Sylla fut chargé de mettre le nouveau Roi en possession de la Cappadoce. Mais, à peine fut-il sur le trône, que Tigrane, roi d'Arménie, s'étant laissé gagner par Mithridate, envoya contre lui deux de ses Généraux avec une armée. Ariobarzane, sentant la partie trop inégale, & d'ailleurs n'étant pas guerrier, dès qu'il vit l'orage près de fondre sur lui, rassembla ses effets & s'enfuit à Rome. Il ne fut rétabli que lorsque Pompée finit la guerre de Mithridate. Ce général Romain augmenta considérablement les États d'Ariobarzane, en le remettant sur le trône; & son fils Ariobarzane II recueillit cette belle succession. Mais, il n'en jouit pas long-tems. Ayant été tué, il laissa la couronne à son fils Ariobarzane III.

Ce Prince, foible & pauvre, avoit été recommandé à Cicéron par le Sénat. Lorsque Cicéron entra en Cappadoce, il y avoit une conspiration toute formée pour détrôner ce Roi. Plusieurs de ses sujets des mieux intentionnés en étoient instruits; mais, ils n'osoient parler, de peur d'être opprimés par la puissance des conspirateurs. Lorsqu'ils virent au milieu d'eux un Proconsul Romain, plein de bonne volonté & accompagné de troupes, leur crainte cessa; & ils découvrirent ce qu'ils sçavoient. La mine étant ainsi éventée, il fut aisé à Ariobarzane de se précautionner contre les entreprises de ses ennemis. Cicéron encouragea à le défendre avec zele, ceux qui lui étoient attachés. Les conspirateurs, loin de pouvoir espérer de le gagner par argent, ne trouverent même aucun accès auprès de lui. Ainsi, par sa sagesse & par l'autorité seule de son nom, il sauva la vie & la couronne au roi de Cappadoce.

Après que César eut vaincu Pharnace, il donna une partie de la Cilicie & de l'Arménie à Ariobarzane. Ce bon traitement fit croire, quelques années après, aux meurtriers de César, que le roi de Cappadoce ne les favorisoit point. Il ne se déclara pas ouvertement contre leur parti; mais, il refusa de s'allier avec eux. Cette conduite leur donnoit une juste défiance, de sorte que Cassius se crut obligé de ne le point ménager. Il l'attaqua, & l'ayant fait prisonnier, il le fit mourir. Par la mort d'Ariobarzane, le royaume

Digitized by Google

me de Cappadoce demeura à ſon frere Ariarathe X. La poſſeſſion lui en fut diſputée par Siſinna, fils aîne de Glaphyra. M. Antoine, établi juge de ce différend, le termina en faveur de Siſinna. On ne ſçait point ce que celui-ci devint. On ſçait ſeulement qu'Ariarathe monta ſur le trône de Cappadoce. Cinq ou ſix ans après, M. Antoine l'en chaſſa, & mit en ſa place Archélaüs, ſecond fils de Glaphyra. Son regne dura cinquante ans. Ayant été appellé à Rome par Tibere pour ſe juſtifier ſur divers chefs d'accuſation, il y mourut l'an de Jeſus-Chriſt 17, la quatrième année du regne de cet Empereur. Après la mort d'Archélaüs, Tibere déclara la Cappadoce province Romaine; & l'année ſuivante, il y envoya un Gouverneur avec le titre de *Legatus*. Il réunit au fiſc impérial le domaine des Rois; mais, pour accoûtumer les peuples à la nouvelle domination, il diminua quelques impôts. La ſituation des affaires, & la guerre contre les Parthes, demandoient ces ménagemens.

II. Dans la 51.e année de l'Ére Chrétienne, & pendant le cinquième Conſulat de l'empereur Claude, nous voyons que la condition de la Cappadoce avoit déjà changé. Elle n'étoit plus gouvernée par un *Legatus*, mais par un ſimple Intendant des domaines, ou *Procurator*. On voit encore qu'en 69, lorſqu'Othon devint Empereur, la ſituation de la Cappadoce étoit aſſez fâcheuſe; car, Othon, voulant ſe rendre agréable aux provinces, propoſa de changer l'adminiſtration de la Cappadoce.

A juger de l'état où ſe trouvoit la Cappadoce, par celui où elle étoit ſous les derniers Empereurs, ſa condition devoit être très-dure. Les Empereurs s'étoient approprié le domaine des Rois; & ce domaine, qui étoit très-étendu, comprenoit également la propriété des terres & des corps de ceux qui les cultivoient. Les loix Romaines parlent non ſeulement des *prædia tamiaca*, mais encore des *homines tamiaci*, qui ne travailloient & n'acquéroient que pour leurs maîtres, à peu près comme nos anciens ſerfs. Le domaine des rois de Cappadoce avoit paru ſous Tibère un objet aſſez conſidérable, pour juger que cette augmentation de revenu le mettoit en état de faire une remiſe, de la moitié de l'impoſition du centième denier de tout ce qui étoit vendu; impôt odieux, dont on demandoit la remiſe. Sous les Rois, ces domaines s'affermoient à des gens de la nation, & le produit ne ſortoit point du païs. Sous les Empereurs, ce produit étoit porté à Rome; & pourvu, que les fermiers fuſſent exacts à remplir leurs engagemens, on ſe mettoit peu en peine de réprimer leurs exactions.

Les rois de Cappadoce faiſoient ordinairement leur réſidence à Mazaca, ville ſituée au pied de la montagne d'Argée, & qui ſuivoit les loix de Charondas. Cette ville étoit bâtie ſur la riviére de Mélas, qui ſe décharge dans l'Euphrate.

Digitized by Google

Un roi de Cappadoce, que Strabon appelle ſimplement Ariarathe, ſans déſigner le tems où il vivoit, ayant fermé les embouchures de cette rivière, inonda toutes les campagnes voiſines; après quoi, il fit faire pluſieurs petites iſles à la manière des Cyclades, où il paſſa puérilement une partie de ſa vie. La rivière rompit les digues de ſon embouchure. Les eaux retournerent dans leur lit. L'Euphrate, les ayant reçues, ſe déborda, & fit des ravages incroyables dans la Cappadoce. Les Galates, qui habitoient dans la Phrygie, ſouffrirent auſſi beaucoup de pertes par ce débordement, & en voulurent être indemniſés. Ils demanderent trois cens talens à ce roi de Cappadoce, & prirent pour juges les Romains.

III. La Cappadoce abondoit en chevaux, en ânes & en mulets. C'étoit de-là qu'on tiroit les chevaux deſtinés ſi particulièrement pour les Empereurs, qu'il étoit défendu aux Conſuls même de s'en ſervir. Elle fourniſſoit auſſi quantité d'eſclaves & de faux témoins. On dit que les Cappadociens s'accoûtumoient, dès l'enfance, à réſiſter aux tourmens, & qu'ils ſe donnoient la queſtion les uns aux autres pour s'endurcir contre les peines, à quoi leurs faux témoignagnes les pourroient un jour expoſer. Ces gens-là enchériſſoient ſur la nation Grecque, quoiqu'elle eût porté ce vice à grands excès, ſi l'on s'en rapporte à Cicéron. Cet Orateur lui attribue d'avoir donné lieu à cette façon de parler: *Prêtez-moi votre témoignage, je vous le rendrai.*

La Cappadoce, généralement parlant, n'étoit rien moins qu'un païs de beaux eſprits & de Sçavans. Il en eſt ſorti néanmoins quelques Auteurs bien célebres. Strabon & Pauſanias ſont de ce nombre. On croyoit ſur tout que les Cappadociens étoient peu propres à devenir Orateurs; & c'étoit un proverbe, qu'un Rhéteur de ce païs-là étoit plus rare qu'un corbeau blanc & qu'une tortue volante. S. Baſile & S. Grégoire de Nazianze ont été une exception à cette regle.

IV. Strabon dit que les différens cantons de la Cappadoce & de la Cataonie, parloient une même langue, & que cette langue étoit auſſi en uſage ſur les frontières de la Paphlagonie; mais que ſur ces frontières, le mêlange des deux langues, Paphlagonienne & Cappadocienne, en avoit altéré la pureté. Moïſe de Khorène aſſure que la langue Cappadocienne étoit la même que celle d'Arménie. Eudoxe diſoit que la langue Arménienne étoit un dialecte de celle des Phrygiens, & avoit obſervé que les troupes de ces deux nations faiſoient un même corps, & ſervoient ſous un même chef dans l'armée de Xerxès. On peut conclure de-là, que dans leur origine, les peuples de l'une & de l'autre Phrygie & ceux de la Cappadoce & de l'Arménie, avoient compoſé une ſeule nation, qui parloit la même langue, que le mêlange de ces peuples avec des colonies étrangères altéra dans la ſuite au point d'effacer en gran-

Digitized by Google

de partie cette reſſemblance.

V. La Cappadoce, ſous les Medes & ſous les Perſes, formoit un État ſéparé, quoique dépendant, qui conſervoit ſon ancienne religion, & qui avoit ſes loix particulières. Le Magiſme y étoit reçu; mais, il n'étoit pas la religion dominante comme dans la Perſe, & peut-être dans la Médie, où nous ne voyons point qu'on élevât des temples aux divinités particulières. Les zélateurs du Magiſme avoient en horreur le culte de ces ſtatues, & le perſécutoient, lorſqu'ils avoient la force en main. Nous en avons la preuve dans l'hiſtoire Arménienne de Moïſe de Khorène; & d'un autre côté, nous voyons que les adorateurs des ſtatues avoient les mêmes ſentimens pour les ſectateurs du Magiſme. Car, après la défaite des Perſes à Platée, les Prêtres de Delphes ordonnerent d'éteindre tous les feux de la Béotie & de l'Attique, même ceux des foyers domeſtiques, comme ayant été ſouillés par les Perſes, & de les rallumer avec un feu pur, pris ſur l'autel ſacré du temple de Delphes. Les Prêtres de Cappadoce, adorateurs d'Anaïtis, d'Omanos, d'Anandratos, de la Diane de Commane, de Pharnak ou de la Lune, &c. devoient être dans la même diſpoſition que les prêtres Grecs, par rapport aux Mages.

La Cappadoce, ſous les Romains, quoiqu'enfermée preſque de tous côtés par des païs ſoumis à ce peuple, conſerva également fort long tems ſon ancienne indépendance avec ſes loix & la forme de ſon gouvernement. Ses Rois étoient alliés, mais non pas ſujets de l'Empire. Strabon nous apprend ſur quoi cette diſtinction étoit fondée. Après la défaite d'Antiochus l'an 190, les Romains firent des traités d'alliance avec les différens rois de l'Aſie mineure; mais, ces traités n'étoient faits qu'avec les Rois ſeuls; la nation n'y étoit pas compriſe. Le traité avec le roi de Cappadoce étoit d'une autre eſpèce. Les Cappadociens y furent compris; & l'alliance fut conclue de nation à nation. Cela venoit-il de ce que la Cappadoce étoit un royaume ſemblable à celui de Pologne, & dans lequel il falloit, pour la validité des actes, que le conſentement du Corps & des Grands de la nation accompagnât celui du Roi? C'eſt ce que j'ignore, dit M. Fréret. Les rois de Cappadoce furent fideles à cette alliance; & de leur côté, les Romains eurent toujours de grands égards pour eux, à quoi contribua peut-être la conſidération de la facilité, que les Parthes, qui étoient maîtres de l'Arménie, auroient eue pour entrer dans l'Aſie mineure, ſi les rois de Cappadoce s'étoient unis avec eux.

On aſſure que la Cappadoce avoit obéï à Sémiramis, qui y avoit fondé des temples, bâti des fortereſſes, & conſtruit pluſieurs monumens, qui ſubſiſtoient encore long-tems après cette Princeſſe.

Les médailles des rois de Cappadoce ne portent aucune époque

Digitized by Google

prise d'une Ére étendue, mais seulement la date de l'année du regne du Prince, pour qui elles sont frappées. Les médailles des rois de Pont ou de la Cappadoce maritime sont dans le même cas à cet égard.

VI. Jusqu'ici, il n'a été question, à proprement parler, que de la partie historique de la Cappadoce. Nous allons maintenant en faire connoître la partie topographique.

Nous avons déja eu occasion de donner une idée de l'étendue de la Cappadoce, ainsi que de sa division en Gappadoce propre, & en Cappadoce Pontique ou maritime.

Etienne de Byzance distingue la Cappadoce en majeure & en mineure, en grande & en petite. Du tems d'Archélaüs, & sous ses prédécesseurs les plus proches, la Cappadoce étoit divisée en dix gouvernemens ou provinces; ce qui doit s'entendre de la grande Cappadoce. Il y en avoit cinq près du mont Taurus; sçavoir, la Mélitene, la Cataonie, la Cilicie, la Tyanitide & l'Isauritide. Les cinq autres, plus éloignées du mont Taurus, étoient moins connues, & leurs noms sont plus obscurs. Les voici néanmoins: La Lavinasene, la Sargasene, le Chamanene, la Saravene, ou, comme porte le Grec, la Sargavene, & la Moramene. Les Romains y en ajoûterent une onzième; sçavoir, un démembrement de la Cilicie, qui avoit appartenu autrefois à Archélaüs aux environs de Castabala & de Cybistra jusqu'à Derbe d'Antipater le brigand.

Outre la grande Cappadoce, dont on vient de parler, & dans laquelle étoient compris les onze provinces, dont nous avons marqué les noms, il y avoit la Cappadoce Pontique, c'est-à-dire, le royaume de Pont, dont on peut consulter l'article.

La petite Arménie a été aussi comprise sous le nom de Cappadoce; & quelquefois elle a été regardée comme séparée de cette province. Mais, à dire vrai, les bornes qui les distinguoient, sont très confuses, & tel donne à la grande Cappadoce, ce que d'autres assignent à l'Arménie mineure. Et au contraire, il y en a qui retranchent de la dernière de ces provinces pour accroître la première.

La grande Cappadoce est divisée en deux parties par Strabon; sçavoir, en Taurique où étoient les cinq premières provinces, & en Mineure où se trouvoient les cinq autres.

Ptolémée ne fait qu'une province du Pont & de la Cappadoce, à laquelle il donne pour bornes au couchant, la Galatie & une partie de la Pamphylie; au midi, la Cilicie, suivant une ligne prolongée de-là le long du mont Taurus jusqu'au mont Amanus, ensuite une partie de la Syrie, le long de l'Amanus jusqu'à l'Euphrate; à l'orient, la grande Arménie le long de l'Euphrate depuis le mont Amanus jusqu'à la courbure la plus septentrionale de ce fleuve, qui se tournoit là vers l'Orient, & de là une ligne qui passoit par les monts Moschiques.; enfin au nord, une partie du Pont-Euxin, depuis cette

Digitized by Google

ligne jusqu'à Amise de Galatie. Ptolémée divise ainsi la Cappadoce. 1° Le Pont, qui comprenoit le Pont Galatique, le Pont Polémoniaque & le Pont Cappadocien. 2° Les stratégies ou les gouvernemens de Chamanes, de Sargarausséna, de Garsaurie, de Cilicie, de Lycaonie, d'Antiochiane & de Tyanitide. Notre Géographe donne, dans un chapitre à part, à l'Arménie mineure, outre les Villes situées sur l'Euphrate, les gouvernemens suivans, la Mélitene, la Cataonie, la Muriane, la Lavinianésine & Rhavene ou l'Arabene. On voit, par cette description, que l'Arménie mineure de Ptolémée n'est formée que des démembremens de la grande Cappadoce de Strabon.

Mais, cette vaste étendue de la Cappadoce, telle que ces deux Géographes la fournissent, fut bien resserrée depuis. Les Romains, déja maîtres de la Bithynie, au rapport de Florus, par le testament de Nicomède, qui en étoit roi du tems de Sylla, gagnerent, du tems de Pompée, le royaume de Pont où commandoit Mithridate, qu'ils défirent, & joignirent ce royaume à la Bithynie, n'en faisant qu'une province Romaine. Mithridate avoit dépossédé Ariobarzane, roi de Cappadoce, qui fut rétabli par les Romains. » Les » Cappadociens, lit-on dans Sextus Rufus, ont toujours été » prêts à prendre les armes pour » nous; & ils ont eu tant de respect pour la majesté Romaine, » qu'afin d'honorer davantage » l'empereur Auguste, ils ont » nommé Césarée la plus grande » ville de la Cappadoce, qui est » Mazaca. « Ensuite sous l'empire de Claude, Archélaüs étant venu de Cappadoce à Rome, & y étant mort après y avoir été long-tems prisonnier, la Cappadoce fut réduite en forme de province. Ce fut donc sous l'empire de Claude, que la Cappadoce cessa d'être un royaume, de même que le Pont-Polémoniaque sous Néron, & l'Arménie sous Trajan devinrent des provinces Romaines.

Le changement fut encore bien plus grand dans la suite; car, au lieu que le Pont & l'Arménie mineure n'avoient été anciennement que des parties, que l'on comprenoit sous le nom général de Cappadoce, aussi-bien que le païs, qui portoit principalement ce nom, il se trouva au contraire que l'on forma un grand diocèse, sous le titre de diocèse du Pont, sous lequel on rangea huit provinces, selon la division de l'Empire, faite du tems de l'empereur Adrien. Ces provinces étoient la Galatie, la Bithynie, l'Hellénopont, le Pont-Polémoniaque, la Cappadoce I, la Cappadoce II, la Paphlagonie & l'Arménie.

Une Notice, dressée sous Arcadius & Honorius, met dans le département du Préfet du Prétoire d'Orient, le diocèse du Pont, auquel il adjuge la Galatie, la Bithynie, l'Honoriade, la Cappadoce I, la Cappadoce II, le Pont-Polémoniaque, l'Hellénopont, l'Arménie I, l'Arménie II & la Galatie salutaire. En ce sens, ces deux Cappadoces, la I & la II, ne

Digitized by Google

font enſemble qu'une petite partie de la grande Cappadoce de Strabon.

La Cappadoce I étoit bornée à l'orient, par l'Arménie I & par l'Antitaurus ; au midi, par la Lycaonie & la Cappadoce II ; au couchant, par la Galatie ſalutaire, & au nord, par l'Hellénopont. Les Notices épiſcopales lui donnent pour villes, Céſarée ou Mazaca, Thermes, Nyſſe, Camuliane, Ciſciſſe & Théodoſiopolis. Chacune de ces Villes avoit ſon Siege.

La Cappadoce II avoit au couchant, la Lycaonie ; au nord, la Cappadoce I ; à l'orient, l'Arménie II, & au midi, l'Iſaurie & la Cilicie. Le P. Charles de Saint Paul dit que l'empereur Valens l'établit en haine de Saint Baſile. Pour éclaircir cette difficulté, que les hiſtoriens Eccléſiaſtiques, tels que Socrate, Théodoret & Sozomène, ne rapportent en aucune façon, il faut avoir recours aux écrits de Saint Baſile & de Saint Grégoire de Nazianze & autres.

Le P. Charles de Saint Paul, met une Cappadoce III, dont les villes Épiſcopales étoient, ſelon lui, Mociſſus, Nazianze, Colonia, Parnaſſe & Doara. Il eſt autoriſé par une ancienne Notice, dreſſée pour régler les rangs entre les Égliſes, & publiée par Schelſtrate. On y voit, en premier lieu, que les évêchés de Cappadoce y ſont ainſi nommés, *Cæſareæ, Regiarum Thermarum, Niſſæ, Methodiopoleos Armeniæ, Camulianorum Cyſici.* Il eſt évident qu'il s'agit là de la Cappadoce I. Méthodiopolis eſt apparemment la même ville que d'autres nomment Théodopolis. La même Notice, après avoir parcouru une grande partie de l'Aſie mineure, revient encore à la Cappadoce, & y place les quatre Évêchés ſuivans, *Syanæ ſive Chriſtopoleos, Cybiſtrorum, Fauſtinopoleos, Saſimorum.* Enfin, la même Notice revient une troiſième fois à la Cappadoce, & lui donne pour évêchés, *Mociſſi, Nazianzi, Coloniæ, Parnaſſi, Doarorum.*

VII. Celui, qui a fait le recueil d'épigrammes Latines, ſous ce titre, *Epigrammatum delectus*, met, entre autres celle-ci, dont on ne connoît point l'Auteur :

Vipera Cappadocem maleſana momordit ; at ipſa
Guſtato periit ſanguine Cappadocis.

L'Auteur de cette Épigramme, n'a voulu dire autre choſe qu'une plaiſanterie contre un homme, dont le ſang étoit ſi corrompu, qu'une vipère l'ayant mordu, au lieu de l'empoiſonner, creva elle même empoiſonnée. Le nom de Cappadoce marque peut-être que cet homme étoit un eſclave. On a imité en François cette Épigramme ; & ſans s'arrêter au nom, on a ſubſtitué à celui de Cappadoce celui d'Aurele :

Un gros ſerpent mordit Aurele.
Que croyez-vous qu'il arriva ?
Qu'Aurele en mourut ; bagatelle.
Ce fut le ſerpent qui creva.

Celui, qui a dreſſé le recueil Latin, a pris la choſe ſur le ton ſérieux, & a cru bonnement que

Digitized by Google

le ſang des Cappadociens étoit généralement un poiſon mortel pour les vipères ; & trouvant cette découverte exprimée en deux petits vers, il n'a pas cru mal faire, dit il, de les rapporter. Il n'a point entendu la fin de l'Épigramme & la malignité, qui attaque un homme en particulier, ſur ce qu'il avoit le ſang empeſté, peut-être même par ſes débauches. Au lieu de cela, l'Auteur du recueil imagine une prétendue vertu, qu'il attribue au ſang de tous les habitans de la Cappadoce ; ce qui eſt peu naturel.

La Cappadoce fait partie aujourd'hui de ce qu'on appelle la Turquie d'Aſie.

CAPPADOCIENNE [l'Année.] *Voyez* année.

CAPPADOCIENS, *Cappadoces*, Καππαδόκες, habitans de la Cappadoce. *Voyez* Cappadoce.

Le nom des Cappadociens ſe trouve aſſez fréquemment dans les Livres de l'Ancien Teſtament. Mais, D. Calmet aſſure que l'Hébreu dans tous ces endroits lit Caphtorim, qu'il explique des anciens peuples de Crete, qui paſſerent dans la Paleſtine, & qui y furent connus ſous le nom de Céréthim & de Philiſtins.

CAPPADOX, *Cappadox*, (*a*) rivière, qui, ſelon Pline, bornoit les Cappadociens du côté de la Galatie. Il prétend que c'eſt de ce nom, que ces peuples furent ainſi appellés, & qu'on les nommoit auparavant Leucoſyriens. Selon le P. Hardouin, cette rivière alloit ſe perdre dans l'Halys.

CAPPAUTAS, *Cappautas*, Καππαύτας, ſurnom de Jupiter. *Voyez* Jupiter Cappautas.

CAPRÆ PALUS ; (*b*) C'eſt-à-dire, le marais de la Chevre. Il y avoit auprès de ce Marais une plaine, où Romulus aſſembla ſes troupes pour en faire la revue, l'an de Rome 37. Là il s'éleva tout d'un coup un furieux orage, accompagné de coups de tonnerre épouvantables, & ſuivi d'épaiſſes ténebres, dont le Roi fut tellement enveloppé, qu'il diſparut aux yeux de toute l'aſſemblée. Depuis ce tems-là, on ne le vit plus parmi les mortels. Tel eſt le récit de Tite-Live. *Voyez* Caprotines.

CAPRARIENS, *Caprarienſes*, nom d'un peuple & d'une montagne de la Mauritanie, ſelon Ammien Marcellin. » Firmus, dit cet » Auteur, ayant des places fortes & des troupes, qu'il avoit » levées à grands frais, ne ſe » croyant pourtant pas en ſûreté, » abandonna la nuit tout ce monde, & ſe ſauva dans les montagnes Caprariennes, éloignées » de-là, & tellement eſcarpées » qu'elles en étoient inacceſſibles. . . . Théodoſe, ne faiſant » quartier à perſonne, après avoir » fait prendre des rafraîchiſſemens » à ſes troupes . . . . défit dans un » léger combat les Caprariens & » les Abannes leurs voiſins.

CAPRARII, Καπραρίοι. (*c*) Plutarque dit que les Romains

(*a*) Plin. T. I. p. 303.
(*b*) Tit. Liv. L. I. c. 16. Plut. Tom. I. pag. 36.
(*c*) Plut. T. I. p. 103.

Digitized by Google

donnoient ce nom à leurs enfans. Il étoit pris du nom des Chevres. Car, *Capra* en Latin veut dire une Chevre; & *Caper*, un Bouc.

CAPRÉES, *Capreæ*, Κάπρεαι, (*a*) isle de la mer Tyrrhène, située sur les côtes de la Campanie, près du promontoire de Minerve, à huit mille pas de Surrentum, selon Pline. Tacite ne met qu'une distance de trois milles. Pline donne à l'Isle quarante mille pas de circuit. On lit Caprée en singulier dans Ptolémée.

Auguste fit l'acquisition de cette Isle, vers l'an 29 avant Jesus-Christ. Ce Prince, y étant allé depuis, y séjourna quelques jours; & pendant son séjour, il distribua, entre autres menus présens, à toutes les personnes de sa cour, des toges Romaines, des manteaux à la grecque; à condition que les Grecs porteroient la toge, & les Romains le manteau. Il assista assidument aux jeux & aux exercices de la jeunesse de l'Isle, colonie Grecque, & qui conservoit encore, dans les mœurs de ses habitans, des traces de son ancienne origine. Il régala aussi toute cette jeunesse, permettant & même exigeant qu'elle se divertît avec une entière liberté, & sans être en aucune manière gênée par sa présence. Le repas finit par livrer au pillage toutes les viandes & tous les desserts, qui étoient restés sur les tables. Auguste étoit alors fort avancé en âge.

Rien n'a plus contribué à la célébrité de l'isle de Caprées, que la retraite de Tibere, qui s'y relegua lui-même, vers l'an de J. C. 27, pour y mieux cacher ses effroyables débauches. » Je m'imagine, » dit Tacite, que ce qui lui donna du goût pour cette solitude, » c'est qu'elle n'a aucun port dans » tout son circuit, & que les plus » petites barques n'y abordent » qu'avec peine, & ne le peuvent » faire sans être apperçues de ceux » qui sont en sentinelle; outre que » l'hiver y est fort doux à cause » d'une montagne, qui la met à » l'abri des mauvais vents; que » les chaleurs de l'été y sont extrêmement tempérées par les » zéphirs auxquels elle est exposée, & qu'enfin elle a une vue » charmante du côté de la pleine » mer, qui est découverte tout » au tour, comme elle l'avoit de » celui de la terre, où elle apper- » cevoit une contrée très charmante, avant que les feux du » mont Vésuve eussent changé la » face de ces lieux. La tradition » nous apprend que les Grecs » s'emparerent de ce païs, & que » Caprées fut habitée par une colonie venue de Télebes. Mais, » pour revenir à Tibere, il choisit douze maisons des plus célebres & des plus fortes de ce » canton, pour y faire successivement son séjour & s'y abandonner au repos & à ses plaisirs » secrets, avec autant d'ardeur, » qu'il en avoit autrefois montré » pour les affaires. Car, il étoit

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 160. Strab. p. 123, 247, 248, 258. Pomp. Mel. pag. 253. Ptol. L. III. c. 1. Tacit. Annal. L. IV. c. 67. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 10, 248, 249, 266, 508. *& suiv.* T. IV. p. 482, 484.

Digitized by Google

» encore plus soupçonneux & plus » crédule dans sa retraite, qu'il » ne l'avoit été à Rome. « C'est de-là que Tibere envoyoit ces Édits sanglans, qui firent périr tant de gens de bien. Ce Prince, au rapport de Plutarque, ayant vécu sept ans en ce lieu, y finit ses jours.

Ce fut dans l'isle de Caprées qu'on relegua Lucille, sœur de l'empereur Commode, qui, peu après, y fut mise à mort. Ce traitement étoit la peine de la part qu'elle avoit eue à une conjuration. Vers le même tems, l'impératrice Crispine s'étant rendu coupable d'adultere, fut aussi transportée dans l'isle de Caprées, & bientôt après, tuée par ordre de Commode.

Strabon dit qu'il y avoit eu dans cette Isle deux villes ou bourgs; mais que l'un ayant été détruit, il n'en restoit plus qu'un. Il y avoit aussi un lieu, qui portoit le nom de Jupiter, selon Suétone qui prétend que Tibere s'y tint enfermé pendant neuf mois, après avoir prévenu la conjuration de Séjan, parce qu'il n'en étoit ni plus rassuré ni plus tranquille.

L'isle de Caprées a présentement une petite ville dans sa partie méridionale, qu'on appelle aussi Capri, où est un Évêché suffragant de l'archevêché d'Amalfi, avec un fort château sur un rocher. On dit qu'il y passe tous les ans une si grande quantité de cailles, que c'est le principal revenu de l'Évêché; d'où vient que quelques-uns l'ont appellé en riant l'Évêché des cailles. Un Auteur dit qu'au mois de Mars, qui est la bonne saison, on ne les vend à Naples, qui les tire de-là, que quatre ou cinq sols la douzaine. Le même ajoûte que cette Isle est longue de six milles ou environ, large de deux, & qu'elle a ses deux bouts couverts de montagnes, qui forment une vallée au milieu, où la ville de Capri est située; enfin, qu'il y a une source d'eau admirable pour sa grosseur & sa bonté.

CAPRETES, *Capretæ*, (*a*) peuples de l'Asie proprement dite. Pline en parle comme d'une nation, qui ne subsistoit plus de son tems. Apamée fut bâtie par Séleucus dans le païs des Capretes.

CAPRIA, *Capria*, Καπρία, (*b*) nom d'un lac d'Asie dans le voisinage de Perges dans la Pamphylie, selon Strabon. Ce Géographe dit qu'il étoit assez grand.

CAPRIANUS, *Caprianus*, nom d'une montagne de Sicile. Elle étoit située près d'Héraclée, selon Ortélius, qui cite un fragment du trente-sixième Livre de Diodore de Sicile, publié par Henri Étienne.

CAPRICE, autrement bizarrerie, espèce de déréglement d'esprit. On le dit, quand au lieu de se conduire par la raison, on se laisse emporter à sa fantaisie & à l'humeur dominante, où on se trouve.

Le terme de Caprice se transporte également par métaphore aux

(*a*) Plin. T. I. p. 283.

(*b*) Strab. p. 667.

Digitized by Google

choſes inanimées, & ſignifie irrégularité, variété, diverſité dans les actions & les effets.

Caprice, ou fantaiſie, ſe dit auſſi des pieces de poëſie, de muſique, d'architecture & de peinture, qui réuſſiſſent plutôt par la force du génie, que par l'obſervation des regles de l'art. C'eſt pourquoi, elles n'ont aucun nom certain. Ces ſortes de compoſitions, qui ſortent des regles ordinaires, doivent être d'un goût ſingulier & nouveau. On les appelle fantaiſies, parce que ceux, qui les compoſent, ſe laiſſent aller à leur imagination.

CAPRICORNE, *Capricornus*, (*a*) l'un des douze ſignes du Zodiaque, compoſé de vingt-huit étoiles, qui repréſentent, dit-on, la figure d'une chevre. Le ſoleil entre dans ce ſigne au mois de Décembre, & fait alors le ſolſtice d'hiver, commençant à revenir vers l'équateur.

Les Poëtes diſent que ce ſigne eſt occupé par la chevre d'Amalthée, qui avoit nourri Jupiter de ſon lait, & dont ce dieu voulut faire une conſtellation, pour la récompenſer de ce bon office. D'autres ont feint que le dieu Pan, craignant le géant Typhon, ſe déguiſa, en ſe transformant en un bouc, qui avoit une queue de poiſſon, & qu'il fut enſuite enlevé au ciel par ordre de Jupiter, qui avoit admiré cette adreſſe. C'eſt pourquoi, le Capricorne a ſur les monumens la tête d'un bouc & la queue d'un poiſſon, ou la forme d'un égipan. Il eſt quelquefois déſigné ſimplement par un bouc.

Ce ſigne ſe voit ſur un grand nombre de médailles d'Auguſte. Il paroît quelquefois à côté de ſa tête. Sur le revers, il eſt tantôt ſeul, tantôt avec le globe, le gouvernail, la corne d'abondance, un vâſe de ſacrifice, l'étoile, tous ſymboles familiers à Auguſte. Quelquefois la victoire voltige au-deſſus avec une guirlande de fleurs. Il ſe voyoit auſſi ſur le revers de la fameuſe médaille de Pythodoris dans le cabinet de M. l'abbé de Rothelin. On le rencontre encore ſur le revers des autres Empereurs, & même ſur les médailles Grecques. Il étoit dans le même cabinet ſur une médaille d'argent unique, au revers d'Adrien, avec la légende AMICOT ΕΛΕΥΘΕΡΑΣ ΕΤΟΥC ΡΞΔ [164].

Auguſte étoit né ſous le ſigne du Capricorne. Suétone dit que ce Prince fit graver ſur une monnoie d'argent la figure du Capricorne, ſous lequel il étoit né. Or, il naquit, dit le même Suétone, un peu avant le lever du ſoleil le neuvième jour avant les Calendes d'Octobre. c'étoit le 22 Septembre dans l'année de Numa alors en uſage; c'étoit le 23 dans l'année Julienne. Scaliger trouve en cela de la contradiction; car, dit-il, avant la réformation du Calendrier, le 22 Septembre tomboit dans notre mois de Juillet. Le ſo-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. p. 368. T. VIII. p. 89. Antiq. expl. par D. Bern. de Monf. Tom. IV. pag. 248. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 32. Tom. XXI. p. 376. *& ſuiv.*

Digitized by Google

leil étoit alors dans le Cancer ; & par conſéquent le Capricorne ne ſe levoit que le ſoir au coucher du ſoleil. Si donc Auguſte eſt né ſous le Capricorne le 22 Septembre, il faut qu'il ſoit né au coucher du ſoleil.

Pline dit que ceux, qui habitoient l'Attique vers le midi, avoient un jour nommé Caprificiel, qu'ils conſacroient à Vulcain, & auquel ils commençoient la récolte de leur miel.

Macrobe a cru que ce ſigne avoit été nommé Capricorne, parce qu'il imite en quelque ſorte la nature des chevres, qui, en paiſſant, grimpent toujours de bas en haut. De même le ſoleil, en entrant dans ce ſigne, commence à monter de bas en haut.

Selon certains, le mot Hébreu *Guedi*, ſignifiant le mâle d'une chevre ; on peut croire que le nom de Gad fut donné au ſigne du Capricorne.

Les monumens nous apprennent que le nom de ce ſigne étoit un de ceux, que l'on attribuoit aux triremes.

Les Anciens ont regardé le Capricorne comme le dixième ſigne du Zodiaque, & fixé le ſolſtice d'hiver pour notre Hémiſphere, à l'arrivée du ſoleil dans ce ſigne. Mais, les étoiles ayant avancé d'un ſigne tout entier vers l'Orient, le Capricorne eſt maintemant plutôt le onzième ſigne que le dixième ; & c'eſt à l'entrée du ſoleil dans le Sagittaire que ſe fait le ſolſtice, quoiqu'on ait conſervé la façon de s'exprimer des Anciens.

CAPRILIA. C'eſt le même lieu, dont nous avons parlé ſous le nom de Capræ Palus. *Voyez* Capræ Palus.

CAPRIUS, *Caprius*, pere de Bacchus troiſième, au rapport de Cicéron.

CAPRIUS, *Caprius*, (*a*) inſigne délateur, dont parle Horace dans une de ſes ſatyres.

CAPROTINE, *Caprotina*, (*b*) ſurnom de Junon. Dom Bennard de Montfaucon dit que Junon Caprotine, eſt la même que Junon Soſpita, & qu'elle avoit pris ce ſurnom à cauſe de la peau & des cornes de chevre, qu'elle portoit ſur la tête.

CAPROTINES, *Caprotinæ*, (*c*) fête, que l'on célébroit à Rome aux Nones de Juillet.

Le jour que Romulus diſparut, dit Plutarque, ſe nomme la fuite du peuple & les Nones Caprotines, à cauſe du ſacrifice qu'on fait hors de la ville, près du marais de la Chevre. En allant à ce ſacrifice, les Romains prononçoient avec de grands cris pluſieurs de leurs noms propres, comme Marcus, Caius, &c. pour mieux imiter la fuite de ce jour-là, & la manière dont ils s'appelloient les uns les autres, dans le trouble & dans la frayeur. D'autres prétendent que ce n'étoit nullement l'imitation d'une fuite, & que tout cela

(*a*) Horat. L. I. Satyr. 4. v. 65, 69.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 59.
(*c*) Plut. T. I. p. 36, 37. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 538. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 228, 229.

Digitized by Google

ſe pratiquoit en mémoire d'une grande hâte & d'une diligence extraordinaire, dont on donnoit la raiſon ſuivante.

Après que les Gaulois, qui avoient pris Rome, eurent été chaſſés par Camille, la ville ſe trouva ſi épuiſée & ſi foible, qu'elle ne pouvoit ſe remettre. La plûpart des peuples Latins, profitant de cette occaſion, ſe liguerent enſemble; & avec une puiſſante armée, commandée par L. Poſthumius, ils allerent planter leur camp près de Rome. D'abord, ils envoyerent un héraut aux Romains, pour leur dire que les Latins venoient dans le deſſein de renouveller, par de nouveaux mariages, l'ancienne alliance, qui étoit entr'eux, & preſque éteinte; que s'ils vouloient donc leur envoyer leurs filles & leurs jeunes femmes veuves, ils auroient la paix, comme ils l'avoient eue par le même moyen avec les Sabins. Les Romains, étonnés de ce diſcours, ne ſçavoient à quoi ſe réſoudre. D'un côté, ils craignoient la guerre, s'ils refuſoient ce parti; & de l'autre, ils voyoient bien que de livrer leurs filles & leus femmes, ce n'étoit rien moins que recevoir le joug, & ſe rendre eſclaves de ces peuples.

Comme ils étoient dans cette cruelle incertitude, une eſclave, nommée Philotis, ou, ſelon d'autres, Tutela, leur conſeilla d'uſer de ruſe pour éviter également la guerre & la honte de donner des ôtages aux Latins. La ruſe conſiſtoit en ce qu'elle-même, & toutes leurs plus belles eſclaves, richement parées, ſeroient envoyées à leurs ennemis, comme ſi c'étoient les femmes & les filles qu'ils demandoient; que la nuit elle leur éleveroit un flambeau allumé; & que les Romains le voyant ſortiroient avec leurs armes, & ſe déferoient aiſément de leurs ennemis, qu'ils trouveroient plongés dans un profond ſommeil. Cela fut exécuté comme elle l'avoit dit. Les Latins donnerent dans le piege; & vers le milieu de la nuit, Philotis éleva un flambeau ſur un figuier ſauvage, derrière lequel elle étendit des couvertures, afin que le flambeau fût vu de Rome ſans être apperçu du camp. Les Romains n'eurent pas plutôt vu le ſignal, qu'ils ſortirent en armes avec toute la diligence poſſible, en s'entr'appellant les uns les autres au ſortir des portes, comme c'eſt la coûtume, pour s'exciter. Ayant ſurpris leurs ennemis, ils en firent un grand carnage; & en mémoire de cette victoire, ils célébroient, dit-on, cette fête, & l'on nomma ce jour-là, les Nones Caprotines, à cauſe de ce figuier ſauvage, que les Romains appelloient *Caprificus*.

Ce même jour, on faiſoit un feſtin aux femmes hors de la ville, ſous des ramées faites de branches de figuier; & les eſclaves faiſoient une quête ſous ces ramées, en jouant & en badinant. Enſuite, elles ſe frappoient les unes & les autres, & ſe jettoient des pierres en mémoire du ſecours, qu'elles avoient donné aux Romains dans cette occaſion; mais, la plûpart des Hiſtoriens rejettent ce conte,

Digitized by Google

dit Plutarque. Auſſi, continue cet Auteur, cette manière de s'entr'appeller en plein jour, & cette ſortie qu'on faiſoit vers le marais de la chevre, comme des gens qui alloient à un ſacrifice, ſemblent s'accorder mieux avec la première hiſtoire; à moins que ces deux aventures, ſi éloignées l'une de l'autre, ne ſoient arrivées par hazard le même jour.

Le texe de Plutarque porte Capratines, au lieu de Caprotines. Je ne ſçais pourtant s'il ne faudroit pas lire Caprotines dans le texte, puiſque le mot d'où Plutarque dérive celui-là, eſt καπροφίκος, *caprophicus*, comme l'écrit cet Auteur lui-même à l'endroit cité.

CAPRUS, *Caprus*, Κάπρος, (*a*) Éléen, fils de Pythagore, étoit un fameux Athlete. Il fut couronné deux fois en un même jour, en qualité de vainqueur, à la lutte & au pancrace. Ce fut le premier Athlete, qui ſe diſtingua de la ſorte. Son antagoniſte, au combat du pancrace, ſe nommoit Clitomaque. Il eut pour émule à la lutte Péaninus Eléen, qui la précédente Olympiade, avoit été proclamé vainqueur dans le même genre de combat, déjà illuſtre par le prix du pugilat, qu'il avoit remporté ſur la jeuneſſe aux jeux Pythiques, & par les prix de la lutte & du ceſte qu'il avoit eus depuis en un même jour, & aux mêmes jeux. Ainſi, Caprus eut beſoin de force & de courage pour l'emporter ſur un tel adverſaire. On lui fit l'honneur de lui dreſſer deux ſtatues à Olympie.

CAPRUS, *Caprus*, Κάπρος, divinité. *Voyez* Cabrus.

CAPSA, *Capſa*, Κάψα, (*b*) ville d'Afrique, étoit ſituée dans la Byzacène. M. d'Anville, dans ſes cartes, met cette ville dans les montagnes. Quelques exemplaires de Ptolémée portent Campſa. La Notice d'Afrique met parmi les évêques de la Byzacène, Vindemialis Capſenſis; & Saint Auguſtin, en parlant contre les Donatiſtes, fait mention de Donatule de Capſe.

On ne ſçait pas trop ſi c'eſt la même que Marius prit, & dont Salluſte a parlé. Bochart aſſure que ce n'eſt pas la même; & il s'appuie ſur l'autorité d'un Géographe Arabe, qui place à peu près au même lieu que Ptolémée, une Capſa, qu'il dit être une jolie ville, entourée de murailles, avec une rivière, qui paſſe auprès, &c. & au milieu une fontaine, nommée Tarmid. Or, ce ne peut être la Capſa, dont parle Salluſte, puiſque les aſſiégeans furent obligés d'apporter de l'eau de fort loin.

Celle dont il eſt ici queſtion, eſt la même qu'Antonin met entre Télepte & Tacape. Elle étoit ſur une petite rivière qui tombe dans le golfe, que forme à ſon embouchure le fleuve Triton. On ne peut pas nier que Maſiniſſa avança fort loin du côté de l'Orient l'intérieur du royaume de Numidie, & que Juba le poſſéda de même. Et le ſçavant évêque d'Ox-

(*a*) Pauſ. pag. 272, 273. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. I. pag. 269.

(*b*) Ptolem. L. IV. c. 3.

Digitized by Google

ſort, qui a travaillé ſur le Concile de Carthage, tenu par Saint Cyprien, dit au ſujet de Télepte & de Ségéomes, que ces deux villes étoient dans la Numidie Byzacène, c'eſt-à-dire, dans la partie de la Byzacène, dont les Numides étoient maîtres.

M. Spon rapporte une épitaphe, où ſe lit le nom de Capſa :

M. ANTONIO M. F.
SERGIA PATERNIANO.
NAT. CAPSA.

M. Spon lit comme ſi c'étoit *natione Capſa*, & l'entend de la Capſa de Jugurtha. Cette épitaphe eſt auſſi raportée par Cellarius. Elle ne leve cependant aucune difficulté. Mais, le Géographe Arabe eſt déciſif. Ce qu'ajoûte Cellarius, que ſi la Capſa de Salluſte & celle de Ptolémée ſont différentes, il faut entendre celle dont parle l'épitaphe, de celle de la Byzacène, eſt fort ſenſé ; car, celle de la Numidie fut détruite par Céſar, & on ignore qu'elle ait été rétablie.

CAPSA, *Capſa*, Κάψα, (*a*) autre ville d'Afrique, ſituée dans la Numidie. Florus dit qu'elle étoit au milieu de l'Afrique. C'eſt celle dont parle Salluſte, qui en donne la deſcription ſuivante.

Au milieu d'un vaſte déſert s'élevoit une grande & riche ville, nommée Capſa, dont on attribuoit la fondation à Hercule Libyen. Les habitans ne payoient aucun tribut au roi de Numidie; & leur gouvernement étoit doux, ce qui les rendoit très-fideles. Ils s'imaginoient que non ſeulement leurs murs, leurs armes & leurs troupes, mais encore les difficultés du terrein, les mettoient aſſez à l'abri des attaques de leurs ennemis. A l'exception du voiſinage de la ville, tout le reſte étoit une grande plaine déſerte, inculte, ſans eau, infectée par des ſerpens, dont la fureur, comme celle des autres bêtes ſauvages, s'irritoit faute de nourriture. Ajoûtez que rien ne rend le ſerpent, naturellement mauvais, plus furieux que la ſoif.

Marius, faiſant la guerre à Jugurtha, avoit une extrême paſſion de ſe rendre maître de cette place, tant à cauſe de ſon importance pour la guerre, qu'à cauſe des difficultés de l'entrepriſe ; car, il n'ignoroit pas, dit Salluſte, combien de gloire Métellus s'étoit acquiſe par la priſe de Thala. Ces deux villes ſe reſſembloient aſſez par leur aſſiette & par leurs fortifications, avec cette différence qu'aux pieds des murs de Thala couloient extérieurement quelques fontaines, & que ceux de Capſa n'en avoient qu'une ſeule d'eau vive, renfermée dans l'enceinte de leur ville; au ſurplus on ſe ſervoit d'eau de pluie. Cette diſette d'eau étoit d'autant plus ſupportable dans ce lieu, & dans tous les autres païs de l'Afrique, éloignés de la mer, où la vie étoit plus

(*a*) Salluſt. in Jugurth. c. 60. *& ſeq.* Strab. pag. 831. Flor. L. III. c. 1. Plin. Tom. I. p. 248. Crév. Hiſt. Rom. T. V. p. 372. *& ſuiv.*

Digitized by Google

grossière, que les Numides s'y nourissoient de lait & de vénaison, sans chercher, ni sel, ni ragoût. L'on ne buvoit ni ne mangeoit dans ce païs, que quand on étoit pressé par la faim ou par la soif, & jamais par gloutonnerie ni par débauche.

Le général Romain eut grande attention à cacher son dessein, & du reste, il prit des mesures avec beaucoup de prudence. Il commença par enlever dans les campagnes tout le bétail, qu'il donna en garde à la cavalerie auxiliaire, avec ordre de le faire toujours avancer avec les troupes. Chaque jour, on distribuoit un certain nombre de pieces de ce bétail dans l'armée; & du cuir des animaux qu'on avoit tués, Marius en faisoit faire des outres. Le sixième jour, on arriva près du fleuve du Tanaïs. Marius s'y arrêta; & après avoir légerement fortifié un camp, il fit manger ses troupes, & leur ordonna de se tenir prêtes à marcher au soleil couchant. Là ayant laissé tout le bagage, les soldats se chargerent d'eau, eux & les bêtes de voiture. Dès que l'heure fut venue, on leva le camp sans prendre aucun repos, qu'après avoir marché toute la nuit. L'on fit de même la nuit suivante; & enfin la troisième, on arriva beaucoup avant le jour dans un lieu plein d'éminences, éloigné de deux milles de Capsa. Là Marius, s'étant caché avec toute l'adresse, dont il étoit capable, attendit le jour à la tête de son armée. Dès que le soleil commença à luire, les habitans, qui ne craignoient rien moins que la guerre, sortirent en foule de la ville. Aussi-tôt, Marius fit avancer en diligence vers Capsa toute la cavalerie, accompagnée des fantassins les plus légers à la course, avec ordre de se saisir des portes. Il les suit avec précipitation, sans jamais, ni se déranger, ni permettre le pillage. Une mauvaise disposition d'affaires, une terreur générale, un malheur imprévu, la prise d'un grand nombre de citoyens, qui, étant sortis de la ville, étoient tombés entre les mains de leurs ennemis, le tout ensemble obligea les habitans de se soumettre, dans le moment qu'ils s'apperçurent du piege. Ensuite, on mit le feu dans toute la ville; on passa au fil de l'épée toute la jeunesse Numidienne. Le reste fut vendu, & le butin partagé aux troupes.

Ce ne furent, ni l'avarice, ni la cruauté de Marius, qui le porterent à une conduite si opposée aux loix de la guerre, mais les avantages que Jugurtha pouvoit retirer de cette place, & les difficultés qu'il prévoyoit à la garder, jointes à l'inconstance & à l'infidélité d'un peuple, qu'on ne pouvoit fixer, ni par les bienfaits, ni par les menaces. Toutes ces raisons suffisent-elles pour justifier une cruauté contraire au droit des gens, exercée contre des habitans qui se sont rendus de bonne foi? Ne pouvoit-on pas se contenter de raser la place? Il y a long-tems que dans la guerre, les motifs d'intérêt l'emportent sur la justice, & tiennent lieu de raisons.

Cellarius dit que la ville, dont

Digitized by Google

il s'agit ici, eſt la même qui eſt marquée au troiſième ſegment & à la pénultième ligne de la Table de Peutinger. Il ſe trompe. Il n'a pas fait réflexion que cette Capſa y eſt miſe bien diſtinctement à vingt-quatre mille pas du village de Gémelles, & que par conſéquent c'eſt la même que celle d'Antonin. Il ne faut que des yeux & une légere attention pour en convenir. D'ailleurs, elle eſt nommée colonie ſur cette Table ; ce qui ne convient pas à la Capſa, dont nous parlons. Le détail, que nous venons de faire de celle-ci d'après Salluſte, eſt une nouvelle preuve, qu'elle n'a rien de commun que le nom avec celle de l'article précédent. Strabon dit que dans la guerre, que Céſar fit avec Scipion, dans laquelle mourut le roi Juba, pluſieurs villes furent détruites avec leurs Chefs. Il met Capſa de ce nombre ; ce qui prouve qu'elle s'étoit rétablie depuis le déſaſtre qu'elle avoit eſſuyé de la part de Marius. Strabon avoit dit auparavant que le tréſor de Jugurtha étoit à Capſa.

Bochart dérive le nom de Capſa de l'Hébreu Caphas, qui veut dire preſſer, reſſerrer, parce que cette ville étoit comme preſſée & reſſerrée entre les déſerts, qui l'environnoient.

CAPSA, *Capſa*, Κάψα, (*a*) autre ville d'Afrique, que Ptolémée place dans la Libye intérieure. Ce Géographe dit qu'elle étoit vers la ſource du Bagradas, parce qu'il ſuppoſoit cette ſource beaucoup plus méridionale, qu'elle ne l'eſt effectivement. Cellarius fait encore pis ; car, il la met aſſez près du fleuve Niger dans ſa carte. M. de la Martinière ne croit pas que cette Capſa ſoit différente de celle de Salluſte. Les déſerts dont elle étoit environnée, ajoûte-t-il, conviennent à la Libye ; & Ptolémée ne faiſant mention d'aucune Capſa dans la Numidie, c'eſt ſans doute celle-ci, dont les Numides étoient maîtres, quoiqu'elle fût hors de la Numidie proprement dite.

CAPSA, *Capſa*, Κάψα, ville de Macédoine dans la Chalcidique, près de Pallène, ſur le golfe Thermaïque, au rapport d'Étienne de Byzance.

CAPSAIRE, *Capſarius*, nom, que l'on donnoit chez les Romains & chez les Grecs à ceux qui gardoient, dans les bains publics, les habits des perſonnes, qui prenoient le bain. On appelloit auſſi Capſaires certains domeſtiques, qui accompagnoient les enfans, lorſqu'ils alloient aux écoles publiques, & qui portoient leurs livres dans une boëte appellée Capſa. Un évêque d'Auxerre, c'eſt Remi, appelle les Juifs les Capſaires des Chrétiens, parce qu'ils nous ont conſervé les Livres ſaints,

CAPSE, *Capſa*. (*b*) Les Anciens appelloient ainſi un ſiege, que l'on mettoit ſur certaines voitures roulantes, & qui avoit

(*a*) Ptolem. L. IV. c. 6.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 194.

la

Digitized by Google

la forme d'une petite caisse.

CAPSIENS, *Capsenses*, peuples ainsi nommés de Capsa leur ville. Ils sont appellés Capsitains, dans Pline. *Voyez* Capsa.

CAPSITAINS, *Capsitani*. *Voyez* Capsiens.

CAPTIENS, *Captiani*, (*a*) peuples, dont Cornélius Népos fait mention dans la vie de Datamès. » Autophradate, dit-il, menoit » avec lui vingt mille hommes » de cavalerie étrangère, cent » mille d'infanterie, de ceux que » les Perses appellent Cardaces, » & trois mille frondeurs de la » même espèce de gens. Il avoit, » outre cela, huit mille Cappadociens, dix mille Arméniens, » cinq mille Paphlagoniens, dix » mille Phrygiens, cinq mille » Lydiens, environ trois mille, » tant Aspendiens que Pisidiens, » deux mille Ciliciens, autant de » Captiens, trois mille Grecs » soudoyés, & un très-grand nombre de troupes armées à la légere. «

Il y a, dans la plûpart des éditions de Cornélius Népos, *Caprianorum*, au lieu de *Captianorum*. Comme on ne trouve point le nom de ces peuples dans les anciens Géopraphes, certains voudroient, selon quelques éditions, y substituer la leçon de Caspiens, nom des peuples qui habitoient le long de la mer Caspienne. Ortélius n'approuve pas néanmoins ce changement; & il fonde sa raison sur ce que les peuples, dont Cornélius Népos fait ici le dénombrement, étoient tous de l'Asie mineure, & que les peuples de la mer Caspienne n'en étoient point. La Martinière pense comme Ortélius. Cette conjecture, dit-il, n'étant fondée que sur ce que les Captiens ne sont point connus d'ailleurs, me paroît frivole.

CAPTIF, *Captivus*. On appelloit ainsi, ceux que l'on prenoit à la guerre. Les Captifs à Rome étoient menés en triomphe, & ils suivoient le char du vainqueur.

CAPTIVITÉ, *Captivitas*, nom célebre dans les Écritures, parce que Dieu punissoit ordinairement les infidélités de son peuple par des Captivités ou servitudes, dans lesquelles il permettoit qu'il tombât.

La première de ces Captivités ou servitudes est celle d'Égypte, dont Moïse délivra les Israëlites. Cette première Captivité doit être considérée plutôt comme un effet de la Providence, qui la permit, pour manifester sa gloire, que comme une punition des crimes du peuple d'Israël. Cette Captivité dura fort long-tems, comme on peut le voir dans le Livre de l'Exode.

L'on compte ensuite six autres Captivités ou servitudes, qui arriverent sous les Juges; la première eut lieu sous Chusan Rasathaïm, roi de Mésopotamie. Elle dura environ huit ans. La seconde arriva sous Églon, roi de Moab. Ce fut Aod, qui en délivra Israël.

(*a*) Corn. Nep. in Datam. c. 8.

Digitized by Google

On met la troisième sous les Philistins. Les Israëlites en furent délivrés par Samgar. La quatrième est placée sous Jabin, roi d'Azor; elle dura vingt ans, & finit du tems de Débora & de Barac. La cinquième arriva sous les Madianites. Gédéon en affranchit les enfans d'Israël. On place enfin la sixième sous les Ammonites & les Philistins, dans le tems que Jephté, Abésan, Élon, Abdon, Héli, Samson & Samuël, étoient Juges dans Israël.

Mais, les plus grandes & les plus fameuses Captivités des Hébreux, ce sont celles qui arriverent dans Israël & dans Juda, sous les Rois de l'un & de l'autre royaume de ce nom.

CAPTIVITÉS D'ISRAEL.

(*a*) Théglathphalazar, roi des Assyriens, vers l'an du monde 3264, prit plusieurs villes du royaume d'Israël, & en emmena un grand nombre de captifs, principalement des tribus de Ruben, de Gad & de la demi-tribu de Manassé. Depuis, Salmanasar prit & ruina Samarie, après trois ans de siege, vers l'an du monde 3283, & emmena au de-là de l'Euphrate, les tribus, que Théglathphalazar avoit épargnées. On croit communément que cette Captivité fut sans retour, & que les dix tribus ne revinrent jamais de leur dispersion. Tel est le sentiment de Josephe, qui assure qu'on les reconnoissoit encore de son tems dans les provinces d'au de-là de l'Euphrate, où elles étoient en si grand nombre, qu'on ne pouvoit les compter. Et Saint Jérôme, écrivant sur ces paroles du prophete Osée: *Appellez-là Lo-ruchama, c'est-à-dire, celle dont on n'a point pitié, parce que je ne ferai plus touché de miséricorde pour la maison d'Israël, & que je leur enleverai tout ce qui leur reste*, dit que la Captivité des dix tribus duroit encore de son tems, & qu'elles étoient assujetties aux rois de Perse.

Cependant, quand on examine avec soin les Écrits des Prophetes, on trouve le retour de la Captivité des tribus d'Israël, marqué d'une manière presque aussi claire, que celui des tribus de Juda & de Benjamin. Le même Osée, que l'on cite, pour prouver que les dix tribus ne revinrent point de leur Captivité, dit ailleurs: *Mais, un jour, les enfans d'Israël seront comme le sable de la mer, qui ne peut ni se mesurer ni se compter; & dans le même lieu où on leur a dit, vous n'êtes plus mon peuple; on leur dira: vous êtes les enfans du Dieu vivant.* Il dit encore dans un autre endroit: *Ils s'envoleront avec empressement de l'Égypte, comme un oiseau, & de l'Assyrie comme une colombe; & je les établirai dans leurs maisons, dit le Seigneur.* Amos s'exprime ainsi: *Je ferai revenir de Captivité, Is-*

(*a*) Reg. L. IV. c. 15. v. 29. c. 18. v. 9. *& seq.* Esdr. L. I. c. 6. v. 16, 17. Tobi. c. 14. v. 6, 7. Isaï. c. 11. v. 12, 13. Jerem. c. 3. v. 18. c. 31. v. 8. *& seq.* Ezech. c. 37. v. 16, 17. Osee. c. 1. v. 6, 10. c. 11. v. 11. Abdi. v. 18, 20. Amos. c. 9. v. 14, 15.

Digitized by Google

raël qui eſt mon peuple. Ils rebâtiront les villes déſolées, & ils les habiteront. . . . . Je les établirai dans leur païs, & je ne les arracherai plus à l'avenir de la terre, que je leur ai donnée. On lit auſſi dans Abdias les paroles ſuivantes: *La maiſon de Jacob ſera un feu, la maiſon de Joſeph une flamme, & la maiſon d'Eſaü une paille ſeche. Ils y mettront le feu; & ils la dévoreront ſans qu'il en reſte la moindre choſe. . . . . L'armée des enfans d'Iſraël, qui avoit été transférée hors de ſon païs, poſſédera toutes les terres des Chananéens juſqu'à Sarepta; & les villes du Midi obéiront à ceux, qui avoient eté emmenés de Jéruſalem juſqu'aux extrêmités de l'Empire de Babylone.*

Ce ne ſont pas ſeulement les petits Prophetes, qui s'expriment d'une manière ſi poſitive ſur le retour d'Iſraël. Les grands Prophetes, tels qu'Iſaïe, Jérémie, Ézéchiel, parlent tous auſſi expreſſément de ce retour. Iſaïe dit: *Le Seigneur levera ſon étendard parmi les nations, il réunira les fugitifs d'Iſraël, & raſſemblera des quatre coins de la Terre, ceux de Juda, qui avoient été diſperſés. La jalouſie d'Éphraïm ſera détruite; & les ennemis de Juda périront. Éphraïm ne ſera plus envieux de Juda; & Juda ne combattera plus contre Éphraïm.* Ézéchiel reçoit cet ordre du Seigneur: *Fils de l'homme, prenez un morceau de bois, & écrivez deſſus pour Juda & pour les enfans d'Iſraël, qui lui ſont unis. Prenez encore un autre morceau de bois, & écrivez deſſus: ce bois eſt pour Joſeph, pour Éphraïm, pour toute la maiſon d'Iſraël, & pour ceux qui lui ſeront unis. Approchez enſuite ces deux morceaux de bois l'un de l'autre pour les unir; & ils demeureront en votre main, comme un ſeul morceau de bois.* Toutes ces expreſſions ne ſignifient autre choſe, ſinon la réunion d'Iſraël & de Juda. On lit dans Jérémie: *En ce tems-là, la maiſon de Juda ira trouver la maiſon d'Iſraël; & ils reviendront enſemble de la terre de l'Aquilon, dans la terre, que j'ai donnée pour héritage à vos Peres.* On lit dans un autre endroit du même Jérémie: *Je les amenerai de la terre d'Aquilon, je les aſſemblerai des extrêmités du monde. L'aveugle & le boiteux, la femme groſſe & la femme qui enfante, ſeront parmi eux mêlés enſemble, & reviendront ici en grande foule. Ils s'en ſont allés fondant en larmes, & je les ramenerai avec une abondance de miſéricorde. Je les conduirai à des torrens d'eau, & par un chemin droit, où ils ne feront aucun faux pas, parce que je ſuis le pere d'Iſraël, & qu'Éphraïm eſt mon premier-né. Écoutez Gentils, la parole du Seigneur: Annoncez ceci aux iſles les plus reculées, & dites leur: Celui, qui a diſperſé Iſraël, le raſſemblera, & le gardera comme un Paſteur garde ſon troupeau.* Jérémie fournit beaucoup d'autres expreſſions ſemblables. Les autres Prophetes en fourniroient également un nombre, ſi cela étoit néceſſaire.

Si l'on joint aux Prophetes, les Livres hiſtoriques de l'Écriture Sainte, on y verra auſſi les Iſ-

Digitized by Google

raëlites revenir dans leur païs, comme ceux de Juda & de Benjamin. Tobie le pere, dans le discours qu'il fait, sur le point de mourir, à Tobie son fils, & à ses petits-fils, assure *que la ruine de Ninive est proche, parce qu'il faut que la parole de Dieu soit accomplie; que ceux qui auront été dispersés hors de la terre d'Israël, y retourneront; & que tout le païs d'Israël, qui a été désert, sera repeuplé.* Entre ceux qui revinrent de Captivité avec Zorobabel, on compte les enfans d'Éphraïm & de Manassé, qui s'établirent à Jérusalem avec ceux de Juda. Lorsqu'on fit ensuite la Dédicace de la Maison de Dieu, on offrit cent veaux, deux cens béliers, quatre cens agneaux *& douze boucs, pour le péché de tout Israël, selon le nombre des tribus d'Israël.* Du tems des Maccabées, aussi-bien que du tems du Sauveur, on voyoit la Palestine entière peuplée d'Israëlites, de toutes les tribus indifféremment.

La Chronique des Samaritains avance que l'an 35 du pontificat d'Abdélus, les Israëlites revinrent de leur Captivité par la permission du roi Saurédius, au nombre de trois cens mille, sous la conduite d'Adus, fils de Simon.

CAPTIVITÉS DE JUDA.

On compte jusqu'à quatre Captivités de Juda.; la première se rapporte à l'an du monde 3398, du tems du roi Joakim, lorsque Daniel & ses compagnons furent menés Captifs à Babylone. La seconde tombe vers l'an du monde 3401, la septième année du regne de Joakim, lorsque Nubuchodonosor emmena à Babylone un grand nombre de Juifs. La troisième arriva l'an du monde 3406, la quatrième année du regne de Jéchonias, lorsque ce Prince fut mené à Babylone avec une partie de son peuple. La quatrième enfin, arriva vers l'an du monde 3416, sous le regne de Sédécias. C'est à cette époque, que plusieurs font commencer les soixante-dix années de Captivité, prédites par le prophete Jérémie.

Les Juifs furent conduits à Babylone par Nabuchodonosor, qui, voulant faire de cette ville la capitale de l'Orient, y transporta pour la peupler un très-grand nombre de Nations, d'entre celles qu'il avoit subjuguées en différens païs. Les Juifs y eurent des Juges & des Anciens, qui les gouvernoient & les jugeoient selon leurs Loix. On en trouve la preuve dans l'histoire de Susanne, qui avoit été jugée & condamnée à mort par les Anciens de sa nation. Cyrus permit aux Juifs de s'en retourner dans leurs païs, l'an du monde 3457, qui étoit la première année de son regne à Babylone; mais, ils n'obtinrent la permission de rétablir le temple de Jérusalem, & on ne vit le parfait accomplissement des prophéties, qui avoient prédit la fin de la Captivité après soixante-dix ans, que l'an du monde 3486. Ce fut alors que Darius, fils d'Hystaspe, permit aux Juifs, par une ordonnance particulière, de rebâtir le Temple. Enfin, l'an du monde 3537, Arta-

Digitized by Google

xerxe Longue-Main renvoya Néhémie à Jérusalem. Les Juifs assurent qu'il n'y eut que le rebut de leur nation, qui revint de la Captivité, & que les principaux demeurerent dans les établissemens, qu'ils s'étoient faits dans la Babylonie. Ils y ont été, en effet, très-nombreux depuis la transmigration, qui arriva sous Nabuchodonosor.

Chefs de la Captivité d'Orient, & de celle d'Occident.

Depuis la ruine du temple de Jérusalem par les Romains, les Juifs se vantent d'avoir toujours eu des Chefs, appellés les chefs de la Captivité d'Orient, & les chefs de la Captivité d'Occident.

Les chefs de la Captivité d'Orient gouvernoient les Juifs, qui habitoient à Babylone, dans la Chaldée, dans l'Assyrie & dans la Perse; & le chef de la Captivité d'Occident gouvernoit ceux, qui demeuroient en Judée, en Égypte, en Italie & dans les autres parties de l'Empire Romain.

Les Juifs mettent une grande différence entre les chefs de la Captivité d'Occident, & ceux de la Captivité de Babylone. Les premiers s'appelloient Rabban; & les autres, Rabbana. Ceux-ci descendoient de David en ligne directe par les mâles; au lieu que ceux-là n'en descendoient que par les femmes. Ils disent de plus, que la maison de David est dans toute sa vigueur, parce qu'il y a encore des personnes illustres de cette famille à Babylone, parmi lesquelles on choisit des chefs de la nation, comme on a toujours fait depuis un tems immémorial. C'est ainsi que le content les Juifs.

Le chef de la Captivité d'Occident résidoit en Judée, & faisoit sa demeure ordinaire à Tibériade. Il prenoit le titre de Rosch-Abboth, c'est-à-dire, chef des Peres. Il présidoit aux assemblées & dans les Synagogues. Il décidoit des affaires importantes de la nation & des cas de conscience. Il levoit des tributs pour subvenir aux frais de ses visites. Il avoit sous lui des officiers, qui parcouroient les provinces pour y faire exécuter ses ordres. Les Juifs croyent que l'institution de ces Chefs précéda de cent ans la ruine du Temple; car, ils racontent que trente ans avant la naissance de Jesus-Christ, Hillel, surnommé le Babylonien, étant arrivé à Jérusalem, fut consulté sur la célébration de la fête de Pâque, qui tomboit cette année-là un Samedi, & que l'on fut si content de sa décision, qu'on le fit chef de sa Nation, & que sa postérité lui succéda jusqu'au cinquième siecle de l'Ére Chrétienne, auquel les chefs d'Occident furent abolis.

Les auteurs Juifs ne conviennent pas touchant le nombre de ces Chefs. Les uns en content treize depuis Hillel, & les autres, dix seulement. En voici les noms; Hillel I, Babylonien; Siméon I, son fils; Gamaliel I, fils de Siméon I; Siméon II, fils de Gamaliel I; Gamaliel II, fils de Siméon II; Siméon III, fils de Siméon II; Judas I, fils de Siméon III; Gamaliel III, fils de Judas I;

Digitized by Google

Judas II, fils de Gamaliel III; Hillel II, fils de Judas II; Judas III, fils de Hillel II; Hillel III, fils de Judas III; Gamaliel IV, fils de Hillel III.

Quant au chef de la Captivité de Babylone, ou d'Orient, on n'en ſçait ni l'origine, ni la ſuite. Il paroît ſeulement qu'il ne ſubſiſtoit point avant la fin du ſecond ſiecle. On ne ſongea point à nommer des chefs de Captivité pendant que le Temple ſubſiſta. Les Juifs d'Orient, comme ceux d'Occident, demeurerent ſoumis au grand Sacrificateur. Aucun Hiſtorien n'a parlé de ces prétendus chefs de Captivité avant la ruine du Temple. Le premier de ces Chefs, qui paroît ſur la ſcene, eſt Huna, qui ne vivoit que ſur la fin du ſecond ſiecle de l'Égliſe; & depuis Huna, juſqu'à la perfection du Thalmud, c'eſt-à-dire, dans un eſpace de trois cens ans, à peine en produit-on trois. Les Juifs prétendent que c'eſt parmi ces Chefs de la Captivité d'Orient, qui étoient tous de la tribu de Juda & de la race de David, que ſe trouvoit le ſceptre de Juda, dont parle Jacob, & que parmi les Chefs de la Captivité d'Occident, dont nous avons parlé, ſe trouvoit le Légiſlateur, dont il eſt fait mention au même endroit.

Les auteurs Juifs décrivent avec pompe la manière dont le chef de la Captivité d'Orient étoit établi. Les chefs des Académies voiſines, les Sénateurs & le peuple ſe rendoient en foule à Babylone. Le chef de la Captivité s'aſſeyoit ſur un trône; & le chef de l'Académie de Syrie le haranguoit, & l'exhortoit à ne pas abuſer de ſon pouvoir. Le jeudi ſuivant, les directeurs des Académies lui impoſoient les mains dans la Synagogue; le ſamedi matin, il étoit conduit à la Synagogue en cérémonie. Il y faiſoit un ſermon, & donnoit la bénédiction au peuple. Quelques jours après, il alloit à l'audience du roi de Babylone, qui lui faiſoit de très-grands honneurs.

Les chefs de la Captivité d'Orient ont eu quelquefois leur domicile à Mahazia; mais, il fut transféré delà à Babylone. On comptoit dans cette ville dix ſieges de Juſtice, ſur leſquels ils préſidoient. On y comptoit auſſi vingt-huit Synagogues, entre leſquelles celle du chef de la Captivité étoit diſtinguée par la beauté & la magnificence de la ſtructure. Devant l'armoire, qui renfermoit la Loi, étoit un tribunal élevé de dix dégrés, ſur lequel étoit placé le ſiege du chef de la Captivité & de ſa maiſon. Son empire s'étendoit ſur tous les Juifs, diſperſés dans l'Aſſyrie, dans la Chaldée & dans le royaume des Parthes. Benjamin de Tudele, qui vivoit au douzième ſiecle, dit qu'il trouva encore dans ce païs un chef de la Captivité d'Orient; mais, on n'en connoît plus depuis ce tems-là, peut-être même étoient-ils ſupprimés dès-auparavant.

Il ſeroit à ſouhaiter que la ſucceſſion & l'hiſtoire de ces chefs de la Captivité, tant d'Orient que d'Occident, fuſſent mieux prouvées & plus ſuivies. Les hiſtoriens Juifs ſont très-peu exacts, & les

Digitized by Google

Hiſtoriens étrangers ne nous apprennent rien du tout ſur ces chefs de Captivité. Il faut en excepter le chef de la Captivité d'Occident, dont l'empereur Adrien, Origène, Saint Jérôme & le code Théodoſien, font mention. Mais, ils ne diſent rien du chef de la Captivité d'Orient, parce qu'il vivoit ſous la domination des Perſes.

Après les premières nouvelles, qui vinrent en Portugal, de la découverte, qui avoit été faite du Preſtejan, ou roi d'Éthiopie, & qui portoient que ce Prince étoit de la race de Salomon; que tous ſes ſujets étoient circoncis; qu'ils obſervoient le Sabbat; qu'ils s'abſtenoient de la chair de porc; & qu'ils avoient diverſes autres coûtumes Judaïques; on crut d'abord que ces peuples étoient des Juifs. Comme il y avoit deux Juifs parmi ceux qu'on avoit choiſis pour cette découverte, ils ne manquerent pas d'exagérer aux leurs, toutes ces circonſtances. Il n'en fallut pas davantage pour perſuader à toute la nation des Juifs, qu'il y avoit un roi Juif en Afrique; & ils en tirerent toutes les conſéquences favorables à leurs préjugés. Le Rabbin Abarbanel, qui étoit alors à Lisbonne, ſe ſervit, en quelque endroit de ſes Commentaires ſur les Prophetes, des premières relations des Portugais ſur le grand nombre de Juifs qu'ils avoient trouvé dans les Indes. Ceux de Conſtantinople firent imprimer une traduction Eſpagnole, d'une prétendue lettre du Preſtejan en caractères Hébreux, & elle ſe répandit par tout en diverſes langues. Mais, on ne tarda pas à reconnoître la fauſſeté de cette opinion des Juifs, lorſque les Portugais, étant entrés dans l'Éthiopie, trouverent que quoique ces peuples euſſent pluſieurs pratiques Judaïques, dont quelques Auteurs modernes ont tâché de les juſtifier, ils n'en étoient pas moins Chrétiens. Ainſi, tout le ſyſtême, qu'on avoit bâti ſur ce fondement, pour prouver que le ſceptre n'étoit pas encore ſorti de Juda, tomba de ſoi-même.

CAPUCHON, (*a*) ſorte d'habillement. On apperçoit des Capuchons ſur certains monumens Égyptiens; & M. le comte de Caylus dit, à cette occaſion, que l'uſage des Capuchons lui paroîtra toujours extraordinaire dans un païs auſſi chaud que l'Égypte.

CAPULE. C'étoit, chez les Romains, une biere ou cercueil, pour porter les morts en terre. De-là vient qu'on appelloit les vieillards *Capulares ſenes*, & les criminels condamnés à mort, *Capulares rei*, pour exprimer que les uns & les autres étoient ſur le bord de leur foſſe, & près de la biere ou du tombeau.

CAPURIONS. La ville de Rome eſt encore aujourd'hui diviſée, comme elle l'étoit du tems des Céſars, en quatorze régions ou quartiers, que les Italiens nomment *Rio*. Ils en ont ſeulement changé les noms. Il en eſt arrivé de même des officiers. Ils étoient,

(*a*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. Tom. V. pag. 45.

Digitized by Google

ſous les Empereurs, au nombre de dix-huit; il y en a tout autant aujourd'hui. Ils s'appelloient, du tems d'Auguſte, *Curatores regionum urbis*; on les nomme à préſent Capurioni. Leurs fonctions ſont les mêmes; & c'eſt à eux d'entretenir la tranquillité publique, d'empêcher qu'il ne ſe commette des violences dans les rues, d'en informer les Magiſtrats de police, de veiller à ce que chaque citoyen s'applique à une profeſſion honnête, de pourſuivre les gens de mauvaiſe vie, de chaſſer les fainéans, d'avoir l'œil ſur les édifices publics, d'aſſembler les citoyens quand il en eſt beſoin, de ſurveiller les boulangers, les bouchers & autres gens d'art. On voit par-là que les *Curatores urbis* des Anciens, les Capurions des Italiens d'aujourd'hui, & ce qu'on appelle Commiſſaires à Paris, ont beaucoup de rapport entre eux.

CAPUSA, *Capuſa*, (*a*) fils d'Œſalce, roi de Numidie. Il avoit un frere, qui n'étoit encore qu'un enfant, quand Œſalce mourut. Capuſa prit auſſi-tôt les renes du gouvernement. Mais, comme ce Prince, quoique de la famille Royale, avoit peu d'autorité parmi les ſiens, & qu'il n'avoit pas aſſez de forces pour ſe maintenir ſur le trône; un certain Mézétulus de la race des Rois, mais d'une branche toujours ennemie de celle qui regnoit actuellement, & qui lui avoit ſouvent diſputé l'Empire, ſe ſouléva. Et profitant de l'affection, que les peuples avoient pour lui, & de la haine qu'ils portoient au dernier Roi, il ſe mit en campagne à la tête d'une armée, & força le Roi d'en venir à une bataille, qui devoit décider entr'eux de l'Empire. Capuſa fut tué dans cette action, avec un grand nombre des principaux de l'État; enſorte que toute la nation des Maſſyliens ſe ſoumit à la puiſſance de Mézétulus.

CAPUT. Ce terme, qui, en Latin, veut dire tête en général, a pluſieurs ſignifications en Géographie.

Caput, joint au nom d'une rivière, veut dire la ſource de cette rivière.

Caput, eſt employé quelquefois par certains, au lieu de *promontorium*, pour ſignifier un cap.

Caput, lorſqu'il eſt queſtion d'une montagne, marque la cime ou le ſommet de cette montagne.

Caput, quand il ſe trouve joint à un nom de ville, veut dire que c'eſt une ville capitale.

Caput, outre cela, entre dans la compoſition des noms Latins de pluſieurs endroits particuliers.

CAPUT AFRICÆ, (*b*) la tête de l'Afrique. Une partie de la première région de la ville de Rome s'appelloit ainſi, parce qu'apparemment on voyoit de-là, du haut de quelque lieu éminent, la tête de l'Afrique.

CAPUT CŒNÆ. (*c*) On

(*a*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 20.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 184.

(*c*) Coût. des Rom. par M. Nieup. p. 313.

Digitized by Google

appelloit ainſi chez les Romains le principal mets du fond du repas proprement dit.

CAPYES, *Capyæ*, ville du Péloponnèſe dans l'Arcadie, ſituée auprès de Mantinée. Denys d'Halicarnaſſe & Strabon en font mention, & croyent qu'elle fut bâtie par Énée. C'eſt la même dont nous avons parlé ſous le nom de Caphyes. *Voyez* Caphyes.

CAPYS, *Capys*, (*a*) Prince Troyen, fils d'Aſſaracus & d'une fille du Simoïs. Il épouſa Thémis, fille d'Ilus, de laquelle il eut Anchiſe, qui fut pere d'Énée. Ce Capys doit être celui, dont parle Virgile au ſecond livre de l'Énéïde.

CAPYS, *Capys*, (*b*) un des compagnons d'Énée. Le vaiſſeau qu'il montoit, fut écarté par la tempête, qu'Éole excita à la ſollicitation de Junon, pendant qu'on faiſoit voile de Sicile pour l'Italie.

CAPYS, *Capys*, (*c*) capitaine Troyen, qui tua Priverne d'un coup de fleche, comme le dit Virgile au neuvième livre de l'Énéïde. Ce capitaine pourroit bien être le même, dont il eſt fait mention au Livre ſuivant; & le Poëte attribue, à ce dernier, la gloire d'avoir donné ſon nom à la ville de Capoue; ce qui ſembleroit déſigner l'ayeul d'Énée, quoique cela ne ſoit guere poſſible; car, cet illuſtre Troyen devoit être mort dans ce tems-là. Il eſt vrai qu'on ne doit pas exiger d'un Poëte une ſi grande préciſion.

CAPYS, *Capys*, (*d*) fils de Capétus, ou d'Atys ſuivant d'autres, ſuccéda à ſon pere au royaume d'Albe. Il tint la couronne pendant vingt-huit ans, depuis l'an 962 avant Jeſus-Chriſt, juſqu'en 934. Il eut pour ſucceſſeur Capétus, ſon fils.

Capys prenoit le ſurnom de Sylvius, comme tous les autres rois d'Albe, depuis Sylvius qui en avoit été le ſecond. On attribue à Capys la fondation de Capoue dans la Campanie, quoique d'autres font honneur de cette fondation à Capys le Troyen, pere d'Anchiſe, mais ſans aucune vraiſemblance. Suétone parle de certaines lames d'airain, ſur leſquelles on avoit gravé des lettres Grecques, & qui furent trouvées à Capoue dans le tombeau de Capys, l'année que Jules Céſar fut tué. On y liſoit que quand les os de Capys ſeroient découverts, un des deſcendans de Jules ſeroit tué par les lions; d'où l'on prétend tirer une preuve inconteſtable, que Capys n'étoit point Troyen; car, vraiſemblablement, dit-on, il ne ſe fût point ſervi de caractères Grecs.

(*a*) Homer. Iliad. L. XX. v. 239. Virg. Æneid. L. II. v. 35. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. VII. p. 413.

(*b*) Virg. Æneid. L. I. v. 187.

(*c*) Virg. Æneid. L. IX. v. 576. L. X. v. 145.

(*d*) Dionyſ. Halicarn. L. I. c. 15. Tit. Liv. L. I. c. 3. Virg. Æneid. L. VI. v. 768. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 423.

Digitized by Google

CAPYS, *Capys*, (*a*) général des Samnites, selon Tite-Live. Cet Hiſtorien dit que ce fut ce général, qui donna ſon nom à la ville de Capoue, après s'en être rendu maître.

(*a*) Tit. Liv. L. IV. c. 37.

Fin du huitième Volume.

Digitized by Google

Approbation du Censeur Royal.

J'Ai lu, par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, le Tome huitième & neuvième d'un Manuſcrit ayant pour titre : *Dictionnaire pour l'Intelligence des Auteurs Claſſiques, Grecs & Latins, tant Sacrés que Profanes* ; & je n'y ai trouvé rien qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Donné à Paris, le 27 de Mars 1770.

PHILIPPE DE PRÉTOT.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

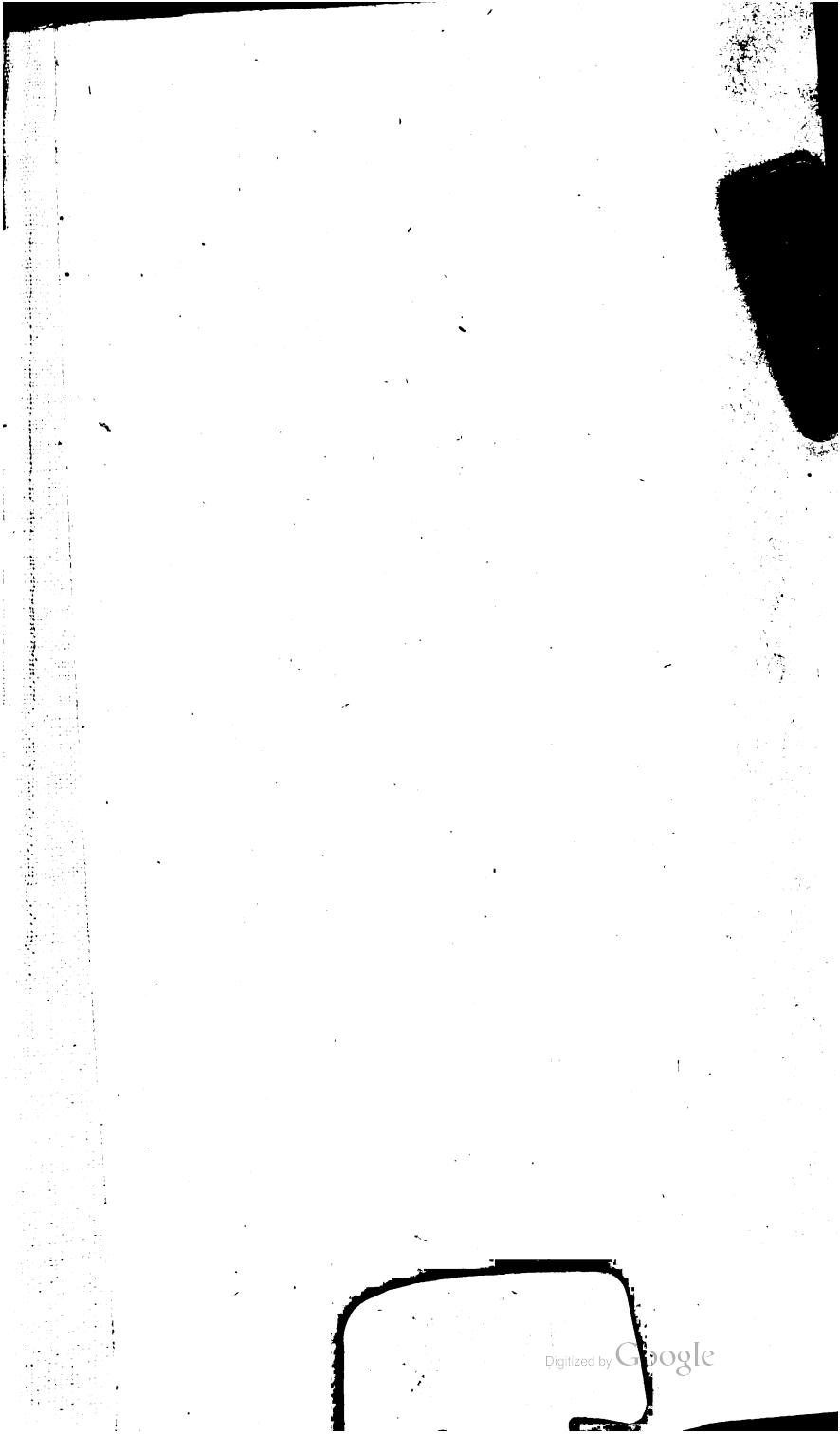
Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Form 410

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google